



LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

GENÈVE. — IMPRIMERIE J.-G. FICK.

LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

PAR

ADOLPHE PICTET

DEUXIÈME ÉDITION

revue et augmentée

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1877

S. Lang. Ary

2

LIVRE TROISIÈME

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS

§ 160. OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des faits relatifs à l'histoire extérieure de l'antique race arienne, à ses origines locales, à son extension graduelle, et à ses migrations lointaines. Ici et là seulement, nous avons pu signaler quelques indices d'un développement matériel plus ou moins avancé, tels que la possession des métaux usuels, des plantes cultivées et des animaux domestiques. En abordant directement l'étude de cet ordre de faits, nous entrons dans un champ de recherches d'un intérêt plus vif, mais aussi plus difficile à tous égards, et les difficultés croissent encore quand on arrive aux questions qui concernent l'état social, les mœurs, les connaissances, les croyances de ce peuple primitif que nous n'entrevoyons qu'à travers les débris de son langage, dispersés chez ses descendants. Cela résulte déjà de la nature des problèmes à étudier. Les objets du monde extérieur restent toujours les mêmes, et leurs noms se conservent avec une persistance remarquable ; mais, dans la vie des peuples, tout tend incessamment à changer, et d'autant plus que cette vie elle-même a plus de puissance et de mouvement. Avec le pro-

grès graduel, les usages, les mœurs, les institutions se transforment, les connaissances s'étendent, les idées morales et religieuses se modifient, et cette marche n'est pas toujours régulièrement progressive. Les migrations lointaines, les agitations intestines, les guerres, amènent des temps d'arrêt, des reculs, des perturbations, qui deviennent autant de points de départ nouveaux pour de nouvelles évolutions des existences nationales. Toutes ces phases diverses se reflètent fidèlement dans les langues, et s'y reconnaîtraient à coup sûr si l'histoire de ces dernières nous était mieux connue. Dans l'état actuel des choses, les matériaux accessibles ne nous offrent plus que les résidus épars, et confusément mêlés, des révolutions passées. Les termes anciens, souvent difficiles à distinguer de leurs synonymes plus récents, ont quelquefois changé de sens sous l'influence des idées nouvelles, ce qui devient une cause fréquente d'incertitudes et d'erreurs possibles. Tout cela impose une grande réserve, quant aux inductions à tirer pour l'époque préhistorique. Nulle part ces observations ne s'appliquent mieux qu'aux races ariennes qui, à partir du moment de leur dispersion, se sont développées dans des directions si diverses. Toutefois, cette diversité même est ce qui nous permet encore de retrouver les traces des faits primitifs. Ce que telle langue a perdu, telle autre l'a conservé, et, si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est de l'abondance, plutôt que de la pénurie, des éléments de comparaison qui ont résisté à l'action de tant de siècles.

Pour nous faire une idée aussi complète que possible de la civilisation matérielle des anciens Aryas, nous chercherons d'abord quel a dû être leur genre de vie, pour les suivre après cela dans les diverses branches de leur industrie, et de ses produits variés. Il faut, d'ailleurs, rappeler ici une observation

déjà faite (t. I, p. 219): c'est que les éléments de la philologie comparée ne peuvent nous éclairer que sur la dernière période de l'existence sociale des Aryas avant leur dispersion, et que cette période elle-même a dû être précédée par plusieurs phases de progrès graduel. Ce n'est donc plus que par conjecture que nous pouvons distinguer dans le vocabulaire l'âge relatif des termes, pour en tirer quelques inductions sur l'histoire de l'ancienne civilisation. On peut bien présumer, par exemple, que les noms relatifs à la famille remontent à l'époque la plus reculée, par cela seul que la famille est le principe même de toute société humaine ; mais rien ne prouve que son organisation ait été dès le début aussi complète qu'elle nous apparaît au temps qui a précédé immédiatement la dispersion de la race arienne. Il en est de même, et à un plus haut degré, des différentes phases sociales qui ont dû d'abord se succéder, mais dont les éléments ont sans doute coexisté plus tard, dans la réalité comme dans la langue. Il est possible que la vie de chasseur ait précédé la vie pastorale, comme celle-ci l'agriculture ; mais les anciens Aryas ont pu rester chasseurs et pâtres tout en devenant laboureurs, et le progrès n'aura pas suivi la même marche chez des tribus placées dans des conditions locales plus ou moins différentes. Si donc, dans les recherches qui suivent, et pour plus de clarté, nous traitons séparément de ces phases diverses dans l'ordre qui semble le plus naturel, nous n'entendons rien préjuger sur la réalité historique de cet ordre, quitte à signaler, chemin faisant, les indications qui semblent l'appuyer. La même observation s'appliquera aux autres sphères de la civilisation arienne que nous étudierons tour à tour. Point d'hypothèses préconçues et stricte observation des faits, telle est la règle que nous devons nous imposer.

CHAPITRE I[er].

LE GENRE DE VIE.

SECTION I.

§ 161. LA CHASSE ET LA PÊCHE.

On ne saurait douter que les anciens Aryas, comme tous les peuples du monde, n'aient cherché dans la chasse et la pêche des moyens de subsistance, d'autant plus que leur pays devait abonder en gibier de toute espèce ; mais rien n'indique qu'ils aient débuté par être exclusivement chasseurs, à l'exemple de certaines tribus sauvages. Lors même qu'il en aurait été ainsi, il serait impossible de le prouver, puisque la vie pastorale d'abord, et ensuite l'agriculture, ont certainement prédominé avant l'époque de la dispersion. Tout ce que l'on peut constater, c'est que les affinités d'un certain nombre de termes témoignent encore de l'exercice de la chasse et de la pêche à côté des autres occupations.

1) Le sanscrit *vyâdha*, chasseur, dérive de *vyadh*, percer, blesser, transpercer avec une flèche, mais aussi aiguillonner, exciter, mettre en mouvement ; *â-vyadh*, de même percer, blesser, et attaquer, lancer, mettre en fuite, *â-vyâdha*, *-dhin*,

adj., qui blesse, qui attaque, etc. Le *vyâdha* est donc celui qui blesse, ou qui attaque et poursuit le gibier. Dans plusieurs formes de sa conjugaison, et à la fin des composés, *vyadh* devient *vidh*, comme *mṛgâvidh*, chasseur, c'est-à-dire qui blesse, l'animal des bois, la bête fauve, cerf, gazelle (*mṛga*) (D. P.).

A cette forme *vidh* se rattachent d'autres dérivés, *vêdha*, *vêdhana*, perforation, *vêdhaka*, qui blesse, etc.

Bopp (*Gl. scr.*, v. cit.) compare le latin *vēnari*, contracté peut-être de *vednari*, mais la rac. scr. *vên*, appetere, amare, c'est-à-dire poursuivre, semble offrir une solution plus directe.

Une concordance plus sûre se présente dans l'irlandais-erse *fiadh*, gén. *féidh*, venaison, cerf, *fiadhaige*, erse *fiadhaiche*, chasseur, *fiadhach*,[1] erse *fiadhan*, chasse, etc. L'identité complète des formes *vyadh* et *fiadh* n'est cependant qu'apparente, attendu que l'irlandais *ia* est pour un *ê* plus ancien,[2] de sorte que *fiadhach*, *fiadhan*, répondent à *vêdhaka* et *vêdhana*. Au sens général de la rac. *vyadh* se lient de plus l'irland. *fiadha*, *fiadhain*, *fiadhanta*, féroce, sauvage, ainsi que le cymr. *gwydd*, armor. *gwéz*, *gouéz*, avec le même sens. Le sansc. *vyâdha* désigne aussi un homme grossier, barbare.

Il faut peut-être rattacher aussi à ce groupe l'ancien allemand *weida*, chasse, *weidinari*, chasseur, *weidôn*, *-danôn*, chasser, scand. *veidr*, *veidi*, venatio, *veida*, *veidha*, ags. *vaedhan*, venari. La dentale, il est vrai, est irrégulière, et le *dh* du sanscrit = *d* gothique et ang.-saxon, aurait dû devenir *t* dans l'ancien allemand.[3]

[1] *Fiadach*, chasse (Stokes, *Goid.*[2], 28).

[2] Cf. Z.[2], p. 17.

[3] Aussi Fick (862), qui adopte *vaitha* comme thème germanique primitif, le rattache-t-il au scr. *vî* (*vayati*), faire aller, chasser = *aǵ*;

2) La racine sanscrite *raǵ*, *ranǵ*, ire, prend au causatif, *raǵayati*, le sens de chasser, venari,[1] mais dans cette acception je n'en trouve aucun dérivé. On peut comparer le lithuanien *rǘginti*, *rangyti*, exciter, presser, contraindre ; et, plus spécialement encore, l'irlandais et erse *ruag*, *ruagaim*, chasser, poursuivre, d'où *ruaig*, chasse, *ruagaire*, chasseur, etc. Comme *ua* est = *ô* plus ancien (Z.², 22), *ruag* est pour *rôg*, et *rôg* probablement pour *rong*, à cause du *g* non aspiré.

3) Le zend *azra*, chasse,[2] dérive de *az*, *aj* = sansc. *aǵ*, agere. Le corrélatif sanscrit *aǵra* signifie qui pousse, qui incite, dans le composé vêdique *ghâsêaǵra*, qui incite à manger (D. P., v. c.), et, comme subst. masc., *aǵra* désigne la plaine, la campagne, en tant que lièu de mouvement libre. Cf. *ἀγρός*, ager, etc.

L'acception du zend se retrouve exactement dans le grec *ἄγρα*, chasse (de *ἀγω*), d'où *ἀγρευς*, *ἀγραῖος*, chasseur, *ἄγρευμα*, *ἄγρηνον*, filet de chasse, etc. Le rapport entre *ἄγρα* et *ἀγρός* est identiquement le même que celui de *azra* au sanscrit *aǵra*.

4) Les armes du chasseur ont dû être les mêmes que celles du guerrier, lesquelles seront plus tard l'objet d'un examen particulier. Mais, à côté de la force, on employait aussi la

en zend *vi*, aller, voler, au causatif faire aller, mettre en fuite (Justi, 277); en comparant le lith. *wyti (wẽju)*, chasser, poursuivre, et même le latin *vēnari*.

[1] D'après Westerg., *Rad. skr.*, 119. Mais cf. D. P., VI, 231, où *raǵayati mṛgân* équivaut, suivant Pânini, à *ramayati mṛgân*, ce qui, à p. 275, signifie : réjouir les gazelles par l'accouplement. Cf. *râga*, passion, désir violent, plaisir à, de *raǵ (raǵyati)*, être excité, entraîné, se plaire à, etc. L'acception de chasser n'y est pas indiquée.

[2] Spiegel, *Avesta*, I, p. 239, d'après la version huzvaresh. Ce mot ne paraît qu'une fois dans les textes zends. De même Justi, p. 16.

ruse, et c'est ce qu'indiquent encore quelques anciens noms du filet de chasse et de pêche.

a) Le sansc. *ǵâla*, *ǵâlaka*, filet, d'où *ǵâlika*, *ǵâlin*, chasseur et pêcheur, et qui se retrouve dans le persan *ǵâl*, filet, aurait disparu des langues européennes, s'il ne s'était pas conservé dans les noms du cygne aux pieds réticulés, qui correspondent au sansc. *ǵâlapâd*, et qui ont été réunis à la page 484 du premier volume. On l'y aurait difficilement reconnu sans l'aide du composé sanscrit.[1]

b) L'affinité du grec *πόρκος*, filet de pêche, avec le cymr. *perced*, bow-net, et le lithuanien *spurktus*, espèce de filet (watenetz), indique une commune origine arienne. Benfey rapporte le grec à la rac. sansc. *pṛć (parć)*, spargere, tangere, conjungere, au causatif colligare. Cf. *â-parć*, amplecti, *parka*, dans *madhuparka*, mélange de miel et de lait, *samparka*, mélange, connexion, etc. (D.P.), et *πλέκω*, *plecto*, d'où *πλεκτάνη*, filet. Le mot cymrique se lie de même à *parc*, enceinte (d'où notre *parc*), *parciaw*, enfermer, parquer, etc.; et le lith. *spurktus* appartient à la forme sansc. *spṛç* (*sparç*), amplecti, capere, évidemment alliée à *pṛć*.[2]

c) Dans trois langues européennes, le filet présente aussi des noms concordants. Ainsi au latin *rēte* répond exactement le cymr. moyen *ruid* (Leg., I, 76), pour *ruit* = *rêt*, † corn.

[1] Le sanscrit *ǵâla* signifie aussi figurément ruse et sorcellerie, d'où *ǵâlika*, un trompeur, *ǵâlma*, un coquin, etc. Je compare donc l'ancien irland. *gola*, trappe, piége (O'Dav., *Gl.*, 95), proprement ruse. Deux autres dérivés sanscrits trouvent aussi leurs analogues, savoir *ǵâlaka*, nid, en tant que tissé, tressé, dans le grec *γωλεός*, tanière, lithuan. *gvalys*, lett. *gola* (Fick, 307), et *ǵâla*, *ǵâlikâ*, cotte de mailles, et casque en fil métallique, dans le latin *galea*, en irlandais *galiath* (O'R.).

[2] Ici, suivant Walter (Z. S., 12, 378), le nom des *Parcæ*, en tant que fileuses.

ruid (Zeuss², 97), armor. *roed* (ib. 98), *roued*, irland. *riath* = *rêth*, erse *riadh* (Cf. irland. *réidh*, corde). Le lithuan. *rétas*, *rétis*, signifie filoche et tamis. — L'étymologie est partout incertaine. Curtius (Z. S., 16, 131) conjecture *rēte* pour *srēte*, de *sero* = scr. *sar*, d'où *sarit*, fil. Fick (389), avec moins de probabilité, suppose un thème européen primitif *râtya*, dont l'*â* serait partout en désaccord. Le scr. *rîti*, ligne, de *ri*, *rî*, laisser aller, conviendrait mieux malgré son sens un peu différent.

d) Le grec *ἄρκυς*, *ἄκυον*, filet, a été ramené par Curtius (Z. S., 13, 398, et *Gr. Et.*⁵, 319) à la même racine *ark*, *rak*, que *ἀραχνη* (t. I, p. 659), en comparant *ἀρκάνη* = *το ῥάμμα*, tissu, fil. Cf. le pers. *râk*, fil, et peut-être l'irlandais *arach*, fishing tackle (O'R.), † *airches*, trappe (Corm., *Gl.*, 2).

e) Le latin *cassis* rappelle l'ossète *chiss*, *chiz*, filet, et tous deux semblent se relier au scr. *kaksha*, cachette, enceinte, ceinture, sangle, etc., en pers. *kashah*, *kashî*, id. Cf. *kashîdan*, lier.

f) Le latin *tenus*, *-oris*, piége, lacs, appartient à la rac. *ten* de *tendo*, *tenuis*, etc. = scr. *tan*, d'où *tantu*, fil, etc. Cette racine, conservée par la plupart des langues ariennes, semble avoir disparu du slave et du lithuanien, où cependant on trouve, comme noms du filet de chasse, l'anc. slave *teneto*, *tonoto*, *tonotŭ*, et le lithuan. *tinklas*, filet de pêche (Cf. le sansc. *vîtañsa*, filet, lacs, cage, etc., de *vi-tan*, D. P., et d'où *vâitañsika*, oiseleur), dérivé par le suffixe *klas* des termes qui désignent des instruments. Cf. *wòrtinklis*, toile d'araignée (*wòras*).

g) Enfin, le goth. *nati*, angl.-sax. *nete*, mais ancien saxon *netti* et ancien allem. *nezzi*, correspond au sanscrit *naddhi*, corde, de *nah*, ligare, d'où aussi *nâha*, piége, lacs. Pour le changement de *ddh* en *t*, *tt*, *zz*, cf. t. I, p. 399.[1]

[1] Ici, probablement, le latin *nassa*, pour *nadta*. Fick (781) rattache

Les mots de cette catégorie ont dû prendre leur sens spécial à une époque où les tribus ariennes, encore rapprochées de leur berceau primitif, commençaient cependant à se séparer les unes des autres.

C'est dans cette classe de mots qu'il faut placer aussi un des noms européens de l'hameçon, le gr. *ἄγκιστρον*, lat. *uncus*, *uncinus*, et, avec un autre suffixe, l'ang.-sax. *angel*, scand. *aungull*, anc. all. *angull*, etc., où *ang* est pour *anh* par l'influence de la nasale. Le sens propre est celui de crochet, lequel appartient seul au sanscrit *anka*, *ankuça*, de *anć*, curvare, comme au grec *ὄγκος*, *ὄγκινος*, etc.[1]

SECTION II.

§ 162. LA VIE PASTORALE.

Si les termes relatifs à la chasse ne suffisent pas à prouver que les anciens Aryas aient débuté par être un peuple chasseur, il en est autrement de ceux qui se rapportent à la vie pastorale. Ici tout concourt à démontrer que ce genre de vie a dû précéder une existence sociale plus stable, et tout au moins prédominer, pendant longtemps peut-être, sur les travaux de l'agriculture. Non-seulement les noms des principaux animaux pâturants, et en particulier celui de la vache, se retrouvent, comme on l'a vu, dans la plupart des langues

nati ou *natja* au goth. *natjan*, mouiller, *natas*, mouillé, allemand *nass*, etc., sens trop vague, ce semble, pour caractériser le filet.

[1] En zend, *añku*, crochet (Justi). Ici aussi, d'après Stokes (*Rem.*, 5), l'anc. irland. *écath*, hamus (Z., *Gr. C.*[2], 1009), pour *encath*.

ariennes, mais des coïncidences multipliées se révèlent entre ceux du pâtre, du pâturage, du troupeau et de ses produits, de l'étable, de la baratte, etc. Un grand nombre de termes divers se rattachent en outre clairement aux habitudes et aux souvenirs de la vie pastorale, bien que plus tard, et sous l'influence d'un nouvel état de choses, leur sens primitif se soit souvent modifié jusqu'à demeurer incompris. Rien de plus instructif que ces transformations qui nous font voir comme à l'œil l'ordre successif des anciennes phases sociales dont elles sont restées les seuls témoignages. A ce titre, elles méritent une attention particulière, et nous leur consacrerons un examen à part à la suite de la revue que nous allons faire des termes plus spéciaux.

ARTICLE I.

§ 163. LE PATRE.

1) Tout un groupe des noms du pâtre se lie à la racine sanscrite et zend *pâ*, tueri, servare, nutrire, d'où *pâyu*, protecteur, nourricier, et le *pa*, qui garde, maître, prince, lequel figure souvent à la fin des composés, et entre autres dans *gôpa*, littéral. garde-vache, puis gardien en général, chef de village et roi. A *pâ* répond le grec *πάομαι*, je me sustente, je me nourris, puis je possède, d'une forme active *πάω*. Cf. le dorique *πᾶμα*, possession, bétail = *κτῆμα*. De là, sans doute, *ποιμήν*, pâtre, *ποίμνη*, troupeau, etc., dont le suffixe = scr. *man*, se retrouve dans le lithuanien *pĕmŭ*, génit. *pĕmenĕs*,

jeune pâtre. Cependant l'*ē*, *oi*, semblent indiquer une forme affaiblie *pi*.[1]

Le synonyme sansc. *pâla*, gardien, protecteur, se montre plus fréquemment que *pa* dans les noms du pâtre, en composition avec ceux des animaux qu'il garde. Ainsi *gôpâla*, vacher,[2] *avipâla*, berger ou chevrier, *açvapâla*, gardien de chevaux, etc. J'ai comparé ailleurs (t. I, p. 578) le πόλος des composés grecs βουπόλος, αἰπόλος, οἰοπόλος ; mais ce rapprochement, quelque spécieux qu'il paraisse, doit être abandonné si πόλος dérive directement de πέλομαι, et si la racine πελ, suivant Bopp et d'autres, répond au sansc. *ćal*, *ćar*, qui reviendra plus loin. *Pâla*, d'autre part, dérive de *pâlay*, que l'on considère comme un causatif irrégulier de *pâ*, mais qui n'est probablement qu'une autre forme de *pâray*, causat. de *pṝ*, dans le sens de tutari, custodire. Pott rapproche de *pâl* (aussi *pal*, suivant le Dhâtup.) le nom de la déesse *Pales*, qui présidait aux troupeaux,[3] ainsi que *palatium*, primitivement pâturage, d'où la *diva Palatua*, et *pālari*, errer çà et là comme les bergers (*Et. F.*, I, 192). L'irland. *fal* (*f* pour *p*?) désigne le soin des troupeaux, d'après O'Reilly (*Dict.*).

Un autre groupe appartient à un thème formé de *pâ* par le suffixe *na*, comme en sanscrit *pâna*, protection, mais en zend protecteur, gardien, dans le composé *shôithrapân*, protecteur

[1] Cf. zend *paya*, pâturage, qui pourrait dériver de *pi*, engraisser, aussi bien que de *pâ*.

[2] Cf. pers. *gôpârah* et *guwâl*, pâtre, avec *w* pour *p*, comme dans *shaw*, nuit = *shab* et scr. *kshapa*, etc.

[3] De même Corssen (Z. S., V, 432). *Pales* de *pal*. Cette rac. *pal* (caus. *pâlayati*) semble être à *pâ* dans le même rapport que *sthal* (caus. *sthâlayati*) à *sthâ*. Grassmann, par contre (Z. S., 16, 179), rattache *Pales*, à *pala*, *palea*, comme présidant aux pâturages, à la nourriture des troupeaux.

du pays, — synonyme de *shôithrapaiti*, *Σατράπης*.[1] C'est le persan *pân*, *bân*, gardien, d'où *gôpân*, *gawbân*, kourde *govân*, *gavân*, pâtre, vacher. C'est aussi, sans aucun doute, le lithuan. *ponas*, maître, seigneur, *pona*, maîtresse, demoiselle noble, comme en ancien sl. et russe *panŭ* et *panna*, et en pol. *pan* et *pani*. L'illyr. *bân* est le nom du chef ou du prince.[2]

A côté de *gôpân*, on trouve en persan *ǵûbân*, *ćôpân*, *ćôbân*, qui n'en sont sans doute que des variantes, le *g* et le *ǵ* alternant souvent entre eux, ainsi qu'avec *k* et *ć*.[3] Ce composé s'est conservé dans les langues slaves et le lithuanien, mais avec le sens général de maître, seigneur, tout comme le sansc. *gôpa* est devenu plus tard le chef de district et le roi. D'après Constantin Porphyrogénète, les tribus slaves de son temps étaient gouvernées par des *Ζουπανοι γέροντες*. C'est là l'anc. sl. *jupanŭ*, le dakor, *jupane*, seigneur, l'ancien polonais *żupan*, chef de district, le boh. *żupan*, préposé de la commune, l'illyr. *zupan*, intendant de maison, etc. En lithuanien on ne trouve que le fém. *żupóne*, femme noble, dame, anc. prus. *supûni*, id. Que la signification primitive ait été celle de pâtre, c'est ce que prouvent l'alban. *tzobân* et le grec moderne *τζουπάνις*, qui l'ont conservée. Le polonais *żupan*, tunique, vêtement de dessous, lithuan. *żuponas*, id., russe *jupánŭ*, surtout court et chaud, a probablement désigné dans l'origine une chemise de pâtre, comme en pers. *kûrdî*, vêtement de laine, de *kurd*, berger.

Il faut séparer des termes ci-dessus le persan *shubân*,

[1] Haug, *Gâthâs*, I, 169.

[2] Pott compare aussi le nom du Dieu Πάν, avec le sens propre de pâtre et de protecteur (*Et. F.*, I, 191).

[3] Pott (*WWb.*, 4, 68) rattache *ćôbân* au persan *ćôb*, *ćûb*, bâton, houlette, en comparant le scr. *kshupa*, buisson, aussi *ćhupa*. Il faudrait alors le séparer de *gôbân*. Cf. kourde *ćû*, *ćô*, bâton (Lerch, *Gl.*, 117, 200).

kourde *shevân*, *shuané* (Lerch, *Gl.*, 137, 225), synonyme de *gôbân*, mais composé avec un autre nom de la vache ou du bétail, le zend *fshu*, et répondant à un thème ancien *fshupân* (Cf. t. I, 422).

Nous reviendrons plus tard sur d'autres termes dérivés de *gôpa*, et qui témoignent de la haute ancienneté de ce nom du pâtre. Je me contente de renvoyer ici aux pages 577, 579 de notre premier volume, où nous avons vu les deux formes *gôpa* et *fshupa* désigner figurément le vautour en grec et en slave.

2) C'est aussi à la rac. *pâ* que l'on s'accorde généralement à rattacher le latin *pasco*, *pascor*, comme un inchoatif en *sco*, avec sens causatif. Suivant Corssen (Z. S., XI, 365) et Fick (122), *pastor* serait pour *pasc-tor*, et *pastum* pour *pasc-tum*, tandis que *pâvi* et *pâbulum* auraient conservé la racine simple. Mais comment concilier cela, d'une part avec le gr. *ἄ-παστος*, sans nourriture, *ἀ-παστία*, jeûne, et de l'autre, avec l'ancien slave *pas-ti*, paître, *pas-tva* et *pasha*, *pashishte*, pâturage, *pastouchŭ*, pasteur,[1] où la racine est *pas*, au présent *pasã*? Je laisse de côté le cymr. *pasg*, nutrition, engraissement, *pesgi*, nourrir, engraisser, *pasgell*, pâturage, etc., armor. *paska*, alimenter, etc., qui peuvent être provenus du latin ; mais que ferons-nous du siahpôsh *pashka*, pasteur, berger, qui n'en dérive sûrement pas? Faut-il séparer ces termes divers, ou peut-on les ramener de quelque manière à une origine primitive commune de la racine *pâ*? La question est très-complexe, et je me bornerai à indiquer sommairement les solutions tentées de plusieurs côtés.

[1] Le synonyme *pastyrĭ*, néo-slave *pastir*, etc., est sans doute provenu du latin, attendu que le suffixe *-tor*, scr. *-tar*, est représenté, en slave, par *telĭ*. Cf. *pastvitelĭ*, pastor.

Curtius (*Gr. Et.*[5], 254), tout en maintenant la racine *pâ*, dans *pa-scor*, etc., signale l'existence d'une forme augmentée *pat*, dans *πατέομαι* (*ἐ-πάσσατο*), je mange, *πάσσεται* = *ἐσθίει* (Hesych.), d'où *ἄπαστος* (supr.), en comparant le goth. *fôdjan*, nourrir, et l'anc. slave *pitati*, id.; mais sans parler de *pasti*. Par contre, Grassmann (Z. S., XI, 33), s'appuyant des formes *πάσομαι*, *ἐπασάμην*, *πέπασμαι*, revendique la possibilité d'une racine *pas*, comme dans *pastor*, *pastus*, etc.

Kuhn (Z. S., 14, 221) rapproche *πατέομαι* du gothique *fôdjan* (pour *fôthjan*), ainsi que *pasco*, *pastum*, de l'ags. *fôstor*, victus, *fôstre*, nutrix ; scand. *fôstr*, nutrition, *fôstri*, nourricier, etc., lesquels, à côté du goth. *fôdr*, anc. allem. *fuotar*, directement de *pâ*, comme *pābulum*, conduisent à *pat* ou à *pas*, forme désidérative de *pâ*.

Pott, qui traite longuement de la rac. *pâ*, dans son *W Wb.*, I, 198, sqq., y rattache aussi directement *pa-sco*, comme inchoatif, ainsi que *pa-s-tus*, *pa-s-tor*, avec *s* pour *sc*. Quant au slave *pas-tî*, pascere, et ses dérivés, il ne veut pas les séparer du latin, comme le fait Miklosich en les ramenant au sanscrit *paç*, *spaç*, voir, observer, considérer, *spectare*, *spicere*, etc.[1] Il préfère voir dans *pas* une forme augmentée de *pâ*, nourrir, semblable à celle du désidératif sanscrit *pipâsati*, de *pâ*, dans le sens de boire. Cf. *pipâsa*, soif, *pipâsu*, altéré, etc., et, plus haut, l'opinion de Kuhn.

[1] A *paç* appartient sans doute le slave *pasti*, dans *o-pasti*, cavere, *o-pasŭ*, diligentia, *sŭ-pasti*, servare, *sŭ-pasŭ*, salus, etc., néo-slave *pasti*, providere, russe *pasti sia*, cavere, etc. Mais *pasti* et *pascere* se rapportent à la fonction de nourrir, plutôt qu'à celle d'observer et de garder. — Un troisième verbe slave *pasti*, cadere, au prés. *padã*, avec *pad* pour racine, est encore tout différent. Cf. *ou-pasti*, *ou-padati*, decidere, le scr. *ava-pad*, tomber, et le zend *ava-paçti*, chute (Justi, 34), que Haug (*Gâthâs*, II, 88) traduit à tort par prairie.

En résumé, il faut admettre, ce semble, à côté de *pâ*, deux formes secondaires, *pat* et *pas*, pour ramener tout ce groupe de noms à une même source primitive.[1]

3) La rac. sansc. *ćar*, dont nous venons de parler, donne lieu à des rapprochements plus étendus. Son acception spéciale de pasci, pabulari, dérive de son sens plus général d'errer çà et là, ambulari, peragrare ; mais elle remonte sans contredit au temps de l'unité arienne, comme le prouvent les concordances multipliées des noms du pâtre, du bétail et du pâturage qui en proviennent.

En sanscrit, nous trouvons *ćâraka*, gardien, *gôćâraka*, vacher, du causat. *ćâray*, *praćâra*, pâturage, *gôćara*, id., puis, par extension, district, contrée.[2] J'ai comparé déjà le zend *ćaraiti*, animal qui pâture,[3] ainsi que le persan *ćarîdan*, paître, *ćarâ*, *ćaras*, *ćarish*, etc., pâturage, auxquels il faut ajouter *ćarand*, pasteur, et le kourde *ćiair*, arménien *ǵarag*, pâturage, etc.

L'ancien slave nous offre, comme nom du berger, *ovĭćarĭ*, russe *ovćarŭ*, polon. *owczarz*, illyr. *ovciar*, et lithuan. *awczo-*

[1] En écartant *pâvi* et *pâbulum*, comme directement de *pâ*, on peut présumer que *pasco*, pour *pat-sco*, se rattache à *pat*, la dentale se supprimant comme dans *e-sco*, de *ed-sco*. Dès lors *pastor* ne serait pas pour *pasctor*, mais pour *pat-tor*, avec *s* pour *t* devant *t*, comme dans l'ags. *fôstre*, nourrice, scand. *fôstri*, nourricier, de la rac. *fôd*, *fôth*, en gothique. A la forme *pas* appartient peut-être le siahpôsh *pashka*, berger. Mais où faut-il placer le vêdique *pastya*, m., étable, *gôpastya*, id., et *pastyâ*, f., demeure, maison et cour, établissement de famille, etc., que le D. P. laisse inexpliqué ?

[2] Au vol. I, p. 449, j'ai cité d'après Rosen, le vêdique *ćaratha*, avec le sens de pecus, mais j'ai observé que le D. P. ne lui donne, comme adjectif, que celui de mobile, vivant, et, comme substantif, de migration, voyage. Cf. Roth, *Nirukta*, Comment., p. 140.

[3] Mais cf. ib., l'observation ajoutée.

[4] Cf. *ovishtepasŭ*, ovium pastor, de *pasti*, pascere (supr.).

rus, en composition avec le nom du mouton. Le lithuanien a conservé la racine *ćar* sous la forme de *szar* (sz = k = ć) dans *szérti*, pabulari, d'où *pa-szaras*, pabulum, et *szerétas*, la cour où le bétail mange.

C'est au même groupe que Benfey rapporte le *κόλος* du gr. *βουκόλος* = *gôćara*, ainsi que le latin *colo*, *colonus*, *incola*, avec le sens de versari, agere, facere, qui appartient aussi à *ćar*. Cf. *pari-ćar*, colere, ministrare, etc.[1] En sanscrit déjà, *ćar* devient *ćal*, procedere, et si le grec *πέλομαι* y correspond également avec *π* pour *ć*, il faut considérer le *πόλος* de *βουπόλος*, *αἰπόλος*, etc., comme une variante phonique de *κόλος*.[2]

J'ai comparé déjà l'anc. irland. *cáira*, *cáirach*, mod. *caor*, *caora*, la brebis comme animal pâturant, ainsi que *caoraidh*, bétail, etc. (t. I, p. 449). Je crois retrouver aussi la rac. *ćar*, avec le changement ordinaire de *ć* ou *k* en *p*, dans le cymr. *pori*, pasci, *poriaw*, pascere, d'où *pawr* (= *pâr*), armor. *peûr*

[1] Kuhn, Z. S., VIII, 92. Cf. aussi la racine sansc. *kal*, agere, *κέλω*, *κέλλω*, etc., à laquelle Curtius (*Gr. Et.*[2], 140) rattache *βουκόλος*. Ascoli (Z. S., 12, 433) en sépare *colere* (*εὔκολος*, *δύσκολος*), qu'il rapporte à *kar*, faire, en observant que j'avais *entrevu* cette connexion dans mon article Z. S., 6, 180.

Il faut ajouter que le corrélatif exact de *βουκόλος* se retrouve dans l'irland. † *bóchaill* (Z.[2], 23 ; S. M., I, 84), *búachaill* (Corm., *Gl.*, 20), irland. moy., moderne et erse, id., avec le sens général de pasteur. De là les pléonasmes *búachaillbó*, bubulcus, *búachaill mucc*, porcarius (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 583), comme en grec *ἱπποβουκόλος*, en sansc. *açvagôpa*. Cf. cymr. *bugail*, *bygel*, corn. et armor. *bugel*, pâtre, etc. Stokes (Corm., l. c.) rattache aussi le second élément *caill* à *kal*, agere ; mais le Gl. de Cormac l'explique par *cail*, garde, protection. Cf. dans O'R. *cail-bhearb* (lis. *cail-fearb* ?), garde-vache, vacher ; et, pour le sens général de couvrir, *caille*, voile, sansc. *ćali*, couverture, *ćâla*, toit (D. P., d'après Wilson), latin *celo*, germ. *hilan* (*hal*, *hul*), etc. Ainsi la question étymologique reste encore incertaine.

[2] Cf. l'albanais *kol*, troupeau, *kulotas*, berger, *kulóture*, pâturage.

pâturage, *poriant*, *porfa*, etc., id., de même que dans *pari*, troupeau, rapprochement préférable à celui que j'ai proposé antérieurement (t. I, p. 332).

ARTICLE II.

§ 164. LE BÉTAIL ET LE TROUPEAU.

Les noms des animaux domestiques ont été comparés d'une manière suffisamment complète dans la première partie de notre ouvrage, et nous n'avons à nous occuper ici que des termes généraux qui s'appliquaient au bétail et au troupeau.

1) Le plus ancien et le seul qui se soit conservé dans les principales langues ariennes, est le sanscrit et zend *paçu*, l'animal domestique, par opposition à la bête sauvage, l'animal captif que l'on attache, de la rac. *paç*, ligare.[1] Cf. *pâça*, lien, chaîne, attache pour le bétail.[2] De là *pâçava*, troupeau, et les composés *paçupâla*, *-rakshin*, pasteur. A l'exception du zend *paçu* et de l'ossète *fos*, troupeau, les langues iraniennes semblent avoir appliqué ce nom plus spécialement à la chèvre, en sanscrit aussi *paçu*, ou au mouton. Ainsi l'afghan *psah*, chèvre, *pse*, mouton, kourde *paz*, *pas*,[3] ossète, *fiss*, *fuss*, id., etc.; de même qu'en italien *pecora*, brebis, est provenu de *pecus*.

En Europe, on a signalé depuis longtemps les concordances de *paçu* avec le grec πῶυ, contracté de ποκυ ou ποσυ,[4] le

[1] De même Justi (187). Le D. P. ne donne point d'étymologie. Pott (*WWb.*, I, 207) la déclare encore introuvée.

[2] Cf. pers. *pâsidan*, garder.

[3] *Pèz*, menu bétail (Lerch, *Gl.*, 151).

[4] Ou, suivant Benfey (*Gr. Wl.*, 2, 73), d'un thème *pâvu*, de *pâ*. —

latin *pecus*, *-udis*, ou *-oris*, dérivés par d'autres suffixes, le lith. *pekus*, d'où *pekwaris*, berger, et le goth. *faihu*, qu'Ulphilas n'emploie que dans l'acception de bien, propriété, argent (Cf. *peculium*, *pecunia)*, mais qui reprend aussi son sens propre dans l'ancien sax. *fehu*, l'ang.-saxon *feoh*, le scand. *fé*, l'anc. all. *fihu*, etc. Il est à remarquer, avec Benfey (*Gr. Wl.*, II, 90), que ces noms germaniques se lient indirectement à la rac. *fah*, goth. *fahan*, capere, qui correspond au sansc. *paç*. L'erse *pasgán*, petit troupeau, se rattache peut-être de même à la rac. *pasg*, *fasg*, lier, envelopper.

2) Une coïncidence remarquable, mais isolée, est celle du sansc. *gavya*, m., bétail, troupeau de vaches, aussi *gavyâ*, f., dérivé de *gô*, avec le lith. *gaibje*, f., troupeau, et *gáuja*, *gâuje*, f., id., et troupe, en parlant des loups et des chiens, le sens primitif étant tout à fait oublié.

3) Les acceptions de troupe et de troupeau s'échangent naturellement d'une langue à l'autre, et se confondent quelquefois. C'est ainsi que le sanscrit *vraǵa*, troupeau, multitude, se reconnaît avec sûreté dans le latin *volgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes. Cf. *bhrâǵ*, et *fulgeo*, *vraṇa* et *vulnus*, etc. Un rapport inverse se révèle entre le sansc. vêdique *çardha* ou *çardhas*, troupe (Cf. zend *çarĕdha*, race, espèce, suivant Haug, *Gâthâs.*, I, 205, et Justi, 292), parsi *çarda*, armén. *çerh*, etc., et un groupe européen de noms du troupeau. A *çardha* correspond, en effet, le goth. *hairda*, d'où *hairdeis*, pasteur, ags. *heord* et *hirde*, anc. allem. *herta* et *hirti*, etc., et probablement aussi l'ancien slave *ćrĕda*, grex, illyr. *ćredo*, pol. *czereda*, troupeau de la commune, d'où le hongrois *csorda*, troupeau, à moins que ces termes n'appar-

Curtius aussi ne veut pas séparer πῶϋ de ποιμήν, etc. (*Gr. Et.*[2], 263), et compare le sanscrit vêdique et zend *pâyu*, gardien.

tiennent à la rac. *ćar* (Voy. plus haut, p. 15). On trouve, en effet, dans quelques dialectes, une autre forme avec *k*, le slov. *kardélo*, slovaq. *krdel*, troupeau (Cf. lithuan. *kerdzus*, pâtre). L'irland. *crodh*, bétail, et le cymr. *cordd*, tribu, famille,[1] semblent se rattacher à la même racine.

Cette racine paraît être le sansc. vêd. *çṛdh (çardh)*, adniti, excelsum fieri (West., *Rad. scr.)*, d'où *çardha*, dans le sens de force.[2] De là, par une transition naturelle, l'acception de dominer, garder, posséder, que Haug *(Gâthâs.*, II, 179) revendique pour une racine zend hypothétique, *çard*. Cette notion primitive de force reparaît également dans le goth. *hardus*, dur, ferme, fort, suivant Grimm, d'un verbe perdu *hairdan*, firmari (*hird*, *hard*, *hurd*), auquel appartiendrait aussi *haurds*, porta, anc. allemand *hurt*, crates, etc., ce qui nous ramène à l'idée de garder. Enfin, le goth. *haldan*, pascere, = anc. all. *haltan*, tenere, habere, sustentare, custodire, d'où *halt*, pascuum, *haltara*, custos, etc., ne semble différer que par le changement de *r* en *l*.

ARTICLE III.

§ 165. LE PATURAGE.

Nous avons vu déjà plusieurs noms du pâturage dérivés des rac. *ćar* et *pâ* ; il en est d'autres encore qui proviennent évi-

[1] Cf. scand. *hyrd*, satellitium, cœtus hominum, familia, à côté de *hiörd*, grex.

[2] D'après Benfey (*Samav. Gl.*, 182) et Fick (38); mais le D. P. ne donne que *çardha*, adj., hardi, insolent, de *çardh*, keck, trotzig sein. Cela n'explique guère le nom du troupeau dont l'origine reste obscure.

demment du fonds commun le plus ancien des langues ariennes.

1) Le plus intéressant, par les extensions de sens qu'il a reçues successivement, est le sanscrit *gavya*, cité plus haut dans l'acception de bétail. Ce dérivé vêdique du nom de la vache, *gô*, signifie comme adjectif ce qui est relatif à l'animal domestique, et comme substantif un pâturage de vaches. Pott déjà (*Et. F.*, I, 87, 184) avait conjecturé un rapport entre le grec γαῖα et le sansc. *gô*, dans le sens de terre, et Benfey (*G. Wl.*, II, 114) avait adopté ce rapprochement en considérant γαῖα pour γαϝια, comme répondant à un nom sanscrit hypothétique de la terre, *gavyâ*, provenu de *gô*, id. Ce qui pouvait en faire douter, c'est que la double acception de *gô* comme vache et terre n'a probablement qu'une origine mythique indo-iranienne relativement récente. Dès lors le vêdique *gavya*, pâturage, est venu confirmer l'affinité de ces termes, bien que d'une manière un peu différente. Ce qui n'était d'abord que le lieu fréquenté par les troupeaux de vaches est devenu plus tard le nom du district, comme pour *gôćara*, puis de la province, du pays, et de la terre entière dans le grec γαῖα, identique, sauf le genre, et contracté ensuite en γέα, γᾶ et γῆ.[1]

C'est à bon droit que Benfey rattache également ici le grec γυία, γύα, γύης, autre contraction de *gavyâ*. L'acception plus spéciale de champ, ou terre labourée, doit remonter à l'époque où l'agriculture a remplacé la vie pastorale. La transition du sens était d'autant plus naturelle que le sanscr. *gô* se

[1] Le vêdique *gaya*, maison, famille, et le zend *gaya*, vie, *gaêtha*, monde, n'ont sûrement aucun rapport avec le grec γαῖα. Burnouf et Spiegel (*Beitr.*, I, 316) conjecturent pour le zend une rac. *gi* = scr. *ǵîv*, vivere. Justi (100) donne positivement *gi*, vivre.

trouvait représenté par le grec *βοῦς*, et que l'étymologie de *γυία*, aussi bien que celle de *γαῖα*, n'était plus sentie.[1]

Par la même raison, on ne doit pas hésiter à rapprocher de *gavya* le goth. *gavi* (thème *gauja*; Bopp, V, *Gr.*, I, 255), anc. all. *gawi*, *gewi*, anc. sax. *gâ*, *gô*, all. mod. *gau*, pagus, regio. On devrait attendre *kavi*, en accord avec le nom de la vache devenu *kû* en germanique (Cf. I, p. 410), mais on avait perdu de vue la corrélation des deux termes.

Cet ancien nom du pâturage se reconnaît encore dans le lith. *gojas*, *gojus*, ancien slave et russe *gaĭ*, nemus, pol. *gay* (gén. *gaiu)*, id., avec la même signification modifiée que pour le latin.[2]

Enfin, l'irl. *gé* ou *cé*, terre, suivant O'R., si toutefois il est bien authentique, nous offre une contraction toute semblable au grec *γῆ* et en analogie d'ailleurs avec les changements phoniques usités en irlandais (Cf. *dé*, génit. de *dia*, dieu, = scr. *dêvasya)*.

2) Le latin *nemus*, bocage, bois, mais primitivement pâturage, comme *νέμος*, *νομός*, *νομή*, est sûrement d'une origine ancienne, bien qu'un peu incertaine. Les termes grecs dérivent directement de *νέμω*, pasco, mais aussi tribuo, distribuo, et, au moyen, *νέμομαι*, pascor et possideo. De là, les autres acceptions de *νόμος*, comme distribution, ordre, loi, coutume, et de *νομός* comme demeure, habitation. Tout jusqu'ici est

[1] Une trace de la forme primitive *gô* se montre cependant, non-seulement dans *γά-λαξ* (V. t. I, 412), mais dans *γαῖος*, *ὁ ἐργάτης βοῦς*, suivant Hesychius. Cf. sansc. *gavaya* et *gaya*, Bos gavæus.

[2] Les formes *γαῖα*, *γυία*, *gauja*, *gojas*, rappellent singulièrement le persan *kôy*, *kûy*, district, région, village, où le *k* remplace *g*, comme dans l'ossète *kaw*, *kau* et *gau*, village. Le persan *kûyah*, étable, pour *gûyah*, paraît être le sanscrit *gavya*, ce qui convient à la vache, et pâturage.

assez logique, mais les difficultés commencent quand on veut remonter à l'idée première. A *νέμω*, en effet, correspond le goth. et ags. *niman*, capere, sumere, anc. allem. *neman*, scand. *nema*, id., et occupare, ainsi que l'anc. slave *nimati* dans *sŭnimati*, congregare, russe *s-nimátĭ*, ôter, enlever, *pere-nimátĭ*, prendre, *pri-nimátĭ*, recevoir, *pod-nimátĭ*, ramasser, *vy-nimátĭ*, enlever, saisir, etc. Si nous recourons au sanscrit, nous trouvons la rac. *nam* avec le sens encore différent de inclinare, incurvare, inclinare se venerandi causa, d'où *namas*, salut, inclination, vénération. Cf. zend *nemañh*, culte, persan *namâz*, id., et *namîdan*, incliner vers, désirer, etc. Cela ne concilie guère, au premier coup d'œil, les acceptions précédentes; toutefois les dérivés de *nam* suggèrent quelques rapprochements assez frappants. Ainsi le vêdique *namas*, *nêma*, nourriture (Naigh., II, 7), cf. zend *nimatu*, herba (Spiegel, *Avesta*, I, 86), aussi *nema* (Justi, 174), c'est-à-dire ce que l'on offre, ou ce que l'on prend, semble relier *νέμω*, pasco, au goth. *niman* et au sl. *nimati*. D'un autre côté, au grec *νομός*, habitation, répond le lith. *nàmas*, maison, demeure, d'où *namoti*, habiter, et beaucoup d'autres dérivés, et ceci nous rapproche du sens de *νέμομαι*, posséder. Ces divers rapports indiquent certainement une origine commune. Kuhn observe que l'on s'incline pour prendre, et que le bétail baisse la tête pour paître (*Ind. Stud.* de Weber, I, 338). On s'incline également pour offrir avec respect, et c'est là sans doute la notion primitive qui semble le mieux concilier les divergences indiquées.

3) D'après Kuhn (l. c., p. 339), le sansc. *pada*, lieu, site, station, de *pad*, stare et ire, désigne plus spécialement un pâturage dans le Rigvêda ; par exemple : I, 67, 3 : *priyâ padâni paçvô nipâhi*, protége les pâturages aimés du bétail. Cf.

pers. *pâdah*, prairie, pâturage, *pâdah-bân*, pâtre. Il compare, avec raison, le grec πέδον, sol, terre, ainsi que l'ombrien *pe-rum* (de *pedum*); [1] mais le rapprochement qu'il propose avec le slave *póle*, campus, semble moins sûr. L'analogie de l'adv. russe *poló*, ouvertement, à découvert, c'est-à-dire en plein champ, avec le lat. *palam*, nous ramène plutôt à cette racine *pal*, *pâl*, = *pṝ*, que nous avons présumée, avec Pott, dans *pa-latium*, *Pales*, etc. (Cf. p. 11.) Ainsi le slave *póle* aurait signifié, dans l'origine, le pâturage en tant que gardé, comme en sanscrit *pâlana* dans *pâçavapâlana*, pâturage. Cf. *paçu-pâla*, pâtre. En persan *pal* désigne un champ entouré d'une levée de terre; c'est-à-dire gardé, protégé, et *pâlîz* un jardin. Cf. scr. *pâli*, levée de terre, digue, limite, c'est-à-dire protection, garde.

ARTICLE IV.

§ 166. LES LIEUX DE RÉUNION DES TROUPEAUX, L'ENCLOS, L'ÉTABLE.

Au temps où les troupeaux constituaient encore la principale richesse de la famille et de la tribu, ils étaient sans doute trop nombreux pour être renfermés dans des étables ; et les lieux de repos, ou de refuge, consistaient en enclos, en stations, où les pâtres et le bétail se réunissaient pour passer la nuit. Ce n'est que plus tard, et quand le travail agricole eut amené le partage du sol, que les troupeaux plus divisés purent

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 230) compare aussi *oppidum*, τὸ ἐπὶ τῷ πεδίῳ, la ville qui protége la campagne.

être abrités d'une manière moins imparfaite. Les langues conservent encore des traces de cet état primitif, ainsi que des changements qui ont suivi.

1) Le sansc. *gôshṭha* ou *gôsthâna*, en zend *gaôstâna*, n'a signifié d'abord qu'une *station* de vaches, de *gô* et *sthâ*, stare, d'où *sthâna*, lieu, site, puis demeure, maison, ville, etc. Plus tard, *gôshṭha* a pris le sens d'étable, comme *açvasthâna* celle d'écurie (de chevaux), et sa signification s'est ensuite généralisée dans le féminin *gôshṭhî*, jusqu'à ne plus désigner qu'une réunion, une assemblée, une société d'amis. La nature de ce composé est si bien tombée en oubli, que l'on a dit aussi pour étable *gôgôshṭha*, en répétant deux fois le nom de la vache. Il n'est pas étonnant d'après cela que le lith. *gúsztas*, *gúzta*, unique exemple à moi connu d'une coïncidence européenne complète, ne signifie plus qu'un poulailler et une hutte.

Le substantif simple, *sthâna*, se retrouve aussi comme nom de l'étable dans le zend *çtâna*, huzv. *çtân* (Justi, 300), beloutche *thân*, lithuanien *staine*, polon. *staynia* et l'alban. *stan*, tandis que le pers. *stân*, des noms de pays, et l'anc. slave *stanŭ*, hospitium, castra, en russe station, demeure, polonais *stan*, état, etc., ont conservé des significations plus ou moins générales.

Le sansc. *sthala*, lieu, site, de *sthal*, firmiter stare (Dhâtup.), racine alliée à *sthâ*, désigne aussi une étable dans le composé *avisthala*, bergerie.[1] Il en est de même dans les langues ger-

[1] Je crois retrouver ce composé, probablement proethnique, dans le gothique *avi-str*, bergerie, ags. *ewe-stre*, *eowe-stre*, qui aurait été en zend, * *avi-çtara*. En sanscrit, *sthara* a sans doute précédé *sthala*. Cf. *sthûra* et *sthûla*, gros, épais, massif, etc. L'anc. allem. *awista*, *ewist*, bergerie, se rattache au *stha* du sanscrit *gô-shṭha*, étable à vaches, et serait = * *avishṭha*.

Un second composé du même genre se présente sûrement dans le

maniques, où l'ags. *stal*, *steal*, scand. *stallr*, ancien allem. *stal*, *stall*, etc., étable, et aussi lieu, place, dérivent de *stellan*, *staljan*, en anc. all. statuere, ponere, = scr. caus. *sthâlay*. Cf. gr. στέλλω, etc.

A la racine *sthâ*, restée vivante presque partout, se lient également βούστασις, -στασια, -σταθμον, *stabulum*, d'où l'irl. *stábul*, etc.

2) Le sansc. *bhâsa*, enclos pour les vaches = *gôshṭha*, se retrouve identiquement dans le scand. *bâs*, præsepe bovis, stabulum, d'où *bâsa*, boves in statione disponere (Biörn, *Lex.*), ags. *bôs*, præsepe, *bôsig*, *bôsih*, étable à vaches, angl. *boose*, id., dans les dialectes du nord.

Fick (139) rattache ce nom à *bhâs*, luire, briller, en tant que construction ouverte (*offnes gebaüde*). J'y verrais plutôt un enclos à ciel ouvert. Le goth. *bansts*, qu'il compare aussi, semble différer par son sens propre de magasin, dépôt (ἀποθήκη dans Ulphilas), aussi bien que par son étymologie. Si l'on en rapproche l'allem. *banse*, horreum, le bas-lat. *bansta*, *basta*, *banasta*, *bansella*, corbeille ronde de sparterie (Du Cange), d'où le français et wallon *banse*, grande manne, l'esp. *banasta*, grand panier, etc., etc., il faut évidemment, avec Grimm (*D. Wb.*), rapporter *bansts* à *bindan* (band), lier = sansc. *bandh*, etc., avec le changement de la dentale en sifflante, comme dans *bast*, aubier, etc. Le même changement se présente déjà dans le zend *baçta*, lié, attaché, de la rac. *bañd* (Justi, 213) = scr. *baddha*.

3) Sansc. *vraǵa*, enclos pour le bétail, étable, station de

bostar, *-aris* du Gl. d'Isidore, aussi *bostarium*, bovile (Du Cange, v. cit.), conservé encore par l'espagnol *bostar* et le portugais *bostal* (Diez, *Wb.*, 2, 105), et qui serait, en sanscrit, **gôshṭhula*, ou *-ara*. Ce composé n'est sûrement pas latin, et le fait qu'il ne s'est maintenu qu'en Espagne fait présumer une origine celtibère et gauloise.

pâtres (= *gôshṭha*), aussi troupeau, de *varģ*, tourner, détourner, puis exclure, défendre, entourer. De là *varga*, troupe, classe, division, réunion d'objets semblables, *vṛģina*, courbe, *vṛģana*, enceinte, cour, village, etc. Cf. latin *vergo*, et aussi *volgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes ; goth. *varkjan*, prohibere, *vraiqs*, courbe, etc.

De la même racine devenue ϝεϱγ (εἴργνυμι, εἴργω), enfermer, séparer, exclure, défendre, dérive εἱρκτή, enclos, prison = scr. *vṛkta*, part. passé de *varģ*. Je compare aussi, avec un sens plus restreint, l'irlandais † *fraig*, toit (Corm., *Gl.*, 76), mod. et erse *fraigh*, paroi, mur, limite, ainsi que l'irlandais moyen *fraigh*, bouclier (Magh Lena, p. 146), c'est-à-dire défense, protection.

4) Scr. *mandira* ou *mandurâ*, littér. un lieu de sommeil, *dormitorium*, de *mand*, dormire (lætari, gaudere, etc.), puis une étable, un lit, une maison, et, au neutre, un temple, une ville, etc.[1]

L'acception d'étable se retrouve dans le grec μάνδρα, lat. *mandra*, ainsi que dans l'irland. *maindreach*, *mainneir* (= *mandirah*), *manrach*, erse *mainnir*, *manrach*, bergerie, parc.

5) J'ajoute quelques rapprochements assez frappants, mais isolés, entre des noms iraniens et celtiques.

Pers. *angarû*, *angarwâ*, bergerie, peut-être allié au sanscrit *angana*, cour. — Irland. *angar*, étable (O'R.).

Pers. *lân*, enclos pour le bétail, aire, enceinte d'une maison. Cymr. *llân*, enclos, aire, cour, place, église, village. Irlandais erse, *lann*, enclos, champ. Cf. le *lanum* des noms de lieux gaulois,

[1] Dans le D. P., *mandurâ*, écurie de chevaux, et matelas. — L'acception de dormir, dans Westerg., *Rad.*, 171, et Wilson, ne se trouve pas dans D. P., qui ne donne que : s'arrêter, tarder, attendre. Ainsi *mandira*, etc., désignerait plutôt un lieu d'arrêt et de repos.

lequel désignait sans doute un lieu d'habitation entouré d'une enceinte.

Belout. *bhân*, étable à vaches. — Irl. *banrach*, erse *banair*, enclos pour le bétail.

ARTICLE V. LES PRODUITS DU TROUPEAU.

Les pasteurs, comme de raison, se nourrissaient principalement de la chair et du lait de leurs troupeaux, tandis que les peaux et la laine leur fournissaient de quoi se vêtir. Aussi les termes qui s'appliquent à ces divers produits offrent-ils dans les langues ariennes des preuves multipliées d'une origine ancienne et commune.

§ 167. LA CHAIR, LA VIANDE.

1) Le scr. *kravya*, vêd. aussi *kravi*, *kravis*, désigne la chair crue. La racine est incertaine, mais il est à croire, avec Lassen *(Anthol. Gloss.)*, qu'elle est la même que celle de *krûra*, cru, dur, rude, cruel. Ses dérivés, dans l'une et l'autre acception, offrent de nombreuses analogies.

Ainsi, en grec, *κρέας*, *-ατος* (thème *κρεϝατ*), avec un suffixe *ατ* qui disparaît dans les composés *κρεανόμος*, *κρεουργός*, *κρεοδόκος*. Le corrélatif latin n'est pas *caro*, mais bien *cruor*, sang, *cruentus*, sanglant. C'est également au sang que s'appliquent l'ancien prussien *krawja*, le lithuan. *kraujas*, d'où *kruwinas*, sanglant, l'anc. slave et russe *krovĭ*, pol. et boh. *krew*, illyr. *karv*, etc., l'anc. irl. *crúu* (Corm., *Gl.*, p. 35), mod. *cru*, et le cymr. *crau*, corn. *crou*. Par contre, l'anglo-saxon *hreaw*,

scand. *hrae*, anc. all. *hrêo*, corpus, cadaver, revient à la première acception.

Les formes qui sont alliées au sansc. *krûra* offrent presque partout un parallélisme évident avec les précédentes. Ainsi le zend *khrui*, cruel, le grec *κραῦρος*, rude, dur, le lat. *crudus*, *crudelis*, l'irland. *cru*, *cruadh*, rude, sévère, *cruas*, cruauté, cymr. *creuder*, id., *creulawn*, cruel, sanguinaire, l'ags. *hreow*, scand. *hrâr*, anc. all. *rawer* (de *hrawer*), crudus, crudelis, etc.[1]

2) Les mêmes transitions de sens se montrent pour le scr. *âmis*, *âmisha*, ou *amisha*, chair, de même origine, sans doute, que *ama* ou *âma*, cru, *âmatâ*, crudité, en grec *ὠμός*, *ὠμοτης*, en irland. *amh*, *omh*, cymr. *of* = *om*, ainsi que le scr. *ama*, *âma*, crainte, terreur, maladie, *âmana*, etc., id.; anc. irl. *omun*, cymr. *ofyn*, *ofn*, crainte, etc.[2] La rac. est *am*, au caus. *âmay*, ægrotum esse. Aucun nom de la chair n'en dérive ailleurs qu'en sanscrit, mais l'irl. *omh*, sang, se rapporte à *âmis*, comme *cruu* à *kravis*.

3) Le scr. *mâs*, *mâñs*, *mâñsa*, semble avoir désigné primitivement la chair préparée, divisée, distribuée, s'il dérive, comme cela est probable, de *mas*, metiri (Dhâtup.).[3] Cf. *mâñsa* dans l'acception de temps. En hindoustani, et en tirhaï du Caboul, nous trouvons *mâs*, en armén. *mis*.

Le lat. *mensa*, repas, table, n'aura signifié dans l'origine qu'une portion de chair (Cf. *mensio*, *mensura*), comme aussi l'irl. *méis*, plat, dont l'*s* maintenue indique une nasale supprimée, et peut-être *maise*, nourriture en général. Les langues

[1] Sur la rac. *kru* et ses dérivés, cf. Weber (Z. S., 5, 232).

[2] Cf. les noms gaulois *Exsomnus*, *Exobnus* (*Exomnus*), que Zeuss [2] (40, 47, 125) explique par l'anc. irland. *es-omun*, cymr. moy. *eh-ouyn*, intrepidus.

[3] Cf. *masa*, m., mesure, poids (Wilson), *masana*, n., *masti*, f., action de mesurer.

germaniques n'offrent que le goth. *mimz* (pour *minz*), chair. L'anc. pruss. *mensas*, devenu en lithuan. *mēsa*, viande, est presque identique au sanscrit, ainsi que l'anc. sl. *miãso*, pol. *mięso*, russe *miaso*, illyr. *meso*, etc.[1]

§ 168. LA PEAU, LE CUIR.

Les peaux des animaux domestiques, brutes ou préparées, fournissaient des vêtements, et trouvaient beaucoup d'autres applications. Nous ne parlerons ici que des termes qui désignaient la peau séparée de l'animal.

1) Le principal est le scr. *ćarma, ćarman*, peau, cuir, dont j'ai traité déjà au premier vol., p. 237, en le rapportant à la rac. *kṝ, kar*, lædere, secare, de même que le synonyme *kṛtti* dérive de *kṛt*, findere, dividere, et le grec δέρμα de δέρω, diviser, écorcher, etc.

Aux mots comparés comme provenant de la même racine, il faut joindre le lat. *corium*. Le grec χόριον diffère par la gutturale initiale, et appartient peut-être mieux à la rac. *hṛ* (*har*), rapere, abripere.[2]

2) Le scr. *dṛti*, peau, cuir, puis outre et soufflet, vient de *dṝ, dar*, dividere, findere. Cf. pers. *darîdan*, id., grec δέρω, goth. *tairan*, lith. *dirti*, anc. sl. *drati*, etc.

[1] Weber (l. c., 233) admet pour la rac. *mas*, d'après plusieurs dérivés, le sens primitif de gonfler, nourrir, engraisser, et y rattache aussi *mâñsa*. Le D. P. ne donne pas d'étymologie ; non plus que Fick (152), qui rattache (ib.) *mensa*, avec *mensus*, etc., au scr. *mâ*, mesurer, former. Pour un rapport direct de *mensa* à *mâs*, *mâñsa*, cf. celui de *mensis*, mois, à *mâs*, *mâsa*, lune et mois, suivant D. P. de *mâ*.

[2] Cf. Kuhn, Z. S., IV, 14, qui admet pour racine commune une forme *skar*, d'où *corium*, pour *scorium*, et χόριον pour σχόριον.

De *δέρω* se forment de même, en grec, *δέρος*, *δέρας*, *-ατος*, *δορά*, *δέρμα*, peau, cuir, et *δορός*, sac de cuir, outre.

3) Les coïncidences suivantes sont propres aux langues celtiques.

Scr. *kṛtti*, peau, cuir, de *kṛt*, *kart*, findere ; pers. *ćartah*. — Irl. *creat*, peau, à côté de *cairt*, cymr. *carth*, écorce, latin *cortex*.

Sanscrit *tanu*, peau, de *tan*, extendere. — Irlandais *tonn*, cymr. *tòn*.

Sansc. *ghana*, peau, écorce, prop. tenace, dense, compacte, de *han*, cædere. — Cymr. *gin*, peau.

Pers. *pûst*, *pôst*, peau, cuir, belout. *post*, afgh. *postoke*. Cf. *pôshîdan*, couvrir, vêtir, et scr. *push (pôshayati)*, mettre sur soi, porter (Wilson).[1]

Par le changement fréquent en irlandais de *p* en *c*, on peut comparer *cust*, peau, d'où *custaire*, tanneur, comme en persan *pôstirah* de *pôst*.

§ 169. LA LAINE.

Les langues de la famille offrent un accord très-complet pour cet utile produit du mouton.

1) Le sansc. *ûrṇa*, n., *ûrṇâ*, f., laine, et *ura*, dans *ura-bhra*, bélier, c'est-à-dire porte-laine, dérive de la racine *vṛ*, *var* (*vṛṇôti*), tegere, d'où la forme secondaire *ûrṇu*, operire. Ainsi *ûrṇa* est pour *varṇa*, et *ura* pour *vara*. Ces deux thèmes se retrouvent également dans les langues congénères.

A *vara*, augmenté d'un suffixe *k*, appartient le siahpôsh

[1] Dans D. P., obtenir, posséder, avoir. Cf. aussi *push*, diviser (Dhâtup.).

warak, laine. Le kourde *erri*, pour *verri*, *verni* (?), a peut-être assimilé l'*n*; mais le grec ἔρος, εἶρος, pour ϝερος, cf. ἔρεα, ἔριον répond à *vara*. Cf. Curtius (*Gr. Et.*[5], 322).

Le thème primitif *varṇa* a été fidèlement conservé par le lith. *wilnas*, l'anc. sl. *vlŭna*, russe *volna*, pol. *welna*, bohémien *wlna*, etc., avec *l* pour *r*. L'illyr. *vuna* supprime *l* comme à l'ordinaire. L'irland. *olann*, pour *folann*, cymr. *gwlan*, armor. *gloan*, semblent indiquer un thème *varaṇa*. Enfin l'*n* du suffixe s'est assimilée à la liquide dans le lat. *vellus*, toison, et *villus*, tout comme dans le goth. *vulla*, l'ags. *wull*, le scand. *ull* et l'anc. all. *wolla*.

Il est à remarquer que, en sanscrit même, la rac. *var* devient *val*, tegi, indui, et *ul* dans quelques dérivés, comme *ulva*, enveloppe de l'embryon, et de l'œuf, cavité = latin *vulva*, etc.

Un autre terme sanscrit, *lava*, désigne la laine tondue, de *lû*, secare, primitivement *rû*; cf. *ru*, action de couper (Wilson), et *ru* (*ravatê*), briser, broyer (D. P.). De là *lôman* et *rôman*, laine et poil en général, *lômaça*, et *rômaça*, laineux, poilu, bélier, etc.

Les deux formes se rencontrent également mêlées, et aussi avec d'autres suffixes, dans les noms de la laine, de la toison, de la chevelure, etc.

A *lava* correspond l'ang.-sax. *lae*, cæsaries, scand. *lâ*, coma, crines, *lô*, tomentum, titivillitium ; tandis que le scand. *rû*, vellus, *rya*, vellere, *rûdr*, spoliatus, se lient à la rac. *ru*.

Les formes analogues à *lôman* et *rôman* se montrent dans le siahpôsh *lûm*, chevelure, le pers. *rûm*, pubes, l'irland. *lom*, dépouillé, tondu,[1] cymr. *llwm*, id., d'où en irland. *lomar*, *lu*-

[1] Peut-être pour *lomn*, à cause du maintien de l'*m*.

mar, toison. Le suffixe *man* reparaît intact dans *lumain*, erse *luman*, manteau (primit. toison), et l'anc. irl. *ruamnæ*, lodix (Z.², 22), se rattache sans doute au sansc. *rôman*.[1] Cf. *sahasrarôman*, sorte d'étoffe velue, littér. qui a mille poils. Le cymr. *llofyn* = *llomyn* désigne une mèche de cheveux.

Un autre groupe, formé par le suffixe *na* (Cf. sansc. *lûna*, coupé), se présente dans l'irl. *rón*, *róine*, *ruine*, chevelure, cymr. *rhawn*, armor. *reûn*, poil, crin. L'anc. sl. *runo*, gén. *runese*, russe et pol. *runo*, toison, offre une augmentation du même suffixe.

On serait tenté de rapporter ici le grec λῆνος, λᾶνος, et le latin *lāna*, en les considérant comme contractés d'une forme *lavana*, de *lû* ; mais λάχνος, λάχνη, qu'il est difficile d'en séparer, conduit à une origine tout autre. Je crois y voir un dérivé de λαγχάνω (λάχω), sortiri, obtinere, possidere, qui désignerait la laine comme le gain, le produit obtenu du mouton. L'irland. *finn*, *find*, poil, cheveux (Corm., *Gl.*, 32), rappelle de même la rac. scr. *vind*, adipisci, obtinere. Cf. germ. *winnan*, etc.

170. LE LAITAGE.

Nous arrivons au principal produit du troupeau, à celui qui fournissait sans doute à l'alimentation habituelle de l'ancien peuple pasteur, au lait et à ses transformations diverses. Les termes qui s'y rapportent sont nombreux et variés dans les langues ariennes ; mais, comme après la dispersion les tribus

[1] Stokes, *Ir. gl.*, p. 74, donne *ruaim*, crins longs, d'où *ruaimnech*, fait de crins.

séparées ont conservé plus ou moins, et pendant longtemps, des habitudes pastorales, et y sont revenues parfois presque exclusivement, beaucoup de ces termes datent d'une époque comparativement récente. Ceux-là même que l'on peut considérer comme primitifs ne se sont pas maintenus d'une manière aussi générale que bien d'autres, mais ils présentent ici et là des transitions de sens qui témoignent de leur haute antiquité.

A) *Le lait et la crême.*

1) De la rac. *duh* (*dôgdhi*), mulgere, viennent en sanscrit *dôha* et *dugdha*, lait, aussi *avadôha* et *dôhaģa*, produit par l'action de traire. De là également *dôghdar*, mulctor, bubulcus, vitulus, *dôhana*, mulctra, etc. — Conjugué à la 1re classe, *duh* (*duhati*) prend le sens de vexare, proprement sans doute trahere, lacessere, et qui paraît être la signification première.

Cette racine se retrouve dans le persan *duchtan*, *dôchtan*, traire, et *dôgh* (= sanscrit *dôha*, *dôgha*) y désigne le lait de beurre. La forme *dôshîdan*, en kourde *dushim*, mulgeo, se lie probablement au désidératif sansc. *duduksh*. Cf. sansc. *dôsha*, veau, peut-être pour *dôksha*, et *dûsa*, lait, dans *avidûsa*, lait de brebis.[1]

Dans les langues européennes, les corrélatifs de la rac. *duh* ne se présentent qu'avec le sens général de trahere, mulcere. On y rapporte le lat. *duco*, malgré l'irrégularité du *c* pour *h*, irrégularité qui reparaît dans le goth. *tiuhan* (*tauh*), ags. *téo-*

[1] Quant à un rapport possible du persan *lûghîdan*, mulgere, *lûgh*, *pulûgh*, mulgendi actus, soit avec *duh*, soit avec l'irland. *laogh*, veau. Cf. t. I, p. 424.

han, ancien allem. *ziohan*, etc., où, cependant, l'*h* est pour *g*, comme l'indiquent les formes synonymes ags. *téogan*, scandin. *toga*, et les prétérit et participe *zôg*, *zogun* de l'anc. allemand. En grec, Max Müller croit retrouver *duh* dans le verbe θώπτω, flatter, c'est-à-dire caresser de la main en frottant, tout comme, suivant lui, θάπτω appartient au sansc. *dah*, urere, plutôt qu'à *tap* ou à *dabh* que l'on a comparés.[1] Je crois le reconnaître aussi dans le cymr. *dygu*, ferre, vehere (trahere), *dwg*, action de porter, armor. *dougen* et *doug*, id. Le cymr. *dygnu*, molester, tourmenter, de *dygn*, pénible, tourmentant, etc., se lie même au sansc. *duh*, vexare.

Si, toutefois, l'acception de traire est devenue étrangère aux corrélatifs européens de *duh*, d'autres rapprochements prouvent sans réplique qu'elle s'est maintenue dans plusieurs dérivés qui remontent à l'époque la plus ancienne.

En première ligne, il faut placer le nom de la fille, en scr. *duhitar*, celle qui trait les vaches, cet office étant naturellement dévolu au sexe le plus faible. Ce nom significatif, qui est resté dans presque toutes les langues ariennes, sera plus tard l'objet d'un examen spécial.

Un autre groupe d'analogies se présente pour les termes qui désignent la pluie et la rosée, où les anciens pâtres voyaient comme le lait des nuages. Cette association d'idées se montre encore, avec toute son actualité, dans le Rigvêda, où plus d'une fois les nuages sont comparés à des vaches que les divinités de l'orage traient pour en faire jaillir la pluie.[2] Aussi le

[1] Voy. Z. S., IV, 368, son savant article sur les verbes en πτω. Toutefois, pour θώπτω, l'ω remplaçant *u* est une forte objection.

[2] Par exemple, I, 64, 5, en parlant des *Maruts* : *Duhanti ûdhah divyâni*, mulgent ubera cœlestia, et *ib.*, 6, *utsañ duhanti stanayantam*, nubem mulgent tonantem.

nuage est-il appelé *nabhôduha*, de *nabhas*, ciel + *duh*. Kuhn compare, avec raison, le scand. *dögg*, pluvia, ros, ags. *deaw*, anc. allem. *tau*, *tou*, allem. pomér. *dauk*, etc., où le *d* primitif s'est maintenu, comme dans les noms germaniques de la fille, *dauhtar*, etc. (*Ind. Stud.* de Weber, I, 327). Il faut y ajouter l'anc. sl. *dŭjdĭ*, pluie (Cf. scr. *dugdha*, lait), russe *dojdĭ*, pol. *dészcz*, illyr. *dasc*, etc.

Enfin l'anglais *dug*, pis, trayon, qui provient sans doute de l'anglo-saxon où il ne se trouve plus, nous ramène plus directement encore à la signification de traire.

2) Les langues européennes possèdent en commun une racine qui, à l'inverse de *duh*, n'a été conservée par le sanscrit que dans le sens général de frotter. Le grec *ἀμέλγω*, latin *mulgeo*, ancien irland. *malg* (dans *do omalg*, mulxi; Z.², 61), ags. *meolcan*, scand. *mìolka*, ancien allem. *melchan*, etc., anc. slave *mlŭsti* (*mlŭzā*), etc., lithuan. *milszti* (*milzu*), qui tous signifient traire, correspondent au sanscrit *mṛǵ*, *marǵ* (*mârshṭi* et *marǵati*), abstergere, mulcere, purificare; cf. grec *ἀμέργω*. Cette racine ne s'applique jamais à l'action de traire, et il n'en dérive aucun nom du lait, tandis que le goth. *miluks*, ags. *meoluc*, *meolc*, scand. *miolk*, anc. allem. *miluh*, etc., l'irland. *melg*, *meilg*,[1] l'anc. slave *mlěko*, russe *moloko*, polon. *mléko*, illyr. *mljeko*, etc., se rattachent clairement à la racine européenne. Il faut y joindre beaucoup d'autres dérivés, tels que le gr. *ἀμολγεύς*, *ἀμόλγιον*, seau à traire,[2] en lat. *mulctra*, en lithuanien *milsztuwe*, l'allemand mod. *molke*, petit-lait, en

[1] Irland. † *mlacht* (Corm., *Gl.*, 20), *melg* (107). Cf. *ói-melc*, commencement du printemps, c'est-à-dire lait des brebis (ib. 127).

[2] Hesychius a *μολγῶ* = *νίφος*, nuage, sans doute par suite de la même liaison d'idées que nous avons signalée à l'article qui précède. Nous parlerons ailleurs de l'*ἀμολγός* d'Homère, dont le vrai sens est encore débattu.

irl. *miolc*, le russe *molozivo*, boh. *mleziwo*, colostrum, l'irland. *mulcan* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 243), sorte de potage au lait, *mulchan* (O'R.), lait de beurre, erse *mulachan*, fromage, etc. — L'acception primitive de frotter avec la main, essuyer, s'est conservée dans le lithuan. *milszti*, aussi bien que dans le grec *ἀμέργω*, *ὀμόργνυμι*.

On a remarqué avec raison que la séparation des racines *duh* et *mṛǵ* en deux groupes distincts est un fait important pour l'histoire des anciens Aryas. On peut inférer des rapprochements ci-dessus que *duh*, en usage à l'époque de l'unité complète avec le double sens de *trahere* et de *mulgere*, n'a été conservé, dans cette dernière acception, que par les Aryas orientaux, tandis que les tribus occidentales, déjà séparées, mais ne formant encore qu'un seul peuple, ont substitué *mṛǵ*, terme tout aussi primitif, pour exprimer plus spécialement l'action de traire.[1] Cette hypothèse, soit dit en passant, expliquerait, comme pour d'autres cas, les rapports qui relient plus spécialement entre elles les langues européennes, sans recourir à celle de Fick, de l'existence d'un peuple unique au centre de l'Europe, divisé plus tard en deux groupes, au nord et au sud.

Un fait curieux, que je me borne à constater sans vouloir en tirer aucune induction, c'est que la racine *marǵ*, dans sa double application et ses formes diverses, correspond singuliè-

[1] Une trace de *mṛǵ*, chez les Iraniens, dans le sens de traire, se trouve peut-être dans le pers. *mîsîdan*, traire, et frotter, presser, lequel paraît se rattacher au désidér. *mṛksh* (*mimṛksh*; cf. vêdique *ni-mṛksh*, levari, poliri, et *mṛksh*, *mrasksh*, ungere, où *maksh*, id., West. *Rad.*). Une forme intermédiaire *miksh*, comme *mish*, effundere = *mṛsh*, rendrait bien compte du verbe persan, d'où l'*s* doit provenir de *ks*. Il est remarquable de trouver en irlandais le mot *méis*, opus mulgendi (O'R.), dont l'*s* ne peut s'être maintenue que par un effet semblable. En ossète *misin* est le nom du lait, en scand. *misa* celui du petit-lait.

rement bien à tout un groupe de radicaux sémitiques. Ainsi, en hébreu, on trouve *mârâh*, strinxit, *mârach*, fricuit, contrivit, *mâraq*, tersit, polivit, mundavit, en arabe *maraza*, il a pressé du bout des doigts, *marasha*, il a pétri, *marasa*, il a pressé le sein d'une femme, *maraya*, il a pressé le pis, il a trait; puis avec *l* pour *r*, *malaka*, il a pétri, *malaqa*, il a tété (du jeune chameau), *malaǵa*, il a pris le sein avec la bouche, *malaha*, il a allaité, d'où *milh*, bouchée de lait, etc., etc.

Faut-il rattacher au groupe qui précède le gr. γάλα (gén. γαλακτος), γλάγος, le latin *lac*, *lactis*, l'irland. *lacht*, *lachd*, le cymr. *llaeth*, corn. *leath*, armor. *leach*, *leaz?* C'est là une question qui est encore controversée. Pott (*Et. F.*, I, 236; II, 204) penche pour l'affirmative, en faisant provenir, pour le grec, γλ de βλ et de μλ. Benfey (*G. Wl.*, I, 485) recourt à des hypothèses plus ingénieuses que solides sur l'existence de quelques racines fictives, *glaksh*, *vlaksh*, *mlaksh*, etc., pour expliquer les variations de ces noms du lait.[1] La conjecture la plus plausible est certainement celle de Bopp, qui voit dans γά-λακτο un composé avec l'ancien nom de la vache, γό = *gava*,[2] explication que Grimm appuie par l'analogie remarquable de l'irl. *bleacht*, *bliocht*, lait, contracté de *bó-leacht*, comme le cymr. *blith* de *bu-laeth*.

Ceci, toutefois, n'éclaircit pas le second et principal élément du mot, pour lequel les incertitudes recommencent. Le rapprochement que propose Bopp (l. cit.) de λακτο avec le sansc. *dugdha* pour *dukta* (λ pour *d*) paraît difficilement acceptable à cause de la différence de la voyelle radicale.

[1] Voir les objections de Curtius (*Gr. Et.*[2], 164). Toutefois Pott (*WWb.*, I, 759) tient encore *mordicus* (sic) à son ancienne opinion.

[2] V. Gr. I, 254. Cf. pour γα, le kourde *ghà* ou *gà*, et le pashaï *gà* = sansc. *gô*, au t. I, p. 410.

Weber (*Ind. Stud.*, I, 240) s'appuie de l'analogie du sansc. *gôrasa*, lait, littéral. suc de vache, pour conjecturer un synonyme *gôrakta*, c'est-à-dire sang de vache ; mais, comme *rakta* signifie proprement rouge, il est peu probable qu'il ait jamais pu désigner le lait blanc, sans faire entrer en ligne de compte ce qu'une pareille image a de peu attrayant.

Je soupçonne, quant à moi, que ce nom du lait est propre aux trois branches qui le possèdent, bien que sans doute fort ancien, car ni le latin ni le celtique ne l'ont reçu du grec. Sa racine la plus prochaine me paraît être le grec λάζω, prendre, recevoir, obtenir, laquelle répond au sansc. *rģ*, *arģ*, obtinere, acquirere, capere, d'où *arģana*, acquisition, gain. De λάζω, rac. λαγ, se sera formé λακτος, comme λεκτός de λέγω, *rectus* de *rego* (Cf. scr. *rģ* et *rģu*), comme, en sanscrit, *rakta*, rouge, de *raģ*, *ranģ*, colorer. La forme λαγ, serait conservée dans le synonyme γλάγος, contraction de γά-λαγος. Le composé désignerait le lait comme le profit, le gain obtenu de la vache, signification très-naturelle, et que nous avons présumée déjà pour le nom grec de la laine relativement au mouton (vid. sup.).[1]

3) De la racine *pî*, bibere, dérivent, en sanscrit, *payas*, *payasa*, *pêya*, *pîyûsha*, le lait en tant que boisson. En zend, on trouve, outre *payañh*, nom. *payô*, un thème *paêman*, le pehlwi *pîm* (Anquetil, *Gl.*), en afghan *poi*, *py*. Le persan *paynû*, *pînu*, *bînû*, lait de beurre, ne diffère sans doute que

[1] Max Müller (Z. S., 12, 27) a proposé une nouvelle solution pour le λα, λακτο final, qu'il rattache à la rac. *raģ*, primitivement briller, d'où *raģas*, atmosphère (éclat), puis eau, en tant que lucide, et enfin nuage. Cf. cependant D. P. où *raģas* = goth. *rikis*, ne signifie, au contraire, que obscurité, brouillard, nuage, poussière, d'où *raģasa*, sombre, obscur, etc. Ainsi, d'après Müller, *lac*, *lacti*, équivaudraient à *rakti*, tandis que γάλα, -ακτος, serait provenu de γλάγος = *gô-ra-*

par le suffixe, analogue à celui de πῖνον, boisson, de πίω, πίνω, πῖμι, bibo ; et ceci nous conduit au lithuan. *pēnas*, lait, que l'on a rapporté, avec moins de raison, ce semble, au scr. *phêna*, écume. Je ne sais si l'ags. *bëost*, anc. all. *piost*, colostrum, pourrait se rattacher à *pî*, avec l'affaiblissement de *p* en *b*, qui se montre dans le sansc. *pibati*, *piba* = lat. *bibit*, *bibe*.[1] Le finland. *pīimo*, esthon. *pīim*, lait, a tout l'air d'une importation iranienne.

4) Le scr. *sara* ou *sâra*, m., désigne la crême, le coagulum du lait, le beurre frais, proprement l'essence, la substance, ce qui provient ou découle d'une chose, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere. C'est peut-être l'armén. *ser*, crême, siahpôsh *zor*, lait, à moins que ces termes n'appartiennent au sansc. *kshar*, fluere, d'où *kshara*, eau, et *kshîra*, lait, le pers. *shîr*, etc.

A *sara-m*, au neutre, dans le sens d'eau, répond exactement le lat. *serum*, petit-lait, *serum lactis*, prop. eau du lait. Le gr. ὀρός, que l'on a comparé, en diffère probablement, à cause de la forme ὀῤῥός (pour ὀρσος ? = scr. *rasa*, suc ?).[2]

ĝas, avec addition d'un *t*, comme dans ἄναξ, -ακτος, νύξ, -κτός. Il rejette comme trop hypothétiques les explications de Grimm, de Pott, de Benfey et de Curtius. A l'objection de ce dernier, que *gô* est devenu βοῦς en grec, il répond que γάλα est un ancien composé de la période prohellénique. — Sur ce nom du lait, voir encore une monographie de Braunhofer, critiquée en détail par Windisch (Z. S., 21, 243), de part et d'autre avec des vues différentes encore des précédentes. Cf. aussi les observations de Curtius (*Gr. Et.*[3], 163) sur toute la question.

[1] Pott (*WWb.*, 2, I, 348) compare, en effet, *pīyûsha*, ainsi que le grec πῦος, qu'il rapproche de *pivâ*, eau. — Weber, par contre (Z. S., 5, 235), rattache tous ces mots à *pus*, *push*, nourrir.

[2] D'après Curtius (*Gr. Et.*[3], 325), ὀρός, la forme la plus ancienne, correspond bien à *sara-s*, et ne doit pas être séparé de ὀῤῥός, augmenté peut-être par un suffixe additionnel.

Comme *sara*, m., s'applique également au coagulum du lait, il faut sans doute y rapporter l'ancien slave *syrŭ*, caseus (Cf. *syrieniie*, coagulatio), russe *syrŭ*, pol. *sér*, illyr. *sir*, lithuanien *suris*, etc.

5) Le scr. *dadhi*, lait aigre, thème *dadhan*, dans les cas obliques, pour lequel le D. P. ne donne pas d'étymologie, se retrouve identiquement dans l'anc. pruss. *dadan*, lait (Nesselm., *Thes.*, 25). Cf. peut-être le goth. *daddjan*, allaiter, anc. all. *deddi*, tetin, suéd. *dadda*, nourrice, ainsi que le cymr. *didi*, *diden*, tetin.

6) Je note, enfin, comme coïncidences isolées, le sanscrit *sûma*, lait, de *su*, succum exprimere, et l'anc. silésien *saum*, crême ; ainsi que l'arménien *gathn*, lait, de *gthel*, traire, *gith*, action de traire, et l'irl. *geat*, lait, d'après O'Reilly.

B) Le beurre et sa préparation.

L'art de battre le beurre a été connu des anciens Aryas dès l'époque la plus reculée, ainsi que le prouve le nom de la baratte qui s'est maintenu dans plusieurs langues. Il semble n'avoir servi d'abord que d'aliment, et son emploi pour les sacrifices, qui plus tard a pris une si grande extension chez les Aryas de l'Inde, paraît être propre à ces derniers, car la riche synonymie du sanscrit pour le beurre clarifié que l'on versait sur l'autel ne s'étend pas au dehors de l'Inde. Il est singulier, par contre, que les Grecs et les Romains aient ignoré longtemps l'usage du beurre, tandis qu'ils connaissaient fort bien le fromage. Le grec *βούτυρον* ne figure guère que dans les écrits des médecins, les Romains ne l'employaient

qu'en guise de remède, et Pline, encore, en parle comme d'une substance peu connue, et d'un aliment propre aux peuples barbares.[1] Aussi ces deux peuples ne possèdent-ils aucun nom de la baratte et du barattement, tandis que les autres races européennes ont conservé les anciens termes, avec l'usage même du beurre.

1) Pour exprimer l'action de baratter, le sanscrit emploie surtout la racine *math*, *manth*, agitare, peragitare, agitando producere. De là *mâtha*, *mathana*, *manthana*, barattement, *manthinî*, baratte, *mathin*, *mantha*, *manthara*, *manthâna*, batte à beurre, *manthara* et *manthaǵa* (né du barattement), beurre, *mathita*, *pramathita*, lait de beurre, etc. Cette racine a des affinités étendues dans les autres langues de la famille, mais nous n'en suivrons ici les dérivés qu'autant qu'ils se rattachent à quelqu'une des acceptions ci-dessus.

En persan, et par le changement ordinaire des dentales en sifflantes devant une seconde dentale, il faut probablement y rapporter *mâst*, *mâstû*, *mâstûnah*, *mâstînah*, lait de beurre, et lait aigre, en kourde *mâst*, *masti*, en afghan *maste*. Cf. persan *mâstdân*, sorte de vase à baratter.[2]

Dans les langues européennes, voyons d'abord ce que sont devenus les noms de la baratte et de la batte à beurre.

L'ancien slave a conservé la rac. *math*, *manth*, dans *mãtiti*, russe *mutítĭ*, polon. *matać*, agitare, perturbare. Cf. russe *motátĭ*, *motnutĭ*, secouer, branler. A *mãtiti* se lie le polon. *mãtew* (gén. *mãtwi*), batte à beurre, à *mutitĭ*, *motâti*, le russe *mu-*

[1] *Hist. Nat.*, 11, 41, 96 et 28, 9, 35. — Les Hébreux aussi ne paraissent pas avoir connu le beurre.

[2] La forme *math* se retrouve dans le pers. *mât*, étonné, confondu = scr. *mathita*, id. De là l'expression de *mât kardan*, faire *mat* aux échecs, jeu qui nous est venu de l'Orient.

tóvka, motílo, motushka, motória, moulinet, moussoir = bâton à baratter.

Du lithuanien *mensti* (*mentu*), agiter, proviennent de même *mentẽ* (= sansc. *mantha*), *mentèle, mentikke,* spatule pour remuer, et, surtout, *mentùre, -ris,* batte à beurre = scr. *manthara.*[1]

L'alban. *mutín,* baratte, correspond au scr. *manthinî.*

A l'extrême Occident, le sansc. *manthara* se retrouve parfaitement conservé dans l'irland.-erse *meadar,* baratte, pour *matar* et *mantar,* le *d* non aspiré indiquant la perte de l'ancienne nasale. Le synonyme irlandais *muidhe,* gén. *muidhean,* par contre, se rattache à *mathana.* Un troisième synonyme, *maistre, maistred,* barattement (Stokes, *Rem.*[2], 5), d'où *maistirim,* baratter, rappelle les formes iraniennes et slaves avec *s* pour *th,* et semble indiquer un thème primitif *mastra* pour *mathtra.* En cymrique, nous trouvons *mod-bren,* bâton à remuer, et surtout *mwndill,* spatule, cuiller à remuer. Ce dernier nom nous conduit au scand. *möndull, möndultré,* lignum teres, seu manubrium ligneum quo mola circumagitur, que Kuhn rattache à un thème sanscrit *manthala,* ou *manthula* = *manthara.*[2] Cf. russe *motílo,* moussoir.

Enfin, et par une transition facile à comprendre, cet ancien nom de la batte à beurre se reconnaît sans doute dans le latin *mentula,* dont le sens primitif s'était complétement perdu avec la pratique même du barattement. Ce rapprochement est d'autant plus sûr que le sanscrit *ûrdhvamanthin* (*ûrdhva,* sursum) signifie à la fois batte à beurre et penis. Le latin *muto, -onis,* de *munton* et *manton?* semble de même ré-

[1] D'après Mikuzky, *Beitr.*, I, 234.
[2] *Die Herabholung des Feuers,* p. 13, 14.

pondre à *manthana*. Il serait possible que le lithuan. *motérus*, adulter, eût été dans l'origine synonyme de *mentula* (pars pro toto), surtout dans le composé *swĕtmoteris*, id., de *swĕtis*, étranger, hôte.[1]

Les noms des produits du barattement, le beurre et la battue, qui appartiennent à la racine *math*, *manth*, offrent aussi quelques analogies à signaler.

J'ai parlé déjà du pers. *mâst*, etc., lait de beurre, où le *th* de la racine est devenu *s*. Le même changement se présente fréquemment en slave, et parfois ailleurs, dans des circonstances semblables. Cf. *mesti*, jacere, pour *met-ti*, etc. Je compare donc l'anc. slave *mastĭ*, unguentum, pinguedo, primitivement, sans doute, beurre; d'où *mastiti*, ungere, etc., et de plus *maslo*, oleum, et, dans tous les autres dialectes, butyrum, *mat-lo*, comme *čislo*, numerus, pour *čitlo*, racine *čĭt*, numerare, etc. L'anc. all. *mast*, sagina, et ses analogues, ne sauraient être séparés du slave.[2]

Dans les langues celtiques, le nom du lait de beurre, sansc. *mathita*, paraît avoir passé au petit-lait, en cymr. *maidd*, mais en irland. *medg* (Corm., *Gl.*, 115), mod. *meadhg*, *meidh*, *miug*, en erse *mèag*, *meang*, avec un *g* final énigmatique. Cf. vieux franç. *mègue*. Ne serait-ce point là un débris du *ǵa* dans le sanscrit *manthaǵa*, beurre, c'est-à-dire né du barattement, ce qui peut s'entendre également du lait de beurre? — L'espagnol *manteca*, beurre, catal. *mantega*, portug. *manteiga*, est

[1] Sur *mentula*, de *manth*, cf. Aufrecht, Z. S., 9, 231. Il faut ajouter l'anc. irl. *moth*, membrum virile (Cormac, *Gl.*, 108), de la forme *math*, à cause du *t* aspiré. Cf. de plus Zeyss (Z. S., 17, 431, et 19, 188) pour des conjectures différentes.

[2] Mais voyez ci-dessus (p. 21) l'opinion de Weber quant à une racine *mas*.

isolé dans les langues néo-latines, et pourrait bien avoir une origine celtibère et, partant, gauloise.[1]

2) A côté de *math*, le sanscrit offre la racine *khaǵ*, agitare, remuer, d'où dérivent *khaǵâ*, barattement, *khaǵaka*, batte à beurre, *khaǵa*, *khaǵikâ*, cuiller à remuer, etc.

Kuhn déjà en a rapproché le grec σκάζω = sansc. *khanǵ*, claudicare, ainsi que l'ags. *scacan*, scand. *skaka*, quatere, concutere (Z. S., III, 429 ; IV, 124), comparaison d'autant plus sûre que le scand. *skaka* désigne aussi la masse de beurre frais qui sort de la baratte.

Je compare également l'irland. *caigne*, van, d'où *caignighim*, vanner, et qui pourrait aussi bien signifier une baratte. Un des noms de cette dernière, *cuinneog*, en cymr. *cunnawg*, provient peut-être par assimilation de *cuigneog*, ou de *cuingeog*.

3) Le sansc. *gargara*, baratte, suivant le D. P. une onomatopée, pourrait bien dériver, par réduplication, de la rac. *ǵṝ*, *ǵar*, dans le sens causatif de conterere (Cf. *ǵarǵara*, brisé, divisé), et à laquelle appartiennent sans doute l'ags. *cyrin*, *cerene*, baratte, *cernan*, scand. *kirna*, angl. *churn*, baratter, anc. allem. *chirnan*, triturer, etc.[2] (Cf. t. I, p. 326, les noms slaves et germaniques de la meule.)

4) Je réunis ici quelques analogies entre des termes qui désignent le beurre, le lait de beurre, etc.

Scr. *ghṛta*, beurre clarifié, comme *âghâra*, *abhighâra*, id., de *ghṛ*, *ghar*, conspergere. — Cf. kourde *ghert*, lait caillé. — En irl., on trouve † *gert*, lait (O'Dav., *Gl.*, 94), mod. *geart*, lait, en lithuan. *grětine*, crême, de *grěti (grěju)*, écrémer, qui semble répondre à la forme causat. *ghâray*, effundere.

[1] Cf. Diez, *Wb.*, I, 148, qui conjecture une provenance du latin *mantica*, sorte de sac, bourse, parce qu'en Espagne on a pu, à l'exemple des Arabes, faire le beurre dans des outres.

[2] Le lett. *kěrne*, baratte, est sûrement germanique.

Scr. *âǵya* (vêd.), beurre clarifié, dans Wilson *âǵa*, de *anǵ*, ungere, d'où *anǵana*, unguentum. — Kuhn (Z. S., I, 384) y ramène fort bien l'anc. allem. *ancho*, beurre, thème *anchin*, all. moy. *anke*, et, en Suisse encore, *anken*.[1]

Scr. *patrala*, lait écrémé, lait clair, ou *pattrala*, suivant D. P. de *pattra*, feuille, c'est-à-dire mince, clair. — Lith. *putrullis*, lait de beurre.

C) *La caillebotte et le fromage.*

Le procédé employé pour faire cailler le lait au moyen de divers astringents, paraît avoir été connu de toute antiquité, et appliqué en vue d'assurer la conservation de ce précieux aliment, en lui donnant une forme solide. C'est là du moins ce que l'on peut conjecturer en comparant quelques-uns des noms de la présure, du caillé et du fromage.

1) Le scr. *kvala*, présure, caille-lait, est probablement contracté de *kuvala*, ainsi que l'indique le D. P. Mais *kuvala*, qui désigne le fruit du Zizyphus Jujuba, employé sans doute comme caille-lait, n'est, à son tour, qu'une forme secondaire de *kuvara*, qui signifie astringent, en parlant du goût.

A ce *kuvara* semble correspondre le cymr. *cywer*, ou *cywair*, présure, aussi *cwyrdeb* (*deb*, suffixe) d'après le dict. de Walters, d'où peut-être l'anglais *curd*, caillebotte, qui manque aux autres langues germaniques.

Rien ne ressemble mieux à *kvala* que le cymr. *caul*, pré-

[1] C'est aussi à la rac. *anǵ* que Siegfried a rattaché l'irland. † *imb*, beurre (Corm., *Gl.*, 96), en comparant *anǵi*, onguent, avec changement de *g* en *b*, comme dans *bó*, vache = *gô*, et de *n* en *m* devant la labiale. Le cymrique † *emmeni*, pour *embeni*, mod. *aman*, corn. † *emenin*, armor. *amann*, beurre, répondrait de même au scr. *anǵana*.

sure, armor. *keûlê*, *kaouled.* Ce ne serait là toutefois qu'un simple jeu du hasard si, comme cela est probable, ces termes proviennent du latin *coagulum*, de même que notre *caillé*, ital. *quagliato*, etc.

2) Le persan *labwah*, présure, paraît se rattacher à la rac. sanscrite *labh*, capere, concipere, conservée d'ailleurs dans *lâbîdan*, demander. Cf. sansc. *labhasa*, solliciteur, demandeur. On dit *se prendre* pour se coaguler, et *présure* vient de *prehendere*.

Les langues germaniques ont conservé ce nom dans l'ang.-saxon *lib*, *cese-lib*, présure, scand. *lif*, caillebotte, d'où *lifraz*, coagulari, all. moyen et mod. *lab*, coagulum, *labben*, *leberen*, coagulare, etc. — L'irl. *slamban*, erse *lamban*, présure, se lient à la forme sansc. *lambh* = *labh*.

3) Je ne connais pas de nom sanscrit du fromage, et les termes iraniens qui le désignent n'ont pas d'analogues en Europe. D'après le témoignage de Pline, les peuples barbares, qui faisaient usage du lait aigre et du beurre, ignoraient celui du fromage.[1] Cela doit s'entendre sans doute des Germains et des Celtes qui auront appris des Romains à faire le fromage, puisque son nom latin, *caseus*, a passé dans l'ags. *cyse*, l'anc. allem. *chasi*, etc., aussi bien que dans l'irland. *cáis*, le cymr. *caws*, armor. *kaouz*, etc. Cependant le nom et la chose doivent remonter certainement à une haute antiquité ; car le latin *caseus*, qui n'a pas d'étymologie indigène, semble répondre de tout point au sanscrit *kashâya*, astringent, et parfumé, comme substantif saveur astringente, décoction, suc réduit par la coction, etc. La rac. est *kash*, scabere, prurire, d'où *kashaṇa*,

[1] H. N., XI, 41, 96. Mirum barbaras gentes, quæ lacte vivant, ignorare, aut spernere tot sæculis casei dotem.

mal mûr, c'est-à-dire acide, etc., à laquelle appartiennent sans doute le persan *kashk*, lait aigre, séché,[1] et l'ancien slave *kyslŭ*, acerbus, *kyslota*, acies, le russe *kiselĭ*, bouillie aigre, lith. *kisēlus*, id., etc. Il est fort possible, d'après cela, que le fromage ait été connu des anciens Aryas, aussi bien que le beurre, et que, dans la suite des temps, leurs tribus séparées aient adopté de préférence l'une ou l'autre de ces préparations du lait.

4) Le grec τυρός. fromage, d'où τυρόω, -ρέω, faire cailler le lait, puis, figurément, mélanger, et qui reparaît dans βούτυρον, beurre, n'a pas d'étymologie indigène, mais il se lie à la même racine que l'anc. sl. *tvarogŭ*, lait caillé, russe *tvaróg*, *tvoróg*, pol. *twarog*, etc. En anc. prus. *twarg*, *dwarg*, lette *twaraka*, désigne un petit fromage de caillebotte (Nessel., *Thes.*, 34). Cf. all. moy. *twarc* = *quark*. Ces noms dérivent du slave *tvariati*, *tvoriti*, formare, facere, en lithuan. *twérti*, id., et saisir, entourer, d'où *twaras*, *tworà*, enclos, enceinte, *twirtas*, ferme, solide, etc. Cf. ancien slave *tvrŭdŭ*, firmus, et irlandais *tuaramhuil*, ferme, solide (O'R.), et, pour l'analogie du sens, l'ital. *formaggio*, fromage, de *formare*.

Je ne trouve en Orient aucun nom corrélatif pour le caillé et le fromage ; mais, comme au verbe lithuanien-slave répond sûrement le zend *thwareç*, former, faire, couper, d'où *thwarsta*, formé, limité, déterminé (Justi, 141), il est assez probable que quelque terme analogue, encore ignoré ou perdu, en sera dérivé.[2]

[1] Cf. aussi *kasht*, sel, salin.

[2] En fait de produits du troupeau, il faut encore mentionner le fumier de vaches, employé sans doute, à l'état sec, comme combustible, avant de l'être comme engrais lors du développement de l'agriculture, et tel qu'il l'est encore en Orient et ailleurs. Il est difficile, en effet, de séparer le sanscrit *busa*, déjection, ordure et fumier de vache sé-

ARTICLE VI.

§ 171. TERMES DIVERS EMPRUNTÉS A LA VIE PASTORALE.

A côté des noms que nous venons de passer en revue, il est toute une classe de mots qui se rattachent moins directement à l'existence des anciens pasteurs, mais qui sont très-propres à nous en révéler plus d'un trait caractéristique. On conçoit aisément que les habitudes, les intérêts, les préoccupations d'un genre de vie bien déterminé ont dû se refléter dans beaucoup d'expressions et de termes figurés, d'abord clairement significatifs, et qui, plus tard, se sont généralisés en perdant plus ou moins leur sens primitif. Ainsi les notions de pouvoir et de richesse ont été liées, dans l'origine, aux fonctions du pâtre et à la possession des troupeaux, les divisions du jour

ché (D. P., d'après Wilson), de notre *bouse*, toutefois le rapport ne saurait être direct. Si l'on compare le provençal *boza*, *buza*, le comasque *boascia*, le roumantch *bovatscha* (Diez, *Wb.*, II, 228), ainsi que l'armor. *béuzel*, *bouzil*, bouse séchée au soleil et combustible, le corn. *busl*, bouse, le cymr. *biswal*, id., on reconnaîtra que ces mots ont été rattachés aux noms du bœuf et de la vache, *bos*, *bó*, *bu*, cymr. aussi *biw*, etc. (Cf. t. I, 411), tandis que *busa* paraît provenir d'une racine *bus*, laisser aller, déjeter (Dhâtup.), et n'a aucun rapport avec *gô*, le corrélatif de *bos*, etc. Les noms européens, dérivés ou composés, mais de sens obscurs, semblent bien être des transformations étymologiques du terme primitif.

J'ai parlé ailleurs déjà (t. I, p. 411, note) du sansc. *gavya*, adj., ce qui provient de la vache, aussi son fumier, *panćagavya*, n., ses cinq produits, lait, caillebotte, beurre, urine et fumier; en comparant, dans cette dernière acception, le pers. *gôy* et l'irl. † *gai*, *gae*.

Un autre mot, l'irland. † *baccat*, fumier de vache (Corm., *Gl.*, 27), rappelle le pers. *pâćask*, bouse séchée, de *pać*, cuire, sécher. Cf. scr. *pakti*, cuisson, *paćata*, cuit, etc.

ont tiré leurs noms des soins quotidiens donnés au bétail, etc. On trouve des exemples de ce genre dans toutes les langues ariennes ; mais c'est le sanscrit surtout qui en présente le plus grand nombre, parce qu'il nous reporte très-haut vers les temps de la vie pastorale. Beaucoup de ces termes anciens se sont perdus, ou ont été remplacés par des équivalents, mais la philologie comparée peut encore en signaler quelques-uns qui sont restés comme des témoignages des mœurs simples et patriarcales de nos ancêtres. Ce sont ceux-là principalement qu'il nous importe d'étudier en les classant suivant l'ordre d'idées auquel ils appartiennent.

§ 172. LE TROUPEAU ET LA RICHESSE.

Le bétail et ses produits constituent la principale richesse des peuples pasteurs, et, par suite, leur moyen habituel d'échanges, l'objet de leur ambition comme butin de guerre, la source des libéralités et des salaires, etc. Aussi a-t-on remarqué depuis longtemps les affinités fréquentes qui rattachent les noms de la propriété, de l'argent, du butin, à ceux du bétail et du troupeau. Festus, déjà, fait cette observation relativement au latin *pecunia* et *peculium*,[1] et on en trouve ailleurs des exemples multipliés. Ainsi, le goth. *faihu* = *pecus*, etc., désigne l'argent dans la version d'Ulphilas, et il traduit *μαμμωνᾶς*, richesse, par *faihuthraihns*, littér. abondance de bétail. Dans les lois lombardes et anglo-saxonnes, la dot paternelle est appelée *fader-fio*, *faedering-feoh*, et l'anglais *maidenfee*, dot de fille,

[1] Quorum verborum frequens usus non mirum, si ex pecoribus pendent ; cum apud antiquos opes et patrimonia ex his præcipue constiterint, ut adhuc etiam *pecunias* et *peculia* dicimus (Festus, voc. abgregare).

ainsi que *fee*, salaire, récompense, ne rappelle plus en aucune manière le sens primitif de bétail. Le goth. *skatts*, moneta, ags. *sceat*, scand. *skattr*, anc. allem. *scaz*, pecunia, thesaurus, se lie à l'anc. slave *skotŭ*, *skotina*, jumentum, pecus, et à l'irl. *scath*, troupeau, dimin. *scottán*, *sgotán*. Au goth. *arbi*, patrimonium, répond l'anglo-saxon *yrfe*, pecus. Il en est de même dans les langues celtiques où, en irlandais, *bósluaiged*, richesse, dérive de *bó-sluag*, troupe de vaches,[1] où *crodh*, *crudh*, signifie à la fois bétail, propriété, dot et argent, et *spreidh*, le cymr. *praidd*, bétail et butin. Cf. lat. *præda*. L'irl. *ealbha*, troupeau, prend l'acception de bien, gain, profit, dans le cymr. *elw*, d'où *elwa*, *elwi*, s'enrichir, etc.[2]

En Orient, le sanscrit nous offre un exemple du même genre de transition de sens dans le mot *rûpya*, or, argent, puis monnaie, roupie, qui est provenu de *rûpa*, bétail.[3]

Avant l'usage de la monnaie, tout s'évaluait en têtes de bétail pour les échanges et les salaires. Dans Homère (*Il.*, VI, 236), les armures de Glaucus et de Diomède sont estimées valoir respectivement cent bœufs et sept bœufs. Chez les anciens Romains, un bœuf équivalait à dix moutons, et, chez les Scandinaves, une vache à douze béliers.[4] Les Cymris, au moyen âge encore, estimaient tout en vaches, et donnaient vingt-huit vaches pour sept chevaux, quatorze vaches pour quatre chiens, douze vaches pour une épée, six vaches pour un

[1] Stokes, *Ir. Glos.*, p. 66.

[2] Cf. le nom des *Elvii* et des *Elvetii* gaulois, qui signifie probablement pasteurs.

[3] Ce rapprochement n'est qu'apparent. Suivant le D. P., *rûpya* dérive de *rûpa*, forme, image, et désigne l'argent monnayé, et marqué d'une effigie. Le sens de *rûpa*, bétail, ne se trouve jusqu'à présent que dans les lexicographes indiens.

[4] Mommsen, *Röm. Gesch.*, I, 181.

faucon, etc.[1] En Irlande, d'après les lois Brehon, les sept ordres de bardes étaient rétribués en vaches, depuis une jusqu'à vingt, quand ils étaient appelés à fonctionner.[2] Chez les anciens Iraniens, le salaire des médecins consistait également en bétail, comme on le voit aux chap. VII et IX du Vendidad ; et c'est aussi des vaches que recevaient dans l'Inde les Brahmanes officiants. Aux temps épiques, on voit les rois les distribuer par milliers, mais à l'époque vêdique on en était moins prodigue. Les épithètes de *çatagu, sahasragu,* qui possède cent ou mille vaches, indiquaient l'opulence ; mais on trouve aussi *daçagu,* possesseur de dix vaches (D. P., II, 750, v. *gu,* n° 5), et un fils d'Angiras, nommé *Saptagu,* n'en avait que sept.[3] C'est ainsi, sans doute, qu'il faut expliquer les noms de *navagva* et de *daçagva,* qui désignent, dans le Rigvêda, deux classes de prêtres officiants, et que l'on a interprétés de plusieurs manières différentes.[4] Le *gva* final est peut-être pour *gava* = *gô* et *gu,* et ces noms indiquaient probablement le nombre de vaches, neuf et dix, auquel ces prêtres avaient droit comme salaire. Cette conjecture trouve certainement un appui dans le zend *hvôgva,* contracté plus tard en *hvôva,* et que Haug (*Gâthâs.,* II, 150) traduit par : qui a des vaches à soi, c'est-à-dire qui est riche, en y rattachant le persan *chôb,* bon, beau,

[1] *Lib. Landav.*, p. 456, et *Mabinagion,* part. IV, p. 321. Dans le conte de Kilhwch et Olven (ib., 253), il est parlé du riche costume du héros, qui avait sur ses souliers et ses étriers pour 300 vaches d'or et, à sa chabraque, quatre pommes d'or, chacune de la valeur de 100 vaches.

[2] Walker, *Hist. of the irish Bards.* Dublin, 1786, p. 30.

[3] *Rigvêda,* 10, 47. Cf. *panćagu,* acheté pour cinq vaches, *panćagavadhana,* possession de cinq vaches. D'après Bopp (*Vergl. Gr.*, 3, 474), *dvigu* signifie proprement : qui a deux vaches ou qui les vaut.

[4] Cf. Langlois, *Rigvêda,* t. I, p. 274. Roth, *Comment. sur le Nirukta,* p. 149.

vaillant, avec perte complète du sens primitif. Le corrélatif sanscrit serait *svagva*.[1] D'autres épithètes analogues, formées en sanscrit avec *gu*, se rapportent, non plus au nombre, mais à la qualité des vaches possédées. Ainsi l'ancien prince Ahînagu (*Vishnu Pur.* de Wilson, p. 386) en avait d'intactes, de prospères, et *arishṭagu*, *sarvagu*, expriment la même chose. *Sugu* est celui qui a de bonnes vaches, *çâćigu*, de forts taureaux,[2] *pushṭigu*, des vaches grasses ou prospères, mais *kṛçagu*, des vaches maigres. Etre privé de vaches, *agu*, équivalait à être pauvre, et en avoir beaucoup, *bhûrigu*, indiquait la richesse. Les hymnes du Rigvêda offrent de fréquentes invocations aux dieux pour demander ce qui constituait alors le bien principal. Ainsi (Langlois, I, 371) : « Accordez-nous la « richesse et des centaines de vaches ! » Et t. IV, 213 : « O Dieu que le monde implore ! puissions-nous, par le nom- « bre de nos vaches, surmonter la pauvreté malheureuse, etc.»

Les rapprochements ci-dessus, que l'on pourrait multiplier encore, ne prouvent toutefois qu'une similitude inhérente aux conditions de la vie pastorale, mais, par cela même, on peut déjà en inférer qu'ils ont une certaine valeur pour les temps de l'unité primitive. Il faut maintenant les appuyer par la comparaison plus directe de quelques termes qui paraissent dater de cette époque reculée.

[1] Le D. P., cependant, donne à *-gva*, dans les composés cités, le sens de l'allemand *-fach*, *-fältig*, *navagva*, adj., neunfach, etc., ce qui éloignerait tout rapport avec la vache. Justi, d'autre part (334), regarde *hvô* comme une forme augmentée de *hu* = scr. *su*, bien, bon, beau, ce qui conduirait encore à une autre signification. Pour *hvôva*, qui était le nom d'une famille, il se borne à comparer le sanscrit *navagva* et *daçagva*, sans s'expliquer sur le *gva* final. Cf. plus loin le sanscrit *sugava*, adject., zend *Hugâo*, possesseur de bonnes vaches.

[2] Epithète d'Indra. Le D. P. n'admet pas cette interprétation des commentateurs et n'en donne pas d'autre.

1) Je viens de citer deux composés sanscrits avec *gu*, *agu* et *bhûrigu*, qui signifient autant que pauvre et riche. Du premier se forme même le subst. *agôtâ*, pauvreté, littér. privation de vaches. En grec, nous trouvons les analogues parfaits de ces termes dans ἀϐούτης et πολυϐούτης (πολύ = scr. *pulu*, *puru*, synonyme de *bhûri*). Hésiode emploie le premier comme équivalent de ἀκτήμων, ἄπορος, pauvre :

Κραδίην δ' ἔδαι' ἀνδρὸς ἀϐούτεω. (*Op. et D.*, v. 451.)
Cor autem rodit viri bobus-carentis (i. e. egeni).

Le second se trouve dans Homère (*Il.*, IX, 154):

Ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυϐοῦται.
Et viri habitant pecudibus, — bobus-abundantes (i. e. divites).[1]

2) Une autre coïncidence remarquable se présente entre le sanscrit *sugu*, *sugava*, adj., possesseur de nombreux ou de beaux troupeaux de vaches, le nom propre zend *Hugâo* (Justi, 326), et les noms grecs Εὔβοιος, -βοια, Εὐϐώτης, -τη, ainsi que celui de Εὔβοια, l'Eubée, comme riche en troupeaux.

3) Le sanscrit *gôtra*, de *gô* et de *trâ*, servare, primitivement au neutre, enclos pour les vaches, étable, et au féminin

[1] Πολυϐούτης, ainsi que les noms propres Πολύβους, -βος, -βώτης, -βοιχ, répondent au zend *pourugâo*,-*gâvô*, riche en vaches (Justi, 193), qui serait en sanscrit *purugu*, *-gava*. Ces noms, qui impliquaient la richesse, étaient comme des titres d'honneur, tels que, dans l'Inde, ceux de *gôsvamin*, possesseur de vaches, *gômin*, *gômant*, id. et riche, *gôpati*, maître des vaches, puis, en général, chef, seigneur. En Irlande, où *aire*, *airech*, désignait un homme noble, un chef (Cf. scr. *arya*, *ârya*, maître, seigneur, *âryaka*, homme respectable), le *bó aire* appartenait à l'un des ordres de la noblesse. Il devait posséder un *selb*, ou domaine héréditaire, pouvant nourrir au moins dix vaches (O'Curry, *Manners and customs of the anc. Ir.*, édité par Sullivan, t. 3, p. 519; et O'Don., *Gl.*, suppl. à O'Reilly).

gôtrâ, troupeau de vaches, a pris dans la suite des temps des acceptions très-diverses ; savoir, au neutre, celles de famille, race, tribu, classe, multitude, puis forêt, champ, propriété, richesse, et d'autres encore; au masculin, montagne, comme pâturage, et, au féminin, terre, dans le même sens. Ces transitions se comprennent assez bien par elles-mêmes, et celle de richesse doit être des plus anciennes. En lithuanien, en effet, nous retrouvons *gôtra* sous la forme de *gútras*, bien-être, aisance.

4) Dans le *Nâigh.* (II, 10), *bandhu* est indiqué comme synonyme de *dhana*, richesse, bien mobilier, argent, etc. Si l'on considère que ce mot dérive de *bandh*, ligare, capere, d'où *bandhana*, corde pour attacher le bétail, tout comme *paça*, id., de *paç*, d'où vient *paçu*, bétail, on peut présumer que *bandhu* a eu, dans l'origine, ce dernier sens.[1] — Il est très-remarquable, du moins, de trouver dans le lithuan. *bandà* la double acception du gros bétail, et de fortune, profit, revenu.[2]

5) Un rapport analogue existe peut-être entre le scr. *vṛta*, richesse, trésor (*Nâigh.*, II, 10); et le goth. *vrithus*, ags. *wraedh*, troupeau.

6) Enfin, au sansc. *nîta*, richesse, aisance, de *nî*, ducere, secum ducere, portare, répond évidemment l'irl. *ní*, pluriel *neithe*, bétail, et bien, chose en général.[3] L'ags. *neat*, pecus, n'offre qu'une ressemblance apparente, car il se rattache au scand. *naut*, anc. all. *nôz*, id., du goth. *niutan*, anc. all. *niuzan*,

[1] *Bhandu* n'a d'ailleurs que les acceptions de connexion, parenté ; parent, ami, etc. (D. P.)

[2] Pour ce dernier sens, qui manque dans Nesselmann, cf. *Beitr.* de Kuhn, II, 49.

[3] Zeuss [2], 861, donne l'anc. irl. *ni*, res.

uti, frui. — On peut croire, d'après l'étymologie de *nîta*, que l'acception de troupeau a précédé celle de richesse.[1]

§ 173. LA VACHE ET LA FAMILLE.

Comme source principale du bien-être et de la richesse, la vache tenait une grande place dans la vie et les affections de la famille. Les langues ont conservé quelques traces de ces souvenirs de la vie pastorale.

1) J'ai déjà parlé plus haut du sanscrit *gôtra*, dans ses acceptions diverses d'étable, de troupeau de vaches, de possession, abondance, accroissement, etc., puis de famille, race, tribu, etc.[2] *Gôtra* signifie aussi le nom de famille, *gôtraka*, la descendance, la généalogie. De là *sagôtra*, adj., qui a de la race, et le contraire, *agôtra*, sans généalogie.

Ni le zend, ni les autres idiomes iraniens n'ont conservé *gôtra* comme famille, et, en Europe, je n'ai pu signaler que le lithuan. *gútras*, bien-être, aisance, comme corrélatif de *gôtra*, possession, abondance, prospérité. Mais, à son défaut, le pers. moderne *gôhar*, *gawhar*, famille, en offre un synonyme parfait. Il s'explique, en effet, par *gô*, *gaw*, vache, et le zend *har*, protéger, nourrir, d'où *hâra*, *haretar*, protecteur, *hareta*,

[1] Sur *nîta* et *vṛta*, cf. les doutes de Weber *(Beitr.*, 4, 276). Il est certain que ces rapprochements n'impliquent que la possibilité que, dans la langue primitive, les termes en question aient désigné à la fois le troupeau et la richesse. Pour le goth. *vrithus*, cf. encore le sanscrit *vrâta*, troupe, multitude, de la rac. *var*, entourer, comme aussi, peut-être, *vṛta*, richesse (D. P.).

[2] Les significations ultérieures de terre, champ, montagne, etc., se lient sans doute au sens primitif de lieux de séjour et d'entretien pour les vaches.

nourri, *harethra*, nourriture, *haurva*, adj., qui protége (Justi). Comme *gôtra*, *gôhar* signifie aussi race, lignée, descendance, origine ; puis un homme de race noble, d'où *gawharî*, adj., noble, de haut lignage, généreux, etc.

2) Par la vie en commun, avec ses hasards partagés, par les soins de chaque jour donnés et reçus, par les liens réciproques d'intérêt, les vaches en venaient à être regardées comme faisant partie de la famille, et à prendre part à ses affections. Aussi, en sanscrit, comme dans plusieurs langues ariennes, on voit les noms de quelques-uns des membres de la famille passer à l'animal domestique, et réciproquement.

En sanscrit, la vache est appelée *mâtar*, mère, et *vaçâ*, c'est-à-dire l'aimante, la soumise, comme se nomment aussi la femme et la fille (Cf. t. I, 421, note). Le grec *πόρις*, *πόρτις*, *πόρταξ*, m. et f., désigne à la fois le veau, la génisse, et le jeune homme, la jeune fille, comme en latin *junix*, *juvencus*, *-ca*. Au cymr. *anner*, pour *ander*, génisse (Cf. † *enderic*, juvencus, mod. *enderig* ; *Beitr.*, VII, 411), répond l'irl. † *ainder*, femme, jeune femme nubile, maintenant *ainnear* (Corm., *Gl.*, 12).[1]

Aucune de ces assimilations ne paraît remonter à l'époque de l'unité primitive, mais il en est une très-remarquable qui est évidemment dans ce cas.

3) Je veux parler du scr. *vatsa*, m., *vatsâ*, f., veau, dont le sens propre, comme on l'a vu (t. I, p. 423), est celui d'*anniculus*, et qui prend l'acception d'enfant, de jeune homme. Au

[1] Cf. le basque *andrea*, femme, peut-être celtibère. Les noms celtiques peuvent être en rapport avec le sansc. *antara*, *-râ*, adj., qui tient de près, proche, très-affectionné. Le *d* pour *t*, comme dans le préfixe gaulois *ande*, irland. † *ind*, *inn* = scr. *anti*, grec *ἀντι*, germ *and*, etc. (Z.[2], 877).

vocatif, il s'emploie fréquemment comme un terme d'affection, équivalant à *Φιλε*, *care!* mon cher! etc. J'ai comparé déjà l'alban. *vits*, veau, et *vats*, jeune garçon, et, pour ce dernier sens, les langues celtiques, où nous trouvons l'anc. cymrique et corn. *guas*, serviteur, varlet, c'est-à-dire jeune homme, pour *guass* et *guast* (Z.[2], 1058 ; *Lib. Land.*, 113, etc.), en armor. *gwaz*, serviteur, sujet, vassal. Le bas-latin *vassus*, *vassalus*, est venu du gaulois *vassos*, qui figure plus d'une fois dans les noms d'hommes. Ainsi *Vassa*, f. (Grut., *Insc.*, 745, 11; Steiner, 3762) ; *Vassius* (Murat., 1605, 7), avec les dérivés *Vassillus (Rev. numism.*, 1859, p. 184), *Vassalus*, figul. (Roach Smith, *Catal.*, p. 46). Cf. sansc. *vatsala*, adj., tendre, aimant, tout dévoué à. Puis dans quelques composés, comme *Vassorix* (Orel., 4967), chef des serviteurs, *Dagovassus* (Stein., 948), bon serviteur. Cf. irl. † *dag*, bonus, *dagduine*, bonus vir (Z.[2], 857). L'affinité de tous ces termes ne saurait être mise en doute, et on voit ainsi que le veau avait part aux affections de la famille. Cela s'écarte beaucoup de notre manière de voir, car l'idée ne nous viendrait pas d'appeler : *mon veau!* un enfant, un jeune homme ou un ami.

§ 174. LES VACHES ET LES FLEUVES.

Le voisinage des rivières est, non-seulement favorable, mais nécessaire pour l'entretien et la prospérité des troupeaux de gros bétail. C'est naturellement au bord des fleuves qu'ont dû s'établir les pâtres dès les temps primitifs, et c'est d'eux que les cours d'eau les plus favorables à leurs intérêts auront reçu parfois des noms caractéristiques. Plusieurs de

ces noms s'accordent si bien, soit par le sens, soit par la forme, dans quelques régions occupées par des races ariennes, que l'on ne peut se défendre de l'idée qu'ils ont été apportés d'un centre commun à la suite de la dispersion des Aryas primitifs.

1) Deux rivières de l'Inde ancienne se lient au nom de la vache, savoir la *Gômatî*, affluent du Gange au-dessus de Bénarès, c'est-à-dire : *la riche en vaches*, féminin de *gômant*, id., et la *Gôdâ*, *Gôlâ*, ou *Gôdâvarî*, dans le Dekhan, dont les noms signifient : *celle qui donne des vaches*.[1] Le premier nom n'a pas ailleurs de corrélatifs à moi connus, mais le second en offre quelques-uns d'alliés au moins de très-près.

Ainsi, en Grèce, le Βούδωρος, -δορος, -δορον, rivière de l'Eubée (Εὔβοια, riche en troupeaux), non pas : outre de peau de bœuf *(rindsschlauch)*, comme l'interprète Benzler *(Gr. Nam. buch)*, ce qui ne donne aucun sens approprié, mais composé avec δωρος, de δω, comme δῶρον, don. Cf. scr. *dâru*, libéral, et donneur = *dâtar*, dator ; ainsi que l'anc. slave *darŭ*, don, de *da*.

A la même formation appartient peut-être la Βοδερία britannique (Ptol., 2, 3, 5), le Firth of Forth en Ecosse, composé de *bó*, vache, et d'un analogue de δωρος, δορος, *darŭ*, etc., que je ne trouve plus en néo-celtique où, cependant, l'irl. † *dán* (Z.², 16), cymr. *dawn*, donum = scr. *dâna*, ont conservé la rac. *dâ*.

Le nom de la *Boda*, maintenant *Bode*, affluent de la Saale, s'il était celtique, comme probablement *Sala* (Förstem., *Namenb.*, 165, 1209), répondrait exactement à la *Gôdâ* indienne.

2) L'Irlande nous offre deux noms remarquables de rivières,

[1] Ce sont des féminins de *gôda*, *gôdâvan*, adj., de *gô* et de *dâ*, *lâ*, donner. Cf. le zend *gaodaya*, *-dâyu*, adj., qui élève des vaches (Justi).

lesquels, sans répondre directement à ceux de l'Inde, se lient de très-près, par leurs significations et leurs éléments de composition, à des synonymes sanscrits tout semblables.

a) Le premier est celui de Βουουίνδας (Ptol., 2, 2, 8) = *Bovinda*, plus tard, dans les chroniques, *Boind*, *Boinn*, actuellement la Boyne. Comment ne pas le rapprocher du sanscrit *Gôvinda*, qui ne désigne, il est vrai, aucune rivière connue, mais seulement une certaine montagne, et qui est une épithète de Krichna, comme pasteur divin? Ce composé signifie, en effet, *qui trouve*, *qui gagne*, *qui procure des vaches*, comme *Gôdâ*, *Gôdavarî*. Or, tel est, sans doute, en irlandais même, le sens propre de *Bovinda*, si l'on compare *finnim*, pour *findim*, je trouve, je découvre (O'Don., *Gl.*), avec le sansc. *vind (vindati)*, trouver, obtenir, acquérir, procurer à quelqu'un, d'où *vinda*, *vindu*, à la fin des composés.[1] De là, en irlandais, par la suppression occasionnelle de l'*f* initial, *inne* (*inde*), accroissement, *innud*, *indud*, *innile*, *indile*, augmentation du bétail (O'Don., *Gl.*), de sorte que *Bovinda* et *Gôvinda* ont bien, de part et d'autre, la même signification propre.[2]

b) L'autre nom de rivière irlandaise en question vient appuyer cette interprétation, car il conduit au même résultat. C'est celui du *Buas* (4 M., 66, etc.), aujourd'hui le *Bush*, dans le comté d'Antrim, et d'un autre *Bush*, quelque part ailleurs, d'après Keating (*Hist. of Ir.*, p. 72, 73, de la trad. anglaise). D'après O'Reilly, *buas* signifie : abondant en bétail, et l'on trouve dans Cormac (*Gl.*, 106, voc. *marc*) *buasach*, expliqué

[1] Cf. *Vatsavinda*, n. pr., qui gagne ou procure des veaux, etc.

[2] Ce qui pourrait invalider ce rapprochement, c'est que *bó find* signifie aussi : vache blanche, et qu'il y avait un *Loch bófinne* et des *Innis bófinde*, dont les noms se rattachaient à des légendes de vaches blanches enchantées (Cf. Joyce, *Ir. names*,[2] p. 160, 161). Toutefois, *Bovinda* tout seul ne pourrait guère avoir désigné une rivière.

par : un homme qui possède de nombreuses vaches. *Buas*, pour *bufhas*, me paraît un composé de *bu* = *bó*, vache, et de *fás*, croissance, augmentation, de *fásaim*, je crois, l'*fh* aspirée entre les voyelles devenant quiescente. Cf. scr. *vaksh*, crescere, *vakshatha*, croissance, au causat. *vakshay*, faire, croître, faire prospérer, zend *vakhsh*; d'où *vakhsha*, *-shya*, croissance ; grec *αὔξω*, ion. *ἀέξω*, pour *ἀϝέξω*, avec *ἀ* prosthétique (Curtius, *Gr. Et.*[5], p. 357); goth. *vahsjan*, ags. *veaxan*, anc. allemand *wahsan*, etc.

Le sanscrit n'offre pas de composé de *vaksh* avec *gô*, mais on y trouve le synonyme *Gôvardhana*, c'est-à-dire qui fait croître, prospérer les vaches, comme nom d'une montagne = *Gôvinda*. Le sens indiqué pour *Buas* semble donc bien établi.

3) Un nom du même genre est peut-être celui de l'ancien prussien *Guber*, *Ghobar*, affluent de l'Alle (Nesselm., *Thes.*, p. 54). *Gu*, *go*, serait celui de la vache, conservé dans le lett. *gôws* et le slave *govědo* (Cf. t. I, p. 410), et *ber*, *bar*, se lierait au slave *brati (berǎ)*, colligere, capere. Cf. scr. *bhar*, zend *bar*, grec *φέρω*, latin *fero*, goth. *bairan*, irl. *beirim*, etc., dans leurs acceptions diverses de porter, contenir, posséder, apporter, accorder, supporter, conserver, soigner, etc. De là, en sanscrit *bhara*, adj., à la fin des composés : qui porte, apporte, accorde, gagne, conserve. Un composé **gôbhara*, en zend *gaobara*, peut d'autant mieux se présumer que le pers. *gôbârah* désigne une étable et un troupeau de vaches.

4) A côté de ces noms sûrement anciens, il en est d'autres d'origine récente qui expriment également ce rapport naturel entre les vaches et les rivières. Ainsi, en Ecosse, dans l'île de Mull, *Ba*, pluriel de *bó*, simplement : Les vaches ; et, dans le Perthshire, *Allt na ba*, rivière des vaches (Robertson, *Gaël*,

Topog.). En Allemagne, au onzième siècle, *Chuopach* = *Kühbach* (Förstem., *Ortsn.*, 375). En France, dans le Cantal, un *Ruisseau des vaches*. Dans le Guatimala, un *Rio de las vaccas*, etc., etc.

§ 175. LE PASTEUR ET LE ROI.

Rien ne donne mieux l'idée du pouvoir souverain tempéré par les sentiments naturels de l'intérêt et de l'affection, que l'existence indépendante du pasteur aux temps primitifs. Libre dans son isolement relatif, il régnait en maître absolu, sur sa famille comme père et chef, sur ses troupeaux comme propriétaire, mais il régnait en protecteur, avec sagesse, douceur et justice. C'est pour cela que, de très-bonne heure, les rois ont été appelés les pasteurs des peuples, comme on le voit par le **ποιμὴν λαῶν**, d'Homère, et le *ro'eh* de la Bible, appliqué figurément aux princes (Jérém., 2, 8 ; 3, 15, etc.), et même à Jéhova, le pasteur suprême (Ps., 23, 1).[1] En parlant des noms du pâtre, j'ai déjà signalé plusieurs exemples semblables dans les langues ariennes. J'ajoute ici quelques développements à ce sujet.

C'est un fait remarquable déjà de voir, en sanscrit, une même racine *pâ*, tueri, donner naissance également aux noms du pasteur, du père *(pitar)*, du maître et du roi, et ces noms se retrouver dans la plupart des langues européennes. Pour ne parler ici que des deux significations qui nous occupent, je rappelle les analogies observées entre le pers. *pân*, *bân*, *gôbân*,

[1] La rac. *râ' âh*, pavit gregem, puis gubernavit, *de principe*, n'offre qu'une ressemblance sans doute fortuite avec le sansc. *raksh*, servare, custodire, pascere, d'où *raksha*, gardien, etc.

čôbân, etc., pour désigner le pâtre, et le slave *panŭ* et *jupanŭ*, etc., pour maître, chef, prince (Cf. p. 12). Au scr. *pa* et *pâla*, dans l'un et l'autre sens, répond très-probablement l'irlandais *fo* et *fál*, avec l'acception de prince, et il faut y ajouter sans doute le grec **πάλμυς**, roi. J'ai déjà mentionné quelques-unes des transitions de sens du sanscrit *gôpa* (t. I, p. 577), un des noms les plus anciens, sans contredit, du pâtre et du roi. Je reviens encore avec plus de détail sur ce mot intéressant.

Ses acceptions intermédiaires, à partir de garde-vache, ont été celles de pasteur en chef, de gardien en général, de préposé à plusieurs villages, puis, enfin, de roi. Les synonymes *gôpati* et *gôpâla* désignent aussi le roi, mais le premier s'applique encore au taureau comme maître des vaches, d'où il a passé au soleil, comme maître du troupeau céleste des astres. On voit ici l'origine de ce mythe du taureau solaire qui a pris plus tard tant d'extension dans le culte de Mithra, ainsi que la source des traditions grecques relatives à Apollon comme pasteur et possesseur de troupeaux sacrés, déjà dans Homère. Le titre de *gôpati* a été donné aussi à *Indra*, le dieu du ciel, à *Vishṇu* ou *Krishṇa*, le pasteur par excellence, et à *Varuṇa*, en tant que dieu des eaux, comparées souvent aux vaches dans les hymnes vêdiques.

De *gôpa* s'est formé ultérieurement le dénominatif *gôpay* ou *gôpây*, déjà vêdique, avec le sens tout général de garder, et de couvrir, cacher, où il n'est plus question de la vache ; car on trouve des expressions telles que *dharmañ gôpaya*, garde la loi (*Mahâbh.*, I, 6043), *gôpayanti striyâs*, ils gardent les femmes (id., III, 2751), tout comme, dans le Rigvêda (I, 101, 4), on lit *açvanâñ gôpati*, littér. garde-vache de chevaux,

pour gardien de chevaux.[1] Mais il y a plus, et de *gôpay* est provenue une racine en apparence primitive *gup*, tueri, defendere, déjà vêdique également, au désidératif, *ǵugups*, se garder de, s'abstenir, éviter, détester, avoir horreur, d'où, par exemple, *ǵugupsita*, une action qui révolte. Et, de cette racine *gup*, on voit de nouveau sortir une abondance de dérivés qui n'ont plus aucun rapport ostensible avec *gô*, tels que *gupila*, prince, *gôptar*, protecteur, *gupti*, cachette, caverne, prison, rempart, etc., et même l'adverbe *guptam*, en cachette, secrètement.[2]

La haute ancienneté de ces transformations résulte de ce qu'on en trouve des traces jusque dans les langues européennes. Ainsi le lith. *gobti*, couvrir, cacher, se rattache sans doute à *gup*. Le grec γύπη, *caverne*, cavité, répond, sauf le suffixe, à *gupti*, et l'anc. all. *chuof*, ags. *cyfe*, crater, dolium, s'accorde exactement au point de vue phonique.

§ 176. LE PASTEUR ET L'HOSPITALITÉ.

De tout temps, et en tout pays, les peuples pasteurs se sont distingués pour les vertus hospitalières, et cela s'explique par la nature des intérêts et du mode de vivre. Plus ou moins isolé du reste du monde, surtout aux époques primitives, le

[1] D'autres composés analogues, où *gô* n'est plus qu'un pléonasme, sont *gôyuga*, paire, couple en général, d'où *gôgôyuga*, paire de bœufs, *açvagôyuga*, paire de chevaux : *gôshṭha*, étable, d'où *gôgôshṭha*, étable à vaches, etc. Cf. aussi *svagôpa*, adj., qui se garde lui-même, littér. *garde-vache de soi;* ainsi que *svagôćara*, id., c'est-à-dire maître de soi.

[2] Cf. zend *gup*, cacher, protéger, d'où *gufra*, adj., caché, profond, et protecteur.

pasteur, entouré de sa famille, voyait arriver avec joie un hôte connu, et avec une curiosité bienveillante l'étranger qui se présentait en demandant un bon accueil. Les voyages étaient alors longs et difficiles ; l'hôte arrivait fatigué et affamé, et le premier devoir consistait à le restaurer par la nourriture et le repos; après quoi seulement, on l'interrogeait sur son origine, ses intentions, ses aventures, etc. Ce sont là des traits que l'on retrouve chez tous les anciens peuples, dans la Bible comme dans les épopées de l'Inde et de la Grèce. Il devait en être de même chez les Aryas des temps de l'unité, et les langues ont, en effet, conservé quelques termes qui se rapportent encore aux simples coutumes de ces âges reculés.

1) Les lieux où l'on pouvait compter sur un accueil hospitalier étaient naturellement les stations de bergers déterminées par l'excellence des pâturages. Parmi les noms qui les désignaient en sanscrit, nous trouvons celui de *gôshpada*, de *gôs*, gén. de *gô*, et de *pada*, station, site, et pâturage (Cf. p. 22). Or, ce terme se retrouve presque intact dans le pol. *gospoda*, avec le sens d'hôtellerie, d'auberge, d'où *gospodarz*, hôte, puis maître de maison, chef de famille, et *gospodyn*, maître en général, seigneur, *gospodynia*, hôtesse, ménagère ; en lithuanien, respectivement, *gaspadà*, *gaspadórus* et *gaspadinne*. Je cite le polonais en première ligne, parce qu'il a sûrement conservé l'acception la plus ancienne, tandis que l'ancien slave *gospodĭ*, *gospodarĭ*, *gospodinŭ*, n'offre que le sens secondaire de *dominus*. Il en est de même en russe, où *Gospódĭ* s'emploie même pour le Seigneur, l'Eternel, Dieu, *gospodínŭ*, pour gentilhomme, maître, monsieur, *gospojá*, pour dame noble, maîtresse, tandis que *gospodarĭ*, chez les Slaves du sud, *hospodar*, désigne le prince. Ce rapprochement, auquel, ce semble, il n'y a rien à objecter, paraît préférable à celui que

Benfey a proposé avec le vêdique *ģâspati*, maître de famille, et que Max Müller rejette avec raison par l'impossibilité d'identifier *pati* et *podĭ*.[1]

2) Il faut, par contre, et sans aucun doute, chercher un composé avec *pati* dans le latin *hospes, -pitis*, l'hôte qui reçoit et l'hôte reçu ; mais ici l'*h* initiale empêche également toute comparaison avec *ģâspati*, et ne peut répondre qu'à une *h* ou un *gh* sanscrits. Or, nous trouvons, en effet, *ghôsha* avec le double sens de pâtre et de station de pâtres, et un composé *ghôshapati* peut facilement s'être contracté en *hospiti*.

L'étymologie de *ghôsha* est intéressante au point de vue de l'ancienne vie pastorale. La rac. *ghush*, sonare, strepere, proclamare, exprime plus spécialement un grand bruit confus, une vaste clameur, et *ghôsha* s'entend également du roulement du tonnerre, du mugissement de l'orage, du tumulte des combats, du bruit de la multitude et du beuglement des troupeaux. Le *ghôsha*, comme station de pâtres, désignait un lieu où retentissaient les mugissements des vaches et les appels des bergers, et le pâtre lui-même était un *ghôsha*, c'est-à-dire un criard. Ceci rappelle le *jodeln* des vachers des Alpes, qui se fait entendre à d'énormes distances, et il est certain qu'une voix stentorienne est fort utile au pâtre des montagnes.

On conçoit bien que le *ghôshapati*, le maître de la station pastorale, ou le berger en chef, ait été considéré comme l'hôte qui reçoit, et qu'il soit devenu dans ce sens-là l'*hospes* du latin; mais comment son nom a-t-il pu passer à l'hôte qui est reçu ? Cela s'explique, je crois, par l'antique usage d'offrir à l'arrivant tout ce que l'on possédait, de lui dire de se regarder comme le maître, et d'en exercer les prérogatives. Et c'est

[1] *Essai de myth. comparée*, trad. franç., p. 29.

ainsi que le titre du chef recevant passait à celui qu'il voulait accueillir avec honneur.

Il faut observer encore que le scr. *ghôsha*, station de pâtres, se retrouve dans le pers. *ghôshâ*, *ghôshâd*, enclos pour le bétail, puis auberge, hôtellerie, exactement comme le polon. *gospoda*, id., répond à *gôshpada*, station de vaches.

3) Un troisième groupe de mots d'une origine tout autre, malgré quelque ressemblance apparente avec les précédents, se compose de l'anc. slave et russe *gostĭ*, pol. *gość*, illyr. *goost*, boh. *host*, etc., hôte reçu, du goth. *gasts*, id., et étranger, ags. et anc. all. *gast*, etc., et du latin *hostis*, d'abord un étranger, puis un ennemi. Bopp pour le germanique (*Gl. scr.*, 114) et Miklosich pour le slave (*Rad. slov.*, v. c., et Dict.) pensent ici à la rac. scr. *ghas*, manger, parce qu'on offre des aliments à l'hôte, et cela serait assez plausible si l'on pouvait réconcilier le sens très-différent de *hostis* dans son rapport évident avec *hostia* et *hostire*. Une autre conjecture fort ingénieuse, et proposée par Kuhn (*Ind. Stud.* de Weber, I, 361), lève cette difficulté, et nous révèle en même temps une coutume de l'hospitalité chez les anciens Aryas.

En sanscrit, l'hôte reçu est appelé *gôghna*, littér. celui qui tue le bœuf ou la vache, ou, d'après Pânini, celui pour lequel on tue un bœuf,[1] ce qui répond à la locution biblique : *tuer le veau gras*. C'est sans doute à cet usage que fait allusion un passage du Rigvêda (I, 31, 15) : *Svâdukshadmâ yó vasatâu syônakṛǵǵîvayâǵam yaǵatê sôpamâ divah*; c'est-à-dire d'après Rosen : *Dulci cibo instructus, qui domi (hospitibus) oblectamenta parans, vivam hostiam mactat, is est similis cœlo.* Il est évident que cette coutume n'a pu prévaloir dans l'Inde

[1] *Yahmâi gâm ghnanti* (D. P.).

qu'aux temps les plus reculés, et alors que la vache n'était pas encore entourée d'un respect presque religieux, comme dans les lois de Manou et les épopées. D'après Manou (xi, 59, 108), tuer une vache, ou seulement la frapper du pied, constituait un grand crime, et nous avons vu qu'elle était appelée *aghnyâ*, non occidenda, comme le taureau, au masculin *aghnya*. Aussi, dans la suite des temps, on se contentait d'offrir une vache à l'hôte par un acte symbolique.[1]

Kuhn rappelle que dans l'*Iliade* (vi, 174), le roi de Lycie fait tuer neuf bœufs pour fêter pendant neuf jours l'arrivée de Bellérophon, et que le verbe ἱερεύειν est employé dans l'*Odyssée* (xiv, 414 ; xxiv, 216) pour exprimer l'acte de tuer un animal en l'honneur de l'hôte. Il conjecture, d'après cela, que le grec ξένος, ξεῖνος, hôte, se liait étymologiquement à κτείνω, tuer, et signifiait, comme *gôghna*, le tueur.[2] Si, maintenant, l'on considère que, d'après Festus, *hostire*, dénomin. de *hostis*, signifiait frapper, et que *hostia* désignait la victime, on est conduit à une rac. *hos* = *gos*, *gas*, en slave et en gothique, et *has* ou *ghas* en sanscrit, avec le sens de frapper, tuer, et à laquelle Kuhn rattache également le sanscrit *hasta*, la main qui frappe, et le lat. *hasta*, la lance qui tue. Il observe, avec raison, que le scr. *ghas*, manger, n'en diffère pas essentiellement, puisque l'on voit un nom de la mâchoire, *hanu*, dé-

[1] Colebrooke, *Misc. Essays*, I, 203. Dans le Ramâyana (I, xxi, 13, éd. Gorresio), le roi Daçaratha présente à son hôte Viçvamitra *pâdyam*, *arghyam* et *gâm*, c'est-à-dire l'eau pour les pieds, le don d'honneur et la vache, et c'est sans doute à tort que Gorresio traduit *gâm* par terre, d'après le double sens de *gô*.

[2] Cf. avec ξεῖνος, la rac. scr. *kshi*, *kshiṇ*, *kshaṇ*, interficere. Aufrecht (Z. S., I, 120) ramène ξεῖνος, éol. ξέννος, à ξένϜος, ce qui fait tomber l'étymologie proposée par Pott (*Et. F.*, 2, 53), et adoptée par Benfey (*Gr. Wl.*, 1, 280), de ἐξ = *anya*, c'est-à-dire venu d'autre part.

river de *han*, cædere. J'ajouterai que le Dhâtup. donne une rac. *ǵhash*, lædere, interficere, et qu'en tirhaï du Caboul *ghashâ* signifie flèche. Le suffixe *ti* forme quelquefois des noms d'agents, comme en sanscrit *mati*, consiliarius, de *man*, *yati*, domitor, de *yam*, etc., et, en latin, *vectis*, de *veho*, etc. Il n'y a donc aucune objection à interpréter *hostis*, ainsi que le slave *gostĭ* et le goth. *gasts* (thème *gasti*), comme le tueur, le *ξεῖνος*, le *gôghna*, l'hôte, et la démonstration de Kuhn semble aussi complète qu'ingénieuse.

§ 177. LA VACHE ET LA GUERRE.

En tant que richesse principale des pasteurs, la vache devait être l'objet des désirs et de l'ambition de tous, le plus précieux butin offert comme récompense à la vaillance du guerrier, et par cela même, une occasion fréquente d'entreprises et de combats. Les enlèvements de troupeaux à main armée constituaient un des exploits les plus ordinaires chez les peuples de race arienne restés, à divers degrés, fidèles à la vie pastorale. Chez les anciens Indiens, les Vêdas renferment de nombreuses allusions à ce sujet, et l'un des chants du Mahâbhârata raconte un *gôharaṇa*, ou enlèvement des vaches. Les traditions grecques en offrent des exemples suffisamment connus, et les chroniques irlandaises abondent en récits de ce genre.[1] Le grec *λεία*, butin, désigne les troupeaux au pluriel

[1] Sur les récits traditionnels appelés *Bótáin* ou *Táin bó*, butin de vaches, voy. O'Curry, *Lect. on anc. ir. hist.*, dans l'index final (p. 716), où ils sont énumérés.

λεῖαι, et l'irland. *tán*, *táin*, comme le cymr. *praidd*, réunit les significations de bétail et de butin.[1]

Que les mêmes causes aient produit les mêmes effets chez les anciens Aryas, c'est ce que l'on peut présumer à bon droit; mais le sanscrit nous a conservé quelques termes qui en fournissent encore la preuve directe, et qui viennent élucider le vrai sens originel de plusieurs mots européens.

Le sansc. vêdique *gavish*, *gavisha*, *gavêshaṇa*, composé de *gô*, vache, et *ish*, désirer, signifie littéralement : qui désire des vaches, mais se prend, déjà dans les plus anciens textes, dans l'acception générale de désireux, avide, ardent à la poursuite de quelque chose. L'adj. *gavishṭi*, avec le même sens, conserve aussi celui de désireux d'avoir des vaches ; mais le substantif *gavishṭi*, désir ardent, prend en outre l'acception d'ardeur guerrière et de combat, tout comme *gavêshaṇa*, celle d'ardent au combat. On voit clairement par là qu'aux temps vêdiques les instincts belliqueux étaient réveillés par le désir de conquérir des vaches. L'épithète de *gôshuyudh*, combattant pour des vaches, est même donnée au guerrier dans le Rigvêda.[2]

Si *gavish* se généralise déjà dans le langage vêdique, il finit plus tard par s'éloigner encore davantage de sa signification propre. On en voit se former un verbe *gavêsh*, ou par contraction *gêsh*, chercher avec ardeur, tendre vers, s'informer, s'efforcer, même purement au moral, si bien que le dérivé *gavêshaṇa* en vient à désigner la recherche de l'esprit, l'investigation philosophique. Le grec nous offre des transitions

[1] L'arménien *goghobud*, butin, semble composé avec le nom de la vache, *gov* = scr. *gô*.

[2] R. V., I, 112, 22 ; VI, 6, 5 ; X, 30, 10 (D. P). Cf. le nom propre zend *Parshatgâo*, c'est-à-dire qui combat pour des vaches (Justi, 187).

de sens parfaitement analogues dans *βουκολέω*, d'abord soigner les bœufs, faire paître, puis, au moral, consoler, flatter d'espoir, d'où *βουκόλημα*, *-λησις*, consolation, etc.[1]

Un autre verbe vêdique dérivé du nom de la vache est *gavy*, vaccas quærere, comme *açvay*, equos quærere, de *açva*, mais aussi se réjouir de posséder des vaches. Le part. prés. *gavyant*, désirant des vaches, signifie en même temps ardent au combat, ainsi que l'adj. *gavyu*, lequel se prend aussi dans l'acception de joyeux d'avoir des vaches. De là encore le subst. *gavyâ*, désir de vaches et de combats. Ce groupe de mots est surtout intéressant parce qu'il trouve dans les langues européennes quelques affinités qui nous font remonter jusqu'au temps de l'unité arienne.

A *gavy* se rattache en premier lieu le lithuan. *guiti*, au prés. *guiju*, *guju*, chasser et chercher en général, comme le sanscrit *gavêsh*. Une seconde forme de même origine est sans doute *gáuti*, au prés. *gawju*, obtenir, acquérir, d'où *gawimmas* et *gauklas*, acquisition, *gausus*, abondant, *gausybe*, richesse, *užgaulis*, butin, etc., et le causatif *gaudyti*, chercher à obtenir une chose, chasser, *gaudimas*, chasse, etc. Je compare aussi l'alban. *ghjuaig*, chasser, *ghja*, chasse, *ghjatúar*, *ghjaikes*, chasseur, etc. Ici, tout souvenir de la vache a disparu, comme partiellement en sanscrit.[2]

[1] On trouve en sanscrit l'expression singulière de *putram gavêshamâṇa*, littéralement : cherchant son fils comme avec un désir de vaches (D. P., II, 716).

[2] Je citerai encore ici le scr. *gôsha*, *gôshan*, *gôsan*, *gôshaṇi*, adj., qui gagne ou butine des vaches, *gôshâti*, *-sâti*, butin de vaches, combat pour des vaches, de *gô*, et *san*, *sâ*, gagner, acquérir, d'où *sani*, acquisition, *sanara*, butin, *sâti*, profit, butin, etc. Il semble difficile d'en séparer l'anc. slave *gousa*, prædones, *gousarĭ*, prædo, en illyrien ou serbe *gusa*, *gusar*, prædator, *gusariti*, piratam esse (Mikl., *Lex.*,

Un autre rapprochement remarquable avec *gavy* se présente, je crois, dans le grec γαίω, γαύω, pour γαϝιω, se réjouir, se vanter, être fier, primitivement, sans doute, comme *gavy*, être joyeux et fier d'avoir des vaches. Le composé βουγάϊος, vantard, jactator, qui se trouve dans Homère (*Il.*, xviii, 824 ; *Od.*, xiii, 79), signifie littéralement : fier de ses vaches, et serait en sanscrit *gôgavyu*. Le synonyme de γαίω, γηθέω, semble composé avec θέω, le sansc. *dhâ*, tenere, possidere, précédé de γη = *gava*, *gô*, comme γα dans γάλαξ, et signifier proprement posséder des vaches. Et ceci nous conduit à l'explication la plus plausible du latin *gaudeo*, *gavisus*, *gaudium*, etc., composé de même de l'ancien nom de la vache avec *dhâ* ou *dhi* (*dhiyati*), possidere. Ce sont là, si je ne m'abuse, comme des souvenirs lointains et incompris de la vie pastorale primitive, où la possession des vaches rendait joyeux et fier.[1]

§ 178. MESURES DIVERSES EMPRUNTÉES A LA VIE PASTORALE.

Les mots qui servent à désigner les mesures de tout genre sont tirés généralement des objets les plus familiers, de ceux que l'on a toujours à sa portée comme terme de comparaison.

149, et Ardello, *Dizion. illyr.*, 221). Ici, également, le sens primitif s'est perdu.

[1] Cf. pour d'autres vues sur γαίω, *gaudeo*, etc., Curtius (*Gr. Et.*[2], 163). Le gr. γαῦρος, fier, qu'il y rattache comme dérivé, appartient mieux au scr. *garva*, fierté, orgueil, *garvara*, orgueilleux. Cf. *garv*, être fier (Dhâtup.), et peut-être l'irland. † *garb* (Corm., 89), rude, mod. *garbh*, cymr. *garw*, id. Si ce rapprochement est fondé, le nom propre irlandais *Bógarbhan* (*Ann. Innisf.*, II, 65) répondrait à un βούγαυρος hypothétique.

Les membres du corps humain sont la source la plus ordinaire des mesures de longueur, telles que la coudée, la palme, le pouce, le doigt, le pied, le pas, etc.; celles de capacité sont empruntées à des vases usuels de dimensions variées, celles de pesanteur à la pierre, etc. On comprend que l'étude des termes de cette classe puisse devenir instructive pour la connaissance des usages aux temps où l'on s'en servait, et, bien qu'ici les points de comparaison soient rares, quelques-uns de ces mots, qui sont tirés de la vie pastorale, méritent de fixer l'attention.

1) En sanscrit, plusieurs noms de mesures se rattachent à la vache, tels que *gôkarṇa*, une oreille de vache, pour un empan, *gôshpada*, un pas de vache, comme longueur, ou l'impression en creux du pied de l'animal comme capacité, *gavâhnika*, le grain d'un jour pour une vache, puis, plus tard, et sous la forme contractée *gôṇî*, un sac, une mesure de grains de sept à huit livres.[1] — Le pers. *gawnîz*, mesure de blé, aussi *gawîz*, *gawtîz*, renferme sûrement aussi le nom de la vache; mais je ne trouve rien à comparer dans les langues européennes.

2) Le sanscrit *gavyâ*, troupeau de vaches, a désigné secondairement une distance de deux *krôças*, soit quatre mille *daṇḍas*, ou perches de quatre coudées, c'est-à-dire, sans doute, l'espace de terrain suffisant pour un grand troupeau. Le synonyme *gavyûti* ou *gavyûta*, de *gô* + *yûti*, réunion, assemblage, conserve encore, dans le Rigvêda, le sens général de pâturage et de district. Il se retrouve dans le zend *gaoyaoiti*, lieu de réunion pour les vaches, et l'épithète de *vourugaoyaoiti*, qui possède de vastes pâturages, donnée au dieu Mithra, répond

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 276) ne l'admet pas, et ramène ce terme à *guṇa*, corde.

au composé vêdique *urugavyûti*, avec la même acception. — Le persan *gâw* désigne une distance de six milles.

Nous avons vu déjà *gavyâ*, dans le sens de pâturage, devenir le grec *γαῖα*, terre, puis *γυία*, champ cultivé (Cf. p. 20). Or, de même que *gavyâ* a pris l'acception d'une mesure de distance, *γυία* a reçu celle d'une mesure agraire déterminée, sans doute également par suite de l'introduction de l'agriculture. Cela prouve, en tout cas, la haute ancienneté de cet emploi du terme en question.

3) Une autre manière, sûrement très-primitive, d'évaluer les distances, se tire de l'étendue du son, soit de la voix humaine, soit des cris d'animaux. Ainsi, le sansc. *gôruta*, littér. un mugissement de vache, représentait, comme *gavyâ*, deux *krôças*, et le *krôça*, proprement un cri, de *kruç*, clamare, équivalait à la distance où s'entend une voix d'homme, moins forte de moitié que celle de la vache. A *krôça* se lie le persan *kôs*, lieue, mais ce terme, ainsi que *gôruta*, ne se retrouve pas dans les langues européennes. Par contre, les analogies de fait abondent. On se rappelle tout d'abord la comparaison homérique (*Od.*, VI, 294):

> *Τόσσον ἀπὸ πτόλιος, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας.*
> Tantum ab urbe, quantum (aliquis) auditur clamans.

Grimm, dans ses *Deutsche Rechtsalterthümer* (p. 76), cite des exemples variés de ces mesures de distance par la voix de l'homme, le chant du coq, l'aboiement du chien, etc.

4) En fait de mesures agraires, le sanscrit nous offre un terme dont le sens donne lieu à de curieux rapprochements quant au procédé mis en œuvre, et d'un caractère trop spécial pour s'expliquer autrement que par l'existence d'une antique coutume.

Le nom de *gôćarman*, littér. une peau de vache, est appliqué à un espace de terrain suffisant pour recevoir cent vaches et un taureau, avec leurs veaux.[1] On entendait sans doute par là l'espace que l'on pouvait entourer et mesurer au moyen d'une peau de vache coupée en lanières. C'est là du moins ce qu'indiquent de nombreuses analogies.[2]

D'après Lassen (*Ind. Alt.*, III, 976), chez les *Râǵaputras* de l'Inde, chaque cavalier possédait de droit un *ćursa* (c'est-à-dire une peau) de terre, ce qui équivalait à ce qu'on pouvait labourer en un jour. On sait que les Anglo-Saxons désignaient de même par le nom de *hyde*, peau, une étendue de terrain suffisante pour le labour d'une charrue ou l'entretien d'une famille.[3] Ce ne sont encore là que des équivalents du sanscrit *gôćarman*, mais le procédé indiqué pour le mesurage se justifie par plusieurs traditions remarquablement concordantes.

On connaît celle de Didon (*Enéid.*, I, 371; Justin, 18, 4), qui demande en Afrique la concession de l'espace de terrain qu'elle pourrait faire entourer d'une peau de bœuf, *taurino quantum possent circumdare tergo*, et qui fait couper cette peau en lanières de manière à enclore une vaste étendue. D'autres traditions semblables sont moins connues. Je les rapporte d'après Grimm.[4]

[1] D. P. Suppl., t. V, 1338, *gôćarman*, mesure d'une pièce de terre du produit de laquelle un homme peut vivre pendant une année. D'après Wilson, une pièce de 300 pieds de long sur 10 de large.

[2] Je trouve dans les *Sanskrit texts* de Muir (IV, 107), un passage du *Çatap. Brâhm.*, qui met la chose hors de doute. Il y est dit que les *Asuras* ou démons se partagèrent la terre en la divisant au moyen de *peaux de bœuf, âukshṇâiç ćarmabhis.*

[3] D'après Boxhorn (Dict.), aussi une pièce de 120 acres.

[4] *D. Rechtsalt.*, 90 et suiv.

Les chefs saxons Hengist et Horsa, à leur arrivée en Angleterre, font la même demande que Didon et usent du même stratagème.

Ivar, fils de Ragnar Lodbrok, se fait céder en Angleterre, par le roi Ello, autant de terrain que *peut recouvrir une peau de bœuf*. Il fait tanner et bien distendre la peau d'un grand bœuf, qu'il coupe ensuite en minces lanières, puis il en entoure un vaste espace suffisant pour y fonder la forteresse de *Lundunaborg*, Londres. D'autres récits parlent d'une *peau de cheval*, et placent l'événement dans le Northumberland et à York.

Une tradition toute semblable se reproduit encore dans l'histoire de Raymond et de Mélusine, où Raymond obtient de Bertrand, comte de Poitiers, tout le terrain qu'il pourra entourer d'une *peau de cerf*. Le procédé mis en œuvre ailleurs se répète également ici.

Il serait difficile d'expliquer ces concordances multipliées sans les faire dériver d'une source commune, dont le point de départ ne peut se trouver que chez les anciens Aryas.

§ 179. LES DIVISIONS DU JOUR.

Au temps de la vie pastorale, il était tout naturel de désigner les parties du jour d'après la sortie et la rentrée des troupeaux, ou le moment de traire les vaches. Le sanscrit, surtout, est encore riche en termes de ce genre qui reflètent fidèlement les anciennes habitudes, et leur étude peut servir à éclairer l'origine de quelques expressions analogues conservées par les autres langues ariennes.

L'aube du jour est appelée en sanscrit *gôsanga*, ou *sangava*,

c'est-à-dire le rassemblement des vaches, soit pour les traire, soit pour les conduire au pâturage. On disait aussi *gôsarga*, la sortie des vaches, ou simplement *pratisara*, la sortie. Un autre synonyme très-caractéristique est *strîghôsha*, littér. le grand bruit des femmes. Ceci nous transporte immédiatement au milieu de la scène que devait offrir le point du jour, alors que les femmes se mettaient à l'œuvre pour traire les vaches avant leur sortie, opération qui, à coup sûr, ne s'effectuait pas en silence.

Un terme semblable à *sangava*, mais appliqué au soir au lieu du matin, doit avoir été *âgava*, à en juger par l'adj. *âgavîna*, qui signifie : occupé jusqu'au retour des vaches (D. P., v. c.). Le soir est encore appelé *tishṭhadgu* (de *sthâ* + *gô*), c'est-à-dire le moment où *la vache se tient immobile* pour se laisser traire après le coucher du soleil (ibid., v. c.).

Aucun de ces noms significatifs ne paraît se retrouver en dehors du sanscrit, mais les langues congénères en possèdent quelques-uns du même genre.

1) Pour désigner une partie de la nuit, Homère emploie l'expression de νυκτὸς ἀμολγῷ (*Il.*, xv, 324; *Hymn. in Merc.*, 7), dont le vrai sens est encore débattu. Il semble difficile de ne pas admettre un rapport entre ἀμολγός et ἀμέλγειν, traire, comme l'ont fait les anciens grammairiens, et d'y voir le moment de traire les vaches, soit à la tombée de la nuit, soit au crépuscule du matin. Telle est aussi l'opinion de Voss qui traduit νυκτὸς ἀμολγῷ par : *in dämmernder stunde der melkzeit*, à l'heure crépusculaire où l'on trait. On trouve dans Hesychius ἀμολγάζει comme synonyme de μεσημβρίζει, il est midi. Ainsi que l'observe Pott (*Et. F.*, II, 128), cela ne peut guère s'expliquer que par la coutume de traire au milieu du jour, aussi bien que le matin et le soir, comme on

le faisait chez les Anglo-Saxons au mois de mai, appelé d'après cela *thrimilci*,[1] et *ἀμολγάζει* a dû signifier : il est temps de traire. En tout cas, cette acception s'oppose tout à fait au sens d'obscurité que l'on a cherché dans *ἀμολγός*.[2]

Une conjecture dont j'ai peine à me défendre, malgré les objections qu'elle peut soulever, c'est que le nom germanique du matin, goth. *maurgins*, ags. *morgen*, scand. *morgun*, anc. all. *morgan*, se rattache également à la rac. *mṛǵ* et au grec *ἀμέργω*, *ἀμέλγω*, etc. Il est vrai que le gothique devrait être régulièrement *maurkins*; il est vrai encore que la rac. *mṛǵ* est déjà représentée en germanique par la forme *milk*. On peut répondre que lorsqu'il s'agit de mots très-anciens et dont l'étymologie était oubliée, les transitions phoniques sont parfois irrégulières, et qu'ici la forme primitive peut s'être maintenue à côté de celle qui s'est modifiée. Quant au rapport que l'on a cherché entre *maurgins* et les noms slaves du crépuscule, russe *sumerki* (plur.), pol. *zmrok*, *mrok*, etc., il faut observer d'abord que la concordance phonique ne serait pas meilleure, puisque le *k* aurait dû devenir *h* en germanique, et ensuite, que l'anc. sl. *mrakŭ*, *sŭmrakŭ*, signifie obscurité, ténèbres, *mrŭkati*, tenebris obduci, ce qui ne saurait, à coup sûr, s'appliquer au matin où surgit la lumière. Si le pol. *mrok* désigne le crépuscule du matin, aussi bien que celui du soir, ce

[1] D'après Beda : *Thrimilci* dicebatur, quod tribus vicibus in eo per diem mulgebantur (Grimm, *Gesch. d. d. Spr.*, 80, 92, 110). D'après Cormac (*Gl.*, 127), le commencement du printemps était appelé, en irlandais, *ómelc*, lait de brebis, parce que c'était le moment de la venue de leur lait.

[2] Par exemple : Leo Meyer (Z. S., VIII, 362), qui compare le scand. *myrkr*, etc. Cf. Pott (*Et. F.*[2], t. II, 1, 391, sqq.) et Curtius (*Gr. Et.*[3], 174) qui, sans chercher d'autre explication, n'admet pas le rapport avec *ἀμέλγω*.

n'est, comme l'observe Bantke (*Poln. Wb.*, v. c.), que par un abus de langage.

2) Le latin *mātutinum* dérive d'un ancien nom de l'aurore, *mātuta*, à laquelle on rendait un culte en Italie, comme *mater Matuta.*[1] L'adv. *māne*, au matin, sans doute, pour *matne*, indique une rac. *mat*, probablement la même que le scr. *math*, *manth*, agitare. A la forme *manth* se rattache l'anc. irl. *mátan*, *mátin*, plus tard *madain*, *maidin*, erse *maduinn*, pour *mantan*, *mantin*, à cause du *t* non aspiré, et comme le montre l'armor. *mintin*. Ces noms de l'aurore et du matin exprimaient peut-être le réveil du mouvement et de l'activité; mais d'après l'application plus spéciale de la rac. *math*, *manth*, au barattement (Cf. p. 41), on peut croire aussi que la déesse *Matuta* présidait, dans l'origine, à l'opération de battre le beurre, laquelle s'accomplissait à la fraîcheur de l'aube. L'adv. *māne* = *matne* équivaudrait alors au scr. *manthanê*, au barattement, pour dire au matin, et l'irl. *mátan* = *mantan*, armor. *mintin*, serait exactement *manthana*. Nous aurions donc, ici encore, un souvenir de la vie pastorale.

3) Les langues celtiques ont, pour l'aube du jour, un autre mot qui leur est propre, mais qui rappelle, quant au sens, le scr. *gôsarga*, la sortie des vaches. C'est l'anc. irland. *buarach*, que le Glossaire de Cormac explique par *matan moch*, grand matin, en cymrique *bore*, *boreu*, en armor. *beûré*. Cormac (p. 20), déjà, décompose le nom irlandais en *bó arach* = *bó erge*, c'est-à-dire le lever des vaches (Cf. O'R., v. c.; et l'irl. *eirghim*, surgo).

4) De même que le matin tirait quelques-uns de ses noms

[1] Roseam Matuta per oras ætheris auroram differt et lumina pandit (Lucr., V, 654).

de la sortie des troupeaux, le soir en avait qui se rattachaient à leur rentrée. Ainsi le scr. *abhipitva*, soir, et rentrée, retour, suivant le D. P., de *abhi* et *pitva* pour *apitva*, participation (proximité?), subst. formé de la préposition *api* = ἐπί, qui exprime, en général, un mouvement vers quelque chose. Cf. *prapitva*, proximité, et le contraire, *apapitva*, séparation, éloignement.[1] Je crois que tel est aussi le sens primitif d'un groupe de noms du soir qui appartient à plusieurs langues européennes.

Ce groupe se compose d'abord du grec ἕσπερος, lat. *vesper*, d'où peut-être le corn. *gwesper* et l'armor. *gousper*, puis, avec une gutturale ou une palatale remplaçant la labiale, de l'irl. *feascar*, erse *feasgar*, du lith. *wákaras*, lett. *wakkars*, de l'anc. slave et russe *večerŭ*, pol. *wieczór*, etc. La difficulté est de savoir à laquelle de ces deux consonnes appartient la priorité, ce qui conduit à des interprétations différentes. Bopp, qui admet le *p* comme primitif, cherche dans *vesper*, *vespera*, une forme mutilée du sansc. *divaspara*, c'est-à-dire l'autre partie, la seconde partie du jour. Pott, dans la même supposition, remplace *divas*, gén. de *div*, par l'adv. *avas*, deorsum, et ex-

[1] En zend, *rapithwa* = *frapithwa?* désigne le milieu du jour, peut-être comme le moment de la *rentrée* pour le repos. Le lithuan. *pĕtus*, midi, s'il est pour *apĕtus*, comme en sansc. *pi* pour *api*, se lierait aux mêmes formations. Cf. *apipĕtys*, le moment de midi, *papĕtys*, l'après-midi, *prĕszpĕtys*, près de midi. J'ajouterai que Justi (31) considère *rapithva*, midi et sud, comme une abréviation de *arempitu*, midi, sans expliquer ce mot qui semble composé de *arem*, pour (cf. scr. *aram*, adv., prêt, présent), et de *pitu*, nourriture, ce qui se rapporterait au repas du milieu du jour. Le zend *frapitu*, abondance, superflu, n'aurait, d'après Justi (198), qu'un rapport apparent avec le sanscrit *prapitva*. Les autres composés analogues, *turôpithva*, mauvaise nourriture, *dâityôpithva*, nourriture normale, *nidhâtôpitu*, adj., pourvu de nourriture, conduisent tous à un sens différent des termes sanscrits.

plique *vesper* par le côté d'en bas, relativement au cours du soleil (*Et. F.*[2], I, 595, 2e édit.). Ces rapprochements sont sans doute quelque chose de très-spécieux, mais les droits de la gutturale à la priorité peuvent aussi être défendus par de bonnes raisons. On sait que le grec change fréquemment le *k* en *p*, et le latin *vesper* a pu se modeler sur la forme hellénique ; mais il n'y a pas d'exemple d'un *p* primitif changé en *k* ou en *ć*, dans le lithuanien et le slave. L'irland. *feascar* ne prouverait rien par lui-même, car ici le *c* peut avoir remplacé un *p*, comme dans d'autres cas ; mais le cymrique, qui suit ordinairement la règle du grec pour la substitution du *p*, nous offre, pour le soir, la forme inattendue *ucher*, dont le *ch* semble provenu de *sc*, comme dans *sych* = irl. *seasg*, siccus, scr. *çushka*. Ainsi *ucher* pour *uscer*, et *wescer*, *gwescer*, répondraient à *feascar*, dont le *c* serait bien primitif.

En adoptant la conjecture de Pott pour le premier élément du composé, savoir *ves*, *feas* = scr. *avas*, mais dans le sens de *citra* ou de la préposition *ava*, ab, de, on peut rattacher avec probabilité le second composant à la rac. sansc. *ćar*, ire, ambulare, pasci, etc. (Cf. p. 15). Nous obtiendrions ainsi un thème *avasćara* avec la signification de *retour* ou de *départ* du pâturage, pour désigner le soir, et qui rendrait bien compte des formes gréco-latines et celtiques, tandis qu'un synonyme *avaćara* expliquerait le slave *većerŭ* et le lith. *wákaras*. Toutefois, comme le scr. *ćar* précédé de *ava* signifie descendre, ces noms du soir pourraient aussi n'avoir exprimé dans l'origine que la descente du soleil, *occasus*, ou de la nuit qui tombe du ciel.[1]

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 352) croit à un rapport avec le sansc. *vasati*, nuit, et l'allem. *west*, occident, de *vas*, envelopper, couvrir ; mais

5) On trouve encore en Allemagne des exemples de cette manière d'indiquer les moments du jour par la sortie et la rentrée du bétail. D'après diverses lois locales citées par Grimm:[1] « Les gens (*laiten*) doivent venir quand la vache re- « vient du pâturage, à midi, et s'en retourner quand la vache « retourne au pâturage. Le moissonneur doit sortir le matin « quand la vache sort, et rester dehors jusqu'à ce que la va- « che revienne à l'étable. » Cependant les langues germaniques n'ont aucun nom du soir ou du matin qui s'y rattache, car l'anc. all. *âbant*, soir, me paraît se rapporter aux travaux de l'agriculture. Je crois y voir, en effet, un composé du préfixe *â* = sansc. *ava*,[2] et d'un subst. dérivé de *bintan*, lier = scr. *bandh*, avec le sens de moment où l'on délie les bœufs. Ceci rappelle tout à fait le grec *βουλυτός* ou *βούλυσις*, soir, dont la signification est la même, et qui, déjà dans Homère, s'est généralisé jusqu'à s'appliquer au coucher du soleil (*Il.*, XVI, 799; *Od.*, IX, 58).

ἦμος δ' ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε.
Quum vero sol transiret ad occasum.

§ 180. LA VACHE ET QUELQUES NOMS DE PLANTES ET D'OISEAUX.

1) Dans toutes les langues, les plantes sont souvent désignées par voie de comparaison avec les divers organes des animaux, d'après quelques ressemblances plus ou moins pro-

cela ne s'accorderait plus avec les formes lithuan.-slaves. Fick (492) les laisse de côté, en supposant un thème européen *vaskara* qu'il n'explique pas.

[1] *Deut. Rechtsalt.*, p. 36.

[2] Cf. Pott (*Et. F.*, 2e édit, I, 620) pour les exemples de *â* = *ava*.

noncées, et ce sont naturellement les animaux les plus familiers qui fournissent les points de rapprochements. Aussi les noms de plantes qui se rattachent à la vache sont-ils surtout nombreux chez les peuples pasteurs, et quelques-uns peuvent avoir une origine très-ancienne. Les Indiens, qui ont conservé longtemps les habitudes pastorales, en possèdent la collection la plus riche, et presque toutes les parties de la vache figurent dans la nomenclature botanique du sanscrit. Ainsi l'on trouve, pour diverses plantes, les noms de *gavâkshâ*, œil de vache,[1] *gôkanṭa* et *gôkshura*, sabot de vache, *gokarṇî*, oreille de vache,[1] *gôçîrshaka*, tête de vache, *gôlômi*, poil de vache, *gôǵihvâ*, langue de vache, *gónasî*, nez de vache, *gôçṛnga*, corne de vache, *gôstanâ*, pis de vache, etc. Les plus intéressants pour nous sont ceux qui se retrouvent dans quelques langues européennes, sans s'appliquer toutefois aux mêmes espèces de plantes, et sans offrir autre chose que des équivalents des composés sanscrits. Cela ne prouve pas qu'ils ne puissent en fait avoir une origine commune, car, du moment que leur signification restait vivante, leurs éléments ont dû changer avec les langues elles-mêmes. Il n'y en a, du reste, qu'un petit nombre d'exemples, ainsi :

Scr. *gôǵihvâ*, langue de vache ou de bœuf, Elephantopus scaber. — Cf. le pers. *gôzabân*, buglosse ; le gr. *βούγλωσσος*, l'ancien allemand *ohsenzunga*, le cymr. *tafod yr ych*, l'armor. *téôd ejenn*, l'erse *teanga'ndaimh*, le russe *volovĭĭ iazykŭ*, le polonais *ięzyk wolowy*, etc., etc., tous avec le même sens. Le lithuanien *gódas* ou *gůdas*, buglosse, semble avoir conservé le nom de l'animal, en composition avec un nom altéré de la langue.

[1] Cf. zend *gaokerèna*, le *haoma* blanc (Spiegel, *Vendid.*, XX, 17).

Scr. *gôçrnga*, corne de vache, plante non déterminée. — Cf. grec *βούκέρας*, Fœnum græcum, appelé en allem. *bockshorn*.

Scr. *gôstanâ*, *-nî*, pis de vache, espèce de raisin. — Cf. gr. *βούμασθος*, id., espèce de raisins à gros grains (t. I, p. 311).

Je ne doute pas qu'on ne trouve dans les noms vulgaires des plantes d'autres exemples de coïncidences semblables.

2) J'ai parlé déjà de la nature des rapports qui s'établissent entre certains oiseaux et les animaux domestiques, rapports que l'observation populaire interprète à sa manière. Cf. pour ceux qui concernent la vache avec le pigeon et quelques espèces d'Ardea, t. I, p. 496, etc. J'ai montré les analogies de sens qui se révèlent entre plusieurs noms sanscrits d'oiseaux, tels que *gosâda*, *gônândî*, *gôbaka*, et en Europe, *βουδύτης*, *culufre*, *cusceote*, etc. On peut en signaler d'autres encore. Ainsi l'erse *budaighir*, espèce d'Ardea, paraît s'expliquer par: espoir ou confiance de la vache, de *bu* = *bó*, et *daigh*, *doigh*, spes, fiducia, ce qui répond à *gônandî*, joie de la vache. En allemand, *kuhstelze*, motacilla boarula, et *kuhvogel*, bergeronnette, indiquent des rapports du même genre. D'où est venu au bouvreuil, de *bovariolus*, diminutif du bas-latin *bovarius*, ce nom de petit bouvier ? Sans doute de quelque habitude de l'oiseau que, cependant, je ne vois mentionnée nulle part.

Ici, comme pour les plantes, les analogies ne concernent que la signification des noms, mais pourraient bien se fonder sur d'anciennes dénominations modifiées dans la suite des temps.

§ 181. VERBES DÉRIVÉS DU NOM DE LA VACHE.

Une des preuves les plus frappantes de la haute ancienneté de quelques-uns des mots de l'époque pastorale, c'est assurément d'en voir surgir, en sanscrit déjà, et même dans l'idiome vêdique, des verbes d'une signification générale et abstraite, lesquels prennent parfois la forme de racines primitives. Nous en avons vu déjà quelques exemples, comme *gup* (*ǵugôpa*), tegeri, tueri, observare, dérivé de *gôpa*, vacher (Cf. p. 62), *gavêsh*, quærere, dérivé de *gavish*, qui désire des vaches (Cf. p. 69). J'en ajoute ici deux autres.

De *gôshṭha*, station de vaches (Cf. p. 24), s'est formé un verbe *gôshṭ (gôshṭatê)*, plus correctement *gôsṭh*, avec le sens de coacervare, accumulare, parce que les *gôshṭha* étaient des lieux de réunions nombreuses pour les pasteurs et les troupeaux. Aussi le féminin *gôshṭhî* a-t-il pris l'acception générale d'assemblée, de société, puis de camaraderie, de conversation, de discussion, et il en est venu même à désigner une sorte de composition dramatique en un acte, un dialogue. Le titre de *gôshṭhîpati* est devenu celui d'un chef de famille et d'un président d'assemblée. Un autre composé, *gôshṭhaçva*, signifie envieux, malicieux, médisant, en parlant surtout d'une personne sédentaire qui aime à dire du mal de ses voisins. Le sens primitif est celui de *chien d'un gôshṭha*, sans doute parce que les chiens de garde des stations de vaches aboyaient contre tous les passants.

L'autre exemple est le scr. *gôm* (*gômayati*), illinere, ungere, en général, mais littér. enduire de bouse de vaches, *gômaya*,

bovinum, substance dont les Indiens, comme on le sait, faisaient un grand usage.

Deux anciens dénominatifs de ce genre, savoir *gup* et *gavy*, nous ont paru se retrouver dans le lithuanien, le grec et le latin avec des transitions de sens analogues aux précédentes. Cela peut faire croire à l'existence d'autres formes semblables conservées ici et là par les langues européennes seulement, et dont la signification primitive était oubliée. Je crois pouvoir en signaler deux cas dans l'ancien slave, sans me dissimuler que j'entre ici sur le terrain un peu aventureux de l'étymologie très-conjecturale. Aussi les rapprochements qui suivent ne sont-ils présentés qu'à titre d'hypothèses encore problématiques.

L'ancien slave *gobĭziti*, divitem fieri ou reddere, de *gobĭzŭ*, prosper, d'où *gobizĭnŭ*, dives, *gobĭzovatŭ*, prosper, etc., me paraît être un composé dont le second élément se rattache à la rac. scr. *bhaǵ*, colere et obtinere, possidere, d'où *bhaga*, prospérité, fortune, *bhaǵana*, possession, jouissance, etc. Le *z* slave serait ici pour *ǵ*, comme dans *znati*, noscere = *ǵnâ*, *zǫbŭ*, dens = *ǵambha*, *mlĭzą*, mulgeo = *mṛǵ*, etc. Mais que peut être *go*, inconnu d'ailleurs comme préfixe en slave? Y aurait-il improbabilité à y voir le nom de la vache que nous avons retrouvé déjà dans le slave *gospodŭ* (Cf. p. 64), et auquel appartient aussi, à coup sûr, *govędŭ*, bos (Cf. t. I, p. 410).[1] Le sens que l'on obtiendrait ainsi serait certainement très-plausible, car être riche, aux anciens temps, c'était posséder des vaches.[2] Un composé sanscrit tout semblable se présente dans

[1] Cf. aussi l'anc. sl. *gobino*, *-na*, copia, fruges, *gobinĭnŭ*, copiosus, avec le scr. *gavinî*, troupeau de vaches.

[2] Le goth. *gabigs*, riche, qui manque aux autres langues germaniques, est peut-être emprunté au slave *gobĭzŭ*.

gôĝâgarika, prospérité, bonheur, fortune, évidemment de *gô*, et *ĝâgarika*, *-raka*, vigilance, *-rûka*, vigilant, de *ĝâgr*, vigilare, intentum esse, providere, la prospérité résultant des soins vigilants que l'on donnait aux vaches.

Ceci nous conduirait à expliquer d'une manière analogue l'anc. slave *gotoviti* ou *gotovati*, parare, *gotovŭ*, paratus, etc., que Miklosich déjà regarde comme composé avec la rac. *ty*, de *tyti*, pinguescere = scr. *tu (taviti)*, crescere. C'est sans doute à tort, toutefois, qu'il le croit provenu du goth. *taujan*, *gataujan*, facere, car *taujan* ne saurait se ramener au scr. *tu*, à cause de son *t* non aspiré, et de la différence des significations. En slave même, *ty* se développe en *tov*, et prend un sens causatif dans le serbe *toviti*, pabulum amplum præbere.[1] D'après cela, et si *go* est bien ici le nom de la vache, *gotoviti* aurait signifié primitivement *faire croître la vache*, la bien nourrir, puis, en général, s'occuper avec soin d'une chose, préparer, apprêter. Cette transition n'a rien de plus forcé que celles de *désirer des vaches* à *chercher* mentalement, ou de *garder des vaches*, à *observer* en général, qui ont été signalées pour le scr. *gavêsh* et *gup*.

Si ces verbes slaves, ainsi interprétés, ne remontent pas au temps de l'unité arienne, ils sont du moins fort anciens, puisque leur sens propre était complétement oublié.[2]

[1] Miklos., *Beitr.*, I, 231.

[2] Un exemple remarquable des liaisons semblables d'idées entre la possession des vaches, et la richesse, la prospérité, le rang social et même la culture intellectuelle, se présente dans l'irlandais *buas*, dont il a été question (p. 59), comme nom de deux rivières, et qui signifie: *abondant en bétail*, de même que *buasach* désigne un homme qui a beaucoup de vaches. Or, d'après Cormac (*Gl.*, 27 et 22), *buas*, gén. *buaisse*, signifie aussi science, pleine connaissance de la poésie; et O'Dav. (*Gl.*, 56) l'explique par *innbea*, dans O'R. *inbhe*, dignité, rang, bonheur, bien temporel, *inbheach*, éminent, de haut rang. On

ARTICLE VII.

§ 182. LE SYMBOLISME MYTHIQUE DE LA VACHE.

On doit reconnaître, d'après tout ce qui précède, quelle place considérable tenait la vache dans la vie des anciens Aryas, de combien d'intérêts divers elle constituait pour eux comme le centre. Ce fait reçoit une nouvelle évidence de ce que l'animal domestique, source de tant de bienfaits, était rattaché par toute sorte d'images et de mythes aux phénomènes de la nature et aux croyances religieuses. Dans la poésie des Vêdas, qui nous reporte si haut vers l'ancienne vie pastorale, l'image de la vache surgit à chaque instant et à propos de tout. Les fleuves qui s'épanchent vers la mer sont des vaches qui courent à l'étable ; les nuages sont des troupeaux de vaches que traient les vents, et dont le lait nourrit la terre ; et la terre, à son tour, est une vache qui donne tous les biens. Les rayons du soleil, ou bien les eaux du ciel, sont les vaches que le démon *Vṛtra*, le nuage personnifié, retient captives, et que délivre le dieu *Indra* en le frappant de la foudre. Les premiers feux de l'aurore sont les vaches rouges que la déesse du matin attelle à son char. Le soleil est le taureau qui règne en maître

trouve, ibid., ***buasamhail*** = ***soaim no gaoth***, riche ou sage, et, p. 57, ***buasach***, victorieux.

Un autre exemple du même genre se trouve encore dans le persan, où ***gôhar***, ***gawhar***, famille, race, descendance, proprement, comme le scr. ***gôtra***, entretien et possession de vaches (Cf. p. 53), prend les acceptions de chose précieuse, joyau, perle, etc., puis d'homme noble et généreux (***gawhâri***, adj.), puis, au moral, de toute vertu cachée, et, enfin, d'intelligence et de science.

sur le troupeau des vaches célestes, c'est-à-dire les étoiles. Ces images s'étendent même aux idées morales, et c'est ainsi que la libation et la prière sont comparées à des vaches, à cause des bienfaits dont elles sont la source. Plusieurs de ces conceptions symboliques appartiennent sans doute exclusivement au monde de l'Inde, mais quelques-unes se présentent certainement comme un héritage des temps tout à fait primitifs, ainsi que nous chercherons à le montrer.

Rien n'indique cependant, pour l'époque vêdique, et, à plus forte raison, pour celle de l'unité arienne, ce respect excessif de la vache qui s'est développé plus tard dans l'Inde, sans aller toutefois jusqu'au culte, comme on l'a dit faussement. Jamais les Indiens n'ont adoré l'animal à la manière des Egyptiens, et leur vénération s'explique suffisamment par le fait que la vache leur fournissait quelques-uns des principaux ingrédients pour les offrandes du sacrifice, le lait caillé, *dadhi*, et le *ghṛta*, ou beurre clarifié. On mêlait aussi du lait avec le *sôma*, liqueur spiritueuse consacrée plus spécialement à *Indra*, et personnifiée sous la forme du dieu *Sôma*. C'est pour cela que la vache était appelée *la mère du sacrifice*.[1]

Cette vénération, cependant, n'allait pas jusqu'à respecter sa vie d'une manière absolue, comme le prouve déjà le nom de *gôghna*, qui était donné à l'hôte (Cf. p. 66). D'après la tradition, le sacrifice de la vache, *gômêdha* ou *gôyagna*, interdit depuis le commencement de *Kaliyuga*, l'ère du monde actuel, était antérieurement en usage ; et si le taureau et la vache ne devaient pas être tués (*aghnya, aghnyâ*, t. I, 451), c'était à cause de la valeur qu'on y attachait. Chez les Grecs,

[1] *Rigv.*, Langlois, II, 104.

qui ne se faisaient pas faute de se régaler des bœufs qu'ils sacrifiaient, on trouve des souvenirs analogues d'un respect presque religieux aux temps anciens. Ainsi, dans les *Bouphonies*, ou sacrifices de bœufs qui se célébraient à Athènes à la suite des fêtes de Cérès, le *βουφόνος*, en sanscrit *gôhan*, ou *βουτύπος*, s'enfuyait après avoir frappé la victime à mort, et les assistants se défendaient de toute participation à cet acte ; puis, finalement, le couteau seul était déclaré coupable, et lancé comme tel au fond de la mer. Tout cela pour ne point enfreindre l'ordre donné par Triptolème, l'ami de Cérès, de ménager le bœuf de labour.[1]

Les métaphores hardies par lesquelles les chantres inspirés des Vêdas poétisaient la vache et le taureau, ont laissé des traces multipliées dans le sanscrit même, et ce qui n'était au début qu'un jeu de l'imagination s'est transformé plus tard en mythes de toute sorte. Ces métaphores, toutefois, doivent avoir été familières déjà aux Aryas des temps de l'unité, car on en retrouve également des réminiscences manifestes, soit dans les autres langues congénères, soit dans les mythologies de l'Occident, comme on le verra par les considérations qui suivent.

§ 183. LA VACHE ET LA TERRE.

Plusieurs des noms sanscrits de la vache désignent aussi la terre, l'une et l'autre étant considérées comme la source de tous les biens. Les termes qui se prennent dans ce double sens sont *gô*, *iḍa*, *ilâ* ou *irâ*, *aditi*, *ǵagatî*, *mahî*, *mâtar*, *surabhî*, en partie d'un caractère mythique. Il en est de même du zend

[1] Creuzer, *Symbolik*, im Auszuge, 1822, p. 754.

gâô, vache et terre, que l'on ne sait souvent dans quelle acception prendre en traduisant l'Avesta.[1] Aucune de ces transitions ne paraît se retrouver dans les langues européennes, car le grec γαία, γῆ, ne se lie pas directement à *gô*, mais à *gavya* qui en dérive avec le sens de pâturage (Cf. p. 20). Le nom de Δημήτηρ, peut-être = Γημήτηρ, la déesse de la terre, n'a de rapport immédiat ni avec *gô*, ni avec *mâtar*, dans le double sens ci-dessus, bien qu'il se rattache d'une manière générale à la même idée de production universelle. Tout le culte de cette déesse, en effet, se rapportait à l'agriculture, quoiqu'elle présidât aussi aux troupeaux, et, si on la représentait quelquefois assise sur un taureau, c'était par allusion au bœuf de labour.[2]

Il existe, cependant, un cercle de mythes où les idées de la vache et de la terre se rencontrent parfois dans la notion commune des sources de la vie, de la nourriture, du bien-être et de la richesse. C'est celui qui concerne la vache d'abondance, appelée *Kâmaduh*, *Surabhî* et *Çabalâ* dans les traditions de l'Inde, et dont quelques réminiscences se retrouvent aussi dans l'Occident.

Le nom de *Kâmaduh* ou *Kâmadugha* signifie *celle qui donne à celui qui la trait tout ce qu'il désire*. Il se rencontre déjà dans des textes vêdiques,[3] et le Rigvêda parle plus d'une fois de la vache d'abondance.[4] Cette épithète est aussi appli-

[1] Ainsi, dans les Gâthâs, Spiegel traduit *gèus urvâ* par l'*âme du taureau*, et Haug, par l'*âme de la terre*, ce qui conduit à des conceptions très-divergentes.

[2] Preller, *Griech. Myth.*, 1, 476.

[3] Voyez la citation dans le D. P., v. c.

[4] Par exemple : « Indra a formé le soleil et la vache d'abondance. » (Langlois, II, 104.) « A la voix de *Bharadvâga*, préparez le lait de la vache qui donne tous les biens. » (II, 479.) — « La prière est pour

quée à la terre, *mahî, pṛthivî;* par exemple dans le *Bhâgavatapurâṇa* (VI, 14, 10), où il est dit que, pour le roi *Tchitrakétu*, la terre était *kâmaduh*, ou comme la vache qui donne tous les biens.[1] Sous le nom de *Surabhî*, la désirable, l'aimée, cette vache merveilleuse est célébrée dans le *Mahâbhârata* comme la mère de toute la race bovine, et ce nom désigne également la terre. Enfin, elle figure encore sous celui de *Çabalâ* ou *Çavalâ*, la *tachetée*, dans le bel épisode de *Ramâyana* où le roi *Viçvamitra* veut l'enlever de force au brahmane *Vaçishṭha*.

Chez les Grecs, c'est la corne d'Amalthée, la *cornu copiæ*, qui remplace la vache d'abondance. Elle était la propriété du dieu des fleuves, Achéloüs, comme symbole de l'eau qui féconde tout, et Hercule la lui enlève avec plus de succès que n'en a *Viçvamitra* pour la vache *Çabalâ*. La chèvre Amalthée elle-même, la nourrice de Jupiter, représentait la force nutritive, et son lait était la pluie bienfaisante, de même que sa peau, l'Egide, figurait le nuage orageux que secoue Jupiter *pluvius* pour en faire jaillir les eaux fécondantes.[2] On reconnaît ici des rapports analogues à ceux que les mythes védiques établissent entre le dieu Indra, les nuages et la vache, et auxquels nous reviendrons plus loin. D'un autre côté, la corne d'abondance était un des attributs de Pluton comme dieu de la terre et des richesses,[3] ce qui fournit une nouvelle analogie avec les mythes orientaux. Il est certain que la vache et sa

celui qui t'adresse des sacrifices comme la vache qui donne tous les biens.» (III, 255.)

[1] Cf. dans le *Bhâg. Pur.*, t. II, p. 89, éd. Burnouf, le curieux épisode de *Pṛthu, qui trait la terre.*

[2] Cf. Preller, *Gr. Myth.*, I, 81, etc. Pott explique Ἀμάλθεια par ἅμα + ἀλθω, celle qui fait tout croître (Z. S., IV, 427).

[3] Preller, I, 496.

corne étaient à tous égards des symboles mieux appropriés que la chèvre et sa corne pour figurer l'abondance, et il est fort probable que le mythe primitif a passé d'un animal à l'autre.

Les traditions scandinaves offrent aussi quelques rapports curieux, et plus directs, avec les mythes indiens. L'Edda raconte comment la vache cosmique *Audhumla* naquit, à l'origine des choses, des gouttes de vie dans *Ginnûnga gap*, l'abîme, en même temps que le géant *Ymir*, afin de le nourrir avec les quatre torrents de lait qui coulaient de ses mamelles ; puis, comment ensuite, en léchant les rochers de sel, elle en fit sortir *Buri*, le premier homme. Dans ce mythe, le géant Ymir, dont le corps sert plus tard à construire la terre, représente la matière, et la vache *Audhumla* est la source de toute nourriture, la mère du genre humain, une véritable *Çabalâ* cosmique. C'est aussi, si je ne me trompe, ce que son nom même semble indiquer. Je crois y voir, en effet, une contraction de *Audthumbla*, composé de *audr*, opes, divitiæ (Cf. *audugr*, dives, *audna*, bona fortuna, et le goth. *audags*, ancien all. *ôtag*, felix, dives, etc.), et de *thumbla* qui se rattache à *thembaz*, intumescere, *thambaz*, ingurgitare ut venter tumescat, *thembr*, inflatus. Cf. anglo-sax. *thumle*, intestina. Nous aurions ainsi, comme signification, la vache dont les mamelles sont *gonflées de trésors*, la *Kâmaduh* par excellence. En scr. *tumbâ*, *tambâ*, *tampâ*, désigne la vache laitière toute prête à traire, c'est-à-dire aux mamelles gonflées par le lait; la chienne (qui allaite?) est appelée *tumburî*, et *tumbâ* ou *tumbî* est aussi le nom d'une espèce de gourde, semblable sans doute à une mamelle gonflée. La racine, d'ailleurs inconnue, de ces mots paraît être la même que celle des termes scandinaves ci-dessus.

Il existait sûrement, dans la mythologie du Nord, d'autres

traditions, maintenant perdues, sur la vache *Audhumla.* On sait, d'après Tacite, que le char de *Nerthus*, la déesse de la terre chez les anciens Germains, était traîné par des vaches, et les Scandinaves avaient en la vache une foi toute particulière, *âtrûnadhr â kû.*[1] Il est raconté que le roi Œgvaldr possédait une *vache sacrée* qui l'accompagnait partout, sur terre et sur mer, et dont il buvait le lait. Ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'un autre roi suédois, Eysteinn, avait aussi une vache merveilleuse qu'il honorait grandement, et qui portait le nom de *Sibilia*, lequel rappelle singulièrement celui de la vache indienne *Çabalâ.*

§ 184. LES VACHES ET LES NUAGES.

Rien de plus naturel, pour un peuple de pasteurs, que de comparer les nuées mobiles et changeantes à des troupeaux célestes, et la pluie qui féconde au lait nourrissant des vaches. Les hymnes vêdiques nous ont conservé, dans leur naïveté primitive, les mythes que l'imagination des anciens pâtres a rattachés à ces phénomènes naturels. Pour eux, les nuages sont des vaches qui appartiennent à *Vâyu* et aux *Maruts*, les dieux des vents, et que ces divinités traient pour produire la pluie. J'ai touché déjà à ce sujet (Cf. p. 34). Aux passages cités, j'en joins encore deux autres empruntés à la traduction de Langlois.

« Pour toi *(Vâyu)*, la vache au lait abondant (le nuage) « cède tous ses trésors..... Ainsi exauce les vœux d'un peuple « innocent : que toutes ces vaches qui dépendent de toi, fas-

[1] Grimm, *D. Mythol.*, p. 631, 2e édit.

« sent descendre sur nous leur lait doux et béni. » (T. I, p. 330, 331).

« O nobles Maruts, du sein de l'océan (aérien) envoyez-
« nous la pluie. Versez sur nous vos torrents. Les vaches qui
« vous appartiennent ne sont point stériles. » (T. II, 340.)

Ces images mythiques, dont il serait facile de multiplier les exemples, n'ont pu naître que chez un peuple entièrement voué à la vie pastorale, et les Indiens les ont certainement reçues de leurs ancêtres les Aryas primitifs. Partout ailleurs elles ont presque entièrement disparu, mais en laissant des traces manifestes dans les noms germaniques et slaves de la rosée et de la pluie, que nous avons vus se rattacher à la racine *duh*, traire, ainsi que dans le grec *μόλγος*, nuage.

Suivant un autre mythe vêdique, les vaches ne sont plus les nuages, mais bien les eaux que le démon *Vṛtra* ou *Bala* y tient renfermées dans une caverne, et que *Indra* délivre en foudroyant l'ennemi. C'est pour cela que le mot *gô*, vache, désigne aussi l'eau céleste ou terrestre qui féconde tout, le lait des nuages aussi bien que le lait ordinaire. Si l'on se souvient du rôle que joue l'océan de lait dans les traditions indiennes, on ne verra rien d'impossible à ce que l'irlandais *gó*, mer, se lie primitivement au même cercle d'idées.[1]

§ 185. LES VACHES ET LES RAYONS SOLAIRES.

Le sanscrit *gô* se prend encore dans l'acception de rayon, ce qui s'explique par une autre manière de concevoir le mythe du combat d'*Indra* contre *Vṛtra*. Ce dernier, dont le nom

[1] Dans le *Hy Fiachrach*, édité par O'Donovan (p. 272, 273, note), *gó* est traduit par *sea*, mer.

même signifie : celui qui couvre, qui enveloppe, devient le nuage obscur qui retient captifs les rayons solaires, c'est-à-dire les vaches d'*Indra* comme taureau-soleil. Celles-ci alors sont appelées *usriyâs*, ce qui équivaut à dire les lumineuses, les rouges.[1] La même métaphore est appliquée parfois à l'Aurore, *Usrâ*, surnommée la *mère des vaches*, et qui attelle à son char la *troupe des vaches rosées*, ainsi qu'au dieu Agni, qui s'entoure de ses *vaches lumineuses*, c'est-à-dire de ses flammes.[2]

Pour en revenir à ce mythe de la séquestration des vaches par un pouvoir malfaisant, et leur délivrance par un dieu vainqueur, mythe qui se présente déjà sous une double forme, il a subi plus tard d'autres modifications, car il est dans la nature des traditions de ce genre de se métamorphoser incessamment. Ainsi ailleurs ce sont les *Paṇis*, compagnons du démon *Bala*, qui ont dérobé les vaches des Angirasides, antique famille sacerdotale, et qui les ont cachées dans une montagne. *Indra* envoie à leur recherche la chienne céleste *Saramâ*, qui les découvre ; puis il les délivre et les rend aux Angirasides.[3] Ici déjà la signification primitive du mythe est presque déjà effacée ; il n'est donc pas étonnant qu'en s'éloignant plus encore de sa source première, il ait changé de caractère, tout en conservant quelques-uns de ses traits distinctifs.

Le principal de ces traits, le vol des vaches, se retrouve en effet, et chez les Grecs et chez les Romains, mais entouré de circonstances qui diffèrent considérablement. Le mythe grec, le plus ancien des deux, trahit encore son origine symbolique naturelle, bien que son caractère badin soit tout l'opposé de la grandeur presque tragique du récit vêdique. L'hymne homé-

[1] Cf. *Rigv.*, I, 6, 5, et notre t. I. p. 419.
[2] Cf. *Rigv.*, Langlois, I, 307 ; II, 1 ; II, 201, etc.
[3] Cf. Rosen, *Rigv.*, *Annot.*, p. XXI.

rique à Mercure nous raconte comment le petit Hermès, à peine né, imagine de voler les bœufs de son frère Apollon, et par quelle ruse ingénieuse il parvient à dérober leurs traces en les faisant marcher à reculons. Viennent ensuite tous les expédients mensongers auxquels il a recours pour dissimuler son larcin, la colère d'Apollon, le débat en présence de Jupiter, et enfin la réconciliation des deux frères quand les bœufs sont retrouvés. Si l'on voit, avec Preller, dans Hermès, le dieu de la pluie, qui dissout et fait disparaître les nuages, c'est-à-dire les bœufs d'Apollon,[1] on reconnaîtra bien que le mythe grec se rattache au même ordre d'idées que le mythe indien. La circonstance que Hermès était aussi le dieu des marchands, et de leurs ruses peu conformes à l'honnêteté, semble former un trait d'union avec celle du vol des vaches par les *Paṇis*, car *paṇi*, en sanscrit, signifie un marchand.

On connaît suffisamment la légende d'Evandre et du brigand Cacus, qui lui dérobe ses bœufs en les emmenant par la queue dans sa caverne, où Hercule les lui reprend après l'avoir tué. Ici, toute allusion aux phénomènes atmosphériques a disparu, mais on ne saurait guère douter que ce mythe, comme celui de Hermès, ne soit une réminiscence d'une antique tradition de l'époque pastorale, bien plus fidèlement conservée par la poésie vêdique.[2]

§ 186. LES VACHES ET LES ASTRES, LE TAUREAU ET LE SOLEIL.

Du moment que les rayons solaires sont devenus des vaches, le soleil devient naturellement un taureau, ou bien le

[1] *Griech. Myth.*, I, 242, sq.

[2] Voy. sur ce mythe, l'excellent travail de Bréal, *Hercule et Cacus*, étude de mythologie comparée. Paris, 1863.

pâtre divin par excellence. C'est pour cela que *gô*, au masculin, figure parmi les noms du soleil, et du ciel étoilé en général, car les astres représentent aussi le troupeau des vaches célestes. Le titre de *gôpati*, maître des vaches et pasteur, est donné non-seulement au soleil, mais à *Krishṇa* et à *Vishṇu.*[1] C'est là une source nouvelle et abondante de mythes variés que je ne veux pas suivre dans leurs embranchements multipliés, et qui, chez les Indiens comme chez les Grecs, ont leur origine primitive dans l'ancienne vie pastorale. Ici seulement quelques-uns des rapprochements les plus frappants.

La légende indienne de *Krishṇa*, incarnation de *Vishṇu*, élevé parmi les pâtres, et devenu lui-même un dieu-pasteur, *Gôpâla*, *Gôvinda*, légende que les épopées et la poésie lyrique ont développée d'une manière brillante, rappellent singulièrement l'Apollon *νόμιος*, et les mythes qui le concernent. Apollon, comme *Krishṇa*, remplit l'office de pasteur auprès d'un mortel; l'un courtise les nymphes comme l'autre les *gôpî* ou bergères ; l'un tue le serpent Python comme l'autre le dragon *Kâliya;* tous deux ont inventé la flûte, et se plaisent à la musique et à la danse. Ce sont là des traits de ressemblance assez caractéristiques pour faire présumer une origine commune, bien que le mythe indien ne paraisse pas se trouver dans les Vêdas, et n'ait pris ses développements que dans la poésie épique et les Purânas.

Un autre fonds d'analogies se présente dans les troupeaux de bœufs sacrés qui appartenaient à Hélios, le dieu-soleil, et que gardaient en Sicile ses deux filles, *Φαέθουσα*, la brillante,

[1] D'après les diverses significations de *gô*, *gôpati* désigne aussi un roi, comme maître de la terre, et le dieu *Varuṇa* comme maître des eaux et de l'océan.

et Λαμπετίη, la rayonnante.[1] Des troupeaux solaires du même genre étaient censés exister à Taenaron en Elide, et dans la colonie corinthienne Apollonia.[2] Cela ne peut guère s'entendre que des rayons ou des étoiles dont Hélios était le berger, comme le *Gôpati* indien.

Le mythe du taureau solaire tient une grande place dans la religion des Parses et le culte de Mithra ; et l'Avesta déjà en contient les traits principaux, mais en allusions trop peu développées pour être interprétées avec sûreté. Le *gaoçpeñta*, ou taureau sacré et cosmique du Vendidad,[3] créé par Ormuzd, le *Gayomard* du Boundehesh, paraît représenter la terre; mais une partie de sa semence a été transférée au soleil après sa mort,[4] et l'idée du taureau solaire et lunaire existait sans doute chez les Iraniens comme chez les Indiens.

Le sanscrit *gô*, masc., en effet, est aussi un des noms, d'ailleurs tous masculins, de la lune, dans laquelle on pouvait aisément voir un taureau, à cause des cornes de son croissant; et, dans l'Avesta, la lune est appelée *gaoćithra*, c'est-à-dire qui contient la semence du bétail, ce qui est l'équivalent de taureau.[5] Les traditions grecques relatives à la vache *Io* paraissent en faire également une personnification de la lune et de ses phases. Elle paît dans le bois sacré Junon, c'est-à-dire dans le ciel, gardée par Argus aux mille yeux, le firmament

[1] *Odys.*, XII, 126.

[2] Preller, *Gr. Myth.*, I, 291.

[3] *Vendid.*, XXII, 1, éd. Brockhaus, p. 187. Il est singulier que la vraie signification du *gaoçpeñta* zend ait été si bien oubliée plus tard, que déjà l'huzv. *gôçpand*, parsi *gôçpend*, persan *gôsfand*, etc., ne désignent plus que le menu bétail, chèvres ou moutons (Cf. Justi, p. 100).

[4] Spiegel, *Avesta*, I, 258.

[5] Cf. *ibid.*, 261.

étoilé, que Hermès, surnommé Ἀργειφόντης, couvre et obscurcit en sa qualité de dieu des nuages et de la pluie.[1] C'est encore là un mythe d'une origine pastorale, mais développé plus tard avec d'autres caractères par l'imagination des Grecs.

Une fois les étoiles comparées à un troupeau de vaches célestes, on était conduit à voir dans la voie lactée le chemin qu'elles suivent pour aller au pâturage et en revenir. Le scr. *gôvîthî*, ou chemin des vaches, n'a pas, il est vrai, ce sens, et s'applique à une portion de l'orbite lunaire, tandis que la voie lactée est appelée *suravîthî* ou *dêvayâna*, le chemin des dieux. Le synonyme de *gôvîthi* est *gôpatha*, qui ne s'est trouvé jusqu'à présent que comme titre d'un *brâhmaṇa*, ou traité de théologie vêdique. Mais ici Kuhn a signalé une remarquable coïncidence dans le bas-allemand *kaupat* = *kuhpfad*, exactement le sansc. *gôpatha*, et qui est un des noms populaires de la voie lactée.[2] Ce rapprochement n'est appuyé d'ailleurs par aucun autre exemple connu; mais je soupçonne fort que le γαλαξίας κύκλος, circulus lacteus, des Grecs a tiré son origine d'une idée analogue, celle du lait que les vaches aux mamelles pleines laissaient couler en marchant, et que, plus tard seulement, s'est formé le mythe du lait répandu par Junon en allaitant le petit Hercule. Peut-être qu'une connaissance plus complète de la littérature vêdique achèvera d'éclairer cette question.

[1] Cf. Preller, *Gr. Myth.*, II, 27.
[2] Z. S., II, 311.

ARTICLE VIII.

§ 187. OBSERVATIONS.

La multiplicité et la variété des rapprochements qui précèdent montrent quelle empreinte profonde et durable les habitudes et les idées de l'ancienne vie pastorale ont laissée dans les langues et les traditions de toute la famille arienne. Cela prouve que, pendant un temps plus ou moins long, et avant leur séparation, les Aryas ont été essentiellement un peuple de pasteurs aux mœurs patriarcales. En réunissant les traits épars que nous fournit la linguistique comparée, on peut arriver à se faire encore une idée assez complète de cette existence d'une simplicité toute primitive. Je ne veux pas chercher maintenant à en retracer le tableau qui sera mieux placé dans le résumé général de nos recherches. Je me borne ici à une remarque sur la portée des inductions que l'on peut tirer des faits observés.

Si ces faits, dans leur ensemble, concourent à démontrer qu'à une époque quelconque, et sans doute la plus ancienne, les Aryas ont été des pasteurs, il n'en résulte pas cependant qu'ils l'aient été exclusivement. Les développements qui suivront prouveront clairement le contraire, pour le moment du moins où leur séparation s'est effectuée, et il paraîtra très-probable que dès longtemps déjà avant ce moment-là, ils étaient parvenus à un état de culture sociale plus élevée. On peut encore reconnaître les traces d'une période de transition graduelle, comme lorsque nous avons vu les noms du pasteur

en chef et du pâturage passer au roi et aux divisions territoriales, et il s'en présentera encore d'autres exemples.

Rien n'indique non plus qu'à une époque quelconque les Aryas primitifs aient été un peuple de nomades, à l'instar de quelques races tartares. La nature accidentée de leur pays déjà s'y opposait, et leur vie pastorale a dû être celle de tribus plus ou moins dispersées dans les vallées et sur les montagnes, où leur bétail trouvait de riches pâturages. Les faits relatifs à l'agriculture et que nous allons aborder maintenant, confirmeront mieux encore cette manière de voir.

SECTION III.

§ 188. L'AGRICULTURE.

La première condition d'un état de société stable et régulier, c'est que l'homme reste attaché à la terre qui le nourrit en retour de ses labeurs. Avec le champ naît le droit de la propriété et l'amour du travail. A côté du champ s'élève la maison, où croît et prospère en paix la famille. Des rapports de bienveillance mutuelle et de protection réciproque s'établissent, par la force des choses, entre les petites communautés que leurs intérêts rapprochent. L'industrie se développe, les droits sociaux se fondent avec les pouvoirs qui les garantissent. Les unités sociales s'étendent graduellement et se généralisent. A la maison succède le village, au village la ville, comme au champ le district, au district le pays, comme à la famille la tribu, et à la tribu la nation. Alors seulement peuvent entrer en jeu les forces morales et intellectuelles qui amènent la civilisation, l'amour du sol natal et de la race, le

patriotisme qui inspire le dévouement, le sentiment national qui élève les âmes, le désir de la gloire qui enfante les héros. Avec le temps et les événements, les traditions naissent et grandissent, conservées et transmises par la poésie. Les croyances religieuses s'affermissent par le culte, et la nation commence à vivre de cette vie propre qui lui assignera sa place dans l'histoire de l'humanité.

Si nous consultons cette histoire, nous verrons que nulle part le développement social n'a accompli ses phases sans avoir l'agriculture pour point de départ et pour base. Les tribus de chasseurs restent à l'état sauvage, et les nomades ne s'élèvent guère au-dessus de la barbarie. Or, nous savons déjà que les anciens Aryas n'ont été exclusivement ni chasseurs, ni nomades, et nous savons de plus qu'ils ont pratiqué l'agriculture à un degré quelconque, puisqu'ils connaissaient les céréales et plusieurs de nos plantes usuelles. Si la vie pastorale a prédominé chez eux au début, il faut que de très-bonne heure, et dans une mesure variable sans doute suivant les localités, ils y aient associé le travail de la terre. Les deux éléments sont-ils arrivés à peu près à s'équilibrer ; et peut-on retrouver encore quelques indices d'une transition graduelle ? La comparaison des langues peut seule nous éclairer à cet égard, car l'histoire se tait absolument sur les origines de l'agriculture. Chez les peuples les plus anciens, l'art de travailler la terre, et l'invention de la charrue, sont attribués à des bienfaiteurs purement mythiques de l'humanité, ce qui indique, en tout cas, un sentiment vif et vrai de l'importance de l'agriculture pour le bien-être social. Il s'agit donc de rechercher maintenant quel degré de développement elle avait atteint chez les Aryas primitifs, et jusqu'à quel point ce développement a été commun à toute la race, ou limité seule-

ment à quelques-uns de ses embranchements. C'est en examinant avec soin les noms du labourage, du champ, des semailles, de la moisson, ainsi que des divers instruments des travaux rustiques, que nous pouvons espérer quelques réponses à ces questions.

ARTICLE I. LE LABOURAGE ET SES INSTRUMENTS.

§ 189. LE LABOURAGE EN GÉNÉRAL.

Pour exprimer l'action de labourer, les langues ariennes possèdent deux racines principales, et également anciennes, mais dont l'une appartient en commun aux langues de l'Europe, tandis que l'autre est restée en usage chez les Aryas de l'Orient. On a voulu en conclure, d'une manière trop absolue sans doute, que l'agriculture ne s'est développée de part et d'autre que postérieurement à l'époque de l'unité primitive et de la vie pastorale, mais on verra que bien des faits s'opposent à une hypothèse aussi tranchée.

1) Toutes les langues européennes emploient, dans le sens de labourer, la rac. *ar*, comme on le voit par l'énumération suivante :

Grec *ἀρόω*, latin *aro*, irlandais *araim*, cymr. *aru*, armor. *ara*, goth. *arjan*, ags. *erian*, scand. *eria*, ancien allem. *aran*, lithuan. *árti*, anc. sl. *orati*, russe *oratĭ*, pol. *orać*, etc.; alban. *árene*.

On retrouve bien, en sanscrit, cette racine *ṛ*, *ar*, mais avec l'acception générale de *lædere*, d'où, entre autres dérivés,

arus et *îrma*, blessure.[1] Cependant la transition fort naturelle au sens de labourer, c'est-à-dire de blesser la terre, ou, peut-être, de la remuer, de la soulever, d'après d'autres acceptions de *ar*, ne serait pas restée étrangère au sanscrit, si, d'après la conjecture de Kuhn, le nom de *Arya*, comme synonyme de *Vâiçya*, ou homme de la troisième caste, celle des travailleurs, a désigné primitivement un laboureur.[2] Max Müller va plus loin, et pense que les *Aryas*, comme peuple, se sont ainsi nommés en tant que agriculteurs, et par opposition aux races touraniennes nomades.[3] Il rattache également à *ṛ*, dans le sens de labourer, le scr. *irâ*, terre, auquel nous reviendrons plus loin. Ce seraient là assurément des preuves très-précises d'un ancien accord pour l'emploi de cette racine, si les étymologies indiquées ne laissaient aucune prise au doute, mais il faut bien ajouter que les auteurs du D. P. en donnent de leur côté de toutes différentes.[4]

2) La seconde racine, restée en usage dans l'Orient, est le scr. *kṛsh* (*karsh*), zend *karĕsh*, dont le sens propre est trahere, huc illuc trahere, vexare, ce qui s'applique évidemment au travail de la charrue. De là le scr. *karshû*, zend *karsha*, sillon, c'est-à-dire trait, comme le grec ὁλκός de ἕλκω, tirer. Il en dérive beaucoup d'autres termes relatifs à l'agriculture, tels que *karsha*, *kṛshi*, *kṛshṭi* (zend *karsti*, labour à la charrue), *kṛshaka*, soc et laboureur, etc. Dans le Rigvêda, les hommes en général sont appelés parfois *kṛshṭayas*, comme habitants

[1] Cf. grec ἀρη, dommage, malheur, ἀράω, etc., scand. *ör*, cicatrice, et peut-être anc. irland. *ár*, strages (Zeuss.[2], 17), mais cymr. *aer*, peut-être tous deux de *ager* (ibid.).

[2] *Ind. Stud.*, de Weber, I, 352.

[3] *Lect. on the science of language*, 1861, p. 224.

[4] Cf. pour le nom des *Aryas*, notre t. I, p. 38.

de la terre cultivée.[1] Les Iraniens divisaient celle-ci en sept *karshvare*, ou pays de labour, comme les Indiens en sept *dvîpas* ou îles.[2] En persan moderne on trouve *karsîdan*, se contracter, se rider, puis, avec perte de l'*r*, *kêshîdan*, tirer, traîner, tracer, et, enfin, *kâshtan*, *kishtan*, labourer, cultiver, d'où *kishtâwar*, labourer, *kisht*, *kishmâṇ*, champ cultivé, etc.[3]

Cette racine s'est conservée également dans quelques langues européennes avec son acception générale, et si, pour celle de labourer, elle a fait place à la rac. *ar*, plusieurs de ses dérivés se rapportent cependant au travail de la terre. Au sens général de tirer, tirailler, puis vexer et exciter, se rattachent le lithuan. *karszti*, carder, étriller, sérancer ; cf. alban. *kréshe*, étrille, et *kréshte*, brosse, et l'anc. slave *krěsiti*, excitare. En fait de dérivés, on peut y rapporter le grec *κίρσιον*, chardon, ainsi que le latin *crista*, la crête à la forme lacérée ; cf. ancien all. *hursti*, id., et *hurst*, rubus, *horst*, sylva, etc. Quant aux significations qui se rapprochent plus ou moins de celle du labourage, je citerai le pol. *krésić*, *krysić*, sillonner, rayer, *krés*, *krésa*, sillon, raie ; cf. scr. *karshû*, zend *karsha*, id. ; lithuanien *karsztas*, anc. slave *krŭsta*, *korsta*, irlandais *creas* (de *creast*), fosse, tombe. Kuhn compare aussi l'allemand *karst*, hoyau,[4] mais le *k* inaltéré est une objection. Par contre, l'angl.-sax. *hruse*, terra, regio, qui correspond exactement, paraît avoir désigné primitivement la terre cultivée.[5]

[1] De *kṛshṭi*, ager cultus (D. P., II, 411).
[2] *Vendidad*, 19, 129. *Vispered*, 12, 35, etc.
[3] Cf. Justi, 80, pour d'autres termes iraniens.
[4] *Ind. Stud.*, I, 351.
[5] Comme, en grec, un *k* primitif devient parfois un *t*, Curtius (*Gr. Et.*[1], 444) rattache ici *τέλσον*, sillon-limite, dans Homère, de même sens que le scr. *kârshman*, dans le Rigvêda. — Cf. avec le même

Les langues sémitiques nous offrent ici une remarquable analogie, car rien à coup sûr ne ressemble mieux au sanscrit *kṛsh*, *karsh*, que l'hébreu *chârash*, incidit et aravit, d'où *charîsh*, tempus arandi, et l'arabe *charasha*, il a gratté, etc. Il est difficile cette fois de ne pas croire à une affinité réelle dont l'explication nous échappe encore.

On voit, en résumé, que les deux racines *ar* et *karsh*, dans leurs acceptions générales de lædere et de trahere, sont communes aux Aryas de l'Orient et de l'Occident, et que très-probablement elles ont été employées comme synonymes, au temps de l'unité, pour exprimer l'action de labourer.[1] Il n'en reste pas moins évident que, plus tard, ces racines se sont séparées, et ont prévalu respectivement, lors d'une première scission des Aryas dans les deux groupes que tout porte à admettre avant la dispersion finale. C'est là une répétition du fait observé déjà pour les racines *duh* et *mṛģ* (Cf. p. 36).

§ 190. LA TERRE ET LE CHAMP.

1) De la rac. *ar*, *er*, *or*, restée vivante dans les langues européennes, dérivent presque partout des noms du champ, au moyen de suffixes variés. Ainsi le grec *ἄρουρα* de *ἀρόω*; le latin *arvum*, de *aro;* l'erse *ár*, et *iom-air*, *im-ir*, champ labouré (*im*, de *imb*, préf. = *ἀμφι*, etc.), de *araim;* le cymr.

changement de *r* en *l*, l'irl. *clas* (de *clast*), sillon, tranchée, cymr. *clais*, id., petit ruisseau.

[1] Cf. l'opinion de Pott (*Et. F.*[2], II, 1, 842; *WWb.*, I, 736, et II, 2, 359). Il rattache à *karsh* le nom de la déesse *Cerēs*, comme ayant inventé la charrue (prima Ceres unco glebas dimovit aratro; Ovide, *Met.*, 5, 341), et il en infère une pratique de l'agriculture déjà au temps de l'unité.

ar, armor. *oar*, *aor*, de *aru*, *ṛara;* le lith. *arimmas*, de *árti;* le rus. *rólia*, pol. *rola*, pour *orola*, de *orati* (comme *ralo*, charrue, pour ancien slave *oralo)*, pol. aussi *oranina*, serb. *oranie*, etc., etc. Tous ces termes sont naturellement d'une origine relativement moderne ; mais il en est autrement d'un groupe des noms de la terre qui se rattachent bien également à la même racine, mais non aux formes qu'elle a prises dans les langues particulières, ce qui indique une source commune beaucoup plus ancienne.

Ainsi le grec ἔρα, terre, que l'on peut inférer de ἔραζε, humi, cf. ἔνεροι, inferi, et πολύηρος, riche en terre (Hesych.), ne saurait dériver directement de ἀρω, ἀρόω, non plus que le goth. *airtha*, ags. *eordhe*, scand. *jörd*, anc. allem. *erda*, etc., de *arjan*, etc., non plus également que l'irland. *ire*, gén. *ireann*, de *araim*. Si l'on y joint, avec M. Müller, le scr. *irâ* ou *iḍâ*, terre, il faut recourir avec lui, pour l'explication de ces termes divers, à la forme primitive *ṛ*, *ṛi*, *ir*, de la rac. *ar*, et alors le goth. *airtha*, par exemple, équivaudrait à un thème sanscrit *ṛta*, *ṛita*.[1] Suivant Müller, le vrai sens de *iḍâ*, que les Brahmanes interprètent par prière, n'a jamais été reconnu.[2] A

[1] Ceci est contraire à l'opinion de Bopp et de la plupart des indianistes allemands, qui considèrent *ar* comme la forme primitive, et *ṛ* comme un affaiblissement. Bopp d'ailleurs rattache le goth. *airtha* au sansc. *ar*, dans le sens de *ire*, comme lieu de mouvement (*V. Gr.*, I, 256).

[2] *Lect. on the science of lang.*, p. 240. — Je note ici les vues divergentes du D. P., où *irâ* n'est regardé que comme une forme secondaire, *nebenform*, de *iḍâ*, *ilṛâ*, vivification, restauration, bien-être, force vitale, nourriture, puis libation et prière. Le sens de *terre* n'aurait été inféré que improprement d'expressions telles que *iḍâyâspada*, le lieu de la prière, et le mot de *irâ*, terre, n'est cité qu'au nombre des significations diverses, eau, liqueur spiritueuse, parole, données par les lexicographes indiens seulement. Entre de si hautes autorités, je m'abstiens, comme de raison, de tout jugement.

l'appui de celui de terre, en tant que labourée, c'est-à-dire blessée, déchirée, on peut rapprocher de *irâ*, non-seulement *îrma*, blessure, mais surtout *iriṇa*, rigole, entaille, creux, fosse, puis, en général, sol déchiré, et, par suite, stérile.

Les langues iraniennes nous offrent un nom de la terre qui ressemble singulièrement au goth. *airtha*, etc.; c'est le pehlwi *artâ*, armén. *art*, kourde *ard*, cf. ossète *ardus*, champ, prairie. Il est très-probable cependant que l'origine en est sémitique, si l'on compare l'arabe *ardh*, le syriaq. *artô* et l'hébreu *erets*. Cf. aussi le chal. *ar 'â*, *araq*. Ces mots n'ont pas d'étymologie indigène, et cependant il est difficile de croire à un rapport réel avec la rac. *ar*, et de supposer que les Sémites aient reçu des Aryas un nom de la terre. D'autres coïncidences de ce genre sont, à coup sûr, purement fortuites, et personne ne songera sérieusement à comparer le pawni *orârô*, terre, de l'Amérique du Nord, avec le grec *ἄρουρα*, ou l'aïmara *urrake*, id., de l'Amérique du Sud, avec le dongola *arikke*, de l'Afrique, et le chaldéen *araq*.

2) Le sansc. vêdique *aǵra*, déjà cité à l'article de la chasse, se prend dans l'acception générale du latin *campus*, la campagne, la plaine, l'espace libre, et d'après sa provenance de *aǵ*, agere, abigere, il a dû désigner plus spécialement le pâturage de la tribu, où l'on faisait aller les troupeaux.[1] On y reconnaît sans peine le grec *ἀγρός* qui conserve encore le sens général de *campus* à côté de celui de *ager*, comme le montre *ἄγριος*, rustique, sauvage, exactement le sanscrit *aǵrya*, ce qui appartient à la plaine. L'application au champ cultivé exclusivement, dans le latin *ager*, doit être fort ancienne, car elle se retrouve aussi dans le goth. *akrs*, ags. *aecer*, scand. *akr*, *ekra*,

[1] Cf. Kuhn, Z. S., III, 334.

anc. allem. *achar*, etc.; d'où l'irl. *acra*, le cymr. *egr*, et notre franç. *acre*, comme mesure de terre seulement. La racine verbale *aǵ* s'est maintenue également dans les trois branches, gr. *ἄγω*, lat. *ago*, scand. *aka* (*ók*, *ekid*). La transition du sens de plaine ou de pâturage à celui de champ labouré est très-naturelle, puisque la culture de la terre a dû commencer surtout dans le pays plat, et au fond des vallées. Elle est la même que celle du latin *campus* à notre *champ*. [1]

3) Il ne faudrait pas conclure de là que la notion plus précise du champ, comme terrain enclos et protégé, ait été étrangère aux anciens Aryas, car elle se trouve exprimée par le sansc. *vâraṭa*, de la rac. *vṛ*, *var*, circumdare, tegere. Cf. *varaṇa*, *âvarana*, *prâvara*, enceinte, etc. De là aussi le zend *vara*, locus circumseptus, devenu, dans l'Avesta, le nom traditionnel de cette portion de la terre que Djemshid rendit habitable en y portant les germes des plantes et des animaux, en quelque sorte le champ primitif par excellence.

Cet ancien nom du champ paraît conservé dans l'anglo-saxon *wordh*, *wordhig*, *wurdhig*, prædium, agellus, fundus, le *worth* de beaucoup de noms de lieux anglais. Cf. *weard*, *waradh*, rivage, c'est-à-dire enceinte de la mer, et l'anc. allem. *warid*, insula, ainsi que les verbes *warian*, *werian*, etc., defendere. Au *vara* du zend correspondent l'anglo-saxon *war*, sepimentum, le scand. *ver*, domicilium, l'anc. allem. *wori*, clausura, etc. L'irl. *fearann*, ager, fundus,[2] semble se rattacher au scr. *varaṇa*, enceinte ; mais le cymr. *gweryd*, sol, anc. corn.

[1] L'armén. *agarag*, champ, mais aussi contrée et village, appartient au même groupe de mots.

[2] *Ferenn*, ager ; *ferann,-rand* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 390). Cf. *ferenn*, jarretière (Corm., *Gl.*, 72).

gueret, d'où le français *guéret*, terre labourée,[1] se lie peut-être au groupe ci-dessus.

4) Le latin *rus*, *ruris*, pour *rusis*, a été rapporté par Aufrecht à la rac. scr. *kṛsh*, arare, avec perte du *k* initial,[2] mais il est plus probable que ce nom du champ n'a pas subi de mutilation. Il correspond, en effet, au cymr. *rhws*, terre cultivée, et, quant à sa racine, à l'anc. slave *rusagŭ*, regio, ainsi surtout qu'au persan *rûstâ*, terre à blé, lieu cultivé et habité, puis village, d'où *rûstâr*, villageois, le latin *rusticus*.[3] La racine doit avoir signifié, comme *ṛ*, *ar*, lædere, puis arare, comme l'indiquent les analogies du sanscrit *ṛsh*, ferire, transfigere, *rish*, *rush*, *lush*, *lûsh*, lædere (Dhâtup.), persan *rushtan*, dépouiller, peler, *lûsh*, déchiré, mis en pièces, anc. slave *rushiti*, destruere, russe *rushitĭ*, couper, découper, goth. *liusan*, perdere, etc. Le lith. *rausyti*, creuser, fouiller la terre, d'où *rausis*, creux, ainsi que *rúsas*, silo pour le blé, conduit directement à la notion du labourage, et mieux encore l'ang.-saxon *reost*, anc. all. *riostar*, all. mod. *rüster*, coutre de charrue. Cf. erse *risteal*, espèce de charrue des Hébrides, avec un coutre en forme de faux.

§ 191. LE SILLON.

Dans l'Inde des temps védiques, le sillon, *sîtâ*, fém., était personnifié et invoqué sous la forme d'une déesse au teint brun et aux yeux noirs, brillante de beauté, couronnée d'épis, épouse du dieu *Indra*, ou *Parǵanya*, et qui dispense aux

[1] Cf. cependant l'étymologie ordinaire du latin *vervactum*.
[2] *Umbr. Sprachd.*, I, 57. Cf. Z. S., III, 247.
[3] Cf. irl. *ros*, terre arable, plaine, de *rost*?

hommes les fruits de la terre.[1] Cela prouve l'importance considérable qu'avait prise déjà alors l'agriculture ; mais rien de semblable ne se rencontre chez les autres peuples de la famille, et le nom même de *sîtâ* paraît être purement indien.[2] Aucun autre terme ne s'est conservé généralement pour désigner le sillon, mais on peut signaler encore quelques analogies partielles qui sont dignes d'attention.

1) J'ai déjà comparé plus haut le scr. *karshû*, zend *karsha*, de *kṛsh*, trahere et arare, avec le polon. *crés*, *crésa*, sillon, raie. Il faut probablement ajouter l'irl. *clas*, *clais*, sillon, cymr. *clais*, raie, petite tranchée. Toutefois, le maintien de l'*s*, en irlandais, indique la perte d'un suffixe, peut-être *ti* ; *clas* de *clasti* = scr. *kṛshṭi*, aratio, comme *as* = scr. *asti*.

2) Le latin *porca* trouve son corrélatif parfait dans l'ags. *furh*, *fyrh*, anc. all. *furh*, *furhî*, allem. mod. *furche*, etc., avec cette différence que le nom germanique s'applique au creux du sillon. Il y a ici, de part et d'autre, un rapport évident avec les noms du cochon, latin *porcus*, *porca*, anc. all. *farh*, *farah*, lith. *parszas*, etc. ; mais comment faut-il entendre ce rapport qui ne saurait être direct, car rien ne ressemble moins à une truie qu'un sillon ? Nous avons présumé pour l'animal le sens

[1] Cf. *Rigv.*, IV, 57, 6, 7, et surtout les *Omina* et *Portenta* de Weber, p. 369 et suiv. où se trouve une invocation d'une haute poésie. A la *Sîtâ* indienne répond exactement, pour la forme, le surnom de Σιτώ donné à Δημήτηρ, mais que l'on rattache à σῖτος, froment, d'ailleurs probablement de la même origine étymologique. Cf. scr. *sitya*, blé, etc. (t. I, p. 328).

[2] Le D. P. rattache *sîtâ*, avec *sîman*, limite, *sîra*, charrue, etc., à une racine hypothétique *si*, tirer une ligne droite, rectifier. — On ne saurait guère y ramener le scand. *sîlâ*, sulcare, incidere, *sîling*, incisura, d'où, suivant Diez (*Wb.*, II, 412), notre *siller*, *sillon*, ainsi que le milan. *sciloira*, piémont. *sloira*, charrue, car ici l'*l* appartient à la racine.

étymologique de celui qui fouille et disperse la terre (Cf. t. I, p. 463), et d'après cela, le sillon ne peut guère être ici que la terre dispersée et soulevée par la charrue. Le persan vient à la fois appuyer cette interprétation, et prouver l'ancienneté des termes européens. Nous y trouvons, en effet, *parćam*, comme un des noms de la charrue, et ce nom dérive de *parćî-dan*, enfoncer, diviser, d'où *parćah*, fragment, etc., dont l'affinité avec le sanscrit *prî*, *parî*, spargere, ne semble pas douteuse. Cf. aussi l'armén. *prić*, houe.[1]

Une trace du sillon, considéré comme limite, paraît se trouver dans l'armor. *añt*, fosse entre deux sillons, rigole, tranchée, si l'on compare le scr. *anta*, limite, bord, fin, goth. *andis*, etc. Ce mot semble étranger aux autres dialectes néo-celtiques.

§ 192. LA BÊCHE ET LA PIOCHE.

Le premier homme qui s'avisa de travailler la terre dut être aussi le premier inventeur d'un outil quelconque pour rendre l'opération possible, car, seul, le secours des mains n'y saurait suffire. Très-imparfait au début, cet outil n'aura servi d'abord qu'à gratter le sol, et, pour arriver à le couper, à le fouiller, à le retourner plus profondément, il a dû passer par bien des transformations successives ; ou plutôt, les instruments de travail se seront multipliés pour accomplir séparément leurs divers offices. La bêche tranchante qui coupe la terre, et la pioche pointue qui pénètre le sol, auront été les deux formes prédominantes, grossières d'abord, en bois, en

[1] Pour une autre explication de *porca*, par le grec πρασιά (?), gartenbeet, cf. Fick (Z. S., 18, 413).

os, en pierre, avant l'emploi des métaux, et telles qu'on les trouve encore chez quelques peuplades sauvages. Ce n'est que plus tard, sans doute, que l'on en sera venu à imaginer la charrue, et la charrue elle-même s'est modifiée cent fois avant d'arriver à ce qu'elle est de nos jours.

Par cela même que les outils les plus simples ont été les premiers dans l'ordre des temps, leurs anciens noms ont dû se perdre facilement, et se remplacer par des termes nouveaux à la suite des modifications de forme, de matière et d'emploi, subies par les instruments eux-mêmes. Aussi les affinités à signaler sont-elles fort isolées pour la plupart, et laissent-elles prise à plus d'un doute quant à leur valeur réelle. Dans les rapprochements qui suivent, je ne sépare pas la bêche ou pelle de la pioche ou du hoyau, parce que leurs noms dérivent souvent des mêmes racines qui expriment l'action de diviser, couper, fouiller, etc.

1) Le scr. *kuddla*, bêche, fossoir, est composé sans doute de *ku*, terre, et de *dâla*, qui divise, rac. *dṝ*, *dar*, *dal*, findere, dividere.[1] Cf. *dalita*, fendu, déchiré, *dali*, *dalanî*, motte de terre, etc. Le synonyme *gôdârana*, bêche et charrue, a exactement le même sens, et *avadârana*, bêche, offre une signification analogue. Le premier composé se retrouve dans le persan *kôdâl*, grosse pioche, qui n'est peut-être qu'un mot d'emprunt, mais *dalang*, fossoir, se rattache directement à la racine *dal*, *dar*, conservée dans le verbe *darîdan*, diviser, déchirer. Cf. *dârah*, faux.

Cette racine, sous ses deux formes, s'est maintenue dans

[1] Comme le mot s'écrit aussi *kuddâla*, Weber (*Beitr.*, 4, 277) préfère le rapporter à la rac. *kuṭṭ*, provenue de *kart*, couper ; mais la substitution de *d* au *ṭ* cérébral est une objection. Le D. P. s'abstient de toute conjecture.

toutes les langues européennes, grec *δέρω*, lat. *dolo*, irlandais *dailim*, goth. *tairan*, lithuan. *dirti* et *daliti*, anc. slave *drati* et *dĕliti*, etc. On en voit dériver plusieurs noms d'outils tranchants, comme le latin *dolabra*, doloire, l'anc. slave *dlato*, scalprum, etc. L'application à l'agriculture se remarque dans le lithuan. *dirwà*, champ cultivé, de *dirti*, d'où *dirwininkas*, laboureur, ainsi que dans l'ang.-sax. *tilian*, anglais *till*, arare, *tilia*, arator, *tilth*, cultura ; cf. anc. all. *zîla*, sulcus, linea. La voyelle forte de la racine semble conservée par l'ang.-sax. et scand. *tôl*, anglais *tool*, outil en général, peut-être primitivement outil aratoire.

2) Le scr. *gôkîla*, littér. pieu de terre, désigne la charrue, et *kîla*, pieu pointu, lance, dérive sans doute de *kṝ*, *kar*, lædere; cf. *kîrṇa*, blessé, et la rac. *çṝ*, *çar*, lædere, dirumpere, d'où *çîrṇa*, défait, détruit, etc.

On peut comparer, comme de même origine, le russe *kirká*, pioche, bêche ; et peut-être le *κέλη* ou *κελλα* (de *κελια*?) du grec *μακέλη*, *μάκελλα*, et *δίκελλα*, c'est-à-dire le hoyau à une et à deux pointes, ainsi qu'on interprète ordinairement ces noms ; mais les opinions diffèrent encore à ce sujet.[1]

3) Le scr. *phala*, *phâla*, soc de charrue, lame d'épée ou de couteau, de la rac. *phal*, findere, findi, aura désigné, en général, un instrument plat et tranchant. Cf. *phala*, *phalaka*, planche, banc, feuille, etc., le pers. *palah*, le plat de la rame, l'anc. slave *politsa*, russe et pol. *pólka*, planche, tablette, etc., avec *p* pour scr. *ph*, comme dans d'autres cas. On peut donc comparer avec assez de sûreté le lat. *pāla*, pelle, cymr. *pal*, *pâl*, irl. *fâl*, bêche, d'autant mieux que la racine verbale semble

[1] Cf. Pott (*Et. F.*, I, 223). Leo Meyer (Z. S., VIII, 140) décompose le mot en *μακ-ελλα.*, *ελλα* suffixe. Ahrens (*ibid.*, 354) conjecture une contraction de *μα-ἄκελλα*, rac. *ακ*, *acus*, etc.

conservée dans le cymr. *palu*, armor. *pala*, couper et remuer la terre, labourer, bêcher. Le scandinave *pâll*, rutrum, est sans doute un mot d'emprunt ; mais l'anglo-sax. *fealg*, *fealga*, herse, se lie peut-être à la même racine que les termes ci-dessus.[1]

4) Un des noms persans de la pioche est *pikan*, *paykan*, et *paykân* signifie aussi un dard, une lance, une pointe de lance. Cf. armén. *pkhin*, flèche. — L'analogie avec *pioche*, *pic*, *pique*, *piquer*, est évidente, et s'explique probablement par l'intermédiaire du celtique. En armor., en effet, *pîk*, pic, et *pigel*, houe, dérivent de *pika*, piquer et fouir, comme le cymr. *pig*, pic, pointe, *picell*, dard, de *pigaw*, piquer. L'irl. *péac*, pointe, *picidh*, pique, *piocaid*, hoyau, ainsi que *piocaim*, je pique, sont des termes d'emprunt, à cause de leur *c* non aspiré ; et il en est de même de l'anglo-sax. *pykan*, scand. *piaka*, angl. *to pick*, *pike*, etc. Pour les affinités plus étendues, lat. *spico*, *spica*, etc. (Cf. t. I, p. 614.)

5) Le grec *σκαπάνη*, fossoir, vient de *σκάπτω*, creuser, fouir, dont l'*s* initiale disparaît dans *κάπετος*, fossé, et *κῆπος*, jardin. C'est l'anc. sl. *kopati*, russe *kopátĭ*, *kopnútĭ*, polonais *kopać*, etc., creuser, fouir, bêcher, en lithuan. *kapóti*, et *skapóti*, tailler, hâcher, d'où dérivent également, comme noms de la bêche, le russe *kópanitsa*, l'illyr. *kopacja*, le boh. *kopać*, etc., et comme ceux du hoyau ou sarcloir, le lith. *kapone* et *kapokas*. Cf. anc. sl. *kopiie*, *kopishte*, lance, *kopyto*, ungula, etc. A la même racine avec l'*s* initiale, *skap*, se rattachent peut-être l'angl.-sax. *scofl*, pelle, anc. allem. *sçûvala*, *scufla*, etc., malgré la différence de la voyelle. Nous la retrouvons encore dans le

[1] Je note ici pour mémoire les analogies sémitiques de l'hébreu *pâlag*, fidit, *pâlach*, sulcavit terram ; arabe *falaġa*, il a fendu, *falaha*, il a labouré, etc.

persan *kaftan*, *kuftan*, *kafîdan*, creuser, fendre, d'où *kâf*, *kaft*, *kuft*, fissure, etc., mais aucun nom à moi connu d'outil aratoire.

L'irl. *caibe*, *coibe*, erse *caibe*, cymr. *caib*, bêche, pioche, a encore sa racine verbale dans l'erse *cab* (impér.), incide, fode, d'où *cabadh*, labourage, etc., et qu'il faut peut-être distinguer de la précédente. Comme le *b* non aspiré remplace quelquefois en irlandais, un *v* primitif,[1] je crois à un rapport plus direct avec le latin *cavo*, *cavus*, etc., sans admettre, toutefois, le fait d'une transmission. Le persan, en effet, nous offre *kâwîdan*, et *kâbîdan*, creuser, labourer à la charrue, *kâw*, *kâwish*, labour, *kâwâk*, cavité, formes alliées, mais non identiques, à *kaftan* et *kafîdan*.[2]

6) Un autre groupe étendu, mais purement européen, se lie à la rac. scr. *ru (ravatê)*, ferire, secare, d'où le subst. *ru*, qui coupe, qui divise, conservée d'ailleurs par l'anc. sl. *ryti*, fodere, *rŭvati*, avellere, russe *rytĭ*, pol. *ryć*, creuser, fouiller, bêcher, le lith. *rauti*, *rawēti*, sarcler, le scand. *rya*, vellere, et *rôa*, remigare, le lat. *ruo*, etc. Entre autres dérivés nombreux on en voit provenir plusieurs noms d'outils aratoires. Ainsi l'anc. sl. *rylo*, *rylĭtsa*, pioche, russe *rytelĭ*, pol. *rydel*, boh. *ryl*, *reyl*, id. (Cf. russe *rylo*, pol. *ryi*, le groin qui fouille), l'anc. allem. *riutel*, paxillum = *grebil* (Cf. *riuti*, novale, *riutjan*, mod. *reuten*, extirpare, et *reute*, houe); le lat. *rutrum*, bêche, *rutellum*, id.; l'irl. *ruamh* et *rabhan*, cymr. *rhaw*, pelle. Cf. irland. *rumhar*, mine, *ruamhar*, labour, etc. — L'analogie des suffixes *lo* (de *dlo*, *tlo)*, *tel*, *trum*, indique un thème primitif

[1] Par exemple *fedb*, veuve = scr. *vidavâ*, etc.

[2] Cf. toutefois l'ancien cymr. *cep*, fossorium (Z.[2], 1061), dont le *p* nous ramène à une rac. *cap*.

rutra ou *rutar*, que nous retrouverons ailleurs dans quelques noms de la rame.

7) Le latin *vanga*, hoyau, paraît avoir la même origine que l'anglo-saxon *wecg*, scandinave *veggr*, ancien allemand *wekki*, *weggi*, cuneus. Je compare également l'irlandais *feac*, espèce de pioche,[1] *feacadh*, fossoir, allié à *feacc*, *feag*, dent, *feg*, coupure, entaille, etc.,[2] d'un thème plus ancien *feng*, comme l'indique le *g* ou *c* non aspiré, et surtout l'armor. *gueng*, coin à fendre.[3] Cf. aussi le lith. *wágis*, *wagélis*, coin, et *wagà*, *wagas*, sillon, d'où *wagóti*, sillonner. La racine primitive reste fort incertaine.

§ 193. LA CHARRUE ET LE SOC.

Si l'invention de la charrue a dû être précédée pendant longtemps peut-être par l'emploi des instruments plus simples, elle remonte cependant à une très-haute antiquité, car le souvenir en est perdu partout. Cette invention, d'une utilité si grande, a pris aux yeux des anciens peuples un caractère divin, comme les origines de l'agriculture elle-même. Les Egyptiens en faisaient honneur à Osiris,[4] les Grecs à Cérès ou à Minerve,[5] les Chinois à leur roi mythique *Chin-Noung*, le laboureur divin. Les Scythes croyaient qu'une charrue et un

[1] † *Fec*, pelle (Corm., *Gl.*, 78).

[2] Cf. † *fiacail*, dens (Z.², 18, Corm., *Gl.*, 76), et † *fegi*, tranchant (Oingus, *Gl.*, dans Stokes, *Old Irl. Gl.*, 132).

[3] *Dict. breton* de Rostrenen.

[4] *Primus aratra manu solerti fecit Osiris*
Et tenerem ferro sollicitavit humum (Tibul., I, El. 7).

[5] Preller, *Gr. Myth.*, I, 196, 476.

joug d'or étaient tombés du ciel.[1] D'après le Rigvêda, ce sont les Açvins qui ont appris à Manu, le premier homme, à labourer avec la charrue et à semer l'orge.[2] Les Cymris aussi ont une curieuse tradition à cet égard. Dans leur 53[me] triade historique, il est dit que *Hu*, le puissant, leur enseigna le premier à labourer, alors qu'ils étaient encore dans le *pays de l'été* (*gwlad yr haf*) avant leur arrivée dans l'île de *Prydain*, où plus tard *Coll* apporta le froment et l'orge, tandis que, auparavant, il n'y avait que l'avoine et le seigle.[3] En fait, la charrue n'aura eu nulle part un inventeur unique, et sera née graduellement des perfectionnements apportés à un premier instrument qui n'y ressemblait guère : un simple crochet de bois dur probablement, pour gratter la terre par la traction. Le soc métallique, le coutre, le versoir, et l'emploi du bœuf de labour ne seront venus que beaucoup plus tard.

La charrue a-t-elle été connue des Aryas au temps de l'unité, et qu'était-elle à cette époque reculée? L'étude de ses noms nous montrera que, comme ceux du labourage, ils se divisent en deux groupes principaux, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, sans que l'on puisse en inférer autre chose qu'une première division partielle de la race arienne qui possédait déjà la charrue antérieurement.

1) Le groupe européen se rattache généralement à la rac. *ar*, qui, dans tout l'Occident, exprime l'action de labourer (Cf. p. 103). De là dérivent, par des suffixes en partie semblables, le grec ἄροτρον; latin *aratrum;* cymr. *aradyr*, *aradr*, *arad*, ancien corn. *aradar*, armor. *arazr*, *arar*, *alar*, irlandais

[1] Hérod., *Melp.*, c. 5.

[2] Rigv., I, 117, 71. — *Yavañ vṛkêṇâçvinâ vapantâ*, hordeum aratro serentes, Açvini!

[3] *Arch. of Wales*, II, p. 67.

† *arathar* (Corm. *Gl.*, 7), mais aussi *crann-arbhair*, erse, *crann-ou arain*, c'est-à-dire bois ou arbre de labour, et *arach*, soc ; anc. all. *erida*, scand. *ardr*, anc. slave *oralo* (pour *oradlo)*, et, par aphérèse, *ralo*, russe et illyr. *ralo*, pol. *radlo*, etc.; mais en lith. *arklas*, avec le suffixe des noms d'instruments, cf. *arklys*, le cheval qui laboure. On voit qu'aucune branche de la famille occidentale ne manque ici à l'appel.

En Orient, on ne trouve à comparer directement que l'arménien *arôr*, charrue, d'où le dénominatif *arôratrel*, labourer, mais il n'est pas sûr que ce mot, comme d'autres, ne soit pas un emprunt du grec. Le véritable corrélatif de *ἄροτρον*, *aratrum*, serait, suivant Kuhn, le vêdique *aritram* (nom. neut.), qui ne désigne pas la charrue, mais le vaisseau et la rame, qui labourent, en quelque sorte, et sillonnent les eaux. Kuhn appuie ces rapprochements par l'analogie du nom slave de la charrue, anc. slave et russe *plugŭ*, pol. *plug*, illyr. *plugh*, lith. *plúgas*, d'où sont provenus, sans doute, l'anc. allem. *pfluoch*, *ploh*, scand. *plogr*, angl. *plough*, etc. Le slave, en effet, se rattache directement à *pluti*, *plavati*, navigare ; cf. russe *plovŭ*, bateau, illyr. *plav*, vaisseau, etc. = scr., *plava*, de *plu*, natare, huc illuc moveri, salire. Il en dérive, d'après Schleicher, par un suffixe *gŭ*, analogue au *ga* de *sluga*, servus, du verbe *sluti*, audire.[1] Kuhn mentionne encore, comme exemples de cette assimilation de la charrue au vaisseau, les processions du printemps où ils figuraient également en guise de symboles chez les Grecs, les Romains et les Germains.[2]

Je reviendrai plus tard au scr. *aritra*, dont on trouve les

[1] *Slaw. Formenlehre*, p. 104.

[2] Cf. *Ind. Stud.*, I, p. 353 et suivantes. J'ajoute ici, et à l'appui, que le boukhare *kishti*, vaisseau, signifie proprement charrue (Cf. Justi, 81).

analogues dans quelques noms européens de la rame et du vaisseau ; et je me borne à remarquer que, d'après ce qui précède, il n'y a rien d'improbable à croire qu'il a été appliqué à la charrue au temps de l'unité arienne.

2) Le principal nom oriental de la charrue ne dérive pas, comme on pourrait s'y attendre, de la rac. *kṛsh*, qui remplace *ar* chez les Indiens et les Iraniens, mais du scr. *kṛt*, *kṛnt (kart)*, scindere. De là *kṛntatra*, charrue, l'instrument qui coupe, et *kuntala*, par altération de *kṛntala*. Comme la rac. *kṛt* est devenue plus tard *kuṭ*, *kuṭṭ*, il faut y rapporter aussi *kûṭa*, *kûṭaka*, corps de la charrue et soc, ainsi que *kôṭiça*, herse, etc.; et c'est sans doute à cette forme secondaire que se lient le kourde *kotan*, ossète *guton*, charrue, armén. *kuthan*, attelage de bœufs de labour, pour charrue. Cf. scr. *kartana*, coupure, *kartanî*, ciseaux, *kṛntanikâ*, couteau, etc.

Cette racine *kṛt*, *kart*, se retrouve dans plusieurs langues européennes avec son sens général de couper, trancher, latin *certo*, combattre, c'est-à-dire frapper, tailler, cymr. *certhain*, id., le lith. *kirsti* (*kertu*), couper, l'anc. sl. *kratiti*, truncare, et *črĭtati*, incidere, d'où *črĭta*, *črŭta*, lineola, etc. On en remarque aussi plus d'une application au labour et à ses instruments. Ainsi, le lith. *kartóti*, labourer une seconde fois à la charrue, d'où *kartojimas*, second labour, par opposition à *rĕkti*, défricher. Cf. *karta*, ligne (sillon ?), et le scr. vêdique *karta*, creux, fosse. Ainsi encore le latin *culter*, coutre, *cultellus*, couteau, qui est à *kṛt* comme *mulgeo* à *mṛǵ*, etc. Cf. scr. *kartarî*, couteau. Ce mot latin a passé à l'ang.-sax. *cultor*, angl. *coulter*, comme probablement aussi à l'irland. *coltar*, *cultar*, le cymr. *cultir*, *cwlltyr*, *cylltawr*, anc. corn. *colter*, armor. *koultr*.[1] Cf.

[1] Ici, peut-être, l'irland. † *celtair*, fer de lance (Cf. Corm., *Gl.*, et O'Dav., *Gl.*, 68).

cymr. *cyllell*, couteau, pour *cyltell*, de *cultellus*, d'où également, sans doute, l'armor. *kountel*, *kontel*, id., arrivé par une voie toute différente à la même forme que le scr. *kuntala*, charrue, et *kuntalikâ*, espèce de couteau.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 568) que les noms slaves de la taupe qui laboure le sol se lient à la rac. *kṛt* (en slave *krat* et *črŭt*), et que l'ang.-sax. *hrither*, *hrudher*, anc. all. *hrind* (plur. *hrindir*), jumentum bos, a dû signifier le laboureur, bien que aucune racine germanique *hrith*, *hrind*, ne réponde à *kṛt*, *kṛnt*.

On voit qu'il est difficile de séparer les deux groupes ci-dessus en attribuant l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident. Ici, comme pour les racines *ar*, *kṛsh*, il faut admettre que la division existante a été précédée par une simultanéité d'emploi.

3) Le scr. vêdique *vṛka*, charrue (D. P.), paraît deux fois dans le Rigvêda, en parlant des Açvins, qui ont semé et cultivé l'orge avec la charrue (*vṛkêṇa*). Comme *vṛka* est aussi le nom du loup, les scholiastes indiens l'ont pris dans ce sens pour les passages en question ; mais Roth, dans son *Commentaire sur le Nirukta* (p. 92), doute de cette assimilation et présume une allusion à quelque mythe inconnu.

J'ai cherché, en parlant du loup (t. I, p. 541), dans *vṛka* l'animal qui saisit, tire, entraîne sa proie, le *raptor*, plutôt que celui qui la *déchire*, en me fondant sur les rapports qui se présentent en slave, en lithuanien et en grec, entre les noms du loup et les racines alliées au *vṛk*, *vark*, saisir, du Dhâtup. Or, la charrue est non-seulement tirée, traînée, mais elle *saisit* la terre et tire, trace le sillon. Cf. supr. la rac. *karsh*, tirer et labourer, etc. Si son nom vêdique *vṛka* ne s'est pas conservé en Europe, on trouve cependant, soit en grec, soit en lithuano-

slave, plusieurs termes relatifs à la traction et au labour qui ont évidemment la même origine. Ainsi ὁλκός (ϝολκός), sillon, de ἕλκω, littér. trait, et aussi bien : ce qui tire, que : ce qui est tiré ; en polon. *wlòczka*, herse, de *wlokẽ*, *wloczẽ*, *wlec*, herser, traîner çà et là, *wlok*, traîne, *wlòka*, traîneau qui remplace les roues de la charrue ; en russe *volóki*, plusieurs espèces de traîneaux, de *volóčitĭ*, anc. slave *vlačiti*, tirer, traîner. Le lith. *wélke*, de *wilkt*, *welku*, tirer, corde de trait, désigne plus spécialement celle qui lie le joug au timon de la charrue.[1]

4) Le scr. *lângala*, charrue (et penis), se rattache peut-être à une rac. *lağ*, *lanğ*, *lunğ*, ferire, qui ne se trouve encore que dans le *Dhâtupâṭha*, mais que paraît confirmer le persan *lanğîdan*, creuser = *ranğîdan*, graver, d'où *ranğîn*, soc. Cf. *langar*, l'ancre qui se fixe en creusant, et *lunğ*, le dard qui blesse.

A *lağ* peuvent appartenir le latin *ligo*, *-onis*, hoyau, et l'irl. *laighe*, bêche, pelle, *laighe-an*, lance, javeline, tandis que *lag*, *lagán*, creux, cavité, se rattache à *lanğ*, à cause du *g* non

[1] A côté de *vṛka*, on trouve *kôka* comme nom du loup (Cf. t. I, p. 543), et c'est ce qui avait conduit Kuhn à en rapprocher le goth. *hôha*, charrue. J'ai objecté déjà, dans ma première édition (t. II, p. 91), que s'il est naturel de comparer la charrue à un sanglier qu fouille la terre, il l'est beaucoup moins d'y voir un loup qui ravit sa proie. Mais une objection plus directe a été tirée dès lors du défaut de concordance des voyelles, qui rend ce rapprochement illusoire. L'*ô* sanscrit, en effet, toujours provenu de *u*, ne répond point à l'*ô* goth. qui remplace un *â* primitif, comme le grec ω, à côté de η (Cf. Schleicher, *Compend.*[2], 152). Cette objection fait tomber également tout rapport de *hôha* avec le sansc. *kuça*, *kuçî*, comme je l'avais conjecturé. Ce nom gothique paraît bien être purement germanique, et se lier à *hahan*, pendre et suspendre (accrocher), d'où peut-être pour la charrue le sens de crochet. Cf. ags. *hôh*, *hô*, talon, angl. *hough*, proprement crochet, comme l'anc. all. *hacen*, mod. *hacken*, à côté de *hako*, *hakko*, scand. *haki*, ags. *hoc*, etc., uncus, hamus (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, II, 493, 592).

aspiré. La nasale, cependant, paraît s'être aussi maintenue, non-seulement dans l'irl. *lang*, pique = persan *lunǵ*, dard, mais surtout, ce qui est plus intéressant, dans un nom celtique du vaisseau, l'irland. erse *long*, cymr. *llong*. Ce nom se trouve ainsi, vis-à-vis du scr. *lângala*, dans le rapport inverse de *aratrum* à *aritra*, et de *plugŭ* à *plava*, ce qui confirme le fait observé d'une ancienne assimilation du vaisseau à la charrue.

Comme *laǵ*, *lanǵ* = *raǵ*, *ranǵ*, conservé par le persan *ranǵîdan*, je ramène au même groupe l'armor. *rega*, fouir la terre, labourer légèrement avec la charrue, *regi*, *rogi*, rompre, déchirer. Cf. cymr. *rhigaw*, creuser, tailler ; anc. slave *rězati*, incidere, litt. *rēszti (rēżu)*, id. *(z, ż* de *ǵ)*, et peut-être grec *ῥήγνυμι*, fendre, déchirer. Les langues germaniques nous offrent ici régulièrement le scand. *raka*, ags. *racian*, radere, sarculare, d'où *reka*, ligo, spada, et *raca*, anc. all. *racho*, rastrum.

5) Parmi les noms persans du soc et de la charrue, on trouve *sûl* et *sûlî*. Comme l'*s*, en persan, répond ordinairement au *ç* sanscrit, tandis que l'*s* du sanscrit devient *h*, *sûl* est sûrement le corrélatif de *çûla*, pique, dard, pal, broche de fer,[1] suivant Wilson, d'une rac. *çûl* (*çûlati*), transpercer, empaler. Cf. *çûr*, lædere, occidere (Dhâtup.), *çṝ* (*çar*), lædere, dirumpere, le zend *çûra*, lance, armén. *çour*, le pers. *sûrî*, javeline, flèche, et l'ancien slave et russe *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance et dard.

On n'hésiterait pas à comparer avec le persan l'ang.-saxon *sul*, *syl*, *sulh*, *suluh*, charrue et soc, n'était que le *ç*, en germanique, ne devient pas *s*, mais *h*. D'un autre côté, l'*s* paraît être ici pour *sw*, car, à côté de *sulung*, aratiuncula, on trouve

[1] L'irl. *cecht*, charrue, rappelle de même le scr. *çakti*, lance. Cf. aussi le pers. *tîr*, soc et flèche.

swulung, *swoling*. Ceci conduirait à la rac. *sval* ou *svar*, *svṝ*, *lædere* (*svṛṇâti*; cf. *sṝ* et *sûr*, id.), l'ancien allemand *sueran*, dolere, *suero*, dolor, etc., d'où probablement *suert*, ago, *sweord*, scand. *sverd*, le glaive qui blesse. Cf. cymr. *chwarel*, dard, javelot, et *chwerw*, tranchant, âcre, amer, etc., où *chw* est régulièrement pour *sv*. D'après la transition déjà observée de *lædere* à *arare*, on peut comparer aussi l'irlandais *suraim* (O'R., to fallow), défricher par un premier labour.

Si, d'après cela, il faut sans doute renoncer à rapprocher l'ang.-sax. *sul*, *sulh*, du persan *sûl*, *sûlî*, on peut; ce semble, à meilleur droit, y rattacher le lat. *sulcus*, sillon, pour *svulcus*, lequel devrait être séparé de ὁλκός. Les véritables corrélatifs grecs de *sulh*, *suluh*, et *sulcus*, paraissent être εὐλάκα, αὐλάκα, soc, αὖλαξ (homér. ὦλξ), sillon, aussi αὖλαξ, où le spiritus asper conservé remplace un σϝ disparu, comme dans d'autres cas analogues.[1] Les synonymes ὦλιγξ, ὦριγξ, sillon, que l'on ne saurait, pas plus que les précédents, ramener à ἑλκω, se relieraient de la même manière à la rac. *svṝ*, *svar* et *sval*.[2]

6) Le bas-latin *soccus*, *socus*, paraît être d'origine celtique, si l'on compare l'irl. *soc*, *soco*, gén. *suic*, bec, groin, soc, corps pointu en général, d'où *socach*, rostratus, le cymr. *swch*, soc et groin, anc. corn. *soch*, armor. *souch*, *soh*. Ce mot a des affinités plus étendues, mais son origine primitive reste incertaine.[3] Dans l'anc. all. nous trouvons *suoha*, herse, à côté de

[1] Par exemple, ὕπνος = *svapnas*, ἡδύς, *svadus*, et sans spir. asp.; ἰδ — rac. *svid*, ἶδος = *svêdas*, etc.

[2] Cf. Legerlotz (Z. S., 10, 370, sqq.), qui compare *sulcus* et *sulh*, en partant, pour le grec, d'une forme ϝαλϝαξ, et d'une rac. σϝαλ. Curtius, par contre (*Gr. Et.*[3], 3, 131), combat cette explication et suppose un thème plus ancien ἀ-ϝλακ, de ἕλκω, ϝελκω, d'où aussi ὁλκος. De même Fick (397).

[3] Ces noms du soc et du groin s'identifient tellement avec ceux

seh, *sech*, soc, fossoir, et de *sahs*, ags. *seax*, scand. *sax*, couteau, peut-être tout différents à cause de la voyelle. Cf. latin *seco*, etc. Le russe et polon. *socha*, charrue, d'où le russe *soshnikŭ*, soc, complique encore la question, car, d'une part, l'anc. sl. *socha* ne signifie que fustis, vallus, comme le russe *soshka*, pol. *soszka* une étaie, une fourche à étayer, et de l'autre, le *ch* slave correspond dans la règle à *s* ou *sh* sanscrit, et parfois à *ksh*.[1] On ne sait de plus si l'*o* remplace ici un *a* ou un *u* primitif. Le sanscrit ne nous vient point en aide, car ni *sûka*, flèche, ni *sûći*, aiguille, cône, ne peuvent rendre compte des formes celtiques et slaves.

Toute conjecture sur l'origine de ces noms du soc et de la charrue reste d'autant plus incertaine que, soit hasard, soit rapport réel, les langues sémitiques présentent ici quelques analogies frappantes dans l'arabe *sikkat*, soc, *sikkîn*, couteau (= héb. *sakkîn*), *sakka*, coin à monnayer, clou, tous du radical *sakka*, *shakka*, *shaqqa*, il a fendu, coupé, percé, divisé,

du cochon, anc. irland. *socc*, cymr. *hwch* = *socc*, etc. (Cf. t. I, p. 460), que l'on ne peut guère les en séparer. Cf. le sansc. *pôtra*, soc et groin, de *pû*, nettoyer, d'où *pôtrin*, sanglier; et plus loin le grec ὕνις. — Le latin *soccus*, espèce de chaussure légère, auquel on a voulu rattacher *soc*, en quelque sorte comme le soulier de la charrue, semble tout différent, mais d'une origine obscure. Spiegel (Z. S., XIII, 372) le rapproche du zend *hakha*, plante du pied, de *hać* = scr. *sać*, s'attacher à, suivre, en comparant *hakhi* = scr. *sakhi*, socius, etc. De même Justi (314, avec ?). De même aussi Fick (192) qui ajoute le phrygien σύκχος (Hesych.), espèce de chaussure, malgré la différence des voyelles. Corssen, par contre (*Krit. Beitr.*, 27), explique *soccus* par *sog-cus*, de la rac. *sag*, couvrir, et Pauli (Z. S., 19, 38) admet, comme également possibles, *soccus* de **sodicus*, rac. *sad*, aller, ou de **sopicus*, rac. *sap*, être attaché, suivre; comme, en slave, *sapogŭ*, calceus. On voit à quel point les conjectures diffèrent.

[1] Schleicher, *Slav. Formenlehre*, p. 138.

lequel se retrouve même dans l'ancien égyptien *sekeu*, *sekea*, labour, cophte *skai*, *skei*, labourer, et *siki*, *sike*, briser, broyer.[1]

7) Le gr. ὗνις, ὕννις, aussi ὕνη, ὕννη, soc, a été rattaché depuis longtemps, et déjà par Plutarque, à ὗς, cochon (Cf. Grimm, *Gesch. d. d. Spr.*, 57, et Curtius, *Gr. Et.*[5], 357). Cela s'accorderait bien avec le rapport signalé plus haut entre les noms néo-celtiques du soc et du cochon, ainsi qu'avec le sansc. *mukhalângala*, pour l'animal auquel *son groin sert de charrue* (t. I, 464). Toutefois le D. P. (t. VII, 258) présume une connexion différente entre ὕνη, ὕνις, et le sanscrit *sunâ* ou *çunâ*, qui désignerait le soc dans le composé *sunâsîra* ou *çunâsîra*, soc et charrue, au duel nom de deux génies préposés à la culture des céréales. Cf. *çunâvant*, adj., appliqué à *sîra*, charrue, en tant que *munie du soc*. Le D. P. n'indique d'ailleurs aucune étymologie, et je ne trouve rien d'autre à comparer.

§ 194. LE JOUG.

Les données qui précèdent fournissent sans doute de fortes présomptions de croire que les anciens Aryas ont employé la charrue, mais les preuves ne sont pas encore décisives. En dehors des deux groupes principaux des noms de la charrue, qui appartiennent l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident, nous ne rencontrons, en fait, que des analogies indirectes, ou trop isolées et incertaines pour entraîner une pleine conviction. Il en est autrement du nom du joug, dont l'accord est général dans toutes les langues ariennes, comme on le verra par l'énumération suivante.

[1] Bunsen, *Ægypten*, t. I, vocab.

Scr. *yuga*, m., joug, n., couple ; dans ce dernier sens aussi *yuǵ*, *yugala*, *yugma*. Cf. *yugya*, animal de joug, *yôktra*, la corde du joug, etc. — La racine est *yuǵ* (*yunakti*), jungere.

Zend *yuǵ*, joindre, *yukhta*, joint, attelé, *yûkhtar*, qui attelle. Le nom même du joug manque. Les autres langues iraniennes offrent le pers. *yûgh*, *yôgh*, *ǵûgh*, *ǵuh*, *ǵô*, d'où *yûghîdan*, mettre le joug ; le kourde *ǵôt*, d'où *ǵôt kêm*, labourer, *ǵôtkâr*, laboureur ; le belout. *ǵô*, l'ossète *oziau*. Cf. armén. *zoygkh*, couple, pairė, et *zugél*, accoupler, atteler.

Grec ζυγός, ζύγον, ζεύγος, ζεύγλη (Cf. sanscr. *yugala*), ζυγίος (βοῦς) = scr. *yugya*. — Rac. ζυγ, dans ζεύγνυμι, etc.

Latin *jugum*. Cf. *jumentum*, bête de trait, *jugerum*, acre de terre pour une paire de bœufs, etc. — Rac. *jung* dans *jungo*.
Irl. *ughaim*, *ughmadh*, harnais, erse *uigheam*, id. ; sens généralisé. Cf. scr. *yugma*. — La racine verbale manque.

Cymr. ancien *iou*, mod. *iau*, anc. corn. *ieu*, armor. *ieó*, *iaó*, *yéó*. — La racine verbale manque également.

Goth. *jukuzi*, joug, *juk*, *gajuk*, couple ; ags. *iuc*, *ioc*, *geóc*, joug ; scand. *ok*, *oki*, ancien allem. *juh*, *joh*, etc. De là l'allem. moyen et mod. *jûch*, *juchart*, acre, comme le latin *jugerum*. — La racine verbale est conservée dans le scandinave *oka*, jungere.[1]

Lith. *jungas*, lett. *jûgs* ; *juncti*, atteler au joug. Cf. *jautis*, *jauczias*, bœuf, comme *jumentum a jugando*.

Anc. slave et russe *igo*, bohém., par aphérèse, *gho*. — La racine verbale manque.

Ce nom si éminemment arien du joug a passé du sanscrit au malai *igû*, et du slave aux langues finnoises, finland. *ikkja*,

[1] Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, I, 124.

esthon. *ikki*, carél. *iyuge*, olon. *yugei*, perm. *igo*, etc., sans doute avec l'emploi de la charrue elle-même.

De cet accord général on peut conclure avec sûreté que le nom et la chose ont appartenu aux Aryas primitifs ; car, bien que la racine soit restée vivante dans plusieurs langues, il est impossible d'admettre qu'elles y aient rattaché le nom du joug chacune de son côté, tandis qu'elles pouvaient le faire dériver de bien d'autres radicaux. Or, de ce seul fait découlent plusieurs inductions importantes pour le degré de développement de l'agriculture au temps de l'unité.

Le joug, en effet, ne convient qu'au bœuf, qui pousse mieux qu'il ne tire, et dont la force réside dans les muscles puissants du cou, tandis que celle du cheval est dans son arrière-train. Ce n'est que pour le bœuf que le joug peut avoir été inventé, et sa signification même d'instrument *qui joint*, indique son emploi pour régulariser l'action d'un couple de bœufs. D'un autre côté, c'est pour la charrue que le joug est surtout nécessaire, parce qu'elle exige une grande force de traction, et il est peu probable que le char en ait suggéré l'idée, d'autant moins que la charrue a dû précéder le char, beaucoup plus compliqué, dans l'ordre des inventions. On peut donc conclure de l'existence du joug, non-seulement à celle de la charrue en général, mais encore d'une charrue solide, puisqu'il fallait deux bœufs pour la tirer, et, partant, d'un labour profond, et plus complet qu'on n'aurait pu l'obtenir du seul emploi des forces humaines.[1]

[1] L'emploi du bœuf, comme animal de trait et de labour, suppose la castration, car le taureau indompté ne peut jamais avoir été soumis au joug. La preuve que ce procédé a été pratiqué par les anciens Aryas, résulte d'une coïncidence de termes entre le sanscrit et le grec. Le vêdique *vadhri*, adj. de *vadh*, frapper, briser, *apa-vadh*, couper, retrancher, signifie châtré, émasculé, impuissant. De là

§ 195. LA HERSE.

L'invention de la herse a dû suivre de près celle de la charrue, dont elle complète l'œuvre. Cependant ses noms sanscrits *kôṭiça*, de *kôṭi*, pointe, *lêshṭughna*, *lêshṭubhêdana*, qui détruit ou fend les mottes, sont purement indiens ; mais le persan en possède deux qui se retrouvent dans les langues européennes, et celles-ci en ont en commun un autre qui doit être, en tout cas, fort ancien.

1) Le pers. *kirâz*, herse, paraît se lier à la rac. scr. *kṝ*, *kar* (*kirati*), spargere, d'où vient *kira*, *kiri*, le sanglier qui disperse et remue la terre, comme la herse. Le peigne, qui ressemble en petit à la herse, est appelé *vârakîra* (Wilson), de *vâra*, queue chevelue, d'où le vêdique *vâravant*, caudatus, épithète du cheval (Cf. grec *οὐρά*, queue), et de *kîra*, qui disperse, peut-être isolément aussi un nom du peigne. En irlandais, en effet, le verbe *cíoraim* = *círim*, signifie peigner, et on en voit dériver *cír*, *cíor*,

vadhrikâ, m.; eunuque, *vadhrimatî*, femme dont le mari est impuissant, *Vadhryaçva*, n. pr.: qui possède des chevaux châtrés. Aussi, au moral, *vadhrivâç*, adj., qui prononce de vaines paroles. A ce *vadhri* répond exactement ἰθρίς, pour Ϝεθρις (Hesych.), bélier châtré ; aussi ἴθρις (Suidas, voc. ἄῤῥεν), ἴθρις ἀνήρ, eunuque (Cf. Pott, *WWb.*, IV, 866). On ne saurait comparer le goth. *vithrus*, agneau, scand. *vedhr*, ags. *vedher*, anc. all. *widar*, bélier, etc., dont les dentales ne correspondent pas régulièrement, et qui se rattachent à *vat*, année (Cf. t. I, p. 423). Mais, comme ces termes germaniques désignent aussi partiellement le *vervex*, mouton châtré, en anglais *wether*, etc., on peut présumer qu'il y a eu confusion entre un ancien *vidrus* ou *vidras*, de la même racine que *vadhri*, ἴθρις, et *vithrus*, de *vat*.

peigne, aussi bien que *círan*, herse, et *círín*, *círén*, crête,[1] comme en anglais *comb*, et en allem. *kamm*, pour crête et peigne. A la même racine, avec un suffixe encore différent, se rattache l'ang.-sax. *hyrwe*, angl. *harrow*, herse.

2) Le synonyme persan *barn*, herse, dérive, ainsi que *barnas*, *barnîs*, ciseaux, *barah*, serpette, *barmah*, foret, *burâ*, *burindah*, tranchant, de *burîdan*, tailler, couper, en zend rac. *bĕrĕ*, *bar*,[2] en kourde *barum*, je coupe. C'est le grec *φάρω*, fendre, diviser, *φαρόω*, labourer à la charrue, le latin *foro*, percer, et *fĕrio*, blesser, frapper, l'irl. *buraim*, blesser, écorcher, d'où *burach*, labour, et *buiridhe*, bêche, houe, et *bearraim*, couper, *béarnaim*, fendre; le cymr. *beru*, percer; l'ags. *borian*, scand. *bora*, anc. allem. *porôn*, terebrare, scand. *beria*, ferire, anc. allemand *perjan*, terere, anc. sl. *briti*, tondere, et *brati*, *boriti*, pugnare, etc.,[3] avec une foule de dérivés divers.

Pour en revenir à la herse, le pers. *barn* trouve son corrélatif dans toutes les langues slaves, le russe *boroná*, l'illyrien *brana*, le pol. *brona*, le boh. *brany*, etc., mais je n'en trouve pas de trace ailleurs.

3) Le groupe européen des noms de la herse, dont j'ai parlé plus haut, provient certainement d'une même racine, mais par des suffixes qui diffèrent en partie.

Le grec *ὀξίνα* se lie à *ὀξύς*, tranchant, acéré, et désigne l'instrument armé de pointes. La racine est *οξ*, forme secondaire de *ok* = scr. *aç* et *aksh*, penetrare. Cf. *âçu* = *ὠκύς*; *ἀξίνη*, hache, etc.

Le lat. *occa*, d'où *occare*, herser, semble indiquer un thème

[1] Cf. scr. *kiriṭa*, diadème.
[2] Spiegel, Z. S., V, 231, et Justi, 211.
[3] Cf. scr. vêd. *bhara*, pugna, anc. slave *borĭ*, id.

primitif *açka* = *akka*, formé de *aç*, *ak*, comme *çushka*, le lat. *siccus*, de *çush*.

L'anc. cymrique *ocet*,[1] maintenant *oged*, et aussi *og*, *ogan*, armor. *oged*, *hoged*, paraît dériver directement du verbe *ogi* (*oci*), herser ; et son suffixe est le même que celui de l'anglo-sax. *egedhe*, anc. allem. *egida*, all. mod. *egde*, *egge*, où le *g* est affaibli de *h*. Cf. goth. *ahs*, spica, etc.

Ce suffixe se retrouve également dans le lith. *ekkēczos*, pl. (*cz* pour *t*, *ekkētojis*, celui qui herse), proprement sans doute *les pointes*, d'où le dénom. *ekkēti*, herser.

Ces noms de la herse, comme celui de la charrue et d'autres, confirment le fait d'une première séparation de la race arienne en deux branches principales.

ARTICLE II.

§ 196. LES SEMAILLES.

C'est aussi ce qu'indique l'accord des langues européennes entre elles pour exprimer l'action de semer. Comme pour celle de labourer, ces langues emploient ici une même racine, laquelle, en sanscrit, n'a qu'une signification plus générale, et dont les synonymes orientaux ne donnent lieu qu'à un petit nombre de rapprochements avec l'Occident.

1) Les termes européens sont les suivants :

Lat. *sĕro* (*sēvi*, *satum*), d'où *sēmen*, *sator*, *Sēia*, déesse des semailles, etc. *Sĕro* est probablement pour *seso*, forme redoublée de *seo*, rac. *se*, *sa*.

[1] Z.², 1062.

Irl. *sílim*, dénom. de *síl*, semence ; rac. *si*.

Cymr. *hau*, *heu*, rac. *ha*, *he* = *sa*, *se*. — De là *had*, graine, corn. *hâz*, armor. *had*, d'où *hada*, semer. De là aussi *hil* et *sil*, progéniture, et semence, comme l'irl. *síl*.

Goth. *saian*, redoublé *saisô*, ags. *sâwan*, angl. *sow*, scand. *sâ*, *sôa*, ancien allem. *sâan*, *sâhan*, etc., racine *sô*. — De là le goth. *sêths*, satio, semen, ags. *saed*, scand. *sâd*, *saedi*, anc. all. *sât*, *sâti*, etc., mais aussi *sâmo*, *sâmon* = lat. *sêmen*.

Lith. *sēti (sēju)*, d'où *sēja*, semaille, *sētējas*, semeur, *sēklà*, semence, *sēmu*, *sēmene*, id., *pa-sēlis*, terrain ensemencé. Cf. irl. *síl*, cymr. *hil*.

Anc. sl. *sěti*, *sěiati*, russe *sieiatĭ*, ill. *sjati*, pol. *siać*, etc. De là l'anc. sl. *sětiie*, *sětva*, satio, et *sěmę*, russe, *siemia*, polonais *siemię*, illyr. *sjeme*, boh. *semeno*, etc., semence.

Le grec, qui manque seul à cette énumération, et qui emploie le verbe *σπείρω*,[1] possède cependant aussi la racine commune dans *σάω*, *σήθω*, cribler, c'est-à-dire répandre, ce qui est, en fait, sa signification primitive.[2]

Leo Meyer croit la retrouver dans le sansc. *sô*, proprement *sâ*, destruere, conficere, mais dont le sens originel serait, suivant lui, *jeter*, et qu'il considère, avec Benfey, comme une provenance de la rac. *as*, jacere.[3] C'est là, toutefois, une hypothèse bien hardie, et il semble préférable de recourir, avec Bopp, à la rac. *san*, donner, répandre, d'une forme primitive

[1] Cf. *σπόρος*, *σπέρμα*, semence, et la rac. scr. *spṛ*, *spar*, vivere (Dhâtup.), lat. *spiro*, spiritus, irl. *spré*, animation, esprit et bétail vivant. Il est naturel de considérer la semence comme vivante, et le cymrique *anian*, graine, sperme, dérive, comme *anal*, souffle, de la rac. scr. *an*, spirare, d'où *animus*, etc. — L'armén. *sprel*, semer, serait-il emprunté du grec ? Cf. aussi irl. *pór*, graine, de *spór*?

[2] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 354).

[3] Z. S., VIII, 250.

sâ, rapportée à la 5e classe, *sâ-nôti*, au lieu de la 8e, *sanôti*, etc.[1] Bopp compare, d'après cela, le goth. *sêths*, thème *sêdi*, avec le scr. *sâti*, don, la semence étant ce que l'on donne, ce que l'on confie à la terre.

Quoi qu'il en soit, la signification spéciale de semer est certainement propre aux langues européennes, et on n'en trouve aucune trace sûre en Orient. L'armén. *sermn*, graine, *sermanel*, semer, que l'on pourrait être tenté de comparer, est probablement un mot sémitique avec une terminaison arienne, comme on en trouve plusieurs dans le pehlwi. Cf. héb. *zâra'*, arabe *zarâ'a*, sparsit, sevit, *zera'*, chald. *zra'*, semen, etc., dont la ressemblance avec *sero* est purement fortuite. On pourrait mieux penser à l'ossète *thaun*, semer, rac. *tha*, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace ici la sibilante, comme quelquefois ailleurs.

2) Pour semer, dans le sens agricultural et physiologique (*gignere*) également, le scr. emploie la rac. *vap*, proprement jeter, répandre. De là, d'une part, *vapa*, *vapana*, *âvâpa*, *upti*, etc., ensemencement, *vaptar*, semeur, *vapra*, *vapri*, champ cultivé, etc., et de l'autre, *vapana*, sperme, *vaptar*, *vapra*, *vapila*, père, etc. Cf. zend *vap*, lancer, répandre, et *vip*, semen emittere.

En Europe, on ne trouve des traces un peu certaines de cette racine que dans cette dernière acception. Ainsi, j'ai déjà comparé avec *vapra*, genitor, l'anc. sl. *veprŭ*, ou *veprĭ*, illyr. *vepar*, le verrat ou sanglier, comme fécondateur (Cf. t. I, p. 465). Il faut, sans doute, y rapporter aussi, avec Benfey, le grec **ὀπύω**, **ὀπυίω**, coire cum femina, probablement dénominatif

[1] *Vergl. Gr.*, II, 499.

d'un subst. ϝοπυς = scr. *vapus*, le corps qui engendre.[1] Une application à l'agriculture ne se montre nulle part avec sûreté. Kuhn, il est vrai, croit reconnaître la rac. *vap* dans l'ancien allem. *uoban*, colere, exercere, d'où *uobo*, colonus, *uoberi*, cultor, le scand. *aefa*, all. mod. *üben*, etc.;[2] mais, d'une part, les labiales ne correspondent pas régulièrement, *b* étant = *bh* sanscrit, et non *p*, et de l'autre, la signification de *exercere*, restée seule en usage dans l'allemand moderne, et même celle de *colere*, paraissent différer un peu trop de *jacere* et *serere*.

3) Le pers. *kârîdan*, semer, afghan *karal*, id., se rattache sûrement à la rac. scr. *kṝ*, *kar*, jacere, jaculari, plutôt qu'à *kṛ*, *kar*, facere, le persan *kardan*. Les significations toutefois se confondent, et *kârîdan* se prend aussi dans l'acception de travailler, de même que *kâr* désigne également l'action de semer et de labourer, et *kurd*, *kurz*, un champ ensemencé et cultivé.

Il est curieux de voir les deux sens indiqués se réunir de la même manière dans l'irl. *cuirim*, erse *cuir*, semer, planter, mais aussi faire, agir, exécuter, forme sous laquelle se confondent les racines *kṝ*, et *kṛ*. De là, dans la première acception, l'irl. erse *cur*, *curachd*, seminatio. La neige, comparée à une semence qui tombe, est aussi appelée *cur*, comme en sanscrit *kara*, *karaka*, est le nom de la grêle, et comme en zend *vafra*, pers. *barf*, kourde *bâfer*, de *vaf* = *vap*, désigne également la neige.

[1] *Griech. Wl.*, I, 341.
[2] *Ind. Stud.*, I, 352.
[3] Justi, 267; huzv. *vafr*, afghan *vâvarah*, boukh. *berf*, etc.

ARTICLE III.

§ 197. LA MOISSON ET SES INSTRUMENTS.

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'un groupe européen principal, à côté duquel on peut signaler quelques analogies plus isolées avec l'Orient.

1) La racine verbale européenne paraît être *mâ*, avec une forme augmentée *mat*, *met*.

Dans le grec *ἀμάω*, moissonner, *ἀ* n'est qu'un préfixe qui figure quelquefois avec le sens de *ἀπο*, ou du sanscrit *ava*. De là *ἄμη*, faucille, *ἀμητήρ*, moissonneur, etc.[1]

L'anc. allem. *mahan*, allem. moy. *maien*, *maen*, *mêwen*, ags. *mawan*, anglais *mow*, etc., font présumer un verbe gothique *maian*, lequel serait à *mâ* comme *saian*, serere, à *sâ*, *vaian*, flare, à *vâ*.[2] Les dérivés germaniques sont l'ang.-sax. *maedh*, falcatio, angl. *math*, all. moy. *mât*, id., et foin, pré; l'anc. all. *amat*, *amad*, herbe nouvelle à faucher, *madari*, moissonneur, faucheur, etc. Le scand. *mâ* n'a que le sens plus général de *terere*, *atterere*, d'où *mâdr*, detritus.

La forme augmentée se trouve dans le latin *meto*, *messis*, *messor*; l'anc. irl. *meithel*, *metil*, bande de moissonneurs, *meta*, moisson (Corm., *Gl.*, 107), cymr. *medi*, moissonner, *medel*, troupe de moissonneurs, *medwr*, moissonneur; corn. † *midil*,

[1] De même Fick, 385. — Curtius, par contre (*Gr. Et.*[3], 301), part de la forme *ἀμά-ω*, avec le sens primitif de rassembler, et non de couper.

[2] Leo Meyer, Z. S., VIII, 261.

messor; armor. *médi*, *midi*, moissonner, couper, *méder*, etc. Cf. anc. slave *mesti* (*metă*), verrere, jacere, russe *metátĭ*, d'où *metlá*, pol. *miotla*, balai, etc.

Leo Meyer (loc. cit.) compare la rac. scr. *mi*, jacere, projicere, dejicere, delere, proprement *mâ*, au fut. *mâsyati*, au prét. *mamâu*, etc., rac. sans doute alliée à *mâ*, metiri, avec le sens primitif de diviser. Cette dernière présente aussi une forme augmentée d'une dentale dans le sanscr. *mâḍ*, le zend *mâdh*, le latin *mēto*, le gothique *mitan (mat)*, le lithuan. *matóti*, etc., ce qui le rapproche encore plus de *mâ* dans la première acception.[1]

C'est de la racine *lû*, secare, que le sanscrit fait dériver les divers termes relatifs à la moisson, ainsi qu'au butin, tels que *lu*, *lava*, *lavana*, *lûni*, coupe, moisson, *abhilâva*, action de couper le blé, *lavâka*, *lavitra*, faucille, *lôtra*, butin, etc. J'ai déjà remarqué (Cf. t. I, p. 623) qu'un des noms ariens de la caille et de l'alouette se rattache à la racine *lû*, et désigne l'oiseau qui coupe les épis, l'oiseau moissonneur. Aux termes comparés il faut ajouter le grec λαῖος, de λαϝιος, espèce de caille, suivant Aristote (*Hist. anim.*, IX, 19). D'autres analogies prouvent plus directement encore cette application à la moisson, au temps de l'unité arienne. Ainsi le grec λῆϊον, λαῖον, la moisson sur pied, exactement le sanscrit *lavyam*, n., metendum, secandum. Le scandinave *liâ*, pour *livâ*, désigne l'herbe nouvellement coupée, et *liâr*, de *livâr*, faux, semble provenir comme l'afghan *lur*, faucille, d'un thème *lavara* = *lavitra*, l'instrument qui coupe.[2] L'armoricain *lévé*, rente

[1] Le goth. *maitan*, couper, est à *mâ*, ἀ-μάω, comme *mitan*, mesurer, est à *mâ*, id.

[2] Cf. Bugge (Z. S., 20, 10), scand. *lé*, pour *lei*, primit. *lĕva*, *lĕvan*;

annuelle de bien-fonds, a eu peut-être le sens primitif de moisson.

3) Le scr. *stambaghna*, ou *-ghana*, *stambahanana*, faucille, est composé de *stamba*, javelle, touffe d'herbe, etc., et de *han* (*ghan*), cædere, dejicere. Cette racine, qui en zend devient *zan*, se retrouve, avec le sens de moissonner, dans l'ancien slave *jĕti (jină)*, russe *jatĭ (jnu)*, pol. *źąć* (*źnę*), et avec *j* pour *z* et *h*. De là beaucoup de dérivés, tels que l'ancien slave *jĕtva*, moisson, *jĕtelĭ*, moissonneur, russe *játva* et *jatelĭ*, id., *jnetsŭ*, moissonneur, *jinanie*, moisson, polonais *żęcie*, *żniwo*, moisson, *żonąć*, donner un coup de faucille, etc., etc. — Le *gh* primitif de la racine est resté dans l'alban. *ghanni*, moisson. Cf. lithuan. *genĕti* (*genú*), tailler, frapper, etc.

4) Au sansc. *bal*, fruges in granario reponere (Dhâtup.); to hoard grain (Wilson), d'ailleurs sans dérivés, paraît correspondre le lith. *walyti (walau)*, faire et rentrer la moisson, *walimas*. Le sens primitif de la racine reste obscur. Je ne sais si le gaulois *vallum*, suivant Pline, un char à rentrer la moisson,[1] a quelque droit à un rapprochement.

5) Une coïncidence plus sûre, bien qu'isolée, est celle du pers. *ban*, *banû*, moisson, avec l'irland. *buain*, id., de *buainim*, moissonner, couper, tondre, frapper, d'où aussi *buainire*, moissonneur. Cf. *beanaim*, avec le même sens,[2] et *banaim*, *bainim*, abattre, enlever, piller, ainsi que l'armor. *béna*, tailler. La racine verbale paraît manquer en persan, comme en sanscrit où elle devrait être *bhan*, si l'on compare le gr. *Φένω*, *Φόνος*, le goth. *bani*, blessure, *banja*, coup, l'ang.-sax. *benn*, vulnus,

liâr, nom. sing., serait provenu du pluriel *liâr*, pour *lévar*, et non d'un thème *lavará*.

[1] *Hist. Nat.*, XVIII, 30.

[2] Anc. irl. *ben*, cæsio, occisio (Z.[2], 37, 44).

bâna, interfector, scand. *bani*, mors et percussor, *benia*, vulnerare, etc.

§ 198. LA FAUX, LA FAUCILLE.

J'ai parlé déjà du scr. *lavitra*, *lavâka*, aussi *lavâṇaka*, faucille, de *lû*, couper, moissonner, en comparant l'afghan *lur* et le scand. *liâr*. Les autres noms varient beaucoup et ne donnent lieu qu'à un petit nombre d'observations.

1) Le persan *sifâlah*, *sufâlah*, faucille, est pour *sfâlah*, avec une voyelle intercalée pour remplacer le groupe initial *sf* = *sp*, *çp*, qui manque au persan, comme en général, les combinaisons de l'*s* initiale avec une autre consonne. Cf. *safêd*, *sapêd*, blanc = zend *çpaêta*, etc. Ce mot se rattache ainsi très-probablement à la racine sanscr. *sphal*, concutere ; cf. anc. allem. *spaltan*, findere, *spalt*, fissure, etc., erse *spealt*, assula, irland. *spealtaim*, findo, etc. La racine simple se retrouve encore dans l'irland. *spealaim*, couper, moissonner, d'où *spealadoir*, moissonneur, et *speal*, faucille, exactement le pers. *sifâlah*.[1]

2) Le grec *ἅρπη*, faux, est sans doute pour *σαρπη*, comme l'indique le latin *sarpo*, émonder, d'où notre *serpe*, et surtout l'anc. sl. *srŭpŭ*, faux, russe *serpŭ*, illyr. *sarp*, polon. *siérp*, boh. *srp*, etc. C'est là sans doute un nom fort ancien, mais d'une origine encore incertaine. Pott conjecture, pour le grec, un composé du préfixe *ἁ* = scr. *sa*, cum, avec la rac. *rap*, qui

[1] Irl. moy. *spel*, faucille (Corm., *Gl.*, 149). – Stokes y compare l'éol. *σπαλίς*.

se montre dans *rapio* et ailleurs.[1] D'après cela l'*s* des termes slaves ne serait également qu'un préfixe, et on pourrait comparer l'ang.-sax. *rifter*, faux, moissonneur, de *ripan*, moissonner, *rip*, moisson, etc., ainsi que le lat. *irpex*, *urpex*, sorte de hoyau, extirpateur. Kuhn, par contre, s'appuie de quelques exemples d'une substitution de *s* à un *sk* primitif, comme l'anc. allemand *sarf*, acéré = *scarf*, le latin *sirpus* = *scirpus*, etc., pour ramener les noms de la faux à une rac. *skarp* (Cf. *scalpo)*, dont l'*s* se supprimerait dans le lat. *carpo*, le gr. *κάρπος*, *καρπίζω*, etc. Cela le conduit à rapprocher de *ἅρπη* (macédonien *γόρπη*), pour *σκάρπη*, le scr. *çalpa*, qui ne désigne, il est vrai, qu'une arme de jet, une espèce de flèche, mais qui joue dans un mythe indien le même rôle que la *ἅρπη* dans celui de l'émasculation d'Uranus par Kronus.[2] Ces considérations ingénieuses seraient bien propres à entraîner la conviction, n'était le slave *srŭpŭ*, qu'il faudrait aussi faire provenir de *skrŭpŭ*. Peut-être, après tout, que l'opinion de Grimm qui rattache *ἅρπη* et *srŭpŭ* à *ἕρπω*, *serpo*, le scr. *sṛp*, est encore la mieux fondée, car il était naturel de comparer la faux courbe à un serpent qui se glisse entre les tiges pour les abattre.[3] Les flèches aussi sont souvent comparées à des serpents dans la poésie indienne, et il ne serait pas impossible que *çalpa* fût pour *salpa* et *sarpa*, par la substitution fréquente du *ç* à l'*s*.[4]

[1] *Et. F.*, II, 123.
[2] Z. S., IV, 22.
[3] *Gesch. d. d. Spr.*, p. 303.
[4] Mais voici que le mot *çalpa* même menace de disparaître, depuis que le D. P. (t. VII, 109) donne *çalpa*, *çalpaka*, comme des fausses leçons pour *çalya*, *çalyaka*.

§ 199. LA FOURCHE.

La variété des noms de la fourche n'est pas moins grande que pour la faux, et les rapprochements que l'on peut faire se réduisent aux suivants.

1) Le scr. *gabhasti* désigne un timon fourchu, une limonière, et dans un passage du Rigvêda, un carreau de foudre à deux pointes (D. P., v. c.), de sorte que son sens propre a dû être celui de fourche. Il s'applique aussi à la main, par suite de l'analogie de forme. La racine est *gabh*, *gambh* = *ģabh*, *ģambh*, oscitare, d'où dérivent plusieurs noms d'objets divers qui s'ouvrent, bâillent, s'écartent pour saisir ou engloutir, comme *gabha*, fente, vulve, *gambhan*, gouffre, profondeur, *ģambha*, gueule, dent, cf. γόμφος et anc. sl. *zăbŭ*, etc. Kuhn en a traité en détail dans un intéressant article de son journal sur la racine en question (Z. S., I, 123), et aux exemples de dérivés qu'il donne, il faut ajouter l'irl.-erse *gab*, *gob*, bouche, bec, de *gamb* = *ģamba*, et d'où vient le français *gober*. Kuhn y rapporte aussi le nom germanique de la fourche, anc. allem. *kapala*, *gabala*, scand. *gaffal*, ags. au plur. *gaflas*, les fourches pour le gibet, angl. *gallows*, et pour le faîte d'un toit, goth. *gibla*, scand. *gafl*, anc. allem. *gibil*, etc. Ces formes font présumer un thème scr. *gabhala*, synonyme de *gabhasti*, lequel se retrouve également dans les langues celtiques, anc. irlandais *gabul*, fourche (Z.[2], 768), mod. *gabhal*, *gobhal*, erse *gobhlag*, *gobhlan*, cymr. *gafl*, *gaflach*, armor. *gavl*, *gaol*. Il est à remarquer qu'ici la racine verbale s'est maintenue dans l'ancien irl. *gabim*, capio (Z.[2], 429), maintenant *gabhaim*, en cymr. *gafael*,

capere, etc., le sens transitif de *capere* appartenant aussi, d'après Kuhn, au scr. *ǵambh* (l. c., p. 127).[1]

A côté de *ǵabh*, *ǵambh*, on trouve en sanscrit les formes sans aucun doute plus primitives *ǵṛbh*, *ǵṛmbh*, bâiller, s'ouvrir, d'où *ǵṛmbha*, bâillement, *ǵṛmbhita*, ouvert, épanoui, bâillant, etc. Il est évident, d'après cela, que la rac. vêdique *gṛbh*, capere, c'est-à-dire s'ouvrir pour saisir, est originairement identique à *ǵṛbh*, *ǵabh* et *gabh*. Les affinités de cette racine *gṛbh* s'étendent fort au loin, et il serait intéressant de mettre en regard ses dérivés divers avec ceux de la rac. *gabh*. Je ne puis m'attacher ici qu'aux termes qui concernent la fourche et les instruments analogues.

A *gṛbh* correspond l'anc. slave *grabiti*, rapere, russe *grabiti*, polon. *grabić*, etc.; de là le polon. *grabki* (plur.), fourche à plus de deux pointes. L'anc. allemand *chrapho*, trident, se lie de même à la rac. *chrap*, conservée *chripsjan*, rapere, scand. *krabba*, attrectare. En irlandais, *grabaim* signifie arrêter, empêcher, c'est-à-dire saisir, et la fourche est appelée *grápa*, *grápadh*. Cf. *grabach*, *grobach*, dentelé. La racine est ici *gramb*, à cause du *b* non aspiré, mais *gribh*, doigt, se rapporte à *gṛbh*.

Les noms germaniques du peigne, angl.-sax. *camb*, scand. *kambr*, anc. all. *champ*, etc., se rattachent à la rac. *gambh*, et de même en slave, on voit provenir de *grab* ceux du peigne

[1] Ce nom de la fourche était aussi sûrement gaulois, à en juger par ceux de plusieurs rivières bifurquées. Ainsi *Gabellus* (Pline, 3, 20, 4), affluent du Pô, peut-être la Secchia, d'après Mannert (XI, 104). Τριγάβαλοι (Polybe, 2, 16, 11), localité à l'embouchure du Pô, probablement à Ferrare, où il se divise en trois branches. *Gapellus* (au XIII[e] siècle), le Gapeau (Var). Cf. en Vannes, le *Stergavale* ou *-gaule*, ruisseau fourchu (*Cartul. Redon.*, XII[e] siècle), et, en Irlande, *Gabhal*, rivière (*Leab. n. Ceart*, 214), et *Abhainn gabhla*, rivière de la fourche, maintenant *Owengowle*, dans le Galway.

et du râteau, en russe *grébenĭ* et *grabli* (plur.), en pol. *grzebien* et *grabie*, en illyr. *grebuglia*, râteau, cf. lith. *greblys*, id. Ici encore se placent l'irland. *sgrabán*, étrille, et *crib*, cymr. *crib*, armor. *kríb*, peigne, avec *c* pour *g*.

Ces rapprochements ont ceci d'intéressant qu'ils indiquent que les formes *gṛbh*, *grabh* et *gabh* ont dû coexister au temps de l'unité arienne, fait qui se reproduit aussi pour d'autres racines dont l'altération avait déjà commencé.

2) L'ossète *sagoi*, fourche, se rattache au scr. *çâkhâ*, *çikhâ*, branche, en pers. *shach*, *shag*, etc. (Cf. t. I, p. 232.) Le même rapport existe entre le lith. *száke*, fourche, et *szakà*, branche, évidemment parce que l'on confectionnait l'instrument avec une branche fourchue.

§ 200. LE CHAR ET SES PARTIES.

Je place ici le char, qui sert à rentrer la moisson, et dont l'origine se lie sûrement aux besoins de l'agriculture, bien que son rôle ait pris dans la suite plus d'extension.

Comme l'invention de la charrue, celle du char se perd dans la nuit des temps mythiques, et nous le trouvons mis en œuvre chez les principaux peuples anciens dès l'aurore de leur histoire. Non-seulement le char rustique, mais le char de guerre, dont la construction devait être plus soignée, figure déjà dans les traditions et sur les monuments de l'Egypte et de l'Assyrie, et tient une grande place dans les épopées de l'Inde et

[1] Les noms de la fourche et du peigne se confondent dans le pers. *shânah*. Cf. *shanah*, *shinah*, fourche. et *shanîzah*, peigne, arménien *sandr*. Ce sont les corrélatifs du gr. ξανίον, peigne, de ξαίνω, peigner. Cf. scr. *kshan*, lædere, frangere.

de la Grèce. Les Romains le trouvèrent en usage chez les Gaulois et les Bretons insulaires, et les Germains, comme les Scythes, avaient des chariots ambulants qui transportaient leurs familles, et qu'ils utilisaient pour la défense de leurs camps. Les Chinois et les Grecs attribuaient l'invention du char et de la charrue à un même personnage mythique, ceux-là à leur roi Chin Noung, ceux-ci à la déesse Cérès. Il est probable que ces deux inventions ont surgi d'une manière indépendante chez plusieurs races d'hommes, et que le char, en particulier, a différé dans sa construction suivant le genre de services qu'il était appelé à rendre. Ce qui paraît certain, c'est que les anciens Aryas l'ont bien inventé de leur côté, et porté déjà à un certain degré de perfection; car ses noms, ainsi que ceux de ses parties principales, sont purement ariens et s'accordent d'une manière remarquable dans toutes les langues de la famille.

A) *Le char en général.*

Ses noms forment deux groupes presque également étendus.

1) Scr. *vaha, vâha, vahya, vahana, vâhika.*

Zend *vâsha*, au nom. *vâkhsô*, de *vaz* (= scr. *vah*) et *vaksh* (Justi, 275). — Huzv. *vâsh.*

Gr. *ὄχος, ὀχεῖον, ὄχημα*, pour *ϝοχος*, etc.

Lat. *vehiculum, vehēla, vectabulum.*

Irl. † *fén* (Zeuss [2], 19), contracté de *feghen* = scr. *vahana.* — Cymr. *gwain.*[1]

[1] Cf. *cywain*, vehere, ire, *cy-wain*, comme *ar-wain*, ducere, *amwain*, circumducere. Glück (*Neue Jahrb.*, 1864, p. 599) y rattache le gaulois *covinnus*, char, de *co-vignos.*

Ang.-saxon. *waegen*, *waen*, scand. *vagn*, *wŏgur*, anc. allem. *wagan*, etc.

Lith. *ważis*, *ważelis*, *weżimas;* lett. *vezka.*

Anc. sl. et russe *vozŭ*, pol. *wóz*, illyr. *voz*, *vozenie*, etc.

La racine de tous ces termes est le scr. *vah*, ferre, vehere, dont j'ai déjà comparé ailleurs les divers corrélatifs (Cf. t. I, p. 157). Le char était appelé *le porteur*, comme, en sanscrit, le bœuf, *vâhya*, *vahati*, *vahatu*, et le cheval, *vâha.*

2) Scr. *ratha*, *rathya*, char et roue.

Zend *ratha*, char.

Lat. *rota*, id. et roue.

Gaulois *rêda*, char (Fortun., *Carm.*, III, 22), *reta* (Isid., *Orig.*, XX, 12), *rita* (?), roue, dans *petorritum*, char à quatre roues (Aul. Gel., 15, 20 ; Quintil., 1, 5).

Anc. irl. *riad* (Z.², 18) = *rêda ;* *roth*, *roith*, roue; erse *roth*, *rothan*, *rathan.*

Cymr. *rhodawr*, *rhodawg*, char; *rhod*, roue, corn. *roz*, armor. *rôd.*

Ang.-sax. *rad*, char; scand. *reid*, id.; anc. all. *rad*, roue.

Lith. *rátas*, roue.

Comme il n'existe en sanscrit aucune racine *rath*, le subst. *ratha* dérive sans doute par le suffixe *tha*, d'une racine de mouvement de *râ* (*râti*, Naigh., II, 14, *gatikarma)*, d'où *ra*, m., vélocité, et *rî*, f., mouvement (Wilson, Dict.). D'après cela, l'irl. *reathaim*, *rithim*, courir, doit être un dénominatif de *réth*, cursus (Z.², 11), tout comme l'armor. *rédek*, courir, de *réd*, *rét*, course, flux, etc.[1]

[1] Le D. P. indique trois racines de mouvement proposées pour *ratha*, savoir *ar*, *rañh*, et *ram*. Cf. le zend *râthma*, route, que Justi (256) rapproche de *ratha.*

3) A côté de ces deux noms principaux, il en est d'autres qui n'offrent que des rapports plus isolés. J'en ajoute ici quelques-uns.

a) Scr. *anas*, char, plus spécialement à transporter les fardeaux. De là *anaḍvâh*, taureau, *anaḍvâhî*, vache, currum trahens. La racine paraît être *an* (*aniti*), ire (Naigh., 2, 14).

Ebel compare le gr. *ἀπ-ήνη*, char (Z. S., VI, 431). — Le lat. *onus,-eris*, est exactement = *anas*, mais ne signifie plus que fardeau. — L'irl. *án*,[1] vase, coupe, se lie peut-être à ce nom du char, de même que *ian*, vase, correspond au scr. *yâna*, char, véhicule, de *yâ*, ire.

b) Scr. *yôga*, *yuģya*, char, de *yuģ*, jungere (Cf. plus haut l'article du joug).

Gr. *ζεῦγος*, *ζευγεῖον*, id.

Le kirgise *ģiuk*, char, bachkire *ģiok*, turc de Kazan *iuk*, provient sans doute des noms persans du joug, déjà mentionnés.

c) Le gr. *καπάνη*, char thessalien, semble répondre, quant à sa racine, à l'anc. irlandais *cap*, char (Corm., *Gl.*, 32), et cette racine ne peut guère être que le scr. *kap*, *kamp*, *ćap*, *ćamp*, ire, tremere (Cf. p. 430 et 456).

D'autres noms du char se rattachent à quelqu'une de ses parties, et reviendront plus loin.

B) La roue.

Le nom principal de la roue, scr. *ratha*, etc., a déjà été examiné. Je fais suivre quelques rapprochements plus partiels.

[1] Corm., *Gl.*, 7, au plur. *âna*. Stokes, ib., présume la perte d'un *p* initial, et compare le sc. *pâna*, vase à boire, de la rac. *pâ*.

1) Scr. *ćakra*, roue, cercle, disque, *çakrî*, roue.

Pers. *ćarch*, *ćarchah*, roue, *ćarch*, *ćak*, char; armén. *garkh*, char.

Grec κύκλος, cercle, et, comme en persan, par métathèse, κίρκος, κρίκος, καρκίνος, etc.; latin *circus*. Cf. cymr. *cylch* et *cyrch*, *cyrchell*, cercle, peut-être du latin, comme l'irl. *ciorcal*, et sûrement l'ang.-sax. *circol*.

Le D. P. ne s'explique pas sur l'origine de *ćakra*, que Schleicher regarde comme une réduplication de *ćar*, ire,[1] mais si *ćakra* est pour *kakra*, on le rapporterait peut-être mieux à la rac. *kak*, instabilem esse, vacillare (Dhâtup.),[2] *kank* = *ćanć*, ire, tremescere (Cf. *ćakita*, tremblant, effrayé, et *ćankura*, char, ainsi que le pers. *ćak*, id.). Dans l'une ou l'autre supposition, le sens obtenu de mobile, vacillant, indique la priorité de celui de roue sur celui de cercle.[3]

2) L'anc. slave *kolo*, au plur. *kola*, char, russe *koleso*, d'où notre *calèche*, etc., appartient sans doute à *ćar*, *ćal*, ire, vacillare ; cf. *ćala*, mobile, *ćalana*, pied = anc. sl. *kolěno*, genou, et le verbe dérivé *kolěbati*, *-biti*, movere, agitare. — L'irland. † *cul*, char (Corm., *Gl.*, 39), se rattache également à cette racine, dont le scr. *kul*, continuo procedere, ne semble être qu'une forme modifiée. Cf. gr. κυλίω, κυλίνδω, circumagere. Le sansc. *kula*, troupe, multitude, famille, peut n'avoir signifié primitivement que cercle et roue, de même que *ćakra* et *maṇ*-

[1] *Slav. Form.*, p. 94.

[2] De là, peut-être, le gr. κακός, primit. lâche, tremblant.

[3] Fick (51) présume, comme forme primitive, *kvakra*, d'un *kvar* hypothétique = *skar*, id., tourner ; et compare, outre κύκλος, l'anglo-saxon *hveohl*, pour *hvehvol*, anglais *wheel*. Cf. les vues différentes de Curtius (*Gr. Et.*[2], 150), ainsi que notre vol. I, p. 486, où j'ai présumé une origine imitative du bruit de la roue. Le persan *ǵarǵar*, char, est aussi une onomatopée. Cf. scr. *ǵar*, craquer, pétiller, etc.; ainsi que *ghushṭra*, char, de *ghush*, crier, craquer (D. P., d'après Wilson).

ḍala, réunissent ces divers sens. Un des noms sanscrits du potier, *kulâla*, en pers. *kulâl*, *kalâl*, semble justifier pour *kula* l'acception de roue, puisque le potier est aussi appelé *ćakrin*, qui a une roue, de *ćakra*.

3) Scr. *maṇḍala*, roue, cercle, disque, globe, monceau, multitude, etc.

Aufrecht a comparé le scand. *möndull*, rota, axis rotarum (Z. S., I, 473). En l'absence d'une racine qui fournisse une explication (*maṇḍ* ne signifie que *ornare*, *vestire*, *dividere*, etc.), Kuhn croit à une altération de *manthala*, rac. *math*, *manth*, agitare,[1] conjecture que semble appuyer le russe *motalĭnitsa*, *motória*, *motushka*, dévidoir, moulinet à dévider, de *motátĭ*, dévider, pol. *motać*, allié à *math*.

4) Scr. *dalbha*, roue, probablement d'une racine *dṛbh*, *darbh*, que donne le Dhâtup. avec le sens de *timere* seulement, mais qui a dû signifier primitivement *tremere*, *vacillare*, d'après l'analogie du lith. *drebĕti* (*drebù*), trembler, *drebùs*, tremblant, *draubinti*, agiter, branler, etc.; russe *driabietĭ*, trembler, s'ébranler ; goth. *drobjan*, agiter, *drobnan*, être agité, etc. — Cf. aussi scr. *dṛmbhâ*, roue (Wilson).

Comme le nom de la roue passe quelquefois au char, je crois pouvoir rapprocher de *dalbha* l'irl. *drabh*, *drubh*, char, si toutefois il n'appartient pas à la rac. *dru*, courir.

5) Pers. *kundah*, roue (de potier). Cf. scr. *kuṇḍa*, vase rond, *kuṇḍala*, cercle, anneau.

A cette dernière forme, ou plutôt à un thème *kuḍala*, répond l'irl.-erse *cuidheal*, roue.

[1] *Die Herabh. d. Feuers*, p. 7.

C) Le moyeu.

La diversité est ici plus grande, parce que le moyeu a été comparé tour à tour à des objets dont il rappelait la forme. Ainsi, l'erse *cíoch* est une mamelle, le pol. *piasta*, un poing, en russe *piastĭ*, le russe *stupitsa*, un petit mortier, etc. D'autres noms sont caractéristiques, comme **πλήμνη**, le plein de la roue, de **πλῆμι**, **πλέω**, ou **κνοὴ**, **χνόη**, la partie qui frotte et grince, de **κνάω**, **χναύω**. Le lat. *modiolus* est le milieu de la roue, le lithuanien *stebulys*, de *stebyti*, arrêter, fixer, le support des rais, etc. Un nom seulement peut être considéré comme vraiment ancien.

1) C'est le scr. *nâbhi*, *nâbhî*, moyeu et ombilic. Cf. *nabhîla*, le creux de l'ombilic, le pers. *nâf*, kourde *nafk*, le gr. **ὀμφαλος**, lat. *umbilicus*, l'irl. † *imbliu* (Corm., *Gl.*, 93), gén. *imlenn;* mod. *uimleac*, *imleog*, erse *iomlag*, l'ags. *nafel*, anc. allemand *napalo*, etc. Très-souvent, ce nom de l'ombilic s'emploie figurément pour désigner le centre d'un objet, comme de la terre, du bouclier, etc.; mais l'application spéciale au moyeu de la roue se retrouve dans les langues germaniques, anglo-saxon *nafa*, *nafu*, anglais *nave*, anc. allem. *naba*, mod. *nabe*. Il est à remarquer que ces noms du moyeu sont féminins, tandis que ceux de l'ombilic, distincts aussi par le suffixe, sont masculins, ce qui indique une séparation très-ancienne des deux significations.

Les Cymris emploient, dans le double sens ci-dessus, leur mot *bogel*, qui, étranger d'ailleurs aux autres langues

ariennes, semble resté en rapport avec l'albanais *botziel*, moyeu.

2) Un rapprochement beaucoup moins sûr se présente entre le scr. *piṇḍi*, *piṇḍikâ*, moyeu, litt. monceau, masse = *piṇḍa*, de *piṇḍ*, coacervare, colligere, d'où aussi *piṇḍala*, *piṇḍila*, jetée de terre, digue, etc., et l'armoric. *peñdel* ou *beñdel*, moyeu, à côté de *moell*, le lat. *modiolus*. Si la ressemblance est fortuite, elle est certainement curieuse.

Les autres parties de la roue, le cercle, la jante, le rais, ne m'ont offert aucun cas de rapprochements.

D) L'essieu.

Ici l'accord des langues est aussi complet que pour les deux premiers noms du char. Ainsi :

1) Scr. *aksha*, essieu, et, par extension, roue, char.

Gr. *ἄξων*, *-ονος*. Cf. *ἄμαξα*, char, *ἄμ* = *sam*, c'est-à-dire qui a un essieu.

Lat. *axis*.

Irl. *aisil*, essieu, *ais*, char, comme *aksha*.

Cymr. *echel*, armor. *hael*, *aël*.

Ang.-sax. *aex*, *eax*, scand. *âs*, anc. all. *ahsa*, etc.

Lith. *aszis*.

Anc. sl. et russe *osĭ*, pol. *os*, boh. *os*, *wos*, etc.

La racine est peut-être *aksh* = *aç*, penetrare, occupare, parce que l'essieu traverse les moyeux.

2) Une coïncidence isolée est celle du sansc. *mûla*, proprement racine, principal, qui désigne l'essieu dans le composé

mûlavibhuġa, char, litt. qui fait tourner l'essieu (*what bends the axle*, Wilson), avec l'irl.-erse *mul*, essieu.[1]

E) Le timon.

Deux des noms du timon ont des droits à remonter à l'époque primitive, bien que ni l'un ni l'autre n'offrent des coïncidences directes entre l'Orient et l'Occident.

1) Le sansc. *dhur*, m., désigne, soit le timon, soit le joug, ou quelqu'une de leurs parties. Ainsi, d'après D. P., *a*) la partie du joug qui est placée sur l'épaule de l'animal, puis improprement le fardeau porté ; aussi *dhura* = *bhâra ; b*) l'extrémité antérieure du timon, aussi *dhura*, *dhurya* ; puis, en général, le devant, l'avant, la première place, la place d'honneur. De là une abondance de dérivés et de composés, parfois avec des extensions de sens au moral. Ainsi *dhurya*, *dhurîṇa*, *dhaurêya*, adj., propre à l'attelage, et animal de trait ; *durdhur*, adj., impropre au joug, *sudhur*, *-ra*, adj., le contraire, et bon cheval de trait ; *sadhura*, adj., attelé au même timon, puis en général, bien d'accord (*einträchtig*), *pratidhura*, m., second cheval au timon, et le contraire *apratidhura*, cheval sans compagnon bien appareillé ; *sarvadhurîṇa*, propre à tout attelage, *êkadhurîṇa*, adj., (char) à un cheval (*einspännig*), *dhuraṅdhara*, porteur du joug, etc.

Les composés les plus remarquables par l'extension au moral de leur signification propre, sont, outre *sadhura*, cité plus haut, *uddhura*, adj., délivré du timon, puis content, joyeux,

[1] D'après le D. P., le composé sanscrit signifierait : qui courbe les racines (*mûla*), ce qui rendrait illusoire le rapprochement avec l'irlandais.

svadhur, adj., qui a son propre timon = indépendant ; *vidhura*, adj., sans timon, en parlant d'un char (*ratha*), puis, en général, désemparé, endommagé, abandonné, isolé, abattu, misérable, d'où *vidhuratâ*, privation, misère.[1]

Ce nom du timon, *dhur*, *dhura*, sans doute de la rac. *dhar*, porter, soutenir, maintenir, ne paraît pas se retrouver comme tel en dehors du sanscrit ; mais des traces indirectes semblent en être restées dans le grec et l'irlandais.

Un synonyme de *vidhura* est *adhura*, sûrement : sans timon,[2] auquel répond exactement, pour la forme, ἀθύρος, mais avec le sens, au moral, de sans frein, effréné, libre, joyeux. De là ἀθυρέω, -ρω, jouer, se divertir, se jouer de, faire en se jouant (Cf. ἀθυμέω, de ἀθύμος, sans courage), ἄθυρμα, jeu, jouet, ἀθυρόγλωσσος, ou -στομος, bavard, etc. Au point de vue grec, on a expliqué ce mot par ἀθυρα, sans porte ; mais si l'on compare le sanscrit *uddhura*, joyeux, content, libre, composé avec *ud*, ex, ici de même valeur que l'*a* privatif, on reconnaîtra que l'image du timon convient mieux que celle de la porte pour les significations indiquées. Il est très-probable, d'après cela, que θύρος a été le corrélatif de *dhura*.[3]

[1] L'accord de ces composés, quant à leurs significations, témoigne bien d'un emploi constant de *dhura*, comme timon ou joug. Cependant le D. P. incline à séparer *vi-dhura*, appliqué au char, de *vidh-ura*, abandonné, délaissé, isolé, en le rapportant à une racine *vidh*, *vindh*, manquer de, être privé de, nouvellement signalée par Roth, et d'où dériverait aussi *vidhavâ*, la veuve, à l'article de laquelle la question reviendra.

[2] Je dis sûrement, parce que dans le D. P (I, 155), probablement par une négligence typographique, le sens du mot est resté en blanc, bien qu'il soit divisé en *a-dhura*, et que le D. P., au mot *dhura*, y renvoie comme à un composé analogue aux autres. Ni l'errata, ni le supplément du t. V, ne relèvent cette omission.

[3] Ce θύρος se trouve peut-être encore dans διθύραμβος, chant à

Une autre trace, peut-être indirecte, de *dhur* a été signalée par Stokes dans l'irlandais du vieux glossaire *Dúil laithne* (Goid.[2], 81), où l'on trouve *daur-ailm*, bœuf, et *dur-aibind*, vache. Stokes compare le scr. *dhurya*, *dhurîṇa*, bête de somme; mais on pourrait aussi y voir directement *dhur*; car *daur-ailm* paraît signifier : bétail de joug ou de timon (Cf. *almha*, troupeau de vaches, O'Don., *Gl.*; *alma*, armenta, Dict. d'Ed.; *ailmhin*, troupeau, O'R.), et *dur-aibind*, avec *aibind*, amœnum (Corm., *Gl.*, 10), a pu désigner la vache comme *docile au joug* ou *au timon*. Cf. plus haut le synonyme sanscrit *sudhur*, *sudhura*.

2) L'autre nom du timon, européen seulement, se rattache par sa racine à l'Orient, sans y avoir de corrélatif à moi connu. C'est l'ang.-saxon *thixl*, *thisl*, anc. allem. *dîhsala*, all. *deichsel*, qui, rapproché de *dehsa*, *dehsala*, hache, conduit avec sûreté au sansc. *taksh*, tailler, façonner, fabriquer; en zend *tash*, id. Cette racine, qui manque au germanique, se retrouve bien dans l'anc. slave *tesatĭ*, et le lith. *taszyti*, où elle donne naissance à des noms de la hache, mais pas du timon.[1] Cf. plus loin la hache. A la même racine, conservée cette fois dans *texo*, se rattache le latin *tēmo*, pour *texmo*, *tesmo*, comme *tēlum*, pour *texlum*, *tēla*, pour *texla*. Le timon est ainsi la pièce de bois, taillée, façonnée.

vers libres, où *δι* pour *δία*, comme en latin *di*, *dis*, exprimerait la séparation, et où *-βος* répondrait au sansc. *ga*, qui va, à la fin des composés. Cf. la rac. *βα* = *ga*, dans *βῆμι*, *βῆμα*, *βαίνω*, *βατός*, etc.; ainsi que les composés analogues sanscrits, *turañga* (*turam*, adv. + *ga*), rapide, *patañga*, qui va en volant, *plavañga*, qui va en sautant, etc. Le *δι-θύραμ-βος* serait ainsi le chant libre, dégagé du timon ou du joug de la versification régulière.

[1] L'anc. sl. *tesŭ*, asser, peut avoir désigné le timon, comme en cymr. *llâth (cerbyd)*, perche du char, armor. *gwalen-garr*, id., anglais *pole*, etc.

ARTICLE IV. LA PRÉPARATION DES CÉRÉALES.

§ 201. LE BATTAGE ET L'AIRE.

La récolte enlevée sur le char était amenée à l'aire, ou mise en réserve pour le moment du battage. On sait que cette opération s'exécutait de plusieurs manières, suivant les temps et les lieux. On pilait les épis dans un mortier, on les battait avec le fléau, ou bien on les faisait fouler sur l'aire par des bœufs ou des chevaux qui tournaient en cercle. Ce dernier procédé a été surtout en usage chez les peuples de l'Orient, ainsi qu'en Grèce, où l'emploi du fléau était inconnu. Aussi ce dernier n'a-t-il de nom ni en grec, ni en sanscrit. Dans le nord de l'Europe, et par suite du climat, c'est le battage en grange qui était généralement usité. On comprend que, par l'effet même de cette diversité de procédés, les termes qui se rapportent au battage ont dû varier considérablement. Il ne faut donc s'attendre ici qu'à des rapprochements isolés et, par conséquent, plus ou moins douteux.

1) Le scr. *kaḍ*, *kaṇḍ* (*kâḍayati*, *kaṇḍayati*), peut-être un dénominatif, signifie grana extrahere, et findere. Cf. *khaḍ*, *khaṇḍ*, frangere, conterere. De là *kaṇḍana*, l'action du verbe, la balle du grain, le mortier à battre le grain, et *kaḍatra*, sorte de vase sans doute analogue.

Le *ḍ* cérébral semble ici avoir remplacé, comme dans d'autres cas, un *d* dental, si l'on compare le gr. *κεδάζω*, fendre, diviser, le lith. *kedēti*, se fendre, et *kāsti* (*kandù*), mordre, etc. On peut donc, sans invraisemblance, comparer l'irlandais *cá-*

thaim, *cáithim*, vanner, c'est-à-dire séparer le grain de la balle, avec *th* pour *d*, comme dans *ithim* = *admi*, *edo*, etc. De là, de même qu'en sanscrit, le nom de la balle, *cáth*, *câith* ou *cáidh*, et celui du van, *caiteach*, pour *cainteach*, à cause du *t* non aspiré. La nasale se retrouve dans l'armor. *kañta*, vanner, et *kañt*, van.[1]

Les termes suivants ne concernent que les langues européennes.

2) Latin *trīturo*, forme redoublée de *tero* (*trivi*, *tritum*), d'où *trībulum*, fléau à battre, *trīticum*, blé, etc. — A *tero*, broyer, fouler, etc., répondent le grec τείρω, l'ancien slave *trěti*, le lithuanien *triti*, le cymr. *tòri*, armor. *terri*, etc. Au sens plus spécial se rattache l'irland. *tioramh*, battage du blé. Les langues germaniques s'y lient de plus loin par leur verbe fort goth. *thriskan*, ags. *therscan*, scand. *threskia*, anc. allem. *drescan*, etc., d'où le goth. *gathrask*, aire, et l'ang.-sax. *therscol*, anc. all. *driskil*, fléau. C'est là, sans doute, une forme augmentée de la racine ci-dessus.

3) L'anc. sl. *mlatiti*, triturare, russe *molotiti*, polon. *mlocić*, etc., proprement marteler, de *mlatŭ*, *molotŭ*, marteau, appartient à la rac. *mal*, qui est commune à la plupart des langues ariennes, et qui reviendra plus loin à l'article du moulin. De là le russe *molotilo*, fléau, et le boh. *mlat*, aire, auxquels se lie de près l'irl. *malóid*, fléau.

4) Les noms de l'aire diffèrent presque partout, et ne donnent lieu qu'à deux observations comparatives.

[1] L'anc. irl. *cáith*, *-thech*, acus, furfur (Z.², 30; Corm., *Gl.*, 31), répond mieux au sanscr. *çâta*, déchet, de *çat*, abattre, disperser; au causat. *çâtay*; mais aussi *çada*, de *çad*, decidere (caus. *çâday*. Cf. lat. *cado* et *cædo*). Ici aussi l'irl. † *cáithen*, fumier (Stokes, *Goid.*², 80). Cf. scr. *çâtana*, n., action de faire tomber, et *çâdana*, n., chute, etc. La dentale varie comme dans l'irlandais.

a) Le scr. *khala*, aire, n'a pas d'étymologie certaine, mais il est probable que sa racine, quelle qu'elle soit, a signifié fouler ou battre. En persan, en effet, on trouve *kâlîdan*, fouler aux pieds, presser, disperser, mettre en pièces, où le *k* peut répondre au *kh* sanscrit, comme dans *kandan*, creuser = *khan*. L'armén. *gal*, aire, est sans doute pour *kal*.

La même racine reparaît dans le lith. *kulti*, frapper, battre le blé, d'où *kultuwas*, le fléau, etc. Cf. anc. slave *klati* (*kolã*), russe *kolotĭ*, fendre, couper, piquer, tuer, etc. Le lithuan. *klóti*, stratifier, paver, planchéier, préparer l'airée, doit avoir signifié primitivement battre le sol pour l'égaliser, et de là dérive le nom de l'aire, *klojimas*, et de l'airée, *kloyis*, qui semblent ainsi alliés au scr. *khala*.

b) Un autre nom sansc. de l'aire, *khaladhânya*, ou *-dhâna*, a dû désigner plus spécialement la portion de l'aire où l'on mettait le blé en réserve avant de le battre, le réceptacle ou magasin de l'aire, car tel est le sens de *dhâna* ou *dhânî* (rac. *dhâ*, ponere, collocare) à la fin des composés. Or, à ce *dhânya* répond exactement l'anc. all. *tenni*, allem. mod. *tenne*, aire, grange, avec *nn* pour *ny*, comme dans beaucoup d'autres cas. Le synonyme ang.-sax. *adan*, aire, ne semble pas représenter moins fidèlement le sansc. *âdhâna*, lieu de dépôt.

§ 202. LE VAN ET LE CRIBLE.

Ce que nous avons dit du battage s'applique également au *vannage* et à ses instruments. La nature de ces derniers a varié avec celle des opérations, et dès lors les noms ont aussi changé. Le van a consisté tantôt en une pelle, tantôt en une toile, ou une corbeille à anses pour lancer le grain en l'air.

L'action même de vanner ne s'exprime nulle part par une racine spéciale, mais par des verbes qui signifient purifier, agiter, lancer, souffler, etc. Les coïncidences directes sont donc ici également limitées, isolées, et, par cela même, peu sûres. Je me bornerai à celles qui paraissent les moins contestables.

Le van jouissait, d'ailleurs, d'une certaine considération parmi les instruments de l'agriculture, chez les anciens peuples ariens. Un de ses noms sanscrits, *udbhaṭa*, signifie aussi distingué, excellent. Il était, chez les Grecs, le symbole des bienfaits de Cérès, et la mythologie en faisait le berceau de Bacchus, surnommé λικνίτης.[1]

1) Scr. *pava, pavana*, action de vanner, et vent. On dit aussi *nishpava*, et *paripûta*. La racine est *pû*, purificare, de vento flando.

Benfey compare avec raison le grec πτύον, attique πτέον, pelle à vanner, où le *t* intercalé est une addition phonique, comme dans πτόλεμος pour πόλεμος, πτίσσω pour πίσσω = scr. *pish*. De même πτέον est pour πέον, de πεϝον = *pava-m*.[2]

Un second rapprochement paraît s'offrir dans l'ang.-sax. *fann, fon*, ventilabrum, que son *f*, provenue de *p*, empêche de comparer avec le latin *vannus* et l'allemand *wanne*, malgré la ressemblance des formes. Le mot saxon doit avoir été plus anciennement *fawn* ou *fawan* = scr. *pavana*.

2) Scr. *çûrpa, -pî*, van. — Origine incertaine. — Le verbe *çûrpay*, mesurer, est un dénominatif qui indique pour *çûrpa* le sens de mesure de capacité.

Kuhn (Z. S., IV, 23) conjecture *skûrpa* comme forme primitive, et compare le lat. *scirpus*, anc. all. *sciluf*, jonc, roseau, *scirpo*, tresser, lier, *scirpea*, corbeille d'un char, etc.; aussi

[1] Cf. Virgil., *Georg.*, I, 166, *mystica vannus Jacchi.*
[2] *Gr. Wl.*, I, 417, II, 354.

corbis, anc. allem. *korb*, de *skorb*, mais avec doute quant au *b* pour *p*.

3) Pers. *sigaw*, van, *sikû*, sorte de fourche à vanner. Ce nom paraît se rattacher à la rac. scr. *çîk* ou *sîk* = *sić*, spargere; effundere.

Le scand. *sigti* désigne à la fois le van et le tamis, et *sía* ou *sya*, le tamis et le filtre. La rac. est *sîh* = scr. *sîk*, comme le prouve l'anc. all. *sihan*, filtrer, *sîha*, colum.[1]

4) Pers. *pâl*, tamis, filtre, *pâlûdan*, *pâlîdan*, purifier, filtrer, etc. Ici, peut-être le polonais *o-palać*, vanner, purifier le grain, *o-palka*, van, d'où le lith. *apolkas*, id. En russe, *polóťi*, *o-polóťi*, *o-pályvaťi*, signifie sarcler, c'est-à-dire nettoyer le sol.

5) Le gr. *λίκνον*, van, *λίκμος*, pelle à vanner, d'où *λικνίζω*, *λικμάω*, paraissent se lier à la rac. scr. *rić*, purgare, vacuefacere, disjungere, dividere, d'où *rêka*, *rêćana*, purification, etc. — Cf. anc. sl. et russe *riesheti*, solvere, faire sortir, débarrasser, délivrer, peut-être d'une forme désidérative *riksh*. De là aussi le nom du crible, anc. sl. *resheto*, russe *riesheto*, lithuan. *rézzus*, etc.

6) La plupart des langues européennes s'accordent à rattacher le nom du van à celui du vent, ou à la rac. *vâ*, souffler. Ainsi :

Lat. *vannus*, probablement pour *vatnus* (Cf. scr. *vâta*, vent), et *ventilabrum*, de *ventilo*.

Cymr. *gwyntyll* de *gwynt*, vent, corn. *guinzal*, van, armor. *gwenta*, vanner.

Goth. *vinthi-skaurô*, pelle à vanner; ags. *windwian*, vanner (*to winnow*), *wind-scobl*, scand. *vind-skupla*, pelle à vent,

[1] L'anc. all. *sehtari*, situla, ressemble singulièrement au sanscrit *sêktra*, baquet, de *sić*; cependant il peut provenir du lat. *sextarius*.

vinsa, vanner ; anc. all. *winta* et *wanna* (latin ?), van, *vintôn*, *wannôn*, vanner.

Anc. sl. *vĕiati*, russe *vieiatĭ*, pol. *wiać*, *wieiać*, etc., vanner et souffler, ventiler; anc. slave et russe *vĕialo*, *vieialo*, van, pol. *wieiaczka*, etc.

Lith. *wĕtiti*, vanner, *wĕtykle*, van, etc.

§ 203. LA MOUTURE, LE MOULIN, LA MEULE, LA FARINE, LE SON.

Pour compléter ce qui concerne les manipulations du grain, je joins ici un article sur la mouture, bien que cette opération n'appartienne plus à l'agriculture. Mais la possession du moulin, même dans sa simplicité primitive, implique celle des céréales, et par suite un certain développement du travail agricole. Sous ce rapport, cette question a d'autant plus d'intérêt que nous trouvons ici un accord très-général entre les langues de la famille arienne, ce qui nous permet d'assurer les inductions, parfois incomplètes, que l'on peut tirer des autres faits.

Pour broyer le grain, on n'employa dans l'origine que deux pierres, procédé qui est encore celui de quelques tribus sauvages ; mais la nécessité d'accélérer le travail dut suggérer de très-bonne heure l'idée d'un mécanisme auxiliaire, et conduire à l'invention du moulin à bras, resté en usage chez les peuples de l'Orient. Il est très-probable que les anciens Aryas déjà possédaient quelque appareil de ce genre, bien qu'on ne puisse plus savoir quelle en était la disposition. En tout cas, les racines qui expriment l'action de moudre, ainsi que plu-

sieurs des termes qui en dérivent, se sont remarquablement conservés dans les diverses langues de la famille.

1) Le scr. *malana*, action de moudre, de broyer, se rattache à une rac. *mal*, forme secondaire de *mar*, *mṛ*, dans le sens actif de détruire, tuer, écraser. De là, entre autres dérivés, *marâla*, tendre, doux, c'est-à-dire broyé, et *mala*, boue. Cette forme *mal*, perdue en sanscrit comme verbe, se retrouve partout ailleurs avec un ensemble complet. Ainsi :

Pers. *mâlîdan*, moudre, broyer, frotter, labourer à la charrue, d'où *mâlah*, herse, *mâlidah*, broyé, brisé, etc.

Grec *μύλλω*, moudre, *μύλη*, *μύλαξ*, meule, *μυλών*, moulin, *μυλωθρός*, meunier, etc. — De plus *μάλευρον*, farine = *ἄλευρον*, et *ἀλέω*, moudre, pour *μαλέω*, suivant Ahrens (Z. S., VIII, 340).

Lat. *molo*, moudre, *mola*, meule, *molina*, moulin, etc.

Irl. *meilim*, moudre, anc. *melim* (Z.², 429), *meile*, moulin à bras; *mulenn*, pistrinum (Z.², 778), *muillion*, moulin.

Cymr. *malu*, moudre, *melin*, moulin, *meilon*, farine; armor. *mala*, moudre, *milin*, moulin.

Goth. *malan*, *malvjan*, moudre, broyer; *malma*, poussière; ags. *mýlen*, *miln*, *myll*, moulin, meule; *melew*, *mealewe*, farine; scand. *mala*, moudre, *mylna*, meule, *mél*, *miöl*, farine; anc. all. *malan*, moudre, *mulí*, meule, *mêlo*, farine, etc.

Lith. *málti* (*malu*), moudre, *malúnas*, moulin, *miltai* (pl.), farine.

Anc. sl. *mlěti* (*meliã*), *su-milati*, moudre; russe *molótĭ*, illyr. *mlieti*, polon. *mleć (mielam)*; russe *mélivo*, mouture, *mlinŭ*, meule, *melĭnitsa*, moulin, illyr. *mlin*, pol. *mlyn*, id.

2) Le scr. *pêshaṇa*, mouture et moulin à bras, vient de la rac. *pish*, terere, d'où aussi *pishṭa*, farine, etc. En zend, on

trouve *pish* et *pistra*, mouture (Justi, 190), id.; en arménien *pshrel*, moudre.

Le grec nous offre *πτίσσω* pour *πίσσω*, d'où *πίσυα*, balle de grains, son. Cf. cymr. *peiswyn*, scand. *fis*, anc. allem. *fesa*, acus, palea.

Le latin *piso*, *-onis*, mortier à piler, de *pinso* = *pish*, répond presque à *pêshaṇa*. Cf. *pistor*, boulanger, *pistrina*, moulin, *pistillum*, pilon, etc. — A la même racine se lient l'irlandais *piosa* (de *pinsa)*, miette, morceau, armor. *pisel*, *pesel*, *peñsel*, id.

Le lith. *paisyti* signifie émonder l'orge en la faisant fouler par des chevaux, et *pēsta* désigne le mortier et le pilon ; en russe *péstŭ* (Cf. t. I, p. 359, aux noms du pois).

3) Les Germains et les Lithuano-Slaves ont en commun un nom de la meule, qui est sûrement fort ancien, et dont j'ai parlé déjà (t. I, p. 326). C'est le goth. *qvairnus*, ags. *cweorn*, *cwern*, scand. *qvörn*, *qvern*, anc. allem. *quirn*, meule et moulin à bras, auxquels correspondent régulièrement l'ancien slave *jrŭnŭvŭ*, le russe *jernovŭ*, meule, l'illyr. *sciarn*, *sciarvan*, boh. *žernov*, pol. *žarna* (plur.), moulin à bras. En lithuanien, on trouve *girna*, meule, et *girnôs* (plur.), les meules, pour moulin. La racine commune est le sansc. *ǵṝ*, *ǵar*, aussi *ǵur*, *ǵul*, conterere, et confici, d'où *ǵîrṇa*, contritus, etc. Le gr. *γῦρις*, farine, en provient également.

4) Parmi les noms de la farine, le plus intéressant est le scr. *samîda* ou *samitâ*, fine farine de froment. La première forme semble la plus correcte d'après les analogies qui suivent. La racine paraît être *mid*, être doux, onctueux, en composition avec *sa* = *sam*, qui indique la possession, car le pers. *maydah*, fleur de farine, s'y rattache directement. Le pers. offre aussi *samîd*, pain de froment, pain blanc, comme corrélatif de

mída, mais c'est là peut-être un mot d'emprunt à cause de l'*s* restée inaltérée contre la règle.

Ce qui est plus important, c'est que ce mot reparaît chez plusieurs peuples européens avec la signification spéciale du sanscrit. Ainsi en grec *σεμίδαλις*, fleur de farine du froment, en latin, avec *l* pour *d*, *simila*, *similago*, d'où l'italien *semola* et notre *semoule*. A cette forme latine correspond le scand. *similia*, *similiu-miöl*, anc. allem. *semala*, *simula*, *semal-mêlo*, qui en provient peut-être; mais il n'en est pas de même de l'ang.-sax. *smeodoma*, *smideme*, *smedmen*, *smedme*, qui a conservé la dentale avec un suffixe différent. Je n'ai retrouvé ce nom ni en celtique, ni en lith.-slave, mais les rapprochements indiqués ne laissent aucun doute sur son origine arienne. Il faut en conclure que, chez les anciens Aryas, le procédé de la mouture devait avoir atteint une certaine perfection pour fournir un produit aussi distingué.[1]

ARTICLE V.

§ 204. RÉSUMÉ ET OBSERVATIONS.

De l'ensemble des recherches qui précèdent, on peut tirer quelques inductions qui ne sont pas sans importance pour l'histoire primitive de la race arienne.

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 247, note 2. — Fick (495) part d'un thème gréco-italien *simala*, suivant lui, peut-être de la racine européenne *si*, tamiser, en comparant *ἰμαλιά*, surplus de la farine, *ἰμάλιος*, surabondant, *ἰμαλίς*, déesse de la mouture, et sans tenir compte de *samida*, *σεμίδαλις*, etc.

Il en résulte d'abord, d'une manière plus positive, que l'agriculture a succédé, dans l'ordre des temps, à la vie pastorale, ce qui d'ailleurs est conforme à la nature des choses. Les termes, en effet, qui se rapportent à l'existence des anciens pasteurs, offrent, en général, des affinités plus étendues et plus multipliées que ceux qui concernent les laboureurs. Les transitions de sens de quelques-uns de ces termes, comme celles du troupeau à la richesse ou au butin, ou du pâturage à la terre et au champ cultivé, confirment le fait de cette antériorité. Toutefois les premiers commencements de l'agriculture doivent remonter bien au delà du moment de la dispersion définitive des tribus ariennes, et ses développements auront été graduels. On comprend que dans un pays accidenté, entrecoupé de vallées et de cours d'eau, tel que l'était la Bactriane, le travail de la terre se soit associé de bonne heure aux soins des troupeaux sur les pâturages alpestres. La proportion mutuelle des deux industries aura varié naturellement suivant les localités, les montagnards restant plus exclusivement pasteurs, les habitants des vallées s'adonnant davantage à l'agriculture, et de nouvelles variations ont dû se produire par suite des extensions successives de la population dans son pays d'origine, et avant ses migrations plus lointaines.

Ici se place le fait peu douteux d'une première séparation, plus ou moins marquée, en deux groupes distincts, l'un à l'orient dans la région montagneuse, l'autre à l'occident, vers les contrées plus ouvertes qui avoisinent le cours de l'Oxus et la mer Caspienne. C'est dans ces dernières que l'agriculture aura pris les développements dont témoignent plus particulièrement les langues européennes. C'est là que le pâturage, *aǵra, gavya,* sera devenu le champ

de labour, *ἀγρος*, *γυία*, etc., que la racine *ar* aura pris le sens spécial de labourer, que le nombre des plantes cultivées aura reçu de notables accroissements, etc. Les Aryas orientaux, par contre, semblent être restés plus fidèles à la vie pastorale. On la voit prédominer encore chez les Indiens de l'époque védique ; et les anciens Iraniens, au temps de Zoroastre, pratiquaient si peu l'agriculture, que le réformateur la recommande sans cesse comme une institution divine, afin d'amener son peuple à un état social plus stable.[1]

Tout ceci ne prouve cependant pas que l'agriculture ait été étrangère au premier noyau de la race arienne, puisque la possession de plusieurs céréales, et très-probablement l'usage de la charrue, remontent jusqu'aux temps de l'unité primitive. Les variations des termes en usage s'expliquent suffisamment par une division partielle des tribus, sans recourir à une hypothèse que trop de faits démentent. Cela serait plus évident encore si Max Müller avait raison de rattacher le nom même des Aryas à la racine *ar*, labourer, et d'y voir le peuple essentiellement agricole par opposition aux races nomades du Touran.[2] On aurait, toutefois, quelque peine à s'expliquer que le nom de *laboureurs* fût resté attaché aux deux tribus orientales, qui labouraient peu, et fût devenu presque étranger à celles qui pratiquaient davantage l'agriculture. Il vaut donc

[1] Cf. Haug, *Die Gâthâs d. Zor.*, II, 252.

[2] *Lectures on the science of language*, p. 226. Müller s'appuie sur ce que *arya* désignait un homme de la troisième caste, celle des *Vâiçyas*, ou habitants travailleurs, et primitivement cultivateurs, qui formaient la masse principale du peuple. C'est ainsi que le dérivé *ârya* a pu devenir le nom général de la nation. Il est assez singulier de voir, tout au contraire, le savant indianiste Gorresio, l'éditeur du Ramâyana, chercher dans les Aryas les *erranti*, *migranti*, en faisant dériver leur nom de la rac. *ar*, aller, se mouvoir (*Rivista di filologia*, Torino, 1873, I, 5).

mieux, ce semble, s'en tenir à l'interprétation généralement adoptée par les indianistes (Cf. t. I, p. 38), bien que la conjecture de Müller ne soit pas dénuée de vraisemblance, si l'on admet pour l'ethnique *ârya* une origine postérieure aux temps de la vie primitive pastorale.

CHAPITRE II.

§ 205. LES ARTS ET MÉTIERS.

La pratique de l'agriculture suppose un état de société régulier, et une industrie déjà développée dans plus d'une direction. La construction des instruments aratoires, et en particulier de la charrue et du char, indique une certaine habileté à travailler le bois et le métal à l'aide d'outils convenables. D'ailleurs, un peuple devenu agricole possède nécessairement les conditions matérielles d'une existence confortable. Il doit avoir des habitations fixes, des ustensiles variés, des vêtements appropriés au climat, sans parler des armes pour la chasse et la guerre. Nous verrons qu'à ces divers égards les anciens Aryas étaient richement pourvus, ce qui ne peut s'expliquer que par un développement assez avancé de la division du travail, sans laquelle les arts mécaniques restent toujours dans l'enfance. Nous allons chercher ce que la comparaison des langues peut nous apprendre à ce sujet.

SECTION I.

§ 206. LE MÉTIER ET L'ARTISAN EN GÉNÉRAL.

Ces termes généraux, variables de leur nature, ne présentent qu'un petit nombre de rapprochements isolés, bien que assez sûrs.

1) Un groupe des noms du métier et de l'artisan se lie, en sanscrit, à la rac. *kṛ*, *kar*, facere. De là *karaṇa*, *kâru*, *kârikâ*, art, métier, aussi *kalâ*, de *kal* = *kar;* et *kâru*, *kâri*, *kâruka*, artisan, ouvrier, ainsi que *kâra* à la fin des composés, comme *ayaskâra*, ouvrier en fer, *tamrakâra*, ouvrier en cuivre, *hêmakâra*, orfèvre, etc.; cf. *kṛta*, œuvre, *kṛtaka*, artificiel, *kṛtin*, *kṛtnu*, habile, adroit, etc. Du pers. *kardan*, faire, *kârîdan*, travailler, dérivent de même *kar*, métier, *karîgar*, artisan, et le *gar* des composés tout semblables au sanscrit, *âhangar*, ouvrier en fer, *zargar*, orfèvre, etc.

Racine et dérivés se trouvent également en irlandais, où de *cer* (*cearaim*), faire, on voit provenir l'ancien irland. *cert*, *cerd*, ærarius (Z.², 60), *cerddchae*, officina (ibid.), irlandais moyen *cerd*, m., artisan, *cerd*, f., art (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 58), irl. mod. *céard*, id. La forme *creth*, art, que donne O'Reilly, répond au sanscrit *kṛta* ou *kṛti*. En cymrique, où la racine verbale est *crĕu*, faire, créer, on trouve *cerdd*, art, *cerddawr*, artisan, etc.[1]

[1] Mais cf. le lat. *cerdo*, *-onis*, ouvrier, ainsi que κέρδος, gain, avantage, puis adresse, ruse, etc., d'où κερδάω, -δαίνω, gagner, et κέρδων, nom d'esclave. Au scr. *karaṇa*, métier, paraît se lier l'irland. *cirnéis*, id., main-d'œuvre (O'Don., *Gl. s.*).

Le lith. *kùrti*, construire, bâtir, *kurrējas*, constructeur, appartient probablement au même groupe, ainsi que, dans un sens plus général, le lat. *creo*, etc.

2) Un autre terme sanscrit, *çilpa*, métier, art manuel, d'où *çilpin*, artisan, est pour *kilpa*, et appartient sans doute à la racine *klṛp (kalp)*, dans le sens de *parare, facere*, ou *sufficere*.[1]

Ce sont encore les langues celtiques qui, seules, nous offrent des termes corrélatifs dans l'irl. *culb*, artisan (O'R.), le cymrique *celf, cerf*, art, métier, *celfydd*, habile, *celfyddwr*, artisan, *celfi*, outils, instruments, etc.,[2] l'armor. *kalvez, kalvé*, charpentier, d'où *kilvizia*, charpenter, *kilvizerez*, charpenterie, etc.

3) Le Dhâtup. donne une racine, *las*, *lâsayati*, artem exercere, opificem esse, à laquelle on rapporte *lasta*, habile, adroit.[3]

Ici, ce sont les langues germaniques et slaves qui répondent au sanscrit par l'ang.-sax. *list*, ars, ingenium, scand. *list*, art, métier, *listmaðr*, artisan, anc. all. *list*, art, ruse, etc., anc. sl. *lĭstĭ*, d'où *lĭstĭnŭ*, rusé, trompeur. Cf. *lisŭ*, *liska*, *lisitsa*, renard, etc.

[1] Cf. le goth. *hilpan (halp, hulpans)*, ags. *helpan* (prét. *hulpon*); anc. all. *hilfan*, aider, secourir, *hilfa*, *hülfa*, secours, etc.; le lith. *szèlpti*, aider, *pa-szalpa*, aide, soin.

[2] Cf. irl. † *cerbele*, artisan (Stokes, *Goid.*², 80). — L'étymologie proposée pour *celf* devient douteuse en présence de l'anc. cymrique *celmed*, efficax (Z.², 1153) = mod. *celfydd*, qui conduirait mieux à la racine sanscrite *kar*, du nº 1, d'où *karman*, œuvre, *karmaṭha*, habile.

[3] Dans Wilson *las* (cl. 10) to be skillful, to do any thing skillfully; mais le D. P. ne donne à *las* que les acceptions de briller, paraître, bruire, se réjouir, et au causat. *lâsayati*, celle seulement de danser et d'enseigner à danser. Le *lasta*, skillfull de Wilson, ne s'y trouve pas.

4) Le scr. *dârû*, artisan, ouvrier, paraît venir de *dṝ*, *dar*, dividere, findere, et désigner celui qui taille, coupe, etc.[1]

Le lith. *daryti* (*darau*), faire, préparer, exécuter, semble avoir généralisé le sens primitif. De là, entre beaucoup de dérivés, *darymas*, *daryne*, ouvrage, œuvre, et surtout *daris*, qui forme des composés exactement comme le scr. *kâra*, *auksadaris*, orfèvre, *namadaris*, architecte, etc. On trouve *dailis* employé de la même manière, *ratadailis*, carrossier, *staladailis*, menuisier, et ce mot, ainsi que *daile*, art, *dailus*, habile, *dailyda*, artisan, charpentier, se rattache sans doute, bien que peut-être indirectement, à la forme secondaire de *dar*, en scr. *dal* et en lith. *daliti*, diviser.[2] Ici, probablement, le grec δαίδαλος, plein d'art, δαίδαλον, δαίδαλμα, œuvre d'art, δαιδάλλω, etc., formes redoublées de δαλ.

Les termes nombreux propres aux diverses langues ne doivent pas nous occuper ici. Je me bornerai à remarquer que le latin *ars*, *artis*, que l'on a plus d'une fois rapporté à *aro*, labourer, se rapporterait mieux au scr. *ṛti*, manière, mode. Cf. *ṛta*, ordre, coutume, *ṛtu*, id., lat. *ritus*, *ratio*, et l'allem. *art*, où cependant la dentale est irrégulière.

Je passe maintenant aux métiers spéciaux.

[1] Cf. gr. δράω.

[2] Cf. anc. sl. *dĕliti*, dividere, à côté de *drati* (*derã*), scindere; le grec δέρω, le lat. *dolo*, etc. Cf. *dolabra*, doloire, armor. *daladur*; ainsi que l'anc. sl. *dlato*, scalprum.

SECTION II.

§ 207. LE TRAVAIL DES BOIS.

La racine verbale qui, dans l'origine, paraît avoir exprimé plus particulièrement l'action de façonner les bois, se présente en sanscrit sous la double forme de *tvaksh* et *taksh*, avec les significations de tailler, couper, fendre, gratter, former, fabriquer, puis, en général, agir, travailler. Mais ces formes elles-mêmes sont évidemment secondaires, et dérivées, selon toute probabilité, de *tvak* et *tak* par l'*s* des verbes désidératifs ou intensitifs. Les langues congénères nous offrent, en effet, ces types plus primitifs à côté des premiers, ce qui assure, en tout cas, à ceux-ci une très-haute antiquité. Je réunis ici les termes de comparaison, avec leurs significations plus ou moins divergentes, mais toutes analogues.

Scr. *tvaksh, taksh,* sens indiqué.

Zend *takhsh, tash,* couper, doler, façonner, faire.[1]

Pers. *tâchtan,* percer, filer.

Gr. *τύκω,* tailler, façonner; *τεύχω,* préparer, construire; *τέκω, τίκτω,* produire, engendrer ; *τάσσω,* ordonner, disposer.

Lat. *texo,* tisser.

Irl. *tachaim,* gratter, râcler ; peut-être aussi *tescad, teasgad,* couper (O'Don., *Gl.*), par inversion pour *tecsad?*

Cymr. *tociaw, twciaw,* couper, tailler, émonder.

[1] Dans Justi (133) *tash*, seulement; mais anc. pers. *taks*, parsi *tâsîdan*, huzv. *tashîtan*, armén. *tashel*.

Lith. *taszyti*, tailler avec la hache ; *taisyti*, arranger, préparer.

Anc. sl. *tŭkati*, tisser ; *tesati*, couper, tailler. Les autres dialectes passim.

Ce tableau devrait être complété par les dérivés nombreux qui se rattachent tour à tour à la forme primitive et secondaire, et dont les principaux reviendront plus loin.

§ 208. LE CHARPENTIER.

En premier lieu se placent ici les anciens noms du charpentier, en sanscrit *takshan*, *takshaka*, *tashṭar*, *tvashṭar*, celui qui taille, qui façonne, aussi *kâshṭhataksh*, qui taille les bois. En zend *tashan*, formateur, créateur. Dans la mythologie vêdique, *Tvashṭar* est l'artisan céleste qui donne la forme à toute chose.

Deux de ces noms ont leurs corrélatifs parfaits dans les langues européennes. A *takshan* répond le grec *τέκτων, -ονος*, charpentier, avec *kt* pour *ksh*, comme dans d'autres cas.[1] *Takshaka* se retrouve dans l'anc. irland. *Tassach*, artifex, devenu le nom propre de l'artisan au service de saint Patrice, d'après la tradition.[2]

Le russe *tektonŭ*, charpentier, est emprunté du grec, le boh. *tesarĭ* se rattache directement au slave *tesati*, d'où *teslĭ*, faber, comme le pol. *ciesla* à *ciesać*, tailler, avec *c* pour *t* devant *i*, comme souvent d'ailleurs.

Il faut ajouter ici les noms du blaireau et du castor (t. I, p. 553), qui se lient certainement à la rac. *taksh*.

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 270. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 247.
[2] Stokes, *Ir. Glos.*, p. 104.

§ 209. LA HACHE.

Cet instrument principal du charpentier paraît avoir été, avec le couteau, le plus ancien outil taillant, à en juger par les nombreux échantillons en silex que nous en a transmis l'âge de la pierre.[1] Les anciens Aryas, qui connaissaient plusieurs métaux, et qui n'en étaient plus à l'usage exclusif de la pierre, ont sûrement fabriqué des haches de plus d'une espèce, soit pour le travail, soit pour la guerre. C'est, du moins, ce qu'indique l'existence de plusieurs synonymes qui appartiennent également au temps de l'unité.

1) Le nom le plus répandu de la hache se lie encore à la rac. *tak*, *taksh*, et à ses analogues. Ainsi :

Scr. *takshanî* et *tanka*.[2]

Zend. *tasha* (Spiegel, *Avesta*, I, 204, et Justi, 133).

Pers. *tash*, *tashtan*. Cf. *tashang*, espèce d'outil de charpentier.

Arm. *tagur*.

Gr. *τύχος*, hache de bataille; *τύκος*, ciseau à tailler, coin.

Irl.-erse *tuagh*.

Anc. all. *dehsa*, *dĕhsala*.

Lith. *taszlyczia*, *teszlyczia*.

[1] Voy. à ce sujet l'ouvrage de M. Boucher de Perthes : *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, Paris, 1847. Les découvertes de cet investigateur zélé, trop longtemps contestées comme imaginaires, ont été confirmées dès lors, en ce qui concerne la très-haute antiquité des haches en silex, par plusieurs géologues très-compétents. Sur les haches en pierre trouvées en Suisse, voyez l'excellent livre de M. Troyon, *Habitations lacustres*, 1861. Dès lors on en a trouvé à peu près partout en Europe.

[2] *Tanka* et *ṭanka*, ciseau à tailler, houe (brecheisen), D. P.

Anc. sl. *tesla, teslitsa;* russe et illyr. *tesla.* Cf. russe *tesákŭ,* épée, pol. *tasak,* coutelas.[1]

Il se présente ici un fait singulier, et qui pourrait donner lieu à des hypothèses fort aventurées. Ce nom de la hache, si complétement arien, trouve ailleurs de nombreuses analogies qui s'étendent non-seulement dans l'Asie du nord, mais jusqu'à l'Océanie, et même l'Amérique septentrionale. La permanence d'une rac. *tak* est manifeste dans le groupe suivant.

Asie du Nord. Eniséen d'Imbazk *tok;* samoyède *tuka;* toungous *tukka* (Klaproth, *As. Polygl.*).

Océanie. Nouvelle - Zélande *toki;* noukhahiwa *toki;* tonga *togui;* taïti *toï* (Buschmann, *Iles Marquises*, etc., Vocab.).

Amérique du Nord. Mohawk *ottoku;* cayuga (Iroquois) *atokea;* shawni (Algonquin) *tekaka;* illinois *takahakan;* miami *takakaneh;* massachusset *togkunk;* tchinouk *tukaitkhlba* (*Americ. Ethnol. Soc.*, Vocab.). — Othomi (Mexique) *thégui* (Vater, *Sprachproben*, p. 367).

Ces coïncidences, dont l'énumération n'est sûrement pas complète, sont trop multipliées pour être mises sur le compte du hasard; mais on ne peut pas mieux les attribuer à une communauté d'origine, ou à des transmissions de peuple à peuple. La seule explication possible est ici celle du principe de l'onomatopée, la racine *tak, tok* imitant très-bien le bruit de la hache qui taille.

2) Un autre nom, également ancien, est le sansc. *paraçu, parçu,* dont l'étymologie est encore incertaine. Celle que propose Pott (*Et. F.*, I, 231), de *para* + *çu* (de *çô*, acuere), *ulte-*

[1] Stokes (*Rem.*[1], 16) rapproche de *tesla* l'irland. *tal*, hache, pour *tasal*, l'*s* devenant quiescent entre deux voyelles.

riorem aciem habens, semble bien hypothétique, en l'absence d'un *çu* réel pour *acies*. En supposant la perte d'un *a* initial, on pourrait conjecturer, comme thème primitif, *apa-raçu*, l'outil qui tranche. Cf. *rç*, *arç*, *riç*, *ruç*, lædere, *arça*, blessure, *ῥάσσω*, *ῥακόω*, fendre, diviser, *ἐρείκω*, *λακέω*, id.; irlandais *róichim*, déchirer, cymr. *rhychu*, trancher, sillonner, lithuan. *rèkti*, couper, etc. Un composé analogue se montre dans le védique *kuliça*, hache, suivant le D. P. de *ku* + *liç* = *riç*, lædere, quomodo lædens. Il faudrait alors que cet *a* eût disparu déjà dans la langue primitive, d'après les analogies qui suivent.[1]

Ossète *farath*, hache, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace la sifflante.

Gr. *πέλεκυς*, d'après Hesych. aussi *πέλυξ*, où *λυκ* = *ruç?* De là *πελεκάω*, tailler, et *πελεκᾶς*, *-ᾶντος*, le pivert qui taille le bois de son bec (Cf. t. I, 613).

Irl. *faracha*, *farcha*, *fairce*, maillet, par transition de sens, erse *faraich*, cuneus doliarii, *farca*, tudes. L'*f* ici pour *p*.[2]

3) Le sanscrit *drughana* ou *drughnî*, hache, signifie : qui frappe le bois, de *dru* + *han* (*ghan*), cædere. Le substantif simple, *ghana*, désigne une massue et une masse d'armes.

A la même racine appartient le scand. *genia*, hache, et sans doute aussi le gr. *γένυς*, id., et mâchoire = scr. *hanu* dans cette dernière acception. Le *γ* est ici irrégulièrement pour *h*, *gh*, comme dans *ἐγών* = scr. *aham*, etc. Cf. le lith. *genys*,

[1] Le D. P. propose de rattacher *paraçu* à une racine hypothétique *parç*, courber, en comparant *parçu*, côte, faux, faucille, cimeterre courbe (Cf. zend *pereçu*, côte, côté, kourde *pârçu*, ossète *farç*, etc.; Justi).

[2] Cf. l'anc. cymr. *pelechi*, gl. clavæ (Juvenc. gl., *Beitr.*, 4, 94). Il faut ajouter que, dans l'irlandais moyen (O'Don., *Gl.*), *faracha* désigne aussi un carreau de foudre, comme *paraçu* en sanscrit (D. P.).

pivert, de *genĕti*, tailler (Cf. t. I, p. 614), comme ci-dessus πιλεκᾶς.

4) Le pers. *bayram*, hache de charpentier et foret, dans ce dernier sens aussi *baylam*, se rattache probablement à la rac. zend *bĕrĕ*, couper, dont les affinités ont été indiquées déjà à l'un des noms de la herse.

Comme cette racine se retrouve dans le scand. *beria*, ferire, d'où *barinn*, contusus, il faut peut-être y rapporter l'anc. all. *parta*, *barta*, hache, ainsi que *pursa*, ang.-sax. *byrs*, id. La ressemblance singulière de ce germanique *barta* avec l'arabe *burt*, hache, provient de ce que la rac. *bar* existe également dans les langues sémitiques, où l'on trouve l'hèb. *bârâ*, *bârâh*, *bârash*, *bârath*, cecidit, secuit, en arabe *baraya*, *barata*, d'où *burt*, hache. On est surpris de voir reparaître ce nom dans le tchouvache *borta*, hache, que les autres dialectes turcs possèdent aussi sous la forme de *balta*. Cf. arabe *balt*, qui coupe, de *balata* = *barata*. Et par une nouvelle singularité, ce *balta* rappelle le scand. *byllda*, *bûllda*, hache, à côté de *byla*, id. Il y a là une complication de rapports, sans doute en partie fortuits, et que je ne me charge pas de débrouiller.

Le scand. *byla*, hache, conduit à une autre série de termes non moins pleine d'incertitudes. Une racine *bil*, peut-être = zend *bĕrĕ*, se montre dans le persan *bîl*, *bîlah*, pic-hoyau, pelle, rame, etc. Cf. *baylam*, foret = *bayram*, foret et hache. Le Dhâtup. sanscrit donne aussi *bhil* ou *bil*, findere, qui ne semble être qu'une forme secondaire de *bhid*. Mais où faut-il placer le scand. *bila*, frangere, anc. allem. *pillôn*, dans *durahpillôn*, terebrare? ainsi que le scand. *bîlldr*, scalpellum, l'ang.-sax. *bil*, ensis, *twi-bill*, bipennis, anc. all. *pill*, ensis, *uuidu-bil*, runcina, le scand. *bilaeti*, ags. *bilidh*, anc. allem. *piladi*, statua, forma, c'est-à-dire image taillée? Ce qui est certain, c'est qu'il

faut en séparer l'allem. *beil*, hache, qui provient de l'ancien *bial*, *bihal*, dont l'origine est tout autre,[1] et qui semble avoir passé dans l'irl. *biail*, le cymr. *bwyell* et l'armor. *bouchal*, *bochal*, hache.

Je laisse à de plus habiles la tâche de porter la lumière dans ce chaos.

4) Le persan *talawsah*, petite hache, ainsi que *talah*, *talî*, pierre à aiguiser, se rattachent peut-être à la même origine, d'ailleurs incertaine, que le sansc. *talima*, couteau de chasse, épée;[2] cf. *tala*, surface plane.

On peut, sans invraisemblance, comparer l'irl. *tál*, erse *tàl*, *tàlag*, hache,[3] armor. *taladur*, doloire, ainsi que le verbe irl. *tallaim*, tailler, et le lat. *tālea*, taille, greffe.

5) Au persan *tabar*, *tawar*, hache, boukhare *tawar*, kourde *teper*,[4] armén. *dabar*, correspond évidemment l'ancien slave et russe *toporŭ*, polon. *topor*, boh. *topor*, etc.; mais l'origine première est douteuse. Le persan a pu désigner l'outil qui perce ou qui frappe, si l'on compare *tabîdan*, percer, forer, *tapak*, martinet, *taprah*, timbale, *tapânćah*, coup. D'un autre côté, le slave *toporŭ* semble se rattacher à *tepsti (tepă)*, percutere, en russe *topatĭ*, battre, et *tiapatĭ*, *tiapnutĭ*, tailler, hâcher, polon. *tapać*, *tupać*, frapper du pied, etc., lesquels, comme le sanscrit *tup*, *τύπτω*, *taper*, etc., sont sans doute des onomatopées. Cependant une transmission du persan au slave, ou vice versâ (?), n'aurait rien d'improbable pour un instru-

[1] Suivant Benfey (*Gr. Wl.*, II, 175), *bi-hal*, comme *bi-pennis*, *bi*= scr. *dvi*, deux, et *hal* = scr. *çala*, lance, etc.

[2] Cf. *talawâri*, épée, en armén. *talabr*, en tirhaï *tarwâli*, en siahpôsh *tawali*, etc.

[3] Mais cf. la note ci-dessus, p. 172.

[4] Dans les *Vocab. Catharinæ*.

ment comme la hache, qui a dû servir très-anciennement de moyen d'échange, et le chaldéen *thbar*, arabe *tabara*, fregit, pourrait suggérer une origine sémitique. Le tchérémis *tubar*, *tovar*, et le lamoute *tobar*, hache, sont-ils venus du persan ou du slave?

6) Le pers. *sikiz*, espèce de hache de charpentier, semblerait au premier abord devoir se rattacher à la même racine que le latin *securis*, et l'anc. slave *sěkyra*, *sěčivo*, hache, polonais *siekiera*, id., *siekacz*, tranchet, etc.; savoir, d'une part *seco*, et de l'autre *seshti* (*sekā*), couper. Mais cette racine, d'où dérivent en Europe les noms de plusieurs outils tranchants,[1] ne se retrouve ni en persan, ni en sanscrit;[2] et, comme l'*s* initiale persane ne répond pas dans la règle à l'*s* primitive, qui devient *h*, il faut, je crois, rapporter *sikiz*, hache, ainsi que *sikanah*, *sikînah*, foret, à la racine sémitique *sakka*, déjà mentionnée à l'article du soc. Quant à un rapport d'affinité possible entre ce *sakka* et *seco*, etc., c'est une question qui reste obscure, comme toutes celles qui concernent les origines communes des Sémites et des Aryas.

7) J'ajoute encore ici un groupe purement européen des noms de la hache, qui doit être en tout cas fort ancien, et qui se lie à la même rac. *ak*, *aksh*, que le nº 3 de la herse. Le grec *ἀξίνη*, hache, en effet, ne diffère pas essentiellement de *ὀξίνα*, herse. Le latin *ascia* n'est probablement qu'une inversion de

[1] Lat. *secula* et *sicilis*, faux, d'où l'ags. *sicel*, anc. allem. *sihhila*, id., et l'irl. *seical*, séran; cf. cymr. *hicel*, serpe, et *hoc*, id., scandin. *sigd*, faucille, anc. allem. *segansa*, faux, etc. Lat. *serra*, scie, ags. et anc. all. *saga*, etc. Ancien allem. *seh*, coutre, et *sahs*, couteau, ags. *seax*, etc.

[2] Fick (400) admet une racine européenne *sak*, couper, en comparant le zend *skâ*, couper = scr. *ćhâ* et *khâ* (p. 206).

acsia.[1] Dans les langues germaniques, nous trouvons le goth. *aqvizi*, anc. sax. *acus*, ags. *acas*, *aex*, *eax*, scand. *öx*, *öxi* (gén. *axar)*, anc. all. *achus*, *akus*, *akis*, etc., où cependant la gutturale n'a pas subi le changement régulier en *h*. En lithuanien enfin, *jekszis*, *jeksztis*, qui ne semble pas provenir du germanique.[2]

Aucun nom oriental de la hache n'est comparable, mais on peut en rapprocher peut-être le persan *âkus*, qui désigne un ciseau de maçon. Le sanscr. *âçis*, crochet du serpent, de *aç*, pénétrer, offre aussi une formation très-analogue au gothique *aqvizi*, etc.

J'ai réuni, pour la hache, à cause de son importance, tout ce qui m'a paru offrir des indices d'affinité ; mais il est à peine nécessaire d'ajouter que les deux premiers groupes de noms seuls procèdent avec certitude du temps de l'unité arienne.

§ 210. LE COUTEAU.

Appliqué, non-seulement au travail des bois, mais à beaucoup d'autres usages, le couteau figure avec la hache parmi les premières productions de l'âge de la pierre, et on ne saurait douter de sa possession par les anciens Aryas, quand bien même quelques-uns de ses noms n'en fourniraient pas la preuve. Ce sont les suivants.

[1] Benfey, *Gr. Wl.*, I, 162.
[2] Cf. l'anc. cymr. *ochcul*, espèce de hache, de *och* (dans Ducange; *acha*, *achia*, securis) et *cul*, tenuis (Z.[2], 1061).

1) Scr. *kartarî*, *karttrikâ*, couteau et ciseaux, de *kṛt*, *kart*, scindere.

Zend *karĕta* (Spiegel, *Avesta*, I, 205); pers. *kârd*, couteau, *kârdû*, ciseaux à tondre ; kourde *kârdi*, ossète *kard*.

Lat. *culter*, *cultellus*.

Cymr. *cyllell* (du latin? ou directement de *cyllu*, pour *cyltu* = *kṛt* ?). Pour l'armor. *kountel*, et son rapport peut-être indirect avec le scr. *kuntala*, *kuntalikâ*, ainsi que pour les noms du coutre analogues à *culter*, cf. p. 120.

2) Scr. *kṛpâṇî*, *-ṇikâ*, couteau, ciseaux ; cf. *kṛpâṇa*, glaive, *karpaṇa*, espèce de lance, et *kalpanî*, ciseaux, de *klṛp*, *kalp*, parare, facere; cf. *kalpana*, action de former et de couper.[1]

Armén. *kharp*, glaive.

Lat. *scalprum*, de *scalpo*. Cf. *sculpo*.

Irl. *sgeilpín*, petit couteau ; de *sgealpaim*, *scalpaim*, fendre, couper.[2]

Ang.-sax. *screope*, scalprum, strigil, de *screopan*, scalpere. Cf. *sceorfan*, concidere minutatim, anc. all. *screfôn*, incidere, *scurfjan*, rescindere, etc.,[3] et le lith. *kirpti* (*kerpu*), couper, tondre.

Russe *kliapikŭ*, couteau de cordonnier, tranchet.

Le roseau, en latin *scirpus*, anc. all. *sciluf*, mod. *schilf*, aura reçu son nom de sa feuille tranchante, et semblable à un couteau.

Ici, comme dans d'autres cas, la différence des suffixes pro-

[1] Cf. le siahpôsh *kolba*, charrue ; en aymak de l'Afghanistan *kulpa* (Gabellenz, *D. Morg. Ges.*, xx, 330).

[2] Cf. irl. † *cerp*, coupure ou tranchant (O'Dav., *Gl.*, 63, et Stokes, *Rem.*[1], 10).

[3] Grimm admet une racine perdue *scerf*, *scarf*, *scurf* (*Deut. Gr.*, II, 62). De là aussi l'anc. all. *scarf*, ags. *sceurp*, acer, acutus.

pres aux diverses langues n'empêche pas d'admettre comme très-probable l'existence d'un nom primitif du couteau dérivé de la rac. *karp*, *kalp*, ou *skarp*, *skalp*.

3) Scr. *kshura*, m., rasoir, *kshâurî*, f., id., *kshurikâ*, petit rasoir ; *kshuradhârâ*, outil tranchant comme un rasoir ; *kshurapavi*, adj., à tranchant acéré ; *kshurapra*, espèce de flèche semblable à un rasoir. De là *kshurin*, *kshâurika*, barbier, *kshâura*, action de raser, de tondre, etc. Cf. *kshurî*, *ćhurî*, *khurá*, couteau, poignard. Suivant D. P., la racine est peut-être *kshar*, glisser. Le *kshur*, couper, creuser, rayer, du Dhâtup., serait inféré de *kshura*. Mais cf. aussi *ćhur*, rayer, inciser (D. P.), et *khur*, couper (Dhâtup.).[1]

Armén. *sur*, couteau, épée ; pers. *sûrî*, espèce de flèche ou de javelot (Cf. *kshurapra*); kourde *shûr*, couteau.

Grec *ξυρός*, *-ρον*, rasoir, *ξυριον*, petit rasoir, *ξυρήκης*, tranchant comme un rasoir, *ξυροθήκη*, *-δόκη*, boîte à rasoirs, comme en sanscrit *kshuradhâna*, *kshurabhâṇḍa*, et peut-être **kshuradhâkâ*. De là *ξυράω*, *-ρέω*, raser, tondre, etc.

En Europe, ce mot ne semble se retrouver d'ailleurs, chose singulière, que dans *surin* ou *chourin*, couteau, terme d'argot en France, d'où *chouriner*, assassiner à coups de couteau, *chourineur*, assassin (Voy. les *Mystères de Paris*, de Sue). Ces mots seraient-ils provenus peut-être de quelque dialecte des Zinganis ou Bohémiens, originaires de l'Inde, comme on le sait, et qui en ont fourni d'autres encore à l'argot des malfaiteurs? [2]

[1] Cf. la racine germanique *scer*, *scar*, *scur*, couper, tondre, d'où l'ags. *scear*, anc. all. *scar*, *scaro*, soc, *scara*, *scera*, ciseaux, et peut-être l'ags. et ancien allem. *scur*, hache, s'il ne provient pas du latin *securis*.

[2] De la parfaite concordance du *kshura*, déjà vêdique, avec *ξυρός*,

§ 211. LA TARIÈRE.

Les instruments à percer le bois exigent l'emploi du métal plus que les outils taillants, parce qu'ils doivent réunir une grande solidité à une forme plus ou moins déliée. Aussi sont-ils l'indice d'une industrie assez avancée, et je ne crois pas

déjà dans Homère (*Il.*, x, 174), on peut conclure que les anciens Aryas se rasaient la barbe, soin qui indique un certain degré de culture. On sait, d'après Diodore (v, 28), que les chefs gaulois se rasaient, en ne conservant, comme signe distinctif, que de longues moustaches. Ce fait s'est confirmé par la découverte de nombreux rasoirs en bronze dans les tumulus de la Gaule, des sources du Rhône aux embouchures du Rhin. On en a recueilli près de quatre-vingts. Dans le voisinage de Bologne aussi, au cimetière de Villanova, on a trouvé douze rasoirs qui, d'après le comte Gozzadini, doivent dater de sept ou huit siècles avant notre ère. Une quarantaine d'autres ont été recueillis dans l'Italie supérieure (Cf. *Mém. des Antiq. de France*, t. 34, p. 319, sqq.).

Le nom gaulois du rasoir ou du couteau ne nous est pas parvenu. Mais, comme en gaulois, un *x* primitif se change parfois en *s*, *ss*, de même qu'en irlandais et dans les langues iraniennes (Cf. les noms propres des inscriptions gallo-romaines *Andoxus* et *Andossus*, *Texia* et *Tessia*, *Excingus* et *Escingus*, *Maxia* et *Masia*, *Moxus* et *Mosus*, etc., etc.), on peut conjecturer que le nom d'homme éduen *Surus* (Cés., 8, 45), *Surus Tribocus* (Orel., 2728), fréquent aussi dans Gruter, se rattache à *kshura*. Un *Surinus Vindelicus* (Steiner, 2619, Ratisb.) rappelle singulièrement le sanscrit *kshurin*, barbier, et *surin*, couteau de l'argot. *Barbier* et *Couteau* sont des noms propres très-communs en France.

A la suite des outils tranchants, il faut mentionner un ancien nom de la pierre à aiguiser, le scr. *çâṇa*, de *çâ (çi)*, aiguiser, d'où *çâta*, *çita*, tranchant. Cf. zend *çâ*, couper, détruire, *çâna*, destruction. C'est le persan *sân*, *shân*, *ap-sân*, *af-sân*, *fa-sân*, etc. En Europe, le corrélatif se trouve dans le scand. *hein*, angs. *haen*, angl. *hone*. A la même racine appartient le lat. *cōs*, *cōtis*, et aussi *catus*, rusé, adroit, proprement acéré. Cf. Aufrecht (Z. S., I, 363, 472) qui en rapproche également le scand. *hvatr*, *hvass*, acutus, etc.

que l'âge de la pierre en ait fourni autre chose que de très-grossiers échantillons.

1) Un seul des noms de la tarière en Orient présente quelque analogie avec ceux de plusieurs langues européennes. C'est le persan *barma*, *bayram*, *baylam*, *bîrah*, de la rac. zend *bĕrĕ*, *bar*, couper, déjà mentionnée aux articles de la herse et de la hache. Cf. lat. *foro*, d'où notre *foret*. L'anc. allem. *bor*, *pora*, se rattache de même à *porôn*, ags. *borian*, scand. *bora*, terebrare. L'irl.-erse *bóireal* et le russe *burávŭ*, foret, d'où *buravitĭ*, percer, forer, dont les suffixes diffèrent, ne proviennent sûrement pas du germanique. Il y a donc là, très-probablement, un ancien nom de l'outil, qui s'est modifié de plusieurs manières.

2) Cela est plus incertain pour un autre groupe de termes purement européens, quoique leur racine soit arienne dans le sens général. Le grec *τέρετρον*; latin *terebra*; irland. *tarathar* (Corm., *Gl.*, 161), *tarar*, *tarachair*, *toramh* (O'R.), erse *tora*; cymr. † *tarater* (Z.², 1061), moy. *taradyr* (Leg., I, 82), mod. *taradr*, armor. *tarar*, *talar*; alban. *turjéle*, ainsi que notre *tarière*, etc., se rattachent tous à la rac. *tr*, *tar*, trajicere, gr. *τείρω*, *τρέω*, lat. *tero*, etc. Au grec *τέρετρον*, cymr. *taradr*, répond exactement le sansc. *taritra*, qui, toutefois, ne désigne pas le foret, mais le bateau *qui traverse* les eaux.[1]

§ 212. OBSERVATIONS SUR D'AUTRES OUTILS.

Les trois instruments qui précèdent sont les seuls dont les anciens noms se soient partiellement transmis jusqu'à nous ; mais cela ne prouve pas que d'autres encore n'aient pu être

[1] Cf. encore *taratrum*, vox gallica, d'après Isidore.

en usage au temps de l'unité. Il est difficile de croire que, réduits à des moyens aussi limités, les anciens Aryas eussent pu fabriquer des chars, et surtout des roues, et la scie, en particulier, ne doit pas leur avoir été connue. Si nous possédions une nomenclature orientale plus complète des outils de menuiserie, il est probable qu'il se révèlerait de nouvelles analogies avec les langues européennes. Quelques faits isolés tendent à appuyer cette conjecture.

Ainsi, nous trouvons en sanscrit une racine *luć*, *lunć*, evellere (to cut, to pare, to peel, Wilson), d'où *lunćita*, coupé, pelé, *lunćana*, action d'arracher, etc.; cf. anc. slave *lăćiti*, sejungere, separare; mais on n'en voit dériver aucun nom d'outil tranchant, comme on aurait pu s'y attendre. Par contre, le grec ῥυκάνη, rabot, a perdu sa racine ῥυκ = *luć*, tandis que le lat. *runcina*, id., l'a conservée dans *runco* = *lunć*. Ceci peut déjà faire présumer l'existence d'un ancien nom de l'outil à planer, et cette présomption se fortifie quand nous trouvons, pour le rabot, l'irl. *locar*, erse *locair* (de *loncar*, à cause du *c* non aspiré), d'où le dénominatif *locaraim*, raboter, planer, dont la racine *loc*, *lonc* = *lunć*, a disparu comme en grec.

Un second exemple se présente dans le pers. *rand*, *randah*, rabot, doloire, racloir, râteau, de *randidan*, planer, polir, couper, racler, scier. Ce verbe correspond au scr. *rad*, findere, fodere, mais on n'en voit provenir que *rada*, *radana*, la dent qui creuse et divise. Le latin possède aussi cette racine sous la double forme de *rădo*, gratter, polir, planer, et de *rōdo*, ronger, et de la première viennent *rădula*, *rallum*, racloir, et *rastrum*, râteau. D'un autre côté, l'irl. *rodhbh*, *rudhbh*, scie, dont la racine manque, se lie certainement au même groupe, et rappelle *rada*, dent.

On peut croire, d'après cela, que les anciens Aryas ont rattaché aux racines *ruk*, *runk*, et *rad*, *rand*, les noms de quelque outil à planer les bois, et peut-être celui de la scie dentelée.

SECTION III.

§ 213. LE TRAVAIL DES MÉTAUX.

Nous avons vu (t. I, p. 218 et suiv.) qu'au temps de l'unité arienne on connaissait déjà la plupart des métaux usuels ; mais il est plus difficile de savoir jusqu'à quel point on avait porté l'art de la métallurgie, surtout pour le fer, dont l'emploi est resté inconnu à plusieurs peuples d'une industrie d'ailleurs très-avancée. Les métaux fusibles et ductiles auront été, comme de raison, les premiers mis en œuvre, l'or et l'argent pour les bijoux et les ornements, le cuivre et l'airain pour les outils tranchants, les armes et les vases à cuire. Malheureusement les anciens noms de ces divers objets ne nous apprennent guère de quelle matière ils étaient faits, et il ne nous reste, pour nous éclairer sur cette question, que l'examen des termes qui se rapportent au travail des métaux, aux opérations du fondeur et du forgeron, ainsi qu'aux outils indispensables pour la métallurgie.

§ 214. LA FUSION.

1) Pour exprimer l'action de fondre, le sanscrit emploie la rac. *rî*, *lî*, solvere, liquefare ; d'où *rîṇa*, *lîna*, liquéfié, *rîti*, flux, *laya*, fusion, etc. La forme secondaire *lî* se retrouve dans

les langues lith.-slaves, et l'irlandais, avec des applications spéciales à la fusion des métaux. Ainsi :

Anc. sl. *liti*, *liiati*, russe *litĭ*, fondre, couler, verser, *litié*, *liianie*, fonte, *litetsŭ*, fondeur, *liialo*, moule, *loĭ*, chose fondue, *slitokŭ*, lingot ; illyr. *u-liti*, *sliti*, fondre ; pol. *lać (leię)*, id., *lanie*, fonte, *lity*, fondu massif, etc.

Lithuan. *lēti*, causat. *lydyti*, fondre, *lētas*, métal fondu, *lējējas*, *lētojis*, *lydytojis*, fondeur, *lētuwe*, creuset, *lējimas*, fonte.

Irland. *leaghaim* = scr. *layâmi*, je fonds, *leaghadh*, fusion,[1] *leaghthóir*, *leaghadóir*, fondeur, etc.

2) Au gr. *μέλδω*, fondre, liquéfier, répond le goth. *maltjan*, l'ang.-sax. *meltan*, *smeltan*, scand. *melta*, *smelta*, anc. allem. *smelzan* (transit. et intrans.), etc. La racine sansc. corrélative est *mṛd*, avec le sens analogue de conterere, comminuere. Cf. *mardana*, dans *himamardana*, fonte de neige (D. P).

3) Les termes comparés ci-dessus n'ont pas, en sanscrit, une signification assez spéciale pour donner la preuve de leur application à l'ancienne métallurgie, bien que cette application soit très-probable. Le rapprochement suivant serait plus concluant s'il était moins hypothétique, faute d'intermédiaires.

Le scr. *sandhânî*, fonderie et distillation, est dérivé dans Wilson de *sam* + *dhâ*, componere, comme *sandhâna*, combinaison, mélange, ce qui ne donne pas un sens bien satisfaisant, et il vaudrait peut-être mieux recourir à la rac. *dhan* = *dhanv*, dans l'acception de faire couler (D. P.), mais avec *sam*, faire couler ensemble, c'est-à-dire fondre. En cymrique, en effet, nous trouvons *dyne*, fonte, fusion, d'où *dynĕu*, *gorddy-*

[1] Cf. † *legad*, dissolutio (Z.[2], 625).

nëu (*gor* préf. intens.), fondre, aussi *dineu*, puis *dinëwr*, fondeur, *dyneudy*, fonderie (*ty*, maison), etc., termes qui se rattachent mieux à *dhan* qu'à *dhâ*.

Ce *dyn* cymr. reparaît encore, ce semble, dans *odyn*, four, fournaise, *odyn-dy*, fonderie, forge, et ici se présente une seconde analogie remarquable avec le scr. *uddhâna*, four, peut-être de *ud* + *dhan* qui signifierait *effundere*. Ce dernier rapprochement, toutefois, serait illusoire si, comme le présume le D. P., la forme véritable du mot sanscrit était *uddhmâna*, de *dhmâ*, flare. Cf. russe *dómna*, fournaise, et p. 189.

§ 215. LA FORGE ET LE FORGERON.

L'action de forger s'exprime, dans les langues ariennes, par des verbes divers, lesquels se rattachent à quelque notion plus générale, comme faire, former, fabriquer, frapper, battre.

1) La rac. *kṛ*, *kar*, facere, paraît avoir été en usage, dès les temps les plus anciens, avec cette acception plus spéciale, comme si forger était l'œuvre par excellence. De là les noms sanscrits du forgeron, *kârmara* ou *kârmâra*, de *karman*, œuvre, c'est-à-dire l'ouvrier, l'artisan, et *karmakâra*, littéral. celui qui fait l'œuvre; cf. plus haut l'article du métier en général.

La même application se montre dans le pers. *kurah* ou *kûrah*, forge, proprement atelier, fabrique, de *kardan*, faire.

En irlandais, le nom de l'artisan *cerd*, *cert*, *céard*, de *cearaim*, faire, désigne plus particulièrement le forgeron, et la forge est appelée *céardach*.[1]

[1] Anc. irl. *cerd*, *cert*, ærarius; *cerddchæ*, officina (Z.[2], 70).

Enfin comme, en sanscrit déjà, *kar* devient *kal*, on peut y rattacher le lithuan. *kálti*, forger, d'où *kálwe*, forge, *kalwis*, forgeron, et le *kalys* des composés *aukskalys*, orfèvre, anglais *goldsmith*, *sidabrokalys*, angl. *silversmith*, etc., composés tout semblables à ceux du sanscrit avec *kâra* et du persan avec *kar*, *gar* (Cf. p. 166).[1]

2) Les langues slaves ont pour forger un verbe particulier, anc. sl. *kouti* (*kovă*) ou *kovati* (*kuiă*), *o-kovati*, *po-kovati*, d'où *kovačĭ*, *kouznĭtsĭ*, forgeron, *kovalĭnitsa*, forge, *na-kovalo*, enclume; en russe *kovátĭ*, forger, *kovalnia*, forge, *koválo*, marteau, *kóvka*, ferrure, etc., dont les analogues se retrouvent dans tous les dialectes slaves. Cf. lith. *kújis*, marteau, et *kujininkas*, forgeron.

Miklosich (*Rad. slov.*, p. 41, et *D. sl.*) compare la rac. scr. *ku*, *kû*, sonare, mais cette racine exprime plus spécialement le son de la voix, *vociferari*, *gemere*, etc., ce qui ne convient pas au bruit du marteau qui forge. Il est plus probable que le verbe slave signifie proprement battre, frapper. Cf. lithuanien *kauti*, *kowiti*, combattre, *kawà*, *kowà*, combat; ainsi que l'anglo-saxon *heawan*, secare, fodere, ancien allemand *hauwan*, *hauan*, concidere, dolare, d'où *hauwa*, fossorium, notre houe, etc.[2] Or, ces diverses significations se réunissent dans le pers. *kawîstan*, *kuwîstan*, frapper, *kuwîst*, percussion, coup, et *kâwîdan*, combattre, creuser, labourer, etc., dont la racine *ku*, *kaw*, est ainsi le vrai corrélatif du slave et du germanique. Cette racine semble avoir eu, en persan même, le sens plus spécial de forger, à en juger par le nom propre *Kâwah*, celui du forgeron de la tradition qui leva l'étendard de

[1] Sur cette racine *kal*, cf. les vues différentes de Fick (Z. S., 20, 356).

[2] Cf. siahpôsh *ćavi*, hache.

la révolte contre le tyran Zôhak, ainsi que le raconte le Shahnameh.

3) Parmi les noms du forgeron, il en est un qui donne lieu à un rapprochement curieux et difficilement illusoire. C'est le persan *gâwbân*, qui désigne à la fois le forgeron et le pâtre, mais, étymologiquement parlant, le dernier seulement (Cf. p. 12), et qui offre un rapport frappant avec l'ancien irland. *goban* ou *goba*, génit. *gobann*, *goband*, irland. moy. *gabann*,[1] moderne *gobha*, *gabha*, erse *gobha*, *gobhann*, cymr. *gof*, *gofan*, *gofant*, armor. *gôf*, *gôv*, corn. *gof*, partout forgeron exclusivement.

Zeuss (l. cit., 37, 90, 138) compare le nom gaulois *Gobannitio* ou *Gobanitio* (Cés., VII, 4), et Glück y ajoute *Gobannicno*, corrigé du *Gobannilno* de Muratori (*Insc.*, 1384, 4),[2] le *Gobannium* britannique de l'*Itin. Antonini*, le nom d'homme cymrique *Gouannon* = *Gobanton*, et irlandais *Gobanus* (*Acta SS. Aug.*, I, 349).[3] J'y joins de plus le *Gobban* des *Annal. Innisfal.*, p. 13, et le *Gobnenn* des *Annal. Tighern.*, p. 136. La comparaison de ces formes diverses suggère plusieurs observations.

En premier lieu, il paraît singulier que dans l'irlandais ancien et moyen le *b* ne soit pas aspiré entre les deux voyelles, suivant la règle constante, puisque le gaulois n'indique aucune autre consonne supprimée avant ou après le *b*. Cette anomalie s'expliquerait peut-être en admettant, d'après l'analogie du persan *gâwbân*, un thème plus ancien *gobban*, qui se trouve en effet dans les *Ann. Innisfal.* (vid. sup.), et où *gob*, pour *gov*,

[1] Z.[2], p. 37; Stokes, *Ir. Glos.*, nº 369.

[2] C'est-à-dire *fils de Gobannus*. Pour *cnos*, fils, voy. mon *Essai sur quelques inscriptions gauloises*, p. 39, et *Nouv. Essai*, p. 38.

[3] Glück, *Die keltischen Namen bei Cæsar*, p. 107.

représenterait le pers. *gâw* = sansc. *gava* pour *gô*, vache, au commencement des composés. Le gaul. *go*, ou serait déjà contracté de *gov*, ou répondrait directement au *gô* du synonyme pers. *gôpân*.[1]

La réduplication de l'*n*, que confirment les formes gauloises, semble s'opposer à une comparaison immédiate avec le persan *bân* ou *pân*, gardien, chef, qui, de même que le slave *panŭ*, dérive de la racine *pâ*, tueri, par le suffixe *na* (Cf. p. 11). Il est probable, en effet, que le thème celtique primitif a été *gobant*, affaibli de *gopant* (Cf. la variante irland. *goband* et le cymr. *gofant*). D'après cela, il faudrait voir dans *pant* un participe présent de la rac. *pâ*, en scr. *pânt*, et les noms persans et celtiques, sans être identiques, seraient composés des mêmes éléments.

Enfin, la forme cymrique plus simple *gof* peut se rattacher au nom sanscrit du pâtre, *gôpa*.

Reste la question principale : comment se fait-il que le nom primitif du gardien des vaches soit devenu celui du forgeron chez les Persans et les Celtes? On sait que les bergers, livrés aux loisirs d'une vie solitaire, s'adonnent volontiers à la recherche et à la pratique de quelques industries secrètes, de procédés mystérieux de sorcellerie, de médecine, etc. Or, l'ancienne métallurgie était une de ces industries pleines de mystères, et les forgerons passaient pour des sorciers chez les anciens Irlandais comme chez les Scandinaves.[2] D'après le double sens du persan *gâwbân*, on voit que les bergers de-

[1] Il faut observer que, dans l'ancien irlandais, l'aspiration du *b* n'est souvent pas indiquée, et doit être suppléée quand on la trouve rétablie dans l'irlandais moyen et moderne, ce qui dispenserait de l'explication proposée.

[2] Saint Patrice invoque des secours divers contre les incantations des femmes, des *forgerons* et des Druides (Stokes, *Ir. Glos.*, p. 70).

vaient exercer le métier de forgerons, et l'analogie du celtique semble faire remonter cette coutume jusqu'aux temps les plus anciens. C'est là ce qui donne à ce rapprochement un intérêt particulier.

Je dois ajouter que Z.² (p. 37) et avec lui Stokes (l. cit.) présument un rapport étymologique entre *goba* et le latin *faber*; mais si ce dernier, pour *fagber*, dérive de *facio*, ce qui est très-probable, je ne vois aucun moyen de ramener ces termes à une même origine.

§ 216. LE SOUFFLET.

La nécessité de produire un calorique intense, soit pour fondre les métaux, soit pour ramollir le fer, a dû conduire de bonne heure à l'invention du soufflet, et on le trouve en usage, de temps immémorial, chez les peuples les plus divers. Toutefois ses noms ariens ne donnent lieu qu'à un petit nombre de comparaisons, parce qu'ici, comme en général pour les objets dont le rôle est bien caractérisé, les langues ont remplacé incessamment les termes anciens par des mots clairement significatifs, comme le gr. ζώπυρον, qui vivifie le feu, l'allem. *blasebalg*, sac à souffler, le cymr. *chwythbren*, bois à vent, notre *soufflet*, etc.

1) Un des noms primitifs de cet utile instrument se rattachait sans doute à la rac. *dhmâ* (*dham*), flare, d'où le sanscrit *âdhmâna*, soufflet, et *dhamaka*, *dhmâkâra*, forgeron, littéral. souffleur. Cf. *dhama*, *dhma*, en composition, qui souffle, *dhamana*, id.; *dhmâtar*, souffleur et fondeur, etc. De même, en persan, *dam*, *damah*, soufflet, et *dam-gâh*, lieu à soufflet, pour

forge, de *damîdan*, souffler. Cf. siahpôsh *dama*, vent, ossète *dimgh*, *demgah*, id.

De la forme causative *dhmâpay* vient le scr. *âdhmâpanâ*, soufflet. Cette forme paraît se retrouver dans le lith. *dumpti*, *(dumpja)*, souffler le feu, et, plus spécialement, faire aller le soufflet, *dumple* ou *dumpptuwe*. Il est fort probable que les Slaves ont eu aussi quelque nom analogue du soufflet, remplacé plus tard par *miechŭ*, car l'anc. sl. a conservé la racine *dham* dans *dăti*, au présent *dŭmă*, flo, d'où *dŭmeniie*, inflatio; cf. russe *dmitĭ*, enfler, *dménie*, enflure, *dómna*, fournaise, pol. *dăc* (*dmē*), souffler, *dménie*, souffle, *dma*, vent d'orage, et *dmuchawka*, tube à souffler.

Pott (*Et. F.*, I, 187) y rattache aussi le gr. *σμώς*, *σμώνη*, coup de vent, avec *σ* pour *θ* devant *m*. On peut en signaler encore d'autres traces dans les langues congénères, mais sans aucun nom du soufflet.

2) Au scr. *bhastrâ*, *-trî*, *-trakâ*, *-trikâ*, soufflet et outre, sac, répond, sauf la voyelle radicale, le gr. *φυσητήρ*, aussi *φῦσα*, soufflet et souffle, vent, d'où *φυσάω*, souffler.[1] La variation de la voyelle n'a pas ici d'importance, parce qu'il s'agit d'une racine imitative qui a dû être également *bhas*, *bhus* ou *bhis*. Dans les langues germaniques, en effet, nous trouvons le scand. *basa*, suffocare, anniti, *bisa*, summo nixu moliri, *bastl*, rudis labor, dont le sens propre est souffler fortement, ce que confirme l'anc. allem. *bîsa*, *pîsa*, le vent du nord, la *bise*. Ici probablement aussi l'ang.-sax. *bósum*, *bósm*, anc. all. *bôsam*, mod. *busen*, la poitrine qui souffle et respire. Je crois de plus que l'anc. all. *bôsi*, ineptus, inanis, vanus, signifie proprement enflé,

[1] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 463) qui rattache *Φῦσα*, etc., à une racine hypothétique *spu*. Bugge (Z. S., 19, 442) compare le scand. *bysia*, effluere, suéd. *busa*, souffler avec force, ainsi peut-être que *fis-tula*.

vide, comme le lat. *vānus* se rattache à *vâ*, flare. Enfin, les langues celtiques nous offrent l'irl. *bósd*, cymr. *bosd*, vanterie, proprement *inflatio*, d'où peut-être l'ang. *boast*, qui manque à l'ang.-saxon; cf. irl. *bos* (de *bost?*), vil, abject, comme l'anc. all. *bôsi*, et *bosán* (de *bossán*, *bostán?*), bourse. En scr. *bhastrikâ* désigne aussi une outre gonflée pour servir de flotteur. Il ne s'y trouve pas de racine *bhas* avec le sens de souffler, mais *bhash*, latrare, a une affinité peu douteuse.

3) Le soufflet n'a consisté d'abord qu'en une outre gonflée que l'on pressait. Aussi le pers. *mâsah*, soufflet de forge (Cf. *mâs*, *âmâs*, enflure, tumeur), se lie-t-il sûrement au scr. *maçaka*, outre de cuir à tenir l'eau, d'une origine d'ailleurs incertaine.

Les deux significations se réunissent dans les langues slaves; anc. slave *mĕchŭ*, outre, *mĕshĭtĭ*, poche, russe *miechŭ*, polonais *miech*, bohém. *mech*, illyr. *mjesiniza*, outre et soufflet; russe *mieshokŭ*, polon. *mieszek*, illyr. *mascja*, sac, poche. Cf. lith. *mászas*, *maiszas*, grand sac, *maiszélis*, poche, *mászna*, bourse.

Il en est de même en celtique où, à l'irl. *miach*, sac, correspond le cymr. et armor. *megin* (de *mekin*), soufflet.[1]

En fait de rapports analogues, je citerai encore l'irl. *bolg*, *builg*, soufflet et outre, l'anc. gaulois *bulga*,[2] le scand. *belgr*, soufflet, ags. *blaest-belg*, anc. allem. *plâspalg*, id., goth. *balgs*, sac, etc.; ainsi que le latin *follis*, soufflet et outre = grec φύλλις, etc.

[1] Bugge (Z. S., 20, 1) ramène avec beaucoup de probabilité ces noms du soufflet au sansc. *mêsha* (= *maisa*), bélier, mouton, et aussi la peau de l'animal et les objets que l'on en faisait. Le D. P. compare également le slave *mĕchŭ* et le lith. *maiszas*.

[2] *Bulgas Galli sacculos scorteos vocant* (Festus).

§ 217. L'ENCLUME.

Plusieurs des noms de l'enclume, dans les diverses langues ariennes, dérivent naturellement de verbes qui signifient frapper ou forger. Ainsi le lat. *incus, -udis*, de *cudo*, l'anc. allem. *anapôz*, de *pôzjan*, tundere, l'anc. slave *nakovalo*, de *kovati*, forger, le lith. *prekalas* de *kàlti*, id., l'irl. *ingeoin* (Voy. plus loin au marteau), etc. Tous ces termes sont, comme de raison, des formations secondaires. Parmi les autres, je n'en connais pas qui soient directement comparables, mais quelques-uns nous permettent de reconnaître ce qu'était l'enclume aux temps primitifs.

Le plus important est le gr. *ἄκμων, -ονος*, enclume, dont le corrélatif sanscrit, *açman*, signifie pierre, rocher, ce qui montre que l'ancienne enclume ne consistait qu'en une grosse pierre.[1]

Le sanscr. *sthûṇâ*, enclume, et pilier de maison, dérive de *sthâ*, stare, et exprime la stabilité, la solidité. Le sens de pierre lui est étranger ; mais le goth. *stains*, ags. *stân*, scand. *stên*, anc. allemand *stein*, ainsi que l'illyr. *stena*, rocher, et le grec *στία, στίον*, pierre, proviennent sans doute de la même racine. Pour la variation de la voyelle, cf. sanscr. *sthira*, ferme, solide. Le scand. *stedi* (enclume, cf. *stedia*), firmare, est radicalement allié à *sthûṇâ*.

Le pers. *sindâr*, enclume, aussi *sindân*, *sandah*, kourde

[1] Chez les anciens Germains, le marteau était aussi de pierre, comme l'indique le scand. *hamar* qui réunit encore les deux sens; cf. ags. *hamor*, anc. all. *hamar*, etc., le marteau seulement. Ce nom correspond au sansc. *açmara*, lapideus, de *açman*, par la même inversion qui se remarque dans le slave *kamenĭ*, pierre, pour *akmenĭ*.

sandán, désigne également une grosse pierre ; et ce double sens reparaît dans l'erse *innean*, incus et rupes, saxetum, d'après le Dictionnaire d'Edimbourg.

Ainsi, de plusieurs côtés, les indications convergent vers le même résultat. Il est évident d'ailleurs qu'aux temps anciens, alors que le cuivre et le fer étaient encore rares et précieux, on ne pouvait guère songer à se donner le luxe d'enclumes métalliques. Les populations de l'Afrique orientale, qui savent depuis longtemps fondre et travailler le fer, ne se servent encore maintenant que d'une pierre pour enclume.[1]

§ 218. LE MARTEAU.

Pour cet outil simple et primitif, les analogies linguistiques sont plus multipliées qu'étendues, et il semble avoir eu de très-bonne heure plusieurs synonymes.

1) Sanscr. *ghana*, arme semblable à un marteau, massue, masse, comme adj. dense, dur, ferme ; *vighana*, marteau, maillet, *udghâta*, marteau, arme, *ayôghana*, marteau de fer (*ayas*), tous de la rac. *han*, cædere, avec *vi*, *ud*, etc.

Je compare, comme de même origine, l'irl. *geannaire*, erse *geannair*, marteau ; mais la formation diffère, ainsi que l'indique, outre le suffixe, la réduplication de l'*n*. Ce mot, en effet, dérive immédiatement de *geannaim* = *geangaim*, je bats, je frappe, verbe qui semble répondre à la forme redoublée de *han*, *ǵaghan*, *ǵaghn*, avec transposition de la nasale, *geang* pour *geagn*. Cf. *geogna*, coup, blessure, avec le scr. *ǵaghni*,

[1] Burton et Speke, *Voy. aux grands lacs de l'Afrique orientale*, p. 619.

ǵaghnu, qui frappe, tue, et à côté de *gen*, *goin*, erse *gonag*, blessure, du verbe simple *gonaim*, je blesse = *han*.

Ici se rattache également le nom celtique de l'enclume, irl. *ingeoin*, *inneoin*, erse *innean*, cymr. *eingion*,[1] armor. *annéan*, *anneô*, où *in*, *ein*, *an*, sont sans doute des restes de l'ancien préfixe gaulois *anti*, anc. irl. *int*, *ind*, devenu plus tard *inn* et *in*.[2] Ce composé est ainsi parfaitement analogue au gr. ἀντίτυπος, enclume (Hérod., I, 67), c'est-à-dire ce qui est opposé au marteau.

Le nom celtique du coin (cuneus), en irl.-erse *geinn*, cymr. *gaìng*, armor. *genn*, appartient au même groupe, aussi bien que ceux de la hache (p. 173), et d'autres encore de quelques armes qui viendront plus tard.

2) Scr. *mudgara*, marteau, massue, masse. Origine incertaine.

Conservé peut-être dans ἀμυγδαλος, par allusion à la forme du fruit de l'amandier (Cf. t. I, p. 289).

3) Pers. *kôpîn*, *kôbîn*, *kôbân*, marteau ; cf. *kuftan*, battre, piler, et la rac. sansc. *kup*, au caus. *kôpay*, concutere, commovere.

Gr. κόπανον, tout instrument qui sert à frapper, κοπανίζω, battre.

Alban. *kopán*, maillet.

Cf. κόπτω, κόπος, coup, κοπίς, couteau, κοπεύς, burin, etc.

4) Pers. *tapak*, marteau de forge, *tûbak*, marteau à foulon.

Kourde *tupùz*, massue.

Gr. τυπάς, τυπίς, marteau, maillet ; τύπανον, τύμπανον, battoir, etc.

[1] Cf. † *ennian*, incudo (Z.², 1061), cymr. moy. *eingon* (ibid.).
[2] Z.², 877.

Alban. *topus*, massue.

Cf. scr. *tup*, *tump*, pulsare, ferire, gr. *τύπτω*, ancien slave *tăpiti*, obtundere, cymr. *twmpian*, frapper, et le n° 5 des noms de la hache, p. 175.

5) Lat. *malleus* (pour *malteus ?)*, *martulus*, *marcus*, *marculus*.

Anc. sl. *mlatŭ*, russe *molótŭ*, pol. *mlot*, illyr. *mlat*.

Cymr. *mwrthwyl*, armor. *morzel*, probablement du latin.

Scand. *miölnir*, le marteau du dieu Thor.

La racine commune est *mar*, *mal*, broyer ; cf. p. 154.

6) Gr. *κέστρα*, marteau, et espèce d'arme, aussi le marteau, poisson. Cf. *κέστρον*, burin.

Irl. *casar*, *casur*, marteau, de *castar*.

Cf. scr. *çastra*, arme, glaive, de *ças*, ferire, occidere.

Les rapprochements qui précèdent sont trop isolés pour qu'on puisse y reconnaître, avec quelque sûreté, les noms vraiment primitifs du marteau. Je les ai signalés cependant, parce qu'une investigation plus complète pourra faire découvrir de nouvelles analogies à l'appui des uns ou des autres. Comme, après tout, on ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des marteaux, puisqu'ils avaient des haches et des couteaux, la question purement philologique a peu d'importance.

§ 219. LES TENAILLES.

La variété des termes est ici très-grande, par la même raison que pour le soufflet, savoir la tendance naturelle des langues à remplacer par de nouveaux noms significatifs ceux

des objets dont le principal attribut est bien saillant. C'est ainsi que notre *tenaille*, de *tenir*, a pris la place du latin *forceps*, et que ce dernier, de *foris capio*, a été sans doute substitué à quelque mot plus ancien. Il en est de même du grec λαβίς, de λάβω, saisir, du composé πυράγρα, etc. Parmi les noms d'une origine plus ancienne, et devenue parfois obscure, je n'en trouve qu'un seul qui semble remonter jusqu'aux temps primitifs.

En sanscrit, la tenaille est appelée *sandañça*, *-aka*, de *sam* + *dañç*, mordere. Cf. συν-δάκνω ou δαγκάνω. Le subst. simple *dañça*, morsure, désigne aussi la dent qui mord, et s'appliquerait également bien à la tenaille. La racine *dañc* ou *daç*, gr. δακ, se retrouve en gothique sous la forme régulière *tah*, *tahjan*, lacerare, σπαράττειν, σκορπίζειν, scand. *tâ*, discerpere ; et à cette racine, ou à sa forme nasale *tanh*, se rattachent l'ang.-sax. *tanga*, scand. *töng*, anc. all. *zanga*, tenaille. Le *g* est ici un affaiblissement de *h*, comme dans le goth. *tagr*, pour *tahr*, ags. *taeher*, anc. allem. *zahar* = δάκρυ, *lacryma*, de la même racine *dak*, pour exprimer l'âcreté mordicante de la larme.

L'anc. irland. *tenchor*, forceps, mod. *teanchair*, n'a aucun rapport avec le germanique; c'est un composé de *ten*, *tene*, feu, et de *cor*, main = scr. *kara*, analogue au gr. πυρολαβίς (Stokes, *Goid.*², 131). Cf. † *coir*, main (O'Dav., *Gl.*, 66).

§ 220. LA LIME.

Les noms de la lime, comme ceux de la scie, n'offrent aucune analogie à signaler entre l'Orient et l'Occident, et celles qui se remarquent dans les langues européennes paraissent

résulter de transmissions. Ainsi, le latin *lima*, de *lio*, polir, a passé sans doute dans l'irl.-erse *liomhán*, le cymr. *llif*, et l'armor. *lîm*. Au sl. *pila*, lime et scie, répond l'ang.-sax. *feola*, anc. all. *fîla*, mais il est difficile de savoir auquel appartient la priorité. Le slave peut dériver de *piti*, clamare, comme, en irlandais, la lime est appelée *eighe*, la criarde, de *eighim*, crier. Le gr. ῥίνη se rattache peut-être au scr. *rî* (*rîṇâti*), rudere.[1] La scie qui grince, πρίων, vient de même de πρίω, πρίζω. Cf. cymr. *criaw*, armor. *kria*, crier. En sanscrit, elle est appelée *krakara*, litt. qui fait *kra*.

§ 221. OBSERVATIONS.

Malgré les lacunes que présentent encore les recherches relatives à la métallurgie, il résulte cependant de leur ensemble que les anciens Aryas ont su fondre et travailler quelques métaux. A l'égard du fer, toutefois, la comparaison des langues ne nous apprend rien de décisif, les opérations de la fonte et de la forge pouvant n'avoir conservé que le cuivre et le bronze. Les noms mêmes du fer, ainsi que nous l'avons vu (t. I, p. 188), n'offrent pas de ces affinités générales qui forcent la conviction. Weber, il est vrai, dans l'esquisse rapide qu'il a tracée de l'ancienne civilisation arienne, affirme que *l'épée, la lance, le couteau, la flèche étaient de fer;*[2] mais j'avoue que j'ai cherché en vain ce qui pourrait justifier une assertion aussi positive ; je n'ai trouvé que des probabilités. Il paraît bien certain que les Indiens védiques, ainsi que les Ira-

[1] Wilson et Westergard. Le D. P. ne donne pas cette racine, mais seulement *râ (ray)*, aboyer.

[2] *Hist. de la littér. indienne*, trad. franç., p. 10.

niens, à peu près contemporains, savaient travailler le fer;[1] mais comme, dans leurs langues respectives, *ayas* et *ayañh*, le lat. *æs*, désignent aussi le bronze, on reste en doute sur la valeur primitive de ce nom. L'emploi de ce dernier métal prédominait chez les Grecs du temps d'Homère, et semble avoir précédé celui du fer chez les peuples du nord de l'Europe. Toutefois, comme je l'ai observé ailleurs (t. I, p. 220), il n'y aurait rien d'improbable à ce que ces peuples, à la suite de leurs longues pérégrinations, eussent perdu de vue l'usage du fer, pour y revenir graduellement plus tard.

En définitive, cette question n'a pas beaucoup d'importance pour celle du développement de l'industrie des Aryas. Plusieurs peuples, tels que les Mexicains, les Péruviens, et surtout les Egyptiens, sont arrivés, sans connaître le fer, à une industrie très-avancée, et, d'un autre côté, les tribus africaines qui travaillent fort bien par des procédés très-primitifs, sont cependant restées dans la barbarie.[2] La possession de ce métal a pu dépendre en bonne partie de l'état naturel où il se rencontre, ou résulter de quelque observation fortuite plutôt que d'une recherche raisonnée. On ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des instruments tranchants de plusieurs sortes, ainsi que des armes en métal : c'est là l'essentiel. Qu'ils y aient employé le fer ou le bronze, c'est ce qui importe peu pour apprécier le degré d'avancement de leur industrie à l'époque préhistorique.

[1] Cf. *Vendidad*, 3, 110, traduction de Spiegel, où il est dit que *les Daêvas se précipitent vers l'enfer comme du fer en fusion.*

[2] Les indigènes de l'Afrique orientale fondent le minerai entre deux couches de charbon, dans un trou creusé en terre, et à l'aide d'un soufflet. La fonte qu'ils obtiennent ainsi est excellente, et au moyen de deux pierres, dont l'une sert d'enclume et l'autre de marteau, ils en fabriquent des faucilles, des houes, des rasoirs, des an-

SECTION IV.

§ 222. LES CONSTRUCTIONS.

De quelle nature étaient les habitations des anciens Aryas ? Nous verrons plus tard qu'ils en avaient de plusieurs sortes, à en juger par la variété de leurs noms ; mais quel degré l'art des constructions avait-il atteint, depuis la simple cabane jusqu'à la demeure des chefs? Y employait-on, outre le bois, la brique ou la pierre? Y avait-il des maçons et des architectes? Sur ces questions nous restons forcément dans un vague à peu près complet, parce qu'ici la comparaison des éléments linguistiques ne suffit pas à nous éclairer. Ceux des anciens noms de la maison qui peuvent être ramenés à leurs origines étymologiques conduisent à des notions générales qui nous apprennent fort peu de chose, et il en est de même de la plupart des termes qui se rapportent à l'art de bâtir. Je me borne au petit nombre de conjectures que peut suggérer leur examen.

1) Les verbes qui expriment l'action de bâtir se rattachent ordinairement à quelque notion moins déterminée, comme faire, poser, fonder, élever, ériger, etc., et cela dès les temps les plus anciens. Ainsi, le sansc. *ći* = *ki*, colligere, accumulare, en pers. *ćîdan*, se prend dans l'acception d'ériger un bûcher, une construction ; de là *ćita*, édifice, et *kâya*, maison, qui se retrouve dans l'irland. *cai*, id.[1] La racine *dhâ*, ponere,

neaux et des armes (Burton et Speke, *Voy. aux grands lacs de l'Afr. orient.*, p. 619, 620).

[1] *Ca*, *cae*, maison (Corm., *Gl.*, 46, Z.², 60). — Cf. kourde (dial. zaza) *kei* (Lerch, 196).

d'où *dhâman*, maison, reparaît avec le sens de fonder dans le latin *con-do*, et avec celui d'édifier, de bâtir, dans l'anc. slave *z-dati*, *zĭdati*, *zazdati*, *sŭz-dati*, d'où *zĭdŭ*, maison, en russe *zdánie*, bâtiment, etc. A la rac. *kar*, facere, se lie sans doute le lithuan. *kùrti*, bâtir. Le latin *struo* correspond au russe *stroitĭ*, bâtir, construire, arranger, accorder, d'où *stroenie*, bâtisse. Cf. anc. sl. *stroiti*, administrare, *u-stroiti*, parare, etc. Le corrélatif sanscrit est *stṛ*, *star*, sternere, tegere, *upa-star*, parare, etc. Ces verbes, et d'autres encore, ne jettent aucun jour sur la manière de bâtir. Il en est peut-être autrement de deux racines dont les dérivés paraissent dater du temps où les constructions se faisaient en bois.

La première est le scr. *taksh*, primitivement *tak*, tailler, couper le bois, etc., déjà mentionnée plus haut, et d'où dérive le nom de l'architecte divin *Takshaka*, proprement le charpentier.[1] On peut y rapporter le *taćara* des inscriptions de Persépolis que Lassen traduit par *ædes*, et qu'il compare avec le persan moderne *taǵar*, habitation d'hiver, magasin de subsistances.[2] Le grec **τέκτων**, charpentier et architecte, **τεκτοσύνη**, architecture, **τεκταίνω**, construire en bois, charpenter, montrent que **τέκω**, **τίκτω**, a dû se prendre dans une acception plus spéciale que celle de produire et d'engendrer. L'ancien irlandais nous l'offre également dans les composés

[1] A *Takshaka* répond exactement l'irl. *Tassach*, nom d'un évêque, ami de saint Patrice, et son principal artisan, *faber ærarius*, pour la confection et l'ornementation des croix, des crosses, des châsses, des cloches, etc. (O'Curry, *Lect. on anc. Ir. hist.*, 368, 603, 611.) *Takshaka* et *Takshan* étaient aussi des noms d'hommes (D. P., III, 194), comme en français *Charpentier*, en allemand *Zimmermann*, etc.

[2] *Z. S. für d. K. Morgenlands*, t. VI, 14. *Ya iman taćaram âqunus*, is hanc ædem ædificavit ; *âqunus* = scr. *akṛṇôt*, fecit, rac. *kar*.

cuim-tgim, construo, *cum-tach*, ædificatio.[1] Cf. irlandais mod. *togaim*, bâtir, élever, *togtha*, bâti, erse *tog*, strue, *togail*, ædes, etc.; le *g* non aspiré pour *gs*, *cs*, *ksh*, comme dans *tuag*, arc = τόξον. Il est probable, d'après tout cela, que la racine *taksh* ou *tak* a exprimé très-anciennement l'action de construire en bois, comme le goth. *timrjan*, ædificare, qui dérive d'un nom même du bois (Cf. t. I, p. 245).

L'autre racine en question est le gr. δεμ, δέμω, construire, d'où δόμος, maison, scr. *dama*, etc. La rac. *dam*, en sanscrit, ne signifie que domare, δαμάω; mais son sens primitif, ainsi que celui de δέμω, a sans doute été *ligare*. *Dam*, en effet, est à *dâ*, ligare, comme *gam*, ire, est à *gâ*, et comme δέμω est à δέω, lier. De part et d'autre, cette racine a dû se prendre dans l'acception de construire en liant, ce qui ne peut guère s'entendre que des bois. Comme le nom de la maison qui en dérive se retrouve dans toutes les langues ariennes, il a pour la question une importance particulière.

Il est naturel de penser que l'emploi du bois a précédé celui de la pierre pour les habitations. Il ne faudrait pas, cependant, conclure de ce qui précède que les anciens Aryas, avant leur séparation, en sont restés à un mode de construction aussi simple, et il est fort possible, ici comme dans d'autres cas, que les termes usités aux premiers âges se soient maintenus quand bien même les procédés avaient changé. Il faut bien dire, toutefois, que les langues ne nous fournissent pas de preuves suffisantes d'une architecture plus développée. Les noms de la brique, ainsi que ceux de la truelle, diffèrent partout; et, si ceux de la chaux et du mortier présentent quelques analogies,

[1] Z.², 872. Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 103, qui compare aussi *tech*, maison.

il reste douteux que leur préparation ait été ce qu'elle est devenue plus tard.

2) Les noms européens de la chaux se lient généralement au latin *calx* que les Romains ont porté au loin. Ainsi l'irl.-erse *cailc*, cymr. *calch*, armor. *kalch*, l'ang.-sax. *cealc*, scand. *kalk*, anc. allem. *chalch*, le lithuan. *kalkes* (plur.), l'illyrien *klak*, etc.[1] J'ai comparé ailleurs déjà le sansc. *karkara*, espèce de chaux, dont se rapproche, plus encore que *calx*, l'albanais *kelkjére* (t. I, p. 151). J'ajouterai que ce mot sanscrit peut être allié à *karka*, blanc, tout comme la chaux est appelée en kourde *spi*, la blanche, en pers. *kal safêd*, argile blanche, en afghan *spinakhal*, id., etc. Je ne sais si le persan arabe *kils*, chaux vive, mortier, n'est point provenu de *calx*.[2]

Le gr. χάλιξ, chaux, est peut-être tout différent de *calx*, et semblerait correspondre au sansc. *khâḍî*, *khaḍikâ*, ou *khaṭî*, *khaṭikâ*, craie, par la substitution fréquente d'une cérébrale à la liquide.[3]

Ces rapprochements font bien présumer que les anciens Aryas ont connu la chaux, mais ne prouvent pas qu'ils aient su la préparer et l'employer pour les constructions.

3) On peut en dire autant du mortier ou plâtre, en sansc. *lêpa*, *vilêpa*, de la rac. *lip*, ungere, oblinere, et d'où *lêpakara*, maçon. Cf. λίπας, λίπος, graisse, anc. sl. *lĕpŭ*, viscum, *lĕpiti*,

[1] La chaux a cependant aussi des noms originaux dans ces diverses langues, tels que l'irl. *aol*, l'armor. *râz*, le scand. *lîm*, le slave *vapno*, etc.

[2] On trouve aussi en arabe *kilhâ*, action de crépir à la chaux, d'un radical *kalaha*.

[3] Fick (408) rapproche χάλιξ, pour σκαλιξ, de *calx*, et les ramène également à un thème européen *skala*, pierre, comme en ancien slave, et en comparant le goth. *skalja*, brique. Toutefois le latin *scala*, écaille, sûrement sans rapport avec *calx*, conduirait à une origine différente.

conglutinare, russe *liepitĭ*, coller, modeler, *lípnutĭ*, s'attacher, se coller, *lipkiĭ*, gluant, tenace; pol. *lep*, glu, *lepić*, coller, etc., lithuan. *lipti*, se coller, *lipyti*, enduire, etc. En pol. *lepianka* désigne une paroi enduite d'argile, *lepiarz*, l'ouvrier qui crépit, en lithuanien *lippitojis*, id., *ap-lippinti*, crépir un mur, etc. Il semble évident, d'après cela, que le sansc. *lêpa* n'a signifié autre chose, dans le principe, qu'un enduit onctueux et gluant, comme l'argile, et non pas le mortier préparé à la chaux.[1]

4) Au sansc. *ćhurâ*, f., chaux, répond, sauf le genre, le gr. *σκύρος*, *σκῦρος*, gyps, mortier, mais aussi *σκίρος*. D'après D. P., la racine est *ćhur*, inciser, graver, corroder, au causat. *ćhuray*, *ćhôray*, incruster des incisions avec des substances. Cf. Fick (208) qui admet *skur*, *skar*, rayer, écorcher, comme racine primitive. Ici encore, il ne s'agit pas du mortier à bâtir.

SECTION V.

§ 223. LE TRAVAIL DES ÉTOFFES.

Il est à peine besoin de prouver que les anciens Aryas ont su se vêtir, puisque le climat même de leur pays leur en faisait une nécessité absolue. Qu'ils n'allassent pas nus, comme certains sauvages, c'est ce que l'on pourrait inférer déjà de ce que chez eux la nudité était accompagnée du sentiment de la

[1] De la rac. *lip* avec *ava* dérivent *avalêpa*, action d'enduire, puis action d'orner, puis orgueil, vanité, *avalipta*, vain, orgueilleux, etc. Il est curieux de retrouver aussi ces significations secondaires dans l'anc. slave *lěpŭ*, decorus, *lěpota*, pulchritudo, etc., et dans le lith. *lépe*, orgueil, *lépùs*, orgueilleux, vain, etc.

honte. C'est, en effet, à la rac. *naǵ*, pudere (Dhâtup.), que l'on rattache le sansc. *nagna*, nu, ainsi que ses corrélatifs européens, latin *nudus*, pour *nugdus* (?), irland. *nochd*, cymr. *noeth*, goth. *naqvaths*, etc., lithuan. *nógas*, anc. sl. *nagŭ*, etc.[1] Toutefois, comme ils auraient pu ne se couvrir que de peaux de bêtes, à l'instar de plusieurs peuples barbares, il importe de rechercher s'ils ont connu l'art du tissage, et jusqu'à quel point ils l'avaient porté. Nous passerons donc en revue les termes qui s'y rapportent, ainsi qu'au filage qui le précède nécessairement, et à la couture qui en met en œuvre les produits. L'examen de ces produits, transformés en vêtements, sera plus tard l'objet d'un article particulier.

ARTICLE I.

§ 224. LE FILAGE.

La première substance filée, au temps de la vie pastorale, a sans doute été la laine que fournissaient les troupeaux, et l'emploi des plantes textiles ne sera venu, ou n'aura été perfectionné et généralisé, qu'à la suite du développement de l'agriculture. Nous avons vu que, si la connaissance du chanvre remonte avec quelque probabilité au temps de l'unité

[1] Le D. P. doute de cette dérivation de *nagna*, la rac. *naǵ* n'étant point constatée, et peut-être seulement une modification de *laǵ, laǵǵ*, pudere. Fick (107) recourt à une rac. *nag* = scr. *niǵ*, purifier, laver (νίζω, νίπτω). Cette conjecture trouve un appui dans l'irlandais, où † *nocht*, nud, est donné aussi comme = *nighi*, lotion, et *necht* = *glan*, pur (O'Dav., *Gl.*, 108, et Corm., *Gl.*, 33, voc. *cruithnecht*). Cf. *fo-nenaig*, lavit, forme redoublée de la rac. *nig (nighim)*, *nighset*, ils lavèrent, etc. (Stokes, *O. Ir. Gl.*, LXXIV.)

arienne, la possession du lin ne saurait être attribuée qu'aux Aryas déjà plus ou moins séparés à l'Occident (Cf. t. I, §§ 78 et 79). Comme les produits de ces plantes ne peuvent être utilisés qu'à la suite de plusieurs préparations, il semble que l'étude de ces dernières, au point de vue linguistique, devrait jeter quelque jour sur ces questions. Cependant la comparaison des mots techniques ne m'a donné aucun résultat de quelque valeur. Les expressions usitées en Europe pour rouir, tailler, broyer, sérancer le chanvre et le lin, diffèrent beaucoup suivant les langues, et les termes orientaux correspondants me sont restés trop incomplétement connus pour une étude comparative. Il faut donc, pour le moment, les laisser de côté, et ne commencer que par l'opération subséquente et moins spéciale du filage.

Pour l'exprimer, les langues ariennes partent tour à tour des notions plus générales de tourner, tordre, étendre, lier, etc., et il est difficile de savoir laquelle a prévalu dans l'origine, car les affinités, bien qu'assez multipliées, ne sont pas de nature à résoudre cette question. Il faut se contenter de réunir par groupes les termes qui semblent avoir une origine commune, sans se flatter de pouvoir déterminer leur ordre d'ancienneté.

1) La racine usitée en sansc. est *kṛt*, *kart* (*kṛṇatti*), distincte de *kṛt* (*kṛnati*), scindere, et qui signifie proprement *tourner* le fil, avec *ud*, défaire en développant, avec *pari*, entourer, envelopper, etc. De là *kartana*, l'action de filer. D'après le D. P., il faudrait y rattacher aussi le nom du fuseau *tarku*, par inversion pour *kartu;* mais on verra plus loin que cette conjecture est tout au moins douteuse.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 397) que le nom persan du lin, *katân*, kourde *ktân*, est venu de *kart*, par la suppression de

l'*r*, comme dans le mahratte *katanê*, filer, et *kâtîna*, araignée, ou le persan *kâpas*, coton, du sansc. *karpâsa*. De là aussi l'arabe *quttun*, et notre coton, produit originaire de l'Inde. Toutefois, le persan a conservé intégralement la rac. *kart* dans *kartân* ou *kârtana*, l'araignée fileuse, et *kartanah* ou *kartînah*, toile d'araignée ; peut-être aussi dans *karatlân*, fuseau et quenouille.

En Europe, je ne trouve à comparer que le lith. *kĕrte*, tige de fuseau, et peut-être l'irl. *ceirtle*, peloton de fil ou de filasse, en erse *ceirsle*.[1]

2) En persan, on trouve, pour filer et tordre, le verbe *rashtan*, *rishtan*, *ristan* ou *risîdan*, d'où *rêshah*, fil tordu, *rishtah*, *rismân*, fil, *arash*, *arîsh*, *arêsh*, chaîne de tissu, *ras*, *rasan*, *rasîman*, corde, etc. Cf. kourde *resané*, corde, armén. *arasan*, tirhaï *rassai*, id., ainsi que le persan et kourde *rîsh*, laine. — Le sanscrit nous offre une double analogie dans *raçanâ*, *raçmi*, corde, ceinture, et la rac. *riç*, tirer, tirailler (rupfen, zerren), d'où *rishṭa*, tiraillé.

Le lith. *riszti*, lier, d'où *riszys*, *raisztis*, *raisztas*, lien, paraît allié à ce groupe ; et l'on peut en rapprocher également le latin *rẹstis*, corde, et peut-être *rēte*, filet, pour *reste?* Toutefois l'analogie singulière de l'hébreu *resheth*, filet, suivant Gesenius de *iârash*, cepit, laisse en doute sur l'origine vraiment arienne des termes ci-dessus.

3) Le persan *tanîdan*, *tanûdan*, filer et tresser, tisser, signifie proprement tendre, étendre, comme la rac. scr. *tan*

[1] Fick (36) compare κάρταλος, corbeille tressée, *crātes*, goth. *haurds*, etc., claie, porte.

[2] Kuhn, avec moins de probabilité, ce semble, cherche dans *restis*, pour *prestis*, un corrélatif du sansc. *prasiti*, lien, de *pra* + *si*, ligare (Z. S., II, 476). Pour *rēte*, cf. l'article du filet, p. 7.

qui reviendra plus loin, avec ses dérivés, à l'article du tissage.

Ici, je ne compare, à cause du sens spécial, que l'irl. *toinnim*, filer, tresser, tordre, *toinneadh*, *toinneamh*, filage, *toinnte*, fil entre la quenouille et le fuseau, etc. L'*n* redoublée indique une assimilation, et *toinn* pour *toint* est probablement un dénominatif, comme notre *filer* de *fil*. Cf. scr. *tantu*, fil, etc., et le vêd. *tânva*, adj., tissu tressé.

4) Un troisième verbe persan, *tâchtan*, *tazîdan*, filer, tordre, d'où *tâchtah*, cordon ; cf. kourde *tesî kem*, filer, et *tesî*, fuseau, se rattache clairement à la rac. scr. *taksh*, fabricari, que nous avons vue appliquée déjà à deux espèces de travaux, et qui reparaîtra encore au tissage.

Je crois la retrouver, avec le sens de filer, dans l'anc. allem. *dâht*, all. mod. *docht*, mèche de lampe, c'est-à-dire fil, comme le scand. *thâttr*, filum funis, et qui répond exactement au pers. *tâchtah*, cordon. Ces mots peuvent avoir perdu l'*s* de *taksh*, conservée, d'ailleurs, dans *dehsa*, hache, et *dihsila*, timon (Cf. p. 152, 171), ou bien se lier, comme probablement *dâha*, testa, à la forme plus primitive *tak*.

5) Un groupe important, mais dont il est difficile de réconcilier les divergences, appartient surtout aux langues européennes. Sa racine, à l'état le plus simple, se montre dans le grec νέω, lat. *nĕo*, filer, dont la voyelle s'allonge dans νῆμα, fil; νῆτρον, fuseau, νῆσις, filage, *nēvi*, *nētus*, *nēre*, etc. On peut en inférer une forme primitive *nâ*, laquelle reparaît, en effet, dans l'anc. all. *nâ-an*, *nâian*, *nâwan*, *nâhan*, avec le sens analogue de coudre, c'est-à-dire de lier;[1] cf. *nât*, couture, et *nâdala*, goth. *nê-thla*, aiguille.

Jusqu'ici tout est bien, mais les difficultés commencent du

[1] Cf. Leo Meyer, Z. S., VIII, 260, et Fick, 782.

moment que l'on compare la racine scr. *nah*, ligare (en zend *naz*), d'où *nâha*, lacs, piége, etc., avec une gutturale additionnelle qui semble reparaître dans *necto*, *nexus*. D'après l'analogie de *veho*, *vecto* = scr. *vah*, *macto* = scr. *mah*, on serait tenté d'admettre *neho* pour *neo*, dont l'*h* aurait pu disparaître comme dans *nīl* pour *nihil*.[1] D'autres traces de cette gutturale se montrent encore dans le pers. *nach*, fil écru, fil de lin, et l'armor. *nachen*, *nahen*, tresse; mais l'*h* de l'anc. all. *nâhan* est d'une tout autre nature.[2]

Ce n'est pas tout. Au sansc. *nah* se rattachent plusieurs dérivés qui indiquent une forme primitive *nadh*, comme *naddha*, lié, *naddhi*, corde, etc., et cette forme nous conduit à une série de rapprochements beaucoup plus étendue que la précédente. On a comparé d'abord le gr. νήθω, mais la différence de quantité de la voyelle porte plutôt à y voir, avec Pott et Leo Meyer (l. cit.), une formation secondaire de νέω, comme πλήθω, de πλέω, etc. A *nadh*, par contre, répond certainement le cymr. *nyddu*, filer, corn. *nédha*, armor. *néza*, et *néa*, *néein*, où la suppression du *z* = *dh* amène une identité apparente avec νέω. En irlandais, nous trouvons, avec une *s* prosthétique, l'anc. *snáthe* (Z.[2], 16), mod. *snáth*, *snádh*, *snadhm*, et sans *s*, *naidhm*, gén. *nadma*, *nadmann* (O'Don., *Gl.*), contrat, gage, garantie, c'est-à-dire lien.[3] Dans les langues germaniques, nous avons déjà rapproché du sanscrit *naddhi*, corde, le goth. *nati*, ancien allemand *nezzi*, etc., filet (Cf. p. 85), et il faut sans doute aussi ramener à *nadh* l'ang.-sax. *nestan*, filer, proprement lier, comme le suédois *nästa*, danois *neste*, etc. Ce sont là des dénominatifs d'un subst. *nest*, lien

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 282.
[2] Cf. *sâhan*, rac. *sâ*, *mâhan*, rac. *mâ*, *wâhan*, rac. *vâ*, etc.
[3] Cf. *naidmther*, is bound or fastened (O'Don., *Gl.*).

(Cf. scand. *nist*, fibula, anc. all. *nestila*, funiculus, fascia), où l'*s* représente une ancienne dentale, comme dans l'all. *last* de *laden*, *bast* de *binden*, etc.[1]

A ce groupe déjà étendu, il faut ajouter encore le cymr. *noden*, fil, et *nodwydd*, aiguille, en armor. *neûd* et *nadoz*, le lat. *nodus*, nœud, et les termes germaniques qui y correspondent avec une gutturale prosthétique d'origine obscure, ang.-sax. *cnotta*, anc. all. *chnǫda*, et, de plus, avec variation de la voyelle dans le scand. *knûtr*, *hnûtr*, nœud, *hnyttr*, nexus, etc.

Nous sommes ainsi en présence de trois racines, *nâ*, *nah* (*nagh*) et *nadh*, qui doivent avoir coexisté au temps de l'unité arienne, et dont les dérivés peuvent s'être parfois confondus.[2] Les formes *snadh* et *knadh* paraissent purement secondaires.

Nous voyons en outre apparaître dans l'anc. slave *niti*, fil, russe *níti*, *nítka*, pol. *nić*, etc., une racine *nî*, qui se retrouve encore avec une *s* prosthétique, et un autre suffixe, dans l'irl. *sníomh*, filage, *sníomha*, fuseau, *sníomhaim*, filer, et qui doit être, sans aucun doute, séparée des précédentes. Miklosich (*Rad. slov.*, 57) y voit avec raison le scr. *nî*, ducere. Nous avons ici, en effet, les analogies du latin *ducere filum*, et du gr. *κατάγειν* pour filer. Le pers. *duchtan* = scr. *duh*, signifie à la fois traire et coudre, tirer le fil (Cf. armén. *dogh*, fil), et le nom du fuseau; *dûk*, *duy*, *dûk*, se lie évidemment à la même

[1] Ce changement de *d*, *dh* en *s* devant une dentale, se remarque également en zend, en grec, en latin et en slave.

[2] Sur *nah* = *nagh*, mais non = *nadh*, cf. Fick (108). — Le D. P. donne encore une rac. *nas*, se joindre, se réunir à, qui pourrait bien rendre compte des termes germaniques *nestan*, *nist*, *nestila*, aussi anc. all. *nusta*, nexio. Cf. de plus *nusca*, fibula, et l'anc. irl. *nasc*, bracelet (Corm., 125), mod. *nasg*, lien, *nasgaim*, lier, que Stokes ramène à la rac. *nak*, *nec-to*, etc.

racine. Je ne sais si l'arménien *niuthel*, filer, appartient à *nî* ou ailleurs.

6) Le grec *κλώθω*, filer, d'où *κλωστήρ*, fileur, *κλῶσμα*, fil, etc., répond à la rac. scr. *çrath*, *çranth*, nectare, ligare, que le Dhâtup. donne comme variante de *grath*, *granth*, id. De là *çrantha*, *çranthana*, action de lier ensemble = *grantha*, *granthana*. A cette dernière forme appartient le scand. *kranz*, ancien allemand *chranz*, guirlande (*k* régulièrement pour *g*), tandis que *çrath* paraît se retrouver dans le latin *crātes*, treillis, claie; irland. *creathach*, lithuanien *krátas*, *-tis*, polon. *krata*, et avec *l* pour *r*, dans l'irland. *cleath*, *cllath*, id. Cf. anc. slave *klěta*, decipula, *klěti*, cella, russe *klietka*, polonais *klatka*, cage, etc., cymr. moy. *cluit* (Z.[2], 97), corn. † *cluit* = *clêt*, etc.[1]

7) Je termine par un groupe dont les ramifications très-étendues donnent lieu encore à maintes difficultés. C'est celui qui se rattache au goth. *spinnan* (*spann*, *spunnun*), et à ses analogues germaniques, dont le sens propre est tendere, extendere, anc. allem. *spannan;* cf. scandin. *spenia*, trahere, ducere, ang.-sax. *spanan*, allicere, sollicitare, etc.; ainsi que l'irl. *spíonaim*, *spúinim*, tirer, arracher, enlever, piller, dépouiller, etc. La forme plus simple du grec *σπάω*, tendre, étendre; cf. lat. *spatium*, allié au scr. *sphâ*, *sphây*, crescere;

[1] Ces derniers rapprochements deviennent incertains depuis que le D. P. ne donne à *çrath*, *çranth*, que l'acception contraire de se défaire, se délier, se relâcher. Kuhn (Z. S., 4, 320) ramène *κλώθω* à *grath* (le *κ* pour *γ* à cause du *θ*); Fick (36, 347), *crātes* à *kart* (v. sup. p. 205). A *granth*, d'où *granthi*, nœud, *grantha* ou *grathna*, paquet, touffe, appartient sûrement l'irl. † *grinde*, fagot (Corm., *Gl.*, 77); *grinne* (O'Don., *Gl.*), au pl. *grinnenu*, bandages, dat. pl. *grinnib* (Stokes, *Goid.*[2], 30). Cf. *grend*, barbe (touffue), Corm., *Gl.*, 90; mod. *greann*, aussi chevelure, que Stokes (ib.) rapproche du provençal *gren*, barbe, v. franç. *grenon*, *grignon* (Diez, I, 224).

augeri, jette du doute sur l'*n* comme élément primitif, et d'un autre côté, le lith. *pinti (pinnu)*, tresser, anc. sl. *pēti (pĭnā)*, mettre en croix, c'est-à-dire étendre, comme le polon. *piąć (pnē)* et le boh. *pnouti*, etc., qui n'ont pas l'*s* initiale, font naître le même doute à l'égard de cette dernière. Sans rien préjuger sur ces questions, je réunirai ici, d'après Pott, Benfey, Diefenbach et d'autres, les termes divers relatifs au filage et à ses produits, qui paraissent se rattacher à quelqu'une des formes ci-dessus.

Outre les noms germaniques bien connus du fuseau, de l'araignée, etc., qui dérivent de *spinnan*, on trouve :

En anc. slave, de *pĭnā*, *pāto*, polonais *pēto*, etc., lien, entrave, etc.; anc. slave *poniava*, linteum, *o-pona*, velum, cortile, etc.

En lith., de *pinti*, *pyne*, tresse ; de plus *pantis*, corde, lien, en rapport probable avec *panóti*, envelopper en liant. Cf. irl. *páinte*, corde, *páinteir*, lacet, lacs.

En grec *πῆνος*, *πήνη*, *πηνίον*, le fil de la trame, etc.; peut-être pour *σπῆνος*, de *σπάω*.

En latin, *pānus*, id. (du grec ?), et *pannus*, étoffe.

En goth. *fana*, étoffe, drap, ancien allem. *fano*, drap, drapeau, etc., mots qui ne sauraient se lier directement à *spinnan*, ni avoir perdu une *s* initiale.

A ces rapprochements j'ajouterai encore l'albanais *pen*, corde, et surtout le persan *panâm*, fil de soie (cf. *banah*, corde, et kourde *ben*, fil), qui étend notre groupe à l'Orient.

Il est certainement singulier de ne trouver, dans tous ces exemples, aucune trace de l'*s* initiale de la racine *span*, et cela dans plusieurs langues où le groupe *sp* est très en usage. Je n'en connais qu'un cas unique, mais remarquable, parce qu'il

se rencontre dans le tirhaï du Caboul, où *spansî* est le nom du fil. D'après tout cela, et sans pouvoir décider si la forme primitive de la racine a été *spâ*, *span* ou *pan*, avec le sens d'étendre, puis de filer, tresser, tisser, il faut admettre que très-probablement les deux formes ont coexisté déjà avant la séparation des Aryas.[1]

§ 225. LA QUENOUILLE ET LE FUSEAU.

Ces deux instruments primitifs du filage remontent certainement à la plus haute antiquité, et leur simplicité même a contribué à en perpétuer l'usage jusqu'à nos jours, à côté du rouet plus compliqué et d'une invention relativement moderne.

1) Les noms de la quenouille, bien que très-variés, appartiennent, en général, au fond le plus ancien des diverses langues. Cela vient, en partie, de ce que dans l'origine on se servait d'un roseau, à la fois solide et léger, pour y placer la laine ou l'étoupe, et que le nom du roseau devenait celui de la quenouille. Or, l'ancienne synonymie du roseau était déjà très-riche, et chaque idiome semble y avoir puisé de son côté. Plus d'une fois, en effet, tel mot européen qui ne désigne que la quenouille trouve son corrélatif probable parmi les noms orientaux du roseau. En voici quelques exemples.

Scand. *rockr*, quenouille ; anc. allem. *rocho, roccho;* allem. mod. *rocken;* angl. *rock.* — Armén. *rokh,* quenouille ; mais pers. *ruch,* roseau. Cf. ancien slave et russe *rogozŭ*, polonais *rogoż*, etc., id.

[1] Sur *σπάω*, *span*, cf. Fick, 216 et 914; et Curtius (*Gr. Et.*[2], 255) avec des vues en partie différentes. Voir aussi Pott (*WWb.*, I, 382).

Grec ἠλακάτη, quenouille, et roseau, flèche, etc. — L'arménien *aghegad* = *alegad*, quenouille, semble provenu du grec, dont l'origine est fort incertaine. — Je ne sais si dans l'armén. *eghêkn* = *elêkn*, roseau, il y a plus qu'une ressemblance fortuite.[1]

Lat. *colus*, quenouille, peut-être allié à *calamus*, κάλαμος, germ. *halm*, etc., ainsi qu'au sansc. *kalama*, *kalana*, roseau; cf. corn. *koilen*, id., et t. I, p. 231. — Le bas-latin *conucula*, d'où notre *quenouille*, est-il pour *colucula*, ou vient-il de *conus*, malgré la longueur de l'*o*? Quoi qu'il en soit, il a passé à l'anc. all. *cuncla*, all. mod. *kunkel*, et Stokes (*Ir. Gl.*, p. 80) y rattache aussi l'irland. moy. *cuigel*, de *cuingel*, à cause du *g* non aspiré. Mais pourquoi le cymr. *cogel*, armor. *kégel*, corn. *kigel*, ont-ils, contre l'ordinaire, supprimé la nasale? Il est certainement singulier que le persan *kâgal* se trouve désigner un roseau, et l'irl. *cuigel* pourrait être provenu du cymr. *cogel* = *kâgal*.

Anc. sl. *kădělĭ*, pensum lini (Dobr., *Instit.*, p. 105), mais trama, suivant Miklosich (*Lex.*). Dans tous les autres dialectes, quenouille, russe *kudělĭ*, pol. *kădziel*, illyr. *kudjeglia*, etc. — Scr. *kâṇḍa*, tige, verge, tige de roseau entre deux nœuds, flèche, etc. Cf. *kaṇḍâla*, *kâṇḍôla*, corbeille de joncs.

2) Le fuseau présente également une synonymie très-variée, dont les termes se rattachent, en partie, aux verbes qui expriment l'action de filer (vid. sup.). Deux de ses noms paraissent anciens.

a) J'ai parlé plus haut du scr. *tarku* ou *tarkuṭî*, fuseau, *tarkuṭa*, filage, que le D. P. considère comme une inversion de

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 319), d'accord avec Walter (Z. S., 12, 377), ramène ἠλ-α-κ-άτη, avec des voyelles intercalées, à une racine αλκ, *ark*, d'où aussi ἄρκυς et ἀράχνη. Cf. t. I, p. 660, t. II, p. 8.

kartu. Il est plus probable, toutefois, qu'il dérive de la racine *tark*, laquelle n'a plus que le sens abstrait de perpendere, dubitare, suspicari, mais dont la signification primitive, ainsi que le remarque Benfey (*Gr. Wl.*, I, 674), a dû être celle de tourner. Cf. *volvere animo*. Cette conjecture, d'ailleurs, est tout à fait appuyée par la comparaison du lat. *torqueo;* du goth. *treihan*, ags. *thregian*, anc. all. *drahjan*, tourner, tordre, etc., du cymr. *torchi*, id., *trwc*, tour, armor. *treki*, troquer, échanger, c'est-à-dire tourner, *trok*, *trokl*, *troc*, etc. Cf. aussi l'arménien *turkn*, roue de potier.[1]

Pour en revenir au fuseau, Benfey (loc. cit.) rapproche de *tarku* le gr. *ἄτρακτος*, fuseau (*ἀ* préfixe = *sa* ou *ava*), ainsi que de *tarka*, doute, l'adj. *ἀτρεκής*, vrai, certain, indubitable.[2]

b) Le sansc. *vartana* ou *vartulâ*, de *vṛt*, vertere, désigne plus spécialement le peson du fuseau, ou la boule qu'on y adaptait pour faciliter sa rotation. A la première forme répond exactement l'ancien slave *vreteno*, fuseau, russe *vereteno*, pol. *wrzeciono*, etc.; à la seconde, le diminutif polon. *wartolka*, peson du fuseau. La racine verbale est conservée dans l'anc. sl. *vrĭtêti*, *vratiti*, circumagere, vertere, russe *vertietĭ*, polon. *wiercieć*, id., *wartać*, faire tourner le fuseau. Du latin *verto* dérive également *verticillus*, bas-lat. *verteolus*, d'où peut-être l'all. mod. *wertel*, *wirtel*, qui manque aux anciens dialectes ; mais cf. ang.-sax. *wrîdhan*, scand. *vrida*, torquere. Enfin, et bien que les langues celtiques ne possèdent plus la racine verbale, on trouve en irlandais moyen *fersaid*, mod. *fearsaid*, fuseau,

[1] L'irl. *torc*, cœur, de son mouvement, répond au scr. *tarka*, agitation d'esprit, doute, conjecture, désir.

[2] Curtius (*Gr. Et.*[2], 427), à *τρέπω*, compare aussi, avec Schweizer Siedler, le latin *trīcae*, *trīcari*, ainsi que le sansc. *trikvan*, *tṛkvan*, voleur, dans le sens de *versutus*.

pour *fertaid* (Cf. *feartas*, roue), en cymr. *gwerthyd*, en corn. *gurhthit*, et en armor. *gwerzid*.

c) En fait d'analogies purement européennes, je citerai encore le lith. *warpste*, *-tis*, fuseau, *werptuwis*, peson de fuseau, de *werpti*, filer, avec beaucoup d'autres dérivés. Cf. *werbti*, tourner le foin, et le goth. *hvairban*, ags. *hweorfan*, scandinave *hverfa*, anc. all. *hwerban*, vertere, verti. En cymrique, le fuseau est aussi appelé *chwarf*, *chwerfan*, de *chwerfu*, tourner, dont le *chw* = *sv* indique une *s* prosthétique au lieu de l'*h* = *k* du germanique.

§ 226. LES PRODUITS DU FILAGE, LE FIL, LA CORDE.

Plusieurs des noms du fil dérivent des verbes qui expriment l'action de filer, et ont été déjà mentionnés incidemment. D'autres, ainsi que ceux de la corde, ont le sens primitif de lien, et ne prouveraient pas par eux-mêmes que les anciens Aryas aient su filer, puisqu'on peut faire des liens avec des fibres de plantes, des lanières de cuir, etc. Toutefois, comme le fait de la pratique du filage est suffisamment démontré, je joins ici ceux de ces noms que leurs analogies paraissent faire remonter au temps de l'unité.

1) Scr. *bandha*, *bandhana*, lien, corde, pour le bétail, *baddhrî*, courroie, etc.; rac. *badh*, *bandh*, ligare. — Pers. *band*, lien, corde, de *bandan*, *bastan*, lier; belout. *bandîch*, fil, corde.

Goth. *bandi*, lien; ags., scand. *band*, id. et fil, scand. *benda*, corde; anc. all. *pant*, *pinta*, lien, etc.; rac. *bind*, *band*, *bund*, lier. — Le *b* pour scr. *b* est ici une exception.

Irlandais-erse *bann*, corde, lien ; cymr. *bydd*, *dyddag*, lacs, piége, etc.

Pott (*Et. F.*, I, 251) compare aussi πεῖσμα, corde, de la rac. πιθ, πείθω, persuader, primit. lier. Benfey (*Gr. Wl.*, II, 94) part d'une forme πενθ = *band*, comme πυθ = *budh*, etc. Cf. πενθερός, beau-père, et sanscr. *bandhura*, parent. Pott place également ici le lat. *funis* pour *fudnis*, malgré l'irrégularité de l'*f* pour *b*, au lieu de *bh*, comme en germanique *b* pour *b* au lieu de *bh*. Ces termes seraient entre eux dans le même rapport que le sansc. *budhna*, le gr. πυθμήν, l'anc. allemand *bodam* et le lat. *fundus*.

2) Scr. *sêtra*, lien, de *si*, ligare.[1] Cf. *sêru*, qui lie, *sîman*, *sîma*, limites, et le vêd. *sîrâ*, fleuve, suivant Kuhn (Z. S., II, 457) proprement fil.[2]

Gr. ἱμας, -μαντος, pour σιμας, courroie, ἱμονά, corde de puits; et peut-être σειρά, -ρή, corde (Benfey, *Gr. Wl*, I, 289, mais cf. n° 5).

Irl. *síoman*, erse *sìaman*, corde = *sîman*, mais l'*m* devrait, ce semble, être aspirée.

Anc. sax. *simo*, lien, scand. *seymi*, fil. — Goth. *sail*, corde, ags. *sael*, scand. et anc. all. *seil*, id., anc. all. *silo*, trait d'un char. — Anc. all. *saito*, *saita*, corde, *said*, lacs, etc. D'après Kuhn (Z. S., II, 466), anc. all. *sinwa*, *senwa*, ags. *senw*, scand. *sin*, nervus. Cf. scr. *sinâti*, *sinôti*, de *si*.[3]

[1] Zend *hi*, d'où *hita*, lier, et *hita*, m., attelage de chevaux (Justi, 325).

[2] Le D. P. rattache *sîrâ* à la rac. *sar*, couler.

[3] Cf. irl. † *sin*, moy. *sion*, collier, chaîne (Corm., *Gl.*, 152); ainsi que † *sén*, filet d'oiseleur (ib. et O'Dav., *Gl.*, 117) = cymr. *hwyn*, pour *hên*, et *sên*, piége, lacs. Le français *seine*, *senne*, esp. de filet, n'a qu'une ressemblance fortuite, s'il provient bien de *sagena* (Diez, *Wb.*, I, 408).

Lith. *sëtas*, corde pour le bétail, *sëris*, fil. — Cf. lett. *seet*, lier.

Anc. sl. *sěti*, russe *sietĭ*, lacs, pol. *sieć*, filet. — Anc. slave *silo*, russe *silokŭ*, lacet. — Russe *sima*, ficelle, etc.

On remarquera surtout l'identité du suffixe *man*, *ma*, dans plusieurs branches.

3) Scr. *dâman*, *dâmâ*, corde, de *dâ*, ligare.

Gr. *δέμα*, *-ατος*, de *δέω*.

Irl. *damhnadh*, corde.

4) Scr. *pâça*, lien, de *paç*, ligare.

Zend *paçman*, liaison, de *paç* (Justi, 188).

Irl. *fasg*, id., *faisgim*, lier ; cymr. *ffas*, *ffasg*, id.

Anc. sl. *pasmo*, filorum numerus ; russe *pásmo*, pol. *pasmo*, écheveau de fil ; pol. *pasek*, lien, bande. Cf. lith. *paszyti*, pelotonner ; lett. *pâsma*, écheveau ; anc. all. *faso*, all. *faser*, fibre ; et *fasto*, scand. *fastr*, ags. *fôst*, etc., ferme, c'est-à-dire lié.

5) Scr. *sarí*, corde, *sarat*, *sarit*, fil, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere, caus. *sâray*, extendere.

Armén. *sarich*, corde.

Gr. *ὅρμος* corde, chaîne, collier, *ὁρμία*, ligne à pêcher, *ἕρμα*, lien, pendant d'oreille, etc., de *ἕρω*, *εἵρω* = latin *sero*, d'où *series*, *sertum*, etc. Cf. Benfey (*Gr. Wl.*, I, 59) et Curtius (*Gr. Et.*[3], 330), rac. *σερ*, *ἑρ*, d'où aussi *σειρά*, corde, *σερίς*, ceinture (Hesych). En lith. *seris*, fil.[1]

6) Scr. *snâva*, tendon, muscle, de *snu*, fluere, comme *sarat*, de *sar*, par la notion du mouvement continu en ligne droite.[2]

[1] Ici, peut-être l'irl. † *sir*, cymr. *hir*, long, étendu. Cf. scr. *sâra*, extension, et rac. *sar*, dans *pra-sar*, *vi-sar*, étendre, s'étendre, *vi-sṛta*, étendu, etc.

[2] Suivant Weber (*Ind. St.* 5, 232, et *Beitr.*, 4, 277), de *snâ* ou peut-être de *si*, lier.

Goth. *snôrjô*, corde, scr. *snûra*, anc. all. *snôr*, *snuor*, filum, linea. Cf. goth. *snivan* (*snau*, *snêvun*, ags. *sneowan*, et *snyrian*, alacriter ire).

Russe *o-snóva*, pol. *o-snowa*, chaîne de tissu, fil de la vie, etc., et, figurément, en russe et en anc. slave, base, fondement. — Cf. ancien slave *snouti*, russe *snovatĭ*, polonais *snować*, *snuć*, ourdir la chaîne, tirer un fil, mais aussi glisser sur l'eau, ramper, etc.

7) Scr. *andu*, *anduka*, lien, chaîne que l'on met aux pieds des éléphants, sorte d'ornement au pied des femmes. — Suivant les grammairiens indiens, d'une racine *ad*, *and*, ligare = *at*, *ant*, *ît*, *înt*, id. (Dhâtup.); mais d'après le D. P., imaginée pour expliquer *andu*. Toutefois, plusieurs analogies semblent appuyer l'existence réelle d'une racine dans l'acception indiquée. Ainsi :

Ossète *andach*, fil.

Alban. *and*, *ind* ou *ent*, *int*, tisser, *indme*, *éndme*, *ènture*, tissu.

Irl. *edim*, prendre, saisir (pour *endim*), *id*, chaîne, collier, *edire* (pl.), captifs (Lhuydd et O'R.). Cf. *eide*, *eideadh*, étoffe, vêtement, *eidighim*, vêtir; erse *éid* (impér.), vesti, *éididh*, *eudach*, étoffe. Anc. irl. *étach*, *éitach*, *etiuth*, vestitus (Z.², 802, 810), *con-étid*, induite (870), rac. *ent*.

Cymr. *edau*, *edaf*, fil, *eddi*, chaîne de tissu, lisse.

Cette même racine existe peut-être en composition avec le préfixe *prie* = *pra*, dans l'ancien sl. *prēdă* (*prēsti*), je file, d'où *prēdivo*, fil, *prēslitsa*, fuseau, etc. Cf. passim les autres dialectes.

ARTICLE II.

§ 227. LE TISSAGE.

Pour l'action de tisser, la langue primitive possédait sans doute déjà plusieurs racines, dont les deux principales se retrouvent, avec de nombreux dérivés, dans la plupart des idiomes de la famille.

1) La plus simple, et probablement la plus ancienne, se présente en sanscrit sous la forme de *vâ*, *vê* (*vayati*), dont j'ai déjà parlé à l'article de l'araignée (t. I, p. 657). De là *vayî*, tisseuse, *vâya*, tisseur, *vêṇi*, tissu, tresse, mais aussi *vâṇi*, tissage, avec un *â* plus primitif que l'*ê* (Cf. l'infin. *vâtum* et le futur *vâta*, *vâsyati*), de sorte que la véritable racine est *vâ*.[1] Ce *vâ* se contracte en *u*, *û*, dans plusieurs temps du verbe, partic. passé *uta*, *ûta*, prét. 3ᵉ pers. plur. *ûvus*, *ûyus*, passif *ûyatê*, etc.; et de même dans *ûti*, tissage, etc. Ces variations sont importantes à noter pour les rapprochements comparatifs.

Cela permet, en effet, de rattacher à *vâ* l'afghan *ôdal*, tisser, où *dal* est le suffixe de l'infinitif, de sorte que la racine se réduit à *ô*, comme dans le vêdique *ô-tu*, trame, pour *vâtu*.[2] Je n'en trouve pas d'autres exemples dans les langues iraniennes.

En grec, la rac. *vâ* ne s'est conservée que dans quelques

[1] D. P. ne donne que *vâ*. Justi (277) donne le zend *vî*, mais sans justification.

[2] Cf. Ewald, dans la *Z. S. f. d. K. d. Morg.* de Lassen, t. II, 298 et 310.

dérivés. Pott y rattache ἤ-τριον, tissu et chaîne de tissu (*Et. F.*, I, 230), suivant Benfey, d'un substantif perdu ἦτρον, ϝῆτρον = sanscr. hypoth. *vâtra-m* (*Gr. Wl.*, I, 285). De plus, ὑ-μήν, ὑμενος, tissu, membrane; cf. scr. *vêman*, métier à tisser. D'autres rapprochements paraissent moins sûrs.

En latin, nous trouvons *vieo* = *vyâ*, part. *vîta*, tisser, tresser, lier, d'où *vîmen*, tige flexible, osier, *vîtis*, etc. Ici, probablement *vēlum*, voile, c'est-à-dire tissu. Cf. irland. *fíal* (Z.[2], p. 18), armor. *gwél*, id.[2]

A *vayâmi* répond d'ailleurs l'irl. *fighim*, avec ses dérivés *fighe*, *figheadh*, tissage, *figheadóir*, tisserand, etc. La forme simple reparaît dans le cymr. *gwëu*, *gwau*, l'armor. *gwéa*, le corn. *guia*, avec de nombreuses provenances.

Les langues germaniques ne semblent pas offrir de traces de cette racine,[3] mais l'anc. slave nous offre *viti* (*viiã*) avec le sens un peu différent de *circumvolvere*, comme le latin *vieo*; russe *víti*, pol. *wić*, tresser, tordre, etc. De là *vĕnĭtsĭ*, russe *vienokŭ*, pol. *wiena*, *wianek*, guirlande, tortis; anc. slave *vĕika*, vimen, polon. *wić*, id., etc.; anc. slave *na-voi*, liciatorium, ensouple, de *na*, super + *viti*. Les termes lithuaniens correspondants sont *wyti* (*wyiu*), tresser, *wytis*, osier, *wainikkas*, guirlande, etc.[4]

Le lithuanien toutefois possède la racine *vâ* sous une autre

[1] Ici υἰήν, vigne sauvage (Hesych., à l'accus.), aussi υἰόν; comme en sanscr. *ûy* pour *vay*. De même οἰνή, οἰνάς, vigne, de ϝοινή, si toutefois ils ne viennent pas de οἶνος (Cf. I, p. 313).

[2] Curtius (*Gr. Et.*[2], 182), contre Corssen, rattache *vēlum* à *veho*, à cause du diminutif *vexillum*.

[3] Si ce n'est peut-être sous la forme augmentée *vith*, *vid*, si elle est bien telle (Cf. t. I, p. 259).

[4] Cf. l'irl. † *féith*, fibra, rien; cymr. *gwden* pour *gwiden*, anglais *withe* (Stokes, *Ir. Gl.*, nº 99).

forme dans *austi* (*audu*, *audmi*), tisser, d'où proviennent *udis*, *audimmas*, tissu, *audejas*, tisserand, etc. Le *d* n'est ici qu'une addition qui caractérise les verbes causatifs en lithuanien. Cf. *wóras*, araignée, c'est-à-dire tisseuse, de *vâ* + suff. *ra*.

2) A côté de *vâ*, on trouve en scr. *vap*, texere, mais aussi jacere, serere, gignere, tondere. Ce n'est là probablement qu'une forme causative de *vâ* = *vâpay*, avec la voyelle devenue brève, comme dans *snapay*, de *snâ*, etc., et suppression de la caractéristique *ay*. De même que *vâ*, texere, semble exprimer, comme *vâ*, flare, un mouvement continuel de va-et-vient, le causat. *vap*, texere, jacere, serere, paraît s'appliquer à l'action de lancer la navette ou la semence. La forme *vabh*, signalée par Aufrecht dans un nom de l'araignée (Cf. t. I, p. 658), et que confirment les analogies du grec et des langues germaniques, n'est-elle qu'une variante de *vap*, ou une racine distincte? La question reste douteuse.[1]

Spiegel reconnaît la rac. *vap*, contractée en *up*, dans le partic. zend. *ubda*, d'où l'adj. *ubdaêna*, littér. fait d'un tissu.[2] La forme régulière *uf*, pour *vaf*, se montre dans d'autres cas, avec le sens secondaire de composer poétiquement, et de célébrer, comme pour le gr. ὑφαίνω (*Beitr.*, I, 315). Le persan moderne l'a conservée dans *bâftan*, *bâfidan*, tisser, d'où *bâfandah*, *bâf-kar*, tisserand, *baf*, *bafrah*, *wafrah*, métier à tisser, *abaft*, grosse étoffe, etc.

[1] Cf. avec *vabh* la rac. *ubh*, tenir ensemble, tenir réuni, avec *apa* et *pra*, lier, joindre, ce qui conduirait à la notion de tisser par une autre voie que *vap*. Le D. P. ne donne pas cette racine *vabh*.

[2] Vendid., VIII, 65, 68. *Vaçtra abdaêna*, vêtement de tissu, par opposition à *vaçtra izaêna*, vêtement de peau. Cf. Justi à *vap* et *ubda* = scr. *upta*, tissé.

A *vabh*, *ubh*, appartient sans doute le grec ὑφαίνω, tisser, ὕφη, tissage, ὕφος, tissu, etc., plutôt qu'à *vap*.

Il en est de même de l'anc. all. *weban* ou *wepan*, texere, d'où *weberi*, textor, *weppi*, *wuppi*, textura, *wâba*, favus, le gâteau de miel étant comparé à un tissu. Dans l'anglo-saxon *wefan*, scand. *vefa*, texere, et leurs dérivés, *weft*, *vaf*, *vefr*, *vefari*, etc., l'*f* représente, comme souvent, un *bh* primitif, et non pas un *p*, et le *b* régulier reparaît dans l'ang.-sax. *web*, tissu, *webba*, tisserand. Toutefois, l'ancien allemand offre aussi quelques formes avec *f*, telles que *wefal*, subtemen, et *vifjan*, texere, qui se lient mieux à *vap* qu'à *vabh*, et qui semblent indiquer la coexistence des deux racines. Cf. le goth. *veipan* (*vaip*, *vipun*), στεφανοῦν, d'où *vaips*, *vipja*, guirlande, où le *p* primitif est resté intact, comme dans d'autres cas.

L'affaiblissement de la voyelle *a* en *i*, qui se remarque ici, se produit déjà dans le scr. *vip*, jacere = *vap*, ainsi que dans le zend *vip*, *vif*, semen emittere = scr. *vap*, serere, au partic. *vipta* ou *vîpta*, au potentiel *ufyât*, etc. Une forme germanique *vib* ou *vîb*, provenue de *vabh*, peut également s'inférer du goth. *bi-vaibjan*, entourer, envelopper. Cf. plus haut l'acception du sansc. *ubh*, peut-être = *vabh*. C'est à cette forme, ce semble, et dans le sens de tisser, qu'il faut rapporter le nom germanique de la femme, anc. all. *wîp*, *wîb*, ags. *wîf*, scandin. *vîf*, ainsi nommée d'une de ses principales occupations aux temps plus anciens.[1]

[1] Benfey (*Gr. Wl.*, I, 341) voit dans *wîb* celle qui reçoit la semence, de *vip* pour *vap*, serere, gignere, et compare le grec οἰφέω, coire, qui appartient à *yabh*, id.; mais, d'une part, le *b* germanique ne répond pas à *p*, et de l'autre, le nom de la femme exigerait quelque suffixe qui indiquât la passivité. Fick (877) rattache *vip*, *vif*, au scand. *veifa*, vibrare, agitare, ags. *wâfian*, osciller, hésiter, anc. all. *weibôn*, se

3) La rac. *taksh*, fabricari, déjà mentionnée plusieurs fois avec des applications diverses, tailler, construire, filer, prend encore l'acception de tisser dans le pers. *tâchtan*, et lat. *texo*, d'où *tēla*, toile, *sub-tēmen*, trame, tissu, etc., tandis que *tēlum* et *tēmo* se rattachent encore à celle de tailler. La même transition se remarque dans le russe *tēsma*, *tesĭma*, tissu, ruban de fil, pol. *tasma*, par rapport à *tesátĭ*, tailler = scr. *taksh*. Mais les langues slaves ont en outre, pour tisser, l'anc. slave *tŭkati*, russe *tkatĭ*, illyr. *tkati*, polon. *tkać*, etc., avec une foule de dérivés dont je ne cite ici que l'anc. slave *tŭkačĭ*, textor, *tŭkanie*, textura, le russe *utokŭ*, *zatokŭ*, trame, boh. *autek*, pol. *wātek*, etc., formes qui correspondent à la racine plus simple *tak*.[1]

Nous verrons, en parlant de la poésie, que le sanscrit emploie *taksh* aussi bien que *vâ*, tisser, pour exprimer le travail de la composition poétique, comme en latin *texere carmina*. Comme on ne taille pas les poëmes, il est probable que *taksh* a été pris ici, et peut-être plus généralement, dans l'acception de *texo*.

4) Plusieurs des termes du tissage et de ses produits se lient à la rac. scr. *tan*, tendere, qui a figuré déjà à l'article du filage. De là *tantu*, chaîne de tissu et fil, *tanti*, tisserand, *tantra*, métier à tisser, *tântava*, tissu, *santânikâ*, toile d'araignée, etc.

Au pers. *tanîdan*, tendre, puis tisser et filer, se lient *tanah*, *tanîd*, tissu, *tânah*, chaîne de tissu, *tanîdah*, métier à tisser, *tantah*, toile d'araignée, etc. — Cf. ossète digor. *tuna*, étoffe, drap.

En irlandais, où nous avons trouvé *tonnaim*, filer, le subst.

balancer, etc. = scr. *vip*, *vêp*, trembler, être agité. La femme serait alors l'active, la mobile ou la timide.

[1] Cf. l'anc. prussien *tuckoris*, tisserand (Nesselm., *Thes.*, 192).

tannaidh désigne la trame. Il est probable que *tona*, *tonach*, vêtement, chemise, a signifié simplement toile ou tissu, ce qui conduit à comparer aussi le lat. *tunica*.

5) Une autre racine, commune à plusieurs langues dans le sens de tresser, tisser, se rattache au sanscr. *pṛć*, *pṛnć*, et *pṛǵ*, *pṛnǵ*, *parǵ*, *praǵ*, conjungere, miscere. Cf. *ava-praǵǵana*, bord d'une chaîne de tissu.

A *pṛnǵ* répond l'anc. sl. *prēshti* (*prēgā*), avec la signification un peu divergente de *intendere*, mais qui prend celle de *jungere*, avec le préfixe *vŭ*, in.[1] Cf. russe *priajka*, boucle ; mais *priaćĭ*, joindre, unir, à scr. *pṛnć*. Partout ailleurs, c'est cette dernière forme qui prévaut. Ainsi :

Pers. *parćîdan*, river un clou, c'est-à-dire joindre ; mais *parćah*, étoffe de coton, *parćam*, frange, ramènent à la notion de tisser.

Gr. *πλέκω*, lat. *plecto*, *plico*, tresser, lier, tisser, avec leurs dérivés *πλέκος*, *πλέκτη*, *πλεκτάνη*, *πλοκή*, *plexus*, etc., corde, filet, tresse, tissu, etc.

Anc. all. *flehtan* (*flaht*, *floht*, *fluht*), scand. *fletta*, nectere, intexere, plectere, *gefleht*, *gefluhte*, textura. Cf. goth. *flahtom*, torquibus. De là aussi *flahs*, lin.

Cymr. *plygu*, armor. *pléga*, plicare, et *plethu*, tresser, *plithaw*, être mêlé, complexe, avec suppression du *c* devant *t*, comme à l'ordinaire.

L'anc. slave *plesti* (*pletā*), plectere, d'où *pletina*, textura, *plotŭ*, sepes, etc., que l'on a comparé, est probablement différent, l'absence de la gutturale ne s'expliquant pas comme pour le cymrique. Schleicher (*Form. lehre*, 120) compare le goth. *falthan*, plicare, sûrement distinct de *flethtan*.

[1] Miklosich, *Rad. Slov.*, p. 69, et *Lex. sl.* (753). Cf. *prēglo*, tendicula, néo-sl. *progla*, res, etc.

6) L'armén. *anganel*, tisser, semble appartenir à la même racine que le sanscrit *añhu*, angustus, le goth. *aggvus*, le grec ἄγχω, latin *ango*, etc., car, en tissant, on serre, on étreint les fils.

Je crois retrouver cette application spéciale de la racine *angh* dans l'irland. *eige*, *oige*, *uige*, tissu, dont le *g* non aspiré indique une nasale supprimée. Cf. anc. irl. *óigthidi*, sartores (Z.², 794).

La même suppression se remarque dans *eigean*, anc. irland. *écen* (Z.², 804), nécessité, compulsion ; cf. ἀνάγκη, pour ἀνάγχη, de ἀνα + ἄγχω; tandis que le cymr. *ing*, étroit, difficile, a conservé la nasale.

En anc. sl. cette racine se présente sous la forme *ãz*, *iãz*, d'où *ãzŭ*, *iãzŭ*, vinculum, *ãzina*, *ãzota*, angustia, etc.; mais on trouve aussi *vãzŭ*, pol. *wiãz*, lien, avec un *v* qui ne paraît être que le préfixe *vŭ*, in, en russe *v*, en polon. *w*. D'après cela, le verbe *vĭzenie*, ligare, russe *viazatĭ*, polon. *wiãzać*, etc., semble composé de *vŭ* + *ãz* ou *iãz*. Or, en russe, *viazati* signifie non-seulement lier, mais nouer, tisser, tricoter, et de là dérivent *viazeia*, tricot, *viazeia*, tricoteuse, etc., ce qui nous ramène aux applications spéciales de l'arménien et de l'irlandais.

7) A côté du tissage proprement dit, on a connu et pratiqué, sans doute, dès les temps les plus anciens, l'art analogue de combiner les fils par divers systèmes de mailles. C'est ce qu'exprime, en sanscrit, la rac. *sṛǵ*, *sarǵ*, *sraǵ*, proprement *emittere*, *effundere*, puis *extendere*, *serere*, d'où *sraǵ*, guirlande, puis, enfin, tricoter, comme l'interprète Weber, dans un passage où il est question d'un travail de femmes.[1] Kuhn, qui

[1] *Zwei wedische Texte*, *über omina et portenta*. Berlin, 1859, p. 373.

traite de cette racine (Z. S., II, 457 ; IV, 25, 26), compare l'anc. allem. *strecchan*, extendere, d'où *stric*, *stricch*, laqueus, funis, et *stricchan*, nectere, all. mod. *stricken*, tricoter, etc. Il y ramène également *strang*, funis (rac. *string*, *strang*, *strung*), ainsi que *στράγγω* et *stringo*, et présume une racine primitive *stṛg*, *starg*, *strag*. Toutefois le *t* peut avoir été ajouté par les trois langues ci-dessus, auxquelles le groupe initial *sr* est étranger. L'irlandais, en effet, qui possède bien le groupe *str*, nous offre cependant *sreangaim*, stringo, et *sreang*, corde, lacet, fibre. En grec même, on trouve *σαργάνη*, lien, corde, et ouvrage tressé, corbeille, etc., mais aussi, il est vrai, *ταργάνη*, tous deux peut-être de *σταργάνη*.[1]

§ 228. LE MÉTIER A TISSER.

Les premiers essais du tissage auront été faits simplement à la main; mais la lenteur et l'imperfection de ce procédé ont dû conduire de bonne heure à imaginer des moyens d'exécution plus expéditifs. De là l'invention du métier à tisser, laquelle remonte partout aux temps préhistoriques, et qui s'est modifiée d'âge en âge par des perfectionnements successifs. Ce qu'il a été au début, et dans sa simplicité primitive, c'est ce dont il n'est plus possible de se faire une idée précise, et les langues ne nous fourniront à cet égard que des données fort incomplètes.

Les indications réelles les plus anciennes que nous possédons à ce sujet pour les peuples de race arienne sont celles qui se trouvent dans quelques passages des poëmes homériques,

[1] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 356).

mais elles restent obscures en plusieurs points. Le plus important de ces passages est celui de l'*Iliade* (XXIII, 760), où l'on voit la tisseuse à l'œuvre. Malheureusement, ici déjà, les traducteurs ne s'accordent point sur ce qu'il faut entendre, soit par le *κανών* qui est près de sa poitrine, et qu'elle tend (*τανύσσῃ*), d'autres traduisent qu'elle lance, avec les mains, soit par le *πηνίον* qu'elle tire hors de la chaîne, *μίτος*. Je laisse de côté les conjectures diverses qui ont été faites, parce qu'elles n'intéressent pas la question plus obscure encore du métier à tisser au temps de l'unité arienne.

1) Ses noms dérivent généralement des racines *vap* ou *vâ*, avec des suffixes qui varient. Le sanscrit a les composés *âvâpana*, de *â* + *vap*, causat., *tantuvâpa*, qui tisse le fil, *vâpadaṇḍa*, *vâṇadaṇḍa*, *vâyadaṇḍa*, bâton à tisser, etc. Le persan *wafrah*, *bafrah*, *baftarî*, de *baftan*, répond, pour les suffixes, au scr. *vapra* et *vaptar*, mais de *vap* dans l'acception de semer, père, semeur, champ, etc. Le lith. *austuwas* vient de même de *austi* (Cf. p. 221). Les composés germaniques ang.-saxon *web-beam*, scand. *wef-stadr*, anc. all. *weppi-paum*, mod. *webstuhl*, ainsi que l'erse *beart-fhige*, machine à tisser, etc., sont des formations toutes récentes.

Un seul des noms de cette classe paraît être décidément ancien ; c'est le sansc. *vêma*, *vêman*, de *vâ*.[1] Si l'on se rappelle le changement de *vâ* en *u* dans les dérivés, et si l'on compare le scr. *umâ*, lin, dont la formation est la même, on n'hésitera pas à y rattacher l'ang.-sax. *uma*, métier à tisser (Boxhorn, voc. cit.). Ce nom, d'ailleurs isolé dans les langues germaniques, est peut-être celtique, car il se retrouve dans l'irl. *um*,

[1] D. P., VI, 1373, avec *vêmaka*, m., *-kî*, f., tisserand, tisseuse. Cf. le zend *vaêma*, huzv. *vêm*, lacs, piége, auquel répond l'irlandais *fiam* = *fêm*, chaîne (O'R).

uam, uaim, a weaver's harness (O'R.), d'où *uamaim*, accoutrer. Cf. *uaim*, broderie. On devrait cependant attendre *umh*, au lieu de *um*, et le mot pourrait aussi provenir de l'anglo-saxon.

2) Ce premier groupe de noms ne nous apprend rien sur la disposition de l'ancien métier, mais un autre nous fournit la preuve que le tissage s'opérait verticalement, et non, comme plus tard, horizontalement. Cela résulte de quelques-uns des noms du métier et de la chaîne.

Le sanscrit n'a pas de terme qui se rapporte à ce procédé, mais on y trouve *sthavi*, tisserand, de *sthâ*, stare, ce qui indique déjà que l'ouvrier travaillait debout.

Le grec ἱστός, de ἵστημι, désignait, soit le métier, soit la chaîne, soit la pièce d'étoffe en œuvre. De là ἱστουργός, ἱστοπόνος, tisserand, ἱστών, atelier à tisser, ἱστίον, tissu, etc. L'expression de ἱστόν ἐποιχομένη, tournant autour du métier ou de la toile, qu'emploie Homère en parlant de Calypso (*Od.*, v, 63), montre que la tisseuse était debout, et se portait alternativement aux deux côtés de son ouvrage. Hésiode recommande à la femme de dresser la chaîne, ἱστόν στήσαιτο γυνή. La chaîne elle-même s'appelait στήμων, comme en latin *stāmen*, et l'on disait aussi στῆσαι τόν στήμονα.[1] Elle était maintenue verticalement par des poids, ἀγνύθες, λαῖαι, *pondera. Quemadmodum tela suspensis ponderibus rectum stamen extendat* (Senec., *Epist.*, 90).

A la même rac. *sthâ* se lient, dans les autres langues de l'Europe, le cymr. *ystawf* = *ystâm*, chaîne de tissu, d'où *ystofi*, ourdir la chaîne, etc., en armor. *steûven, steûen*, d'où le

[1] Cf. Ovid., *Metam.*, IV, 275 : *Radio stantis percurrens stamina telæ.*

verbe *steûvi*, *steûi ;* le scand. *vef-stadr*, métier à tisser, le lith. *stàkles* (pl.), id., le russe *stanŭ*, *stanóků*, id., etc.

Une coïncidence extra-arienne à signaler est celle de l'hébreu *shthi*, chaîne de tissu, arabe *satâ*, *satât* (Cf. pers. *satâdan*, stare), suivant Gesenius, d'une racine inusitée *shâtâh*, texuit. Il va sans dire que je n'en infère pas que les Sémites aient reçu des Aryas l'art du tissage.

Le tissage vertical, resté en usage dans l'Inde, existait aussi chez les anciens Egyptiens, comme on le voit par un dessin que reproduit Wilkinson (*Anc. Egypte*, p. 85). Livingston observe que, aujourd'hui encore, à Angola et dans toute l'Afrique centrale, le procédé est exactement le même.[1]

3) Les diverses parties du métier à tisser ont reçu des noms particuliers à mesure que son mécanisme s'est modifié. La navette également a changé de nature et de forme, par suite de l'introduction du tissage horizontal, de sorte que les termes qui la désignent dans les diverses langues n'offrent rien qui puisse nous révéler son nom primitif.

§ 229. LA CHAINE ET LA TRAME.

Ces deux éléments nécessaires de tout tissu n'ont jamais essentiellement varié, et cependant leur nomenclature présente des divergences multipliées, parce que les termes se rattachent tour à tour aux notions diverses de tisser, jeter, battre,[2] dresser, traverser, etc. J'en ai déjà signalé quelques affinités

[1] *Travels in South Africa*, p. 399.

[2] Par exemple κρόκη, trame, de κρέκω, comme l'allemand *einschlag*. — L'ang.-sax. *wearp*, scand. *varp*, anc. all. *waraf*, chaîne, de *vairpan*, jeter, comme le cymr. *bwrw*, chaîne et jet, etc.

dans les articles qui précèdent, j'y reviens ici pour réunir et compléter ces rapprochements.

1) A la racine *vâ* se lient plusieurs noms de la chaîne et de la trame, mais avec des formations très-diverses.

Scr. *ôtu*, trame, pour *vâtu*.

Gr. *ἤτριον*, chaîne, pour *Fητριον*.

Lith. *at-audai*, pl., trame, de *austi*, tisser (Cf. p. 221).

Irland. † *innech* (Corm., *Gl.*, 95), mod. et erse *inneach*, trame, probablement composé avec le préfixe *inn*, *int* = *ἀντι*, *inn-each* pour *int-fheach*, de *int-fighim*, littér. contre-tisser (Cf. p. 220).

Cymr. *anwe*, armor. *anneûen*, trame, du même préfixe *an*, *ann*, de *ant*, et de *gwëu*, tisser.

Au synonyme *vabh*, gr. *ὑφ*, se rattachent *ἐφυφή*, *συνυφή*, trame, ainsi que les termes germaniques, ang.-sax. *weft*, *wefla*, *aweb*, *oweb*, scand. *vaf*, *veftr*, anc. allem. *weppi*, angl. *woof*, *weft*, etc.

2) Sansc. *tantra*, chaîne; rac. *tan*, tendere.

Pers. *tânah*, id.

Irl. *tannaidh*, trame (Cf. p. 224).

3) Pers. *târ*, *târah*, chaîne de tissu, et fil, corde, corde d'arc ou instrument. Cf. *tîr*, *tîrah*, fil, en arménien *ther*; et le sanscrit *târa*, corde d'instrument. La racine est *tṛ*, *tar*, trajicere.

Le fil mis en travers constitue mieux encore la trame. De là le lat. *trama*, qui parfois désigne aussi la chaîne, et auquel répond, avec un sens primitif analogue, le scand. *thrŏm*, anc. all. *drum*, limbus, angl. *thrum*, les fils qui dépassent le bord de la toile après le tissage, *to thrum* = to weave, twist, fringe. Cf. armor. *trémen*, passage, etc.

4) Gr. *στήμων*, chaîne.

Lat. *stāmen.*

Cymr. *ystawf,* armor. *steûven* (Cf. p. 228).

Le corrélatif sanscrit *sthâman* ne signifie que stabilité, force.

§ 230. LES PRODUITS DU TISSAGE.

Ici encore les termes directement comparables sont en très-petit nombre, et cela s'explique facilement. Au début, les produits du tissage étaient simples et peu variés; mais, dans la suite des temps, ils se sont multipliés à l'infini, et ils ont pris des noms spéciaux. Quelques-uns de ces noms ont passé d'une langue aux autres par l'influence du commerce, et ne prouvent rien quant aux affinités primitives.[1] D'un autre côté, les termes généraux qui désignent l'étoffe, le tissu, la toile, le drap, ont suivi le sort des racines qui expriment l'action de tisser, et nous en avons signalé déjà quelques-uns. D'autres trouveront leur place à l'article qui concernera les vêtements.

[1] Quelques exemples de ce genre sont les suivants:

Gr. *κάρπασος*, lat. *carbasus*, terme importé par les Phéniciens. Cf. hébr. *karpas* (Esth., 1, 6), arabe *kirbâs*, *kurfus*, empruntés au pers. *kirpâs, kirbâsah*, étoffe de coton ou de lin, du scr. *karpâsa*, coton.

Goth. et ang.-sax. *saban*, anc. all. *saban*, *sabo*, byssus, linteum, du grec *σάβανον*, sabanum, d'origine sémitique. Cf. arabe *sabanîyat*, voile de lin, du nom de *Saban*, près de Bagdad, où on les fabriquait.

Notre *taffetas*, du pers. *tâftah*, étoffe de soie, de *tâftan*, *tâbîdan*, tisser.

Notre *camelot*, peut-être du pers. *kamlah*, espèce d'étoffe. Cf. scr. *kambala*, étoffe de laine.

ARTICLE III.

§ 231. LA COUTURE.

Le fil et l'étoffe une fois obtenus, il ne reste plus qu'à les mettre en œuvre, au moyen de l'aiguille, pour en confectionner des vêtements. Ici, nous rencontrons de nouveau, pour les termes relatifs à la couture, un ensemble remarquable de coïncidences qui viennent compléter et confirmer les affinités signalées pour tout le travail des étoffes.

1) La racine verbale est la même dans les langues suivantes.

Scr. *sîv* (*sivati*), part. *syûta*, etc. — Cf. deer (du Caboul) *sî*, impér. couds.

Ossète *chouin*, *choin*, je couds. Le *ch* résultant d'une contraction en *sv*.

Gr. σύω, dans κας-σύω, coudre du cuir, de κατά-σύω, ou peut-être de κάς = δέρμα (Hesych.).[1]

Lat. *suo*.

Goth. *siujan*, ags. *siwian*, *suwan*, angl. *sew*, anc. all. *siwan*, *siwjan*, suéd. *sy*, dan. *sye*, etc.

Lith. *súti* (*suwù*, *sunu*); lett. *shût* (*shuju*).

Anc. sl. *shiti* (*shivă*), russe *shitĭ*, illyr. *sciti*, pol. *szyć*, etc.

De ces diverses formes de la racine dérivent, par des suffixes variés et parfois concordants, d'abord les noms de la couture, de la suture, du fil, etc.

[1] Cf. Curtius, *Gr. Et.*[2], p. 356.

Scr. *syûti*, *sûti*, *sîvana*, *sêvana*, couture, *sûtra*, fil.

Lat. *sutura*, *sutela*.

Anc. all. *siut*, allem. moy. *sût*; ags. *seam*, scand. *saumr* (d'où *sauma*, suere), anc. all. *saum*, sarcina, limbus; scand. *seymi*, fila sartorum.

Lith. *suwimas*, *sule*, suture, *sulas*, fil.

Anc. sl. *shĭvŭ*, *shĭveniie*, id.; russe *shovŭ*, *shitĭĕ*, illyr. *scjav*, pol. *szew*, etc.

Puis ceux de l'aiguille à coudre.

Scr. *sêvanî* et *sûćî* (de *sûkî*).

Belout. *shîshin*, laghmani, *sûnćik*, ossète *suǵin*, arménien *sugn*.

Lat. *subula*.

Irl. *siobhal*, épingle, épine.

Anc. all. *sûila*, *sûla*; all. mod. *seuwel*, *subel*, dan. *syel*, etc.

Anc. sl. et russe *shilo*, pol. *szydlo* et *szwayca*.

Puis ceux du tailleur et du cordonnier.

Scr. *sûćika*, *sâući* (de *sûćî*).

Lat. *sūtor*.

Anc. allem. *sutari*; ags. *seamere*, scand. *saumari*, de *seam*, *saumr*.

Lith. *suwējas*, *suwikkas*.

Anc. sl. *shĭvĭtsĭ*, russe *shvetsŭ*, ill. *svitar*, *scjavaz*, polonais *szwiec*, *szwacz*, etc.

Les langues celtiques paraissent avoir perdu la racine verbale, et ne nous ont offert jusqu'ici que l'irlandais *siobhal* = *subula*. Une autre coïncidence à noter est celle de l'irlandais *siunán*, sorte de banne en paille pour la farine, avec le sansc. *syôna*, sac, en tant que cousu (aussi *sêvaka*, *sêvana*,[1] *syûta*,

[1] On a rapproché de *sêvaka* le gr. σάκος, σάκκος, saccus, qui a

syuti). L'ang.-sax. *seam* désigne également un sac. Comme le *v* disparaît en irlandais entre deux voyelles, on pourrait encore voir dans *séan*, filet, le corrélatif du scr. *sêvana*. [1]

2) Aux noms de l'aiguille déjà mentionnés, il faut ajouter celui de l'alène, plus spécialement appliquée au travail des cuirs. Le terme sanscrit est *ârâ*, probablement de *r*, *ar*, dans le sens de *lædere*, et qui désigne aussi une espèce d'arme, attribut du dieu Pushan (D. P., v. c.). De la même racine vient sans doute *ala* pour *ara*, l'aiguillon du scorpion ; et ce changement de *r* en *l* se reproduit dans l'ang.-sax. *al*, *ael*, le scand. *alr*, l'anc. all. *ala*, alène, auquel répond le lith. *yla*, id., et l'irl. *ail*, aiguillon, piquant.

SECTION VI.

§ 232. LA NAVIGATION.

S'il est un art dont les origines doivent être considérées comme multiples, c'est à coup sûr la navigation, que nous trouvons pratiquée à quelque degré partout où il y a des hommes et de l'eau. Aussi n'en est-il aucun qui remonte à une anti-

passé dans toutes les langues européennes ; mais l'hébr. *saq* indique une origine sémitique.

[1] La forme ancienne *sén*, filet d'oiseleur (Corm., *Gl.*, 152; O'Dav., *Gl.*, 117), se rattache mieux à la racine scr. *si*, lier, zend *hi*, d'où, avec un sens différent, *sêna* et *haêna*, armée, c'est-à-dire troupe réunie, organisée. Cf. avec *h* pour *s*, comme en zend, le cymr. *hwyn*, *hwynyn*, long cheveu ou fil, et piége, lacs ; *hwyn* = *hên*. Cf. la note, p. 216. Au scr. et zend *sêna, haêna*, se rattache, avec une signification analogue, le cymr. *hain*, essaim, multitude d'insectes, d'où *heiniaw*, foisonner, etc.

quité plus reculée, et qui ait accompagné plus constamment les phases de la civilisation humaine, depuis l'arbre creusé du sauvage jusqu'au vaisseau de ligne de nos jours. Ses progrès, naturellement, ont dépendu de la position géographique des peuples, suivant qu'elle favorisait plus ou moins les relations du commerce, et les expéditions maritimes lointaines. Sous ce rapport, et d'après les conjectures les mieux fondées, les anciens Aryas n'ont pas été placés dans des circonstances favorables ; car la mer Caspienne, la seule qu'ils aient pu connaître, n'était pas alors une voie de communication entre les peuples, et il est même douteux qu'au temps de l'unité ils se soient établis sur ses bords. Il est certain cependant, et l'on a observé depuis longtemps, que les noms du vaisseau, ou plutôt du bateau, présentent un accord remarquable dans les langues ariennes ; mais, d'un autre côté, cet accord ne s'étend qu'à la rame, et cesse dès que l'on arrive aux agrès nécessaires pour la navigation maritime. On doit en conclure que les anciens Aryas n'ont navigué que sur des fleuves ou des lacs, et ceci tend à confirmer les autres inductions de diverse nature qui permettent de fixer approximativement la position de leur berceau primitif. Voyons maintenant ce que la comparaison des langues peut nous apprendre à ce sujet.

§ 233. LE BATEAU.

Trois noms principaux du bateau ont été certainement en usage au temps de l'unité arienne, et d'autres font présumer l'existence d'une synonymie encore plus étendue.

1) Sanscr. *nâu*, f., dimin. *nâukâ;* aussi *nu*, m., et *nâvâ*,

f. *nâvya*, navigable, *nâvika*, matelot, pilote, etc. — La racine est probablement *nu (navatê)*, ire (*Naigh.*, 2, 14), peut-être *nave vehi*, comme le conjecture Westergaard (*Rad. scr.*, p. 45), alliée sans doute à *snu*, fluere, dont l'*s*, ainsi que dans d'autres cas, pourrait bien n'être pas primitive, comme le pense Weber (*Beitr.*, I, 506). Cf. aussi *snâ*, lavari.

Anc. persan *nâvi*, persan *nâw*, *nâwah*, *nawârah*, dimin. *nâwćah*, bateau, puis tout objet creux et long, auge, canal, etc., puis vase en général. Kourde *naw;* armén. *nav*, *navag*, *navig;* ossète *náu.*[1]

Grec **ναῦς**, ion. **νηῦς**, f., **ναύτης**, **ναυτίλος**, matelot, etc. — Cf. **νάω** pour **ναϝω**, éol. **ναύω**, couler = sansc. *snu*, le groupe initial *sn* étant étranger au grec.

Latin *nāvis*, f., *nauta*, *nāvita*, matelot, etc.

Anc. irl. *nóć* (Z.², 56), *nau* (ib., 33), mod. *naoi*, *naebh* (O'R.), dimin. *naomhóg*. — Cf. cymr. *noe*, armor. *nev*, *néô*, baquet, auge.

Anc. allem. *nawa* ou *nawi* (Graff, II, 1109); dial. bavarois *nau*. Cf. scand. *nôi*, vasculum.[2]

Polon. *nawa*, manque en ancien slave et russe.

2) Scr. *plava*, *plavâkâ*, bateau, radeau; de *plu*, natare, nave vehi, fluctuare, salire = *pru;* en zend *fru* (Bopp, *Verg. Gr.*, I, 233).

Gr. **πλοῖον**, bateau ; de **πλέω** (**πλεϝω**), flotter, naviguer. Cf. **πλόος**, **πλοῦς**, navigation, **πλωτήρ**, batelier, nageur, etc.

Ang.-sax. *flota*, *fliet*, vaisseau, *flota*, matelot ; anc. allem. *fludar*, radeau, *floz*, scapha (Grimm, *D. Gr.*, III, 437); scand.

[1] Justi (171) donne le zend *nâvaya*, adj., fluide, coulant, suivant lui de *çnâ*, laver, et = scr. *nâvya*.

[2] Ici, peut-être le goth. *nôta*, poupe, d'ailleurs isolé.

floti, linter, classis. Cf. ags. *flôwan*, fluere, scand. *flôa*, inundare, anc. all. *flawjan*, fluitare, lavare, etc.

Lith. *plauksmas*, *plausmas*, radeau, de la forme augmentée *plaukti*, naviguer, nager. Cf. *pláuti*, *plowiti*, laver, *plúditi*, flotter, etc.

Anc. slave *plavĭ*, navis ; russe *plovŭ*, canot ; illyrien *plav*, vaisseau, *plavza*, *plavciza*, bateau. — Cf. ancien slave et russe *pluti*, *plavati*, naviguer, nager, illyrien *plivati*, polonais *plywać*, id., etc.[1]

3) Pers. *parandah*, barque, bateau, aussi oiseau, de *parîdan*, voler, proprement *traverser* l'air. Cf. zend *par*, *pĕrĕ*, scr. *pṝ*, traducere, d'où *pâra*, rive opposée, *pâraka*, qui fait traverser un fleuve, du causat. *pâray*.

Grec *παρών*, espèce de vaisseau léger, latin *paro*. — Cf. *περάω*, traverser, etc.

Ang.-sax. *faer*, scand. *far*, navire ; anc. all. *ferid*, id., *farm*, celox, navis genus, *ferjo*, *ferari*, nauta, *furt*, vadum, etc. — Cf. goth. *faran*, *farjan*, ire, vehi (nave, curru), et ses analogues germaniques.

Lith. *páramas*, bac, radeau. Cf. anc. all. *farm*.

Russe *parómŭ*, polon. *prum*, id. — De là l'allem. moderne *prahm* et notre *prame*. Cf. anc. slave *prati* (*perã*) et *pariti*, volare, d'où *pero*, plume, comme en pers. *par*, *far*, plume et aile, kourde *per*, de *parîdan*, voler. Le latin *pluma* se lie de même à la racine *plu*, d'où, en sanscrit, *plâvin*, l'oiseau qui nage dans l'air.

4) A côté de ces trois groupes de noms dont les affinités sont assez multipliées pour être sûres, il se présente un bon

[1] Ebel (Z. S., 7, 228) compare aussi le latin *plaustrum*, en tant que véhicule.

nombre de rapprochements d'une valeur plus incertaine, et que je fais suivre ici à titre d'indications.

a) Scr. *kalâ*, bateau, sans doute de *kal* (*kalayati*), agere, impellere.

Kourde *kalek*, espèce de radeau sur des outres.

Latin *cĕlox*, vaisseau léger. Cf. *cĕler*, *cĕleritas*, et le grec *κέλης*, coursier, *κέλομαι*, *κελεύω*, *κέλλω*, agere, incitare.

Russe *čelnŭ*, *čelnokŭ*, nacelle, bateau, pol. *czòlno*, *czolnek*, boh. *člun;* peut-être plus directement au scr. *čalana*, mobile, fluctuant, vacillant, de *čal*, ire, vacillare, allié, d'ailleurs, à *kal*. Cf. anc. sl. *članŭ*, *člĕnŭ*, articulation mobile.

b) Scr. *kôla*, canot, radeau. — Cf. *kul* (*kôlati*), continuo procedere (Dhâtup.), mais racine fictive suivant le D. P.

Irl.-erse *culaidh*, bateau.

c) Scr. *aritra*, vaisseau (?) et rame.[1] Voy. plus loin pour l'étymologie.

Irl. *arthrach*, vaisseau, bateau (O'R.); mais on trouve aussi *arthach* et *atrach* (O'R.), ce qui rend ce rapprochement douteux tant que la vraie forme n'est pas constatée.[2]

d) Scr. *tara*, radeau; *tarî*, *taraṇî*, *taritrî*, *tarantî*, etc.; bateau. De la rac. *tṛ*, *tar*, transire.

Russe *tára*, espèce de bateau ancien ; pol. *tratwa*, radeau.

e) Scr. *kaṇṭhâla*, bateau, baratte, etc. (Orig. incertaine.)

[1] Le D. P. ne donne à ce mot vêdique que les acceptions de rame et de gouvernail. Kuhn (*Ind. Stud.*, I, 353), en accord avec Rosen, lui attribue aussi celle de vaisseau. Il est certain que, dans le passage du Rigvêda (I, 46, 8) : *Aritrã vã divasprthu tirthê sindgûnâm*, navis vestra, cœlo amplior, in littore marium (est), précédé qu'il est par: *â nô nâvâ yâtam*, nos nave adite, le sens de vaisseau convient mieux. Un gouvernail grand comme le ciel occuperait décidément trop de place.

[2] Dans le *Cath Maghleana*, édité par O'Curry, je trouve le datif plur. *arthraigibh*, rendu par : *to the vessels*.

Gr. *κάνθαρος*, espèce de bateau, vase à boire, etc.

f) Scr. *vâriratha*, radeau, littér. char d'eau.

Lat. *ratis*, id.

Erse *ràth*.

Le scr. *vahana* désigne à la fois un char et un bateau, et de *vah*, vehere, dérive *vahitra*, bateau, comme en latin *vectorium*, vaisseau de transport, de *veho*.

g) Scr. *bhasad*, radeau et canard (Cf. t. I, p. 489).

Gr. *Φάσηλος*, canot.

h) Pers. *kiraw*, canot. — Cf. *karap*, *kirep*, *kereb*, bateau, dans plusieurs dialectes turcs (Klaproth, *As. Polyg.*, Atlas).

Gr. *κάραβος*; lat. *carabus*, scapha e vimine et coria (Isid., *Glos.*).

Irl. *carbh*, vaisseau et char; dimin. *cairbhín*.

Anc. sl. *korabĭ*, *korablĭ*, navis, russe *korablĭ*, pol. et bohém. *korab*.

Lith. *koráblus*, id.

L'origine de tous ces noms n'est peut-être pas la même malgré leur ressemblance. Miklosich (*Rad. slov.*, p. 37) rattache les mots slaves à *kora*, cortex, en observant que le boh. *korab* a les deux acceptions. Cf. le scand. *barkr*, bateau, barque, et *börkr*, écorce.[1]

i) Pers. *sal*, bateau, radeau. Cf. scr. *çal*, *sal*, *sêl*, vacillare, ire (Dhâtup.).

Lith. *sēla*, *sēlis*, radeau de bois flotté. Cf. *selēti*, glisser doucement, ramper.

k) Armén. *lasd*, vaisseau (Orig. ?).

[1] Le russe *kóća*, bateau, cymr. *cwch*, armor. *kôked*, irl. *coca*, anc. all. *kocho*, id. (mot d'emprunt ?), rappellent de même le sansc. *ćôća*, écorce, armor. *kochen*.

Irl. *leastar*, cymr. *llestr*, armor. *léstr*, vaisseau, bateau, vase. Cymr. *llest*, *llyst*, vase.

Quand une partie seulement de ces rapprochements seraient fondés, ils prouveraient déjà que les anciens Aryas ont possédé plusieurs espèces de bateaux, radeaux, etc.

§ 234. LA RAME ET LE GOUVERNAIL.

Les noms de la rame présentent des affinités remarquables dans la plupart des langues ariennes, mais elles ne sont pas encore classées d'une manière sûre, et il reste des incertitudes sur les origines étymologiques.

1) Le scr. *aritra*, rame, gouvernail, et probablement aussi vaisseau, a été rapporté par Kuhn, ainsi que nous l'avons vu, à la rac. *ar*, dans le sens de *lædere*, *scindere*, appliquée plus tard à l'action de labourer, ce qui l'a conduit à comparer *aritra* avec *aratrum*, etc. (Cf. p. 119). Le D. P., toutefois, n'admet pas cette étymologie, et rattache *aritra* à la rac. *ar*, dans l'acception d'inciter, exciter, mouvoir, faire aller, d'autant plus que, comme adjectif, *aritra* signifie qui fait aller, qui met en mouvement (*treibend*), ce qui s'applique parfaitement à la rame, mais moins bien au gouvernail, et point du tout au vaisseau, ni à la charrue. D'un autre côté, il est certain que la rame prend quelquefois les noms de la pelle qui laboure, de sorte qu'il est difficile de savoir lequel des deux sens a prévalu dans l'origine. Le subst. *aritar*, rameur, ne décide rien, car il a pu désigner celui qui fait aller le bateau, *propulsor*, ou celui qui laboure les eaux, *arator*. Seulement il fait présumer que la racine *ar* a été employée pour exprimer l'action de ramer.

En grec, et par suite de sa double acception, la racine en question a pris aussi une double forme, savoir *αρ* pour labourer, et *ερ* pour ramer. Ainsi *ἐρετής* = *ἐρετήρ*, rameur = sanscrit *aritar*, se distingue nettement de *ἀροτήρ*, laboureur. Toutefois, le *ηρης* des composés *ἀμφήρης*, qui a des rames de deux côtés, *τριήρης*, qui a trois rangs de rames, *ἁλιήρης*, etc.,[1] et mieux encore le *ορος* de *πεντηκόντορος*, qui a cinquante rames, offrent des variations de la voyelle. Le verbe *ἐρέσσω*, *ἐρέττω*, est sans doute un dénominatif.[2] De là *ἐρετμός*, rame, lat. *rēmus*, de *resmus*.

Je crois retrouver encore notre racine dans *πρώρα*, la proue, en composition avec *προ*, et ici le sens de couper et de labourer conviendrait assurément mieux que celui de faire aller pour la proue qui fend l'eau; mais peut-être le nom n'exprime-t-il que le simple mouvement en avant. Cf. scr. *pra* + *ar*, procedere.

La racine simple reparaît dans l'ang.-sax. et scand. *âr*, f. angl. *oar*, suéd. *ara*, dan. *aare*, rame (Cf. gr. *ηρης*), thème primitif *ârâ*, fém. Le verbe *rówan*, auquel je reviendrai tout à l'heure, semble différent.

En irlandais, nous trouvons *ara*, action de ramer (O'R., d'après un ancien glossaire), et la racine verbale est conservée dans *iom-raim*, pour *iom-araim*, je rame, d'où *iom-radh*, *iom-ramh*, remigatio, à côté de l'erse *iom-airt*, id., de *iom-air*, remiga, à l'impératif.[3] Il est probable d'après cela que l'irl. *rámha*, erse *ràmh*, d'où *rámhaim*, je rame, *rámhaire*,

[1] L'expression de *κώπη ἁλιήρης* (Eurip., *Hec.*, 455) ne peut guère signifier que la lame qui *laboure* la mer, et non qui pousse ou fait aller.

[2] Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 305.

[3] Le préf. *iom*, anciennement *imm*, *imb*, correspond au gaulois *ambi*, au germ. *umbi* et au grec *ἀμφι*.

rámhadóir, rameur, a perdu un *a* initial, et n'a pas de rapport direct avec le latin *rēmus.*[1]

Par contre, c'est probablement du latin qu'est provenu le cymr. *rhwyf*, rame, pour *rhwym* = *rêm*, d'après les mutations ordinaires ; corn. *ruif*, armor. *roéñv*, *roév*, id.; mais à la rac. *ar* appartiennent sans doute l'anc. corn. *airos*, armor. *aros*, poupe, et l'anc. irl. *erosse*, id. (Z.[2], 49, 1070), peut-être proprement gouvernail.

Enfin, le lithuanien nous l'offre encore, sous la forme de *ir*, dans *irti* (*irru*), ramer, d'où *irklas*, rame, *irtojis*, *irrējas*, rameur, *irrimas*, action de ramer, etc. Ce *ir* est à *ar*, labourer (Cf. *irklas*, rame, et *arklas*, charrue), comme le grec *ερ* à *αρ*.

En résumé, les deux racines, malgré leur tendance à se séparer quelquefois, se confondent à tel point dans leurs dérivés et leurs acceptions, qu'il est bien difficile de s'arrêter à une décision étymologique. Si l'interprétation de Kuhn a contre elle le D. P.,[2] elle a pour elle, d'un autre côté, l'appui plus récent de Max Müller, qui l'adopte tout à fait.[3] On peut alléguer aussi en sa faveur l'analogie de plusieurs autres noms de la rame qui se rattachent à la notion de couper et de labourer. Ainsi le grec *κώπη*, de *κόπτω*, alban. *kupí* (Cf. le n° 5 des noms de la bêche, p. 115), le russe *grebókŭ*, *greblo*, rame, anc. sl. *grepsti (grebā)*, ramer, *grebenije*, remigatio, etc. = *grepsti*, sepelire, c'est-à-dire fodere, d'où *grobŭ*, fosse. Cf. german. *graban*, etc. Le groupe qui suit est de même nature.

2) Il faut, je crois, séparer tout à fait de la racine *ar* l'ang.-sax. *rówan (reow, rew)*, scand. *rôa*, angl. *row*, remigare, d'où

[1] Cf. cependant l'anc. irl. *rám*, remus (Stokes, *Rem.*[1], 26).
[2] Et aussi l'opinion de G. Curtius, *Gr. Et.*[2], p. 319.
[3] *Science of language*, p. 242.

ags. *rodhere*, *redhra*, remus, nauta, *rewete*, remigatio, navigium, scand. *rôdr*, remigatio, *rôdhr*, remus, ancien allemand *ruodar*, id., etc. La ressemblance apparente de ces derniers termes avec le sansc. *aritra*, dont on les rapproche ordinairement, ne provient sans doute que de l'identité du suffixe de dérivation, car on ne saurait assimiler l'*i* bref du sanscrit, qui n'est qu'une voyelle de jonction, à l'*ô*, *uo* du germanique, qui appartient sûrement à la racine. Cette racine me paraît être *ru*, *rû*, scindere, d'où nous avons vu provenir déjà plusieurs noms d'outils aratoires (Voy. p. 116). Le véritable corrélatif de *rôdhr*, *ruodar*, *ruder*, est le latin *rutrum*, qui se sépare bien nettement de *aratrum* et de *aritra*. Je compare de plus le pol. *rudel*, gouvernail, russe *rulĭ* (pour *rudlĭ*), lith. *rúdelis*, id. (Cf. pol. *rydel*, russe *rytelĭ*, anc. sl. *rylo*, etc., pioche, de *ryti*, fodere, l. cit.), auxquels ressemble singulièrement le cymr. *rhodl*, *rhodol*, rame.

Je trouve la confirmation de ce qui précède dans un second groupe de mots qui se rattachent probablement à la forme sanscrite *lû*, scindere, de la racine *rû* ou *ru*. En cymrique, le gouvernail est appelé *llyw*, d'où *llywydd*, ancien corn. *leuuit*, timonier (Z.[2], 1070), en armor. *lévier*, id., de *lévia*, ramer à l'arrière avec une seule rame, *louvoyer* (mot celtique). Les bateliers disent *couper*, pour faire dévier l'esquif avec la rame de l'arrière. On peut comparer de plus le lithuanien *laiwas* et *lůtas*, *lotas*, bateau ou petit esquif, en tant qu'il fend l'eau.

3) Le persan *palah*, le plat de la rame, se lie aux noms de la pelle (p. 114). Cf. latin *palmula*, cymr. *palf*, id., ainsi que l'irland.-erse *failm*, gouvernail, irl. aussi *palmaire* et *falmadóir*.

Le pers. *lâtû*, rame, semble avoir perdu un *p* initial, si l'on

compare πλάτη, id., et πλατύς, plat, large = scr. *pṛthu* et lat. *latus*.

§ 235. L'ANCRE.

Les langues européennes s'accordent ici presque généralement, mais cet accord ne résulte sans doute que d'une transmission du grec ἄγκυρα, qui signifie proprement un crochet. Cf. ἄγκος, ἀγκύλος, etc. Dans ce sens, il répond au sanscrit *anka*, *ankuça*, crochet, de *anć*, curvare.[1] Le dérivé *ankura*, coïncide lettre pour lettre, mais ne désigne qu'un bourgeon, un rejeton, une tumeur, etc. Il est bien à croire que quelque terme analogue aura été appliqué à l'ancre dès les temps les plus anciens, mais la preuve positive fait défaut. Je ne connais même aucun nom sanscrit de l'ancre, et le persan *ankar*, *angar*, *langar*, vient très-probablement du grec.

Les autres noms européens sont le lat. *ancora*, l'anc. irland. *ingor* (Z.[2], 781), mod. *ancoir*, *accaire*, erse *acair*, *acrach*, le cymr. *angor*, l'angl.-sax. *ancor*, *ancra*, scand. *akkéri*, anc. all. *ancher*, le russe *iakórĭ*, et le lith. *inkorus*. Quelques noms originaux, comme le cymr. *heor*, armor. *héôr*, *éôr*, l'irland. *fos*, le scand. *stióri*, l'anc. all. *senkil*, l'anc. sl. *kotva*, lith. *kátas*, etc., prouvent bien que les peuples du Nord n'ont pas reçu des Grecs ou des Romains l'ancre elle-même, mais ils sont d'ailleurs fort isolés.

[1] Sur la rac. *anć* et ses nombreux dérivés, cf. Pott (*WWb.*, 3, 119, sqq.).

§ 236. OBSERVATIONS.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les termes qui se rapportent à un art plus avancé de la navigation, à la quille, au mât, à la voile, etc., pour autant du moins qu'ils sont connus en sanscrit et dans les langues iraniennes, n'offrent aucun rapport avec leurs synonymes européens; et ceux-ci même diffèrent beaucoup entre eux partout où ils n'ont pas passé d'un idiome à l'autre.[1] Il semble bien, d'après cela, que les anciens Aryas n'ont point navigué sur la mer, mais seulement sur les grands fleuves de leur pays, l'Oxus, le Jaxartes et quelques-uns de leurs affluents. On ne saurait cependant en conclure qu'ils n'aient eu aucune connaissance de la mer Caspienne avant leur dispersion. Lors même qu'ils se seraient avancés partiellement sur ses rives, comme nous le croyons, rien ne les aurait stimulés à s'aventurer au large, et ils ont pu se borner à l'emploi de simples bateaux à rame pour la pêche ou la navigation côtière. Ainsi, les preuves diverses que j'ai réunies au Chap. VI de cet ouvrage conservent bien toute leur force.

[1] Le latin *vēlum*, d'après Curtius, *Gr. Et.*[3], 182, dérive de *veho,* comme aussi *vexillum*. Cf. sanscr. *vahala*, vaisseau (douteux, d'après D. P), et le slave *veslo,* rame. De là, peut-être, l'irland. † *fial* = *vêl* (Z.[2], 21), corn † *guil*, mod. *goyl*, armor. *gwêl*, *gwîl*. L'anc. allem. *segal*, scand. *segl*, ags. *segel*, angl. *sail*, etc., est rapporté de même par Fick (891) à la rac. scr. *sah* (*sagh),* tenir, porter, supporter, d'un sens analogue à *vah*. Du germanique sont provenus, d'une part le lith. *zeglas*, pol. *żagiel*, de l'autre, l'irl. *seól*, cymr. *huil*, *hwyl* = *sêl*. L'anc. sl. *vĕtrilo*, de *vĕtrĭ*, vent, ne se lie qu'indirectement au sansc. *vâtapaṭa*, toile à vent.

SECTION VII.

§ 237. LA GUERRE ET LES ARMES.

On se tromperait fort si l'on se figurait que les Aryas primitifs menaient, au sein de leurs vallées, une existence toute paisible, livrés uniquement aux soins des troupeaux et à la culture des champs, et ne faisant usage de leurs armes que contre les animaux de la forêt. Tout indique, au contraire, qu'ils formaient une race belliqueuse, sans cesse en lutte, soit de tribu à tribu, quand ils eurent pris une certaine extension, soit contre les peuples étrangers qui les entouraient au nord et au midi. C'est ce que l'on pourrait inférer déjà du caractère essentiellement guerrier et héroïque que toutes les nations de sang arien ont déployé si brillamment dans l'histoire; mais c'est ce que prouvent plus directement, et mieux encore, les termes nombreux qui concernent la guerre et les armes, et qui sont restés dans les diverses langues de la famille comme autant de témoins des dispositions belliqueuses de nos premiers ancêtres.

ARTICLE I.

§ 238. LA GUERRE EN GÉNÉRAL, LE COMBAT, L'ARMÉE.

Les termes généraux qui présentent des affinités plus ou moins étendues sont les suivants :

1) Sansc. *âǵi*, combat, lutte ; *âǵikṛt*, qui lutte; *âǵitur*, qui

triomphe dans le combat, *âģipati*, maître du combat ; *aģma*, *aģman*, combat, expédition, carrière. Rac. *aģ*, agere.

Gr. *ἀγών*, lutte, *ἄγημα*, armée, etc. ; de *ἄγω*.

Lat. *agmen*, armée, expédition, marche ; de *ago*.[1]

Irl. *ágh*, bataille, *aghach*, belliqueux, *aighe*, vaillant.[2]

2) Scr. *hâra*, guerre, combat; *praharaṇa*, id., *prahartar*, combattant. Rac. *hṛ*, *har*, violenter agere; avec *pra-*, ferire, vim inferre, irruere, avec *sam-pra*, pugnare.

Pers. *â-zarm*, guerre, bataille, violence, colère. Cf. *zârîdan* et *â-zurdan*, molester, vexer, troubler (*z* régulièrement = *h*). Cf. zend *zar*, être en colère, tourmenter, *zaranu*, colère (Justi).

Gr. *χάρμη*, combat, dans Homère. Hesychius donne *χαρά* pour *ὀργή*, colère, ce qui correspond au sens du pers. *âzarm*, ainsi qu'à celui du vêdique *hṛṇi*, colère (Naigh., II, 13), d'où *hṛnîy*, iratum esse. Le gr. *χάρμα*, joie, de *χαίρω*, exprime d'une autre manière un mouvement vif de l'esprit.

Alban. *χέρε*, guerre.

Irland. *grim*, guerre, combat, pour *girm ?* = *χάρμη*, *zarm*.[3]

Lith. *żalna*, armée, *żalnërus*, soldat; *żal* pour *żar* = *har ;* cf. *żalas*, vert, et scr. *hari*, id., etc.

3) Scr. *kâra*, *kâraṇa*, meurtre, carnage; rac. *kṝ*, *kar*, occidere, lædere.

[1] Stokes (*Rem.*[1], 10) rapproche de *agmen*, l'anc. irl. *âm*, troupe, manus (Z., *Gr. C.*[2], 268). Cf. lat. *ex-āmen*, essaim, pour *ex-agmen*.

[2] O'Dav., *Gl.*, 50, *aighe* = *calma*, brave ; *agh* = *indsaighed*, attaque (ib., 51). Ici aussi l'irl. *ár*, cymr. *aer*, bataille, carnage, de *agro*, si Zeuss, *Gr. C.*[2], 17, a raison d'y rattacher le gaulois *Veragri*.

[3] Mais cf. aussi le scr. *sañ-grâma*, bataille. Ici, directement, avec *g* = *h*, *χ*, le goth. *gramjan*, scand. *gremia*, anc. all. *gremjan*, irriter, mettre en colère, du scand. *gramr*, *grōm* (ags. et anc. allemand *gram)*, irrité, hostile, *gremi*, colère, all. *grimm*, etc.

Anc. persan *kâra*, armée ; persan mod. *kâr*, bataille, *kârî*, champion, combattant.

Irl. *cear*, mort, sang. [1]

Goth. *harjis*, armée, ags. *here*, scand. *her*, ancien all. *hari*, *heri*, id. Cf. ags. *herian*, vastare, scand. *heria*, arma circumferre, *herian*, bellator, anc. all. *heriôn*, etc.

Lith. *káras*, guerre, combat, armée, *karóne*, bataille, *kareiwis*, guerrier, *karauti*, combattre. De là peut-être *karálus*, le roi, comme chef de l'armée, anc. sl. *kralĭ*, russe *korolĭ*, pol. *król*, etc. (Nesselmann, *Lith. Wb.*, v. c.)

4) Scr. *yuddha*, *yudhma*, combat, *yudhâna*, *yôdha*, *yôddhar*, guerrier, *âyudha*, arme, etc.; rac. *yudh*, certare.

Pott et Benfey comparent ὑσμίνη, combat, pour ὑθ-μίνη, le spir. asp. remplaçant l'*y* (*Et. F.*, I, 252 ; *Gr. Wl.*, I, 680). Benfey conjecture aussi ὑσσός, javelot, de ὕθιος.

Irl. *iodhnach*, belliqueux, *iodhlan*, guerrier, héros, *iodhan*, lance, *iodhna*, armes.[2] — Ici, probablement, le *Iud* des anciens noms propres cymriques et armoricains, *Iudnerth*, force du combat, *Iudri*, chef de bataille, *Iudbiu*, *Iudnoe*, *Iudlowen*, *Iudwallon*, etc. (Cf. Zeuss, passim.)

On a comparé l'ancien allem. *gund*, ags. *gudh*, etc., bellum (Bopp, *Gl.*, v. c.); mais, outre le *g* pour l'*y* (?), les dentales ne correspondent pas, et il faudrait *gunt* et *gud*. Si l'on veut passer sur cette anomalie, on rapprocherait mieux *gund* du scr. *nir-gandhana*, carnage, de *gandh*, lædere (Dhâtup.).

5) Scr. *bhara*, bataille (Naigh., II, 17). — Cf. rac. *bhṝ*,

[1] Ici les Κῆρες, déesses de la mort dans les combats ? Cf. κηραίνω, (Hesych.), nuire, ruiner, blesser.

[2] *Iodhna*, armes (O'Don., *Gl.*), aussi *inna*, de *idna*, et *íudna*.

vituperare (Dhâtup.), ou zend *bĕrĕ*, couper, tailler, *φάρω*, *ferio*, etc.[1]

Pers. *barnûs*, armée (?).

Irl. *barn*, bataille, *baran*, guerrier, *baire*, *baradh*, mort.

Ang.-sax. *bearn*, guerrier.

Lith. *bárnis*, *bárimas*, querelle, dispute; *bárti* (*bāra*), gronder, blâmer, disputer. Cf. scr. *bhṝ*, *bhar*, vituperare.

Anc. sl. *brati*, *boriti*, pugnare, *branĭ*, bellum, *borĭba*, certamen, *borĭtelĭ*, *borĭtsĭ*, certator; russe *borótĭ*, combattre, vaincre, *branĭ*, guerre, querelle, dispute, etc., etc.

6) Sanscr. *unmâtha*, *pramâtha*, *pramathana*, carnage, meurtre; rac. *math*, *manth*, agitare, avec *ud* et *pra*, ferire, occidere.

Gr. *μόθος*, bataille, tumulte du combat.

7) Scr. *spṛdh*, *spṛdha*, combat; rac. *spṛdh*, *spardh*, contendere, pugnare, æmulari. Cf. lithuan. *sprauditi*, *sprausti*, pousser, presser.

Grec *πέρθω*, détruire, ravager, *πέρσις*, destruction, *ἐκπέρθω*, expugno (Cf. Kuhn, Z. S., IV, 13).

Goth. *spaurds*, carrière, ags. *spyrd*, anc. allem. *spurt*, etc. Proprement, lutte, comme en sansc. *âġi*, carrière et combat.

8) Scr. *badha*, *bandhana*, carnage, meurtre; *badhatra*, arme, rac. *badh*, *bâdh*, ferire.

Irl. *béd*, *béad*, *béud*, dommage, mal; de *bend*, à cause du *d* non aspiré.

Anglo-saxon *beado*, *beadu*, *-dow*, combat, guerre, carnage; scand. *bŏd*, pugna, *bŏdvarr*, pugnax, *bŏdull*, *bódill*, carnifex.

9) Scr. *varâka*, bataille; rac. *vṛ*, *var*, defendere, tegere. Cf. *vâraka*, défense, obstacle, *vâraṇa*, résistance, défense, etc.

[1] Le D. P. explique *bhara*, par *das anpacken*, l'action de saisir, de la rac. *bhar*, portenir, emporter, agir avec violence.

Irl. *forn*, *foirn*, combat. — Cf. *foirim*, assister, secourir, *fór*, défense, *forach*, lutte.

Ang.-sax. *waer*, guerre, angl. *war*. — Cf. goth. *varjan*, ags. *waerian*, defendere, etc.

10) Scr. *ru*, guerre, combat; proprement bruit = *rava*, *ravana*; rac. *ru*, rudere, clamare.[1]

Irl. *rae*, bataille [2] = *rava*; cymr. *rhae*, id.

Anc. sl. *rŭvanĭ*, pugna, *rĭvaniie*, mugitus. Cf. *riuti* (*revă*), mugire; russe *révŭ*, *reviénie*, mugissement, etc.

11) Scr. *khaga*, combat; rac. *khaǵ*, commovere, agitare. Cf. *khanga*, épée, cimeterre.

Irl. *cogaim*, combattre, † *cogad* (Corm., *Gl.*, 44), moderne *cogadh*, guerre, *cogach*, *cogamhuil*, belliqueux, *coigne*, lance. Le *g* non aspiré indique, comme forme primitive, *cọng* = sansc. *khanǵ*, avec le sens analogue de claudicare (agitare).[3]

12) Scr. *râṭi*, guerre, combat; rac. *raṭ*, mugire, ululare.

Anc. sl. et russe *ratĭ*, guerre, *ratĭnŭ*, belliqueux, etc.; *retĭ*, contention, lutte, *retiti*, lutter.[4]

[1] Cf. scr. *tumula*, bruit confus, et bataille, lat. *tumultus*, et scr. *raṇa*, bruit et combat.

[2] † *Róe*, combat (S. M., I, 250).

[3] Cf. *Cogidunus (-dumnus?)*, rex Britanniæ (Tacit., *Agricola*, 14; Orelli, 1338), c'est-à-dire grand à la guerre (Glück, *Kelt. N.*, 74); mais aussi, avec la nasale, *Conge* (Duchal., 494), *Congi*, man. fig. (Roach Smith Catal., 42), *Congidius*, insc. à Modène (Longperrier).

[4] J'ajoute encore ici le scr. *sênâ*, troupe en ordre, armée, sans doute de *si*, lier, comme le zend *haêna*, anc. pers. *hainâ*, arménien *hên*, armée, de *hi* = *si* (Justi, 312). Ce mot ne se retrouve, à ma connaissance, que dans le cymr. *hain*, avec le sens de troupe nombreuse et d'essaim, d'où *heiniaw*, essaimer. Cf. pour le sens *exāmen*, de *exagmen*. A la même racine *hi*, *si*, se rattache le cymr. *haid*, armor. *héd*, essaim, troupe, ainsi que l'irl. † *saithe*, multitude, essaim d'abeilles (O'Dav., *Gl.*, 116, et O'Don., *Gl.*), dans O'R. aussi armée. Cf. scr. *sêtu*, lien, connexion, puis digue, pont; zend *haêtu*.

Dans les rapprochements qui précèdent, et qui, malgré leur nombre, ne sont sûrement pas complets, j'ai laissé de côté plusieurs termes européens qui paraissent avoir une origine commune, et trouver leur racine en sanscrit. Ainsi le cymr. *bel*, *beli*, guerre, ravage, *bela*, combattre, *belu*, ravager, dévaster, l'irl. *bal*, combat. Si l'on compare le cymr. *bala*, peste, le goth. *balveins*, tourment, ags. *balew*, *balo*, exitium, malum, scand. *bölv*, *böl*, calamitas, anc. all. *palo*, pernicies, pestis, l'anc. sl. *bolĭ*, ægrotus, *bolestĭ*, morbus, *bolieti*, cruciari doloribus, etc.; si l'on remonte de là au persan *balâ*, violence, mal, on est conduit à la rac. scr. *bhal* ou *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.). Un autre exemple est le grec μάχη, bataille, de μάχομαι, auquel répond l'irl. *machair*, combat, et dont le sens primitif, conservé par le latin *macto*, se retrouve dans le sansc. vêdique *mah*, cædere, mactare (Westerg.). Cf. *maha* et *makha*, immolation, sacrifice, et, sur ces mots, Kuhn, Z. S., IV, 19, 21.[1] Quelques cas analogues se présenteront encore incidemment dans les articles qui suivent.[2]

[1] Toutefois le D. P. ne donne à *mah* que les acceptions de réjouir, vivifier, exciter, honorer, célébrer, d'où *maha*, solennité, fête, sacrifice = *mahas* et *makha*, comme adj., joyeux, vif; et comme subst., sacrifice, mais non immolation. Reste l'affinité des termes européens entre eux. Cf. Curtius, *Gr. Et.*[2], 305, et, plus loin, l'un des noms de l'épée, n° 6.

[2] Un exemple de ce genre se présente dans l'irland. *cath*, bataille, cymr. † *cat*, mod. *cad*, le gaulois *Catu-* des noms d'hommes (Cf. Z.[2], 4, 37, 81). C'est là exactement l'anc. all. *hadu*, ags. *headhu*, guerre, combat, goth. **kathu*. Leur racine commune ne se trouve que dans le scr. *çat*, de *kat*, abattre, renverser, disperser, *ni-çat*, frapper, abattre, *vi-çat*, briser, mettre en pièces, etc. Cf. *çatêra*, *çatru*, ennemi, *çâtana*, *-tin*, qui détruit, zend *çâtar*, ennemi, tyran. Fick (29) compare aussi κότος, haine, colère, et ailleurs (*Spracheinh.* 422) le nom propre thrace et phrygien Κότυς, guerrier, combattant, et Κότυς, comme déesse de la guerre. J'ajouterai que *Kaṭu* est aussi un nom d'homme en zend (Justi, 77).

§ 239. LA GUERRE DES SIÉGES, LE REMPART, LA FORTERESSE.

Il est certain que les Aryas, au temps de l'unité, n'étaient pas disséminés à la façon des races nomades, et qu'ils avaient non-seulement des demeures fixes, mais des centres permanents de population, des villages et des villes, ce dont nous verrons plus tard les preuves positives. Dès lors, et comme ces centres de population devaient se trouver exposés aux hasards de la guerre, il est à présumer qu'ils étaient protégés par des enceintes susceptibles d'une certaine défense, si ce n'est par de fortes murailles, et que l'art de l'attaque et de la défense pouvait bien avoir pris ses premiers développements. On remarque, en effet, une analogie si générale entre les termes qui désignent l'opération d'assiéger, que le fait d'une pratique ancienne des siéges ne saurait être contesté.

Les termes en question se rattachent presque partout à la rac. *sad*, sedere, en combinaison avec divers préfixes. Ainsi :

Scr. *upasad*, *upasada*, siége de ville, de *upa* + *sad*, proprement considere.

Gr. *προσκαθέζομαι*, *περικαθέζομαι*, assiéger, *περικάθησις*, siége; de *πρός* ou *περί* + *κατα* + *ἕζοπαι*, rac. *ἑδ* — *sad*.

Lat. *obsideo*, assiéger, *obsidium*, *obsidio*, *obsessio*, siége.

Irl. *iomsuidhe*, siége, de *iom*, *imm*, *imb* + *suidhim*. Cymr. *sawd* = *sâd*, siége.

Ang.-sax. *ymbsittan*, assiéger, anc. all. *umbisizan*, id. — Ags. *ymbset*, anc. allem. *umbisez*, *bisezida*, siége, *hari-sezza*, siége d'armée.

Lith. *apsėdėti*, assiéger.

Anc. sl. *obŭsěsti*, id., *obŭsědeniie*, siége ; russe *obsiesti*, *podsiesti*, assiéger, *osajdenïe*, *osáda*, illyr. *obsieda*, siége, etc.

Un accord aussi complet ne saurait être attribué au développement propre de chaque langue, bien que la racine *sad* soit restée partout en usage. Le sens de cette racine, en effet, n'a pas un rapport nécessaire avec l'opération d'assiéger, qui aurait pu s'exprimer, et qui s'exprime réellement de plusieurs manières différentes. On doit en conclure que les anciens Aryas ont fait et soutenu des siéges, et que, par conséquent, ils ont eu des places susceptibles de défense.

2) Quant aux noms de la forteresse, du rempart, du mur d'enceinte, etc., je me borne à indiquer les analogies suivantes, sans vouloir les garantir de tout point.

a) Scr. *kalatra*, forteresse, peut-être de *kal*, dans le sens de tenere, ligare, firmare, munire (D. P.).

Pers. *kalât*, *kalâtah*, château fortifié sur une hauteur; kourde *kalâ*, id.; ossète *galoan*, forteresse.

Alban. *kaljá*, id.; illyr. *kula*.

Irl. *caladh*, *caleith*, port, havre, comme lieu protégé (?).

b) Scr. *varaṇa*, mur extérieur, enceinte, *âvaraṇa*, rempart (wall, outer bar. Wils.), en général protection, et tout ce qui protége; de *var*, *vṛ*, tegere, circumdare.

Zend *vara*, *varĕ*, locus circumseptus; pers. *bâr*, *bârah*, rempart, fortification, *bârû*, id., tour.

Lat. *vallum*, rempart; peut-être de *valnum*, comme *vellus* de *velnus* (p. 31). Cf. scr. *val*, *vall*, tegi (Dhâtup.), de *var*, et *valaya*, enceinte.

Irland. *fál*, id., enceinte; *fálaim*, enclore, entourer; cymr. *gwàl*, id. Cf. irl. *balla*, rempart, et *baile*, ville.

Ancien allem. *wari*, *weri*, rempart, etc.; de *warjan*, etc., defendere.

Ang.-sax. *weall*, *wall*, mur, all. *wall*, rempart.

Pol. *warownia*, forteresse; *warować*, fortifier.

Lith. *wálinas*, *wólas*, mur.

c) Persan *bast*, mur; de *bastan*, lier, enfermer; racine *bad*, *band*. — Kourde *beden*, mur de ville; armén. *badnêsh*, *baduar*, mur, rempart.

Irl. *badhon*, rempart, boulevard (?). O'R.

d) Pers. *daz*, *diz*, forteresse. Cf. rac. sanscr. *dagh*, *dangh*, tegere, protegere (Dhâtup.). Le *z* persan pour *gh*, *h*, sanscrit.

Cette racine, qui n'est pas encore constatée, et qui n'offre, en sanscrit, aucun dérivé connu, se retrouve cependant en lithuanien, où *dengti* signifie couvrir, *denga*, couverture, *dangtis*, toit, *dangùs*, ciel, etc.

Irl. *daingean*, fort, fortification; anc. irl. *daingnigim*, mœnio (Z.[2], 435).

e) Gr. *πύργος*, tour; macéd. *βύργος*.

Goth. *baurgs*, place fortifiée, ville, ags. *burh*, id., *beorh*, rempart, scand. *borg*, anc. all. *puruc*, etc.

Irl. *brúgh*, forteresse, bourg, palais, etc.

L'origine première de ces noms est d'autant plus incertaine que l'on trouve en arabe *burǵ*, pour forteresse, tour, château, rempart, bastion. Serait-ce là un nom emprunté à l'Europe, et par quelle voie?

§ 240. LE GUERRIER, LE HÉROS.

1) Parmi les noms du guerrier qui ne se rattachent pas directement à ceux de la guerre et du combat, il en est un qui semble jeter quelque jour sur l'ancienne manière de combattre, et qui mérite une attention particulière. C'est le sanscr. *sâdi*,

sâdin, guerrier, plus spécialement celui qui combat à cheval ou sur un char, c'est-à-dire qui est assis, de *sad*, sedere, par opposition au fantassin, *padaga*, *padga*, *padâta*, qui va à pied, de *pad*, *pada* + *gam* ou *at*, ire.[1]

En anc. slave, le cavalier est appelé de même *vŭsadĭnŭ*, *vŭsadĭnikŭ*, russe *vsadnikŭ*, de *vŭ-siedati*, conscendere, monter à cheval ou en char, littér. s'asseoir sur.[2]

L'irl. *suidh*, erse *saoidh*, guerrier, héros, est également à *suidhim*, *sedeo*, *sad*, dans un rapport qui serait resté incompris sans les rapprochements ci-dessus. Il en est peut-être de même du cymr. *sawdwr*, guerrier (= *sâdwr)*, bien qu'il se soit éloigné de *seddu*, être assis, parce que son sens primitif était oublié. Cf. *sawd*, siége (Owen), *sodi*, placer, fixer. La circonstance que les chars de guerre étaient en usage chez les Bretons du temps de César, et les anciens Gaëls, aussi bien que chez les Indiens, les Iraniens et les Grecs homériques, peut expliquer la conservation de ce nom, qui paraît ainsi remonter jusqu'à l'époque de l'unité, ainsi que la manière de combattre à laquelle il se rattache.[5]

[1] Aussi *patti*, *padika*. Cf. gr. *πεζόν*, *πεζικόν*, infanterie, *οἱ πεζοί*, lat. *pedites*, cymr. *peddyd*, etc.

[2] Cf. russe *siadlo*, pol. *siodlo*, illyr. *sedlo*, selle, lat. *sella*, de *sedla;* ags. *sadel*, scand. *södul*, anc. all. *sattul*, peut-être du slave, à cause de l'irrégularité du *d*, *t* pour *d*.

[3] Pour les anciens noms du char, cf. § 200. — En zend, le guerrier est appelé *rathaêstar*, in curru stans, comme en sanscrit *rathêshṭhâ*. Cf. *savyêshṭhar*, ou *-shṭhâ*, le cocher qui *se tient à gauche*, pour laisser au guerrier le libre usage de sa main droite. Quelques noms de la bride et du mors prouvent que l'art de conduire les chevaux était connu des anciens Aryas. Ainsi le scr. *khâlîna*, mors, se retrouve dans le grec *χαλινός*, mors et bride. Au persan *kâmah*, *gâm*, bride, répond le grec *κάμος*, latin *cāmus*, mors, anc. all. *chamo*, id., lith. *kamanôs* (plur.), rênes. — L'irl. *cab*, mors, de *camb*, rappelle l'arménien *gab*, bride; cf. scr. *ġambha*, gueule, en irl. *gob*, etc.

2) Le scr. *vîra*, héros, guerrier, comme adj., fort, puissant, d'où *vîrya*, *vîratâ*, force, vigueur, héroïsme, *vâira*, prouesse, valeur, *vâirin*, héros, etc., dérive sans doute de *vṛ*, *var*, arcere, tegere, sustentare, d'où, plus haut, un des noms de la guerre (n° 9).[1] Le héros était le défenseur, le protecteur, et tel est aussi le sens de l'ang.-sax. *haeledh*, anc. all. *helid*, mod. *held*, de *helan*, tegere.

On a rapproché depuis longtemps, soit de *vîra*, soit mieux de *vara*, le lat. *vir*, goth. *vairs*, lith. *wyras*, anc. irl. *fer*, cymr. *gwr* (pl. *gwyr*), etc. Pott et Benfey comparent également comme provenu du moins de la même rac. *var*, le grec ἥρως, -οος, pour Ϝηρος, forme renforcée par *guṇa* et pourvue d'un autre suffixe (mais lequel?).[2] A l'appui de cette conjecture, on peut citer le cymr. *gwawr*, héros = *gwâr*, qui suppose un thème primitif *vâra*. Cf. scr. *vâraka*, défenseur, *vâraṇa*, défense, et le cymr. *gwara*, *-red*, défendre, garder, etc.

3) Le scr. *çûra*, héros, lion, sanglier, signifie proprement ferme, fort; de là *çûratâ*, fortitude. Zend *çûra*, fort. Cf. rac. *çûr*, firmum esse (Dhâtup.), aussi *çûray*, dénomin.[3]

Ici le gr. κύριος, maître, seigneur, κῦρος, puissance, pouvoir, d'où κυρόω, fortifier, etc.

Puis, mieux en accord avec le sens spécial du sanscrit, l'irl. *curadh*, erse *curaidh*, *curach*, héros, guerrier, *curanta*, vaillant, *curantachd*, vaillance. Cf. *cur*, puissance, force. — Le cymr. *cawr*, homme fort, géant, serait comparable, si la diphthongue

[1] D'après D. P., *vîra* proviendrait de la même racine que *vayas*, force. Est-ce *vî*, dans le sens de saisir, entreprendre, attaquer, ou bien exciter, pousser?

[2] *Et. F.*, I, 221; *Gr. Wl.*, I, 316.

[3] Suivant D. P., à la rac. *çû*, dominer, être vainqueur; zend *çu*, être fort (Justi, 295).

aw (au) ne représente pas ici, comme dans la règle, un *â* primitif.

4) C'est également à la notion de force que se rattache un nom germanique et celtique du guerrier et du héros qui remonte sans doute à l'époque la plus ancienne.

L'anglo-saxon *secg*, scand. *seggr*, vir fortis, miles strenuus, illustris (Cf. *segi*, pulpa nervosa, *seigr*, firmus, *seigia*, firmitas), se lie à la même racine que le goth. *sigis*, ags. *sige*, *sege*, *sigor*, scand. *sigr*, *sigur*, anc. all. *sigi*, *sigu*, victoire. Comme Aufrecht l'a montré dans un article plein de développements intéressants (Z. S., I, 355), cette racine a été conservée par le scr. *sah*, sustinere, perferre, resistere hosti, vincere, d'où *saha*, *sahas*, force, exactement le goth. *sigis* et le vêd. *sahuri*, victorieux, en ang.-sax. *sigora*.[1]

Un autre dérivé sanscrit, *sahana*, fort, trouve son corrélatif dans l'irland. *séighion*, guerrier, héros, tandis qu'à *saha*, fort, se rattache le nom de l'urus ou buffle, *segh*, et celui du faucon, *séigh*, l'oiseau fort. Glück compare avec raison le *Sego* de plusieurs noms d'hommes et de lieux gaulois, tels que *Segomarus*, *Segobodium*, *Segobriga*, *Segodunum*, etc., ainsi que *Sigo* dans *Sigovesus*.[2] Dans la chronique irlandaise des IV Magist. (p. 219, 492), on trouve les noms propres *Segan* et *Segonan*.

5) J'ajoute encore comme possible, mais incertaine à cause

[1] De la rac. scr. *darsh*, être hardi, courageux, au causat. *darshay*, violenter agere, surmonter, dompter, vaincre, d'où *durdarsha*, difficile à vaincre, vient aussi *adṛshya*, *adṛshṭa*, invincible. – Glück (*Neue Jahrb.*, 1864, p. 600) en rapproche Ἀνδράστη, la déesse britannique de la victoire. Cf. cymr. *andras*, espèce de démon (Owen). Pour les autres affinités européennes de *darsh*, voy. Curtius, *Gr. Et.*[2], 241, et Fick, 99.

[2] Glück, *Die kelt. Namen bei Cæsar*, p. 152.

de son isolement, la comparaison du scr. *ûrdara*, héros, d'origine inconnue, avec l'irland. *ordlach*, id., c'est-à-dire vaillant, de *ord*, gén. *uird*, id.[1]

§ 241. L'ESPION.

La ruse, aussi bien que la force, jouait son rôle à la guerre aux temps les plus anciens, et l'espion avait déjà pour office de scruter les desseins de l'ennemi. C'est ce que prouve un de ses noms qui est resté en usage en sanscrit comme dans plusieurs langues européennes.

Le sansc. *spaça*, espion, émissaire, agent secret, vient de *spaç*, proprement tangere, puis (d'après Wilson) informer, rendre clair, évident, d'où *spashṭa*, manifeste, évident, comme nous disons ce qui se touche au doigt.[2] La forme *paç*, qui y tient de près, a pris le sens de voir, et fournit quelques temps à la racine irrégulière *dṛç*, videre.

En grec, *spaç* devient *σκεπ*, par inversion pour *σπεκ*; *σκεπτόμαι*, considérer, regarder au loin, et, à *spaça*, répond *σκόπος*, espion, gardien, d'où *σκοπέω*, épier, surveiller, etc.

Le corrélatif latin *spex* ne s'emploie qu'en composition dans *auspex*, *haruspex*, etc., et le nom de l'espion, *speculator*, se rattache à *speculari*, de *specula*, et de *specio*, *specto*.

L'anc. allemand *spehari*, espion, *speha*, exploration, *spêhon*, épier, *spahi*, circonspect, sage, *spahida*, sagesse, prudence; scandinave *spâ*, vaticinari, vaticinium, *spakr*, prudens,

[1] Dans Corm., *Gl.*, 132, *ordlach*, de *ord*, brave, mais avec un ? de Stokes.

[2] Ajouter le zend *spaç*, espion, de *spaç*, voir, observer, veiller sur; armén. *çpaç*, pers. *çipâç* (Justi, 303).

sapiens, etc., font présumer un verbe goth. *spaihan*, *spah*, *spêhun*, qui manque dans Ulphilas.[1]

C'est du germanique sans doute qu'est provenu l'italien *spia*, espag. *espia*, notre *espie*, *espion*, anglais *spy*, ainsi que le cymr. *yspiwr*, armor. *spier* (Cf. *spî*, observation, affût, *spia*, cymr. *yspeiaw*, épier), et l'irl.-erse *spín*, espion, tandis que le cymr. *peithiwr*, de *peithiaw*, *yspeithiaw*, *paith*, vue, aspect, se rattache au latin *specto*.

L'irlandais, qui conserve rarement un *p* initial, lequel disparaît ou se change parfois en *f* ou en *b*, semble avoir conservé la racine *paç* dans *féachaim*, voir, à l'impératif *féach*, *féuch*, vois ! = scr. *paçya*, d'où *féich*, vision, *féachâin*, aspect, *féachadóir*, voyant, devin ;[2] mais on trouve aussi une forme avec *b*, d'où *beacht*, observation, perception, *beachdaim*, considérer, et, surtout, *beachtóir*, erse *beachdair*, espion, lequel serait, en sanscrit, *pashṭar*, pour *paçtar* et *paktar*.

Je ne sais si le pol. *szpieg* et le lith. *spēgas*, espion, sont indigènes ou empruntés au germanique.

§ 242. L'ENNEMI.

1) Le plus important des anciens noms de l'ennemi est le sansc. *dasyu*, le destructeur, le méchant, le barbare, le brigand, épithète ordinaire du démon *Vṛtra*, l'ennemi par excellence. La racine est *dâs* = *das*, occidere, ferire, lædere (Dhâtup.), d'où *dasra*, *dasma*, destructeur, brigand, le vêd. *dâsa*, démon, barbare, etc.

[1] Grimm, *D. Gr.*, II, 53. Ulphilas (Marc, 6, 27) emploie pour espion le mot étranger *spaikulatur*, du latin.

[2] L'anc. irland. *faicim*, qui n'aspire pas le *c*, ainsi que l'observe Stokes (*Ir. Glos.*, 149), serait-il pour *faictim* = *specto* ?

En zend, on retrouve *dahma* = *dasma*, avec le même sens de destructeur, et *dahâka*, le *Zôhak* des traditions persanes, est le surnom du serpent créé par Ahriman.[1] Le scr. *dasyu*, par contre, est devenu *daqyu* et *dañhu*, par suite des mutations phoniques propres au zend, et a pris l'acception très-divergente de province. Il est probable, comme le pense Burnouf, que ce nom a désigné dans l'origine une contrée ennemie et barbare, devenue tributaire des Iraniens.[2]

Un corrélatif de *dasyu* a été reconnu par Kuhn dans l'adjectif grec δήϊος, δάϊος, ennemi, pour δήσιος, avec le σ supprimé, comme à l'ordinaire, entre deux voyelles (*Ind. Stud.*, I, 337).[3]

Je crois pouvoir en signaler un second dans l'irlandais et erse *daoi*, homme méchant, pervers, insensé, animal féroce, plus anciennement, sans doute, *dai*, la triphthongue *aoi* étant moderne, et provenu de *dasi* par la même règle de suppression de l'*s* qu'en grec.

Ce qui donne à ces rapprochements un intérêt particulier, c'est que cet ancien nom de l'ennemi paraît aussi avoir été celui de l'esclave, d'où il résulterait que ce dernier était l'ennemi vaincu, le prisonnier de guerre. En sanscrit, en effet, l'esclave est appelé *dâsa*, au fém. *dâsî*, c'est-à-dire le barbare, comme *dasyu* et *dâsa*. De là *dâsya*, *dâsàtva*, esclavage, etc. C'est le persan *dâh*, serviteur, servante, et, comme adjectif, bas, vil, ignoble.

[1] Zend *dahma*, de *dah*, détruire, ruiner, nuire; *dahaka*, malfaisant (Justi, 150).

[2] Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 110, note. — Lassen, *Ind. Alt.*, I, 524, compare le *dahyu*, province, des inscriptions de Persépolis. Cf. Justi, 145.

[3] De même Max Müller (Z. S., 5, 151). Cf. le phrygien δάος, loup, pour δασος (?).

Pott, le premier (*Et. F.*, I, 189), a interprété le grec δεσπότης comme maître des esclaves, ce qui serait, en sanscrit, *dâsapati*, et Kuhn, qui adopte ce rapprochement, l'appuie en comparant, avec δέσποινα, pour δεσποτνια, le vêd. *dâsapatnî*, malgré son sens différent d'épouse du démon ou de l'ennemi (*Ind. Stud.*, I, 337). Plus récemment encore, Max Müller (*Myth. comp.*, p. 29) le considère comme presque certain, mais il prend δες = *dâsa*, dans l'acception de nation soumise, d'abord ennemie, qui est propre au zend *daqyu*. Tout cela, cependant, a été mis de nouveau en doute par Benfey (Z. S., IX, 110), qui voit dans δέσποτης le scr. *dampati*, maître de maison, en supposant une forme *damspati*, conjecture à laquelle se rallie le D. P.

S'il fallait renoncer, d'après cela, à la certitude d'un rapprochement de δες avec *dâsa*, on peut, d'après Pott (l. cit.), en présumer un autre de δοῦλος, esclave, pour δοσυλος, avec les noms sanscrits de l'esclave et de l'ennemi, ce que rend très-probable l'analogie de δαῦλος, asper, hirsutus, pour δασυλος, de δασὺς, id. Cf. scr. *dasra* = *dasyu*, brigand, et qui pourrait être *dasura*, *dasula*. Ce qui est assurément remarquable, c'est que ce δοῦλος, paraît se retrouver dans l'irland. *dúile*, esclave, serviteur, qui semble provenu de *dusile* par la suppression de l'*s* entre les voyelles.[1] Je ne sais si l'on peut comparer aussi le scand. *dóli*, servus, dont le *d* ne correspond pas régulièrement, et qui manque aux autres dialectes germaniques. C'est peut-être là un mot étranger.

On peut donc présumer avec beaucoup de probabilité que, chez les anciens Aryas, l'ennemi prisonnier de guerre deve-

[1] Dans le glossaire de Cormac (p. 59), on trouve *duile* (pour *duiliu*, servio), comparé avec δουλεύω, et sans doute aussi un dénominatif.

nait esclave, comme d'ailleurs chez la plupart des peuples de l'antiquité. Parmi les aûtres noms de l'ennemi, les suivants donnent lieu à quelques rapprochements.

2) Scr. *pîyu*, *pîyatnu*, ennemi, scélérat; *dêvapîyu*, ennemi des dieux, de *pîy*, offendere, lædere, etc. Aufrecht, qui traite de cette racine et de ses dérivés (Z. S., III, 200), lui attribue principalement le sens d'insulter, de blâmer, de haïr.[1] Il compare, avec toute raison, le goth. *fijan*, haïr, et *faian*, blâmer, d'où *fijands*, ennemi, et *fiathva*, inimitié. Cf. ags. *fian* et *fiend*, *fiond*, scand. *fiâ* et *fiandi*, anc. all. *fiên* et *fiant*, etc. Il y rattache aussi le lat. *pejor*, *pessimus*, etc.

Comme l'irlandais change parfois en *f* un *p* primitif, il est possible que *fi*, mauvais, méchant, *fiamh*, horrible, abominable, *fiamhan*, crime, forfait, appartiennent au même groupe, d'autant mieux que le cymr. offre *ffiaidd*, abominable, d'où *ffieiddiaw*, exécrer. Mais, comme le *p*, dans quelques cas, devient aussi *b*, on pourrait également comparer l'erse *biùi*, *biùidh*, *biùthaid*, hostis, et pugnator.

3) Scr. *vimata*, ennemi, de *vi* privatif et *mata*, honoré, considéré, rac. *man*. Cf. *vimati*, aversion, *vimanas*, adverse, *vimâna*, mépris, etc.

Je compare, quant au second élément et à la formation, l'irlandais ancien *náma*, gén. *námat*, pour *námanta*, ennemi, au nominat. plur. *namait*, *namit*, inimicus (Z.², 801), irl. mod. *námh*, *námhaid*, où *ná* est la négation. Stokes, il est vrai, explique ce mot par *na-amat*, *na-amanta* = *in-imicus* (*Ir. Glos.*, p. 65); mais il me semble mieux se rapporter aux composés analogues tels que *air-mitiu*, honor (Z.², 868), *for-*

[1] Dans D. P., *pîy*, insulter, mépriser, *pîyu*, *pîyatnu*, adj., höhnisch; *piyaka*, m., épithète des démons.

met, memoria, *der-met*, oblivio (223), qui appartiennent sans contredit à la rac. *man*.

Un groupe de formations toutes semblables avec le préfixe *dus*, male, offre des analogies très-étendues. Ainsi, scr. *durmanas*, *durmati*, méchanceté, haine, zend *dushmata*, qui a de mauvaises pensées, pers. *dushman*, ennemi, kourde *dushmén*, afghan *dochmen*, id., grec δυσμένης, ennemi ; irl. *domhaoin*, méchant, mauvais ; illyr. barb. *duscmanin*, ennemi, etc.

§ 243. LE BUTIN.

Nous avons vu déjà, au § 177, que la guerre, aux temps primitifs, devait souvent avoir pour but l'enlèvement des troupeaux, qui constituaient alors la principale richesse, et l'amour du butin en général a été toujours et partout un mobile puissant des entreprises belliqueuses. Les anciens Aryas n'auront pas été, plus que les autres peuples, à l'abri de ces entraînements, et c'est ce qu'indiquent quelques noms du butin qui se sont conservés à partir de l'époque de l'unité.

1) Le scr. *lôta*, *lôtra*, butin, pillage, vient de la racine *lû*, secare, desecare, et signifie proprement dépouille. Cf. *lava*, *lavana*, *lûni*, moisson, tonte, etc., et p. 136, etc.

En grec, nous trouvons λεία, butin, pour λεϝια, ληΐς, etc., et la racine verbale se montre encore dans ἀπο-λαύω, prendre part et jouir d'une chose, d'où ἀπόλαυσις, jouissance, avantage, etc. On y rattache aussi λάτρον, salaire, λάτρις, mercenaire, etc., de λάω, pour λάϝω = λαύω.[1]

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 209; Benfey, *Gr. Wl.*, II, 2; Curtius, *Gr. Et.*[2], 338.

Le latin nous offre *lucrum*, lucre, et le nom de la déesse des voleurs *Laverna*, d'où *laverniones*, voleurs.[1]

L'irlandais se rapproche tout à fait du sanscrit, par son *lot*, rapine, mieux sans doute *loth*, si l'on compare *lothar* = *lôtra* (?), abscission, a cutting down (O'R.).

Le goth. et scand. *laun*, anc. allem. *laon*, ags. *leán*, n'a, comme λάτρον, que le sens de salaire. Cf. scr. *lavana* et *lûni*, moisson, etc.

L'anc. sl. *loviti*, captare, d'où *lovŭ*, venatio, *lovitelĭ*, venator, *lovlienina*, præda, etc., se rapproche de nouveau de l'acception du sanscrit. Cf. pol. *low*, *polow*, butin, et les autres dialectes passim.

2) Un second groupe moins étendu se rattache à la racine scr. *lup* (*lumpati*), rumpere, d'où *lôptra*, butin. Cf. *rup*, violare, perturbare.

Bien que cette racine se retrouve dans la plupart des langues ariennes, on n'en voit provenir des noms du butin qu'en germanique et en lith.-slave. Ainsi:

Scand. *rupl*, rapina, *ruplari*, prædo, *rupla*, spoliare. Cf. goth. *raupian*, evellere, ags. *rypan*, spoliare, anc. all. *raufjan*, vellere ; sansc. *riûfa*, rumpere, etc., à côté du goth. *raubôn*, spoliare, etc., rac. prim. *rubh*, qu'il faut peut-être en distinguer.

Lett. *laupiums*, butin. — Cf. lith. *lùpti*, écorcher, peler, *luppimas*, action d'écorcher, etc.

Pol. *lup*, butin. — Cf. *lupać*, *lupić*, rompre, fendre, peler, piller, russe *lupítĭ*, id., etc.

[1] Cf. corn. † *lowern*, id.; pl., *leuirn* (*Lib. Land.*, 251); armor. *louarn*, *loarn*, le renard, comme déprédateur ; ainsi que le nom propre gaulois Λουέρνιος, roi des Arvernes (Posid. dans Athénée, IV, 13).

§ 244. LA GLOIRE.

Si l'espoir du butin était souvent une incitation à la guerre, on peut croire cependant que les anciens Aryas y ont été portés aussi par des mobiles d'une nature plus relevée, le patriotisme, l'honneur de la race, la gloire des armes. L'idée de la gloire surtout doit avoir tenu une grande place dans les préoccupations de nos communs ancêtres, car les termes qui l'expriment ne forment qu'un seul groupe étymologique dans six des rameaux principaux de la famille arienne.

Le scr. *çravas*, gloire, renommée, vient de *çru*, audire, et signifie ce qui est entendu au loin. De là *çravasyu*, avide de gloire, *çruta*, fameux, *çruti*, renommée, etc., ainsi que les noms propres tels que *Pṛthuçravas*, celui dont la gloire est grande, *Satyaçravas*, celui dont la renommée est vraie, etc.

En grec, *çru* devient κλύ et il en dérive κλέος, gloire, pour κλέϝος, exactement = *çravas*, κλυτός, célèbre = *çruta*, etc. Kuhn signale la parfaite identité du nom propre 'Ετεοκλῆς avec *Satyaçravas* (Z. S., IV, 400).

En latin, nous trouvons *cluo*, *clueo*, être réputé, d'où *inclutus*, *inclitus*, célèbre.[1]

[1] Pott (*Et. F.*, I, 214) compare aussi *gloria*, mais sans justifier un rapprochement aussi bardi. Kuhn (Z. S., III, 398) tente cette justification, et cherche même à identifier *gloria* et le vêdique *çravasyâ*. Mais *gloria* répond évidemment à l'irland. *glór*, bruit, voix, *glóir*, *glóire*, gloire, *glórach*, *glórdha*, *glórmhar*, fameux, glorieux, du verbe *glóraim*, bruire en général, qui ne saurait, en aucune manière, se ramener à *çru*, et dont le sens même éloigne toute idée d'un emprunt fait au latin. Cela empêche aussi d'admettre la conjecture de Bugge (Z. S., 19, 421), *glōria* pour *clāria*, de *clārus*.

Les langues celtiques nous offrent également *clu* pour racine, dans l'anc. irl. *clúu*, gloria, fama (Z.², 25), moderne *cliu*, id., *cliuthach*, célèbre, *cloth*, renommée, louange. Cf. *cluinim*, audio = scr. *çṛṇômi*, part. *clotha* = *çruta*, *clos*, auditio, *cluas*, oreille, etc. — Cymr. *clod*, renommée, *clyw*, audition, *clust*, oreille, etc.

Les idiomes germaniques présentent une double forme *hru* et *hlu*, dans l'anc. allem. *hruom*, *hrôm*, gloire, mod. *ruhm*, et *hliumunt*, renommée, rumeur, mod. *leumund* ; l'anglo-saxon *hlysa*, *hliosa*, gloire, *hlysan*, anc. all. *hlôsen*, célébrer, etc. Cf. goth. *hliuma*, *hliuth*, auditus, scand. *hlust*, auris, etc.

Enfin l'anc. slave *sluti*, audire, donne naissance à *slutiie*, *slava*, *slavitsa*, gloire, *slavĭnŭ*, glorieux, comme à *slovo*, parole, termes qui se retrouvent dans tous les dialectes. De là le lith. *szlôwe*, gloire. Le nom même des Slaves se rattache sans doute ici.

On voit, par cet accord remarquable, que cet amour de la gloire qui pousse aux exploits guerriers, et qui est resté si vivace chez tous les peuples de sang arien, leur a été transmis par leurs premiers pères.

ARTICLE II.

§ 245. LES ARMES ET LES INSIGNES DE GUERRE.

Il va sans dire que les anciens Aryas possédaient des armes, puisqu'ils faisaient la chasse et la guerre. D'ailleurs, l'invention des instruments d'attaque et de défense a été partout une des premières en date. On a trouvé des tribus sauvages sans vêtements, sans ustensiles, sans habitations ; je ne crois pas

qu'on en ait découvert aucune qui fût sans armes. Partout aussi les armes sont les mêmes en principe, et ne diffèrent que par une exécution plus ou moins perfectionnée. La massue et la lance, les plus simples de toutes après le bâton et la pierre, n'ont pas exigé de grands efforts d'invention. L'arc et la flèche sont déjà le résultat d'une industrie plus avancée, et cependant on les trouve en usage, de temps immémorial, dans l'ancien et le nouveau monde, sans que l'on puisse supposer aucune transmission de peuple à peuple. La pierre et les os ont servi au début pour confectionner les pointes des lances et des flèches, tout comme les couteaux et les haches ; mais les glaives, qui exigent l'emploi du métal, sont sans doute d'une origine plus récente. En fait d'armes défensives, le simple bouclier aura été la première en date, tandis que l'armure sera née pièce à pièce, en se complétant avec les progrès de l'industrie. Quand on voit ce qu'étaient déjà les armes chez les Grecs à l'époque de la guerre de Troie, et chez les Indiens des temps épiques, on doit reconnaître que ce perfectionnement graduel a dû commencer de très-bonne heure, et se continuer pendant bien des siècles antérieurs.

A quel degré les anciens Aryas étaient-ils arrivés sous ce rapport ? On ne peut le savoir que d'une manière imparfaite, parce que les noms seuls des diverses armes ne nous apprennent rien sur leur qualité. De plus, ces noms, très-riches en équivalents, ont subi de nombreux renouvellements, par cela même que les armes ont été l'objet d'un intérêt constant, et de modifications successives. Cela explique pourquoi les coïncidences que l'on peut encore signaler sont ordinairement limitées à deux ou trois branches de la famille arienne, et n'offrent aucune de ces affinités étendues que l'on remarque, par

exemple, pour les noms de quelques animaux domestiques. Il faut ajouter que les transitions d'une arme à l'autre, ou des noms généraux aux noms spéciaux, sont assez fréquentes, l'arme qui *tue*, qui *blesse*, etc., pouvant désigner, ici la lance ou la flèche, et là l'épée ou la massue. Ceci soit dit en vue des rapprochements qui suivent.

§ 246. LA LANCE, LA PIQUE, LE JAVELOT.

1) Scr. *çala*, lance, bâton, piquant de porc-épic ; *çalâkâ*, pieu, piquant, pointe de flèche ; *çalya*, *çalyaka*, id. Cf. *çara*, *çaru*, *çarya*, flèche, *çiri*, id. et épée ; tous de la racine *çṛ*, *çar*, lædere, dirumpere = *kṝ*, *kar*, lædere, occidere. Je ne compare ici que les noms de la lance.

Irl. *cáil*, lance, javeline, *calg*, *colg*, aiguillon. Cf. cymr. *cal*, *còl*, *cala*, *cola*, *colyn*, aiguillon ;[1] anc. slave et russe *kolŭ*, pieu, pal, de *klati* (*koliă*), mactare, russe *kolótĭ*, piquer, pol. *kòl*, pieu, *kolka*, aiguillon, etc.

Irl. *coir*, lance, *coírr*, *carr*, id.[2] = *çara*, *çarya*.

La rac. *çṛ* prend aussi la forme *çûr*, lædere, occidere (Dhâtup.). De là, avec *l* pour *r*, comme ci-dessus, *çûla*, pique, dard, broche, *çûlâ*, pieu à empaler, en zend *çûra*, lance ; anc. persan *σύρας* = *μαχαίρας* (Hesych.) ; armén. *çour* (Justi, 296).

Ici, sans doute, le sabin *curis*, javelot (Ovide, *Fast.*, 2, 477). Cf. persan *sûrî*, espèce de flèche, où *s* est = *ç* sanscrit.

[1] *Cal* aussi penis, gr. *κωλῆ*, latin *coles*, alban. *kar*, *kare*. Curtius (*Gr. Et.*[2], p. 142) compare aussi *κῆλον*, flèche, trait.

[2] † *Carr* (Corm., *Gl.*, 47).

De même, avec *s* pour *ç*, comme dans d'autres cas, ancien slave et russe *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance (Cf. p. 123).

2) Scr. *kunta*, lance. Cf. *kuntala*, charrue.

Gr. *κοντός*, bois de lance, perche, penis.

Lat. *contus*, lance, pique, penis.

Cf. cymr. *cont*, irl. *cut*, de *cunt*, queue ; comme en cymrique *llost*, queue et lance.

3) Scr. *kâsû*, espèce de lance ; probablement de *kas* = *ças*, *çaṅs*, cædere, lædere, ferire, que le Dhâtup. donne à côté de *kash*, *ćash*, *çash*, *çish*, etc. Cf. pers. *kushtan*, tuer, kourde *kust*, il tua.

Irl. *ceis*, lance, pique. — Cf. *casa*, broche, aiguille, *casán*, *casair*, épine, piquant, *casar*, *casrach*, meurtre, *casar*, marteau (Cf. p. 195). Le maintien de l'*s* indique partout une consonne supprimée, *s* pour *st*, ou pour *ns* en recourant à *çaṅs* = *ças*.

Lithuan. *kassulas*, épieu de chasseur. — Cf. *kàsti (kàssu)*, fouir, creuser, et *kassyti*, gratter, étriller = scr. *kash*, id.

4) Zend *gaêçu*, *gaêsu*, nom d'une arme indéterminée dans le Vendidad, 7, 150, et le Yaçna, 9, 33.

Spiegel (*Avesta*, II, 135) compare *gaesum*, *γαισός*, *γαῖσον*. On sait que ce mot était gaulois et désignait une sorte de javelot. De là le nom des Γαισάτοι, pilo armati. Zeuss y rattache aussi le galate Γαιζατόριος, au gén. (Polyb., 25, 4), en corrigeant *ριος* par *ριγος*, nom. *ριξ*. Il compare de plus l'anc. irl. *gai*, hasta, *gaide*, *gaithe*, pilo armatus (Z.[2] 52 ; Stokes, *Ir. Glos.*, n° 216). O'Reilly donne aussi *gaisde*, armé.

Scand. *kêsia*, lance. — Grimm conjecture pour l'ang.-sax. *gâr*, scand. *geir*, anc. allem. *kêr*, lance, un corrélatif goth. *gáis* = *gaesum* ; mais le goth. *gairu*, stimulus, rend cette supposi-

tion douteuse.[1] Le *g* initial serait d'ailleurs irrégulier, à moins que le mot ne fût emprunté du gaulois.[2]

5) Pers. *san*, lance, *shanî*, javelot, *sanî*, fer de lance ou de flèche.

Armén. *suin*, lance. — Cf. scr. *kshan*, lædere, interficere, gr. ξαίνω, ξάνιον = pers. *shânah*, *shanîzah*, le peigne armé de pointes.

Gaulois *saunium*, espèce de javelot à fer droit ou recourbé (Diod. Sic., v, 29, 30).

Irl. *son*, *sonn*, pieu, massue ; *sonnaim*, percer, frapper, *sonnadh*, combat, etc. Cf. erse *sònas*, vexation, et cymrique *sènu*, vexer, insulter.

6) Pers. *paykân*, lance, pique, dard, flèche, pointe de lance. Cf. *paykan*, *pîkan*, pic-hoyau, et p. 115.

Armén. *pkhin*, flèche.

Lat. *spīca*, pointe, *spīculum*, dard, flèche.

Cymr. *picell*, dard, javelot; irl. *pícidh*, pique, etc.

Une rac. *pik*, avec le sens de blesser, piquer, piler, broyer, et, en général, nuire, peut s'inférer de tout un groupe de termes épars dans les langues ariennes. Ainsi en grec πικρός, âpre, amer, cruel, en lithuan. *peikti*, mépriser, blâmer, *paikas*, mauvais, méchant, *piktà*, méchanceté, *piktis*, le diable, etc.; en armoricain *pika*, piquer, fouir, etc., etc. Ici probablement, comme formations secondaires, l'angl.-sax. *feohtan*, scand. *fikta*, anc. all. *fehtan*, pugnare. Les *Pictavi* ou *Pictones*

[1] Grimm, *D. Gr.*, I, 91 ; II, 455, 494. — Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, v. c.

[2] Sur le zend *gaêçu*, ses acceptions probables, et les conjectures qu'il a fait naître, cf. Justi, 98. Voir, en particulier, un article de Bickell (Z. S., 12, 438), qui rattache le mot zend au scr. *gavêsh*, *gêsh*, d'où *gavishṭi*, combat (voy. p. 69).

gaulois, et les *Picti* calédoniens n'étaient peut-être que des *guerriers*.[1]

7) Lat. *sparus*, *sparum*, lance.

Ang.-sax. *spere*, id.; scand. *spari*, *spŏir*, telum, anc. allem. *spĕr*, hasta, etc.

Cymr. *pâr*, hasta, pour *spâr* (Stokes, *Rem.*[2], 12).

Anc. pr. *sparte*, pique (Nesselm., *Thes.*, 221).

L'analogie du persan *siparî*, espèce de flèche, indique une origine arienne primitive, et qui se trouve peut-être dans la racine vêdique *spṛ*, *spar*, d'après Benfey (*Sama Vêda*, Glos.), proprement combattre, puis protéger.[2] La lance, en effet, peut être considérée comme une arme défensive aussi bien qu'offensive. Cf. pers. *sipar*, *ispar*, bouclier.

8) Gr. λόγχη, lance, javelot.

Lat. *lancea*, mot gaulois, suivant Diod. Sic., v, 30, qui écrit λαγκία.

Irl. *lang*, *lann*, lance, javeline.

Anc. sl. *lāshta*, lance.

Cf. pers. *lunģ*, dard. — En sanscrit, *lankâ* désigne seulement une branche d'arbre (Cf. t. I, 232), et c'est là, en effet, ce qu'était la lance à son état primitif.[3]

[1] Cf. Fick, 124, qui admet une racine *pik*, primitivement couper, tailler, ce qui serait aussi le sens propre du sanscrit *piç*, former, orner, etc.

[2] Le D. P. ne donne à *spar (spṛṇôti)* que les acceptions de libérer, sauver, attirer à soi, gagner pour soi; d'où *sparaṇa*, adj., qui délivre, sauve, etc., et compare *sperno*. — D'un autre côté, *sparitar*, m., agent de douleur, se rapporterait mieux à *spar (spṛṇâti)*, d'après le Dhâtup., frapper, blesser, nuire, tuer, etc. = *hiñs*. De là sans doute aussi les noms de la lance.

[3] On peut encore ajouter ici l'anc. irl. *err*, pique (*Goid.*[2], 66), pour *ers*, comme corrélatif du sansc. *ṛshṭi*, lance, de *arsh*, piquer, percer, en zend *arsti*, id., de *aresh* (Justi, 32).

§ 247. LA FLÈCHE.

1) Scr. *pîlu*, flèche.

Pers. *pîlah*, *pîlak*, *bîlak*, espèce de flèche.

Lat. *pīlum*, javelot.

Cymr. *pilwrn*, id.; *pilan*, lance, *ffil*, dard.

Ags. *pil*, scand. *pîla*, anc. allem. *phîl*, mod. *pfeil*, etc., tous du latin.

Si l'on compare les noms de la balle qui se lance, grec *πῖλος*, lat. *pila*, irl. *peiléir*, cymr. *pel*, *peled*, *pelen*, armor. *pellen*, etc., on est conduit, comme racine, au sansc. *pil (pêlay)*, projicere, mittere (Dhâtup.). Cf. *pêl*, *pal*, *pall*, ire, grec *πάλλω*, lancer, *πάλος*, jet, *πάλλα*, balle ; lat. *pello*, cymr. *pelu*, lancer, *peliaw*, brandir, etc.

2) Scr. *astra*, flèche, arme de jet, *asanâ*, *astâ*, id.; de la rac. *as*, jacere. Cf. *astar*, archer, et *prâsa*, flèche barbelée, de *pra* + *as*.

Zend *asta*, id., de *aç* = scr. *as*, lancer (Justi, 43).

Armén. *ashdê*, lance.

Irl. *astal*, *astas*, javelot (O'R.). Cf. *as*, lancé, projeté, pour *ast* = scr. *asta*, comme *as*, est = scr. *asti*. La différence des suffixes rend peu probable une provenance du latin *hasta*, dont l'origine est tout autre. — Cymr. *aseth*, javelot.

Benfey (*Gr. Wl.*, I, 663) et Kuhn (Z. S., I, 540) comparent *ἀστήρ*, *ἄστρον*, *astrum*, zend *açtar*, pers. *âstar*, l'astre qui lance ses rayons comme des flèches. Il est certain que souvent les noms de la flèche et du rayon sont les mêmes ou

dérivent des mêmes racines,[1] et que ces racines ont parfois le double sens de lancer et de luire, ce qui paraît être le cas pour *as*, lucere, d'après le Dhâtup. Il n'y a donc rien à objecter à ce rapprochement, et d'autant moins que le nom grec de l'éclair ἀστραπή, ἀστεροπή, renferme certainement celui de la flèche. Kuhn considère aussi comme appartenant à ce groupe, avec perte de l'*a* initial, le vêdique *star*, étoile, latin *stella*, goth. *stairnô*, etc., aussi bien que le slave *striela*, ang.-saxon *strael*, anc. all. *strâla*, flèche et rayon ; mais la rac. *str*, *star*, sternere, a été invoquée avec autant et plus de droit pour expliquer ces termes divers. Je doute plus encore de son rapprochement du scr. *târâ*, étoile, constellation, météore, vêd. *tar*, avec *astar*, etc. Cf. grec τεῖρος, plur. τείρεα (*Il.*, XVIII, 485), constellations. L'*s* initiale de *star* a pu facilement se perdre; mais, pour *astar*, il faudrait supposer que la racine entière a disparu pour ne laisser que le suffixe, ce qui serait par trop extraordinaire.[2]

Je crois retrouver encore un corrélatif du sanscrit *asanâ*, flèche, dans le goth. *azna*, de *arhvazna*, id., en considérant *arhv*, avec Diefenbach (*Goth. Wb.*, v. c.), comme l'analogue du lat. *arcus*. Ce mot composé désignerait la flèche en tant que lancée par l'arc, comme le grec τοξοβόλος.[3]

3) Scr. *ishu*, *ishukâ*, flèche, *ishîkâ*, id., et roseau, *êshaṇa*, flèche de fer; de la rac. *ish*, lancer, zend *ishu*, id., anc. persan *içu* de *ish* (Justi, 58).

[1] Par exemple, scr. *gô*, rayon et flèche, *aktu*, id., id., grec αἴγλη, βέλος, irl. *gath*, anc. all. *strâla*, id., id., etc.

[2] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 194). Justi, 298, s'en tient à la rac. *as*. Fick, par contre (211), donne la préférence à *star*. De même D. P.

[3] Cf. le sanscrit *çarâsa*, *-âsana*, arc, c'est-à-dire qui lance des flèches.

Pott et Kuhn (*Et. F.*, I, 139; *Z. S.*, II, 137) ont comparé le grec *ἰός*, flèche, pour *ισος*, ce qui suppose un thème *isha*. Benfey (*Gr. Wl.*, II, 137) y rattache aussi *ὀϊστός*, flèche, pour *οϝισ τος*, de *ava* + *ish*. L'irlandais *fiuthid*, erse *fiùthaidh*, *fiuùhaidh*, *fiùi*, et *iùthaidh*, flèche, où *iu* est peut-être = *ishu*, serait-il composé de même avec un préfixe *f*, *fi* = sansc. *vi* intensitif? Mais l'élément ajouté resterait obscur.

4) Scr. *bhalla*, espèce de flèche. Cf. *bhal*, *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.).

Gr. *φαλλός*, *φάλης*, *-ητος*, phallus, sans doute primitivement dard, comme *κόντος*, etc.

Irl. *ball*, arme en général, membre, instrument, etc.; cymr. *bollt*, dard.

Ang.-saxon *bolta*, pilum, scand. *byla*, *bylda*, telum, *bolti*, clavus ferreus; anc. all. *polz*, *bolz*, telum.

Pol. *belt*, flèche, trait d'arbalète.

5) Scr. *pradara*, *pradala*, flèche, c'est-à-dire qui déchire, fend, de *pra* + *dṝ*, *dar*, *dal*, dirumpere, findere.

Pers. *dalang*, dard.

Ird. *duillean*, lance, *dula*, épingle. Cf. *duille*, feuille, cymr. *dal*, *dail*, avec le scr. *dala*, id.

Russe *drotŭ*, *drotikŭ*, dard, javelot. — Cf. anc. slave *drati* (*derā*), scindere. L'ang.-sax. *daradh*, dard, scand. *dōrr*, hasta, anc. all. *tart*, lancea, d'où l'armor. *dared* et notre *dard*, n'appartient pas à *dṛ*, en goth. *tairan*, etc., mais à une racine germanique *dar*, angl.-sax. *derian*, léser, nuire, *daru*, lésion, anc. all. *terjan*, lædere, *tara*, damnum, etc., qui serait en sanscrit *dhar*. Cf. *dhûr*, ferire, lædere, et *dhru*, occidere, grec *θραύω*, etc.

A *dal* se rattache le scr. *dalapa*, arme en général, ainsi que le grec *δόλων*, lat. *dolo*, poignard. Cf. *dolabra*, hache, doloire, de *dolo*, et l'anc. slave *dlato*, russe *doloto*, etc., scalprum, de *děliti*, lith. *daliti*, dividere (Cf. p. 168).

6) Scr. *ghâta*, flèche, c'est-à-dire qui tue, de *han* (*ghan*), occidere, icere. Cf. *ghâtaka*, *ghâtana*, meurtrier, *ghâtanî*, espèce de massue, et *ha*, *hanu*, *ǵaghni*, arme en général.

Irl. *gath*, *gadh*, flèche, lance, *goth*, *gothnadh*, *goithne*, lance,[1] *guin*, erse *guineach*, dard. Cf. *gen*, *gean*, épée, et *gen*, *goin*, *guin*, blessure, de *gonaim*, *guinim*, blesser = sansc. *han*.

7) Scr. *gô*, flèche, carreau de foudre, rayon. — Dans ce dernier sens, et au pluriel *gavas*, les rayons sont considérés comme les vaches célestes (Cf. p. 96), de sorte que *gô*, rayon, puis flèche, aurait une origine mythologique. On pourrait cependant ne voir là qu'un jeu de mots, et rapporter *gô* à la racine de mouvement *gâ*, en composition *gu*, d'où *gô*, le cheval rapide, ou bien à *gu*, sonare, du bruit de la flèche et de la foudre.

Irl. *gó*, lance (O'R.); rapprochement douteux, soit à cause de l'origine spéciale possible du mot sanscrit, soit parce que *gó* peut n'être qu'une variante de *goth*, lance, qui appartient à *ghâta*.[2]

8) Scr. *svaru*, flèche et carreau de foudre, *svarus*, id., de la rac. *svar*, sonare.

Cymr. *chwarel*, dard, javeline. — Cf. *chwara*, jeu, proprement bruit, *chwardd*, rire, *chwyrn*, ronflement, sifflement, où

[1] *Goitni*, lance (Stokes, *Goid.*[2], 81). Cf. scr. *ghâtin*, adj., meurtrier.

[2] Cf. cependant plus loin une conjecture sur l'existence de *gô*, flèche, dans deux noms européens du carquois.

chw est pour *sv*, comme dans *chwaer*, sœur = *svasar*, *chwys*, sudor, de *svid*, sudare, etc.

§ 248. L'ARC.

Les noms de l'arc, bien qu'assez nombreux, n'offrent presque aucune coïncidence directe certaine entre l'Orient et l'Occident; mais les termes qui le désignent, quand ils n'ont pas un sens clairement dérivé dans les langues particulières, trouvent plus d'une fois leur explication par des étymologies que j'appellerais préhistoriques, et qui témoignent de leur ancienneté. Il semblerait, d'après cela, que les peuples ariens se sont partagé ici un fonds commun de synonymes usités déjà à l'époque primitive, comme on le verra mieux par les rapprochements qui suivent :

1) Scr. *âsa*, *astra*, arc, de *as*, jacere; en composition *ishvâsa*, *vâṇâsana*, *çarâsana*, lance-flèche, *dûlâsa*, pour *dûr-âsa*, qui lance au loin.

Benfey (*Gr. Wl.*, II, 203) rattache à la même racine le grec *ἄεμμα*, arc, pour *αϝ-ἐσμα*, de *ava* + *as*, mais on pourrait aussi penser au scr. *â-yam*, tendere, d'où *âyamana*, action de tendre, *âyâma*, tension, etc.

Scand. *ys*, *yr*, arc. — La différence de la voyelle est une objection, car *y* est une modification de *û*, ou répond au *iu* du gothique et de l'anc. allemand (Grimm, *D. Gr.*, I, 291). Ce mot est d'ailleurs isolé dans les langues germaniques et européennes.

2) Pers. *kamân*, arc; aussi *kaywân;* laghmani et tirhaï (du Caboul) *kamân*, kourde *kâvena*, arménien *kamar*. — Cf.

zend *kamĕrĕ*, voûte, pers. *kamar*, id. et ceinture, aussi *kam*, *kamand*, etc. Cf. gr. *καμάρα*, lat. *camera* et *camurus*.

Il est singulier que la racine verbale *kam*, courber, ait disparu en Orient, et partout ailleurs, car l'irl. *camaim*, courber, cymr. *camu*, armor. *kamma*, sont provenus de *camb* (Cf. *κάμπτω*), et le gaulois *cambo-* (*cambos*) dans plusieurs composés (Zeuss, *G. C.*[2], 64, 81, etc). Le scr. *kmar*, curvare, que donne le Dhâtup., est sûrement dissyllabique, comme le zend *kamar*. Le scr. *kâmuka*, arc, que l'on serait tenté de comparer, n'est, d'après le D. P., qu'une altération de *kârmuka*, dérivé de *kṛmuka*, espèce de bois dont on faisait des arcs, et n'aurait ainsi aucun rapport avec les noms iraniens. Il est difficile, cependant, de croire qu'une racine *kam* n'ait pas existé en Orient.[1]

3) Gr. *τόξον*, arc.

Anc. irl. *tuag*, id. (Z.[2], 27); irl. mod. *tuagh*. — Cf., p. 171, *tuagh*, hache, et scr. *takshaṇî*, id.

J'ai déjà comparé ailleurs (t. I, p. 265) le persan *taksh*, l'arbalète, et le nom de l'if *taxus*, qui servait sans doute à faire des arcs.

4) Lat. *arcus*.

Goth. *arhu* (?), dans *arhvazna*, flèche (vid. supra).

Irl. *earc*, arc-en-ciel (O'R.), peut-être du latin.

Pott (*Et. F.*, I, 271) ramène *arcus* à *arceo*, *ἀρκέω*, sansc. *raksh*, avec le sens d'arme défensive; explication qui laisse bien quelque chose à désirer, car on se défendrait fort mal avec un arc seul. Le sanscrit semble en offrir une meilleure

[1] Le sens primitif de la racine sansc. *kam*, amare, aurait-il été celui d'incliner vers, de se courber ?

[2] Ce nom de l'arc, en tant que fabriqué, taillé, de *taksh*, semble avoir son pendant dans le lith. *kilpa*, *kilpinnis*, arc, de la rac. scr. *kalp*, avec la même acception.

dans la rac. *arć*, lancer et rayonner, d'où *arka*, foudre, rayon, etc.[1] Toutefois, cette même rac. *arć* conduit aussi à une autre étymologie non moins satisfaisante, en partant de l'acception de *canere*, *sonare*, qui lui appartient également.

En effet, la sonorité de l'arc et de sa corde, le *κλαγγή* d'Homère, le *ǵyâghôsha* des épopées indiennes, est un sujet fréquent d'allusions poétiques. Ainsi, dans le Ramâyana (I, 5, 19, éd. Schlegel), la ville d'Ayôdhya est appelée *dhanuhsvananinâditâ*, arcuum stridore resonans. Homère, en parlant de l'arc de Pandarus, dit (*Il.*, IV, 125) :

λίγξε βιός, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστός.
Stridit funis, nervusque valde sonuit, saliitque sagitta.

Et quand Ulysse tend son arc vengeur (*Od.*, XXI, 411), la corde rend un son clair, semblable à la voix de l'hirondelle.

ἡ δ' ὑπὸ καλὸν ἄεισε, χελιδόνι εἰκέλη αὐδήν.

C'est pour cela que le sansc. *dhanu*, *dhanus*, *dhanvan*, désigne certainement l'arc en tant que sonore, de la rac. *dhan*, sonare, laquelle cependant n'est pas encore constatée;[2] tout comme la corde, l'arc est appelé *çinǵâ*, *çinǵinî*, en pers. *ching*, de *çinǵ*, tinnire.[3] Un autre nom de la corde, *lôćaka*, semble

[1] Cf. angs. *earh*, flèche, trait ; ce qui serait le sens du goth. *arhvazna*, si Fick a raison (p. 341) de ne voir dans *azna* qu'un suffixe de dérivation.

[2] Par cette raison, sans doute, le D. P. ne donne aucune étymologie de *dhanu*, et pourtant l'existence de la rac. *dhan*, sonare, est pleinement confirmée par les langues congénères. Ainsi, pers. *dânidan*, murmurer, *dan*, lamentation, *danah*, chant ; ang.-sax. *dynan*, strepere, scand. *duna*, tonare, *dynia*, resonare ; irl. *dán*, chant, cymr. *dwn*, murmure, etc., etc.

[3] Cf. le passage vêdique cité dans le Nirukta, 9, 18, où il est dit de la corde de l'arc : *yôshê'va çinktê vitatâ'dhi dhanvan*, tendue sur l'arc, elle chante comme une femme.

signifier *celle qui parle*, de *lôć*, loqui,[1] et le pers. *rûd*, *rôdâ*, corde d'arc, a aussi le sens de chant et de conversation joyeuse, bruyante.[2] La rac. *arć*, dans les Vêdas, s'emploie parfois en parlant du vent qui mugit, et pour exprimer un bruit qui résonne en se prolongeant. Il n'y a donc rien d'improbable à ce qu'il y ait eu anciennement un synonyme de *dhanu*, *arka* ou *arku*, corrélatif du latin *arcus*.[3]

5) Ang.-sax. *bóga*, scand. *bogi*, anc. all. *pogo*, etc.

Anc. irl. *bocc* (Z.[2], 854), irl. mod. et erse *bogha;* cymrique *bwa*. La racine verbale est conservée dans le goth. *biugan*, *baug*, *bugun*, courber, ags. *beogan*, etc. Les verbes irlandais *boghaighim*, et cymr. *bwâw*, id., sont des dénominatifs, comme *arcuare*, et ces noms de l'arc proviennent sans doute du germanique. Les termes celtiques sont *tuag* et *lub*, *lubán*, de *lubaim*, courber, pour l'irlandais, et *gwyrag*, *gwarek*, pour le cymrique et l'armoricain. Cf. *gwyr*, courbe = irl. *fiar* et lat. *varus*.

En sanscrit, on trouve bien la rac. *bhuǵ*, curvare, flectere, avec plusieurs dérivés, mais sans aucun nom de l'arc, comme on devrait s'y attendre.

6) Anc. sl. *lākŭ*, arc et courbe, russe *lukŭ*, illyr. *luk*, pol. *luk*, etc.

Lith. *lankas*.

[1] D'après Wilson et Westerg. *(lôćayati);* mais le D. P. ne donne à ce causatif que le sens d'éclaircir, faire voir, considérer *(â-lôć)*, etc.

[2] Cf. encore le sansc. *gadayitnu*, arc, et loquace, de *gad*, loqui.

[3] On pourrait aussi, et peut-être mieux, penser à la rac. *arć* dans le sens de lancer (abschnellen, abschiessen, D. P.), identique sans doute à *arć*, rayonner, d'où *arka*, rayon, *arći*, *-ćis*, id., etc. *Arka* désigne aussi un jet d'éclair et un rayon de foudre, ainsi que le soleil. Cf. anc. irl. *erc*, ciel, irland. mod. *earc*, soleil, ciel et arc-en-ciel (O'R.; Corm., *Gl.*, 19 ; O'Dav., *Gl.*, 81).

La racine est l'anc. slave *lĕshti (lĕkā)*, lith. *lenkti*, curvare, avec beaucoup de dérivés. Je crois ici, comme pour l'un des noms de la lance (vid. sup.), à un rapport avec le scr. *lankâ*, branche, car l'arc n'était primitivement qu'une branche. On peut présumer une racine perdue *lank*, *rank*, curvare, alliée peut-être à *anć*, *ank*, id., à laquelle appartiendrait aussi le sl. *rākŭ*, lith. *ranka*, main. Cf. le sansc. *bhuǵa*, main et bras, de *bhuǵ*, curvare.

Nous avons fait le tour des langues de la famille, et, à l'exception d'un seul cas certain (n° 3) et d'un autre douteux (n° 1), nous n'avons trouvé aucun accord direct entre l'Orient et l'Occident. Mais partout les noms de l'arc se rattachent avec probabilité à des origines étymologiques ariennes primitives, et se présentent ainsi comme des legs du temps de l'unité. C'est d'ailleurs ce que confirment les noms de la corde de l'arc, lesquels, chose singulière, se sont mieux conservés que ceux de l'arc même.

§ 249. LA CORDE DE L'ARC.

1) Scr. *ǵyâ*, *ǵyâkâ*.

Zend *zya*, écrit *jya* dans Justi (117); pers. *zah*, belout. *zaiha*, siahpôsh *ǵhî*.

Gr. *βιός*, *β* pour *ǵ*, *g*, aussi arc.

Cymr. *gi*, pl. *giau*, dimin. *gieuyn*, nerf, tendon; anc. corn. *goiuen*, id.

Lith. *gija*, fil, trame.

J'ai déjà comparé ailleurs ces mots (t. I, p. 392) et conjecturé un rapport de *ǵyâ* avec *ǵayâ*, chanvre. Dès lors le

D. P. nous a révélé une racine vêdique *ģyâ* (*ģinati*), sans doute alliée à *ģi*, vincere, et avec le sens analogue de surmonter, opprimer, violenter, d'où *ģyâ*, oppression, violence, primitivement force, comme le grec *βία*, *βιάω*, *βιάζω*, qui y répond de tout point.[1] La corde constitue bien la force de l'arc, et c'est là sans doute ce qu'exprime son nom. Je ne crois donc plus à une contraction de *ģayâ*, chanvre, mais plutôt à une affinité primitive, avec la notion commune de force qui appartient aussi à *ģi*, vaincre, *ģaya*, victoire, etc. Cf. zend *zaya*, *zaêna*, arme, instrument ; pers. *ģân*, *ģânah*, armén. *zên*, arme, etc. — C'est probablement à tort que j'ai rapproché des termes en question le russe *gujŭ*, corde, à cause de la nasale de l'ancien slave *gãjvitsa*, vimen, qui indique une origine différente.

2) Scr. *tâvara*, corde d'arc.

Zend *thanvara*, *thnavara*, id. (Spiegel, *Avesta*, I, p. 209). Brahui (de Caboul) *tanâb*.

Ni Wilson, ni le D. P. n'indiquent d'étymologie pour le sanscrit qui, vu la concordance du zend, ne peut guère dériver que de la rac. *tan*, tendere et sonare, avec perte de l'*n* devant le suffixe, et allongement de l'*a*.

A la même racine se lie le grec *τόνος*, tendon, corde, nerf, et aussi son, ton, accent, de *τείνω*, *τένω*.

Puis, avec un suffixe différent, l'anc. slave *tẽtiva*, corde

[1] Cf. (Z. S., 15, 217) les vues divergentes de Max Müller, qui rattache *βίος* à la rac. *vê* (*vâ*), tresser, tourner, et *βία* au sansc. *vayas*, force = *Fίς*, *vis*. Ascoli (*Vorles.*, 98, 99) conteste ces rapprochements.

[2] D'après Justi (138), *thanvara* et *thanvana* désignent l'arc, et non la corde, de la racine *tan*. Kuhn (Z. S., 2, 236) et Weber (*Beitr.* 4, 278) ramènent aussi le scr. *dhanvan* à la forme plus complète *stan*, tendere et sonare, le *dh* pour *t*, par suite de la suppression de *s*.

d'arc, russe *tetiva*, pol. *cięciwa*, lith. *temptywa*, id. Cf. *tėmpti*, tendre.

L'anc. irland. *tét*, fidis (Z.[2], 68), irland. mod. *téad*, *téud*, cymr. *tant*, répond au sansc. *tantu*, corde, et ne désigne pas spécialement celle de l'arc. Pour ce dernier sens, on trouve l'irland.-erse *taiféid* = *taifet*, *tafet* (?), qui semblerait indiquer un thème primitif *tanvant*, synonyme de *tâvara* et de *thanvara*.

Tous ces noms divers peuvent avoir désigné la corde de l'arc comme *tendue* ou comme *sonore*, en vertu de la double signification de la racine *tan*. Cf. τείνω et στένω = scr. *stan*, lat. *ten-do* et *tono*, *tonitru*, ang.-sax. *thenian*, scand. *thenia*, anc. all. *danjan*, tendere, et ang.-sax. *thunian*, tonare, *thunor*, anc. all. *donar*, tonitru, etc. Le scand. *thundr*, arc, signifie probablement le sonore.

§ 250. LE CARQUOIS.

Les noms du carquois sont ordinairement des composés significatifs propres aux diverses langues, comme le scr. *ishudhi*, *çaradhi*, porte-flèche, le pers. *tîr-dân*, id.; l'ang.-saxon *earh-fere*, le scand. *örva-maelir*, l'irl. *gath-bholg*, sac à flèches, etc. Quelques-uns seulement donnent lieu à un petit nombre d'observations comparatives.

1) Le scr. *tulasâriṇî*, carquois, est obscur quant à sa formation, et le D. P. l'accompagne d'un point d'interrogation. *Tulâ*, f., désigne une balance, un poids, et aussi une espèce de vase,[1] de *tul*, soulever, peser, équilibrer ; cf. lat. *tollo ;* et *sara*

[1] Cf. irl. *tulán*, chaudron *(kettle)*.

est un des noms de la flèche, mais la nature du composé reste énigmatique. Il est probable, toutefois, que *tula* ou *tulâ* seul a signifié un carquois (cf. *tûṇa*, *tûṇi*, id.); car, en persan, nous trouvons *dûl*, et ce nom est conservé mieux encore dans l'anc. slave *tulŭ*, illyr. *tul*, *tuliza*, boh. *taul*, carquois. Cf. anc. slave *prituliti*, accommodare, proprement équilibrer? pol. *tulić*, calmer un enfant en le dorlotant, etc.

2) Les composés sanscrits *nishanga*, *upâsanga*, carquois, de *ni* et *upa* + *â* + *sanǵ*, adhærere, signifient proprement ce qui est attaché, suspendu, ce qui peut s'entendre, ou du carquois même, ou des flèches liées en faisceau.[1] Je ne sais si l'on peut comparer le pers. *shagâ*, *shaghtâ*, *sakâ*, carquois, dont la sibilante ne correspond pas régulièrement, et je ne trouve pas d'analogies parmi les noms européens du carquois. Par contre, la racine *sanǵ* pourrait bien nous donner l'explication du lat. *sagitta*, la flèche en tant que liée dans le faisceau. L'anc. irlandais *sagit*, plus tard *saigheadh*, et *soigh*, cymr. *saeth*, vient peut-être du latin. Cependant le verbe *saigim*, adeo (Z.[2], 995), c'est-à-dire je m'attache à, exactement le scr. *sanǵ*, à cause du *g* non aspiré, peut faire croire à une origine indépendante.

3) Le grec γωρυτός, carquois, suggère un rapprochement curieux, bien qu'un peu hypothétique. Benfey déjà considère ce mot comme composé de γω, qui serait identiquement le sanscrit *gô*, flèche, et de ῥυτος, dérivé de ῥυομαι, conserver, protéger (*Gr. Wb.*, II, 114, 303), explication, sans contredit, très-ingénieuse. Toutefois, et en adoptant sa conjecture quant à γω, on pourrait aussi rattacher ῥυτος à la rac. ῥυ = scr. *ru*, sonum edere, fremere, murmurare, conservée dans

[1] Cf. erse *dòrlach*, carquois et faisceau, poignée, paquet.

ὠ-ρυω, suivant Pott (*Et. F.*, I, 213), = scr. *â-ru*. Voici sur quoi je me fonde.

A la p. 73, j'ai parlé du sanscrit *gôruta*, qui correspond lettre pour lettre à *γωρυτός*, mais qui désigne une mesure de distance, celle où l'on entend le beuglement d'une vache, *gô*. En prenant ce dernier mot dans l'acception de flèche, on aurait exactement le corrélatif du mot grec, et le carquois pourrait avoir reçu son nom du bruit qu'y font les flèches agitées par le mouvement, la marche, etc. Ceci rappelle ce que dit Homère d'Apollon, quand il descend irrité de l'Olympe (*Il.*, I, 45) :

τόξ' ὤμοισιν ἔχων ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην,
ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο.

Arcum humeris gestans, et undique tectam pharetram,
Clangoremque dederunt sagittæ in humeris irati.

Cette interprétation semble trouver un nouvel appui dans un nom germanique du carquois, l'ang.-saxon *cocer*, ancien allemand *chochar*, allemand mod. *köcher*, dont Benfey compare le *co* avec le *γω* grec, mais en rapportant *char* à la rac. sanscr. *dhvṛ* (?). Il serait beaucoup plus simple de le rattacher immédiatement à l'ang.-sax. *ceorian*, murmurare, anc. all. *charôn*, queri, *cherran*, strepere, etc. Cf. scr. *gar*, *ǵar*, sonum edere, etc. Ainsi *cocer*, qui serait en sanscr. *gôgara*, deviendrait l'équivalent parfait de *γωρυτός*, expliqué comme ci-dessus.

§ 251. L'ÉPÉE, LE SABRE, LE POIGNARD.

Les armes destinées à frapper d'estoc et de taille ont pris des formes si diverses que leur nomenclature n'a pas cessé de s'étendre, et de se modifier d'âge en âge. C'est pourquoi aucun des noms anciens ne s'est conservé d'une manière générale. Ce qui en est resté dans quelques langues suffit cependant à prouver que ces armes ont été en usage dès l'époque primitive; et comme elles supposent presque nécessairement l'emploi du métal pour la fabrication des lames, on peut tirer de là un argument de plus pour un certain degré de développement de l'industrie métallurgique.

1) Scr. *asi*, épée ; *astra*, id., arme en général, plus spécialement arme de jet, de *as*, jacere.

Lat. *ensis*, concordance unique, mais sûre.

L'épée n'est pas une arme de jet, mais, en frappant du glaive, on lance le coup, ce qui explique cette étymologie. Le grec ξίφος, épée, se rattache de même à la racine scr. *kship*, jacere, d'où *kshipaṇi*, arme de jet, et coup de fouet lancé, *kshêpaṇa*, fronde, etc. Cf. pers. *shîbâ*, action de lancer des flèches, *shîw*, arc, *shîwan*, lance, avec *sh* pour *ksh*, comme dans *shab*, *shaw*, *shaf*, nuit = scr. *kshapa*. Le persan *shifar*, épée, grand couteau, tranchant de glaive, que l'on serait tenté de rapprocher de ξίφος, provient sans doute de l'arabe *shafrat*, pl. *shifâr*, tranchant, bord.[1]

[1] Pott (*WWb.*, 4, 81) regarde ξίφος comme sémitique, en comparant l'arabe *saif* et le cophte *sifi*. Fick (406) et avec lui Curtius (*Gr. Et.*[2], 651) se fondent sur le σκίφος de Hesych., et ξίφη, fer du rabot,

2) Scr. *çiri*, épée, de *çṝ*, *çar*, lædere.

Goth. *hairus*, ags. *heoru*, *heor*, scand. *hiör*, id.

Aux diverses formes de la racine *çṝ* ou *kṝ*, *çar*, *kar*, *çal*, *kal*, etc., qui ont été signalées plus haut en parlant de la lance et de la flèche, se rattachent aussi plusieurs autres noms de l'épée. — Ainsi, à *kar*, le sansc. *karaṇḍa*, glaive; cf. kourde *kerendi*, faux, armén. *keranti*, id.; kourde *kêr*, couteau, pers. *kâri*, tranchant acéré, etc. A *kal*, l'irl.-erse *calg*, *colg*, épée, et aiguillon; et le lithuan. *kalawijas*, épée.[1] Il faut séparer de ce groupe les noms du couteau qui appartiennent à la racine *kṛt* (p. 178), zend *karĕta*, persan *kârd*, ossète *kard* et *chard*, épée, etc. C'est à ces derniers noms que paraissent se lier, comme termes venus de l'Orient, le russe *kórda*, sabre, ill. *korda*, polon. *kord*, alban. *kord*, hongrois *kard*, lith. *kârdas*, ainsi que le scand. *kordi*, glaive. — Cependant le scand. *hrotti*, épée, où les consonnes sont régulièrement changées, et surtout le latin *carduus*, le chardon piquant, semblent indiquer aussi une racine *kard*, laquelle rappelle le sanscrit *khard*, pungere, mordere (de serpentibus), isolée, il est vrai, dans le Dhâtup.[2]

3) Scr. *tanka*, *ṭanka*, épée, burin, hache; *ṭanga*, épée, pelle; rac. *tak* = *taksh* (Cf. p. 171).

Pers. *tak*, *tuk*, pointe d'épée, bec. Cf. *takah*, flèche.

Irl. *tuca* (de *tunca*), épée, rapière, cymr. *twca*, espèce de couteau, d'où l'anglais *tuck*, rapière. — Cf. cymr. *twciaw*, *tociaw*, couper; grec τύκος, ciseau à tailler, τύκω, façonner, τυκίζω, tailler; anc. slave *tuk*, dans *is-tuk-anŭ*, simulacrum

pour comparer l'anc. allem. *scaba*, rabot, scand. *scafa*, grattoir, et *skjafa*, hache.

[1] Cf. siahpôsh *kalai*, couteau, afghan *ćale*, *ćare*, id.

[2] Cf. de plus le lith. *skersti (skerdu)*, tuer, égorger.

sculptum, russe *tukati*, *točiti*, piquer, *tuča*, pointe, pol. *tyka*, pieu, etc.

A la forme *taksh* appartiennent le pers. *tish*, épée, l'armén. *tashnag*, sabre, ainsi que le russe *tesákŭ*, glaive, polon. *tasak*, coutelas, de *tesátĭ*, tailler, etc.

4) Scr. *bhidaka*, épée, et foudre d'Indra; racine *bhid* (*bhinatti*), findere.

Irl. *bideóg*, erse *biodag*, épée courte, poignard; *bid* pour *bind*, à cause du *d* non aspiré. Cymr. *bidawg*, id.

Le nom de la foudre, qui est aussi *bhidu*, *bhidira*, *bhidura*, *bhidra*, se retrouve également dans l'irlandais-erse *beithir*, *peithir*.

5) Scr. *ṛshṭi*, *rishṭi*, épée, lance.

Zend *arsti*, id.

La racine est *ṛsh*, *rish*, *arsh*, piquer, percer, blesser, à laquelle appartient le latin *arma*, pour *arsma*, comme le prouve l'ombrien *arsmo* (Cf. Z. S., IV, 46). Aucun nom de l'épée ne correspond, mais j'ai comparé déjà (p. 110) l'anglo-saxon *reost*, anc. all. *riostar*, *riostra*, culter. Cf. aussi le scand. *rista*, scindere.[1]

6) Anc. sl. *mečĭ*, *mĭčĭ*, glaive, russe *mečĭ*, pol. *miecz*, illyr. *mac*, etc. Lith. *méczius*.

Goth. *mêki*, ags. *mece*, *mexe*, anc. sax. *máki*, scand. *maekir*. Cf. pers. *mak*, *muk*, lance, javeline, et peut-être latin *mucro*. Le maintien du *k* germanique fait présumer une transmission du slave au gothique. Le gr. *μάχαιρα*, de *μαχόμαι*, ne correspond pas régulièrement. Une rac. *mac* semble indiquée par le latin *macellum*, à côté de *macto*. Le Dhâtup. donne aussi

[1] Cf., p. 271, l'irl. † *err*, pique, pour *ers*.

une racine *maksh*, scindere, qui rappelle singulièrement l'anglo-sax. *mexe*, glaive.

§ 252. LA MASSUE.

Bien que la massue ait en sanscrit plus d'une douzaine de noms, dont deux, *gada* et *vaǵra*, se retrouvent dans le zend *gada* et *vazra*, aucun n'a été conservé par les langues européennes, ni même par le persan, qui en possède cependant une autre douzaine. Ces derniers seulement donnent lieu à quelques rapprochements, et encore sont-ils assez incertains. La massue, toutefois, est une arme si primitive, qu'elle doit avoir été en usage dès les temps les plus reculés.

1) Persan *kala*, massue de fer. Cf. *kâlîdan*, mettre en pièces.

Ossète *qil*.

Lat. *clava*, massue. — Cf. *κλάω*, briser, rompre.

Irl. *cuaille;* cymr. *cwlbren*, id. (*pren*, bois).

Lith. *kule*, id., *kulbē*, maillet. — Cf. *kulti*, frapper.

Pol. *kula*, id. — Cf. anc. sl. *klati (koliã)*, mactare.

Le scand. *kylfa*, anc. all. *cholbo*, angl. *club*, semblent être des mots d'emprunt, vu le maintien du *k*. La racine commune est la même sans doute que celle du § 246, 1, savoir *kal* = *kar*, l'*a* changé parfois en *u* par l'influence de la liquide. Le grec *κορύνη*, massue, appartient-il à la même racine, ou à *κόρυς*, tête?

2) Pers. *karzah*, massue.

Irl. *cairse*, id.

Le *z* persan remplace quelquefois une *s* primitive,[1] de sorte

[1] Cf. Vullers, *Inst. ling. pers.*, p. 25.

que ce rapprochement est licite, mais il n'en est pas moins incertain, à cause de son isolement. L'origine de ces mots est également obscure.

3) Armén. *sunag*, massue, gros gourdin.

Irl. *son*, *sonn*, id., id. — (Cf. § 270.)

§ 253. LE BOUCLIER.

Cette arme défensive, la plus simple de toutes, a été inventée spontanément partout où l'on s'est battu, c'est-à-dire à peu près chez tous les peuples du monde. Les anciens Aryas la possédaient comme les autres, et, bien qu'ici également les noms aient beaucoup varié, quelques-uns datent encore des temps primitifs.

1) Scr. *ćarma*, *ćarman*, bouclier et peau.

Anc. all. *scerm*, *scirm*, bouclier et défense, protection. Cf. t. I, p. 203, aux noms de l'écorce, et p. 29, à ceux du cuir. Les boucliers se faisaient avec l'une et l'autre matière. On peut rattacher au même groupe général le siahpôsh *karai*, bouclier, cf. *corium*, etc., et peut-être l'irland. *cáil*, *caile*, bouclier et protection; cf. anc. all. *skâla*, scand. *skêl*, écorce, etc. Benfey compare avec *ćarma*, le gr. *πάρμη*, *πάλμη*, latin *parma*, par le changement ordinaire de *k* en *p* (*Gr. Wl.*, II, 83). Mais nous verrons ci-après d'autres rapprochements possibles.

2) Scr. *phala*, *phara*, *phalaka*, bouclier, et planche, feuille, lame, etc., de la rac. *phal*, findi.

Kuhn (Z. S., III, 437) considère *spal* comme la forme primitive, l'aspiration du *ph* remplaçant l'*s* supprimée, et

compare *σφέλας*, banc, goth. *spilda*, tablette à écrire, an
all. *spalt*, fissure, *spaltan*, fendre, etc. La notion commun
serait celle de corps plat obtenu en fendant le bois. D'apr
cela, on peut conjecturer que *πάλμη*, *πάρμη*, bouclier, a perd
également une *s* primitive, ce qui le séparerait de *čarma*,
παλάμη, latin *palma*, anc. all. *folma*, la main plate, la paum
de la main, se relieraient secondairement à la même origin
On pourrait aussi y ramener *πέλτη*, lat. *pelta*, bouclier, auqu
semble répondre l'irland. *failte*, id., avec *f* exceptionnellemen
pour *p*.

A *phara*, de *spara* (?), peut appartenir le pers. *ispar*, *sipa*
zipar, armén. *asbar*, bouclier. Toutefois, on trouve en san
crit vêdique une rac. *spar*, sauver, protéger (D. P.; cf. a
glo-saxon *sparian*, scand. *spara*, ancien allem. *sparôn*, faver
parcere), qui donnerait pour le bouclier un sens bien appr
prié, et à laquelle *πάρμη*, pour *σπάρμη*, se relierait mieux qu
phal.

3) Scr. *âvaraṇa*, bouclier. — Cf. *vâraṇa*, armure, au § q
suit.

Irl. *fearn*, id. — Cf. ang.-sax. *wearne*, obstaculum.

La racine est *var*, tegere, et reviendra tout à l'heure.

4) Lat. *scutum*, bouclier. Cf. *σκύτος*, *κύτος*, peau, cuir,
cutis.

Anc. irland. *sciath* (Z.[2], 18); cymr. *ysgwyd*, ancien armo
scoit (Z.[2], 97).

Anc. sl. *shtitŭ*, russe *shčitŭ*, illyr. *sctit*.

Alban. *skiut*, *skutüre*.

Aufrecht (Z. S., I, 360) rattache *scutum* et *σκύτος* à
rac. scr. *sku*, tegere, tout comme Mikl. l'anc. sl. *shtitŭ*, po
shkitŭ. Un *i* pour *u* se montre aussi en celtique, où *sciath*

ysgwyd indiquent un thème ancien *scêtâ* (*ê* de *i* par *gouṇa*). Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 148. Cf. *σκία*, ombre.[1]

Aufrecht sépare de *scutum*, avec raison, je crois, le lithuan. *scydas*, *scyda*, bouclier, dont le *d* ne correspond pas, et le rapporte, ainsi que le goth. *skadus*, ombre (pour *skatus*), à la rac. scr. *ćhad*, tegere, provenue de *skad*. Cf. irland. *sgathaim*, couvrir, *sgath*, ombre, etc. Il observe ensuite que *ćhadis*, demeure, c'est-à-dire couvert, se présente dans les Védas sous la forme plus complète *ćhardis*, ce qui indique une racine primitive *chṛd*, *ćhard* = *skard*, et cette racine lui paraît rendre compte du goth. *skildus*, ags. *scyld*, scand. *skiölldr*, ancien allem. *scilt*, bouclier. Ces conjectures sont à coup sûr très-ingénieuses.

5) Lat. *clipeus*, *clupeus*, bouclier.

Scand. *hlîf*, scutum, tutamen, *hlîfa*, tueri, *hlîfd*, tutela, etc. C'est Aufrecht encore (l. c.) qui rapproche ces deux noms, malgré la différence des voyelles qu'il justifie d'ailleurs suffisamment. J'ajouterai à cette comparaison celle de l'illyr. *o-klop*, armure, cuirasse; cf. *pri-klopiti*, couvrir, néo-sl. *sklêpati*, claudere, r. *klep* (Mikl., *Lex.*, 285). Pott (*Et. F.*, II, 163) mentionne l'anc. prussien *au-klipts*, abditus, et compare *καλύπτω* = *κρύπτω*, cacher, couvrir. Je rappelle aussi les *crupellarii* ou guerriers cuirassés chez les Gaulois, dont parle Tacite (*Annal.*, III, 43).

[1] Haug (*Gâthâs des Zoroasters*, II, 95) signale en zend une rac. *ski*, couvrir, protéger, à laquelle il rapporte *σκία* et l'ang. *sky*, ciel. Cf. irl. *sceo*, id. (O'R.) Justi, par contre, identifie *ski* avec *kshi*, demeurer.

§ 254. L'ARMURE.

La nécessité de protéger le corps mieux que par le simple bouclier, a dû suggérer de bonne heure l'emploi de l'armure, qui toutefois n'a pu se perfectionner que très à la longue, et pièce par pièce. Il serait intéressant de savoir si les anciens Aryas étaient arrivés à fabriquer, au moins partiellement, des armures métalliques; mais les langues ne nous apprennent rien à ce sujet, parce que le petit nombre des termes comparables n'expriment autre chose que la fonction de l'armure comme défense. Il est probable que le cuir en a constitué d'abord la matière principale, et que le métal y a été associé graduellement avant de le remplacer tout à fait.

1) Scr. *varman*, *vâraṇa*, armure, cuirasse, *varutha*, id., et cuir, de la rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare. Cf. plus haut *âvaraṇa*, bouclier, et les composés *dêhâvaraṇa*, *tanuvâra*, armure, c'est-à-dire qui couvre le corps, *vaṇavâra*, qui défend des flèches, etc.

Zend *vairi*, *vârethman* , cuirasse (Haug, *Gâth*, I, 191, et Justi). Cf. *vareça*, arme (ib. 189), *vâra*, protection, défense, etc.; rac. *var*.

Armén. *war*, *waruadz*, armure.

Scand. *veria*, id.; anc. all. *wari*, *weri*, clypeus, *gawer*, arme; cf. goth. *varjan*, defendere, etc.

Le sansc. *kâvâri*, de *ka* + *â-var* (D. P.), désigne un parapluie ou une ombrelle, et signifie littéralement : quel (bon) couvert ! — C'est là un de ces composés exclamatifs qui sont assez nombreux en sanscrit, mais dont quelques linguistes allemands ne veulent pas reconnaître l'existence dans la

langue arienne proethnique, malgré les faits qui paraissent bien la constater. Ces composés cependant ont par eux-mêmes un caractère de naïveté qui s'accorde parfaitement avec la nature d'un idiome primitif, et on ne saurait les en exclure *a priori*. Tout dépend ici du nombre et la valeur des comparaisons, et le sansc. *kâvârî* nous conduit, je crois, à un nouvel exemple assez concluant, à ajouter aux observations déjà faites.

Il est évident que ce mot, ou un synonyme de *ka-vara*, en vertu de sa signification, s'appliquerait aussi bien à une armure qu'à une ombrelle, et l'on trouve, en effet, le terme tout semblable *ka-vasa*, quel vêtement! pour armure. Or, le persan nous offre *kabrah*, *gabar*, *gabr*, corselet de fer, cotte de mailles, où le *b* est pour *v*, comme dans *bâr*, *bârah*, rempart, *bar*, *barm*, garde, protection, etc.; et l'irlandais, qui ne possède pas de *v*, et qui ne le remplace par *f* qu'au commencement des mots, nous présente pour le bouclier le terme identique *cabhara* ou *cobhra*.[1] Peut-on mettre cette triple analogie de forme et de sens sur le compte du hasard? J'en doute fort pour ma part.[2]

2) Scr. *ǵagara*, *ǵâǵara*, *ǵâala*, armure; forme redoublée. Cf. *ǵâla*, *ǵâlikâ*, cotte de mailles, espèce de casque, proprement filet, de *ǵal*, tegere (Dhâtup.).

En zend, où cette racine serait *zar*, nous trouvons *zrâdha*, ou *zarâdha*, armure (Spiegel, *Avesta*, I, 205). C'est le persan

[1] (O'R., d'après un vieux glossaire.) Irl. moy. *cobhair*, id. (Maghr., p. 304.) Le verbe *cobraim*, *cobraighim*, je protége, j'aide, † *cobrad*, juvet (Z.[2], 359), est un dénominatif de *cobair*, comme en anglais *to shield* = *to protect*.

[2] Cf. pour le sens le sanscrit *çarâvara*, *-varaṇa*, bouclier, armure, qui protége contre les flèches, et aussi carquois, qui couvre les flèches.

zirah, le kourde *zerîk*, l'arménien *zrah* (mais aussi *garasi)* et le siahpôsh *ǵirah*.[1] — Le pers. *ćughal*, armure, paraît répondre au sanscrit *ǵagala*, comme l'ossète *zgar*, *sgar*, à *ǵagara*.

En Europe, je ne trouve à comparer que le latin *galea*, casque, irland. *galiath*, id. (O'R.), et peut-être l'irland. *goill*, bouclier.

3) Scr. *saǵǵâ*, *saǵǵanâ*, armure, équipement, vêtement, de *saǵǵay*, causat. de *saǵ*, *sanǵ*, attacher, s'attacher, adhérer (D. P.). Cf. *sag*, tegere (Dhâtup.), et Fick (192), à rac. *sag*.

Grec σάγη, armure, harnais, σάγμα, id., et manteau; σάττω, rac. σαγ, équiper. Cf. σαγήνη, *sagena*, grand filet.— Cf. le gaulois *sagum*, saie, etc.

Irl. *sás*, arme, instrument, de *ságs* (?).

4) Scr. *kukûla*, armure et enveloppe, gousse; *ćôlaka*, armure; cf. rac. *kúl*, defendere (Dhâtup.), avec réduplication.

Erse *culaidh*, id. Cf. *cúl* (irl.), défense, garde.

Scand. *hukull*, *hŏkul*, thorax, armure pour la poitrine; cf. *hekla*, manteau; le *k* conservé irrégulièrement.

Ici probablement le gaulois *cucullus*, sorte de cape, ainsi que d'autres noms du chapeau que nous retrouverons plus loin. Comme la rac. *kûl* serait en zend *kûr* ou *kur*, on peut comparer *kuiris*, portion de l'armure que Spiegel traduit par *halsbedeckung*, hauberge (*Avesta*, I, p. 205). La ressemblance de ce mot avec notre *cuirasse* est un pur jeu du hasard.[2]

[1] Ajouter huzv. *zrâê*, pârs. *zreh* (Justi, 128), où *zrâdha* est rattaché à *zrâd* = scr. *hrâd*, bruire, résonner.

[2] Cf. Justi (83) qui mentionne notre rapprochement.

§ 255. LE CASQUE.

Destiné à protéger la tête, le casque est le complément nécessaire du bouclier, et a dû précéder l'usage des autres pièces de l'armure. Cependant ses noms diffèrent presque partout, parce qu'ils consistent généralement en composés significatifs ou en dérivés des termes qui désignent la tête dans les langues particulières. Ainsi le scr. *çirastra*, *çirastrâṇa*, de *çiras*, tête, et *trâ*, protéger, ou bien *çîrshaka*, de *çîrsha*, tête, etc., le zend *çâravâra* (Vendid., 14, 39), armén. *saghavard* pour *salavard*, de *çâra*, *çara*, tête = grec *κάρη*, *κάρα*, et *var*, tegere (Justi, 294); le gr. *κόρυς*, *-υθος*, que Bopp (*Verg. Gr.*, 147) explique par *κορυ* + *θέω*, capiti impositum, et qui, en tout cas, se lie au nom de la tête, *κορυφή*; l'irland. *ceannbeirt*, de *ceann*, tête, et *beirt*, défense, armure; le cymr. *penawr*, *peniel*, de *pen*, tête, etc.

Parmi les noms simples, je ne trouve à comparer, avec quelque probabilité, que le sanscr. *ǵâla*, espèce de casque en mailles, déjà mentionné plus haut, et le latin *galea*, casque, auxquels répond peut-être l'ang.-sax. *colla*, id., avec *c* régulièrement pour *ǵ*, *g*. L'irl. *galiath*, casque, peut être provenu du latin.

Les Germains et les Lith.-Slaves ont en commun un nom du casque qui doit remonter à une haute antiquité. C'est le goth. *hilms*, ags. *helm*, scand. *hiâlmr*, anc. all. *helm*, etc., d'où notre *heaume*, l'anc. slave *shlĕmŭ* (*shlĕmĭnikŭ*, galeatus), russe *shlémŭ;* lith. *szalmas.* Grimm (*Gesch. d. deuts. Spr.*, p. 121) compare le thrace *ζαλμός* = *δορά*, peau, suivant Porphyre, qui explique le nom de *Zalmoxis* par la circonstance que ce

roi, à sa naissance, avait été enveloppé dans une peau d'ours. Cela conduit Grimm à remonter au sanscrit *ćarma*, peau et bouclier, comme un corrélatif des termes européens, qui auraient désigné ainsi un casque de peau ou de cuir. J'ajouterai que l'irl. *cailmhion*, casque (Llh. et O'R.), qui semble répondre au synonyme scr. *ćarman*, fournit un nouvel appui à ces rapprochements.[1]

§ 256. LE DRAPEAU, L'ENSEIGNE.

Les avantages d'un insigne de guerre comme centre de ralliement dans le combat, et comme symbole de l'honneur militaire et de la victoire, sont si naturellement indiqués, que l'usage s'en retrouve chez les peuples les plus divers, sans aucune influence d'imitation. Ainsi les Mexicains du temps de la conquête avaient des étendards de plusieurs sortes qui étaient sûrement de leur invention. Les peuples de la race arienne possédaient tous des noms variés pour le drapeau ou l'enseigne, mais aucun de ces noms n'offre des coïncidences assez sûres pour qu'on puisse le faire remonter avec certitude à l'époque primitive. Quelques termes seulement permettent ici et là une conjecture.

1) Le plus intéressant de ces termes est le zend *drafsha*, dans lequel, comme le dit Burnouf (*Comment. sur le Yaçna*, p. 48, notes), « on ne peut s'empêcher de reconnaître le mot « d'où s'est formé le *drappello* et *drapeau* des langues de « l'Europe occidentale et méridionale. » La ressemblance est, en effet, frappante, mais il faut retrouver les chaînons inter-

[1] Cf. cependant pour le germanique *hilms*, etc., l'anc. all. *helan*, tegere, lat. *celo*, etc.

médiaires, qui seuls peuvent confirmer une affinité réelle. C'est là ce que je vais essayer.

Au zend *drafsha* se rattachent d'abord le pers. *dirafsh, dirawsh*, et l'arménien *drôsh, drôshag*, drapeau ; mais le persan signifie aussi un bandeau que l'on met autour de la tête pour aller au combat (Cf. *dirawish*, morceau d'étoffe), un tablier de forgeron,[1] puis un éclair (= *durushf*), une lance, une épée (*durufshah*), sens divers qui semblent difficiles à réconcilier. Le verbe *dirafshîdan*, trembler et briller, peut conduire à les expliquer, bien qu'il ne soit qu'un dénominatif.

Dans le sanscrit vêdique, en effet, on trouve *drapsa*, avec l'acception de goutte, mais qui s'emploie aussi au pluriel, *drapsâs*, pour désigner les flammes mobiles, ou les langues de feu qui dévorent le combustible.[2] Ceci se rapproche déjà du zend *drafsha*, car le drapeau se compare facilement à une flamme, et en porte quelquefois le nom, comme en français *oriflamme*, et *flamme* pour banderole. Ce *drapsa*, d'après le D. P., se lie probablement à la racine *drâ*, currere, causatif *drâpay*, et désigne ainsi la goutte en tant que fluente, et la flamme comme mouvante, ce qui s'applique également bien au drapeau qui flotte, et rend compte du double sens du pers. *dirafshîdan*, trembler et briller, luire, en parlant de l'éclair, de l'épée, etc., comme en latin *micare*.

A *drapsa*, goutte, répond le grec δρόσος, rosée, à un thème plus simple *drapa*, le kourde *dlop*, goutte. En germanique, nous trouvons l'ang.-saxon *dropa*, scand. *dropi*, anc. allemand

[1] Sans doute par allusion au forgeron *Kâwah*, dont le tablier servit de drapeau dans la révolte contre *Zôhak*.

[2] Ainsi R. V., I, 94, 11 : *drapsâ yattê yavasâdô vyasthiran*, flammæ quum tuæ, graminis consumtrices, hic illic adsunt (Ed. Rosen, p. 192).

trofo, goutte, respectivement du verbe fort *driopan*, *driupa*, *triufan* (*truf*, *trof*, *trauf*), stillare, dont la racine *druf*; *truf*, est à *drap* comme le sanscrit *drâ*, currere, est à *dru*, id.[1] Une autre série d'analogies se lie au sanscrit *drâpa*, le marécage, la boue qui distille. Ainsi, l'irlandais *drabhas*, *drib*, boue, *drab*, tache, l'ang.-saxon *drof*, sordidus, le lithuanien *drapstyti* (dénom.), salir, asperger. Tout cela nous prouve l'ancienneté des termes en question, sans nous éclairer jusqu'ici sur la relation présumée entre le zend *drafsha* et notre *drapeau*.

Le jour commence à se faire par le sanscrit vêdique *drâpi*, manteau, vêtement, c'est-à-dire, sans doute, vêtement ample qui flotte en tombant, acception qui nous ramène à celle du persan *dirafsh*, *dirawish*, bandeau (dont les bouts flottent), pièce d'étoffe, et que le zend *drafsha* a probablement partagée. De là nous arrivons tout naturellement au lith. *drápanos*, pl., qui désigne les linges portés sous les vêtements, la chemise, etc., ainsi qu'à *drobē*, toile, termes qui se lient directement à une racine *drab*, *drib*, *drēb*, conservée dans *dripti* (*drimbu*), pendre comme un corps qui vacille et va tomber, distiller, en parlant de substances gluantes ou grasses, etc. Cf. *drabnus*, qui pend, *drapsummas*, suspension, *drabużis* ou *drebużis*, tout ce qui pend du corps comme vêtement. Nous voilà bien près du bas-latin *drappus*, ital. *drappo*, *drappello*, et de notre *drap*, *drapeau*.

Ce n'est pas, toutefois, du lithuanien qu'a pu provenir le terme du bas-latin, mais bien probablement du celtique, et dans les dialectes de cette branche, je ne trouve rien qui se rap-

[1] Le *d* initial germanique est resté inaltéré par exception, comme dans *dauhtar*, fille = scr. *duhitar*, id. Le *p* se conserve aussi plus d'une fois à la fin des racines verbales.

proche des acceptions de drap, d'étoffe ou de drapeau. Mais l'irlandais, à côté des mots *drabhas*, *drab*, *drib*, cités plus haut et qui appartiennent certainement au même groupe, offre un verbe *dreapaim*, *driopaim*, grimper, c'est-à-dire se pendre, s'attacher à, qui répond parfaitement au lith. *dripti*, et d'autant mieux que le *p* non aspiré indique une forme *dreamp* = lith. *drimbu*.[1] Dans le synonyme *dreimim* de *dreimmim*, c'est le *p* qui s'est assimilé. On peut dès lors conjecturer sans invraisemblance que dans quelque dialecte gaulois, comme en lithuanien, il aura existé des dérivés de cette racine avec le sens d'étoffe, et peut-être de drapeau. C'est ainsi que ce dernier nom paraît bien se rattacher en réalité, au moins étymologiquement, au zend *drafsha*. Cela ne suffit pas cependant à prouver que les anciens Aryas aient possédé, soit le mot, soit la chose.[2]

2) Un nom du drapeau fort analogue par sa signification propre est le latin *labarum*, sans doute de *labo*, vaciller, branler, commencer à tomber. Cf. sansc. *lamb*, labi, cadere, *avalamb*, pendere, d'où *lamba*, qui pend, *lambana*, suspension, et collier, etc., et le latin *limbus*, bordure de vêtement.[3] A la même racine appartiennent évidemment le cymr. *lumman*, irlandais *lomán* (*lommán*), étendard, avec assimilation du *b*, exactement le sansc. *lambana*, qui toutefois n'a pas le sens de drapeau.

3) Le pers. *sâmah*, bannière, répond au grec *σῆμα*, *σημεῖον*, signum militare. Le sens précis du mot grec, signe, ne se retrouve pas en persan, de sorte que l'on doit présumer un em-

[1] De là aussi la non-aspiration du *b* dans *drib*, *drab*, boue, tache.

[2] Cf. sur *drafsha*, huzv. *drafsh*, Justi (161), qui en réfère à cet article.

[3] Cf. anc. all. *limfan*, anglais *to limp*, boiter.

prunt de la part de cette dernière langue, ce qui se comprend aisément pour un terme militaire.

§ 257. LA TROMPETTE DE GUERRE.

S'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient eu des drapeaux, on peut croire que, soit pour les signaux de guerre, soit pour exalter l'ardeur des combattants, ils ont fait usage de quelque instrument aux sons bruyants. En laissant de côté la conque marine qui, d'après nos observations (t. I, p. 644), n'a été employée que plus tard dans l'Inde et la Grèce, il est probable que leurs premières trompettes n'étaient que des cornes de bœuf.

Le pers. *karnâ*, trompette, en effet, a sûrement signifié une corne, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Le lat. *cornu*, le goth. *haurn*, ags., scand., ancien all. *horn*, l'irl. et cymr. *corn*, ont tous les deux sens, et on sait que les Gaulois appelaient *κάρνον* leur trompette de guerre. Il en est de même du grec *κέρας*, dont l'origine est peut-être différente. Il semble difficile, d'après cela, de ne pas y voir un mot arien, et cependant bien des doutes s'élèvent en présence de l'hébreu *qeren*, du chaldéen *qarnâ*, de l'arabe *qarn*, *qurnat*, qui désignent aussi soit la corne, soit la trompette. Comme ce nom de la corne manque en sanscrit, où *karṇa* ne signifie que oreille,[1] et comme le zend *çru*, *çrva*, huzv. *çrûb* (Justi), corne, ongle, pers. *surû*, diffère notablement, on reste fort incertain sur son

[1] Le rapprochement souvent tenté de *çṛnga* avec *cornu*, etc., reste extrêmement douteux.

origine véritable. C'est là un de ces mots énigmatiques qui semblent appartenir en commun aux Aryas et aux Sémites. Si toutefois il y a eu emprunt de la part des premiers, il ne peut avoir eu lieu qu'à une époque où le latin, le germanique et le celtique étaient encore bien rapprochés entre eux, ce qui donne en tout cas à ce nom de la trompette une antiquité très-respectable.

D'autres noms de l'instrument se rattachent à ceux de la corne dans les langues celtiques. Ainsi l'irl. *bubhal*, cymrique *bual*, avec les deux sens ; cf. *bubalus;* l'irland. *stúc*, erse *stùc*, *stùchd*, corne, et *stoc*, trompette ; cf. ang.-sax. *stocc*, id.; l'irl.-erse *dúd*, corne, et *dudóg*, *dudach*, trompette. L'anc. irland. *buinne*, tuba (Z.², 13; cf. ang.-sax. *buṇa*, fistula), se lie sans doute de même à *benn*, cornu (ib., p. 59), cymr. *bàn*, et il est singulier que ce nom celtique ne trouve d'analogue, à ma connaissance, que dans le *buĩnus*, *boĩnus*, corne, de quelques dialectes turcs.[1] On pourrait, d'ailleurs, penser à la rac. sanscrite *bhan*, résonner, bruire, crier à haute voix (D. P.); *bhâna*, espèce de représentation dramatique, *bhânaka*, proclamateur; aussi *bhaṇ*, parler, d'où *bhaṇiti*, parole, langage. Cf. le persan *bân*, cri, *â-bânîdan*, acclamer, louer, célébrer, le grec φωνή, son, voix, chant, l'irl. *boin*, langage, le cymr. *bànan*, bruit d'alarme, l'anglo-saxon *ban*, scand. *bôn*, *baen*, invocation, prière, etc.

Rien n'indique que les tambours ou les cymbales aient été en usage au temps de l'unité, bien qu'en Orient, et surtout dans l'Inde, ils aient joué plus tard un grand rôle. Leurs

[1] On ne peut cependant rien en conclure, pas plus que de la coïncidence, fortuite à coup sûr, du bambara (Afrique) *bién*, corne, avec l'irl. *benn*.

noms diffèrent partout, et sont en général imitatifs, comme le sansc. *dundu*, *dundama*, *ḍinḍima*, *paṭaha*, etc., l'anc. slave *băbĭnŭ*, polonais *bĕben*, russe *búbenŭ* et *barabanŭ;* le scand. *bumba*, etc. Notre mot *tambour* est du même genre, mais il nous est venu de l'Orient, où on le trouve dans le persan *tambûr*, *tambûrâk*, *tumbuk*, *tabîr*, armén. *thembug*; cf. kourde *támbur*, guitare, instrument à cordes. Il a passé aussi dans l'irland. *tábar* et le cymr. *tabwrdd.*[1]

§ 258. OBSERVATIONS.

L'ensemble des termes qui viennent d'être comparés autorise certainement à conclure que les Aryas primitifs étaient une race belliqueuse, et que l'art de la guerre avait pris chez eux un certain développement. Leurs armes, il est vrai, étaient celles que, de temps immémorial, nous trouvons en usage chez tous les anciens peuples, la lance, l'épée, l'arc et les flèches, sans doute aussi la massue, et peut-être la hache de bataille, et comme défense le bouclier, l'armure et probablement le casque.[1] Nous ignorons aussi jusqu'à quel point ces armes étaient perfectionnées. Mais ce qui nous éclaire mieux sur la question géné-

[1] Weber *(Beitr.*, 4, 278) compare le sansc. *ḍambara*, dans *â-ḍambara*, tambour, et aussi signal de la trompette pour l'attaque, et mugissement de l'éléphant, dérivé peut-être de *stam*, *στέμβω*, fortifier, c'est-à-dire encourager. Le persan *tambûr* remonterait à la période indo-iranienne, ou aurait été importé plus tard de l'Inde.

[2] Pour la fronde, je n'ai rien trouvé à comparer, mais les Indiens et les Iraniens l'ont possédée de toute antiquité. Dans le Vendidad (XIV, 37), on voit que le guerrier devait être muni d'une fronde avec trente pierres. Les autres armes spécifiées sont la lance, le couteau (glaive), l'arc avec trente flèches à pointes de fer, la cuirasse, le haubert, et les *cnémides* pour les jambes.

rale, c'est la riche synonymie qui existait déjà pour la guerre, le combat, l'armée ; c'est l'usage probable des chars de bataille et du cheval de guerre; c'est le nom du héros, peut-être comme défenseur, celui de l'espion comme explorateur ; c'est le fait peu douteux d'une certaine pratique des siéges, et de l'existence d'enceintes fortifiées ; c'est enfin ce nom de la gloire qui s'est conservé d'une manière si remarquable chez tous les peuples de sang arien.

Quelles ont été les guerres des anciens Aryas? Quelles luttes ont-ils eu à soutenir contre des races étrangères ? Par quels exploits s'étaient-ils illustrés? Tout souvenir en est effacé; mais la vigueur d'expansion qui les a dispersés sur une si vaste étendue de pays, la supériorité qu'ils ont conquise et maintenue sur les autres races, l'ardeur des entreprises et l'esprit d'héroïsme qui n'ont pas cessé d'animer leurs descendants, témoignent à coup sûr d'un développement précoce et puissant des vertus guerrières.

CHAPITRE III.

---

§ 259. LES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Après avoir passé en revue les principaux arts et métiers qui se rapportent à la civilisation matérielle, il faut compléter le tableau que nous cherchons à en retracer par une étude des produits de cette antique industrie. Nous en avons déjà considéré une partie en traitant des instruments agricoles, des outils pour le travail des métaux, des bois, des étoffes, en parlant de la navigation et des armes; il nous reste à voir ce qu'étaient les habitations des anciens Aryas, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leur nourriture, enfin tout ce qui concerne la vie journalière au point de vue matériel. C'est ce que nous tâcherons de faire dans autant de sections de ce chapitre consacrées à ces questions diverses.

SECTION I.

§ 260. LES HABITATIONS.

Se construire un abri contre les intempéries des saisons, et comme lieu de repos pendant la nuit, est une des premières

nécessités de l'homme; mais la nature de cet abri varie suivant les climats et les exigences qui résultent du mode de vivre, et du degré de culture sociale. Le chasseur et le pâtre nomade ne s'accommodent que d'un abri mobile, tente ou chariot; la demeure fixe, la maison proprement dite, est indispensable à l'agriculteur; enfin, les agglomérations de maisons et de familles, en villages et en villes, sont le résultat nécessaire d'une organisation sociale plus avancée.

Les Aryas primitifs, qui avaient sûrement traversé plusieurs phases de développement avant leur dispersion, devaient posséder des habitations de plus d'un genre, et c'est ce qu'indique déjà la synonymie très-riche des anciens noms de la maison. Ces noms ne datent point sans doute d'une même époque, et se distinguaient probablement par des nuances de signification qui se sont confondues plus tard. Si leur sens étymologique, d'une nature ordinairement très-générale, nous éclaire peu sur les détails qui piqueraient le plus notre curiosité, ils laissent entrevoir parfois les idées que les Aryas attachaient à la maison et à la famille. On voit aussi, par la nomenclature des parties de la maison, qu'ils possédaient déjà autre chose que de simples cabanes. C'est ce que prouveront les rapprochements qui suivent, et dont les plus évidents sont généralement reconnus et acceptés. Ceux que leur isolement rend moins sûrs, ne sont ajoutés qu'à titre de conjectures qui pourront se vérifier plus tard.

ARTICLE I.

§ 261. LA MAISON EN GÉNÉRAL.

1) Scr. vêd. *dama* et *dam*, maison, demeure. De là *damû-*

nas, domesticus, familiaris, et *dampati*, le chef de la maison et de la famille.

Zend *dema*, *dèma*, demeure (Justi), *dĕmâna*, maison, dans le dialecte plus ancien des Gâthâs,[1] plus tard *nĕmâna*, *nmâna*, peut-être différent.

Armén. *dohm*, maison, famille.

Gr. δόμος, δομή, δῶμα, δῶ, etc.

Lat. *domus*, *domesticus*, *domicilium*.

Irl. *damh*, *daimh*, maison, famille. — Cymr. *dofr*, *dofraeth* (*f* pour *m*), domicile, domesticité.

Ang.-sax. *team*, famille, race.

Lith. *dimstis*, ferme, cour (?).

Anc. sl. et russe *domŭ*, pol., illyr., etc., *dom*.

La racine en sanscrit est *dam*, domitum, mitem esse et domare, et le D. P. voit dans *dama*, non pas la maison matérielle, mais le lieu où règne et domine le chef de la famille, ce qui résulterait d'ailleurs de l'emploi de ce mot dans les Vêdas. Il y est ajouté que, d'après cela, il faudrait séparer le grec δόμος de δέμω, construire, ce qui semble cependant fort difficile. Le grec pourrait bien ici, comme le pense Lassen (*Anthol. scr.*, *gloss.*), avoir conservé, mieux que le sanscrit, le sens primitif de la racine *dam*, qui doit avoir été celui de lier. Cf. δέω, qui serait à δέμω comme le scr. *dâ*, ligare, est à *dam*, et comme *gâ*, ire, est à *gam*. On conçoit, en effet, que, de la notion de lier, soient provenues secondairement, d'une part celle de dompter, de même que l'allemand *bändigen* vient de *band* et de *binden*, et de l'autre celle de construire. La première est restée attachée au sansc. *dam*, en accord avec plusieurs autres langues ariennes, gr. δαμάω (auquel on ne saurait rapporter

[1] Cf. Haug, *Die Gâthâs d. Zor.*, I, p. 107.

δόμος), lat. *domo*, cymr. *dofi*, armor. *doñva*, goth. *tamjan*, etc.; la seconde ne s'est maintenue que dans le grec δέμω, car le goth. *timrjan*, ædificare, que l'on a comparé, est probablement différent (Cf. t. I, p. 245). Si *dama* et δόμος dérivent en réalité de *dam* dans son acception la plus ancienne, ces noms auraient désigné la maison en tant que construction dont les parties sont *liées* entre elles, ce qui peut s'entendre à la lettre du mode tout primitif de construire avec des bois et des branchages entrelacés. Dans l'état de la question, une décision finale n'est guère possible.

2) Scr. *vasi*, *vâsa*, *vasati*, *vasana*, *vasta*, *vastya*, *vâstu*, et avec divers préfixes, *âvâsa*, *âvâsatha*, *adhivâsa*, *nivâsa*, *sañvâsa*, etc., maison, demeure en général; de la rac. *vas*, habitare.

Gr. ἑστία pour Fεστία = scr. *vastya*, sauf le genre qui est neutre; maison et foyer, famille; puis divinité tutélaire du foyer, la *Vesta* des Romains.[1] De plus ἄστυ pour Fαστυ = scr. *vâstu*, mais avec l'acception plus étendue de ville. Pott rattache encore ici οἴη, village, pour Fοσιὴ = scr. hypoth. *vasyâ* (*Et. F.*, I, 279). Sa conjecture relative à ναίω, demeurer = scr. *ni-vas*, est beaucoup plus douteuse.

Irl. *fois*, *foistine*, *fosra*, habitation; cf. scr. *vasra*, id.; *fos*, *fosadh*, repos,[2] *fosaim*, *foisim*, demeurer, rester, etc. Le maintien de l'*s* semble indiquer la perte d'un suffixe *ta* ou *tya*, de sorte que le verbe ne serait en réalité qu'un dénominatif.

Scand. *vist*, mansio, anc. all. *wist*, *heimwist*, domicilium.— La racine verbale conservée dans le goth. *visan*, ags. et anc. all. *wesan*, etc., manere.

[1] Curtius (*Gr. Et.*[3], 370) préfère rattacher ces mots à *vas*, lucere, urere, à cause du sens de foyer.

[2] Dans Corm., *Gl.*, 2, 100, *fos*, *foss*, repos, et boîte, case.

Lith. *weisle*, famille, race (?). Nesselmann (*Lith. Wb.*, 76) compare *waisa*, fertilité, *waisus*, fertile, et fruit, etc.

3) Scr. *vêça*, *vêçana*, *vêçman*, *nivêça*, etc., demeure, maison; de la rac. *viç*, intrare, adire, considere, contingere.

Zend *vîç*, maison, habitation, hameau, village.

Gr. *οἶκος* pour *Ϝοῖκος*, maison, *οἰκέω*, demeurer. — La racine est conservée dans *ἵκω*, *Ϝικω*, *ἱκάνω*, *ἱκνέομαι*, venir, arriver, entrer, etc.

Lat. *vīcus*, village, *vīcinus*, etc., *villa* de *vīcula*, d'où, par une extension de sens peu logique, notre *ville*.

Irl. *fich*, village; cymr. *gwig*, maison; armor. *gwîk*, village.

Goth. *veihs*, id.,[1] ags. *wic*, anc. all. *wîch;* le *c* et *ch* irréguliers.

Anc. slave et russe *vesĭ*, vicus, polon. *wies*, *wioska*, bohém. *wes*, etc., avec *s* pour *ç*, comme dans bien d'autres cas.

Cf. lithuan. *wēszēti*, hospitem esse, *wēszne*, hospes femina. Pour *wēszpatis*, seigneur, maître, cf. plus loin l'article du clan.

4) Scr. *sadas* (vêd.), *sadana*, *sâdana*, *sadman*, *sattra*, etc., maison, demeure, littér. siége, de la rac. *sad*, sedere, au causat. *sâday*, ponere, collocare, qui est restée vivante dans toutes les langues ariennes.

Zend *hadhis*, demeure (*Vispered.*, 2, 34), de *had* = *sad*.[2]

Gr. *ἕδος*, temple, siége = *sadas*, *ἑδώλιον*, demeure, de *ἵζω*, rac. *ἑδ* = *sad*.

Lat. *sēdes*, siége et demeure, de *sedeo*.

Irl. *sadhbh*, *sadhail*, habitation, bonne maison, de *suidhim*,

[1] *Veihs*, gén. *veihsis*, est neutre et répond à un thème scr. hypoth. *vêças*.

[2] Cf. aussi *haçta* pour *had-ta*, enclos pour le bétail, avec *ç* pour *d* devant *t*.

saidhim, sedeo, d'où *suidhe*, *saidhe*, siége. Cf. anc. irland. *in-sádaim*, jacio (Z.², 434), *suide*, sedes, locus, *suidigud*, positio (803), où le *d* devrait être aspiré. L'irl. *sosta*, demeure, habitation (O'R.), pour *sod-ta*, répond exactement au zend *haçta*, mentionné plus haut. — Cymr. *syddyn*, habitation = scr. *sadana*, de *syddu*, demeurer, *seddu*, être situé, *sedda*, s'asseoir; mais aussi *haddef*, demeure, avec *h* pour *s*, et *f* pour *m* = *sad-dem*, irl. *sadhbh* et scr. *sadman*.

Scand. *setr*, domus, habitaculum, sedes, de *sitia*, sedere, *setia*, ponere, goth. *sitan* et *satjan*, ags. *sittan* et *settan*, anc. all. *sizzan* et *sezzan*, etc.

Anc. sl. *sědalo*, sedes, pol. *siadlo*, boh. *sidlo*, demeure, de *sědati*, sedere, caus. *saditi*, ponere, plantare, etc.

La variété des suffixes de dérivation pour ce groupe de noms est le résultat naturel de la permanence de la racine dans les langues particulières, mais l'application si générale pour désigner la demeure et la maison indique certainement une source primitive commune.

5) Scr. *bhavana*, maison, habitation; site, champ, etc., de la racine *bhû*, fieri, existere, au causat. *bhâvay*, producere. Cf. *bhû*, *bhûmi*, lieu, site, terre, *bhuvana*, monde, *bhûti*, existence, etc.

Pers. *bûm*, demeure, terre; *bûd*, maison.

Irl. *bunait*, habitation, *bun*, fondation;[1] *buth*, *both*, maison, hutte. — Cymr. *bod*, maison, *bwth*, hutte.

Goth. *baueins*, demeure, *bauan*, *gabauan*, demeurer; ags. *by*, *bye*, demeure, *buan*, habiter, cultiver; scand. *bû*, res familiaris, *bûdh*, hutte, *bûa*, habiter; anc. all. *pu*, maison, *boda*, hutte; all. mod. *bau*, édifice, *bauen*, construire.

[1] Cf. le gaulois *bona* dans les noms de lieux, mais aussi le sansc. *budhna* (t. I, 235).

Lith. *buwis*, *buta*, *buklē*, maison, demeure, *budà*, hutte.

Russe *bútka*, *búdka*, hutte, boutique, pol. *buda*, hutte, tente, *budowa*, édifice, boh. *byt*, demeure, etc.

La rac. *bhû* est restée vivante dans toutes les branches de la famille, sous les formes de *bû*, *Φυ*, *fu*, *bi*, *bo*, *by*, etc.

6) Scr. *vana*, maison, demeure; de *van*, colere, cupere, petere, addictum esse; zend *van*, aimer, protéger.

Armén. *vankh*, *vaner*, pl., habitations.

Ang.-sax. *wunung*, anc. all. *wununga*, demeure; de *wunian*, *wonên*, habiter. — Cf. irl. *fanaim*, habiter, *fantin*, *fanachd*, action de demeurer, etc.

7) Scr. *kuṭa*, *kuṭi*, *kûṭî*, maison; *kôṭa*, *kuṭîra*, *kuṭṭima*, hutte, *kuṭaru*, tente, *kuṭala*, *kuṭanka*, toit, *kuṭumba*, famille, etc. — La racine paraît être *kuṭ*, curvare, curvum esse, d'où *kuṭi*, courbure, *kuṭita*, *kuṭila*, courbe, etc., probablement de la forme ronde de la hutte et du toit. Le *ṭ* cérébral semble avoir remplacé un *t* dental, à en juger par les rapprochements suivants :

Irl. *cotta*, erse *cot*, hutte; cymr. *cwt*, *cut*, id.

Anc. all. *hutta*, all. mod. *hütte*, d'où notre *hutte*. — L'ang.-sax. *cota*, scand. *kot*, est peut-être celtique.

Anc. sl. *kotĭtsĭ*, mansiuncula; pol. *kotara*, tente = sansc. *kuṭaru*.[1]

8) Scr. *dhâman*, maison; de *dhâ*, ponere, et habere, possidere.[2]

Anc. irland. *domun*, mundus (Z.², 14), irl.-erse *domhan*, id., proprement demeure. Cf. scr. *bhuvana*, monde, et *bhavana*, maison.

[1] Cf. aussi le zend *kata*, maison, pers. *kadah*, suivant Justi (77), de *kan*, creuser.

[2] Cf. gr. *θημών*, de *θέω*, mais avec le sens de monceau.

Anc. all. *tuom*, maison, conservé dans les composés modernes *eigenthum*, *heiligthum*, etc., avec le sens plus primitif de condition, état, possession, etc., comme l'anglo-sax. *dóm* et le scand. *dómr*. — La racine germanique est *tâ*, *tô*, *dô* = sanscrit *dhâ*, et *tuom* n'a rien de commun avec *domus*.

Anc. sl. *zĭdŭ*, domus, *zdaniie*, ædificatio, russe *zdánie*, bâtiment, etc., de *zdati*, *zĭdati*, condere; rac. *da;* cf. *dieti*, facere.

9) Scr. *dhartra*, maison; de *dhṛ*, *dhar*, tenere, continere.

Pers. *darî*, *dîrah*, *dêrah*, maison.

Gr. **θάλαμη**, demeure, tanière, **θάλαμος**, chambre à coucher (Cf. t. I, p. 139).

Irl. *daras*, *duras*, *dars*, maison, habitation.

10) Scr. *çâlâ*, maison, hutte, chambre, étable, *çâlâra*, cage; de la même racine que *çaraṇa*, *çaraṇya*, vêd. *çarman*, maison, asile, protection, savoir *çar* = *çri*, s'appuyer à, s'attacher, se réfugier dans, etc. (D. P.)[1] Cf. lat. *celo*, irl. *ceilim*, cymr. *celu*, et anc. all. *helan*.

Pers. *sarâ*, *sarâćah* et *â-sâl*, maison, *s* = *ç* dans la règle.

Gr. **καλιά**, hutte, cage, **καλιός**, **καλιάς**, maisonnette.

Lat. *cella*, suivant Kuhn (Z. S., v. 454), pour *celia*.

Ang.-sax. *heall*, scand. *höll*, anc. all. *halla*, aula, palatium.

Anc. sl. *kela*, *keliia*, cella; *klětĭ*, domus, *kěltva*, tabernaculum, etc.

Cymr. *cail*, étable.

A côté de *çâlâ*, on trouve aussi *sâlâ*, maison, qui n'en est peut-être qu'une variante, mais qui pourrait se rattacher à la racine de mouvement *sar*, *sal*, ire. Quoi qu'il en soit, c'est à cette forme *sâlâ* que répondent les termes germaniques et slaves suivants :

[1] A *çri*, d'où *çrâya*, *çrayaṇa*, habitation, se rattache le goth. *hlija*, hutte, tente, ags. *hléo*, couvert, refuge, maison.

Goth. *salithva*, hôtellerie; *saljan*, demeurer; ags. *sâl*, *sal*
sele, scand. *salr*, anc. all. *sal*, domus, palatium, aula.

Anc. sl. *selitva*, *selishte*, *selieniie*, *selĭnitsa*, habitatio. C
selo, *selĭtse*, fundus; russe *seló*, village, pol. *sielo*, id., etc.

11) Sanscr. *mandira*, maison, et temple, ville, *mandur*
étable.

Gr. *μάνδρα*, étable, enclos.

Irl. *maindreach*, hutte; erse *mainnir*, id., etc. (Cf. p. 26.

12) Scr. *varûtha*, maison (Naigh., 3,4); rac. *vṛ*, *var*, tege
circumdare.

Zend *vara*, *varĕ*, arx, palatium;[2] pers. *wârah*, maison, d
meure. Kourde *war*, habitation d'hiver.

Scand. *vara*, mansio.

Irl. *forus*, demeure, † *foras* (S. M., I, 102). Cf. *foil*, ma
son, *folach*, couvert (Corm., *Gl.*, 77), à rac. *val* = *var*.

Cf. p. 292, etc.

13) Scr. *sthâna*, maison, demeure, ville, lieu, station; ra
sthâ, stare.

Zend *çtâna*, endroit; persan *âstân*, *ûstân*, palais, *shata*
ville.

Anc. sl. *stanŭ*, hospitium, *staniie*, statio ; russe *stánŭ*, log
ment, hôtellerie, *stanitsa*, village; pol. *stancya*, demeure; illy
stan, maison.

Anc. all. *stat*, locus; all. mod. *stadt*, ville.

Cf. p. 24.

14) Scr. *mâna*, édifice, demeure, suivant D. P. de *mâ*, m
surer, puis préparer, former, disposer, construire, bâtir.

Zend *nĕmâna*, *nmâna*, maison, habitation. Cf. scr. *ni-mân*

[1] Ajouter l'irland. † *mendat*, *mennat*, résidence, place (Corm., G
117), provenant aussi de *mand*, s'arrêter, rester.

[2] *Vara*, hortus (Justi) = scr. *vara*, enceinte, entourage, espace.

proportion de mesure, de *ni-mâ*, déterminer, former. Cependant, d'après Justi (175), *nmâna* ne dérive pas de *mâ*, mesurer, faire, mais du zend *man*, demeurer (*ni-man*, rester, attendre), et aussi (comme le scr. *man*) penser et former. Cf. huzv. *mân*, pers. *mân*, maison, famille, de *mândan*, *mânîdan*, demeurer, kourde *mân*, etc.

Les mêmes transitions de sens se présentent dans les corrélatifs européens. Ainsi :

Gr. *μονή*, habitation, demeure, de *μένω*, désirer, vouloir, puis demeurer, rester.

Lat. *mansio*, demeure, d'où notre *maison*, de *maneo*, allié à *moneo*, *mens*, etc.

Anc. irl. *montar*, *mointer*, *muinter*, familia (Z.², 14). Cf. *do muinur*, puto (ib. 438), *munaim*, instruo, etc. — Erse *mànas*, ferme. Cf. cymr. *màn*, *men*, armor. *mann*, lieu, endroit.

Lith. *mena*, dans *prē-mena*, litt. avant-demeure, bâtiment d'entrée. Cf. *menù*, puto, etc.

Du reste, les significations diverses des rac. *mâ* et *man*, et de leurs dérivés, se relient logiquement entre elles, en passant du concret à l'abstrait, et leur affinité primitive est évidente. Nous aurons à y revenir au chap. Ier du livre V.

15) Armén. *dun*, maison, famille.

Irl. *dúnadh*, maison; *dún*, forteresse, ville, oppidum, castrum; de *dúnaim*, entourer, enfermer (Cf. Z.², 24). Cymr. *din*, *dinas*, forteresse. — C'est le gaulois *dunum*, qui figure dans beaucoup de noms de lieux.

Ang.-sax. et scand. *tûn*, ville, village; angl. *town;* anc. all. *zûn*, locus septus, mod. *zaun*, etc.

16) A ces coïncidences, déjà bien multipliées, dont les groupes s'étendent à plusieurs des branches de la famille arienne, je joins, à titre d'indications, celles que je n'ai

remarquées jusqu'à présent qu'entre deux langues seulement, à l'Orient et à l'Occident, et qui restent, par cela même, plus douteuses.

a) Scr. *tantra*, maison; de *tan*, tendere.

Lat. *tentorium*, tente.

b) Scr. *kâya*, *nikâya*, maison, demeure, monceau; de *ći*, pour *ki*, colligere, struere, ordinare. Cf. *ćita*, édifice.

Kourde (zaza) *kei*, maison (Lerch, *Gl.*, 196).

Irl. anc. *ca*, maison (Corm., *Gl.*, 46), *cae*, dans *cerdd-chae* officina (Z.², 60). Cf. p. 199, note.

c) Scr. *gṛha*, maison, famille; probablement de *gṛh*, *grah* prehendere, capere, puis tenere, possidere, etc. — Cf. latin *grego*, *grex*, etc.

Irl. *garga*, atrium (Stokes, *Ir. Glos.*, nº 702); *grag*, *gragan* village.

d) Scr. *asta*, *astaka*, demeure, maison; zend *asta*, id (Justi); peut-être de *as*, esse.

Irl. *iostas*, *iosda*, maison, habitation.

e) Scr. *ôka*, *ôkas*, maison; de *uć*, congruere, aptum esse se plaire ou être habitué à quelque chose (D. P.).

Lith. *ukis*, maison rustique; *ukininkas*, propriétaire terrien père de famille, cultivateur.[1]

f) Scr. *çrâma*, abri, *âçrama*, ermitage.

Anc. sl. *chramŭ*, *chramina*, maison.

g) Zend *kata*, maison (Spiegel, *Beitr.*, I, 221); pers. *kad* *kadah*. Suivant Justi (77), de *kan*, creuser. Cf. le nº 7.

Pol. *chata*, hutte.

h) Kourde *kôshk*, *haush*, hutte (Lerch, *Glos.*, p. 88)

[1] De même Fick (23), qui compare de plus l'anc. slave *vyk-nāti* être habitué, et le goth. *bi-uh-ts*, habitué, *bi-uh-ti*, coutume.

armén. *chuz*, id.; persan *kûshk*, portique, villa. Cf. scr. *kôça*, *kôsha*, magasin, etc.

Goth. *hus*, maison, et germanique passim.

i) Pers. *rast*, maison, demeure, station. Cf. *rastî*, repos.

Goth. *razn*, maison. Cf. *rasta*, milliare, propr. requies, ags. *rest*, quies, lectus, scand. *röst*, anc. all. *rasta*, id.[1]

Ici, peut-être, l'irland. *a-ras*, *a-ros*, maison, habitation, de *arast?* etc.

k) Armén. *ert*, maison, toit.

Irl. *art*, maison (O'R.).

l) Armén. *shên*, *shinutiun*, maison, demeure. — A sanscr. *kshi*, habitare?

Lith. *sēnys*, demeure, édifice principal d'un domaine.

m) Armén. *lôrai*, maison.

Ang.-sax. *lâr*, maison, anc. all. *gi-lâri*, demeure. — Erse *làrach*, id.

Malgré le nombre de ces rapprochements, le sujet n'est sans doute pas épuisé. Nous avons vu déjà quelques noms de la maison qui se lient à l'époque de la vie pastorale (Cf. p. 19, etc.); d'autres se rattachent à ceux du toit, etc., et reviendront plus loin. Il faut passer maintenant aux termes qui désignaient les diverses parties des habitations, et qui peuvent mieux nous donner quelque idée de ce qu'elles étaient aux temps primitifs.

§ 262. LE MUR, LA PAROI.

Les anciens noms du mur seraient très-propres à jeter quelque jour sur le mode usité de construction, s'ils nous

[1] Suivant Aufrecht (Z. S., I, 358), de la racine scr. *ram*, quiescere, *rasta* pour *ram-s-ta*, d'où aussi goth. *rimis*, repos.

étaient mieux connus; mais les coïncidences sont ici en trop petit nombre pour donner des résultats un peu certains. J'ai parlé déjà (p. 253) des termes qui se lient à la rac. *var* et *val*, mais qui s'appliquent plutôt aux enceintes qu'aux bâtiments. Parmi les autres, il n'y en a que deux qui offrent matière à des observations comparatives.

1) Toutes les langues européennes, à l'exception du grec, s'accordent pour l'un de ces noms.

Lat. *murus;* irl.-erse *múr*, cymr. *mur;* ags. et scand. *mûr*, anc. all. *mûra*, *mûri;* lith. *múras;* pol. *mur*, illyr. *mir*, etc.

Il est possible que cet accord provienne, partiellement au moins, d'une transmission du mot latin, mais, en tout cas, ce dernier paraît bien avoir une origine proethnique. On trouve, en effet, dans le Samavêda (II, 1, 1, 14, 2), un substantif *mur*, que Benfey traduit par *mauer* [1] et qu'il rapporte à la rac. *mur*, circumdare (Dhâtup.), d'où dérive aussi *mura*, surrounding, encircling (Wilson, *Dict.*).[2] Ce rapprochement, assurément très-plausible, donnerait pour *murus*, comme pour *vallum*, le sens primitif d'enceinte. Toutefois Weber propose une autre étymologie, et, sans s'occuper du vêdique *mur*, il rattache *murus* à la racine sansc. *mû*, ligare, vincire, d'où *mûta*, corbeille tressée. D'après cela, *murus* n'aurait désigné dans l'origine qu'une paroi en clayonnage, et *mœne*, *munimentum*, *munio* proviendraient de la même racine (Cf. Z. S., VI, 318). A l'appui de cette conjecture, on peut observer que l'anc. all. *want*, paries, dérive de *wintan*, plectere, torquere, et que le

[1] *Na yañ dudhrâ varañtê na sthirâ murô.* Den Burgen nicht, nicht Festen, Mauern wehren ab. — Mais le passage est-il bien rendu? D'après le D. P., *dudhra* ne signifie pas *Burg*, mais *wild*, *ungestüm*, sauvage, emporté.

[2] Cf. rac. *mur*, entourer; *mura*, action d'entourer (D. P.).

cymr. *plaid*, paroi, comme *pleiden*, clayonnage, se lie probablement à *plethu*, plectere.

2) Le scr. *bhitti*, *bhittikâ*, mur en terre ou en maçonnerie, vient de *bhid*, *bhind*, dividere (le lat. *findo*), et désigne un mur de séparation ou de refend. Cf. *bhêda*, *bhêdana*, division.

L'analogue de ce terme ne se retrouve, à ma connaissance, que dans l'irland. *bíd*, *bídeán*, erse *bidean*, sepimentum, que son *d* non aspiré rattache à la forme *bhind* de la racine cidessus.

§ 263. LE TOIT.

1) Une même racine, généralement conservée, donne naissance au principal nom du toit dans tout l'Occident. C'est le scr. *sthag*, tegere, occulere, qui perd quelquefois son *s* initiale. Ainsi :

Gr. *στέγος*, *στέγη*, toit, maison, chambre, *στεγνός*, couverture, lieu couvert, tente, de *στέγω*, couvrir, cacher. Cf. scr. *sthagana*, couverture, *sthagita*, couvert, *sthagî*, boîte, etc. Et encore *τέγος*, *τέγη*, toit.

Lat. *tectum*, *tugurium*, de *tego*.

Anc. irl. *teg*, maison (Z.², 27), irl. mod. *teagh*, *tigh*, *toigh*, *tiaghais*, *tioghus*, id. — Cymr. *ty*, maison, plur. coll. *tai* et *to*, toit, de *toi*, couvrir, armor. *tô*, de *tôi*, *tei*, avec perte du *g* final.

Ang.-sax. *thac*, *thecen*, toit, scand. *thak*, *theki*, anc. allem. *dach*, etc.; *theccan*, *thekia*, *dechian*, tegere, formes secondaires d'un verbe fort *thikan*, *thak*, etc., qui ne s'est pas retrouvé en gothique.

Lith. *stógas*, toit, *pastogis*, avant-toit, de *stēgti*, couvrir une maison, *stegius*, couvreur, etc.

Cf. anc. sl. *stogŭ*, acervus = scr. *sthagu*, bosse; *o-steynŭ*, *o-stejĭ*, vestis, et *stegno*, fémur, ce que l'on couvre?

2) Le scr. *valabhi*, charpente du toit, dérive sans doute de *val* = *var*, tegere, et fait présumer une forme plus ancienne *varabhi* ou *varabha*. Or, c'est là exactement le grec ὄροφος, ὀροφή, charpente de toit, toit, plafond, lieu couvert, etc., pour Fοροφος, dont le verbe ἐρέφω, couvrir, voûter, n'est en réalité qu'un dénominatif. Benfey, auquel on doit ce rapprochement (*Gr. Wl.*, II, 311), compare aussi le scand. *hvelfa*, camerare, *hvelfìng*, voûte, ags. *hwealfa*, id., où l'*h* initiale paraît inorganique, d'après l'anc. all. *walbo*, imbrex, *gi-welbi*, *ge-welbe*, celatura, camera, all. mod. *gewölbe*.[1]

A la même racine *val* appartient le persan *wâlâd*, toit, maison.

3) Sanscr. *ćhadi*, *ćhadis*, *ćhadman*, toit, couvert, de *ćhad*, tegere. Cf. *ćhada*, *ćhadana*, couverture, *ćhâdanî*, peau, etc.

Goth. *skadus*, couvert, couverture, ombre; ags. *scadu*, id. couvert, abri, ancien all. *scato*, velamentum, umbra, etc. (Cf. p. 290).

Irl. *caidhidhe*, toit. Cf. *caidh*, peau.

Le scr. *ćhadman* signifie aussi tromperie, fraude, et comme on trouve *ćhala* avec le même sens, on peut présumer un changement du *d* en *l*, dont on a d'ailleurs d'autres exemples. Ceci conduirait à rattacher également à la racine germanique *skad* = *ćhad* le goth. *skalja*, tegula, scand. *skâli*, tectum, domus, *skyla*, umbra, anc. all. *scâla*, tegimen, testa, concha, etc.,

[1] Tout autrement Fick (388); il rapporte ἐ-ρέφω, ὄροφος, à une rac. hypoth. *rap*, couvrir, avec scand. *raef*, anc. all. *râfo*, toit, etc. De même (p. 737), *hvelfa*, etc., à une racine européenne *kvalp*, courber, voûter, avec κόλπος, κολοφών, etc.

auxquels correspondent l'irl. *scáil*, *scalán*, ombre, erse *sgáil*, id., et *sgailean*, casa, tabernaculum, etc.

4) Zend *kamĕrĕ*, voûte,[1] *kamĕrĕdha*, voûté, de *kamĕrĕ* = scr. *kmar*, curvum esse (Cf. p. 276).

Pers. *kamar*, id., *kamrâ*, mur; armén. *gamar*, voûte.

Grec *καμάρα*, *καμάριον*, voûte, chambre voûtée, char couvert, etc.

Lat. *camara*, *camera*, d'où notre *chambre*, peut-être du grec. De là aussi, par transmission, le scand. *kamar*, anc. all. *chamar*, all. *kammer*, pol. *komora*, etc.

Il n'est pas certain que le mot grec ne soit pas lui-même une importation orientale; mais on ne saurait, en aucun cas, conclure de ce rapprochement que les anciens Aryas aient su construire des voûtes en pierre. Le nom, en effet, ne désigne qu'un couvert arrondi quelconque.

5) Les termes européens suivants dérivent d'une racine commune conservée dans l'anc. sl. *kry-ti*, occultare, *pokryti*, tegere, russe *krytĭ*, pol. *kryć*, etc., et qui doit avoir été primitivement *kru*. De là:

Anc. slave *krovŭ*, toit, russe *krovlia*, illyrien *krov*, bohém. *krow*, etc.

Cymr. *craw*, couvert, étable à cochons. Cf. *crawen*, croûte; corn. *crou*, armor. *kraou*, *kréu*, étable.

Irl. *cro-th*, cabane, maison.

Goth. *hrô-t*, toit. — Cf. ags. *krô-f*, id.

Cette racine *kru*, à laquelle paraît se rattacher le lat. *crumena*, bourse (cachette), se retrouvera plus loin sous la forme de *klu*, avec un sens analogue.

[1] Dans Justi (78) *kamara*, voûte et ceinture, avec concordances iraniennes.

6) Dans les noms qui précèdent, rien n'indique quel était le mode de construction des toits, et parmi les termes qui en désignent les diverses parties, comme la charpente, le faîte, le sommier, la couverture, je n'en ai trouvé aucun que l'on puisse rapporter avec sûreté au temps de l'unité arienne. Cela s'explique aisément par le fait que les matériaux de construction, ainsi que leur mise en œuvre, ont varié dès lors suivant les pays et les climats. C'est ainsi, par exemple, que le nom sanscrit du sommier, *vañça*, qui est aussi celui du bambou, trahit son origine indienne. Deux de ces termes seulement suggèrent au moins une conjecture.

Le goth. *ans*, poutre de support, scand. *âs*, id., sommier, répond au sansc. *añsa*, épaule, ce qui pourrait bien avoir été l'acception primitive, les poutres du toit étant considérées comme les épaules de la maison. Il est vrai que le gothique *amsa*, épaule, se lie déjà, et de plus près, au sanscrit, mais la double forme a pu résulter de ce que les Germains avaient perdu de vue le sens figuré appliqué à la maison.

L'autre observation concerne le faîte, dont le nom scandinave, *bust*, *baust*, ainsi que l'a remarqué Grimm, correspond, sauf la terminaison, au latin *fastigium*. Si l'on compare le scand. *bast*, cortex tiliæ, liber, le zend *baçta*, ligatus, persan *bastah*, id., etc., de la rac. *badh*, *bandh*, ligare,[1] on peut présumer que ces noms du faîte se rapportaient au procédé très-primitif de lier ensemble les pièces qui convergeaient au sommet du toit.

[1] Cf. lat. *fistula*, de *findo*, *fissus*, pour *fistus*, de *fidtus*, etc.

§ 264. LA PORTE ET SES PARTIES.

A) La porte en général.

L'accord de toutes les langues ariennes pour le principal nom de la porte est aussi complet que possible, et plusieurs synonymes présentent des analogies suffisamment sûres, bien que moins étendues.

1) Scr. *dvâr*, *dvâra*, vêdique aussi *dur*. Cf. *durya*, ce qui est relatif à la porte, au plur. demeure *(fores)*, *duroṇa*, *duryoṇa*, maison.

Zend *dvara*, pers. *dar*, *darwâz*, kourde *der*, afghan *derwase*, ossète *duar*, armén. *turkh* (plur.), *tara-ban*, portier.

Gr. *θύρα*, pour *δϝαρα*.

Lat. *foris* (pl. *fores*), *f* pour *θ* (?).

Irl. *dór*, *doras*, *dorus*. Cf. *daras*, *duras*, maison.

Cymr. *dor*, *drws;* corn. *darat*, *daras;* armor. *dôr*.[1]

Goth. *daur*, ags. *duru*, scand. *dyr*, anc. all. *tura*, *turi*. — Le *d* primitif resté intact par exception, comme dans *dauthar*, ou = gr. *θ* et le lat. *f*.

Lith. *durrys* (pl.), porte à deux battants; *dwáras*, cour.

Anc. sl. *dvĭrĭ*, janua, *dvorŭ*, aula, *pri-dvoriie*, *προπύλαιον*; russe *dverĭ*, porte, *dvorŭ*, cour; pol. *drzwi* (plur.), fores, et *dwòr*, cour; boh. *dwere* et *dwór*, etc.

La racine commune paraît conservée dans le sanscrit *dvṛ*, *dvar*, tegere, coercere (Dhâtup.), d'où l'adjectif vêdique

[1] Cf. le gaulois *dvorico* (*n*), porticus, de l'inscription de Guéret, dans mon *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, p. 45.

dvara, qui arrête, empêche,[1] ce qui s'applique parfaitement à la porte.[2]

2) Scr. *vâra*, porte, entrée, de *vṛ*, *var*, arcere, tegere; à distinguer sans doute de *dvâra*, mais dans le même rapport d'affinité qui peut exister entre les racines *var* et *dvar*.

Pers. *bar*, afghan *war*, porte.

Ombrien *vero*.

Lith. *wartai* (plur.), porte de la cour, *pa-warte*, petite porte près de la grande, *pri-warte*, avant-cour; de *wérti* (*werù*), fermer, *pri-werti*, *uż-werti*, id.; mais *at-werti*, ouvrir, c'est-à-dire découvrir, comme en sanscrit *apa-var*, *vi-â-var*, aperire.

Anc. sl. *vrata* (plur.), porte, *vratarĭ*, janitor, etc., de *vrěti* (*vriã*), concludere = scr. *vṛ*; russe *vorota*, illyr. *vrata*, polon. *wrota*, etc.

3) Le sansc. *pur*, *pura*, maison, ville, paraît aussi avoir le sens de porte, dans *gô-pura*, porte de ville, et porte en général. Mais que signifie ici *gô*? — La racine pourrait être *pṝ* (*pâr*), dans l'acception de tutari, custodire.

Pott et Benfey (*Et. F.*, I, 264, *Gr. Wl.*, II, 86) com-

[1] Cf. Rigv., I, 52, 3: *dvarah dvarishu*, coercitor coercitorum, d'après Rosen ; *dvara*, *dvari* ou *dvarin*, adj., qui arrête, empêche (hemmend), D. P. d'après Sâyana.

[2] Sur cette question, les opinions diffèrent. Weber (*Beitr.*, 4, 279) pense que la rac. *dvar*, tegere, n'est qu'une fiction des grammairiens, et que les noms de la porte dérivent de *dar*, fendre, dont *dvar* serait une forme secondaire. Il approuve l'explication du ϑ grec par l'influence du digamma. Le D. P., par contre, observe seulement que l'on devrait attendre *dh* en sanscrit comme consonne initiale. Curtius (*Gr. Et.*[3], 243) adopte *dhur*, *dhvar*, comme forme primitive, la racine restant obscure. De même Fick (106).

parent le gr. πύλος, πύλη, πυλών, porte, à côté de πόλις, qui a gardé le sens de ville. [1]

Un rapprochement avec le latin *porta*, *portus*, est possible, mais moins sûr. On peut penser ici, avec Pott, à un rapport avec le gr. πόρος, chemin, passage; cf. περάω, traverser, et sanscr. *pṝ*, trajicere, etc. Il faut tenir compte également de l'ancien slave *pa-pratŭ*, ou *pa-prutŭ*, πρόθυρα, vestibulum, de *prĕti*, fulcire, ou *prati*, conculcare, salire (Miklos., *Rad. sl.*, p. 67). Cf. *za-prĕti*, claudere, obsidere.

4) Scr. *arara*, *arari*, porte, battant; aussi couvercle, enveloppe; *alâra*, porte, de la rac. *ar*, probablement dans le sens d'adapter, insérer.

Pers. *alrâ*, jambage de porte.

Irl. *orrar*, erse *òrair*, porche, vestibule, entrée; *airear*, port; mais aussi *ailear*, porche. — Cymr. *oriel*, id. — En Europe, les langues celtiques seules ont conservé cet ancien terme.

B) Le gond.

Aucun nom sanscrit du gond ne m'est connu, et les autres termes orientaux ne m'ont rien offert à comparer avec ceux de l'Occident, lesquels sont eux-mêmes très-variés, mais souvent d'une origine obscure, ce qui est un indice d'ancienneté. Dans ces cas-là, le sanscrit fournit quelquefois l'étymologie qui fait défaut aux langues particulières. C'est ainsi, par exemple, que θαιρός, gond, que rien n'explique en grec, se rattache sans doute à la rac. scr. *dhṛ*, *dhar*, ferre, tenere, d'où *dhara*, qui porte, *dhîra*, ferme, solide, etc.[2] Le lith. *wászas*, *wanszsa*,

[1] Curtius (*Gr. Et.*², 667) conjecture que πύλη pourrait être un fém. de πόλος, gond, de la rac. πελ (p. 429).

[2] Curtius (*Gr. Et.*², 243) rattache θαιρός, pour θαριος et θϝαριος,

gond et crochet, est également isolé dans cette langue; mais si l'on se rappelle que le *sz* représente un *k* primitif, on n'hésitera pas à comparer le sanscrit *vanka*, courbure, *vankâ*, pommeau de selle, *vakra*, courbe, etc., de *vank*, curvum esse. Ce nom du gond et du crochet se retrouve aussi dans l'irland. *bac*, *bacán*, cymr. *bach*, de *bacaim*, courber, pour *bancaim*, à cause du *c* non aspiré. Je citerai encore le lat. *cardo -inis*, d'où provient peut-être le cymr. *corddyn*, gond, et qui paraît se rattacher, ainsi que *carduus*, aux noms de l'épée, lith. *kárdas*, slave *korda*, etc., de même que l'anglo-sax. *heor*, *hior*, et le scand. *hiara*, *hiör*, gond, se lient à *heoru*, *hiör*, goth. *hairus*, ensis (Cf. p. 286). La transition de sens s'explique par la forme pointue du gond.[1]

Malgré ce que ces explications ont d'incomplet, on ne saurait douter que l'usage des gonds ne soit aussi ancien que celui des portes, qui, du reste, ne peuvent guère s'en passer.

C) *La fermeture de la porte.*

Les moyens employés pour fermer les portes ont varié considérablement depuis la simple cheville ou barre jusqu'à la serrure au mécanisme compliqué. Il va sans dire que cette variété se reproduit dans les mots qui les désignent, mais on trouve cependant ici quelques rapprochements intéressants à signaler.

1) Scr. *argala*, *argaḍa*, *argalikâ*, verrou, cheville pour fer-

au scr. *durya* (aussi *dvârya*), adj., ce qui appartient à la porte. De même Fick, 106.

[1] Cf. anc. all. *scerdo*, *scerdar*, gond, que Fick (407) rattache, avec *cardo*, à une racine hypothétique *skard*, sauter. Mais il faudrait régulièrement *scerzo*, et d'ailleurs le gond, solidement fixé, ne saute pas.

mer la porte, *argalita*, verrouillé; peut-être de *ṛǵ*, *arǵ*, fixum esse, stare.

Ancien allem. *rigil*, allem. mod. *riegel*, verrou; le *g* resté inaltéré.

Irland. *rugaire*, erse *rugair*, verrou, barre, pour *urgaire*; cf. *argaire* et *argad*, obstacle, empêchement.

2) Scr. *dvârayantra*, verrou, serrure, littér. machine de porte; *yantra*, de *yam*, coercere, machine, instrument pour fixer et maintenir. Cf. *yantar*, coercitor, *yantrana*, arrêt, coercition, etc., et le dénomin. *yantray*, *yatray*, obstringere, coercere.

Je compare le lithuan. *jutryna*, serrure de porte ou de coffre, terme d'ailleurs isolé, mais qui se rattache sans doute à l'anc. sl. *iãti (imã* = scr. *yam)*, prehendere, d'où *iãtiie*, prehensio.

3) Pers. *parrah*, verrou.

Irl., erse *sparr*, *sparra*, *sparran*, verrou, boulon, clou; *sparraim*, fixer, clouer. —Cymr. *pâr*, barre, armor. *sparl*, *sparla*, id., pêne de serrure.

Scand. *sperra*, verrou, ancien allemand *bi-sparrida*, id. — Cf. scand. *sperra*, agś. *sperran*, anc. allem. *sparjan*, *sperran*, claudere.

Cf. la rac. scr. *spar*, tueri, custodire, et p. 271.

4) Pers. *barang*, *barandak*, verrou, barre, serrure, clef; sans doute de *burdan* = scr. *bhar*, ferre, comme en gr. **ὀχεύς**, verrou, de **ὀχέω**, et, en lat., *vectis* de *veho*.

Irl. *barra*, barre, clou, *barradh*, empêchement, obstacle. — Cymr. *bàr*, verrou, *barr*, barre, armor. *barren*, id.

5) Armén. *pagankh*, *pagaghan*, serrure; pers. *bajang*, *bazang*, verrou.

Lat. *re-pagulum*, verrou.

Cymr. *pegwn*, *pegwr*, cheville, pivot.

La rac. est *pag*, conservée dans πήγ-νυμι, lat. *pango*, fixer, affermir. Cf. πηγός, ferme, fort, πάσσαλος, *pessulus*, *paxillus*, cheville, clou; lith. *pożas*, joint, rainure, encastrement, etc. Cette rac. *pag* doit avoir existé en sanscrit, où l'on trouve *paǵra*, ferme, solide, et *pâǵas*, force (Z. S., VI, 319),[1] ainsi qu'en persan, où *paj*, *pajim*, gelée, répond au grec πάγος, πάχνη, id., de πήγνυμι.

6) Tout un groupe européen des noms de la serrure et de la clef se rattache à une racine commune qui doit avoir été *klu*, avec le sens de fermer, cacher, couvrir, etc., et qui est identique à *kru* (Cf. p. 319). Ainsi:

Grec κλείς, κληΐς, serrure, clef; dor. κλάξ; κλεῖθρον, κλεῖστρον, verrou; de κλείω, pour κλέϝω, fermer.

Lat. *clāvis*, clef, *claustrum*, verrou; de *clau-do*, *clu-do*.

Irl. *clò*, *clodh*, cheville, clou; erse *clòimhean*, *cloidhean*, id.; cf. lat. *clāvus*. — Cymr. *clo*, serrure, de *cloi*, fermer.

Anc. sl. et russe *kliučĭ*, clef; illyr. *kgliuc*, polon. *klucz*, boh. *klić*.

Le verbe *kliućiti* ou *klućati się̄*, congruere, *za-kliućiti*, claudere, indique une forme augmentée de *klu*.

Cette racine paraît aussi se retrouver en germanique, dans le scand. *hlúa*, abriter, couver, etc.

J'ignore jusqu'à quel point on peut considérer comme alliés à ce groupe les mots pers. *kuland*, serrure, clef, *kulang*, verrou, *kalîd*, *kilîd*, *kalîćah*, kourde *klil*, clef, etc. On sait que le *kl* initial est étranger au persan, qui insère toujours une voyelle intermédiaire.

[1] D'après D. P., *pâǵas*, proprement, éclat, lueur, et, par extension seulement, gaieté, activité, vigueur, force.

D) Le seuil.

La diversité des noms est ici à peu près complète, et il n'en est aucun qui paraisse remonter à l'époque primitive; ce qui surprend, vu les idées que plusieurs peuples anciens associaient au seuil. L'unique rapprochement, peut-être plus apparent que réel, qui se présente entre l'Orient et l'Occident, est celui de l'arménien *tranti* avec le cymr. *trothwy*, armor. *treuzou*. Cf. le scand. *drôtt*, isolé d'ailleurs en germanique. Comme le nom cymrique se lie directement à *troth*, armor. *treuz*, travers, traversée, et par là à la racine sanscrite *tṝ*, *tar*, trajicere, etc., la réalité d'un rapport avec le mot arménien dépendrait de l'affinité de ce dernier avec la même racine. L'irland. *tairseach*, seuil, cf. *tars*, trans, *tarsuing*, transversus, *tarsnán*, transtrum, est une autre formation de même origine, ainsi que le scand. *thremr*, seuil. Cf. armor. *trémen*, traversée, passage, etc.

§ 265. LA FENÊTRE.

Aucun nom ancien de la fenêtre ne s'est conservé dans plusieurs langues, mais on remarque entre un certain nombre de termes une analogie de sens qui semble indiquer autre chose qu'un accord fortuit. Ces termes, soit simples, soit composés, se rattachent de diverses manières au nom de l'œil, ce qui est assez naturel, mais non nécessaire. Ainsi:

Scr. *gṛhâksha*, œil de maison, *ǵalâksha*, littér. filet-œil, pour fenêtre à treillis, *gavâksha*, fenêtre ronde, exactement notre *œil-de-bœuf*.

Goth. *augadaurô*, ags. *eágdura*, anc. all. *augatora*, porte de l'œil; ags. *eágthyrl*, trou de l'œil; scand. *vindauga*, dan. *vindue*, angl. *window*, œil, c'est-à-dire ouverture pour le vent, d'où probablement l'irland. *fuindeog*, *fuinneog*, erse *uinneag*.

Anc. slave, russe, pol., etc., *okno*, fenêtre, de *oko*, œil; de même origine que *akshi*, *aksha*, *oculus*, ὄψ, etc.

Gr. Φανόπτης, de Φαίνω, Φανός, et ὄπτομαι, ὄψ, etc. L'analogie de ces dénominations peut faire présumer que déjà les anciens Aryas comparaient la fenêtre à un œil.

Parmi les noms isolés, je ne citerai que le lith. *lángas*, *lungas*, à cause de son double rapport, d'une part avec l'irlandais *long*, lumière, et de l'autre avec la rac. scr. *lanǵ*, *lunǵ*, lucere, que donne le Dhâtup.

ARTICLE II. L'INTÉRIEUR DE LA MAISON.

§ 266. LA CHAMBRE.

Les points de comparaison directe sont ici en petit nombre, bien qu'assez sûrs. J'ai parlé déjà plus haut du gr. καμάρα, lat. *camara*, à l'origine, voûte, cintre, puis chambre cintrée. J'indique quelques analogies d'un autre genre.

1) Je reviens en premier lieu au scr. *çâlâ*, qui signifie non-seulement une maison, mais aussi une *salle*, double sens que partagent les corrélatifs germaniques *sâl*, *salr*, etc., indiqués p. 311 et qui répondent à la forme *sâlâ*, ainsi que ceux qui ont conservé la gutturale, *heall*, *halla*, etc. C'est à ces derniers que Kuhn rattache également l'allemand bas-saxon *hille*, chambre à coucher des valets dans une ferme (Z. S., V,

454), en comparant, comme de raison, le latin *cella* et le grec *καλιά*. L'irl. *ceall* et le cymr. *cell*, cellule, cabinet, proviennent peut-être du latin; mais l'irl. *cuil*, cymr. *cil*, cachette, retraite, coin; erse *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave, paraissent bien se lier directement à cette rac. *kal*, *çal*, etc., tegere, que nous avons signalée à l'article indiqué. En germanique, où elle se présente sous les formes *hal*, *hil*, *hul*, *hel*, on en voit dériver le goth. *hulundi*, ags. *hol*, scand. *hola*, anc. all. *holî*, caverne; cf. anc. slave *koliia*, fovea, dont le sens propre se rapproche de celui de chambre, comme espace clos. Cf. latin *caula*, étable.

2) Le scr. *kaksha*, d'origine incertaine, réunit des acceptions très-diverses, qui se rattachent de près ou de loin au sens primitif et védique de lieu clos, cachette, tanière, etc. (D. P.) Au féminin, *kakskâ*, ou *kakshyâ*, désigne une ceinture, puis un mur d'enceinte et l'espace qu'il renferme, puis l'intérieur d'une maison, etc. — Cf. pers. *kâshah*, hutte de paille, *kâshân*, habitation d'hiver, *kâshânah*, maison, salle, antichambre, portique, galerie, et aussi nid d'oiseau, etc.

Les corrélatifs européens de *kaksha*, dans ses significations diverses, sont très-nombreux. Parmi ceux qui s'appliquent à un espace clos de dimensions variables, on peut signaler les suivants.

Gr. *κάψα*, caisse, avec ψ = *ksh*, comme dans ὀψ, œil = *akshi*. De là, le lat. *capsa*, d'où notre mot *caisse*. Cependant une dérivation de *κάπτω*, *capio*, est également possible.

Lat. *casa*, *casula*, hutte, avec *s* pour *ksh* ou *x*, comme parfois en grec et en latin (Cf. Aufrecht, Z. S., VIII, 71). — De là, avec un sens plus diminutif encore, notre mot *case*, etc.

Irl. *cós*, cavité, cachette, asile, caverne, avec *s* pour *ksh*, comme dans *deas* = *daksha*, etc.

Lithuan. *kaszus*, grande corbeille, *kaszele*, *kaszikkas*, diminutifs.

Anc. sl. *koshĭ*, cophinus, *koshara*, ovile; russe *kósha*, corbeille, *koshélĭ*, besace, boîte; polon. *kosz*, corbeille et hutte de branchages; *koszar*, parc à moutons, etc. — Cf. de plus pol. *kasać* (*kasze*), enceindre, *kasanie*, action de ceindre, avec le scr. *kaksha*, ceinture.

Une seconde série d'analogies se révèle pour le scr. *kaksha*, dans le sens d'aisselle, de flanc, de cavité du corps. Ainsi le pers. *kash*, aisselle, et coin, angle; le lat. *coxa*, flanc, hanche, l'irl. *coss*, *cos*, cuisse, jambe et pied, cymr. *coes;* l'irland. *caise*, cunnus, l'anc. all. *hahs*, poples, etc.[1]

Ces rapprochements multipliés s'appuient les uns sur les autres, et témoignent de la haute ancienneté de ce terme, qui doit avoir désigné aussi l'intérieur de la maison.

3) De la rac. *rudh*, impedire, includere, occulere, dérivent, en sanscrit, *ârôdha*, lieu secret, intérieur, *avarôdha*, *uparôdha*, clôture, appartement intérieur, gynécée, etc.

La forme *â-rôdha* se retrouve exactement conservée dans le lith. *aródas*, *aróda*, cloison, séparation, et, plus spécialement, compartiment ménagé dans le grenier pour y mettre le blé. L'existence plus d'une fois contestée de la préposition préfixe *â* dans les langues européennes, est ici manifeste.

4) La chambre était naturellement le lieu du repos et du sommeil, *cubile*, *cubiculum*, et plusieurs de ses noms se rattachent à ceux du lit. Ce dernier est appelé en sanscrit *çaya*, *çayana*, de la rac. *çî*, jacere, quiescere, decumbere, d'où aussi *âçaya*, demeure, retraite, asile.

Le gr. *κοίτη*, lit, tanière, d'où *κοίτων*, chambre à coucher, dérive de même de *κεῖμαι*, jacio, quiesco, rac. *κῖ* = *çî*.

[1] Curtius, *Gr. Et.*[2], p. 146 et 642, compare aussi *κοχώνη*.

En germanique, où cette racine serait *hî*, on y rattache le goth. *hêthjô*, chambre à coucher (*thjô* suffixe), ainsi que des noms du village et de la famille que nous retrouverons plus tard.

Enfin, de l'anc. sl. *ći* = *çî* dans *po-ćiti*, quiescere, on voit dériver *pokoi*, quies, *pokoiti*, quietare; cf. lith. *pa-kajus*, paix; et le russe *pokói*, comme le polon. *pokoy*, désignent la chambre à coucher.

§ 267. LA CUISINE.

Le groupe principal des noms de la cuisine se lie partout à une racine commune à la plupart des langues ariennes, et qui exprime l'action de cuire. J'en offre ici le tableau comparatif avec les formes qui en dérivent, et dont les variations sont souvent singulières.

Scr. *pać*, coquere et maturare. De là *paći*, *pakti*, *pâka*, cuisson, et plusieurs noms du feu, tels que *paktra*, *paćata*, *paćana*, *pâćala*, etc. De là aussi, *âpâka*, four à cuire, *paćaka*, *pâkuka*, *paćêluka*, cuisinier, et les composés *pâkaçâlâ*, *pâkasthâna*, chambre à cuire, pour cuisine.

Zend *pać*, cuire. — Pers. *pazîdan*, *pajîdan*, id., *paz-gar*, cuisinier, *paz-âwâ*, four à briques, *pâćak*, bouse séchée au soleil, *pêćah*, feu, etc.; et aussi *pochtan*, cuire, etc. — Kourde *pesium*, coquo, part. pas. *pât* = scr. *pakta;* mais, à côté de cette forme, on trouve *kućiek*, fourneau, *kaućiek*, cuisinier, avec *k* pour *p*, comme on le verra plus d'une fois. — Afghan *pachaval*, cuire. — Armén. *epel*, id., probablement pour *pepel*, le *ć* ou *k* final changé en *p*; cf. plus loin ἕψω et πέπτω; mais aussi l'inverse, à ce qu'il semble, pour le *p* initial, dans *khoh*,

cuisine, *khôhager*, *khokhger*, *khakhamokh*, cuisinier. Cf. latin *coquo*. Enfin, une troisième variante dans *poukh*, four, peut-être d'origine persane; cf. *pochtan*. — Ossète *fićin*, *fitsun*, cuire, avec *f* régulièrement pour *p*.

Gr. πέπτω (πέπω), cuire, mûrir, πέπων, cuit, πέμμα, πόπανον, gâteau, ἀρτοπόπος, boulanger, etc. Puis πέσσω, suivant Benfey et Curtius (Z. S., III, 409), d'une forme plus ancienne πέκιω, avec maintien de la gutturale. Curtius signale de plus la forme inverse dans ἀρτο-κόπος, boulanger, en rappelant le lith. *képti*, qui reviendra plus loin. Enfin, Benfey *Gr. Wl.*, II, 89) rattache encore ici le verbe ἕψω, pour πέψω, cuire, ainsi que ὀπτός, cuit, ὀπτάω, ὀπτανεῖον, cuisine, et peut-être ἰπνός, four, avec perte du *p* initial, comme dans l'armén. *ep-el*.

Lat. *coquo*, dans le même rapport avec le sanscr. *pać* que *quinque* avec *panća; coquus*, cuisinier, *coquina*, cuisine. Le synonyme *popina* se rattache probablement à l'osque ou au grec, ainsi que *popanum*, gâteau. [1]

Il faut observer ici que le lat. *coquo* et ses dérivés ont passé dans les langues du nord de l'Europe, où ils figurent plus d'une fois à côté des termes vraiment primitifs. Ainsi l'ancien irland. *cucann* (Z.[2], 69), plus tard *cuicen*, cuisine, *coca*, *cocaire*, cuisinier, cymr. *cegin;* angl.-sax. *cycene*, coquina, *cueccan*, coquere; scand. *kocka*, *kockr*, anc. all. *kochjan*, *koch*, *kuchina*, etc.; le russe et polonais *kuchnia*, illyrien *kuhigna*, cuisine, *kuhati*,

[1] Le lat. *culina*, où l'on a cherché une forme altérée de *coculina*, semble sans rapport avec *coquo*, comme l'indique l'analogie de l'anc. irland. *cuile*, *cuilæ*, cuisine (Z.[2], 765), qui ne provient sans doute pas du latin. Cf. *cuil*, coin, et erse *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave. Comme le foyer était le lieu de réunion de la famille, on pourrait conjecturer une connexion entre *culina* et *cuile* et le sanscrit *kula*, famille, d'où *kulin*, *kulya*, ce qui appartient à la famille.

cuire, *kuhar*, polonais *kucharz*, cuisinier, etc., le lith. *kuknē*, cuisine, *kukkorus*, cuisinier, etc. Tous ces mots sont assurément d'origine latine. Les termes originaux sont les suivants.

Cymr. *pobi*, cuire, *poban*, four, *pobwr*, boulanger, etc., armor. *pibi* ou *pobein*, cuire, *piber*, *pober*, boulanger, etc.

Lith. *képti*, cuire, rôtir, *kepējas*, boulanger, *képalas*, pain cuit, *kepóne*, rôtissoire, etc.; *kep* pour *pek* par inversion, comme le gr. κέπος. Un des noms du four, *péczus*, paraît venir du slave, et un autre, *kakalys* (Cf. erse *cagailt*, foyer (?), et scr. *pâćala*, feu), rappelle *coquo* et les formes analogues en kourde et en arménien.

Anc. slave *peshti* (*pekā*), cuire, *pekŭ*, chaleur, *peshtĭ*, four, *pekarĭ*, boulanger, etc. Cf. les autres dialectes *passim*. On peut se demander si le russe *oćagŭ*, foyer, n'aurait pas perdu un *p* initial, comme ἕψω, ὀπτός, etc.

Les langues germaniques ne paraissent pas avoir conservé cette racine, non plus qu'aucun de ses dérivés.[1]

En résumé, ce groupe si fécond en divergences, non-seulement d'une langue à une autre, mais parfois dans une même langue, laisse quelque incertitude sur la forme primitive de la racine commune. Il est assez probable que, déjà antérieurement à la dispersion, et par suite du changement dialectique du *k* en *p*, et *vice versâ*, cette racine s'était modifiée de plusieurs manières, en *pak*, *kap*, *kak* et *pap*.

Les autres noms de la cuisine sont isolés, ou se confondent avec ceux qui vont suivre.

[1] Weber, il est vrai (*Beitr.*, 4, 279), rattache à *pać* l'all. *backen*, en rejetant (p. 262) mon rapprochement avec *bhaǵ*. Mais ce rapprochement est confirmé par Curtius (*Gr. Et.*, I, 151) et par Pott (*Wb.*, 3, 177), en comparant φώγω, rôtir, chauffer, φωκτός, rôti = sanscrit *bhakta*, φώγανον, grille à rôtir = *bhâǵana*, neut., vase à cuire, etc.

§ 268. LE FOYER, LE FOUR, LA CHEMINÉE.

Aux temps anciens et dans la simplicité des mœurs primitives, le foyer constituait le centre de la maison, le lieu de réunion habituel de la famille. De là, les idées morales qui s'y rattachaient, comme au symbole de la vie domestique et de l'hospitalité. Le nom du foyer se prend souvent et partout au figuré pour celui de la maison et de la famille, et, par une métaphore inverse, le sansc. *ǵâti*, famille, désigne aussi le foyer, de même que *vastya*, maison, est devenu en gr. *ἑστία*. Les langues ariennes offrent ici une grande variété de termes, avec des analogies plus multipliées qu'étendues, et ces termes se rapportent en général aux caractères purement matériels du foyer, comme lieu du feu et de la cuisson, ce qui est d'ailleurs dans l'ordre naturel des choses. Les noms comparables, y compris ceux du four et de la cheminée, sont les suivants.

1) Scr. *açmanta*, *-taka*, foyer, four, proprement lapideus, de *açman*, pierre.

Le même rapport se reproduit entre l'anc. sl. *kamenĭ*, lapis, *kamenĭnŭ*, lapideus, lithuan. *akmů*, thème *akmen*, pierre (Cf. t. I, p. 149), et le russe *kaminŭ*, pol. *komin*, boh. *kamna* (pl.), lithuan. *káminas*, foyer, four, cheminée. Le synonyme russe *kómelĭ*, foyer, semble formé comme le scr. *açmara*, lapideus. Il faut naturellement rapporter ici le gr. *καμίνος*, lat. *caminus*, four, foyer, plutôt qu'au verbe *καίω*, brûler.

C'est à un synonyme sanscrit de *açman*, savoir *açna*, *açan*, qu'Aufrecht ramène également le goth. *auhns*, four, d'un thème *ohna*, primitivement *okna*, contrairement à Bopp

qui avait comparé *agni*, feu, ou bien *ushṇa*, chaud (Z. S., V, 135). Il n'y aurait rien à objecter à cette conjecture, si le lith. *aukszinis*, cheminée du four, qui répond au goth. *auhns*, ne conduisait pas à une autre étymologie, car il est évidemment dérivé de *auksztas*, élevé. Il devient très-probable, d'après cela, que *auhns* se lie directement à l'adjectif gothique *auhuma*, élevé, *auhumists*, suprême, d'où *auhumistô*, élévation. Ce qui le confirme encore, c'est que *auhns* devient *ofen* en anglo-sax., *ofn*, *ôn*, en scand., *ovan* en anc. allemand, et que *auhumists* se change de même, dans l'anglo-sax., en *ufemest*, l'anglais *upmost* (Cf. Grimm, *Deut. Gr.*, III, 628).

Quoi qu'il en soit, les rapprochements plus sûrs du nom sanscrit avec le slave, le lithuanien, le grec et le latin, montrent suffisamment que l'ancien foyer consistait en une pierre, ce qui d'ailleurs n'avait guère besoin de preuve.

2) Le sanscrit a la rac. *çrâ*, *çrî*, cuire, qui devient *çir* dans *âçir*, cuisson, *âçirta*, cuit. Cette racine, primitivement *kar*, *kir*, avec le sens de chauffer, brûler (Cf. Fick, 33), reparaît dans plusieurs termes européens qui désignent le foyer, le four, des ustensiles de cuisine, ou des produits de la cuisson.

A *çrî* se rattachent probablement le gr. **κρίβανος**, **κλίβανος**, four, et **κρίβανον**, **-ανη**, espèce de pain, où **βανο** semble être une forme augmentée du suffixe sanscr. *van*. A *çrâ*, peut-être **κρατήρ**, lat. *crater*, primitivement vase à cuire. Cf. irlandais *creithir*, *crithir*, vase, coupe. A *çir* ou *çar*, **κέραμος**, terra coctilis, **κέρνον**, vase de terre; cf. irl. *cré*, *criadh*, cymr. *pridd* ($p = c$), argile. De plus, l'irl. *cearn* et *cir-thanach*, cuisine, ainsi que très-probablement l'anglo-sax. *hëordh*, anc. allemand *herd*, foyer, et *hearst*, anc. allemand *harsta*, rogus, craticula, frixura.

D'après Schweizer (Z. S., IV, 299), il faudrait ramener à *çrâ* le lat. *cremare*, *cremium*, etc., venant d'un subst. *cre-mor*, comme *clamare*, de *clamor*. L'irl. *cramhaim*, concoquo, vient de même de *cramh*, concoctio, digestio.

La forme causative de *çrâ*, qui est *çrapay*, d'où *çrapita*, cuit, *çrapaṇa*, cuisson, se retrouve clairement dans l'anc. slave *ćrěpŭ*, *ćrěpina*, testa, pelvis; russe *ćerepitsa*, tuile, et *kirpicŭ*, brique; lithuan. *czerpyczia*, tuile. Cf. illyr. *o-peka*, brique, de *peshti*, cuire. A ces mots slaves correspond aussi l'anc. allem. *scirbi*, all. mod. *scherbe*, testa. On a rapproché encore de *çrap* le goth. *hlaifs*, ags. *hlâf*, scand. *hleifr*, anc. allem. *hlaib*, pain en tant que cuit, anc. sl. *chliebŭ*, lith. *klēpas*, lett. *klaips*, id. (Cf. Pott, *Et. F.*, I, 197; Benfey, *G. Wl.*, II, 177.)

Enfin, le Dhâtup. donne une racine *çrish*, *çlish*, urere, qui n'est probablement qu'un dérivé du désidératif *ciçrîsh*, *çiçrâs*, de *çrî* et *çrâ*. Je rattache à ces formes l'irl. *cris*, *crios*, feu, *criosach*, braise, le cymr. *crasu*, armor. *kraza* (pour *crist*), griller, rôtir, et *cresu*, enflammer, *creisier*, four, *creision*, cendre, etc.; l'anc. sl. *o-krasiti*, accendere, *krěsiti*, excitare, russe *kresítĭ*, pol. *krzesać*, battre le briquet, *kresivo*, briquet, etc.; enfin le lithuan. *krósnis*, four, et *karsztis*, chaleur, *karsztas*, chaud, etc.

3) Scr. *âshṭrî* (vêd.), foyer, cuisine, probablement de la racine *aç*, edere, vorare, au fut. partic. *ashṭâ* et *açitâ*, d'où *âçira*, *açitar*, *âçitar*, vorace, et *açira*, *âçara*, le feu qui dévore, comme *admani*, feu, de *ad*, edere.[1] — Pers. *âsh*, cuit, et aliment cuit, *âshîn*, cuisinier, boulanger, *âsh kardan*, cuire. Cf. beloutc. *âs*, feu.

Je compare, comme se liant à la même origine, l'angl.-sax.

[1] On peut en rapprocher peut-être αἶδις, αἴδίας, foyer, que donne Hesychius.

ast, four, *essian*, de *estian* (?), consumer, anc. all. *essa*, de *esta* (?), foyer de forge, etc.; et l'irl. *asaim* (c'est-à-dire *assaim*), allumer, *asadh*, inflammation. Le latin *asso*, rôtir, *assus*, rôti, semble provenir d'une assimilation analogue.

4) Scr. *angârî*, *angârinî*, foyer portatif, de *angâra*, charbon. Cf. pers. *angêz*, charbon, kourde *aghér*, *aghrì*, feu, laghmani *angâr*, kashgari *ingar*, id.

Irland. *ong* et *aingeal*, erse *oingeal*, *oinneal*, foyer et feu; cymr. *engyl*, feu. — L'acception de charbon se retrouve dans le lith. *anglis*, anc. sl. *ãglĭ*, russe *ugolĭ*, pol. *wĕgiel*, illyrien *ughgljen*, boh. *uhel*, etc.

La racine commune est sans doute la même que celle du scr. *agni*, *angati*, *agira*, feu, savoir *aǵ*, *anǵ*, se movere, à cause de la mobilité de cet élément.

5) Persan *ushtû*, *ushtuwa*, foyer, probablement, comme *ustuwân*, *ustuwâr* = scr. *sthâvara*, ferme, fixe, de *istân* = *sthâ*, stare.

Scand. *stó*, *elld-stô*, foyer, proprement statio, ignis locus; cf. ags. *stow*, locus, lith. *stowa*, id., *stoweti*, stare, anc. sl. *staviti*, statuere, etc.

Russe *shestokŭ*, foyer, forme redoublée de *sthâ* (*tishthâmi*), comme le lat. *sisto*. — Le russe *pódŭ*, âtre, foyer, correspond de même au sanscrit *pada*, lieu, site.

6) Pers. *barîǵan*, *birîzan*, *barsân*, *birsân*, four; kourde *bêrósha*, chaudron. Cf. pers. *burushtan*, frire, cuire = sanscrit *bhṛǵ*, *bhrasǵ*, frigere, d'où *bhṛǵǵana* et *bhrâshṭra*, poêle à frire.

Gr. **φρύγετρον**, vase à griller l'orge, **φρυγεὺς**, rôtissoire, de **φρύγω**, rôtir, griller, le latin *frigo*, d'où *frixorium*, poêle à frire.

Irland. *breógach*, boulanger, *breógaim*, cuire et pétr venant de *bhrasǵ (?)* à cause du *g* non aspiré.

Au sanscr. *bhṛǵ*, assare, se lie sans doute la rac. *bhaǵ* (1 coquere, d'où *bhakta*, cuit. Les deux formes doivent s'ê séparées de bonne heure, car on trouve en grec, à côté *φρύγω*, et comme corrélatif de *bhaǵ*, *φώγω*, *φώζω*, d *φώγανον*, poêle à frire. A cette forme secondaire de la rac correspond également l'ang.-sax. *bacan*, scand. *baka*, anc. *pachan*, frigere, torrere, d'où respectivement *baecere*, *bak* *paccharo*, pistor. Cf. irl. *bacht*, *bocht*, feu; mais *bácala*, *bác* *has*, four, *bácailim*, cuire, viennent sans doute de l'angl *bake*. Cf. plus haut la note p. 333.

7) Pers. *âlawah*, foyer, *âlû*, four à briques. — Cf. *â* *âlaw*, *âlanka*, flamme.

Cymr. *aelwyd*, armor. *oaled*, foyer, irl. *eallach*, id. — ang.-sax. *aeled*, *alet*, scand. *elldr*, feu.

8) Armén. *wararan*, foyer; *war*, feu. — Cf. pers. *war*, c leur, *warazm*, feu, *warâgh*, flamme, etc.

Anc. sl. *po-variia*, cuisine, *po-varŭ*, cuisinier, de *var* coquere, et *vrěti*, fervere, d'où *varŭ*, calor, etc. Cf. passim dialectes modernes.

Lith. *wirti*, cuire, *wirtuwē*, cuisine, *wirrējas*, cuisinier, e

Ici se rattache peut-être directement le germanique *war* chaud, etc., que l'on rapproche ordinairement du scr. *gharm* et de *θερμός*, lesquels pourraient fort bien ne se ressemb que par le suffixe, à moins qu'on ne veuille identifier les tr formes *var*, *ghar* et *θερ* = *dhar*.

9) D'après Kuhn, le latin *atrium* aurait désigné dans l'o gine le foyer ou la cuisine, et, plus tard seulement, la pièce l'entrée de la maison. En bas-latin, *atrium* signifie enco parfois la cuisine et l'*âtre* (Cf. Ducange, v. c.). Kuhn rattac

ce nom du foyer, aussi bien que *ater*, noir, c'est-à-dire brûlé, au zend *âtar*, feu, conservé dans le sanscrit *atharvan*, prêtre du feu, et probablement dans *atharya*, surnom du dieu Agni.[1] Le zend *âtar*, dont l'origine est encore incertaine,[2] persan *âdar*, *âzar*, armén. *adr*, paraît conservé dans l'irland. *adhair*, feu.

Suivant Rossbach (Z. S., VI, 61, 239), une extension de sens analogue aurait eu lieu pour le lat. *ædes*, primitivement foyer, et allié ainsi au grec *αἴθω*, brûler, correspondant au sansc. *idh*, *indh*, d'où, entre autres dérivés, *êdha*, bois à brûler, *êdhatu*, feu, *aidh*, *aidha*, flamme, etc. Cf. angl.-sax. *âd*, bûcher, anc. all. *eit*, id., et feu, *eitjan*, cuire, etc. Cette conjecture est appuyée par l'irlandais, où l'un des noms de la maison, *aidhe* = *ædes*, semble se rattacher à celui du feu, *aedh*, en cymr. *aidd*, chaleur.

A côté de ces rapprochements nombreux entre les noms de la chambre, de la cuisine et du foyer, je n'ai rien trouvé à comparer avec sûreté pour le reste de l'intérieur de la maison, le grenier, la cave, l'escalier, etc.[3] Cela s'accorde

[1] Z. S., VI, 239. Roth explique *atharya* par *athari*, *ἁπ. λεγ.* du Rigvêda, signifiant, suivant lui, pointe de lance = *ἀθήρ*, par allusion à la forme pointue des flammes (D. P., v. c.).

[2] Suivant Justi (49), peut-être de *ad-tar*, qui dévore.

[3] Dans trois branches de la famille arienne, les noms de l'escalier et de l'échelle dérivent de la même racine, mais par des formations diverses. Ainsi, en sanscrit, *ni-çrayaṇî*, *ni-çrêṇî*, de *çri*, *ni-çri*, appuyer, incliner ; en grec *κλίμαξ*, de *κλί-νω*, in-clino, en anc. allem. *hleitara*, angs. *hlaeder*, allem. *leiter*, angl. *ladder*, de la rac. *hli*, *hlinôn*, *-nen*, lehnen, etc. Cf. scr. *çrêtar*, masc., celui qui s'appuie. Aucun de ces termes n'est primitif, mais leur commune dérivation peut faire présumer un nom proethnique avec le même sens. On se tromperait fort si l'on rapprochait le kourde *daràģ*, scala (Garzoni,

d'ailleurs avec l'idée que nous pouvons nous faire des si ples habitations des temps primitifs, lesquelles ne devai guère consister qu'en une cuisine, et une ou plusieurs cha bres à coucher.

Voyons maintenant quels étaient les alentours de la m son, avant d'y rentrer pour en examiner le mobilier.

ARTICLE III. LES ABORDS DE LA MAISON.

§ 269. LA COUR.

1) Un seul des noms sanscrits de la cour a conservé corrélatif européen, savoir *angana* ou *angaṇa*, de la rac. ire, comme lieu de mouvement et de passage, de même qu synonyme *aǵira*, de *aǵ*, agere. Cf. *aǵra*, p. 6 et 108.

Je compare le lithuanien *anga*, entrée, ouverture de porte, *nam-angis*, *nũm-ange*, cour, de *namas*, *numas*, mai et *anga*; *prēanga*, *pryangis*, *pryange*, le devant de la po composé exactement comme le scr. *prângana*, cour, *pra* + *gana*.

Il faut peut-être rattacher ici l'anglo-sax. *inge*, scand. pratum, anc. all. *angar*, arvum, bien que le *g* ne correspo pas régulièrement.

2) Le grec χόρτος, cour, enceinte, appartient à l'un groupes de mots les plus difficiles à démêler, quant à ses gines étymologiques. D'après les expressions homériq

Vocab.), de l'armoricain *dérez*, *dergé*, escalier, car, d'une part kourde est emprunté à l'arabe *daraǵat*, *durǵat*, et de l'autre, *dé dergé*, aussi marche d'escalier, qui manque en cymrique, n'est doute qu'une altération de *degré*.

αὐλῆς ἐν χόρτῳ (*Il.*, XI, 744), *αὐλῆς χόρτοι* (XXIV, 640), ce terme désignait, soit l'enceinte de la cour, soit l'espace enclos, l'allemand *hofraum*; mais l'acception d'enceinte ou limite paraît être la primitive, à en juger par *σύγχορτος*, voisin, limitrophe. D'après cela, *χόρτος* ne peut guère se séparer de *χορός*, danse circulaire, qui, suivant Hesychius, = *κύκλος*, *στέφανος*, cercle, guirlande. Ainsi la racine serait *χορ*, ce qui conduit à comparer le scr. *hvar*, curvum esse, dont le participe *hruta*, courbé, par inversion pour *hurta*, de *hvarta*, représente fort bien *χόρτος* pour *χϝορτος*.

Au mot grec répond exactement le latin *hortus*, jardin, en tant que lieu enclos, et *co-hors*, enceinte, cour, par contraction *chors*, *cors*, thème *corti*, d'où le bas-latin *curtis*, qui a passé à l'irl. *cúirt*, au cymr. *cwrt*, à l'angl. *court*, etc.

Comme le *g* germanique répond régulièrement au *χ* grec, et à l'*h* latin, on a souvent comparé le goth. *gards*, maison, *garda*, cour, ags. *geard*, jardin, enclos, scand. *gardr*, ancien allem. *kart*, *karto*, id., et cercle, etc. Mais ici déjà commencent les difficultés ; car, non-seulement le *d* gothique supposerait un *θ* = *dh*, au lieu du *t*, mais il appartient clairement à la racine. On ne saurait douter, en effet, que Grimm ne rapporte avec toute raison *gards* au verbe fort *gairdan* (*gard*, *gaurdun*), enceindre, entourer, lequel se retrouve dans l'ancien slave *graditi*, sepire, d'où *gradŭ*, russe *gorodŭ*, urbs, *gradejĭ*, sepes, *gradina*, *o-gradŭ*, hortus, etc. Le lithuanien a de même *żardis*, jardin (*ż* = *χ*, *h*), à côté de *gárdas*, enclos, parc, qui est peut-être slave. Enfin, les langues celtiques nous offrent encore l'irl. *gort*, *gáradh*, et le cymr. *gardd*, jardin, qui ne semblent pas empruntés au germanique.[1]

[1] Cf. aussi cymr. *garth*, rempart, forteresse, *garthan*, camp. L'irl. *ġaradh* désigne aussi une haie, un mur et une tanière.

Si de l'Europe nous passons à l'Orient, nous voyons le problème se compliquer encore davantage. Nous rencontrons d'abord le pers. *gird*, cercle, ville, *gardar*, id., kourde *gertia*, enceinte, etc., termes en apparence tout semblables à *gards*, et *gradŭ*, mais en réalité tout différents, car ils dérivent de *gardîdan*, tourner, entourer, être entouré; et la racine de ce verbe, par le changement de *v* en *g*, propre au persan, répond au scr. *vṛt*, *vart*, vertere. Or cette rac. *vart* reparaît non-seulement dans le lat. *verto*, qui n'a plus aucun rapport avec *hortus*, mais dans l'anc. sl. *vratiti*, vertere, *vrĭtieti*, circumagere, d'où dérive *vrĭtŭ*, illyr. *vart*, hortus, entièrement distinct de *gradŭ*. D'un autre côté, l'ossète *kharth*, cour, aussi semblable que possible à χόρτος, ne saurait cependant s'y rattacher régulièrement, puisque le *kh* ou *ch* initial, en ossète comme en persan, correspond au *sv* sanscrit.

Enfin, la confusion atteint ses dernières limites par l'addition du scr. *garta*, signifiant maison, comme le goth. *gards*, mais aussi creux, fosse, tanière, et qui diffère également de tous les termes qui précèdent. D'après le D. P., en effet, ce ne serait là qu'une forme plus moderne de *karta*, fosse, de la rac. *kṛt*, scindere,[1] et, comme maison, *garta* aurait désigné probablement une habitation souterraine. Il faut encore ajouter le *karta* des inscriptions de Persépolis, que Lassen traduit par *arx*, *palatium*, mais qu'il compare à l'héb. *qereth*, urbs (*Z. S. f. d. Kunde des Morg.*, VI, 78).[2]

Je laisse à de plus habiles à débrouiller cet écheveau si compliqué, ce qui ne peut se faire, je crois, qu'en admettant

[1] Cf. ossète *karta*, baquet, et anc. sl. *ćrŭtogŭ*, cubiculum, de *ćrŭtati*, incidere = scr. *kṛt*.

[2] Cf. κίρτα = πόλις ὑπὸ Ἀρμενίων (Hesych.).

des transmissions de plus d'un genre d'une langue à une autre.[1]

3) L'anc. all., ags., scand. *hof*, cour, puis, par extension, demeure, maison, a été rapproché du gr. κῆπος, jardin (Pott, *Et. F.*, I, 141); il faut en rapprocher aussi l'alban. *kópesht*, id. La racine ne peut guère être que les rac. *kap*, *skap*, des termes déjà comparés (p. 115), dans le sens de creuser, fouir. Il est à remarquer que l'anglo-sax. *hôf*, scand. *hôfr*, anc. all. *huof*, sabot de cheval, est au sl. *kopyto*, id., de *kopati*, fodere,[2] dans le même rapport que celui de *hof* à κῆπος. — Le mot germanique semble avoir désigné primitivement, comme le grec, un terrain cultivé près de la maison, un jardin; mais il ne paraît pas se retrouver chez les Aryas de l'Orient.

§ 270. LE PUITS, LA CITERNE.

Les habitations se sont toujours établies naturellement de préférence dans le voisinage des eaux, des lacs, des rivières ou des sources; mais, partout où celles-ci manquent, l'industrie humaine a dû chercher à y suppléer de bonne heure par des puits ou des citernes, dont la place la plus convenable était dans la cour. Je laisse de côté les noms de la source naturelle, qui n'intéressent pas directement l'économie de la maison, et je ne m'attache qu'à ceux qui indiquent une intervention du travail de l'homme.

[1] Fick, p. 359, se borne à comparer χόρτος, *hortus* et *gardhr*, en les ramenant à un thème commun *gharta*, de *ghar* = scr. *har*, prendre, saisir, etc. Cf. aussi Curtius (*Gr. Et.*[3], 189).

[2] Cf. scr. *çapha*, zend *çafa*, sabot de cheval, d'ailleurs sans étymologie connue.

1) Scr. *kûpa*, fontaine, puits, et creux, fosse, *kûpî*, petite fontaine, outre à huile, bouteille; dérivés peut-être, suivant le D. P., de *ku* + *ap*, qui a un peu d'eau, comme *anûpa*, proche de l'eau, de *anu* + *ap*, etc. Il n'est pas sûr cependant que le sens de creux, cavité, fosse, ne soit pas le primitif, car *kûpî*, dans l'acception d'ombilic, ne peut signifier que petit creux, fossette. Dans les langues congénères, les corrélatifs de *kûpa* s'appliquent, comme le sanscrit, à des récipients pour les liquides, de nature et de dimensions variables. Ainsi :

Armén. *kup*, puits, citerne ; pers. *kóp*, grande cruche à eau, ossète *koph*, baquet.

Grec κύπελλον, coupe. Cf. κύπη, cavité, caverne, peut-être à distinguer de γύπη, qui se rattache mieux au scr. *gup*, tegere.

Lat. *cūpa*, cuve, d'où sans doute l'irl. *cúpa*, *cupán*, cymr. *cwpan*, armor. *kôp*, coupe, et le scand. *kûpa*, vas rotundum. Par contre, l'ags. *cyfe*, anc. all. *chuofa*, dolium, se rattachent plus régulièrement à *gup* et à γύπη.

Lith. *kúpka*, coupe, peut-être du polon. *kubek*, id., aussi mot d'emprunt (?).

Anc. sl. *koupa*, poculum (Mikl., *Lex.*, 322), néo-sl. *kupa*, *kupica*, serbe *kupa*, grec mod. κοῦπα, etc. Le russe *kopánĭ*, citerne, de *kopati*, creuser, doit être séparé, à moins que sa racine, *kop*, ne se rattache de quelque manière à celle du scr. *kûpa*, si elle existe.

2) Scr. *sûda* = *kûpa* (Naigh., 3, 23), peut-être de *su* + *uda*, bonam aquam habens, mais le Dhâtup. donne aussi une racine *sûd*, effundere, effluere (Westerg.).[1]

[1] Dans le D. P. *sûd* n'a que les acceptions de : bien diriger, rectifier, ordonner, achever, détruire, tuer.

Kuhn (*Ind. Stud.*, I, 361) compare le bas-allemand *sôt*, puits.

Irl. *soidheach*, vase.

Lith. *sudas*, *sudėlis*, *sudyne*, vase, cruche.

Anc. sl. *sŭsādŭ*, vase, pol. *sādek*, petit tonneau, russe *sosud*, *sudŭ*, *sudno*, vase, vaisseau, *sudokŭ*, jatte, illyr. et boh. *sud*, vase, etc.

3) Scr. *ćurî*, *ćûrî*, petite fontaine. Origine incertaine.

Irl. *curr*, puits, fontaine.

Lith. *szùlnis*, *szulinys*, id., — *sz* = *k* = *ć*.

4) Des rapports de significations du même genre que pour les deux premiers groupes ci-dessus, mais plus incertains, se présentent entre les termes suivants.

Scr. *puṭa*, *puṭaka*, creux, cavité, poche, cornet. Origine incertaine. Cf. *puṭ*, contenir (Dhâtup.).

Pers. *pûtah*, *bûtah*, creuset, kourde *bûta*, armén. *putag*.

Armén. *pos*, puits; alban. *pus*, id.

Lat. *puteus*.

Irl. † *putte* (Corm., *Gl.*, 138), vase, cavité, cunnus; peut-être du latin, malgré la différence de sens, à cause du *t* non aspiré; cymr. *pydaw*, *pydew*, puits (latin ?).

Ang.-sax. *pytt*, scand. *pittr*, anc. allem. *puzza*, *puzzi*, etc., puits, sûrement du latin, à cause du maintien du *p*.

ARTICLE IV. LES MEUBLES ET USTENSILES DE MÉNAGE.

Revenons maintenant à l'intérieur de l'ancienne habitation pour rechercher, si possible, comment elle était meublée, et par quels moyens l'industrie primitive avait su pourvoir aux nécessités de la vie domestique. Nous commencerons cette

étude par les meubles proprement dits, pour passer de là aux ustensiles divers du ménage. La multiplicité des objets est ici très-grande, et nous serons forcé d'être sobre de développements pour ne pas donner trop de place à ces menus détails de la vie matérielle.

§ 271. LE LIT.

1) Scr. *stara*, *stariman*, *âstara*, *âstaraṇa*, *prastara*, *prastira*, *vistara*, *sastara*, *sañstara*, etc., lit, couche, de *str*, *star*, sternere, expandere, avec divers préfixes.[1]

Zend *çtairis*, couche.

Persan *bistar*, *pistar*, lit, coussin = scr. *vistara*. Cf. *ka-star*, coussin (?).

Grec *στρῶμα*, *στρωμνή*, couche, de *στρώννυμι*, *στορέω*, rac. *στερ*.

Alban. *shtruare*, lit, *stróme*, id., du grec.

Latin *torus*, pour *storus*, de *sterno* (Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, p. 1341).

Irland. *osar*, lit, litière, pour *ossar* et *ostar* = scr. *âstara*, comme l'indique le maintien de l'*s* entre les voyelles ; *cósair*, lit, pour *co-stair*, = scr. *sa-stara*, ou pers. *kastar*, coussin.

Ang.-sax. *stre* (= scr. *stara*), *streow*, *strene* (= scr. *staraṇa*), *straete*, *strael*, lectus, stratum; de *streowian*, goth. *straujan*, etc., sternere.

Anc. sl. *postelia*, russe *postélĭ*, boh. *postel*, etc., lit, de *po*-

[1] C'est aussi à *star* que le D. P. (t. III, 286) croit pouvoir rattacher *talpa*, lit, sopha, siége, que Weber préfère rapporter à *tarp*, satisfaire, réjouir, etc. Cf. aussi *talima*, *talina*, lit, *tala*, surface plane, sol, également de *star*, et l'irl. *talamh*, terre.

stlati, *po-stilati*, sternere, avec *l* pour *r* à côté de *strieti*, extendere. — Cf. scr. *upastaraṇa*, couverture.

Lith. *pátalas*, lit, probablement pour *pa-stalas*.

2) Scr. *tûlikâ*, lit, matelas.

Gr. τύλη, matelas (Diod., 13, 82).[1]

Irl. *tolg*,[2] cymr. *tyle*, lit.

Le mot sanscrit se rattache à *tûla*, *tûlaka*, coton, et désigne un matelas qui en est garni; mais *tûla* est aussi le nom du panache des roseaux et de plusieurs graminées, et c'est là sans doute son acception primitive. Les anciens Aryas, en effet, ne pouvaient connaître le coton, qui est originaire de l'Inde, et l'analogie des noms du matelas et du lit, en sanscrit, en grec et en celtique, ne peut s'expliquer que par le fait de l'emploi d'une matière analogue, comme les panaches du roseau, etc. La rac. scr. *tul*, tollere, sursum ejicere, explique parfaitement le sens primitif de *tûla*. Cf. irl. *tula*, *tulach*, *tuilg*, monceau, colline.

3) Scr. *çaya*, *çayana*, lit, de *çî*, jacere, cubare, quiescere.

Gr. κοίτη, κοῖτος, lit, sommeil, de κεῖμαι.

Irl. *cin*, lit.

Cf., p. 331, le sl. *po-koi*, chambre à coucher, etc.

4) Scr. *nishadyâ*, petit lit; de *ni* + *sad*, sidere, commorari.

Irl. *suidhe*, couche et siége ; et aussi *séad*, erse *seid*, avec le *d* non aspiré, ce que je ne m'explique pas mieux que pour l'anc. irland. *suide*, sedes, *suidigur*, pono, *in-sádaim*, jacio (Z.²,

[1] Comme τύλη, τύλος, signifie aussi durillon, bosse, Curtius (*Gr. Et.*², 212) le rattache à τυ = scr. *tu*, valere, en comparant *tumor*, *tuber*, etc.

[2] Irl. moy. *tolcc*, au datif *tuilg* (*Ir. Ann.*, p. 8) ; peut-être = au scr. *talpa*, avec *c* pour *p*.

434, etc.), en présence du moderne *suidhim*, sedeo, etc.[1] Cf plus loin les noms du siége.

5) Scr. *mandurâ*, lit, natte (de *mand*, reposer); aussi établ = *mandira*, comme lieu de repos (Cf. p. 26, note).

Alban. *minder*, matelas.

Comme la racine *mand* signifie aussi, de même que *mad* inebriari, lætari, ce qui s'applique fort bien à l'ivresse bien faisante du sommeil, il faut peut-être rapporter à *mad* l latin *matta*, pour *madta*, natte, *mattarius*, qui couche su une natte.

L'irland. *matta*, cymr. *matras*, angl.-saxon *meatta*, ancie allem. *matta*, etc., viennent peut-être, en partie du moins, d latin.

6) Scr. *lanǵâ*, sommeil (D. P., d'après Wilson).

Irl. *long*, lit.

Ce rapprochement se justifie par le fait que les noms du l et du sommeil sont plus d'une fois les mêmes. L'irl. *long* dé signe aussi une demeure, une maison, et le Dhâtup. donn une racine *laǵ*, *lanǵ*, *lunǵ*, manere, habitare, sens très-rap proché de *quiescere*, *decumbere*, et qui rendrait bien compt des diverses acceptions ci-dessus. Or cette racine, qui n'est pa encore constatée en sanscrit, se retrouve, sous ses deux forme *lanǵ* et *laǵ*, dans l'anc. sl. *leshti* (au prés. *lĕgă*, avec la nasale) decumbere; cf. pol. *lădz*, *lĕgnać*, couver, *lagnanie*, *lăzenie*, ac tion de couver, etc., et dans *lejati*, jacere; cf. *po-lojiti*, *po-la gati*, ponere, d'où *loje*, lectus, etc. Ce fait nous conduit à ratta cher ici tout un groupe européen des noms du lit, dont l

[1] Cela s'explique, comme dans d'autres cas, par le fait que dans le anciens manuscrits le signe de l'aspiration des consonnes est souven omis.

racine est également conservée presque partout, mais où la gutturale varie. Ainsi :

Anc. sl. et russe *loje*, pol. *loże*, boh. *loże*, etc.

Gr. λέκτρον, λαγρός (Hesych.), de λέγομαι, decumbo ; à côté de λέχος, λόχος, rac. λεχ.

Lat. *lectus*.

Irl. *leacht*, de *luighim*, jaceo, recumbo ; par contre, *leagaim*, *leigim*, pono, sterno, indique, par le *g* non aspiré, la perte de la nasale.

Goth. *ligrs*, ags. *leger*, scand. *leg*, anc. all. *legar*, etc., de *ligan* (*lag*, *legun*), jacere, où le *g* répond au χ grec de λόχος, etc.

7) Pers. *dari*, couche, lit. Cf. *bî-dâr*, éveillé, vigilant, exsomnis, *bî-dârî*, vigilance.

Anc. sl. *o-drŭ*, lit, illyr. *o-dar*, boh. *odry*, lit.

La racine est probablement le scr. *drâ*, dormire, d'où *ni-drâ*, *ni-drâṇa*, sommeil, *ni-drâlu*, endormi, etc. Cf. grec δρήθω, δέρθω, δαρθέω, dormir, forme secondaire, ainsi que *dormio*, ancien slave *driemati*, dénominatifs comme l'indique l'analogie du scandin. *draum*, angl. *dream*, anc. allemand *traum*, somnus, etc.

J'ajouterai que c'est aussi à la rac. vêdique *çast*, dormire, que semble se rattacher l'irland. *cuiste*, lit. Le latin *castrum* n'aurait-il signifié à l'origine qu'un lieu de repos et de sommeil ? Comme la racine *çast* s'écrit aussi *sast* et *sas*, je compare également l'irland. *sosa*, *sois* (*sosti ?*), repos, et l'erse *seist*, couche. [1]

[1] Cette racine *çast*, dans Wilson, *to sleep*, *peculiar to the Vedas*, est contestée par Weber (*Beitr.*, 4, 279) et n'est point admise, en effet, par le D. P. Westergaard (*Rad.*, 314) a *sas*, *sañst*, *ças*, *çañst*, dormire, le D. P. seulement *sas*, id. Si la forme avec *ç* est décidé-

§ 272. LE SIÉGE, LA CHAISE ET LE BANC.

1) Le principal nom de la chaise dérive partout de la rac. arienne *sad*, sedere, déjà mentionnée (p. 308 et 347). J'indique brièvement ses diverses formes.

Scr. *sadas*, *sadman*. — Zend *hadis*.

Gr. *ἕδος*, *ἕδρα*, *ἕδρανον*, etc.

Lat. *sedes*, *sedile*, *sella*, pour *sedla*.

Irl.-erse *suidhe*, erse *seidhir*; cymr. *sedd*.

Goth. *sitls*, ags. *setl*, *saetel*, scand. *saeti*, *sess*, anc. allemand *sezal*, etc.

Lith. *sëdimas*, *sóstas*, pour *sodtas*.

Anc. sl. *siedalo*, *siedaniie*, etc., dial. slaves passim.

2) Scr. *vistara*, chaise, siége et couche; de *vi* + *str*, sternere. Cf. p. 346. — Peut-être de la même racine.

Goth. *stôls*, chaise, ags. et scand. *stôl*, anc. all. *stûl*, etc.

Anc. slave *stolŭ*, chaise et table, *stolĭtsĭ*, selle; russe *stúlŭ*, chaise, *stólŭ*, table, etc., etc. — Lith. *stálas*, table.

Irl. *stól*, cymr. *ystawl*, chaise.

Ce groupe européen si compacte pourrait aussi se ramener à la racine *sthâ*, stare, ou *sthal*, firmiter stare, causat. *sthâlay*. Cf. scr. *sthala*, site, monceau, lieu sec élevé artificiellement, tente, etc., et cf. p. 24.

3) Pers. *kûrsî*, kourde *kursi*, chaise. [1]

ment apocryphe, il faut renoncer aux rapprochements avec *cuiste* et *castrum*; mais il ne m'appartenait pas de mettre en doute le dictionnaire de Wilson.

[1] Cf. le scr. *kûrća*, paquet d'herbe ou de paille, employé comme siége. Fick (45) compare le latin *culcita*, coussin. On peut ajouter l'irl. *coilce*, lit; mais *kûrća*, touffe, poignée d'herbe, de plumes, etc., et

Lith. *krase*, *kraséle*, id., *kreslas*, fauteuil; *krastis'*, s'asseoir.

Russe *krésla*, pol. *krzesto*, fauteuil.

Rapprochement douteux.

4) Lat. *scamnum*, siége, banc; dim. *scabellum*.

Ang.-sax. *scemol*, *scamel*, anc. all. *scamal*, banc.

Anc. sl. *skomĭnŭ*, russe *skamiia*, banc.

Lith. *skomia*, table.

D'après Kuhn (Z. S., I, 140), *scamnum* est pour *scabnum*, comme l'indique le diminutif *scabellum*, et appartient à la racine sansc. *skabh*, *skambh* (*skabhnôti*, *skambhatê*), fulcire, comme, à ce dernier verbe, *fulcrum*, lit, sopha.[1] Les formes lithuan.-slaves et germaniques auraient alors perdu le *bh* de *skambh*. Cette étymologie est appuyée par l'irl. *scabhal*, échafaudage, porche, hutte, dont les significations, différentes de *scabellum*, s'expliquent également bien par la rac. *skabh*.

§ 273. LA TABLE.

1) Un seul groupe des noms de la table présente quelque importance au point de vue comparatif.

Lat. *mensa* et *mesa*.[2]

Irl. *meis*, *mias*, erse *mios*, plat; corn. *mius*, table, armor. *meuz*, plat. Cf. irland. *maois*, corbeille, cymr. *mwys* (= *mês*), panier.

aussi barbe et tête, semble encore mieux représenté par l'irl. *cuirc*, *cuircin*, crête, tête, nœud au sommet de la tête (O'R.); en erse *cuircinn*, sorte de coiffure de femmes.

[1] Cf. zend *çkemba*, pilier, de *çkemb* = scr. *skambh*.

[2] In sermone Varronis *mensa mesa* dici solere (Charis. *in Varr.*, IV).

Goth. *mês*, ags. *meose*, *myse*, anc. all. *meas*, *mias*, table. Cf. scand. *meisa*, corbis pabulatoria, et anc. all. *meisa*, cistella.

Russe *misa*, *miska*, terrine ; pol., boh. *misa*, plat ; slov. *mísa*, table.

Alban. *mĕsále*, table, *misú*, plat.

Si l'on compare le scr. *mâñsa*, chair, viande (p. 28), il devient probable que *mensa* et ses corrélatifs ont désigné à l'origine la chair distribuée pour le repas.

2) Le pers. *tabrak*, *tabûk*, table, plat, semble avoir la même racine que le lat. *tabula*, pour *stabula*, cf. *stabulum ;* savoir *sthâ*, ou peut-être *stabh*, *stambh*, stabilire, fulcire. Cf. ang.-sax. *stapel*, *stapul*, anc. all. *staphal*, *staphala*, mensa, fulcrum. Le kourde *stambulii*, grand plat, peut-il être comparé ?

§ 274. RÉCIPIENTS DIVERS, CAISSE, TONNEAU, PANIER, SAC, ET VASES DE TOUTE ESPÈCE.

Je comprends dans cet article la vaste nomenclature des ustensiles de tout genre et de toute matière qui servent à la conservation des solides et des liquides, à leur transport, à leur préparation culinaire, à leur consommation, etc. Il est impossible, en effet, de les séparer au point de vue étymologique, parce que les transitions d'un sens à un autre sont perpétuelles. Les significations primitives restent par cela même souvent obscures, et les rapprochements multipliés qui suivent ne sont donnés en partie qu'à titre de conjectures qui exigeront un nouvel examen.

1) Scr. *kâshṭa*, mesure de capacité, c'est-à-dire récipient

en bois, de *kâshṭa*, pièce de bois, de même que le grec *ξύλον*, *δόρυ*, etc., pour des objets divers de cette matière.

Pers. *kashtî*, bateau, vaisseau, auge, vase, etc., boukhar. *kishtî*, vaisseau; ossète *kushtil*, tonneau.

Gr. *κίστη*, caisse.

Lat. *cista*, *cistula*, *cistella*, *cisterna*.

Irland. *ceis*, *ciseán*,[1] erse *ciosan*, panier (*s* pour *st*); *cisde*, caisse (latin?). Cymr. *cist*, *cistan*, caisse, cabinet, cellule, *cist-faen*, caisse de pierre, monument druidique cellulaire; armor. *kést*, panier.

Ang.-saxon *ciste*, scand. *kista*, *kassi*, ancien allem. *chista*, *chasto*, etc., caisse, termes d'emprunt, à cause du *k* inaltéré.

2) Scr. *kabandha*, *kavandha*, tonne, gros vase ventru, corps sans tête, ventre, nuage; du pron. interr. *ka* et de *bandha*, corps, *quel corps!* Ainsi D. P.

Pers. *kawandah*, *gawandah*, sac à blé, panier à paille, filet en paille tressée pour porter le fumier sec, etc.

Comme nom propre, *Kabandha* désigne le nuage personnifié, le démon qui l'habite et que combat le dieu Indra. Kuhn le retrouve presque intact dans le grec *Κάανθος*, fils de l'Océan, frère de Melia qu'enlève Apollon, contre lequel il lutte et succombe, comme *Kabandha* sous les coups d'Indra. Cf. zend *Kuñda*, *Kavañda*, nom d'un Daêva (Justi, 83).[2]

Le scr. *bandha*, corps, de *badh*, *bandh*, ligare, a fort bien pu, sans le pronom, s'appliquer à un tonneau.[3] Ce double sens,

[1] Irl. † *ceis*, ruche d'abeilles (S. M., III, 433, etc.).

[2] *Die Herabkunft d. Feuers*, etc., p. 134. Il est à remarquer que nous avons ici, en grec, un exemple bien constaté de ces anciens composés avec le pronom interrogatif *ka*, dont l'existence en dehors du sanscrit est encore contestée.

[3] Cf. *bandha*, réservoir (D. P.); goth. *bansti*, *ἀποθήκη* (v. p. 25).

en effet, se reproduit dans le germanique, où l'anglo-saxon *bodig*, angl. *body*, anc. all. *potah*, désignent le corps, tandis que les corrélatifs *byden*, *putin*, *putinna*, allem. mod. *bottich*, *bütte*, signifient tonneau. Cf. erse *bodhaigh*, corps, et *buideal*, irl. *bóid*, *bóide*, tonneau, bouteille, dont la nasale est supprimée devant le *d* non aspiré.

3) Scr. *kumbha*, *kumbhî*, pot, cruche, jarre, urne cinéraire, vase en terre pour la cuisson, vase à mettre le blé, mesure de capacité, *kumbhakâra*, potier, etc. — Le Dhâtup. donne une racine *kumbh*, *kumb*, tegere.

Zend *khumba;* pers. *chumb*, *chub*, *chum*, cruche, jarre, *chumbah*, vase à tenir le blé, *chumbak*, *çhummak*, id., et pot à eau. Boukhar. *chum*, cruche.

Gr. *κύμβος*, *κύμβη*, vase, coupe, canot (*cymba*), *κύμβαλον*, cymbale, le *β* pour *φ* après *μ*; *κῦφος*, *σκύφος*, vase creux.

Irland. *cumaidhe*, vase à boire ;[1] erse *cuman*, seau à traire, l'*m* non aspirée pour *mb*. Cymr. *cwman*, baquet, auge. — Erse *cùb*, espèce de panier, *cùbag*, caisse; le *b* non aspiré pour *mb*. Ici encore le cymr. *cwm* pour *cwmb*, vallée, combe, déjà en gaulois *cumba* (Cf. Glück, *Kelt. Nam.*, 28).

Russe *kúbŭ*, alambic, *kúbokŭ*, bocal, *kubyshka*, cruche, vase ventru ; l'*u* russe fait présumer en ancien slave une forme nasale *kãbŭ;* polon. *kubek*, coupe, *kubel*, seillot.

Lith. *kubilas*, tonneau.

Les corrélatifs germaniques, tels que l'anglo-sax. *cumb*, me-

et l'irl. *baiti*, tonneau (Stokes, *Goid.*², 76), de *basti*. Mais cf. aussi le sansc. *bhâṇḍa*, n., pot, vase, plat, caisse, boîte, etc., sans étymologie dans D. P.

[1] Cf. † *comm*, baratte (S. M., I, 124); † *cummain*, petit panier (Stokes, *Goid.*², 94). De plus, l'armor. *koumm;* vague, en tant que creuse comme un vase.

sure de liquides, angl. *comb*, mesure de capacité, scand. *kumbari*, navis mercatoria, anc. all. *chumph*, cymbus, all. moy. *chumf*, *kump*, vase, coupe, etc., sont des mots d'emprunt, le *k* s'y étant conservé intact.[1]

4) Scr. *kôça*, *kôsha*, récipient en général, enveloppe, tonneau, seau, vase, coupe, caisse, fourreau, coque, calice, scrotum, uterus, etc.; *kôçika*, *kauçikâ*, coupe; *kôshṭha*, grenier, magasin, aussi *kôsha*.

D'après le D. P., la forme *kôça* est la plus ancienne et paraît dériver de la rac. *kuç*, amplecti (Dhâtup.), d'où vient aussi *kukshi*, ventre, zend *kushi*, ventre, cavité.

Pers. *kôs*, timbale, *kôshah*, caisse pour les vêtements, ventre, *kôshish*, vase à tenir le vin; boukhar. *kòseh*, vase; kourde *gòsk*, id.; ossète *kus*, coupe.

Lat. *caucus*.

Lithuan. *kauszas*, vase à boire, grand pochon; diminutif *kauszéle*, *kiauszas*, coque, coquille, *kiausza*, crâne, etc. (Cf. § 148, 1.)

Irland. *cuach* (= *côch*), coupe, gobelet; cymr. *cwch*, canot. Irl. † *cochme*, vase (*Corm. Gl.*, 47).[2]

Armor. *cos*, gousse.

Comme l'*o* slave répond à l'*a* sanscrit, et non à l'*ô*, il faut rapporter à *kaksha* l'ancien slave *koshĭ*, cophinus, lithuanien *kaszus*, etc., ainsi que nous l'avons fait § 266, 2. Mais à la rac. *kuç* appartient sûrement le lithuan. *kuszys*, cunnus; cf.

[1] Cf. cependant l'allem. moderne *humpen*, s'il n'est pas affaibli de *chumph*.

[2] Cf. lat. *cucuma*, vase à cuire, et l'anc. sl. *kokma*, vas quoddam, ainsi que *koukoumarĭ*, poculum, qui rappelle singulièrement notre *coquemar*, suivant Diez, *Wb.*, 2, 20, de l'italien *cogoma* = *cucuma*. Ici, peut-être, le latin *cucumis*, *-meris*, courge, à cause de la ressemblance de forme.

scr. *kukshi*, ventre, ainsi que le grec **κυσός**, **κυσσός**, **κύσ**
anus, cunnus, et **κύστη**, vessie.[1] Après tout, la racine pe
de *kaksha*, *kaç* (?), peut être alliée primitivement à *kuç*.

5) Sanscr. *pâtra*, récipient, vase en général, jarre, co
plat, etc.; *pâtrî*, petit foyer portatif; rac. *pâ*, tueri ou bi
selon les cas.[2]

Pers. *pâtû*, grand pot de terre, *pâtîlah*, pot, chaudron.

Gr. **ποτήρ**, **ποτήριον**, coupe, *πῶμα*, id., rac. *πω*, *πο*, b
(**πίνω**, **πῶθι**, **πέπωκα**); mais il faut rapporter *πῶμα*,
vercle, à *pâ*, tueri. — Cf. *πάτανη*, *πατέλλα*, plat
πατέομαι, je mange, forme augmentée de *πάομαι* = scr
nutrire.[3]

Lat. *patera*, patère, vase de sacrifice, coupe, tasse; *pa*
dimin. *patina*, *patena*, plat (du grec ?), *poculum*, coupe, co
potus, etc., de la rac. *pâ*, bibere.

Irl. *putraicc*, vase, *puitric*, bouteille. Le nom du pot,
póite,[4] cymr. *pot*, vient du latin *potus*, comme le scand.
l'angl. *pot*, etc. — Irland. *pádhal*, seau, cruche; cymr. *p*
poêle à frire, peut-être aussi de *patella*.

Goth. *fôdr*, theca, vagina, pour *fôthr* = *pâtra*, ags. *f*
cophinus, anc. all. *fôtar*, theca, plaustrum, etc., sûremen
pâ, tueri (Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, III, 201).

6) Scr. *pâna*, *pânila*, coupe, vase à boire; *nipâna*, s
traire; rac. *pâ*, bibere, comme ci-dessus.

[1] Cf. anc. sl. *koukshinŭ*, urceus.

[2] Cf. *pitar*, pour *pâtar*, père, le protecteur, et *pâtar*, le buve

[3] Curtius (*Gr. Et.*[2], 199) rattache *πάτανη*, d'où le latin *pat*
πετάννυμι, étendre.

[4] Cf. irl. † *pait*, espèce de vase (Corm., *Gl.*, 138); *pata*,
(O'Clary, *ibid.*).

Cymr. *pan*, coupe, vase creux.[1]

Anc. sl. *pany*, fém., pelvis, *panitsa*, patella, lanx, cisterna; pol. *panew*, *panewka*, poêle.

Lith. *pana*, *pane*, poêle.

Cf. anc. all. *fanari*, espèce de vase (Graff, *Spr. schatz*, III, 526); mais *panna*, ags. et scand. *panna*, etc., patella, sartago, frixorium, probablement du lat. *patina*.

7) Scr. *kaṭhina*, vase à cuire, comme adj. dur. Cf. *kâṭha*, pierre, *kaṭhinî*, craie.

Gr. *κάτανος*, lat. *catinus*, *catillus*, vase à cuire, plat.[2]

Anc. sl. *kotlŭ*, chaudron, russe *kotelŭ*, ill. *kotla*, pol. *kociel*.

Lith. *kátilas*, id.

Le goth. *katils*, ags. *cetel*, *cytel*, scand. *kêtill*, *kati*, ancien all. *chezzil*, *chezzi*, sont empruntés, soit au latin, soit au slave.

8) Scr. *vâsana*, récipient en général, vase, boîte, corbeille, enveloppe, demeure, etc.; rac. *vas*, habitare, et induere sibi. Cf. p. 307.[3]

Lat. *vas*, vase. Cf. *vesica*, scr. *vasti*, vessie et bas-ventre.

Scand. *vasi*, sacculus, loculus, *veski*, pera, bulga.

9) Scr. *ćashaka*, coupe, vase à boire. — Cf. *ćashati*, nourriture (D. P.), das Essen, et rac. *ćash*, edere (Dhâtup.); en pers. *ćashîdan*, goûter.

[1] Stokes rattache ici l'irl. † *án* au pl. *ána*, petite coupe (Corm., *Gl.*, 7), pour *pán*, avec suppression observée plus d'une fois du *p* initial.

[2] Bopp (*Gl. scr.*) rapproche *catinus* de *kaṭhina*, mais le *ṭh* cérébral donne lieu à une objection. Fick (30) recourt à la racine scr. *ćat*=*kat*, signifiant suivant lui : cacher; mais d'après D. P., seulement : se cacher, d'où *ćatin*, adj., qui se tient caché, sens moins approprié pour un vase. Il y ramène aussi *κότυλος*, -*λη*, creux, coupe, en comparant le scr. *ćatvâla*, dans le D. P., creux en terre pour le feu du sacrifice; mais cf. *ćatvara*, place carrée, lieu de sacrifice, de *ćatvar*, quatre.

[3] D'après l'observation de Weber (*Beitr.*, 4, 279), *vas*, habitare, et induere sibi, constituerait deux racines distinctes.

Pers. *ćashm*, coupe; armén. *ģashag*, petite tasse.

Anc. sl. *ćasha*, *ćashitsa*, poculum; russe *ćasha*, pol. *czaszka*, illyr. *cjascja*, boh. *ćeshe*, *ćisse*, id.

Irl. *casc*, *casg*, vase, *cascar*, coupe.

Goth. *kas*, vase, *kasja*, potier, scand. *kêr*, anc. allem. *char*, avec *r* pour *s*, vas, cratera, sinum; termes d'emprunt, du slave (?), à cause du *k* au lieu de *h* qu'il faudrait régulièrement.

Le pers. *kâs*, *kâsah*, kourde *kas*, coupe, gobelet, n'ont sans doute aucun rapport, et correspondent probablement au scr. *kañsa*, coupe, tasse, vase de métal, laiton, dont l'origine est incertaine.

10) Scr. *karka*, *karkarî*, *karkaṭî*, cruche, *karaka*, id., *karôṭa*, bassin; peut-être de *kr̄*, *kar*, effundere, spargere.

Irl. *corc*, *corcán*, grand pot, *crocann*, récipient; *creach*, coupe. Cymr. *crochann*, vase, *cregen*, cruche, *crwc*, baquet.

Anc. slave *krŭćagŭ*, vas fictile, russe *korćága*, grand pot de terre.

Anglo-sax. *crôc*, olla, *crocca*, pot, anc. all. *chruoc*, cruche, mots d'emprunt, à cause du *c* inaltéré.

11) Scr. *bhâģana*, vase en général, pot, coupe, plat; de *bhaģ*, dividere, distribuere.

Irl. *buaigh*, *buaighneach*, coupe (O'R.).[1]

Ancien allem. *bechi*, *bechin*, bassin, *bechar*, coupe; scand. *bikar*, id.

Lith. *békis*, coupe (du germanique).

Russe *boćka*, tonneau, pol. *beszka*, lith. *baszka*, id., le *ģ*, *g*, changé en *ć*, *sz* devant *k* (?).

12) Sanscr. vêd. *saras*, patère, vase du sacrifice (Roth, *Ni-*

[1] Dans Corm., *Gl.*, 21, † *bóge*, *boige*, chaudron, *boge*, petit vase à boire.

rukta, V, 11), *saraka*, vase à boire, et liqueur. Cf. *sara*, *saras*, eau, lac, etc., de *sṛ*, *sar*, se movere, fluere.

Gr. *σορός*, vase funéraire, puis cercueil, pourrait appartenir au scr. *kshar*, effundere, et peut-être colligere, comme le synonyme *kshal* (Dhâtup.). De là *kshâraka*, corbeille pour le poisson, les oiseaux, exactement le grec *σάραξ*, *σάρακος*, corbeille pour les figues. Cf. *σωρός*, monceau.[1]

Irl. *soir*, *soire*, *soireadh*, vase, bouteille, outre, sac.[2]

13) Scr. *pârî*, petite jarre, vase à boire, seau à traire; *pâlî*, pot, chaudière. Probablement de *pṝ*, tueri. Cf. *pâla*, gardien, plus anciennement *pâra*.

Gr. *πήρα*, lat. *pera*, sac, poche, ce qui garde, contient.

Cymr. *pair*, chaudière; irl. *coire*, id., avec *c* pour *p*, comme souvent; à moins que *coire* ne se rattache au scr. *ćaru*, pot, chaudron, et que *pair* ne soit, au contraire, pour *cair*.

14) Sanscr. *palla*, grand panier à blé. Cf. *palli*, maison, place, station.

Gr. *πέλλα*, seau, *πέλλας*, *πέλλις*, *πέλις*, *πελίκη*, plat.

Lat. *pelvis*, plat.[3]

Armor. *pellestr*, *pélestr*, baquet, cuve, semble composé avec *lèstr*, vase. Cf. aussi *bal*, *béol*, cuvier.

Irl. *ballân*, baratte (pour *pallán?*), *baillein*, seau à traire.

Ces rapprochements sont peu sûrs, l'origine de ces mots divers étant également incertaine.

[1] Sur l'osque *sorovom*, ossuarium, cinereum, cf. Corssen, Z. S., 18, p. 199, sqq.

[2] Cf. *Beitr.*, 4, 279, les objections de Weber quant à *saras*, dont le sens propre serait lac, étang. Quand il est dit, dans le Rigvèda, que Indra a bu d'un seul coup trente *saras*, il ne faudrait voir là qu'une métaphore poétique, un exploit à la Gargantua.

[3] Fick (124) compare le scr. *pâlavî*, espèce de vase (D. P.).

15) Scr. *malla, mallaka, mallika*, vase, coupe, vase à huile, gobelet. Cf. *malli*, holding, having (Wilson, *Dict.*), et racine *mal, mall*, tenere (Dhâtup.).

Irl. *mála, máileid*, sac, *milan*, urna (Stokes, *Gl.*, nº 138), *mullán*, seau à traire. — Cymr. *mail*, bassin, vase creux; armor. *mal*, coffre, caisse, malle.

Anglo-sax. *mele*, pot, panier, anc. all. *malaha*, pera.

16) Scr. *kalaça*, vase pour recevoir le *sôma; ćaluka, ćuluka*, espèce de vase.

A l'un ou à l'autre de ces noms d'origine incertaine se rattachent: [1]

Pers. *kalîzah*, coupe.

Gr. *κάλυξ*, id., enveloppe, calice, *κύλιξ*, coupe, *κυλίχνη*, id., *κολεὸς, κουλεὸς*, gaîne.

Lat. *calix, culullus, culigna*, coupe, *culeus, culleus*, outre.

Lith. *kullys, kulle*, outre.

Russe *kulĭ*, sac.[2]

17) Scr. *amatra*, cruche, coupe (de *am*, ire + *tra*, suffixe d'instrument), c'est-à-dire moyen de transport. Cf. scr. *yâna*, véhicule, de *yâ*, ire, avec l'irlandais *ian*, vase.

De la même racine *am* proviennent: pers. *âmus*, grand verre; armén. *aman*, vase.

Gr. *ἄμνιον*, coupe ou vase pour recevoir le sang de la victime. Cf. aussi *ἀμάρα*, canal (?).

Armor. *of*, auge, pour *om* plus ancien; *ofad*, augée.

Scand. *âma*, amphora; anc. all. *ôma*, mod. *ohm*, mesure de capacité.

18) Scr. *ambhṛṇa*, cuve (vêd.), de *ambhas, ambhar*, eau (D.P.).

[1] Cf. Fick (39), à la rac. *kar*, répandre.

[2] Au même groupe se rattache peut-être l'irl. † *cilornn*, urceus (Z.[2], 14, 774), dérivé par le suffixe *rn, arn, ern, urn*.

Pers. *ambâr*, réservoir, magasin, d'où *ambârîdan*, remplir; kourde *ahmbár*, grenier.

Russe *ambárŭ*, illyr. *hambar*, grenier, pol. *wãbòr*, *wēbòr*, grand baquet.

Irl. *ammar*, *omar*, baquet.

Malgré la singulière ressemblance des termes, il faut sans doute séparer le gr. *ἀμφορεύς*, et l'anc. all. *eimbar*, qui appartiennent à *φέρω* et *beran*, et qui reviendront plus loin, nº 24.

19) Scr. *sirâ*, seau, baquet à puiser, vaisseau tubulaire du corps (Wilson).[1]

Siahpôsh *siri*, poṭ, vase.

Russe *siréna*, chaudière.

Gr. *σῖρος*, *σειρός*, lat. *sīrus*, silo, fosse pour conserver le blé.

Ce dernier nom est donné, par les anciens, comme barbare. L'usage des silos était commun à plusieurs peuples. Varron et Pline l'indiquent comme propre à la Cappadoce et à la Thrace, et Quinte-Curce l'attribue aux habitants de la Bactriane.[2] D'après Tacite (*Germ.*, 16), les Germains employaient le même procédé. Les termes comparés ci-dessus, et auxquels on peut ajouter l'armén. *shirim*, fosse, tombe, font présumer que le nom et la chose avaient une origine arienne, et que, dans le principe, le silo ne consistait qu'en un gros vase enfoui sous le sol.

20) Scr. *dṛti*, outre, c'est-à-dire peau, cuir, rac. *dṝ*, *dar*, findere.

Gr. *δορός*, id., et peau = *δέρμα*, de *δέρω*.

21) Scr. *ukhâ*, casserolle, vase à cuire.

[1] D'après le D. P., canal, veine, mais non vase à puiser.

[2] Varro, *De re rust.*, I, 57; Plin., *H. N.*, 18, 30; Q. Curt., *Hist. Alex.*, 7, 4, 24.

Lat. *auxilla*, dimin. de *aula*, *olla*, d'après Festus (Pott, *Et. F.*, II, 280).

22) Scr. *tulâ*, vase, coupe de balance, etc.; rac. *tul*, tollere.

Irl. *tulán*, chaudron.

23) Sanscr. *añsadhrî*, vase à cuire (? *sic* D. P.), de *añsa*, épaule, et de *dhra*, qui tient, porte, c'est-à-dire vase à *anses*.

Je ne cite ce nom que pour le mot *añsa*, parfaitement conservé dans le lat. *ansa*, lith. *asà*, lett. *ósa*, anc. all. *ense*, anse, primitivement *épaule* du vase. Le goth. *amsa* a gardé le sens propre.

24) Pers. *barn*, *barnî*, *baranî*, grand vase, coupe de terre ou de métal; rac. *bar* (*burdan*) = sanscr. *bhṝ*, ferre. Cf. *kabârah*, coupe, composé avec le pronom *ka*, comme *kawandah*; v. nº 2.

Gr. φέρνιον, φέρμιον, φορμός, panier, corbeille, mesure de grains; de φέρω. Cf. φέρετρον, feretrum, litière, et ἀμφορεύς, amphora, de ἀνα-φέρω.

Irland. *bruin*, grand pot, et ventre.[1] Cf. *brú*, ventre, de *beir*, porter.[2]

Armor. *baraz*, baquet à anses, *baratte*.

Anc. all. *piril*, *biril*, ancien saxon *biril*, corbeille, de *beran*, porter. Cf. les composés *eimbar*, *einbar*; ags. *amber*, de *an-ber*, et *zwibar*, gerula, tina; all. mod. *eimer*, *zuber*, baquet à une ou à deux anses (?), sans rapport avec *amphora*; peut-être aussi anc. all. *sumbar*, calathus.

25) Pers. *lagân*, pot à eau, *lagan*, bassin; kourde *laghen*, vase; armén. *lagan*, bassin.

[1] *Bruinioch* = *mias*, lanx (Stokes, *Goid.*[2], 76; Duil Laithne, nº74).

[2] L'irl. *tunna*, *tonna*, tonneau, etc., semble de même se lier au scr. *tunda*, *tundi*, ventre. Cf. lat. *uter* et *uterus*.

Gr. λάγηνος, λάγυνος, bouteille; lat. *lagena*, dimin. *laguncula*.

Irl. *long*, vase, coupe. Cf. *lag*, *log*, *lagán*, cavité, creux.

Cymr. *llogell*, réceptacle, poche, case, etc.

All. moy. *legel*; mod. *lägel*, tonneau.

Anc. slave *lagvitsa*, poculum, laguncula; russe *lagunŭ*, boîte à graisse pour les chars; pol. *lagiew*, petit tonneau, bouteille, etc.

La racine reste incertaine.

26) Pers. *tashtah*, plat, panier, *tast*, *tâs*, coupe, tasse, *tasht*, bassin. Cf. zend *tâçta*, façonné, fabriqué, de *tash* = sanscr. *taksh*, fabricari.

Lat. *testa*, vase de terre, brique, etc., de *texo*.

Anc. all. *dehil*, testa, de *dâha*, ags. *thô*, goth. *thahô*, l'argile qui se façonne; rac. *thah*, *thahs*; cf. p. 152, 169 et suiv.

Lith. *tisztas*, grand panier de joncs tressés; cf. *taszyti*, former, tailler, etc.

27) Pers. *satl*, coupe à anses, grand chaudron; *sital*, réservoir.

Lat. *situla*, seau, vase à eau.

Irl. moy. *sitheal*, coupe, bol (Stokes, *Gl.*, n° 241).

Cymr. *hidl*, filtre, passoire (?).

28) Pers. *sâbal*, espèce de panier pour le transport.

Irl. *sabhail*, grenier, primitivement peut-être, grand panier à grains.

29) Pers. *dol*, *dôlah*, baquet, seau à traire. Cf. *dûlah*, ventre.

Lat. *dolium*, tonneau, que Fick rapporte à la rac. *dhar*.

Ancien sl. et russe *delva*, id.

30) Kourde *had* (*h* fort), tonneau. Cf. pers. *kad*, *kadah*, caveau, cave, tanière, magasin, souterrain.

Gr. *κάδος*, tonneau, baquet; latin *cadus*.

Cymr. *cod*, poche; erse *cùdainn*, tonneau; irl. *cuad*, *-dh*, coupe de bois (O'R. et D. Laith. nº 73).

Lith. *kodis*, cruche, cuve.

Anc. sl. et russe *kadĭ*, cuve, baquet; russe *kadka*; pol. *kadz*, *kadka*, id., etc.

L'origine de ce groupe est d'autant plus incertaine que l'on trouve en hébreu *kad* pour urne, vase à puiser et à porter l'eau, lequel toutefois n'a pas d'étymologie sémitique. Le scr. *kaḍatra*, espèce de vase, paraît correspondre à *kalatra;* cf. *κάλαθος*, corbeille tressée (?), sans rapport avec *κάδος*, etc.[1]

[1] Ces trente rapprochements, dont plusieurs restent douteux, peuvent être encore augmentés et j'en fais suivre quelques-uns qui paraissent assez sûrs. Ainsi :

Scr. *ćaru*, pot, chaudron; *ćaluka*, espèce de vase. — Anc. sl. *ćara*, *ćarŭka*, poculum, russe *ćara*, pol. *czara*; gr. *κάλυξ*, *-υκος*, etc. (v. nº 16); irl. † *coire*, chaudron, mais cf. nº 13; ags. *hver*, scand. *hverr*, chaudron, vase.

Scr. *dhâkâ*, récipient, de *dhâ*, poser, tenir, porter, etc. — Grec *θήκη*, id., gaîne, bourse, bière, etc., de la rac. *θε*, *τίθημι* (Fick, 100).

Scr. *dhâraka*, récipient, cruche à eau, de *dhar*, porter, tenir. — Grec *θώραξ*, *-ακος*, thorax, cuirasse (Fick, 102); dans Aristophane, aussi une espèce de coupe.

Scr. *gôlâ*, cruche ronde, et aussi boule. — Grec *γαῦλος*, et *γαυλός*, vase rond, cuvier, espèce de navire. Cf. scr. *gula*, *gulî*, balle, boule; scand. *kula*, id. (Fick, 65).

Scr. *kûpa*, creux, cavité; fontaine, puits; creux qui garde l'eau dans le lit d'une rivière à sec; outre pour l'huile; *kupî*, bouteille. Cf. p. 344, et ajoutez l'anc. sl. *koupa*, poculum (Mikl., *Lex.*, 322).

Grec *κέρνος*, *-νον*, grand plat pour les sacrifices. — Irl. † *cern*, plat (O'Dav., *Gl.*, 64), *cernine*, plur. dimin. (Corm., *Gl.*, 37); anc. slave *krina*, *-nŭ*, modius, *krinitsa*, catinus, olla, urna; russe *krinka*, plat, tasse, etc.; scand. *hverna*, pot, écuelle. Curtius (*Gr. Et.*[3], 141) rattache *κέρνος* à *κέραμος*, terra coctilis, et à la rac. scr. *çar*, *çrâ*, cuire. Cf. le partic. *çrâṇa*, cuit. Fick (38), avec moins de probabilité, compare

§ 275. NOTE SUR L'EMPLOI DU VERRE.

Les rapprochements qui précèdent, et que j'ai limités aux analogies observables entre l'Orient et l'Occident, sont loin sans doute d'être complets, et les langues européennes comparées entre elles en fourniraient encore une riche moisson. Ils suffisent cependant à prouver que les anciens Aryas possédaient une grande variété de récipients et de vases de tout genre, en terre cuite, en bois, en cuir, et sûrement aussi en métal. Sur ce dernier point, il est vrai, la comparaison des noms ne nous donne pas de certitude, parce que ceux qui expriment la matière dont le vase était fait, comme le sanscrit *lâuhabhû*, *lâuhâtman*, chaudière, de *lôha*, fer, le gr. χαλκίον de χαλκός, le russe *miednitsa*, id., de *miedĭ*, cuivre, etc., diffèrent dans les langues particulières. Le zend *ayañha*, vase d'airain, ressemble bien au latin *aenum*, *ahenum*, mais ces mots peuvent s'être formés indépendamment l'un de l'autre, le premier de *ayañh* = scr. *ayas*, le second de *aes*, et il ne reste de certain que l'analogie de nom du métal même. Comme on ne saurait douter, toutefois, que les anciens Aryas n'aient connu et employé plusieurs métaux, il est plus que probable qu'ils les ont appliqués aussi à la confection de vases divers.

Une question plus obscure est celle de savoir s'ils ont connu et mis en œuvre le verre, que les Egyptiens, comme on le sait, possédaient déjà à une époque très-reculée. Les noms du

le sansc. *karaka*, cruche (Cf. nº 10), *karanka*, crâne, et y rapporte aussi κράνος, goth. *hvairnei*, anc. all. *hirni*.

verre diffèrent trop dans les branches de la famille pour qu'aucun d'eux puisse être considéré avec sûreté comme proethnique. Les observations qui suivent ne sont pas de nature à dissiper les doutes à cet égard.

Le scr. *sikshya*, verre, cristal, peut-être de *sić*, spargere, rigare (cf. *sikatâ*, sable), paraît bien se retrouver, peut-être par transmission, dans le persan *shîshah*, verre et vase de verre, flacon, coupe; cf. *sîch* et *sayka*, coupe, et le kourde *scùsca*, verre (Garzoni). Le *ksh* serait devenu *sh* comme dans *tash*, pour *taksh*, etc. Or, on trouve aussi le synonyme *shishlah*, pour *shikshlah*, et cette forme se rapproche beaucoup de l'anc. sl. *stiklo*, vitrum, d'où *stĭklěnŭ*, vitreus, *stiklěnitsa*, poculum, russe *steklo*, etc., lithuan. *stiklas*, verre et coupe, terme qui a passé dans le goth. *stikls*, anc. all. *stechal*, coupe de verre. Le *t* intercalé semble être inorganique (*stĭklo* serait pour *sĭklo*) et il disparaît, en effet, dans plusieurs dialectes slaves, comme le pol. *zklo*, le boh. *sklo*, le slovaque *sklén*, etc. Cependant, même en admettant un rapport réel, il resterait à savoir si ce nom du verre ne serait point venu aux Slaves du persan à une époque postérieure à la séparation.

Une autre coïncidence à noter, bien que trop isolée pour être sûre, est celle du pers. *mînû*, verre blanc ou bleu, *mînâ*, verre à boire, verroterie, émail, vitriol, bleu, etc., avec l'irl. *mionn*, verre (O'R.).

Enfin, le lat. *vĭtrum*, d'ailleurs sans analogue, car le cymr. *gwydr* en provient sans doute, semble trouver son étymologie probable dans le scr. *vîdhra*, clair, pur, de *vi* intensitif et de *idh*, accendere. Cf. *iddha*, enflammé et pur, et *idhra* dans *agnîdhra*, suivant le D. P., pour *iddhra*, et *idhtra*. D'après cela, *vîdhra*, clair, pur, tiendrait lieu de *vi-idh-tra*, et *vĭtrum*

serait contracté de *vīdtrum*. Je dois ajouter, cependant, que Bopp (*Verg. Gr.*, III, 197) rapporte *vītrum* à *video*.[1]

Tout cela, je le répète, ne suffit pas à constituer une preuve décisive pour l'ancienne possession du verre, et ne fournit que des présomptions fort hypothétiques.

§ 276. USTENSILES DOMESTIQUES DIVERS.

Je fais suivre encore quelques noms des objets mobiliers qui paraissent avoir fait partie d'un ancien ménage arien. Il ne faut pas s'attendre à y retrouver tous ceux qui nous sont devenus nécessaires, mais qui ne l'étaient pas aux temps primitifs. D'ailleurs, bien des anciens termes doivent s'être perdus, et on ne peut espérer mieux que des indications fort incomplètes.

A)-Le balai.

1) Scr. *avaskaraka*, balai, brosse (Wilson),[2] *avaskara*, balayures, ordures, aussi *avakara*, et *apaskara*, de *ava* (*avas*), et *apa* + *kṝ*, *kar*, dispergere. Cf. *bahukarî*, balai, multum spar-

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 274) décompose *vīdhra* en *vi-idh-ra*, proprement chaud. Le D. P. ne donne que le sens de clair, et compare le sl. *vedro*, serenitas, ainsi que *αἴθρη*, mais sans parler de *vītrum*, que Weber non plus n'en rapproche pas. Fick (189) compare le scr. *vithura*, en lui donnant le sens de fragile ; mais le D. P. n'a que les acceptions de vacillant, oscillant, instable, de *vyath*, trembler. Fick, comme avant lui Curtius (*Gr. Et.*[2], 528), rapproche de *vitrum* le gr. *ἄϊτυρον* = *ὕαλος* (Hesych.); pour *ἀ-ϝιτυρον* = scr. *vithura*, mais Schmidt (Z. S., 9, 398) y voit une fausse lecture pour *λίγυρον*, ce que Curtius ne regarde pas comme prouvé.

[2] Le D. P. ne donne pas cette acception.

gens. L'*s* intercalée peut appartenir à la préposition préfixe *avas*, en bas, sous (D. P.), ou être ajoutée par euphonie, comme dans *apaskara*, de *apa* + *kar*, ou enfin être un reste d'une forme *skar* de la rac. *kar*, dont on trouve des traces ailleurs. Cf. la rac. german. *skar*, *skir*, *skur*, scindere, radere (separare), lith. *skirti*, diviser, séparer, irl. *scaraim*, id. (dans Z.², 239, *etarscartha*, separationis, 416, *noscarinn*, separabam me), le gr. **σκώρ**, excrementum, gén. **σκατός**, thème **σκαρτ**, lat. *stercus* pour *scertus*, etc.

A la forme *kar* se rattache le grec **κόρος**, **κόρηθρον**, balai, **κόρημα**, balayures, **κορέω**, balayer.

A *skar*, l'irl. moyen *escart*, gl. scupa (scopae ?), balai, ou peut-être stupa, étoupe, = erse *eascart* (Stokes, *Gl.*, nº 254). — L'anc. all. *cherjan*, *kerjan*, mod. *kehren*, balayer, *kehricht*, balayures, paraît également provenir de *skerjan*, le *ch*, *k*, s'étant maintenu sous l'influence de l'*s* supprimée plus tard.

2) Pers. *shârûf*, balai.

Gr. **σάρος**, **σάρωθρον**, id., **σάρμα**, balayures, de **σαίρω**, balayer, nettoyer, **σαρόω**, id. Cf. lat. *sario*, *sarrio*, sarcler, nettoyer le sol.

Russe *sórŭ*, balayures, ordures, *sorítĭ*, remplir de balayures, etc. Pol. *szòr*, *szur*, détritus, alluvion, *szorować*, frotter, nettoyer.

Lith. *szlotà*, balai, *szlóti*, balayer.

La racine commune de ce groupe se reconnaît dans le scr. *kshar*, dimittere, relinquere, effundere, = *kshal*, abluere, puis verrere, abstergere. Cf. persan *sharîdan*, couler et verser, *shâr*, flux, etc. Comme le *ksh* sanscrit est plus d'une fois représenté par *sk*, on peut comparer l'ancien allem. *scioran*, *scôr*, *scurun*, trudere, impellere, d'où *scora*, pelle, all. moderne *scheuern*, nettoyer, frotter, anglais *to scour*, etc. On peut

même présumer une affinité primitive de *kshar*, avec le *skar*, de l'article qui précède.

3) Lat. *scopæ* (pl.), *scopula*, balai, de *scopa*, brin, petite branche.

Irl. erse *scuab*, *sguab*, balai; cymr. *ysgub:*

Cf. goth. *skuft;* anc. all. *scuft*, *scufi*, chevelure; allem. mod. *schopf*, bouquet, crête, queue, etc.;. pol. *czub*, touffe, crête, plumet, *czupryna*, touffe de cheveux, *czubać*, arracher, cueillir; lith. *czópti*, prendre, saisir, *czupoti*, toucher, *czupikkas*, touffe de cheveux, etc.

Le corrélatif sanscrit me semble se trouver dans *kshupa*, *kshumpa*, *ćhupa*, buisson, sens qui se rapproche beaucoup des acceptions de balai, touffe, plumet, bouquet. La racine *ćhup*, tangere (Dhâtup.), (= lith. *czupoti*) et peut-être capere, carpere, comme le lith. *czópti* et le pol. *czubać*, donnerait pour sens primitif ce qui est cueilli, saisi, réuni.[1]

B) Le tamis, le filtre.

Les noms de ces deux ustensiles se confondent souvent, bien que l'un s'emploie pour les substances sèches et l'autre pour les liquides.

1) Un groupe étendu, mais exclusivement européen, se compose des termes suivants.

Gr. *σηλία*, *σῆστρον*, tamis; *σήθω*, tamiser, forme augmentée par *θω*, de *σάω*, *σείω*, secouer, agiter ; *ὑποσείω*, tamiser.

Irl. *síothlán*, *síothlóg*, filtre; *síothlaighim*, filtrer; par contraction *síolánaim*, id., et *síolachán*, filtre, — formes dérivées

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 280) propose la racine *kshubh*, trembler, osciller.

sans doute d'un thème plus simple *síothal*, *síthal* = cy
hidl, filtre et tamis, d'où *hidlaw*, filtrer, etc.

Ags. *sibi*, *syfe*, anc. sax. *sef*, anc. all. *sib*, tamis. — De l
cymrique *syfa*. — La nature du suffixe de dérivation r
obscure.

Lith. *sëtas*, tamis, *sijoti*, tamiser.

Russe *sito*, pol. *sito*, boh. *sjto*, etc.

La racine commune, conservée par le grec, est sûren
identique à celle qui exprime l'action de semer (Cf. p. 1
L'anc. allem. *sîhan*, colare, *sîha*, colum; scand. *sya*, id., et
sigti, tamis, semblent se rapporter au scr. *sić*, *sîk*, sparg
effundere (Cf. p. 157).

2) Scr. *ćâlanî*, tamis, de *ćal*, vacillare, au causat. *ćá*
commovere, concutere. Cf. *ćâlana*, oscillation, et pers. *calî*
mouvoir, *ćalćal*, instabilité, etc.

Lat. *colum*, filtre; *colo*, filtrer.

Alban. *kuloig*, id.

Le pers. *pâl*, tamis et filtre (Cf. p. 157), se rattache p
être à cette série par le changement de *k*, *ć*, en *p*, dan
zend, etc.

3) Pers. *ćać*, tamis. — Cf. scr. *ćanć*, tremere, et *kak*, *k*
vacillare (Dhâtup.); goth. *hahan*, pendere; russe *kaćatĭ*, b
ler, secouer, etc.

Cymr. *gogr*, tamis, de *gogi*, agiter, secouer, pour *co*
cocr (?).

Irl. *coignean* et *sgoignean*, tamis, *caigne*, van, *scág*
scogaire, filtre, de *scagain*, *sgagaim*, filtrer, passer et van
Cf., cependant, le sanscrit *khaǵ*, *khanǵ* et ses analo
(V. p. 44).

C) La lampe.

Aucun nom proethnique de la lampe ou du flambeau ne paraît s'être conservé, et, sauf ceux qui ont passé d'une langue à une autre, les différences sont partout complètes. Ce qu'il y a de singulier pour un objet aussi simple, et sans doute d'un emploi très-primitif, c'est de voir ses noms grecs et latins, non-seulement se transmettre au reste de l'Europe, mais retourner parfois dans l'Orient, ce qui indique que les lampes ont dû être portées au loin comme articles de commerce. C'est ainsi que le gr. **λαμπάς**, **λαμπτήρ**, de **λάμπω**, briller, peut-être allié au scr. *limp*, urere et ungere, cf. *limpidus*, etc., a passé au lat. *lampas*, au scand. *lampi*, à l'anc. all. *lampili*, au lith. *lampà*, *lempe*, au pol. *lampa*, etc., et aussi à l'arménien *ghamp* = *lamp*. C'est ainsi encore que le latin *candela*, de *candeo* (Cf. scr. *ćand*, lucere, etc.), d'où l'irl. *caindeal*, le cymr. *canwyl*, l'armor. *kantol*, l'anglo-sax. *candel*, etc., se retrouve également dans l'armén. *kanthegh*, et même dans le kourde *kandil*, lampe.

Il est certain, cependant, que les anciens Aryas ont dû savoir s'éclairer dans l'intérieur de leurs maisons, et il faut admettre que les premiers noms de la lampe ont été remplacés plus tard. A défaut d'analogies directes, on pourrait peut-être rapprocher le scr. *daçâ*, mèche de lampe, proprement frange, fil qui dépasse le bord d'une étoffe, de l'anc. all. *tâht*, *dâht*, all. mod. *docht*, mèche; toutefois l'irrégularité du *t* ou *d* pour *d* qui exigerait *z*, et la comparaison du scand. *thâttr*, filum funis, rendent plus probable un rapport avec le persan

tâchtan, filer, tordre, *tâchtah*, tordu, etc. Cf. sanscrit *taksh*, *texo*, etc. (V. p. 223.)[1]

D) *La cuiller.*

Pers. *ćam*, *ćumćah*, cuiller.

Russe *ćumićŭ*, *ćumićka*, id., pochon.

Je ne sais si ce mot russe se retrouve dans d'autres dialectes slaves, et s'il ne vient pas du persan. Ce dernier dérive de *ćamidan*, boire, d'où *ćamân*, *ćamanah*, coupe, gobelet. Cf. sanscrit *ćam*, *ćamasa*, coupe, *ćamû*, bassin pour recevoir le sôma, etc.

Aucun autre nom de la cuiller ne donne lieu à des comparaisons.

Ceux de la fourchette se rattachent, partout où ils existent, à ceux de la fourche. Cf. p. 140 et seqq.

Pour le couteau, cf. p. 177 et seqq.

Pour le soufflet, cf. p. 189 et seqq.

ARTICLE V.

§ 277. LE VILLAGE ET LA VILLE.

D'après ce que nous pouvons présumer déjà par tout ce qui précède, et ce qui deviendra plus évident quand nous aborderons l'organisation sociale, les anciens Aryas doivent avoir eu des centres de population plus ou moins considérables. Ce qu'il

[1] Grassmann (Z. S., 12, 125) rapporte *tâht*, *dâht*, à *dah*, brûler; mais la concordance des consonnes fait également défaut.

est plus difficile de savoir, c'est quel degré de développement ils avaient atteint, et si, à côté des villages ou des bourgades, il existait des villes proprement dites. Les termes proethniques qui se sont conservés, et qui ont suivi sans doute les phases graduelles d'accroissement des populations, nous laissent par cela même dans l'incertitude, car on les voit passer facilement d'un sens plus restreint à des acceptions plus étendues. Le nom de la maison, ou de la demeure, devient celui du village et de la ville, et nulle part il ne semble y avoir de limite bien précise. L'examen de ces noms montrera ce que l'on peut conjecturer à cet égard.

1) A la p. 308, j'ai comparé les corrélatifs du scr. *vêça*, maison, venant de *viç*, intrare, considere. Le subst. *viç*, f., identique à la racine, a eu sans doute primitivement le même sens, mais, dans les Vêdas, il désigne la famille, et, au pluriel, les hommes, comme réunion des familles.[1] En zend *viç*, *vîç*, réunit les acceptions de maison, de hameau et de clan. Je reviendrai plus tard sur ces mots importants pour l'histoire de l'ancienne organisation sociale. Je me borne à remarquer ici que, dans toutes les langues européennes, à l'exception du grec *οἶκος* = *vêça*, c'est le sens plus étendu de village qui prévaut exclusivement, ce qui ne laisse aucun doute sur son emploi au temps de l'unité.

2) Des transitions analogues se montrent dans les noms dérivés de la rac. *vas*, habitare (Cf. p. 307). A côté de ceux qui désignent la maison, on trouve en sanscrit, pour le village, *âvasatha*, et, avec d'autres préfixes, *upa*, *-ni*, *-prati*, *-sañvasatha*, qui ne signifient en réalité que demeure, établissement, habitation commune, etc. J'ai mentionné déjà, d'après Pott, comme

[1] D. P. *viç*, commune, petite division du peuple, puis race, nation.

se rattachant à la même racine, le gr. *οἴη*, village, pour *Fοσιη*, et avec plus de certitude encore, le gr. *ἄστυ*, ville, pour *Fαστυ*. Il faut remarquer toutefois que le scr. *vâstu*, qui y répond de tout point, ne signifie que maison, demeure, établissement d'une famille (D. P.).

3) Le scr. *grâma*, village, et, en général, lieu habité, habitants d'une commune, puis troupe, multitude, n'a pas d'étymologie connue. De là proviennent *grâmaka*, village, *grâmatâ*, réunion de villages, *grâmin*, villageois, *grâmika*, chef de village, etc., ainsi qu'une foule de composés divers. — Siahpôsh *gram*, id. — Le pers. *gâm*, village, s'y rattache probablement.

Ce terme n'est pas étranger aux langues européennes, où ses analogues expriment surtout la notion d'amas, de multitude, qui est peut-être la primitive. Ainsi l'anc. sl. *gramada*, *gramota*, acervus, cumulus; russe *gromáda*, grande quantité, masse en général; mais en polonais *gromada*, la multitude, le grand nombre, en parlant des hommes, et aussi l'ensemble des habitants d'un village, la commune, ce qui se rapproche tout à fait de *grâma*. De là *gromadzić*, rassembler, réunir, surtout des personnes, rarement des choses inanimées, comme, en sanscrit, *grâmay* (dénomin.), vocare, convocare.[1] Cf. lithuan. *grumádas*, assemblée, société. — Je compare également l'irl. erse *gramhaisg*, profanum vulgus, rudissimorum consociatio, l'angl. *mob*, la foule, la tourbe, etc. On peut conclure de ces analogies que *grâma* est bien un nom proethnique du village et de la commune.

4) Le scr. *pur*, f., *pura*, n., *purî*, f., désigne plus spécia-

[1] D'après le sens de *vocare*, on pourrait supposer une racine *gram*, strepere, d'où *grâma*, multitude, etc., du bruit confus. Cf. anc. slave *gromŭ*, tonitru, *grŭmieti*, tonare, etc., cymr. *grwm*, murmure, grondement, irl. *gromhach*, babillard, etc.

lement une grande ville, une ville forte, mais, au neutre, *puram*, il a aussi le sens de maison. La racine est la même que celle de *puru*, multus, savoir *pṝ*, implere, ce qui implique la notion primitive de lieu rempli d'habitants, mais sans limite de quantité. Il n'est donc pas certain que ces termes aient été appliqués dès le principe à une grande ville, bien que cette acception soit celle du gr. πόλις, qui est dans le même rapport avec *purî* que πολύς avec *puru*, *pulu*. Le lith. *pillis*, château (Cf. *pilti*, *pillu*, remplir, et le nom de la ville *Pillawa*), ainsi que le cymr. *pill*, forteresse, ont des significations plus restreintes. Il en est de même du cymr. *plwy*, *plwyf*, *plwydd*, armor. *ploué*, village, commune, qui se rattachent sans doute également à ce groupe.

5) Au pers. *gird*, ville, et cercle, circuit, répond l'anc. sl. *gradŭ*, russe *gorodŭ*, etc., urbs, et le goth. *gards*, maison, etc. J'ai exposé déjà, p. 341 et seqq., les difficultés étymologiques que présentent ces termes et leurs nombreux attenants, et je renvoie le lecteur à ce paragraphe. Il est fort probable que ce sens primitif a été celui d'enceinte, comme pour l'irland. *dún*, anglo-saxon *tún*, etc. (Cf. p. 313.)

6) On a rapproché depuis longtemps du gr. κώμη, village, le goth. *haims*, ags. *hâm*, scand. et ancien allem. *heim*, d'où notre mot *hameau*, ainsi que le lith. *kaimas*, *kēmas*, village. La racine grecque est *kī*, dans κεῖμαι = sanscr. *çî*, quiescere. Cf. κῶμα, sommeil, κοιμάω, κοίτη, et les noms du lit (p. 346) et de la chambre (p. 328). — Le village désignait ainsi le lieu du repos.

7) Un autre groupe européen comprend les noms suivants :

Goth. *thaurp*, vicus, ags. *dhorpe*, scand. *thorp*, anc. allem. *dorf*, etc.

Irl. *treabh*, famille, clan; *treabhur*, race, lignage, *treabhtha*, village. Cf. anc. irl. *atrab*, possessio, domicilium (Z.[2], 224), *atreba*, habitat, possidet (410, 866).

Cymr. *treb*, vicus, *tref*, *tre*, id., demeure, ville.

Lith. *troba*, maison.

Ebel compare également le latin *tribus*, ombr. *trifu*, *trefu* pour *treifu* (?) (Z. S., VI, 422). Le scr. *trapâ*, famille, probablement de *tṛp*, *tarp*, gaudere, exhilarare, (cf. τέρπω, τάρπω) me paraît être le corrélatif de ces mots européens, dont il concilie les acceptions diverses, possession, c'est-à-dire jouissance, famille, maison, village, tribu.

On voit, en résumé, par quelles transitions ont passé les noms du village et de la ville. La question est de savoir si ces transitions s'étaient accomplies déjà avant la dispersion des Aryas. D'après les seules données linguistiques, on peut l'affirmer avec certitude pour deux au moins des noms du village, et avec probabilité pour celui de la ville.

§ 278. RUES, ROUTES, PONTS.

Du moment qu'il existait chez les anciens Aryas des centres de population, villages ou villes, il devait aussi y avoir des rues et des routes pour la circulation intérieure et extérieure, et des ponts sur les cours d'eau. A ce dernier égard, la comparaison des langues nous laisse en défaut, car les noms du pont diffèrent partout complétement entre l'Orient et l'Occident. Ceux des routes, des rues et des chemins présentent par contre des analogies assez nombreuses, mais nous laissent le plus souvent douter s'il s'agit de constructions faites avec art

ou de simples chemins de piétons, attendu qu'ils se rattachent à des racines exprimant le mouvement en général. C'est le cas, par exemple, pour les termes suivants.

1) Scr. *path*, *patha*, *pathin*, *pathyâ*, *panthan*, etc., de *path*, *panth*, ire, proficisci (Dhâtup.). Zend *pathan*.

Ossète *fandag*, route.

Gr. *πάτος*, chemin, sentier; *πατέω*, fouler, marcher; puis aussi *πόντος*, la mer, comme voie, en scr. *pâthis*, anc. saxon *fâthi*, etc. (Cf. t. I, p. 136.)

Lat. *pons*, *pontis*, proprement voie. [1]

Anc. sl. *pătĭ*, russe *putĭ*, illyr. *put*, via.

Anglo-sax. *padh*, ancien allem. *phad*, semita; le *p* conservé irrégulièrement.

2) Scr. *gati*, route, chemin; de *gam*, ire.

Zend *gâtu*, via, locus.

Goth. *gatvô*, rue, scand. *gata*, ancien all. *gazza*, id., anglo-sax. *geat*, porte. Les deux consonnes sont irrégulières. La rac. est *gaggan*, ire, réduplication de *gam*, comme *ǵangâmi*.

Anc. sl. *gatĭ*, via in paludibus (Dobr., *Instit.*, p. 102); agger (Mikl., *Lex.*), néo-sl. *gat*, canalis, *gata*, pons vimineus.

3) Scr. *kalaha*, chemin (Wilson); rac. *kal (kâlayati)*, agere, ferre, ire.

Gr. *κέλευθος*, chemin.

Lat. *callis*, rue.

Irl. *caill*, sentier.

Lith. *kélias*, *kelys*, chemin.

4) Scr. *saraṇi*, route; de *sṛ*, *sar*, ire.

Cymr. *sarn*, route pavée, s'il n'est pas pour *starn* = scr. *staraṇa*, stratum.

[1] Kuhn (Z. S., 4. 75) rapproche *pontifex* du sanscrit vêdique *pathikṛt*, celui qui prépare les voies, surnom du dieu Agni.

Ces noms, et d'autres que je laisse de côté, ne nous apprennent rien sur la nature des routes au temps de l'unité. Nous savons cependant qu'il y avait alors des chars, et cela suppose presque nécessairement des voies de communication établies avec une certaine solidité. Or, c'est là ce dont témoignent encore deux anciens noms de la route qui s'accordent entre le sanscrit et quelques langues européennes, en se rattachant de part et d'autre à ceux du char. Ainsi:

5) Scr. *vaha*, route, de *vah*, vehere, ferre, ce qui ne peut guère s'entendre de simples piétons, mais de véhicules. Cf. *vaha*, *vahya*, *vahana*, char, et p. 143.

Lat. *veha*, *vea*, pour *via*, dans la langue rustique (Varr., I, 2, 14). Cf. *vehēla*, *vehiculum*.[1]

Goth. *vigs*, via, scand. *vegr*, ags., anc. allem. *weg*, etc., de *vigan*, *vag*, *vegun* = scr. *vah*. — Cf. ags. *waegen*, anc. allem. *wagan*, etc., char (l. cit.).

Erse *uigh* (?), iter, via.

6) Scr. *rathya*, grande route, route carrossable, de *ratha*, char.

Irl. *raite* (O'R.) (*raithe?*), plur., routes, chemins; erse *rathad*, via, iter. — Irl. *rodh*, id.

Cymr. *rhawd* = *rhâd*, id.

Cf., § 200, pour les noms du char et de la roue. Il ne faudrait pas comparer le français *route*, qui vient de *rupta (via)*. L'anglais *road*, qui manque en anglo-saxon, semble emprunté au cymrique plutôt qu'au français.

[1] Mais cf. aussi le zend *vya*, f., chemin suivant Justi (288), de la rac. *vi*, aller, voler = scr. *vi*.

§ 279. CONDUITES D'EAU, CANAUX, AQUEDUCS, ETC.

Il est probable aussi que, soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour ceux des villages ou des villes, les anciens Aryas ont su amener les eaux par des moyens qui devaient être fort simples, et sans qu'il faille penser aux constructions plus ou moins compliquées des civilisations avancées. Les langues, naturellement, ne peuvent nous fournir à cet égard que des indications très-incomplètes, à cause de la variété des termes et du vague de leur sens primitif. Je me borne aux observations suivantes.

1) Le scr. *âdhâra*, proprement récipient, support, de *â* + *dhṛ*, ferre, tenere, désigne plus spécialement un canal, un fossé (a dike, a canal. Wilson). Cf. *dhara*, veine.

C'est là exactement l'anglo-sax. *ædra*, veine, et tuyau pour les liquides, anc. all. *âdara*, id., *brun-adara*, manationes aquarum, pour *âtara*. Cf. le dat. plur. *athrom* (Graff, *Spr. Sch.*, I, 157). L'angl. *drain* semble se rattacher à la forme sans préfixe, scr. *dhara*, *dharaṇa*.

2) Le gr. *σωλὴν*, canal, tuyau, sans étymologie indigène, se retrouve dans le kourde *solina*, canale fatto con vasi di terra (Garzoni). Est-ce là un mot grec importé en Orient ? Ce qui peut en faire douter, c'est que le siahpôsh *shueláw*, canal, semble appartenir à la même racine. Quoi qu'il en soit, le gr. *σωλὴν* répond aussi exactement que possible au sanscrit *kshâlana*, lavage, arrosage, de *kshâlay*, causat. de *kshal* = *kshar*, fluere. Le *σ* initial est pour *ξ*, comme dans *σύν*, de *ξύν*, etc. Il serait intéressant de savoir si ce nom du canal

existe dans d'autres langues iraniennes que le kourde. Je n'ai pas pu le découvrir en persan.

3) Le lat. *canalis*, qui n'a pas non plus d'étymologie, et dont la racine reparaît dans l'armor. *kân*, canal, tuyau, conduit, vallon, qui ne semble point en provenir, est sûrement un terme très-ancien. Sa racine verbale, en effet, perdue d'ailleurs dans les langues européennes, ne peut être que le scr. *khan*, fodere, d'où *khani*, *khâni*, mine, creux. Cf. pers. *kân*, excavation, mine, de *kandan*, creuser, et peut-être le russe *kanura*, caverne. Toutefois, aucun nom oriental du canal n'en dérive, à ma connaissance.

SECTION II.

§ 280. VÊTEMENTS ET ORNEMENTS.

Que les anciens Aryas eussent des vêtements, c'est ce qu'on peut inférer déjà de la nature même du climat sous lequel ils vivaient. Nous savons que l'art du tissage était connu chez eux, qu'il y avait des étoffes de plusieurs espèces, et qu'on les mettait en œuvre au moyen de la couture. Il est donc certain que l'on en confectionnait des vêtements, et la démonstration linguistique ne fera que constater cette certitude. Cependant cela ne suffit pas à notre curiosité, et nous voudrions nous faire quelque idée de ce qu'était le costume des Aryas primitifs. Il est évident que, à cet égard, les détails feront défaut, car ils sont essentiellement variables suivant les habitudes, les temps et les diversités de climat. Tout ce qu'on peut espérer, c'est de retrouver encore quelques indications sur les pièces principales dont se composait l'habillement de nos premiers ancêtres.

§ 281. LES VÊTEMENTS DU CORPS.

Je comprends sous ce titre tout ce qui recouvrait le tronc et les membres, à l'exclusion de la tête et des pieds, et en faisant observer par avance que les transitions fréquentes des termes généraux aux noms spéciaux s'opposent à toute classification précise.

1) Scr. *vasna, vasana, vasman, vastra, vâsa, vâsas*, etc., vêtement en général, de la rac. *vas*, induere, tegere.

Zend *vastra* et *vañhana* = *vasana;* rac. *vas, vañh.*

Gr. ἐσθής, ἔσθος, id., ἐφεστρίς, vêtement de dessus, ἐσθέω, vêtir, etc., avec perte du digamma. Puis aussi ἕννυμι pour Fες-νυ-μι (fut. ἕσσω, aor. ἕσσα, part. ἑσσάμενος), vêtir ; ἑανός, εἱανός, pour Fεσανος = *vasana;* εἷμα, ἕμμα, pour Fεσμα = *vasman.* [1]

Lat. *vestis, vestitus, vestimentum, vestio*, etc.

Irl. *fassradh*, erse *fasair, fasrach*, avec le sens spécial de harnais; *fasair* pour *fassair, fastair* = scr. *vastra.* Puis aussi irlandais *earradh*, vêtement, pour *easradh*, et *feasradh*, tout comme *errach, earrach*, printemps, est pour *fesrach*, etc. (Cf. t. I, p. 118.)

Cymr. *gwisg*, armor. *gwisk*, corn. *guesk* (et aussi *guest)*, vêtement.

Goth. *vasti*, vestis, χιτών, στολή, etc., *ga-vaseins*, vêtement, *vasjan, ga-vasjan*, vêtir; ang.-sax. *waestling*, lodix, stragula; scand. *vesti*, vêtement de dessous, *vesl*, tunique; ancien allem.

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 280. Benfey, *Gr. Wl.*, I, 296. Kuhn, Z. S., II, 132. Curtius, *Gr. Et.*[2], 351.

wasti, westi, wester (= scr. *vastra*), en composition seulement; all. mod. *weste*, gilet, comme notre mot *veste*, de *vestis*.

La branche lithuan.-slave fait défaut ici, mais il faut ajouter encore l'alban. *vèsh*, vêtir, et *vèshura*, vêtement.

2) Un second groupe étendu, mais qui n'a pas, que je sache, de représentant en sanscrit parmi les noms de vêtements, se rattache à la rac. *bhṛ*, *bhar*, ferre, comme l'all. *tracht*, costume, de *tragen*. Ainsi:

Pers. *barak*, veste courte, vêtement de poil de chameau; *bârânî*, manteau; kourde *baràni*, id.; armén. *barekôd*, vêtement; rac. *bar*, *burdan*.

Gr. *φᾶρος*, vêtement, voile, toile; *ἀ-φαρής*, nu; *φόρημα*, vêtement; *φορεσία*, manteau; rac. *φερ*.

Irl. erse *beart*, vêtement; anc. irl. *brat*, vestis (Zeuss, *Gr. C.*, 854) et manteau; cymr. *brat*, *brethyn*, étoffe de laine; cf. alban. *bruts*, id., au pl. *brith*, *brethinnou* (Juv., 8; Z.[2], 1057).

Ici probablement se rattache le gaulois *βράκαι* (Diod. Sic., v. 30), *braccæ*, braies, armor. *bragez*, culotte, cymr. *brycan*, vêtement. L'irl. erse *brigis*, culotte, semble emprunté à l'anglais *breeches;* on sait que les Highlanders ne connaissaient point ce vêtement nécessaire. L'anglo-sax. *brôc*, plur. *braec*, *braeccae*, scand. *brôk*, ancien allem. *brôch*, etc., est peut-être d'origine celtique, vu le maintien de la gutturale; mais cela est plus douteux pour le russe *briuki* (pl.), le lett. *bruhkes* et l'alban. *mpreke*; cf. le pers. *barak*, veste.

Pol. *u-biòr*, costume, *u-biory*, pl., culottes larges, de *u-brać*, habiller. Cf. anc. sl. *brati (berā)*, ferre, capere.

Les rapprochements multipliés qui suivent sont en partie plus hypothétiques, soit à cause de leur moindre extension,

soit par l'effet des transitions de sens, et de l'obscurité des origines.

3) Scr. *tantra*, vêtement. Cf. *tanu*, *tanû*, peau, etc., racine *tan*, tendere.

Pers. *tanah*, étoffe; ossète, dig. *tuna*, id.

Lat. *tunica*.

Irl. *tona*, *tonach*, vêtement, *tun*, chemise. Cf. *tonn*, *tuinn*, peau. Cymr. *tòn*, peau, écorce.

4) Scr. *paṭṭa*, vêtement de dessus, étoffe, *paṭa*, étoffe fine, tissu, *paṭi*, gros drap, *paṭamaya*, jupon, tente; *paṭakâra*, tisserand; cf. *paṭala*, etc. Le Dhâtup. donne une rac. *paṭ (paṭay)*, induere, circumdare.[1]

Pers. *patû*, étoffe de laine; *pat*, *bat*, tissu sur le métier.

Gr. *πάτος*, le vêtement de Junon (Hesych.). Cf. Pott, *Et. F.*, I, 280.

Irl. *peiteog*, erse *peiteag*, *peitean*, jaquette courte (mots d'emprunt?); cymr. *pais*, vêtement; corn. *peis*, *peus*.

Goth. *paida*, tunique, *ga-paidôn*, vêtir; anc. sax. *pêda*, ags. *pâde*, anc. all. *pheit*, indusium, all. mod. *pfait*, robe, veste. (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, v. c.)

L'affinité des termes européens, soit entre eux, soit avec le sanscrit, reste très-douteuse, à cause du *ṭ* cérébral de ce dernier et des irrégularités dans la concordance des consonnes. L'accord du finlandais *paita*, chemise de lin, avec le goth. *paida*, qui est sûrement étranger, est d'autant plus à remarquer que ce mot dérive de *peittäa*, tegere, *peite*, tegmen, esthon. *peitma*, id., hongr. *féd*, couvrir, etc. Le gr. *βαίτα*, vêtement de peau de bergers, et l'irl. *faith*, vêtement, *faithim*,

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 280) indique, comme racine, *paṭṭ*, findere, en comparant l'allemand *fetzen*.

vêtir, rappellent la rac. sanscr. *vaṭ*, *baṭ*, vestire, circumdare (Dhâtup.). Il y a eu sans doute ici des transmissions de plus d'un genre.

5) Scr. *ćêla*, *ćâila*, vêtement; rac. *ćil*, vestire (Dhâtup.).

Pers. *killa*, voile, kourde *kelii*, id.; *ǵil*, vêtement (Lerch, *Gl.*, 119).

Lith. *kailis*, peau de mouton ou de chèvre.

Irl. *ceal*, grosse étoffe de laine, couverture épaisse; *cealt*, *cealtair*, vêtement, d'où le *kilt* ou jupon des Highlandais. Cf. *ceilim*, couvrir, cacher, lat. *celo*, etc.

6) Scr. *varutra*, vêtement de dessus; *apa-varaṇa*, *prâ-varaṇa*, manteau; rac. *vṛ*, *var*, tegere (Cf. p. 292).

Armor. *verargu*, manteau, tunique.

Scand. *veria*, tunica; ags. *werian*, induere vestes, anglais *wearings*, vêtements, etc.

7) Scr. *ćôla* (*ćôḍa*), *ni-ćôlaka*, veste, jaquette. Cf. *ćôlaka*, cuirasse, écorce, et *kukûla*, armure (Cf. p. 294).

Pers. *ǵûlak*, *ǵôlach*, vêtement de laine des derviches mendiants. Cf. *ćûlâh* et *ǵûlâh*, tisserand.

Irl. *cuilche*, vêtement, *cuilceach*, voile, étoffe; irland. erse *culaidh*, vêtement.

8) Scr. *çuka*, vêtement, bordure d'étoffe, turban, etc. Origine incertaine. Cf. *ćôća*, *ćôćaka*, peau, écorce.

Pers. *ćûchâ*, vêtement de laine, *ǵûchâ*, étoffe; kourde *ćûcha*, *ćôcha*, drap (Lerch, *Gl.*, p. 117); *ćiuk* (Garzoni, *Voc.*), id., *ćuka*, espèce de veste, ossète *ćuka*, armén. *ćuchai*, id.

Anc. sl., russe, pol., illyr. *sukno*, drap; pol. *suknia*, robe, vêtement; illyr. *sukgna*, boh. *suknē*, id.; *s* pour *ç*, comme dans d'autres cas.

Alban. *dshóke*, manteau.

9) Scr. *lâṭa*, vêtement. Origine incertaine.

Armén. *lôtig*, manteau.

Lat. *lodix*, couverture.

Irl. *lothar*, vêtement.

10) Scr. *valkala*, *vâlkala*, vêtement d'écorce, de *valka*, écorce, *valkuta*, id.

Lith. *ap-walkalas*, vêtement, *uż-walkas*, enveloppe, couverture, *wilkējimas*, vêtement (Cf. t. I, p. 239).

La coïncidence paraît complète, mais on se tromperait sans doute si l'on voulait en tirer quelque induction sur l'emploi primitif de l'écorce pour la fabrication des étoffes. Les noms lithuaniens, en effet, dérivent immédiatement de *wilkti (welku)*, tirer, traîner, puis vêtir, *ap-wilkti*, id.; comme on dit, en allemand, *anziehen*, *anzug*. J'en ai rapproché ailleurs (p. 122, note) la rac. scr. *vṛk*, *vark*, capere (Dhâtup.), anc. sl. *vlěkā*, grec ἑλκω, etc., d'où probablement *valka*, l'écorce que l'on enlève, et secondairement *valkala*, corticeus. Le rapport cidessus ne serait ainsi qu'indirect.

11) Scr. *taranga*, vêtement, étoffe, signifiant aussi flot et galop, de *taram* + *ga*, qui va flottant. Cf. *plavanga*, id., de *plu;* et *tari*, *tarî*, bordure flottante d'un vêtement, de *tṛ*, *tar*, dans le sens de *plu*.

Cymr. *toron*, *toryn*, manteau, dont le suffixe = celui du scr. *taraṇa*, bateau. Je remarque incidemment que le lat. *mantelum*, irl. *matal* (non emprunté qui est pour *mantal)*, cymr., armor. *mantel;* ags. *mentel*, scand. *möttul*, anc. all. *mantel*, etc., venant peut-être du latin; ital., espag. *manto*, etc., semblent se rattacher primitivement, par une liaison d'idées analogue, à la rac. scr. *manth*, agitare.

12) Scr. *kakshâ*, ceinture, et la partie du vêtement que l'on relève à la ceinture. — Pour le sens primitif, cf. p. 329.

Pers. *kashah*, ceinture; kashgar. *kisht*, id.

Gr. *κάσσον*, vêtement épais (Hesych.).

Bas-lat. *casula*, espag. *casaca*, ital. *casacca*, casaque, etc., de *casa*, hutte, c'est-à-dire abri, couvert (vid. loc. cit.).

Irl. *cosar*, manteau, à côté de *casal*, *cassal*, *casóg;* anglais *cassock;* cymr. *casul*, de *casula* et *casaca*. [1]

Russe *kusháků*, ceinture; pol. *kasać*, ceindre, se trousser, relever son vêtement pour ne pas le salir, *kasanie*, *kaszenie*, l'action de ce verbe, acception qui offre une analogie frappante avec le sens spécial du scr. *kakshâ*.

13) Pers. *kurkuh*, manteau, surtout flottant; kourde *kurq*, fourrure, ossète *charć*, id.

Irl. *cairc*, fourrure, poil, *cairceach*, poilu.

14) Pers. *kartah*, *kurtah*, *kurtî*, jaquette de femme, tunique courte.

Scand. *skyrta*, *skirta*, angl. *shirt*, chemise.

15) Kourde *krasi* (Garzoni), chemise, *kirás*, id. (Lerch, p. 103).

Cymr. *crys*, armor. *krés*, *kréz*, chemise, tunique.

Cf. anglo-sax. *crusene*, fourrure, anc. all. *chrusina*, *chursina*, mastruga, mais le *c* ne correspond pas régulièrement.

16) Siahpôsh *kamis*, drap, étoffe, vêtement (Burnes, Voc., *Journ. of the asiat. soc. of Bengal*, 1838, p. 332).

Ce terme intéressant offre une preuve nouvelle de l'origine orientale de l'anc. irl. *caimmse*, vestis, cymr. *camse*, chemise, corn. *kams*, surplis, armor. *kamps*, aube, d'où Zeuss fait venir le bas-latin *camisia*, etc. (*Gr. Celt.*[2], 787.) Cf. ags. *cemes*, du celtique ou du latin, et, pour les langues néo-latines, Diez, *Roman. Sp.*, v. cit. L'arabe *qamiç*, vêtement de

[1] Ici peut-être se rattache l'anglo-saxon et anc. all. *hosa*, culotte, bas (de *hohsa ?*). De là le cymr. *hos*, *hosan*, bas, et l'irl. *osan*, botte.

dessous, qui n'a pas d'étymologie sémitique, paraît à Diez importé d'Europe, mais il pourrait l'être aussi de la Perse, si le mot siahpôsh venait à se retrouver dans les langues iraniennes. On a comparé, non sans raison peut-être, quant à la racine, le goth. *hamôn*, vêtir, ags. *hama*, *homa*, peau, chemise; scand. *hamr*, *hams*, peau; anc. all. *hemithi*, *hemidi*, chemise, etc., mais les corrélatifs orientaux manquent jusqu'à présent.[1]

§ 282. LA CHAUSSURE.

A quelques exceptions près, les noms qui précèdent ne nous ont offert que des analogies plus ou moins isolées, et, partout où l'on peut reconnaître encore leur signification primitive, ils n'expriment guère que les notions de vêtement ou d'étoffe en général. Les applications spéciales aux diverses parties des costumes, à mesure qu'ils se sont modifiés, appartiennent aux époques plus récentes, et ont varié de bien des manières depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est ainsi, par exemple, que le lat. *vestis*, d'un thème proethnique *vasti*, vêtement, désigne la tunique (*χιτών, στολή*) ; le gothique

[1] J'ajoute encore ici les rapprochements suivants:

Scr. *târpya*, vêtement dont le tissu est tiré d'une plante appelée *tṛpâ* (D. P.).

Lat. *trabea*, costume des rois et des hauts dignitaires. Cf. lett. *terpt* (*terpja*), vêtir (Fick, 80).

Scr. *sthagana*, n., couverture, rac. *sthag*, *στέγω*, etc.

Lat. *toga*, toge, de *tego*.

Irl. † *tugen*, *tuigen*, sorte de manteau des poètes, fait de peaux d'oiseaux (Corm., *Gl.*, 160). Cf. *tuige*, couverture, *ind-tuigther*, induitur (Z.², 472). Stokes (Corm., l. c.) compare le nom gaulois *Tugnatius* (Orel., 4982). Cf. aussi *Tugiacus* (Momms., *Insc. helv.*, 269), *Togiacus* (Grut., 845, 5), *Togonius*, *Togi*, f. (id., 53, 6), etc.

Anc. sl. *o-stegŭ*, vestis, rac. *steg*, tegere (Mikl., *Lex.*, 883); lithuan. *stëgti* et *stogas*, toit.

vasti, et le scand. *vesti*, le gilet; l'allemand *weste*, la *veste* en français, etc. Pour la chaussure, la dissémination des termes a été plus grande encore, parce qu'il n'a assurément pas existé dans le principe une racine particulière pour exprimer l'action de chausser, comme pour celle de vêtir. Aussi aucun nom ancien ne s'est-il conservé très-généralement. Ce qui reste, cependant, suffit à prouver que les Aryas primitifs n'étaient pas des va-nu-pieds.

1) Scr. *pâdû*, *pâduka*, soulier; cf. *pad*, *pada*, *pâda*, pied; rac. *pad*, ire.

Gr. *πέδιλον*, semelle; cf. *πέδη*, lien pour les pieds, entrave, *πούς*, *πόδος*, pied, etc.

Lat. *pedule*, semelle, *pedica*, entrave, etc.; cf. scand. *fat*, *fetil*, *fiötur*, anc. all. *fezil*, *fezera*, id., et *fotr*, *fôz*, goth. *fôtus*, pied.

Lith. *pádas*, semelle et pied, *pedélis*, socque.

2) Scr. *kôçî*, *kôshî*, soulier, sandale.

Pers. *hawsh*, armén. *goshig*, kashgar. *kosh*, soulier, botte, ossète *kochuği*, soulier d'écorce, siahpôsh *kôsha*, *koshara*, botte.

Gr. *καυκίς*, pl. *-ίδες*, espèce de souliers de femme; et aussi *βαυκίς*.

Goth. *skôhs*, soulier, ags. *scoh*, scand. *skôr*, ancien allemand *scuoh*, etc., avec une *s* prosthétique.

Ce nom est important, parce que le scr. *kôçî* désigne proprement, comme *kôça*, une gaîne, une enveloppe, un fourreau, etc. Cela prouve que l'ancienne chaussure ne consistait pas seulement en une semelle attachée sous le pied, et qu'elle devait ressembler, pour la forme, à un soulier ou à une botte.

3) Scr. *upânah*, soulier, sandale, de *upa* + *â* et *nah*, nectere, induere, ou de *upa* + *nah*, avec allongement de l'*a*

(D. P.); *panaddhâ*, *panaddhrî*, id., avec suppression de l'*u* initial; au sens propre, ce qui s'attache sous le pied, comme ὑπόδημα.

Tirhaï (du Caboul) *phanai*, soulier.

Illyr. *opanak*, espèce de chaussure; scarpa rusticana di cuojo crudo (Ardello, *Dict. ill.*, II, 298).

Cette singulière coïncidence est quelque peu problématique, le mot illyrien ne se retrouvant pas, que je sache, dans les autres langues slaves. Ne serait-elle qu'apparente, et faudrait-il comparer l'anc. slave et polon. *opona*, couverture, housse, voile, de *o-pęti (o-pĭnã)*, tendere? mais le sens ne correspond guère. Il faut remarquer que plusieurs noms slaves de chaussures diverses ont été importés de l'Orient; par exemple, l'illyr. *cisme*, bottes, lithuanien *cziżma*, soulier, vient du pers. *ćashmak*; le russe *shmony*, souliers, illyr. *zamaa*, bottes, du persan *sham*, *shamam*, *shamal*, id., etc. Le pers. *sandal*, *sandalak*, soulier, pantoufle, a passé dans toutes les langues de l'Europe.

4) Scr. *badhrya*, soulier, sandale. Cf. *badhrî*, courroie, de *bandh*, ligare. Dans le D. P. sous la forme *vadhrya*, *vadhra*, *vadhrî*.

Armor. *bôdréou* (pl.), chaussure, bas, guêtres. — Cf. cymr. *bodrwy*, anneau, cercle.

Ce rapprochement n'est pas moins curieux que le précédent, vu l'absence d'intermédiaires connus entre les deux termes comparés.

5) Zend *aothra*, soulier (Spiegel, *Avesta*, I, 197); probablement de la rac. *av* = scr. *av*, tueri; pers. *awzâr*, soulier, armén. *ôt*, id. (Cf. Justi, p. 10.)

Lithuan. *awola*, chaussure, *autas*, *autawas*, soulier, *auklys*,

bandes de laine dont les femmes entourent leurs jambes. Cf. *auti*, chausser, *awēti*, être chaussé, rac. *aw*.

Anc. sl. *ob-uvŭ*, *ob-utiie*, *ob-utielĭ*, *ob-uvishte*, *ob-ushta*, calceus, russe *óbuvĭ*, polon. *obuw*, *obuwie*, illyr. *obuchja*, chaussure, etc. Cf. anc. slave *uti*, *ob-uvati*, induere, pol. *ob-uwać*, chausser, rac. *u*, *uv* = *av*. Lottner (Z. S., VII, 189) compare aussi le lat. *uo*, dans *ex-uo* (*ex-uviæ*) et *ind-uo*, lith. *ap-si-auti*, induere.

6) Pers. *kâlak*, *kâliyâr*, soulier, sandale. Cf. *kâlîdan*, fouler aux pieds. Kourde *kalek*, ossète *tzuluk*, soulier (?).

Grec *καλίκιος*, botte, *καλίκιοι*, souliers; *κάλτιος*, botte (en Sicile).

Lat. *calceus*. Cf. *calx*, talon, *calco*, etc.; *caliga*, botte.

Lith. *czulka*, bas; russe *čulókŭ*, id.

7) Pers. *sulwah*, soulier, pantoufle,[1] *salû*, espèce de gros souliers. Kourde *sul*, *sól*, soulier; ossète *tzuluk*, id. (?)

Gr. *ὑλίαι* (pl., Hesych.).

Lat. *solea*, semelle, sandale. Cf. *solum*.

Goth. *sulja*, *σανδάλιον*, ags. *solen*, soleæ, scand. *sôli*, ancien all. *sola*, etc.

Armor. *sôl*, semelle. Cf. anc. irl. *sál*, talon (Z.[2], 16); armor. *seûl*, id.; cymr. *swl*, corn. *sol*, solum; cymr. *sail*, corn. *sel*, base, fondement, etc.

Alban. *shólle*, semelle.[2]

8) Pers. *charkash*, soulier, *garkâw*, espèce de chaussure; ossète *tsirkite*, botte.

Lith. *karke*, *kurke*, *klurke*, soulier.

9) Armén. *kurbai*, *kulbại*, bas.

[1] Cf. sansc. *çulva*, *çulba*, corde, lien; *ç* = *s* en persan.
[2] Cf. la note p. 124.

Lith. *kurpē*, soulier; pol. *kurp*, sabot. Cf. *szkarpeta*, socque, et ital. *scarpa*, soulier.

Ici, peut-être, se rattachent *κρηπίς*, *crepida*, etc.

10) Pers. *âghârah*, soulier; kourde *ghora*.

Irl. *ochar*, id. (?)

§ 283. LA COIFFURE.

La variété des noms est ici aussi grande que celle des formes qu'ont prises les couvre-chefs de tout genre, suivant les climats et les habitudes. Aussi le nombre des rapprochements à signaler est-il assez restreint, bien qu'ils ne soient pas sans importance.

1) Pers. *kulah*, chapeau, bonnet; boukhar. *kulah ;* kourde *kúlik ;* afghan. *choli*.

Cymr. *cwlen*, chapeau, *cwcwll*, capuchon; armor. *kougoul*, cape; irl. *cochal*, *cochall*, erse *cochull*, id., et manteau, enveloppe. Le latin *cucullus*, cape, espèce de manteau, est, comme on le sait, d'origine gauloise,[1] et a passé, avec le capuchon des moines, dans plusieurs langues européennes, outre les néo-latines. Ainsi, anglo-saxon *kugle*, ancien all. *cugula*, *cucula*, *cucala;* russe *kukúlĭ*, illyr. *kuklica*, etc. Mais, à côté de ces termes d'emprunt, il en est d'autres dont les affinités semblent être d'un ordre primitif. Ainsi :

Goth. *hakuls*, manteau, ags. *hacela*, *haecla*, sagum, pallium; scand. *hekla*, cucullus, *hökull*, *hukull*, casula, thorax; anc. all. *hachul*, cucullus, etc.; l'*h* initiale régulièrement pour *k*, et le second *k* resté intact par exception.

Lith. *kaukolas*, *kaukole*, crâne.

Russe, pol., boh. *chochol*, capuchon, huppe, crête, etc.

[1] Cf. Martial, *Epig.*, I, 54; XIV, 128. Juven., *Sat.* VIII, 144, etc.

Le corrélatif sanscrit de toutes ces formes redoublées se trouve évidemment dans *kukûla*, armure, enveloppe, gousse (Cf. p. 294), et la rac. *kûl*, tegere (Dhâtup.), rend fort bien compte de leurs significations diverses. Nous y avons rapporté *ćôla*, veste, *ćôlaka*, cuirasse, etc.; il faut ajouter sans doute *ćûlâ*, *ćûlikâ*, crête, huppe, qui nous ramène au sens de coiffure et de chapeau.

Toutefois *ćûlâ* s'écrit aussi *ćûḍâ*, et, comme le *d* et l'*l* se remplacent assez souvent, on reste en doute sur la forme primitive. Il est certain qu'un second groupe des noms du chapeau, etc., se rattache à une rac. *kud* ou *khud;* cf. dans le Dhâtup. *ćuḍ*, *ćhuḍ*, *khuḍ*, *skhuḍ*, tegere, operire. Ici se placent sans doute :

Pers. *chûd*, casque; ossète *chud*, *chóde*, chapeau, bonnet.

Lat. *cudo*, *-onis*, casque de peau.

Lith. *kodas*, *kůdas*, huppe, crête.

Cf. irl. *cudh*, *cuth*, tête.[1] L'ancien allem. *hôt*, *huot*, ags. *hod*, angl. *hood*, mais aussi *haet*, *hat*, scand. *hattr*, chapeau, etc., offrent pour la dentale et la voyelle des divergences difficiles à concilier. Il se pourrait, après tout, que les deux groupes de mots en question fussent indépendants l'un de l'autre.

2) Scr. *çuka*, turban, casque; aussi vêtement. Origine inc.

Lith. *kyka*, russe *kuka*, bonnet de femme.

Ags. *hicae*, perruque; dial. allemands *hûke*, *heuke*, *hoike*, bonnet; néerland. *huycke*. — Cf. bas-latin *huca*, etc. — Le second *k* est resté inaltéré, comme dans le goth. *hakuls*, etc., ci-dessus, mais il est d'une origine toute différente. L'acception

[1] Cf. scr. *kakud*, *kakuda*, sommet, peut-être composé de l'interrogatif *ka*, et de *kud*, tegere, comme le synonyme *kakubh*, *kakubha*, de *ka* + *kubh*, *kumbh*, tegere. Cf. latin *cacumen*, et *culmen*, pour *cacudmen* et *cudmen*.

de vêtement se retrouve aussi dans l'angl. *huke*, *hyke*, sorte de manteau, et le français *hoquet*, *hoqueton*, espèce de casaque. Le cymr. *hug*, manteau, est d'origine germanique.

3) Les langues du nord de l'Europe ont en commun un nom du chapeau ou du bonnet dont la forme première est incertaine, et qui a passé plus d'une fois de l'une à l'autre. Ses formes diverses sont :

Bas-lat. *capa*, *capellus*, cape, chapeau, capote, chaperon, etc. Cf. passim l'italien, l'espagnol, etc.

Cymr. *cap*, *capan*, bonnet, *copyn*, crête; armor. *kâp*, cape, *kabel*, coiffure, chapeau, huppe. Irl. erse *cap*, *capa*, bonnet, mot d'emprunt à cause du *p* non aspiré.

Anglo-sax. *cop*, *cappa*, scand. *kâpa*, anc. all. *chappa*, etc.; tous étrangers comme contraires à la loi de mutation des consonnes.

Lith. *kepurrē*, chapeau, terme sûrement indigène; ce qui est moins certain pour *kápe*, bonnet, comme pour le russe, polonais, illyr. *kápa*, id.

Il est fort probable que ces noms de la coiffure se rattachent à ceux de la tête et du crâne, scr. *kapâla*, grec κεφαλή, lat. *caput*, goth. *haubith*, etc., dont les rapports mutuels et les étymologies sont encore en discussion.

§ 284. ORNEMENTS DIVERS, COLLIERS, BRACELETS, ANNEAUX.

Le goût de la parure est si naturel à l'homme qu'il se développe dès les premiers progrès de la culture matérielle, et, même chez les races sauvages, nous voyons mettre en œuvre des procédés variés, bien que souvent bizarres, dans l'inten-

tion d'embellir la figure humaine. Les anciens Aryas aussi ne se contentaient sûrement pas de se vêtir, et cherchaient à faire valoir leur costume par des ornements de plusieurs sortes. Ce qu'étaient ces ornements, nous ne pouvons plus le savoir que d'une manière générale et incomplète. Des colliers et des anneaux de dimensions diverses, bagues, boucles d'oreille, bracelets, etc., voilà quel en était le fond, d'après les traces encore subsistantes de l'ancienne nomenclature.

1) Scr. *maṇi*, joyau en général, gemme, pierre précieuse, plus spécialement un joyau percé pour le suspendre, et une amulette, *maṇika*, id., *mâṇikya*, rubis. La rac. est sans doute *man*, putare, æstimare, avec substitution de l'*ṇ* cérébrale, comme dans *paṇ*, *aṇ*, *ćaṇ*, *vêṇ* = *pan*, *an*, etc.

Pers. *man*, dans *man-gôsh*, joyau d'oreille.

Anc. irl. *máini*, preciosa (Z.², 30).

Lat. *mon*, dans *mon-edula*, la pie qui dérobe et avale les objets brillants, d'après Pline (X, 41), suivant la conjecture de Pott (*Et. F.*, I, 89). Peut-être aussi *moneta*, qui a passé à l'anglo-sax. *mynet*, au scand. *mynt*, à l'anc. all. *muniza*, au lith. *manĕta*, au russe *moneta*, etc., s'il ne dérive pas directement de *moneo*, allié d'ailleurs à *man*. Le sens primitif pourrait avoir été celui de chose de prix.

Nous retrouverons plus tard la racine *man* aux noms désignant la richesse.

2) Scr. *mâṇava*, *mâṇavaka*, collier de seize ou vingt rangs, de la même origine que *maṇi*; *maṇisara*, *maṇimâlâ*, collier, c'est-à-dire fil ou rang de gemmes.

Zend *minu*, collier (Justi, 233), armén. *maneak*; phrygien *μάνικα*.

Gr. *μάνον*, *μάννον*, *μόννον*, id.; lat. *monile*.

Gaulois *μανιάκης* (Polyb., II, 31). Cf. sanscr. *manyâ*, *manyâkâ*, nuque.

Anc. irland. *muinae*, collarium (Z.², 791), pour *muince* (?) (Stokes, *Goid.*¹, 98); *am-muinde*, id., *muin-torc*, torques (Z.², ib.); irl. moy. *muinche*, collier (M. Len., 112), dans O'R. *muince*, *muinte*.

Ags. *hals-mene*, id., *menas*, monilia; scand. *men;* anc. allem. *menni*, *manili*.

Anc. sl. *monisto*, collier.

On ne saurait guère douter de l'affinité primitive de tous ces termes. Cependant l'irl. *muince* semble provenir de *muin*, cou, en cymr. *mwn*, d'où *mwn-dlws*, joyau de cou, pour collier, etc.; mais il se pourrait bien qu'au contraire le nom du cou fût venu dans l'origine du collier, de même que le mot ceinture désigne par métathèse le milieu du corps. C'est ainsi que la crinière, en irl. *mong*, cymr. *mwng*, anc. allem. *mana*, *mani*, scand. *mõn*, etc., semble avoir été ainsi nommée comme l'ornement du cou, le collier du cheval. Il est certain, cependant, que la dérivation inverse, comme *collare*, de *collum*, etc., est plus naturelle, et le doute subsiste quant à l'origine réelle des termes irlandais.

3) Scr. *grâiva*, *grâivaka*, collier.

Anc. sl. *grivĭna*, collier; russe *grivna*, ornement d'or que l'on portait au cou, et pendant d'oreille, *griva*, fil d'argent pour orner la crinière d'un cheval.

La dérivation est la même de part et d'autre; en sanscrit de *grîva*, cou, nuque, en slave de *griva*, pol. *grzywa*, crinière, primitivement cou. — Le russe *grivna*, pol. *grzywna*, lithuan. *griwina*, *griwna*, a désigné plus tard une monnaie d'argent, un marc, représentant probablement la valeur de l'ornement que l'on portait au cou.

4) Le scr. *sara*, dans *manisara*, collier; cf. *sarat, sarit,* f
pratisara, guirlande, de *sṛ*, *sar*, ire, a fort bien pu signifi
seul un collier. A la même racine appartiennent:

Le gr. ὅρμος, collier, pour σόρμος; καθόρμιον, ἐνόρμιον, i
ἕρμα, pendant d'oreille, de εἴρω, = lat. *sero*, d'où *sertum*, gu
lande, *series*, etc.

L'anc. sl. *u-serĕgŭ*, *u-serĕzĭ*, russe *serĭga*, *serejka*, penda
d'oreille. Cf. russe *sherenga*, pol. *szereg*, rang, série.

5) Kourde *tok*, collier; brahui *touk*, id.

Anc. sl. *pri-tokŭ*, anneau. Cf. *točilo*, torcular, russe *toč*
pol. *toszyć*, tourner.

Si l'on compare le pers. *tûk*, boucle de cheveux, peloton
devient probable que la racine est la même de part et d'aut

6) Sanscr. *angulîya*, *angurîya*, anneau, bague, de *angu*
anguri, doigt; kourde *engishtere* (Lerch.), bague, *angush*
(Garzoni); cf. *engist*, zend *angust*, pers. *angusht*, ossète *a*
gulse, etc., doigt, et scr. *angushṭha*, pouce.

Lat. *annulus* pour *angulus* (?).

Irl. *aigiolain*, erse *aigilean*, boucle d'oreille, pour *aing*
lain, à cause du *g* non aspiré.

7) Scr. *kuṇḍala*, bracelet, anneau, boucle d'oreille, cer
en général.

Lat. *condalus*, *condalium*, anneau que portaient les esclav
Cf. gr. κονδύλος, condyle, éminence d'une articulation (?).

8) Scr. *valaya*, bracelet et cercle, *vâlaka*, *bâlaka*, id., bag
bâlî, *vâlikâ*, espèce de boucle d'oreille; rac. *val* = *var*, c
cumdare.

Irl. erse *fáil*, anneau, *fál*, cercle; irland. *faileachan*, bou
d'oreille.

Cymr. *gwalen*, bague.

9) Scr. *bhuǵishya*, bracelet, lien autour du poignet, de *bhu*

curvare, ou de *bhuǵa*, bras, main, courbure, *bhuǵi*, action d'entourer, d'embrasser (D. P.).

Anglo-sax. *beág*, scand. *baugr*, anc. allem. *pouc*, *baug*, bracelet, de *beogan*, *piucan*, goth. *biugan*, flectere, curvare.

10) Scr. *tushṭu*, joyau porté à l'oreille, inauris, de *tush*, contentum esse aliqua re, lætari. Cf. *tushṭi*, plaisir, satisfaction, etc.

Irland. *túis*, joyau, pour *túist*, *tústi*, à cause du maintien de l'*s*.

11) Sanscr. *ratna*, joyau, perle, gemme, don, possession, bien, suivant le D. P. probablement de *râ*, donner, comme *rayi*, richesse.

Irl. *rathán*, collier de grains (O'Don., *Gl.*). Cf. scr. *ratna-mâlâ*, *-râǵi*, *-vâlî*, collier de perles. O'R. donne aussi *ród* (?), gemme.

12) Lith. *grandis*, *grandele*, anneau, bracelet.

Cymr. *grain*, anneau, *greinyn*, boucle d'oreille.

Cf. irl. *grainne*, rond. La racine commune semble se trouver dans le scr. *granth*, *grath*, nectere, serere, d'après le Dhâtup. signifiant aussi curvare, d'où *granthi*, nœud, courbure, *grathna*, bouquet, etc. A *grath* se rattache peut-être l'irl. *greith*, ornement, joyau.

SECTION III.

§ 285. ALIMENTS ET BOISSONS.

Nous venons de voir à peu près comment les anciens Aryas s'habillaient; il nous reste à rechercher de quelle manière ils se nourrissaient, pour compléter autant que possible notre

esquisse de leur vie matérielle. L'alimentation de l'homme reste toujours et partout essentiellement la même, empruntée qu'elle est nécessairement aux végétaux et aux animaux; mais elle varie à l'infini quant aux détails, et l'art culinaire subit les métamorphoses les plus multipliées suivant les lieux et les temps. On peut se dispenser de prouver que les anciens Aryas se nourrissaient des produits de la chasse, du lait et de la chair de leurs troupeaux, ainsi que des fruits de la terre; cela s'entend de soi-même. Ce qui nous intéresse serait de savoir de quelle manière ils les mettaient en œuvre, et s'ils connaissaient déjà quelques-uns des mets restés généralement en usage, comme le pain, la soupe, etc. Nous avons vu qu'ils possédaient plusieurs céréales et quelques légumineuses, qu'ils avaient des cuisines et des ustensiles pour la cuisson ; nous savons aussi qu'ils ne s'en tenaient pas pour boissons à l'eau pure et au lait. On peut donc croire que l'art culinaire avait fait chez eux quelques progrès ; mais on ne saurait s'attendre à trouver dans les langues autre chose que des indications fort incomplètes à cet égard.

§ 286. LE PAIN ET AUTRES PRÉPARATIONS DE CÉRÉALES.

Les noms du pain proprement dit diffèrent entre eux plus qu'on n'aurait dû s'y attendre pour un aliment aussi primitif. C'est que le mode de le confectionner a subi des changements successifs, et que les termes appliqués d'abord à diverses préparations fort simples, comme le grain broyé et grillé sans autre apprêt, sous forme de galettes, ont passé plus tard au pain pétri, levé et cuit au four, tel que nous le connaissons. Ce qui l'indique d'ailleurs, c'est d'une part que les noms du pain,

ramenés à leurs étymologies probables, ne désignent autre chose que la nourriture en général, ou l'aliment préparé et cuit, ou la forme particulière, plate ou ronde, qu'on lui donnait habituellement, et, d'autre part, que les noms de la pâte et du levain sont encore plus divergents que ceux du pain. Le levain ne m'a pas offert une seule analogie à signaler, et la pâte ne présente qu'un seul groupe d'affinités purement européennes.[1] Les rapprochements assez nombreux qui suivent, et qui comprennent également les noms du pain, et ceux de diverses espèces de gâteaux de céréales, ne prouvent donc en réalité que la haute ancienneté de leur emploi pour l'alimentation. On pouvait l'inférer déjà du fait de leur possession et de leur culture, lequel, à son tour, reçoit ainsi une confirmation de plus.

1) Scr. *pita*, pain, *pitu*, nourriture; rac. *pâ*, nutrire, avec affaiblissement de *â* en *i*, comme dans *pitar*, père.

Zend *pitu*, nourriture; pers. *pâh*, id.; brahui, *pâli*, pain; armén. *pan*, pâte, pain.

Messapien *πάνος*, lat. *pānis*, cf. *pābulum ;* ainsi que *penus*, *penum*, provisions, vivres *(omne quo vescimur*, Cicér.).

Irland. *páin* (Corm., *Gl.*, 37, 134), du latin(?) ; et cymr. *pain*, farine.

Goth. *fôdeins*, nourriture, *fôdjan*, nourrir ; ags. *foda*, *fother*, scand. *fôdr*, *faeda*, anc. all. *fôtar*, etc. La dentale n'appartient pas à la racine (Grimm, *D. Gr.*, II, 224).

[1] Irl. † *tàis*, *taes*, *taos*, cymr. *toes*, armor. *tôaz*. Ags. *thaesma*, anc. all. *deismo*, anc. sl. et russe *tě̌sto*, pol. *ciasto*, etc., hongrois *teszta*. Lith. *taszlà*, *teszlà*. Stokes (*Rem.*[2], 83) compare avec beaucoup de probabilité le gr. *σταῖς*, *-αιτός*, pâte, de la rac. *στα*; mais il semble alors difficile d'y ramener aussi les termes germaniques et lithuaniens; le slave s'y rattache mieux.

Lith. *pénas*, provende, fourrage, etc.

Cf. p. 10 et seqq., et les formes secondaires *πατέομαι*, manger, et anc. sl. *pitati*, nourrir.[1] La différence des suffixes semble indiquer l'existence de deux synonymes primitifs principaux, peut-être *pâta* et *pâna*, pour le pain et la nourriture. Un thème sansc. *pana* est peut-être conservé dans *panasa*, l'arbre à pain, de *pana* + *san*, littéralement qui donne de la nourriture.

2) Scr. *artika*, espèce de gâteau (Wilson); n'est pas admis dans le D. P.

Pers. *ârd*, farine, *ardah*, pain de fleur de farine, avec *d* pour *t*, comme dans *kard*, couteau = zend *karĕta*. — Afghan. *rotai*, pain.

Gr. *ἄρτος*, pain.

Le terme sanscrit suppose un thème plus simple *arta*, sans doute de la rac. *ṛ*, *ar*, dans le sens de obtinere, ou analogue à *ṛta*, ce qui est bien en ordre, bien disposé, préparé. Cf. l'adv. *aram* et *aram kar*, préparer. Le grec *ἄρτος* se rattache de même à *ἄρω*, comme *ἄρτιος*, préparé, achevé, l'adv. *ἄρτι*, et les dénominatifs *ἀρτέω*, *ἀρτίζω*, etc. Le kourde *âr*, *ar*, farine, peut appartenir à la même racine, ainsi que l'irl. *arán*, pain, si ce n'est pas là une simple variante de *barán*, qui reviendra plus loin.

3) Scr. *pûra*, *pûrikâ*, gâteau sans levain frit au beurre ou à l'huile, *pôlî*, *pôlikâ*, *pûlikâ*, *pâulî*, *pâulikâ*, gâteau plat, d'orge ou de froment, *pulaka*, boule de pain pour les éléphants, etc. — La rac. est *pṝ*, *pûr*, *pâr*, complere, satiare, nutrire, *piparti*, *papâra*, d'où *puru*, *pulu*, *πολύς*, etc.

Pers. *pûrah*, pain et viande bouillis ensemble, *pûlâd*, *pôlâd*,

[1] Sur la conjecture de Stokes, qui rattache à *pitu* l'irl. *ith*, blé, etc., pour *pith*, cf. t. I, p. 325.

riz bouilli, *pûlânî*, potage de gruau; *furnî*, riz bouilli dans du lait. Cf. géorgien *puri*, pain.

Gr. πυρός, froment (Cf. t. I, 332, pour le lithuanien et le slave), πύρνος, πύρνον, pain de froment; πόλτος, bouillie: cf. πολύς et *pulu*, πόλις et *pura;* peut-être aussi πέλανος, espèce de gâteau, bouillie de farine, et même πάλη, παιπάλη, fleur de farine, d'après les variations de la voyelle dans *pûr*, *pâr* et *par*.

Lat. *puls*, *pultis*, bouillie de farine, *pulmentum*, aliment, *polenta*, gruau d'orge.

Lith. *appora*, gâteau de farine d'avoine (?), *pyragas*, pain de froment. Cf. *púrai*, froment.

Illyr. *upurak*, gâteau (?); russe *piróğŭ*, pâté, polon. *piròg*, boulette de farine et de fromage. Cf. anc. sl. *pyro*, froment, *pirěnie*, convivium, russe *pírŭ*, festin, *píra*, seigle, etc. L'*i* est ici pour *u*, comme dans le lith. *pilnas* = scr. *purṇa*, plenus, ou le goth. *filu* = scr. *pulu*.

4) Scr. *ôkula*, gâteau de froment, peut-être de *ava-kula*, comme *ô* pour *ava* dans *ôgaṇa*, *ôpaça* (D. P.), mais le sens étymologique reste obscur. Cf. *ćûlikâ*, gâteau de froment frit dans du beurre.

Pers. *kulî*, *kulîć*, grand gâteau de farine, *kulîćah*, pain rond de fine farine, et, en général, objet rond, disque, lingot, etc. Ossète *ǵul*, pain blanc (?).

Lith. *kukulys*, pain rond, gâteau.

Russe *kulíćŭ*, brioche; boh. *kolać*, gâteau.

Alban. *kuljać*, gâteau.

Peut-on comparer aussi le grec κόλλιξ, κολλύρα, pain ou gâteau rond et allongé, κόλλαβος, espèce de pain de froment? D'après le persan et le lithuanien *kulys*, paquet, *kulkà*, boule,

pol. *kula*, boh. *kule*, id., etc., l'idée de rotondité semble être ici la primitive.

5) Scr. *pishṭaka*, gâteau de farine; *pishṭika*, gâteau de riz. Cf. *pishṭa*, broyé, pétri, et farine, rac. *pish* (Cf. p. 159 et sqq.).

Anc. sl. *pishta*, cibus, russe *pishća*, illyr. *pichja*, etc., peut-être proprement farine ou pain.

6) Scr. *upakârikâ*, espèce de gâteau; de *upa-kâra*, préparation, service, rac. *kṛ*, facere. — A la même racine se rapportent :

Lith. *karaiszis*, gâteau.

Russe *karavái*, *korovái*, gros pain rond.

7) Scr. *dhâna*, grain grillé et moulu ; au pluriel *dhânâs*, orge ou riz grillé; rac. *dhâ*, sustentare, alere.

Lith. *dûna*, pain (?).

8) Armén. *barên*, pain; boukhar. *barĭ*, id.; siahpôsh, *bre*, farine.

Irl. erse *bár*, *báran*, cymr., armor. *bara*, pain.

Cf. sanscr. *bhara*, qui nourrit, soutient, *bharaṇa*, nutrition, *bharîman*, nourriture, rac. *bhṛ*, sustentare, ferre; pers. *bar*, nourriture, *bâr*, orge, etc. (v. t. I, p. 335); lat. *far*, *farina*, etc. Il faut séparer de ce groupe l'anglo-sax. *bread*, scand. *braud*, anc. all. *brôt*, pain, qui dérive du verbe fort *brâtan*, frigere. L'anc. irl. *bairgen*, pain (Z.², 4), se lie de même à la rac. scr. *bhṛǵ*, *bharǵ*, frigere, comme le synonyme *bras*, *braise*, à la rac. *bhrasǵ*, id. (Cf. p. 337.)

9) Pers. *kirpah*, gâteau mince et rond.

Lith. *klēpas*, lett. *klaips*, pain. — Anc. sl. *chliebŭ*, etc.

Goth. *hlaifs*, ags. *hlâf*, scand. *hleifr*, anc. all. *hlaib*, etc.

Cf. p. 336, et en particulier l'anc. slave *ćrēpŭ*, testa, et le russe *kripićŭ*, brique, en tant que cuite.

10) Belout. *mânî*, pain. Cf. ossète *manaw*, *mannau*, froment.

Irland. *mann*, pain, froment, nourriture ; † *men*, farine (Z.², 10).[1]

Cf. t. I, 330, le scr. *su-mana*, froment, etc.

11) Pers. *nân*, pain et gâteaux divers; kourde et boukhar. *nân*, armén. *ngan*, id.

Gr. *νάνος*, gâteau au fromage.

Ce nom du pain se retrouve au loin, dans les dialectes finnois, éniséens et samoièdes, sous les formes de *nann*, *năn*, *nen*, *niăn*, etc.

§ 287. LA SOUPE ET LE BOUILLON.

L'accord de plusieurs termes est ici remarquable, et, s'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient connu l'usage du pain proprement dit, il est certain, par contre, qu'ils ont été des mangeurs de soupe.

1) Notre français *soupe*, quelle que soit sa source prochaine, est un mot vénérable par son antiquité, car il correspond exactement au sansc. *sûpa*, potage, bouillon, sauce, et aussi cuisinier, comme *sûpakâra*, littéralement faiseur de soupes, *sûpika*, bouillon, *sûpya*, potage, *sâupika*, adj., arrosé de bouillon. La racine est probablement *su*, succum exprimere, d'où dérivent également *sava*, suc, eau, *abhishava*, *abhishuta*, bouillie aigre de gruau, et le nom du *sôma*, la liqueur sacrée.[2] Les corrélatifs européens sont les suivants :

Anglo-sax. *sop*, scand. *sûp*, *sûpa*, *saup*, *soppa*, jus, sorbil-

[1] O'R., peut-être de *manna*, comme dans Z.², 634, et O'Dav., *Gl.*, 105. Ce dernier a aussi *mann* = *cruithnecht*, froment.

[2] Le D. P. ne donne pas d'étymologie. On pourrait peut-être l'expliquer par *su* + *ap*, bonne eau, d'après l'analogie de *kûpa*, suivant le D. P., de *ku-ap* (v. p. 344). Cf. aussi *sûda* = *kûpa* (p. 344).

lum, avec le *p* primitif inaltéré, mais changé régulièrement en *f* dans l'anc. all. *suf, sauf, sufil.* [1]

Armor. *souben*, soupe, *soub*, infusion, *soubil*, sauce, *souba*, tremper. Cf. cymr. *sew*, jus de viande, bouillon = scr. *sava.*

Russe *supŭ*, pol. *supa.*

Lith. *suppa.*

Les langues classiques n'en offrent pas de trace.

2) Un second terme non moins bien conservé est le scr. *yû, yûs, yûsha, yûshan*, bouillon, bouillon de viande, potage, soupe aux pois, eau dans laquelle on a fait bouillir des légumes, probablement de la rac. *yu*, miscere (Cf. Pott, *Et. F.*, II, 327, et Fick, 162).

Lat. *jus, jusculum*, bouillon.

Anc. slave *iucha*, id.; russe *ucha, ushka, ushitsa*, soupe au poisson; polon. *iucha, iuszka*, espèce de sauce; illyrien *juha*, bouillon, etc.

Anc. prus. *juse*, bouillon, lith. *júsze*, soupe de pâte aigre et d'eau, *jukkà*, soupe au sang d'oie, etc. Le lettique *jau-t*, mêler de la farine avec de l'eau, offre encore la rac. *yu* à l'état simple.

Armor. *ioud, iôd, iôt*, cymr. *uwd*, bouillie de farine au lait. Le suffixe est ici différent.

Le scand. *juck*, bouillon, soupe (cf. all. mod. *jauche*), est peut-être emprunté au slave, où le *ch* remplace la sifflante; mais l'anc. all. *jussol*, bouillon, pourrait bien être purement germanique, à moins qu'il ne provienne du latin *jusculum.*

3) Scr. *rasâlâ, rasikâ*, lait caillé au sucre et aux épices;

[1] Mais cf. le verbe fort, scand. *sûpa* (*saup, supum*); ags. *sûpan*; anc. all. *sûfan*, all. *saufen*, etc., sorbere, potare, qui indiquerait une rac. *sûp*, peut-être une forme augmentée de *su*, avec sens causatif.

rasaka, bouillon. Cf. *rasa*, jus, saveur, nourriture (Naigh., II, 7).

Lith. *rasalà*, *rasálas*, saumure. Cf. *rasa*, rosée.

Russe *rosólŭ*, polon. *rosòl*, saumure, bouillon. — Cf. *rosa*, rosée.

4) Sanscr. *kashâya*, décoction en général, comme adjectif, astringent au goût; rac. *kash*, scabere.

Pers. *kashk*, soupe épaisse de farine, viande et lait de brebis, préparation de lait de beurre, lait aigre séché; *kashkû*, potage de gruau d'orge, *kashkîn*, froment macéré dans l'oxygal, etc.; armén. *kashu*, bouillon.

Anc. sl. *kashitsa*, puls (Mikl., *Lex.*, 284); russe *kásha*, gruau cuit, *kashitsa*, soupe, *kashevárŭ*, cuisinier. Pol. *kasza*, id., *kaszanat*, marinade; boh. *kasse*, bouillie.

Lith. *kosze*, gruau, *koszenybe*, pot-pourri de viandes, etc.

Cf. russe *kisélĭ*, bouillie aigre, lith. *kiselus*, bouillie d'avoine, et p. 47.

5) Pers. *shôrbâ*, *shórwâ*, soupe, bouillon; kourde *siorba*, id.

Lat. *sorbitio*, *-tium*, jus, jusculum, de *sorbeo*.

Irl. moy. *sruban*, merenda (Stokes, *Ir. Gl.*, nº 143), *srúbóg*, gorgée de liquide (O'R.), de *srúbaim*, sorbeo.

Lith. *srubà*, soupe, de *srubti*, *srēbti*, ainsi que *surbti*, *surpti*, *sulpti*, humer, sucer.

Anc. sl. *srŭbaniie*, sorbitio. Cf. illyr. barb. *ċiorba*, soupe.

Si l'on compare de plus le grec ῥοφέω, ῥυφέω, ῥοφάνω, sorbeo, d'où ῥόφημα, bouillon, suivant Pott (*Et. F.*, II, 196) pour σροφέω, ou suivant Kuhn (Z. S., IV, 18) pour σορφέω, si l'on ajoute encore l'allemand *schlürfen*, on ne doutera guère d'une origine commune de ces divers termes. Il semble inutile toutefois de chercher, avec Kuhn, à les ramener à une racine primitive hypothétique *svarb*, parce qu'ils ont évidemment le

caractère d'onomatopées qui comportent une certaine latitude de variations phoniques. Varron déjà fait venir *sorbeo* du bruit que l'on fait en aspirant un liquide, et qui ne saurait mieux s'exprimer que par la triple combinaison d'une sifflante, d'une liquide et d'une labiale. La même onomatopée se reproduit exactement dans l'hébreu *sâraph*, chald. *sraph*, sorbsit, glutivit, arabe *shariba*, bibit, *sharb*, *shirb*, *shurb*, action de humer, de boire, *sharbat*, breuvage, d'où notre mot *sorbet* peut provenir aussi bien que de *sorbitium*. Le pers. *shôrbâ*, soupe, ainsi que *sharâb*, vin, kourde *siorba* et *sherab*, sont sûrement empruntés à l'arabe, comme l'indique le *sh* initial, qui ne représente pas régulièrement l'*s* arienne. Une seconde coïncidence du même genre se montre dans le basque *zurrupatu*, *churrupatu*, sorbere, et cette onomatopée est ainsi commune à trois familles de langues distinctes.

§ 288. LES BOISSONS FERMENTÉES.

L'usage de liqueurs spiritueuses extraites de substances végétales très-diverses, fruits, grains, racines, etc., se retrouve chez beaucoup de peuples, même sauvages, de l'ancien comme du nouveau monde. C'est le plus ou moins de variété de ces boissons, et l'art apporté à leur préparation, qui peuvent servir de mesure pour l'industrie d'une race d'hommes. Sous ce rapport, les anciens Aryas se sont distingués assurément, car ils possédaient plus d'une espèce de liqueurs fermentées, et c'est chez leurs descendants, orientaux et occidentaux, qu'elles ont été portées au plus haut degré de variété et d'excellence. Les Indiens, en particulier, ont su tirer des richesses de leur règne végétal une abondance de boissons spiritueuses dont plus

de soixante noms sanscrits attestent la diversité, et les Européens de leur côté, avec des ressources plus limitées, ont obtenu des produits d'une perfection sans doute supérieure. Au temps de l'unité toutefois, cet art était sûrement dans l'enfance; mais il annonçait déjà ses progrès futurs, car plusieurs noms de liqueurs fermentées ont été conservés. Un des anciens termes qui exprimaient l'ivresse prouve encore que nos premiers pères en connaissaient fort bien les effets, et indique en même temps qu'ils devaient avoir le vin gai.[1] J'ai traité ailleurs déjà de quelques-uns de ces noms de boissons. J'y reviens ici pour y ajouter quelques observations.

A) Le vin.

1) Au t. I, p. 311 et sqq., j'ai parlé déjà de plusieurs noms du vin qui paraissent avoir une origine arienne. J'ai traité plus spécialement du groupe principal de ces noms, issu probablement d'un thème primitif **vîna,* et arien plutôt que sémitique. La même conjecture peut s'appliquer à un autre terme sémitique, l'hébreu *sobè,* vin, arabe *sabîyat,* suivant Gesenius de *sâbâ,* boire avec excès, se gorger de boisson, d'où *sâbâ,* adj., ivre, avec le *b* doux, sans point diacritique, = *v.* Si l'on compare ce qui a été dit (t. I, 305) sur le Σάβος phrygien et sa connexion probable avec le sansc. *sava,* on ne pourra guère se défendre d'y rattacher aussi les mots sémitiques. Boire avec excès, c'est s'administrer des libations, en sanscrit *sâva,* de *su,* au causat. *sâvay.* Wilson (*Dict.,* p. 910) donne à *savana* le double sens d'extraire et de *boire* le sôma, tout comme à *sûta* (p. 940) celui de *drank,* bu. Il y aurait là un

[1] Cf. t. I, p. 317, note.

nouvel indice des antiques relations entre les Aryas et les Sémites dans les régions où la vigne était indigène.

2) Quant au scr. *surâ*, zend *hura*, venant également de *su* et rendu tour à tour par vin et boisson, mais, dans le D. P., seulement par liqueur alcoolique, eau-de-vie, j'ai présumé (t. I, 305) qu'il avait eu dans l'origine les deux premières acceptions. Celle de boisson en général se confirmerait par le fait que *surâ* a passé à la bière dans le mot suani (géorgien) *sura*, le turc *sra* et l'éniséen *syrá*.[1] Le persan moderne *sur*, liqueur extraite du riz, et *sûr*, vin rouge, doivent être des mots d'emprunt, vu le maintien de l'*s*.

En Europe, on peut comparer peut-être le russe *syrétsŭ*, avec une autre application à l'hydromel non cuit, et allié à *syrói*, humide, venant de l'anc. sl. *syrŭ*, *sourovŭ*, id.

3) Pour quelques autres noms du vin, sûrement fort anciens, cf. les rapprochements européens avec le persan *mustâr*, moût (t. I, 317), le scr. *halâ*, *hâlâhalî* (ibid.),[2] et l'ossète *san*, *sanna* (t. I, 318).

[1] Pour le sens de boisson, cf. aussi le scr. *surâ*, coupe à boire pour les spiritueux (D. P.).

[2] A l'appui d'une provenance de la rac. *har*, transporter, enlever, ravir (entzücken), soit de colère (*haras*), soit de joie (χαρά), cf. *hary*, désirer quelque chose, *haryata*, désirable, aimé, *hâra*, *hârin*, qui transporte les sens, ravissant, magnifique. En fait de formations analogues à *hâlâhali*, liqueur spiritueuse, on peut citer *halahalâ*, interjection d'applaudissement, *hârahûra*, liqueur enivrante, *hârahâra*, *-râ*, *harahûra*, espèce de raisin.

Le double sens de *har* (favorable ou défavorable, joie et colère, délire) explique pourquoi *halâhala* peut désigner une espèce de poison violent (D. P.).

La rac. *hal* (de *har*), dans l'acception de labourer à la charrue, signifie proprement, comme *karsh*, tirer, traîner, enlever la terre, etc.

B) *L'hydromel.*

S'il peut rester des doutes sur la possession du vin par les Aryas du temps de l'unité, il ne saurait en être de même pour l'hydromel, dont le nom s'est maintenu, en Asie et en Europe, dans les principales langues de la grande famille. On sait que le miel mêlé d'eau donne par la fermentation une liqueur spiritueuse très-agréable, et longtemps rivale du vin qui, parfois, en a pris le nom chez plusieurs peuples. Pour ce nom, le scr. *madhu*, n., qui est aussi celui du miel, et pour ses corrélatifs divers, je puis renvoyer au t. I, p. 510. La transition au sens de vin, qui se remarque également dans le scr. *madhu* (D. P., V, 484), le grec **μέθυ**, déjà homérique, et l'anc. sl. *medŭ*, *οἶνος* (Miklos., *Lex.*, 365), doit être à coup sûr fort ancienne, bien qu'elle ne se remarque pas dans les Vêdas.

C) *La bière, etc.*

Le vin et l'hydromel, ce dernier surtout, sont les seules boissons fermentées dont la linguistique comparée permette de faire remonter l'usage jusqu'aux Aryas primitifs. Il n'en est pas ainsi de la bière, bien qu'ils possédassent l'orge d'où on la tire. Ses noms sont beaucoup plus divergents, et sans doute d'une origine plus récente. Le sanscrit ne m'en a offert aucun exemple sûr.[1] Quelques-uns, comme le mot suani *sura* et l'illyr. *subaja*, semblent avoir été empruntés à ceux

[1] Wilson donne bien *yavasura*, n., ou *-surâ*, f., liquor distilled from barley, et *beer;* mais le D. P. n'admet que la première acception, et d'après le sens ordinaire de *surâ*, eau-de-vie, il ne s'agit pas ici de la bière.

du vin (Cf. p. 408 et t. I, p. 305). Le pers. *bârah* se rattache clairement à *bâr*, orge; mais n'a aucun rapport réel avec l'anc. all. *bior*, ags. *beor*, scand. *biôr*, etc., d'où notre *bière*, bien que le goth. *baris*, ags. *bere*, scand. *barr*, orge, réponde au persan *bâr*.[1]

1) Une seule affinité à signaler comme assez sûre, bien qu'indirecte, est celle de l'armén. *karôghi*, boisson fermentée *(ôghi)* d'orge *(kari)*, avec le celtib. *ceria*, gaul. *cerevisia*, cervoise (Cf. t. I, 341), ainsi qu'avec le gr. *οἶνος κρίθινος*, bière, si, comme je le crois, *κριθή* est étymologiquement allié à l'arménien *kari*.

2) Parmi les noms européens de la bière, un groupe assez étendu paraît se rattacher au nom sanscrit et arménien d'une boisson fermentée, mais qui n'est pas la même. C'est le lith. *alus*, *alukas*, espèce de bière indigène, auquel répondent l'anc. slave *olŭ*, *olovina*, sicera, le scand. *öl*, ags. *eala*, *alodh*, angl. *ale*.[2] En sanscrit, nous trouvons *ali*, liqueur spiritueuse, et en armén. *ôghi* = *ôli*, boisson fermentée. La racine, partout la même, est peut-être *ar (al)*, dans le sens d'élever, d'exciter, de stimuler.[3]

[1] Suivant Schleicher (Z. S., VII, 224), *bior* viendrait du slave *pivo*, gén. *pivese*, thème *pivas*, bière, proprement boisson, de *piti*, *pivati*, boire, comme *πῖνον*, bière, de *πίνω*. Ce *pivas*, affaibli et contracté en * *bius* par le gothique, serait devenu *bior*, avec le changement ordinaire de *s* en *r*. Par contre, Wackernagel et d'autres font venir *bior* d'un subst. latin *biber*, boisson, l'italien *bévere*, *béere*. Cf. Diez, *Wb.*, I, 69. L'irl. *beoir*, cymr. *bwr*, armor. *biorch*, sont germaniques ainsi que l'ital. *birra*.

[2] Cf. irl. *ól*, boisson, *ólaim*, je bois, *ólach*, ivrogne, etc.

[3] Je laisse de côté d'autres rapprochements purement européens pour les boissons spiritueuses, et je me borne à signaler encore la corrélation du cymr. moy. *gwyraut*, liqueur (Leg., I, 24), corn. *gwiras*, avec le scr. *virâ*, f., boisson enivrante. De part et d'autre, l'idée première est celle de force, si l'on compare le cymr. *gwyr*, vigoureux, et

D) *Le breuvage d'immortalité.*

Outre les boissons fermentées à l'usage de l'homme, les anciens Aryas en avaient une à laquelle ils attribuaient une origine céleste, qui était pour les dieux mêmes une source d'immortalité, et une des offrandes les plus propres à concilier leur faveur. Je dois laisser de côté les mythes divers qui se rattachaient à ce divin breuvage, et dont les traits caractéristiques se retrouvent également chez les Indiens, les Iraniens, les Grecs et les Germains. Je puis renvoyer pour cela au beau travail que Kuhn a publié sur ce sujet, et qui fait autant d'honneur à son érudition qu'à sa compréhension juste et profonde de la poésie des mythes.[1] Je ne veux ici que rappeler les quelques analogies de noms qui ont été signalées depuis longtemps.

Quelle a été dans l'origine la nature de cette boisson merveilleuse? C'est ce qu'il est difficile de savoir, parce que sa préparation a dû varier à partir de l'époque de la dispersion des Aryas. Les Indiens tiraient leur *sôma* de l'*Asclepias acida*, dont ils mêlaient le suc avec du lait.[2] Les Iraniens extrayaient leur *haoma* d'une autre plante grimpante comme la vigne, et dont les feuilles ressemblaient à celles du jasmin.[3] Dans la tra-

le scr. *vira*, homme fort, suivant le D. P., de la même racine que *vayas*, force, savoir, *vi* (*vayati*), mettre en mouvement, pousser, exciter. Cf. *viratâ*, virilité, ainsi que le latin *vis*, pl., *vires*, etc.

[1] *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks.* Berlin, 1859.

[2] Ou, plus tard, suivant le D. P., du *Sarcostemma acidum*, plante à suc doux et acidulé, mais qui ne croît qu'au sud du Pendjab, la demeure des Indiens védiques. La plante aura été changée par suite des migrations ultérieures.

[3] Kuhn, l. cit., p. 118. *Sôma* et *haoma*, de *su*, *hu*, succum exprimere, ne signifie proprement que suc exprimé.

Sur le *haoma,* jaune et blanc, cf. Justi (313) et Haug (*Essays*, 289).

dition conservée par le Mahâbhârata, le breuvage d'immortalité, l'*amṛta*, est obtenu par le barattement de l'océan de lait, auquel se mêlent les sucs de toute sorte de plantes, sucs que distille la montagne *Manḍara* mise en feu par la rotation. Il est donc probable que la liqueur désignée tour à tour par les noms de *sôma* et d'*amṛta* se composait, dans le principe, de quelque suc végétal combiné avec du lait.

Au sanscr. *amṛta*, immortel, correspond le gr. ἄμβροτος ou ἄβροτος, comme βροτός, mortel, à *mṛta*. De là le nom de l'ambroisie, ἀμβροσία, qui serait en sanscrit *amṛtyâ* ou *amartyâ*, synonyme de *amṛta*. Un autre équivalent paraît se retrouver dans le persan *amarâ*, vin; cf. zend et sanscrit *amara*, immortel, mot peut-être synonyme de *haoma* chez les anciens Iraniens. L'ambroisie, dans Homère et ailleurs, désigne la substance dont se nourrissaient les dieux, et leur boisson était le nectar; mais, d'après Athénée, d'autres y voyaient un breuvage, et dans la langue sacerdotale, elle désignait l'eau pure. Il est à remarquer qu'en sanscrit même, suivant les lexicographes, le nom d'*amṛta* s'applique également à l'eau, au lait, au beurre clarifié et au riz bouilli, ainsi qu'à la nourriture en général. Chez les Grecs toutefois, aucune idée spéciale ne s'attachait à la composition de l'ambroisie et du nectar, devenus des choses purement mythiques.

Ce nom de la boisson divine ne s'est pas conservé chez les

L'espèce à fleurs jaunes se trouve dans le Gilad, le Mazenderan, le Shirvân et le Yezd. Ses rameaux noueux et séchés sont pilés dans un mortier, et arrosés d'eau, ce qui produit, d'après le procédé des Parsis actuels, une liqueur de très-mauvais goût, au dire de Haug, qui en a goûté. Le *Sôma* indien devait être fort différent, vu les épithètes laudatives que lui donne le Rigvêda, telles que *madhu*, *madhumant*, doux, agréable, mielleux, *madya*, exhilarant, enivrant, *tîvra*, fort, piquant, *çukra*, *çući*, pur, clair, etc.

Scandinaves. Dans les mythes divers qui la concernent, ils y ont substitué leur *miödur*, hydromel, le sanscr. *madhu*, qui est aussi une épithète du *sôma*. Il est appelé quelquefois *ôdhreirir*, le breuvage d'inspiration poétique, et *ôminnisöl*, la liqueur d'oubli. Tel serait également, suivant Kuhn (l. cit., p. 175), la signification propre de νέκταρ, la boisson qui *tue* le souvenir des choses terrestres, en le rapportant à νέκω, = scr. *naç*, νέκυς, νεκρός, nex, etc.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS.

Pages.

CHAPITRE III.

Section I.

Article I.

Article II. — L'intérieur de la maison.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU TOME DEUXIÈME.

LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

GENÈVE. — IMPRIMERIE J.-G. FICK.

LES ORIGINES

INDO-EUROPÉENNES

OU LES

ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

PAR

ADOLPHE PICTET

DEUXIÈME ÉDITION

revue et augmentée



—

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—

1877

LIVRE QUATRIÈME

L'ETAT SOCIAL

---

§ 289. OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Dans le livre qui précède, j'ai cherché à réunir toutes les données qui peuvent nous éclairer sur la civilisation matérielle des Aryas primitifs. Pour éviter les répétitions, je me suis abstenu d'en présenter un résumé qui sera mieux placé à la fin de cet ouvrage. Ce que l'on peut reconnaître dès à présent, c'est que les anciens Aryas possédaient tout au moins les principaux éléments d'une vie facile et assurée par le travail. C'est là sans doute la première condition de tout développement social ultérieur, mais elle ne suffit pas à nous donner la mesure de la valeur intrinsèque d'une race d'hommes. En fait, ces éléments d'une industrie naissante se retrouvent également chez des peuples restés à l'état de barbarie, et une civilisation matérielle, même avancée, n'implique point un progrès équivalent au point de vue intellectuel, et surtout moral. Il est probable, par exemple, que les anciens Aryas étaient inférieurs, sous le premier rapport, aux Mexicains et

aux Péruviens lors de la découverte du nouveau monde, et cependant ils les surpassaient assurément par les aptitudes de l'esprit et les qualités de l'âme, qui, transmises à leurs descendants, en ont fait les dominateurs de la terre. C'est en recherchant d'abord ce qu'a été leur organisation sociale que nous pouvons espérer de retrouver les traits primitifs de leur caractère moral, car cette organisation a dû en être l'expression naturelle et immédiate. La constitution de la famille, du clan et du peuple, les principes de la propriété, du droit et de la justice, représentés et garantis par la loi, nous montreront en germe les dispositions dont les développements ultérieurs ont été si variés et si puissants. Enfin, les traces encore reconnaissables de quelques coutumes de la vie sociale ajouteront plusieurs traits intéressants et caractéristiques. Tels sont les sujets qui formeront le contenu de notre quatrième livre.

CHAPITRE Ier

ARTICLE I.

§ 290. LA FAMILLE.

Toute société humaine repose sur la famille, et c'est par là nécessairement que le monde a commencé. La famille constitue l'unité primitive d'où sortent successivement le clan, la tribu et la nation, unité qui se maintient toujours par la force des choses, et qui ne saurait être abolie, ou seulement faussée dans son essence, sans faire violence aux instincts les plus profonds de notre nature. La famille, en effet, est essentiellement morale. Les devoirs réciproques en constituent le lien nécessaire; mais le devoir est ici tempéré par l'amour, et son joug est doux à porter. Le problème difficile d'une conciliation entre les principes opposés de l'autorité absolue et de la liberté individuelle se trouve ainsi résolu de prime abord par une disposition providentielle.

Il résulte de là que rien n'influe plus sur l'état social et moral d'un peuple que la constitution de la famille. L'exagération ou l'affaiblissement de l'autorité paternelle, l'indépen-

dance ou l'esclavage de la femme et des enfants, dénaturent également cette institution sacrée, et entraînent à leur suite des maux infinis. Aucun avantage, cherché en vue de l'Etat seulement, ne saurait compenser de si funestes influences, puisque le but de l'Etat doit être, en définitive, le bonheur des individus par la moralité. Ce serait une question intéressante que de rechercher quelle action la constitution de la famille a exercée sur les destinées des peuples. On verrait comment toute déviation de l'ordre naturel est devenue, tôt ou tard, une cause dissolvante, parce que tout ce qui compromet l'équilibre moral de l'homme imprime une fausse direction au développement social.

L'existence de la famille dès les temps les plus anciens et chez toutes les races d'hommes, est évidente par elle-même, mais son degré de valeur a dû varier considérablement, dès le début, suivant le caractère de ces races. Il y a là un problème qui se dérobe à toute investigation historique, et qui ne devient accessible, jusqu'à un certain point, que par le secours de la linguistique comparée. Je dis jusqu'à un certain point, car les termes qui désignent les divers membres de la famille sont en général au nombre des plus anciens et des plus obscurs. Quelques-uns, comme les noms du père et de la mère, dérivent ordinairement des premiers bégaiements de l'enfant, et n'ont jamais eu aucun sens étymologique; d'autres ont presque toujours perdu leur signification primitive, qui aurait pu nous éclairer sur les idées que l'on y associait. Pour la race arienne, toutefois, il se trouve heureusement que nous sommes placés dans des circonstances plus favorables que partout ailleurs. Les anciens termes de cet ordre se sont maintenus avec un ensemble remarquable, et la plupart expriment encore, avec une certitude suffisante, le caractère ou le rôle

attribués aux membres de la famille. On peut arriver ainsi à se faire une idée assez complète des rapports et des sentiments qui les reliaient entre eux. L'étude de ces termes a donc une importance particulière pour l'histoire morale et sociale des anciens Aryas, et nous devons leur consacrer un examen détaillé et approfondi.[1]

§ 291. LA FAMILLE EN GÉNÉRAL.

Plusieurs des noms de la famille peuvent être considérés comme proethniques, mais un seul groupe s'est conservé avec quelque extension dans les langues congénères.

1) Scr. *ǵanana*, *ǵâti*, *abhiǵana*, *pariǵana*, famille, lignage, race, etc., de *ǵan*, gignere, generare, nasci, oriri = zend *zan*, d'où *zantu*, tribu.

Pers. *ni-jâd*, *ni-jâdah*, famille, race; *nu-jâd*, id. Cf. sanscr. *anuǵâta*, né après, né semblable ; *zâd*, naissance, de *zâdan*, engendrer et naître. — Armén. *ǵêd*, race.

Gr. *γένος*, *γέννα*, etc.; rac. *γεν*, *γείνομαι*, *γίγνομαι*, etc.

Lat. *gens*, *gentis*; *genus*, etc.; cf. *gigno*.

[1] Je n'aborde pas la question des origines tout à fait primitives de la famille, lesquelles échappent à toute solution positive. Ce n'est que par des hypothèses très-contestables que l'on a voulu faire sortir la famille d'un état antérieur de promiscuité bestiale, de même que l'on prétend ne voir dans l'homme que le descendant perfectionné d'un singe anthropomorphe. A quelque époque et dans quelques conditions que l'homme ait fait son apparition sur la terre, il a dû, dès le principe, apporter avec lui, au moins en germe, les facultés morales et intellectuelles qui, en bien comme en mal, le séparent de l'animalité, non-seulement en degré, mais en nature. Ce qui est positif, quant aux Aryas, c'est que, aussi haut que nous reportent les témoignages de leur langue, c'est-à-dire aux temps préhistoriques, la famille était déjà moralement constituée.

Irl. *ginél*, *cinéal*, *cine*, *cineadh*, famille, race, clan; de *genim*, *geanaim*, etc., engendrer. — Cymr. *cenal*, *cenel*, *cenedl*, race, clan, avec *c* pour *g* comme en irlandais, mais aussi *geni*, naître, *gan*, *genid*, naissance, etc.

Goth. *kuni*, ags. *cynne*, scand. *kyn*, anc. all. *chunni*, race, tribu, etc. Cf. goth. *keinan*, germinare.

Nous retrouverons cette rac. *gan* à plus d'une reprise dans les noms du père, de la mère, de la femme, des enfants, et d'autres qui se rattachent aux notions de race et de génération. Les rapprochements qui suivent sont plus isolés et moins sûrs, mais quelques-uns conduisent à des significations d'un caractère plus spécial.

2) Scr. *trapâ*, famille, venant probablement de *trp*, *tarp*, gaudere, exhilarare, ainsi que *trapâ*, gloire, célébrité, plutôt que de *trap*, pudere, d'où *trapa*, honte, etc.

Cf., § 277, 7, les noms européens du village, du domicile, de la maison, de la tribu, qui paraissent se rattacher à cette ancienne désignation de la famille considérée comme source de bonheur. — Une association d'idées analogue semble relier le goth. *heiva*, ags. *hîwo*, *hîwan*, scand. *hî*, plur. *hiu*, anc. allem. *hîwo*, etc., famille, maison, etc., au sanscr. *çiva*, bonheur, bien-être, de *çî*, quiescere, avec affaiblissement de la voyelle. Cf. § 277, 6, etc. Aux termes comparés il faut ajouter le latin *civis*, primitivement membre de la famille, osq. *kevs*, d'où *civitas*, *-atis*, qui rappelle le sanscr. *çivatâti*, ce qui donne le bonheur, heureux, propice.

3) Scr. *ćaraṇa*, famille, race (Wilson, *Dict.*), aussi action d'errer çà et là, de *ćar*, errare.[1] — Ce nom paraît remonter au temps de la vie pastorale, d'autant mieux que nous avons vu

[1] Dans le D. P., seulement action d'errer, carrière, conduite de la vie.

dériver de la même racine plusieurs termes qui s'appliquent au pâtre, au pâturage et au bétail (Cf. p. 15).

Comme *ćar* devient *ćal*, d'où *ćalana*, errant, *ćalat*, mobile, etc., je compare l'anc. sl. *kolěno*, race, tribu; russe *pokoliene*, famille, etc. Le sens de genou pour *kolěno* dérive de celui d'articulation mobile; cf. *ćlienŭ*, *ćlanŭ*, articulation, membre, et pol. *kolanko*, id. Voy. aussi p. 146. Il est probable que l'anc. slave *ćlověkŭ*, homo, russe *ćeloviekŭ*, polonais *czlowiek*, etc., dérivent de la même racine, et désignent l'homme comme l'être actif et mobile. Telle est également la signification du scr. *ćarshaṇi*, qui s'emploie au pluriel pour *homines*, *populus*, et que le D. P. rapporte à la rac. *ćar*. Un autre terme d'une affinité encore plus immédiate est l'anc. sl. et russe *ćeliadĭ*, famille, pol. *czeladź*, boh. *ćeled*, etc. Ces noms, conservés par les Slaves seulement, semblent indiquer, ainsi que d'autres encore, que ces peuples sont restés plus longtemps attachés à la vie pastorale, dans les steppes de l'Asie, que leurs collatéraux européens.

4) Scr. *âli*, race, famille, lignage; proprement, ligne continue, série, peut-être de *ar*, oriri.

Irl. erse *ál*, race, tribu; *álach*, id., de *alaim*, *ailim* = *alo*, goth. *alan*, etc., nourrir, faire croître = scr. *ar*.

Il est curieux que l'arabe *âl* signifie aussi famille, race, progéniture.

5) Scr. *ibha*, famille, état de maison, serviteurs. Origine incertaine.[1]

Anc. allem. *eiba*, en composition seulement dans quelques noms de lieux, comme *Wetareiba*, *Wingarteiba* (Graff, *Spr.*

[1] Wilson donne bien une racine *ibh* (*imbhayatê*), to collect, accumulate, qui expliquerait *ibha*, mais elle ne se trouve, ni dans les *Radices* de Rosen et de Westergaard, ni dans le D. P.

sch., t. I, voc. cit.), et équivalant à *gouwi*, district, pagus, etc. L'extension de sens se comprend aisément.

Sur l'irl. *ibh*, *aibh*, tribu, pays, etc., que donnent O'Reilly et O'Brien, mais qui est contesté par Stokes, voyez t. I, p. 45.

§ 292. L'INSTITUTION DU MARIAGE.

S'il est certain que la famille est la base de toute société humaine, il ne l'est pas moins que le mariage constitue la condition nécessaire de tout développement complet de la famille, parce que seul il assure d'une manière permanente les rapports mutuels et les droits respectifs des membres qui la composent. Il importe donc de montrer d'abord que le mariage existait chez les anciens Aryas. Les preuves de ce fait ne font pas défaut et sont de nature à ne laisser aucun doute.

1) La rac. scr. *vah*, vehere, ducere, avec ou sans les préfixes *ud* et *vi*, se prend aussi dans le sens plus spécial de *ducere uxorem*. De là un bon nombre de dérivés, tels que *vahyâ*, épouse, littéralement ducenda, *ûḍhâ*, femme, participe passé de *vah*, c'est-à-dire ducta, *anûḍhâ*, fille non mariée, non ducta, *navôḍhâ* (*nava* + *ûḍhâ*), nouvelle mariée, fiancée, bru, *vôḍhar* (de *vah* + *tar*), *vivôḍhar*, époux = ductor, *udvahana*, mariage, *vahatu*, *vivâha*, noce, *vivâhya*, gendre, etc.

Cette acception spéciale de *vah* se retrouve aussi en zend pour le mot correspondant *vaz* (Justi, 264). Ainsi, dans le Yaçna, 53, 3, *vazyamnâbyo kainibyô*, nubentibus puellis, d'après Haug (*Gâthâs d. Zor.*, II, 34). — Le corrélatif lith. *veszti* (*vežu*), ducere, s'emploie de même dans quelques locutions, comme *mart-vežis*, celui qui conduit l'épouse chez l'époux, en alle-

mand *brautführer*, *marcziā parsivezsti*, emmener la mariée chez soi, etc.

Comme en sanscrit la femme est aussi appelée *vadhû*, *badhû*, *vadhukâ*, et la fiancée *vadhûṭi*, et que de plus on trouve *vivadha*, fardeau, joug, route, etc., on a conjecturé que *vadh* était la forme primitive de *vah*; [1] mais cela reste douteux. La forme *vah*, en effet, se retrouve dans la plupart des langues congénères, zend *vaz*, gr. ἔχω, ὄχος, ὀχέω, lat. *veho*, goth. *vigan*, etc. (Cf. t. I, p. 157 et t. II, p. 143), et *vadh* est également représenté dans plusieurs de ces langues. En sanscrit, comme ailleurs, les deux formes doivent avoir coexisté, et l'une ne semble pas plus primitive que l'autre. Il se peut même qu'elles soient en réalité radicalement distinctes.

En zend, la racine *vad*, aller, couler, au causat. conduire, emmener, d'où *vaidi*, fleuve (Spiegel, *Avesta*, II, 26, Introduction, et Z. S., V, 232), se prend aussi dans le sens de *uxorem ducere* (Justi, 269) et rend ainsi compte du sanscr. *vadhû*, uxor. De là également l'afghan *vâda*, mariage; mais ce qui est plus important, c'est de voir reparaître cette signification spéciale dans plusieurs langues européennes. Ainsi :

Lith. *westi* (*wedù*), conduire et épouser; d'où *wedys*, prétendant, *wedlys*, fiancé, *wedéklys*, jeune homme nubile, *ne-wedélis*, homme non marié, *pa-wadà*, femme épousée en secondes noces, *su-wedimmas*, mariage, *par-wedininkai*, ceux qui amènent l'épouse, les paranymphes, *par-westuwes* (pl.), les noces et le repas de noces, etc.

Boh. *wdam*, nubo (Cf. sl. *vesti*, *vedã*, ducere, etc.), *newdaná*, fille non mariée; illyr. *do-vedena*, fiancée, etc. [2]

[1] Benfey, *Gr. Wl.*, I, 356. Le D. P. donne aussi *vadh* comme = *vah*.

[2] Ajouter anc. sl. *vodima*, pellex, de *voditi*, ducere ; lett. *vedema*, virgo matura, i. e. nubilis.

Cymr. *gweddu*, fiancer, se marier, *gweddawg*, nuptial, fiancé, *dy-weddi*, fiançailles, *dy-weddiaw*, épouser, *dy-weddïwr*, époux. Le sens propre de *gweddu* est celui de *conduire* au moyen du joug, *gwedd*, ducendi modus. De plus ici *gwaddawl* = *a-gweddi*, dot, et *gwaudd*, belle-fille, bru = sanscr. *vadhû*, femme et bru.[1]

Anglo-sax. *weddian*, spondere, uxorem ducere, *weddung*, sponsio; ang. *to wed, wedding;* scand. *ved*, matrimonium. — Ici, toutefois, le rapport n'est pas immédiat, car *weddian* est un dénominatif de *wed, wedd*, pignus, fœdus, en goth. *vadi*, d'où *gavadjôn*, s'engager, promettre, scand. *ved*, anc. allemand *wetti*, etc. Cf. lat. *vas, vadis, vadimonium*. Mais le gage même est ainsi nommé parce qu'il détermine et dirige la conduite à tenir, ce qui nous ramène à la racine *vadh*, ducere.

2) Une autre racine qui s'applique également au mariage est le sanscrit *vid* (*vindati*), proprement invenire, obtinere, adipisci, puis maritum seu uxorem obtinere, in matrimonium ducere. De là *vêdana*, gain, acquisition, pour désigner une certaine cérémonie du mariage d'une fille *çudrâ* avec un homme des classes supérieures, *vêttar*, épouseur, mari, *pari-vêdana*, mariage en général, *adhi-vêdana*, second mariage pendant la vie d'une première femme, *adhi-vêttar*, l'homme qui se remarie, *adhi-vinnâ* (pour *vidnâ*), la femme délaissée par suite d'un second mariage, *pari-vêttar*, frère cadet marié avant son aîné, *pari-vêdinî*, la femme de ce frère cadet, etc.

C'est à cette racine *vid* que se rattache peut-être le grec ἕδνον pour ϝέδνον, cf.. *vêdanam* (nomin.), le cadeau des fian-

[1] Stokes (*Rem.*[2], 43) retrouve aussi cette racine en irlandais, sous la forme *bod* pour *vod*, dans *in-bod-ugud*, nubere, *in-both-igetar*, nubent (Z.[2], 1034), *in-botha*, nuptias (Glos. taurin.; Goidel, 3, 13), avec *th* pour *dh*.

çailles, c'est-à-dire ce que l'épouse *obtient*, d'où ἑδνόω, fiancer, ἕδνιος, le vêtement de l'épouse, ἑδνωτὴς, le beau-père qui fiance, etc. On ne saurait penser ici, avec Benfey (*Gr. Wl.*, I, 356), à la rac. *vadh*, qui exigerait un θ. On peut objecter, il est vrai, l'irrégularité de ε pour *é*, ordinairement représenté par οι, mais on en trouve d'autres exemples, si Bopp (*Vergl. Gr.*, II, 56) a raison de comparer ἑν avec *êna*, et ἑκατερος avec *êkatara*. [1]

Les langues germaniques nous offrent un dérivé de la même source dans l'anglo-saxon *weotoma*, *weotuma*, dot, chez les Francs *witma*, chez les Burgondes *wittemon*, racine *wit* = sanscr. *vid*; mais le corrélatif *widamo*, en ancien allemand devrait être régulièrement *wizamo*, ainsi que le remarque Graff (*Deut. Spr. sch.*, I, 778). Il est possible que la ressemblance des racines *vadh* et *vid* ait introduit quelque confusion dans les dérivés.

3) Le scr. *gam*, ire, adire, aggredi, s'emploie par euphémisme pour *coire cum feminâ*. De là *gama*, *gamana*, cohabitation, *gamya*, ad coitum pronus, *gamyâ*, coïtu adeunda, aussi *gantrî*, au masc. *gantar*, celui qui cohabite avec une femme.

On reconnaît ici sans peine le gr. γαμ, dans γάμος, noce et *coitus*, γαμέω, épouser, donner en mariage, et *coire*, γαμέτης, -τή, époux, épouse, etc., et aussi γαμβρός, époux et gendre, que l'on compare, mais sûrement à tort, avec le sanscr. *ǵâmâtar*, dont l'origine est tout autre. [2]

Je crois qu'il faut également y ramener le lith. *gimti* (*gemu*),

[1] Toutefois ἕδνον dériverait mieux de la rac. ἑδ = scr. *sad*, etc. Cf. *sadana*, n., établissement.

[2] Cf. plus loin § 300, 1. Bopp (*Verg. Gr.*, I, 212) rattache γαμέω au scr. *ǵam*, dans le composé *ǵampatî* (duel), femme et mari collectivement; mais le D. P. y voit une altération du synonyme *dampatî*.

qui ne signifie plus que naître, mais qui a pu avoir le sens actif d'engendrer, comme le dérivé *gaminti* (*gaminu*) et le causatif *gymduti* (*gymday*). Le rapprochement proposé jusqu'ici avec le scr. *ǵan*, nasci et generare, a contre lui le changement de *n* en *m*, fort insolite quand il n'est pas motivé par l'influence d'une labiale subséquente. C'est aussi à la racine *gam*, *gem*, que se rattache peut-être le lithuan. *gentere* ou *gente*, gén. *genters*, belle-sœur, femme du frère, qui semble répondre au scr. *gantrî*, coitu adeunda, avec *n* pour *m* devant *t*. Toutefois l'analogie du lat. *janitrix*, etc., qui viendra plus loin, laisse quelque doute à cet égard.

Ce qui est plus certain, c'est que l'irlandais *gamh*, femme (O'R.), appartient à ce groupe.

4) La rac. *yam*, sustentare, cohibere, sumere, prehendere, prend, avec *upa*, le sens de uxorem ducere in matrimonium. De là *upayama*, *upayamana*, mariage, *upayantar*, époux, et, sans le préfixe, *yâtar*, femme du frère du mari, par suppression de l'*m* devant le *t*, et *yantrakâ*, sœur cadette (mariée?) de la femme.[1]

A *yâtar* correspond, avec le même sens exactement, l'anc. slave *iĕtry*, leviri uxor (Mikl., *Lex.*, 1168), où cependant la nasale est conservée, comme dans le scr. *yantar* et *yantrakâ*, et la racine elle-même se retrouve dans *iĕti*, prehendere, au prés. *imă* = *yam*. Cf. russe *iatrovĭ*, femme du frère du mari, *iatrovĭia*, sœur de la femme du mari, pol. *iâtrew*, illyrien *jetarva*, belle-sœur dans le même sens. Je crois reconnaître

[1] Wilson ; mais d'après le D. P. (VI, 61), *yantrikâ* serait une fausse leçon pour *yantrâṇî*, qui signifierait gardée, protégée; cf. *yantraṇa*, n., protection. — Le sens propre de *yâtar* n'est pas clair. Outre l'acception indiquée, le D. P. donne celle de voyageur, de conducteur de char, de *yâ*, ire ; mais cf. *yantar*, id., de *yam*.

aussi ce nom dans le lithuan. *inte*, femme du frère, synonyme, mais distinct, de *gente*, et dont le gén. *intês* a dû être plus anciennement *inters* = scr. *yantaras*, de même que l'on trouve *gentês* à côté de *genters*, comme génitif de *gente*.

Un autre rapprochement remarquable se présente dans le grec εἰνατέρες et le lat. *janitrices*, qui désignaient les femmes de deux frères. Une commune dérivation de la rac. *yam* est ici très-probable, mais le mode de formation reste incertain. Ou bien l'*n* a remplacé l'*m* primitive, comme dans ἡνία, bride, de *yam*, coercere, et *janitrix* pour *jamitrix*, a pris une voyelle de liaison, comme *genitor*, scr. *ǵanitar*, père, de *ǵan*, ou bien le latin est parti d'un thème *yantrî*, pour intercaler un *i* inorganique. Pour le grec εἰνάτηρ, dont l'α de liaison offrirait une nouvelle irrégularité, on peut présumer encore une autre cause d'altération. On trouve, en effet, aussi εὐνατήρ, εὐνάτωρ, εὐναστήρ, au fém. εὐνάτειρα, εὐνάστρια, qui se rattache alors à εὐνάζομαι, de εὐνή, lit, avec le sens de compagnon ou compagne de lit, époux, épouse. Ceci conduirait à une tout autre origine, car εὐνή, lit, que l'on rapporte à αὔω, dormir, n'a plus rien de commun avec la rac. *yam*. Comme il est impossible, cependant, de séparer εἰνατέρες de *janitrices*, il faut admettre que la forme grecque a été modifiée par analogie avec εὐνατήρ, dont la ressemblance était purement fortuite. [1]

[1] Fick (335) rapproche aussi εἰνάτερες de *yâtar* pour *yantar*. Depuis, Ascoli (Z. S., 12, 238) a proposé, pour ce nom de belles-sœurs, en tant que femmes de deux frères, une étymologie au moins très-spécieuse. Il le ramène au sanscrit *anyatara*, comparatif de *anya*, autre, et qui signifie : de deux personnes l'une ou l'autre. Le féminin *anyatarâ* serait devenu *anyatrâ*, *-trî*, puis *anyatar*, au pluriel *anyataras* = εἰνάτερες, et *janitrices* pour *aniitrices*. A l'objection que l'on pourrait faire que *anya* est déjà représenté, en grec par ἄλλος, en latin par *alius*, avec leurs comparatifs ἀλλότριος et *alter*, on peut

5) Les termes qui précèdent suffisent déjà à prouver que le mariage existait chez les anciens Aryas, et l'examen d'autres noms des membres de la famille le démontrera mieux encore. Peut-on retrouver aussi quelques traces des usages qui s'y rattachaient en ce qui concerne les fiançailles, la noce, la dot, etc.? Ces usages ont, naturellement, beaucoup varié dans le cours des siècles, et les traits de ressemblance qu'ils offrent peuvent résulter en bonne partie de la nature même des choses. Une étude comparée de ces coutumes chez les divers peuples de race arienne serait sûrement instructive; mais je dois me borner ici aux indications nécessairement un peu vagues que l'on peut découvrir encore dans les langues.

a) Quant aux fiançailles d'abord, le contact des mains a été de tout temps le symbole naturel d'une promesse donnée, surtout en ce qui concerne le mariage, et nos langues modernes ont conservé beaucoup de locutions qui s'y rapportent. Ainsi la femme *donne* sa main que le prétendant *demande*, etc. Ces façons de parler remontent sans doute à la plus haute antiquité, car on les retrouve en Orient comme en Occident. En sanscrit le mariage est appelé *karagraha* ou *pâṇigraha*, la prise

répondre que les noms en question sont des formes proethniques, conservées exceptionnellement, et que d'ailleurs les traces de *anya* se trouvant en grec même dans *ἔνιοι*, quelques-uns, *ἐνᾶ*, après-demain = *anyâ*, ainsi que dans le goth. *anthar*, autre, à côté de *alis*, et le sl. *inŭ*. Cf. Curtius, *Gr. Et.*[3], 333, qui incline à séparer les deux formes. Ce qui semble plus douteux, c'est d'expliquer aussi de la même manière le scr. *yâtaras*, les femmes de plusieurs frères dans leurs rapports mutuels, comme une abréviation de *anyataras*, soit en raison de l'*â* long, soit surtout à cause des noms slaves *iĕtry*, etc., qui se seraient mutilés de même. Voir dans Pott (*Wb*.. II, 4, 48, etc.) d'autres objections, soit contre Ascoli, soit contre l'hypothèse faisant venir *yâtar* de *yantar*, mais ce savant n'arrive pas pourtant à rendre compte de la première forme.

de la main (Cf. Manu, III, 43) et, dans le Rigvêda (X, 18, 8), *hastagrâbha*, le preneur de main, désigne l'époux. On disait aussi, pour mariage, *hastêkaraṇa* ou *paṇâukaraṇa*, littéralement l'acte dans la main. Le persan *dast-paymân*, la promesse de la main, signifie le cadeau de noce offert par l'époux, la dot et le lit nuptial. Le grec ἐγγύη, fiançailles, et caution, pacte, d'où ἐγγυητή, fiancée, semble se lier, comme ἐγγύος, garant, et ἐγγύς, proche, près de, à un ancien nom de la main, *angu*, conservé peut-être seulement dans le scr. *angushṭha*, pouce, c'est-à-dire qui se tient sur la main (Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 18, et le scr. *anga*, membre).[1] La *dextrarum junctio* faisait partie, chez les Romains, de la cérémonie des noces. L'ancien slave *ob-rǎčĭnikŭ*, sponsus, et *ob-rǎčenitsa*, nupta, dérivent du nom de la main, *rǎkŭ*, d'où *ob-rǎčati*, devovere. En polonais on dit *za-rĕczać*, fiancer, *za-rĕczyny*, fiançailles, *za-rĕczona*, fiancé, illyr. *za-rucnik*, de *rĕka*, *ruka*, main, etc. — Des expressions analogues se trouveraient sans doute encore ailleurs que dans les langues ariennes.

b) Au temps de la vie pastorale, et quand les troupeaux constituaient la principale richesse, la dot des filles consistait en bétail, et surtout en vaches, l'animal domestique le plus précieux. Le terme primitif qui désignait ce genre de dot, et que le sanscrit a conservé, paraît avoir été *gôdâna*, le nom des vaches. Les Indiens des temps héroïques appelaient ainsi une cérémonie qui précédait le mariage, et à l'occasion de laquelle on donnait des vaches. Ainsi, au premier livre du Ramâyana (63, 21), le roi Djanaka accorde la main de ses filles aux fils

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 180, 479) rattache ἐγγύς à ἄγχω, *ango*, et au sanscr. *añhu*, malgré l'irrégularité de la gutturale. Pott, par contre (*Wb.*, 4, 86), suppose aussi l'existence d'un mot *angu* comme nom de la main.

de Daçaratha, et invite en même temps ce dernier à accomplir le *gôdânamangala*, l'heureuse cérémonie du *gôdâna*. Au chapitre suivant, Daçaratha distribue quatre cent mille vaches aux brahmanes, tandis que le roi de Mithila en donne un nombre égal pour la dot de ses filles. Aux temps plus reculés, on restait sûrement loin de cette prodigalité royale et poétique, mais l'usage existait sans doute de toute antiquité. Dans le Rigvêda, l'épithète de *gôda*, *gôdatra*, c'est-à-dire donneur de vaches, est appliquée au dieu Indra, comme au dispensateur des biens les plus désirables.

On sait que, dans Homère, les jeunes filles recherchées en mariage sont appelées ἀλφεσίβοιαι (*Iliade*, XVIII, 594), c'est-à-dire qui obtiennent des vaches de leurs prétendants, et cette épithète équivalait à celle de *formosa* ou *amoris digna*. L'ancien allemand *faderfio*, anglo-saxon *faedhering feoh*, patris pecus, désignait la dot reçue du père par la fille, et de là vient encore l'expression anglaise de *maindenfee* pour la dot en général.[1] Tacite déjà nous apprend que les *boves* figuraient au nombre des cadeaux de noce chez les anciens Germains. En irlandais, les mots *crodh*, *spré*, *spréidh* signifient à la fois bétail et dot (Cf. p. 50). Ce sont là toutefois des analogies générales, mais je crois retrouver chez les Slaves une trace plus directe du *gôdâna* sanscrit.

En polonais *gody* désigne les noces, *godowy*, ce qui concerne les noces, *godownik*, le père de la mariée. N'y aurait-il pas là un souvenir obscurci du don des vaches, qui précédait et accompagnait la cérémonie nuptiale? Cette conjecture semble se confirmer par un autre terme polonais qui a vieilli, savoir *godne*, tribut que les tenanciers offraient à leurs sei-

[1] Grimm, *Deut. Rechtsalt.*, p. 429.

gneurs à l'occasion de quelque fête. Comme on retrouve un usage tout semblable dans quelques parties de l'Allemagne, où ce cadeau, appelé *brautvieh*, bétail de l'épousée, était offert par les vassaux lors du mariage de la fille du seigneur,[1] il est assez probable que le polonais *godne* avait la même origine, ce qui le rapprocherait plus encore du *gôdâna* indien. Je ne sais si les autres peuples slaves offrent aussi quelque trace du mot et de la chose.[2]

c) Les analogies signalées au nº 1, entre les termes relatifs au mariage qui se rattachent à la racine *vah*, vehere, indiquent que l'époux emmenait sa femme sur un char ou un cheval, coutume qui se retrouve chez plusieurs peuples européens. Pour les Grecs, cf. Hésiode, *Scut. Herc.*, v. 273, etc., et Suidas, au mot ζεῦγος. Il n'y a rien là, toutefois, d'assez caractéristique pour en inférer une origine commune.[3]

[1] Cf. Ersch et Gruber, *Encycl.*, au mot *Austeuer*.

[2] Ces rapprochements seraient cependant illusoires si les termes polonais *gody*, etc., se rattachent directement à *god*, temps, anc. sl. *godŭ*, hora, καιρός, puis temps opportun, néo-sl. *god*, tempus et dies festus. Cf. anc. sl. *godina*, hora, *godĭnŭ*, placens, *godovati*, placere, etc. (Mikl.) Le pol. *gody*, noces, répondrait ainsi à l'all. *hochzeit*, haut temps, moment décisif.

[3] Depuis que ceci est écrit, il a paru dans les *Indische Studien* de Weber (t. V, p. 257) un travail d'un grand intérêt du docteur Haas sur les cérémonies védiques du mariage, d'après les *Gṛhyasûtrâs*, précédé d'observations fort instructives de Weber sur l'hymne des noces de *Sûryâ* (Rigv., X, 85), et sur les formules de l'Atharvavêda qui se rapportent au même sujet. Il y a là une foule de détails qui offrent de curieuses analogies avec les usages de l'antiquité classique et de l'Allemagne, et l'auteur (p. 410) en signale plus d'une quarantaine qui doivent avoir une origine commune. Les trois coutumes que nous avons indiquées se trouvent d'abord pleinement confirmées. Ainsi l'époux prenait la main droite de l'épouse dans sa main droite (dextrarum junctio), en prononçant certaines formules (p. 311, 317). L'épouse était emmenée sur un char attelé de deux bœufs blancs (Rigv., X, 85, 10 ; p. 328). Enfin le père de la mariée offrait à son

§ 293. L'ÉPOUX ET L'ÉPOUSE.

Le fait de l'institution du mariage chez les anciens Aryas une fois établi, il importe de rechercher quel en était le caractère au point de vue moral. Rien ne peut mieux nous renseigner à cet égard que les noms primitifs de l'époux et de l'épouse, en tant qu'ils expriment directement les rapports qui existaient entre les conjoints. On peut dire que l'idée qu'ils nous donnent d'un antique ménage arien est favorable de tout point. On voit, par leurs diverses significations, que les deux principes, de l'autorité d'une part, et de la soumission de l'autre, étaient tempérés par l'amour mutuel, et que la dignité de la femme était sauvegardée. Rien n'indique que la polygamie

gendre une vache, destinée dans l'origine au repas de noce, mais que plus tard on emmenait dans la maison de l'époux (p. 303). C'est ce qu'on appelait le *gôdâna*. Dans quelques parties de la Souabe, il est encore d'usage de donner à l'épousée la plus belle vache de l'écurie, et cette vache, *brautkuh*, ornée de fleurs et de rubans, est menée à la suite du char nuptial (p. 455).

Parmi les autres coutumes vêdiques qui se retrouvent dans l'Occident, je citerai comme les plus caractéristiques, l'envoi de deux proches parents de l'époux pour la demande en mariage, le bain de l'épouse, la séparation des cheveux, avec un dard de porc-épic chez les Indiens, avec un fer de lance chez les Romains, la couleur rouge de certains articles du costume de la mariée, la conduite autour du feu domestique et auprès du fumier de la cour, la réception de l'épouse *aquâ et igni*, les plaisanteries et mystifications faites à l'époux, etc. Un travail comparatif plus étendu, et qui comprendrait les usages de tous les peuples de la famille arienne, fournirait sans doute encore bien des rapprochements intéressants. Tout ceci achève de prouver, non-seulement que l'institution du mariage existait chez les anciens Aryas, mais que sa célébration s'accompagnait d'un ensemble très-complet de cérémonies d'une signification en partie symbolique.

ait été en usage à cette époque reculée, et ce n'est que beaucoup plus tard que l'on en trouve exceptionnellement quelques exemples chez les peuples de sang arien. Il est certain que notre race a toujours été essentiellement monogame, et aucune autre n'a porté plus haut le respect de la femme. Or, c'est là un élément important pour apprécier la valeur morale de l'ancienne famille; car la monogamie seule assure à la femme et à la mère une position honorable, et laisse un développement libre et complet aux affections mutuelles des parents et des enfants.

1) En sa qualité de maître, l'époux est appelé *pati* ou *pâti*, de *pâ*, protegere, nutrire, racine d'où dérive aussi le nom du père, et qui implique l'idée d'un pouvoir doux et bienfaisant.[1] Le sens de maître en général se retrouve dans le zend *paiti*, le persan *bad*, l'armén. *pet*, *bed*, le grec πότης, dans δες-πότης, au fém. δεσπότις, δεσπότειρα, que nous retrouverons ailleurs, le goth. *faths*, de *bruth-faths*, le maître de l'épouse, etc., le lat. *potis* devenu un adjectif, *pot* dans *pot-esse* = *posse*, etc., et le lith. *patis*. La signification plus spéciale d'époux appartient encore au gr. πόσις et au lith. *patis*.

Mais si l'époux était le maître, l'épouse de son côté était la maîtresse relativement au reste de la famille, et l'égale de son protecteur, car elle porte, en sanscrit, le titre de *patnî*, comme en grec celui de πότνια et en lithuanien de *pati*, f. Dans cette dernière langue *pati*, *patina*, *patéle*, s'applique par extension à la femelle d'un couple d'animaux, comme *patis*, *patinas*, au

[1] D'après le D. P., *pati*, propriétaire, maître, ne vient point directement de *pâ*, mais de *pat* (*patyatê*), posséder, avoir part à. Cf. lat. *potis*, *pote*, adjectif *potens*, *possum* (*pot-sum*), *potio*, etc. D'autre part, Fick (115) croit que *pat* (*patyatê*) pourrait n'être qu'un dénominatif de *pati*.

mâle. Cette épithète honorifique, commune aux deux conjoints, caractérise déjà suffisamment la position respectée de la femme.

2) Un autre nom de l'époux et du maître, de même sens que le précédent, est le scr. *bhartar*, *bharu*, *bharaṇḍha*, de *bhṛ*, *bhar*, ferre, sustentare, nutrire. Par opposition, la femme est appelée *bhâryâ*, *bharaṇyâ*, c'est-à-dire celle qui doit être soutenue, entretenue, soignée par le mari.

Je ne trouve d'analogue, pour ce dernier, que l'alban. *búrre*. Le nom de la femme semble conservé dans l'irl. *brann* pour *barann*, erse *boirionn*, *boirionnach*;[1] et à la même racine se rattachent sans doute le goth. *brûths*, ags. *bryd*, scand. *brúdhr*, *brûda*, anc. all. *brût*, sponsa, conjux, nurus, etc., d'où l'*û*, comme dans d'autres cas, est dû à l'influence de la liquide.[2]

3) L'amour conjugal mutuel est exprimé, en sanscrit, par les noms de *priya* et *priyâ*, amatus et amata, pour mari et femme, de la rac. *prî*, en zend *fri*, amare.

Au goth. *frijôn*, id., d'où entre autres dérivés *friathva*, amour, exactement le zend *friyathva* et le scr. *priyatva*, se rattache le scand. *frí*, procus, maritus, ainsi que le verbe *freia*, suéd. *frija*, dan. *frie*, all. mod. *freien* (d'où *freier*, signifiant amant), rechercher la main d'une femme. Cf. aussi *Freya*, nom de la Vénus scandinave.

Le cymrique, qui a perdu la racine verbale, a conservé cependant *prīawd*, conjux, anc. corn. *priot*, armor. *priéd*, d'où *priodas*, mariage, *priodi*, épouser, etc.

4) Un second couple de noms du même sens est, en sanscrit, *kanta* et *kantâ*, amatus, amata, de *kam*, amare.

[1] Cf. aussi † *bruinnech*, mère ou femme (Corm., *Gl.*, 22 et O'Dav., *Gl.*, 56).

[2] Fick (822) compare βρύω, enfler, abonder (! ?), ainsi que le latin *frutis*, surnom de Vénus.

Ici le féminin seul s'est maintenu dans l'irl. *coint*, *coinnt*, *coinne*, femme = *kantî* (?), que l'on a, sûrement à tort, rapproché de *cunnus*.

5) Le scr. *dhava*, homme (*vir* et *homo*), mari, maître, possesseur (D. P.), qui s'est perdu comme tel presque partout ailleurs, s'est conservé presque partout aussi d'une manière très-remarquable dans le nom de la veuve, *vidhavâ*, c'est-à-dire sans mari;[1] cf. *adhavâ*, id., opposé à *sadhavâ*, avec mari, pour femme mariée. L'accord des langues est ici surprenant, comme on le voit par le tableau qui suit.

Scr. *vidhavâ*.

Pers. *bîwah*, par contraction, comme notre mot *veuve*.

Lat. *vidua*.

Anc. irl. *fedb* (Z.², 38), plus tard *feadbh*, *feabh*.

Cymr. *gweddw*, anc. corn. *guedeu*.

Goth. *viduvô*, ags. *widewe*, *wuduwo*, anc. all. *witawa*, etc.

Anc. prus. *widdewu*.

Anc. sl. et russe *vdova*, illyr. *udowa*, pol. *wdova*, etc.

Le grec, qui seul semble faire défaut, serait aussi représenté si, comme le pense Benfey (*Gr. Wl.*, II, 273), ἠΐθεος, ἠϊθέη, est pour ἠϝιθεϝος = *viduus*, *vidua*, mais dans le sens de non marié, garçon, fille. L'application au masculin ne serait pas une objection, parce que la nature du composé primitif était oubliée, comme en latin, où non-seulement il s'est formé un masculin *viduus*, mais où ce mot se prend dans l'acception générale de privé d'une chose quelconque. Le cymr. *gweddw* s'emploie de même, et l'on dit, par exemple, *eidion gweddw*, un bœuf dépareillé, etc. L'ancien allemand a aussi formé

[1] Cf. le lat. *bivira* = *vidua*, d'après Nonius et Varron, où *bi* répond au *vi* privatif sanscrit, et qui serait en scr. *vivîrâ*, viro experta (Kuhn, Z. S., III, 400). Cf. *avîrâ*, femme sans mari et sans enfants (D. P.).

un masc. *witwo*, all. mod. *witwer*, angl. *widower*, et notre mot *veuf* répond de tout point au lat. *viduus*. Quant au terme grec en question, c'est le η initial qui rend le rapprochement douteux, car il reste inexpliqué.[1]

Maintenant, que signifie *dhava* primitivement? Sa racine ne saurait être que *dhû*, agitare, le grec θύω, etc.; mais quel sens spécial faut-il attribuer au dérivé, qui désigne l'homme et le mari? L'explication indienne que donne Wilson, savoir *celui qui fait trembler (les enfants)*, ne peut être prise au sérieux. Benfey, par une conjecture hardie, et qui aurait une grande portée, voit dans *dhava* le chef de la famille comme sacrificateur, en prêtant à *dhû* le sens du grec θύω, sacrifier, et en faisant remonter ce nom au temps où le culte était encore purement domestique (*Gr. Wl.*, II, 273). Mais le scr. *dhû*, sûrement distinct de *hu*, ne signifie point sacrifier. Son sens primitif est celui de mettre en mouvement, d'activer, d'exciter. Cf. *ud-dhû*, faire mouvoir, *pra-dhû*, faire avancer, etc. C'est probablement à cette signification que se lie *dhava*, homme, maître, mari, en tant que celui qui imprime et ordonne l'activité.[2] Cf. le mot vêd. *â-dhava*, m., celui qui excite (*aufreger*, *aufrüttler*, D. P.). Dès lors, le fém. *dhûtâ*, que donne Wilson avec le sens de femme mariée, mais que n'a pas admis dans cette acception le D. P., s'il a quelque raison d'être,

[1] Telle est aussi l'objection de Pott, *WWb.*, 4, 920. Fick (179) rattache ἠΐθεος, pour ἠ-Fιθεος, au scr. *vadh* = *vah*, conduire, emmener et épouser (*â-vadh*), avec le sens de nubile. Cf. p. 9.

[2] Cette étymologie me semble préférable à celle que j'avais proposée en voyant dans *dhava*, comme mari, le *mulieris concussor in coitu*, et un analogue de *sêktar*, mari, étalon, *vṛsha*, taureau, *mêha*, bélier, etc. Ce sens, qui pouvait se défendre en comparant *ni-dhuvana*, coït, et en s'appliquant au mari, ne convient plus pour les acceptions plus générales de maître et de possesseur.

désignerait la femme comme soumise à la volonté active du mari, tandis que *vidhavâ* serait la femme privée de cette impulsion.

Toute recherche étymologique serait cependant oiseuse si, d'après le D. P., *dhava* n'était qu'un mot fictif, imaginé pour expliquer *vidhavâ*. Mais rien n'autorise, ce semble, une telle supposition pour un terme donné déjà comme ancien par Yaska (*Naigh.*, 2, 3; *Nir.*, 3, 15), confirmé par l'*Amarakôsha*, et employé dès lors couramment, soit à l'état simple, soit en composition. [1]

Un argument plus direct en faveur de la réalité de ce *dhava* sanscrit, c'est qu'il se retrouve avec une quasi-certitude, à l'autre extrémité du vaste domaine de la race arienne, dans l'ancien irl. *dae*, *doe*, avec les acceptions d'homme, de maître et de chef. Il y a déjà longtemps, en 1837, que dans mon opuscule *De l'affinité*, etc., p. 29, j'avais fait ce rapprochement; mais je ne pouvais alors, comme plus tard dans la première édition de mes *Origines*, m'appuyer que sur le dictionnaire d'O'Reilly, tombé depuis en grand discrédit. Aussi Max Müller, dans ses *Chips*, etc., t. II, p. 34, objectait-il que le mot irlandais n'avait jamais été constaté. Il l'a été, cependant, plus récemment, et de plus d'un côté, comme je l'indique dans la note ci-jointe. [2]

[1] Ainsi *dhava*, *a-dhavâ*, *sa-dhavâ*, cités plus haut, *strîdhava*, m., homme, mâle (maître de la femme, *strî*), *vidhavayôshit*, femme privée de son maître, veuve, *vasundharâdhava*, maître ou époux de la terre = roi; *Mênâdhava*, époux de *Mênâ*, nom mythique de l'Himavant, etc. Cf. Pott (*WWb.*, II, 2, 490, et IV, 920) qui se refuse à croire que tout cela ne repose que sur une fausse interprétation des grammairiens.

[2] Dans Cormac en premier lieu, p. 61, *doe* est expliqué par *duine*, homme, tandis que O'Davoren (p. 79) interprète *dae* par *righ*, chef, deux acceptions qui répondent à celles de *dhava*. Mais un sens

J'ajouterai que, en dehors de l'irlandais, le mot scr. *dhava* semble reparaître dans le terme *dab*, maître, chef, de l'argot des malfaiteurs en France (V. Balzac, *Les incarnations de Vautrin*). Serait-ce là, comme peut-être pour *surin*, couteau (Cf. t. II, p. 179), un mot emprunté au zingani ?

Pour en revenir encore à *vidhavâ*, depuis notre première édition, le D. P. (t. VI, 1071) arrivé à ce mot le fait dériver d'une racine vêdique *vidh (vindhatê)*, être privé de, manquer de = lat. *viduor* (ib. 1070), et présume même l'existence d'un masculin *vidhava*, comme en allemand *witwer*.

plus précis et plus développé est donné par un vieux traité juridique sur les rangs sociaux et leurs privilèges, dont un extrait se trouve dans les *Manners and Customs* d'O'Curry (t. III, p. 513, sqq.). Le mot *dae* y désigne, comme titre honorable, un homme vaillant, bien armé, invincible dans le combat, et qui, par sa propre force, fait observer la justice (ibid., p. 518). Cela répond encore bien au sanscr. *dhava*, maître. C'est aussi ce qui peut expliquer une autre glose de Cormac (p. 57), savoir: *doiduine*, i. e. *dagduine*, bonus homo, ou mieux, sans faire *doi* (*doe*) = *dag*, un homme ayant rang de *doe*, un homme fort.

Le plus ancien exemple de *dae* se trouve probablement dans le surnom de *Daghdae* ou *Daghda*, donné au chef tout mythique des Tuatha dé Danann, avec le sens de bon maître ou chef, et analogue à *dagduine* (Cf. Corm., *Gl.*, 47 ; O'Curry, *Lect.*, et les chron. irland., passim). Il reparaît aussi plus tard dans le nom propre *Modoe* (*Martyrol. of Donegal*, p. 259), c'est-à-dire mon maître, formé comme *Mochua*, *Mochóe*, mon cher (Stokes, *Anc. Ir. Gl.*, XXIX), et d'autres noms analogues. Cf. *Modune* (*Moduine?*), *Martyrol.*, 141.

Après cela, il faut bien dire que Stokes (Corm., *Gl.*, 62) doute que *doe* réponde à *dhava*, qui, suivant lui, aurait dû devenir *dó*, comme *lava*, chevelure, est représenté par l'irl. *ló*. Mais, d'autre part, nous avons *noe* (Z.², 67) = *nava*, navis, *nói* (ib., 304) = *nava*, novem, *núe* (ib., 858) = *nava*, novus; † *róe*, combat (S. M., I, 250) = scr. *rava*. L'objection ne semble donc pas décisive. On pourrait demander encore pourquoi, vu le maintien de *doe*, *dae*, pour *dhava*, le nom de la veuve n'est pas devenu *fedhae ;* mais le préfixe privatif *vi* n'existant plus en irlandais, le sens propre de l'ancien composé s'était perdu.

Roth, l'un des savants éditeurs du D. P., a développé ses vues à ce sujet dans un article de la Z. S., t. XIX, p. 223. J'en donne en note un aperçu, en y ajoutant quelques observations.[1]

6) Le composé *dampati* ou *dañpati* désigne au duel l'époux et l'épouse collectivement, et les grammairiens indiens l'expliquent par *dam*, femme, et *pati*, mari. Comme *dam* toutefois ne se retrouve point ailleurs dans cette acception, et que *dampati*, au singulier, épithète du dieu Agni, signifie chef de maison, et maître en général, il est évident que *dam* est ici le nom vêdique de la maison = *dama* (Cf. Kuhn, Z. S., IV, 314, et D. P., v. cit.). Le duel s'applique donc aux époux en tant que chefs de la famille. Haug retrouve ce composé dans

[1] D'après Roth, le vrai sens de cette rac. *vidh* a été méconnu jusqu'à présent par les commentateurs indiens. Il y rattache non-seulement *vidh-avâ*, la femme *privée de* (son époux), mais, avec Benfey, ἠΐθεος, cœlebs (vid. sup. p. 21), ainsi que le goth. *viduvairna*, orphelin, et peut-être l'all. *waise*, id. Sur tout cela, voir les objections de Pott (*WWb.*, IV, 918), entre autres celle qui repose sur l'absence d'un suffixe primaire *ava* en sanscrit. J'ajouterai à ses observations que l'existence de cette rac. *vidh* n'infirmerait pas nécessairement la réalité du mot scr. *dhava*. On pourrait croire que les Indiens, ayant perdu de vue le sens propre de *vidh-avâ*, et trouvant d'autre part la particule privative *vi* et le mot *dhava*, auront divisé le mot en *vi-dhavâ*, synonyme de *a-virâ*, et tout semblable à *viputra*, sans fils, *vibandhu*, sans parents, etc. De telles coïncidences fortuites de composés ayant un double sens étymologique se présentent plus d'une fois. Nous en avons vu déjà un exemple pour le sanscrit *vidhura*, où le D. P. même reste incertain entre *vi-dhura* et *vidh-ura*, suivant les applications de ce mot. Un second cas du même genre se présente dans l'adjectif *vidhana*, privé de bien, pauvre, d'où *vidhanatâ*, pauvreté. Est-ce que si *dhana*, bien, propriété, n'avait pas une existence incontestée, on ne l'aurait pas mis en suspicion comme *dhava*, en rattachant *vidh-ana* à *vidh*, manquer de ?

le zend *dĕñgpati*, maître de maison, qu'il explique de la même manière (*Gâthâs d. Zor.*, II, 129).[1]

D'après Benfey (Z. S., IX, 110) et le D. P., c'est à cet ancien nom que se rattache aussi le gr. δεσπότης, et δέσποινα, pour δεσποτνια, dont le δες représenterait le nominatif primitif de *dam*, qui a dû être *dams* ou *dañs*. Ce rapprochement très-plausible fait tomber celui qu'on avait établi jusqu'alors entre δες et le scr. *dâsa*, esclave, déjà suspect à cause de la différence de quantité de la voyelle. Benfey a remarqué d'ailleurs avec raison que l'épithète vêdique de *dâsapatnî*, appliquée aux eaux personnifiées, et d'où l'on inférait un masculin *dâsapati*, ne signifie point maîtresse des esclaves, mais bien celle qui a les démons (*dâsa*) pour maîtres.

Je dois ajouter, toutefois, que depuis, Sonne a proposé encore une autre conjecture en cherchant dans δεσπότης, pour ἑδεσποτης, un corrélatif mutilé du scr. *sadaspati*, maître de maison (Z. S., X, 136).

7) En fait de noms plus isolés et propres à caractériser la position de l'épouse, j'indique encore comme possibles les rapprochements suivants :

a) Scr. *vaçâ*, *vaçakâ*, femme soumise, obéissante, aussi fille. — La rac. est *vaç*, velle, desiderare, d'où *vaça*, volonté, etc.

Comme cette racine devient *uç* dans plusieurs dérivés tels que *uçig*, dévoué, zélé, *uçanâ*, avec zèle, etc., on peut y rattacher le lat. *uxor*, soit de *uc-tor* = hyp. *uçtar*, *vaçtar*, soit d'une forme *vaksh*, désidératif de *vaç*.[2] Toutefois on peut aussi penser, avec Pott et Ebel (*Et. F.*, I, 9; Z. S., IV, 450),

[1] Ce mot ne se trouve pas dans Justi. Serait-ce *dañhupaiti*, maître du village ?

[2] De même Ascoli (Z. S., 13, 157), *uxor*, l'aimante, de *vaç*, *uç*, avec réfutation des autres étymologies. Cf. t. I, p. 421.

à la rac. *vah*, ferre; *uxor* serait pour *vectór* ou *vehstor*, ce qui doit s'entendre de la femme comme de celle qui *porte* les enfants, pendant la grossesse.[1]

b) Scr. *vanitâ*, épouse, maîtresse, femme aimée, de *van* ou *ban*, colere, honorare, servire.

Ici probablement, avec des suffixes différents, se rattachent l'irland. *ban*, *ben*, *bean*, femme, épouse, cymr. *benyw*, id., *benen*, jeune femme. Il semble difficile d'en séparer le béotien *βανά*, *-ηκος*, que l'on considère comme une variante de *γυνή* pour *γϝάνα*. Cf. Kuhn, Z. S., I, 129.

c) Scr. *satî*, épouse vertueuse, fidèle, féminin de *sant*, bon, excellent, vertueux; *asatî*, femme infidèle.

Anc. irland. *sétche*, uxor (Z.[2], 18, 995), *séitche* (O'R.) = **satikâ* (?). Toutefois Siegfried et Stokes (*Ir. Gl.*, p. 124) comparent *sét*, via, le goth. *sinths*, d'où *ga-sintha*, compagnon.

8) Je laisse de côté, comme n'intéressant pas au même degré les rapports de la famille, les noms des époux qui ne désignent que l'homme et la femme en général, tels que le sanscr. *ǵâyâ*, *ǵani*, *ǵanikâ*, épouse et femme, de *ǵan*, gignere, dont les corrélatifs se retrouvent dans toutes les langues ariennes, zend *gĕna*, pers. *ǵan*, *zan*, armén. *gin*, grec *γυνή*, irl. *gean*, goth. *qvinô*, etc., anc. slave *jena*, etc. A cette classe appartient aussi sans doute le latin *maritus*, qui ne provient point de *mas*, *maris* (pour *masis*), *masculus*, comme le prouve le féminin *marita*, mais qui se rattache au scr. *marta*, *martya*, homo et mortalis, *martyâ*, f., mulier, de la rac. *mṛ*, mori. Cf. persan

[1] Cf. Z. S., 20, 129, *uxor* de *voxor*, plus ancien. Pott (*WWb.*, 2, 589 et 3, 1027), avec moins de probabilité, interprète le nom par *heimgeführte*, celle qui est emmenée, en donnant au suffixe *tor* un sens passif (?).

mard, armén. *mart*, homme, et au féminin, avec un sens plus limité, le crétois *μάρτις*, jeune fille, et le lith. *marti*, bru, belle-fille. [1]

§ 294. LE PÈRE ET LA MÈRE.

Il faut distinguer, dans toutes les langues, deux catégories des noms du père et de la mère. Les uns procèdent directement de l'enfant et sont empruntés à ses premiers bégaiements; on ne saurait y voir que de pures onomatopées sans aucune signification propre. Les autres rentrent dans la classe des formations régulières et expriment, ou ont exprimé, les rôles attribués aux deux parents. Les premiers, les plus nombreux de beaucoup, présentent naturellement de fréquentes ressemblances chez les peuples les plus divers, par cela seul que les organes de la parole, surtout au moment de l'enfance, sont les mêmes partout, et dès lors ces analogies ne prouvent rien pour une origine commune. Les autres s'expliquent ou devraient s'expliquer par les langues particulières, mais ils restent souvent obscurs à cause de leur ancienneté même.

Un savant linguiste allemand, M. Buschmann, a réuni et comparé les noms du père et de la mère dans une foule de langues des deux mondes. [2] Il montre qu'ils se réduisent à un nombre limité d'articulations, lesquelles sont précisément celles que fait entendre l'enfant dès ses premiers efforts pour

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 281) rapporte *maritus*, *μάρτις*, *marti*, au scr. véd. *marya*, homme, jeune homme, amant, prétendant, de la racine *smar*, aimer.

[2] *Ueber den Naturlaut*. Abhand. d. Berl. Akad., 1852, p. 391.

parler. Les labiales et les dentales y règnent presque exclusivement, à côté de leurs nasales respectives, avec ou sans réduplication. De là les formes *pa*, *ba*, *ta*, *da*, *ma*, *na*, ou bien *ap*, *ab*, *at*, etc., *apa*, *aba*, *ata*, etc., ou enfin redoublées, *papa*, *tata*, *mama*, *nana*, qui se retrouvent également dans l'ancien et le nouveau continent. Buschmann observe que les labiales *pa*, *ma*, dominent dans le premier, et les dentales *ta*, *na*, dans le second; mais il y a bien des exceptions à cette règle générale. On a remarqué aussi, non sans raison, que les consonnes fortes figurent d'ordinaire dans les noms du père, comme les douces et les nasales dans ceux de la mère, et bien qu'ici également les exceptions ne manquent pas, cette espèce de symbolisation instinctive des sentiments naturels se révèle d'une manière assez prononcée.[1] Les gutturales et l'*r* y paraissent très-rarement, et indiquent alors une origine étymologique, et non purement imitative.

Dans la famille arienne, la plupart des formes indiquées se sont produites avec plus ou moins d'extension, mais trois seulement peuvent être considérées comme ayant appartenu à la langue primitive, savoir *ta*, *pa* et *ma*, avec leurs variantes et leurs réduplications. Les deux dernières surtout, appliquées respectivement au père et à la mère, offrent ceci de remarquable que, dès les temps les plus reculés, elles ont pris le caractère de termes significatifs.

1) Le scr. *tata* ou *tâta*, père, et, en général, terme d'affec-

[1] Comme exemples d'exceptions à la règle, on peut citer, pour les noms du père, le géorg. *mama*, waigiou et soumenap (archipel malais) *mama*, nouv. holl. *mammun*, tarahumara (Amér.) *nono*, pieds-noirs (id.) *ninnah*, alban. *nan*, etc., pour la mère, l'araucan *papai*, le cora *tite*, le pana *tita*, le scr. *attâ*, etc.

tion adressé à un enfant, à un ami, etc.,[1] n'est évidemment qu'une articulation enfantine, bien qu'il ait pris ultérieurement le sens de vénérable, respectable, et qu'on l'ait rattaché à la rac. *tan*, extendere, scil. prosapiam. C'est ce que prouvent les analogies de plusieurs idiomes complétement étrangers au sanscrit. Je ne parle pas du mordouine *tatai*, du karélien *tato*, de l'esthonien *taat*, *tättä*, etc., parce que les langues finnoises contiennent beaucoup de mots ariens ; mais en Afrique, le congo et angola *tata*, le bongo *tati*, et en Amérique le moxa et sapibocona *tata*, le vilela *tate*, le mexicain *tatli*, le nez-percé *tota*, etc., ne sauraient à coup sûr provenir d'une racine sanscrite. Cependant, il ne faudrait pas conclure de ces coïncidences lointaines contre une origine commune pour celles qui se remarquent dans la sphère même des langues ariennes. Il est certain que d'anciennes onomatopées se conservent souvent à travers les siècles, et que retrouvées dans les diverses branches d'une même famille de langues, elles concourent à en démontrer l'unité primitive. On ne s'expliquerait pas, sans cela, pourquoi les analogues du scr. *tata*, dans les autres langues ariennes, sont plus nombreux que dans celles du reste du globe entier. Nous trouvons, en effet, pour le père:

En Orient, le bengali et hind. *tat*, le laghmani (Caboul) *tâtiyâ*, l'ossète digor. *dada*.

En Europe, le gr. *τέττα*, le lat. *tata*, l'irl. *daid*, erse *taididh*, le cymr. *tad*, anc. corn. *tat*, armor. *tât*, *tâd*; l'anc. all. *toto* (patrinus); frison *tote;* le lith. *tëtis*, *tëtátis;* le russe *tiatia*, boh. et serbe *tata*, pol. *tatus*', *tatun*', etc., l'albanais *tátë*, etc.

[1] Cf. *tâti*, fils. Comme apostrophe amicale. *tâta* s'adresse également par un père à son fils, par un vieillard à un jeune homme, par un maître à son disciple, mais aussi *vice versâ*.

Une application de cette forme au féminin se trouve dans l'anc. allem. *tota*, admater, le lith. *tettà*, slave *teta*, *tetka*, tante.[1] Cf. τηθὶς (?).

2) Le féminin scr. *attâ* désigne la mère, une sœur aînée, une tante plus âgée que la mère, et trouve son unique corrélatif dans le goth. *aithei*, mère. C'est là une des exceptions à la règle signalée plus haut, et dont on ne remarque ailleurs que peu d'exemples, tels que le finl. *äiti*, le zamuca (Amérique) *ote*, le koliouche *attli*. En général, cette forme s'applique au père, comme la précédente (Cf. Buschmann, l. cit., p. 410).

Dans la famille arienne, nous trouvons, au masculin, le pers. *atâ*, *itâ*, l'ossète *adà*, le gr. ἄττα, le latin *atta* (terme de respect adressé aux vieillards), l'anc. irl. *aite*, mod. *oide*, père nourricier, pour *aitte* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 1078), le goth. *atta*, anc. all. *atto*, all. suisse *aetti*, l'anc. sl. *otĭtsĭ*, russe *otetsŭ*, boh. *otez*, illyr. *otaz*, etc.

3) Les types *pa* et *ma*, répandus au loin dans le monde entier, sont aussi les plus intéressants pour l'histoire de la famille chez les anciens Aryas. On ne saurait douter de leur nature purement phonique et imitative des premières syllabes de l'enfant, quand on les voit reparaître chez les peuples les plus divers.[2] Les formes redoublées *papa*, *mama*, si familières à nos

[1] Ici probablement se rattache l'anc. irland. *toth* (Corm., *Gl.*, 158), femelle, et tout ce qui est féminin, aussi membrum mulieris, primitivement un terme d'affection pour une femme.

[2] C'est une erreur de croire que ce sont les enfants qui créent les noms du père et de la mère. Leurs premiers bégaiements, en articulations redoublées, *papa*, *baba*, *tata*, etc., n'ont d'abord pour eux aucun sens, et ce sont les parents qui en font des mots significatifs en se les appliquant.

oreilles européennes, ont frappé de surprise plus d'un voyageur qui les retrouvait chez les nègres de l'Afrique, comme chez les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie. Ce qui est propre aux langues ariennes, c'est que généralement ces termes, simples ou redoublés, y sont restés l'apanage du parler enfantin, tandis que, de toute antiquité déjà, ils ont reçu un caractère plus grave et même un sens précis, au moyen d'un suffixe de dérivation. La terminaison *tar*, qui forme des noms d'agents, se reconnaît également dans les thèmes *pâtar* et *mâtar*, lesquels sont communs à la plupart des langues de la famille. Le sanscrit, qui nous offre ordinairement les formes les plus primitives, a moins bien conservé le nom du père que les langues européennes, et n'a plus déjà que le thème affaibli *pitar;* mais cette légère altération même témoigne de la haute ancienneté de ce terme, puisqu'elle se retrouve dans le zend *pitar* et *ptar*. Le nom de la mère, *mâtar*, à côté du *mâ* primitif, s'est mieux maintenu partout. Je mets ici en regard les formes qui correspondent pour les deux parents.

Scr. *pitar* (nomin. *pitâ*).	*mâtar* (nomin. *mâtâ*).
Zend. *pitar*, *ptar*.	
Pers. *padar*, *pid*. . . .	*mâdar*, *mâzar*, *mâd*, *mâru*.
Belout. *pitha*	*mâth*.
Boukhar. *peder* . . .	*mader*.
Afghan *pelar*	*môr*.
Armén. *haïr*.[1] . . .	*maïr*.
Ossète *fid*.	*made*, *mad*.
Grec πατήρ	μήτηρ.
Lat. *pater*	*mater*.
Anc. irl. *athir* (*athair*).	*máthir* (*mathair*).

[1] Le *p* initial devient souvent *h* en arménien (Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, I, 550).

Goth. *fadar*. . . . .
Ang.-sax. *faeder* . . . *modor*.
Scand. *fadir*. . . . . *modir*.
Anc. all. *fatar* . . . . *môter*.
Lith. . . . . . *mote, motere*, mère et femme.
Anc. sl. . . . . . *mati* (gén. *matere)*.
Russe. . . . . *mátĭ*.
Pol., boh. . . . . . . *matka*.
Illyr. . . . . *matti* (gén. *mattere)*.

Pour former les thèmes *pâtar* et *mâtar*, il semble évident que les anciens Aryas ont rattaché les articulations enfantines *pa* et *ma* à deux racines verbales qui se sont trouvées offrir un sens approprié, savoir *pâ*, tueri, servare, et *mâ*, efficere, creare, proprement metiri. Bien qu'en fait ces racines n'eussent rien de commun avec les deux syllabes instinctives, il n'en résulte pas moins que l'ancienne langue a voulu désigner le père comme le *protecteur* des enfants, et la mère comme *celle qui les met au jour*. Il est curieux de trouver dans le Rigvêda (I, 61, 7, et ailleurs) un masculin *mâtar* avec le sens de créateur ou de *metitor* (D. P.).[1]

4) La signification de *protecteur*, pour le père, appartient sans doute aussi au scr. *ávuka*, de la rac. *av*, tueri, juvare. Ce terme, il est vrai, ne figure que dans le langage dramatique, mais son ancienneté semble démontrée par les analogies de plusieurs noms européens de parenté. Ainsi:

Lat. *avus, avia*, aïeul, aïeule, *avunculus*, oncle.

Cymr. *ewa*, oncle, *ewythr*, id.; anc. corn. *euiter*, armor. *eontr*, avec une nasale ajoutée. Cf. scr. *avitar*, protecteur.

[1] Cf. avec *papa*, le scr. *papu*, m., protecteur, f., nourrice, le zend *pâpa*, adj., qui protége, le gr. *πάπας*, lat. *pâpa*, père, *πάππος*, grand-père (Fick, 118).

Goth. *avô*, aïeule, scand. *afi* (?), avus, *âi*, proavus.

Lith. *awynas*, oncle maternel, *awynēnē*, tante par l'oncle.

Anc. sl. *uietsĭ*, oncle, *uika*, tante; russe *úĭ*, oncle maternel, pol. *wuy*, id., *wuyna*, tante, ill. *uz*, m., *ujna*, f. — Ici *ui* est pour *avi*. [1]

L'anc. all. *oheim*, ags. *eám*, all. mod. *ohm*, renferme aussi peut-être ce nom de l'ascendant, mais la formation en reste obscure.

5) Plusieurs appellatifs sanscrits du père et de la mère se rattachent naturellement à la rac. *ǵan*, gignere. Ainsi *ǵa*, *ǵanya*, *ǵanaka*, *ǵanana*, *ǵnâti*, *praǵana*, pour le père, *ǵanî*, *ǵanyâ*, *ǵananî*, *praǵanikâ*, *praǵâyinî*, pour la mère. En grec, on trouve de même γονεύς, père, et γονάς, mère, de γένω, γείνω, etc. Ce qui est digne de remarque, c'est l'accord qui se montre entre les formations suivantes. Sanscr. *ǵanitar*, père, *ǵanitrî*, mère; grec γενετήρ, γενέτωρ et γενέτειρα; lat. *genitor* et *genitrix*, irl. *geinteoir*. La racine, ainsi que le suffixe, sont restés vivants dans les quatre langues également, mais l'identité de formation ne semble pas moins indiquer une commune provenance d'un thème arien primitif.

L'erse *gáid*, père, donné par O'Reilly comme écossais, témoignerait par son *d* non aspiré d'une nasale supprimée; thème ancien *ganti*. Cf. lith. *gentis*, parent.

6) J'ajoute encore quelques noms empruntés au parler des enfants, et dont l'extension, considérable ailleurs, est plus restreinte dans les langues ariennes.

a) A la forme *am*, variante de *ma*, appartient peut-être le

[1] Cf. *avus*, l'aimé, suivant Ascoli (Z. S., 12, 158). Ici se rattache peut-être, suivant Stokes (*Rem.*[2], 84), avec le même sens propre, mais appliqué différemment, l'anc. irl. *aue*, nepos, plus tard *o*, d'un thème antérieur *aveo-s*, au gén. *avei*, dans une inscription en *ogham*.

scr. *ambâ*, mère, dimin. *ambikâ;* plus sûrement le lat. *amita*, tante, et l'anc. allem. *amma*, nourrice. Cf. Buschmann, l. cit., p. 414, pour les comparaisons générales.[1]

b) La forme *an* se montre dans l'ossète *anà*, *anna*, père, et l'anc. allem. *âno*, aïeul, *ana*, aïeule. D'après le glossaire de Cormac (p. 4), les Irlandais païens appelaient *Ana* la mère de leurs dieux (Cf. Buschmann, p. 418).

c) Le thème redoublé *nana* a reçu des applications variées. Le pers. *nânâ*, belout. *nâño*, désigne l'aïeul maternel, l'alban. *nan*, *nanna*, le père, le grec **νάννη, νέννα**, la tante, l'irland. *naing*, la mère, le cymr. *nain*, l'aïeule, l'italien *nonno*, *-na*, le grand-père et la grand'mère, etc. (Cf. Buschmann, p. 416.)

Ces transitions de sens du père à la mère, et de tous deux à l'aïeul et à l'aïeule, à l'oncle et à la tante, puis à la nourrice, sont partout fréquentes; car l'enfant qui donne ces noms ne peut que répéter le petit nombre de sons articulés qui constituent toute sa langue.

§ 295. L'ENFANT, LE FILS ET LA FILLE.

Nous sommes ici en présence d'une grande variété de termes, même pour les temps les plus anciens, mais tous ne nous intéressent pas au même degré. Ceux-là seulement sont importants qui peuvent jeter du jour sur la constitution de la famille primitive et la vie domestique, aussi les mettrons-nous en première ligne. Quant à ceux qui n'expriment que les relations de descendance, nous pourrons nous borner à une indication plus rapide des analogies observées.

[1] En scr. aussi *ambi*, mère, nourrice, femme; *ambayâ*, *ambâyu*, mère, *ambâlâ*, id. (D. P.) Fick (12), qui écrit par erreur *ambhâ*, *ambhâlâ*, compare le scand. *embla*, la mère mythique du genre humain.

1) Je commence par le scr. *putra*, fils, *putrî*, *putrikâ*, fille, d'où *pâutra*, petit-fils, très-répandu en Orient et conservé par quelques langues européennes. Ainsi :

Zend *puthra*, pers. *pusar*, *pisar*, *pûr*, *pûrah*, belout. *potra*, siahpôsh *putra*, tirhaï *putur*, laghmani *pulṭe*, deer. *pû*, etc.

Lat. *puer*, *puella*, contracté de *puter*.

Irl. *piuthar*, sœur, par transition (?); nous y reviendrons plus tard.

La racine de ce nom ne peut se chercher que dans *pû*, purificare, et le suffixe *tra*, allié à *tar*, suffixe des noms d'agents, doit avoir ici la même valeur. Ainsi *putra*, comme appellatif, aura signifié dans l'orig. *celui qui purifie*. Tel est exactement le sens de l'adj. *pavitra*, d'après Wilson, *who or what cleans*, et, comme subst. neutre, eau, pluie, cordon brahmanique, herbe *kuça*, etc., en tant que moyens divers de purification. Cf. aussi *pôtra*, la foudre d'Indra qui purifie l'atmosphère (vêd. *pavi*, id. et feu), et le soc de charrue qui nettoie la terre, ainsi que *pôtar*, un des prêtres officiants dans le sacrifice, comme purificateur. Ceci conduit à rattacher également à la rac. *pû*, et avec le même sens que *putra*, le grec παῖς, thème παιδ pour παϝιδ, formé comme δαϊδ, flambeau, de δαίω, σίνιδ, brigand, de σίνομαι, ravager, piller, etc., etc. Cf. σίντης, σίντωρ, épithètes du lion et du loup. [1]

Mais comment et pourquoi ce nom aurait-il été donné par les parents au fils et à la fille ? c'est ce qui reste un peu problématique. Lassen présume que l'on considérait le fils comme

[1] Cf. pour παῖς, de παϝ-ιδς, Benfey, *Gr. Wl.*, 2, 73, et Curtius, *Gr. Et.*[2], 270, qui rappelle aussi la forme ποῦς, παῦς, des inscriptions, mais qui rejette tout rapport avec *pû*, en présumant une racine perdue *pu*, engendrer, et en comparant le scr. *pumans*, homme, le lat. *pumilus*, *pumilio*, ainsi que *puer* de *pover*, etc.

purifiant le père en le libérant de l'obligation d'engendrer,[1] mais c'est là une idée propre aux Indiens, et sans doute étrangère aux temps primitifs. Cela ne paraît guère plus admissible que l'étymologie indienne, qui voit dans *putra*, pour *puttra*, celui qui préserve (*trâ*) son père de l'enfer appelé *put*, où vont ceux qui meurent sans enfants. Je crois qu'il faut recourir à une explication beaucoup plus naturelle, et empruntée directement à la vie de famille. Le fils et la fille étaient tout simplement ceux dont l'office consistait à nettoyer, ou à laver, soit la maison ou l'étable, soit les ustensiles de ménage ou les vêtements, peut-être aussi à vanner le grain (cf. *pava*, *pavana*, vannage, etc.); fonctions naturellement dévolues aux enfants qui restaient avec la mère, tandis que le père vaquait aux soins du troupeau ou au travail des champs.[2]

Serait-ce par un simple effet du hasard qu'une signification toute semblable semble appartenir à trois autres noms d'origines d'ailleurs diverses? que le grec ῖνις, fils et fille, rappelle ἰνέω, purifier, purger,[3] comme l'irl. *nígh*, *níghean*, fille, le verbe *nighim*, laver = scr. *niǵ*, purificare, d'où *nêǵaka*, lâveur? comme enfin le lithuan. *merga*, puella, cymr. et armor. *merch*,

[1] *Anthol. sansc.*, p. 262, filius enim liberat patrem ab officio progeniem suscitandi.

[2] Parmi d'autres étymologies proposées, je n'en trouve aucune qui paraisse mieux acceptable. Le D. P. conjecture une connexion (laquelle?) de *putra* avec *pitar*, père, ou avec *push*, nourrir. Weber (*Beitr.*, 4, 282) incline à y voir une sorte de *naturlaut*, de terme caressant, comme en allemand *puttputt*, pour appeler les poules, et y rattache aussi *pupus*, *pupa*, *pullus*, πῶλος, ainsi que le sanscrit *pôta*.

[3] Cf. cependant Pott (*Et. F.*, I, 215) qui rapporte ἶνις, pour σϝῖνις, à la racine *sû*, engendrer, en comparant l'anc. allem. *svein*, puer, juvenis, etc.

filia, la rac. scr. *mṛǵ*, *marǵ*, signifiant aussi purificare ?[1] Cela est possible sans doute, mais peu probable.

2) Le second nom que nous avons à considérer ne concerne que la fille, mais il a ceci de remarquable qu'il nous fait remonter clairement aux temps de la vie pastorale. C'est le scr. *duhitar*, dont les corrélatifs se sont maintenus dans la plupart des langues ariennes, ainsi qu'on le verra par l'énumération suivante.

Scr. *duhitar*, nomin. *duhitâ*.

Zend *dughdar;* pers. *dôchtar*, *dôchtarah*, *tôchtar*, *dôcht*, *dôch;* armén. *dustr*. L'afghan *lûr*, *liûr*, qui semble tout différent, paraît être pour *dûr*, *diûr*, forte contraction de *duhitar*, la dentale changée en *l* comme dans *pelaṛ*, père, pour *petar*.

Gr. θυγάτηρ, irrégulièrement pour δυχάτηρ, l'aspiration s'étant reportée en arrière sur la consonne initiale.[2]

Goth. *dauhtar*, irrégulièrement aussi pour *taugthar*, d'après la loi de mutation des consonnes; ags. *dohtor*, scand. *dôttir*, anc. all. *tohtar*, angl. *daughter*, all. *tochter*, etc.

Irl. *dear*, contracté comme l'afghan *liûr* = *diûr*. Cf. le pers. *pûr*, lat. *puer* de *putra*, et notre mot *père* de *pater*, etc.[3]

[1] Mais cf. ci-après, à l'article *duhitar*, *merga*, peut-être celle qui trait.

[2] Cf. Pott (Z. S., 19, 36). Delbrück, par contre (ib. 244), admet *dhughatar*, comme thème plus ancien. Cette question se rattache à l'hypothèse de racines primitives avec deux aspirées comme *dhugh* pour le scr. *duh;* formations qu'admettent Schleicher, Grassmann, Delbrück, Fick et d'autres, mais que Pott persiste à repousser, envers et contre tous, comme monstrueuses, contraires au génie du sanscrit et du grec. Il les qualifie, à plusieurs reprises, de *Urschwindeleien*, *Urformenschwindel*, formes primitives illusoires. Une ancienne racine *dhugh* pour *duh*, traire, n'est à ses yeux qu'une vaine fiction (*WWb.*, 3, 868).

[3] Anc. irl. *der* (Corm., *Gl.*, 61). Stokes, ib., le sépare de ce groupe

Lithuan. *dukte*, génitif *dukterês* = sanscr. *duhitâ*, *duhitâras;* mais aussi au nomin. *duktere* et, par contraction, *dukre*, *dukrâ*.

Anc. slave *dŭshti*, gén. *dŭshtere;* russe *doći*, gén. *dshćerĭ*, boh. *dci* et *dcera*, illyr. *kchi* et *kchjere*, formes singulièrement divergentes et qui seraient méconnaissables sans les intermédiaires. [1]

L'étymologie de *duhitar* n'est pas douteuse. C'est là un nom d'agent, comme *pitar*, *mâtar*, dérivé régulièrement de la rac. *duh*, traire, et qui signifie *celle qui trait*. Mais ici les opinions se partagent. Les uns s'attachent au sens littéral, et voient dans la fille celle qui était chargée du soin de *traire* les vaches, tandis que les autres prennent *duh* dans l'acception de *téter*, et substituent ainsi la mère à la vache. De part et d'autre figurent de hautes autorités; d'un côté, Lassen, Kuhn, Benfey, Max Müller, etc., de l'autre Grimm, Bopp, Schweizer, etc. S'il m'était permis d'exprimer aussi une opinion, je n'hésiterais pas à me ranger à l'avis des premiers, et voici pourquoi.

En premier lieu, la fille appartient au père aussi bien qu'à la mère, et son nom devait exprimer un rapport commun à l'un et à l'autre. Or, comme la fille ne tette point le père, celui-ci ne pouvait guère l'appeler *mon nourrisson*, ainsi que le fait la mère. L'épithète de *trayeuse*, qui rendrait exactement *duhitar*, était au contraire toute naturelle du moment que les fonctions en étaient dévolues à la fille par les parents.

Ensuite, le nom de *duhitar*, dans toutes les langues ariennes, ne s'applique qu'à la fille, et jamais au garçon, lequel cepen-

pour le rattacher à la rac. *dhâ*, boire, téter, d'où l'irl. *del*, pis, *dedel*, veau, etc.

[1] Cela est encore plus vrai pour le pol. *còrka*, où *ka* est un suffixe diminutif, et où *còr* doit être pour *shtòr* et *dshtòr*.

dant tire aussi sa nourriture du sein maternel. Cela indique assurément une attribution spéciale, et celle de traire les vaches se présente comme naturellement dévolue au sexe le plus faible.

Il faut observer encore que la rac. *duh* signifie positivement traire, et non téter, et cela également dans les langues congénères (Cf. t. II, p. 33). Pour téter, le sanscrit emploie *dhê* ou *dhâ*, le grec *θάω*, d'où *dhayâ*, petite fille qui tette, ce qui ne saurait s'appliquer à la fille adulte. Il est vrai que le substantif *dôgdhar*, fémin. *dôgdhrî*, vacher, laitier, qui ne diffère de *duhitar* que par des changements euphoniques propres au sanscrit, désigne aussi le veau qui tette; mais il n'y a rien de forcé à dire figurément que le veau trait la vache, tandis que faire traire la mère par la fille est une idée fort peu naturelle.

Enfin, Lassen s'appuie avec raison de l'analogie du latin *mulier*, pour *mulger*, qu'il rapporte à *mulgeo*, et qui devient ainsi un synonyme de *duhitar*. Comme *mulgeo* répond au scr. *mṛǵ*, mulcere (Cf. t. II, p. 35), c'est peut-être à la même signification qu'il faut rattacher le lith. *merga*, jeune fille, et le cymr. *merch*, filia, au lieu d'y chercher les analogues de *putra*, etc. (V. le § qui précède.) [1]

Il semble difficile, après tout cela, de se refuser à recon-

[1] Suivant Weber (Z. S., 10, 399, et *Beitr.*, 4, 282), le lith. *merga* désignerait la fille en tant qu'active, agile, et dériverait d'une racine *marg* = scr. *marǵ*, avec le sens propre de glisser rapidement sur quelque chose, puis secondairement de frotter et de traire. Weber y rapporte aussi *mṛga*, bête fauve, chevreuil, et oiseau, ainsi que les noms européens du cheval, ancien allemand *marah*, *marha*, irland. *marc*, cymr. *march*, etc., malgré l'irrégularité de la gutturale. Le D. P. se tait complétement sur l'origine de *mṛga*. Pott (*WWb.*, 3, 571) regarde ce mot comme inexpliqué et sans rapport avec *marǵ*.

naître dans *duhitar* le sens que Lassen, le premier je crois, lui a attribué,[1] et j'ai peine à comprendre comment Bopp trouve cette interprétation peu probable, sans toutefois dire pourquoi.[2] Il fait observer lui-même que le sens de *nourrisson femelle* (*weiblicher Säugling*), appliqué à la fille adulte, suppose que la signification primitive était devenue obscure, ce qui n'est guère probable en présence de la clarté parfaite du dérivé. Quant à une troisième hypothèse, qu'il propose encore comme la plus plausible, savoir que *duh* aurait ici l'acception causative de *allaiter*, et que *duhitar* aurait désigné primitivement la femme en général, avant de passer à la fille,[3] on peut objecter, ce semble, l'absence de tout rapport aux parents, tandis qu'un nom de parenté doit exprimer quelque rapport spécial. Comment un père ou une mère auraient-ils appelé leur fille *ma nourrice?* On a trop oublié cette circonstance essentielle dans l'interprétation de cette classe d'appellatifs, ainsi que nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer.[4]

3) Je passe à un nom du fils et du petit-fils, dont l'étymologie a fort occupé les indianistes, et donné lieu aux conjectures les plus divergentes. C'est le scr. vêd. *napât*, fém. *naptî*, fils, fille, et *naptar*, *naptrî*, petit-fils, petite-fille. Je réunirai plus loin les analogies que présentent les autres langues ariennes, et j'exposerai d'abord les explications diverses que

[1] *Anthol. sansc.*, v. cit. Quæ mulgendi officium habuit in vetusta familiæ institutione.

[2] *Verg. Gr.*, I, 299.

[3] De même Ascoli (*Vorles.*, 156, note).

[4] Fick aussi (*Verg. Wb.*[3], 638), s'autorisant de Benfey, voit dans *duhitar* celle qui *donne du lait*, qui *allaite;* mais, encore une fois, la fille enfant n'allaite pas, et surtout n'allaite ni son père, ni sa mère, qui cependant l'appellent leur *duhitar*.

l'on a tentées pour ces termes énigmatiques, considérés tantôt comme composés et tantôt comme dérivés.

Pott (*Etym. F.*, I, 93) présume une contraction de *nava-putra*, c'est-à-dire nouveau fils, altération bien violente et qui laisse la forme *napât* inexpliquée.

Bopp (*Verg. Gr.*, III, 189) voit dans *naptar* un composé de la négation *na* avec *ptar* pour *pitar*, père, et primitivement maître, ce qui désignerait le petit-fils comme *celui qui n'est pas le maître*, expression bien peu naturelle si on la met dans la bouche d'un aïeul s'adressant à son petit-fils.

Kuhn recourt également à la négation, en tenant compte de la forme *napât*. La rac. *pâ*, tueri, le conduit à chercher dans le fils et le petit-fils celui *qui ne se protége pas par lui-même*, ou *qui n'est pas le maître de soi* (seiner nicht mächtig).[1] Ici, on peut objecter de plus que rien, dans le composé, n'indiquerait un sens réfléchi.

Benfey (*Gr. Wl.*, II, 56, 184) divise les mots en question en *nap-tar*, *nap-ât*, et les rattache à une racine hypothétique *kna*, s'incliner, révérer, dont *knap* serait une forme secondaire, tout comme *nam*, s'incliner, qui aurait perdu le *k* initial. La signification qui en résulterait, celui *qui vénère le père* ou *l'aïeul*, serait assez acceptable, si la racine indiquée n'était pas purement imaginaire.[2]

Enfin Weber (*Ind. Stud.*, I, 326) croit reconnaître dans *nap* une ancienne forme d'une racine hypothétique *nabh* = *nah*, nectere, ligare, et d'où dériveraient *naptar* et *napât*, proprement *celui qui lie* ou *qui est lié*, le parent. Cela expliquerait pourquoi *naptar* et *napaṭ*, en zend, désignent aussi

[1] D'après Lassen, *Ind. Alt.*, t. I, p. 813, note.

[2] Plus tard (Z. S., IX, 111), Benfey est revenu à interpréter *na-pât* à peu près comme Bopp, par *im-potens*.

l'ombilic, en scr. *nâbhi*, de la même rac. hypoth. *nabh*, si l'on entendait par là le cordon ombilical. Mais d'abord, rien n'est plus incertain que l'existence de ces formes *nap* et *nabh*, pour *nah*, et ensuite le sens actif, seul admissible pour *naptar*, s'oppose à l'acception de parent, laquelle d'ailleurs conviendrait peu pour désigner le rapport plus intime qui rattache le fils au père ou à l'aïeul.

A ces cinq étymologies divergentes, il faut ajouter encore, d'après Wilson, celle que donnent les grammairiens indiens pour *naptar*, savoir de la négation *na* et de la rac. *pat*, cadere; ainsi *na-pattar*, c'est-à-dire celui *qui ne laisse pas tomber* (s'éteindre) la race. Cette explication, sûrement erronée au point de vue de la langue, pourrait bien être la plus juste quant au sens qui en résulte.[1]

Une objection qui s'adresse collectivement à toutes ces interprétations, celle de Weber exceptée, et qui a été faite déjà par Lassen contre Kuhn (*Ind. Alt.*, p. 813), c'est que le zend *naptar* et *napaṭ* signifient ombilic en même temps que petit-fils, et que la même étymologie doit rendre compte de l'un et de l'autre sens.

Après tant d'essais peu satisfaisants, il doit sembler oiseux de chercher encore de nouvelles solutions. Il en est une, cependant, à laquelle nul que je sache n'a songé et qui, mieux que toute autre, me paraît échapper aux objections ci-dessus.

Je crois, avec Bopp et Kuhn, que les noms en question renferment bien la rac. *pâ*, tueri, servare; mais, au lieu d'y voir la négation *na*, je conjecture une légère altération de *ǵna* = *ǵana*, race, famille, comme le vêdique *ǵnu* pour *ǵânu*,

[1] Le D. P. se borne à dire que l'étymologie de *napât* est très-incertaine.

genou. Ainsi *naptar*, pour *ǵnaptar* et *ǵnapâtar*, désignerait le fils et le petit-fils comme les *conservateurs de la race*. Pour l'affaiblissement de *pâtar* en *ptar*, cf. le sanscr. et zend *pitar* et *ptar* dans cette dernière langue. Le synonyme *napât*, pour *ǵnapât*, ne serait qu'une formation un peu différente, où le nom d'agent est remplacé très-probablement par le participe présent *pânt*, de la rac. *pâ*, affaibli en *pât* pour le sanscrit, et *paṭ* pour le zend.[1] Enfin ce dernier a conservé une troisième forme aussi régulière, savoir *napa*, primitivement *gnapa*, où la racine *pâ* serait restée seule, comme à l'ordinaire, à la fin du composé.[2]

En thèse générale, il n'y a rien à objecter à la suppression d'un *ǵ* ou *g* initial devant *n*, car les exemples en sont fréquents. En sanscrit même on trouve *nâ*, science, connaissance, de *ǵnâ*, connaître. Le vêd. *gnâ*, femme, probablement contracté de *ganâ* (Kuhn, *Ind. St.*, I, 329), comme en zend *gnâ*, à côté de *genâ*, s'est conservé dans l'irl. *gnae*, id., avec une forme diminuée *nae*. Il est à peine besoin de rappeler le latin *natus*, pour *gnatus*, *notus* pour *gnotus*, *nomen* pour *gnomen*, comme le scr. *nâman* pour *ǵnâman*, etc., etc.

Quant au sens obtenu, nous pouvons nous appuyer de l'analogie parfaite du scr. *kuladhâraka*, fils, c'est-à-dire celui qui conserve la race, *kulavardhana*, id., celui qui accroît la race, etc.[3] Mais nous avons mieux encore que des analogies indirectes pour justifier notre conjecture.

Le thème primitif *gnapât* se retrouve presque intact dans le

[1] Je vois d'après le D. P. que le scholiaste de *Pâṇini* considère aussi *pât* comme un part. présent. Pânini lui-même divise le mot en *na-pât*.

[2] Cf. anc. pers. *napâ*, huzv. *nap* (Justi, 167).

[3] Cf. aussi *udvaha*, m., fils, descendant ; comme adj., qui conduit

gnabat, filius, qu'Isidore donne comme gaulois; [1] tandis qu'au zend *napa*, pour *gnapa*, répond très-exactement l'anglo-saxon *cnafa*, *cnapa*, scand. *knapi*, anc. all. *chnabo*, garçon, jeune serviteur, etc. La prononciation de l'anglais *knave*, qui est *nave*, comme *now* pour *know*, *nee* pour *knee*, offre un nouvel exemple de la facilité avec laquelle disparaît la gutturale initiale. Celle-ci se montre encore également dans l'irlandais *gnia*, neveu, à côté de *nia*, id., où le *g* primitif a disparu. La suppression du *g* initial doit remonter d'ailleurs à la plus haute antiquité, car les autres langues ariennes l'offrent généralement, en accord avec le sanscrit et le zend, comme du reste, et plus complétement encore, pour le mot *nâman*, *nōmen*, etc., qui s'est conservé partout (Voy. plus loin le § 305). Les formes diverses que je réunis ici se rattachent, avec des contractions plus ou moins fortes, et des variations de sens, aux trois thèmes primitifs indiqués plus haut.

Le sanscr. *naptar*, fém. *naptrî* (Wilson), petit-fils, ne se retrouve intact que dans le zend *naptar*, nepos, au génitif *nafedhrô*, d'où peut-être le persan *nabîr*, petit-fils. Le bohémien (slave) *neti*, génit. *netere*, nièce, de *neptere*, en offre encore une trace, unique je crois, dans les langues européennes.

Au scr. *napât* (fém. *naptî*), fils; zend *napaț*, *napti*, neveu, petite-fille (cf. pers. *nawâdah*), fils, correspond fidèlement le latin *nepos*, *nepōtis*, au féminin *neptis*. Le pluriel gr. *νέποδες*, descendants, semble avoir affaibli le *t* en *d*, tandis que *ἀνεψιός*, le cousin, pour *ἀ-νεπτιός*, c'est-à-dire celui qui est

en haut, qui fait croître, de *ud-vah*, c'est-à-dire qui continue la race, = *kulôdvaha*, id.

[1] *Gloss.* dans le *Thesaurus utriusque linguæ* de Bonav. Vulcanius, Lugd. Batav., p. 631. La variante *gnatus* de quelques manuscrits peut avoir été substituée comme plus conforme au lat. *natus*.

aussi le descendant et le continuateur de la race, s'est formé à l'aide d'un nouveau suffixe.[1] Le même suffixe semble reparaître dans le goth. *nithijis*, fém. *nithiyô*, consobrinus, et l'anc. slave *netii*, neveu par la sœur, avec suppression du *p*, lequel toutefois s'est maintenu dans l'anglo-saxon et l'anc. all. *nift*, nièce, scand. *nift*, épouse, femme et sœur; la femme aussi est celle qui conserve la race. Le scand. *nidr*, fils, le cymr. *nîth*, nièce, anc. corn. *noit*, id., armor. *nîz*, neveu, *nîzez*, nièce, n'ont conservé que la dentale, laquelle finit par disparaître aussi dans l'irl. *nia* = *gnia*, neveu, cymr. *nai*, anc. corn. *noi*, armor. *nî*, id. L'anc. irl. *necht*, neptis (Z.², 68), pour *nept*, comme *secht*, septem, pour *sept*, garde encore le squelette plus complet de l'ancien thème.

Le zend *napa* est devenu en persan *nawah*, petit-fils, par le même changement de *p* en *w* qui se remarque dans *shaw*, nuit, le scr. *kshapa*, ou dans notre mot *neveu* de *nepos*. D'autres noms persans du neveu et du petit-fils, dérivés ou composés, tels que *nabas*, *nabbas*, *nabîsh*, *nawâsâ*, *nawkardah*, *nawandûl*, sont de formation plus ou moins obscure. *Nawardah*, neveu, rappelle le scr. *kulavardhana*, fils (vid. sup.), quant au second élément du composé, où *na* seul semble désigner la race. Outre *cnafa*, *chnabo*, déjà comparés plus haut, je rattache aussi au zend *napa*, l'angl.-sax. *nefa*, anc. all. *nefo*, neveu, ainsi que l'alban. *nipp*, id. En scand. *nefi* est devenu le frère, comme *nift* la sœur.

Il a été observé plus haut que les noms zend *naptar*, *napaṭ*, *napa*, s'appliquent également à l'ombilic, et que toute étymo-

[1] Sur νέποδες = ἀπόγονοι, cf. Curtius (*Gr. Et.*³, 251). Il faut ajouter à ce groupe, d'après Ph. Fortunatov (*Beitr.*, 8, 111), le lith. *nepotis*, petit-fils. En alban. *nippi* désigne également le petit-fils et le neveu (Hahn, *Alban. Stud.*, p. 114).

logie proposée doit rendre compte de cette double acception. Sous ce rapport, la nôtre ne laisse rien à désirer, car le cordon ombilical peut à juste titre être désigné comme l'organe qui conserve ou nourrit la progéniture. Cf. *bharma*, *bharman*, ombilic, de *bhṛ*, nutrire, sustentare.[1]

Ainsi, en résumé, notre explication semble, mieux qu'aucune autre, rendre un compte satisfaisant de toutes les formes et de toutes les acceptions de ces termes antiques, et leur signification primitive nous montre l'importance que l'on attachait alors déjà au maintien de la famille et de la race par une descendance continue.[2]

4) En tant que l'être faible, l'enfant est appelé en sanscrit *arbha*, *arbhaka*, petit garçon, et petit d'animal ; comme

[1] Le sansc. *nâbhi*, ombilic, et creux semblable à un ombilic, a une origine toute différente. Je ne voudrais le rapporter, ni avec Weber à une rac. hypoth. *nabh*, ligare = *nah*, ni à cette dernière forme avec le D. P., mais bien au védique *nabh*, éclater, crever, s'effondrer, se fendre, s'ouvrir, d'où le subst. *nâbh*, ouverture, fente, dans le Rigvéda. De *nabh* dérive aussi sans doute *nabhas*, le nuage qui crève, puis ciel en général, tout comme le mot véd. *nabhanu*, source, de l'eau qui jaillit (D. P., v. c.).

[2] Weber (*Beitr.*, 4, 282) concède à cette étymologie le mérite de la nouveauté, mais il la trouve un peu forcée. Pourquoi ? puisque *udvaha* et *kulavardhana*, fils, offrent le même sens. A un composé avec *pâ*, il préférerait l'admission d'une forme causat. *gnap*, de *gan*, *ǵan*, engendrer, mais il avoue qu'il serait difficile d'y ramener le nom de l'ombilic. Il ajoute que Windischmann (*Zoroast. Stud.*, 184) admet une rac. zend *nap*, avec la notion d'humidité fécondante, d'où *napta*, humide (Cf. aussi Spiegel, Z. S., 13, 370), ce qui pourrait conduire à *snâ*, lavari, d'où *nâpita*, baigneur, pour *snâpitar* (*Beitr.*, I, 505). Toutefois cette racine *nap* est contestée par Grassmann (Z. S., 10, 167) qui rapporte *napta*, comme participe régulier, à *nabh*, jaillir, sourdre. Spiegel (Z. S., 19, 392) abandonne aussi la rac. *nap*, qu'il remplace par *naf*, tout en maintenant pour *nâbhi* = zend hypoth. *nâfi*, le sens propre de *befeuchter*, l'organe qui humecte.

adjectifs, dans les Vêdas, petit, faible, chétif, maigre, jeune, enfantin.

On y reconnaît sans peine le gr. *ὀρφός*, lat. *orbus*, privé de, délaissé, d'où le nom de l'orphelin, *ὀρφανός, -νή*, en arménien *orb*. La signification d'enfant se trouve encore dans le russe *robia*, *rebĕnoku*, bohém. *robĕ;* l'adj. *róbkii* veut dire timide, pusillanime, et le polonais *robak* désigne le ver comme l'insecte le plus chétif. De là l'expression *biedny robaku!* pour pauvre enfant!

Chez les Germains, ce nom de l'enfant paraît être devenu celui de l'héritier, en goth. *arbja*, scand. *arfr*, *arfi*, anc. all. *eripeo*, all. mod. *erbe*. Cf. cependant goth. *arbi*, ags. *erfe*, *orf*, scand. *erfd*, ancien allem. *arpi*, etc., héritage. La même transition de sens se retrouverait dans l'irlandais ancien *arpi*, hæredes, *arbus*, *orpe*, hæreditas (Z.², 60, 871, etc.), *orba*, *orbán*, héritage (O'R.).[1]

5) Bien que l'amour paternel existe chez toutes les races d'hommes, les circonstances contribuent à le développer ou à l'affaiblir. Il est plus profond et plus pur quand la famille elle-même est constituée sur une base forte et morale. Il en était ainsi chez les anciens Indiens, où la possession des enfants étendait ses heureux effets jusque dans les existences futures. Aussi plusieurs noms sanscrits du fils expriment-ils le bonheur dont il est la source. Il est appelé *klêçâpâha*, celui qui chasse le chagrin, *nandavardhana*, celui qui accroît le bonheur, *harshayitnu*, celui qui donne la joie, etc. Il est intéressant de

[1] On pourrait, toutefois, rattacher ces mots à la racine scr. *rabh*, *labh*, adipisci, = ἄλφω, etc. Cf. sansc. *sam-rabh*, saisir, s'approprier, avec l'irl. † *com-arpi*, cohæredes, *com-arbus*, cohæreditas (Z.², 871). Curtius (*Gr. Et.*², 277) ne regarde comme sûrs que les rapprochements entre le grec et le latin.

voir un appellatif de ce genre remonter jusqu'au temps de l'unité arienne. C'est le sanscrit *nandana*, *-nâ*, fils, fille, ou *nandanta*, c'est-à-dire qui réjouit, qui rend heureux, de *nand*, gaudere, exsultare, au causatif. La sœur du mari est appelée de même *nandâ*, *nandinî*. Cette dernière forme, au masculin *nandin*, fils, nomin. *nandî*, se retrouve fidèlement conservée dans l'anc. irl. *nóidiu*, gén. *noidin*, enfant, d'où *noidenacht*, enfance (Z.², 31), avec la suppression de la nasale qu'indique le *d* non aspiré.

6) Beaucoup d'autres noms de l'enfant et du fils sont sûrement proethniques, mais nous intéressent moins, à raison de leurs significations trop peu caractéristiques. J'indique cependant les principaux comme une preuve de l'abondance de synonymes que possédait déjà l'ancienne langue.

a) Scr. *ǵa*, à la fin des composés, *ǵâta*, enfant, etc.; rac. *ǵan*, gignere (Cf. p. 5 et sqq.).

Pers. *zâd*, *zâdah*, fils, belout. *ǵannik*, fille.

Gr. **γόνος**, **γενέτης**, fils; **γετος**, à la fin des composés, comme **νήγετος**, **τηλύγετος**, etc.

Lat. *natus*, pour *gnatus*, *pro-genies*, *indiges*, *indi-getis*, etc.

Anc. irl. *ingen*, filia (Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, n° 290); *gen*, *gan*, à la fin d'une foule de noms propres, comme *genus* en gaulois; cymr. *gen*, id., *geneth*, fille.

Scand. *kundr*, fils; anc. all. *chint*, enfant, etc.

La variété des suffixes provient de ce que la racine est restée vivante partout.

b) Scr. *sava*, *sûti*, progéniture, *sûnu*, fils, *sûnu*, *sûnâ*, fille; rac. *su*, *sû*, parere, gignere.

Afghan *sui*, fils; armén. *zavag*, id.; ossète *siwalon*, enfant.

Gr. **υἱός**, fils, pour **συιός**.

Irl. *sabhan*, petit d'animal (Cf. scr. *savana*, progenies): *soth*, progéniture (Cf. scr. *sûti*, id.).[1]

Goth. *sunus*, fils, scand. *sonr*, ags. et anc. all. *sunu*, etc. = scr. *sûnu*.

Lithuan. *sunus*, id. Anc. slave et russe *synŭ*, pol. *syn*, illyr. *sin*, etc.

Alban. *sua*, race, famille.

Il est à remarquer que la racine verbale ne se trouve plus qu'en sanscrit.

c) Scr. *takman*, *tôkman*, *tôka*, enfant, progéniture; probablement d'une racine *tak*, *tvak*, dont les désidératifs *taksh*, *tvaksh*, facere, fabricari, sont seuls usités. Cf. *tuć*, progéniture.

Zend *taokhman*, germe, semence, parent, de *tuć*, engendrer, être fort; anc. pers. *tauma*, parsi *tukhma*, pers. *tuchm*, *tochm*, afghan *tochm*, armén. *tohm* (Justi, 129).

Gr. τέκος, τόκος, τέκνον, enfant. Cf. τέκω, τύκω, etc., et § 207.

d) Scr. *bâla*, *bâlaka*, enfant, garçon ; *bâlikâ*, petite fille; peut-être de *bal*, vivere (Dhâtup.). Cf. *bala*, jeune pousse, rejeton.

Irl. *ballach*, *ballachan*, garçon.

e) Pers. *rûd*, *rôd*, fils, *rûdah*, fille. Cf. zend *rud*, crescere.

Anc. sl. *rodŭ*, generatio, *roditi*, parere; russe *ródŭ*, pol. *rod*, race, illyr. *po-rod*, fils, etc.

§ 296. LE FRÈRE ET LA SŒUR.

Le fils et la fille, dans leurs rapports réciproques, devien-

[1] Stokes (*Rem.*[2], p. 39) retrouve la rac. *su* dans l'anc. irland. *too*, *toud*, gignere, de *do-soo*, *do-soud*, en composition avec *do*, ad. Pour le changement de *d* en *t* et la suppression de *s*, cf. Z.[2], 873.

nent le frère et la sœur. Ici les noms primitifs se sont conservés d'une manière très-remarquable.

1) Scr. *bhrâtar*, nomin. *bhrâtâ*, frère.

Zend *brâtar*, pers. *brâdar*, *birâdir*, *birâzar*, etc.; kourde *brâ*, belout. *brâth;* afghan *wrôr*, *wurur*, tirhaï *brâ*, siahpôsh *bura;* ossète *arvade*, suivant Bopp inversion de *bhrâtâ;* armén. *eghbair* = *elbair*, *erbair*, avec *rb* pour *br*, et un *e* prosthétique (*Verg. Gr.*, p. 121, 364, 1re édit., et Justi, 218).

Gr. *φρητήρ* = *ἀδελφός* (Hesych.), *φρατήρ*, *φράτωρ*, plus tard membre de la *φρατρία*, subdivision de la tribu, *φυλή*.

Lat. *frater*, etc.

Anc. irl. *bráthir*, mod. *brathair;* cymr. *brawd*, plur. *brodyr;* anc. corn. *broder*, armor. *breûr*, *brér*.

Goth. *brothar*, ags. *brodhor*, scand. *brôdir*, anc. all. *pruoder*, *bruadar*, etc.

Lith. *brolis*, suivant Nesselmann contracté du diminutif *brotélis;* le *t* reparaît dans *brotuszis*, cousin. Lett. *brâl*. Cf. le zingani *brâl* pour *brâr*.

Anc. sl. *bratrŭ*, *bratŭ*, russe *bratŭ*, pol. *brat; bratersky*, fraternel, etc., illyr. *brat*, boh. *bratr*, etc.

On voit que toutes les branches de la famille arienne sont représentées dans ce tableau comparatif.

Quant à la signification étymologique de ce nom du frère, elle est si claire qu'aucun dissentiment ne s'est produit à son sujet. On le rapporte d'un commun accord à la rac. *bhṛ*, *bhar*, ferre, sustentare, nutrire. *Bhrâtar* est un synonyme parfait de *bhartar*, que nous avons vu désigner l'époux, en tant que soutien de la femme (p. 20). Cf. le scand. *barmi*, frère, à côté de *brodir*. Ainsi, dans la famille primitive, le frère était considéré comme le protecteur naturel de la sœur, soit pendant la vie des parents, soit après leur mort.

2) Il existe, en sanscrit et en persan, d'autres noms du frère, employés en partie à distinguer l'aîné du cadet; mais aucun de ceux-ci ne se retrouve dans les autres langues ariennes. Un seul synonyme sanscrit offre une analogie évidente avec le gr. ἀδελφός, -φή, savoir *sagarbha* ou *sagarbhya*, litt. qui provient *du même uterus*. Les composés *sôdara*, *sahôdara* (de *sa*, *saha*, cum + *udara*, uterus), *sanâbhi*, du même ombilic, ou de la même race, pour frère, et *svayôni*, de la même matrice, pour sœur, n'ont pas d'autre signification. Telle est aussi celle du mot grec; car δελφύς, matrice, est allié de près au scr. *garbha*, par le changement assez rare d'ailleurs de *g* en *d*, et l'ἀ initial correspond souvent au *sa* sanscrit.[1]

3) L'ancien nom de la sœur ne s'est pas moins bien conservé que celui du frère, mais son étymologie n'est pas aussi claire, et donne lieu à des conjectures divergentes. Ses formes diverses sont les suivantes:

Scr. *svasar*, nomin. *svasá*, mais aussi, comme thème, = *svasar* (D. P.).

Zend *qañhar;* le *q* régulièrement pour *sv*, et l'*h* pour *s* avec la nasale que prend l'*a* antécédent, *añh* = *as;* pers. *châhar*, *chûhar*, *ch* = *sv*; afghan *chûr*, ossète *chorra*, *chore*, armén. *khoir*, belout. *gwâr*. Le kourde *choéñg* (Lerch, *Voc.*) se rattache au nomin. zend *qañha*, mais Garzoni donne aussi *kusk*, et d'autres *chor*, *chuh*, *chuhek*. Le persan offre également la forme très-contractée *chôh*, comme l'ossète *chô*. Le siahpôsh *sosi* répond au scr. *svasâ*.

Lat. *soror*, pour *sosor* et *svosor*.

Anc. irl. *sethar*, *sethur* (Z.[2], 793), et *siur*, dans *siurnat*, sororcula (id., 62), plus tard *siar*, *siur*. Pour le *th*, voyez plus

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 281, II, 164. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 138. Curtius, *Gr. Et.*[2], 436.

loin les formes germaniques et slaves; toutefois *siur* a pu provenir de *sisur* (Cf. Z.[1], id.). Stokes, dans les *Beitr.* de Kuhn, I, 473, mentionne aussi une ancienne forme *fiar*, *fiur*, dont l'*f* ne s'aspire pas entre deux voyelles, ce qui indique un thème *sfiar*, primitivement *svisar*. Enfin, l'irlandais plus moderne et l'erse offrent encore un troisième synonyme *piuthar*, qui semble devoir être séparé des précédents, et rattaché au scr. *putra*, id., fémin. *putrî*, fille.[1] Le cornique *piur*, sœur, paraît en être une contraction.[2] Les anciens noms du fils et de la fille ont passé de même au frère et à la sœur dans le scand. *nefi* et *nift*.

Cymr. *chwaer*, *chwiawr*, armor. *choar*, *choer*, avec *chw* pour *sv* régulièrement, et sans doute plus anciennement *chwaher* = *svasar*, comme l'irl. *siur* pour *sisur* et *svisur*.

Goth. *svistar*, ags. *swuster*, scand. *systir*, anc. allem. *suuister*, etc.

Anc. pruss. *shostro*, lith. *sessů*, gén. *sesserēs*, pour *sest.*

Anc. slave, russe, illyr. *sestra*, pol. *siestra*, etc.

Le suffixe *tar* des autres noms de parenté, qui se montre ici, a fait penser que le thème primitif doit avoir été *svastar*, et non *svasar*. Le *thar* de l'irlandais *sethar*, mentionné plus haut, est peut-être d'une nature différente, car, dans l'hypo-

[1] Je ne saurais croire avec Bopp (*Verg. Gr.*, I, 299) que *piuthar* réponde à *svastar*, par le changement de *sv* en *sp* qui est propre à quelques langues iraniennes, puis par suppression de l'*s*. L'analogie qu'il invoque à l'appui, l'irlandais *speur*, ciel = scr. *svar*, et que j'ai cru reconnaître autrefois (*De l'affinité des langues celt.*, etc., p. 74), est sûrement fallacieuse, et *speur*, provient du lat. *sphera*, grec σφαίρα, aussi bien que le pers. *sipahr*, *sipihr*, sphère céleste, qui n'ont rien de commun avec *svar*. Si *piuthar* était pour *spiustar*, le *t* ne devrait pas être aspiré.

[2] Il faut mentionner encore une forme divergente *salur*, sœur (Stokes, *Goid.*[2], 78), qui répond au lat. *soror*, avec *l* pour *r*.

thèse d'une forme plus ancienne *sestar*, le *t* ne devrait pas être aspiré.

Quant au sens étymologique de ce nom de la sœur, il règne encore quelque incertitude et les explications diffèrent.

Pott (*Et. F.*, I, 126, II, 554), en partant du thème *svastar*, conjecture une altération de *sva-strî*, littéralement cognata femina, opinion partagée par Bopp (*Verg. Gr.*, I, 299) et par d'autres encore. Weber, cependant (Z. S., V, 235), n'hésite pas à la rejeter, et il est certain que la signification propre de *strî*, d'après Pott lui-même, contracté déjà de *sutrî*, celle qui enfante, ne conviendrait guère à la sœur, qui n'est point une femme pour le frère. Une triple altération de *svasutrî* en *svastrî*, puis *svastar* et *svasar*, est difficilement admissible pour un terme aussi ancien, et de plus cette explication sépare, contre toute probabilité, le nom de la sœur de la série des formations analogues *pitar*, *mâtar*, *bhrâtar*, etc.

C'est donc avec raison que Weber croit devoir chercher une autre solution, mais j'avoue que celle qu'il propose ne me semble guère plus acceptable. Suivant lui, *svastar* se décomposerait en *su-astar*, de *su*, bene, et de *as*, esse. Il compare *svasti* = *su-asti*, bien-être, et voit dans la sœur celle qui est bonne, amicale, ou, avec un sens causatif, celle qui donne du bien-être.[1] Mais il est difficile d'admettre qu'un nom d'agent, comme le serait *astar*, ait jamais pu se former de la racine *as*, qui n'exprime que l'être purement abstrait. Aucune analogie n'appuie l'existence d'un terme semblable, qui serait aussi singulier qu'un subst. lat. *estor*, *estrix*, ou que l'allem. *ein seier*, *eine seierinn*.

[1] Z. S., V, 235. M. Müller (*Mythol. comp.*, trad. fr., 1873, p. 32) voit aussi dans *svasar* celle qui plaît ou console, en comparant *svasti*, joie, bonheur, littér. bien-être.

Je crois, quant à moi, que l'élément verbal de ce nom de la sœur ne doit se chercher, ni dans *su*, ni dans *as*, mais bien dans la rac. *vas*, habitare, et l'*s* initiale me paraît être un reste de la préposition *sa*, cum, que nous avons vu figurer déjà dans quelques noms du frère et de la sœur. La suppression de l'*a* a pu s'effectuer aussi facilement que celle de l'*u* dans *strî* pour *sutrî*, ou dans *srabhishṭha*, superlatif de *surabhi*, aimé, bon, etc. La sœur était ainsi *celle qui demeurait avec le frère*, ce qui s'accorde parfaitement avec le rôle de ce dernier comme *soutien*, *bhrâtar*.[1] Un terme tout semblable, *svavâsinî*, désigne une femme, mariée ou non, qui demeure avec son père.[2]

Ces rapports mutuels du frère et de la sœur dans la famille primitive sont restés les mêmes chez les anciens Indiens. On voit par un passage de Yâska (III, 5. Cf. *Nirukta*, Comment. de Roth, p. 25) qu'une jeune fille sans frère (*abhrâtar*) est censée manquer de guide moral. « Telle, est-il dit, qu'une « jeune fille sans frère (*abhrâtṛmatî*), et qui n'a plus de do- « micile après la mort de son père, se tourne plus hardiment « vers les hommes, ainsi l'aurore se dévoile dans toute sa « beauté aux yeux des mortels. » D'après la loi de Manu, la fille doit se retirer auprès du frère, quand les parents viennent à mourir.

Ainsi que je l'ai dit, on s'accorde généralement à regarder *svasar* comme une altération de *svastar*, et cela en vue des

[1] Il y a trente ans déjà que j'ai indiqué cette étymologie, dans un petit ouvrage de Madame Marcet, *Conversations on language*, London, 1844. Dès lors et beaucoup plus tard, Benfey l'a proposée également de son côté (*Sansk. Gramm.*, 159).

[2] Le pron. poss. *sva* paraît contracté de *sava*, si l'on compare le grec ἑός, anc. latin *sovos* = *suus*, lith. *savas*, *sava*, comme le serait *svas*, de *sa-vas* ; cf. *sañvasu*, *-vâsin*, adj., cohabitant, *sañvâsa*, cohabitation.

formes germaniques et slaves. J'ai quelque peine à croire à cette altération qui se trouverait être commune au sanscrit, au zend, au latin et aux langues celtiques. Il semble plus probable qu'il a existé deux thèmes également réguliers, l'un formé par le suffixe *tar*, et l'autre par l'unadi *r*, *ar*, qui par sa rareté même semble avoir appartenu aux plus anciennes formations de la langue.[1]

J'ajouterai que ce nom arien de la sœur, *svasar*, s'est étendu d'une manière remarquable dans les langues finnoises de l'Europe et de l'Asie, où il ne paraît point provenir du slave. Ainsi on trouve, en finlandais, *sösar*, *siar*, en esthon. *sessar*, en karél. *siser*, en mordouine *sasor*, en wotiake *suser*, en tchérém. *shujar*, etc.

Les autres noms sanscrits de la sœur, dont plusieurs distinguent l'aînée de la cadette, ne donnent lieu à aucun rapprochement.

§ 297. L'ONCLE ET LA TANTE.

Relativement aux enfants, le frère et la sœur des parents étaient considérés comme un second père et une seconde mère. C'est ce qu'expriment la plupart des noms de l'oncle et de la tante. En sanscrit, l'oncle est appelé *tâtatulya*, semblable au père, *tâtagu*, qui va (qui équivaut) au père, *kshullatâta*, petit père, etc. Nous avons vu déjà que *attâ* désigne à la fois la mère, la tante et la sœur aînée (p. 31), que *avunculus* et ses analogues européens se rattachent à un nom du père et de l'aïeul (p. 32), tout comme le lith. *tetẽnas*, oncle, *tetà*,

[1] Cf. véd. *usar*, matin, de *vas* (Aufrecht, Z. S., IV, 259), *rathêshṭar*, guerrier, de *sthâ*, *dêvar*, levir, de *div*, etc.

tetulî, tante, slave *teta*, etc. Cf. brahui *tât*, tante paternelle (p. 30). Des analogies semblables se montrent dans le scr. *mâmaka*, oncle maternel, kourde *mâm*, oncle paternel, le grec *νάννη*, *νέννα*, tante, le lat. *amita*, etc. Au gr. *θεῖος*, *θεία*, *θητὶς*, oncle et tante, répond le lith. *dēdas*, *dēdē*, *dēdzus*, au féminin *dēdēne*, *dēdēke*, au moins quant à sa racine, le scr. *dhâ*, *dhi*, nutrire, sustentare, d'où *dhâtrî*, mère, nourrice, *dhâyas*, nutritio, etc.

Les deux noms ariens principaux du père et de la mère donnent naissance à plusieurs dérivés analogues dans les diverses langues de la famille. Du sansc. *pitar* vient *pitrya*, *pitṛvya*, oncle paternel, comme du gr. *πατήρ* se forme *πάτρως*, *-ωος*, pour *πατρῷος*, et *πατρυός*, *πατρυιός*, latin *patruus* = scr. *pitṛvya*. L'identité du suffixe indique ici une formation ancienne et commune. L'anc. all. *fataro*, ags. *faedera*, oncle, et l'ags. *fadhu*, *fadhe*, tante paternelle, se lient aussi au nom du père.

On devrait attendre, en sanscrit, une forme analogue *mâtṛvya*, de *mâtar*, pour l'oncle maternel, mais on ne trouve que *mâtula* et *mâtulî* pour sa femme. Le grec, toutefois, a *μήτρως*, *μητρῷας*, *μητρυιός*, lat. *matruus*, venant probablement de *matruelis*, cousin, comme *patruelis* de *patruus*. Le lat. *matertera*, tante, ainsi que l'ang.-sax. *moddrige* et l'irl. *maithrean*, offrent d'autres formations; mais le cymr. *modryb*, corn. *modereb*, armor. *moéreb*, tante, semblent se rattacher par le *b* final au suffixe d'un thème sanscrit féminin *mâtṛvyâ* = grec *ματρυιά*, seconde mère, marâtre.

Quelques noms isolés de l'oncle et de la tante, comme le pers. *kâkû*, *kâkûyah*, *niyâ*, oncle maternel, *kâkî*, *piyû*, tante, l'anc. sl. *stryi*, oncle, *strynia*, tante, l'anc. irl. *amnair*, oncle (Z.[2], 262), sont d'origine obscure.

§ 298. LE NEVEU ET LA NIÈCE.

Si, pour le fils et la fille, l'oncle et la tante remplaçaient le père et la mère, d'un autre côté le neveu et la nièce étaient mis par ces derniers au même rang que les enfants. C'est ce qui résulte de leurs noms les plus anciens, qui se confondent, comme on l'a vu, avec ceux du fils et du petit-fils, *naptar*, *napât*, *napa*, en tant que conservateurs de la race. L'anc. sl. *synovŭ*, filius fratris, russe *synovetsŭ*, etc., se lie de même à *synŭ*, fils; et l'irl. *garmhac*, neveu, *gairghean*, nièce, désigne celui ou celle qui est proche (*gar*) du fils ou de la fille.

En sanscrit, le neveu est appelé *bhrâtṛġa*, fils du frère, *bhrâtrîya*, *bhrâtṛvya*, qui appartient au frère, ou bien, des divers noms de la sœur, *svasrîya*, *ġâmêya*, *bhâginêya*, etc.; comme en gr. ἀδελφόπαις, ἀδελφιδοῦς. De même, en kourde *brázá*, fils du frère, *kvárzá*, fils de la sœur; en arménien *êghbôr-orti* et *cher-orti;* en anc. sl. *bratanŭ* et *sestričishtĭ*, etc., en lith. *brotuszis* et *sesserynas*, etc. Ces analogies générales, toutefois, dépendent des affinités des noms du frère et de la sœur.

Je ne connais pas les termes sanscrits qui désignaient le cousin et la cousine, et ceux des autres langues ariennes n'offrent rien qui indique une origine proethnique.

§ 299. LE BEAU-PÈRE ET LA BELLE-MÈRE.

Lorsque le fils et la fille, parvenus à l'âge nubile, se marient, les rapports de parenté se multiplient pour chacun des

membres de la famille. La paternité devient double en quelque sorte, et les parents des deux époux reçoivent de nouveaux noms pour exprimer ces rapports nouveaux. Ceux du beau-père et de la belle-mère se sont conservés, dès les temps les plus anciens, d'une manière aussi complète que pour le père et la mère, le frère et la sœur, ainsi qu'on le verra par le tableau qui suit.

Scr. *çvaçura*, m., beau-père, et, en général, homme vénérable, *çvaçrû*, f., belle-mère.

Zend *qaçura;* pers. *chusurû*, *chasûr*, *chasar*, *chasû*, m., *chasûr*, *chasû*, *châsh*, *chus*, f. — Kourde *kasû*, m. (Garz.), *choasia*, f. (Lerch.) Armén. *skesur*, m., *skesra*, f.

Gr. *ἑκυρός*, m., *ἑκυρά*, f.

Lat. *socer*, m., *socrus*, f.

Cymrique *chwegrwn*, m., *chwegr*, f.; corn. *hvigeren*, m., *hveger*, f.

Goth. *svaihra*, m., *svaihrô*, f.; ags. *sweor*, m., *sweger*, f.; scand. *svara*, f.; anc. all. *suehur*, m., *suigar*, f., etc.

Lith. *szeszuras*, m.

Anc. sl. *svekrŭ*, m., *svekrŭvĭ*, *svekry*, f.; russe *svekorŭ*, m., *svekrovĭ*, f., pol. *swiekier*, m., *swiekra*, f., illyr. *svekar*, m., *svekarva*, f., etc.

Alban. *vjecher*, *vjerr*, m., *vjechere*, *vjerre*, f.

Ces noms désignent généralement le père et la mère, soit du mari, soit de la femme. Quelques langues seulement font une distinction à cet égard. Ainsi le gr. *πενθερός*, *-ερά*, et le lithuanien *oszwis*, *oszwe*, ne s'entendent que des parents de la femme.

L'étymologie de *çvaçura* est encore débattue, mais on s'accorde à reconnaître, d'après la comparaison des langues congénères, que la forme véritable a dû être *svaçura*. Weber

(Z. S., VI, 319) décompose ce mot en *su-aç-ura*, de *su*, bene, et de la rac. *aç*, permeare (durchdringen); et du sens bien vague qui en résulterait, il arrive à voir dans le beau-père, l'homme actif, celui qui fait bien les choses (*der in guter weise schaffende, der rührige*). Mais comment une semblable épithète caractériserait-elle la position du beau-père vis-à-vis du gendre, puisqu'elle pourrait tout aussi bien être appliquée au second par le premier? Je crois donc que Benfey est beaucoup plus près du vrai, quand il divise ce nom en *sva-çura*, de *sva*, proprius, employé comme possessif pour les trois personnes, *meus, tuus, suus*, et rapporté ici au gendre ou à la bru, et de *çura* = *çûra*, homme fort, héros, maître. Cf. *κύριος*, seigneur, maître, *κῦρος*, puissance, etc. (Cf. t. II, p. 256). On considère dès lors cet appellatif comme un titre d'honneur, analogue à notre mot *beau-père*, et au synonyme sansc. *pûǵya*, c'est-à-dire venerandus. Mais ce qui me paraît achever la démonstration, c'est qu'un appellatif exactement équivalent s'applique au beau-frère du côté de la femme, à savoir *âtmavîra*, de *âtman*, ici = *sva*, et de *vîra*, homme fort, héros, et qu'il est aussi désigné par le titre de *çvaçurya*; cf. *κύριος*. [1]

§ 300. LE GENDRE ET LA BRU.

Les noms du gendre se confondent quelquefois avec ceux de l'époux, comme on l'a vu déjà à l'article du mariage, où la ressemblance des racines *gam*, *yam*, *ǵan*, et de leurs dérivés, jette quelque confusion dans les termes à comparer. Ces derniers sont d'ailleurs en assez petit nombre, et n'offrent que des

[1] Cf. à l'appui Curtius (*Gr. Et.*[2], 130).

coïncidences trop partielles pour permettre de reconnaître avec sûreté quelle était la dénomination primitive. Le sanscrit a des termes qui lui sont exclusivement propres, tels que *vara*, signifiant aussi époux, celui qui choisit la femme, de *vṛ*, eligere, *vivâhya*, le marié, de *vivâha*, mariage, racine *vah* (Cf. p. 8), *viṭpati*, le maître de la fille *(viç)*, d'après Wilson, mais non D. P. Ici *viç* peut être l'équivalent de *praǵâ*, *praǵâpati*, le maître de la progéniture, c'est-à-dire des petits enfants, *ǵâmâtar*, qui reviendra plus loin, etc. Aucun de ces noms ne se retrouve dans les langues européennes, qui cependant en possèdent plusieurs d'une origine certainement ancienne. Ils ont été déjà l'objet de quelques remarques incidentes au § 292 ; j'y reviens ici pour les réunir et les compléter.

1) Le gr. *γαμβρός*, gendre, est sûrement pour *γαμρός* ou *γαμερός* (Cf. *ἄμβροτος*, pour *ἄμροτος* = scr. *amṛta*) et se rattache à *γάμω*, *γαμέω*, épouser, le scr. *gam*, adire feminam (Cf. p. 11). Ce nom est peut-être proethnique, car il se retrouve dans l'armor. *géver*, pour *gémer*, comme *gével*, jumeau, pour *gemel*, le lat. *gemellus*, et il n'y est, à coup sûr, pas venu du grec.

On rapproche ordinairement *γαμβρός* du sansc. *ǵâmâtar*, gendre, mais je ne sais en vérité comment on peut apparenter ces deux formes sans leur faire violence. D'ailleurs le mot sanscrit, qui s'applique à l'époux aussi bien qu'au gendre, a une étymologie parfaitement claire; il vient de *ǵâ*, progéniture, race (Cf. *ǵâvat*, progeniem habens, *ǵâspati*, père de famille), et de *mâtar*, m., dans le sens de créateur, producteur, racine *mâ*, creare.[1] Le gendre est ainsi celui qui propage la race du beau-père en lui donnant des petits-

[1] Cf. zend *zâmâtar*, gendre, de *zan* (Justi, 125).

enfants,[1] tandis que γαμβρός n'exprime que la qualité du mari de la fille.

On a comparé encore avec *ǵâmâtar* le pers. *dâmâd*, gendre, mari, mais aussi beau-père, et proche parent en général, d'où *dâmâdî*, parenté. On a bien, il est vrai, quelques exemples au moins spécieux du changement de *ǵ* en *d* dans le persan; mais le rapprochement ci-dessus devient douteux en présence du cymrique *dauu*, *daw*, *dawf*, gendre, primitivement *dâm*, corn. *dof*, armor. *dof*, *deuf* et *dañ*, de *dañv*. Cf, irl. *dáimh*, erse *daimheach*, parent. C'est là probablement le sens primitif, lequel conduirait à rattacher plutôt *dâmâd* à l'antique nom de la maison et de la famille, *dama*. Il est à remarquer que *dâmâl*, en persan, signifie ustensiles domestiques. Le kourde *záva*, gendre, époux, que l'on a également comparé, appartient sans doute directement au kourde *zà*, generare = scr. *ǵan*.

2) C'est aussi à cette même racine, et avec le sens de générateur, que se rattache le lat. *gener*, qui désigne soit le gendre, soit le mari de la sœur. En sanscrit, c'est la bru, *ǵani*, proprement la femme féconde, ou *ǵanikâ*, diminutif, qui tire son nom de *ǵan*, et le D. P. y rapporte également *ǵâmi*, *ǵâmâ*, bru et femme, avec la suppression ordinaire de l'*n* devant le suffixe. Des appellatifs d'origine semblable sont le lith. *żéntas*, gendre, *żente*, belle-sœur, *żéntine*, fille mariée, ainsi que l'ancien sl. *zętĭ*, gendre, russe *ziatĭ*, pol. *zięć*, ill. *zet*, etc. Cf. scr. *ǵati*, père, pour *ǵanti*.

3) Ce que nous avons dit du gendre s'applique aussi à la bru, dont les noms désignent parfois la femme. Ainsi, en sans-

[1] Il est curieux de retrouver la même manière de désigner le gendre dans le caraïbe *hibáli muku*, c'est-à-dire qui fait les petits-enfants (*Hist. nat. des Antilles*, par de Rochefort, 1658, p. 518).

crit, *ǵani* et *ǵâmi*, cités plus haut, et *vadhû*, *vadhutî*, épouse et bru (Cf. p. 9). Ce dernier terme doit être proethnique, car il se retrouve dans le cymrique *gwaudd*, ancien corn. *guhit*, armor. *gouhéz*, *gouhé*, belle-fille. Le scr. *navavarikâ*, bru, proprement nova nupta, comme l'anc. sl. *neviesta*, rappelle singulièrement le lat. *noverca*, marâtre, c'est-à-dire nouvelle femme du père.

Nous possédons toutefois d'une manière plus sûre un ancien nom arien de la belle-fille, qui s'est maintenu mieux qu'aucun de ceux du gendre; savoir :

Scr. *snushâ*.

Pers. *sunah*, *sunâr*, *sunhâr;* armén. *nu*, pour *snu*.

Gr. *νυός*, pour *νυσός*, *ἐννυός*, pour *ἐσνυσός*, avec un *ε* prosthétique (Cf. Kuhn, Z. S., II, 263).[1]

Lat. *nurus*, pour *nusus*.

Anglo-sax. *snoru*, anc. all. *snura*, all. mod. *schnur*, avec *r* pour *s*.

Lith. *nosza* (?) diffère par son sens de sœur du mari.

Anc. sl. *snŭcha*, russe *snocha*.

Le thème primitif a très-probablement, et de toute ancienneté, subi une contraction qui est restée partout. Par une conjecture ingénieuse, Pott fait venir *snushâ* de *sañvasâ*, *sam*, cum + *vas*, habitare, au part. pas. *ushita*, etc. (*Et. F.*, I, 230), celle qui demeure avec le beau-père, ce qui en ferait un synonyme étymologique de *svasar*, la sœur (Vid. supra).[2]

[1] Ici se rattache l'albanais *nouseia*, avec le sens de *nouvelle mariée* (Hahn, *Alban. Stud.*, p. 114).

[2] Pott y revient encore (*WWb.*, 2, 2, 478 et 4, 326), en qualifiant son explication d'irréfutable (unbestreitbar), et en ajoutant, par forme de boutade, *alles entgegengeseztes gefasels ungeachtet*, malgré tous les bavardages contraires !

Mais on peut présumer, avec plus de raison peut-être, que *snushâ* est pour *sunushâ* et dérivé de *sunu*, fils, comme *manusha*, homme, de *manu*.[1] Ce nom désignait ainsi la bru comme la femme du fils, le scand. *sonarkona*. Le pol. *synowa*, belle-fille, de *syn*, fils, en est une forme moderne, mais parfaitement équivalente.[2]

§ 301. LE BEAU-FRÈRE ET LA BELLE-SŒUR.

Le sanscrit est riche en expressions pour ce degré de parenté, avec des distinctions spéciales pour désigner le frère et la sœur du mari ou de la femme, le mari de la sœur, la femme du frère, aîné ou cadet, etc. Les significations apparentes de quelques-uns de ces noms sont singulières et énigmatiques. Pourquoi le frère de la femme est-il appelé *kumbhila*, le voleur, ou *vâkkîra*, le perroquet qui parle, ou *vârakîra*, le porteur, le cheval de guerre, etc. ?[3] le mari de la sœur *grâmahâsaka*, bouffon du village? Pourquoi la sœur cadette de la femme est-elle nommée *kêlikunćikâ*, la clef ou le petit poisson de jeu? Ces désignations bizarres doivent se rattacher à quelques usages encore inconnus. D'autres, plus compréhensibles, sont des titres laudatifs, comme *bhâma*, *bhâmaka*, lumière, pour le mari de la sœur, *âtmavîra*, héros, pour le frère de la femme, etc., ou bien des termes d'affection, comme *nandâ*, *nandinî*, la sœur du mari, celle qui réjouit l'épouse, aussi

[1] De même Fick, 214, comme on dit en allemand *die Söhnerin*.

[2] Pour une étymologie toute différente de *snushâ*, cf. Weber (*Ind. Stud.*, 5, 260).

[3] Wilson donne encore les acceptions très-différentes de feu marin, petit peigne, pou!! Le D. P. ajoute plusieurs synonymes également peu compréhensibles et qu'il laisse sans explication.

nanândar, pour *ǵananândar* (?) avec le même sens, ou *vaçâ*, la dévouée, la bienveillante, etc.

Aucun des noms ci-dessus ne paraît se retrouver dans les langues européennes, mais il en est d'autres qui donnent lieu à des rapprochements intéressants.

1) Scr. *dêvan*, *dêvara*, *dêvala*, *dêvan*, le frère du mari, et plus spécialement le frère cadet.

Gr. *δαήρ*, *-έρος*, id., pour *δαϝερ*, *δαιϝερ*.

Lat. *lĕvir*, avec *l* pour *d*.

Lith. *dĕweris*.

Russe *deverĭ*, illyr. *djever*, etc.

La racine est sans doute *div*, dans l'acception de *lucere* ou de *ludere, jocari*. *Dêvar* a pu être un terme laudatif, comme *bhâma*, le mari de la sœur, de *bhâ*, lucere, ou bien désigner le frère cadet du mari comme le compagnon de jeu, l'ami badin de la femme, de même que *dêva* est un des noms de l'enfant qui aime à jouer. Tel est le sens que lui attribue Max Müller (*Myth. comp.*, trad. fr., p. 42).[1] Au même groupe paraissent se lier le pers. *dîwak*, bru, et le sl. *dĕva*, jeune fille, avec l'une ou l'autre des significations ci-dessus.

Faut-il y rattacher aussi l'armén. *dagr*, beau-frère, qui se retrouve dans l'anglo-saxon *tacor*, et l'anc. all. *zeihhur*, *zeichur*? Le changement d'un *v* primitif en gutturale dans l'intérieur d'un mot est à coup sûr fort insolite, mais plus admissible après tout que l'hypothèse d'une altération du mot, en sanscrit et ailleurs, lequel aurait perdu une *h*, suivant Benfey,[2]

[1] De même Ascoli (Z. S., 12, 319).

[2] *Gr. Wl.*, II, 217. Benfey ramène *dêvar*, pour *dêhvar*, à la rac. *dih*, polluere (coire), et y cherche un sens analogue à celui du grec *μοιχός*. Mais comment une femme aurait-elle appelé ainsi le frère de son mari ?

ou celle d'un thème primitif *daigvar*, proposé par Ebel pour expliquer les formes germaniques (Z. S., VII, 272), et qui resterait lui-même sans aucune explication.

2) Scr. *çvaçurya*, beau-frère par le mari ou la femme, frère cadet du mari. Cf. *çvaçura*, beau-père, p. 59, comme titre d'honneur.

Pers. *ch'ûsrah*, *ch'us*, beau-frère.

Anc. all. *suehur*, levir et socer; *suâger*, sororis maritus, *suegerinne*, fratris uxor; all. mod. *schwager*, etc.

Lith. *szwógeris*, m., *szwēgerka*, f., probablement du germanique.

Illyr. *svekar*, pol. *swiekier*, sororis maritus. [1]

3) Scr. *syâla (çyâla, çyâlaka)*, frère de la femme; *syâlî (çyâlî, çyâlikâ)*, sœur de la femme.

Pott (*Et. F.*, I, 131) retrouve ce mot dans le gr. *αἴλιοι*, *αἴλιοι* (Hesych.), *αἰέλιοι* (*Etym. magn.*), pour *ἀ-σιέλιοι*, les maris de deux sœurs (Cf. Max Müller, *Myth. comp.*, p. 26).

Le thème primitif me paraît avoir été *svîyâla*, de *svîya*, ce qui est à soi, forme secondaire de *sva*, id., et parent, qui fait aussi *svî* dans quelques composés. Comme subst. féminin, *svîyâ* désigne une femme vertueuse, uniquement attachée à son époux. Je m'appuie, pour cette conjecture, sur l'analogie de l'anc. all. *suío*, *gesuío*, beau-frère; all. moyen *geshwîe*, beau-frère, belle-sœur, et aussi beau-père, belle-mère, c'est-à-dire parent en général. La forme primitive *svîyala* paraît même conservée dans le scand. *svili*, conjux sororis, au pl. *svilar*, les maris de deux sœurs, comme *αἰέλιοι*.

4) J'ai traité déjà (p. 12) du sanscr. *yâtar*, leviri uxor, et des termes correspondants en grec, en latin et en slave.

[1] Ici, sans doute par contraction, l'anc. sl. *shourĭ*, *shoura*, f., uxor fratris, pol. *szurzy*, serbe, *shura*, bulg. *shurei* (Mikl., *Lex.*, 1138).

Je n'y reviens ici que pour faire observer que le sens de *sustentare*, de la rac. *yam* dans le Rigvêda (Cf. Westerg., *Radices*, et D. P.), semble mieux que tout autre expliquer les mots en question. C'est l'épouse qui appelait *yâtar* la femme du frère de son mari, et ce nom signifiait pour elle le soutien, l'aide, l'amie. Le mari voyait de même dans la *yantrakâ*, sœur cadette de sa femme, la petite aide ou compagne de cette dernière, et les εἰνατέρες, *janitrices*, étaient les deux belles-sœurs se prêtant un mutuel appui. Mais cf. p. 12 et sqq.

5) Il faut ajouter encore un nom sûrement ancien, bien que purement européen, de la belle-sœur, comme femme du frère ou sœur du mari: c'est le grec γάλοως, γάλως, latin *glos*, auquel correspond, quant à la racine du moins, l'anc. sl. *zlŭva*, russe *zolovka*, anc. boh. *zelwa*, pol. *zelw*, *zelwica*, etc.[1] La racine, fort incertaine d'ailleurs, de ces noms est peut-être la même que celle de γαλερός, γαληνός, pur, clair, ἀ-γάλλω, orner, γλῆνος, ornement, étoile, γλήνη, jeune fille, etc.; cf. anc. sl. *zlŭtĭ*, bilis (splendida). Cela conduirait à la notion de lumière et de beauté, et à une signification analogue à celle de *belle-sœur*.[2]

[1] Cf. aussi le phrygien γέλαρος· ἀδελφοῦ γυνή (Hesych.), et, dans le même sens, un article d'Ascoli (Z. S., 12, 319).

[2] Comme un trait favorable à la vie de famille et aux relations sociales des anciens Aryas, on doit reconnaître encore que les vieillards étaient entourés de respect. Cela résulte de ce qu'un des noms qui les désigne et qui s'est conservé presque partout conduit très-sûrement à cette conclusion. En voici les concordances principales :

Scr. *sana*, *sanaka*, *sanaġa*, *sanaya*, etc., adj., vieux, ancien.

Zend *hana*, m., f., vieillard ; huzv. *hân*, armén. *hani*, *hin*.

Gr. ἕνος, pour σενος, adj., vieux.

Lat. *senex*, vieillard ; cf. *sanaka* et *Seneca*, n. pr., en sanscrit aussi *Sanaka*, n. pr. (D. P., VII, 620); *senius*, id., et vieux (Cf. *sanaya*), *senium*, vieillesse, etc.

§ 302. LE SERVITEUR ET L'ESCLAVE.

Il est bien certain que l'inégalité des conditions, non pas de droit, mais de fait, a dû se produire dès le début de toute société humaine quelque peu développée, et cela par la force même des choses. Ce n'est qu'au sein de la famille seulement qu'il existe une hiérarchie naturelle, fondée en principe aussi bien qu'en fait, et où chacun apporte à la fois ses droits et ses devoirs. Il en est autrement quand les rapports sociaux s'étendent et se compliquent, et que des éléments étrangers à la famille viennent en modifier les conditions pri-

Goth. *sineigs*, *πρεσβύτης*, *sinista*, superlatif de *sin*, le plus vieux, *älterster*.

Lith. *sénas*, vieux, *sénis*, *senélis*, *senuttis*, vieillard, grand-père, *senyste*, *senowe*, vieillesse, etc.

Irl. † *sen*, senex, *siniu*, senior (Z.[2], 10), *sen-athir*, avus, *sen-mathir*, avia (ib., 858), *senchas*, vetus historia, *senchassi*, antiquitates, statuta vetusta (ib., 787). Cf. *sanaka*, *senex*, et avec *Sanaka*, *Seneca*, les vieux noms irlandais *Sencha*, *Senchán* (Corm. *Gl.*), *Senach* (*Martyrol.*, passim, et les chroniques).

Cymr. † *hen*, vieux, dans *hen-dat*, avus, *hen-mam*, avia (Z.[2], 1062); *hencassou*, monimenta (*Beitr.*, IV, 402) = irl. *senchassi*. Cymr. mod., corn., armor. *hen*, vieux.

La racine commune de tout ce groupe étendu ne peut guère être que le scr. *san*, donner, accorder, etc., d'après Wilson et Westerg., aussi servir, honorer. Le D. P., il est vrai, ne donne pas ces acceptions, mais elles se retrouvent clairement dans le zend *han*, accorder, puis trouver digne de, et être digne, mériter, d'où *hana*, vieillard (Justi, 319). La transition de sens est la même que dans le sanscrit *bhaǵ*, donner, distribuer, puis se donner à quelqu'un, aimer, respecter, vénérer. L'anc. slave, qui seul fait défaut dans le groupe ci-dessus, a conservé la signification propre du zend dans *sanŭ*, dignitas, *sanovĭtŭ*, dignus, *sanitŭ*, sanctus, etc. (Mikl., *Lex.*)

mitives. C'est alors que commence la servitude, soit volontaire, soit forcée, l'une amenée par les vicissitudes de la fortune, l'autre par les violences de l'état de guerre. Dans le premier cas, le serviteur peut être un homme de même race que le maître, et n'aliéner son indépendance que partiellement au moyen d'un pacte; dans le second cas, il perd toute liberté, il devient la chose du maître, il n'est plus qu'un esclave.

Nous avons vu déjà que, chez les anciens Aryas, le nom de l'esclave était le même que celui de l'ennemi et du barbare, d'où l'on peut conclure que le prisonnier de guerre était réduit en servitude (Cf. t. II, p. 260 et sqq.). Mais, à côté des esclaves, il y avait aussi sans doute des serviteurs libres, des travailleurs à gages, dont la position dans la domesticité était d'une nature différente. C'est ce que l'on peut inférer de quelques anciens noms, sans qu'il soit possible cependant de déterminer une limite précise entre les deux degrés de servitude.

1) Scr. vêdique *arati*, serviteur, aide, ordonnateur, *administer*.

Gr. *ὑπ-ηρέτης*, id., id.; *-τημα*, *-τησις*, service, aide, etc. (D. P., v. cit.)

Irl. *ara*, serviteur, cocher (O'R.). Cf. † *aru*, cocher (S. M., I, 6), *ara*, gén. *aradh*, id. (O'Don., *Gl.*)

Goth. *airus*, messager, anc. sax. *eru*, id.; scand. *âr*, *âri*, nuntius, minister, famulus.

La racine est le sanscrit *ṛ*, *ar*, dans le sens de adire, colere, servire. Cf. *ari*, *arya*, dévoué, fidèle, et l'adverbe *aram*, præsto.

2) Scr. *bhakta*, *bhaktila*, dévoué, fidèle; *bhakti*, service, dévouement, *bhaǵana*, id.; rac. *bhaǵ*, servire, colere.

Pers. *bać*, *baćah*, serviteur.

Lat. *famulus* pour *fagmulus*, comme *stimulus* pour *stig-*

mulus, et *fames* pour *fagmes*, du scr. *bhaǵ*, edere. D
familia, ombr. *fameria*, pour *fagmilia*, c'est-à-dire l'e
du service (Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 20; Kuhn, Z.
40, etc.).

Gaulois *am-bactus*, serviteur, client.[1] Cf. cymr. *ama*
rarius, agricola, *aeth* = *act* (Z., *Gr. C.*, 179. *Bellicos*
ficationis apud veteres Gallos, apud Cambros in p
versa). Ce nom semble contracté de *amb-bactus* et *amb*
ambi, préf. = scr. *abhi*, gr. *ἀμφί*, germ. *umbi*, anc.
imm, cymr. *am*, etc.

Goth. *and-bahts*, serviteur, ags. *ambeht*, anc. a
ambaht, id.; scand. *ambâtt*, servante. Diffère du gaul
il ne provient sûrement pas, par le préfixe *and* =
grec *ἀντί*, etc.

L'affinité de tous ces termes semble évidente, n
diversité des formations, et indique une ancienne ap
de la rac. *bhaǵ* et de ses dérivés à l'office des serviteurs.
la pauvreté et la servitude se touchent de près, et q
conduit à l'autre, je crois que l'irlandais *bocht*, p
signifié primitivement servile, dépendant, et répond
scr. *bhakta*.

3) L'observation ci-dessus s'applique également au
suivant.

Scr. *çravaṇa*, service, audition; *çuçrûshaka*, adj., o
(D. P.), serviteur, de *çru*, audire, au désidér. *çuçrûsh*
tare, obedire, colere, d'où *çuçrûshu*, obéissant, etc.

Lat. *cliens*, *-entis*, pour *cluens*, de *cluo* = scr. *çru*;

[1] *Ambactus* apud Ennium *lingua gallica* servus appellatu
p. 4, éd. Lindemann). On le trouve, comme nom propre, su
dailles et dans les inscriptions gauloises. Duchalais, p. 15
2774; Steiner, 1116, 1499, etc.

tus. Le thème *cluent* est un part. prés. = scr. *çravant*, audiens (Cf. Pott, *Et. F.*, I, 213).

Anc. sl. *sluga*, *slujitelĭ*, famulus, *slujĭba*, servitus, *slujiti*, ministrare, etc.; de *sluti (slovă)*, audire, rac. *slu* = scr. *çru*. Cf. les dialectes néo-slaves passim.

Une transition de sens toute semblable se montre dans l'anc. allem. *hôrjan*, audire, d'ailleurs sans rapport avec *çru*, à cause du goth. *hausjan*, et *gahôrjan*, obedire, *hôrsam*, obediens, etc. De là l'allemand mod. *angehöriger*, client, subordonné, etc.

4) Scr. *bharaṭa*, *bhṛta*, *bhṛtya*, serviteur, c'est-à-dire celui qui est nourri, entretenu, ou qu'il faut nourrir, par opposition à *bhara*, nutritor, *bharu*, *bhartar*, *bharaṇḍa*, maître, etc. Cf. *bhṛti*, *bhṛtyâ*, *bharaṇa*, *bharma*, salaire, entretien, gages, etc. L'épithète de *bharaṭa*, donnée au dieu Agni, désigne probablement le feu qu'il faut sans cesse alimenter. *Bharata* ou *bharaṭa* signifie aussi un acteur, un mime, primitivement sans doute un salarié.

Pers. *bardah*, serviteur, esclave. Cf. *burdan*, ferre.

Lith. *bérnas*, id., valet, *bernyste*, servitude, etc. (Cf. sansc. *bharaṇa*.) Il n'est pas impossible que le nom des *bardes* celtiques, gaul. *βάρδος*, *bardus*, irl. erse *bárd*, cymr. *bardd*, corn. *barth*, armor. *barz*, ne provienne de la même source que le scr. *bharaṭa;* car les bardes, comme les anciens *sûtas* de l'Inde, étaient des chanteurs à la solde des chefs et qui faisaient partie de leur suite.

5) Scr. *upâsaka*, serviteur, *upâsana*, service, de *âs*, sedere, morari, manere, actionem continuare, avec *upa*, servire, ministrare.

D'après le sens de vaquer assidûment à quelque chose, qui appartient à la racine simple, je crois qu'on peut y rapporter

le goth. *asneis*, valet, mercenaire, anglo-sax. *esne*, anc. allem. *asni*, *asnari*, id. Le goth. *asans*, moisson, auquel on l'a rattaché avec l'acception propre de moissonneur, ce qui semble peu probable vu le sens général du mot, peut cependant provenir de la même racine s'il a désigné primitivement le travail auquel il faut vaquer assidûment.

§ 303. LE NOM.

L'unité de la famille trouve son expression dans le nom que le père transmet à ses enfants. Les noms propres doivent partout leur origine à la nécessité de distinguer les personnes; mais leur extension collective aux familles ne s'est opérée que dans la mesure du développement de la famille elle-même, et de l'importance qu'elle avait dans la vie sociale. Chez les anciens Aryas, où ce développement était déjà très-complet, les noms de famille ont dû tenir une place considérable; et il est certain que le haut prix attaché à la pureté de la race, ainsi qu'au nom transmis par les ancêtres, est un trait caractéristique des peuples ariens en général. Ce qui prouve d'ailleurs l'antique importance du nom, c'est que le terme primitif qui le désignait s'est maintenu d'une manière très-remarquable. Ainsi :

Scr. *nâman*, nom, *nâmya*, connu, célèbre *nâma*, adverbe, nominalement, c'est-à-dire, etc.

Zend *nâman*, pers. *nâm*, kourde *nàve*, ossète, *nôm*, afghan *nûm*, armén. *anun*.

Gr. *ὀνομα*, *-ατος*.

Lat. *nōmen* ; *nam*, *nempe*, particules, peut-être aussi *enim*.[1]

[1] Sur l'identité du lat. *nam* et du scr. *nâma*, cf. Bopp, Pott et sur-

Anc. irl. *ainm*, gén. *ainmin;* cymr. *enw*, corn. *hanow*, plur. *hynwyn*, armor. *hanv*, *hanô*, avec *h* inorganique.

Goth. *namo*, plur. *namna*, ags. *nama*, scand. *namn*, *nafn*, anc. allemand *namo*, etc.

Anc. prus. *emnes*, *emmens*.

Anc. slave *imē*, russe *imia*, polonais *imiē*, illyrien *ime*, etc.

Albanais *nam*, réputation.

Le thème primitif de ce mot paraît s'être altéré déjà à l'époque préhistorique, car il est admis très-généralement que *nâman* est pour *ǵnâman*, de *ǵnâ* = *gnâ*, noscere. La consonne initiale perdue reparaît encore dans le latin *co-gnomen;* cf. *nosco* et *co-gnosco*, ainsi que *i-gnotus*, et surtout *gnarus*, etc. Les variations de ce mot offrent un parallélisme remarquable avec celles de *napât*, etc. (Cf. p. 41 sqq.), où la consonne supprimée est la même. Le nom était ainsi ce qui fait connaître, le *signe*, et il est à observer que l'hébreu *shem*, arabe *ism*, nom, a exactement le même sens, d'après Gesenius.[1]

Un fait singulier, que je note en passant, c'est que ce terme décidément arien se retrouve au loin dans les langues de l'Asie du nord, et cela sous des formes qui n'indiquent point une provenance du slave. Ainsi les nombreux dialectes finnois offrent *nimi*, *nam*, *nim*, *nema*, *nem*, etc., le samoiède a *nim*, *nimde*, le korièke *ninna*, le youkagir *nameǵe*, et même le tchouktche *ninnā*.[2]

tout Kuhn (Z. S., IV, 375), où *quisnam* est rapproché de *kô nâma* et *nempe* de *nam* + *api* = *api nâma*, comme en prâkrit *kimpi* pour *kim api*.

[1] Il est curieux que l'ancien slave ait formé à nouveau de *znati*, noscere = *gnâ*, le substantif *znameniie*, signum, tandis que l'ancien terme *imē* a perdu les deux consonnes initiales.

[2] Cf. les *Vocab. Petropol.*, nº 54, et l'*Asia polygl.* de Klaproth.

Au double point de vue de la philologie et de l'histoire, l'étude des noms d'hommes a un grand intérêt; mais, comme ces noms changent d'âge en âge, et que les plus anciens qui nous sont connus restent encore relativement modernes, on pourrait croire que les coïncidences, parfois très-frappantes, que l'on remarque entre des noms indiens et européens, par exemple entre *Satyaçravas* et Ἐτεοκλῆς (Cf. t. II, p. 265), *Dêvadatta* et Θεόδοτος, *Deodatus*, etc., là surtout où les deux composants ont gardé leur signification propre, ne remontent pas jusqu'aux origines de notre race, et ne prouvent autre chose que la grande affinité des langues, qui ont exprimé les mêmes idées par les mêmes composés. [1] Toutefois, Fick, dans son ouvrage récent: *Die griech. Personennamen*, etc. (Göttingen, 1875), a montré qu'un même système de formation des noms propres se retrouve dans toutes les langues de la famille arienne, à l'exception du latin et du lithuanien, qui l'ont modifié. Cet accord s'étend, non-seulement au mode général de dérivation et de composition, mais aux éléments mêmes des composés, et ceux-ci sont parfois si complétement identiques que l'on ne peut guère se défendre d'y voir des noms propres réellement proethniques. En tout cas, les analogies générales signalées par Fick prouveraient suffisamment, contrairement à l'opinion reçue, que la formation de composés binaires était en usage déjà au temps de l'unité arienne (Cf. t. I, p. 63, note). Aux exemples divers que Fick en a donnés (p. cxcii, sqq.), j'en ajoute dans la note ci-dessous quelques-uns tirés des langues celtiques.[2]

[1] Tel est probablement le cas pour la triple coïncidence des noms simples, scr. *Sanaka*, lat. *Seneca*, irl. *Senach*, venant respectivement de *sana*, *senex* et *sen*, vieux. Cf. p. 68.

[2] 1) Scr. *Atibala*, m., *-lâ*, f. (D. P., I, 98), comme adj., *ati-bala*, très-

ARTICLE II.

§ 304. L'EXTENSION DE LA FAMILLE.

Constituée comme nous l'avons vu, la famille formait par elle-même un tout organique complet, et vivant de sa vie propre. Elle était l'unité première qui, en se répétant, a donné

fort. — Gaul. *Atevalus* (Stein, 2817, *Norique*). *Atvalus* (id., 2898), *Atebalius*, *-lia* (Maffey, *Mus. Ver.*, 292, 1). Cf. irl. † *adbol*, valde (Z.[2], 609), *adbail*, adj., vaste (Stokes, *Goid.*[1], 82); irl. moy. *adbal*, grand (Maghr., p. 110), etc. Pour le préfixe *ate*, irl. † *aith*, *ath*, *ad*, *ed*, cymr. *at*, *ad* = sanscr. *ati*, zend *aiti*, gr. ἔτι, etc., voy. Z.[2], 839, 897.

2) Scr. *Atimâra* (D. P., I, 100), qui tue ou détruit beaucoup. — Gaul. *Atemerus* (Stein., 3107, *Celeiæ*). Cf. irl. *Adamar* (4, M., 56).

3) Scr. *Açvamêdha* (D. P., I, 524), i. e. fort comme un cheval.

Gaul. *Epomed(os)* (*Revue numism.*, 1862, p. 22); *epo* = *açva*.

4) Scr. *Suǵantu* (D. P., VII, 1049), c'est-à-dire de bonne race; *Suǵâta* (ib., 1050), bien né, noble, rac. *ǵan*.

Gaul. *Sugentus* (Stein., 448, près de Mayence). Cf. irl. *Sogan*, *-gen* (*Ult.*, 193, *Hy. M.*, 70, etc.), armor. *Hogonan* (*Rhed.*, 237, etc.). Gr. Εὐγενής.

5) Scr. *Sućâru* (D. P., VII, 1049), très-aimable, beau.

Gaul. *Sucarius*, *-ria* (Grut., 742, 3, *Viennæ Allobr.*).

Armor. *Hocar* (*Rhed.*, 66, 81, etc.) = cymr. *hygar*, aimable. Cf. irl. *Socartach* (4, M., 380).

6) Scr. *Aryaman*, *Aryamadatta*.

Gaul. *Ariomanus*; irl. *Eremon* et *Eredot*, etc. (Cf. t. I, p. 42.)

On peut signaler aussi quelques concordances remarquables de noms simples, telles que :

Scr. *Dhṛshṭa*, *-aka* (D. P., III, 990), hardi, audacieux ; rac. *dharsh*.

Irl. *Drost*, *Drest*, rex Pictorum (*Martyrol.*, 291), *Drust* (Ult. 81). Cf. gaul. *Drusus* (Cicero, Brutus, 28), *Drusius* (Grut., 102, 7), ainsi que le gr. Θρασυ-, et l'anc. allem. *Traso*, *Dras*, *Draus* (Förtst., *Nb.*, passim). Cf. encore le scr. *Anâdhṛshti*, m., irrésistible, de *adṛshṭa*,

naissance aux communautés des degrés supérieurs, au clan, puis à la tribu et à la nation. Le représentant de cette première unité était le père de famille, le maître de la maison, dont le pouvoir, absolu dans l'origine, est resté longtemps excessif, à notre point de vue, chez les peuples de race arienne. La réunion de plusieurs familles sorties d'une même souche, en faisant naître des intérêts communs, a conduit à l'établissement d'un nouveau pouvoir, celui du chef de la communauté ou du clan. Les clans eux-mêmes, en se multipliant, se sont donné un chef de tribu, et les tribus à leur tour ont confié à la puissance supérieure d'un roi le soin de veiller aux destinées du peuple entier.

Dans celles des langues ariennes qui nous permettent de remonter le plus haut vers les origines communes, on peut reconnaître encore quelques indices de ce développement graduel de l'organisation sociale. Le sansc. et le zend, en effet, ont conservé quelques-uns des noms qui désignaient les degrés successifs de cette hiérarchie, et les analogies que l'on remarque dans plusieurs langues européennes, bien que rares et incom-

invincible, rapproché à la page 257, t. II, de la Bellone britannique *Andraste*.

Scr. *Takshaka* = charpentier.

Irl. *Tassach* (Voy. t. II, p. 170).

Deux anciens noms irlandais de femmes, savoir *Medb*, dat. *Meidb*, (O'Dav. *Gl.*, 121), gén. *Meidbi* (S. M., I, 46), et *Sadb*, gén. *Saidbe* (ib.), plus tard *Meadhbh* et *Sadhbh*, répondent singulièrement bien au scr. * *Madhvî*, fém. de *Madhu*, n. pr. (D. P., V, 484), ou *Mâdhavî*, fém. de *Mâdhava*, n. pr. (ib. 714), doux, agréable, ainsi qu'à * *Sâdhvî*, femme fidèle, honnête, fém. de *sâdhu*, honnête homme.

Je dois m'en tenir à ces exemples, que l'on pourrait encore multiplier. Si l'on songe à la manière dont les noms d'hommes se transmettent souvent à travers les siècles, on ne verra rien d'improbable à ce que quelques-uns remontent jusqu'au temps de l'unité arienne.

plètes, suffisent à prouver que ces termes datent des temps de l'unité.

§ 305. LE CLAN.

En sa qualité de maître de la maison et de la famille, le père est appelé dans le Rigvêda *gṛhapati* et *dampati*, et nous avons vu (Cf. p. 25 et sqq.) que ce dernier titre se retrouve très-probablement dans le gr. *δεσπότης*. Des composés exactement du même sens sont le zend *nmânapaiti* et le lith. *wēszpatis*, maître en général, mais au fém. *waispatti* de l'ancien prussien signifie encore spécialement maîtresse de maison. Cf. plus loin scr. *viçpati*. L'analogie de ces formations indique l'existence de plusieurs titres de ce genre chez les anciens Aryas. Voyons maintenant comment a été franchi ce premier degré du pouvoir dans la hiérarchie sociale.

1) Les fils, en se mariant, devenaient à leur tour des chefs de famille indépendants, mais naturellement liés, soit entre eux, soit avec leur père, par la force du sang et la communauté des intérêts; car, aux temps primitifs de la vie pastorale, les descendants restaient réunis autour du patriarche. A la troisième ou à la quatrième génération, toutefois, les rapports de parenté s'étendaient et se compliquaient en se multipliant, et l'unité collective de la famille ne pouvait se maintenir qu'en se rattachant à quelque centre nouveau. Mais les pouvoirs égaux et indépendants qu'il s'agissait ici de rapprocher et de concilier, auraient difficilement abdiqué en faveur de l'un d'entre eux. De là la nécessité d'une représentation des divers éléments de la communauté, d'une assemblée composée de ses principaux membres, en un mot, d'un conseil

de famille. Et ceci n'est pas une simple hypothèse. La philologie comparée nous permet de reconnaître que les choses se sont passées en réalité comme elles devaient se passer rationnellement.

Le scr. *sabhâ*, de *sa*, cum, et de *bhâ*, apparere, conspici, signifie proprement une assemblée, puis secondairement une maison, comme lieu de réunion de la famille, une salle, un tribunal, comme lieux d'assemblée. De là *sabhya*, digne de figurer dans une assemblée, assesseur de tribunal, puis, en général, digne de confiance, fidèle, sûr, *sabhyatâ*, distinction de manières, politesse, *sabhyatama* (superlatif), personne distinguée qui fait l'ornement de la société. Les termes opposés sont *asabhya*, vulgaire, bas,[1] *avasabha*, rejeté de la société, *prasabha*, violence, et comme adv., violemment, littéralement ce qui se met avant (au-dessus de) la *sabhâ*, c'est-à-dire de la coutume reçue. On trouve encore les composés *sabhâstâra*, *sabhâsad*, membre d'une assemblée, *sabhôćita* (*sabhâ* + *ućita*, propre à), un savant, un pandit, *sabhâpati*, un président.

Kuhn, à qui l'on doit d'avoir le premier signalé l'importance de ces termes pour l'histoire primitive, a recherché avec soin l'emploi de *sabhâ* et de *sabhya* dans le Rigvêda (Z. S., IV, p. 370). Il y a joint de plus le mot vêd. *sabhêya*, comme épithète d'un fils distingué dans la *sabhâ*, et qui fait la gloire de son père, ou du prêtre qui connaît bien les coutumes de la famille. Cela indique, suivant lui, que la *sabhâ* ne comprenait pas toute la communauté, mais seulement les hommes parvenus à l'âge de raison.

[1] Wilson, *Dict.* — Le D. P., qui avait omis ce terme, l'a rétabli dans le Supplément (t. V, 1079), avec l'adj. *asabha*, sans société.

En poursuivant son intéressante recherche, Kuhn retrouve le scr. *sabhya*, fidèlement conservé au féminin, dans le goth. *sibja*, parenté, ags. *sib*, consanguinitas, consensus, adoptio, pax, *gesib*, parent, etc., scand. *sifi*, parent, ami, anc. allemand *sibba*, *sippia*, allem. mod. *sippe*, *sippschaft*, parenté, anglais *sept*, race, lignée, etc., dont les acceptions se rattachent parfaitement à celles de *sabhya* et de la *sabhâ*, en tant que la réunion des parents à tous les degrés. Mais il y a plus, et les mots goth. *unsibis*, illégal, criminel, *unsibja*, illégalité (Cf. scr. *asabhya*, vil, et *prasabha*, violence), rapprochés du sanscrit *sabhâ*, tribunal, *sabhya*, membre d'un tribunal, indiquent qu'à la *sabhâ* se liaient déjà des idées de droit et de justice. Le président de l'assemblée, le *sabhâpati*, entouré des principaux membres de la communauté, remplissait l'office de magistrat et de juge. Le droit et la coutume s'appelaient *sabhyâ* = goth. *sibja*, la transgression du droit était *asabhyâ* = *unsibja*, et le titre de *sabhâpati* était sans doute celui du chef de la communauté. Il faut ajouter qu'un corrélatif de ce titre antique me paraît s'être conservé dans l'irl. moy. *sabb*, *sab*, chef (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 37, note), probablement le *sibhe*, chef, général, que donne O'Reilly (*Dict.*).[1]

2) Les familles, encore rapprochées par les liens du sang, qui composaient la *sabhâ*, s'établissaient naturellement dans le voisinage les unes des autres et formaient une petite communauté, un clan, un village, dont l'ancien nom *viç*, primitive-

[1] Cf. anc. irl. *sab* = *taisech*, chef (O'Dav., *Gl.*, 115), et le pl. *sabaid*, dignitaries (S. M., *Introd.*, p. 54). Le scr. *sabhâ*, société, etc., se retrouve aussi, suivant Miklosich (*Lex.*, 867), dans l'anc. slave *sob*, d'où *po-sobiie*, societas in bello. Cf. *po-sobiti*, adjuvare, *po-sobitsĭ*, germanus, etc.

ment *vik*, est resté dans la plupart des langues ariennes (Cf. t. II, p. 308).

Plusieurs passages de l'Avesta, qui jettent un jour précieux sur l'ancienne organisation sociale des Iraniens, placent immédiatement au-dessus du *nmanô-paiti*, ou maître de maison, le *vîçpaiti*, titre que Spiegel rend par *chef de village*, mais aussi par *chef de clan.*[1] En zend, *vîç* signifie une maison, un hameau, un clan, mais le scr. vêd. *viç* a pris aussi l'acception plus étendue d'hommes en général. Comme la racine est sûrement *viç*, intrare, ingredi, le premier sens doit être le primitif, la maison et le village désignant le lieu où l'on entre, que l'on habite, et l'homme étant pris ici comme celui qui habite. Dans *vîçpaiti*, titre immédiatement supérieur à *nmanô-paiti*, *vîç* ne peut guère signifier que village, mais comme le village était habité par le clan, le titre devenait celui du chef de clan.[2]

Le terme sanscrit corrélatif, *viçpati*, dans le Rigvêda, est une épithète fréquente du dieu Agni, et on l'interprète ordinairement par *maître des hommes*. Toutefois, et d'après les observations qui précèdent, son acception doit avoir été plus restreinte. Les surnoms analogues donnés à Agni, tels que *gṛhapati*, *gṛharâǵa*, maître ou roi de la maison ou de la famille, *damûnas*, familiaris, etc., et qui se rapportent au culte domestique du feu, font supposer une signification semblable pour *viçpati*. Comme Agni est aussi appelé *sabhya*, en tant que protecteur de la *sabhâ*, ou assemblée du clan, *viçpati* peut

[1] *Avesta*, I, 132, 170; II, p. 11. Les passages zends dans Brockhaus, *Vendidad*, aux nos 57, 242, 332.

[2] D'après Neriosengh, le traducteur indien de l'Avesta, la *viç* iranienne se composait d'une réunion de quinze (?) hommes et femmes (Justi, 281).

l'avoir désigné en cette qualité, ce qui se rapprocherait tout à fait du zend *viçpaiti*. Suivant une conjecture de Lassen (*Ind. Alt.*, I, 797), *viç* aurait été synonyme de *panćaǵana*, c'est-à-dire une réunion de cinq familles, premier développement du clan, avant de s'appliquer à une communauté plus étendue d'habitants à demeures fixes, à une population agricole en général.[1] Enfin, ce qui semble décidément contraire à l'acception de *maître des hommes*, c'est que, dans un passage du Rigvêda (III, 8, 18), Agni est appelé *viçpati mânushîṇâm*, ce qu'on ne peut assurément traduire par *maître des hommes des hommes*, mais bien par *chef de clan parmi les hommes*, ou par *maître des hommes*, si *viçpati* s'est pris ultérieurement pour *maître* en général.[2]

Tel est, en effet, le sens qui est resté au lithuan. *wëszpatis*, maître, seigneur, lequel ne s'emploie même plus qu'en parlant de Dieu ou des princes régnants, tandis que le fémin. *weszpati*, haute dame, ne désignait encore qu'une maîtresse de maison dans l'anc. prussien *waisspatti*. Il semble évident que ce titre, si singulièrement conservé par le lithuanien seulement, a eu primitivement une acception analogue au zend et au sanscrit. Le premier élément du composé, *wësz*, se retrouve encore dans *wëszkëlis*, grande route, c'est-à-dire sans doute chemin du village et de ses habitants.

[1] Cf. *panćagani*, f., une réunion de cinq hommes. Il est curieux de retrouver ce nombre cinq dans l'ancienne constitution de la famille en Irlande. D'après le Senchus mor, le premier groupe, appelé *geilfine*, suivant Stokes, *famille de la main (gil* allié à χείρ), c'est-à-dire groupe principal, comme le lat. *manus* dans le sens de pouvoir patriarcal, se composait de cinq membres, le père, deux fils et deux petits-fils. Les auteurs du Senchus mor comparent plus d'une fois la *geilfine* à une main avec ses cinq doigts (Cf. *Lect. on the early hist. of institutions,* by Sir H. Sumner Maine; London, 1875, p. 209, sqq.)

[2] Le D. P. donne *viçpati*, chef d'un établissement, maître de maison, chef d'une commune, patriarche du clan; au fém. *viçpatnî*.

En résumé, le mot scr. et zend *viç* a désigné dans l'origine le lieu où *l'on entre*, habitation, maison et hameau, comme le scr. *vêça*, *vêçman*, etc. Subsidiairement ce mot, ainsi que son dérivé *vâiçya* (Cf. zend *vaêçu*, villageois, huzv. *véç*, Justi), est devenu celui qui entre, l'habitant, le travailleur, le membre de la troisième caste, et collectivement les habitants d'un village, un clan aux demeures fixes, dont le *viçpati* était le chef. Tout cela se confirme par la comparaison des langues européennes, où, comme nous l'avons vu, le sens primitif d'habitation et de village est resté aux corrélatifs de *viç*, *vêça*, etc. (Cf. t. II, p. 308 et 373.)

3) L'institution de la *sabhâ* et de la *viç*, comme première extension de la famille déjà fortement constituée chez les anciens Aryas, se rattache ainsi aux origines mêmes de leur organisation sociale; et il est à remarquer qu'elle s'est maintenue sous des noms divers, avec plus ou moins d'influence, chez plusieurs peuples de race arienne, comme un des éléments d'un état de société plus avancée. C'est à cette influence, sans doute, qu'il faut attribuer la coutume du *qaetvôdata*, ou du mariage entre proches parents, pour maintenir la pureté de la race, coutume recommandée dans l'Avesta et que les anciens historiens ont observée chez les Perses.[1] On sait que ce même usage, avec des restrictions toutefois, a prévalu longtemps chez les clans des Gaëls de l'Ecosse, où il a eu pour effet une détérioration graduelle de la race.

Les divers noms du clan n'expriment, en général, que les notions de parenté et de descendance, et se confondent souvent

[1] Cf. *Vispered*, III, 18, et la note de Spiegel, *Avesta*, II, 11. Il y a peut-être exagération quand Diog. Laert. affirme qu'il était permis aux Perses d'épouser leurs mères ou leurs filles, bien que cette accusation d'inceste soit répétée par d'autres auteurs.

avec ceux de la famille d'une part, et, de l'autre, avec ceux de la tribu ou de la nation. Le scr. *kula* est à la fois la famille, la race, la commune et le village; en pers. *kul*, *kulî*. Le *kulapati*, *kulapâ*, n'était que le *viçpati* sous un autre nom. La Φρατρία grecque, ainsi que le mot l'indique, se composait, dans l'origine, des descendants de plusieurs frères. La *gens* romaine ne signifie que famille, race, et a pris le sens de nation. Il en est de même du cymrique *cenedl*, et l'irlandais erse *clann*, *cland* = cymr. *plant*, désigne collectivement les enfants, la descendance.

Il serait d'un haut intérêt de rechercher et de comparer, chez les divers peuples ariens, les traces de l'ancienne organisation du clan comme point de départ des développements sociaux ultérieurs. Je dois laisser cette question de côté, et je me borne à remarquer ici que l'institution de la *sabhâ* se retrouve presque intacte chez les Gallois du moyen âge. On voit, en effet, par les triades du législateur Dyfnwal Moelmud,[1] que le *cenedl* ou clan, qui comprenait les parents jusqu'au neuvième degré, était gouverné par un chef, le *pencenedl* = scr. *viçpati*, *sabhâpati*, assisté d'un conseil de sept anciens, *henadur*, tous pères de famille.

§ 306. LA TRIBU.

La tribu s'est formée d'abord naturellement de la réunion de plusieurs clans, et on ne saurait douter que cette réunion ne se soit effectuée chez les anciens Aryas, bien que le nom par lequel ils la désignaient reste incertain. A mesure, en effet, que les degrés des divisions sociales s'élèvent et se généra-

[1] Triad., 88 et 162. Probert, *Ancient laws of Wales*, p. 45 et 61.

lisent, leurs dénominations se diversifient dans les langues congénères, à raison des changements et des recompositions qui ont eu lieu à partir de la dispersion. Pendant les longues migrations, les unités supérieures s'affaiblissaient plus ou moins, tandis que le clan, et surtout la famille, cet élément indestructible de la société, se maintenaient intacts à travers toutes les perturbations.

Le nom le plus ancien de la tribu que nous connaissions est sans doute le zend *zantu*, conservé dans le titre du *zantupaiti*, supérieur immédiatement au *viçpaiti*, et au-dessus duquel il n'y a plus que le *dañhupaiti*, ou chef de province. Burnouf attribuait à *zantu* le sens de ville ou de création,[1] mais Spiegel, qui le rend d'abord par forteresse, *burg* (Avesta, I, p. 132, 170), le traduit ensuite (*Ib.*, II, 25, 109, etc.) par *stamm*, *genossenschaft*, c'est-à-dire tribu. C'est là assurément sa signification véritable, puisqu'il dérive de *zan* = scr. *ǵan*, nasci, oriri, et qu'il ne peut guère s'appliquer qu'à la race commune des familles et des clans.[2] Le grec φυλή, de φύω, ne désigne pas autre chose, et le corrélatif sanscrit *ǵantu*, dans le style classique un animal, une créature, se prend encore dans les Vêdas comme synonyme de *ǵana* ou *manushya*, homme, et au plur. *ǵantavas*, pour les *gents*, les individus dépendants de la famille, etc. (D. P., v. cit.) Il est fort possible que plus anciennement encore il ait eu, comme le zend *zantu*, l'acception de tribu; mais, chez les Indiens, ces divisions sociales primitives se sont effacées plus ou moins pour faire place à une organisation nouvelle, et je ne connais pas de terme sanscrit qui s'applique exactement à la tribu.

[1] *Comment. sur le Yaçna*, p. 228.

[2] Cf. dans Justi (120) *zantu*, d'après Neriosengh, une réunion de trente hommes et de trente femmes, une communauté.

Dans les langues européennes, c'est le lat. *gens*, *-ntis*, qui, sauf le suffixe *ti* au lieu de *tu*, répond le mieux au zend, mais plutôt avec le sens propre de clan. Cf. scr. *ǵati*, famille, race, et p. 5.

Je laisse de côté les autres termes européens qui, faute de corrélatifs orientaux, ne sauraient être considérés comme proethniques.

§ 307. LE PEUPLE.

L'ensemble des tribus constitue le peuple comme totalité définitive, mais ce nom prend des valeurs très-diverses suivant le degré et la nature de l'unité qui relie en dernier ressort les éléments partiels d'une communauté sociale. Des tribus de même race peuvent rester en contact sans former un peuple, tout comme un peuple peut se composer de races différentes sous un pouvoir monarchique ou fédératif. Quelquefois aussi le peuple ne s'entend que de la multitude assujettie aux puissances qui la gouvernent. On conçoit donc que les noms du peuple aient dû varier avec les idées qui s'y rattachaient, et qui ont différé grandement dans le cours des siècles, chez les Aryas dispersés. La comparaison des langues nous laisse ainsi quelque peu en défaut pour la question qui nous intéresse, celle de savoir si les anciens Aryas ont formé, non-seulement une race homogène subdivisée en tribus, clans et familles, mais une nation organisée socialement sous un pouvoir central fédératif ou monarchique. On peut dire, cependant, que rien n'appuie cette dernière hypothèse, et, comme je l'ai remarqué déjà (t. I, p. 677), les liens qui les unissaient étaient probablement

ceux d'une confraternité fondée sur la communauté d'origine, et la similitude des mœurs et du langage.

C'est là, en effet, ce qui semble résulter des analogies, de signification surtout, qui se révèlent entre les plus anciens noms du peuple, lesquels n'expriment en général que les simples notions de race, ou de multitude, ou d'hommes pris collectivement. Aux temps primitifs, où les familles humaines étaient plus isolées les unes des autres, chaque peuple se considérait comme la race par excellence et se désignait en conséquence. Tel paraît avoir été le cas pour les anciens Aryas, à en juger par le seul groupe de noms qui s'étendent du sanscrit à quelques langues européennes. D'autres analogies, limitées à ces dernières, conduisent à des résultats semblables et assignent à plusieurs noms du peuple des origines en tout cas très-reculées.

1) C'est à la racine *ǵan*, nasci, qui déjà nous a fourni des termes relatifs à la famille, au clan et à la tribu, que se rattache également un des noms sanscrits du peuple, savoir *ǵana*, proprement homme, puis race d'hommes, les hommes collectivement, les sujets, la nation, aussi au plur., et dans les composés tels que *ǵanapada*, peuple par opposition au souverain, pays, royaume, *ǵanâdhipâ*, maître des hommes, roi, *panća-ǵanâs*, les cinq peuples, les cinq races, pour l'humanité collective, suivant les idées indiennes, etc. On trouve aussi, pour nation et sujets, *ǵanatâ* et *praǵâ*, progenies, d'où *praǵâpa*, *praǵâpati*, souverain, c'est-à-dire maître de la race.

Nous avons vu provenir de la même racine le zend *zantu*, tribu, qui a pu tout aussi bien signifier peuple, tout comme le sansc. *ǵana* et *ǵantu* désignent également l'homme collectivement.

En grec, nous trouvons γένος = scr. neutre *ǵanas*, race,

employé dans l'acception de nation; et il en est de même du latin *gens*, *gentis*, tandis que *genus* a conservé le sens plus général. Le latin *natio*, pour *gnatio*, a pris la signification toute spéciale.

Des variations analogues, quant au plus ou moins d'extension du sens, se montrent dans l'irl. *ginél*, *cinéal*, *cine*, etc., cymrique *cenel*, etc., race, famille, clan, peuplade (Cf. p. 6).

Enfin, dans les langues germaniques, le goth. *kuni* et ses corrélatifs (vid. ib.) nous offrent exactement les mêmes significations.

On peut inférer de ces concordances que les anciens Aryas ont appelé le peuple, *la race;* car, bien que la rac. *gan* soit restée vivante, la même idée aurait pu s'exprimer de plusieurs manières différentes, comme cela est le cas, par exemple, dans le slave *narodŭ*, nation, de *roditi*, generare, etc.

Les rapprochements qui suivent ne sortent pas jusqu'à présent du domaine des langues européennes, mais ils ont bien cependant quelque importance.

2) Gr. πλῆθος, peuple, populace, multitude, de πλέω. Cf. οἱ πολλοί, de πολλός = πολύς, multus.

Lat. *plebs*, de *pleo*, populace, bas peuple, par opposition aux classes supérieures; mais *populus*, ombr. *pupel*, le peuple dans sa totalité.

Cymr. *plwyf*, *plwy*, corn. *plui*, armor. *ploi*, *ploé*, *ploué*, avec le sens plus restreint de commune, paroisse.[1] — Cf. armor. *pula*, abonder, *pul*, abondant, etc.

Anglo-sax. *folc*, scand. *folk*, anc. allem. *folch*, etc., peuple,

[1] Peut-être primitivement peuple, comme l'espagnol *pueblo*, commune, est venu de *populus*.

nation; cf. goth. *fulls*, anc. all. *fol*, plenus, et *filu*, multus, etc. (Diefenbach, *Goth. Wb.*, I, 390, passim.)

Lith. *plème*, race, famille, et *pulkas*, multitude, troupe, tous deux peut-être du slave.

Anc. sl. *plemĕ*, genus, tribus, russe *plemia*, pol. *plemiĕ*, illyr. *pleme*, etc., et anc. sl. *plŭkŭ*, populus, cohors, rus. *polkŭ*, pol. *pulk*, boh. *pluk*, etc. Cf. anc. sl. *plŭnŭ*, lith. *pilnas*, plenus, etc.

La racine commune de tous ces termes se trouve dans le scr. *pṝ*, *par*, *pûr*, implere; cf. *pûl*, colligere, *pul*, magnum, multum fieri, et le nom de la ville (Cf. t. II, p. 374 et sqq.). Aucun nom du peuple n'en dérive en sanscrit; mais on y trouve *pûru*, *pûrusha*, *purusha*, homme en général, c'est-à-dire celui qui abonde ou se multiplie, mot qui a pu s'appliquer au peuple, comme *ǵana* avec les deux sens.[1] Les langues européennes offrent *ple*, *pla*, comme forme principale de la racine et d'une partie des dérivés, mais d'autres, d'une origine sans doute plus ancienne, se rattachent encore à la forme *pul*, déjà secondaire, quoique vêdique. Cf. *pulu* = *puru*, multus; *pula*, magnus, etc. Le lat. *populus* est surtout remarquable comme réduplication de *pul*, au prét. scr. *pupôla*, *apûpulat*, etc. Cf. t. I, p. 260 et 516, où l'on voit les noms du peuplier et de la puce provenir de la même racine que celui du peuple, par la notion commune de multiplication.

3) Ancien irlandais *túath*, populus (Z.[2], 23); moderne *tuath*, aussi pays ; cymr. *tût*, *tûd*, armor. *tut*, *tud*, peuple, gens, pays.

Ombrien *tota*, osque *touto*, territoire d'une ville, primitivement sans doute peuplade, tribu.

[1] D'après D. P. (4, 837), *pûru* a parfois le sens de *volksstamm* = peuple.

Goth. *thiuda*, peuple, d'où *thiudans*, roi, *thiudinassus*, royaume, etc.; ags. *theod*, scand. *thiôd*, *thydi*, anc. all. *diot*, *diota*, etc. (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, II, 705.)

Lett. *tauta*, peuple, pays; en lith. l'Allemagne *tautà*.

Ces noms, qui sont sans analogues orientaux, ont été ramenés, avec quelque probabilité, à la rac. scr. et zend *tu*, valere, crescere, d'où *tuvi*, synonyme de *puru*, multus, dans plusieurs composés, *tavas*, *tavisha*, fort, grand, etc. Cela donnerait un sens rapproché de celui de *populus*.

4) Gr. δῆμος, populus, plebs, tribus.

Irl. *damh*, *daimh*, peuple, tribu, famille, parenté; erse *dàimh*, cognatio.

Anglo-sax. *team*, race, famille. Anc. all. *zumft*, conventus; all. mod. *zunft*, tribu, corporation, etc.

Si la ressemblance des mots germaniques n'est pas illusoire, elle nous conduit à l'étymologie des deux autres, car *zum-ft* dérive de la rac. *zam*, goth. *tam*, etc. = scr. *dam*, domitum, mitem esse, domare (ligare). (Cf. t. II, p. 306.) Ainsi δῆμος se rattacherait à δέμω et à δαμάω, avec la signification de peuple, en tant que soumis au pouvoir du chef ou à la loi sociale, ou bien lié par un pacte. On pourrait toutefois penser aussi à δέω = scr. *dâ*, ligare, d'ailleurs probablement allié à *dam*. [1]

5) Gr. ἔθνος, peuple, troupe, etc.

Irl. *feodhain*, *feadhainn*, gén. *feadhna*, peuple, tribu, armée.[2] Ce rapprochement confirme l'existence du digamma dans

[1] Cette dérivation de *dam*, pour δῆμος, acceptée par Hugo Weber, est rejetée par Curtius (*Gr. Et.*[3], 218) et par Dünzer (Z. S., 16, 279). Ce dernier pense à la racine δα, diviser, d'où δῆμος, d'abord le pays divisé, puis la nation.

[2] Irl. moy. *fedan*, gén. *fedna* (*Hy Fiachr.*, éd. par O'Donovan), tribu, armée (p. 212, 218).

ἔθνος pour ϝέθνος, et semble nous mettre sur la voie de l'origine restée obscure de ce nom du peuple. En irlandais, en effet, on trouve aussi *feadhm*, armée, *feadhma*, surintendance, direction, *feadhmach*, puissant, et surtout *feadhán*, chef d'un vol d'oies sauvages, *feadhna* (génit.?), chef, guide (O'R.), *feadhnach*, commandement, etc. Cela conduit à une racine *feadh*, qui répond au zend *vadh*, au lithuanien-slave *ved*, etc. (Cf. p. 9 et sqq.), avec le sens de *ducere*. Ainsi ἔθνος signifierait proprement *agmen*, et c'est bien dans cette acception que l'emploie Homère en parlant, non-seulement des hommes, mais des oiseaux, des abeilles, des mouches, etc. Cela pourrait justifier le rapport que plusieurs hellénistes ont présumé entre ἔθνος et ἔθος, coutume, car ce dernier mot peut avoir signifié conduite ou règle de conduite. Nous en verrons cependant plus tard une autre explication.

§ 308. LE ROI.

Si la comparaison des noms du peuple ne suffit pas à prouver que les anciens Aryas n'aient formé qu'une seule nation compacte, elle indique du moins que leurs communautés sociales avaient atteint un certain degré de développement. Une preuve plus décisive encore de ce fait se trouve dans les termes qui désignaient le roi comme chef suprême, si ce n'est du peuple entier, au moins de la peuplade ou tribu.

1) Le groupe principal, et déjà souvent signalé, est le suivant :

Scr. *râǵ*, *râǵan*, roi, *râǵnî*, reine. Cf. *ṛǵra*, chef.

Zend *raǵi*, royaume (Spiegel, *Avesta*, II, p. 100, 211).

Lat. *rex*, *regis* ; *regina*, etc.

Anc. irland. *rí*, gén. *ríg* (Z.[2], 20), mod. *rígh*, *ríogh*, roi; *raicneach*, reine (O'R.); thème *rígan* (?). (Cf. Ebel, *Beitr.*, I, 399.) — Cymr. *rhi*, chef. — Cf. *rix*, *rigis*, si fréquent dans les anciens noms gaulois.

Goth. *reiks*, chef, *reiki*, domination, *reikinôn*, régner, etc., *reiks*, adj., honoré, digne; ags. *ríci*, regnum, scand. *rîki*, anc. allemand *rîchi*, id.; ags. *ríc*, scand. *rîkr*, anc. allemand *rîchi*, potens, dives, et, respectivement, *ricsian*, *rîkia*, *rîchan* ou *rîchison*, regere, d'où l'ancien allemand *rîchendi*, regens, regnator, etc.

La racine, en sanscrit, est *râǵ*, regere, regem esse, dans les Vêdas, puis splendere; cf. *raǵ*, *arǵ*, *rêǵ*, lucere, acception secondaire sans doute et dérivée de la notion de *se mouvoir en ligne droite* comme le rayon, laquelle explique aussi le sens de *regere* = *dirigere*. *Râǵ* est également une forme secondaire pour *rǵ*, *raǵ*, comme le montrent *rǵu*, rectus, au superl. *raǵishṭha*, et *rǵra*, dux. Cf. *ὀ-ρέγω*, s'étendre (en ligne droite), goth. *uf-rakjan*, étendre, etc.; lat. *rego* et *rectus*; ags. *recan* (*geróht*), encore verbe fort, regere, curare, mais *riht*, goth. *raihts*, scand. *rettr*, anc. allem. *reht* = lat. *rectus*, etc. Cela rend compte des variations de la voyelle, *â*, *ê*, *ei*, *î*, dans le nom du roi, qui a désigné primitivement le *directeur*, le guide.[1] Si plus tard les Indiens ont rattaché leur *râǵan* à *râǵ*, splendere, cela s'explique par l'éclat dont ils entouraient la royauté.[2]

[1] Cf. Kuhn. *Ind. Stud.*, I, 332. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 808.

[2] Suivant Weber (*Beitr.*, 4, 283), les deux racines *râǵ*, regere, et *râǵ*, splendere, doivent être séparées, la première se rattachant à *raǵ*, rectum esse, et la seconde à *arǵ*, *rañǵ*, splendere. Cependant le D. P. ne les distingue pas et donne, comme première signification, dominer, régner, être le premier; puis, secondairement, se distinguer, être en vue, briller, etc.

2) Scr. *bharatha*, *bharaṇḍa*, roi, maître, propr. sustentator, de *bhṛ*, *bhar* (Cf. p. 20); *bharaṇyu*, maître.

Pers. *bâri*, roi. Cf. *bâr*, *bârah*, Dieu, c'est-à-dire maître.

Irl. *barn*, *baran*, homme noble, juge; cymr. *barnwr*, *barnydd*, armor. *barner*, id. — Anc. irland. *brithem*, judex (Z.[2], 858), mod. *breith*, *breitheamh*, etc. Cf. anglo-sax. *beorn*, prince, chef; *bryta*, *brytta*, maître, seigneur. Ici, peut-être, se rattache le gaul. *Brennus*, de *brenius*, *berenius* (?) = scr. *bharaṇyu*, probablement un titre de chef de tribu. Cf. anc. corn. *brenniat*, proreta, c'est-à-dire maître du navire (Z.[2], 1070). On compare ordinairement le cymr. *brenin*, *brennin*, roi; mais Zeuss l'en sépare à cause des anciennes formes *brennhin*, *breenhin*, suivant lui contractées de *bregentin* et dérivées de *breg*, *brig*, sublimis, altus (Ib., 86, 141). Il aurait pu s'appuyer en cela sur l'anglo-sax. *brego*, rex, dux, peut-être celtique puisqu'il manque aux autres langues germaniques. Cf. scr. vêd. *bṛh*, extollere, d'où *bṛhat*, *bṛhant*, grand, etc.

3) Scr. *puri*, roi, souverain.

Cymr. *por*, souverain, seigneur.

Goth. *frauja*, dominus, ags. *frea*, *freo*, scand. *fru*, anc. all. *frô* et au féminin *frouwa*, *frôwa*, domina, devenu femme en général dans l'all. mod. *frau*.

Le Dhâtup. donne une racine *pur*, anteire, præcedere, à laquelle *puri* est rattaché dans Wilson. En tout cas, ce nom du roi se lie sûrement à *puras*, *purâ*, ante, *pûrva*, *pûrvya*, anterior, etc., tout comme le goth. *frauja* à *faur*, *faura*, anc. all. *furi*, ante, etc. C'est là toutefois une formation archaïque, et Pott rapproche *frauja* du sansc. *pûrvya*, zend *paourvya*, *paoirya*, primus, primarius (*Et. F.*, I, 525, 2[e] édit.). Par contre, l'anc. all. *furisto*, prince, chef, ags. *fyrst*, scandinave *fyrsti*, etc., superlatif de *furi*, est d'une provenance pure-

ment germanique. Cf. aussi avec *puri*, roi, le vêdiq. *puraêtar*, chef, littér. *præ-itor* = *prætor* (Benfey, *Sam. Vêd. Gl.*, p. 124, et D. P.).

4) J'ai parlé déjà, au § 175, des noms sanscrits du roi qui se rattachent aux souvenirs de la vie pastorale, *gôpa*, *gôpati*, *gôpâla*, etc. Je n'y reviens ici que pour rappeler que le *pa*, *pâla*, de ces composés et d'autres analogues, *nṛpa*, *bhûpa*, *bhûpâla*, etc., se retrouve dans l'irl. *fo* et *fál*, roi, prince, cymr. *ffelaig*, souverain, et le grec πάλμυς, roi, avec un nouveau suffixe.

5) Le gr. βασιλεύς est purement hellénique, mais son étymologie probable de βαίνω et de λεύς (dorique) = λᾶς, pierre, conduit à quelques rapprochements qui semblent nous révéler une coutume des temps primitifs, celle de faire monter le roi sur une pierre lors de sa consécration.[1] On sait que, chez les anciens Irlandais, cette pierre s'appelait *lia fáil*, la pierre du roi, et que, transportée d'abord en Ecosse, elle est conservée maintenant à Londres dans l'abbaye de Westminster. Grimm observe que les anciens Germains élevaient le nouveau roi sur un bouclier *(Deut. R. Alt.*, p. 234); mais il rapporte de plus, d'après l'*Upsala antiqua* de Scheffer (1666), p. 342, une tradition suédoise où l'on voit que le roi était élevé sur une pierre.[2] Je trouve encore un exemple remarquable de cet usage en Orient. Mayendorf, dans son voyage d'Orenbourg à Boukhara, 1826, p. 160, dit qu'il existe à Samarcande une

[1] Cf. Kuhn, *Ind. Stud.*, I, 334. Il rappelle à cette occasion le vers de l'*Iliade*, XVIII, 503, où l'on voit les vieillards assis en cercle *sur des pierres polies*.

[2] *Ib.*, p. 236. Stabat ergo noviter electus rex *in lapide*, stabatque non nisu proprio, sed consensu manibusque procerum in eum sublevatus.

pierre carrée d'un marbre bleuâtre, appelée *kouk-tach*, sur laquelle le khan de Boukharie doit s'asseoir à son avénement au trône. Nous avons ainsi, chez quatre peuples de la famille arienne, des indices d'une antique coutume qui pourrait bien remonter jusqu'aux Aryas primitifs, et faire présumer que la royauté était soumise alors au principe de l'élection.[1]

[1] On sait, d'après Tacite (*German.*, 7), qu'il en était ainsi chez les anciens Germains.

CHAPITRE II

§ 309. LA PROPRIÉTÉ.

Si la famille est la base naturelle de toute société humaine, on peut dire que la propriété est le fondement nécessaire de toute organisation sociale, car elle commence à l'individu pour s'étendre graduellement à la famille, à la tribu et à la nation. L'instinct de la propriété est à la fois le plus précoce et le plus général. L'enfant, comme le sauvage, a la conscience du droit qui en résulte, aussi bien que des devoirs qu'elle impose. A aucun degré de développement, la société humaine ne saurait subsister sans la distinction du mien et du tien. Or, ainsi que nous venons de le voir, l'organisation de la famille et des communautés plus étendues était déjà très-complète chez les anciens Aryas; et cela seul prouverait que le principe de la propriëté devait être reconnu et assuré, quand bien même les indices linguistiques, qui abondent, feraient défaut.

ARTICLE I.

§ 310. LA PROPRIÉTÉ EN GÉNÉRAL.

1) Un grand nombre de termes qui expriment la possession se rattachent naturellement au pronom possessif, en scr.

sva, qui est resté en usage dans toutes les langues ariennes, et pour les formes comparées duquel je renvoie principalement à la grammaire comparée de Bopp (t. II, p. 127). Il est certain qu'une partie des noms qui en dérivent ont des origines relativement récentes; mais quelques-uns, par leur mode de formation et leur emploi, semblent bien remonter jusqu'à l'époque primitive.

Ainsi, au neutre sanscrit *svam*, bien, propriété, répond exactement le latin *suum*, employé comme substantif; et le goth. *svês*, n., proprium; ags. *sweas*, anc. allem. *suâs*, etc., n'en diffère que par le suffixe. Le masculin *sva* (nom. *svas)*, avec l'acception de parent, se retrouve dans le russe *svoi*, id., et au dérivé *svatva*, propriété, possession, en zend *qaêtva*, id. et parenté, correspond l'anc. slave et russe *svoistvo*, propriété et parenté ; cf. pers. *ch'âst*, *chwâst*, bien, richesse. Le polonais et illyrien *swak*, beau-frère, est corrélatif au scr. *svaka*, proprius, c'est-à-dire parent. Enfin, le gr. ἴδιος, proprius, το ἴδιον, peculium, qui semble au premier coup d'œil tout différent, est rapporté par Bopp à une forme sanscrite inusitée *svadîya*, analogue à *madîya*, meus, *tvadîya*, tuus, etc., des ablatifs *mat*, *tvat*, de sorte que ἴδιος serait pour ἰδιος et σϝιδιος, de même que ἴδος, sueur, est pour σϝιδος, le scr. *svêda*, de *svid*, suer (Bopp, *Verg. G.*, I, p. 224).

2) De la rac. *labh*, adipisci, dérivent en sanscrit *lâbha*, acquisition, profit, et *labhasa*, richesse. Le gr. ἀλφὴ, ἄλφησις, profit, vient de même de ἀλφω, ἀλφαίνω = *labh*. Je compare de plus l'irland. *ailbh*, *ealbha*, troupeau, en cymrique *elw*, richesse, *elwi*, s'enrichir, acquérir, etc.; et surtout le lithuan. *lóbis*, bien, possession, *lobjótas*, riche, *pra-lóbti*, devenir riche, *pra-lóbinti*, enrichir, etc. Cf. *lábas*, bon, et

l'ancien allemand *laba*, proventus, refectio, *labôn*, reficere, refovere, etc.

La vraie richesse, c'est le travail, appelé en lithuan. *lobà*, l'œuvre de chaque jour, proprement le gain, d'où *apilobẽ*, le soir, c'est-à-dire après le travail. Ceci conduit à rattacher à la même racine le lat. *labor*, d'où probablement l'irland. *lobhar*, *lubhar*, cymr. *llafur*, comme l'anglais *labour*.

La rac. *labh*, adipisci, est alliée de près à *rabh*, desiderare, et, avec le préfixe *â*, incipere, ordiri, amplecti, nancisci, agere, ce qui nous ramène aussi à la notion du travail. Cf. *â-rabhaṭa*, homme actif, entreprenant. J'y rapporte donc, avec Bopp et Benfey (*Gr. Wl.*, II, 359), le goth. *arbaiths*, travail, ags. *earfôdh*, scand. *erfidi*, anc. all. *arapeit*, etc., rac. *arb* = *rabh;* ainsi que l'ancien sl. *rabŭ*, serviteur, *raba*, servante, *rabota*, service, en russe *rabóta*, travail; illyr. *rabatà*, pol. *robota*, etc. Je compare de plus l'erse *airbhe*, gain, profit, produit (Cf. t. I, p. 331).

3) La même liaison d'idées se présente dans le scr. *apnas*, possession, gain, profit, et aussi travail, comme *apas*, *âpas*, œuvre, action, acte religieux, de la racine *âp*, adipisci, possidere.

Le latin nous offre ici une série remarquable d'analogies, à commencer par la rac. *ap*, dans *apiscor*, *ad-ip-iscor*, *adeptus*, etc., dont le partic. *aptus* répond exactement, sauf l'*a* bref, au scr. *âpta*, obtenu, possédé, puis convenable, propre à, apte. Le travail, *apas*, génit. *apasas*, se retrouve intact dans *opus*, *operis*, pour *opesis*. Un ancien thème *ap*, nomin. *aps*, se révèle dans *ops*, richesse, et nom de la terre comme source de tous les biens, usité au pluriel seulement, *opes*, mais conservé encore dans *in-ops*, pauvre, comme en sansc. *an-apnas*, id. Cf. *opimus*, *opulentus*, etc.

On a comparé depuis longtemps avec *ops* le grec ὄμπνη, le produit de la terre, les céréales, d'où ὄμπνιος, ὀμπνηρός, opimus, et ὀμπνία, comme épithète de Cérès. Sauf le genre et la nasale intercalée, ὄμπνη répond plus directement encore au scr. *apnas;* mais cf. aussi ἀφνος, ἄφενος, richesse.[1]

Je ne sais si l'on peut comparer aussi l'erse *uipinn*, trésor, que je ne trouve pas en irlandais et dont le *p* non aspiré semble indiquer une *m* supprimée, *uimpinn*, f., = ὄμπνη. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'on doive rattacher à la même racine le lith. *apstas*, *apsta*, abondance, plénitude, richesse, *apstummas*, id., *apstus*, abondant, riche, etc.

4) Le scr. *vṛddhi*, propriété, richesse, signifie proprement accroissement, prospérité, de la rac. *vṛdh*, crescere, augeri, d'où *vardha*, *vardhana*, augmentation, etc.

Miklosich *(Rad. slov.)* en rapproche avec raison l'anc. sl. *vlasti (vladă)* ou *vladati*, dominare, *vladyka*, dominus, *vlastĭ*, imperium, etc. En russe *vladatĭ* a aussi l'acception de posséder, et de là dérivent *vladienie*, possession, *vladitelĭ*, possesseur, comme en pol. *wlasny*, proprius, *wlasność*, propriété, etc. Il en est de même du lithuan. *waldyti*, régner et posséder, d'où *pa-weldeti*, hériter, et *waldytojis*, en anc. prus. *waldûns*, héritier.

La notion de puissance prévaut dans le corrélatif gothique *valdan*, dominare, d'où *valdufni*, potentia. Cf. ags. *wealdan*, scand. *valda*, anc. allem. *waltan*, etc. Mais la double acception reparaît dans les langues celtiques, où l'irland. *flath*, *flaith*, désigne le chef, le prince et la domination, tandis que le cymrique *gwlat*, *gwlad*, s'applique au pays, comme possession du chef, *gwledig*, et que l'armoricain *glad*, contracté de *goulad*,

[1] Cf. Curtius *(Gr. Et.*[2], 464).

s'emploie généralement dans le sens de propriété, biens, richesse, héritage, etc.

5) A la rac. scr. *man*, desiderare, putare, æstimare, se lient plusieurs noms de la richesse. Au § 284, 1, nous y avons déjà ramené *maṇi*, joyau, pierre précieuse, et ses corrélatifs européens. On trouve, de plus, en sanscrit, les composés *nṛmṇa*, richesse (*Naigh.*, 2, 10), de *nṛ* + *mna*, c'est-à-dire estimée des hommes, et *sumna*, id., de *su*, bene + *mna*, d'où *sumnayu*, divitias desiderans (R. V., I, 79, 10; Rosen, p. 155).[1] Aufrecht, qui traite avec soin des diverses acceptions védiques de *sumna*, compare le grec εὐμενής, εὐμενεία (Z. S., 274 et 279, note).

Dans l'anc. slave, où la rac. *man* devient *měniti*, *mĭněti*, putare, nous trouvons le négatif *nei-měnistvo*, pauvreté, ainsi que *neimaniie*, en russe *nei-miene*, polon. *nei-miene*, etc., et le substantif simple est conservé dans le polon. *miene*, *miane*, possession.

L'irland. *maín*, erse *maoin*, richesse, propriété, nous l'offre également. Cf. anc. irl. *máini*, preciosa (Z.², p. 30).

6) De la rac. scr. *san* (*sâ*), gagner, obtenir, recevoir, puis gagner pour un autre, procurer, accorder, donner, dérivent plusieurs noms relatifs à la propriété, à la richesse, au gain, etc., dont quelques-uns se retrouvent remarquablement conservés dans l'irlandais. Ainsi :

a) Scr. *sani*, don, et réception, acquisition; *sana*, *sanitar*, adj., qui gagne; *sanitra*, *-tvan*, gain, don; *sanara*, profit, butin,

[1] Le D. P. donne *nṛmṇa* (de *nar*, homme), virilité, courage, force, et, d'après le Naigh. = *dhana*, richesse. Mais *sumna* n'y a que les acceptions de faveur, bienveillance, bonté ; dévotion, prière ; satisfaction, joie, et *sumnayu*, celle de pieux, croyant et favorable (v. t. VII, 1102).

sasni, adj., forme redoublée, qui gagne, acquiert, procure, donne, etc.

Irl. moy. *son*, profit, avantage, prospérité (M. R., 60; Hy. F., 6); *sonmhar*, fortuné, *sonas*, fortune (O'R.), † *sona*, prospère (S. M., I, 40), † *sonaide*, id. (Stokes, *Goid.*[1], 42).

b) Scr. *santi*, *sati*, *sâti*, gain, possession, butin.

Irland. † *sét*, propriété de tout genre, au plur. *séta*, *seoit*, biens (O'Don., *Gl.*), *séuti*, preciosa (Z.[2], 35). *Sét*, *séd*, dans le S. M. et ailleurs, désigne aussi une vache, suivant O'Don., *Gl.*, une génisse de trois ans (Cf. Corm., *Gl.*, 13). Le *t* non aspiré indique, comme forme primitive, *sent* = scr. *santi.*[1]

c) Scr. *sâman*, gain, possession, richesse, surabondance, de *san* (D. P.), *sâmana*, adj., riche, possédant du superflu; *sâmanya*, adj., bien pourvu de provisions.

Irl. *somhaine*, profits, rentes, revenus (O'Don., *Gl.*). Cf. *somh*, *soimh*, homme riche (ib.), gén. *somhan* (?), et *somata*, richesse, pour *sonmanta* (?). Mais pourquoi l'*m* redoublé dans *sommae*, dives (Z.[2], 765), *somme* (863)? peut-être est-ce par assimilation pour *sonme*. Le contraire *domme*, *-mae*, pauvre, est pour *do-shomme* ou *de-shommae*, avec *sh* quiescent (Cf. Corm., *Gl.*, 55), comme *dona*, misérable (S. M., I, 40), pour *de-shona* (vid. sup.).

Ces corrélatifs du sanscrit ne se trouvent, à ma connaissance, que dans l'irlandais.

7) Des transitions analogues de sens se présentent pour la rac. scr. *râ*, donner, accorder, zend *râ*, id., apporter, d'où proviennent quelques termes déjà proethniques pour la propriété.

[1] Dans le S. M., *sét*, *séd*, s'emploie souvent pour une valeur déterminée, et les amendes sont évaluées en *séts*.

a) Scr. *râi*, *rayi*, possession, bien, chose précieuse; d'où *rayimant*, *-vant*, *rêvant*, riche, etc.

Lat. *res* (*rei*), propriété, bien, puis chose en général.

b) Scr. *râti*, don, faveur, offrande.

Zend *râiti*, id., libéralité; parsi *râdi*, pers. *râd* (Justi).

Irl. † *rét*, *res*, pour *réth* (?), (Z.[2], 69; Corm., *Gl.*, 146) = *rath*, subside, salaire, dette, gage, garantie,[1] grâce (O'Don., *Gl.*). Cymr. moy. *rod* = † *rot*, don (Leg., II, 56), *rat*, grâce, faveur (Id., I, 338), mod. *rhad;* armor. *rô*, don. La racine verbale est conservée dans le cymr. *rhoi*, corn. *rei*, *ry*, impér. *ro*, armor. *rei*, donner, accorder, etc.

8) J'indique encore d'une manière succincte un certain nombre de coïncidences plus isolées, mais dignes de remarque, en me bornant toutefois à celles qui se présentent entre le sanscrit et les langues européennes.

a) Scr. *kshi*, possidere et habitare; *kshatra*, richesse, puissance, *ksha*, *kshêtra*, champ, considéré comme chose possédée; *kshâ*, *kshaya*, *kshiti*, demeure, etc.

Zend *kshi*, dominare, *khshaya*, *kshaêta*, *kshathra*, dominus, rex.

Gr. *κτάομαι*, posséder, acquérir, *κτῆσις*, *κτῆμα*, possession, *κτήτωρ*, possesseur, etc.; avec *κτ* pour *ksh*, comme dans *κτείνω*, *ἔκτανον* = scr. *kshan*, interficere, etc., etc.

b) Scr. *magha*, richesse, puissance (*Naigh.*, 2, 10); *maghavat*, *maghavan*, fém. *maghônî*, riche; rac. *mah*, crescere (?).[2]

Anc. allemand *magan*, richesse, force; verb. *magan*, posse,

[1] Cf. anc. sl. *rota*, serment, c'est-à-dire prêté comme garantie.

[2] Dans le D. P. *magha*, don, salaire, de *mañh*, donner; *maghavan*, libéral, abondant en largesses, surnom d'Indra. Cf. les noms propres gaulois *Mogounus (Apollo Grannus)*, de Wall, 121; Orel., 2000, *Magunus* (Grut., 1012, 8), *Magonus* (id., 1142, 2).

valere; goth., ags., id. — Allem. mod. *ver-mögen*, bien, avoir, fortune, etc.

Anc. slave *mogă*, possum, *mogătŭ*, potens; polon. *maiątek*, *maiętnosć*, bien, fortune.

c) Scr. *râdhas*, richesse (*Naigh.*, 2, 10), *râdhâ*, id., rac. *râdh*, prosperari, perfici.[1]

Anc. all. *rât*, opes, proventus, fructus; ags. *raede*, phaleræ, apparatus; anc. sax. *râde*, *gerâde*, propriété mobilière (Grimm, *D. R. A.*, 566); allem. mod. *geräthe*, ustensiles; *vor-rath*, provision, etc.

Anc. slave *radĭ*, gratiæ, *raditi*, curare, goth. *rêdan*, scand. *râdha*, soigner, accorder, *râdh*, ags. *râd*, secours, aide, anc. allem. *rât*, id.

d) Scr. *bhaga*, bien, richesse, bonheur; rac. *bhaǵ*, frui, possidere; sortiri, obtinere; aussi tribuere, distribuere, etc.; *bhagavant*, bien doué, heureux.

Zend *bakhta*, don, destinée, de *baz*, distribuer; pers. *bacht*, richesse, bonheur.

Anc. sl. *bogatŭ*, *bogatĭnŭ*, riche, *bogatĭtsvo*, richesse, *u-bogŭ*, pauvre, etc. Dial. néo-slaves passim.

Lith. *bagotas*, riche, *bagotummas*, *bagotyste*, etc., propriété, richesse, *ne-bágas*, pauvre.

e) Scr. *mêdhâ*, richesse (*Naigh.*, 2, 10); peut-être de *mêdh*, *mēth*, obviam venire (to associate, Wilson).[2]

Angl.-sax. *med*, præmium, merces; anc. all. *miesta*, lucrum, pretium.

[1] De même que pour *magha*, *râdhâ*, *râdhas*, don, bienfait, libéralité, *râdhavant*, riche, de *râdh*, réussir, accomplir, obtenir, etc. (D. P.) Cf. zend *râd*, donner, accorder, *râdañh*, offrande.

[2] D'après le D. P., *mêdhâ*, force, vigueur, pouvoir; *mêdha*, suc fortifiant, *mêdhayu*, vigoureux.

Cymr. *meddu*, posséder, *meddwr*, propriétaire, *meddiant*, possession, etc.

f) Scr. *mali*, *malli*, possession, *mûla*, champ; rac. *mal*, *mall*, tenere, habere (Dhâtup.).

Irl. *meallaim*, posséder, jouir, *mealladh*, bien, richesse, *mealadh*, *mealtin*, jouissance; erse *meal* (impér.), potiri, fruere.

g) Scr. *dha*, *dhana*, *dhanya*, propriété, richesse, trésor, *nidhâna*, id., *dhanya*, *dhanin*, riche, etc.; rac. *dhâ*, habere, possidere.

Cymr. *da*, biens, possession, avoir;[1] irl. *dán*, trésor.

h) Scr. *pṛktha*, possession, richesse, c'est-à-dire ce qui est pris, réuni, obtenu, de *pṛć*, *paré*, tangere, conjungere, *upapṛć*, obtinere. Cf. vêd. *â-pṛk*, réuni, mêlé.

Cymr. *perchen*, propriétaire, maître, *perchenu*, posséder; cf. *parchu*, *perchi*, estimer, honorer.

Le lat. *parcere* semble se lier à *pṛć* par la notion de prendre à soi, de conserver, etc.; épargner c'est s'enrichir.

9) Si l'on ajoute aux termes qui précèdent, et qui sont loin sans doute d'épuiser le sujet, ceux que nous avons vus se rattacher aux souvenirs de la vie pastorale (§ 179), on reconnaîtra que la langue primitive devait abonder déjà en expressions pour désigner la propriété et la richesse en général. Il faut voir maintenant si l'examen des noms plus spéciaux nous apprendra quelque chose sur la manière dont la propriété était constituée.

[1] Le cymr. *da*, propriété (Leg., II, 492), aussi bétail, corn. † *da*, bonum = scr. *dha*, doit peut-être se distinguer de l'adj. *da*, bonus, qui répond à l'irl. *dagh*. Il faut ajouter que les mots celtiques pourraient également se rattacher au scr. *dâ*, diviser, distribuer, d'où *dâna*, portion, possession, *dâtra*, id., propriété.

§ 311. LA PROPRIÉTÉ MOBILIÈRE ET IMMOBILIÈRE.

Cette distinction s'établit nécessairement dans toute société organisée, mais la nature et l'extension des deux espèces de propriété varient suivant le développement social. Chez les nomades, tout est mobilier, jusqu'à la tente qui voyage avec la famille, et l'unique immeuble est le pays, qui appartient à tous également. Rien n'indique, nous l'avons vu (§ 187), que les anciens Aryas aient jamais été nomades, mais la vie pastorale doit avoir prédominé chez eux, pendant un temps indéterminé, avant l'introduction de l'agriculture. A cette première époque, les biens mobiliers, et surtout les troupeaux, constituaient encore la principale richesse; mais déjà la demeure fixe, ne fût-elle qu'une simple hutte, appartenait à la famille, et le pâturage était la propriété commune du clan. Plus tard, cet état de choses s'est modifié quand l'agriculture a amené la division du sol, et c'est le champ qui est devenu l'immeuble principal de la famille. Ces transitions se sont accomplies déjà avant la dispersion de la race arienne, et il serait impossible maintenant de retrouver, dans leur ordre de succession, les termes par lesquels l'ancienne langue les a sans doute exprimées. La plupart de ces termes se sont perdus avec l'état de choses qu'ils désignaient, et ont été remplacés par des mots nouveaux, surtout à partir du moment de la dispersion. Ici et là seulement, quelques débris échappés à l'action du temps peuvent conduire à des inductions qui ne sont pas tout à fait sans valeur.

Quand le sol était encore indivis, et que le troupeau repré-

sentait la richesse individuelle, il est probable qu'on ne distinguait pas expressément les deux genres de propriété. Les noms du troupeau et du bétail, examinés au § 164, n'expriment rien qui les caractérise par opposition aux biens immeubles. Mais plus tard, et quand le besoin d'une distinction se fit sentir, ce sont précisément ces noms du troupeau qui servirent à désigner la propriété mobilière, en perdant quelquefois leur sens primitif, comme on l'a vu au § 172. L'exemple le plus frappant est celui du scr. *paçu*, pecus, etc., qui est devenu chez les Romains la propriété personnelle, *peculium*, et même l'argent, *pecunia*, tout comme Ulphilas emploie *faihu* pour *ἀργυρίον*. Chez les autres peuples germaniques, le sens propre s'est conservé d'une manière singulière à côté des significations secondaires. L'angl.-sax. *cwicfeoh*, scand. *qvikfê*, littéralement bétail vivant, pour *pecora*, offre un pléonasme explicable seulement par l'acception générale de propriété qu'avait prise e nom du bétail, et qui se montre pleinement dans le scand. *lausafê*, littéralement bétail libre, pour *bona mobilia*. D'après l'expression *daudir aurar*, biens morts, *res mobiles inanimatæ*, un synonyme *daudafê*, opposé à *qvikfê*, n'aurait rien eu d'étonnant, malgré la contradiction qu'il impliquerait. (Cf. Grimm, *D. R. A.*, p. 565.) L'anglais *fee*, salaire, gratification, devenu même le verbe *to fee*, payer, récompenser, n'a plus aucun rapport ostensible avec le sens de bétail.

Les termes en usage dans les différentes langues ariennes pour distinguer les deux sortes de propriété, sont presque tous d'une origine postérieure à la séparation. Le sanscrit oppose *ǵangama*, res mobilis, de *gam*, ire, à *nibandha*, res ligata; le grec *ἀφανής*, ce qui ne paraît pas, ce qui est enfermé, à *φανερὰ*, les biens *au soleil;* le lat. les *res mobiles* aux *immobiles*, comme le russe les *dvijimoe* aux *nedvijimoe*, de *dvigatĭ*, mouvoir, ou

le polonais *ruchawy* aux *neiruchawy*, de *ruchać*, id. Les Allemands disent *fahrniss* ou *fahrendes* et *liegéndes;* les Illyriens *pòkuchje*, ce qui est dans la maison, et *imagne u kuchja*, les biens hors de la maison, etc., etc. Les plus anciens noms de la propriété conservent-ils encore quelques traces de cette distinction ? Je crois qu'on peut répondre d'une manière affirmative.

1) J'ai parlé, t. II, p. 54, du sanscr. *nîta*, richesse, qui se retrouve dans l'irl. *ní*, au plur. *neithe*. Ce nom ne peut avoir désigné que la fortune mobilière, puisqu'il dérive de *nî*, secum ducere, portare. Les acceptions de l'irl. *neithe*, choses, biens, bétail, s'accordent avec cette indication.

Un autre terme sanscrit, *ćaratha*, mobile, opposé à *sthâtṛ*, immobile, et que Rosen traduit par *pecus* (*Rigv.*, p. 136), peut fort bien avoir été pris dans le sens plus général de propriété mobilière, tout comme aussi *ćara*, opposé à *aćara*. Et ici encore, nous en trouvons très-probablement le corrélatif dans l'irlandais *croth*, *crodh*, bétail, dot, argent et biens mobiliers. La contraction de *ćaratha* en *croth* est la même que nous remarquerons ailleurs pour l'irl. *cro*, sorcellerie, comparé au scr. *abhi-ćâra*, id., et à l'anc. sl. *ćary*, artes magicæ.

2) Pour la propriété immobilière, nous avons en scr. *sthâvara*, de *sthâ*, stare, terme qui s'applique à la fortune d'une famille en terres, maisons et en objets précieux qui ne doivent pas être aliénés.

Je crois retrouver ce mot dans le pers. *tabâr*, famille, tribu, c'est-à-dire établissement fixe, et, de plus, dans le russe *tovarŭ*, pol. *towar*, biens, marchandises, proprement, sans doute, fonds de commerce. L'irlandais, qui perd généralement le *v* entre deux voyelles, paraît avoir contracté *sthâvara* en *stór*,

stóras, fonds, trésor, en cymrique *ystor*, d'où probablement l'anglais *store*, qui semble manquer aux autres langues germaniques.[1]

ARTICLE II.

§ 312. LES DIVISIONS DE LA PROPRIÉTÉ TERRITORIALE.

Avant l'introduction de l'agriculture, chaque pâturage occupé par un clan était la propriété commune des familles de ce clan. Il formait ainsi une unité territoriale, limitée naturellement par les possessions des clans voisins. La réunion des pâturages de plusieurs clans constituait le domaine d'une tribu, et telle a été sans doute la première division du pays dans son ensemble. Plus tard, et quand le champ vint prendre place à côté du pâturage, il en résulta une tendance croissante à la subdivision, laquelle s'est maintenue dès lors d'une manière constante, sans que le principe de l'indivision ait été jamais abandonné tout à fait, puisqu'il subsiste encore de nos jours dans les biens communaux. Cette double tendance est dans la nature des choses; car, ainsi que le remarque Grimm (*D. Alt.*, p. 495), le pasteur tient à la possession indivise, le laboureur à la propriété divisée. Le premier veut pour son troupeau l'espace et la liberté, le second s'attache au champ qui touche à sa demeure, dont il défend les abords, qu'il féconde de ses sueurs et qu'il transmettra à ses enfants. Ainsi les deux principes se maintiennent avec des destinées

[1] A *sthâvara*, solide, ferme, fixe, répond exactement le lithuanien *stawaris*, nœud (solide) du bois.

diverses suivant les phases de l'état social; mais la communauté a précédé la division pour la propriété territoriale, par cela même que la vie pastorale a précédé le travail agricole. Plusieurs termes relatifs aux divisions du sol peuvent encore nous faire entrevoir quel était, à cet égard, l'ancien état de choses.

1) Un des noms primitifs qui désignaient le pâturage du clan, a sans doute été *gavya*, dont j'ai déjà parlé au § 165, 1. Le *gavya* était dans l'origine l'espace de terrain où paissaient les troupeaux de vaches d'une communauté. En renvoyant pour les détails au § cité, je rappelle par quelles transitions de sens cet antique nom du pâturage est devenu en persan celui du district et du village, *kôy*, ossète *kaw*, *kau*, *gau*, en grec celui du champ, *γυία*, *γύα*, et de la terre en général, *γαῖα*, en gothique, etc., celui du district, ou pagus, *gavi*, etc., enfin en lithuan.-slave celui du *nemus*, *gojas*, *gaĭ*, etc.

2) Un second terme fort ancien, mais d'un sens primitif plus obscur, est le scr. *ibha*, l'ensemble d'une famille, que j'ai mentionné aussi déjà page 7. D'après l'analogie de l'ancien all. *eiba*, chez les Lombards *aib*, que Grimm considère comme synonyme de *gavi*, *gouwi*, *gau* (*D. R. Alt.*, p. 496), on peut présumer que *ibha* a désigné, à l'origine, la propriété territoriale d'une famille ou d'un clan.

3) Le nom d'une propriété commune est, en scr., *sâmânyam*, neutre de *sâmânya*, général, public, commun, dérivé de *samâna*, qui a le même sens. Ce dernier adjectif est composé de *sa*, cum, et de *mâna*, mesure, et signifie proprement *qui a la même mesure* pour tous.

Une formation toute semblable se montre dans le gothique *gamains*, *κοίνος*, d'où le subst. *gamainths* ou *gamaindaiths*, la communauté, l'église; cf. anc. all. *gemein* et *gemeinida*, allem.

mod. *gemeinde*, etc. On sait que le préfixe *ga* a la même valeur que le scr. *sa*, *sam*, le gr. *σύν*, *ξύν*, et le lat. *co*, *com*, *cum*, etc. Il semble donc difficile, malgré les doutes exprimés par Pott (*Et. F.*, II, 562), de ne pas comparer aussi, avec Grimm (*D. Gr.*, II, 251) et d'autres, le lat. *commūnis*, plus anciennement *commoinis*, *comoinis*, au neutre *commune* opposé à *proprium;* et cela d'autant mieux que l'on trouve en osque un neutre *comonom*, pour *ager publicus*, ou *comitium*, qui se rapproche davantage du sanscrit.[1] Il serait par trop singulier que quatre termes si semblables de forme et de sens eussent des étymologies différentes. Il est plutôt à croire que le latin a modifié un thème primitif pour le rattacher à une étymologie indigène.

A côté du goth. *gamainths*, *gemeinde*, on trouve dans les dialectes de la Souabe et de la Suisse *allmende*, *almeind*, *almein*, pour *compascuum*, le pâturage commun à tous; et il est à remarquer qu'ici, comme probablement pour *commūnis*, le terme véritable a été détourné de sa signification propre par le scand. *allmenníngr*, fundus communis, qui se rattache à *mannr*, homme.

En résumé, je crois que le scr. *sâmânya* ou *samâna*, le goth. *gamainths*, l'osque *comono* et le latin *commune* ont tous désigné à l'origine une propriété indivise, avec une extension plus ou moins grande et peut-être limitée d'abord au pâturage. Il est certain que l'usage des communaux, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, remonte à la plus haute antiquité.

[1] Cf. Mommsen, *Ital. dial.*, p. 271 ; et de plus, avec des vues plus ou moins divergentes, Benfey (*Gr. Wl.*, II, 368), Schweizer (Z. S., II, 362), Ebel (Z. S., V, 354), Lottner (Z. S., VII, 166), Leo Meyer (Z. S., VII, 275).

Dans l'Inde, et d'après les lois de Manu (VIII, 237), il était prescrit de laisser pour pâture, autour de chaque village, un espace inculte, large de 400 coudées ou de trois jets d'un bâton, et trois fois cet espace autour d'une ville.

Le latin *commune* a passé à l'anglais *common* et à l'irland. *coimín*, mais je ne sais si l'anc. irland. *cumme*, æqualis (Z.[2], 41, 765), n'est point purement celtique.

4) Un nom dont l'origine est sûrement fort ancienne, et qui conduit à quelques inductions intéressantes, est celui de la *mark* germanique comme subdivision du *gau* ou district. La *mark* comprenait tout ce qui n'était pas terrain cultivé, le pâturage et la forêt avec son gibier, et formait une propriété commune. Le goth. *marka*, ags. *mearc*, scand. *mark*, anc. all. *marcha*, *maracha*, signifie limite, frontière, confin, et la *mark* était ainsi la région qui confinait à la portion habitée et cultivée du *gau*. Comme l'observe Grimm, c'est la forêt qui constituait anciennement cette limite naturelle, car c'est au sein des vastes forêts de la Germanie que se formèrent les établissements des premiers colons. Tel serait aussi, suivant Grimm, le vrai sens du mot, lequel aurait été conservé par le scand. *mörk*, sylva, saltus (*Deut. R. Alt.*, 497). Ce qui peut faire douter de cette conjecture ingénieuse, c'est que le goth. *marka*, limite, trouve des corrélatifs, non-seulement dans le lat. *margo*, mais dans le pers. *marǵ*, *marz*, armén. *marz*, frontière et district, et qu'aucun nom de la forêt ne répond ailleurs au scand. *mörk*. Il faut donc probablement chercher plus haut l'origine commune de ces divers termes.

Le goth. *marka* s'accorde pour la forme avec le scr. *mṛga*, qui toutefois ne signifie ni frontière, ni forêt, mais chasse et

bête fauve, de la rac. *mṛg*, *mârg*, investigare, quærere;[1] et c'est là, je crois, le sens primitif que nous cherchons. Les anciens établissements des pasteurs confinaient aux forêts et aux régions désertes, c'est-à-dire au domaine des chasseurs, auxquels l'accès des pâturages était naturellement interdit. De là une première distinction nécessaire entre le *gavya* et le *marga*, ou peut-être *margya*, le domaine de la vache, *gô*, et celui du gibier, *mṛga*, la pâture et la chasse. On conçoit que l'acception de frontière ait prévalu plus tard, puisque le *gavya* était limité par le *margya*, comme le *gau* par la *mark*. En sanscrit déjà, on peut présumer cette transition de sens dans *maryâ*, limite, d'ailleurs sans étymologie et peut-être forme affaiblie de *margyâ*.[2]

Il est possible, d'après cela, que la forêt, en tant que lieu de la chasse, ait été désignée par le même nom, ce qui justifierait la conjecture de Grimm quant aux termes germaniques. Ceux-ci d'ailleurs ont modifié leur ancienne signification, et leur valeur relative a changé avec l'introduction d'un nouvel ordre de choses. La *mark* est ainsi devenue l'opposé du sol mis en culture, et une partie intégrante du *gau* qu'elle limitait autrefois.

5) La division du sol, comme propriété privée, commence avec l'agriculture, et son premier résultat est le champ, dont

[1] Mais, d'après le D. P., *mṛg*, *mṛgay*, chasser, n'est qu'un dénominatif de *mṛga*, d'origine incertaine, et *mârg*, chercher, une forme provenue de *mṛgay*. De là *mârga*, recherche, trace du gibier, chemin, passage, etc. Cf., plus haut, sur le sens propre de *mṛga*, l'opinion de Weber.

[2] Dans le D. P., *maryâ*, *maryâdâ*, limite, marque de limite, sans étymologie. Weber (*Beitr.*, 4, 283) conjecture une provenance de *smar*, se souvenir, en comparant l'allemand *merken*. Tout cela contredirait notre hypothèse.

les plus anciens noms ont été examinés au § 190. Un de ces noms, le n° 3, désigne clairement un terrain clôturé, et la clôture est en effet une nécessité du champ cultivé. Il faut, du moins, que les limites en soient déterminées d'une manière précise, et c'est pour cela que le scr. *sîman* et le pers. *marz* signifient à la fois la limite et le champ qu'elle renferme. A l'origine, cette limite semble n'avoir consisté qu'en un simple sillon tracé autour du champ; c'est ce qui paraît résulter, du moins, de plusieurs noms du sillon qui nous ramènent à la notion de limite, en vertu de leur étymologie probable. Ainsi le scr. *sîta*, sillon, se rattache sans doute à la même racine que *sîman*, limite, à savoir *si*, ligare,[1] et on peut se demander si le latin *sīca* et l'anglo-sax. *sich*, *sih*, n'en proviennent pas également plutôt que de *seco*, etc. Le scr. *anta*, fin, bord, limite, conservé dans le goth. *andeis*, pour *antheis*, anc. allem. *ente*, *enti*, etc., etc., se retrouve dans l'armén. *ant*, avec le sens de champ (Cf. *sîman*, limite et champ, pers. *marz*, id., id.), et dans l'armoricain *añt* avec celui de sillon. Enfin, le grec *οὐρός*, fossé, sillon, et, comme *ὅρος*, *οὖρια*, ion., limite (Cf. alban. *veri*, sillon, et lith. *waryti*, *warinēti*, tracer un sillon, *uź galā waryti*, faire un sillon en travers *au bout* du champ labouré), ce mot se lie à la rac. scr. *vṛ*, *var*, circumdare, d'où nous avons vu (§ 190, 3) dériver des noms du champ et de l'enceinte.

Les divers procédés de clôture employés dès lors, tels que fossés, levées de terre, haies, etc., ont beaucoup varié suivant les temps et les lieux, de même que les termes qui les désignent. La fixation des limites par les pierres de marque a toujours été

[1] Le D. P. rattache *siman*, ainsi que *sîtâ*, sillon, *sîrâ*, charrue, à une racine conjecturale *si*, tirer une ligne droite, rectifier.

considérée comme un acte important, et accompagnée de serments et de cérémonies qui lui donnaient un caractère presque religieux. Une comparaison de ces anciens usages chez les divers peuples ariens fournirait sans doute de curieux points de rapprochements, mais doit rester en dehors d'une paléontologie essentiellement linguistique.

ARTICLE III.

§ 313. LES TRANSMISSIONS DE LA PROPRIÉTÉ.

Ces transmissions s'opéraient déjà chez les anciens Aryas dans les mêmes circonstances et par les mêmes moyens qu'à toutes les époques subséquentes. Le patrimoine de la famille allait aux héritiers, la propriété passait d'une personne à une autre par échange, par vente et achat, par donation, par emprunt, sous forme de salaire, de tribut, de taxe, etc. C'est ce que les termes relatifs à ces diverses mutations prouvent encore avec une évidence suffisante.

§ 314. L'HÉRITAGE.

J'ai parlé déjà, p. 48, des analogies qui se présentent entre le sanscr. *arbha*, le gr. *ὀρφανός*, le lat. *orbus*, d'une part, et le goth. *arbja*, *arbi*, ainsi que l'irl. *arpi*, *orba*, etc., héritier, et héritage, de l'autre. Comme toutefois ce dernier sens est secondaire, et sans doute d'une origine plus moderne, cela ne prouve rien pour l'époque de l'unité arienne; mais il y a d'autres indications plus décisives.

1) La rac. scr. *hr*, *har*, tollere, demere, se prend aussi dans

l'acception plus spéciale de *hereditate accipere*. De là, comme noms de l'héritier, les composés de *hara* ou *hârin*, celui qui prend, avec *ṛktha*, *dhana*, *añça*, *bhâga*, le bien de la famille ou l'héritage.

Je compare, en premier lieu, l'armén. *jarank*, héritier, dont le *j* pour *z*, comme plus d'une fois en zend, répond à l'*h* du sanscrit. Ensuite, et surtout, le lat. *hæres*, *hēres*, *heredium*, *hereditas*, de la même rac. *hṛ*, avec addition d'un nouveau suffixe. Mais aussi le grec χήρα peut avoir désigné la veuve comme ayant part à l'héritage du mari, et l'existence d'un masculin χήρος = scr. *hâra*, pour orphelin et héritier, semble indiquée par le nom des χηρωσταί = ὀρφανισταί, les protecteurs ou assistants des orphelins, dans Homère (*Il.*, V, 158) les *agnati* qui se partagent les biens à défaut d'héritiers directs. L'adjectif χῆρος, privé de, abandonné, en proviendrait alors comme *orbus* de *arbha*, et la dérivation ordinaire de χάω ne serait pas mieux fondée que celle de *vidua* de *di-vido*.

2) L'anc. slave et russe *diedina*, héritage, russe *diedićŭ*, héritier, pol. *dziedzina* et *dziedzic*, illyr. *djedina* et *djedinik*, semble bien dériver de *diedŭ*, avus. Ces termes, cependant, rappellent singulièrement le sanscrit *dâyâda*, héritier, fils, composé de *dâya*, portion, et de *âda*, qui prend, d'où *dâyâdya*, héritage. Sans doute que la ressemblance peut être fortuite, mais on peut croire aussi que le slave a modifié quelque peu le terme primitif pour le rattacher étymologiquement au nom du grand-père, ce qui est d'ailleurs peu naturel. C'est, en effet, le père qui aurait dû figurer ici en place de l'aïeul, comme dans le lithuan. *tēwonas*, héritier, *tēwiskē*, héritage, de *tēwas*, père.

§ 315. L'ÉCHANGE, L'ACHAT ET LA VENTE. L'EMPLOI DE LA BALANCE.

Avant l'usage de l'argent, les transactions s'opéraient par voie d'échange, et c'est ce que l'ancienne langue exprimait déjà de plusieurs manières.

1) La rac. scr. *vṛt*, vertere, prend avec *pari* l'acception de mutare. De là *parivarta*, *parivartana*, échange, aussi *parâvṛtti*, de *parâ*, autre, et *âvṛtti*, retour. Le subst. simple *vartana* signifie ce qui est donné en retour comme salaire, gages, etc. Tel est aussi le sens de l'armén. *varth*, salaire, prix, *varthél*, louer, affermer, contracter, etc.

Ici se place le goth. *vairths*, valeur, prix d'achat, ags. *weordh*, scand. *verd*, anc. all. *werd*, etc.

Le lithuanien a conservé la racine verbale dans *wersti* (au présent inusité *wertù*), puis secondairement échanger, commercer, dans les dérivés *wertimmas*, commerce, *wertikkas*, *wertélka*, marchand, *wertélnyste*, marchandise, etc., tandis que l'adj. *wertas* répond au goth. *vairths*, dignus, et que *wertybe* exprime la valeur en général.

Le cymrique nous offre tout un groupe de mots où le sens secondaire est prédominant. D'abord *gwerthu*, vendre, commercer, armor. *gwerza*, id., *gwerth*, vente et prix de vente, *gwerthwr*, vendeur, *gwerthedd*, valeur, etc.; puis, surtout, *gwarthal*, objet d'échange, et *gwartheg*, bétail en général, comme moyen de trafic, d'où *gwarthegu*, trafiquer, et *gwarthegydd*, marchand de bestiaux. Le verbe *gwerthu* a dû signifier aussi tourner, puisque *gwerthyd* est un nom du fuseau (Cf. t. II, p. 215).

2) La rac. *mê*, mutare, ne se trouve plus en sanscrit que combinée avec les préfixes *apa* et *ni*. Elle est alliée de près à *mâ*, metiri, et le causatif *mâpay* leur appartient en commun.[1] L'échange, en effet, repose sur une mesure ou estimation réciproque. De *mê* dérivent *nimêya*, *nimaya*, *vimaya*, *vinimaya*, échange.

Il faut rapporter sans doute à la même racine l'anc. slave et russe *mĕna*, *miena*, échange, troc, pol. *miana*, *zamiana*, illyr. *zamiena*, *promiena*, etc., d'où l'anc. sl. *mĕniti*, russe *mieniatĭ*, pol. *mieniać*, etc., troquer. En lithuanien, on trouve *mainas*, pour échange et objet troqué, *mainis*, changeur, *mainyti*, échanger, etc.

Le gr. *ἀμείβω*, échanger, répondre, est rattaché par Benfey (*Gr. Wl.*, II, 33) au causat. *mâpay*.[2]

3) Un autre nom sanscrit de l'échange est *paridâna*, de *dâna*, don, avec le préfixe *pari; pari-dâ*, tradere, committere.

Le gr. *περιδόσις*, gageure, de *περιδόω*, *περιδίδωμι*, gager, engager, offre un sens tout analogue.

Le lith. *pardûti*, vendre, de *par*, retro, et *dûti*, dare, d'où *pardawimas*, *pardûske*, vente, etc., est une formation du même genre, mais qui répond mieux au scr. *parâ-dâ*, prodere, dedere, largiri.

La rac. *dâ* prend encore l'acception de vendre, c'est-à-dire livrer, avec le préfixe *pra;* cf. lat. *prodo*. C'est là exactement l'anc. sl. *pro-dati*, *prodaiati*, *prodavati*, vendere, d'où *prodaniie*, *prodajda*, vente, termes communs à tous les dialectes néo-

[1] Le D. P. donne *mâ* comme la forme primitive de *mê*, au désidér. *mitsatê*.

[2] Curtius (*Gr. Et.*[2], 301) rapproche *ἀμείβω*, *ἀμεύω*, du scr. *miv*, mouvoir, pousser, partic. *mûta*, et du lat. *moveo*, *mōtus*, *mutare*, etc. De même Fick (155), qui ajoute le lith. *mauti*, pousser.

slaves. Cf. scr. *pradâna,* donation (vente?). En lith., *pradûti* signifie donner les arrhes d'un marché.

Il est peu probable que des applications aussi spéciales n'aient pas une origine commune.

4) La rac. scr. *pṛ, par,* occupare negotio, prend, avec les préfixes *â* et *vi-â,* l'acception de occupatum esse, negotio occupari. De là *âpra* (vêd.), actif, occupé, *vyâpṛta,* id., *vyâpâra,* affaire, profession, commerce. Le sens primitif semble être celui de la rac. alliée *pṝ, par,* traducere, complere, dont le causatif *pâray,* negotium transigere, perficere, est également celui de *pṛ.*

En zend, nous trouvons *par, pĕrĕ,* facere, complere, traducere, d'où *pâra,* pratique, action, *pĕrĕtha,* négoce, achat, *âpĕrĕti,* rachat d'une faute, expiation, *anâpĕrĕta,* qui ne peut pas être racheté ou expié (Cf. Spiegel, *Vendid.,* III, 135, 136)

Le grec nous offre ici une surabondance de formes dont les corrélations ne sont pas faciles à déterminer, savoir περάω, traducere et vendere, πέρνημι, πιπράσκω, id., πρίαμαι, acheter, etc. Benfey et Curtius (*Gr. Wl.,* II, 84; Z. S., III, 414) rapportent tous ces verbes à la rac. *pṛ;* mais Bopp compare περάω avec *pârayâmi* et en sépare πέρνημι, qu'il attribue à la rac. *krî* (*krîṇâmi*), emere, laquelle reviendra plus loin, en s'appuyant du changement ordinaire de *k* en *p* (*Verg. Gr.,* II, 338). Toutefois, et d'après l'acception de vendre, πέρνημι semble mieux appartenir à *pṛṇâmi,* de *pṝ,* traducere, et c'est πρίαμαι, acheter, qui se rapporterait plutôt à *krî* avec le même sens. Quoi qu'il en soit, l'affinité générale des termes grecs avec le sanscrit et le zend n'est pas douteuse.

Le lat. *paro* réunit au sens général de faire, préparer, etc., celui d'acquérir et d'acheter. Cf. *comparo,* id., etc. Le premier seul est resté au cymr. *peri,* faire, effectuer, causer, d'où *par,*

parad, *peri*, *periant*, cause, efficacité, etc. Ici, cependant, et à cause du changement, aussi fréquent en cymrique qu'en grec, du *k* en *p*, on reste en doute si *peri* ne répond pas au scr. *kr̥*, *kar*, facere.

Benfey et Curtius comparent également le lithuan. *pirkti* (*perku*), acheter, d'où *pirkimas*, achat, *pirklas*, marchandise, etc., en supposant une augmentation de la racine. Cf. aussi lith. *prekia*, *prekis*, *prekius*, prix d'achat, valeur, achat et vente, *prekione*, commerce, *prekijas*, marchand.[1] L'analogie du lat. *precium*, plus primitif que *pretium*, rend déjà cette hypothèse douteuse. Je crois que le *k* appartient ici à la racine, laquelle correspond au scr. *pr̥ć*, *pr̥ñć*, *parć*, tangere, conjungere, donare, déjà mentionnée aux noms de la propriété (Cf. p. 103). Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que je trouve en irlandais un verbe *reacaim*, *reicim*, vendre, pour *creacaim* (en erse, à l'impér. *creic* et *reic*, vende) et *creancaim*, à cause du *c* non aspiré, qui répond au sanscrit *pr̥ñć*, donare, par le changement usité en irlandais du *p* en *c*.[2] Il est à remarquer que le double sens de la rac. *pr̥ć*, tangere, obtinere et donare, s'applique également bien à l'achat et à la vente.

5) J'ai parlé plus de la rac. scr. *krî*, emere, comme corrélatif probable du gr. *πρίαμαι*. Cette racine est féconde en dérivés. Avec les préfixes *ava* et *pari*, elle signifie louer, prendre à gage; avec *vi*, échanger, commercer, acheter et vendre. De là *kraya*, *krayaṇa*, *krêṇi*, achat, *krayika*, *krêtr̥*, acheteur, *krêyada*, vendeur, *â-krayâ*, commerce, *vi-kraya*, *vi-krîta*, vente,

[1] Cf. illyrien *parchia*, dot, c'est-à-dire achat; en alban. *kroja perkié*.

[2] Cf., dans Z.[2], l'anc. irland. *fo-chricc*, merces (812), *taith-chricc*, redemptio (ib.), *fo-chrach*, mercenarius (810).

ava-kraya, location, loyer, *krayavikraya*, achat et vente, commerce, etc. Le sens primitif serait celui de *facere*, faire des affaires, si, comme cela est probable, *krî* est alliée à *kṛ*, *kar*, qui devient *krî* à la fin de quelques composés, comme *anukrî*, ce qui est fait après, *sadyahkrî*, ce qui est fait à l'instant, etc.

Ici d'abord le mot pers. *chirîdan*, *charîdan*, acheter, *chirîd*, achat, *chirîdar*, acheteur, etc., ainsi que *kiryân*, rançon; kourde *kîrim*, j'achète (Lerch), *kerúm* (Garzoni), *keriar*, acheteur.

Ensuite, comme je l'ai dit, le gr. *πρίαμαι*, acheter, plutôt que *πέρνημι*, vendre. Seulement ce verbe aurait changé de classe de conjugaison et supposerait, en sanscrit, une forme *krayatê* (cl. 1) ou *krîyatê* (cl. 4), au lieu de *krîṇâti*, *krîṇitê* (cl. 9), restés en usage.

A ces dernières formes répond exactement l'irl. *creanaim*, acheter, *crean*, achat (Cf. scr. *krêṇi*), *creana*, commerce, tandis que *criadhaidh*, marchand, rappelle le scr. *krêyada*, vendeur, littéral. qui donne à acheter. Cf. anc. irland. *críthid*, emax. (Zeuss, 767.) (?)

Le verbe *ciuraim*, acheter, et *ciur*, marchand (O'R.; cf. anc. irl. *taid-chur*, redemptio, *dorad-chiúir*, redemit, Z.², 812), se rapprochent du persan et des formes germaniques qui suivront.

En cymrique, et par le changement de *c* en *p*, nous trouvons *prynu*, acheter, *pryn*, achat, armor. *préna* et *prén*, dont l'analogie avec *πέρνημι*, *pṛṇâmi*, bien que probablement apparente, peut de nouveau jeter du doute sur l'antériorité du *p* ou du *k* dans les termes celtiques.

Leo Meyer (Z. S., VI, 13) rapporte aussi à *krî* l'anglo-sax. *hyran*, angl. *hire*, suéd. *hyra*, all. *heuern*, louer, affermer,

comme le scr. *ava-krî*. Toutefois l'anc. all. *hiuru*, hornus, peut faire présumer le sens propre de *louer à l'année*, ce qui conduirait à une tout autre origine.

Enfin, je crois retrouver une trace de notre racine dans le lithuan. *kraitis*, la dot apportée par les parents de l'époux avant la noce, c'est-à-dire le prix d'achat. L'anc. sl. *pri-kruta*, dot, s'y rattache sans doute aussi, malgré le changement de la voyelle.

6) Le sanscrit possède encore une racine *van* ou *ban*, que les grammairiens expliquent par *vyâpṛti*, commerce, affaire, et qui, d'après Rosen (*Rad.*, p. 223), signifie également acheter et vendre (to transact business. Wilson), suivant Westergaard, agere, facere, addictum esse, et, dans le Rigvêda, offerre, dare,[1] etc. Je ne sais si l'on peut y rapporter *baṇiǵ*, *vaṇiǵ*, marchand et commerce, *baṇiǵya*, id., à cause de l'ṇ cérébrale et de l'analogie de *paṇi*, marchand, *paṇa*, affaire, prix, salaire, *paṇâyâ*, marché, transaction, rac. *paṇ*, pignore certare, emere, mercari.[2]

Pott compare le gr. *ὦνος*, *ὠνή*, achat, prix d'achat, marchandise, d'où *ὠνέομαι*, acheter, etc. (*Et. F.*, I, 255); ainsi que le lat. *vēnus*, en usage seulement à l'accus. *venum* et au dat. *veno*, *venui*. De là *vendo* pour *venum-do*, littér. donner l'achat, comme le scr. *krêya-da*, dans le sens de vendeur. Benfey, il est vrai (*Gr. Wl.*, I, 213), et avec lui Kuhn (Z. S., II, 262) rapportent ces mots au scr. *vasna*, prix, salaire; mais l'ancien slave *vĕniti*, vendere et dotare, d'où *vĕno*, polon. *wiano*, dot, etc.,

[1] Dans le D. P. *van*, désirer; obtenir, se procurer; s'emparer, gagner; disposer de, posséder; préparer, se disposer à.

[2] Benfey (Z. S., VIII, 1) voit dans *paṇ*, quoique védique, une altération de *pṛṇ*, *parṇ (pṛ-ṇâmi)*, à la façon du prakrit.

qui n'offre aucune trace de l'*s*, appuie les rapprochements de Pott.[1]

7) Le latin *emo*, acheter, signifie proprement prendre, comme le prouvent déjà *demo*, *adimo*, *perimo*, etc. Tel est aussi le sens de l'anc. sl. *imati*, *iemati* ou *iĕti*, capere, lequel prend avec *na*, contra, *naimati*, *naiĕti*, l'acception de *mercede conducere*, et avec *za*, pro, *διά*, *zaiemati*, celle de *mutuari*. De là *naiemŭ*, russe *naémŭ*, pol. *naiem*, loyer, bail, et le russe *zaémŭ*, emprunt, prêt. Le russe *emétsŭ*, homme vénal, nous rapproche plus encore de la signification latine spéciale.[2]

Le corrélatif commun se trouve dans le scr. *yam*, cohibere et prendere, sumere, d'où *ni-yama*, contrat, convention. Cf. illyr. *jamaz*, garant, *jamstvo*, garantie, etc.

8) Parmi les autres termes européens que je laisse de côté comme trop isolés, il en est un qui semble conduire à des inductions intéressantes. C'est l'anc. sl. *kupiti*, acheter, commun à tous les dialectes néo-slaves et qui se retrouve dans le goth. *kaupôn*, ags. *cypan*, *ceapan*, scand. *kaupa*, anc. all. *chaufan*, etc. D'après l'identité des consonnes, ce terme a dû passer des Slaves aux Germains ou *vice versâ*, mais le premier cas est le plus probable à cause du latin *caupo*, *caupona*, qui n'est sûrement pas venu du gothique. Cette coïncidence invalide quelque peu l'ingénieuse conjecture de Grimm (*D. R. Alt.*, p. 606) qui rapproche *kaupôn* de *kaupatjan*, souffleter, frapper, en s'appuyant de la locution scandinave *slâ kaupi* et de l'allemand *kaufschlagen*, littéral. frapper l'achat, parce qu'on frappait dans la main pour conclure un marché. En partant,

[1] Cf. aussi scr. *vâṇi*, prix, valeur (D. P.). Curtius (*Gr. Et.*[3], 300) compare *vasna*. Stokes (*Rem.*[1], 25) ajoute l'anc. irland. *uain*, commodum.

[2] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[3], 550) et Fick (159).

comme il le faut, je crois, de la forme slave, on est amené à une autre conjecture d'une portée plus grande.

Le scr. *kupa* désigne le fléau d'une balance muni de ses deux bassins, et dérive de la rac. *kup*, être en mouvement, être agité (D. P., v. cit.). Le slave *kupiti* pourrait bien, d'après cela, avoir signifié balancer, peser, et le marchand *kupĭcĭ*, en lith. *kupczus*, comme le latin *caupo*, avoir eu le sens de celui qui pèse, de même qu'en sanscrit, le marchand est appelé *tulâdhâra*, c'est-à-dire porte-balances. Si cette induction n'est pas trompeuse, il en résulterait que les anciens Aryas se servaient déjà de la balance. Ce fait est confirmé d'ailleurs par d'autres considérations.

Ainsi, le gr. *κάπηλος*, petit marchand, que l'on a rapproché de *caupo* et de *kupiti*, ne semble comparable qu'autant que la racine *kup* se trouverait aussi sous la forme de *kap*, et c'est, en effet, ce qui a lieu. Le scr. *kap*, *kamp*, tremere, oscillare, offre un sens très-rapproché de *kup*. De là *kapi*, le singe qui est toujours en mouvement, et *kapi*, *kapila*, la fumée de l'encens qui s'agite; cf. *dhûma*, de *dhû*, agitare, et *καπνός*, fumée. Le verbe *καπύω*, haleter, de *κάπυς*, souffle (Hesych.), exprime sans doute l'agitation qui accompagne une respiration difficile. Le nom du char thessalien, *καπάνη*, désignait plus spécialement le dossier du siége du cocher, lequel était suspendu par des courroies, *καπάνια* = *ἀρπιδόνες* (Hesych.), et se rattache ainsi à l'idée de balancement.[1] Or, on trouve en persan un nom de la balance, *kapân*, *gapân*, qui correspond parfaitement et avec lequel le gr. *κάπηλος*, marchand, paraît être dans un rapport analogue à celui de *caupo*, *kupĭcĭ*, etc., avec le scr. *kupa*.

[1] Cf., pour la forme, le mot védique *kapanâ*, le ver ou la chenille qui s'agite.

Il faut ajouter qu'un des noms sanscrits de la balance et de son fléau, ainsi que du poids, *tulâ*, *tâulâ*, de la rac. *tul*, soulever, peser, offre une affinité évidente avec le gr. τάλαντον, de la rac. ταλ, τλῆμι. Pour la variation de la voyelle, cf. latin *tollo*, anciennement *tulo*, *tuli*, le gothique *thulan*, tolerare, pati, etc., l'irl. *talaim* et *tulagaim*, balancer, bercer. Le cymr. *tolo*, pesant, et poids d'une livre, répond au scr. *tulâ*, poids, *tôlana*, pesage.[1]

§ 316. LA RÉTRIBUTION, LE SALAIRE.

Les noms du salaire, comme prix du travail, offrent quelques analogies dignes de remarque. Je les indique plus brièvement.

1) Scr. *bharaṇa*, *bharma*, *-man*, *bhṛti*, *bhṛtyâ*, etc., gage, salaire ; proprement support, entretien, de *bhṛ*, *bhar*, ferre, sustentare.

Gr. φόρος, tribut, apport plutôt que support, et seulement analogue. Cf. φερνή, dot, de φέρω.

Irl. † *borome*, moy. *boroimhe*, tribut, gén. *boromha*; cf. scr. *bharma* et *beirim*, fero; même observation, *beirt*, assistance, secours = scr. *bhṛti*.

Cymr. *gwobr*, *gobr*, salaire, armor. *gôbr*, *gôpr*, littéralement support, composé de *gwo*, sub, et de *br* (*ber*, *bor?*) dont la racine verbale est perdue.

[1] Cf., t. II, p. 282, le nom du carquois, ainsi que Curtius (*Gr. Et.*[3], 207). Stokes (*Rem.*[2], 84) rattache ici l'irl. † *tuillemain*, perpendiculum; et ailleurs (*Beitr.*, 8, 327), le cymr. † *tluith*, poids, mod. *llwyth* = irl. *lucht*, de *tlucht*. De plus (*Rem.*[2], 21), *tlâs*, *tlus*, bétail = *spréidh*, præda ; *tletid*, tollunt (O'Don., *Gl.*), etc.

Russe *po-borŭ*, pol. *po-bòr*, tribut, taxe, de *po*, sub, et slave *brati* (*berā*), ferre, capere; composé parfaitement semblable au cymrique. Cf. boh. *bernē*, taxe = scr. *bharaṇa*.

2) Zend *mizda*, *mîzda*, rétribution; origine incertaine, pers. *mizd*, *muzd*, ossète *mizd*, *mŭzd*, salaire, loyer.[1]

Gr. *μισθός*, salaire, gage.

Goth. *mizdô*, id.; anglo-sax. *meard*, *meŏrd*, avec *r* pour *z*.

Anc. sl. *mĭzda*, boh. *mzda*.

3) Avec des transitions de sens.

Scr. *lava*, *lavana*, *lûni*, *lôta*, *lôtra*, moisson, butin, gain, de *lû*, secare (Cf. t. II, p. 263).

Gr. *λάτρον*, salaire, *λάτρις*, mercenaire; de *λάω*, *λάϝω*, etc.

Lat. *lūcrum*, gain, lucre.

Irl. *laoi*, salaire, *luach*, id., prix, valeur.

Goth. *laun*, id., récompense, ags. *léan*, scand. *laun*, ancien all. *lôn*, *loon*, *laon*, etc.

4) Scr. *argha*, prix, valeur, offrande, don d'honneur, récompense, comme nous disons *honoraires;* de *arh*, mereri, dignum esse.

Gr. *ἄρχα* = *ἀῤῥαβών* (Hesych.), arrhes d'un marché; mais se rapportant peut-être, avec un sens différent, à *ἀρχὴ*, commencement (?).

Lith. *algà*, salaire, gage, *algóti*, salarier.

5) Plus isolés.

Scr. *vasna*, salaire, prix, substance, richesse, *vasnika*, mercenaire. Cf. *vasu*, richesse; rac. *vas*, mais dans quelle acception? (Cf. t. II, p. 381.)

Irl. *fost*, gage, salaire, *fostaim*, salarier, louer, *foisteadh*,

[1] Suivant Justi (233), *mîzda* viendrait d'une rac. *mis* = scr. *mas*, mesurer, en composition avec *dâ*, scr. *dhâ*, établir, effectuer. Ce mot aurait ainsi le sens de compensation.

loyer, se rapportant à *vastu* avec le sens de *vasna*. Cf. *vastu*, or, et irl. *fost*, *afost*, id. (t. I, p. 184).

6) Scr. *valguka*, gage, salaire, prix = *paṇa* (Wilson). Cf. *valgu*, agréable.

Irl. *felg*, id. (O'R.)

§ 317. L'IMPOT, LA TAXE, LE TRIBUT.

L'imposition de la propriété privée au profit de l'Etat ou du chef de la communauté, est une des conditions nécessaires de toute société organisée, et les anciens Aryas n'y auront point échappé. Ici, toutefois, les termes comparables sont rares et isolés, parce qu'ils ont changé naturellement à la suite de développements sociaux nouveaux et variés. Aussi les rapprochements qui suivent restent-ils, en partie, dans le domaine des conjectures.

1) Scr. *bhâga*, taxe du roi, part du souverain dans le revenu d'un sujet, aussi intérêt d'un capital; *bhâgika*, qui porte intérêt, *bhâgadhêya*, revenu royal, littéral. ce qui est à prendre comme part, *shaḍbhâgabhâǵ*, un roi qui perçoit le sixième comme impôt. Le sens propre de *bhâga* est part, portion, de *bhaǵ*, dividere, dare, en zend *baz*.

Anc. pers. *bâǵi*, tribut (Lassen, Insc. des Achém., *Z. S. f. d. Kunde des Morg.*, VI, 45); pers. *bâǵ*, *bâj*, armén. *baj*, taxe, revenu. Cf. pers. *bâchtan*, donner. A la forme désidérative de *bhaǵ*, en zend *baksh*, pers. *bachshîdan*, se lient *baksh*, lot, dette, taxe, *bachshîsh*, don, présent, *baksh bandar*, douane royale, etc.[1]

[1] Cf. le zend *bakhdhca*, adj., probablement tributaire (Justi, 209), de *baz*.

C'est à cette forme *baksh* que paraît répondre l'irl. *bés*, *béas*, taxe, tribut, avec *s* pour *ksh*, comme dans *des*, *deas*, dexter = scr. *dakska*, *cos* = lat. *coxa* et scr. *kaksha*, etc.

Le russe *o-béjŭ*, taxe, impôt, se rattache sûrement à *bhâga* et au pers. *bâǵ*, *bhâj;* mais je n'ai pas su le retrouver dans les autres langues slaves, et c'est peut-être là un mot importé de l'Orient.

2) Scr. *bali*, taxe, revenu royal, offrande, oblation. Cf. rac. *bal*, dare (Dhâtup.).

Comme le *b* et le *v* alternent souvent, on peut supposer une forme *vali*, dont un corrélatif paraît se retrouver dans l'irl. *fal*. Les anciennes lois Brehon désignent par ce mot la taxe payée à un chef pour s'assurer de sa protection (O'R.).

3) Gr. **τέλος**, cens, tribut, taxe, paiement, et fin, terme, accomplissement, etc., **τελέω**, payer, et finir, accomplir, **τελώνιον**, vectigal, etc.

Irl. moy. *taile*, salaire (Stokes, *Ir. Gl.*, 739), erse *taileas*, stipendium, merx.

Cymr. *tal*, paiement, *talu*, payer.

On ne peut guère penser, pour le celtique, à un emprunt fait au grec, et il faut remonter à une source commune; mais le sens originel reste incertain. Pott (*Et. F.*, I, 223) ramène non sans probabilité **τέλος**, fin, à la rac. sanscr. *tṝ*, *tar*, transgredi; toutefois, bien des analogies semblent conduire plutôt à la notion primitive de fixer, établir, et par là à la rac. scr. *tal (talati, tâlayati)*, fundare, stabilire, expliquée par *pratishṭhâ*, *pratishṭhiti*, accomplissement, par exemple, d'un acte de dévotion ou d'un vœu, *vratasampûrṇa*, *talati vratam*, solvit votum (D. P.). Cf. gr. **τελετὴ**, accomplissement et cérémonie religieuse. De là aussi *tala*, surface plane, fond, base, *talita*, fixé, établi (Wilson), *talima*, sol, plancher, couche, lit, *talaka*, *talla*,

étang, etc., termes qui se retrouvent, avec ces diverses acceptions, dans plusieurs langues européennes. Ainsi, anc. sl. *tlo*, au plur. *tla*, *tŭla*, pavimentum; pol. *tlo*, plancher, parterre; gr. *τέλμα*, étang; irl. moy. *talam*, mod. *talamh*, terre ; anc. irl. *talmande*, terrestris (Zeuss, 36); cf. *tail*, substance, masse solide, et *taileamhuil*, solide; *tlachd*, terre, *tealla*, *teallach*, terre et foyer; cymr. *tail*, surface de la terre, sol; lat. *tellus* et *Tellumo*, un dieu de la terre, etc., etc.[1] Le D. P., il est vrai, ramène *tala* à la rac. *star*, sternere ; mais, à moins d'admettre une dégénérescence déjà proethnique, il est difficile de croire à un retranchement simultané de l'*s* initiale dans tous les termes comparés.

Il est probable, d'après tout cela, qu'un ancien nom du tribut, corrélatif au grec et au celtique, a signifié ce qui est *fixé*, *établi*, comme le lat. *stips*, *stipendium*, cf. *stipo* = sansc. *sthâpay*, causat. de *sthâ*.

4) Lat. *census*, taxe, *censio*, *censor*, etc.

Anc. irl. *cís*, id. (Zeuss, 26), *cístae*, censorius (ib., 763); irland. mod. *cíos*, tribut, rente (O'R.); erse *cìs*, gén. *cìsean*, tribut.

Ici, comme pour les termes précédents, il n'y a pas eu emprunt de la part de l'irlandais, car la suppression régulière de la nasale, d'où résulte le maintien de l'*s*, indique une affinité primitive. La racine commune est, en effet, le scr. *çañs*, indicare, d'où *çañsita*, déclarer, annoncé, *â-çañsâ*, déclaration, etc. Le lat. *censeo*, dont la forme indique un dénom., taxer, estimer, évaluer, puis juger, etc., signifie proprement déclarer, et *census* est la taxe fixée par la déclaration. Toutefois l'analogie du latin et du celtique ne prouve que l'existence d'un nom très-

[1] Kuhn (*Beitr.*, I, 368) rapporte *tellus* au scr. *dhanvan*, terre sèche, désert, ce qui me paraît un peu forcé.

ancien, mais qui peut bien n'être pas proethnique dans le sens absolu.

§ 318. LA DETTE.

La transmission temporaire et conditionnelle de la propriété par le prêt et l'emprunt est sûrement aussi ancienne que la vente et l'achat; mais ici surtout les termes spéciaux ont beaucoup varié, et il n'y a guère, à ma connaissance, qu'un des noms de la dette qui offre encore des affinités primitives.

La rac. scr. *dhṛ*, *dhar*, tenere, prend au causatif, *dhâray*, l'acception de *debere alicui pecuniam*. De là *dhâra*, *dhâraṇa*, dette, et *dhâraṇaka*, débiteur. Cf. pers. *dârah*, salaire, c'est-à-dire ce qui est dû.

Je compare l'irland. *díre*, gage, tribut, amende, et le cymr. *dirwy*, amende;[1] mais aussi, avec *l* pour *r*, l'irland. *díol*, *dleacht*, *dlighe*, dette, *dlighim*, debeo, etc.; cymr. *dylu*, *dyleu*, *dylyw*, devoir, *dyl*, *dyled*, *dylyed*, dette, *dylyedwr*, débiteur, etc., armor. *dléout*, devoir, *délé*, *dlé*, dette, etc.

Le lith. *derēti*, s'engager, s'obliger, d'où *dorà*, obligation, contrat, offre un sens très-rapproché.

On pourrait être tenté de rapporter au même groupe le goth. *dulgs*, *dulg*, dette, qui ressemble fort à l'irl. *dlighe;* mais ce mot, isolé dans les langues germaniques, paraît être d'origine slave. Il se trouve, en effet, dans tous les dialectes de cette branche, avec de nombreux dérivés. Ainsi, pour ne citer que l'ancien slave, *dlŭgû*, dette (russe *dolgŭ)*, *dlŭgovati*, devoir, *dlŭjĭnŭ*, qui doit, *dlŭjnikŭ*, débiteur, etc. Or, ici le *g* appartient sûrement à la racine, car *dlŭgŭ*, dette, se rattache

[1] Cymr. moy. *dyray* (*Leg.*, I, 12); irl. † *dire* (Corm., *Gl.*, 52).

à *dlŭgŭ*, long, et désigne proprement un engagement à terme plus ou moins éloigné. En lithuanien, on appelle de même l'intérêt de l'argent *pa-lúkana* ou, au plur., *pa-lukanôs*, de *laukti*, *lukēti*, attendre, *pa-lukēti*, donner du temps, accorder un délai, etc. A *dlŭgŭ* semble répondre l'irl. *duilgne*, gage, salaire.

§ 319. L'ACQUITTEMENT LÉGAL DE LA DETTE.

Les droits du créancier, vis-à-vis d'un débiteur récalcitrant, et les procédés par lesquels il peut l'obliger à s'acquitter, ont été, chez les peuples ariens, et à diverses époques, l'objet de dispositions légales partout assez semblables. Il est probable qu'aux premiers temps de barbarie la violence a été mise en œuvre, et elle est encore indiquée, sous le nom de *bala*, dans le code de Manu, au nombre des cinq modes de récupérations pour les dettes.[1] Plus tard, on y a substitué assez généralement la saisie provisoire, le séquestre, soit des propriétés, soit même des personnes. Ainsi, chez les Romains la *pignoris capio*, chez les Germains la *nâma*, *name*, *nâm*, chez les Irlandais le *gabhail*, en Angleterre la *distress*, etc. Il n'y a rien là d'assez caractéristique, vu surtout la différence des termes, pour en inférer une origine commune, bien qu'elle soit possible.

Il en est autrement d'une coutume singulière, partiellement existante encore dans l'Inde, et qui se retrouve chez les anciens Irlandais avec des conformités de détails qui resteraient inexplicables sans l'admission d'une même source primitive. C'est

[1] Manu, l. VIII, 48, 49. Les quatre autres sont *dharma*, la loi, le droit, la règle, la coutume, *vyavahâra*, le procès, *ćhala*, la ruse, et *âćarita*, la saisie, le séquestre.

ce que les Anglais appellent *sitting dharna*, session persistante, *endurance assize,*[1] et les Irlandais *troscud* (*troscadh*), jeûne, de *trosc*, *troisc*, jeûner, proprement se contraindre, s'abstenir.[2] Voici en quoi les procédés consistent de part et d'autre. Je les extrais, soit de l'excellent ouvrage de sir H. Sumner Maine,[3] soit directement du *Senchus Mór*.

Pour l'Inde d'abord, lord Teignmouth a décrit le *dharna* ou *sitting dharna*, tel qu'il se pratiquait vers la fin du dernier siècle. Un brahmane qui ne peut obtenir par quelque autre moyen que son débiteur le paie, va se placer devant la porte de sa maison. Là, il s'assied tenant à la main un poignard ou du poison, en menaçant d'en faire usage contre lui-même si son débiteur tente de sortir. En même temps, il s'abstient de toute nourriture, et la coutume exige que le débiteur jeûne également, tant qu'il n'est pas venu à composition. En persévérant, le créancier atteint presque toujours son but, car laisser un brahmane mourir de faim, ou se tuer devant sa porte, serait pour l'Indien un crime inexpiable. Depuis l'établissement d'une cour de justice à Bénarès, ce procédé est devenu moins fréquent, sans avoir pu être aboli.

Cette coutume du *dharna* doit être fort ancienne, bien qu'on ne l'ait pas trouvée mentionnée à l'époque vêdique. Il en est question déjà dans Brihaspati, vieil auteur juridique d'une autorité presque égale à celle de Manu. Au nombre des moyens de coercition vis-à-vis d'un débiteur, comme de saisir sa

[1] *Dharna* est le sanscrit *dharaṇa*, maintien, soutien, de *dhar*, porter, supporter, persister, maintenir ; à l'intransitif, rester ferme, endurer, etc.

[2] Cf. sanscr. *tras* (Dhâtup.), tenir, retenir, ainsi que le lithuanien *trészke*, presse, *traszkyti*, presser, fouler ; goth. *thriskan*, fouler, etc.

[3] *Lectures on the early history of institutions*, London, 1875.

femme, son fils ou son bétail, il indique aussi celui *de veiller constamment à sa porte.*[1]

Nous ne connaissons plus les formes du *dharna* aux temps plus reculés, et il est probable qu'elles ont été modifiées par l'influence du brahmanisme.

En Irlande aussi, nous ne savons plus ce qu'était le *troscud* avant l'introduction du christianisme et la rédaction du *Senchus Mór* au temps de saint Patrice. Ici, comme pour d'autres lois du paganisme, l'influence religieuse doit avoir amené des adoucissements, et s'être exercée à prévenir les abus. Tout se passe plus pacifiquement que dans l'Inde, et il n'y est question ni de poignard, ni de poison, ni de menaces de suicide, mais la condition essentielle du jeûne reste la même. Le créancier doit prévenir son débiteur par un avis (*fasc*) qu'il jeûnera contre lui ; s'il ne le fait pas, ou, s'il a affaire à un homme d'une classe supérieure sans être assisté lui-même par un chef, il encourt une amende de cinq *seds*, et ne peut plus donner suite à sa réclamation.[2] D'un autre côté, pour mettre fin à un jeûne, le débiteur doit donner un gage (*gell*) pour assurer le paiement de sa dette, et offrir de la nourriture au réclamant, faute de quoi la dette sera doublée.[3] Il y avait là sans doute, dans le principe, une obligation religieuse, car le *Senchus Mór* (I, 113) lance une sorte d'excommunication contre le récalcitrant, quand il dit: « Celui qui se refuse à donner un gage au « jeûne, se soustrait à tout devoir; et un contempteur de

[1] Maine, op. cit., 298. En Irlande, la saisie ne s'étendait pas aux personnes, mais la coutume autorisait à livrer un fils comme gage au créancier (ibid.).

[2] *S. M.*, I, 117. Commentaire.

[3] *Ib.*, 117. D'après Manu (VIII, 139), un débiteur qui nie une dette bien constatée doit en payer le double.

« toutes choses ne sera payé ni par Dieu, ni par les hommes. »

Il est singulier de ne retrouver en Europe aucune autre trace d'une coutume aussi originale, qui relie entre eux les deux anneaux extrêmes, à l'Orient et à l'Occident, de la vaste famille arienne. C'est dans la Perse seulement, d'après Mayne (p. 297), qu'il existe de nos jours encore un usage semblable. Celui qui veut obliger par le jeûne un débiteur à s'acquitter, commence par semer un peu d'orge devant sa porte, en s'asseyant au milieu. Cela signifie symboliquement que le créancier ne quittera pas la place et restera sans nourriture, tant que la dette ne sera pas payée, ou que l'orge arrivé à maturité ne lui fournisse du pain.

§ 320. LES CONTRATS ET LES MARCHÉS.

Les transactions relatives à la propriété étaient ordinairement accompagnées de quelque acte symbolique pour en mieux assurer l'exécution. Plusieurs langues conservent encore des expressions qui se rapportent à d'anciennes coutumes de ce genre, et qui n'ont plus parfois qu'un sens obscur. Ainsi, comme le remarque Grimm (*Deut. Alt.*, p. 605), le grec συμβάλλειν et le latin *contrahere, pangere, pactum*, etc., tirent probablement leur origine de quelque acte spécial que nous ne connaissons plus. Les usages à cet égard ont dû varier beaucoup suivant les temps et la nature des contrats. Il y a quelque intérêt à rechercher quelles en ont été les formes principales.

1) La plus simple et la plus générale était sans doute la parole échangée suivant certaines formules consacrées par la coutume, comme les *stipulationum formulæ* chez les Romains,

et ce qu'ils appelaient *ore stipulari*. Dans l'Avesta (*Vendid.*, IV, 6), le contrat par la parole est indiqué comme le premier. Le grec *ὁμολογία*, contrat, convention, le russe *uslovie*, id., de *slovo*, parole, ou *dogovorŭ*, de *govoritĭ*, parler, le polonais *umowa*, de *mówić*, id., l'all. *versprechen*, promesse, etc., se rapportent à ce mode d'engagement, sans se ressembler d'ailleurs par les termes. En fait, cet usage si naturel se rencontre chez toutes les races d'hommes.[1]

2) On peut en dire autant de l'emploi de la main pour confirmer un contrat, qui est usité partout avec des procédés divers. Plusieurs expressions s'y rattachent dans les langues ariennes, et quelques-unes indiquent encore le moyen employé, en s'accordant pour les termes.

Les composés sanscrits *karagraha*, *pâṇigraha*, etc., s'appliquent plus spécialement à l'engagement nuptial (Cf. p. 14), et n'expriment que l'action de saisir la main.[2] Le zend *zastamarstô*, le toucher de la main, désigne dans le *Vendidad* (IV, 5) le second des modes de contrat, et Diodore nous apprend qu'il était en usage chez les Perses. Cf. pers. *zast dâdan*, donner la main, pour dire conclure un marché. Pour le grec *ἐγγύη*, contrat, caution, qui vient peut-être d'un ancien nom de la main, *angu*, voyez page 15. Les expressions latines de *manceps*, *mancipium*, *manūs injectio*, etc., sont suffisamment connues. Les termes germaniques indiqués par Grimm (loc.

[1] Chez les anciens Irlandais, le contrat verbal ou oral (*cor mbel*) était garanti par la loi. Il est dit, dans le *Senchus Mór* (t. I, p. 40), que « le monde tomberait dans un état de confusion si les contrats oraux n'étaient pas obligatoires. » Et p. 51 : « Il y a trois périodes de dépérissement ; pour le monde, celle d'une peste, d'une guerre générale et d'une dissolution des contrats verbaux. »

[2] L'irl. † *cor*, *corus*, contrat, se lie à *cor*, *coir*, main (O'Dav., *Gl.*, 66) = scr. *kara*. Cf. *tenchor*, tenaille (t. II, p. 196).

cit.) sont l'ancien allemand *hantprutto*, contrat, de *prettan*, stringere, le scand. *handfesting*, *handsal*, *handaband*, l'allem. mod. *handschlag*, etc.,[1] comme en vieux français *férir la paume*, *palmoier* le marché. A l'anc. sl. *rāka*, main, se rattachent *obrăćati*, devovere, *porăćati*, concedere. Cf. pol. *porēka* et *zarēka*, caution, garant, russe *porúka*, illyr. *poruk*, etc.

D'autres expressions, sans renfermer le nom de la main, paraissent le sous-entendre, comme le gr. *συμβάλλειν*, littéralement conjicere (manus), et le lat. *contrahere*. Le sanscrit *sañdhâ*, *sañdhâna*, *sañdhi*, pacte, etc., de *sam* + *dhâ*, componere, peut avoir signifié dans l'origine *joindre les mains*. Le grec *συνθήκη*, *συνθήμα*, *σύνθεσις*, contrat, offre les mêmes éléments de composition, et le lith. *samdyti*, convenir d'un bail, louer, *samdas*, bail, location, est identique au sanscrit.

Un sens primitif analogue peut se conjecturer pour l'anglo-sax. *thinc*, *thing*, *gething;* anc. allem. *dinch*, *ding*, *geding*, pactum, stipulatio, *dingôn*, *gadingôn*, pacisci, etc., etc., si l'on compare l'irl. *tuinge*, serment, cymr. *tyngu*, jurer, *twng*, *tyngad*, serment, obligation, etc., et si l'on admet une affinité très-probable avec le latin *tangere* et le sanscrit *tanǵ*, contrahere, coarctare. (Dhâtup.) Cela n'obligerait pas à séparer les termes germaniques, dans leurs acceptions fort étendues, res, causa, substantia, negotium, etc., de la racine *thank*, *think*, *thunk*, cogitare, etc., laquelle, comme le vieux latin *tongere*, pour nosse, *tongitio*, notio (Festus), allié à *tangere*, ou comme *concipere*, l'allem. *begreifen*, etc., n'aura exprimé primitivement que l'action de *saisir mentalement*. A la forme sanscrite *tanć* = *tanǵ*, se rattache sûrement le lithuanien *tikti* (*tinkù*), con-

[1] Cf. aussi l'anc. all. *hantalôn*, ags. *handlian*, tractare, manu stringere, d'où l'all. *handeln*, et *handel*, marché, contrat, commerce, etc.

venir, agréer, proprement toucher. Cf. *isz-tinku*, toucher, frapper, *at-tinku*, toucher le but, attingere, *su-tinku*, s'accorder, contingere, *su-tikkimas*, accord, pacte, etc.

3) Une coutume plus caractéristique, et connue de plusieurs peuples, est l'emploi d'un fétu en guise de symbole dans les transactions relatives à la propriété. C'est surtout chez les anciens Germains que l'on en trouve les exemples les plus multipliés, et Grimm en a traité avec détail (*Deut. R. Alt.*, p. 121 à 130 et 604). Pour un transfert, une donation, une vente, un partage, le fétu (*halm*, festuca, calamus) était jeté, offert, reçu, soit par les intéressés, soit par l'arbitre. De là, dans les textes du moyen âge, les expressions légales de *festucam ejicere, projicere, porrigere, acceptare*, de *jactus calami*, de *exfestucare, exfestucando renuntiare*, etc., et, en allemand, celles de *halmwurf, vorschiessung der halme, mit halm und mund*, etc. On sait que les Romains se servaient de même d'une tige de plante pour libérer, ou revendiquer par la *vindicia*, appelée *vis civilis et festucaria* (Gell., XX, 10). Un esclave devenait *festuca liber* (Plaut., *Mil. glor.*, 4, 1, 15), et l'on disait de deux plaideurs *festucas inter se committere*. En vieux français, on trouve *rompre le festu*, pour renoncer, abandonner. Il ne saurait y avoir de doute que le latin *stipulari* ne dérive de même de *stipula*, tige, brin, comme le pense Grimm d'après le témoignage d'Isidore (*Orig.*, 4, 24), relativement aux engagements mutuels. Aux anciens temps, suivant ce dernier, les parties contractantes *rompaient un fétu*, et en réunissaient plus tard les deux morceaux pour constater leur engagement. C'est là, sans doute, la forme la plus primitive de ce genre de contrat, car on l'a retrouvée chez les montagnards de l'Inde qui rompent un brin de paille en concluant un marché (Grimm, loc. cit., 604, d'après *Asiat. Res.*, t. XV), ainsi que dans l'île de

Mann, habitée par une population gaëlique. Il est probable que l'on en découvrirait d'autres traces soit en Europe, soit en Orient. Pour l'Inde ancienne en particulier, je remarquerai que le sanscrit *kalâmbi*, *kalâmbikâ*, prêt à intérêts, offre une analogie évidente avec *kalamba*, tige de plante légumineuse, et s'y rapporte sans doute comme *stipulatio* à *stipula*.

CHAPITRE III

§ 321. LE DROIT SOCIAL.

La comparaison des langues nous a montré jusqu'à présent les anciens Aryas en possession des éléments essentiels de tout ordre social, la famille, une hiérarchie de pouvoirs constitués et la propriété. Ceci, toutefois, n'implique pas encore une civilisation quelque peu développée, et peut fort bien se concilier avec un état de barbarie relative. Nous ferons un pas de plus si nous réussissons à retrouver encore des indices d'une organisation régulière, où les droits naturels étaient garantis et sauvegardés par la puissance de la loi et de la coutume. Ici, sans doute, la linguistique comparée ne saurait nous mener bien loin, et le détail des faits nous manquera toujours; mais nous pourrons voir du moins quelles idées les anciens Aryas se faisaient de la loi, du droit et de la justice, et ces idées mêmes ne peuvent manquer de nous éclairer sur l'ensemble de leurs tendances morales. Sous ce rapport, les observations à faire ouvrent un champ très-vaste que je n'ai point la prétention d'épuiser, et où je me contenterai de glaner en attendant une moisson plus complète. Les anciens termes de lois,

tout comme l'histoire des anciennes législations, sont encore très-imparfaitement explorés et connus chez plusieurs des peuples de la famille arienne, et bien des rapprochements nouveaux se révéleront plus tard à l'aide de recherches attentives. Ceux qui vont suivre sont assez nombreux déjà pour conduire à des résultats de quelque importance.

ARTICLE I.

§ 322. LA LOI, LA COUTUME, LE DROIT, LA JUSTICE.

Je réunis ici les termes qui expriment ces diverses notions, parce que les transitions d'un sens à l'autre sont naturelles et fréquentes.

1) Le sanscrit *dharma*, loi, coutume, et justice, ordre, devoir, vertu, piété, etc., de la rac. *dhṛ*, *dhar*, ponere, et firmiter stare, signifie ce qui est établi comme règle invariable. Cf. *akshara*, loi, c'est-à-dire impérissable. De là dérivent aussi *dhârâ*, coutume, usage, *dhîra*, ferme, fort, *dhṛti*, fermeté, constance, *dhṛtvan*, vertu, moralité, etc.

Cette racine a des affinités étendues dans les autres langues ariennes, et Pott compare entre autres le gr. θέλω, vouloir, être ferme au moral.

En fait de rapprochements plus spéciaux, il faut placer en première ligne le lithuan. *derēti (deru)*, s'engager, s'obliger, d'où *derme*, devoir, obligation, contrat (= scr. *dharma*), *dorà*, id., *doras*, vertueux, honnête, *dorybe*, vertu, *pri-derus*, légal, juste, etc.

A *dhîra* répond exactement l'anc. irl. *dír*, justus (Zeuss,

25), plus tard *díor*, *díreach*, *díorach*, juste, légal, honnête, et comme substantif, *díor*, loi. Le cymr. *dir*, vrai, certain, nécessaire, et vérité, certitude, se rattache essentiellement à la même notion.

2) Un groupe tout semblable se rattache à la rac. *dhâ*, ponere, *vidhâ*, disponere, constituere. De là le sanscrit *dha* = *dharma*, vertu, moralité, *vi-dha*, *vi-dhi*, *vi-dhâna*, ordre, règle, précepte.

En zend, la loi est appelée *dâo* (accus. *dâm*) et *dâta*, en pers. *dâd*, ce qui est posé, établi, comme l'allem. *gesetz*, de *setzen*.

A *dhâ* répond le gr. θέω, d'où dérivent θέμις et θέσμος, loi, droit, coutume.

Les langues germaniques ont la racine *dâ*, *tâ*, dans l'anglo-sax. *dôn*, facere, angl. *do*, anc. all. *tôn*, *tuon*, etc., et Graff y rapporte avec raison le goth. *dôms*, ags. et scand. *dôm*, ancien all. *tôm*, *tuom*, judicium, etc., ce qui nous ramène à l'idée de loi.

Enfin, le cymr. *dedd*, *deddf* (= *dedm* (?); cf. θέσμος, loi), se rattache ici sans aucun doute.

3) La loi était annoncée, proclamée, ordonnée. C'est ce qu'exprime le scr. *diç*, ordre, précepte, *dishṭi*, id., *dêça*, *pradêça*, institution, ordonnance, *âdêça*, commandement, etc., de *diç*, indicare, jubere.

A *pra-diç*, ostendere, jubere, nuntiare, correspond exactement le zend *fra-diç*, d'après Spiegel (*Avesta*, II, p. CXI), indiquer les prescriptions de la loi pour appliquer les châtiments.

Du grec δείκνυμι, ostendo, rac. δικ, dérivent δίκη, justice, droit, δίκαιος, juste, δίκησις, jugement, δικαστής, juge, etc.

Le lat. *jūdex*, *-icis*, formé comme *index*, est celui qui proclame et ordonne le droit, *jus*, *jū-dico*, *in-dico*, etc.[1]

Le goth. *teihan*, nuntiare, indicare, racine *tih* = *diç*, s'applique aussi au droit dans l'angl.-sax. *tihian*, judicare, statuere, *tihte*, accusatio, anc. all. *zîhan*, criminari, arguere (mod. *zeihen*); *inziht*, crimen, accusatio, etc.

Enfin l'irl. *dítim*, accuser, condamner, *díteadh*, sentence, a sûrement perdu un *c* devant le *t* qui, sans cela, serait aspiré entre les deux voyelles, et paraît être une forme secondaire analogue au latin *dicto*.

4) La loi proclamée doit être connue de tous, et nul n'est censé l'ignorer. Tel est le sens du scr. *vêda*, *vidyâ*, science en général, comme *vidâ*, mais plus spécialement la loi religieuse suprême, directement révélée, et qu'il faut connaître. La racine est *vid*, scire, noscere. Cf. *ἴδω*, *εἴδω*, video, etc. Le zend *vidyâ*, de *vid*, désigne de même l'ensemble de la doctrine de Zoroastre, contenue dans l'Avesta.

Le nom gothique de la loi, *vitôht*, anc. sax. *witod*, anc. all. *wizôd*, dérive également de *vitan*, anc. allemand *wizan*, etc., scire; mais les langues germaniques y rattachent encore d'autres termes de droit, tels que le goth. *fra-veitan*, *ἐν-δικεῖν*, punir justement, *fra-veit*, juste vengeance, ags. *wîtan*, scand. *vîta*, ancien allem. *wîzan*, punire, reprehendere, imputare, ags. *wîte*, anc. allem. *wîzî*, pœna, supplicium, etc. Nous verrons aussi plus loin que les noms du témoin et du témoignage en dérivent.

5) Dans toutes les langues ariennes, comme dans beaucoup d'autres, les notions de justice et de vérité se lient à celle de rectitude, la ligne droite étant regardée comme le symbole du

[1] Cf. le zend *daênôdiça*, judex, de *daêna*; loi, et *diç*. *Daêna*, de la rac. *dî*, voir, scr. *dhî*, etc. (Justi.)

bien. C'est ainsi que du scr. *ṛǵu*, droit au physique et au moral, dérivent *ṛǵutâ*, droiture, honnêteté, et *ṛǵûyu*, honnête. Pour la rac. *ṛǵ*, *arǵ*, *raǵ*, cf. p. 91.

En zend, cette racine devient *raz* ou *ĕrĕz*, rectum esse, d'où *ĕrĕzu*, rectus, au superl. *razista* = scr. *ṛǵu*, *raǵishṭha*. De là *râza*, celui qui applique la justice (Burnouf, *Journ. Asiat.*, 1845, avril, p. 260).[1] Cf. persan mod. *raǵah*, ordre, *rastah*, règle, coutume, *rasm*, loi, précepte, *râstâ*, droit, vrai, juste, *râstî*, justice, droiture, etc.

Je ne mentionne les analogies du latin *rego*, *regula*, *rectus*, *directus*, etc., que pour rappeler que notre nom du *droit* légal en est dérivé.

La même application se retrouve dans les langues germaniques et celtiques. Ainsi le goth. *raihts*, δικαίος, *ga-raihtitha*, justice, ags. *reht*, *riht*, anc. all. *reht*, id., *rihtî*, justitia, regula, scand. *ret*, jus, judicium, all. mod. *richter*, juge, *gericht*, jugement, tribunal, etc. L'anc. irl. a *rect*, lex, mod. *reacht*, d'où *rectire*, præpositus (Zeuss, 245, 254), et *rectide*, legalis (765), tandis que le cymr. *rhaith*, loi, droit, jury, verdict, d'où *reithiwr*, juré, etc., a perdu, comme à l'ordinaire, la gutturale devant le *t*.

6) Le sanscrit vêdique *êva*, proprement cours, de la rac. *i*, ire, s'emploie au plur. pour usages, coutumes, à l'instrumental *êvâis*, selon les coutumes, pour *more suo*. Cf. *âćara*, coutume, de *ćar*, ire. Kuhn (Z. S., II, 232) en a rapproché le gr. αἰών, le latin *ævum* et le goth. *aivs*, qui s'appliquent plus spécialement au cours du temps, de même que *êva* se prend parfois comme synonyme de *lôka*, sæculum, mundus (D. P., v. c.).

[1] D'après Justi (255), *râza*, règle (anordnung), de *râz*, ordonner.

Kuhn compare également l'anc. all. *êwa, êa, êha*, lex, jus, pactum, regula, matrimonium, anc. sax. *êo, êu* (génit. *êwes*), ang.-sax. *aewe, ae*, etc. On voit clairement ici comment le sens de loi et de droit est dérivé de celui de coutume.

7) Un monosyllabe indéclinable, et d'une signification un peu obscure, est le vêdique *yôs,* toujours précédé de *çam*, repos, bonheur, et figurant ordinairement comme exclamation. Rosen (*Rigv.*, I, 114, 2) le rend par *salus*, de même que Régnier (*Etudes sur l'idiome des Vêdas*, p. 61), *çam yôs!* repos! salut! Roth, dans son Commentaire sur le Nirukta (p. 48), le rapporte à la racine *yu*, arcere, et le traduit par *abwehr*, défense, protection contre le mal.[1] Leo Meyer (Z. S., V, 370) y voit une contraction de *yavas*, avec le même sens. Benfey (*Sam. Véd. Gloss.*) pense à la rac. *ģush*, lætari, diligere, d'où dérive *yôshâ*, pour *ģôshâ*, femme.

Aucun de ces savants n'a songé à comparer le zend *yaos*, également indéclinable et qui revient deux fois dans l'Avesta. Il est vrai qu'il ne contribue guère à éclairer le mot sanscrit, car Spiegel le rend une fois par *rein*, pur, et l'autre fois par *leben*, vie.[2] Le premier sens semble appuyé par *yaozdâ* ou *yaojdâ*, purificare, *yaozdâo, yaojdâiti*, pureté, purification, etc., de *yaos* et *da*, efficere, mais qui pourrait signifier proprement *salutem efficere purificando*. Le substantif *yaosti*, qu'on ne peut guère en séparer et qui revient deux fois au pluriel, est traduit d'abord par *fertigkeit*, adresse, habileté (*Avesta*, II, p. 138, 38, 4), et ensuite par *hülfsmittel*, secours, moyens

[1] Le D. P., t. VI, 201, donne *yôs*, heil, wohl, salut, bien-être.

[2] *Katha môi yãm yaos dainâm yaojdânê.* — Wie soll ich mir das *reine* gesetz rein erhalten (*Avesta*, II, p. 143, *Yaçna*, 43-9). *Yaos daina* ne pourrait-il pas s'expliquer par *salutis lex?* — De même, dans l'autre passage (p. 145, *Yaçna*, 42, 13), *darĕga yaos* semble signifier *salut éternel* plutôt que *langes leben*.

(id. 199, 56). Le sens de *salus*, *salvatio*, serait peut-être partout le plus convenable, et s'accorderait avec celui du sanscrit *yôs*.[1]

Quoi qu'il en soit, Kuhn a éclairé d'un nouveau jour cet antique terme arien, en comparant le latin *jus*, plus anciennement *jous*, la justice, le droit protecteur (Z. S., IV, 374). L'identité de forme est, en effet, complète, et le sens primitif doit avoir été le même, car les notions de justice et de salut se touchent de fort près.

En confirmation de ce rapprochement, j'ajouterai que l'anc. irlandais possède aussi un corrélatif de *yôs*, augmenté d'un suffixe comme le latin *justus*, *justitia*, dans *uisse*, pour *uiste*, justus, *uissiu*, justius (Z.², 275). Cf. *usa*, juste, droit, vrai. (O'R.)[2]

8) Le scr. *yâna* et *yâtrâ*, cours, de *yâ*, ire, se prennent, comme *êva*, dans l'acception de coutume, usage. Cf. zend *yâna*, prospérité, bonheur.

Par une transition de sens analogue aux précédentes, *yâna* se retrouve dans le cymr. *iawn* = *iân*, justice, droit, et juste, équitable, d'où *iawnder*, justice, *iawnedd*, droiture, etc. Il faut en distinguer l'anc. cymr. *eunt*, justus, contracté de *avent* (Zeuss, 97, 1080), et auquel se rattache probablement le nom de la déesse gauloise *Aventia*, la patronne d'*Aventicum* (Cf. Glück, *Kelt. nam.*, 113). La racine ici est sans doute le scr. *av*, tueri, protegere, au part. prés. *avant*.

9) Un autre nom sanscrit *svadhâ*, coutume, d'où l'adverbe *anushvadham*, selon la coutume, signifie proprement

[1] Suivant Justi (242), *yaosti* équivaut à *yaokhsti*, force, pouvoir, de *yuksh*, être fort.

[2] Sur *yôs*, *yaos*, *jus*, cf. de plus Weber (*Ind. Stud.*, 4, 398).

l'acte de se poser soi-même, de *sva* + *dhâ*, la volonté, le désir (Cf. Kuhn, Z. S., II, 134).

Benfey déjà (*Gr. Wl.*, I, 373), et avec lui Kuhn, comparent le grec ἦθος, ἔθος, coutume, pour σϝεθος, que Max Müller (Z. S., IV, 273), avec moins de raison, ce semble, à cause du *θ* pour *d*, voudrait ramener à la rac. *sad*, ἑδ, sedere. Sonne (Z. S., X, 115) en rapproche aussi le lat. *sodalis*, compagnon, venant d'un subst. *soda*, pour *svoda*, comme en grec ἠθαῖος, compagnon, ἠθεῖος, aimé, dérive de ἦθος. Pour une autre explication possible du mot grec, cf. p. 90.

Benfey et Kuhn comparent également le goth. *sidus*, mos, ags. *sidu*, scand. *sidr*, anc. allem. *situ*, etc.; mais on peut objecter, d'une part, que le groupe initial *sv* se maintient généralement dans les langues germaniques, et en particulier dans le goth. *svês*, etc., = *sva*, proprius,[1] et d'autre part que la racine *sidh*, decere, instituere, regere, perfici, valere, d'où *siddhi*, validité légale, *siddha*, valide, légalement décidé, etc., semble fournir une étymologie plus directe. On pourrait y rapporter aussi le cymr. *svydd* = *sêdd*, juridiction, office.[2]

10) Le sanscrit exprime la notion de ce qui est juste, convenable, par l'adj. *kṛtya*, littéral. faciendum, de la rac. *kṛ*, *kar*, facere, ou simplement *kṛta*, bon, juste, convenable, etc. Le contraire, *akṛtya*, comme substantif neutre, signifie injustice, péché.

La rac. *kar* se retrouve dans l'irl. *cearaim*, faire, et il est curieux d'en voir dériver, comme en sanscrit, l'adjectif *ceart*,

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 236) ne juge pas cette objection comme valable, puisque le *v* a disparu dans le pronom *sich*.

[2] Benfey (l. cit.) mentionne, d'après Dobrowsky, *Instit.*, p. 174, un mot ancien slave *shudje*, mos, mais c'est là une erreur de lecture, car il y a *čudĭ*, mores, que Dobrowsky rapporte à *čuti*, cognoscere, sentire.

juste, bon; d'où *ceartas*, justice, équité, droit. Les synonymes *cóir*, *cóire*, *cóiraid*, justice, *cóireach*, juste (Cf. anc. irl. *coru*, justius, Z.², 276), paraissent bien se rattacher à la même racine. L'identité des acceptions dérivées est d'autant plus remarquable que leur liaison avec le sens très-général de la racine est moins naturel en irlandais.[1]

Je dois laisser de côté les termes européens qui n'ont pas de rapports directs avec l'Orient. Quelques-uns sont sûrement fort anciens, et seraient par eux-mêmes intéressants à étudier, mais ils sortiraient de notre cadre.

ARTICLE II.

§ 323. LES TRANSGRESSIONS DE LA LOI, DÉLITS ET CRIMES.

L'institution des lois est née d'un besoin d'ordre et de protection pour les droits des personnes et les intérêts sociaux, toujours mis en péril par les écarts des passions humaines. Quelque bonne opinion que nous soyons portés à avoir de nos premiers pères, il faut bien reconnaître qu'ils ne vivaient point dans cet état d'innocence que des traditions mythiques se plaisent à placer à l'origine des temps. S'ils avaient des lois, c'est qu'il fallait non-seulement établir tous les droits sur des bases solides, mais aussi réprimer et punir les infractions à

[1] J'ajouterai que l'anc. irl. *bés*, *bésad*, mos, *beste*, moralis, *bestatu*, moralitas (Z., *Gr. C.*, 22, 769), *bésgnae*, id., 1067, *bescna*, loi (O'Dav., *Gl.*, 59), se rattache à la même racine que le persan *baz*, coutume, manière, c'est-à-dire ce qui est donné, établi, le zend *baz*, sansc. *bhaǵ*, donner. Seulement l'irlandais se lie à la forme augmentée *bakhsh* (Cf. p. 126, les noms du tribut).

l'ordre, les délits contre les personnes et les propriétés. Les termes relatifs à ces transgressions offrent naturellement une grande diversité, et appartiennent pour la plupart aux langues particulières; mais parmi ceux qui désignent soit le délit ou le crime en général, soit les délits spéciaux, il en est plusieurs qui datent, sans aucun doute, de l'époque la plus reculée.

§ 324. LE DÉLIT ET LA CULPABILITÉ.

Il faut distinguer ici les termes légaux de ceux qui se rapportent à l'idée générale du mal opposé au bien, du péché au point de vue moral et religieux, et sur lesquels nous reviendrons plus tard ; mais il est difficile de les séparer complétement.

Contrevenir à la loi s'exprime figurément de plusieurs manières. On la transgresse comme une limite opposée, on la viole ou on la rompt comme un obstacle, on en dévie comme de la règle prescrite, etc. De là bien des analogies d'expression qui ne concernent que le sens, et qui s'étendent plus rarement à la forme des mots. Ces dernières seules peuvent être considérées comme proethniques.

La culpabilité suit le délit comme l'effet suit la cause. Le délinquant, en infligeant un tort, devient passible d'une compensation, d'une expiation ou d'un châtiment, c'est-à-dire coupable, débiteur envers la personne offensée ou la loi. Par suite de cette connexion, les noms du délit et de la culpabilité tendent parfois à se confondre, et c'est pour cela que nous les réunissons ici.

1) Le sens de *transgression* pour délit est celui qui se présente le plus souvent. En sanscrit, on trouve *atikrama*, de *ati*,

trans, ultra, super, et de *kram*, incedere, *atipatana*, de *pat*, ire, *atyaya*, de *ati* + *i*, ire, *prâya*, de *pra* + *â* + *i*, id., etc.; en grec *παράβασις*, de *παραβαίνω*, en lat. *transgressio;* en allemand *vergehen*, anc. all. *fargân*, transire ; en lith. *prażengimas*, *perżengimas*, de *żengti*, marcher, en anc. slave *priestāpka*, de *stāpati*, incedere, en cymr. *trosedd*, de *tros*, *traws*, trans, etc. La multiplicité de ces analogies de sens les rend dignes d'attention, bien que, prises isolément, elles appartiennent aux langues particulières. Il est deux termes, cependant, qui, si je ne me trompe, pourraient bien provenir de l'époque primitive.

L'un est le grec *αἰτία*, culpa, *αἴτιος*, culpabilis, etc., qui me semble répondre au sanscr. *atyaya*, délit, transgression, de *ati* + *i*, transire. La diphthongue *αι* peut provenir de l'influence rétroactive de l'i, *αἰτια* pour *ατιεια*, comme dans la terminaison *αινα* des féminins pour *ανια*, ou dans le zend *aiti* pour *ati*. Le sens de cause qu'a aussi *αἰτία* confirmerait ce rapprochement, car *atyaya* signifie également la recherche d'une cause, *das ergründen* (D. P.), ou de la raison d'une chose, et la cause elle-même est, en quelque sorte, ce qui est au delà de l'effet. Le verbe *αἰτέω*, chercher, demander, pour *ατιεω*, aurait alors la même origine, car la rac. *i* signifie déjà *accedere rogando*, et le préfixe *ati* en renforcerait le sens.[1]

L'autre terme en question est le goth. *fairina*, *αἰτια*, causa,

[1] Pour deux étymologies tout à fait différentes, cf. Pott (*Et. F.*[1], 123) et Benfey (*Gr. Wl.*, 2, 60). La nôtre est certainement appuyée par le synonyme irl. † *eitged*, *eithged*, *eitgedh*, transgression de la coutume (S. M., t. III, 89), *etged*, crime (O'Don., *Gl.*), que l'on a rapproché d'un sanscrit hypothétique *atigati* = *atyaya*, *atikrama*. Cf. *atiga*, adj., qui transgresse, et qui a traversé, c'est-à-dire exempt, double sens qui se retrouve dans *eitged*, criminel et exempt (S. M., l. cit., et p. LXXIX, introd. et note).

accusatio, anglo-sax. *firen*, crimen, scand. *firn*, anc. allemand *firina*, id., et que je crois composé du préfixe *fair*, anc. allem. *far*, *fir* = sanscr. *para*, et de la rac. *i*. Le sanscrit *parâyaṇa*, l'action de s'en aller, *das weggehen* (D. P.), pourrait, comme *παράβασις*, signifier transgression; et les composés *prâya*, péché, de *pra* + *â* + *i* (Wilson), et *paryaya*, inobservance de la coutume établie, de *pari* + *i*, sont des formations tout analogues.

2) *Rompre* la loi est une autre expression commune à plusieurs langues ariennes avec emploi d'une même racine. Cette racine est le scr. *bhanǵ*, sans doute primitivement *bhṛng* ou *bhrang*, comme l'indiquent le latin *frango*, le goth. *brikan*, le cymr. *bregu*, etc. Le sanscrit *bhanga*, *bhangi*, fraude, signifie proprement infraction. En latin, on dit *infringere legem*, *legis infractio*, comme en anglo-sax. *lahbryce*, ruptio legis, en anglais *to break the law*, en allem. *verbrechen*, crime, délit, etc.

3) Le délit ou le péché est souvent considéré comme une chute, en sanscrit *patana*, *pâtaka*, de *pat*, cadere. C'est ce qu'exprime aussi le scr. *skhalana*, *skhalita*, l'action de tomber en faute (*falling of from virtue*, Wilson), de la rac. *skhal*, titubare, cadere, puis errorem committere.

Bopp en a rapproché déjà le lat. *scelus* (*Gl. skr.*, 130, 384), et cette rac. *skhal* semble nous révéler aussi le sens primitif du goth. *skulan (skal)*, debere, d'où *skula*, débiteur, *skuldô*, dette, ags. *scyld*, scand. *skulld*, anc. all. *sculd*, etc., signifiant aussi crimen, facinus, delictum, *sculdig*, reus, culpabilis. Ce verbe paraît avoir signifié d'abord, comme *skhal*, tomber en faute, puis, par suite, devenir passible d'une punition, et devoir une compensation, une amende, le *wergeld* germanique. En lithuanien,

on trouve également *skilti*, *skelēti*, devoir, *skóla*, dette, *skolininkas*, débiteur, etc.[1]

4) Une analogie intéressante entre le zend et le gothique a été signalée par Spiegel (*Avesta*, II, p. CXI). En zend, la rac. *vĕrĕz*, *varĕz*, agere, facere, précédée du préfixe *fra*, prend l'acception de peccare, et de là vient *fravarsta*, délit, péché. Avec le préfixe *uz*, ex, *vĕrĕz* signifie expier, *uzvarĕza*, expiation.[2] En gothique, cette double modification de sens se produit avec les mêmes éléments de composition. A *vĕrĕz* répond *vaurkjan*, agere, facere, à *fravĕrĕz*, *fravĕrĕza*, *fravaurkjan*, peccare, et *fravaurhts*, péché; cf. anc. allem. *faruuoraht*, flagitiosus. Il en est de même de *uzvarĕza*, qui devient en gothique *usvaurhts*, justice, c'est-à-dire expiation. La rac. *vĕrĕz*, pers. *warzîdan*, travailler, à laquelle se rattachent le gothique *vaurk* et l'anc. all. *wurch*, *werch*, opus, etc., se retrouve bien dans le grec ἐργω, de Ϝεργω, ainsi que dans l'ancien cymr. *guerg*, efficax, où Zeuss trouve l'explication du gaulois *vergobretus*, i. e. judicium efficiens (*Gr. G.*, 71, 1078); mais les composés ci-dessus sont propres au zend et au germanique seulement.

5) Le latin *crīmen* est sans doute un corrélatif du sanscrit *karman*, œuvre en général, bonne ou mauvaise, de la racine *kṛ*, *kar*, facere, au passif *kriyatê*, et conservée d'ailleurs dans *creo*. Cf. *facinus*, de *facio*, et le sanscrit *âpas*, péché et acte religieux = *apas*, opus. Comme *kar* devient *krî* à la fin de quelques composés (p. 119), il n'est pas nécessaire de recourir, avec Pott, à κρίνω, *cerno*, et de comparer *discrīmen*, en voyant

[1] Je vois que Kuhn (Z. S., III, 323) a comparé déjà *skhal* et *skulan*, mais en expliquant un peu différemment la transition du sens.

[2] Justi (269) ne donne aussi à *fravarez* que le sens d'expier, d'où *fravarsta*, expié.

dans *crîmen* ce qui est soumis aux *κρῖταις* ou juges (*Et. F.*, I, 226).

A la rac. *kar* appartient aussi l'irl. erse *coire*, pl. *coireannan*, crimen, culpa; l'erse a aussi la forme *cron* (Cf. sanscr. *karaṇa*, œuvre, action); *coireach*, criminel, *coireamhuil*, coupable. [1] — De même le cymr. *caredd*, péché.

6) Le latin *culpa* ne semble avoir également qu'une signification générale, et c'est avec raison, je crois, que Pott le rapporte à la racine sanscrite *klṛp*, *kalp*, parare, facere, en comparant *sankalpa*, consilium, propositum (*Et. F.*, I, 257). La *culpa* serait ainsi la part que l'on a prise à une détermination, ou, comme *kalpa*, la manière, le procédé, l'exécution.

§ 325. LE MEURTRE.

Si nous possédions une liste complète des crimes et des délits qui se commettaient aux temps primitifs, il est probable qu'elle ressemblerait beaucoup à celle que révèlent incessamment nos tribunaux. Les causes et la matière des délits différaient sans doute, mais les passions mauvaises étaient les mêmes et entraînaient les mêmes effets perturbateurs. Cette thèse n'a guère besoin d'être étayée de preuves linguistiques, qui d'ailleurs feraient défaut pour un grand nombre de transgressions que la loi devait atteindre. Il suffira de nous en tenir à trois des principales, le meurtre, le vol et la fraude, en commençant par le premier.

C'est un fait curieux, et difficile à expliquer, que l'immense richesse du sanscrit en racines qui expriment l'action de tuer

[1] Cf. *cair*, *coir*, crime (O'Don., *Gl.*).

et de blesser. On en trouve plus d'une centaine, même en réduisant à leur forme primitive celles qui paraissent n'être que des variantes les unes des autres. Il semblerait, d'après cela, qu'aux temps anciens les passions sanguinaires ont dû se déchaîner avec une énergie formidable, et cependant rien d'ailleurs n'autorise à inculper sous ce rapport nos ancêtres ariens plus gravement que toute autre race d'hommes. En fait, cette exubérance dans le vocabulaire de l'Inde ne prouve rien pour l'époque de l'unité. La plupart de ces racines exprimant le carnage sont inusitées même en sanscrit, et celles qui se retrouvent aussi dans les langues occidentales sont restreintes à un nombre très-limité. Pour l'homicide, en particulier, il n'y a même qu'un seul groupe de termes dont les analogies s'étendent à l'ensemble des langues congénères, et c'est aussi le seul qui nous occupera.

Ce groupe se rattache à la racine sanscrite *mṛ*, *mar*, mori, qui forme des verbes ou des noms dans toutes les branches de la famille. Il serait inutile d'en faire ici l'énumération, et je me bornerai à ceux qui désignent le meurtre et le meurtrier. Ils dérivent naturellement des causatifs de *mar*, avec le sens de tuer, mais qui ne sont pas partout les mêmes. Ainsi :

Scr. *mâra*, *mâri*, *mâraṇa*, meurtre, *mâraka*, meurtrier, de *mâray*, tuer ; cf. *mṛṇ*, *maṛn*, id.

Zend *marĕkhtar*, meurtrier, de *mĕrĕć*, *mĕrĕñć*, tuer, forme augmentée de *mĕrĕ*, mori. Cf. vêdique *mṛć*, lædere.

Pers. *mîrândan*, *mîrânîdan*, tuer. Cf. *murdan*, mourir.

Ossète *mard*, meurtre, *marâge*, meurtrier ; *màrun*, *màlun*, tuer et mourir.

Gr. *μορτέω*, tuer (Hesych.), dénomin. de *μορτός* = *βροτός*, mortel. Cf. *μάρναμαι*, combattre, c'est-à-dire tuer.

Le latin n'a que l'intransitif *mori*, *mors*, *mortuus*, etc.

Irl. *marbhad*, meurtre, *marbhthoir*, meurtrier, de *marbhaim*, tuer. Cf. *marbh*, mortuus.

Cymr. *murn*, meurtre, *mwrddwr*, meurtrier ; *murniaw*, tuer, dénomin.; armor. *multr*, *muntr*, meurtre, *multrer*, *muntrer*, meurtrier, *muntra*, tuer, dénominatif. Cf. cymrique *marw*, *marwi*, mourir, *marw*, mortuus, armoricain *mervel* et *marô*.

Goth. *maurthr*, meurtre, *maurthjands*, meurtrier ; ags. *mordhor* et *myrdhra*, ancien allemand *mort* et *murdreo;* goth. *maurthjan*, etc., tuer, dénominatif. Le verbe intransitif manque.

Lithuanien *marinnimas*, meurtre, *marinti*, tuer, *mirti*, mourir, etc.

Anc. sl. *mrŭtviti*, tuer, dénom. de *mrŭtvŭ*, mortuus; *mrieti*, mori. Russe *moritĭ*, illyr. *moriti*, pol. *morzyć*, tuer, et respectivement *meréti*, *mrjeti*, *mrzeć*, mourir; pol. *mordy* (plur.), *morderstwo*, meurtre.

Cet ensemble d'analogies suffit, et au delà, pour prouver que le meurtre, inauguré depuis longtemps dans le monde par Caïn, se commettait, comme partout, chez les anciens Aryas. Nous pouvons donc nous dispenser d'examiner encore les autres racines de même sens, parmi lesquelles le scr. *naç*, *han* et *kshi* ont des affinités plus ou moins étendues avec les langues congénères.

§ 326. LE VOL.

On volait aussi dans l'ancienne société des Aryas (soit par violence, soit par ruse, comme le démontrent les rapprochements qui vont venir), et le fait que le vol existait comme délit

est une nouvelle preuve que le principe de la propriété était pleinement reconnu.

1) Le sanscrit nous offre deux groupes des noms du vol et du voleur qui se rattachent à deux racines, *stâ* et *tâ*, probablement et primitivement identiques.

De *stâ* (*stayati*), envelopper, couvrir, au part. *stâyant*, furtif, caché, dérivent *stâyu*, voleur, *stêyin*, id. et souris, *stêya*, vol, *stêna*, voleur, d'où *stênay*, voler, *stâinya*, vol. A cette racine se lient sans doute, comme formes augmentées, d'une part le grec *στερέω*, *-ρίσκω*, dérober, enlever, de l'autre le goth. *stilan* (*stal*, *stul*), scand. *stela*, anc. allem. *stelan*, voler, etc.[1] Stokes (*Rem.*[2], 20) y ramène aussi l'irland. *serbh*, vol, au plur. *serba* (O'Dav., *Gl.*, 117), pour *sterbh*, * *sterva*.

A la forme *tâ*, qui ne se trouve plus en sanscrit comme racine, mais à laquelle se rattachent évidemment *τητάω*, dérober, enlever, *τητάομαι*, être privé de, *τήτη*, manque, besoin, ainsi que l'anc. sl. *taiti*, occultare, appartiennent le scr. *tâyu*, voleur = *stâyu*, déjà dans le Rigvêda, et cette forme, peut-être la primitive, est plus largement représentée que la précédente dans les langues congénères. Ainsi:

Zend *tayu* et *tavi*, voleur, *tâya*, vol, *taya*, adj., caché, secret, que Justi (134) ramène à *tâ*, emmener, s'en aller pour dérober, se dérober, se cacher (?).

Anc. slave de *taiti*, *taiati* (*taiă*), *tatĭ*, fur, dérivent *tatĭba*, *tatĭstvo*, furtum, *taĭ*, adv., clam, *taĭba*, mysterium, *taĭmŭ*, secretus, *taĭnŭ*, absconditus (Miklos., *Lex.*).

Anc. irl. *táid*, fur, *táidán*, furunculus (Z.[2], 30, 273). Cf. *taitius*, vol, larcin, cachette, *taide*, cachette, secret, adultère

[1] Les formes *star* et *stal* seraient à *stâ* comme *sthar* est à *sthâ*, dans *savyashṭhar* (Cf. t. II, p. 255) et *sthal* (*sthalati*), Dhâtup., d'où *sthala*, lieu, place, sol. Cf., t. II, p. 24 et 350, les noms de l'étable et de la chaise.

(O'Don., *Gl.*). Ici aussi se rattache *táin*, pillage, butin (Cf. scr. *stâinya*, vol, et slave *taĭnŭ*, absconditus). D'autre part, l'irland. *tall*, *teol*, voleur, ainsi que *tlas*, *tlus*, bétail = butin, paraissent alliés au goth. *stilan*, etc., à moins que, d'après Stokes (*Rem.*[2], 21), ils ne se rattachent au latin *tollo*.

Il faut peut-être ajouter encore le gothique *thiubs*, voleur, *thiubja*, vol, scand. *thiôfr*, ags. *théof*, ancien allemand *diup*, *diob*, etc., de *tâyu* avec un suffixe additionnel, comme en slave *taĭba*, mysterium, et *tatĭba*, furtum.[1]

2) Le sanscrit *ribhvan*, voleur (Naigh., III, 24), vêdique également, se rattache probablement à la rac. *rabh*, desiderare, temere agere; cf. *ṛbhvan*, *ṛbhva*, agressif, audacieux, déterminé, *â-rabh*, saisir, *ârambhaṇa*, l'action de saisir, et ce par quoi l'on saisit, poignée, manche, etc. De là le sens de ravir, voler, dans le persan *rubûdan*, *rubâyîdan*, d'où *rubâyandah*, brigand, voleur (Cf. *rûbah*, renard, etc., t. I, p. 547).

Ceci nous conduit tout droit au goth. *raubôn*, *biraubôn*, rapere, spoliare, ags. *reafian*, id., *reaf*, spolium, *reafere*, angl. *rover*, latro, reptor, scand. *raufari*, *reyfari*, latro; ancien all. *raupôn*, *raup*, *raupari*, etc., etc., et au lithuanien *rùbiti*, piller, *rubà*, pillage, *rùbina*, brigand, etc. La voyelle varie et revient à l'*a* primitif, dans le polonais *rabus*, brigand, pillard, *rabować*, piller, *rabowanie*, *rabunek*, pillage, brigandage. Cf. aussi le cymr. *rhaib*, raptio, *rheibiaw*, rapere (unguibus), et ravir, dans le sens de fasciner. L'irl. *réubaim*, rapio, *réubóir*, *réuba-*

[1] Cf. avec *tâyu* le scr. *â-tayin*, Falco checla, en tant qu'oiseau de proie (?). Le scr. *âtatayin*, voleur, brigand, malfaiteur, que j'avais comparé, n'a en fait aucun rapport, et dérive, suivant le D. P., de *âtata*, tendu, rac. *tan*, pour désigner celui qui est armé d'un arc bandé pour commettre quelque acte de rapine ou de violence.

nóir, brigand, paraît emprunté à l'anglais *rob*, *robber*, à cause du *b* non aspiré.

3) La racine *mush*, furari, exprime en sanscrit l'action de voler furtivement, le larcin; de là *mushka*, *mûshaka*, *môshaka*, *môshtṛ*, *âmôshin*, *parimôshin*, voleur, et, comme on l'a vu (t. I, p. 513), le nom de la souris, *mûsha*, etc., conservé par plusieurs langues ariennes, qui d'ailleurs en ont perdu la racine. L'ancien slave seul en a conservé peut-être une seconde trace dans *mŭshelŭ*, lucrum turpe, gain illicite, usure, d'où le sobriquet injurieux de *mauschel* donné aux Juifs en Allemagne.

4) Du scr. *bhar*, porter, dans le sens d'emporter, enlever, ravir, dérivent *bhara*, enlèvement, rapine, et *bharisha*, adj., avide de butin (D. P., V, 210, 214). A la même racine, en grec **φέρω**, en latin *fero*, se lient **φώρ**, voleur, **φωρά**, vol = *bhara* et *fūr*, id., etc.

Le grec **κλέπω**, **κλέπτω**, voler, dérober secrètement, tromper, d'où **κλέπος**, **κλέμμα**, **κλοπὴ**, vol, fraude, ruse, **κλέπτης**, **κλοπεύς**, **κλὼψ**, voleur, filou, etc., latin *clepo*, trouve son corrélatif parfait dans le goth. *hlifan*, voler, *hliftus*, voleur; cf. anglais *to lift*, pour to rob, to plunder. L'irl. *clipe*, ruse, fraude, erse *cluip*, infin. *cluipidh*, decipere, fallere, *cluipeir*, fraudator, *cluipireachd*, fraus, etc., appartient sans doute au même groupe, mais le *p* non aspiré reste inexpliqué, et peut faire douter de la celticité de ces termes.

La racine commune est fort incertaine. Kuhn et M. Müller (Z. S., II, 471, IV, 369) rapportent **κλέπτω** à la racine sanscrite *grabh*, capere, ce qui semble peu admissible pour le goth. *hlifan*. J'aimerais mieux recourir à la racine *klṛp*, *kalp*, parare, facere, *parikalp*, imaginari, d'où a pu se tirer assez

naturellement l'acception de ruser, de tromper et de voler par ruse. [1]

§ 327. LA FRAUDE.

Soit que la fraude ait pour but le vol habilement déguisé, ou tout autre objet, ses moyens d'exécution varient à l'infini, et les termes qui la désignent offrent par cela même une grande diversité. Aussi les coïncidences sont-elles ici beaucoup plus multipliées, mais presque toutes plus isolées, que pour le meurtre et le vol. Je mets en regard celles qui paraissent les plus sûres, à commencer par la suivante qui s'étend à plusieurs langues ariennes.

1) Scr. *magh*, *mangh*, decipere, fallere (Dhâtup.), sans dérivés connus jusqu'à présent.

Pers. *mang*, fraude, déception ; jeu de dés, joueur, voleur, *mangul*, id. — Arménien *mang*, fraude ; ossète *mange*, *maeng*, id.

Gr. *μηχανή*, machina, proprement ruse, art, puis instrument, machine en général ; aussi *μῆχος*, *μῆκαρ*, en style poétique.

Lat. *mango*, dans un sens défavorable, marchand qui sait vanter et faire briller sa marchandise pour tenter l'acheteur ; en bas-latin = deceptor, prædo, famulus (Ducange).

Irl. *mang*, *meang*, fraude, tromperie, ruse, *mangach*, *mangamhuil*, trompeur, *mangaire*, petit marchand.

Anglo-sax. *mangian*, negotiari, scand. *mânga*, id., *mâng*,

[1] Fick (353) rattache ce groupe de mots à une racine européenne *klap*, voler, cacher, en comparant le lat. *clepere*, l'anc. pruss. *aukliptas*, caché, et l'anc. sl. *po-klopŭ*, operculum. Cf. *po-klepati*, claudere, et *klepitsa*, tendicula.

mercatura, ags. *mangere*, angl. *monger*, scand. *mangâri*, anc. all. *mangari*, mercator, caupo.

Lith. *manga*, fille publique.

Les transitions de sens se comprennent partout aisément, et ce groupe étendu est un exemple de la manière dont certaines racines, inusitées et restées stériles en sanscrit, se confirment par la comparaison des langues congénères. La rac. *mangh*, connue seulement jusqu'à présent par les grammairiens, ne peut pas avoir été inventée par eux en vue de l'étymologie, puisqu'elle n'a pas de dérivés. Cet exemple et d'autres du même genre devraient empêcher de les accuser trop légèrement de s'être livrés à une fabrication de racines fictives.[1]

A côté de *magh*, *mangh*, on trouve dans le Dhâtup. une rac. *mać*, *muć*, *manć*, *munć*, decipere, fallere, pravum, scelestum esse, etc., également sans dérivés, et qui n'en est peut-être qu'une variante. Ce qui est à remarquer, c'est que le même changement pour la consonne finale se reproduit dans le persan *mâkû*, fraude, l'ionien *μῆκος* = *μῆχος*, ruse, etc., et le lithuan. *makloti*, tromper surtout en vendant, *maklórus*,

[1] Voir, à cet égard, les observations de Weber (*Beitr.*, 4, 272). Plusieurs autres racines sont dans le même cas que *mangh*. Ainsi *dagh*, *dangh*, tegere (Dhâtup.), sans dérivés; en lithuan. *dengti*, couvrir, d'où *denga*, couverture, *dangtis*, toit, *dangùs*, ciel, etc. Cf. pour le persan et l'irlandais t. II, p. 387. *Ambh*, sonare (Dhâtup.), gr. *ὀμφη*, voix, *ὀμφάω*, lithuanien *ambiti*, aboyer. *Stigh*, ascendere (Dhâtup.), goth. *steigan*, anc. allemand *stigan*, etc., grec *στείχω*, etc. Un exemple contraire d'une racine encore inconstatée en sanscrit pour plusieurs dérivés est celui de *pard*, pedere (D. P., IV, 574). Si nous n'avions pas le gr. *πέρδω*, l'ancien all. *firzan*, le lithuan. *persti (perdżu)*, le néo-sl. *prdêti*, etc., on n'aurait pas manqué de regarder *pard* comme une racine fictive, en vue d'expliquer *parda*, *pardana* et *pardin*.

fripon, etc., d'où probablement l'allemand *mäkler*, faiseur d'affaires, courtier, qui manque aux anciens dialectes germaniques. [1]

2) Scr. *ćhala*, fraude, ruse, *ćhalin*, fripon, *ćhalay*, tromper, etc.; peut-être comme le pense Kuhn (Z. S., III, 323, IV, 35), avec *ćh* pour *skh* primitif, ce qu'appuie *skhalita*, stratagème, ruse de guerre, de *skhal*, déjà mentionné plus haut (Cf. p. 148).

Une seconde confirmation est l'analogie du scand. *sköllr*, fraus, perfidia, *sköll*, derisio, *skolli*, irrisor et vulpes. Il est reconnu d'ailleurs que le *ćh* initial sanscrit est ordinairement représenté par *sk* dans les langues congénères.

3) Scr. *dalbha*, fraude, tromperie, probablement de *dṛbh*, *darbh*, nectere, serere.

Irl. *dalbh*, ruse, mensonge, *dolbhad*, fiction, *dealbh*, image, figure. Anc. irl. *delb*, effigies, *dolbud*, figmentum, *doilbthu*, figura, *doilbthid*, figulus (Zeuss, 12, 16, 985). Cf. cymr. *delw*, ressemblance, image, *delwi*, figurer, forme.

Lith. *dilba*, *dilbónas*, homme qui se cache pour épier, signification secondaire.

4) Scr. *yôga*, ruse, fraude, expédient, magie, etc., *yôgya*, adroit, habile, *yôgavikraya*, marché frauduleux. La racine est *yuǵ*, jungere, puis parare et animum intendere.

Irl. *iogán*, tromperie, *iogánach*, trompeur. Le *g* non aspiré indique la perte de la nasale qui se montre dans *jungo;* cf. scr. *yunákti*, jungit.

[1] L'acception de *pinsere* qui appartient aussi à la racine sanscrite, et qui est peut-être la primitive, se confirme remarquablement par l'ancien sl. *mãka*, pol. *mãka*, russe *muká*, etc., farine, ainsi que l'anc. sl. *mãka*, tourment, torture, de *mãćiti*, torquere, etc., comme en latin *flagro pinsere* pour fustiger.

5) Pers. *dûlah*, *dûlî*, fraude.

Gr. δόλος, ruse. Cf. δελεάζω (δέλω), tromper, δηλέομαι, nuire par violence ou fraude, etc., δηλαίνω, id.

Lat. *dolus*, id. Cf. *deleo*, *doleo*, *dolor*, etc.

Irl. *dol*, *dúl*, piége; cf. *dolaidh*, dommage, *dól*, douleur, etc.

Scand. *tâl*, dolus, *taela*, decipere, *taelîng*, deceptio. Cf. ags. *tale*, calumnia, *taelan*, illudere ; anc. all. *zâla*, pernicies, *zâlig*, perniciosus, *zalôn*, diripere, etc.

La notion primitive est celle de nuire en général, dérivée elle-même de celle de rompre, briser, dans le sanscr. *dṛ*, *dar*, *dal*, findere et findi, etc.[1]

6) Pers. *lâvah*, fraude.

Scand. *lae*, id. Cf. goth. *lêvjan*, ags. *laewan*, anc. allemand *lawjan*, prodere, tradere, et la rac. scr. *lû*, scindere, d'où *lava*, destruction, etc.

ARTICLE III. LA PROCÉDURE JURIDIQUE.

§ 328. L'ACCUSATION.

Dans un pays où le règne de la justice n'a pas encore remplacé celui de la force, tout délit s'expie par la vengeance. Nulle règle n'intervient, soit pour assurer l'expiation, soit pour la proportionner au délit, et les droits de l'offensé, aussi bien que ceux du coupable, restent sans protection aucune. Les anciens Aryas, à l'époque de l'unité, s'étaient élevés au-

[1] Un rapport analogue paraît exister entre le latin *fraus* et le grec θραύω, briser, broyer (Curtius, Z. S., II, 399). Cf. rac. scr. *dhru*, occidere, et probablement fallere, d'après *dhru*, dans le véd. *asmṛtadhru*, qui ne trompe pas l'espoir, et *dhruti*, séduction (D. P.).

dessus de cet état de barbarie. Ils avaient des lois et, par conséquent, des pouvoirs préposés à leur observation et chargés de rendre la justice. On peut même reconnaître encore chez eux les traces d'une organisation judiciaire plus ou moins développée.

Dans un état de choses régulier, ce n'est pas la vengeance individuelle qui succède au délit, mais bien la plainte ou l'accusation, pour invoquer le châtiment sur la tête du coupable. Quelques termes légaux, conservés par plusieurs langues ariennes, prouvent que telle était la marche suivie.

1) Du scr. *vad*, dicere, loqui, vociferari, dérivent *vâda*, accusation, plainte, *vâdin*, accusateur, plaignant, et, avec divers préfixes, *parivâda*, *parivâdin*, id., *vivâda*, litigation, procès, *vivâdin*, plaideur, *avavâda*, *apavâda*, *upavâda*, imputation, blâme, etc.

La même racine reçoit des acceptions tout analogues dans l'anc. sl. *vaditi*, reprehendere, russe *vadítĭ*, accuser, calomnier, illyr. *osvaditi*, accuser, etc. En lith. *wadinti*, appeler, prend avec *pa* l'acception de citer à comparaître, *pawadinti tēson*, citer en justice.

Ici se rattache également l'anc. all. *wâzan*, *farwâzan*, anathemizare, recusare, *farwazani*, anathema ; en ancien saxon *forwâtan* et *farwatanessi*.

2) La rac. scr. *diç*, ostendere, indicare, narrare, dicere, mentionnée déjà (Cf. p. 139), s'emploie plus spécialement dans la langue juridique avec le sens d'accuser avec preuves par témoins, et *dêçya* désigne le fait ou l'accusation qu'il s'agit de prouver (Wilson)[1].

[1] *Dêçya* signifie aussi témoin ; mais, dans ce sens, il dérive de *dêça*, lieu, endroit, et s'applique à la personne qui était présente sur le lieu du délit. Cf. Manu, VIII, 52 et 53.

A *diç* répond le gr. δείκνυμι, et de là vient ἐνδείκνυμι, accuser et prouver, ἐνδεῖξις, accusation et preuve, ἐνδείκτης, accusateur, etc. Tel est aussi le sens juridique du latin *indico*, dénoncer, révéler, *index*, dénonciateur, accusateur, *indicium*, accusation, etc.

La même modification de sens se reproduit dans les langues germaniques, où la rac. *tih*, *zih* = *diç*, en goth. *teihan*, ostendere, devient en anglo-saxon *tihan*, *teon*, accusare, d'où *tyht*, *tihtle*, accusatio, et *tihtan*, inculpare L'ancien allemand offre comme termes correspondants *zîhan*, criminari, *inziht*, accusatio, *inzihton*, accusare, etc.

3) Un autre nom sanscrit de l'accusation, *abhiças* ou *abhiçañsana*, dérive de *ças*, *çañs*, indicare, narrare, avec *abhi*, increpare, objurgare.

L'irlandais-erse *casaid*, accusation, plainte, procès, *casaidim*, accuser, *casaidich* (erse), accusateur, se rattache à *çañs*, avec suppression de la nasale. O'Reilly donne aussi *acais* (*achais ?*), malédiction, qui rappelle singulièrement le scr. vêd. *açasti*, id., de *a* privatif et *çasti*, louange, de *ças*, laudare; cf. *aças*, adj., qui maudit. Toutefois l'*a* irlandais peut être ici pour *ath* négatif, et *cais* répondre seul à *çasti*, comme *cis* dans le synonyme erse *ainchis*, malédiction, avec *an*, *ain*, négatifs.

§ 329. LE JUGE.

Le plaignant portait l'accusation devant le juge ou le tribunal pour obtenir justice. Nous avons vu, en parlant du clan (Cf. p. 78), que le *sabhâ* ou assemblée des familles représentées par leurs principaux membres, fonctionnait probable-

ment comme pouvoir judiciaire aux temps primitifs, sous la présidence d'un *sabhâpati*. Dans la suite, sans doute, et avec le développement plus étendu de la tribu, il s'établit des tribunaux constitués sur une base plus large. Toutefois, aucun des anciens noms qui les désignaient ne paraît s'être conservé, et et ce n'est que pour le juge que l'on peut retrouver peut-être quelques traces des dénominations primitives.

1) Le scr. *sthêya*, juge, arbitre, dérive de *sthâ*, stare, et désigne proprement celui qu'il faut établir d'une manière fixe, ce qui implique déjà le principe de l'inamovibilité pour les fonctions judiciaires. La même idée est exprimée par le composé *dharmastha*, juge (Manu, VIII, 57), celui qui se tient sur la loi, qui préside à la justice.

A la même racine *sthâ* appartient sûrement le goth. *staua*, juge et jugement, ainsi que *stôjan*, juger, au prétér. *stauida*, *gastôjan*, condamner. Kuhn, il est vrai, ramène ces termes à la rac. *stabh*, fulcire (Z. S., II, 458), ce qui donnerait un sens analogue; mais la forme particulière de *staua* s'explique fort bien par la comparaison de l'anc. slave *staviti*, statuere, *u-stavŭ*, statutum, etc., qui se rattachent à *sthâ*, et non à *stabh*. En sanscrit même, on trouve quelques dérivés tout semblables, par exemple *sthavi*, tisserand, c'est-à-dire celui qui se tient debout, suivant l'ancien mode de tissage, *sthavira*, fixe, ferme, etc.

L'anc. all. *stauuan*, *stuôn*, incusare, increpare, inhibere, offre un sens un peu différent, mais l'acception spéciale de jugement se retrouve encore dans *stuatago*, dies judicii, ainsi que dans l'anglo-écossais *stewyn*, judicium (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, II, 314).

2) Les autres noms du juge appartiennent tous, ce semble,

aux langues particulières, mais il en est quelques-uns qui pourraient remonter à l'époque primitive.

Cela est probable, par exemple, pour l'anc. sl. *sădii*, *sădiia*, *săditelĭ*, juge, russe *sudĭia*, pol. *sĕdzia*, illyr. *suditegl* et *suudaz*, etc., lith. *súdzia*, *súdze*, etc. Ces termes dérivent de *săditi*, russe *súditĭ*, pol. *sădzić*, etc., judicare, d'où aussi respectivement *sădŭ* ou *sădiva*, *súdŭ*, *săd*, lith. *súdas*, jugement; mais c'est le sanscrit qui paraît nous révéler le sens primitif du verbe lui-même. Nous y trouvons, en effet, la racine *çudh*, *çundh*, purificare, d'où proviennent plusieurs termes juridiques, tels que *çuddhi*, acquittement légal, c'est-à-dire purification, *çuddha*, acquitté, *çôdhya*, personne accusée et qui doit se justifier, *çôdhaka*, celui qui acquitte ou justifie. Le *ç* sanscrit est souvent représenté par *s* dans les langues slaves, de sorte que *săditi* semble avoir signifié, comme *çundh*, purifier légalement d'une accusation, ou peut-être purifier par l'expiation du délit.

Tel paraît être, également, le vrai sens de l'anc. allemand *sônari*, judex, *sôna*, *suona*, judicium, mais scand. *sôn*, expiatio, arbitrium = goth. *saun*, λύτρον, redemptio, proprement purification, si l'on compare avec Pott (*Et. F.*, I, 216) la rac. scr. *su*, dans l'acception de ablui (*abhi* + *su*), d'où *savana* et *abhishava*, ablution purificatoire.

Quelques noms celtiques du juge paraissent avoir désigné dans l'origine le maître ou le chef, et dater du temps où le chef de la tribu remplissait les fonctions judiciaires. J'ai parlé déjà de l'irl. *baran*, *barn* et *breith*, cymr. *barnwr*, etc., comme répondant au sanscrit *bharaṇyu*, *bharaṇḍa*, *bharatha*, maître, roi (Cf. p. 92). L'irl. *aire*, juge, *aireach*, chef, s'accordent de même avec le scr. *arya*, maître, *âryaka*, homme vénérable, et

le cymr. *ynud*, juge, *ynedd*, force, pouvoir, rappellent certainement le scr. *ina*, maître, roi, et, comme adj. vêdique, fort, vigoureux.

§ 330. LES TÉMOINS.

Toute accusation doit être accompagnée de preuves et confirmée par des témoins. Cela est tellement dans l'ordre des choses, que l'on ne saurait douter de l'existence du témoignage juridique chez les anciens Aryas. Cependant les noms spéciaux du témoin diffèrent en sanscrit et dans les langues européennes, ou n'offrent que des analogies d'une nature trop peu précise. Ainsi au sanscrit *ǵnâtar*, témoin, et garant, répond bien le grec γνωστὴρ, garant, ainsi que le latin *co-gnitor*, défenseur, avocat, mandataire; mais partout ces termes signifient celui qui connaît, et dérivent respectivement de *ǵnâ*, γνώμι, *co-gno-sco*, de sorte qu'ils n'impliquent pas nécessairement une origine commune. Un fait du même genre se reproduit pour un groupe européen qui se rattache à la rac. *vid*, scire, restée vivante dans la plupart des langues. Ainsi :

Gr. ἵστωρ, témoin, de ἴδω, εἴδω, rac. Ϝιδ, par conséquent pour Ϝίδτωρ. Cf. scr. *vêttar*, pour *vêdtar*, connaisseur, sage.

Irl. *fiadh*, témoin, *fiadha*, *fiadhnuise*, témoignage; anc. irl. *fiadnisse* (Zeuss, 22). — Cf. *fiadhaim*, dire, raconter, faire savoir = scr. *vêday*, narrare, causat. de *vid*.

Goth. *veitvôds*, témoin, *veitvôdi*, témoignage, *veitvôdian*, témoigner, d'après Grimm (*D. R. A.*, 857), de *veitv* + *ôds*, suffixe; anglo-sax. *ge-wita*, *ge-witnes*, scand. *vitni*, anc. allem. *gi-wizo*, témoin, etc., de *vitan*, *wizan*, scire.

Anc. slave *sŭ-vĕdĕtelĭ*, *sŭ-vĕstelĭ*, testis, russe *svidietelĭ*, id., *telĭ*, suffixe = scr. *tṛ*, *tar*, illyrien *svjedok*, pol. *swiadek*, témoin ; cf. anc. slave *vĕdokŭ*, gnarus, et *vĕdĕti*, scire, *vidĕti*, videre, etc.

Bien que les formations diffèrent, et que la racine subsiste partout, l'accord général des dérivés, quant au sens spécial, peut faire présumer, tout au moins, l'existence d'un ancien nom du témoin se rattachant à la rac. *vid*.

§ 331. LE SERMENT.

L'usage du serment juridique, pour assurer la véracité des témoins, est sans doute aussi ancien que celui du serment en général, et il n'avait pas de noms particuliers. L'acte du serment a eu partout dans l'origine un caractère religieux. Il consistait en une invocation solennelle adressée à quelque divinité ou pouvoir supérieur, suivie d'une imprécation contre soi-même en cas de parjure. C'est là le serment proprement dit, qui lie celui qui le prononce; mais il prend aussi parfois le caractère d'une simple imprécation lancée sur la tête d'un autre, et, dans l'un et l'autre cas, les noms se confondent souvent, ce qu'il ne faut pas oublier dans les comparaisons à établir. Si les termes ici offrent beaucoup de variété, c'est que les idées qui s'associaient au serment, et les formalités qui l'accompagnaient ont changé avec les croyances et les coutumes chez les divers peuples ariens; mais on peut s'assurer encore qu'il a dû être en usage à l'époque de l'unité.

1) La rac. scr. *saǵ*, *sanǵ*, adhærere et figere (? *sic* Westerg.), prend, avec *abhi*, l'acception de maledicere; de là *abhishanga*,

serment, imprécation, possession démoniaque, proprement liaison complète, embrassement.

Il faut y rapporter sans doute le nom de l'*Hercules Sangus* ou *Sancus*, appelé aussi *deus Fidius*, et qui présidait aux serments et aux contrats, chez les Sabins, les Ombriens et les Romains (Cf. Preller, *Röm. Myth.*, p. 633). Un autre terme latin, de même origine probablement, est celui de *sagmen*, *sagmina*, par lequel on désignait les herbes arrachées avec une motte de terre, que portaient les *Fetiales* quand ils allaient conclure un pacte avec l'ennemi, et qui rendaient leur personne inviolable. C'étaient là comme des symboles du serment, et c'est ce que leur nom même signifiait peut-être.[1]

Les langues lith.-slaves ont conservé d'une manière plus directe cet ancien nom du serment. En lithuanien, on retrouve la rac. *saǵ* dans *segti*, attacher, fixer, et *sėgti*, qui n'en diffère que par l'accent, signifie jurer; de là *sėgimas* et *pri-sėga*, serment. Dans le slave, cette racine se présente sous ses deux formes, savoir *sêg*, dans l'anc. sl. *sêgnâti*, attingere, *pri-sêga*, serment (Cf. scr. *prasanga*, liaison, connexion), russe *prisiaga*, pol. *przysiêga*, illyr. *prisega*, boh. *prjsaha*, id.; et *sag*, dans *po-sagati*, nubere, c'est-à-dire se lier, s'engager, *posagŭ*, compages, nuptiæ, russe *posiagŭ*, dot, pol. *posag*, d'où le lithuan. *pásagas*, *pasogas*, id.

Enfin, je crois qu'il faut rattacher ici le cymr. *sangu*, *arsangu*, presser, fouler, fixer en foulant, d'où dérive *arsang*, incantation, imprécation magique, sens rapproché de celui de *abhishanga*.

2) La rac. scr. *çap* a la double acception de jurare et de ma-

[1] Cf. scr. *sagma*, accord pour un marché, convention, peut-être de *sam-gam*, d'après le D. P., t. VII, 514 ; si ce n'est de *saṅǵ*.

ledicere, imprecari. De là *çapa*, *çapana*, *çapatha*, *abhiçâpa*, serment, imprécation.

Comme *çap* est provenu sans doute de *kap*, on peut comparer le cymr. *cabl*, malédiction, blasphème, juron, d'où *cablu*, maudire, jurer; analogie d'ailleurs isolée dans les langues européennes.

Il s'en présente une autre, sûrement plus apparente que réelle, dans l'hébreu *shaba*, juravit, d'où *nishba*, serment, etc., et dont le sens primitif serait d'après Ewald (*Alt. d. Volks Isr.*, p. 18), s'engager par *sept* choses (Cf. *Genèse*, XXI, 21). Il est certainement singulier que l'hébreu *sheba*, septem, se rapproche également du scr. *saptan*. Toutefois le *ç* = *k* de la racine *çap* ne permet guère de penser à un rapport réel entre ces deux derniers termes.

3) Le sanscrit *yama*, *niyama*, de *yam*, coercere, *ni-yam*, ligare, désigne une obligation religieuse, un engagement, un contrat, ainsi que *yati*, *niyati*, de la même racine avec suppression de l'*m*.

Benfey compare le gr. ὄμνυμι, ὀμόω, jurer (*Gr. Wl.*, II, 203), le *y* initial disparaissant quelquefois en grec dans les corrélatifs du sanscrit. Pott admet la possibilité de ce rapprochement, en rappelant la locution *obstringere jurejurando*, lier par serment, et le sens étymologique de ὅρκος, dérivé de κωέρ. Toutefois, l'acception plus précise du scr. *samaya*, serment, et contrat, convention, observance religieuse, de *sam* + *i*, ire, lui fait conjecturer dans ὀμόω un composé avec *sam*, ὁμ, d'où l'*i* aurait disparu (*Et. F.*, 2e éd., I, 243); mais cela n'exqlique pas ὄμνυμι. Je crois, quant à moi, que l'on pourrait, sans invraisemblance, recourir directement à la rac. scr. *am*, adire, colere, laquelle prend avec *sam* l'acception de s'adresser

avec instance, s'assurer de quelqu'un, s'allier, convenir d'une chose (D. P., v. cit.). L'expression ὄμνυμι θεόν ou ὅρκον, qui s'expliquerait difficilement dans les premières suppositions, puisqu'on ne contraint, on ne lie, ni le dieu, ni le serment, signifierait alors proprement j'aborde, j'invoque le dieu, ou le serment, le *Horcus* personnifié.

C'est peut-être avec plus de raison que Benfey rapporte à *yati*, *niyati*, synonyme de *yama*, le goth. *aiths*, serment, ags. *âdh*, angl. *oath*, scand. *eidr*, anc. all. *eid*, etc.[1] Leo Meyer, qui approuve ce rapprochement, l'appuie en observant que *ya* devient *ai* dans la particule goth. *aiththau*, ou, qui se rattache au scr. *yathâ* (Z. S., IV, 405).

A l'anc. slave *rota*, jusjurandum, *rotiti sẽ*, anathematizare, *rotitelĭ*, qui adjurat, illyr. *rota*, pol. *rota przysiẽgi*, formule du serment, etc., correspond l'irlandais *rath*, gage sacré, garantie donnée pour un engagement solennel, erse *ràthan*, *ràthanas*, vadimonium. L'ossète *art*, serment, n'est peut-être qu'une métathèse du même mot. Cf. aussi armén. *ertumn*, *ertmni*, serment.

On pourrait comparer le zend *ratu*, loi, ce qui conduirait au scr. *ṛtu*, *ṛta*, ordre, coutume sacrée, loi divine; cf. latin *ritus;* mais, comme l'irl. *rath* signifie aussi le salaire qui se donne, on pourrait également penser à la rac. scr. *râ*, dare, d'où le vêd. *râti*, offrande, et surtout *râta*, donné, consacré. Kuhn (Z. S., VIII, 64) a traité avec détail de ce dernier terme vêdique, en rapprochant très-ingénieusement la locution *râtam astu*, soit donné, soit consacré, du lat. *ratum esto*. Le sens primitif de ces noms du serment serait ainsi celui de garantie donnée, ou de consécration.

[1] Cf. anc. irl. *oeth*, id. (Corm., *Gl.*, p. 33).

§ 332. LES PUNITIONS.

Du moment qu'il existait chez les anciens Aryas une justice régulière, il devait y avoir aussi un système de peines graduées suivant les délits. Il va sans dire que l'on ne peut pas s'attendre à retrouver ce système dans ses détails, mais les noms du châtiment en général, et ici et là ceux de quelques punitions spéciales, offrent encore des analogies dignes de remarque.

1) Scr. *ći* (*ćayatê*), punir, venger, dans les Vêdas; de là *ćêtar*, vengeur, *ćêtya*, *apa-ćiti*, punition, et *ćit* ou *ćaya*, à la fin des composés tels que *ṛṇaćit*, *ṛṇaćaya*, qui punit la faute, etc. — Cette racine, à la 5e classe (*ćinôti*, *ćinutê*), signifie colligere, ce qui paraît être son sens primitif, puis, à la 3e classe, *ćikêti*, animadvertere, noscere, quærere, c'est-à-dire colligere mente; cf. *ći* (*ćayati*), id., et colere, venerari. L'acception de venger et de punir dérive de celle de quærere, insequi. Le Dhâtup. offre aussi une forme *ki*, noscere, et les rac. *kit* et *ćit*, animadvertere, cogitare, confondent plus d'une fois leurs dérivés avec ceux de *ći*.

Zend *ćitha*, *ćithi*, punition, très-fréquent dans l'Avesta, de *ći*, expier (Justi, 110); *kaênâ*, id., également de *ći* = *ki*; huzv. *kîn*, parsi *kîna*, pers. *kîn*, *kinah*, armén. *khên* (Justi, 76). Cf. irl. *cáin*, amende.[1]

Gr. τίω, τίνω, pœnam luere, au moyen τίομαι, τίνυμι (Cf. *ćinômi*), punir, venger, mais aussi honorer, comme en scr. *ći*, colere; de là τιμή, estimation, valeur, rétribution, soit

[1] Bugge (Z. S., 19, 406) rattache ici ποινή, *pœna*, avec le changement ordinaire de *k* en *p*; mais cf. plus loin le n° 7.

récompense, soit punition, τίσις, id., etc. Le τ répon
gulièrement au ć sanscrit, comme dans τέσσαρες,
= ćatvâras, quatuor, ou dans τε particule = ća, etc
qui le premier, je crois, a établi ce rapprochement (Gr
234), s'appuie sur la forme redoublée τιτίω (Hesych
rattacher τίταξ, roi, τιτήνη, reine, en tant que dist
de la justice. Cf. Kuhn (Z. S., II, 389) pour d'aut
loppements confirmatifs.

A côté du lat. *queo*, que Kuhn compare aussi malg
férence de signification, on pourrait, et mieux encore
cher de *ći*, noscere, le verbe *scio*. Le dérivé *scisco*, s
et décréter, d'où *scitus*, *scitum*, décret, touche de
acceptions de *quærere* et de *punire*.

En irlandais, nous trouvons comme corrélatif de
noscere, le verbe *cím*, *cíghim*, voir, à l'impératif *cí*,
substantif *cia*, rétribution, récompense, peut, com
τίσις, avoir signifié aussi punition. Un des noms de l
cáin, se lie peut-être à *ći*, *ćayatê*. Cf. supr. le zen
punition.

L'anc. slave *ćiniti*, ordinare, *ćinŭ*, ordo, *ćinovĭni*
ceps, etc., se rattache sûrement à la même racine.
ćitati, colere, τιμᾶν, paraît être un dénominatif ou a
à la rac. *ćit*.

2) Scr. *badh*, *bandh*, punire, morte mulctare, pr
ligare, capere et offendere. De là *badha*, exécution
mort, *badhya*, condamné à mort, *badhaka*, exécute
mais aussi *bandha*, lien, fers, *bandhana*, *bandhaka*, e
nement, *bandhya*, prisonnier, *bandhâlaya*, prison, etc

Pers. *band*, captivité, chaîne, lien, *bandah*, encha
dagî, servitude; *bandîdan*, lier. — Armén. *band*, pri
dél, emprisonner.

Irland. *bann*, lien, chaîne, interdit, loi, proclamation; *binn*, *inne*, sentence, condamnation, punition.

Goth. *bandi*, lien, *bandja*, prisonnier, de *bindan (band*, *und)*, lier. Ancien allemand *ban* (plur. *banna*), scand. *bann*, ondamnation, interdit, anathème. Cf. bas-latin *bandum*, *ban-um*, *forbannitus* = proscriptus, et allem. mod. *bannen*, *ver-annen*, etc.

Le lith. *baudēti* ou *bausti*, punir, *baudimas*, châtiment, etc., emble provenir d'une forme néo-sl. *bud*, qui serait *bãd* dans ancien dialecte, où elle ne se trouve plus.

L'acception primitive est partout celle de lier, et de punir ar la privation de la liberté. Si le sanscrit signifie aussi punir e mort, c'est sans doute parce qu'on liait le coupable pour exécution.[1]

3) Scr. *kâra*, *kâraṇa*, mise à mort, exécution, *kâraṇâ*, *kâ-ikâ*, supplice; *kârâ*, peine, tourment et prison. Cf. *kârâgara*, *ârâvêçman*, maison de peine, prison, *kârâpâla*, geôlier, etc. a rac. est *kṝ*, *kar*, lædere, occidere. Le synonyme *ćâra*, *ćâraka*, en et prison, ne s'explique pas trop par la rac. *ćar*, ambulare, n'est peut-être qu'une dérivation de *kar*. Cf. pers. *ćaras*, rison, peine, torture.

Ici se rattache probablement, comme forme redoublée, le gr. *ίρκαρον*, lat. *carcer*, prison, terme qui a passé au goth. *kar-ara*, ags. *carcern*, anc. all. *charchara*, etc., ainsi qu'à l'irland. *rcar* et au cymr. *carcher*.

On serait presque tenté d'interpréter le lat. *carnifex*, consi-

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 284) doute de ce rapport entre les deux signi-ations. Suivant lui, *badh*, *vadh*, ferire, occidere, et *bandh*, ligare, rattachent à l'idée commune de presser, vexer, qui est aussi lle de *bâdh*.



déré comme l'exécuteur de la peine de mort, *kâraṇa;* car l'étymologie de *carnem facere* n'offre en fait aucun sens.

Irl. *coirim*, tourmenter (?); cymr. *cur*, peine, tourment, *curiaw*, tourmenter; *cerydd*, châtiment, *ceryddu*, châtier; armor. *karéein*, condamner, blâmer.

Anglo-sax. *hearm*, damnum, injuria, scand. *harmr*, anc. all. *harm*, etc., rac. *har* = scr. *kar;* ags. *hearmsceare*, anc. allem. *harmscara*, punitio, supplicium, littéral. damni portio.

Anc. sl. *karati*, rixari, russe *karatĭ*, punir, *kara*, *karanie*, punition, pol. *karzać* et *kara*, id. — Anc. sl. *koriti*, contumeliose tractare, *korŭ*, contumelia, russe *korítĭ*, reprocher, pol. *korzyć*, humilier, etc.

Lith. *koróti*, punir, *kora*, *korone*, punition.

Cf. de plus pour *kar*, occidere, § 238, 3.

A ces analogies diverses plus ou moins sûres, il faut ajouter peut-être, avec *l* pour *r*, le grec *κολάζω*, châtier, *κόλασις*, châtiment, proprement couper, tailler; cf. anc. sl. *kolati*, mactare, etc. Probablement aussi le lith. *káline*, prison, *kálinys*, prisonnier, *kalēti*, être en prison, etc.

4) Scr. *çâsti*, *çishti*, punition, correction, et ordre, règle, etc., *çâsya*, digne de châtiment, *anuçâsin*, qui châtie, etc., de la racine *çâs*, regere, jubere, docere et punire. Cf. *çâstar*, punisseur et gouverneur, *çâstra*, loi, code, etc. L'*â* s'affaiblit en *i* au partic. *çishṭa*, au gérond. *çishṭvâ*, à l'aoriste *açishat*, etc.

Armén. *sast*, châtiment.

Lat. *castus*, pur, chaste, c'est-à-dire châtié, corrigé, *castigo*, *castigatio*, formé comme *navigo*, etc. Cf. scr. *ud-çâs*, purificare, et anc. sl. *čistŭ*, pur, *čistota*, pureté, *čistiti*, purifier, lith. *czystas* et *kystas*, pur, etc.

Irl. *céasa*, *céasachd*, punition, tourment, *céasaim*, tourmenter, crucifier, *céasta*, tourmenté, *céasadóir*, qui tourmente, etc.

Anc. irl. *césad*, passio, pour *cessad*, *ro céss*, passus est (Z.[2], 462), pour *cèst*, dénominatif dérivé d'un substantif analogue au sanscrit *çâsti*. On pourrait toutefois comparer aussi le scr. *kashṭi*, douleur corporelle (Wilson), de *kash*, frotter, gratter, et blesser, nuire, d'où *kashi*, nuisible, *kashṭa*, misère, souffrance, et sans doute *kashâ*, *kaçâ*, le fouet, comme instrument de punition.

5) Scr. *dama*, *damana*, *damathu*, punition et contrainte, de *dam*, domare ; *dama*, plus spécialement amende. D'après Wilson, on y rapporte aussi *daṇḍa*, le bâton qui châtie, puis punition de toute espèce, amende, prison, mise à mort, d'où *daṇḍay*, punir en général.[1]

Lat. *damnum*, punition qui entraîne une perte, amende, dommage, *damno*, *condemno*, etc. Le sens spécial d'amende parle en faveur d'un rapprochement avec *dama*, *damana;* cependant *damnum*, pour *dabnum* (?) pourrait dériver du scr. *dabh*, nocere (*dabhnôti*), comme *scamnum* de *skabh*, fulcire. Cf. t. II, p. 351, Kuhn, Z. S., III, 467, et surtout Dünzer, Z. S., II, 64, rapportant *damnum* à *dabh*.

Irl. *daimne*, dommage, *damnaim*, condamner, etc., venant probablement du latin.

6) Sanscr. *yama*, punition, contrainte, pénitence, de *yam*, coercere.

Gr. ζημία, punition, amende, ζημίοω, punir, etc. Le ζ pour *y*, comme dans ζυγ = *yuǵ*, ζέα = *yava*, etc. Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 202.

7) Scr. *pâvana*, pénance, pénitence, purification, de *pû*, purifier, expier. Gr. ποινή, amende, rançon, lat. *pœna*, *pūnio*,

[1] Le D. P. ne donne point d'étymologie. Weber (*Beitr.*, 4, 284) indique comme racine *taṇḍ*, *tâd*, frapper.

pūnitio, etc. — Du latin, irl. *pian* = *pên*, corn. *p*
poen, armor. id.; angl. *pain*, etc. Cf. Pott, *Et. F.*[1],
W Wb., I, 1107; Curtius (*Gr. Et.*[5], 263); Fick (12
Oe pour *û*, comme dans *mœnia*, *mûnio*; cf. scr. *pû*
purification. Pott (loc. cit) observe que le sens plus
ποινή, rançon, dérive de celui de purification et d
morale, ce qui implique l'idée du délit comme souil
donc à tort que Littré, dans sa *Science au point de*
sophique, ne cherche pour *ποινή* que le sens de com
en écartant toute idée morale, et pour ramener ce
tice en général à la formule logique $a = a$.

Les rapprochements qui précèdent, et qui certain
sont pas complets, laissent entrevoir l'existence de tr
de punition chez les anciens Aryas, savoir l'amende
et la peine de mort.

§ 333. L'ORDALIE OU LE JUGEMENT DE DI

L'idée de recourir à l'intervention d'une puissan
turelle pour confondre le crime et faire triompher l'i
quand les preuves directes font défaut, remonte sûr
temps les plus anciens, et a pu naître spontanément
sieurs races d'hommes aux croyances fortes et nai
retrouve, en effet, chez des peuples trop éloignés l
autres pour que l'on puisse, avec quelque probabilit
gner une origine commune. Nulle part, cependant, l
des ordalies n'a été aussi générale et aussi dével
chez les nations de la famille arienne, et quelques-u
formes seulement se montrent ici et là, soit en As

Afrique, plutôt comme des faits isolés. C'est ainsi que les Hébreux, au temps de Moïse, avaient l'épreuve de l'eau maudite et amère pour les femmes soupçonnées d'adultère (*Nomb.*, V, 18, 19, etc.). Les Arabes nomades faisaient appliquer sur la langue un fer brûlant. Les Madécasses, et quelques tribus de l'Afrique occidentale, font boire un poison plus ou moins violent. D'après Kæmpfer (III, c. 5), les Japonais connaissaient l'épreuve du feu et la boisson d'innocence. Toutefois, et à côté de ces divers procédés, les épreuves du combat singulier, de l'immersion dans l'eau, du fer rouge porté à une certaine distance, de la main plongée dans l'eau bouillante, etc., paraissent appartenir en propre aux peuples ariens. Et, quand on compare certains détails caractéristiques des ordalies indiennes et germaniques, par exemple, il est difficile de ne pas les ramener à une origine commune, bien que les termes qui les désignent n'aient plus entre eux aucun rapport.

Le mot *ordalie* vient de l'anglo-saxon *ordâl*, en anc. allem. *urteili*, qui ne signifie autre chose que jugement, et qui est purement germanique. Les termes sanscrits sont *parîksha*, l'épreuve, l'examen, de *pari-îksh*, circumspicere, *pratyaya*, la confiance, la foi, *divya*, l'épreuve divine. D'autres dénominations s'appliquaient aux diverses espèces d'ordalies, comme celle du vase avec l'eau consacrée, *kôsha*, celle de la balance, *dhaṭa* ou *tûlaparîksha*, celle des lots, *dharmâdharmaparîksha*, l'épreuve du juste et de l'injuste, etc. Aucun de ces noms ne se retrouve ailleurs.

J'ignore si la littérature vêdique renferme quelques allusions aux ordalies. [1] Une tradition sûrement ancienne à ce

[1] Weber l'affirme (*Beitr.*, 4, 284) et renvoie pour cela à ses *Ind. Stud.* (I, 226), ainsi qu'à un travail de Stenzler, dans la *Z. S. d. Morg. Ges.* (9, 661). L'épreuve du feu et celle du poison sont men-

sujet est celle que rapporte Manu relativement à *Vatsa*;[1] une seconde est l'épreuve du feu, à laquelle se soumet la vertueuse Sitâ, dans le *Ramâyana*, pour détruire les soupçons jaloux de Rama. Le code de Manu ne parle que de l'ordalie du feu et de l'eau, mais celui de Yâdjnavalkya ajoute les épreuves du poison, de la balance et de l'idole, et le *Mitâkshara*, ou commentaire du *Dharmaçâstra*, décrit jusqu'à neuf procédés différents.[2] Il serait inutile de les énumérer ici, et je me borne à signaler les analogies les plus frappantes qu'ils offrent avec les ordalies des peuples européens, et surtout des Germains, dont Grimm a traité avec détail dans ses *Deutsche Alterthümer*, p. 908 et suiv.

L'ordalie par le feu se faisait dans l'Inde de trois manières différentes, lesquelles correspondent à autant de procédés européens.

1° Le prévenu devait traverser sain et sauf la flamme d'un bûcher. C'est là l'épreuve subie par Sitâ et par Vatsa, dont

tionnées dans le *Panćaviñçabrâhmaṇa*, 14, 6, 6, et 19, 4, 3. Plus récemment, en 1866, dans un discours à l'Académie de Munich *(Die Gottesurtheile der Inder)*, Emil Schlaginweit, l'un des célèbres frères voyageurs, a montré que l'épreuve la plus ancienne, consistant à traverser un feu, est formellement mentionnée dans l'*Atharvavêda* (ib., p. 13). Plus tard, celle du *fer chaud*, sous la forme d'une *hache*, paraît pour la première fois dans la *Tchândôgya Upanishad* du *Samavêda* (ib., p. 21). Plus tard encore, la hache est remplacée par un soc de charrue, *phala* (ib., p. 23). Les épreuves par le vase d'eau bouillante (*kôça*, *kôsha*), l'immersion dans l'eau froide, le poison, l'eau consacrée, la balance, les sorts, les grains de riz (*tandula*), etc., sont l'objet de détails intéressants empruntés à des sources plus modernes, et à des coutumes encore existantes dans l'Inde et le Thibet.

[1] L. VIII, 116. « Vatsa ayant été autrefois calomnié par son jeune « frère, le feu, qui est l'épreuve de tous les hommes, ne brûla pas « même un seul de ses cheveux, à cause de sa véracité. »

[2] *Asiat. Researches*, t. I, p. 389 et suiv.

aucun cheveu ne fut brûlé. Chez les Germains, il fallait passer en chemise au travers d'un bûcher enflammé (Grimm, l. cit., p. 912). L'expression de *πῦρ διέρπειν*, dans l'Antigone de Sophocle (v. 264), se rapporte au même procédé chez les Grecs.

2° Une tranchée ouverte dans le sol était remplie de charbons ardents, et le prévenu devait y marcher nu-pieds sans se brûler. Les Germains remplaçaient les charbons ardents par des socs de charrue rougis au feu, ordinairement au nombre de *neuf*, et sur lesquels il fallait marcher (Grimm, l. cit., 914).

3° On traçait sur le sol *neuf* cercles concentriques, avec des intervalles de seize doigts; puis on faisait rougir un fer de lance, ou une boule de fer du poids de cinq livres. L'accusé devait porter ce fer ou cette boule dans sa main au travers des huit premiers cercles, et la jeter dans le neuvième sur de l'herbe qu'elle devait encore brûler (*Asiat. Res.*, l. cit., 394).

C'est là tout à fait ce que les Scandinaves appelaient *iarnburdhr*, gestatio ferri, et les Anglo-Saxons *îsenordâl*, le jugement du fer (Grimm, l. cit., 915). Un morceau de fer rouge d'un poids déterminé, une livre ou trois livres, devait être porté à la distance de *neuf* pas, ce qui s'accorde singulièrement avec les *neuf* cercles des Indiens. Ce procédé était aussi en usage chez les Grecs, comme le prouvent les mots *μύδρους αἴρειν χεροῖν*, porter les fers rouges avec les mains, de l'Antigone de Sophocle, au vers indiqué plus haut. Les anciens Slaves le connaissaient également sous le nom de *pravda jeliezo*, l'épreuve du fer (Grimm, l. cit., 933).

L'ordalie par l'eau ou l'huile bouillante présente de part et d'autre des analogies qui ne sont pas moins remarquables.

Les Indiens faisaient bouillir de l'huile dans un vase de

métal ou de terre de quatre doigts de profondeur. On y jetait ensuite un *anneau* d'or, d'argent ou de fer, et l'accusé devait se justifier en retirant cet anneau avec la main sans se brûler (*Asiat. Res.*, l. cit., 398).

Rien ne répond mieux à ce procédé que le *ketilfâng* ou *ketiltak* des Scandinaves et des autres peuples germains. Une pierre ou un *anneau* était jeté dans une chaudière pleine d'eau bouillante, et l'inculpé devait l'en retirer en y plongeant la main. On en voit un exemple raconté avec détail dans Grégoire de Tours, *Mirac.*, I, c. 81 (Grimm, l. cit., 919). Il est probable que c'est à ce même usage qu'il est fait allusion dans l'Avesta (*Vendidad*, IV, 155), quand il est dit : « Créateur! « celui qui, le sachant, aborde avec mensonge *l'eau dorée et* « *bouillante*, comme s'il parlait avec vérité, et qui trompe « ainsi le Mithra, quelle est sa punition ? »

Enfin, l'épreuve par l'immersion dans l'eau froide était absolument la même chez les Indiens et les Germains.

Il est dit, dans le code de Manu (VIII, 114) : « Que le « juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver, ou « qu'il ordonne de le *plonger dans l'eau*. . . . Celui que la « flamme ne brûle pas, que l'*eau ne fait pas surnager*, doit « être reconnu comme véridique. » — C'est exactement le *waterordel*, ou *judicium aquæ frigidæ*, du moyen âge germanique, resté en usage jusque dans le XVI[e] et le XVII[e] siècle contre les sorcières, et qui est suffisamment connu.

Il faut encore ajouter que l'épreuve indienne du riz sec qu'il fallait mâcher, puis rejeter humecté de salive, et sans traces de sang (*Asiat. Res.*, l. cit., 391), rappelle tout à fait le *judicium offæ* du moyen âge, où il s'agissait d'avaler sans encombre une bouchée de pain sec ou une hostie consacrée (Grimm, l. cit., 931). Dans les deux cas, on pensait sans

doute que l'absence de salive, causée par l'émotion du coupable, devait le trahir.

Il est à croire que des analogies du même genre pourront encore être signalées chez les autres peuples ariens de l'Orient et de l'Occident, quand nous connaîtrons mieux leurs anciennes coutumes. [1] Le principe général de l'ordalie peut certainement avoir été mis en œuvre d'une manière indépendante chez des peuples divers, mais les traits tout spéciaux que nous avons relevés autorisent suffisamment à penser qu'il remonte jusqu'aux Aryas du temps de l'unité.

[1] Dans le vieux *Senchus Mór* de l'Irlande (t. I, p. 194, 198), il est parlé du *fir caire*, épreuve de la chaudière, et du *caire fira*, chaudière de vérité.

D'après O'Curry (*Manners and customs*, t. II, p. 216), la femme accusée devait se justifier en passant sa langue sur une *hache* de bronze rougie au feu ou sur du plomb fondu. La hache devait être chauffée avec de l'épine-noire, ou du sorbier des oiseaux. C'est ce qu'on appelait l'ordalie druidique. Cf. la note p. 175, pour l'emploi de la hache dans l'Inde. L'ordalie s'appelait *fir dé*, veritas Dei (O'Don., *Gl.*), et se pratiquait aussi par les sorts (*crannchur*), au moyen de cailloux blancs et noirs. Le tirage d'un caillou noir équivalait à une évidence contre l'accusé (Sullivan, *Anc. Mann.*, de O'Curry, t. I, CCIXXIX). Une autre méthode consistait à prêter serment sur l'autel, en présence de l'accusateur et de ses témoins (ibid.). Cf. le scr. *divya pramâṇa*, autorité divine, pour ordalie et serment.

Chez les Gallois ou Cymris, il y avait trois sortes d'ordalies (*poen*), le fer chaud, l'eau bouillante et le combat (*Anc. Laws of Wales*, t. II, p. 622).

CHAPITRE IV.

---

§ 334. LES MŒURS ET COUTUMES.

Maintenant que nous connaissons, dans leurs traits généraux, les principaux éléments de l'organisation sociale chez les anciens Aryas, il y aurait un grand intérêt à pénétrer plus avant dans les détails de leur vie familière, à nous faire quelque idée de leurs usages, de leurs jeux, de leurs fêtes, etc. Mais c'est ici surtout que les difficultés se multiplient; car ce côté de la vie est celui qui se modifie le plus incessamment dans le cours des siècles, et pour lequel la comparaison des langues nous laisse, par cela même, trop en défaut. D'une autre part, ce sont aussi ces détails des us et coutumes que nous connaissons le moins bien chez les peuples les plus anciens de notre race. Les hymnes vêdiques, ainsi que l'Avesta, ne nous les laissent entrevoir que par échappées, et les grands poëmes héroïques de l'Inde et de la Grèce sont loin encore de nous en transmettre une image tant soit peu complète. Une étude plus avancée, sous ce rapport, des peuples du nord de l'Europe au moyen âge, fournira sans doute des éléments de comparaison qui manquent encore. Il en sera de même pour l'Inde

ancienne, quand les *Gṛhyasûtrâs*, ou recueils des rites domestiques annexés aux Vêdas, auront été mieux explorés. On verra déjà, par les détails qu'ils donnent sur les funérailles, et que Max Müller a fait connaître, de quelle valeur ils seront plus tard pour des recherches comparées.[1]

Dans l'état actuel des choses, il faut nous borner à quelques-uns des points qui semblent nous ouvrir de trop rares perspectives sur les habitudes et les coutumes des Aryas primitifs. Outre ceux auxquels nous avons touché incidemment en parlant de l'hospitalité pastorale, du mariage, de l'élection du roi, des stipulations et des ordalies, ce sont d'abord les jeux et récréations qui seront l'objet de remarques plus étendues. Les idées qui se rattachaient à la distinction naturelle de la droite et de la gauche nous révéleront plusieurs traits caractéristiques de l'ancienne vie sociale. Enfin, les cérémonies des funérailles surtout nous offriront des analogies curieuses, et d'une importance incontestable au point de vue moral et religieux. Malgré tout cela, ce chapitre des mœurs et coutumes restera un de ceux qui laissent le plus de place aux investigations futures.

SECTION I.

LES FÊTES, JEUX ET RÉCRÉATIONS.

§ 335. LES FÊTES EN GÉNÉRAL.

Les fêtes, comme expression de la joie, sont partout l'indice d'une existence calme et heureuse. Elles constituent comme

[1] Cf. pour les cérémonies du mariage, etc., p. 17, note 3.

les fleurs d'un développement organique social régulier, et c'est là ce qu'exprime très-heureusement le grec θαλιά, à la fois fleur, bonheur et fête. Mais, par cela même, elles disparaissent aisément par l'effet des perturbations sociales, et le souvenir s'en efface bien vite dans le trouble et les changement des migrations lointaines. Aussi aucun nom spécial des anciennes fêtes que célébraient sans doute les Aryas ne s'est-il conservé, et c'est à peine si quelques termes généraux paraissent encore témoigner de l'existence de la chose ellemême.

1) Le gr. ἑορτὴ, ion. ὀρτὴ, fête, divertissement, a été rapproché par Pott du sanscrit *vrata*, vœu, observance, de *vṛ*, *var*, eligere, avec le sens, pour le grec, de jour choisi et consacré (*Et. F.*, I, 224). Benfey, qui adopte cette explication, voit de plus dans ἑορτὴ, pour ϝεϝορτὴ, une forme redoublée ou intensitive (*Gr. Wl.*, I, 323). Au grec ὀρτὴ, pour ϝορτὴ, répond très-exactement l'irlandais *fairthe*, fête, de sorte que ce nom est sûrement ancien. On pourrait aussi conjecturer un rapport avec le scr. *vivarta*, danse, de la rac. *vṛt*, vertere, les danses étant l'accompagnement ordinaire des fêtes.

2) Au sansc. *dhṛti*, cérémonie religieuse, rite, sacrifice, observance, c'est-à-dire ce qui est fixe, déterminé, de *dhṛ*, tenere, ponere, semble correspondre le goth. *dulths*, fête (thème *dulthi*), *dulthjan*, célébrer, anc. all. *tuld*, *tuldi* et *tuldjan*. Pour le changement de *ṛ* en *ul*, cf. goth. *mulda*, pulvis, et scr. *mṛdâ*, de *mṛd*, conterere ; lat. *mulgeo* = scr. *mṛǵ*, etc. Une forme plus rapprochée du scr. *dhṛti* paraît se trouver dans l'irl. *dirrtheach*, fête, solennité.

3) Plusieurs noms de la fête se lient à la notion d'un temps déterminé. Ainsi le scand. *tîdir* (plur.), festa, de *tíd*, tempus, opportunitas, *hâ-tîd*, ang.-sax. *heah-tîd*, all. *hochzeit*,

littéral. haut temps, pour cérémonie nuptiale, noce. De même l'anglo-saxon *ed-melu*, solemnia, anc. allem. *it-mali*, *ki-mali*, festivitas, de *meal*, *mâl*, goth. *mêl*, tempus, vices. Cela conduit à rapprocher du scr. *vêlâ*, temps déterminé, heure, occasion, le cymr. *gwyl*, armor. *gwél*, *goél*, irlandais *féil*, fête, [1] d'où sans doute cymr. *gwledd*, irlandais *fleadh*, fête et repas, de même que l'anglo-saxon *mael*, anc. allem. *mâl*, signifient aussi un repas.

Il existe peut-être un rapport analogue entre le scr. *ṛtu*, temps déterminé, moment fixé pour les cérémonies et les fêtes, le lat. *ritus*, et l'irl. *lith*, *litheas*, fête, armor. *lît*, *lîd*, id., usage réglé pour les cérémonies religieuses ou politiques, réjouissance, d'où *lita*, *lida*, célébrer. Il faut rappeler toutefois que *ṛtu*, dans l'acception de saison, a aussi son corrélatif dans l'irl. *rith*, *rath*, etc. (Cf. t. I, p. 108.)

4) J'ajoute encore le latin *cæremonia*, que Bopp rattache à la racine scr. *kṛ*, *kar*, facere, et, par conséquent, à *karman*, œuvre, et plus spécialement œuvre sacrée, cérémonie religieuse, sacrifice, etc. De là vient *karmaṇya*, ce qui est relatif à l'œuvre, vraie signification du mot latin. A la même racine se lie probablement l'irl. *cuire*, *cuiridh*, *curudh*, et *cuirm*, fête, banquet. Cf. *cuirim*, erse *cuir* (impér.), dans le sens de *perficere*, et *cearaim*, facere.

§ 336. LE JEU DE DÉS.

On peut concéder, sans autres preuves, qu'une race aussi bien douée à tous égards que l'étaient les anciens Aryas doit avoir su se procurer des divertissements variés; mais il est plus

[1] Irl. † *fél*, d'où *félire*, festilogium.

difficile de savoir quels étaient les jeux qui charmaient leurs loisirs. J'entends les jeux proprement dits ; car la danse, le chant, la musique, qui sont, à des degrés divers, des récréations communes à toutes les races d'hommes, ont certainement embelli aussi l'existence de nos premiers ancêtres. Or, en fait de jeux spéciaux, il n'y a guère que celui des dés que l'on puisse, avec quelque probabilité, faire remonter jusqu'à l'époque primitive.

Il est certain, en effet, que ce jeu de hasard était connu et pratiqué, dès les temps les plus anciens, chez les Grecs et les Indiens. Homère déjà nous montre les prétendants s'amusant à jouer aux dés, πεσσοῖσι, assis sur des peaux de bœuf devant la porte du palais d'Ulysse (*Od.*, I, 207). Pour l'Inde, nous avons dans le Rigvêda un témoignage d'une antiquité encore plus haute, non-seulement de l'existence de ce jeu, mais de la passion avec laquelle on s'y livrait. On y trouve, en effet, au *Maṇḍala*, X, 34, un chant admirable, où un joueur décrit, avec une incomparable énergie, les funestes effets de cette passion. Il est vrai que les Grecs attribuaient l'invention des dés à Palamède, au temps du siége de Troie; mais ce n'est là évidemment qu'une tradition sans valeur, comme tant d'autres du même genre. Le fait de l'existence de ce jeu dans l'Inde et la Grèce, à une époque où il est impossible de supposer une transmission, ne fournit encore qu'une présomption en faveur d'une commune origine, puisqu'après tout il peut avoir été inventé également de part et d'autre; mais cette présomption se change en quasi-certitude par quelques données de la comparaison des langues.

1) Le scr. *pâṭaka* désigne, d'après Wilson, l'action de lancer les dés, et c'est là, sans doute, une forme altérée de *pâtaka*, avec le *t* dental, et dérivée de *pâtay*, jacere, causatif de *pat*,

cadere, volare.[1] Ce verbe, en effet, s'applique spécialement au mouvement des dés qui tombent, comme dans Nalus (8, 15): *akshâh patanti vaçavartinah*, tali cadunt ad arbitrium versantes. Or, à la même racine, devenue en grec πετ (πίπτω), se rattache sûrement le nom du dé, πεττὸς, πεσσὸς, d'où πεττεύω, πεσσεύω, jouer aux dés, et qui se trouve déjà dans Homère. Hesychius et Eusthate le font dériver de παρὰ τὸ πεσεῖν, l'action de tomber. On ne sait pas bien quelle était la différence entre le πεσσὸς et le κύβος, mais cela importe peu pour la question philologique. La réduplication de la consonne peut s'expliquer par une forme plus ancienne, πετσος, analogue au scr. *patasa*, oiseau, de *pat*, voler.

2) De la rac. *as*, jacere, *pra-as*, projicere, le dé est appelé en sanscrit *prâsaka*, et il est probable que le synonyme *pâçaka*, pour *pâsaka* et *apâsaka*, dérive de même de *apa* + *as*, abjicere. — Pott (*Et. F.*, I, 276) conjecture avec assez de raison que le latin *ālea*, pour *aslea*, appartient également à la rac. *as*. Le grec ἄστρις, ἄστριξ, dé, rappelle singulièrement le scr. *astra*, missile, trait, flèche, de *as* (Cf. t. II, p. 272), d'autant mieux que *prâsa*, espèce de flèche, c'est-à-dire projectile, a le même sens étymologique que *prâsaka*, dé. On peut croire, d'après cela, et en comparant ἀστραπὴ, l'éclair comme trait, que ἀστράγαλος, dé, est un composé de ἀστρα avec un second élément qui reste obscur. L'action de vertèbre serait alors dérivée de celle de dé, et non le contraire, comme on l'admet ordinairement. On pourrait enfin rapprocher du sanscrit *prâsaka*, comme formation analogue du moins, le cymr. *ffrist*, dé, peut-être = *prâsta*, ce qui est projeté, si le changement de *p* en *ff* était appuyé par d'autres exemples dans le cymrique.

[1] Le D. P. donne, en effet, *pâṭaka* comme = *pâtaka* et *pâtana*.

3) Le scr. *dêvana*, dé, et jeu de dés, comme *dyûta*, puis jeu, badinage en général, *dêvin*, *dêvitar*, joueur de dés, etc., dérivent de la rac. *div*, aleis ludere, mais dont le sens propre est *jacere*, *jaculari*. Cf. *dêv*, id. L'acception générale de *ludere*, *jocari*, qu'a aussi *div*, est ainsi secondaire et dérivée de celle de s'amuser en *lançant* les dés. Cette transition de sens doit s'être effectuée déjà au temps de l'unité arienne, puisque le nom du beau-frère, *dêvar*, *dêvara*, *δαὴρ*, *levir*, etc. (Cf. p. 65), le désigne comme l'ami badin, et non pas certainement comme le joueur de dés. Nous en aurions une autre preuve dans le latin *jocus*, *jocari*, dont la signification est toute générale, si Pott a raison, ainsi que je le crois, d'y voir une altération de *djocus* (*Et. F.*, I, 114, 266), de même que *Ju-piter* est pour *Dju-piter*. Cf. sanscrit *Dyâus pitar*, le Ciel père, et *Dyupati*, le maître du ciel. *Djocus*, comme le sanscrit *dyûta*, jeu de dés, mais avec un suffixe différent, dériverait de *div*, qui devient *dyu*, *dyû*, dans plusieurs combinaisons, et le sens primitif du mot latin serait également celui de jeu de dés.

4) Un second fait, exactement du même genre, se présente pour la rac. scr. *glah*, tesseris ludere, d'où *glaha*, dé, et joueur de dés, *glahana*, jeu de dés, etc. Cette racine, sans doute identique à *grah*, capere, prehendere, exprime soit l'action de saisir les dés pour les lancer, soit celle de lutter, de s'empoigner au combat du jeu. Cf. *graha*, effort de lutte, et *vi-grah*, pugnare, contendere.

Le sens de *glaha*, resté spécial en sanscrit, s'est complétement généralisé dans l'anglo-sax. *glig*, jeu, divertissement, puis jeu d'instrument, musique, etc., d'où *gligman*, *gliman*, joculator, musicus, *gliwian*, pour *gligwian*, jocari, tibias canere ; *gliw*, mimus, facetiæ, *gleo*, gaudium = anglais

glee, etc. Le *g* initial est resté ici inaltéré comme dans plusieurs autres cas.

Je crois qu'il faut rapporter à la même racine, avec perte de la gutturale finale, l'anc. slave *i-grati*, ludere, *igra*, ludus, *igrĭtsĭ*, aleator, etc., russe, illyr., pol. *igra*, jeu, mais polonais aussi *gra*, id., *grać*, jouer, boh. *hra*, etc. L'*i* préfixé peut être un débris d'une forme redoublée, comme *ǵigraksh*, de *grah*, et analogue à l'ε de ἐ-γείρω, vigilo = scr. *ǵagar*. Ici, aussi bien que pour l'anglo-sax. *glig* et le lat. *jocus*, quoiqu'à un moindre degré, l'acception primitive de jeu de dés est tombée dans l'oubli.

5) L'anc. all. *gaila*, dé, est isolé dans les langues germaniques et sans origine connue. Je soupçonne un rapport avec le scr. *khêla*, *khêli*, jeu, badinage, de *khêl*, vacillare et lascivire; cf. *khêlây*, ludere, et *khêlanî*, pièce d'un jeu d'échecs. Le changement du *kh* en *g* serait le même que celui du *kh* en χ dans *khalina*, mors = χαλινὸς; car on sait que le χ répond régulièrement au *g* germanique. Ce qui appuie d'ailleurs ce rapprochement, c'est que le sens de *lascivire*, jouer amoureusement, se retrouve également dans l'ancien allemand *gail*, *geil*, ags. *gal*, allemand moderne *geil*, petulans, libidinosus, lascivus, etc.

6) Le bas-latin *dadus*, provençal *dat*, ital. *dado*, etc., semble correspondre au persan *dadan*, dés et jeu; mais il n'y a là probablement qu'une affinité indirecte, car la source commune paraît être l'arabe *dadd*, *daddad*, dés, et jeu, chose plaisante, qui aura passé soit au persan, soit à l'Europe méridionale au moyen âge. Notre mot *dé* ne vient point de *dadus*, mais du bas-latin *decius*, en vieux français *dex*, *diex*, *dais*, d'où *deycier*, fabricant de dés (Voy. Ducange). Cf. anglais *die*, plur. *dice*. L'origine en est fort incertaine, surtout si l'on compare le

cymrique *dîs*, irlandais *dís*, mais aussi *dísle*, erse *dìsne*, *dìsnean*, avec des suffixes qui éloignent l'idée d'un emprunt de l'anglais *dice*.

§ 337. LA BALLE A JOUER.

La simplicité même du jeu de balle peut faire croire à sa haute ancienneté, et l'on voit, dans Homère, Nausicaa s'y livrer avec ses suivantes (*Od.*, IV, 100). Toutefois aucun des noms sanscrits ou iraniens de la balle, à moi connus, ne se retrouve dans les langues européennes, où, par contre, le même terme sert partout à la désigner. Ainsi:

Gr. *πάλλα* et *πῖλος*.

Lat. *pila*.

Irl. *piléar*, erse *peiléir;* cymr. *pel*, *pelen*, *pellen;* armoric. *pellen*.

Anc. all. *palla*, *balla;* scand. *böllr*.

Lith. *pilla*, *pilline*.

Russe *púlia*, *púlĭka*, pol. *pil*, *pilka*, etc.

Bien que le gr. *πάλλα* dérive sûrement de *πάλλω*, lancer, les variations de la voyelle radicale et des suffixes, dans les termes comparés, empêchent de croire à une transmission, à l'exception du germanique qui paraît bien être emprunté. Il est beaucoup plus probable que tous ces noms se rattachent à une racine de mouvement très-répandue dans la famille arienne et d'où nous avons vu dériver déjà un de ceux de la flèche (Cf. t. II, p. 272). Les formes et les acceptions de cette racine varient assez notablement; je n'indique ici que les principales.

Scr. *pal*, *pall*, ire (Dhâtup.), *pêl*, ire, vacillare (ibid.), *pil* (10), *pêlay*, projicere, mittere.

Pers. *pâlûdan*, tomber, tourner. Cf. *pilah*, *pillah*, *pullah*, cocon, *pîlah*, id., bouton, c'est-à-dire objet rond et mobile.

Gr. *πάλλω*, lancer, *πέλω*, *πολέω*, tourner, *πίλνημι*, *πελάω*, aller, s'approcher.

Lat. *pello*, *pepuli*, pousser, mouvoir.

Irl. *pillim*, tourner, retourner; cymr. *pellu*, éloigner, *pelu*, lancer, *peliaw*, brandir, *pwyllaw*, pousser.

Ags. *feallan*, tomber, scand. *falla*, anc. all. *fallan*, etc.

Lith. *pùlti*, tomber.

Au même groupe se rattache peut-être, avec une *s* prosthétique, le germ. *spil*, jeu, d'où ags. *spilian*, scand. *spila*, anc. all. *spilôn*, jouer, dont le sens primitif serait ainsi lancer, soit la balle, soit les dés.

§ 338. LA POUPÉE.

Ce joujou chéri de l'enfance a sûrement existé depuis qu'il y a des petites filles, et des mères désireuses de les amuser. Presque partout ses noms signifient petit enfant, ordinairement au féminin, par l'influence du sexe qui en fait ses délices. Ainsi le scr. *putrikâ*, diminutif de *putrî*, *dâruputrikâ*, petite fille de bois, *vastraputrikâ*, petite fille d'étoffe, *dârugarbhâ*, petit nouveau-né de bois, etc., le grec *κόρη*, le latin *pūpa*, le cymr. *baban*, l'armor. *merchoden*, etc. Il n'y aurait là aucune observation comparative à faire, si l'ancien allemand ne nous offrait pas, pour la poupée, un mot dont la signification propre d'enfant, perdue en germanique, semble se retrouver dans le sanscrit, ce qui lui assignerait, en tout cas, une haute antiquité.

C'est l'anc. all. *doccha* ou *toccha*, *tohcha*, *tocha*, all. moderne

docke, *tocke*, où le *d* paraît être plus correct que le *t*, si l'on compare le scr. *tôka*, enfant, progéniture. La forme la plus régulière doit avoir été *dohcha*, diminutif peut-être contracté de *dohicha*, comme *anchâ*, avia, de *anihha*, diminutif de *anâ* (Grimm, *D. Gramm.*, III, 677). Cf. p. 50.

§ 339. LA DANSE.

Tous les peuples de la terre dansent et ont dansé de temps immémorial, et les anciens Aryas n'auront pas fait exception sous ce rapport. C'est ce que prouvent d'ailleurs les observations qui suivent.

1) Le scr. *tâṇḍi*, art de la danse, et *tâṇḍava*, sorte de danse avec des gestes violents, dérivent sans doute de la rac. *taḍ*, *taṇḍ*, pulsare, verberare, soit parce qu'on frappait la terre du pied, soit parce que cette danse était accompagnée de battements de mains ou du choc des armes.

Ce terme se retrouve certainement dans l'anc. all. *tanz*, où le *z* correspond à un *d* dental primitif, tandis que le *t* initial est resté intact, par suite peut-être du caractère d'onomatopée de ce mot. Le scand. *dans* est plus irrégulier, ainsi que le cymr. *dawns*, armor. *dans*, irl. *damhsa*, erse *dannsa*, tous probablement dérivés du germanique.

Cela est plus douteux pour l'anc. sl. *tanĭtsĭ*, le russe *tánetsŭ*, pol. *taniec*, illyr. *tanaz*, d'où respectivement *tantsovati*, *tancować*, *tanzati*, danser.

2) Un autre nom sanscrit de la danse, *rinkha*, *rinkhana*, de *rikh*, *rinkh*, se movere (Dhâtup.), s'est conservé fidèlement, mais exclusivement à ce qu'il semble, dans l'irlandais *rince*,

rinceadh, danse, *rinceoir*, danseur, de *rincim*, danser. Les mots sanscrits s'appliquent aussi à l'action de glisser, de chanceler, de tomber, et indiquent une danse d'un autre caractère que le *tâṇḍava*.[1]

3) Plusieurs termes, comme le latin *salto*, *saltatio*, n'expriment que l'action de sauter. Cela conduit à rattacher au scr. *çaç*, salire, primitivement *kak* (?), dans le Dhâtup., vacillare, instabilem esse, l'anc. slave *skakati*, saltare, *skakanię*, saltus; russe *skakátĭ*, *skoknútĭ*, *skočítĭ*, sauter, danser, *skakánie*, *skáčka*, danse, *skokŭ*, saut, etc., pol. *skakać*, *skoczić*, danser, etc., ainsi que le lith. *szókti*, danser, sauter, *szokiṣ*, *szokimas*, danse, etc.[2]

Cela peut faire présumer également un rapport d'affinité entre le gr. *κόρδαξ*, espèce de danse peu décente, sorte de cancan, et le scr. *kurd*, *kûrd*, salire, ludere, d'où *kûrda*, *kurdana*, saut. Si l'on passait en revue la riche nomenclature des diverses danses nationales, on y trouverait sûrement d'autres points de comparaison intéressants.

§ 340. LA MUSIQUE.

La danse et la musique se lient d'une manière intime par le principe du rhythme, et l'une appelle l'autre; mais toute musique commence par le chant, qui est aussi naturel à l'homme

[1] Le D. P. a *rinkh*, ramper comme les enfants, se mouvoir lentement, d'où *rinkhâ*, espèce d'allure du cheval, danse, *rinkhaṇa*, le mouvement des enfants qui ne savent pas encore marcher ; aussi *ringaṇa*, de *ring*.

[2] Je rappelle que, d'après le D. P., *çaç* ne serait qu'une racine inférée de *çaça*, lièvre. Fick (199) admet comme primitive une forme *skak* = scr. *khać*, exsilire, exsurgere. Cf. t. I, p. 561.

que la parole. Par contre, l'invention des instruments indique déjà un certain développement de l'industrie ; et cependant elle remonte aux âges les plus reculés, puisque la *Genèse* place avant le déluge la tradition relative à Jubal, fils de Lamech, et père de ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau (*Gen.*, IV, 21). Je reviendrai plus loin au chant et aux instruments, et je parlerai d'abord des noms généraux de la musique.

Ces noms diffèrent beaucoup dans les langues ariennes, à l'Orient et à l'Occident, parce que la musique, comme art, n'a été cultivée qu'aux époques d'une civilisation avancée, et qu'auparavant il n'y avait pas même de termes pour la désigner. C'est pour cela que le grec μουσική, emprunté au nom de la muse, est devenu général en Europe avec les progrès de la science moderne. Le très-petit nombre de rapprochements que l'on peut faire ne prouve donc point que les anciens Aryas aient porté l'art musical au delà de la simple mélodie, et d'autant moins qu'ils ne conduisent en fait qu'aux notions générales de son ou de chant. Ainsi :

1) Scr. *kalatâ* ou *kalatva*, musique, mélodie (Wilson). Cf. *kala*, son doux, murmure agréable, *kalana*, murmure, *kalanâ*, babil (Wilson).[1] Le Dhâtup. donne une racine *kal*, *kall*, sonare, indistinctum sonum edere, qui se légitime suffisamment par ses affinités étendues dans le reste de la famille. Cf. grec καλέω, appeler ; lat. *calo*, *calator ;* irl. *cal*, *cáil*, voix, *callaid*, cri, plainte, *callán*, bruit, babil, etc., armor. *kel*, *kéal*; bruit, rumeur ; ancien allemand *hellan (hall, hull)*, sonare, *halôn*, *holôn*, vocare ; lithuanien *kaloti*, *kóloti*, gronder, *kolone*, gronderie, etc., etc.

[1] Le D. P. n'indique pas ces acceptions pour *kalana* et *kalatâ*.

son voisin, et reste, non plus courbé, mais seulement incliné. Or, *navan* exprimerait précisément un doigt *qui s'incline*, en rapportant cet appellatif à la rac. *nu*. Cette racine, il est vrai, n'a en sanscrit que l'acception de louer, célébrer; mais, ainsi que l'observe Lottner (Z. S., VII, 176), son sens primitif doit avoir été s'incliner en signe de respect, comme *nam* qui est à *nu* dans le même rapport que *dram*, courir, à *dru*. La signification pure et simple s'est conservée dans le grec νεύω et le lat. *nuo*. Ainsi le neuf, exprimé par un seul doigt qui s'incline tandis que tous les autres sont levés, serait en parfait accord avec la manière de désigner le huit.

Je m'en tiens à ces indications qui pourraient être appuyées par beaucoup d'analogies empruntées à d'autres langues. Quelque hypothétiques qu'elles soient encore en partie, elles nous révèlent assez clairement trois procédés de formation pour les nombres simples. Aux symboles matériels des mains et des doigts employés à compter, se rattachent le cinq, le dix, le sept, le huit, le neuf, peut-être aussi le trois et le six; le quatre résulte d'une addition, le un et le deux sont des pronoms démonstratifs.

Ces procédés, et d'autres sans doute, se trouvent mis en œuvre dans toutes les langues du monde, mais avec des variations infinies, et l'étude en serait aussi curieuse que difficile. A côté de la main et des doigts, figurent parfois d'autres objets matériels pour représenter les nombres. Ainsi, pour en citer quelques exemples, le nouba *werka*, un, n'est probablement que *ourka*, tête, comme le bullom *nimbull*, un, est *bull*, tête, avec un préfixe *nim*, commun aux cinq premiers nombres. Le chinois *ny* et *eul*, deux, signifient les oreilles. Les mots *niss*, *nisha*, *ninsh*, deux, des dialectes gonquins, se lient au nom

de la main *nish*, *nash*, *nintsh*, etc. (Duponceau, *Lang. amér.*, 376, 392).[1]

On a remarqué que les concordances des noms de nombre, dans les langues ariennes, ne s'étendent que jusqu'à cent, et que ceux du mille diffèrent partiellement. Ainsi le scr. *sahasra*, zend *hazañhra*, est propre aux indo-iraniens, le grec *χίλιοι* est isolé, le lat. *mille* ne se retrouve que dans l'irl. *míle* et le cymrique *mil*, le goth. *thusundi* n'a d'analogue que l'anc. sl. *tysēshta*, etc., et le lith. *túkstantis*. On en a inféré que les anciens Aryas n'ont pas su compter au delà de cent, mais cette conclusion est trop absolue. Il est clair qu'une fois en possession du cent, ils ont pu le multiplier à l'aide des nombres inférieurs. Ce qui est probable, c'est que dans l'origine ils n'ont pas senti le besoin d'un nom spécial pour un nombre qu'ils n'employaient que plus rarement. Ils n'y seront arrivés qu'après le moment de leur première dispersion, mais avant celui de leur subdivision définitive en races particulières.[2]

[1] Cf. pour des faits analogues, Pott, *Zählmethod*, p. 120. Les Abipons disent pour quatre *geyènknatè*, c'est-à-dire doigts d'autruche, parce que le pied de cet oiseau en a quatre, trois devant et un derrière. (*Ib.*, p. 4.)

[2] Sur tout ce chapitre cf. l'ouvrage de Benloew. *Recherches sur l'origine des noms de nombre japhétiques et sémitiques*, Giessen. 1861, avec des vues généralement très-différentes.

CHAPITRE III.

L'ASTRONOMIE ET LES DIVISIONS DU TEMPS.

SECTION I.

§ 366. NOTIONS ASTRONOMIQUES.

L'astronomie des anciens peuples n'a eu nulle part, au début, un caractère scientifique et les phénomènes célestes, qui devaient frapper d'abord l'imagination des premiers hommes, ont été rattachés par eux à des fictions mythiques et à des croyances religieuses. Il en était sûrement ainsi chez les anciens Aryas, pour qui le ciel et le soleil étaient devenus de bonne heure des objets d'adoration, et les astres du firmament un thème de mythes et de poésie plutôt que d'observations exactes. Toute cette question échappe donc, en partie, à la linguistique, et rentre mieux dans le domaine de la mythologie comparée. Je me bornerai ici à quelques remarques sur un petit nombre de points principaux.

§ 367. LES CONSTELLATIONS.

On peut présumer, sans improbabilité, que les anciens Aryas avaient donné des noms significatifs aux astres les plus

brillants et à quelques constellations. Il semble difficile aussi qu'ils n'aient pas distingué les planètes des étoiles fixes. A ces divers égards, toutefois, les langues nous laissent à peu près sans indications, et si des noms de ce genre ont existé, ils sont tombés dans l'oubli, ou bien ils ont été remplacés par des termes nouveaux. Une seule constellation, celle de la grande Ourse, semble avoir conservé ses antiques dénominations, sans doute parce que, de tout temps, elle a fixé plus fortement l'attention par son mouvement autour de l'étoile polaire.

Dans un passage du Rigvêda (I, 24, 10), elle est appelée *ṛkshâs*, c'est-à-dire les astres ou les ours, car *ṛksha* a les deux acceptions.[1] Quelle est ici la plus ancienne? Probablement la première, à cause du pluriel; car si la constellation ressemble grossièrement à un ours, il serait difficile d'en voir là plusieurs. On comprend, d'ailleurs, que le second sens ait pu facilement se substituer au premier, exactement comme chez les Indiens, les *ṛkshâs* sont devenus par la suite les sept Richis, *saptârshayas*, à cause de la ressemblance des noms. Ce qui est certain, c'est que la transition doit remonter à une époque bien reculée, puisque l'*ἄρκτος* grec, qui ne signifie plus que l'ours et qui répond à *ṛksha*, se trouve déjà dans Homère (*Il.*, xviii, 487; *Od.*, v, 273), et qu'il est difficile d'expliquer cet accord, soit par une transmission, soit par un effet du hasard.[2] Du grec, sans doute, ce nom de la constellation a passé à nos langues européennes modernes, par l'inter-

[1] Cf. t. I, p. 534.

[2] Suivant Goguet, les Iroquois, au moment de la découverte de l'Amérique, appelaient cette même constellation *okouari*, c'est-à-dire l'ours. S'il faut voir ici un effet du hasard, ce serait une raison de plus pour ne pas admettre qu'il ait pu se produire deux fois; mais le témoignage de Goguet est-il bien sûr?

médiaire du latin *ursa major* et *minor*, tout comme d'un autre côté à l'arabe *dubb*, l'ourse.

Une seconde désignation d'une très-haute antiquité, celle du *chariot*, est commune à la plupart des idiomes européens, et avec des variantes qui éloignent l'idée d'une transmission relativement récente. Ainsi le grec ἅμαξα, qu'Homère déjà donne, à côté d'ἄρκτος, comme un nom plus vulgaire, a ses équivalents dans le latin *plaustrum*, l'anc. all. *wagan*, le polon. *woz*, etc.; mais, en anglo-saxon, on trouve *thîsl*, le timon, ou *waenes thîsla*, le timon du char, en illyr. *kola*, les roues, comme en lettique *ratti*, id., et en lith. *grižulo ratai*, les roues du manége, ou *gryždo ratas*, le char de l'aire circulaire. Les Irlandais ont substitué au char une charrue courbe, *camceachta* (O'R.), et les Cymris la figure d'un vaisseau, *llun y llong*. Rien de semblable ne se retrouve chez les Aryas de l'Orient, où il est à regretter que le nom zend ne nous ait pas été conservé. Par contre, l'idée d'un véhicule reparaît chez les Sémites, où l'hébreu *'âsh* (Job, IX, 9), suivant Gesenius, par aphérèse pour *n'âsh*, arabe *n'ash*, signifie feretrum. L'origine première de cette désignation reste ainsi incertaine.[1]

[1] Pour plus de détails, voir l'intéressant mémoire de M. Gaston Pâris, paru d'abord dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. I, p. 372, et depuis publié à part sous le titre de : *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, Paris, 1875. L'auteur reprend l'examen des noms divers donnés à la Grande Ourse, particulièrement de ceux qui la montrent sous la figure d'un chariot ou de sept bœufs (ἅμαξα, *plaustrum*, *septemtriones*, etc.) et auxquels se rattache la légende du Petit Poucet. De son examen il ressort que la plupart des peuples de l'Europe connaissent ou ont connu un personnage merveilleux, très-petit et très-intelligent, dont le principal exploit consiste soit à conduire un char en se tenant blotti dans l'oreille d'une des bêtes de l'attelage, soit à voler des bœufs qu'il fait marcher *à reculons*. Ce chariot, ces bœufs, sont la Grande Ourse, et le charretier ou le voleur est la petite étoile *g*, appelée aussi le cavalier, le

Les autres constellations connues déjà d'Homère, les Pléïades, les Hyades et Orion, n'offrent rien à comparer ailleurs quant à leurs noms. Ceux des Pléïades expriment en général une multitude, une troupe, un amas, mais sous des images très-diverses.

§ 368. LA VOIE LACTÉE.

Les noms de la voie lactée sont très-variés, mais se rattachent presque tous à l'idée d'une route céleste, image si naturelle qu'elle se retrouve chez plusieurs peuples d'origines diverses. Il est donc déjà très-probable, d'après cela, que les anciens Aryas l'ont conçue de la même manière, mais on peut appuyer cette probabilité de quelques indications plus spéciales.

Dans le Rigvêda, il est plus d'une fois question des *panthanô dêvayânâs*, ou des chemins qui amènent les dieux quand ils descendent du ciel pour venir assister aux sacrifices, et Colebrooke (*Misc. Ess.*, I, 182) présume que l'on entendait par là la voie lactée. Cela est certain pour la *suravîthî* ou route des dieux, appelée dans les épopées *vipula nakshatramârga*, la vaste route des étoiles, et qui traverse le *svargalôka* ou le monde du ciel (*Indralôkagam*, II, 12). Cf. *Vishṇu Pur.*, Wilson, p. 277.[1] C'est sans doute aussi la voie lactée, considérée comme la route que suivaient les âmes pour aller dans l'autre monde,

postillon, étoile de cinquième grandeur et à peine visible immédiatement au-dessus de ξ, qui occupe le milieu de la queue de la constellation. Cette légende ne se retrouve pas chez les Aryas de l'Asie.

[1] Cf. Kuhn, Z. S., II, 311. Justi (234) rapproche de *mârga*, persan *marǵ*, chemin, le zend *merezu*, avec le sens probable de voie lactée.

qu'il faut entendre sous le nom du chemin de Yama, le dieu des morts, ou du chemin d'Aryaman, le souverain du monde des bienheureux. C'est ici surtout que l'on peut signaler quelques analogies remarquables chez les peuples congénères.

D'après une croyance populaire répandue chez les Germains et les Slaves, les âmes s'échappaient du corps sous la forme d'oiseaux, et c'est par suite de la même idée que les Lithuaniens appellent la voie lactée *paukszcziû kélas*, le chemin des oiseaux, c'est-à-dire des âmes (Grimm, *D. Myth.*, 214, 478).

En bas allemand, comme je l'ai dit (t. II, p. 99), un de ses noms est *kaupat* = *kuhpfad*, le chemin des vaches, terme que Kuhn compare avec l'équivalent sanscrit *gôpatha* (Z. S., II, 317). J'ai expliqué ce nom par l'assimilation que l'on faisait des vaches aux étoiles ; mais si l'on se souvient du rôle assigné à la vache en tant que conductrice des âmes (p. 253), on peut croire aussi que, après leur avoir fait traverser la rivière *Vâitaraṇî* et le pont des morts, elle était censée les accompagner au ciel par la voie lactée, le chemin de Yama et d'Aryaman, ce qui justifierait fort bien les noms de *gôpatha* et de *kaupat*.

Un autre rapprochement digne d'attention concerne la voie lactée considérée comme le chemin d'Aryaman. On a conjecturé, non sans vraisemblance, un rapport de cette divinité vêdique avec l'*Irmin* ou *Irman* germanique, auquel la tradition associe intimement un dieu ou demi-dieu *Irinc* qui avait donné son nom, *Iringes wĕc*, à la galaxie. Or, il est très-probable que celui de chemin d'Irmin lui appartenait également. Les Anglo-Saxons, en effet, appelaient *Ermingestraete* celle des quatre grandes routes qui traversait l'Angleterre du nord au sud, ce qui est à peu près la direction de la voie lactée, et le nom

qu'ils donnaient à cette dernière, *Waetlingastraet*, était également celui d'une autre de ces routes qui allait de Douvres à Cardigan. On ne sait plus ce qu'étaient ces *Waetlingas*, mais évidemment les Saxons avaient emprunté au ciel les désignations de leurs routes principales, et celle d'*Ermingestraete*, dont la direction répondait à la voie lactée, n'en était très-probablement qu'un autre nom.[1] A la divinité païenne, le moyen âge chrétien substitua un saint, et la galaxie devint le *chemin de S. Jacques*, en espagnol *camino dí Sant Yago*, en allem. *Jacobstrasse*, etc. Les Cymris l'appelaient encore, d'après quelque tradition mythique, *llwybr caer Gwdion*, la route de l'enceinte de *Gwdion*, un de leurs anciens dieux sans doute. Ils la nommaient aussi *heol y gwynt*, le chemin du vent,[2] comme les Scandinaves *vetrarbraut*, le chemin de l'hiver. Le russe *putĭ mlećnyi (putĭ*, anc. slave *pāti* = scr. *pantha)* et le pol. *droga mlészna* sont des traductions de voie lactée, *via lactea*. Il en est de même de l'armén. *dzir gathin;* mais *jartkogh*, le voleur de paille, et le persan *rah kahkashân*, chemin du traîneur de paille, se rattachent à des noms sémitiques de même signification.

§ 369. LES ÉCLIPSES.

La véritable cause des éclipses était certainement ignorée des anciens Aryas, et il est probable qu'ils les expliquaient, comme quelques-uns des peuples qui descendent d'eux, par un combat

[1] Cf. Grimm, *Deut. Myth.*, p. 212 et suiv. Mannhardt, *Götterwelt*, I, 265.

[2] Ou encore, *arianrod*, le cercle d'argent, et *llwybr y mab afradlawn*, la voie des enfants prodigues, c'est-à-dire de ceux qui sèment l'argent sur leur route.

de l'astre contre quelque puissance ennemie. C'est ce qui paraît résulter de la comparaison des mythes, et de plusieurs termes relatifs aux éclipses.

Le mythe indien est raconté tout au long dans le Mahâbhârata, au chapitre du barattement de l'ambroisie. Le démon *Râhu* s'étant mis à boire à la dérobée le breuvage d'immortalité destiné aux dieux, est aperçu par le soleil et la lune qui le dénoncent à Vichnou. Celui-ci lui tranche aussitôt la tête, et cette tête, devenue immortelle, poursuit sans cesse les deux astres délateurs pour les dévorer.[1] Le même récit se retrouve dans le *Vishṇupurâṇa*. De là les noms sanscrits de l'éclipse, tels que *râhugrâha*, *râhusañsparça*, l'attaque, le combat de *Râhu*, ou simplement *grahaṇa*, la prise, ou encore *âupagrastika*, devōratio, de *upagras*, dévorer.[2] Ce mythe sûrement fort ancien, bien qu'il ait pu se modifier, a passé de l'Inde chez les Mongols, où le démon a pris de *Râhu* le nom d'*Aracho*. D'après Bergmann, les Mongols font un grand bruit pour l'effrayer pendant les éclipses.

Les Scandinaves ont un mythe différent, mais du même genre. Suivant eux, ce sont deux loups, *Sköll* et *Hati*, qui poursuivent sans cesse le soleil et la lune, et ce dernier, appelé aussi *Mânagarmr*, le chien de la lune, finira par l'avaler à la fin des temps (Grimm, *Deut. myth.*, 401). Un souvenir de cette tradition s'est conservé dans la locution bourguignonne: *Dieu garde la lune des loups*, en parlant ironiquement d'un danger lointain (*Ibid.*, p. 150). La coutume de pousser de

[1] *Râhu*, der Ergreifer. celui qui saisit, probablement de la racine *rabh* (D. P.). Cf. *grah* et *grabh*. L'éclipse même s'appelle aussi *râhu*.

[2] D'autres termes sont *upaplava*, attaque, *upasarga*, *upasargana*, malheur, accès de maladie; cf. Manu, 4, 37, *âditya upasṛshṭa*, sol deficiens, *uparâga*, obscurcissement, calamité, etc.

grands cris pour venir au secours de l'astre existait encore au moyen âge, et l'Eglise la condamnait comme une superstition païenne.[1] Déjà les Romains avaient la même coutume, comme on le voit dans Juvénal (VI, 442);[2] mais il est singulier que, chez eux, non plus que chez les Grecs, il ne soit fait aucune mention du mythe primitif. L'ἔκλειψις de ces derniers, le lat. *defectio*, ne le rappelle pas avec assez de précision.

Chez d'autres peuples de la famille arienne, où le souvenir du mythe est également perdu, les noms mêmes de l'éclipse s'y rapportent parfois très-clairement. Ainsi le pers. *girift*, de *giriftan*, saisir, répond au sanscrit *graha*, pour *grabha*, de *grabh*, capere ; cf. zend *gĕrĕw*, id., d'où *gĕrĕpta*, saisi. L'irl. *camman*, éclipse, d'après O'Reilly,[3] paraît signifier le combat, si l'on compare *cam* et surtout le cymrique *camawn*, combat. Un autre terme ancien, *erchrae*, *erchra* (Z.[2], 868), *earcra* (O'R.), serait encore plus expressif si, comme je le crois, il est composé de *earc*, soleil, et de *rae*, combat, ce qui correspondrait à un composé scr. *arkarava*.[4] Beaucoup d'autres noms n'expriment que l'idée d'une défaillance ou d'une maladie de

[1] L'Indic. pagan. au VIII[e] siècle parle : De lunæ defectione, quod dicunt *vince luna*. Déjà antérieurement, saint Maxime de Turin, au V[e] siècle, et saint Eloi, au VII[e], prêchaient fortement contre cette coutume (Grimm, l. cit., et *Abergl.*, XXV).

[2] Jam nemo tubas, nemo aera fatigat,
Una *laboranti* poterit succurrere *lunæ*.

[3] O'R. indique comme source le glossaire de Cormac, mais je ne trouve pas ce mot dans l'édition récente que Stokes en a publiée.

[4] Cette conjecture assez plausible tombe en présence des divers *decomposita* anciens, tels que *ar-a-chrinim*, difficiscor, *ar-in-chirnat*, intereunt (Z.[2], 429), *torchair* = *do-ro-chair*, cecidit (449), etc., de la rac. *car*, tomber, *cearaim* (O'R.). Il faut donc diviser le nom de l'éclipse en *er-chrae*, *ir-chre*, avec le sens propre de interitus, defectio (Z.[2], 868).

l'astre. Ainsi le cymrique *pall*, l'armor. *fallaen*, *gwaskaden*, défaillance, angoisse, *mougaden*, étouffement, l'erse *tinneas gealaich*, maladie de la lune, l'anglo-saxon *upsprungennes*, défaillance, misère, le lithuan. *gadinnimas saulês*, *menesio*, la ruine du soleil ou de la lune, etc., etc.

Ces divers rapprochements laissent peu de doute sur l'existence du mythe en question chez les anciens Aryas. Du reste, on trouve aussi ailleurs des traces de superstitions analogues, et la coutume de faire un grand vacarme pendant les éclipses a été observée chez les Groenlandais, ainsi que chez plusieurs peuplades africaines.

SECTION II.

§ 370. LES DIVISIONS DU TEMPS.

Dans tout ce qui précède, il n'est aucunement question d'astronomie proprement dite, et les premiers développements de cette science n'ont commencé qu'avec les observations nécessaires pour fixer régulièrement les divisions du temps. Ces divisions sont partout essentiellement les mêmes, parce qu'elles reposent sur l'ordre invariable du mouvement des astres. Le cours apparent du soleil donne immédiatement les jours et les nuits; la lune et ses phases exigent déjà quelque attention de plus pour en tirer le mois avec ses subdivisions; enfin, la longueur de l'année, appréciée d'abord par approximation, n'arrive à une détermination exacte qu'à la suite de longs tâtonnements et à l'aide de la science la plus avancée. Il s'agit de rechercher, non-seulement si les anciens Aryas avaient

des noms pour ces diverses divisions du temps, mais quelles idées ils y attachaient, et à quel degré de précision ils étaient parvenus pour les éléments d'un calendrier régulier.

§ 371. LE JOUR ET LA NUIT.

La durée du jour de 24 heures, déterminée invariablement par la rotation de la terre sur son axe, constitue partout l'unité de mesure qui s'applique ensuite aux périodes plus longues. Comme elle est donnée immédiatement par la nature, on peut se dispenser de prouver que les Aryas primitifs la connaissaient, bien qu'ils en ignorassent la cause prochaine. Je m'abstiendrai même de comparer les noms du jour et de la nuit, qui appartiennent sans contredit au fond le plus ancien de la langue. Les deux principaux, qui correspondent au sanscrit *div*, *diva*, *divan*, *dyu*, etc., jour, et *nakta*, *nakti*, *naktan*, nuit,[1] se retrouvent dans presque toutes les branches de la famille. Le premier, de la rac. *div*, lucere, n'exprime autre chose que la notion de lumière; le second, de *naç*, perire, interire, désigne la nuit en quelque sorte comme la mort du jour. Le nom du jour se liait à ceux du ciel et de la divinité; celui de la nuit et plusieurs de ses synonymes se rattachaient à des idées de destruction et de malheur. Je dois renvoyer aux ouvrages de Bopp, de Pott, de Benfey, etc., soit pour la comparaison des termes, soit pour l'étude de la multitude d'adverbes de temps et de particules qui en sont sortis dès l'époque la plus reculée.[2]

[1] Vêdique aussi *nak*, *naç*; cf. *niç*, *niçâ*.

[2] Un fait qui mérite d'être signalé, c'est que deux des noms sanscrits de la nuit ne se retrouvent, à ma connaissance, que dans l'irlan-

Ainsi que nous le verrons bientôt, les anciens Aryas avaient des mois lunaires, et, comme les phases de la lune ne pouvaient bien s'observer que de nuit, il était naturel qu'ils comptassent les temps par nuits plutôt que par jours. Cette coutume s'est maintenue, en effet, chez plusieurs peuples de race arienne. On en trouve des traces dans le Rigvêda où *kshapâ*, nuit, est employé parfois comme synonyme de jour en tant que division du temps.[1] De même pour *râtrî*, *râtra*, n., dans le scr. *daçarâtra*, dix nuits, pour un espace de dix jours, etc. Les anciens Iraniens comptaient toujours par nuits, comme on le voit dans l'*Avesta* (Fargard, IX, 135 et suiv.), et Spiegel en infère avec raison que leurs mois devaient être lunaires (*Avesta*, II, XCVIII). Pour les Gaulois et les Germains, nous avons les témoignages de César et de Tacite.[2] Les Cymris disent encore *heno*, cette nuit, pour en ce jour, maintenant, et *wyth nos*, huit nuits, pour une semaine. Chez les Anglo-Saxons, *nith erne*, la nuit dernière, équivalait à hier, et l'anglais *fortnight*, pour *fourteen nights*, quatorze nuits, notre quinzaine, est un dernier reste de cette antique manière de compter.

dais, ce qui est d'ailleurs plus d'une fois le cas pour d'autres mots. L'un est le scr. *andhikâ*, de *andha*, aveugle, conservé dans l'ancien irl. *aidche* (Z.², 247), mod. *oidhche*, *oiche*, avec la suppression habituelle de la nasale. L'autre est le scr. *râtri*, obscur quant au sens étymologique, et qui n'est resté en usage que dans l'adverbe irland. *a reidhir*, *a reidhr*, *a réir*, en erse *an ruoir*, la nuit passée. Un nom irlandais du jour, *lá*, *lae*, pl. *laithe*, offre une coïncidence singulière et unique avec le laghmani du Caboul, *laê*, jour.

[1] Par exemple, Rigv., 4, 16, 19: *Kshapô madêma çaradaçća pûrvîh*, célébrons les nuits et les antiques années.

[2] Cæs., VI, 18 : Spatia omnis temporis non numero dierum sed noctium finiunt. — Tacite, *Germ.*, 11: Nec dierum numerum, ut nos, sed noctium computant, etc.

A cela se joignait l'idée, commune à plusieurs cosmogonies, de placer les ténèbres à l'origine des choses, et de regarder la nuit comme plus ancienne que le jour. Je n'ai pas besoin de rappeler le second verset de la Genèse. Dans un hymne du Rigvêda, que M. Müller a traduit (*Sansk. Litter.*, 559), il est dit: « Au commencement était l'obscurité. Des ténèbres pro« fondes enveloppaient tout comme un océan sans lumière. » Manu (I, 5) dit aussi que, à l'origine, le monde était *tamôbhûta*, enveloppé d'obscurité. La théogonie d'Hésiode (v. 123 et suiv.) fait surgir immédiatement du Chaos l'Erèbe et la Nuit comme ses deux enfants, et de ces derniers naissent à leur tour l'Ether et le Jour. Il en est de même dans la mythologie scandinave où la Nuit, *Nôtt*, la fille noire du géant *Nōrvi*, enfante successivement *Audr*, la richesse, *Iōrdh*, la terre, et *Dagr*, le jour (Grimm, *Deut. Myth.*, 424). Les Gaulois avaient sans doute quelque tradition du même genre, puisqu'ils comptaient par nuits en leur qualité de descendants de Pluton, suivant César.

§ 372. LES DIVISIONS DU JOUR.

1) Outre la distinction naturelle du jour et de la nuit, on a dû sentir de bonne heure la convenance de subdiviser cette première unité de la mesure du temps, et cela d'abord dans un but tout pratique, pour régulariser les occupations, les repas, le sommeil, etc. C'est ainsi que nous avons vu déjà quelques noms anciens du matin et du soir se rattacher directement à la vie pastorale et à l'agriculture (t. II, p. 75 et sqq.). D'autres se lient aux deux moments bien caractérisés du lever et du coucher du soleil; mais la plus simple observation a dû montrer

bien vite que ces deux moments varient sans cesse, et que tour à tour le jour et la nuit empiètent l'un sur l'autre. On aura cherché dès lors quelque point de départ fixe, et on l'aura bientôt trouvé dans le passage du soleil au zénith, qui détermine le milieu du jour, comme celui de certaines étoiles le milieu de la nuit. De là, sans doute, le parfait accord des langues ariennes pour désigner le midi et le minuit par des termes qui ont tous le même sens, et dont les éléments sont souvent identiques. Les noms sanscrits *madyâhna*, *divâmadhya*, *madhyandina* pour midi, et *madhyarâtra* ou *arddharâtra* pour minuit, répondent exactement pour la signification au pers. *nîm-rôz*, *nim-i shab* (*nîm* = scr. *nêma*, demi), au kourde *nîvrû* et *nîvshev*, à l'ossète *ardag bon*, *ardag achsaw* (= scr. *arddha* + *kshapâ*), au gr. μεσημβρία et μέση νύξ, au lat. *meridies*, de *medidies*, et *media nox*, à l'irl. *meadhón laoi* et *meadhón óidhche*, au cymr. *canol* (ou *hanner*) *dydd*, et *nôs*, à l'anglo-saxon *middaeg* et *midniht*, anc. all. *mittitag* et *mittinaht*, etc., au lith. *widdùdēnis* et *widdùnaktis*, à l'anc. slave *polŭdĭne* et *polŭnoshtĭ*, etc., etc. Quelque naturelles que soient ces désignations, leur accord est difficilement fortuit, car elles auraient pu varier. Ainsi l'hébreu *nkôn ha iôm*, stabile diei, et l'arabe *zuhr*, *zuhrî*, le dos, le sommet, le point culminant, pour midi, reposent sur des idées différentes. Les termes qui diffèrent dans les langues ariennes, comme le scr. *uddina*, le haut du jour = midi (Wilson), *avyathishî*, l'immobile = minuit, etc., sont en petit nombre.

2) L'intervalle qui sépare midi de minuit, et réciproquement, est divisé en deux parties par le coucher et le lever du soleil, ce qui, suivant notre manière de compter, place les moments moyens du soir et du matin à six heures après et avant midi. Ces moments, toutefois, n'ont rien de fixe, et c'est pour-

quoi les noms du matin et du soir, quand ils ne se rapportent pas aux occupations habituelles, n'expriment, en général, que le commencement ou la fin du jour et de la nuit. Parmi ces noms, un seul paraît remonter à l'époque de l'unité. C'est le sanscrit *sâya*, auquel répond l'irlandais *sia*, soir (O'R.). Il signifie proprement fin, terme, de la rac. *si*, ligare, au causatif *sâyay;* cf. *sîman*, limite, ou plutôt de *sô*, *sâ (syati)*, conficere, causatif *sâyay*, *ava-sâ*, finire, *avasita*, fini, etc. [1] De *si* vient l'adj. *sêru*, qui lie, et cette forme conduit au latin *sērum*, soir, *sērus*, tardif, etc., ainsi qu'à l'ossète *ser* ou *isar*, *izar*, et au cymr. *hwyr*, soir = *hêr*, de *sêr*. L'irlandais *siar*, soir et ouest, répond exactement à *hwyr*, le *ia* équivalant dans la règle à *wy* et *ê*, et cependant il s'élève un doute sur la connexion réelle de ces deux termes, à cause de *iar*, ouest, qui est à *siar* comme *oir* est à *soir*, id. Ce *iar*, en effet, est contracté de *ivar*, le scr. *avara*, occidental, et se retrouve comme nom du soir dans le pers. *îwar*, *aywâr*, et le kourde *évar*, ce qui nous éloigne complétement de *serum* et de la rac. *si*. Il se pourrait donc que l'analogie de *siar* ne fût qu'apparente, ou que deux termes de provenances diverses se fussent confondus sous une même forme.

3) Une division du jour de 24 heures en quatre parties seulement reste insuffisante pour l'usage pratique, et on a dû bientôt recourir à de nouvelles subdivisions. Ce n'est que beaucoup plus tard, toutefois, que l'on est arrivé à compter le temps d'une manière suffisamment exacte pour les exigences d'une civilisation plus avancée. Aussi rien n'indique que les Aryas primitifs aient connu l'usage des heures tel qu'il s'est

[1] D'après le D. P., le mot védique *sâya* signifie proprement retour, et *ava-sâ*, dételer les animaux de trait, revenir chez soi, puis cesser, finir, s'arrêter ; mais il n'est pas sûr que *sâ* ait le même sens.

L'acception spéciale du sanscrit se retrouve dans l'irl. *ceol*, *ceoltadh*, musique, mélodie, *ceolaire*, musicien, *ceolmhar*, musical, harmonieux, etc.[1] Cf. *ceolán*, clochette, et enfant criard, mais aussi *ceileir*, erse *ceilear*, chant d'oiseaux.

2) Le pers. *tarânah*, mélodie, chant, se rattache sans doute, comme *tarang*, clameur, cri, *tarak*, fracas, tonnerre, etc., et comme le scr. *târa*, son perçant, à la rac. *tṝ*, *tar*, trajicere.

Ici se place probablement l'irl. *tormán*, son de la cornemuse, bruit, mais en erse aussi musique et instrument de musique. Cf. cymr. *ystyrmant*, guimbarde.

Il faut peut-être rapporter également à *tṝ* le sansc. *tûra*, *tûrya*, instrument de musique, *tûrî*, trompette, d'où *tâurya*, musique en général. Pour le développement de *ṝ* en *ûr*, à côté de *ar*, cf. *ǵûr*, senescere = *ǵṝ*, *ǵar*, *pûr*, implere = *pṝ*, *par*, etc., ce qui justifie aussi le rapprochement présumé plus haut entre *kûrd*, *kûrda* et le gr. *κόρδαξ*.

3) Il est singulier que les langues celtiques seules aient conservé des noms de la musique qui correspondent au sanscrit. Outre ceux qui précèdent, on en trouve encore deux autres.

L'un est l'irlandais *aine*, musique, mélodie, cymr. *anaw*, *anant*, id., qui trouve son étymologie dans le scr. *aṇ*, sonare, et spirare (Dhâtup.) = *an*, spirare, et sonare dans les dérivés *ânaka*, tambour, et nuage tonnant, et *sânikâ*, *sâneyî*, flûte, composés avec *sa*, cum, et signifiant qui a du souffle ou du son.

L'autre est l'irland. *ealaidh*, musique ; cymr. *alaw*, *alon*,

[1] *Ceol* — irland. moyen *cet*, *cél* (?), dans *cel-bind*, of sweet music (O'Curr., *Manners*, etc., t. III, p. 395), peut-être, comme *ceileir*, d'une rac. *cil*, en rapport possible avec le scr. *kil*, jouer (Dhâtup.), d'où *kila*, *kêli*, jeu, *kilakilâ*, cri de joie, etc.

eilw, *eilyw*, *eilon*, id.; cf. *alan*, souffle, respiration, qui semblent répondre au scr. *alati*, espèce de chant, d'ailleurs sans étymologie aucune.

§ 341. LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

J'ai parlé déjà, au § 257, de la trompette de guerre, mais, à côté de ces instruments bruyants, il y en avait d'autres plus mélodieux pour charmer les loisirs, ou animer les danses et les fêtes. Ce qu'ils étaient exactement, on ne peut plus le savoir; mais ce qu'il est possible encore de constater, c'est qu'il y en avait de deux espèces, savoir des instruments à vent et des instruments à cordes. Nous en traiterons séparément.

A) Les instruments à vent.

1) Le plus simple, et le plus ancien sans doute, a été le chalumeau, qui consistait en un roseau percé de quelques trous, et qui appartient essentiellement à la vie pastorale. Aussi, dans beaucoup de langues, les noms du chalumeau et de la flûte sont-ils ceux mêmes du roseau. Ainsi le sanscrit *vañça* et *vêṇu*, flûte et bambou, le pers. *nâ*, *nây*, flûte et roseau; cf. scr. *na*, vide, et *nâ*, instrument de musique indéterminé (Wilson). Le gr. *δόναξ* et *κάλαμος*, le lat. *calamus*, d'où notre mot *chalumeau*, all. *schalmei*, etc., l'angl.-sax. *bune*, l'anc. all. *suegala*, l'irl. *fead*, *fideóg*, et *ribhéid*, etc., offrent tous le double sens indiqué.

Parmi ces noms, le scr. *vañça*, *vañçî*, *vañçikâ*, flûte, pipeau,

et proprement roseau, bambou, est surtout intéressant, parce qu'il paraît se retrouver dans le lithuanien *wamzis, wamzdis*, flûte, pipeau, peut-être plus correctement *wamszis*, avec *sz* = *ç* = *k* primitif. *Vañça* pour *vanka*, le roseau qui plie et se courbe, semble dérivé de la rac. *vank*, tortuose incedere, d'où *vakra*, courbe, et le vêdique *vanku*, tortuose incedens (*Rigv.*, I, 114, 4). Cf. aussi *vankri*, côte, et sorte d'instrument de musique.

2) Du scr. *svara*, son, et de *las*, ludere, artem exercere, vient le composé *svaralâsikâ*, flûte. A la rac. *svr*, *svar*, sonare, parfois contractée en *sur*, se rattachent plusieurs noms d'instruments à vent dans les langues congénères.

Ici d'abord, probablement, le persan *surnâ*, *sûrnâ*, *shôr*, trompette. Cf. *shôr*, bruit, et *surôdan*, chanter. On devrait attendre *chw*, *ch'* pour *sv*, comme dans *ch'ur*, lumière = scr. *svar*, etc., mais la sifflante s'est maintenue à cause de l'onomatopée.

Puis, en Europe, le gr. *σύριγξ*, flûte. Cf. *συρίζω*, siffler, lat. *susurro*, etc.

Le lith. *surma*, *surmas*, id., chalumeau; pol. *surma*.

L'anc. sl. *sviralĭ*, *svirělĭ*, tibia, russe *svirielĭ*, ill. *svirala*, *sviroka*, *surla*, etc., de *svirati*, *sviriti*, tibia canere.

A *svar* appartient aussi le cymrique *chwara (chw = sv)*, jouer d'un instrument, puis jouer en général, de même que *chwardd*, armoric. *choarz*, rire, ris, et *chwyrn*, sifflement, ronflement. Cf. armor. *chouirina*, hennir, et *chourik* (le *ch* ici prononcé comme en français), bruit, grincement (Cf. t. II, p. 275).

Pott (*Et. F.*, I, 226) rapporte également à *svar* le grec *σάλπιγξ*, trompette, pour *σϝαλπιγξ*, avec addition d'un *p* probablement causatif (Cf. Bopp, *V. Gr.*, III, 100), et qui

paraît se retrouver dans le lith. *szwilpti*, siffler, chanter (des oiseaux), bourdonner, d'où *szwilpa*, siffleur, *szwilpokas*, merle, et *szwilpine*, chalumeau, pipeau. Le *sz*, irrégulièrement pour *s*, doit être attribué à l'onomatopée.

3) Au sanscr. *vâṇa*, flûte, pipeau,[1] de *vaṇ*, *van*, sonare (Dhâtup.), répond peut-être directement, par le changement de *n* en *l*, comme dans *ἄλλος*, *alius* = sanscr. *anna*, le grec *αὐλός*, flûte (Cf. Z. S., X, 246, note, et Bugge, Z. S., 20, 50). Il faudrait alors le séparer de *αὔω*, *ἄω* = scr. *vâ*, flare, bien que les rac. *vâ*, *van*, *vaṇ*, puissent être primitivement alliées entre elles. Cf. aussi *vên*, *vêṇ*, organum musicum canendi causa sumere, fidibus canere, *vêṇa*, musicien, *vêṇu*, flûte et roseau, et peut-être *vîṇâ*, le luth indien. La racine *van*, sonare, se retrouve peut-être dans l'irl. *fonnaim*, chanter, *fonn*, chant, *fonnmhar*, mélodieux,[2] et, sous la forme *vin*, dans l'anc. all. *weinôn*, ejulare, ululare, flere, scand. *veina*, lamentari, anglais *whine*; cf. anc. all. *winisôn*, murmurare, etc.

4) Le scr. *çushira*, percé, perforé, désigne un instrument à vent percé de trous, de *çusha*, *çushi*, trou, cavité. Cf. *vivaranâlikâ*, flûte, c'est-à-dire petit tube à trous.

Je compare l'irland. *cuisle*, *cuislin*, flûte, chalumeau, et en général tige creuse, paille, tube, veine, etc. Cf. scr. *çushila*, air, vent.[3]

[1] Dans le Vêda, musique instrumentale (D. P.), harpe à cent cordes. Cf. *vâṇî*, musique, voix, et aussi roseau (ib.).

[2] Mais, suivant Stokes (*Rem.*[2], 23), *fonn*, pour *fond*, se rattacherait au scr. *vand*, célébrer, louer. Cf. au § qui suit le nº 1.

[3] Le D. P. n'a pas *çushira* donné par Wilson, mais la rac. *çush*, siffler, forme secondaire de *çvas*. Weber (*Beitr.*, 4, 285) fait observer que la vraie leçon plus ancienne est *sushira*, comme aussi *sush* pour *çush*, l'allemand *sausen*. Dans le D. P., le vent, *çushila*, est attribué à *çush*, sécher.

5) Un groupe étendu de noms d'instruments à vent se rattache à l'onomatopée *tutu* ou *dudu*, qui, en persan, exprime le son de la flûte.

Persan *tôtak*, kourde *dudék*, pipeau de berger; en turc *düdük*.

Irl. *dudóg*, erse *dùdach*, trompette.

Goth. *thut-haurn*, id., all. mod. *tûthorn*. Cf. ags. *theotan*, scand. *thiota*, anc. all. *diuzan*, stridere; scand. *taut*, susurrus, suéd. *tuta*, cornu canere; all. mod. *dudeln*, id., et *dudel-sack*, cornemuse.

Lith. *duda*, *dudéle*, cor de berger, *dudoti*, sonner du cor. Cf. *tutoti*, coasser, et *tuturge*, flûte.

Russe *dudá*, *dúdka*, *dudočka*, pipeau, fifre; *dudítĭ*, jouer du pipeau; polon. *dudać*, id., *dudka*, pipeau, *dudy* (plur.), cornemuse.

Ici et là, il peut y avoir eu transmission d'une langue à une autre, mais l'ensemble fait bien présumer une origine proethnique commune.

6) Le pers. *shufsh*, *shafsh*, flûte, pipeau, ainsi que *shîpur*, *shîpûz*, id., trompette, se lient à l'onomatopée *shuflîdan*, *shiplîdan*, siffler, gazouiller. Cf. latin *sibilo*, nos mots *siffler*, *sifflet*, etc.

En fait de termes analogues, on peut citer l'anc. sl. *soplĭ*, *sopělĭ*, tibia, russe *sopélĭ*, chalumeau, flageolet, et *sipóvka*, id. Cf. russe *síplyĭ*, *sipúčĭĭ*, enroué, pol. *szeplać*, susurrer, murmurer; et l'anc. sl. *sopati*, tibia canere, russe *sopítĭ*, siffler, etc. Si l'on compare encore le lithuan. *szweplēti*, murmurer, et le cymr. *chwib*, *chwibol*, pipeau, *chwiban*, *chwiff*, sibilus, *chwiffiaw*, siffler, etc., on est tenté d'identifier la racine commune avec le scr. *svap* et ses analogues européens, ὑπ, *sop*, *svef*, etc., dont le sens actuel, *dormire*, peut avoir été primitivement

souffler, respirer avec bruit, comme le gr. *αὔω*, dans les deux acceptions.

B) Instruments à cordes.

1) Le scr. *tata* et *vitata*, instrument à cordes, tout comme *tantrî*, corde d'instrument, et *tantrin*, musicien (Wilson),[1] dérivent de la rac. *tan*, tendere.

En grec, nous trouvons de même *ὄργανα ἔντατα*, instruments à cordes, de *ἐντατός*, tendu, et de *ἐν-τείνω*.

L'anc. irl. *tét*, fidis (Zeuss, 79), plus tard *téd*, d'où *tédaire*, joueur de harpe (Stokes, *Irl. Gl.*, nº 1017), est pour *tent*, à cause du *t* non aspiré, et = scr. *tantu*, id. Le cymrique a conservé le verbe *tanu*, étendre, et de là vient *tant*, corde musicale, *trithant*, rébec à trois cordes, et *tantawr*, musicien (Cf. t. II, p. 282).

2) Un des noms sanscrits du luth est *rudrî*, de *rud*, lamentari, flere, ce qui indique un instrument aux sons doux et plaintifs. Cf. *rud*, son, cri, lamentation, *rôdana*, id., etc., pers. *rûd*, *rôd*, chant, musique, corde d'instrument, *rôdâ*, corde d'arc, latin *rudo*, *rudor*, anglo-sax. *reotan*, stridere, scandin. *ryta*, grunnire, anc. all. *riuzan*, plangere, stridere, rugire, lith. *raudóti*, se lamenter, pleurer, *rauda*, plainte, anc. sl. *rydati*, pleurer, etc., etc.

En grec, où cette racine verbale manque, Benfey compare

[1] Dans le D. P. seulement soldat, de *tantra*, armée. Cf. *tantribhâṇḍa*, le luth indien, c'est-à-dire boîte à cordes (D. P., V, 1461). Avec *bhâṇḍa*, petite caisse, boîte, aussi dans *vâdyabhâṇḍa*, instrument de musique, cf. peut-être *bandura*, espèce de mandoline en usage dans l'Ukraine, chez les petits Russes.

λύρα, pour λυδρα = *rudrâ* (*Gr. Wl.*, II, 6), conjecture qui ferait de la lyre un instrument déjà connu des anciens Aryas. Kuhn, qui accepte ce rapprochement comme probable (Z. S., III, 335), l'appuie par les analogies qu'il signale entre le dieu vêdique Rudra et l'Apollon grec. [1]

Cette conjecture se confirme d'ailleurs par une curieuse coïncidence de fait, quant à la nature même de l'instrument. On sait que les Grecs appelaient la lyre χέλυς, testudo, parce que dans l'origine elle consistait en une écaille de tortue munie de cordes. C'est à Mercure qu'ils en attribuaient l'invention, preuve que le souvenir de celle-ci se perdait dans les temps mythiques. Or, dans l'Inde, nous voyons également le nom de la tortue, *kaććhapa,* appliqué à désigner la lyre, *kaććhapî,* mais une lyre mythique, celle de *Sarasvatî,* la déesse de l'éloquence, de la musique et des arts. La tortue était sans doute connue des anciens Aryas, bien que son nom primitif reste incertain (Cf. t. II, p. 625), et l'idée d'en faire un instrument à cordes n'est pas assez naturelle pour supposer, avec quelque probabilité, qu'elle soit venue à la fois aux Indiens et aux Grecs. Il faut donc y voir, de part et d'autre, un legs du temps de l'unité arienne.

[1] Tous deux sont armés de l'arc; Rudra est le meilleur des médecins, comme Apollon est ἀκέσιος, ἀκέστωρ, et le père d'Esculape ; l'un est appelé *kapardin*, de l'arrangement de sa longue chevelure, et *vanku*, tortuose incedens, comme dieu de l'orage qui tourbillonne ; l'autre reçoit les épithètes de ἀκερσεκόμης et de λοξίας ; la souris était consacrée à Rudra, et Apollon avait le surnom de Σμινθεύς, de la souris, σμίνθος, qui était son symbole, etc.

§ 342. LE CHANT ET LA POÉSIE.

Bien que la poésie, dans l'ensemble de ses développements, ait une tout autre importance que celle d'une simple récréation, je la considère ici dans son rapport avec le chant, parce qu'en fait, et quand il s'agit des temps primitifs, il est impossible de séparer ces deux modes d'expression de l'âme humaine. Toute poésie commence par des chants populaires, et se développe pendant longtemps en intime union avec la mélodie vocale et l'accompagnement musical. Ce n'est qu'aux époques de l'art avancé et réfléchi que la déclamation remplace le chant, et que celui-ci devient par lui-même un moyen puissant d'exprimer les sentiments à l'aide du prestige de la musique. Les langues ont conservé partout des preuves de cette fusion primitive des deux éléments, car partout les poëmes sont des chants, et les poètes des chanteurs.

Nul doute que les anciens Aryas n'aient eu des chants populaires, puisqu'on en trouve chez toutes les races d'hommes, et même chez celles qui sont placées aux degrés les plus bas de la culture sociale. Ce qu'il importerait de savoir, c'est si la poésie avait franchi chez eux les premiers débuts de l'art purement instinctif, pour s'élever, de la chanson ou de la ballade, à l'hymne et au chant épique, si ce n'est à l'épopée proprement dite. A cet égard, nous n'avons sans doute que les indications trop rares et incomplètes qui sont restées dans les langues, mais leur ensemble peut fournir encore des présomptions assez sûres.

1) La rac. scr. *vad*, loqui et sonare, vociferari, prend au causatif *vâday* le sens de canere organa musica. De là *vâda*,

vâdana, son, musique instrumentale, chant, *vâdya*, *vâditra*, instrument de musique, etc. Cf. *vand*, célébrer, louer, *vandanâ*, louange, *vanditar*, laudator, etc.

A *vad* correspond le gr. ὕδω, ὑδέω, chanter, célébrer, d'où ὕδης, poète, et dont le digamma s'est conservé dans l'éolien αὐλαϝυδος, joueur de flûte (Benfey, *G. Wl.*, I, 364). Cf. αὐδή, parole, langage, etc. Benfey y rapporte aussi le nom du rossignol ἀηδών, dans Hesychius ἀβηδών pour αϝηδων, où l'α serait le préfixe sanscrit *á*, dans *â-vad*, celebrare, invocare, et qu'il incline à séparer de ἀείδω qui reviendra plus loin (Ib., II, 352).[1]

Ici se rattache, et plus sûrement encore, le cymr. *gwawd* = *gwâd*, chant de louange, dont *awd*, *awdl*, chant, n'est peut-être qu'une forme diminuée. Cf. *gwawl* et *awl*, lumière. Comme, en irlandais, l'*f* initiale = *v* disparaît souvent, je compare également *odh*, musique, *uidheach*, musical (O'R.), qui se rapprochent ainsi des formes grecques.[2]

Quant à ἀείδω, chanter et raconter poétiquement, d'où ἀοίδος, le chanteur épique, ἀοιδή, ᾠδή, chant, ode, etc., Pott reste incertain entre les racines *vad* et *vid*, scire (*Et. F.*, I, 230), et ce doute est partagé par Benfey (loc. cit.). La racine *vid*, en effet, = ἰδ, εἴδομαι, video, etc., prend au causatif *vêday* l'acception de *narrare*, et de même avec le préfixe *â*, *âvêday*, raconter, annoncer; en zend *âvaêday*, id. La forme ἀοίδος est en accord avec le prétérit οἶδα = scr. *vêda*, mais difficilement explicable en partant de *vad*. Tout cela parle en

[1] Cf. lith. *vadinti*, appeler, et l'anc. all. *far-wâzan*, maudire.

[2] De même Stokes (*Rem.*[2], 14), *odh*, *oidh* = *ceol*, musique. Ib., p. 23, à *vad* se rattache aussi, irland. *fuidhir*, parole, et à *vand*, célébrer, louer, irl. *fonn*, chant, pour *fond*.

faveur de la rac. *vid.*[1] Dans l'une et l'autre supposition, Benfey voit dans l'*a* initial, et malgré la différence de quantité, un reste de la proposition *â*, tombée en désuétude partout ailleurs qu'en sanscrit et en zend, mais qui se retrouve en composition dans quelques mots grecs sous les formes de *η* et de *ω*, et dont on reconnaît des traces dans les autres langues de la famille.[2]

2) Schlegel a comparé le latin *carmen* avec le scr. *karman*, œuvre, en s'appuyant de l'analogie de *ποίημα* du verbe *ποιέω*, faire. A cela Pott objecte (*Et. F.*, I, 280) que *carmen* est pour *casmen*, comme l'indique l'ancien nom de la muse, *casmena* = *camena*, et qu'il appartient ainsi à la rac. scr. *çaṅs*, narrare, laudare, celebrare, d'où *çastra*, chant de louange, *çaṅsâ*, louange, *çaṅstar*, panégyriste, etc., et surtout le vêdique *çasman*, hymne (Cf. Kuhn, Z. S., IV, 46). Il serait possible, cependant, que *carmen* et *casmena* ne se ressemblassent que par le suffixe. Si l'on voulait s'en tenir au sens de chant de louange, on pourrait rattacher *carmen* à la même racine que le scr. *kâru*, chanteur, poète, panégyriste, suivant le D. P., de *kar*, célébrer, parler de quelqu'un avec louange, d'où aussi *kîri*, poète et chant de louange, *kîrti*, éloge, bonne renommée, *kîrta*, célébré, etc. Toutefois, et comme *carmen* désignait plus spécialement un chant magique, il est plus probable qu'il se lie à la rac. *kar* dans le sens de *facere aliquid*

[1] C'est aussi à *vid* que Stokes (*Rem.*[2], 23) rattache l'irl. *faed*, cymr. *gwaedd*, cri, clameur.

[2] Pour le grec, cf. les exemples donnés par Pott (*Et. F.*, II, 384, 2e éd.). Dans les autres langues européennes, nous en avons signalé plusieurs cas, par exemple t. II, p. 330, et nous en verrons d'autres encore. Cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 233) qui regarde l'*α*, dans *ἀϝείδω*, comme prosthétique.

aliquo, spec. *magicis artibus*, ainsi que nous le montrerons en parlant de la magie.

En tout cas, le mot latin remonte sûrement, par son origine, à l'époque la plus ancienne.

3) Un terme également ancien, et intéressant à plusieurs égards, est le scr. *kavi*, poète, primitivement un penseur, un sage, et, comme adj. vêdique, ingénieux, intelligent, sage, prudent. Le grand poète *Vâlmîki* est appelé le *kavi* par excellence, et son œuvre, le *Ramâyana*, est un *kâvya*, un poëme composé avec art, sagesse, inspiration et divination. De là aussi *kavitâ*, *kavitva*, poésie et sagesse. Cf. zend *kavi*, adj., sage, de *ku*, *çku*, voir (Justi).

D'après le D. P., l'origine de *kavi* est probablement la même que celle de *âkûta* ou *âkûti*, intention, motif, ce qui conduirait à une racine *ku* ou *kû*, perdue en sanscrit, mais conservée dans plusieurs langues européennes avec le sens de voir, prévoir, connaître, etc. Ici sans doute se rattache le gr. *κοέω*, *κοάω*, pour *κοϝέω*, connaître, ainsi que *ἀ-κούω*, entendre = *συννοέω*, *ἀκοὴ*, audition, etc.. Ensuite le latin *caveo*, prendre garde, être prudent, d'où *cautus*, *cautio*, etc.; l'anc. sl. *ćuti*, cognoscere, *cutiĕ*, cognitio, *po-ćuvati*, custodire, etc.; et enfin, avec *s* prosthétique, l'anglo-sax. *scawian*, anc. allemand *scawôn*, allem. mod. *schauen*, conspicere, considerare, intueri, speculari, etc. La vraie signification de *kavi*, sage, prudent, et proprement voyant, explique comment ce nom, ainsi que *kavâ*, est devenu en zend celui du roi, dont l'office est de prévoir, de surveiller, de diriger avec sagesse et prudence. De là *kâvya*, royal, et le persan *kay*, grand roi, héros, et noble, excellent, juste, *kiyâ*, id., et au pluriel *kayân*, les grands rois, c'est-à-

dire ceux de la seconde dynastie.[1] C'est ce qui empêche de rattacher, avec Benfey (*Samav. Gl.*), *kavi* à la racine *ku*, sonare, canere, qui expliquerait bien le sens de poète, mais non pas celui de sage et de roi.

Maintenant, ce qui donne à cet antique nom du poète une importance toute particulière, c'est que les langues celtiques paraissent l'avoir conservé dans ceux du poëme et de la poésie. L'irl. *coi*, poëme,[2] répond à *kavi* ou à *kâvya*, le *v* se supprimant régulièrement entre deux voyelles, comme dans *ói* = *avi*, ovis, *nói* = *navis*, etc. Le cymrique, qui garde le *v* sous la forme de *w*, cf. *dew* = scr. *dêva*, irland. *dia*, l'a conservé dans *cowydd*, poëme versifié, continu, non divisé en strophes (Cf. sanscrit *kavitâ*), d'où *cowyddwr*, poète, *cowyddiad*, versification, *cowyddu*, composer un poëme, etc. Il est à remarquer que le terme cymrique, comme le scr. *kâvya* et *kavitâ*, s'applique à une œuvre d'art, à un poëme d'un ordre supérieur aux simples ballades.

Si ces rapprochements ne sont pas trompeurs, il en résulterait que, au temps de l'unité, le poète, le sage, le voyant, était un personnage considérable et respecté, et que la poésie devait avoir un rôle déjà très-élevé.

4) Le pers. *danah*, chant, cri de joie, *dan*, lamentation, etc., dérive de *danîdan*, murmurer; cf. scr. *dhan*, sonare.

De la même racine proviennent deux noms européens du chant et de la poésie, savoir l'irl. *dán*, chant, poëme, *dánachd*, poésie, et le lithuan. *daina*, chant populaire, par opposition à

[1] Suivant Haug (*Gâthâs d. Zor.*, I, 179), et par suite de la scission religieuse entre les Iraniens et les Indiens, le zend *kavi* aurait pris parfois un sens défavorable, tandis que *kavâ* est toujours resté un titre d'honneur pour les rois.

[2] O'R. Cf. † *cái*, lamentatio (Corm., *Gl.*, 32); *cói*, id. (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 770.)

gësme, chant sacré. De là *dainóti*, chanter des ballades, *dainotojis*, chanteur, *daininінkas*, poète, etc.[1]

L'irl. *duan*, chant, poëme, est différent de *dán* et appartient évidemment à la rac. scr. *dhvan*, sonare, d'où *dhvana*, *dhvani*, son, et cela d'autant mieux que *dhvani* s'entend aussi plus spécialement du style poétique. De *duan* dérivent *duanaire*, *duanaidhe*, poète, chanteur, *duantach*, poétique, *duantachadh*, poésie, etc.

5) L'existence d'un art poétique plus ou moins développé, chez les anciens Aryas, peut s'inférer de certaines locutions figurées pour caractériser l'œuvre du poète, et dont l'accord dans les diverses langues serait difficilement explicable sans admettre une origine commune. Le travail de la composition est comparé, soit à l'art de tisser, soit à celui de façonner ou de charpenter, et cela, plus d'une fois, en faisant usage des mêmes racines.

Ainsi, en premier lieu, on trouve dans les hymnes vêdiques la rac. *vâ* ou *vê*, texere, appliquée de cette manière. Par exemple (*Rigv.*, I, 6, 1, 8) : « Les femmes qui ont les dieux pour époux ont tissé un hymne (*arkam ûvus*) à Indra lorsqu'il mit à mort le démon Ahi. » Et ailleurs (*Rigv.*, X, 53, 6) : « Tissez (*vayata*) sans nœuds (c'est-à-dire sans défauts) l'œuvre des poètes. »[2] Le scr. *vaptar*, tisserand, de *vap*, signifie aussi un

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 285) observe, avec raison, que *daina* appartient à une racine *di*, et non *dan*, et correspond au sanscr. vêdique *dhênâ*, discours, parole, et au zend *daêna*, loi, de *dhî* et *di*, voir, connaître, penser.

[2] Cf. Max Müller, *Die todtenbestattung bei den alten brahmanen*, p. 22. Le terme employé ici pour poète, *ǵôǵû*, adj. (D. P.), de *gu*, sonare, trouve son analogue dans γόης, -ητος, magicien, de γόος, chant magique, hurlement, d'où γοάω, etc.

poète, et, en zend, la rac. *uf* = *vap*, *up*, s'emploie dans l'acception de célébrer poétiquement (Spiegel, *Beit.*, I, 316).

Aufrecht (Z. S., IV, 280) a réuni plusieurs exemples de l'emploi du verbe ὑφαίνω appliqué à la poésie, et il n'hésite pas à y rattacher ὕμνος, pour ὕφνος, dont le sens propre serait ainsi celui de tissu (Cf. t. II, p. 219 et sqq.). La signification resterait la même si l'on préférait rapporter, avec Sonne (Z. S., X, 364), ὑμήν, -ενος, et par conséquent ὕμνος, au scr. *syuman*, tissu, de *siv*, suere.[1]

En fait de transitions analogues, on peut citer l'irland. *uige*, tissu et poëme, et le scand. *bragr*, poëme, allié à *bragd*, nexus, de *bregda*, anglo-sax. *bregdan*, nectere, plectere. Un rapport du même genre se présente peut-être entre le cymr. *prydu*, former, composer, inventer poétiquement, d'où *prydiad*, poésie, *pryddyd*, poète, et l'anc. sl. *prēsti* (*prēdā*), nere, d'où *prēdivo*, filum, etc.

La racine *taksh*, fabricari, s'emploie comme *vâ*, dans le Rigvêda, pour exprimer la composition poétique. Ainsi : « Gôtama a composé (*atakshat*) un hymne nouveau pour Indra » (I, 62, 13). — « Les hommes ont récité des hymnes composés mentalement (*hṛdâ takshtân*) » (I, 67, 2). « Les Ribhus ont composé (*tatakshus*) un hymne pour Agni » (IV, 36, 1).

C'est là tout à fait l'expression latine *texere carmina*, sauf le sens de tisser qu'a pris le verbe latin (Cf. t. II, p. 223). L'irl. *téis*, chant, chanson, se lie peut-être à *taksh*, comme *deas* à *daksha*, dexter.

Je crois qu'il faut y rapporter aussi l'anc. all. *dihtôn*, all.

[1] Mais cf. le scr. *sumna*, dévotion, prière, comme expression d'attachement ; aussi bienveillance, bonté, faveur, suivant le D. P. (VII, 1102), de *su-mnâ* = *man*.

mod. *dichten*, composer poétiquement, d'où *dichter*, poète, *dichtung*, poésie, *gedicht*, poëme. Le *dih*, sauf l'affaiblissement de la voyelle, répond exactement à *tak*, forme primitive de *taksh* (Cf. t. II, p. 169), et *dihtôn* en est dérivé comme en grec τίκτω de τέκω. Je rappelle d'ailleurs que la forme *taksh* se retrouve également dans l'anc. all. *dehsa*, hache, et *dîhsila*, timon, etc. (Cf. t. II, p. 152.)

6) Un autre indice d'un art poétique assez avancé au temps de l'unité peut se tirer des analogies remarquables que Westphal a signalées entre la versification métrique des Indiens vêdiques, des Iraniens et des Grecs. Il résulte de ses recherches, pour le détail desquelles je dois renvoyer au journal de Kuhn (Z. S., IX, 437), que l'identité des mètres vêdiques avec ceux de quelques portions de l'Avesta, dans le Yaçna et les Gâthâs, est telle qu'elle implique nécessairement une origine commune. Ceci, toutefois, ne prouverait rien pour l'époque plus reculée encore de l'unité arienne ; mais la démonstration se complète par la comparaison de l'ancienne métrique grecque, dans les ïambes d'Archilochus, avec celle des hymnes vêdiques. De part et d'autre, en effet, on ne trouve exactement que trois séries d'ïambes, savoir: le *dimètre*, et le *trimètre catalectique* et *acatalectique*. Il faut en conclure que ce systèmè métrique existait déjà alors que les Indiens, les Iraniens et les Grecs ne formaient encore qu'un seul peuple.[1]

[1] Il faut ajouter ici le rapprochement proposé par Kuhn (Z. S., 3, 428) entre le sanscrit *ćhanda*, chanteur, *ćhandas*, chant de louange, chant magique, chant vêdique, mètre poétique, le latin *scando* et le scandinave *skald*, chanteur, poète, avec *l* pour *n*.

SECTION II.

COUTUMES DIVERSES.

ARTICLE I.

§ 343. L'HOSPITALITÉ.

J'ai parlé déjà, au § 175, de quelques termes remarquables qui nous révèlent plus d'un trait des antiques coutumes hospitalières au temps de la vie pastorale. Nous avons vu que les stations de vaches, *gôshpada*, étaient les lieux où s'exerçait l'hospitalité, et que, pour fêter l'arrivée d'un hôte, on tuait un bœuf. Parmi les noms de l'hôte, il n'y en a pas d'autres qui puissent nous mettre sur la voie de quelque usage hospitalier; mais deux de ces noms, d'un sens plus général, pourraient bien remonter à l'époque primitive.

1) Le premier est le scr. *âvêçika*, hôte, c'est-à-dire celui qui entre, et, au neutre, hospitalité, de *âvêça*, action d'entrer, *â-viç*, intrare.

Son corrélatif étymologique se retrouve évidemment dans le lithuan. *wēszēti*, aller chez quelqu'un, et y demeurer comme hôte, d'où *wēszne*, f., hospes femina, *wēszējimas*, visite à demeure, *waiszinti*, recevoir des hôtes, *waiszinnimas*, réception hospitalière, etc.

2) Le second est le scr. *agantu*, hôte, c'est-à-dire arrivant, advena, de *â-gam*, advenire. Cf. *gṛhâgata*, id., c'est-à-dire arrivé dans la maison.

Je crois le reconnaître dans l'anc. irl. *óegid*, hôte, *óigedacht*, hospitalité (Z.², 31). La non aspiration du *g* entre deux

voyelles provient peut-être ici d'une négligence du scribe, car dans l'irland. mod. *oighe*, *oighidh*, et l'erse *aoigh*, l'aspiration reparaît.[1] Le même doute se présente pour le *d* affaibli de *t*, car Zeuss donne aussi une forme *oigheta*, acc. plur., hospites. Si le thème correct est *óighit*, *óghit*, de *óghint*, il correspond au scr. *âgantu ;* mais s'il est *óghith*, il faut le rapporter au scr. *âgata*, arrivé, dans *grhâgata*. Je trouve encore, dans O'Reilly, une forme *oighimh*, hôte, qui répond exactement au scr. *âgama*, arrivant.

On remarquera ce nouvel exemple de l'existence de la préposition préfixe *â* dans une langue européenne.

ARTICLE II.

§ 344. LA DROITE ET LA GAUCHE.

La symétrie du corps humain, qui semble parfaite à l'extérieur, n'existe plus au même degré quant aux organes intérieurs; et c'est là sans doute qu'il faut chercher la cause primitive de la distinction si généralement établie entre la droite et la gauche. Pourquoi le bras droit et la main droite ont-ils presque toujours une supériorité incontestée sur les membres opposés ? C'est une question qu'il faut laisser à la physiologie. Pour nous, cette distinction ne nous intéresse ici que par les influences de plus d'un genre qu'elle a exercée, dès les temps les plus reculés, sur les idées et les usages de la race arienne.

La force et l'adresse sont l'apanage naturel de la droite, qui se trouve ainsi chargée des principales fonctions actives. C'est

[1] Comme elle n'est souvent indiquée dans les manuscrits que par un point au-dessus de la lettre, une omission est facile.

la droite qui préside au travail et au combat, qui manie également les outils et les armes. De là les idées d'estime, et même de respect, qui s'associent à tout ce qui la concerne. C'est ainsi qu'elle devient le symbole de la rectitude, le gage de la sincérité, le signe de l'honneur. Les idées contraires s'attachent naturellement à la gauche, et les unes comme les autres s'appliquent de plusieurs manières aux rapports sociaux, aux usages cérémoniels et religieux, aux croyances superstitieuses, etc. Chez les peuples primitifs, où les symboles ont une grande puissance, ces associations d'idées prennent une importance qui diminue avec les progrès de la civilisation; aussi est-ce surtout dans les langues qu'elles ont laissé les indices les plus clairs de leur ancienne influence. C'est ce que montrera déjà l'examen des noms significatifs de la droite et de la gauche, et mieux encore des termes qui en dérivent secondairement.[1]

§ 345. LA DROITE.

L'accord des langues ariennes pour le nom principal de la droite est remarquable, et son étymologie, conservée par le sanscrit, est parfaitement claire.

1) Le scr. *dakshiṇa*, dexter, vient de *daksha*, fort, capable, habile, et comme subst. capacité, adresse, etc., soit au physique, soit au moral. La racine est *daksh*, à l'actif, faire bien quelque chose pour quelqu'un, au moyen, être fort, être capable (D. P.). De là aussi *dakshatâ* et *dâkshya*, adresse, dex-

[1] Grimm, à la suite de sa *Geschichte der deutschen sprache*, p. 980, a inséré à ce sujet une dissertation pleine de vues ingénieuses, et à laquelle nous ferons plus d'un emprunt.

térité. L'adj. *dakshiṇa* partage les acceptions de *daksha*, et signifie secondairement droit, au moral, honnête, aimable, prévenant, etc. Il est évident que l'épithète de *dakshiṇa* a été appliquée d'abord à la main droite comme la plus forte, avant de désigner le côté droit en général. D'autres significations dérivées sont celles de don, d'offrande, de gage, de promesse, de secours, parce que c'est la droite qui donne, qui s'engage et qui aide.

Le zend *dashina*, dexter, a été remplacé par des termes nouveaux dans le persan et les autres langues iraniennes.

Le gr. δεξιός réunit les acceptions de *daksha* et de *dakshiṇa*, savoir dexter, qui est à droite, puis habile, adroit, agile, convenable, de bonnes manières, etc. De là δεξιότης, dextérité; cf. *dakshatâ*, δεξίωσις, bon accueil, c'est-à-dire présentation de la main droite, δεξιὰ, main droite, puis force, courage, et promesse, engagement, comme *dakshiṇa*.

Le lat. *dexter* répond au comparatif δεξιτερός et signifie aussi adroit, heureux, propice, convenable. De là *dextra*, main droite, *dexteritas*, adresse, complaisance, disposition serviable, bonheur, etc.

En irlandais, nous trouvons *deas*, plus anciennement *des*, dexter, avec les acceptions secondaires de adroit, convenable, décent, correct, élégant, joli, etc., d'où *deise* = scr. *dâkshya*, dextérité, convenance, élégance, beauté, etc., et plusieurs autres dérivés analogues. — Le cymr. a *deheu*, *dĕau*, dexter, *deheuder*, dextérité, le corn. *dehou*, *dyhou*, l'armor. *dehou*, *dihou*, *déou*, avec *h* pour *s* de *ksh*.

La terminaison *eu*, *au*, *ou* des dialectes cymriques indique l'ancienne présence d'un suffixe *v*, lequel se trouve peut-être dans le nom de la déesse gauloise *Dexivia* (Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, n° 386). Ce même suffixe reparaît dans le goth. *taihsvs*, dexter,

taihsvô, dextra manus, ags. *teso*, id.; cf. *taese*, *getaese*, dexter, opportunus, affabilis; anc. all. *zesauuo*, *zesuo*, dexter, *zesuua*, dextra, all. moyen *zeswe*, id., etc.

Enfin, le scr. *dakshiṇa*, avec son suffixe même, trouve ses corrélatifs dans le lith. *dészinė*, main droite, d'où l'adv. *dészinay*, à droite, et adroitement, bien, ainsi que dans l'anc. slave *desĭnŭ*, dexter, *desĭnitsa*, dextra, russe *desnyĭ* et *desnitsa*, ill. *desni*, etc.

2) A côté de cet antique nom de la droite, il en est quelques autres d'une origine plus récente, ou qui appartiennent aux langues particulières, mais qui toutes expriment la supériorité de la droite sur la gauche.

Le pers. *râst*, kourde *rast*, belout. *râstai*, ossète *rast*, etc., dexter, rattachent la droite à la notion matérielle et morale de rectitude (Cf. § 322, 5). La même transition de sens se reproduit dans les langues néo-latines, où notre *droit*, *droite*, ital. *diritto*, espag. *derecho*, etc., viennent du lat. *directus*, dont la racine est identique à celle des mots iraniens. Dans les langues germaniques aussi, l'all. moderne *rechts*, *rechte*, et l'angl. *right* s'appliquent au côté droit, tandis que le *raihts* du gothique et des autres anciens dialectes ne signifie encore que *rectus*, *justus*. Il est probable, d'après cela, que cette transition s'est opérée séparément dans les idiomes iraniens et les langues européennes. Un second exemple analogue se remarque en slave, où le russe *pravaia ruka*, le pol. *prawica*, etc., désignent la main droite, tandis que l'anc. slave *pravŭ*, de *praviti*, dirigere, n'a que le sens de droit, juste, etc.

En fait de termes particuliers, je citerai ici, d'après Grimm, l'anc. sax. *suîthora*, anglo-sax. *swîdhre*, main droite, c'est-à-dire la plus forte, de *swîdh*, fort, l'anc. sax. *forthora*, c'est-à-dire l'antérieure, celle qui va en avant, le scand. *hoegri hönd*,

de *hoegr*, dexter, commodus, l'all. moyen *die bezzer hant*, la meilleure main, le suédois *vackra handen*, la main brave, et *gullhandi*, la main d'or. Les Lettes disent de même *labba rohka*, la bonne main, et les Esthoniens *häkässi*, id. On trouverait sans doute dans beaucoup de langues des exemples analogues.

§ 346. LA GAUCHE.

Les termes qui désignent la gauche ont beaucoup plus varié que pour la droite, sans doute par cela même qu'elle n'a toujours joué qu'un rôle inférieur. Le nom proethnique s'est maintenu cependant dans plusieurs langues. La plupart des autres sont d'une origine plus ou moins obscure, quoique parfois très-récente. C'est ainsi que l'on ignore encore d'où vient notre mot *gauche*, bien qu'il ne se trouve pas même dans le vieux français. [1]

1) Le groupe primitivement opposé à *daksha*, *dakshiṇa*, et à ses corrélatifs, se rattache au sanscr. *savya*, gauche, puis secondairement contraire, inverse, rétrograde.

Ici d'abord le zend *havya* ou *haoya*, gauche, [2] dont semble différer considérablement le persan moderne *ćab*, *ćap*, que Vullers cependant (*Gr. pers.*, p. 18) rapporte à *savya*, en admettant un changement de la sifflante en palatale. Cf. kourde *ćep*, belout. *ćappai*, etc.

L'anc. slave l'a fidèlement conservé dans *shui*, gauche, d'où

[1] Cf. Diez, *Roman. Wb.*, II, 306, qui, en partant de la forme *wauquier* pour *gaucher*, rattache ce mot à l'anc. all. *welk*, faible, mou, avec d'autres exemples de significations analogues pour la main gauche.

[2] Dans Justi, *havya*, *hâvôya*, huzv. *hôi*, armén. *aheak*.

shuitsa, main gauche; et, bien qu'il semble avoir disparu, dans cette acception, des dialectes néo-slaves, il faut probablement y rattacher le polonais *szuia*, mauvais sujet, misérable, par suite des idées de fausseté qui s'attachaient à la gauche par opposition à *prawy*, dexter, et rectus, verus, etc. Nous retrouverons d'ailleurs *savya* dans le nom lith.-slave du nord.

Je crois le reconnaître également, et sous plus d'une forme, dans les langues celtiques.

Ainsi, le cymrique *aseu*, *aswy*, *asw*, gauche (sinister), puis lourd, maladroit, plus anciennement *asseu*, *assu* (Z.[1], 785), moy. *assuy*, *assu* (Leg., I, 90, 92), me paraît être pour *ad-seu*, composé de *seu* = *savya*, et de la préposition *ad* = irlandais et latin *ad* (Z.[2], 897), et signifiant proprement *à gauche*. Ce qui appuie tout à fait cette conjecture, c'est que *seu* à l'état simple s'est conservé dans l'armor. *sou* ou *sa*, mais comme terme de charretier seulement, pour dire *à gauche!* par opposition à *deha*, *diha*, *dia*, à droite. Cf. plus haut *dihou*, *dehou*, dexter.[1]

L'anc. irl. *túaith*, *túaid*, sinistra (Z.[2], 612), mod. *tuaidh*, *tuathal*, main gauche (Cf. plus loin *tuath*, *tuaith*, nord), me

[1] Il est curieux que ces termes de charretier se soient maintenus dans toute la France sous les formes de *hue*, *huhau* et *dia*. Toutefois, d'après le dictionnaire de l'Académie, *hue* signifierait à droite et *dia* à gauche. L'erréur provient-elle ici des académiciens ou des charretiers ? car il y a certainement erreur. Le mot *hue*, en effet, présente le changement régulier de *s* en *h* propre aux dialectes cymriques comme au zend, et se rapproche ainsi du zend *haôya*. Le maintien de l'*s* dans le cymr. *asseu* et l'armor. *sou*, peut-être de *assou*, provient sans doute de l'influence de la préposition assimilée. Enfin, ce qui est bien certain, c'est que, dans une partie au moins de la Suisse française, les charretiers disent *hue* pour à gauche et *dia* pour à droite, comme les Bretons, et je crois fermement qu'ils ont raison contre l'Académie.

paraît être un composé tout semblable au cymrique, mais avec la préposition *do*, ad, laquelle se réduit à un *t* initial devant les voyelles et les consonnes devenues muettes par éclipse (Z.[2], 874), *táirci*, effecit, pour *do-airci*, et surtout *tuidecht*, positio, pour *do-shuidecht* (Z.[2], ibid.). Or, *tuath* est probablement de même pour *do-shuath*, et *suath* une forme alliée au scr. *savya*, avec un suffixe additionnel. Cf. scr. *savyatas*, adv., à gauche, et anc. sl. *suitsa*, main gauche.

Un second corrélatif plus rapproché de *savya* semble se trouver dans l'anc. irl. *sáib*, falsus, d'où *sóibud*, falsatio, *saibibem*, perversissimus (Z.[1], 37, 284, 768), irland. mod. *saobh*, faux, erroné, de travers, insensé, mauvais, etc. L'ancien *b* non aspiré est ici pour *v* comme dans quelques autres cas, et les transitions de sens se comprennent aisément. Ceci peut conduire à comparer aussi le lat. *sævis* ou *sævus*, cruel, méchant, peut-être pour *savius*, d'où le provençal *savai*, mauvais, méchant (Diez, *Wb.*, II, 408). Quant à *scævus*, *σκαίος*, gauche, que l'on a également rattaché à *savya*, je crois à une origine différente, comme on le verra plus loin.

Maintenant quel est le sens primitif de cet ancien nom de la gauche? On ne peut guère, ce semble, le rapporter qu'à la rac. *su*, dans l'acception de ablui, lustrari (to bathe preparatory to a sacrifice, Wilson); cf. *abhi-su*, aspergere, *savana*, ablution purificatoire, *abhi-shavana*, purification religieuse. La signification spéciale de *succum asclepiadis exterere*, quoique védique, ne saurait être la primitive, qui doit avoir été *stillare*, comme l'indique le corrélatif grec *ὕω*, pleuvoir, *ὗσις*, *ὗμα*, etc.; cf. scr. *sûma*, eau. Le dérivé *savya*, appliqué dans l'origine à la main gauche, comme *daksha* à la droite, aura signifié (manus) *purificanda abluendo*, et voici pourquoi.

Par suite de l'infériorité naturelle de la main gauche, celle-

ci se trouvait chargée tout spécialement des fonctions dont l'exercice aurait terni la pureté de la main droite. Certaine opération quotidienne, qu'il n'est pas besoin de nommer, offrait surtout, aux temps primitifs, et pour la main officiante, des périls qui n'existent plus, grâce aux progrès de la civilisation et à l'invention du papier. Nous serions fort empêchés si nous en étions réduits pour cela aux trois morceaux de terre que prescrit la loi de Manu (V, 136), ou bien aux trois pierres raboteuses ou aux quatre pierres lisses dont usaient les Grecs au temps d'Aristophane. D'après Manu, il fallait, à la suite de l'opération, dix morceaux de terre pour purifier l'instrument, c'est-à-dire, suivant le scholiaste, *la main gauche* dont on devait se servir; puis encore sept autres morceaux pour les deux mains, la droite devenant impure pour avoir nettoyé la gauche. C'est par la même raison que les Romains regardaient celle-ci comme impure, ce qui est encore aussi le cas chez les Turcs. Il est curieux de retrouver ces scrupules chez les nègres de la côte de Guinée. Suivant F. Lanoye, [1] ils ne se servent pour manger que de la main droite, toujours bien entretenue, tandis que la gauche est destinée aux usages immondes. [2]

D'après tout cela, le sens primitif attribué à *savya* paraît suffisamment justifié. [3]

[1] *Le Niger et l'Afrique centrale*, p. 136, 1858.

[2] C'est pour cela, sans doute, que dans le Dahome la coutume exige de présenter toujours la *droite* dans le défilé des processions devant le roi (Burton, *Mission to the king of Dahome*, 1864, t. I, p. 312).

[3] Weber (*Beitr.*, 4, 285) met en doute cette étymologie en alléguant la forme *salavi*, dans *apa-salavi*, adv., à gauche, *pra-salavi*, à droite, d'où, par l'intermédiaire d'un ancien *salavya*, *savya* pour-

2) Ceci peut conduire à chercher une étymologie semblable pour un nom de la gauche commun à trois langues européennes, savoir le gr. λαιός, le lat. *lævus* et l'anc. slave *lěvu*, d'où *lěvitsa*, main gauche. Cf. russe *lievyi*, pol. *lewy*, illyrien *ljevi*, etc. Je crois que λαιός pour λαϝιος, et *lævus* pour *lavius*, comme *sævus* pour *savius*, appartiennent à λύω, λόυω, *luo*, *lavo* (Cf. scand. *lôa*, alluere), dont la racine *lu*, dans l'acception de solvere, dissoudre, défaire, c'est-à-dire diviser, pourrait bien être alliée au scr. *lû*, scindere, secare. Le dérivé λαϝιος, etc., lavandus, luendus, parfaitement analogue au scr. *lavya*, secandus, et appliqué à la main gauche, serait ainsi synonyme de *savya*.

Les langues germaniques semblent avoir conservé ce nom de la gauche, mais seulement avec les significations secondaires, défavorables au moral, que l'on remarque dans les corrélatifs de *savya*. De là l'anc. allem. *lêo*, gén. *lêwes*, malum, perversitas (Cf. Grimm, l. cit., p. 992), scand. *lae*, dat. *lævi*, fraus, vafrities, periculum, dont les rapports avec le goth. *lêvjan*, ags. *lævan*, prodere, *læva*, proditor, sont incertains à cause de la voyelle, l'*ê* gothique étant = *â* en anc. allemand. L'angl. *left*, gauche, d'ailleurs isolé, a peut-être gardé le sens primitif s'il est provenu de *levt* par l'influence du *t*.

3) Les deux étymologies ci-dessus pourraient jeter quelque jour sur celle de plusieurs noms de la gauche qui appartiennent aux langues particulières.

Ainsi le sanscr. *vâma*, gauche, puis contraire, opposé, vil, mauvais, me semble se rattacher à la racine *vam*, vomere, ou

rait être provenu. Mais, d'une part, la forme *savya*, déjà vêdique, et de l'autre ses corrélatifs en zend, en slave, en celtique, etc., rendent cette conjecture peu probable.

plutôt au causatif *vâmay*, et avoir désigné la main gauche comme nauséabonde à cause de son impureté. Cf. *vâmana*, vil, bas, *vâmatâ*, perversité, malice, etc., comme le lat. *vomicus*, laid, nuisible, de *vomo*, gr. *ἐμέω*, lith. *wémti*, etc. De plus, le goth. *vamm*, tache, souillure, *gawamms*, impur, ags. *wamm*, *waem*, *wom*, macula, *wôm*, peccatum, scand. *vamm*, *vömm*, dedecus, *voma*, nausea, *vaema*, nauseare, *vomr*, nequam, anc. all. *wamm*, damna, *wemmian*, polluere, etc., probablement aussi l'irl. *fuaim*, tache, et *feamach*, impur. [1]

Grimm (l. cit., p. 989) conjecture un rapport entre *vâma* et l'anc. all. *winistar*, ags. *wynstre*, scand. *vinstri*, sinister, en supposant un affaiblissement de *m* en *n*, avec addition du suffixe du comparatif. Il part toutefois de l'acception de beau, agréable, qu'a aussi *vâma*, pour voir, dans ce nom de la gauche, un euphémisme analogue au gr. *ἀριστέρα*, la meilleure, pour la main gauche, et il compare également le scand. *vaenn*, pulcher, *vaenstr*, pulcherrimus, ancien saxon *wanamo*, pulchre, etc. Cette conjecture pourrait bien être fondée en ce qui concerne les termes germaniques, si *vâma*, dans le sens de beau, dérive de *van*, amare, colere, avec perte de l'*n* devant le suffixe, ce qui n'est guère admissible pour *vâma*, dans ses autres acceptions, vu les analogies qui le rattachent à *vam*. Mais alors, il vaudrait mieux, ce semble, ramener directement *winistar* à la rac. *van*, d'où *vanas*, charme, attrait, amabilité. Un comparatif formé du substantif, et tel que *vanastara*, n'aurait rien d'insolite en sanscrit, où l'on trouve *nṛpatara*, *açva-*

[1] Le D. P. sépare *vâma*, gauche, etc., de *vâma*, beau, aimable, etc. (rac. *van)*, sans indiquer d'étymologie pour le premier terme. Weber *(Beitr.*, 4, 285) s'en tient à *vâma*, comme euphémisme analogue à *ἀριστέρος*, le corrélatif du zend *vairyaçtâra*, adj., gauche (Justi, 258), de *vairya*, désirable.

tara, *vatsatara*, etc., et *winistar* pourrait être un cas isolé de cet ancien genre de comparatifs tombés dès lors en désuétude. On peut se demander, d'après cela, si le latin *sinister* ne serait pas une formation du même genre, en rapprochant *sinis* du scr. *sanas*, excrementum, à cause de l'impureté de la gauche.[1]

4) Tandis que la droite, la main pure, était mise en évidence, et offerte en signe de bienvenue ou comme gage de foi, la gauche était retirée. Tel est le sens du scr. *apashṭhu*, gauche, et opposé, contraire, de *apa-sthâ*, *ἀποστατέω*. Les Romains la tenaient habituellement cachée dans les plis de la toge, *sinus togæ*, d'où l'on a tiré aussi une étymologie pour *sinister*, bien qu'ici le comparatif ne donne pas un sens bien compréhensible.[2] C'est également à cet usage de cacher ou de couvrir la main gauche que me semblent se rapporter le grec *σκαιὸς* et le lat. *scævus*, dont la racine serait la même que celle de *σκύτος* et *scutum*, savoir le scr. *sku*, tegere (Cf. t. II, p. 290). La formation de ces termes est en parfaite analogie avec celle de *λαιὸς*, *lævus*, de *lu*, et de *savya*, *sævus*, de *su*, et *σκαιὸς*, pour *σκαϝιος*, *scævus*, pour *scavius*, seraient les corrélatifs d'une forme sanscrite *skavya*, tegendus.

5) Cette conjecture reçoit un nouvel appui de l'étymologie probable d'un nom de la gauche commun, quant à sa racine, au gothique et aux langues celtiques. Le goth. *hleiduma*,

[1] *Sanas*, n., excrément, ordure (Wilson, p. 888), acception toutefois que ne donne pas le D. P.

[2] Pott (*Et. F.*[2], t. II, 1, p. 555) rattache aussi *sinister* au *sinus togæ*, qui était à gauche pour laisser la main droite libre, en supposant que l'*s* de *sinis* n'est là que par analogie avec *dexter* (?). Pour une autre interprétation, qui identifie *sinister* et *winistar*, en partant d'une ancienne forme *svinistara*, la plus faible, cf. Kuhn, Z. S., 4, 38.

gauche, *hleidumei*, main gauche, est un superlatif dont le sens primitif est encore discuté. Grimm (*Gesch. d. Deut. Sp.*, 988) présume un rapport avec l'anc. allem. *hlîta*, pente, de *hlînen*, recumbere, le grec *κλίνω*, lat. *re-clino*, *clivus*, etc., ce qui rattacherait la gauche à la notion d'obliquité, comme dans d'autres cas.[1] Bopp, par contre, compare le positif hypothétique *hlei* avec le scr. *çrî*, bonheur, d'où *çrîmant*, heureux, excellent, puis *çrêyas*, meilleur, etc., et cherche dans le nom gothique un euphémisme, comme *εὐώνυμος* (*Vergl. Gr.*, II, 29). Je crois que l'on pourrait, avec plus de probabilité, penser à la racine germanique *hli*, qui se montre dans le goth. *hlija* et *hleithra*, hutte, tente, l'anglo-sax. *hleo*, scand. *hlie*, umbra, umbraculum, *hlid*, operculum, ags. *gehlid*, anc. all. *lid*, id., et dont la signification a dû être tegere, operire.

Les langues celtiques, en effet, nous offrent, pour la gauche, l'anc. irl. *clí* (Z.², 57), *clé* (Corm., *Gl.*, 49), irland. moy. *clé* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 387), irl. mod. et erse *clíth*, ainsi que le cymr. *cledd*, armor. *kleiz*, *kléi*. Or, ces dernières formes, augmentées d'un suffixe, se lient évidemment à l'irland. *cleith*, occultation, couverture, *cleithe*, caché, couvert, d'où le dénominatif *cleithim*, je cache, comme l'ags. *hlidan*, tegere, de *hlid*. Cet accord étymologique avec les langues germaniques appuie fortement notre conjecture, et nous aurions ainsi, pour la gauche qu'il fallait tenir couverte, le même sens primitif que celui de *σκαιός*.[2]

[1] Cf. l'espagnol *redruña*, main gauche, celle que l'on retire, de *redrar*, retirer, détourner.

[2] D'après Gesenius, *Lex. hebr.*, 964, telle est aussi la signification propre de l'hébreu *shmôl*, manus sinistra, et latus sinistrum, de la rac. inus. *shâmal*, circumdedit, cinxit = arabe *shamala*, vesti se involvit. Cf. hébr. *shimlâh*, arabe *shamlat*, vestis exterior et ampla.

6) Beaucoup d'autres noms de la gauche sont propres aux langues particulières, et on peut voir, dans la dissertation de Grimm mentionnée plus haut, combien est riche à cet égard la synonymie des dialectes germaniques. L'expression grecque ἡ ἑτέρα, l'autre main, c'est-à-dire l'inférieure, s'y retrouve dans celle de *die andere hant*. Je me bornerai à remarquer que le lith. *kairē*, main gauche, où Bopp voit le scr. *kara*, main, mais que Grimm (l. cit, 994) compare avec l'esthon. *kurra*, *kurri*, et le finland. *kurakäsi*, la mauvaise main, semble aussi trouver son corrélatif dans l'irl. erse *cearr*, gauche, erse *cearrag*, main gauche.

§ 347. LE SUD ET LE NORD.

La distinction entre la droite et la gauche, une fois établie sur les différences naturelles des deux mains, a servi de très-bonne heure de moyen d'orientation, et on en trouve la preuve dans les plus anciens noms de deux des points cardinaux, le sud et le nord. Comme cette distinction, toutefois, ne s'appliquait dans l'origine qu'au corps humain, il a fallu, pour la transporter d'une manière permanente à deux régions de l'espace, partir d'une position déterminée par l'homme. Or, soit par impulsion spontanée, soit par dévotion, les hommes des anciens temps se tournaient au matin vers le soleil levant pour adresser au ciel leur prière. De là cet antique culte de l'Aurore qui a inspiré aux Aryas de l'Inde les hymnes d'une poésie magnifique conservés par le Rigvêda. Dans cette position, l'orient était devant, l'occident derrière, le sud à droite et le nord à gauche; et c'est là ce qu'expriment respectivement les adjectifs sanscrits *pura* ou *purva* ou *prânć*, *apara*

ou *avara*, ou *paçćima*, ou *pratyanć*, *dakshiṇa*, et *savya*. Ce mode d'orientation était aussi celui des Sémites, car les Hébreux appelaient l'orient *kedem*, id quod ante est, le sud *iâmin* (arabe *yâmin*), dextra, et le nord *shmôl* (arabe *shamâl*), sinistra. D'après Plutarque, il en était de même chez les Egyptiens.[1] Toutefois, les races ariennes, après leur séparation, adoptèrent généralement d'autres modes de désignation pour les points cardinaux, et créèrent de nouveaux noms dont je n'ai pas à m'occuper ici. Déjà le zend et les autres langues iraniennes s'éloignent sous ce rapport du sanscrit, et je ne connais que le persan et beloutch. *dachan*, sud, qui corresponde encore à *dakshiṇa*. Chez les Slaves et les Lithuaniens, c'est l'ancien nom du nord qui seul est resté en usage, car on ne saurait méconnaître le scr. *savya* dans l'anc. slave et russe *sěverŭ*, boreas, *sěverĭnŭ*, septentrionalis, illyr. *sjever*, polon. *siewier*, *sewer*, devenu inusité, et remplacé par *pólnoć*, russe *polnočĭ*, minuit. Le lith. *szaure*, nord, *szaurinnis*, boréal, etc., en est une contraction. Le sens primitif de gauche, conservé seulement par l'anc. sl. *shui*, semble perdu en lithuanien.

Les noms grecs, latins et germaniques des quatre points cardinaux sont tous différents des termes sanscrits indiqués plus haut; mais il n'en est que plus intéressant de retrouver l'ancien système d'orientation presque intact chez les Celtes et surtout en Irlande, où trois au moins des noms primitifs ont été conservés.

L'irlandais *des*, *deas*, en effet, et le cymrique *deheu* désignent, comme *dakshiṇa*, la droite et le sud, tandis que *túaith* (Z.², 512), irl. moy. *túaidh* (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 69), mod. *tuath* (de *do-shuath*, vid. sup.), s'applique à la gauche et au

[1] *De Is. et Os.*, 32.

nord.[1] Le cymrique emploie ici le synonyme *cledd*, gauche, ou *gogledd*, c'est-à-dire vers la gauche.[2] Pour l'occident, l'irlandais possède encore dans *iar*, de *ivar*, ce qui est en arrière, postérieur, le corrélatif du scr. *avara*, et il ne reste douteux que *oir*, l'orient, qui semble venir du latin. Cependant, comme le *p* initial disparaît plus d'une fois en irlandais, où il est toujours rare, on peut conjecturer un rapport avec le scr. *pura*, antérieur et oriental, ce qui compléterait un ensemble assurément très-remarquable.

§ 348. LA DROITE ET LA GAUCHE DANS LES PRÉSAGES.

La croyance superstitieuse aux présages existait sans doute au temps de l'unité arienne, car on la retrouve plus ou moins développée chez les Aryas de l'Orient et de l'Occident. Dans l'Inde, en particulier, elle a pris une extension singulière dès les temps anciens, comme on le voit par les curieux textes vêdiques sur les *omina* et *portenta* que M. Weber a publiés

[1] Cf. *túaiscert*, regio septentrionalis (Z.[2], 612), comme *descert*, regio meridionalis (ibid.). Dans une note (Corm., *Gl.*, 135), *cert* est rapproché de *part*, avec *c* pour *p*; mais ailleurs Stokes divise le mot en *tuai-scert*, où *tuai* serait = *do-savya*, avec *scert*, portion, partie, de la rac. *scar*, diviser, séparer. *Descert* serait alors pour *des-scert*.

[2] Cf. l'anc. irl. *fo-chla*, nord, et à gauche (Cormac, *Gl.*, 80), opposé à *faitsi*, le sud et à droite, probablement de *fa-desi* (Stokes, ib.). Dans O'R., *faitse*, le sud, *faitseach*, méridional; comme en cymrique *go-ddeheu*, vers le sud. On voit d'après Cormac (ib.) que dans les anciens chars de guerre en Irlande, *fochla*, la gauche, désignait la place du chef, du combattant, et *faitsi*, la droite, celle du cocher, dont la main droite devait manier librement le fouet. Cela rappelle tout à fait les noms sanscrits du cocher, *savyêshṭha* et *dakshiṇastha*, qui se tient à gauche ou à droite, apparemment suivant les circonstances.

dans les Mémoires de l'Académie de Berlin de 1859. La recherche des analogies de détail, qui indiquent pour cette croyance des origines communes, serait d'un grand intérêt, mais je n'ai à m'en occuper ici que pour autant que les idées associées à la droite et à la gauche y tenaient une place importante.

Les présages qui se montraient à droite étaient heureux, ceux qui venaient de la gauche étaient funestes: telle a été sans doute, appliquée surtout au vol des oiseaux et à la marche des quadrupèdes, mais aussi aux signes célestes, aux éclairs, au tonnerre, etc., la croyance primitive chez les Aryas et leurs descendants. Les exceptions contraires sont plus apparentes que réelles.

Je ne me rappelle pas d'avoir vu d'exemples indiens de ce genre, bien qu'il en existe sûrement, mais ils abondent chez les Grecs, et déjà dans Homère. Ainsi, le δεξιός ὄρνις, avis dextera, aigle ou épervier, [1] est envoyé par les dieux comme un signe favorable (*Od.*, XV, 160, 525), tandis que l'ἀριστερός ὄρνις, avis sinistra (*Od.*, XX, 242), est un présage funeste. Dans l'*Iliade* (II, 353, IX, 236), Jupiter lance ses éclairs vers la droite, ἐπὶ δέξια, ἐνδέξια, en signe de bon augure. Ceci n'a aucun rapport avec les points cardinaux, mais dans le beau passage de l'*Iliade* (XII, 237) où Hector combat les craintes de Polydamas qui a vu un aigle volant ἐπ' ἀριστερά, vers la gauche, et portant dans ses serres un serpent qu'il laisse tomber, on voit que l'augure, interprète des présages, devait se tourner vers le nord.

[1] Cf. *Il.*, X, 274, le δεξιός ἐρωδιός.

[2] Cf. Max Müller, *Die Todtengebräuche d. Brahm.*, p. LV.

« Tu m'exhortes, dit Hector, à obéir aux oiseaux aux ailes « étendues; mais peu m'importe qu'ils volent à droite vers « l'aurore et le soleil, ou bien à gauche vers le sombre cou- « chant..... Le meilleur des présages, c'est de combattre pour « sa patrie. »

Ainsi l'observateur avait l'orient à sa droite et l'occident à sa gauche, et il se tournait vers le nord, parce que ce côté du ciel était regardé comme la demeure des dieux. Il est curieux de retrouver cette manière de voir chez les Indiens, dont les dieux siégeaient au nord sur le mont Mérou, ce qui explique pourquoi le prêtre officiant devait accomplir les rites du sacrifice en se tournant vers le nord, aussi bien que vers l'orient.[1] Par contre, les anciens Iraniens, pour qui les *dêvas* étaient devenus des êtres malfaisants, faisaient du nord la demeure des démons. La même croyance existait chez les Scandinaves qui priaient et sacrifiaient en se tournant vers le nord; mais une fois devenus chrétiens, ils y placèrent le diable, comme les Iraniens y mettaient les démons.[2]

Les Romains aussi, d'après Varron, considéraient le nord comme la demeure des dieux;[3] mais leurs augures observaient le visage tourné vers l'orient ou vers le midi. Dans l'un et l'autre cas, les signes heureux venaient de la gauche, c'est-à-dire du nord comme de la région sacrée, ou de l'orient comme supérieur à l'occident.[4] De là les significations opposées de *faustus* et d'*infaustus* attribuées tour à tour à *sinister* et à *lævus*, la première provenant uniquement du mode d'orienta-

[1] Cf. Max Müller, *Die Todtengebräuche d. Brahm.*, p. LV.

[2] Grimm, *D. Myth.*, p. 22, 560.

[3] Servius, ad *Æneid.*, II, 693.

[4] *Porro nobilior plaga est oriens ex qua dies incipit quam occidens* (Serv., ibid.).

tion de l'augure, et la seconde se rattachant aux idées défavorables associées de tout temps à la gauche. Un fait analogue se remarque dans le sanscrit, où *apasavya*, loin de la gauche, c'est-à-dire à droite, a parfois le même sens que *prasavya*, vers la gauche, c'est-à-dire contraire, funeste, etc. (Cf. D. P., v. cit.) Pour les Indiens, le nord était bien la région sacrée, mais chaque plage céleste avait chez eux ses régents particuliers, et le brahmane officiant se tournait tour à tour vers l'une ou vers l'autre pour conjurer les présages par des expiations, ce qui faisait varier les rapports quant à la droite et à la gauche.

Chez les peuples néo-latins, toutefois, et les Germains du moyen âge, comme chez les Grecs pour *ἀριστερός*, la gauche était exclusivement le côté de mauvais augure, le côté *sinistre*. Grimm, qui en a réuni les preuves d'une manière très-complète, ne croit point à une transmission des croyances romaines, mais à une origine antique et commune, en observant que Tacite déjà attribue aux anciens Germains la coutume d'interroger le sort par le vol et les cris des oiseaux.[1]

[1] Cf. Grimm, *D. Myth.*, p. 649, 655, sqq., sur les présages tirés du vol, à droite et à gauche, de l'aigle, de la corneille, du corbeau, au moyen âge germanique.

D'après O'Curry, *Manners and customs of the anc. Irish*, II, 224, les Irlandais regardaient comme un mauvais présage, au début d'une expédition, de voir un corbeau voler sur la gauche. Cf., ibid., quelques détails sur les présages divers tirés des cris du corbeau et du roitelet (*wren*).

§ 349. LA DROITE ET LA GAUCHE DANS LES USAGES SOCIAUX ET LES CÉRÉMONIES.

Les caractères opposés attribués aux deux mains ont exercé de tout temps une certaine influence sur les relations sociales. A la droite se rattachaient des notions de bienveillance, de faveur et de respect. De là la coutume si générale de placer à droite ceux que l'on veut honorer, [1] et de céder la droite aux plus dignes. De là aussi les expressions de se tenir à la droite de quelqu'un, en scr. *dakshiṇatô bhû* ou *as*, ou de lui tendre la droite, *dextram porrigere*, pour dire lui venir en aide, [2] tandis que le persan *ćap dâdan*, donner la gauche, équivaut à trahir et tromper. Chez les Grecs du temps d'Homère, l'ordre de droite à gauche dans une assemblée était déterminé sans doute par le rang des assistants, et c'est pourquoi l'échanson qui versait à boire, comme Vulcain sur l'Olympe (*Il.*, I, 597), le héraut qui montrait les sorts (*Il.*, VII, 184), Ulysse demandant l'aumône aux prétendants (*Od.*, XVII, 365), commençaient toujours par la droite, ἐνδέξια, *a dextra exorsus.* Ces divers usages, toutefois, qui se retrouvent aussi chez les Sémites et ailleurs, n'ont rien d'assez caractéristique pour fournir la preuve d'une origine commune.

Il en est autrement d'une coutume particulière, très en vogue surtout chez les anciens Indiens, que connaissaient aussi les Grecs et les Gaulois, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Gaëls de l'Irlande. Ici la nature et l'accord

[1] *Conside ad dextram meam* (Psaume CX, 1).

[2] De même chez les Hébreux, *a dextra alicujus stare*, pour *adjuvare aliquem* (Psaumes XVI, 8 ; CIX, 31, etc.).

des détails sont tels que la supposition d'une source commune est seule admissible.

Tourner la droite vers une personne ou une chose constituait, pour les Indiens, un témoignage de respect, tandis que présenter la gauche indiquait un mépris hostile. C'est là ce qu'on entendait par les expressions de *dakshiṇam* ou *apasavyañ kar* pour la droite, et de *savyañ kar* pour la gauche. Cela s'appliquait même aux mouvements des animaux dans les présages, comme on le voit par un passage du Bhâgavatapurâna (I, 14, 13), où il est dit: *Çastâh kurvanti mâñ savyañ dakshiṇañ paçavô' parê.* « Les animaux respectés pour leur sainteté « me laissent à leur gauche (c'est-à-dire se montrent défavo- « rables), tandis que les autres (ceux de mauvais augure) me « présentent leur droite. » (Version de Burnouf.)

Une démonstration de respect plus grande encore consistait à faire le tour des personnes ou des choses en présentant constamment la droite. C'est ce qu'on appelait *faire le pradakshiṇa* ou l'*apasavya*, en ajoutant parfois *maṇḍala*, tour, cercle, ou bien l'on disait *dakshiṇam parî* (*pari-i*, circumire). Les exemples de ce genre de cérémonie sont fréquents dans les épopées. La nymphe céleste Tilôttamâ fait le *maṇḍala pradakshiṇa* autour de l'assemblée des dieux (*Sundôpas.*, 3, 22); les Daçarathides le font autour du feu sacré le jour de leurs noces (*Râmây.*, I, 75, 24), etc., etc.[1]

Le *prasavya*, ou tour par la gauche, et en présentant la gauche, était mis en œuvre dans certains exorcismes contre

[1] D'après Stokes (Corm., *Gl.*, p. 138), encore aujourd'hui, dans les Hills, près de Simla, les habitants ont coutume de faire trois tours ou sept tours par la droite autour de leurs *gurus*, ou maîtres spirituels, pour leur rendre honneur.

les animaux nuisibles, comme l'indique un passage des Kauçikasûtras, dans les *Omina et portenta* publiés par Weber (p. 381). Quand les fourmis se montrent en grand nombre quelque part, il faut, pour les chasser, allumer un feu au nord (à gauche), puis en faire le tour par la gauche *(prasavyam)*, en répandant de l'herbe de sacrifice coupée par les deux bouts, et faire des libations avec une certaine huile empoisonnée en récitant une formule de conjuration.

Le *prasavya* était aussi usité dans les cérémonies funéraires pour éloigner les mauvais esprits, et nous y reviendrons bientôt en parlant des funérailles.

Chez les Grecs, on se tournait à droite, en signe de respect, pour prier les dieux.[1] De même chez les Romains : *Si deos salutas dextroversum censeo* (Plaut., *Curcul.*, act. 1, sc. 1, v. 70). *In adorando dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circumagimus, quod in lævum fecisse Galli religiosius credunt* (Plin., *Hist. N.*, XXVIII, 2). Quant à la coutume de faire le tour par la droite ou par la gauche, je n'en connais d'exemples chez les Grecs que pour les funérailles, dont je traiterai plus loin.

Les Gaulois semblent bien avoir pratiqué exactement le *mandala pradakshina* religieux, d'après ce que dit Athénée (IV, p. 152), sur le témoignage plus ancien de Posidonius : Οὗτοι θεοὺς προσκυνοῦσιν ἐπὶ τὰ δέξια στρεφόμενοι, « Ils adorent les dieux en tournant vers la droite. » Ceci paraît contredire le *quod in lævum fecisse* du passage de Pline cité plus haut, mais la contradiction n'est qu'apparente. Pour tourner autour du dieu qui est en face, en lui présentant la droite, il faut faire d'abord par le flanc gauche, et c'est là ce

[1] Δεξιὸς ἀθανάτοις θεοῖσιν ἐπευχόμενος (Theognis, v. 922).

qui rend compte de l'expression de Pline, lequel toutefois compare, sans doute à tort, deux usages différents.

Mais ce qui achève d'éclaircir le passage d'Athénée, c'est que la double coutume du *pradakshiṇa* et du *prasavya* s'est fidèlement conservée chez les Gaëls anciens et modernes de l'Irlande et de l'Ecosse, lesquels, comme on le sait, appartiennent à la race des Celtes.

Les premières observations à ce sujet sont dues au savant anglais Toland, dans son *History of the Druids*, p. 154. Il y rapporte que, de son temps, c'est-à-dire vers la fin du XVIIe siècle, les habitants de l'île de Sky et des Hébrides avaient encore une vénération superstitieuse pour les vieux monuments appelés *tighthe nan Druidhneach* ou maisons des Druides, ainsi que pour les *carns* ou anciens tumuli. Toutes les fois qu'ils s'en approchaient, ils en faisaient *le tour à trois reprises en présentant la droite*, en signe de respect. C'est ce qu'ils appelaient le *deiseal*, de *deas*, *deis*, dexter; tandis que le tour inverse, et d'un caractère contraire, s'appelait *tuapholl*, de *tuath*, sinister. Toland fait ensuite ressortir les analogies de cette coutume avec celles des Grecs, des Romains et surtout des Gaulois, mais il ne pouvait connaître alors sa parfaite concordance avec les usages de l'Inde.

Martin, dans sa *Description of the western Iles*, donne plusieurs exemples curieux de cette superstition, et raconte entre autres choses ce qui lui advint à son arrivée dans l'île de Rona: « Un des habitants, dit-il, me demanda la permission d'exprimer « son respect pour ma personne en *en faisant le tour par la « droite*, avec des bénédictions et des vœux pour mon bon- « heur. Tout en le remerciant de sa bonne intention, je lui « dis de laisser là cette cérémonie; mais ce pauvre homme et

« ses compagnons furent très-mortifiés de mon refus. Ils « n'avaient pas douté, dirent-ils, que cet ancien témoignage « de respect ne me fût très-agréable. L'un d'eux ajouta que « cela m'était dû en ma qualité de chef et de patron, et qu'ils « ne pouvaient, ni ne voulaient, s'en dispenser.[1] »

D'autres détails intéressants ont été donnés dès lors par le savant antiquaire irlandais G. Petrie, dans son mémoire sur les antiquités de la colline de Tara.[2] Il y montre que le *deiseal*, *deisiol* ou *deisiul* était pratiqué déjà très-anciennement en Irlande. Dans un vieux poëme descriptif des monuments de Tara, l'ancienne Temair, la demeure des rois irlandais, poëme dont il a publié le texte, il est parlé du *Deisiul Temrach* comme d'un lieu propice, conduisant au ciel, et où *soidhdis daine deiseal*, les hommes accomplissaient le tour du *deiseal*. Les textes irlandais du moyen âge en offrent encore plus d'un exemple qui mériteraient d'être réunis. Dans le *Leabhar na g-ceart*, ou livre des droits, publié par O'Donovan, qu'une mort trop précoce a enlevé à la science, il est fait aussi mention du *tuaithbheal*, ou tour par la gauche, le *tuapholl* de Toland.[3]

[1] Un exemple plus ancien de cette manière d'honorer les personnes, se trouve dans une légende rapportée par Cormac (*Gl.*, voc. *prúll*, p. 135, sqq.). On y voit un personnage fabuleux, un génie de la poésie, sous la forme d'un jeune homme d'une beauté surhumaine, faire le *deiseal* autour du poète *Senchán*, pour lui rendre honneur.

[2] *Transact. of the royal irish Acad.*, t. XVIII, p. 221 et suiv.

[3] Dans le même *Book of rights*, on trouve (p. 225) un exemple intéressant du *deiseal* mis en œuvre par saint Patrice, pour une résurrection miraculeuse. Le saint homme traverse par la droite (*deisil*) la fertile *Banbha* (l'Irlande), pour aller convertir la race de Gileadh. Il arrive à Ath Cliath, où régnait Ailpin, auquel une mort cruelle venait d'enlever son fils unique. Le roi fait apporter le corps près de saint Patrice, en lui disant : « Si tu fais revenir son âme, ô

D'après Petrie, la coutume du *deiseal* existe encore dans plusieurs parties de l'Irlande, et les catholiques l'observent à l'occasion des pèlerinages, des ensevelissements, etc. Celle du *tuaithbheal*, maintenant *tuathal*, s'est également conservée dans la croyance populaire, et de là vient cette sorte de malédiction très en usage : *Iompod air mór tuathal chugat!* « Un tour complet par la gauche pour vous ! »

Je dois à l'obligeance du professeur Siegfried, à Dublin, les renseignements additionnels suivants, communiqués par O'Curry, un des savants les plus versés dans la connaissance de l'Irlande et de son ancienne langue.[1]

Les expressions usitées encore maintenant sont : *impodh ar deiseal*, tourner en présentant la droite, pour un augure favorable, et *impodh ar tuathal*, tourner en présentant la gauche, pour le contraire. Quand une personne part pour un voyage, elle a bien soin de passer *deiseal cille*, autour de l'église *par la droite*, avant d'aller prendre congé de son supérieur. Lors d'un enterrement, le cercueil est porté sur les épaules de plusieurs hommes tout autour de l'église *par la droite*, avant d'être déposé dans la fosse du cimetière. Le mot *tuaithchle*, mal de la gauche, s'emploie pour désigner un sort malin, une espèce d'ensorcellement, que la superstition populaire attribue à des tours faits par la gauche.[2]

saint homme ! je me soumettrai à toi, et les habitants du pays vert se soumettront également. » Alors, chante le vieux poète Beneann :

Trois fois par la droite, firent le tour du mort
Le saint apôtre et le souverain chef,
Si bien qu'il revint à la vie
Le beau guerier, le noble Echaidh.

[1] Tous deux sont morts maintenant.

[2] Il est singulier qu'aucune trace de cet antique usage n'ait été signalée, jusqu'à présent, chez les Gallois et les Bretons de l'Armorique. Il y a là peut-être une lacune à combler.

Il est d'un grand intérêt de retrouver ainsi à l'extrême occident une coutume si caractéristique de l'Inde ancienne, et dont l'origine remonte sûrement aux Aryas primitifs. Nous en verrons bientôt encore des traces moins complètes chez les Grecs, à l'occasion des funérailles, et il en existe d'autres encore en Europe. [1]

ARTICLE III.

§ 350. LES FUNÉRAILLES.

Aucun sentiment n'est plus naturel à l'homme que le respect religieux pour les morts. Le moment qui vient briser les liens de nos affections les plus sacrées nous remue profon-

[1] Je vois cependant, d'après l'intéressant travail du docteur Haas, sur les cérémonies védiques des noces, mentionné p. 17, qu'une trace du *pradakshiṇa* s'est conservée en Allemagne. Dans lé Süderland, suivant Kuhn (*Westphäl. Sagen*, 2, 37, 38), la nouvelle mariée doit *faire trois fois le tour du foyer ou de la crémaillère*, exactement comme, aux temps védiques, l'époux ou un ami la conduisait *trois fois autour du feu (agniñ trish pariṇayati*; Haas, l. cit., p. 392), et cela de gauche à droite (*pradakshiṇam agnim paryâṇiya*, ib., p. 332), en prononçant une formule consacrée d'exhortation (ib., p. 396). La même coutume existe encore actuellement dans la Macédoine. L'épouse à cheval est amenée dans la cour et conduite *trois fois* autour d'un feu, pour la garantir de l'influence des mauvais esprits (Newton, *Travels in the Levant*. London, 1865. t. II, p. 10). Il faut rappeler encore la cérémonie grecque de l'ἀμφιδρόμια, où l'enfant nouveau-né, en recevant son nom au cinquième jour, était porté par sa nourrice autour du foyer. Chez les Romains aussi, selon le rituel des *suovetaurilia*, les trois victimes expiatoires (cochon, mouton, taureau) devaient faire *trois fois* le tour du lieu qu'il s'agissait de purifier. Enfin, une sorte de parodie du *pradakshiṇa* subsiste en Alle-

dément, soit par la douleur, soit par les idées graves que réveille en nous la mort de nos proches. Cependant, il faut disposer de quelque manière de cette dépouille périssable qui nous reste chère, et qu'une rapide décomposition envahirait bientôt sous nos yeux. Il faut ou la rendre à la terre qui la réclame, ou lui faire subir quelque transformation qui permette de la conserver. De là les trois procédés, généralement employés dans tous les temps, de l'inhumation, de l'embaumement et de l'incinération. C'est, de plus, un besoin et un devoir pour nous de concilier ces opérations nécessaires avec les sentiments d'amour et de respect que nous gardons à la mémoire du mort, ainsi qu'avec les sollicitudes que nous inspire pour lui la foi à une existence future. De là les cérémonies funéraires qui accompagnent l'homme à sa demeure dernière, et qui, dans leur variété, sont une expression fidèle du degré de la culture morale et religieuse des peuples. On conçoit, d'après cela, l'intérêt qui s'attache à rechercher quels ont été à cet égard les usages des Aryas primitifs.

Pour cette question, comme pour plusieurs autres, il se présente une double voie d'investigation, l'une par la comparaison des langues, l'autre par celle des coutumes propres aux divers peuples de race arienne. La première, que nous suivons ordinairement, resterait ici insuffisante sans les précieux renseignements que fournit la seconde. Pour l'une et l'autre également, nous retrouvons encore comme guide un excellent travail de J. Grimm, qui a traité ce sujet avec sa supériorité ordinaire dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.[1] Heu-

magne comme coutume populaire: celui qui achète un chien, un chat ou une poule, doit les faire tourner *trois fois* autour de sa jambe *droite* pour se les attacher (Grimm, *D. Myth. Aberglaube*, nº 1061).

[1] *Uber das Verbrennen der Leichen* (Abhand. d. Berl. Acad., 1849, p. 191).

reux si nous pouvons ici et là ajouter quelque chose à l'œuvre du maître.

Ce qui résulte clairement des recherches de Grimm, c'est que chez tous les peuples ariens, à une seule exception près, la coutume de l'incinération a prédominé de temps immémorial sur celle de l'inhumation. Les Indiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les anciens Germains, les Lithuaniens et les Slaves païens brûlaient les morts avec des cérémonies qui offrent des traits évidents de ressemblance malgré leur diversité. Les Iraniens seuls ont abandonné de bonne heure cette antique coutume, par suite du changement profond qui s'est opéré dans leurs croyances religieuses. Chez les peuples de l'Europe, c'est le christianisme aussi qui est venu mettre fin à l'incinération, restée toujours étrangère aux Hébreux, comme aux Arabes et aux mahométans en général. Cet accord déjà fait présumer une origine antérieure à la dispersion des Aryas; car, si l'usage de brûler les morts se retrouve ici et là chez d'autres races d'hommes, les Japonais, par exemple, et les Mexicains, nulle part il n'a pris autant d'extension que chez les peuples de la famille arienne. Cette coutume, comme l'observe Grimm, a dû prendre naissance aux temps primitifs de la vie pastorale, avant l'établissement de demeures fixes, parce qu'elle permettait d'emporter avec soi la cendre vénérée des morts. Elle se liait d'ailleurs intimement à la pratique des sacrifices ignés, et aux idées qui s'attachaient au feu comme élément purificateur. De même que le feu transformait l'offrande pour la faire monter au ciel, il dégageait l'âme de son enveloppe matérielle pour la transporter à ses nouvelles demeures. Rapidement accomplie sous la voûte du ciel, l'incinération, bien mieux que l'ensevelissement, devait répondre

aux sentiments d'une race jeune et douée d'imagination poétique.

Ces premières données générales se confirment pleinement soit par les faits linguistiques, soit mieux encore par les analogies de détail dans la manière dont s'accomplissait la crémation chez les divers peuples ariens.

§ 351. COMPARAISON DES TERMES ET DES ÉTYMOLOGIES.

Les termes à comparer sont ceux qui désignent les funérailles, le bûcher, le tombeau, l'urne cinéraire, etc. Leur variété est très-grande, parce qu'ils s'appliquent tantôt à l'incinération et tantôt à l'inhumation, et qu'ils ont changé avec les coutumes. Les coïncidences directes sont rares et peu certaines, et c'est surtout aux étymologies qu'il faut demander quelques lumières. Cette voie, qui n'est pas toujours sûre, conduit à reconnaître que plusieurs des termes employés pour l'inhumation ont dû s'appliquer dans l'origine à l'incinération, dont ils démontrent ainsi l'antériorité.

1) En sanscrit, c'est la rac. *dah*, urere, qui s'emploie pour l'action de brûler les corps. De là *dahanadêça* ou *dâhasara*, pour le lieu où s'accomplit la crémation. Cette racine se retrouve dans l'irl. *daghaim* ou *daighim*, brûler en général, ainsi que dans le lith. *dègti*, avec beaucoup de dérivés de part et d'autre. Nous verrons plus loin comment Grimm rattache à la coutume de l'incinération les noms de plusieurs plantes épineuses ou grimpantes qui servaient à faciliter la combustion des bûchers funéraires. Il est fort possible, d'après cela, et puisque les Lithuaniens brûlaient leurs morts, que *dagys*, qui désigne une plante épineuse, se rattache à *dègti* ou à *dah*,

en raison de l'usage qu'on en faisait. D'après Grimm (l. cit., p. 242), Olaus Magnus indique le genévrier comme ayant été employé spécialement par les Scandinaves pour la crémation.

Une observation plus importante concerne le zend et le persan. La rac. *dah* est devenue en zend *daz*, *daj* (*j* français = *z* = *h*); mais Spiegel (*Avesta*, II, 44, introd.) y rapporte le mot *dakhsta*, marque, signe imprimé en brûlant, aussi *dagha* (Justi, 145), en persan moderne *dagh*, *dâgh*, stigmate, cautère; cf. *dâghînah*, fer à cautériser, *dâghdar*, esclave marqué, et *daghal*, épines pour chauffer les bains, combustible. Il semble donc que l'on peut y rattacher également le zend *dakhma*, qui désignait une sorte de construction où les Iraniens déposaient les morts que l'on livrait à la pâture des oiseaux (Cf. Spiegel, l. cit., p. 35). En persan *dachm*, *dachmah*, a pris le sens de cercueil et de tombeau.[1] Cf. aussi l'arménien *takagh*, cercueil. Cela conduirait à inférer que le zend *dakhma* a signifié dans l'origine un lieu de combustion ou un bûcher, et ce terme témoignerait de l'ancienne coutume de l'incinération abandonnée depuis par les Iraniens.

2) C'est aussi à la rac. *dah* que Max Müller ramène le gr. θάπτω, sepelire, primitivement δαχιω, puis, d'après d'autres analogies, θακιω, θασσω, θαττω et θάπτω (Z. S., IV, 367). Il semble difficile, cependant, en partant de δαχ = *dah*, d'expliquer τάφος, ταφὴ, tombeau, sépulture, funérailles, etc. Contre le rapprochement proposé par Kuhn (Z. S., II, 459) de θάπτω, avec la racine *dabh*, urere (Westerg., *Radic.*), Müller objecte que *dabh* ne signifie que nuire, endommager,

[1] Le changement de *h* sanscrit en *ch* persan se remarque dans *duchtan*, traire = scr. *duh*, *dôchtar*, fille = *duhitar*, *chird*, cœur = *hṛd*, etc.

et que, s'il paraît quelquefois signifier brûler, ce n'est que par suite du contexte. Cela n'empêcherait pas, toutefois, que cette dernière acception n'ait pu se développer secondairement, en grec, comme aussi encore ailleurs (Cf. t. I, p. 245), puisque la rac. sanscr. *ģurv*, *ģûrv*, par exemple, réunit les acceptions d'endommager et de brûler. Mais, d'un autre côté, le D. P. compare avec *dabh* le gr. *δάπτω*, déchirer, dévorer, qui s'emploie de même en parlant du feu, et qui est certainement distinct de *θάπτω*. Il serait donc après tout peut-être préférable de penser, avec Grimm et Pott, à la rac. *tap*, urere, calefacere, largement représentée dans les langues congénères. Cf. zend *tap*, id., *tafnu*, urens, pers. *taftan*, brûler, *tapîdan*, *tabîdan*, devenir chaud, lat. *tepo*, *tepidus*, etc., anglo-sax. *thefian*, æstuare, irl. *tebhot*, chaleur (= *tapant* (?)), anc. sl. *teplŭ*, *toplŭ*, calidus, russe *topitĭ*, chauffer, etc. Le grec *τάφος*, funérailles, etc., serait ainsi à *tap* comme *ξίφος*, glaive, est à *kship* (Cf. t. II, p. 285); et le *φ* de *τέφρα*, cendre, pour *τέπρα*, serait dû à l'influence de l'*r*.

Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectures, elles s'accordent en ceci que *θάπτω*, dans l'origine, doit avoir signifié brûler, tandis que, déjà dans Homère,[1] et plus tard, il s'applique aux obsèques en général, à l'inhumation aussi bien qu'à la crémation, mais jamais à la combustion ordinaire.[2]

Grimm ramène aussi à l'anglo-sax. *thefian* les noms de

[1] *Iliad.*, XXI, 324.

[2] Pour des vues différentes, cf. Curtius (*Gr. Et.*[2], 465), qui rejette également tout rapport avec *dah*, *dabh* et *tap*, et préfere recourir à une forme *dhap*, causatif de *dhâ*, avec le sens de *condere*, poser avec soin, puis ensevelir, etc. Il faut cependant tenir compte de la glose d'Hesychius, *ἄθαπτος* = *ἄκαυτος*, non-brûlé, bien qu'il ajoute : *ἢ ἄκλαυστος*, c'est-à-dire non-pleuré, et *θαψαι γαρ τὸ κλαῦσαι*, où il faut probablement lire *ἄκαυστος* et *καῦσαι*.

plantes *thefedhorn*, spina, rhamnus, ancien allem. *depandorn*, et *thyfel*, sentis, frutex, dont le menu bois servait à allumer les bûchers.

L'armén. *dab*, feu, et *daban*, tombeau, ont-ils la même origine? Se lient-ils l'un et l'autre à la rac. *tap* ou à *dabh*? Cela reste douteux à cause de l'arabe *dhafana*, sepelivit, d'où *dhafn*, inhumatio, qui peut faire croire, pour *daban*, à une provenance sémitique.

3) Le latin *sĕpĕlio*, ensevelir, d'où *sepultura*, *sepulchrum*, aurait aussi changé, comme θάπτω, sa signification primitive, si, d'après la conjecture ingénieuse de Grimm, il était pour *se-pelio*, brûler entièrement, d'une rac. *pel* = anc. sl. *paliti*, urere, d'où *palejĭ*, bûcher. Cf. scr. *palita*, combustion, chaleur, et *par*, dans *parparîka*, feu, soleil, πρα, dans πιπράω, πίμπρημι, πρήθω, πρῆσις, etc. Toutefois cette hypothèse est ébranlée depuis que Sonne (Z. S., X, 109) a rapproché *sĕpĕlio* du sanscrit vêdique *sapary*, honorer, dénominatif d'un substantif *sapar*, *sapas*, honneur, de *sap*, colere. Le vrai sens du latin serait ainsi : rendre honneur au mort, et ne se rapporterait pas directement à la crémation. [1]

4) Parmi les noms du bûcher, plusieurs se rattachent naturellement à ceux du feu, comme le grec πυρά, et l'ancien allemand *eit*, ags. *âd*, rogus, et ignis. Cf. sanscrit *êdha*, cremium, de *idh*, *indh*, urere, αἴθω, etc. D'autres ne signifient que monceau, comme le sanscrit *ćitâ*, *ćiti*, *ćityâ*, de *ći*, accumulare; peut-être le latin *rōgus*, si l'on compare *rôha*, élévation, *rôhaṇa*, montagne, de *ruh*, crescere (pour *ō* = *ô*, cf. *lōqui* et sansc. *lôk*, id.); probablement aussi l'anglo-saxon

[1] Tout autre est l'explication de Zeuss (Z. S., 19, 180) qui divise, comme Grimm, le mot en *se-pelio*, mais en comparant le scandinave *fela*, goth. *filhan*, couvrir, cacher.

fîn, anc. allem. *fîn*, *fîna*, rogus, strues, d'une rac. *fî* = scr. *pî*, *pyâi*, crescere, d'où *pîna*, gros, massif, etc. Cf. finl. *pino*, bûcher.

Quelques termes, employés dans l'origine à désigner soit le bûcher, soit le lieu de combustion, s'appliquent plus tard au tombeau, tout comme brûler prend l'acception d'ensevelir. Nous en avons vu déjà des exemples dans le zend *dakhma*, pers. *dachm*, et le gr. τάφος. On rapporte de même θύμβος, *tumba*, à τύφω ou θύπτω.[1] Cf. τύφος, fumée, et scr. *dhûpa*, encens, *dhûpay*, suffire, fumare, de *dhû*, agitare, comme *dhûma*, fumus. Le latin *fūnus*, *-eris*, funérailles, bûcher, corps qui brûle,[2] se rattache sûrement aussi à *dhû*, dans le sens de *ignem ventilatione accendere* (D. P.). Pour le suffixe, cf. *pignus*, *fē-nus*, *facinus*, etc. Le latin *bustum* a signifié d'abord le lieu de la crémation, puis le tombeau en général,[3] et il s'est éloigné plus encore de son sens propre dans notre français *buste*, primitivement l'image sculptée du défunt que l'on plaçait sur sa tombe.

Le gr. σῆμα,-ατος, sépulcre, et, en général, signe, me paraît avoir une origine analogue dans l'une et l'autre acception; car il répond au sansc. *kshâma*, brûlé, de la racine *kshâ*, urere. Cf. plus haut le zend *dakhsta*, pers. *dagh*, signe, marque, de *daz* = *dah*, urere. Outre le sens de brûlé, *kshâma* a aussi celui de desséché, amaigri, déchu, et tous deux également semblent expliquer le grec σῶμα, -ατος, qui dans Homère désigne le

[1] θύψαι, τὸ ἐπικαῦσαι, τυφλῶσαι, καῦσαι (Hesych.).

[2] *Funus enim est jam ardens cadaver* (Serv., *ad Aen.*, II, 539). De même Düntzer (Z. S., II, 254, 259) rapporte *funus* à *dhû*, avec une critique détaillée des étymologies diverses proposées.

[3] *Bustum* proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus...... Ubi vero combustus quis tantummodo, alibi vero sepultus, is locus ab urendo *ustrina* vocatur ; sed modo *busta* sepulcra vocamus (Festus).

corps mort; le cadavre, par opposition à *δέμας*, le corps vivant. Ces deux mots grecs, originairement identiques, répondraient ainsi, quant à leur signification, au lat. *bustum*, corps brûlé et tombeau. Le suffixe *ματ* équivaut souvent au sansc. *ma*, *man*, *mant*, comme dans *ὀ-νοματ* = *nâma*, *nâman*, etc.; et le groupe initial *ksh*, représenté par *κτ* et *ξ*, se réduit parfois à *σ* (Cf. *ξύν* et *σύν*) et rend compte alors du maintien de la sibilante, remplacée dans la règle par l'esprit rude. [1]

Zeuss (*Gr. C.*, 731, 992) donne l'anc. irlandais *adnacul*, sepulcrum, dans O'Reilly, *adhnacal*, *adhnachd*, *adhlacadh*, dans Stokes (*Ir. Gl.*, p. 88), irl. moyen *adhlucadh* (*l* pour *n*?), termes obscurs quant à leur formation, mais qui paraissent les équivalents de *bustum*, si l'on compare l'anc. irl. *neph-adnachte* ou *neph-athnachta*, asbestes (Z.², 862), c'est-à-dire sans doute: non combustible. Stokes (l. cit.) incline à les rattacher à la rac. sanscr. *naç*, perire, *νέκυς*, *neco*, etc.; mais cela n'expliquerait guère le sens d'asbeste, et le *c*, ce semble, devrait être aspiré dans *adhnacul*. Je penserais donc plutôt au verbe *adhanaim*, allumer, d'où *adhanadh*, *adhnadh*, incensio, *adhanta*, incensus (O'R.); erse (obsol.) *adhnadh*, incensio, *ro h-adhnadh teinnti leo*, accendebant ignes, *adhannadh*, inflammandi actus, à côté de *adhnac*, *adhlac*, *adhnacal*, sepultura, funus (*Dict. gaël. d'Edimb.*).[2] Ce verbe *adhanaim* me paraît composé de la rac. *an*, spirare, conservée dans *anal*, souffle = scr. *anila*, vent, etc., avec le préfixe *ad* = lat. *ad*, et signifier proprement *afflare*.

Les monuments écrits de l'Irlande, tous postérieurs à l'in-

[1] Cf. Delbrück (Z. S., 17, 238) qui conjecture *σῶμα* pour *σκωμα*, en comparant l'anc. sax. *hamo*, enveloppe, couverture.

[2] Cf. *adhanaim*, allumer; *adhann*, flambeau de roseau, *adhannadh*, allumeur des cierges dans une église (O'Don., Supp., et Cormac, *Gl.*, 10).

troduction du christianisme, ne font aucune mention de la coutume de brûler les morts; mais, d'après le témoignage du savant antiquaire G. Petrie, on a trouvé des centaines de tombeaux, soit de l'époque de la pierre, soit de celle du bronze, contenant des preuves manifestes de la crémation.

Enfin, je mentionnerai encore l'anc. slave *jiupilishte*, contracté *jupishte*, sepulcrum, qui se lie certainement à *jupelŭ*, *juplŭ*, sulfur; cf. illyr. *źubglja*, torche, flambeau. Je crois y voir un composé de *jivŭ*, vivens = scr. *ǵîva*, contracté en *iu*, *ju*, et d'un dérivé de *paliti*, urere. Il répondrait ainsi exactement à l'anc. all. *quecfiur*, ags. *cwicfyr*, ignis vivus, et plus spécialement ignis sulfuris.

5) Les recherches de Grimm ont jeté beaucoup de jour sur le plus ancien mode de disposition des bûchers funéraires. On y employait des bois particuliers, lesquels naturellement ont différé suivant les pays. Les Indiens se servaient du *dêvadâru*, bois divin, *Cedrus Deodara*, et d'autres parmi lesquels celui de plusieurs arbustes épineux. Homère ne parle que du chêne employé pour le bûcher de Patrocle, aussi s'enflamme-t-il difficilement, et Achille est-il obligé d'invoquer le secours des vents pour activer la combustion. Théocrite, par contre, nomme l'*ἀσπάλαθος*, le *παλίουρος*, le *βάτος* et l'*ἄχερδος*, c'est-à-dire quatre sortes d'épines et de ronces, qu'il appelle *ἀγρίαι σχίζαι*, bois sauvage, quand il s'agit de brûler les serpents étouffés par le jeune Hercule. Grimm y voit un souvenir d'anciens usages tombés alors en désuétude pour la crémation. Tacite (*Germ.*, 27) dit des Germains qu'ils brûlent les corps des hommes illustres *certis lignis*, avec des bois particuliers, et le goth. *aihvatundi*, littéral. equi combustio, par lequel Ulphilas traduit *βάτος*, indique clairement l'emploi d'une sorte de ronce pour les bûchers funéraires, puisqu'on brûlait

avec le guerrier son cheval et ses armes (Tacite, l. cit.). Les Scandinaves se servaient du chêne et du genévrier, qui était regardé comme sacré. Cf. plus haut le lith. *kadagys* et *dagys*, ainsi que l'anglo-sax. *thefedhorn*, etc. Grimm signale aussi l'affinité de l'anc. all. *saccari*, bûcher, avec le lith. *żàgaras*, pl., *żàgarai*, menu bois sec, broussailles, et le letton *zahrts*, bûcher.

Je renvoie au travail de Grimm pour d'autres conjectures étymologiques tirées du germanique, aussi bien que du celtique, du slave et du latin. Je n'ajouterai, d'après lui, qu'un passage du poëme de Tristan, où il est dit que, pour brûler la reine Yseult:

Li rois commande espines querre
Et un fossé faire en terre.[1]

Et plus loin:

Partot fait querre les sarmenz
Et asenbler o les espines
Aubes et noires o racines.

Ce qui résulte de ces recherches, c'est que l'ancien bûcher pour brûler les morts se composait, d'une part, de gros bois dont l'espèce était déterminée par l'usage, et de l'autre de menues broussailles d'un emploi également spécial, et desti-

[1] Chez les Indiens aussi, on creusait d'abord une fosse de la longueur d'un homme avec les bras étendus, dans laquelle on disposait le bûcher (M. Müller, *Todtenbest.*, p. 1). C'est pour cela sans doute que le sanscrit *kûpaka* signifie à la fois un creux, une fosse et un bûcher funéraire. L'anc. allem. *hûfo*, cumulus, agger, strues, tumba (Cf. anc. sl. *kupa*, cumulus), aurait-il signifié primitivement une fosse, pour passer, par l'intermédiaire de l'acception de bûcher, à celle directement opposée de monceau ? Cela n'expliquerait-il point aussi pourquoi le gr. τάφρος, fossé, semble se lier à τάφος, tombeau, mais plus anciennement bûcher, ainsi que nous l'avons vu ?

nées à faciliter la combustion. Mais Grimm va plus loin et arrive, par des considérations du même genre, à montrer de quelle manière ces matériaux étaient mis en œuvre.

6) On devait naturellement mettre de l'importance à ce que l'incinération du corps s'opérât régulièrement, et aussi promptement que possible, et il fallait pour cela que le bûcher s'enflammât avec sûreté et rapidité. On atteignait ce but en entrelaçant les menus bois, sarments, épines, etc., dans les interstices ou autour des bûches disposées en tas, et de manière à former une sorte de clayonnage. C'est ce qu'indique déjà l'expression grecque de *πυρὰν νῆσαι*, pour dresser le bûcher, où *νέω* a dû signifier primitivement lier ensemble, comme *νήθω*, *necto*, *neo*. Cf. scr. *nah*, ligare, et t. II, p. 208. La forme *νηνέω*, amonceler, semble répondre à l'intensitif scr. *nânah*. Quand Pindare (*Pyth.*, 3, 68) appelle le bûcher *τεῖχος ξυλίνον*, mur de bois, on peut penser à une espèce de clayonnage ou de *crates*.

L'anc. all. *hurt*, crates, ags. *hyrdel*, angl. *hurdle* (Cf. goth. *haurds*, scand. *hurd*, porte, c'est-à-dire claie), désigne, dans le moyen allemand, le bûcher sur lequel on brûlait les criminels. De là les expressions *mit der hürde rihten*, condamner à la claie, *upper hort bernen*, brûler sur la claie, c'est-à-dire sur le bûcher. En vieux français, c'est le mot *ré* qui s'emploie dans le même sens, et on disait *ardoir en ré* (Tristan, 161, etc.): « Menée fut la roïne jusques au ré ardant d'épines » (ib., 1066). Grimm pense que ce *ré* vient de *crates*, comme *né* de *natus*. C'était là sans doute un reste des procédés usités pour les funérailles par le feu.

Une indication plus ancienne et importante nous est fournie par César (*Comment.*, VI, 17), quand il parle des *immani magnitudine simulacra, viminibus contexta*, dans lesquels les

Gaulois brûlaient en sacrifice des victimes humaines. Il est fort probable qu'ils procédaient de la même manière dans leur *magnifica et sumptuosa funera,* où l'on brûlait avec le mort des animaux, des clients et des esclaves (*Cés.*, VI, 19).

Il serait intéressant de trouver chez les Indiens quelque indice d'un procédé semblable, mais les extraits des *Gṛhya-sûtrâs,* donnés par M. Müller, sont muets à cet égard. On voit seulement (p. 4) que l'on y mettait un certain art, et que le bûcher était dressé par quelqu'un qui s'y entendait, *ćitiñ ćinôti yô ǵânâti.*

7) Quand l'incinération du corps était achevée, on recueillait avec soin les cendres et les ossements, et on les déposait dans un vase que l'on enterrait, ou que l'on conservait de quelque autre manière. Cet usage de l'urne funéraire était commun à plusieurs peuples ariens, mais les noms du vase varient.

Les Indiens l'appelaient *kumbha* ou *kumbhî,* suivant qu'il recevait les cendres d'un homme ou d'une femme (Müller, l. cit., p. 17), et ce mot ne désigne proprement qu'un pot ou une cruche (Cf. κύμβος et t. II, p. 354). C'est ce que signifiait aussi le gr. σορός, urne funéraire (*Il.*, XXIII, 92), puis cercueil en général; cf. irl. *soire,* vase, et t. II, p. 359). L'anc. all. *sarh, saruhc,* loculum, tumba, all. mod. *sarg,* cercueil, a-t-il changé de signification comme σορός, ou n'est-ce là qu'une forme contractée de *sarcophagus* ?

On peut conjecturer un rapport analogue entre le goth. *aurahi,* tombeau, et le lat. *urna,* en tant qu'ils se rattacheraient tous deux à la rac. *vṛ, var* (*vṛnóti*), tegere; cf. *ûrnu,* operire, thème verbal secondaire. *Urna,* le vase qui recouvre, correspondrait exactement au scr. *urnâ, ûrnâ,* la laine qui recouvre également, et le goth. *aurahi,* peut-être dans l'ori-

gine vase funéraire, serait l'analogue du scr. *varaka*, couvert d'un bateau, etc., ou d'un féminin *varakî*.

Les Russes païens, d'après la chronique de Nestor, brûlaient les morts, et déposaient les ossements dans des urnes que l'on plaçait au bord des chemins sur des colonnes (Grimm, l. cit., 253). L'urne s'appelait *sosudŭ*, l'ancien slave *sŭsădŭ*, de *sŭsăditi*, conferre, parce qu'on y rassemblait les restes du défunt. Plus tard, ce mot n'a désigné qu'un vase en général.[1]

Il est bien certain que les Celtes aussi faisaient usage des urnes funéraires, puisqu'on en trouve fréquemment dans les tombeaux qui leur sont attribués; mais nous ne savons plus quel était leur nom. Les Gaëls et les Cymris l'ont oublié à la suite de l'introduction du christianisme qui a mis fin à l'incinération. Les Irlandais ont pu employer leur *soir*, *soire*, vase = *σορός*, ou quelque terme allié au sanscr. *kumbha*, auquel répond *cumaidhe*, vase à boire, etc. (Cf. t. II, p. 354.)

§ 352. COMPARAISON DES USAGES.

Je ne veux pas entreprendre ici une description des coutumes funéraires propres aux divers peuples ariens, ce qui exigerait de longs développements. Je n'entends toucher qu'à quelques points dont l'accord ne saurait guère s'expliquer que par le fait d'une origine commune.

Il convient pour cela de prendre pour point de départ les témoignages les plus anciens, ceux qui, sans aucun doute,

[1] Cf. t. II, p. 344, où le rapprochement avec le scr. *sûda* devient douteux.

nous offrent l'image la plus rapprochée des coutumes anciennes avant la dispersion. Nous les trouvons, ces témoignages, dans le Rigvêda, et dans les usages qui se rattachaient encore à son autorité durant la période vêdique. A côté de détails déjà purement indiens, on y remarque, dans leur simplicité primitive, quelques-unes des coutumes qui se sont transmises chez les peuples congénères, en se modifiant ou en se dénaturant plus ou moins.

Les cérémonies qui accompagnaient les funérailles avaient pour objet principal, non-seulement d'honorer le mort, mais de lui assurer un heureux passage de ce monde à l'autre. C'est là ce qui leur donne un grand intérêt, parce qu'elles nous fournissent la preuve de la haute ancienneté de la croyance à l'immortalité de l'âme, et nous laissent entrevoir les idées que se faisaient les Aryas primitifs de son état et de ses destinées après la mort. Il s'agit de signaler ici les traits communs et caractéristiques qui peuvent nous guider dans la recherche de ces antiques croyances.

1) Les préliminaires des funérailles, en ce qui concerne les soins que l'on prenait du corps mort, n'offrent rien d'assez spécial pour nous arrêter; mais ce qui l'est davantage, c'est que, dès le début, on se préoccupait de la présence des mauvais esprits et que l'on s'attachait à les éloigner.

Dans ce but, les anciens Indiens avaient recours à la cérémonie du *prasavya* ou tour par la gauche, dont nous avons déjà parlé (§ 349), et que l'on répétait plusieurs fois pendant les funérailles. Ainsi, d'après les *Gṛhyasûtrâs* d'Açvalâyana, cités par M. Müller (*Todtenbestattung*, p. 4), quand la fosse pour le bûcher était préparée, le prêtre officiant l'aspergeait avec de l'eau, au moyen d'une branche de samî, et en faisait

trois fois le tour par la gauche,[1] en récitant des vers du Rig-vêda contre les mauvais esprits (x, 14, 9) : *Apêta, vîta, vi ća sarpata,* etc. « Partez ! fuyez ! éloignez-vous d'ici ! Les « pères ont préparé ce lieu pour la mort. Yama lui accorde « cette place de repos, arrosée jour et nuit de libations d'eau « pure. » Cette cérémonie se répète quand on recueille les ossements du défunt après le dixième jour (Müller, l. cit., p. 17).

Un autre exemple est rapporté à la p. 19, où il s'agit du sacrifice expiatoire, *sântikarma,* lors de la perte d'un proche. On portait, avant le lever du soleil, le feu du foyer sur une croisée de chemins, et les parents en faisaient *trois fois le tour par la gauche,* en se frappant la cuisse *gauche* avec la main *gauche.*[2]

Les anciens Iraniens croyaient également à la présence d'un démon femelle du cadavre, la *Drukhs naçus,* qui s'abattait sur le corps dès que la vie l'avait quitté. On voit dans le Vendidad (VIII, 131 et sqq.) comment on la chassait de membre en membre par des ablutions d'eau pure, pour l'expulser finalement sous la forme d'une mouche qui s'envolait vers la région du nord. Un autre procédé, indiqué au chapitre VIII, 41, consistait à conduire trois fois sur le chemin par lequel on faisait passer le corps, un chien blanc avec des oreilles jaunes, ou un chien jaune avec quatre yeux.[3] C'est ce que les Persans appelaient le *çag dîd* ou le regard du chien, qui

[1] *Trih prasavyam âyatanañ parivraǵan.* Cf. la note de Müller, p. 11.

[2] *Trih prasavyañ pariyanti savyâih pânibhih savyân ûrûn âghnânâ.*

[3] Ces chiens fabuleux reviendront plus loin dans les traditions indiennes.

était censé mettre en fuite les mauvais esprits (Cf. Spiegel, *Avesta*, II, p. 33, introd.).

Ceci ne concerne que le fait d'une croyance analogue à celle des Indiens, mais nous trouvons un trait de ressemblance bien plus marqué chez les Samogitiens (branche des Lithuaniens), au temps du paganisme, et que Grimm rapporte d'après Lasicz, *De diis Samagitarum*, 57. Des hommes à cheval accompagnaient le char qui portait le mort, et ils frappaient l'air de leurs glaives en vociférant: *Geigeite begaite pekelle !* « Eia! fugite dæmones in orcum ! »

Si nous connaissions mieux les rites funéraires de l'Europe païenne du nord, ils nous offriraient sans doute des faits du même genre, car la croyance à l'intervention des mauvais esprits était générale. La coutume irlandaise du *tuathal*, ou tour par la gauche, dont nous avons parlé, le *prasavya* indien, trouvait bien probablement quelque application dans les funérailles. Un conte populaire irlandais raconte que les gobelins se disputent pendant trois nuits pour décider dans quel cimetière un mort doit être enterré (Grimm, *D. Myth.*, 485). Un poëme germanique du VIII[e] ou IX[e] siècle, le *Muspilli*, parle de deux troupes, dont l'une vient du ciel et l'autre de l'enfer, pour se disputer l'âme du défunt (*ibid.*, 484) ; et un autre poëme, plus moderne, *Morolt*, fait intervenir trois troupes d'esprits, les noirs, les blancs et les pâles (*ib.*, 484 et 251). Plus tard, et sous l'influence du christianisme, c'est entre le diable et les anges que la lutte se continue. Les procédés mis en œuvre pour éloigner les mauvais esprits ne nous sont plus connus. Toutefois l'existence de conjurations chantées est indiquée par un passage de la collection des décrets de Burchard de Worms, en 1024, où il est dit: « Laici, qui excubias funeris « observant, cum timore et tremore hoc faciant. Nullus ibi

« præsumat *diabolica carmina* cantare, non joca et saltationes « facere, quæ Pagani diabolo docente adinvenerunt ») Grimm, *D. Myth. Aberglaube*, p. 35). Ces *diabolica carmina* païens s'adressaient probablement aux esprits malfaisants. Les aspersions d'eau bénite sur les cercueils auront remplacé, dans l'origine, des coutumes que l'on voulait abolir tout en donnant satisfaction à des sollicitudes naturelles et respectables en elles-mêmes.

L'usage de faire *trois fois* le tour du mort ou du bûcher existait aussi chez les Grecs, mais la direction du mouvement n'est indiquée que dans un seul cas, et le but apparent est généralement de rendre honneur au mort. Ainsi, dans l'*Iliade* (XXIII, 13), les Myrmidons, Achille en tête, tournent *trois fois* avec leurs chars autour du corps de Patrocle en poussant des gémissements et en versant des larmes. Dans les *Argonautes* d'Apollodore de Rhodes (I, 1059), les guerriers en armes tournent *trois fois* autour du tombeau, pour accomplir les funérailles:

> Αὐτὰρ ἔπειτα
> τρὶς περὶ χαλκείοις σὺν τεύχεσι δινηθέντες
> τύμβῳ ἐνεκτερέϊξαν.

> At deinde
> Ter æreis cum armis circumacti
> Circa sepulcrum justa funebria fecerunt.

Ainsi également dans l'*Enéide*, XI, 188:

> Ter circum accensos cincti fulgentibus armis
> Decurrere rogos.

Mais le passage le plus intéressant est celui de la *Thébaïde* de Statius, VI, 213, parce qu'il nous fournit un double exemple

du tour par la gauche et par la droite, du *prasavya* et du *pradakshiṇa:*

Tunc septem numero turmas (centenus ubique
Urget eques) versis ducunt insignibus ipsi
Grajugenæ reges, *lustrantque*, *ex more*, *sinistro*
Orbe rogum, et stantes inclinant pulvere flammas.
Ter curvos urgere sinus, illisaque telis
Tela sonant.

On voit que les guerriers faisaient trois fois le tour du bûcher par la gauche, avec les enseignes renversées, et l'expression de *lustrare rogum sinistro orbe* semble bien indiquer un acte de purification pour éloigner les influences malfaisantes, tandis que le *ex more* témoigne d'un usage reçu. Après ce triple tour par la gauche, vient bientôt le *tour par la droite*, probablement triple aussi, bien que cela ne soit pas dit, pour effacer les impressions funèbres et honorer le mort. Ainsi, v. 221 :

Hic luctus abolere, novique
Funeris auspicium, vates (quanquam omina sentit
Vera) jubet *dextri gyro*, et vibrantibus hastis
Hac redeunt.

Un exemple germanique d'un caractère plus vague se trouve encore dans le poëme anglo-saxon de Beowulf. Après que le héros a été brûlé sur le bûcher, on lui élève un tombeau et douze guerriers en font le tour à cheval (Grimm, *Verbr. d. L.*, p. 232).

L'accord remarquable des trois tours, de leur double direction et de leur signification chez les Indiens, les Grecs et les Irlandais, ne saurait assurément s'expliquer que par une origine commune, et il faut bien reconnaître là un usage pratiqué déjà par les Aryas primitifs.

2) D'après les rites védiques exposés dans les *Gṛhyasûtrâs*,

on conduisait avec le mort une vache ou une chèvre noire, que l'on appelait *anustaraṇi*, ou couverture. On l'abattait en lui donnant un coup derrière l'oreille, puis on l'écorchait et on la dépeçait. La peau était étendue sur le bûcher, le poil en dehors, et on y posait le défunt. Après d'autres préparatifs, auxquels nous reviendrons plus loin, on plaçait sur le corps, et membre sur membre, les diverses parties de l'animal, en gardant la graisse pour recouvrir le visage, afin de le protéger le plus longtemps possible contre l'action du feu. [1] On récitait en même temps ces vers du *Rigvêda*, x, 16, 7 :

« Reçois de la vache cette armure qui résiste au feu. Enve-
« loppe-toi de sa graisse et de sa moëlle.

« Afin que le violent Agni, qui flamboie joyeusement, ne
« t'enveloppe pas de toutes parts pour te consumer. »

L'immolation de la vache ou de la chèvre, et son incinération avec le mort, rappellent la coutume, très-générale chez les peuples ariens, de sacrifier aux funérailles et de brûler sur le bûcher des animaux choisis de préférence parmi ceux qui avaient été chers au défunt, et cela dans le but de les lui donner pour compagnons dans la vie future. C'est ainsi qu'Achille jette quatre chevaux et deux chiens sur le bûcher de Patrocle. D'après Tacite (*Germ.*, 27), le cheval du guerrier était brûlé avec son maître chez les anciens Germains, et ce trait se reproduit aux funérailles du dieu scandinave Baldr (Grimm, *Verbrenn.*, 235). Quand Brynhild monte sur le bûcher de Sigurd, elle y fait mettre avec elle des chevaux, des chiens et des faucons (*ib.*, 236). César (vi, 19) nous apprend que les Gaulois brûlaient avec le mort tout ce qu'il avait aimé, et

[1] Les Grecs aussi recouvraient les corps avec la graisse des victimes, mais pour les faire brûler plus vite (Eusthat.).

aussi des animaux. Chez les anciens Prussiens et les Russes païens, le cheval suivait le sort de son maître, et les derniers y joignaient de plus un chien, deux bœufs, un coq et une poule (Grimm, l. cit., 247, 254). Les Lithuaniens sacrifiaient des chevaux, deux chiens de chasse et un faucon; les Livoniens, des bœufs, des moutons, etc. (*ib.*, 249, 250). Un usage aussi répandu doit remonter aux temps primitifs, et c'est ce qui résulte mieux encore de certains traits spéciaux, ainsi que de la signification qui s'attachait dans l'origine à l'immolation de la vache, et dont on retrouve encore quelques traces en dehors de l'Inde vêdique.

La couleur noire, d'abord prescrite pour les victimes, l'était également chez les Grecs, dans les sacrifices offerts aux divinités infernales ou à l'occasion des funérailles. Ulysse immole un bélier entièrement noir pour conjurer les âmes des morts (*Od.*, x, 524, xi, 32) et on sacrifiait, aux obsèques, des génisses ou des agneaux noirs (Cf. Eurip., *Elect.*, 513; *Æneid.*, v, 97; vi, 243). En fait de superstitions populaires allemandes, Grimm rapporte que si quelqu'un tue un bœuf noir ou une vache noire, il doit s'attendre à voir mourir un de ses proches (*D. Myth. Abergl.*, n° 887). Ceci toutefois se rattache à d'anciennes croyances dont l'accord avec l'Inde est des plus remarquables.

Dans les *Brâhmanâs* et les épopées indiennes, il est fait mention plus d'une fois d'une rivière appelée *Vâitaraṇî*, dans les flots de laquelle, après la mort, les méchants s'enfoncent pour tomber aux enfers, mais que les bons traversent pour arriver au monde des Pitris.[1] C'est afin d'aider le mort à

[1] Cf. dans le D. P. *vâitaraṇa*, adj., qui passe le fleuve infernal, de *vitaraṇa*, action de faire passer.

accomplir ce passage que l'on sacrifiait à ses obsèques la vache noire, *anustaraṇî*, ou, suivant une autre tradition, une seconde vache, douze jours après la mort. On l'appelait aussi la vache *vâitaraṇî*, et elle était censée accompagner l'âme dans l'autre monde.[1] Comment s'effectuait la traversée du fleuve ? c'est ce qui n'est pas dit expressément; mais, d'après un passage du Sâmaveda, il est probable que l'on y plaçait un pont, qui est appelé *suvitasya sêtum durâyyam*, le pont de salut difficile à traverser.[2] Benfey rappelle à cette occasion le pont *Tchinvat* de l'Avesta (*Farg.*, 19, 96), le pont de la rétribution ou de l'expiation, de la rac. *ći*, punir.[3] L'âme du mort y est amenée par le démon *Vîzaresha* [4] et interrogée sur ses œuvres. Si elle est assez pure, les *Yazatas* célestes lui font passer le pont, sinon elle tombe dans l'enfer. Il est dit qué l'âme vertueuse arrive à ce pont, *çpânavaiti*, *navavaiti*, *paçuvaiti*, *yaokhtavaiti*, *hunaravaiti*, c'est-à-dire, suivant la version de Spiegel (I, 249), avec le chien, avec la décision, avec l'animal de bétail *(paçu)*, avec la force, avec la vertu. L'allusion au chien reviendra plus loin, et le *paçu*, que Spiegel ne s'explique pas, me semble se rapporter à quelque tradition de même origine que celle de la vache noire indienne qui accompagne l'âme.

Cette croyance à l'existence d'un fleuve que les morts avaient à passer, soit sur un pont, soit en bateau, se retrouve, sous diverses formes, chez les Grecs, les Romains, les Ger-

[1] Cf. Weber, *Ind. Stud.*, I, 398; Kuhn, Z. S., II, 316. De là aussi l'usage indien de faire tenir aux mourants la queue d'une vache.

[2] Sâmav., II, 3, 13, éd. Benfey, p. 80 du texte, et 251 de la traduction.

[3] Ou de *ći*, rassembler (Justi, III, v. *ćinvañt)*.

[4] Celui qui entraîne, de *vi-zaresh*.

mains et les Celtes. Ce qui concerne à cet égard l'antiquité classique est suffisamment connu. Les Bretons de l'Armorique croyaient que les âmes des trépassés étaient transportées en Angleterre dans un bateau.[1] Une tradition toute semblable à celle du pont *Tchinvat* se trouve, chose singulière, en Irlande vers le VII[e] siècle, dans le récit de la vision d'Adamnan, dont O'Donovan a donné le texte à la suite de sa grammaire irlandaise (p. 440). Les détails se rattachent naturellement aux idées chrétiennes du moyen âge sur l'enfer, mais le fond principal est le même. Cette vieille croyance iranienne aurait-elle pénétré déjà d'aussi bonne heure jusqu'en Irlande? ou bien n'y aurait-il pas là un reste de quelque tradition celtique?

Ces analogies, d'un caractère un peu général, ne suffiraient pas cependant à établir le fait d'une commune origine, car on en trouve de fort semblables chez des races qui n'ont jamais eu aucun rapport avec les Aryas.[2] Mais les traditions germaniques ont conservé encore quelques traits spéciaux qui les rapprochent singulièrement de celles de l'Inde vêdique.

Suivant la croyance scandinave, les âmes qui s'acheminaient au nord sur le *Helvegr*, ou chemin de l'enfer, arrivaient sur le bord d'un fleuve rapide, *Giöll*, le bruyant, qu'il fallait pas-

[1] Procope déjà (*De bello goth.*, IV, 20) mentionne avec détail cette tradition bretonne des âmes transportées en bateau dans l'île Brittia.

[2] Les Abipons de l'Amérique méridionale, par exemple, croyaient à un long et difficile trajet des âmes après la mort. Il leur fallait traverser d'épaisses forêts, gravir des montagnes escarpées, et *passer une rivière dangereuse sur un pont de bois*, que gardait nuit et jour le dieu *Patutiso*. Un prêtre était chargé de conduire l'âme, et s'il manquait de quelque manière au dieu gardien du pont, il était précipité dans la rivière (*Bibl. britan.*, Littér., t. XLIII, p. 375, d'après Dobritzhofer).

ser sur un pont d'or gardé par la vierge *Môdhgudhr*. Pour faciliter au mort son voyage, on lui attachait aux pieds une paire de souliers appelés *helskô*, souliers d'enfer (Grimm, *D. Myth.*, 463, 483). Mais si le défunt, pendant sa vie, avait donné des souliers à un pauvre, il les retrouvait dans l'autre monde au moment de se mettre en route. De même, s'il avait donné une vache, il la retrouvait à l'entrée du pont sur le *Giōll* et, sous la conduite de cette vache, il passait le pont sans vertige et sans encombre. De là l'usage, conservé longtemps en Suède et en Danemark, en Angleterre et en Allemagne, de faire suivre par une vache le cercueil du défunt jusqu'au cimetière. Cette antique coutume, qui existait déjà dans l'Inde vêdique, s'est perpétuée ici et là presque jusqu'à nos jours; seulement on la motivait en donnant la vache, comme récompense, à l'ecclésiastique qui dirigeait la cérémonie funèbre (Mannhardt, *Götterwelt d. deutschen Völker*, I, 320). Il n'y a pas de doute que, dans l'origine, on immolait la vache au moment des funérailles, et que cette vache était noire. Cela seul explique la superstition populaire germanique mentionnée plus haut d'après Grimm, que, si l'on tue une vache noire, on doit s'attendre à voir bientôt mourir un des siens. La ressemblance des coutumes est ici trop complète pour être attribuée à un accord fortuit.

3) Après avoir placé le mort sur la peau de vache ou de chèvre, comme il a été dit plus haut, on mettait dans ses mains les deux rognons de la victime, en récitant les vers du Rigvêda (x, 14, 10):

« Echappe par le vrai chemin aux deux chiens pâles[1] à

[1] Ou *sombres*, comme Müller interprète ailleurs *çabala* (Z. S., V, 149), ou *tachetés,* ce qui est le sens ordinaire du mot.

« quatre yeux, fils de Saramâ ; puis rends-toi auprès des « sages Pitris qui se réjouissent réunis à Yama. »

Bien que cela ne soit pas indiqué expressément, il est évident que ces deux rognons étaient destinés à apaiser les chiens du dieu de la mort, car il est dit immédiatement après:

« Contre ces deux chiens aux quatre yeux, tes deux gar-« diens, les gardiens du chemin, qui suivent la piste des « hommes,[1] entoure-le, ô Yama, de ta protection, et accorde-« lui un salut exempt de douleurs. »

Quand on n'avait pas d'animal à sacrifier, on remplaçait les rognons par deux boules *(piṇḍâu)* de riz pétri.

Ceci rappelle tout à fait la coutume grecque de donner au mort un gâteau de miel (*μελιτοῦττα μάζα*) pour apaiser Cerbère,[2] et cela d'autant mieux que Cerbère lui-même a une parenté manifeste avec les chiens de Yama.

Déjà Wilford, en effet (*Asiat. res.*, III, 409), d'après des données un peu vagues fournies par son pandit, avait remarqué que les deux chiens de Yama étaient appelés respectivement *Syama*, le noir, et *Cerbura* (*Karbura*), le tacheté, et il avait comparé **κέρϐερος**. Cela s'est confirmé dès lors en partie, depuis que Weber a trouvé, pour ces chiens, l'épithète commune de *çyâma-çabala,* le noir et le tacheté, en observant que les scholiastes expliquent *çabala* par *karbura,* tacheté (*Ind. Stud.*, II, 295).[3] Or, à côté de *karbura,* on trouve, avec le même sens, *karvara* et *karbara,* exactement **κέρϐερος**. Kuhn, qui discute cette question avec sa sagacité habituelle (Z. S., II, 314), conclut à l'identité primitive de *çabala* et de *karbara,*

[1] *Nṛćakshâu*, Männerspürer (Müller).

[2] Schol. Aristoph. ad Lysist., v. 601 ; *Æneid.*, VI, 420.

[3] Dans le D. P. *çabara*, *çabala*, tacheté.

bien que l'on ne puisse pas prouver que le second ait remplacé le premier dans les anciens textes. D'une autre part, M. Müller arrive par une voie plus directe à un résultat essentiellement le même. Il voit dans *çabala* une forme originairement identique à *çarvara*, noir, d'où le vêdique *çarvarî*, nuit (Z. S., V, 149). Ce qui en tout cas semble évident, c'est que *çarvara* et *karvara, karbara, karbura,* ne sont que des formes diverses d'un même terme dont le sens a varié entre noir et tacheté. Cf. *karbu,* tacheté, et le latin *carbo, -onis,* proprement noir (?).

Le Cerbère grec est donc à coup sûr un héritage de l'époque primitive, bien que l'imagination des Hellènes en ait fait un monstre plus redoutable que les chiens de Yama, et différent à plusieurs égards.

La mythologie scandinave aussi connaît un chien gardien des enfers sous le nom de *Garmr;* mais on en sait peu de chose sinon qu'il était monstrueux, qu'il avait la poitrine tachée de sang et qu'enchaîné à l'entrée de l'enfer, il aboyait d'une manière terrible. Un trait, cependant, qui s'accorde avec les croyances indiennes et grecques, c'est que le mort qui, pendant sa vie, avait donné du pain aux pauvres, retrouvait ce pain pour le jeter dans la gueule de Garmr (Mannhardt, *Götterwelt,* etc., I, 320). Il est donc probable que l'on ajoutait un pain aux souliers qu'on lui donnait pour marcher sur le chemin de l'enfer (Vid. sup.).

Un autre souvenir de la même source commune se trouve chez les Iraniens, dans le passage de l'Avesta déjà mentionné, où il est question des chiens *à quatre yeux (ćathrućasma,* comme en scr. *ćaturaksha).* Toutefois leur rôle est différent, puisqu'ils protégent les morts contre les mauvais esprits, et

qu'on en parle comme de chiens réels. Ce que l'on entendait dans l'origine par ces quatre yeux semble s'expliquer par le persan moderne *cârćaśm*, qui désigne un chien ou un mouton avec deux taches au-dessus des deux yeux, comme aussi un homme qui porte des lunettes, et au moral un homme anxieux, plein de désirs. Ce chien devenu fabuleux accompagnait l'âme du mort au pont du Tchinvat, où elle arrivait, *çpânaviti*, avec le chien (V. sup.).

Il est curieux de voir reparaître ce chien conducteur des âmes dans les superstitions populaires de l'Armorique. On y croyait et l'on y croit peut-être encore, que les âmes des morts se rendent chez le curé de Braspar, dont le chien les accompagne pour aller s'embarquer et traverser la mer. On entend alors dans les airs le grincement des roues du *karrikel an ankou*, ou char de la mort, qui est tout chargé d'âmes (*Mém. de l'Acad. celt.*, t. III, p. 142).

Enfin, l'épithète de *Sâramêyâu* ou fils de *Saramâ*, la chienne céleste qui aide Indra à retrouver les vaches retenues par *Ahi*, épithète donnée aux chiens de Yama, a conduit Kuhn à d'intéressants rapprochements avec le Ἑρμείας (= *Sâramêya*) ou Ἑρμῆς ψυχοπομπὸς, le Mercure guide des âmes, de la mythologie grecque. Ici, toutefois, la question se complique par suite de la transformation considérable du mythe primitif, et je dois renvoyer pour les développements au travail même de Kuhn. [1]

On voit par combien de points ces antiques croyances se touchent en Orient et en Occident.

Je reviens maintenant à la suite des rites vêdiques.

4) Quand le corps avait été placé sur le bûcher, et si le

[1] Dans Haupt, *Zeitsch. f. deutsche Alterth.*, VI, 125.

défunt était un guerrier, on mettait dans sa main son arc, puis le beau-frère ou le fils adoptif, ou un ancien serviteur, reprenait cet arc en disant d'après le Rigvêda, x, 18, 9 :

« Je prends cet arc de la main du mort, pour notre protec-
« tion, notre gloire, notre force.

« Toi, reste là-bas ! nous, nous restons ici comme des
« héros. Dans tous les combats, puissions-nous vaincre nos
« ennemis ! »

Ensuite, après avoir tendu la corde et fait le tour du bûcher, il brisait l'arc et le jetait sur le bûcher, au nord du mort (Müller, l. cit., p. 6).

Outre cela, on plaçait sur le corps du défunt les divers ustensiles de sacrifice dont il s'était servi pendant sa vie, et cela dans l'idée qu'il continuerait à les employer, comme le dit un vers du Rigvêda, x, 16, 2 :

« Quand il aura passé à l'autre vie, il pratiquera fidèlement
« le culte des dieux. »

C'est là une coutume purement indienne et dont on ne trouve pas de trace ailleurs; mais nous voyons que, chez les autres peuples ariens, on brûlait souvent avec le mort, et ses armes, et les divers objets qui lui avaient appartenu. Ainsi faisaient les Grecs (*Il.*, VI, 418; *Od.*, XI, 74), les Gaulois, les Germains, les Lithuaniens et les Slaves. Il n'est pas nécessaire d'en rapporter les exemples.

5) On faisait aussi monter sur le bûcher la femme du défunt, mais non pas pour y rester. Le beau-frère, qui remplaçait désormais le mari comme protecteur, ou le fils adoptif, ou un fidèle serviteur, l'en faisait bientôt redescendre, en lui adressant ces paroles du Rigvêda, x, 18, 8:

« Lève-toi, ô femme ! reviens au monde de la vie ! Tu
« reposes auprès d'un mort. Viens !

« Assez longtemps tu as été l'épouse de celui qui t'a « choisie, et qui t'a rendue mère. »

On voit que, par cet acte, la femme indiquait seulement qu'elle était prête à suivre son époux dans la flamme du bûcher, mais que cette démonstration suffisait et que le sacrifice ne s'accomplissait pas. Telle était sans doute la plus ancienne coutume, mais on comprend que parfois l'épouse fidèle et désespérée pût vouloir de son plein gré partager jusqu'au bout le sort de son époux bien-aimé. Il y a eu, peut-être, déjà à l'époque vêdique, des exemples isolés de ces sacrifices volontaires qui se multiplient plus tard dans les épopées, pour prendre ensuite, et de plus en plus, le caractère d'une obligation morale, sinon absolue.[1] On comprend dès lors à quel point l'abus devenait facile. Même volontaire, un pareil acte nous paraît blâmable, bien qu'il y ait certainement une grandeur touchante dans ce complet dévouement, qui suppose d'ailleurs une haute idée de la sainteté du mariage et une foi bien ferme à l'immortalité de l'âme; mais la moindre violence en fait une barbarie révoltante. C'est ce qui n'est que trop arrivé, soit dans l'Inde, où la coutume du sacrifice des veuves s'est perpétuée jusqu'à nos jours, soit surtout chez les peuples de l'Europe païenne, qui ajoutaient au sacrifice de la femme celui des serviteurs ou des esclaves.

L'antiquité classique nous offre plus d'un exemple de femmes dévouées qui montent sur le bûcher de leurs époux, mais l'usage cruel de sacrifier aux funérailles d'autres victimes humaines répugnait aux sentiments des Grecs, et si Achille immole de malheureux Troyens aux mânes de

[1] D'après les *Purâṇas*, la femme par son sacrifice volontaire rachète tous les péchés de son époux.

Patrocle, c'est qu'il agit sous l'impulsion d'un ardent désir de vengeance. Par contre, dans le nord de l'Europe, et à côté du sacrifice volontaire de la femme, on trouve presque partout des traits d'une excessive barbarie. Les Gaulois brûlaient avec le mort des clients et des esclaves (César, VI, 19). Il en était de même chez les Scandinaves, et quand Brynhild monte volontairement sur le bûcher de Sigurd, elle y fait monter avec elle, outre sa sœur de lait, huit serviteurs et cinq servantes, qui sûrement ne s'en souciaient guère (Grimm, *Verbrenn.*, p. 235). Aux funérailles de Baldr, le dieu Thôr pousse sans scrupule dans le feu un pauvre nain qui lui tombe sous la main (*ib.*, 234).[1] Les Lithuaniens et les Slaves païens avaient des coutumes semblables et non moins révoltantes (*ib.*, 250, 251, 254). Leur généralité, en ce qui concerne le sacrifice de la femme, indique certainement que le principe en remontait au temps de l'unité arienne, mais le principe seulement, puisque dans l'origine, et d'après l'antique témoignage des Vêdas, la chose se réduisait à une démonstration simulée. Il est évident que ces peuples divers, en ceci comme à d'autres égards, avaient rétrogradé vers la barbarie et fait une abomination d'un usage dont le sens primitif n'avait rien que de louable.

6) Quand tous les préparatifs étaient achevés suivant les rites vêdiques, on allumait le bûcher, et pendant que le mort brûlait, on entonnait un chant composé de morceaux du Rigvêda. J'y reviendrai tout à l'heure, mais auparavant je

[1] Grimm rappelle à cette occasion que les Mexicains brûlaient avec un roi mort ses serviteurs et les nains difformes qui lui avaient servi de passe-temps dans son palais. Les Péruviens aussi sacrifiaient aux funérailles les femmes et les serviteurs du défunt (Prescott, *Conq. du Pérou*, trad. franç., p. 101).

veux parler encore d'une très-curieuse coïncidence que Grimm a signalée entre un usage funéraire indien et un conte populaire suédois (l. cit., p. 261).

D'après Colebrooke (*Misc. Essays*, I, 159), quand une personne meurt à l'étranger, ou que son corps n'a pas été retrouvé, ses parents font une sorte de mannequin au moyen de 360 feuilles de *Butea frondosa* et d'autant de fils de laine, en les disposant de manière à représenter les diverses parties du corps humain, suivant certaines proportions numériques. On enduit cette figure de farine d'orge délayée dans de l'eau, et on la brûle sur le bûcher à la place du corps. Un ancien procédé, indiqué par *Kâtyâyana* (M. Müller, l. cit., p. 36), est un peu différent. Quand le corps a été perdu, il faut envelopper 360 tiges de *palâça* dans une peau de chèvre noire, et accomplir ensuite les rites ordinaires.

Voici maintenant le conte suédois.

Une fille de roi, qui a été changée en grenouille, attend l'heure de sa délivrance dans un palais solitaire. Elle montre à un jeune homme, son serviteur, un arbuste inconnu qui croît dans son jardin et lui ordonne d'en couper chaque jour une seule branche durant une année. Au bout de ce temps, elle lui remet un peloton de fil et lui dit d'attacher, chaque jour également, un seul fil à l'une des branches coupées. Enfin, après la seconde année, il reçoit l'ordre de construire un bûcher, en y plaçant, chaque jour encore, une seule des branches munie de son fil. Quand le bûcher est terminé, elle lui prescrit de l'allumer et de garder ce qui restera dans la cendre. Lorsque le feu a tout consumé, le jeune homme voit surgir de la cendre une jeune fille admirablement belle qui devient son épouse; symbole, suivant Grimm, de l'âme immortelle qui, du bûcher,

s'élève au ciel, dégagée de la grossière enveloppe qui la retenait captive.

La triple coïncidence des tiges, des fils et surtout du nombre 360, intermédiaire entre celui des jours de l'année solaire et de l'année lunaire, suivant la plus ancienne manière de compter, ne peut guère laisser de doute quant à une origine traditionnelle commune. On voudrait seulement connaître mieux la signification que les Indiens attachaient à ce nombre dans ce cas spécial.

7) D'après tous les développements qui précèdent, il semble évident que l'usage de brûler les morts doit avoir existé déjà chez les Aryas primitifs; mais il est à présumer que la coutume plus simple de l'inhumation a tenu chez eux une certaine place, comme chez la plupart de leurs descendants. On la voit même prescrite, dans quelques cas, par les lois de plusieurs peuples. Ainsi, d'après Manu (v, 68), un enfant au-dessous de deux ans doit être inhumé, et il en était de même chez les Romains (Juv., *Sat.*, xv, 139), suivant Pline (vii, 16) avant la dentition. Au temps de Cécrops, l'incinération était peu pratiquée, et l'inhumation paraît avoir prédominé chez les Romains les plus anciens (Cicér., *Leg.*, 22, 26; Plin., vii, 54). Numa défendit de brûler son corps, ce qui indique la simultanéité des deux usages, confirmée 300 ans plus tard par la loi des Douze tables.[1] Dans toute l'Europe du nord, on trouve l'inhumation comme la coutume la plus ancienne, celle qui appartenait à ce qu'on appelle l'âge de la pierre, et ce n'est qu'à l'âge du bronze que les urnes cinéraires font leur apparition dans les tombeaux. On en conclut, non sans vraisemblance, qu'elles sont l'indice de l'arrivée en Europe des pre-

[1] Hominem mortuum in urbe ne *sepelito* neve *urito*, etc.

mières immigrations ariennes, se mêlant à une race antérieure que nous ne connaissons plus que par les restes de l'âge de la pierre.[1] Ce que l'on peut conjecturer, déjà pour les anciens Aryas, c'est que l'incinération, qui exigeait toujours un certain appareil, était réservée pour les chefs et les hommes considérables, tandis que l'inhumation était le lot de la multitude.

8) Le résultat le plus intéressant pour nous de ces recherches, c'est le jour qu'elles répandent sur les croyances des anciens Aryas relativement à la vie future. Je ne puis mieux les terminer qu'en citant ici en entier le chant de mort que les Indiens des temps vêdiques entonnaient auprès du bûcher pendant que le mort brûlait. Ce n'est pas là, sans doute, un monument de l'époque primitive; mais de même que les Vêdas nous présentent encore l'image la moins altérée de l'ancienne vie arienne, de même cet hymne, dans sa simple et naïve grandeur, est comme un dernier écho de la poésie funéraire des premiers âges. Max Müller en a donné le texte, avec une traduction métrique allemande, à laquelle je m'attache aussi scrupuleusement que possible. L'hymne se compose de morceaux empruntés au Rigvêda, suivant les indications mises en tête.

Rigvêda, x, 14, 7, 8, 10, 11. — « Pars! va par ces antiques chemins qu'ont suivis nos pères! Tu verras les deux rois, les dieux *Varuṇa* et *Yama*, qui se plaisent aux libations.

« Rends-toi auprès des Pères! demeure avec Yama dans ce ciel suprême que tu as bien mérité! Laisse là tout ce qui est mal, puis retourne à ta demeure, et prends un corps éclatant de lumière!

[1] Cf. Troyon, *Habitations lacustres*, p. 297 et suiv.

« Echappe par le vrai chemin aux deux chiens pâles à quatre yeux, fils de Saramâ, et rends-toi auprès des Pères qui se réjouissent réunis à Yama.

« Contre ces chiens aux quatre yeux, tes deux gardiens, qui suivent la piste des hommes, entoure-le, ô Yama! de ta protection, et accorde-lui un salut sans douleurs. »

Rigvêda, x, 16, 1, 2, 3, 4. — « Ne le détruis pas, ô Agni! ne lui fais pas de mal! ne déchire ni sa peau, ni ses membres. Quand tu l'auras pénétré, [1] ô toi qui connais les êtres! alors envoie-le vers les Pères.

« Oui, quand tu l'auras pénétré, alors tu pourras le remettre aux Pères. Quand il aura passé à l'autre vie, il pratiquera fidèlement le culte des dieux.

« Que ton œil s'en aille au soleil, ton âme au vent! Va au ciel, va à la terre, selon ta volonté! va dans les eaux si tu le préfères! Tes membres reposeront auprès des plantes salutaires.

« La portion immortelle (de son être)! réchauffe-la de ta chaleur, pénètre-la de ta flamme éclatante, ô Dieu du feu! Prends une forme heureuse pour la transporter au monde des hommes pieux!

« Laisse retourner vers les Pères celui qui s'est approché de toi avec des libations. Que doué d'une vie nouvelle, il reprenne sa dépouille, qu'il s'unisse à son corps!

« Si l'oiseau noir, la fourmi, le serpent, ou un animal de proie, t'ont causé quelque dommage, Agni te guérira, ainsi que Sôma qui est avec les sages pieux. »

Rigvêda, x, 17, 3, 4, 5, 6. — « Que le prudent Pûshan te conduise, lui le berger du monde, auquel nul animal

[1] *Littéralement:* quand tu l'auras cuit.

n'est immolé en sacrifice! Puisse-t-il te remettre aux Pères! puisse Agni te mener auprès des dieux dont la sagesse est grande!

« Ayu, [1] qui vivifie tous les êtres, te protégera. Que Pûshan aussi te protége à l'embranchement du chemin! Que le dieu Savitri te mène là où demeurent les justes, là où ils sont allés!

« Pûshan, lui seul, connaît toutes ces régions; c'est lui qui nous conduit par des chemins sûrs. Qu'il aille en avant avec prudence comme un flambeau, lui, le héros accompli, le dispensateur de nombreux bienfaits!

« Né au point de partage des eaux, au point de partage du ciel et de la terre, il connaît les deux demeures excellentes, et d'un pas ferme, il va de l'une à l'autre. »

Rigvêda, x, 18, 10, 11, 12, 13. — « Va vers la mère! va vers la terre, la large, l'immense, la bienfaisante, qui est douce aux hommes pieux comme une jeune femme pleine de tendresse! Qu'elle te retienne loin du bord de la perdition!

« Ouvre-toi, ô terre! ne lui fais aucun mal! accueille-le avec tendresse! qu'il te soit le bienvenu! [2] Enveloppe-le, ô terre! comme une mère entoure son enfant de son vêtement.

« Maintenant, que la terre amoncelée s'affermisse et que mille fois la poussière s'y abatte. Puisse cette demeure être arrosée sans cesse de grasses libations, et lui servir de protection pour tous les temps!

« Je presse la terre sur toi et, sans que tu le sentes, je place ce couvert sur ta tête. Que les Pères gardent cette tombe, et que Yama te concède là-haut une demeure nouvelle! »

[1] Le Dieu *vivant*.

[2] Ceci rappelle les épitaphes romaines : *Amica tellus! ut des hospitium ossibus! — Tu levis ossa tegas! — Ne gravis esse velis!* etc.

Rigvêda, x, 154, 1, 2, 3, 4, 5. — « Pour les uns coule le pur sôma, pour les autres le beurre clarifié, pour d'autres encore le miel excellent; — rends-toi auprès d'eux tous!

« Ceux dont les austérités sont incomparables, ceux qu'elles ont conduits au ciel, ceux qui ont pratiqué la pénitence; — rends-toi auprès d'eux tous!

« Ceux qui ont lutté dans les combats, ceux qui sont morts en héros, ceux qui ont offert mille sacrifices; — rends-toi auprès d'eux tous!

« Ceux qui ont pratiqué le bien, aimé le bien, fait prospérer le bien, ô Yama! les Pères aux pieuses austérités; — rends-toi auprès d'eux tous!

« Les poètes inspirés aux mille chants, les gardiens du soleil, ô Yama! les Richis aux pieuses austérités; — rends-toi auprès d'eux tous! »

Rigvêda, x, 14, 2. — « Les deux chiens de Yama, aux larges naseaux, au poil fauve, les insatiables, les deux messagers qui rôdent chez les hommes, oh! puissent-ils encore aujourd'hui nous laisser voir le soleil et nous concéder une heureuse vie! » [1]

[1] Sur toute cette question, cf. un article très-développé de Whitney, *Vedic doctrine of a future life*, dans ses *Oriental and linguistic studies*, New-York, 1873, p. 46 et sqq. Voyez aussi un article de Roth dans la *Z. S. d. morgenl. Ges.*, t. VIII, p. 467; ainsi qu'un excellent travail de Muir (*Yama and the doctrine of a future life, according to the Rig-, Yajur-and Atharva-vedas*), Roy. asiat. soc. Journal, et avec de nouveaux développements, *Sanskrit texts*, t. V, p. 305, 314, etc., 1872.

LIVRE CINQUIÈME

LA VIE INTELLECTUELLE, MORALE ET RELIGIEUSE.

---

§ 353. OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Sous ce titre un peu général, je me propose de compléter ce que nous pouvons savoir encore du degré de développement qu'avaient atteint les anciens Aryas, sous le rapport des facultés de l'âme et des connaissances diverses qui dépendent de leur exercice. Tout ce que nous savons d'eux jusqu'à présent nous les montre comme une race éminemment intelligente et morale, et leur organisation sociale en fournit déjà les preuves; mais il serait intéressant de connaître plus spécialement les idées qu'ils se faisaient de la nature de l'âme, et des opérations de l'esprit, de savoir ce qu'étaient pour eux les notions morales du bien et du mal, ainsi que le sentiment du beau. Il importe aussi de rechercher ce qu'ils ont pu posséder en fait de connaissances réelles, fruits de l'expérience et de la réflexion, ou transmises par la tradition. On verra que cela se réduit à peu de chose, car il ne saurait être question de sciences proprement dites. Ainsi, leur système bien entendu de numération indique une certaine aptitude pour le calcul,

leur manière de diviser le temps suppose quelques notions fort simples d'astronomie, fondées sur l'observation du ciel. Leur médecine, par contre, n'avait sûrement rien de scientifique, bien qu'ils eussent quelque idée de la structure intérieure du corps humain. Elle ne consistait essentiellement qu'en procédés superstitieux, comme celle de beaucoup d'anciens peuples. Ils ne possédaient certainement aucune espèce d'annales historiques, puisque rien n'indique qu'ils aient connu un mode d'écriture quelconque, et la poésie traditionnelle leur tenait sans doute lieu d'histoire. En fait de traditions du passé, ils en avaient une concernant le déluge et l'homme sauvé de cette grande catastrophe, mais c'est la seule dont on puisse encore reconnaître les traces.

Tout cela serait fort insuffisant pour nous donner la mesure du développement intellectuel des anciens Aryas, et à voir la pauvreté des résultats, on serait tenté de conclure à une assez médiocre activité de la pensée. Cependant on se tromperait sans doute, car il ne faut pas oublier que nous n'avons ici d'autres moyens d'investigation que les langues, et qu'ainsi bien des points de la question restent forcément inabordables. D'un autre côté, toutefois, la linguistique nous ouvre une voie plus sûre et plus féconde, en nous permettant de pénétrer directement jusque dans le domaine même de l'esprit et de ses facultés, et ici les résultats laissent peu de chose à désirer. Nous commencerons donc par ce que j'appellerai, en quelque sorte, une psychologie naturelle et primitive des anciens Aryas, pour passer ensuite au petit nombre de questions indiquées pour les connaissances réelles. La religion, vu son importance, sera l'objet d'un examen particulier.

CHAPITRE Ier.

§ 354. PSYCHOLOGIE PRIMITIVE.

Si la langue d'un peuple réfléchit fidèlement le monde dans lequel il vit et se développe, elle est plus immédiatement encore l'expression de sa manière de voir et de sentir, puisqu'elle constitue la manifestation même de l'esprit. Les facultés de l'âme humaine sont, il est vrai, partout identiques en principe; la raison, l'intelligence, le sens esthétique et moral obéissent partout aux mêmes lois générales; mais leur degré de développement varie à l'infini suivant les temps et les races, et cette variété, qui donne à chaque peuple son caractère propre, trouve dans le langage son expression la plus directe. A côté de ce qu'on appelle la grammaire générale, qui se base sur la logique innée de l'esprit humain, on remarque autant de syntaxes particulières qu'il y a de langues distinctes. Le fond essentiel ne change pas, mais les procédés se modifient incessamment. Les mots mêmes qui servent à désigner l'esprit et ses opérations, jettent un jour immédiat sur la manière dont on les conçoit, partout du moins où l'on peut reconnaître encore leur sens primitif. On peut ainsi, par leur analyse, se faire une assez juste idée du développement intellectuel, ou du moins des aptitudes de l'esprit, et des tendances morales du peuple qui les a créés à son usage. C'est ce

que nous tenterons, dans la mesure du possible, pour les anciens Aryas, car cette recherche n'est pas sans importance pour arriver à se rendre compte des destinées historiques de cette grande race.

On ne saurait contester, en effet, que dans le drame de l'humanité, le rôle principal n'ait été dévolu aux descendants des Aryas primitifs, les seuls peuples du monde qui aient eu constamment le génie du progrès. Tandis que, partout ailleurs, d'antiques civilisations s'éteignent ou s'arrêtent pour déchoir, nous voyons chez les races ariennes, et à côté de défaillances partielles, une puissance de vie qui se révèle par des rénovations successives et des développements incessants. Un fait aussi général ne peut s'expliquer que par des aptitudes propres à cette race, sans qu'il faille cependant les faire dépendre trop exclusivement de causes physiologiques. Les germes de ces aptitudes existaient-ils déjà chez les anciens Aryas, et leur langue en avait-elle reçu quelque empreinte encore reconnaissable? Telle est la question qui se présente. Pour être traitée à fond, elle exigerait de grands développements, et je ne pourrai y toucher ici que par quelques points principaux.

On a souvent observé que les idées abstraites, et les choses qui ne tombent pas sous les sens, s'expriment figurément par des termes d'une signification concrète et plus ou moins matérielle. Les exemples de ce genre abondent dans toutes les langues, et sont surtout frappants chez les races d'une culture peu avancée. C'est que nulle part le langage n'a été formé par des philosophes et avec réflexion, mais par des hommes à impressions vives qui se traduisaient immédiatement en images. Or, ces hommes ne distinguaient pas, dans le sentiment complexe de la vie, les éléments d'une double nature, et ils s'attachaient instinctivement à ce qui frappait leurs sens. Ainsi,

l'âme n'était pour eux que le souffle vital, la pensée qu'une vue, une parole ou un mouvement intérieur, l'idée qu'une image visible, etc. Ces expressions figurées sont d'autant plus naïvement matérielles que la culture de l'esprit est moins avancée. Entre *parler dans le ventre* pour *penser*, comme dit, d'après Forster, le sauvage de l'Océanie, et le *cogitare* (de *co-agitare*) du Romain, qui peint le mouvement de l'esprit, il y a une grande différence, bien que les deux expressions n'aient qu'un sens matériel. On pourrait déjà, de cette unique donnée, conclure à la supériorité intellectuelle du Romain sur le sauvage.

Dans la suite des temps, et avec les progrès de l'esprit humain, les termes de ce genre, sans disparaître du langage, tendent à perdre de plus en plus leur signification primitive pour prendre l'apparence de signes immédiats de l'idée. Quand nous parlons de l'*âme* ou de l'*esprit*, nous oublions que ces mots ne désignent en réalité que le *souffle*, et le nom de la *pensée* ne réveille point en nous la notion de *peser* ou de *balancer*, qui est celle du latin *pensare*. Parvenu à un certain degré d'indépendance et de vie propre, l'esprit se dégage de l'image pour aller droit à l'idée. On conçoit sans peine qu'en tenant compte des faits analogues, on puisse, par l'examen des mots, juger du degré de développement intellectuel qui correspond à une certaine époque de l'évolution d'une langue. C'est en appliquant ce principe au vocabulaire primitif des Aryas, que nous pourrons en tirer quelques inductions sur les aptitudes qui les distinguaient déjà avant leur dispersion.

§ 355. L'AME ET L'ESPRIT.

La synonymie de l'âme est très-variée dans les idiomes de la famille arienne, et son étude comparative prouve que cette variété existait partiellement déjà dans la langue primitive. La plupart de ces noms, par une assimilation très-naturelle, rattachent la notion de l'âme à celle d'un souffle; mais quelques-uns prouvent que les anciens Aryas déjà ont fort bien distingué l'âme pensante et spirituelle de l'âme physiologique et vitale: distinction importante qui ne se présente guère ailleurs.[1] Les termes de la première espèce, de beaucoup les plus nombreux, ne sont pas tous anciens, et ont parfois leur étymologie dans les langues particulières. Ainsi, le sens propre de ψυχή, πνεῦμα, *spiritus*, est resté parfaitement clair. D'autres, communs à plusieurs langues ariennes, ne trouvent leur explication qu'au moyen de racines conservées par le sanscrit. Quelquefois aussi, tel idiome a gardé la signification matérielle que tel autre a transportée au spirituel. On en verra des exemples dans les rapprochements qui suivent.

1) De la rac. scr. *an*, spirare, dérivent *ana*, *âna*, souffle, et *anila*, vent; mais *ana* désigne plus spécialement le souffle vital, comme *prâṇa*, de *pra* + *an*, la respiration et la vie. Cf. *anavant*, vivant, animé. D'autres dérivés sont *anas*, être vivant, vie, *anu*, homme en général, mais appliqué plus particulièrement aux races étrangères aux Aryas, de même que

[1] Les Hébreux, par exemple, ne l'ont pas faite, car *nephesh*, *nshâmâh*, *ruach*, anima, spiritus, dérivent tous de la notion de respirer.

âyu, homme et vivant, vie, de *an*, également avec la suppression usitée de l'*n* finale.[1]

Les langues congénères, qui ont perdu pour la plupart la racine verbale, offrent plusieurs corrélatifs des dérivés au matériel comme au spirituel.

Ainsi, grec *ἄνεμος*, souffle, vent ; mais *φρὴν,-ενος*, âme, esprit, etc., *φρόνις*, intelligence, etc., si Benfey a raison de comparer le scr. *prâṇa* (*Gr. Wl.*, I, 119).

Latin *animus*, *anima*, *animans*, *animal*, etc.; peut-être aussi *inānis*, vain, vuide, c'est-à-dire sans souffle, sans vie, comme *inanimus*.

Irl. *anail*, respiration, souffle, cf. scr. *anila;* mais *anam*, âme, anc. irl. *anim*, thème *anman*, dat. sing., *anmin*, dat. pl. *anmanaib* (Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, n° 288). La racine verbale peut être conservée dans *adh-anaim*, allumer (Cf. p. 241), comme en armor. *énaoui*, vivifier, et allumer. Si l'on pouvait se fier au dict. d'O'Reilly, l'irlandais aurait deux noms de l'homme, *an* et *ae*, qui correspondraient respectivement au scr. *anu* et *âyu*.

Cymr. *anal*, armoric. *anal*, *énal*, souffle ; mais *en*, *enaid*, *enydd*, *ener*, *enawr*, âme, vie, corn. *enef* = *enem*, id.; armor. *éné*, *ineañ*, *inañv* = *inam*, id.

Goth. *us-anan*, expirare ; anc. allem. *unst*, procella, turbo ; mais scand. *andi*, spiritus, *ŏnd*, anima, anc. all. *ando*, *anado*, zelus. Cf., pour le suffixe, le cymr. *enaid*.

Je ne trouve rien à comparer dans la branche lith.-slave et les langues ariennes ne m'ont offert, comme rapprochements

[1] D'après le D. P. Weber, par contre (*Beitr.*, 4, 286), préfère rattacher ce mot, avec *âyus*, *αἰών*, etc., à la rac. *i*, en tant que passager, périssable, etc.

douteux, que le pers. *ân*, intelligence, et l'armén. *antsn*, âme, esprit.

2) Le scr. *âtman*, souffle, âme vitale, intelligence, puis, la personne, le moi, est encore obscur, quant à son origine. Pott (*Et. F.*, I, 196) suppose une contraction de *á-vâtman*, rac. *vâ*, flare, et compare *ἀϋτμην*, souffle. Benfey (*Gr. Wl.*, I, 265) part d'une racine hypothétique *av* = *vâ*.[1] Bopp (*Gl. scr.*) pense à la rac. *at*, ire, d'où dérive *atasa*, vent et âme; mais ailleurs (*Vergl. Gr.*, I, § 140), il incline vers la rac. *ah*, parler et reconnaître, et compare le goth. *ahma*, âme. Enfin, le D. P. recourt à la rac. *an*, spirare, mais sans s'expliquer sur la formation de *âtman*, dont le *t* resterait énigmatique. De même Fick, 19.

On voit que les hypothèses ne manquent pas, mais, d'après l'observation de Max Müller (*Anc. sansk. Litt.*, p. 21), elles tombent toutes en présence du vêdique *tman*,[2] qui remplace souvent *âtman*, et où l'élision de l'*â*, qui renfermerait la racine du mot, ne saurait être expliquée. Toutefois, Müller ne tente aucune conjecture nouvelle. Il en est une, cependant, que je hasarde encore, et qui me paraît concilier bien des difficultés.

Je décomposerais le mot en question en *â-tman*, pour le rattacher à la rac. *tam*, étouffer, suffoquer, perdre le souffle, d'où *tamaka*, *tamana*, oppression, asthme. Ce sens, au premier abord, paraît le contraire de celui que l'on exigerait,

[1] De même Curtius (*Gr. Et.*[3], 63), qui divise le mot en *â-t-man*, et voit dans *â* la racine *av*, *au*, en comparant *αὔω*, *ἄημι*. Le *t* intercalé serait une extension de la racine, comme dans *τυπτ*, *θαπτ*, etc.

[2] Cf. le zend *thmanañh*, suivant Burnouf (*Comment. sur le Yaçna*, p. 509), = scr. *tmanas*. Justi, toutefois, écrit *thamanañh* et le rend par guérison, de la rac. *tham*, guérir (p. 138).

mais il passe aisément à la signification de respirer fortement, *anhelare*, ce que l'on fait quand on étouffe. Nous pouvons d'ailleurs nous appuyer d'un rapport tout semblable entre l'anc. sl. *duchati*, spirare, *douchati*, *douchŭ*, halitus, spiritus, *dousha*, id., anima, *doushĭna*, suffocation (Mikl, 183), et le rus. *dushitĭ*, suffoquer, *dushenie*, suffocation, *dushnikŭ*, soupirail, etc., ainsi qu'entre le lith. *duszia*, âme, *dausa*, air, souffle, et *dùsti*, respirer avec effort, *dùsas*, respiration difficile, *dusulys*, asthme, etc. La transition de sens est ici manifeste. Les autres acceptions de la rac. *tam*, confici mœrore, languescere, desiderare, cupere (Cf. *tamata*, désireux, avide), s'expliquent par le double sens d'être oppressé, et d'*aspirer* à quelque chose, et *tama*, *tamas*, désigne l'obscurité en tant qu'elle produit un sentiment d'anxiété. Ainsi *âtman*, pour *â-taman*, de *â-tam*, et le vêdique *tman* pour *taman*, par une contraction analogue à celle de *dhmâ*, flare, pour *dham*, peut-être primitivement allié à *tam*, signifierait proprement une respiration forte et agitée, puis secondairement l'âme active et passionnée, de même que le grec θυμός vient de θύω = scr. *dhû*, *agitare*.[1]

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 286) trouve que mon étymologie ressemble un peu trop à celle de *lucus a non lucendo*, et il préfère recourir à la rac. de mouvement *at*, comme Bopp ci-dessus. Fick, par contre (p. 19), se rallie à *an*, avec le D. P. Ni l'un, ni l'autre n'ont égard à l'objection de Max Müller quant à la forme *tman*, non plus qu'à l'analogie des termes slaves. Une autre analogie du même genre se présente dans le scr. *çvâsa*, respiration, et asthme, c'est-à-dire étouffement, de *çvas*, respirer, et respirer fortement, difficilement. Cf. scand. *hvâsa*, fessus anhelare, *hvaestr*, lassitudine anhelus, *hvass*, ventosus ; anglo-sax. *hveosan*, angl. *to wheeze*, respirer avec bruit.

Après tout, et comme *tam*, au caus. *tamay*, signifie aussi désirer, comme le lat. *adspirare* (Cf. *tamata*, désireux de quelque chose, avide de), on pourrait voir également dans *â-tman* l'âme en tant que siége du désir et de l'aspiration.

La rac. *tam* et ses dérivés, surtout ceux qui expriment l'obscurité, ont beaucoup de corrélatifs européens qu'il serait hors de propos d'énumérer ici. Je me borne à faire remarquer que le scr. *âtman* trouve son équivalent presque complet dans l'anc. sax. *athom*, anglo-sax. *aedhm*, anc. all. *âdum, âtum*, halitus et spiritus, all. mod. *odem, athem*, souffle, respiration, etc. Je ne sais si l'on peut y rattacher l'irl. *adhm*, connaissance, science, *adhma*, peritus, que donnent Lhuyd et O'Reilly, et dont le sens serait plus abstrait. Quant au grec ἀϋτμὴν et ἀτμός, ἀτμὴ, souffle, et vapeur, fumée qui suffoque, ils paraissent composés avec le préfixe *ava*, au lieu de *â*.

3) J'ai parlé plus haut du grec θυμός, l'âme et ses mouvements passionnés, colère, désir, etc., de θύω, agitare, commovere. Son corrélatif sanscrit *dhûma* ne désigne que la fumée qui s'agite, de même que de θύω, dans l'acception de *suffire*, dérivent θῦμα, θύος, etc., encens. Cf. *fūmus* (*f* pour *dh*), anc. sl. *dymŭ*, lith. *dúmas*, anc. all. *toum, taum*, etc. Une transition au sens moral, plus prononcée encore qu'en grec, se remarque dans l'anc. sl. *dumati*, putare, russe *dúmatĭ*, penser, croire, réfléchir, dénominatif de *dúma*, pensée, idée, conseil, polon. *duma*, id. Cf. lith. *dumà*, id., *dumóti*, penser, *dumti*, conseiller, etc. Cet accord fait présumer l'existence d'un ancien nom de l'âme qui se liait à la notion de mouvement actif et d'agitation.

4) J'arrive maintenant à un mot qui désigne l'âme ou l'esprit directement comme principe de la pensée, et qui, à ce titre, offre un intérêt particulier. Ce nom se rattache à la rac. *man*, putare, cogitare, scire, meminisse, sperare, æstimare, desiderare, amare, laquelle, comme on le voit, s'applique à plusieurs facultés de l'âme, et dont les dérivés, soit verbaux, soit

nominaux, sont répandus au loin dans toutes les langues de la famille. Ainsi:

Scr. *manas*, *mânasa*, esprit, intelligence, *mantu*, *manana*, *manishâ*, *mati*, id., mémoire, respect, etc., *manman*, désir, *manyu*, colère, *mâna*, orgueil, arrogance.

Zend *man*, penser, *manañh*, esprit, cœur, pensée, *maini*, esprit, *mati*, *maiti*, pensée, *mainyu*, doué d'intelligence ; persan *man*, cœur, au moral, *mânâ*, opinion, imagination, *mânî*, présomption, égoïsme ; armén. *mid*, pensée = zend *maiti*.

Grec rac. **μεν, μένω**, prét. **μέμονα**, vouloir, penser ; **μέλλω**, de **μενιω**, comme **ἄλλος** de *anya* (Bopp, *Verg. Gr.*, II, 550); **μνάομαι**, **μνῆσαι**, se souvenir = *mnâ*, forme secondaire de *man* ; **μένος**, courage, force d'âme, animus = scr. *manas* ; **μέντωρ** = scr. *mantar*, conseiller ; **μάντις**, prophète ; **μῆτις**, prudence, cf. scr. *mati* ; **μανία**, **μῆνις**, colère, cf. scr. *manyu* ; **μνήμη**, **μνεία**, souvenir, mémoire, etc., etc. [1]

Lat. *moneo*, *memini*, *mens*, *-ntis*, *mentio*, etc.

Anc. irland. *ménar*, *muinur*, puto (Z.², 438), *fo-menaid*, observatis, *fo-mentar*, scito (997) ; *cu-man*, scio (872), *cuimnech*, memor (997), *menme*, anima, mens (27), thème *menman* = scr. *manman*, désir; irl. mod. *meanma*, id., *méin*, erse *mèinn*, esprit ; *mian*, désir, volonté ; *meamna*, imagination, réduplication de *men* ; *múnaim*, doceo (Cf. ancien irlandais *múntith*, eruditor); *s-muainim*, penser, *s-muaine*, pensée. — Anc. irl. *met*, *mitiu*, de *ment*, *mintiu*, à cause du *t* non aspiré, dans les composés *for-met*, memoria (Z.², 223), *der-met*, oblivio (800), *fo-imtiu*, pour *fo-mitiu*, cogitatio (800),

[1] Lottner (Z. S., V, 398) rapporte ici le nom de la muse, **μοῦσα**, de **μόντια**. Cf. Pott, *ib.*, VI, 109.

to-imtiu pour *do-mitiu*, id. (269), *ar-mitiu*, honor (868). Cf. dans O'Reilly, *for-mad, far-mad*, envie, *deur-mad*, oubli; et de plus *a-mad*, *ai-mid*, fou, idiot = lat. *a-ment;* cf. scr. *a-mati*, folie, ignorance, et les composés analogues *durmati*, ignorant, idiot, *ati-mati*, orgueil, en zend *tarômaiti*, désobéissance, *pairimati*, doute ou fraude (Haug, *Gâth.*, I, 161), etc.[1]

Cymr. *mynu*, *mynnu*, vouloir, corn. *man*, *menna*, id., armor. *menna*, penser, juger, vouloir ; cymr. *myn*, *myniant*, volonté, *menw*, âme, esprit, *menwyd*, intelligence, *menwyn*, talent, *mwyn* = irl. *mian*, affection ; armoric. *ménô*, *ménoz*, pensée, jugement, opinion, désir, *mének*, mémoire, etc.

Goth. *munan* (*man*, *munda*), penser, vouloir, *ga-munan*, se souvenir, ags. *munan*, *maenan*, id., *manian*, monere ; scand. *muna*, recordari, *mana*, provocare ; anc. allemand *manôn*, monere, *meinôn*, *meinjan*, noscere, putare, amare. — Goth. *muns*, pensée, *ga-munds*, *ga-minthi*, mémoire, *ana-minds*, conjecture, opinion ; ags. *myn*, amour, *mynd*, esprit, *ge-mynd*, mémoire ; scand. *muni*, animus, *munr*, discrimen, *minni*, memoria ; ancien allemand *meina*, *meinunga*, opinio, *minna*, amor, etc.

Lith. *minti* (*menù*), penser, *isz-manyti*, comprendre, *nu-manyti*, percevoir, reconnaître, *pra-manyti*, inventer, etc.: *menas*, compréhension, *minējimas*, mémoire, *at-mana*, *at-mintis*, id., *isz-mona*, intelligence, *pra-mona*, invention, etc.

Anc. slave *mĭnĕti*, *mĕniti*, putare, *po-minati*, meminisse ;

[1] L'anc. irl. *armitiu*, honor, mod. *airmid*, respect, honneur ; cf. *airmine*, observance, culte, répond au scr. véd. *aramati*, dévouement, obéissance, la dévotion personnifiée, en zend *ârmaiti*. Suivant le D. P., le mot sanscrit est composé de *aram*, indécl., prêt, présent, disposé, convenable, et de *mati*. La prépos. irl. *ar*, *air*, prope, super = gaul. *are*, armén. et ossète *ar*, semble alliée à ce mot *aram*, venant de *ar*, ire, comme aussi *ara*, rapide, etc. (Cf. *Beitr.*, II, 90).

mĭnĕniĕ, opinio, *pa-mĕti*, memoria. Cf. dialect. néo-slaves passim.

Cette énumération, qui est loin d'être complète, suffit à montrer la grande extension de cette rac. *man*, et de ses dérivés de toute espèce appliqués à l'esprit et à ses diverses facultés. Mais ce qui est à remarquer, c'est que les anciens Aryas y ont également rattaché le nom principal de l'homme en général, considéré comme l'être pensant.

Le scr. *manu*, en effet, désigne l'homme par excellence, et, d'après une antique tradition, c'est aussi le nom du premier homme chez les Aryas. Je reviendrai plus loin sur cette tradition remarquable, mais ce que l'on peut déjà en inférer, c'est que *manu*, le penseur, s'entendait plus spécialement de l'homme de race arienne, tandis que le reste des humains, tenus pour inférieurs, étaient appelés simplement *anavas*, les vivants, à en juger par l'emploi de ce mot dans les Vêdas (D. P., v. cit.). A côté de *manu* ou *manus*, on trouve les synonymes secondaires *manushya*, *mânusha*, *mânava*, descendant de Manu, et les composés *manuǵa*, *manubhû*, issu ou descendu de Manu.

Il est singulier que ce nom de l'homme n'ait pas été retrouvé dans le zend, qui cependant a conservé la rac. *man* et plusieurs de ses dérivés. Le zend *mashya* ou *mashyâka*, qui a été d'abord comparé par Burnouf et Lasson, paraît signifier mortel, d'après l'analogie d'*amesha*, immortel.[1] Cf. le deer (du Caboul) *mîsh*, kashgar. *moashî*, homme. Le persan n'offre non plus aucune trace de *manu*, mais Klaproth (*As. polygl.*) donne comme

[1] Cf. Burnouf, *Yaçna*, p. 60 ; Lassen, *Ind. Alt.*, I, 502, et notes p. 80. Justi (230) mentionne l'opinion de Pott, qui admet la perte de la nasale et compare *manushya*.

kourde *mano, manno*, et l'on trouve *moyne*, à côté de *moy*, dans l'ossète digorien.

Les langues classiques ont également perdu ce nom, sauf, peut-être, dans celui du *Minos* des traditions grecques, qui se rapproche, comme nous le verrons plus tard, du Manu indien par plusieurs points.

Par contre, il se retrouve clairement dans le goth. *man, manna*, commun à tous les dialectes germaniques, et dont l'anglo-sax. *mennisc*, ancien allemand *mennisco*, allemand moderne *mensch*, sont des formes dérivées. Le *Manu* traditionnel se reconnaît aussi dans le *Mannus* de Tacite, le père de toute la race.

Les idiomes celtiques n'offrent ici que des traces douteuses. Je serais fort tenté de rapporter à la rac. *man* l'irl. *mná*, qui forme plusieurs cas de *ben*, femme (gén. *mnáa*, dat. *mnái*, nom. pl. *mnáa*, etc.). Cf. p. 27, mais aussi Stokes (*Ir. Gl.*, p. 122), qui suppose une altération de *bnâvâ, banâvâ*, comme thème primitif. Toutefois une forme *mânavâ* = scr. *mânavî*, femme, irait plus directement au but. — On peut, avec plus de sûreté, ramener à notre groupe le cymr. *mynw*, personne, individu, ainsi que le *Menw* des traditions bardiques que nous retrouverons par la suite.

Enfin, l'anc. slave *mãjĭ*, prononcez *monjĭ*, vir, pol. *mąż*, russe *mujŭ*, etc., ne paraît être qu'une contraction du scr. *manuǵa*.[1]

[1] Telle est aussi l'opinion de Pott (*WWb.*, II, 2, 108). Il fait observer que nous aurions là, non-seulement un antique composé proethnique avec *-ǵa*, de *ǵan*, nasci, mais un souvenir du Manu mythique chez les Slaves, ce qui aurait bien son importance.

§ 356. PENSER, COMPRENDRE, CONNAITRE, SAVOIR.

Outre la rac. *man*, l'ancienne langue en possédait déjà plusieurs autres pour exprimer l'activité de l'intelligence. D'après toutes les analogies connues, le sens primitif de ces racines doit avoir été plus ou moins matériel, mais il est souvent difficile à reconnaître. La recherche en est en tout cas intéressante au point de vue de la psychologie primitive. Pour la rac. *man*, par exemple, on a conjecturé, non sans probabilité, une affinité avec *mâ*, metiri; cf. *anu-mâ*, indicare, *upa-mâ*, comparare, *pra-mâ*, conjicere, *pra-mâ*, subst., vraie science, perception, conscience, *pra-miti*, id., *pra-mâna*, preuve, témoignage, etc. (Cf. Pott, Z. S., VI, 102.) La pensée, en effet, peut être considérée comme la mesure que l'esprit applique aux choses, et notre *penser* = *peser*, n'a pas d'autre signification. Si je comprends ici, dans une même investigation, des fonctions intellectuelles que l'analyse philosophique distingue avec raison, c'est que les limites qui les séparent s'effacent fréquemment dans les langues.

1) La rac. scr. *ći*, dans le sens de punire, ulcisci, a été déjà mentionnée p. 169 ; j'y reviens ici pour la considérer dans son application plus générale à la pensée. Cette racine se présente sous plusieurs formes. D'abord *ći* (*ćikêti* et *ćinôti*), percipere, perspicere, perscrutare, avec *ni* et *vi*, id., avec *anu*, recordari, avec *apa* et *ava*, venerari, etc. Cf. *ki*, noscere (Dhâtup.), et le vêd. *kî*, lequel, suivant Pânini, remplace souvent *ći* (*ćây*), dans l'acception de considérer avec crainte et respect (D. P.). De cette racine *ći* (*ćâyati*) dérivent *ćâyu*, respectueux, et *ćâyitar*, qui voit, qui examine. Une autre forme

augmentée de cette rac. est *ćit*, *ćint* (*kit*), cognoscere, animadvertere, meditari, etc. De *ći* vient *ćiti*, esprit, compréhension, mais de *ćit*, *ćitti*, *ćitta*, pensée, intelligence, attention, *ćêtas*, esprit, conscience, et phénomène, apparence,[1] *ćêtana*, esprit, âme, intelligence, etc. A *ćint* (*ćintay*) appartient *ćintâ*, pensée, *ćintana*, action de penser, *ćintaka*, penseur, connaisseur, etc.

Les trois formes de cette racine se retrouvent dans les langues congénères avec les acceptions ci-dessus, savoir:

Sanscr. *ći*, *ki;* lat. *s-cio*, *scientia*, etc., irl. *cim*, *cighim*, je vois, à l'impér. *ci*, vois ; dans Z.[2] (868), *ad-ci*, *at-chi*, videt, novit, *ad-cet*, videtis, *ad-cethe*, videretis, *ad-chither*, videtur. De là peut-être *ciall*, intellectus, *cialtar*, intelligitur (Z.[2], 18).

Scr. *ći* (*ćâyati*); ancien slave *ćaiati*, *ćĕiati*, expectare, *ćaianiĕ*, expectatio. Scr. *ći* (*ćikêti*); ancien slave *ćekati*, expectare. Scr. *ći* (*ćinôti*), anc. slave *ćiniti*, ordinare, *ćinŭ*, ordo, etc. Pour le gr. *τίω*, *τίνυμι*, voy. p. 169.

Scr. *ćit;* zend *ćisti*, *ćiçti*, science, de *ćitti;* pers. *chit*, id.; anc. slave *ćitati*, colere, *ćisti*, id., *ćĭstĭ*, honor, lith. *czéstis*. Scr. *kit* = *ćit;* lithuan. *ketēti*, se proposer, avoir en vue, *ketējimas*, *ketinnimas*, intention ; de plus *kytras*, *kytrus*, intelligent, rusé, anc. slave *chytrŭ*, artificialis. Cf. scr. *ćitra*, de *ćit*, speciosus, clarus, versicolor.

Scr. *ćint;* lithuan. *kintēti*, *kentēti*, souffrir, supporter, *kentybe*, souffrance, chagrin. Cf. scr. *ćintâ*, dans l'acception plus spéciale de pensée triste. Irland. *ciata*, opinion, jugement, *ciatach*, estimé, pour *cianta* = *cênta*, à cause du *t* non aspiré.

[1] Cf. *kêtu*, lumière, phénomène, signe et aussi intelligence, suivant Benfey (*Sâmav. Gl.*), de *kit* = *ćit*, suivant le D. P., de *ki* = *ći*.

Quant au sens primitif de cette racine, il est sans doute conservé encore en sanscrit, où *ći* signifie proprement *colligere*, en pers. *ćîdan*. La transition au sens moral était facile. *Colligere mente* exprime l'opération par laquelle l'esprit saisit l'objet avec ses attributs dans l'unité de conception. Le latin *concipere*, *comprehendere*, et l'all. *begreifen* sont des expressions analogues.

2) Scr. *vid*, scire, nosse, cognoscere, explorare, etc. De là *vidâ*, *vidyâ*, *vêda*, *vitti*, etc., science, *vidita*, *vidvas*, *vêttar*, un sage, etc. Cette racine appartient à toutes les branches de la famille arienne, avec une multitude de dérivés. Je me borne à indiquer principalement les formes verbales.

Zend *vid*, scire, intelligere.

Grec ἴδω, εἴδω, savoir et voir, ἰδέα, aspect, vue, image et idée.

Lat. *video*, etc.

Anc. irl. *fit*, *fet*, dans *ro fitir*, scit, *ni fitir*, nescit, *ro fetar*, scio (Z.[2], 502); mais *fiad* = *fêd*, dans *fiadnisse*, testimonium (id., 18), et *fiadu*, deus, thème *fiadat* = sanscr. *vêdant*, sciens (Stokes, *Beitr.*, I, 457). Le *t* ou *d* non aspiré semble indiquer la forme *vind*, mais l'irl. mod. *fiadh*, témoin, *fiadhaim*, faire savoir, relater, etc., aspire bien le *d*. — Cymr. *gwydd*, science, *gwyddau*, enseigner ; armor. *gwézout*, *gouzout*, savoir, *gwiziek*, savant, etc.

Goth. *vitan*, ags. *witan*, scand. *vita*, anc. allemand *wizan*, scire, etc.

Lith. *wysti* (*wydau*), voir, *weidas*, *waidas*, aspect, vue, visage, etc. Cf. ancien prus. *waist*, savoir, *waidimai*, nous savons, etc.

Anc. sl. *viděti*, videre, *věděti*, intelligere, etc. Cf. dial. néoslaves passim.

La signification primitive de *vid* a-t-elle été celle de voir, matériellement parlant, comme semblent l'indiquer le grec, le latin et le lith.-slave? Cela est possible, de même que pour l'hébreu *iâda* et *rââh*, vidit et cognovit ; mais en tout cas, la transition au sens moral remonte à l'époque de l'unité. L'acception de voir elle-même n'est peut-être point la plus ancienne, et peut tirer son origine de celle de invenire, obtinere, qui appartient encore au scr. *vid* (*vindati*). C'est, en effet, par la vue et la connaissance que l'esprit *trouve* l'objet, et se l'approprie en quelque sorte.

3) Scr. *ǵnâ* (*ǵânâti*), cognoscere, animadvertere, scire ; *ǵnâna*, connaissance, *ǵnâtar*, connaisseur, etc.; racine aussi répandue et riche en dérivés que la précédente. Je n'en compare également que les formes principales.

Zend *jnâ*, scire ; pers. *zan*, dans *zanîr*, intelligent, savant ; kourde *zánim*, scio (Lerch, *Gl.*, II, 143), ossète *zónun*, scire, armén. *dzanel*, id.

Gr. *γνω*, dans *γιγνώσκω*, *γνωτός*, *γνῶσις*, *γνωστήρ*, etc., avec perte du *γ*, *νόος*, *νοῦς*, *νοέω*, etc.

Lat. *co-gnosco*, *nosco*, *nōvi*, *gnārus*, *gnāvus*, etc.

Anc. irl. *gen*, dans *ad-gennammar*, cognoscimus (Z.², 869); *gne* dans *aith-gne*, recognitio (869), *etar-gne*, cognitio (876), *gná*, dans *gnáth*, *gnás*, mos, consuetudo (787), etc. Cf., dans O'Reilly, *gnia*, science, *gnó*, connu, fameux, peut-être aussi *na*, âme, avec perte du *g*, comme dans le scr. *nâ*, science, pour *ǵnâ*, le grec *νόος*, etc. Cymr. *gnaw*, *gnawd*, coutume, *gnodi*, *gnotâu*, accoutumer.

Langues germ. deux formes, *kan* et *knâ*. Goth., ags., anc. all. *kunnan*, scand. *kunna*, scire, au prés. *kann*, avec une foule de dérivés ; ags. *cnâwan*, angl. *know*, anc. all. *chnâan*, *chnâjan*, cognoscere, *bi-chnât*, cognitio, etc.

Lith. *żinóti*, savoir, connaître, *żina*, connaissance, etc.

Anc. sl. *znati*, cognoscere, *znatelĭ*, cognitor, etc. Dial. néo-slaves passim.

On a remarqué, dans toutes les langues ariennes, que les racines corrélatives à *ǵnâ*, connaître, et à *ǵan*, naître, confondent si bien leurs formes et leurs dérivés, qu'il est parfois difficile de les distinguer avec sûreté. Cela conduit à présumer une affinité primitive entre les significations. On peut croire, en effet, que les anciens Aryas se sont représenté la connaissance en quelque sorte comme la naissance de l'esprit, car, pour l'esprit, être c'est connaître. Une autre transition de sens s'observe dans les langues germaniques, où *kan (kunnan)* signifie à la fois connaître et pouvoir, de même que le scand. *kná*, posse = *ǵnâ*, d'où *knár*, strenuus, répond à l'ags. *cnâwan*, anc. all. *chnâan*, cognoscere. Cette subordination de la puissance à l'idée est bien conforme au génie de la race germanique.

4) Scr. *budh* (*bhôdati*), animadvertere, cognoscere, scire, cogitare, certiorem facere, excitare; *budh* (*bôdhyatê*), expergisci, *bôdhay*, causat. expergefacere, monere; *budh* (*bundhati*), aussi *bund*, sensibus percipere, videre, audire. Dérivés, *buddhi*, *bôdhi*, intelligence, *buddha*, *budha*, un sage, *bôdha*, science, réveil, etc.

Zend *budh*, videre, *fra-budh*, causat. expergéfacere = scr. *pra-budh*.

Gr. πεύθομαι, πυνθάνομαι, chercher, demander, remarquer, observer, entendre, etc. Pour le π au lieu de β, cf. πυθμήν et scr. *budhna*, racine πείθω et *badh*, lier, etc.

Irl. *budh*, intelligent, sage (O'R.), cymr. peut-être *bodd*, volonté, consentement.

Goth. *biudan* (*baud*, *budun*), jubere, mandare = monere,

excitare ; ags. *beodan*, scand. *biôda*, id., anc. all. *piutan*, *biutan*, jubere, offerre.

Lith. *budēti*, *bùsti (bùdu, bundu)*, veiller, *budrus*, éveillé, au physique et au moral ; *budinti*, réveiller.

Anc. sl. *buditi*, excitare, expergefacere, *bŭdēti*, vigilare, *bŭdrŭ*, alacer ; russe *budítĭ* et *bdietĭ*, pol. *budzić*, etc.

Cette rac. *budh* semble avoir exprimé plus spécialement le mouvement ou l'excitation de l'esprit qui accompagne la perception et la conscience du moi. On pourrait, d'après cela, conjecturer un rapport primitif avec la rac. *badh* (*bîbhatsatê*), moveri animo, irasci, et urgere, vexare. Cf. *bubhutsatê*, désidér. de *budh*, et pour le changement de la voyelle *mad* et *mud*, lætari, *kshad* et *kshud*, frangere, etc.

5) Scr. *midh*, *mêdh*, *mith*, *mêth*, *mid*, *mêd*, intelligere, scire (Dhâtup.). Cf. vêd. *mêdha*, sagesse, *mêdhira*, sage.

Zend *mith*, intelligere ; cf. *madha*, intelligence, prudence, *mâdh*, metiri, et *vi-mâdh*, mediri.

Gr. *μέδομαι*, penser à, avoir soin de, etc. ; *μήδομαι*, imaginer, projeter, etc.

Lat. *meditor*, réfléchir, *medeor*, remédier, guérir.

Anc. irland. *midiur*, puto (Z.², 438), *midithir*, dijudicat (439), *midus*, présent relatif, qui médite (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 121) ; mais pourquoi le *d* non aspiré, tandis qu'il l'est dans le cymrique *meddwl* = *medhul*, penser, imaginer, et pensée, intention ?

Goth. *mitôn*, penser, considérer, *mitôns*, pensée, etc. Cf. *mitan (mat, mêtun)*, mesurer ; scand. *met*, consilium.

Les variations de la dentale et de la voyelle radicale ne permettent pas de regarder tous ces rapprochements comme sûrs, ni de ramener ces termes divers à une même racine. Ces variations, qui se montrent déjà dans le sanscrit et le zend,

doivent être fort anciennes, et rendent difficile la recherche d'une signification primitive. Il est certain que plusieurs des formes ci-dessus se rapprochent d'un groupe de racines qui signifient mesurer, et où la dentale offre des variations analogues: scr. *mâḍ*, zend *mâdh*, lat. *met*, goth. *mit*, etc., mais cela ne suffit pas pour expliquer tous les cas. L'acception de *obviam venire*, qui appartient aussi au scr. *mêth*, *mëdh*, a pu également passer à celle de comprendre, c'est-à-dire d'aller à l'objet de la connaissance, ou de remédier, c'est-à-dire d'aller à l'encontre du mal. La question restera douteuse tant que la formation des racines elles-mêmes sera entourée d'obscurité.[1]

6) Un groupe intéressant, bien que moins étendu que les précédents, se compose comme suit.

Lat. *tongere* = nosse, scire (Festus), *tongitio* = notio.

Goth. *thankjan*, penser, réfléchir ; *thunkjan*, penser, croire; ags. *thencan*, scand. *thenkia*, anc. allem. *danchjan*, cogitare, *dunchjan*, videri, etc.[2]

Le latin nous met sur la voie du sens originel, car *tongere* est allié de près à *tangere*, proprement prendre, saisir. Cf. la rac. scr. *tanǵ*, *tanć*, contrahere, coarctare (Dhâtup.). Nous disons de même *saisir* pour *comprendre*, et cette transition est analogue à celle que nous avons conjecturée pour le n° 1.

7) Il y aurait encore bien des observations à faire sur les divers noms plus isolés de la pensée, de la connaissance, de l'âme intelligente, etc., dont l'origine obscurcie s'éclaire par

[1] D'après Weber (*Beitr.*, 4, 286), les racines *mâdh* et *mith*, *mêth*, doivent être décidément séparées.

[2] Ajouter l'anc. irl. *tuccu*, intelligo, *tuic*, intelligit, etc. (Z.², 874), *óin-tuccu*, je pense de même ; irl. moyen et mod. *tuigim* (Stokes, *Gl.*, 165), *tuigse*, compréhension, intelligence, science, etc. (O'R.). Cf. aussi passim Pott, *WWb.*, III, 455, et Fick, 362. Mais, suivant Z.², 874, *tuccu* viendrait de *do-uccu*.

la comparaison des langues. Je dois me borner à quelques exemples.

a) La rac. scr. *av*, amare, desiderare, juvare, etc. (Cf. lat. *aveo*), prend avec *ud* et *pra* le sens de faire attention à quelque chose (D. P.), et le Dhâtup. lui attribue directement celui de cognoscere, scire. De *av*, dans l'acception d'aimer, dérive *ûma* = *av* + *ma*, ami, compagnon, mais aucun terme sanscrit ne se rattache à celle de connaître ou savoir. En lithuanien, toutefois, nous trouvons *úmas*, intelligence, esprit, sens, au plur. *umai*, pensées ; et en anc. sl. *umŭ*, mens, *umĭnŭ*, intelligens, *umĕti*, scire, *raz-umŭ*, intellectus, etc. Ce sont là, bien probablement, des dérivés de *av* par le suffixe *ma*, ce qui confirmerait la signification donnée à cette racine par les grammairiens indiens.

b) La rac. scr. *aç*, primitivement *ak*, permeare, occupare, donne naissance à des dérivés qui expriment le mouvement rapide, la force pénétrante, l'acuité, etc. Le synonyme *aksh* n'en est qu'une forme désidérative, et de là vient sans doute *akshi*, *aksha*, *akshan*, l'œil dont le regard pénètre l'espace, et *aksha*, âme, connaissance.[1]

C'est à la racine simple *aç* qu'il faut, je crois, rapporter le goth. *aha*, intelligence, νοῦς, d'où *ahjan*, penser, juger, ainsi que *ahma*, esprit, πνεῦμα, all. moyen *achme*. Cf. ancien allem. *ahta*, meditatio, *ahtôn*, ags. *ehtian*, putare, opinari, medi-

[1] Le grec ὄκος = ὤψ, ὠπός, œil, lat. *oculus*, lith. *akis*, anc. slave *oko*, etc., ne sont pas immédiatement comparables avec le sanscrit *akshi*, *aksha*, comme l'est peut-être le gr. ὄσσος, inféré de quelques cas obliques, ou ὄκκος pour ὄξος. Le synonyme ὄμμα pour οκμα est formé exactement comme le goth. *ahma*, spiritus (vid. infra). Ces noms de l'œil appartiennent directement à la rac. *aç*. Par contre, le goth. *augô*, etc., que l'on compare ordinairement, me semble avoir une tout autre origine. Voy. l'art. qui suit.

tari, etc. L'idée-mère est probablement celle de mouvement rapide que l'on associe souvent à l'esprit. Cf. sanscr. *turaga*, esprit, littéralement qui va vite, de même que nous disons rapide comme la pensée. A cette racine de mouvement se rattache aussi le goth. *ahva*, fleuve, anc. all. *aha*, allié au lat. *aqua*, cymr. *ach*, etc. Le cymr. *aches* désigne de même à la fois l'esprit, et un flux, un torrent.

c) La rac. scr. *ûh*, animadvertere, intelligere, speculari, d'où *ûha*, *ûhâ*, considération, examen, deviendrait régulièrement *ûg* en germanique, et il semble dès lors qu'on doit y rattacher les noms de l'œil, goth. *augô*, cf. *augjan*, ostendere, ags. *eage*, scand. et anc. allem. *auga*, etc., que l'on ne saurait, par aucun artifice, ramener soit au scr. *akshi*, soit à *oculus*, *oko*, *akis*, etc. Je soupçonne aussi une affinité plus éloignée avec le goth. *hugs*, intelligence, d'où *hugjan*, penser, *and-hugjan*, révéler, *af-hugjan*, aveugler, tromper, *ga-hugs*, pensée, etc. Cf. ags. *hyge*, scand. *hugr*, anc. allem. *hugu*, *hugi*, et leurs nombreux dérivés. Sans rien conjecturer sur la nature de l'*h* préfixée, je me borne à remarquer que *augô* et *hugs*, *hugjan*, sont entre eux dans un rapport analogue à celui de *ausô*, oreille, et *hausjan*, entendre, anc. all. *ôra* et *hôrjan*, etc., où l'*h* n'appartient sûrement pas à la racine, comme le prouve la comparaison du lat. *auris*, du lith. *ausis*, du slave *ucho*, etc.

D'après ces rapprochements, la rac. *ûh* semblerait avoir eu dans l'origine la signification de voir, puis de faire attention, considérer, examiner, penser, etc.

[1] Cf. sur ces divers rapprochements les objections de Weber (*Beitr.*, 4, 286).

§ 357. VOULOIR.

La volonté est de toutes nos facultés celle dont l'action est la plus simple et la plus immédiate; aussi les termes qui l'expriment sont-ils en petit nombre, et deux racines seulement se présentent ici comme ayant eu cours dans la langue primitive.

1) La plus généralement répandue se rattache au scr. *vṛ*, *var*, velle, optare, proprement eligere, ce qui ramène la notion de la volonté à celle de choix. C'est le zend *var*, *vĕrĕ*, eligere, petere. Dans toutes les langues européennes, la forme *val* a remplacé *var*. Ainsi:

Gr. *βόλομαι*, *βούλομαι*, vouloir, *βουλῆ*, volonté, etc.

Lat. *volo*, *velle*, *vult*, *voluntas*, etc.

Irl. *ail*, pour *fail*, erse *àil*, volonté. Cf. *tol*, *toil*, id., suivant Stokes (*Ir. Gl.*, p. 105), composé avec la préposition *do*, et pour *do-fol*, primitivement *du-valâ*.

Cymr. *gwyll*, *gwyllis*, volonté, *e-wyll*, id., *ewyllu*, vouloir; armor. *ioul* et *iouli*.

Goth. *viljan*, ags. *willan*, scand. *vilia*, anc. all. *wellan*, allem. mod. *wollen*, etc. De plus, avec l'acception de choisir, goth. *valjan*, scand. *velia*, anc. all. *weljan*, etc.

Lith. *wále*, volonté, etc.

Anc. slave *velěti*, velle, *volia*, voluntas. Dialectes néo-slaves passim.

2) Scr. *vaç* (*uç*), velle, proprement desiderare, amare. De là *vaça*, autorité, suprématie, et désir, *uçiǵ*, qui veut, dévoué, zélé, etc.

Zend *vaç*, *uç*, id.; *vaça*, volens, potens, et voluntas, *vaçna*, désir, *uça*, *uçi*, intelligence, *uçañh*, qui veut.

Jusqu'à présent, cette racine n'a été retrouvée en Europe que dans le gr. ἑκών (ἑκοντ), pour ϝεκων = scr. *vaçant*, volens, ἑκόντης, subst., volontaire, ἑκοντί, adverbe, volontairement, etc. (Pott, *Et. F.*, I, 268).[1]

§ 358. SE SOUVENIR.

Chez les hommes des premiers âges, la mémoire a joué un rôle beaucoup plus important qu'aux époques postérieures. Avant l'invention de l'écriture, c'est à la mémoire uniquement qu'étaient confiées toutes les traditions nationales et religieuses, toutes les lois et coutumes, toute la poésie. Aussi cette faculté de l'âme, que nous plaçons à un rang inférieur, et que nos langues plus modernes désignent volontiers d'une manière indirecte,[2] était-elle assimilée, par les anciens Aryas, à la pensée même, et de plus exprimée par une racine spéciale.

1) Nous avons vu, en effet, que la rac. *man* signifie meminisse, aussi bien que cogitare, et que le dérivé *mati* désigne à la fois la mémoire et l'intelligence. La forme secondaire *mnâ* (*manati*), comme *ǵnâ* de *ǵan*, *dhmâ* de *dham*, prend

[1] Curtius (*Gr. Et.*[2], 130) y rattache le latin *in-vitus*, pour *in-vic(i)-tus* = scr. *a-vaça*. — Ici, peut-être, également l'irl. †*ucca*, choix (Cormac, *Gl.*, 167), *uca* (Sench. M., I, 48; O'Don., *Gl.*), d'un ancien thème *vakka*, corrélatif d'une forme sanscrite * *vaçka*, *uçka*, de *vaç*, comme *çushka*, siccus, de *çush*, etc.

[2] Par exemple, le lat. *recordari*, faire revenir au cœur, l'all. *erinnern*, faire rentrer, l'anglais *recollect*, recueillir, le franç. *se rappeler*, *se souvenir*, etc.

un sens en quelque sorte intensitif ou itératif, repetere, celebrare, et s'applique plus tard à l'étude mnémonique des livres sacrés.

C'est là exactement le gr. *μνα*, dans *μνάομαι*, *μνήσκω*, *μέμνημαι*, d'où *μνήμη*, *μνῆσις*, mémoire, souvenir, *μνῆμα*, monument, *μνημοσύνη*, souvenir, personnifiée dans Mnémosyne, comme la mère des Muses. Le latin *moneo*, rappeler à la mémoire, d'où *monitum*, *monumentum*, etc., est proprement un verbe causatif, faire penser, et la forme redoublée *memini*, *meminisse*, d'un présent inusité *memino*, exprime d'une autre manière le renouvellement de la pensée. Cf. *reminiscor*.

L'irl. *cuimhne*, mémoire, *cuimhnighim*, se souvenir, est composé de *co*, cum, et de la rac. *men* ou *man*. Cf. anc. irl. *cu-man*, scio (Z.², 872), *cuimnech*, memor (998), *cuimnigedar*, reminiscentis (872). Mais on trouve aussi la racine simple dans *meanma*, mémoire et esprit. Cf. cymr. *mynay*, commémoration, et armor. *mének*, mémoire.

Les langues slaves combinent la rac. *man* avec *po* ou *pa*, sub, secundum; anc. sl. *po-mĭnati*, meminisse, *pa-mĕtĭ*, memoria; cf. anc. irl. *for-met*, id.; russe *pa-miatĭ*, pol. *pa-mięć*, illyr. *pamet* et *uz-po-mena*. De même, en lithuanien, *paminklas*, souvenir, et avec *at* = lat. *re*, *at-mintis*, mémoire, *at-minti*, *at-siminti*, se souvenir.

2) La racine qui exprime directement l'activité de la mémoire, est en scr. *smṛ*, *smar*, meminisse, memoria tenere, reminisci, recordari, puis secondairement desiderare. De là *smara*, *smaraṇa*, mémoire, *smṛti*, id., et loi traditionnelle, code de lois confié à la mémoire.

Le zend, qui ne connaît pas le groupe initial *sm*, offre cette racine sous la forme *mĕrĕ*, *mar*, meminisse, d'où *mĕrĕta*,

marĕthra, commémoration, *mĕrĕtâr*, celui qui se souvient de la loi, memor.

En grec, où le groupe *sm* est usité, l'*s* initiale a cependant disparu, sans doute par suite de la réduplication, dans **μέρμερω, μερμαίρω**, avoir souci, être inquiet, délibérer, **μέρμηρα**, inquiétude, anxiété, etc. Le sens primitif semble conservé dans les **μέρμερα ἔργα** d'Homère (*Il.*, x, 48, 289), que l'on traduirait mieux par exploits *mémorables* que par *ardua facinora*. L'épithète de **μέρμερον**, que donne Oppien au chien de chasse (*Cyn.*, I, 409), ne peut guère désigner que l'animal qui se souvient bien. Benfey (*Gr. Wl.*, II, 38) rapporte également ici **μέριμνα**, souci, réflexion, ainsi que **μάρτυς** ou **μάρτυρ**, le témoin qui se souvient.

Le latin, qui n'a pas le *sm* initial, a redoublé aussi la racine dans *memoro*, *memor*, *memoria*, etc.

Au sanscr. *smaraṇa*, dans l'acception de souvenir triste, regret, répond exactement l'irl. *smuairean*, tristesse, chagrin, *smuaireanach*, triste, pensif. Cf., sans *s*, *mearadh*, affliction, *meorughadh*, méditation, etc. L'irl. *meamhair*, mémoire, n'est peut-être pas emprunté du latin, à en juger par le cymrique *myfyr* = *mymyr*, méditation, étude, et l'armor. *évor*, *énvor* = *émor*, mémoire.

Le goth. *mêrjan*, annoncer, faire connaître, d'où *mêrs*, célèbre, *mêritha*, renommée, est comparé par Bopp au causat. scr. *smâray*, faire souvenir, et il est à remarquer que *smṛta*, vanté, célèbre, a le même sens que *mêrs*. Cf. *us-mêrnan*, devenir célèbre. Au gothique se rattachent l'anglo-sax. *maera*, scand. *maer*, anc. allem. *mâri*, notus, famosus, *mâri*, *mârida*, fama, *marjan*, adnunciare, all. mod. *märe*, *märchen*, tradition, conte, etc.

Les langues lith.-slaves ne m'ont point offert de comparaison sûre.

La signification primitive de cette rac. *smar* reste tout à fait obscure, et a dû l'être déjà au temps de l'unité arienne.

§ 359. OBSERVATIONS.

La pensée, la volonté et la mémoire constituent les trois facultés principales de l'esprit, et nous venons de voir que les anciens Aryas, non-seulement les distinguaient par des racines particulières, mais avaient pour la pensée et l'âme une abondance de synonymes qu'on trouverait difficilement ailleurs. De plus, ces racines abstraites, qui d'ordinaire se rattachent clairement à quelque notion plus ou moins matérielle, avaient déjà perdu pour eux, en bonne partie, les traces de leurs origines premières, ce qui indique à la fois un usage prolongé et une conception nette et directe des idées qu'elles exprimaient. Schlegel dit quelque part du sanscrit, qu'il est, en quelque sorte, imprégné de métaphysique; et il le doit sans doute à l'influence du génie indien, mais aussi, à coup sûr, à l'héritage de la langue primitive. On peut en dire autant du grec et de l'allemand, qui ont développé dans des directions propres les germes transmis par le fond commun. Si ces trois peuples ont été créateurs en fait de philosophie, c'est qu'ils ont trouvé un secours puissant dans un organe admirablement préparé pour l'expression de la pensée; mais cet organe lui-même était un résultat des aptitudes intellectuelles de la race primitive. Les anciens Aryas n'étaient sûrement pas

des philosophes, mais ils avaient tout ce qu'il faut pour le devenir.[1]

C'est dans l'union de la pensée et de la volonté que réside le principe du progrès, qui distingue si éminemment notre race. Sans l'impulsion active de la pensée qui cherche, la volonté s'immobilise dans ce qui est acquis; sans la volonté qui réalise, la pensée se perd dans une stérile contemplation. Si les peuples de l'Europe ont constamment progressé, c'est que l'équilibre des deux éléments s'est maintenu chez eux d'une manière remarquable, tandis qu'il a été troublé plus ou moins chez leurs frères de l'Orient.

La mémoire aussi a dû être en grand honneur chez nos premiers pères, comme la gardienne des traditions, et sa vigueur, acquise par une longue pratique, s'est transmise

[1] Une preuve remarquable de cette métaphysique instinctive de l'ancienne langue, se trouve dans la manière dont elle a exprimé la notion de l'être. Tandis que le verbe *être* manque à plus d'un idiome, qui se contente de le sous-entendre, les anciens Aryas possédaient deux racines distinctes, *as* et *bhû*, l'une pour l'être abstrait, et faisant fonction de copule, l'autre pour l'être concret, réel, qui devient et subsiste. Cette distinction éminemment philosophique tend déjà à s'effacer dans le sanscrit et le zend, où *bhû*, *bû*, remplace parfois *as*, mais le grec l'a maintenue intacte en séparant nettement les racines ἐς et φυ pour être et devenir. Les autres langues européennes les ont, en général, confondues dans la conjugaison du verbe substantif. Quelques-unes ont emprunté plusieurs temps à d'autres racines, comme les idiomes néo-latins à *stare*, et les langues germaniques à la racine *vas*, commorari. Ce dernier fait peut faire supposer, avec Bopp, une affinité originelle entre le scr. *as*, esse, et *âs*, sedere, morari, qui s'emploie quelquefois pour être (*Vergl. Gr.*, II, 372). Max Müller (*Lect. on the science of language*, [2] 1864, p. 349) donne à *as* le sens primitif de respirer, puis vivre. De même Curtius (*Gr. Et.*[2], 350), en se fondant sur le scr. *asu*, souffle vital, *asura*, vivant, ainsi que sur *âs*, *âsya*, bouche, lat. *ōs*. Le sens primitif de *bhû* est plus obscur. Un rapport avec *bhâ*, apparere, conspici, ne serait pas impossible, malgré la différence des voyelles.

intacte, pendant bien des siècles, à leurs descendants. C'est ainsi que les Grecs, qui faisaient de Mnémosyne la mère des Muses, ont pu conserver pendant 400 ans les poèmes d'Homère par la tradition orale. C'est ainsi encore que les Indiens, par un tour de force qui tient à tel point du miracle qu'on a quelque peine à l'admettre, ont transmis à travers un nombre indéterminé de siècles, et avec une fidélité scrupuleuse, les hymnes du Rigvêda, ainsi que l'immense littérature qui les accompagne.[1] Tout ce qui, chez eux, appartenait à la tradition religieuse et sacrée, était appelé *çruti*, ce qui a été entendu, puis conservé par la mémoire, tandis qu'ils désignaient directement par *smṛti*, souvenance, toute la littérature juridique et profane.[2] Des faits analogues se présentent, comme on le sait, chez les Gaulois et les Germains. Ne serait-ce pas là ce qui explique pourquoi les peuples ariens n'ont pas inventé l'écriture? Forts de leur virtuosité mnémonique, ils n'en ont pas senti le besoin, tandis que les Egyptiens, les Sémites et les Chinois y ont eu recours de très-bonne heure, pour venir en aide à des facultés moins exercées.

§ 360. LE SENTIMENT MORAL DU BIEN ET DU MAL.

La plus grande diversité règne dans les langues ariennes pour exprimer les notions du bien et du mal, et cela s'explique par le fait que ces notions se rattachent à des idées très-différentes les unes des autres, et la plupart sans rapport direct avec le sentiment moral. On voit ainsi l'opposition du bien et

[1] Cf. Max Müller, *Anc. sansk. Litter.*, 497 et suiv.
[2] *Ibid.*, 75, 86 et suiv. Cf. Manu, I, 108.

du mal correspondre tour à tour à celle du plaisir et de la douleur, de l'amour et de la haine, de la force et de la faiblesse, de la vérité et de l'erreur, de la beauté et de la laideur, etc. Beaucoup de ces termes sont obscurs quant à leur origine, et peu propres à nous éclairer sur l'objet de nos recherches. Il ne s'agit pas d'ailleurs de prouver que les anciens Aryas ont connu et pratiqué les principes de la morale innée à tous les hommes ; cela s'entend de soi-même. Ce qu'il importe de rechercher, c'est si l'on peut revendiquer encore pour l'ancienne langue quelque terme qui nous révèle les idées morales attachées au bien et au mal.

Je n'en connais, à dire le vrai, qu'un seul exemple suffisamment sûr, mais assez caractéristique, parce qu'il montre que les anciens Aryas considéraient le mal comme une souillure, ce qui ne peut s'entendre qu'au moral.

Le scr. *mala*, péché, nomin. *malam*, signifie littéralement boue, saleté, et comme adjectif, *malas*, *malâ*, *malam*, sale, puis misérable. De là *malina*, sale, sordide, noir, puis vil, mauvais, dépravé, souillé de vices ou de crimes, etc. On y reconnaît sans peine le latin *malus*, *mala*, *malum*, qui, au neutre, est pris substantivement. Ailleurs, et dans le sens de mal, il ne paraît se retrouver que dans les langues celtiques, en anc. irland. *maile* (Cormac, *Gl.*, 87, voc. *gaire)*, en cymr. *mall*, *mallt*, *mallon*, avec beaucoup de formes secondaires ; mais cela suffit, avec le sanscrit et le latin, pour assurer la haute ancienneté de cette acception figurée.[1]

[1] *Mala*, boue, dérive d'une rac. *mal*, *mar*, broyer, déjà mentionnée t. II, p. 159. Cf. pour le sens secondaire, le gr. *μολύνω* et *μορύσσω*, souiller, *μέλας*, noir, l'irland. *smal*, boue, saleté, l'anglo-sax. *mal*, *maal*, anc. all. *meil*, tache, *ga-meiljan*, polluer, le lithuan. *molis*,

La même transition de sens se remarque dans le scr. *kalka*, *kalusha*, boue, saleté, et péché. Cf. *kalana*, *kalanka*, tache, souillure, et *kâla*, noir; pers. *kalć*, , boue; gr. κελαινός, noir; armor. *kalar*, boue; anc. sl. *kalŭ*, lutum, *kalĭnŭ*, sale, *kaliati*, souiller, etc. La transition au moral semble se retrouver dans l'irl. erse *col*, *coill*, péché, inceste.

Le sanscrit possède encore d'autres termes analogues, tels que *panka* et *kardama*, boue et péché, mais qui n'ont ailleurs de corrélatifs que dans la première acception. Cf. armor. *fank*, boue, et lat. *cerda*.

Si le mal était regardé comme une souillure, il est probable que, par antithèse, le bien devait se rattacher à la notion de pureté. Le scr. *puṇya*, en effet, a le double sens de pureté et de vertu morale et religieuse, ou, comme adjectif, de pur et de vertueux. La racine est sans doute *pû* (*punati*), purificare, dont *puṇ* (*puṇati*), Dhâtup., ne paraît être qu'une forme secondaire. Cf. lat. *pūrus*, *pŭtus*, et *pūnio*, *pœna*, gr. ποινή (Pott, *Et. F.*, I, 217), la punition comme purification.

Pour l'idée du péché considéré comme chute, cf. p. 148.

Il y aurait beaucoup d'observations intéressantes de détail à faire sur les termes nombreux qui concernent la vie morale, le bien et le mal, la vertu et le vice, la conscience, le repentir, etc.; mais ces termes, en grande partie de formation plus récente, appartiennent à l'histoire morale des peuples particuliers et n'entrent pas dans le champ de nos recherches.

argile, *smalà*, goudron, ancien sl. *smola*, le russe *maratĭ*, souiller, salir, et beaucoup d'autres termes qui appartiennent au même groupe.

§ 361. LE SENTIMENT DU BEAU.

L'instinct du beau, comme celui du bien, existe à des degrés divers chez toutes les races d'hommes, et on ne saurait douter qu'il n'ait existé également chez les anciens Aryas. Je ne m'arrêterai donc pas à en rechercher les preuves linguistiques. Les noms du beau se confondent souvent avec ceux du bien, mais ils se lient plus fréquemment à la notion de briller. Leur variété est par cela même considérable, vu celle des racines qui expriment l'action de la lumière. Quelques-uns se rapportent aux impressions que la beauté produit sur notre âme, et ce sont les plus intéressants au point de vue psychologique. Il en est un, en particulier, qui mérite d'être signalé comme ayant appartenu probablement à la langue primitive, et comme pouvant, dans ce cas, nous donner en quelque sorte la mesure de la vivacité du sentiment esthétique chez les anciens Aryas. Il ne s'agit, il est vrai, que d'un mot isolé, dont l'étymologie ne peut être que conjecturale, et je ne la donne ici que comme telle.

Je veux parler du lat. *pulcer* ou *pulcher*, dont l'origine est restée jusqu'à présent fort incertaine. Le rapprochement que l'on a proposé avec le grec πολύχροος, multicolore, n'est pas soutenable, et la dérivation de *polire* que suggère Pott (*Et. F.*, II, 556) ne satisfait guère davantage. Ce qui me plaît mieux, comme préparant la solution que j'ai en vue, c'est quand Pott divise le mot latin en *pul-cer*, en l'assimilant à *ludi-cer*, *volu-cer*, et aux substantifs composés avec *crum*, *lava-crum*, *volu-crum*, *simula-crum*, etc. Je dis composés, parce que Pott, avec toute raison (ib., 365), rapporte ces prétendus suffixes à

la rac. scr. *kṛ*, *kar*, facere, ce qui les identifie parfaitement avec le *kara* des composés sanscrits analogues, tels que *bhâskara*, brillant, *bhayankara*, terrible, etc. Cf. le pers. *gar*, *gâr*, qui s'emploie de même. Il ne reste ainsi à rendre compte que de la syllabe initiale *pul* qui doit renfermer le vrai sens du mot.

Le scr. *pula* ou *pulaka* désigne l'horripilation, non pas, comme nous l'entendons, causée par le frisson de l'effroi, mais comme symptôme qui accompagne un vif sentiment de plaisir, un transport d'extase. De là *pulakin*, *pulakita*, qui a les cheveux hérissés, c'est-à-dire joyeux. C'est là aussi ce qu'exprime le scr. *harsha*, *harshaṇa*, joie, plaisir, vif, de *hṛsh*, erectum esse de capillis.[1] Le corrélatif lat. *horreo*, *horresco*, s'applique plutôt à la terreur, mais parfois aussi à l'étonnement et à l'admiration. Ainsi le partic. *horrendus* a un tout autre sens dans l'*horrenda virgo* de Virgile, que dans *monstrum horrendum*. Le scr. *hṛsh* s'emploie tout particulièrement quand il est question du transport causé par une belle poésie; et quand le barde épique entonne ses chants, les auditeurs charmés l'écoutent *hṛshitâs*, c'est-à-dire les cheveux hérissés d'admiration. De là l'épithète de *Lômaharshaṇa*, littéralement l'horripilateur, donnée à l'un des rhapsodes qui figurent dans le Mahâbhârata. Cela rappelle tout à fait le *frisson mêlé de crainte* dont parle Platon dans le Phèdre, comme d'un effet produit par la vue du beau. Les impressions esthétiques, chez les races primitives et les hommes du midi, ont une énergie tout autre que chez nous autres civilisés du nord.

Pour en revenir au lat. *pulcer*, il semble difficile de ne pas y voir un ancien composé contracté de *pulocer* ou *pulicer*,

[1] Cf. irl. *gairsen*, frisson de crainte, horreur = scr. *harshaṇa*; anc. all. *gruisôn*, horrere, *gruslih*, anglo-sax. *grislic*, horridus, etc.

formé comme *ludicer*, et avec le sens primitif qu'aurait en scr. *pulakara*, c'est-à-dire qui cause l'horripilation. Cela paraît d'autant plus probable que la rac. *pul*, magnum, altum esse vel fieri, *pûl*, accumulare (Dhâtup.), alliée sans doute à *pṝ*, implere, d'où *puru*, *pulu*, multus, etc., se retrouve dans plusieurs mots latins, tels que *pōpulus*, l'arbre élevé (Cf. t. I, p. 260), *pulex* = scr. *pulaka*, l'insecte qui se multiplie beaucoup (ib., p. 516); *populus*, le peuple qui en fait autant (Cf. p. 88), etc. Toutefois la signification spéciale de *pula*, horripilation, ne se serait maintenue que dans le *pul* de *pulcer*, où elle n'était plus comprise. [1]

Si tout ce qui précède n'est pas illusoire, nous aurions ici un curieux indice de la vivacité des impressions que le beau réveillait chez les anciens Aryas, race éminemment imaginative et poétique, comme le montrent d'ailleurs toute la contexture de sa langue et l'abondance de ses mythes religieux.

[1] Weber (l. cit., 274) objecte que *pula* n'apparaît que très-secondairement en sanscrit avec l'acception de horripilation; mais l'âge des mots ne dépend pas nécessairement de l'époque où nous les trouvons employés dans les textes qui nous sont connus.

CHAPITRE II.

---

§ 362. LA NUMÉRATION.

La formation des noms de nombre remonte partout à la plus haute antiquité. Aucun idiome connu n'en est complétement dépourvu, bien que certains sauvages très-inintelligents ne sachent pas compter au delà de cinq, et même de trois. La comparaison des termes numériques est un des moyens les plus simples pour s'orienter au début dans le classement des familles de langues. La famille arienne en est un exemple frappant, car aucune autre catégorie de mots n'y offre un ensemble aussi complet de concordances. Le tableau comparatif de ces noms de nombre a été déjà présenté si souvent qu'il serait inutile de le répéter ici. Je me bornerai donc à quelques remarques sur ceux de ces noms qui peuvent jeter du jour sur la nature de ce système de numération.

C'est un problème difficile de rechercher les origines des noms de nombre; car, d'une part, il n'est pas aisé de se figurer à priori à quelle signification matérielle l'idée abstraite de chaque nombre a été rattachée dans le principe, et de l'autre, les termes numériques, partout très-anciens, et par suite de leur fréquent usage, ont subi des altérations quelquefois considérables. Pour les langues ariennes, cette question a été abor-

dée par plusieurs des linguistes de l'Allemagne ; [1] mais leurs conjectures diffèrent considérablement, et si quelques points ont été éclaircis, d'autres restent et resteront toujours fort obscurs. Moi-même, il y a plus de trente ans, j'ai essayé de la traiter dans un mémoire présenté à l'Institut pour le concours du prix Volney, et qui a obtenu une mention très-honorable. Cependant je ne l'ai point publié, parce que je l'ai jugé trop hypothétique à quelques égards. C'est à ce mémoire que j'emprunte quelques-unes des considérations qui suivent, et qui me semblent encore avoir en leur faveur un certain degré de probabilité.

§ 363. LE NOMBRE CINQ.

Je commence par ce nombre à cause de son importance pour tout le système de la numération, dont il constitue la base naturelle chez beaucoup de peuples divers. Je dis la base naturelle, parce qu'elle se rattache évidemment au nombre des doigts de la main, dont on se servait pour compter. De là les coïncidences assez multipliées que l'on remarque, dans les langues de l'ancien et du nouveau monde, entre les noms du cinq et ceux de la main, et dont on verra plus loin des exemples.

Ce fait, observé depuis longtemps, a conduit plusieurs lin-

[1] Par Benary, Bopp, Lepsius, Benfey, et surtout Pott, soit dans ses *Etym. Forschungen,* soit principalement dans sa *Zählmethode*, publiée en 1847, ouvrage d'une vaste érudition, qui embrasse toutes les langues connues, et que je regrette de n'avoir pu consulter à temps pour en tirer de précieux renseignements. D'ailleurs, en ce qui concerne les nombres ariens, ses conjectures sont restées essentiellement ce qu'elles étaient dans les *Etym. Forschungen.*

guistes à chercher une origine semblable pour le scr. *pañćan*, cinq, et ses corrélatifs indo-européens; mais ils sont loin de s'accorder sur la route étymologique à suivre.

Benary, le premier, dans les *Jahrbücher f. wiss. Kritik*, 1833, p. 49, a cru reconnaître dans *pañćan* le sanscr. *pâṇi*, main, en composition avec la particule enclitique *ća* = lat. *que*, gr. τε. Pour un terme isolé, ce serait là toutefois une formation des plus bizarres. On comprend que *pâṇi* seul eût pu signifier cinq, mais par quel motif aurait-on dit : *et la main?* Le sens logique d'une pareille expression venant à la suite du quatre ne serait pas cinq, mais *neuf*, c'est-à-dire la main ajoutée à quatre. C'est peut-être par ces raisons que Benfey, qui d'abord avait accepté cette étymologie (*Gr. Wl.*, I, 542), l'a modifiée ensuite (ib., II, 233), en présumant pour *ća* la signification de nombre, de sorte que *pañća*, pour *pâṇića*, serait *le nombre de la main*. Cela vaudrait mieux sans doute si le sens conjecturé pour *ća* était moins hypothétique, mais la rac. *ći*, accumulare, qu'allègue Benfey, n'a jamais l'acception de compter. Enfin, l'*â* long et l'*ṇ* cérébrale de *pâṇi* sont encore des objections de quelque importance, *pâṇi* étant pour *parṇi*.

C'est par une voie toute différente que Lepsius, en 1836,[1] a cherché dans *pañćan* le nom de la main ; mais sa dissertation, d'ailleurs pleine de vues ingénieuses en ce qui concerne le cophte et les langues sémitiques, repose tout entière sur l'hypothèse peu démontrée de certaines affinités primitives entre ces idiomes et le sanscrit. Je puis d'autant mieux me dispenser d'une exposition détaillée, que je doute fort que le savant égyptologue ait persisté dans ses vues. Il suffira de

[1] *Zwei sprachvergl. Abhandl.*, Berlin, 1836, p. 116, 136.

dire qu'il part d'un thème imaginaire *kvam*, auquel il rattache également l'hébreu *chamêsh*, cinq, etc., et le scr. *panćan*, pour comprendre par quelles transitions phoniques violentes il arrive à son but.[1]

D'un autre côté, Pott et Bopp ont proposé des étymologies de *panćan* ou *panća*, où la main n'a plus rien à faire, mais qui semblent bien aventurées. Le premier (*Et. F.*[1], I, 276) pense à une dérivation de *upa-ni-ći*, accumuler, avec le sens de *aufgehäuftes*, monceau, tas,[2] ce qui ne caractériserait guère le nombre cinq. Le second (*Verg. Gl.*, II, 73) regarde comme possible que *pan* soit pour *pam*, et *pam* pour *kam*, reste de *êkam*, un, tandis que *ća* serait un débris de *ćatvâr*, quatre, ou bien, au contraire, *pan* pour *kan*, un reste du nombre quatre, et *ća* un reste de *êka*, de sorte que *panća* signifierait 1 et 4, ou 4 et 1. Malgré mon respect pour l'autorité de ces deux maîtres, j'avoue que tout cela me paraît un peu forcé.

Après tant de conjectures tout au moins fort incertaines, on en revient, non sans soulagement, à l'étymologie simple et rationnelle des grammairiens indiens qui rapportent *panćan* à la racine *pać* (*panćatê*), extendere, explicare. Le sens qui en résulte est aussi clair que satisfaisant. En comptant sur les doigts, et en arrivant au cinq, on les étendait tous ensemble. Lassen, qui ne se montre pas facile en fait d'étymologies, adopte celle-ci sans hésitation,[3] et on aurait bien fait de s'y

[1] Pott, dans sa *Zählmethode*, p. 150 et suiv., a réfuté longuement toute cette hypothèse de Lepsius.

[2] De même, *Zählmethode*, p. 123.

[3] *Anthol. sansk.*, p. 254. — *Panćan,* quinque, a *pać*, a digitis quinque extensis.

tenir dès le début. Ainsi *panćan*, dans l'origine, a dû être synonyme de *pankti*, série, ligne, assemblage, c'est-à-dire des cinq doigts, ou peut-être désigner la main entière.[1] En faveur de la première hypothèse, on peut s'appuyer de ce que *pankti* s'emploie en composition comme équivalent du nombre dix, *panktigrîva* = *daçagrîva*, qui a dix cous, épithète du géant Râvana ; quant à la seconde, on peut alléguer l'affinité de plusieurs noms de la main, étendue ou fermée, dans les langues congénères.

Le persan d'abord nous offre *panǵah*, avec les diverses significations de main avec les doigts étendus, griffes étendues d'un oiseau, mais aussi de paume de la main et de poing. De là, secondairement, la notion de saisir qui se montre dans *panǵah*, crochet, filet, lierre, etc., et *panǵah kardan*, prendre, saisir. Cf. goth. *fahan*, anc. allem. id., et *fangón*, capere, d'où très-probablement le nom du doigt *figgrs*, *fingar*, etc.; et l'anglais *fang*, griffe. Le *ǵ* persan est affaibli de *ć* comme dans *panǵ*, cinq = *panćan*. A la même racine appartiennent sans doute πυγμή et *pugnus*, poing, en tant que la main avec tous les doigts, comme le persan *panǵah*. Ici la gutturale primitive est adoucie devant la nasale du suffixe, et l'*a* changé en *u* par l'influence de la nasale supprimée, exactement comme dans le zend *pukhdha*, quintus, pour *pankta*, de *panćan*. Cf. lithuanien *penktas*, quintus, de *penki*, quinque. L'anc. sl. *pěstĭ*, polon. *pięść*, russe *piastĭ*, pugnus, semble dérivé de *penksti*, avec suppression de la gutturale, et une *s* intercalée devant le *t*, comme dans d'autres cas, où *stĭ* répond au suffixe sanscrit *ti*, et *stvo* à *tva* (Cf. Schleicher, *Kirchensl.*, p. 137). Dans *pětĭ*, pol. *pięć*, russe *piatĭ*, etc., cinq, la gutturale

[1] Cf. *panćaçâkha*, m., main, c'est-à-dire *qui a cinq branches*, comme en gr. πεντόζος, πεντάοζος (D. P.).

est changée irrégulièrement en dentale, comme pour le grec πέντε.

Ce qui achève de donner à cette étymologie un haut degré de vraisemblance, c'est, comme je l'ai dit, l'analogie de beaucoup de langues, où les noms du cinq et de la main sont identiques ou alliés de près. J'en ai réuni un certain nombre d'exemples que je fais suivre sans prétendre être complet. [1]

Asie.	Cinq.	Main.
Tibétain.	*la.*	*lag* (Klaproth, *As. polyg.*, 349).
Siamois.	*ha.*	*he* (Id., *Atlas*, LIX).
Korièke.	*mylgin.*	*mylgalgen* (Id., L.).
(divers dialectes)	*myllanga.*	*mingilen.*
	myllygen.	*mingilgin*, etc.
	minlanka.	

[1] Aux exemples cités pour les langues ariennes, on peut en ajouter quelques autres dignes d'attention.

D'abord le zend *meñdaidyâi*, cinq, suivant Justi (234), de *men*, remplaçant énigmatique de *panćan*, et de *daidyâi*, infin. de *dâ*, poser, faire, avec le sens de : pour faire cinq *(zur fünfmachung)*. Fick, de son côté (283), présume un rapport de *men* avec le lat. *manus*, de *mâ*, *man*, mesurer. Cf. sanscr. *manâ*, instrument de mesure, et poids déterminé, *mâna*, mesure ; irl. † *man*, main (Corm., *Gl.*, 108, 120), cymr. *màn*, *mun*, *muned*, id. A la même racine *mâ*, *man*, se rattachent l'irl. *mát*, main (Corm., 109), pour *mant* (?). (Cf. scr. *mâti*, mesure, etc.), ainsi que le gr. μάρη, main, dans εὐμαρής = εὐχερής (Curtius, *Gr. Et.*[2], 306). Cf. μάρίς mesure de liquides, anc. sl. *mera*, lith. *mērá*, mesure. Ici probablement se rattache l'irl. † *mér*, digitus (Z.[2], 18), comme instrument de mesure et de numération.

L'irl. † *ringene*, cinq (Corm., *Gl.*, 142), dans O'Reilly, *rince*, d'après un vieux glossaire, n'est peut-être aussi qu'un ancien nom de la main, si l'on compare l'ancien sl. *rãka*, id., *rãčinŭ*, adj., manuel, lith. *ranka* et *rankinnis*, de *renku*, *rinku*, colligo, etc.

Un autre synonyme irlandais pour cinq, savoir : † *cairn*, génitif *carna*, est rapproché par Stokes (Corm., *Gl.*, 142) du sanscr. *pâṇi*, main, dérivé de *parni*, avec *c* pour *p*, comme dans d'autres cas en irlandais. Toutefois, il se présente, ce semble, un rapport plus direct avec le sanscr. *kara*, irland. *cor*, main, et *karaṇa*, instrument, outil, organe, etc.

Archipel indien et Océanie.	Cinq.	Main.
Lang. malaies et polynésiennes diverses.	*lima.* *rima.* *dima.* *nima.*	*lima.* *rima.* *nima.* } Humboldt, *Kawi Spr.* II, 279. Buschmann, *Langue des îles Marquises*, etc., 152.
Afrique.		
Berbère (Nubie).	*digga.*	*iddega* (Seetzen, *Ling. Nachlass*, 247, 249).
Bambara.	*dulu.*	*bulu* (Dard, *Dict. Wolof* et *Bambara).*
Amérique.		
Guarani.	*popetei.*	*po (nepetei*, une). (Balbi, *Atlas*).
Kiriri.	*mibihemisa.*	*mysa (bihe*, une). id.
Moxo.	*nübupe.*	*nubupê.* id.
Betoï.	*rucomoso.*	*rucomosi.* id.
Aravaque.	*abbatekabbunu.*	*ükabbunu* (*abba*, une), id.
Maypure.	*papetaerricapiti.*	*nucapi* (*papeta*, une), id.
Yarura.	*caniichino.*	*icchi* (*canaame*, une), id.
Cochimi.	*nagannatejuep.*	*nagana (tejueg*, une). id.
Mexicain.	*macuilli.*	*maitl (cuilli*, image, forme).[1]
Cahita.	*mammi.*	*mama (Nouv. Ann. d. voy.*, IV, 224).
Mosquito.	*matasip.*	*mita* (*Amer. Ethnol. soc.*, II, 224).
Natchez.	*shpedee.*	*ispeshe* (Id., p. 94).
Tchouktche.	*tatlimat.*	*tatlichka* (Id., p. 104).
Skwale.	*tsilats.*	*tshalash* (Id. p. 119).
Kolouche.	*ketshin*, etc.	*katschin* (Vater, *Mithrid.*, III, 3e partie, 224).[1]

De quelque manière que l'on interprète *panćan*, comme main, ou comme série des doigts, il semble bien prouvé que,

[1] Cf. *cuiloa*, peindre, et *tequacuilli*, statue, où *te* est pour *tetl*, pierre, comme *ma* pour *maitl*, dans le cinq (Vocab. de Ternaux Compans, *Nouv. ann. des voy.*, IV, p. 35, 286).

chez les anciens Aryas, la main a été l'instrument de la numération, et a servi à désigner le cinq comme le premier échelon du système décimal.[1] Le verbe πεμπάζειν s'emploie dans Homère (*Od.*, IV, 413) pour compter par cinq, et plus tard pour compter en général.[2] Ceci va se confirmer par l'origine probable du terme arien qui exprime le dix.

§ 364. LE NOMBRE DIX.

Le sanscrit *daçan*, primitivement *dakan*, et ses corrélatifs ont été l'objet de diverses conjectures étymologiques que je m'abstiens d'exposer, pour m'en tenir à celles de Lepsius et de Bopp, lesquelles me paraissent approcher le plus de la solution que je crois véritable.[3]

Ces deux éminents linguistes s'accordent à diviser *daçan* en *da-çan*, et à voir dans *da* une altération de *dva*, deux, semblable à celle qui se remarque dans le grec *δι, δω*, l'irlandais *dá*, etc.; mais ils diffèrent quant à l'interprétation du second élément. Lepsius y cherche un nom de la main, et Bopp un reste du nombre cinq qui, suivant lui, aurait une autre signification (Vid. sup.). Ainsi *da-çan*, de *da-kan*, serait une contraction de *dva-panćan*, pour *dva-pankan*, c'est-à-dire deux cinq (*Vergl. Gr.*, II, 77); conjecture un peu hardie, mais qui

[1] Il n'y a aucune raison d'admettre, avec Schleicher (*Compend.*[2], 170), une forme primitive *kankan*, soi-disant redoublée, pour *panćan*, de *pankan*. Contre cette forme imaginaire et sans explication possible, cf. Pott (*WWb.*, 3, 79).

[2] Le lapon. *lokket*, finl. *lukea*, compter, se lie de même à *lokke*, dix ; et le bambara *adang*, compter, semble allié à *tank*, dix.

[3] Pour les autres, cf. Pott, *Et. F.*[1], I, 276 ; Benfey, *Gr. Wl.*, II, 211 ; Grimm, *D. Gramm.*, II, 17, etc.

reviendrait à donner le sens de deux mains, ou de deux séries de doigts, si notre explication de *panćan* est bien la bonne.

Lepsius, de son côté, part du goth. *taihun*, dix, ou plutôt du thème plus complet *têhund*, qui s'est maintenu dans les dizaines à partir de 70, et, après avoir identifié *tai*, *tê*, avec *tvai*, deux, il considère *hund* comme un corrélatif du goth. *handus*, main.[1] Le rapprochement est, en effet, frappant, et je le crois fondé ; mais je ne puis suivre Lepsius dans la marche qu'il adopte pour le justifier, et pour laquelle il revient au *kvam* hypothétique qui lui a servi à expliquer le cinq.

Si le goth. *hun*, de *taihun*, *hund* des dizaines, *hunda* des centaines, est bien le nom de la main, il faut en trouver une racine qui puisse rendre compte également des formes très-divergentes que prend cet élément dans la numération des langues congénères, en se combinant avec le deux pour le dix, et de nouveau avec les autres nombres pour la série des dizaines jusqu'à cent. Ainsi, en sanscrit, *çan*, *çat*, *çata*, *çati*, en grec *κα*, *κατι*, *κοσι*, *κατο*, *κοντα*, en latin *cem*, *ginti*, *ginta*, *centu*, en anc. irl. *cat*, *cet*, en cymr. *cent*, *geint*, *can*, en armor. *gent*, *gont*, *cant*, en lith. *szimti*, *szimta*, en ancien slave *sŭti*, *sŭto*, etc. Tous ces débris du nombre dix, auxquels il faut ajouter encore le goth. *gus* du *tigus* des décades, doivent pouvoir se rattacher étymologiquement, de près ou de loin, au goth. *handus*, main, pour justifier l'hypothèse en question.

Or, il n'est pas besoin pour cela de recourir au *kvam* imaginaire de Lepsius, car on trouve en sanscrit même une rac. *çam*, de *kam*, d'où dérive un nom de la main *çama* pour *kama*. Au transitif et au causatif *çamay*, cette racine signifie sedare, quietare, et *çama* désigne la main qui apaise en caressant. Cf.

[1] *Zwei spr. Abhandl.*, p. 116, 149 et suiv.

çamaka, adj., qui tranquillise, pacifie. Le sens primitif semble avoir été celui de passer doucement la main sur quelque chose, tout comme pour le grec κομέω, κομίζω, soigner, puis orner, et κόμη, *coma*, est la chevelure arrangée par le mouvement caressant de la main.[1] A cette même racine appartient probablement le lithuanien *kumstis*, *kumczia*, qui a pris improprement l'acception de poing, comme le persan *panǵah*, etc.

Le scr. *çama*, main, ne saurait rendre compte directement des formes diverses énumérées plus haut; mais on reconnaît sans peine que la racine *çam* peut avoir donné naissance à plusieurs synonymes de *çama*, tels que *çanta*, *çanti*, comme *kanta*, *kanti*, de *kam*, ou *çata*, *çati*, avec perte de l'*m*, comme *nata*, *nati*, de *nam*, ou *gata*, *gati*, de *gam*, etc. L'existence de quelques synonymes de ce genre n'est pas d'ailleurs tout à fait hypothétique. Le goth. *handus*, probablement pour *hanthus* (Cf. plus loin *hundi*), représenterait exactement *kanta*. Un second corrélatif semble se trouver dans l'irlandais *ciotán* ou *ciotóg*, la main gauche, c'est-à-dire la petite main, par opposition à la droite qui est plus forte (Cf. p. 218). L'*o* de la diphthongue ne figure ici que par suite de la concordance des voyelles exigée par les suffixes diminutifs *án* et *óg*. Le thème simple est donc *cit*, de *cint*, à cause du *t* non aspiré, et ce *cint*, qui doit avoir signifié main, répondrait à *kanti* ou *kanta*.

Ainsi, d'après ce qui précède, le nombre dix a pu avoir primitivement trois formes différentes signifiant également *deux mains;* savoir *dvakama*, *dvakanti*, ou *-ta*, et *dvakati* ou *-ta*.

La première doit être écartée, bien qu'elle semble expliquer

[1] Je crois maintenant que *çama* dérive plutôt de *çam*, dans l'acception de être actif, travailler, disposer, préparer (D. P., qui compare κάμνω).

le lat. *decem.* Il est peu probable, en effet, que le latin seul ait gardé un ancien composé qui aurait disparu partout ailleurs, et je crois plutôt que *decem* a perdu le suffixe *ti* de la forme qui suit.

La seconde, *dvakanti*, puis *daçanti*, se retrouve presque intacte dans l'ancien slave *desĕti*, dix (*s* = *ç*), et le lithuanien *dészimtis*. Ce dernier semble même avoir conservé l'*m* de la rac. *çam*, ordinairement changée en *n* devant la dentale, ce qui appuie l'hypothèse d'un ancien *decemti* latin pour *decem.*[1] Ici se place également le goth. *têhund*, thème *têhundi*, pour *têhunthi*,[2] dans les composés avec 7, 8, 9 et 10 et, par conséquent, *taihun*, dix, qui n'en est qu'une forme diminuée. Et, comme *taihun* répond au mot sanscrit et zend *daçan*, il est probable que ce dernier est dérivé de *daçanti*, réduit d'abord à *daçant.*

Quant au gr. *δέκα*, il est difficile de savoir à quel thème il se rattachait à l'origine;[3] mais, comme le goth. *tigus* des dizaines de 20 à 60, thème *tigu*, est sûrement un dérivé de *taihun* avec perte de la nasale, il est à croire que *δέκα* a remplacé un ancien *δέκαν* = scr. *daçan*, etc. Les noms celtiques du dix, anc. irland. *déich*, cymr. *dec*, *deg*, etc., ont eu sans doute une terminaison nasale. C'est ce qu'indique l'irl. moyen *deichenbar*, dix personnes, formé comme *nonbar*, neuf personnes, où *deichen* répond à *daçan* (Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 72). Le cymrique *deng*, dix, à côté de *deg*, semble avoir

[1] D'autant mieux que le latin conserve l'*m* devant le *t*, *emtus*, de *emo*, *sumtus*, de *sumo*, etc.

[2] Le suffixe *ti* se présente en gothique sous les trois degrés de la dentale, *di*, *ti*, *thi* (Bopp, *Vergl. Gr.*, 1re édit., p. 86).

[3] Curtius (*Gr. Et.*[2], 129) rattache δέκα et δάκτυλος à la même rac. δεκ, signifiant saisir; δέκα aurait indiqué ainsi, à l'origine, la somme des doigts, surtout si l'on compare *finger* et *fangen*, *zenh* et *zehâ*, etc.

transposé la nasale, et le *c* non aspiré de l'anc. irl. *déc*, *deac* (Z.[2], 304), mod. *déag*, fait présumer également une forme *denc*, pour *decn*.

La troisième forme primitive, *dvakati*, paraît s'être maintenue dans le scr. *daçati*, *daçat*, avec l'acception de dizaine. Il pourrait, il est vrai, dériver immédiatement de *daçan* par le suffixe *ti*, mais on ne comprendrait pas pourquoi un substantif régulier et d'un sens clair, serait devenu indéclinable, comme l'est *daçati*. Il est plus probable que la signification primitive s'étant perdue, a été remplacée par celle de dizaine, qui semblait résulter d'une dérivation de *daçan*.

Pour former la série des nombres de 10 à 20, le dix reste en général intact en se composant avec les unités, sauf les altérations d'une origine plus récente ; [1] mais à partir de 20, et dès les temps les plus reculés, le dix a été mutilé de plusieurs manières pour éviter l'emploi incommode de composés trop longs. Ainsi, en sanscrit, *daçati* se réduit à *çati*, *çat*, et même à *ti*, c'est-à-dire au seul suffixe de l'ancien nom de la main. Les mots goth. *têhund* et *tigus* conservent les deux éléments du composé, mais l'anc. all. *zôg*, en devenant parfois *zô*, ne garde absolument que le nom du deux. Le nombre cent qui devrait être, en sanscrit, *daçadaçati* ou *-ta*, s'exprime par *daçati*, ou plus simplement encore par *çata*, nom. *çatam*, le gr. *ἑ-κατον*, le lat. *centum*, l'irl. *cét*, le cymr. *cant*, le goth. *hunda* (à côté de *taihuntêhund*, le composé complet = deux fois deux mains), le lith. *szimtas*, l'anc. sl. *sŭto*, etc. Il n'y reste partout que le nom présumé de la main. Je laisse de côté les autres altérations variées du mot exprimant dix dans les langues congénères, où elles s'expliquent d'une manière analogue.

[1] Ainsi, en français, le *decim* latin n'est plus représenté que par *ze*, dans *dou-ze*, *trei-ze*, etc.

La signification primitive de *deux mains* pour le dix, qui résulte, non sans quelque probabilité, des considérations présentées ci-dessus, trouve ailleurs, comme pour le cinq, d'assez nombreuses analogies, surtout dans les langues américaines.

Chez les Korièkes du nord de l'Asie, le dix, *myngytkan*, *myngytke*, renferme le nom de la main, *myngakatc*, *mingilen*, etc., en composition avec *hyttaka*, deux, devenu *ytke*, *ytkan* (Klaproth, *As. Polyg.*, atlas, LVI). Cf. plus haut le nom du cinq.

Les Guaranis du Brésil disent *po-mocoi*, deux mains, comme *po-petei*, une main pour cinq (Balbi).

Les Aravaques de l'Orénoque ont *biamantekabbunu*, de *biamannu*, deux, et *ukabbunu*, main (Balbi).

Dans la langue cahita du Mexique, *uomammi*, dix, contient *uo*, deux, et *mammi*, cinq, de *mama*, main.

En cora, du même pays, *tamoâmata*, dix, renferme *moâmati*, main, mais le sens de *ta* m'est inconnu (Vater, *Ling. samml.*, 357).

En mexicain, *matlactli*, dix, est composé de *maitl*, main, comme *ma-cuilli*, cinq, et de *tlacatl*, homme, et signifie ainsi les (deux) mains d'un homme.

D'autres peuplades américaines, après les doigts des mains, continuent à compter par ceux des pieds, jusqu'à vingt. Les Yaruras désignent ce nombre par *cani-pume*, un homme, et *noeni-pume*, deux hommes, exprime le 40. Les Mosquitos disent de même *iwanaiska kumi*, un homme pour 20, et *iwanaiskawal*, deux hommes pour 40. En Lule, *iselujauon*, vingt, se compose de *is*, main, *elu*, pied, et *jauon*, tous.

Je n'ai trouvé aucun exemple clair de ce genre de formation du dix dans les langues de l'Océanie et de l'Afrique.

D'après l'ensemble de ces rapprochements et de ces analo-

gies, on peut se croire autorisé à conclure que les anciens Aryas ont formé leur système décimal en partant du nombre des doigts à l'aide desquels ils comptaient. On pourrait objecter, il est vrai, que le nom de la main devrait figurer également dans le cinq et le dix; mais cette objection qui, d'ailleurs, n'est pas absolue, tombe si l'on considère *pańćan* comme ayant désigné dans l'origine la *série* de cinq doigts étendus.

§ 365. LES UNITÉS INTERMÉDIAIRES.

Je ne veux pas m'engager ici dans une recherche approfondie de leurs origines probables, et je me contenterai d'indiquer brièvement les résultats les moins hypothétiques qui ont été obtenus à cet égard, ou auxquels j'ai été conduit par mon travail spécial.

Le nombre un, comme l'a démontré Bopp (*Vergl. Gram.*, II, 55), s'est exprimé par des pronoms de la troisième personne, dont la variété, dans les langues ariennes, explique celle des noms de l'unité, scr. *êka*, zend *aiwa*, grec ἐν, εἰς, lat. *unus*, goth. *ains*, etc. En commençant à compter sur les doigts, on disait *celui-ci* pour le premier.

L'origine du deux est plus incertaine, et Bopp s'abstient de toute conjecture. L'analogie de formation du sanscr. *dva*, *dvi*, avec *tva*, tu, tuus, *sva*, suus, *kva*, ubi, peut cependant faire présumer une origine pronominale, comme pour l'unité. On trouve, en effet, des traces d'un ancien démonstratif *da* dans *adas*, celui-là, et celui-ci, composé de *a*, pron. + *da*, comme adv., là-bas, alors, ainsi que dans beaucoup de particules européennes, et l'autre élément pronominal *va*, se combine avec les pronoms *a*, *ê*, *i*, dans le zend *ava*, celui-là, le scr. *êva*, ainsi

(= zend *aiva*, un), *iva*, comme, etc. (Cf. Bopp, l. cit., II, 196.) *Dva* pourrait être ainsi une contraction de *dava*. Après avoir dit *celui-ci* pour un, il était naturel de dire *ceux-ci*, et avec le suffixe du duel, dans *dvâu*, *δύω*, *duo*, etc., *ces deux-ci*, pour deux.

Le trois, scr. *tri*, etc., est rattaché par Bopp à la rac. *tṝ*, *tar*, transgredi, comme le nombre qui dépasse le deux (l. cit., II, 67). Il y avait peut-être là quelque allusion plus matérielle au doigt du milieu, auquel on arrivait en disant trois, et qui dépasse les autres. Le féminin irrégulier, *tisṛ*, *tisar*, serait, suivant Bopp, affaibli d'une forme redoublée *titar;* mais on ne comprend pas bien pourquoi le féminin serait redoublé, et on pourrait peut-être mieux, avec Pott (*Et. F.*[1], I, 276), y voir un synonyme de *tri*, composé de *ati-sṛ*, avec le même sens de transgredi.

L'analogie remarquable du féminin *ćatasṛ*, quatre, au masculin *ćatvar*, *ćatur*, avec *tisṛ*, trois, conduit Bopp (l. cit., 68) à y chercher, avec beaucoup de probabilité, un composé du trois avec *êka*, un, réduit à *ća* pour *ka*. Le quatre serait ainsi 1 + 3, formation qui se retrouve plus d'une fois dans d'autres langues. Toutefois, le *tvar* du masculin n'est pas facile à expliquer.

L'origine du six est encore fort obscure, vu l'ignorance où nous sommes de sa forme primitive. Le scr. *shash* est, en effet, considérablement altéré, à en juger par le zend *khshvas*, et ce dernier, d'une apparence si insolite, n'a pu résulter lui-même que d'une forte contraction. En comparant toutes les autres formes corrélatives, arménien *vez*, *vets*, gr. ἕξ (Fέξ, Ahrens, *Dial. dor.*, p. 43), lat. *sex*, goth. *saihs*, cymr. *chwech*, etc., on arrive, avec Aufrecht (Z. S., VIII, 71), à un thème plus complet *kshvaksh* qui reste également énigmatique. S'il m'était

permis de tenter une conjecture, si hasardée qu'elle puisse être, je ferais observer que, dans beaucoup d'autres langues, et par cela même qu'au six on passait au premier doigt de la seconde main, le nom de ce nombre renferme celui de l'unité.[1] Le *k* initial pourrait donc être, comme le *ća*, *ka* du quatre, un débris de *êka*, un. Quant au *vaksh* final, je serais tenté d'y chercher la racine scr. *vaksh*, crescere, en zend *vakhs*, *vash* et *vas*, en goth. *vashjan*, *vohs*, etc. Resterait l'*s* intermédiaire, où l'on pourrait voir la préposition *sa* = *sam*, cum, dans les composés. Ainsi *k-s-vaksh*, de *êka-sa-vaksh* ou *vaksha*, donnerait pour le six le nombre cinq (sous-entendu) *avec accroissement de un.* [2]

La ressemblance singulière de l'hébreu *shêsh*, mais en arabe *sitt*, avec le sanscrit *shash*, est très-probablement due au hasard.

Le sept, en sanscrit *saptan*, est rattaché par les grammairiens indiens à la rac. *sap*, sequi, colligare, et Benfey, qui adopte ce rapprochement (*Gr. Wl.*, II, 356), en tire la signification de *verbindend*, unissant, liant, ce qui ne fournit aucune idée claire quant à la nature du sept. Je crois, quant à moi, à un thème primitif *sapta*, part. passé de *sap*, dont le duel *saptâ*, qui se trouve encore dans les Vêdas (Cf. gr. ἑπτά), a désigné le sept comme *deux* (doigts) *réunis* à cinq.[3] Cela serait en parfaite analogie avec le sens présumé pour le six, et avec la formation du sept dans une foule d'autres langues.

[1] Cf. Pott, *Zählmeth.*, p. 30 à 76, passim.

[2] C'est au *vaksh* final, resté seul, que se lie l'anc. irl. *fes*, six, dans *mórfeser* = *mórseser*, sept personnes, littéral. grand-six (Z.², 313). Cf. armén. *vez*, *vets*, six.

[3] D'après Weber (*Beitr.*, 4, 287), la forme vêdique *saptâ* n'impliquerait pas l'existence d'un duel.

Le thème *saptan*, fort ancien assurément, puisqu'il se retrouve dans le goth. *sibun*, etc., aura été substitué au duel, comme *ashṭan*, huit, au synonyme *ashṭâu*, gr. ὀκτώ, lat. *octo*, goth. *ahtau*, etc.

Cette forme du duel pour le huit implique, comme pour le sept, une combinaison avec un nombre deux, laquelle, selon toute probabilité, se rapporte aux doigts qui restent pour compléter le dix.

Le huit s'exprimait naturellement par une main étendue, et trois doigts de l'autre main, savoir le pouce, l'index et le doigt du milieu, levés successivement pour indiquer le six, le sept et le huit. Dans cette position, les deux derniers doigts restaient recourbés, et c'est là ce que signifiait *aktâu*, forme primitive du scr. *ashṭâu*. On ne peut guère, en effet, y voir autre chose que le duel de *akta*, part. passé de la rac. *ać*, *anć*, curvare.

Le neuf, en sansc. *navan*, etc., a été interprété par Benary comme identique à *nava*, novus, et signifiant le nombre *nouveau*, ce qui semble bien vague pour le caractériser. On obtiendrait peut-être un meilleur sens en donnant à *nava* l'acception propre de postérieur, dernier, relativement parlant, que Pott lui attribue en le faisant dériver par aphérèse de la préposition *anu*, post (*Et. F.*[2], I, 290). Le neuf serait ainsi le dernier nombre avant le dix, qui forme un temps d'arrêt dans la numération. Quelque acceptable que soit cette interprétation, elle a le défaut de s'écarter des analogies des nombres précédents, et surtout du huit qui précède. En comptant sur les doigts, et pour passer du huit au neuf, il fallait lever l'annulaire, en laissant le petit doigt courbé. Or, chacun peut s'assurer par expérience, que ce n'est pas là une chose facile, parce que le petit doigt suit partiellement le mouvement de

introduit, sous diverses formes et à diverses époques, chez plusieurs peuples anciens. On trouve cependant ici et là quelques traces d'un système où le jour se composait de huit parties, par suite d'une seconde bissection des quatre intervalles primordiaux.

Le scr. *yâma*, proprement cours, espace de temps, de *yâ*, ire, désignait la 8[e] partie d'un jour entier, soit un intervalle de trois heures de jour et de nuit; mais il s'appliquait plus spécialement à la nuit, qui est appelée *yâmavatî*, *yâmî*, *yâmya*, *yâminî*, *yâmirâ*, etc. Bopp compare l'armén. *jam*, qui a pris l'acception d'heure (*Verg. Gr.*, I, 382). Kuhn en rapproche également, avec beaucoup de probabilité, le gr. ἡμέρα, jour (Z. S., IV, 42), qui signifierait ainsi, divisé en *yâmâs*, comme *yâmirâ*, nuit.

On sait que, chez les Romains, la nuit était partagée en quatre veilles, *vigilia prima*, *secunda*, etc., en moyenne de 3 heures chacune (Plin., *Ep.*, III, 4).

Le scand. *ôtta* désigne le temps matinal compris entre trois heures et six heures, par conséquent égal à un *yâma*. C'est là probablement ce que signifiait aussi le corrélatif goth. *uhtvô*, anc. all. *uohta*, *uhte*, tempus matutinum, diluculum. L'étymologie de ce mot est obscure ; mais si l'on compare le goth. *uhteigs visan*, avoir du temps, du loisir, σχολάζειν, et l'adverbe *uhteigô*, εὐκαίρως, à temps, au moment convenable, on peut conjecturer pour *uhtvô* le sens primitif d'intervalle de temps en général, limité plus tard au matin. [1]

Un autre terme du même genre, mais appliqué au jour, paraît être le goth. *undaurni*, dans *undaurni-mats*, par lequel Ulphilas rend ἄριστον, le repas du matin, le déjeuner. L'ori-

[1] Pott (*WWb.*, I, 1, 494, et II, 1, 590) explique *uhtvô*, *uohta*, par réveil, en comparant l'anc. allem. *waht*, *wachta*.

gine en est incertaine; mais soit qu'il dérive de la préposition *und*, usque, ou peut-être mieux de *undar*, inter, soit qu'il faille y voir un composé devenu obscur, on arrive, avec Grimm (*Deut. Gramm.*, II, 337), au sens probable d'intervalle de temps. Et il se trouve, en effet, que dans les autres langues germaniques, les applications diffèrent quant aux moments du jour. Ainsi, l'anglo-sax. *undern* désigne exactement neuf heures du matin, comme le scand. *undorn*, et *undern-mete* est le repas de neuf heures; mais l'anc. all. *untarn* se prend pour midi, et, dans les dialectes du sud de l'Allemagne, *untern* signifie tantôt le déjeuner et tantôt le goûter ou le repas du soir.[1] On peut en inférer que *undaurni* a désigné dans l'origine les divers moments d'un jour divisé en quatre intervalles, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Le même système se retrouve aussi chez les Cymris qui partagent le jour en quatre parties, savoir *bore*, *anterth*, *nawn* et *echwydd* (Owen, *Dict.*, v. *anterth*). J'ai indiqué déjà (t. II, p. 78) le sens de *bore*, matin ; *nawn* est emprunté au latin *nona*, comme l'anglais *noon ; echwydd*, pour soir, signifie repos; mais *anterth*, qui s'appliquait également à l'intervalle de six heures à neuf heures, ou de neuf heures à midi, semble avoir quelque affinité avec l'*undaurni*, *undern*, germanique. L'armor. *anderv*, *enderv*, qui s'en rapproche encore plus, s'applique de nouveau au soir, et plus spécialement au temps compris entre trois heures de l'après-midi et le coucher du soleil. Par contre, l'irl. *eadartrath* est le midi ou l'heure du dîner, et ici la composition du mot, de *eadar*, inter, anc. irl. *etir*, *eter*, *itar* (Z.[2], 656), et *trath*, temps, est parfaitement claire. On ne saurait donc douter que les mots *anter*, *ander*, *ender*, du

[1] Cf. Graff, *Sprachschatz*, I, 385.

cymrique ne soient également la préposition *inter*, goth. *undar* = scr. *antar.*[1] Le second élément de ces mots s'est sans doute altéré, comme aussi en germanique.

Il est à remarquer que le scr. *antar* et l'adj. dérivé *antara* s'emploient de même pour exprimer des relations de temps. Cf. *antarâ, antarêna,* adv., pendant, durant, et *antara,* subst. n., intervalle, période. Le composé *antardaçâha,* espace de dix jours, est une formation semblable aux termes européens comparés ci-dessus.

Ces diverses indications, qui ne sont certainement pas complètes, suffisent à faire présumer une très-ancienne division du jour de 24 heures en huit parties, que l'on appelait simplement les temps ou les intervalles, et qui déterminaient, dans la vie usuelle, les moments du travail et du repos, ainsi que des quatre repas de la journée. C'est de là peut-être qu'est dérivé notre système des 24 heures, 3 × 8, tandis que, dans l'Inde, celui des trente *muhûrtas* ou heures (Cf. Manu, I, 64) s'est substitué aux *yâmas,* avec lesquels il ne s'accorde point.

§ 373. LE MOIS.

Après le jour, dont la durée est déterminée par la rotation de la terre, la première division naturelle du temps est celle du mois que règle le cours de notre satellite. C'est aussi celle que les anciens Aryas, comme tous les autres peuples, ont adoptée par la force des choses. Leur nom du mois se liait à

[1] Cette préposition, qui s'est maintenue dans l'armor. *entré, etré,* et le cornique *yntre, intre,* manque au cymrique, où cependant on en trouve une trace dans *entyrch,* ciel, correspondant évidemment au sanscrit *antarîksha,* atmosphère, de *antar* et *îksh,* videre.

celui de la lune, ce dernier lui-même signifiait le *mesureur* du temps, et c'est le mois qui leur a servi d'abord exclusivement pour évaluer la longueur de l'année.

Les noms du mois et de la lune, dans les langues ariennes, forment deux groupes distincts, mais qui se rattachent à la même racine, bien que leurs thèmes primitifs offrent quelques incertitudes. Le principal se compose des termes suivants.

1) Scr. *mâs*, *mâsa*, mois, *mâs*, lune. Cf. *masa*, mesure, et *mâñsa*, temps.

Zend *mâoñh*, nomin. *mâo*, mois et lune. L'*s* du sanscrit est régulièrement changée en *h*, précédée d'une nasale quand elle se trouve entre deux *a* ou *â*, ou entre un *a*, *â* et un *ĕ*, mais la diphthongue *âo*, pour *â*, comme dans *âoñha* = scr. *âsa*, fuit, n'est pas facile à expliquer (Cf. Bopp, *Vergl. Gramm.*, I, 85). La sibilante reparaît dans *mâoççâ*, lunaque = scr. *mâççâ*. Un autre nom zend du mois, *mâhya*, suppose un thème sanscrit *mâsya*.[1]

Pers. *mâh*, *mahînâ*, mois, et *mah*, *mâh*, lune, mais aussi *mâss*, avec la sibilante gutturale arabe *ssâd*, que le persan substitue parfois à l'*s* ordinaire. Kourde *mah*, *méh*, mois; le nom correspondant de la lune manque ; belout. *mâhî*, mois et lune (?); afghan *miashta*, id., id.; ossète *mai*, *méi*, id., id.; armén. *amis*, mois, etc.

Gr. *μὴν*, mois et lune, peut-être pour *μὴνς*, comme le synonyme *μεὶς* est sûrement pour *μενς* (Cf. Ebel, Z. S., VI, 219). Le lesbien *μῆννος*, mois, pour *μηνσος*, répond exactement au scr. *mâñsa*, temps (Kuhn, Z. S., II, 261).

Lat. *mensis*, mois; le nom de la lune manque.

[1] *Mâhya*, dans Justi, un génie du mois, en scr. *mâsya*, adj., âgé d'un mois (D. P.).

Anc. irl. *mís*, id. (Z.², 21), mod. *mís*, *míos* et *mi; mios*, aussi lune, à côté d'autres noms particuliers. Le maintien de l'*s* indique une nasale supprimée, comme dans *cís* = lat. *census*. — Cymr. *mîs*, armor. *mîz*, mois.

Anc. slave *mĕsĕtsĭ*, russe *miesiatsŭ*, polon. *miesiãc*, illyrien *mjesez*, etc., signifiant partout mois et lune.

Les linguistes allemands s'accordent à rapporter tous ces termes à la rac. scr. *mâ*, mesurer ; [1] cf. scr. *ma*, lune et temps. Mais pour y ramener *mâs*, dont l'*s* appartient au thème, et pour expliquer *mâñsa*, temps, *μὴν*, *mensis*, etc., il faut recourir à quelques hypothèses. C'est ainsi que Benfey (Z. S., IX, 104) s'appuie du changement vêdique de *mâs* en *mâd* devant le *bhis*, *bhyas* des cas de déclinaison, pour en inférer un thème primitif *mânt*, part. prés. de *mâ*, et qui serait devenu *mâns* et *mâs*, puis, avec un nouveau suffixe, *mâsa*, *mensi*, etc. Le plus simple serait sans doute de s'en rapporter à la racine *mas* *(masyati)*, mesurer, d'où *masa*, mesure (Cf. t. II, p. 28), en irl. *meas*, id., pour *mens*, lat. *mensus*, *mensio*, etc., avec une nasale intercalée, comme dans *ensis* = *asi*. Cette racine *mas*, toutefois, que donne le Dhâtup., est mise en suspicion, comme n'ayant pas encore été constatée par des textes, ce qui n'est après tout qu'une objection conditionnelle. L'essentiel pour nous, c'est qu'en tout état de cause, la lune reste le *mesureur*, et le mois la mesure du temps.

2) Le second groupe des noms du mois et de la lune est représenté surtout par les langues germaniques, où l'on trouve le goth. *mênôth*, ags. *monadh*, scand. *mânadr*, *mânûdr*, anc. all. *mânod*, mois, dérivés respectivement de *mêna*, *mona*, *mâni* et *mâno*, lune. Ici se place aussi le lith. *menû*, *menesis*, lune et

[1] Ainsi le D. P.

mois, et peut-être le gr. μήνη ou μηνὰς, -αδος, lune, à moins que l'*n* n'ait été primitivement redoublée, comme dans μῆννος, mois. Le pers. *mânk*, *mâng*, lune, semble indiquer un thème *mânaka*.

Le prototype de ces divers noms paraît être le scr. *mâna*, mesure en général, et plus spécialement comput de l'année, ce qui s'applique directement au rôle de la lune et du mois.[1] Ici la racine est clairement *mâ*, mesurer.

3) La durée réelle du mois, qui est, comme on le sait, de 29 jours, 12 heures, 44 minutes et 2,87 secondes, n'a pu être fixée avec cette précision qu'à l'aide de l'astronomie la plus avancée. Dans l'origine, la simple observation a dû l'évaluer à 29 jours et demi. Mais on s'aperçut bientôt que, pour en faire la mesure de l'année, ce chiffre était trop faible, les douze mois lunaires ne donnant que 354 jours et une fraction; et cela conduisit à adopter, comme un premier moyen d'y remédier, le nombre rond de 30 jours pour le mois, et de 360 jours pour l'année: évaluation qui est restée longtemps celle des peuples ariens, même après que quelques-uns d'entre eux en eurent reconnu l'insuffisance, et adopté des procédés divers d'intercalation. Nous en verrons plus d'une preuve en parlant des divisions du mois et de la longueur de l'année. Il en est une qui déjà est décisive pour l'existence d'un mois lunaire plus court que les nôtres en moyenne, chez les anciens Indiens et les Iraniens. Aux temps vêdiques, le terme de la grossesse est indiqué comme tombant dans le dixième mois, et le fœtus venu à bien est appelé *daçamâsya*, c'est-à-dire arrivé au dixième mois. Dans un passage du *Bṛhadâraṇyaka*, il est dit: « Je mets ce germe en toi pour que tu l'enfantes au dixième

[1] *Mâna*, temps calculé astronomiquement (D. P.).

mois » (*daçamê mâsi*).[1] L'*Avesta*, au fargard 7, 152 du Vendidad, parle de la femme qui accouche au dixième mois d'un enfant mort. Comme la durée de la gestation n'a sûrement pas varié, il est clair que les mois d'alors étaient à peu près lunaires.

§ 374. LES DIVISIONS DU MOIS.

Les phases de la lune ont fourni dès l'origine un système de divisions naturelles. Les deux moments opposés de la pleine lune et de la lune nouvelle déterminent une première bipartition parfaitement marquée, et qui aura précédé dans l'usage la subdivision indiquée par le premier et le troisième quartier, laquelle semble avoir donné naissance à la semaine. Plusieurs indications font présumer que les anciens Aryas ont partagé le mois en deux portions égales, tandis que l'usage de la semaine de sept jours ne s'est introduit que plus tard, et par des voies diverses, chez les différents peuples ariens.

On remarque d'abord, dans la manière dont les langues désignent les deux moments du mois, un accord très-général qui ne saurait être fortuit. Les idées de plénitude et de renouvellement pour la lune sont sans doute très-naturelles, mais pouvaient facilement être remplacées par d'autres, ou s'exprimer de plusieurs manières, tandis qu'ici le fond et la forme coïncident fréquemment. Ainsi :

1) Scr. *pûrṇâ*, la pleine, ou *pûrṇamâ*, *pûrṇamâsî*, *pûrṇêndu*, pleine lune; zend *pĕrĕnomaoñha*, id.; pers. *parn*, la

[1] Cf. Kuhn, *Die herabkunft des Feuers*, p. 74.

lune dans son éclat; gr. *πληροσέληνον*; lat. *plenilunium;* irl. *rae lán*, lune pleine (*lán*, de *plán*), cymr. *llawn-lloer*, ags. *fullmona*, anc. allem. *foller mâno*, etc. (goth. *fulls*, *fulla*, de *fulna* = scr. *pûrṇa*); lith. *pilnatis*, la plénitude; russe *pólno-miesiačïe*, ill. *pun miesez*, pol. *pelnia*, etc. Cf. anc. sl. *plŭnŭ*, russe *pólno*, pol. *pelny*, ill. *pun* = scr. *pûrṇa*.

A côté de ces noms, qui ont partout le même sens, il s'en trouve quelques autres qui diffèrent. Ainsi les Persans disent *mâh čârdah*, la lune de la quatorzième nuit, ce qui répond au scr. *čaturdaçî* (*râtri*), la 14ᵉ nuit. Les Grecs disaient *διχομηνία*, (la lune) du demi-mois, comme les Indiens *ardhamâsa*, ou bien *πανσέληνον*, la lune entière. En sanscrit, la nuit de la pleine lune est appelée *nirañǵanâ*, qui est sans obscurité, ou *pitryâ*, dédiée aux ancêtres, en l'honneur desquels on faisait alors des cérémonies. Un autre nom sanscrit, *râkâ*, pleine lune, paraît dériver de *rač*, ordinare, apparare, facere, et désigner le moment régulier, le terme fixé par excellence dans le cours du mois.[1] Or, c'est là ce que signifie aussi l'anc. slave *rokŭ*, definitio, russe *róku*, destin, sort, pol. *rok*, terme et année, c'est-à-dire temps fixé, lith. *rákas*, terme, etc. Nous ne savons pas, toutefois, si ce mot s'est jamais appliqué à la pleine lune. L'irl. *cann*, qui a ce dernier sens, comme le cymr. *y gannaid* et l'armor. *kann*, désigne l'astre éclatant de blancheur, et répond au scr. *čanda*, lune = *čandra*, *čandira*, de *čand*, lucere, le lat. *candeo*, etc.

2) La lune nouvelle, par cela même que son apparition est moins frappante, a une plus grande variété de noms, mais l'idée de rénovation prédomine. Le sanscrit n'offre pas de *navamâ* ou *navamâsî*, mais on y trouve *navâha*, le nouveau

[1] *Râkâ* est aussi le nom du génie femelle de la pleine lune (D. P.).

jour, pour le premier jour du second demi-mois. Le persan, par contre, a *mâh-i naw*, et le belout. et le brahui *nokh*, nouvelle lune, appartiennent à *nava*, novus. En Europe, nous avons le gr. *νέομην, νεομηνία*, le lat. *novilunium*, l'irl. *rae nuadh*, le cymr. *newyddloer*, armor. *loar nevez*, l'ags. *niwe mona*, scand. *ny*, *nymâni*, anc. allem. *niumani*, etc., l'anc. slave *novomĕsĕčina*, russe *novomiesiaćie*, pol. *now*, bohém. *nowy*, sans le nom de la lune. Les Lithuaniens disent *jaunas menû*, la jeune lune, comme les Illyriens *mladi miesez*, id.

Parmi les synonymes, il en est quelques-uns de remarquables, soit en eux-mêmes et par leur sens propre, soit par les analogies qu'ils présentent. Le moment précis de la nouvelle lune, la conjonction, n'est pas saisissable pour l'observation directe, comme celui de la pleine lune. Entre la disparition totale de l'astre et sa réapparition, il y a un intervalle où il reste invisible, et c'est là ce qu'expriment certains noms, tandis que d'autres se rattachent au moment qui précède, ou à celui qui suit le moment où il est invisible. L'expression de *nouvelle lune* appartient à ces derniers, et c'est la plus répandue, parce qu'elle répond à ce qui frappe les yeux. Les termes qui désignent l'absence, et surtout la conjonction, témoignent déjà d'une observation plus avancée; aussi le scr. *kuhû*, la lune cachée, et *amâvâsî*, *amâvâsyâ*, la nuit où la lune *demeure avec* le soleil, sont des termes propres aux Indiens.[1] Il est un de ces noms, toutefois, qui semble remonter plus haut. C'est le zend *añtarĕmâoñha* (*Yaçna*, I, 24) que Burnouf, dans son Commentaire (p. 287), explique par *luna interior*, mais où *antarĕ* paraît être la préposition = scr. *antar*, ce qui s'accorderait avec le lat. *interlunium*, l'intervalle où l'astre est invisible entre les deux

[1] Le mot védique *gungû*, nouvelle lune, est encore inexpliqué.

lunes.[1] C'est là aussi exactement l'ancien allemand *untarmane* (Graff, *Spr. Sch.*, II, 795), la préposition *untar* signifiant *inter* aussi bien que *sub*. On peut se demander, cependant, si ce mot germanique, d'ailleurs isolé, n'a pas été formé d'après *interlunium*.

Un autre terme, qui se rapporte au moment qui précède la disparition, est le scr. *sinîvâlî*, le dernier jour avant la nouvelle lune. Le sens étymologique de ce mot est loin d'être clair, mais Kuhn, avec assez de probabilité, a rapproché *sinî* du gr. ἕνη, dans l'expression ἕνη καὶ νέα qui désignait le dernier jour du mois, en les rapportant également au scr. *sana*, de longue durée (en composition), d'où *sanaya*, vieux, et les adv. *saná*, *sanât*, dont *sinî* serait une forme affaiblie.[2] L'expression grecque comprend les deux moments de l'époque lunaire, la transition de la *vieille* à la *nouvelle lune*. Une façon de dire très-analogue est la formule *ny ok nidh* des Scandinaves, où *ny* répond à νέα, et où *nidh*, allié à *nidhr*, deorsum, désigne le déclin de la lune, l'interlunium. On disait *ny ok nidhar* pour *en tout temps*, aux deux phases de la lune.[3]

Quant à la seconde partie, *vâlî*, du mot sanscrit, Kuhn observe que *vâla* signifie queue chevelue dans le dialecte vêdique, et que, d'après Grimm, l'angl.-sax. *wadhol*, senium lunæ, allem. moyen *wadel*, *wedel* (sans doute distinct de *vâla*), offre un sens fort analogue.[4] *Sinîvâli*, la vieille queue, désignerait ainsi le dernier moment de la décroissance, comme *wadel*, le décours

[1] Dans Justi, *añtaremâoñha*, interlunium ; huzw. *andarmâh*.

[2] Z. S., II, 129. Cf. zend *hana*, vieux, armén. *hin*, grec ἕνος, latin *senex*, goth. *sineigs*, irl. *sean*, cymr. *hen*, lith. *sénas*, etc.

[3] Grimm, *Deut. Myth.*, 404.

[4] Cf. anc. all. *wadalôn*, fluctuare, et le moderne *wedeln*, remuer la queue, *wedel*, flabrum.

graduel. Je ne sais si cette idée d'une queue ou d'une chevelure de la lune, qui changerait de couleur avec les phases, et qui se lierait peut-être aux personnifications de l'astre, n'est pas aussi primitivement contenue dans les noms sanscrits du demi-mois, *çuklapaksha* et *kṛshṇapaksha*. Le mot *paksha*, en effet, signifie queue et chevelure, aussi bien que flanc, côté, moitié; et le premier sens est sûrement ancien, puisqu'il se retrouve dans l'anglo-sax. *faex*, anc. all. *fahs*, chevelure, scand. *fax*, crinière, tout comme dans l'anc. sl. *o-pashĭ*, queue, etc.[1] Ce qui est certain, c'est que l'équivalent parfait de *kṛshṇapaksha*, la queue ou la chevelure noire, par opposition à la blanche, *çukla*, se présente dans l'erse *eàrr-dhubh*, queue noire, pour le décours de la lune. Il est à croire, d'après tout cela, que cette idée date bien des temps primitifs.[2]

3) L'ancienne division du mois en deux parties, qui est restée en usage dans l'Inde, existait aussi chez plusieurs des peuples congénères, et il s'y rattachait beaucoup de superstitions relatives aux influences de la lune nouvelle ou pleine. Dans l'Inde, elles étaient consacrées aux Pitris, ou mânes des ancêtres, auxquels on offrait alors les *çrâddha*, ou oblations funèbres (Manu, III, 127). De là les termes de *pitṛtithi*, jour de la nouvelle lune, et de *pitryâ*, jour de la pleine lune. Les offrandes consistaient ordinairement en gâteaux de riz (*piṇḍa*), préparés avec du miel, du lait et du beurre clarifié (Manu, III, 274). Cela rappelle tout à fait les *μελιτοῦτται*, que les Grecs offraient lors des Néoménies. Au jour de la nouvelle

[1] L'acception de côté, moitié, est également conservée dans le lith. *pusse*, d'où *puspylis*, le premier quartier, c'est-à-dire la demi-croissance, et *pusdylis*, le dernier quartier, c'est-à-dire le demi-décours.

[2] Sur le scr. *sinivâli*, cf. Weber (*Ind. Stud.*, 5, 23), que malheureusement je n'ai pas à ma disposition.

lune, les Athéniens se rendaient au temple d'Erechthée, censé gardé par un dragon qu'il fallait apaiser par des gâteaux de miel, ce qui se rapportait sans doute à Cerbère et à l'ancien culte des Mânes. Le nom de διχομηνία témoigne encore de la bipartition du mois, remplacée plus tard par la division en trois décades.

Les Iraniens avaient un grand respect pour la nouvelle lune et la pleine lune, car elles sont invoquées dans l'*Avesta* (I, 24, 25) comme souveraines de pureté. La croissance et le décours étaient respectivement de quinze jours, ce qui indique un mois de trente jours (Cf. Haug, *Gâthâs*, II, 87).

D'après Tacite, lorsqu'il s'agissait de quelque délibération importante, les anciens Germains se réunissaient aux jours de la nouvelle et de la pleine lune, regardant cela comme de bon augure.[1] Grimm a réuni une foule de superstitions populaires plus modernes, par lesquelles on voit que la nouvelle lune était considérée comme favorable aux choses qui doivent croître et prospérer, tandis que c'est le contraire pour la pleine lune (*Deut. Myth.*, p. 407). Une étude comparée révélerait de nombreuses analogies entre les croyances de ce genre chez tous les peuples ariens.

4) Si, d'après tout ce qui précède, il est extrêmement probable que les anciens Aryas ont divisé le mois en deux parties égales de quinze jours, il est par contre fort douteux qu'ils aient connu la semaine de sept jours, adoptée de temps immémorial par plusieurs peuples de l'Asie occidentale et de l'Afrique. La durée du mois lunaire conduisait naturellement à cette subdivision par le nombre sept, mais elle était moins commandée par les apparences visibles des phases que

[1] *De mor. Germ.*, c. XI.

celle du mois en deux portions. On ne sait rien de l'origine historique de la semaine, et les Hébreux eux-mêmes, suivant Ewald, doivent l'avoir reçue de peuples plus anciens, en en modifiant toutefois profondément le caractère par l'institution du sabbat.[1] Quant aux peuples ariens, qui tous l'ont adoptée plus tard, on sait à n'en pas douter qu'elle leur a été transmise à diverses époques et par des voies différentes. Les Vêdas n'en font aucune mention; elle était inconnue aux Iraniens, ainsi qu'aux anciens Grecs. Dion Cassius (XXXVII, 17, 18) nous apprend que les Romains ne l'adoptèrent qu'au temps des Empereurs, et qu'elle leur était venue des Egyptiens. Grimm doute fort que les anciens Germains aient eu la semaine de sept jours et attribue son adoption, ainsi que la consécration des jours à certaines divinités, à l'influence des Romains (*Deut. Myth.*, p. 90). On ne peut donc rien conclure des analogies que l'on remarque entre le scr. *saptâha*, le pers. *haftah*, le gr. *ἑβδομὰς*, le lat. *septimana*, l'irl. *seachtmaine*, l'anc. sl. *sedĭmitsa*, etc. Les Germains, il est vrai, ont pour la semaine un nom qui leur est propre, le goth. *vikô*, ags. *wuce*, scandin. *vika*, anc. allem. *wecha*, etc., mais il a pu désigner dans l'origine une autre division du temps. Il semble, en effet, appartenir à la rac. scr. *viǵ* (*vivêkti*), separare, secernere, et ne signifier proprement que division. L'anc. sl. *nedĕlia*, semaine, lith. *nedēle*, dérive de *ne*, négatif, et de *dĕlati*, laborare, *dĕlo*, opus, de *dĕti*, facere, et ne désigne la semaine que par le jour du repos, ce qui indique son origine chrétienne.

On sait que, à côté de la semaine de sept jours, quelques peuples en avaient une de cinq ou de dix jours, qui se rattachait au mois de trente jours. Les décades grecques étaient

[1] *Die Alterth. d. Volks Israels*, p. 111 et suiv.

dans ce cas ; mais si les anciens Aryas comptaient dans l'origine par mois lunaires, ni l'un ni l'autre de ces systèmes n'a pu être le leur, du moins au début.

§ 375. L'ANNÉE.

La durée de l'année, qui équivaut à une révolution de la terre autour du soleil, ne se révèle pas à l'observation immédiate comme celle du mois. Aussi n'a-t-elle certainement été évaluée que d'une manière très-approximative, par le retour régulier des saisons d'abord, puis par le nombre des mois et des jours. C'est ce qu'indiquent, en effet, les noms mêmes de l'année que l'on peut regarder comme anciens. Tandis que ceux du mois se rattachent directement à la lune, l'année n'est désignée que d'une manière vague, soit comme une période de temps, soit par le nom de l'une des saisons les plus importantes pour les hommes des âges primitifs. Aucun de ces termes ne se rapporte au cours apparent du soleil, lequel n'a servi que plus tard à des approximations moins imparfaites. Commençons par l'étude des mots, avant de nous occuper de la détermination de l'ancienne année.

1) Un des principaux est le scr. *vatsa*, *vatsara*, *sañvatsara*. On a depuis longtemps signalé son corrélatif dans le grec ἐτος pour ϝετος,[1] en y rattachant également le lat. *vetus*, avec le sens de *annosus*, mais sans le suffixe secondaire de dérivation qu'on devrait attendre, et qui se trouve, en effet, dans le synonyme *vetustus*, comme dans le lith. *wétuszas* et l'anc. sl. *vetŭchŭ*, etc. Une forme plus rapprochée du scr. *vatsa* est

[1] Fick (179) rapproche de *vatsara* le gr. ετηρο, pour ϝετηρο, ϝετεσρε, dans δι-έτηρος, biennis, πεντα-, δεκα-, etc.

l'alban. *vjetsh*, à côté de *vjet*, année, dont le pluriel *vitterete* répond aussi à *vatsara*. L'ossète *a-füdzi*, année, ne serait comparable que si l'*f* était ici pour *v*.

La haute ancienneté de ce nom de l'année est encore démontrée par les contractions et les altérations qu'il a dû subir déjà à l'époque de l'unité arienne en formant des adverbes de temps, ce qui s'explique par l'emploi fréquent que l'on en faisait dans le langage habituel. Ainsi le scr. *parut* (indécl.), l'an dernier, est évidemment composé de *para*, autre, et de *ut*, pour *vat*, débris de *vatsa*. Son thème complet a dû être *paravatsa*, l'autre année, réduit successivement à *paravats*, *paravat*, *parvat* et *parut*.[1] Le corrélatif grec **πέρυσι**, où l'on reconnaîtrait difficilement **ἔτος**, semble dater de l'époque où le composé était encore déclinable, et répond peut-être à un ancien locatif *parvatsê*. La forme **πέρυτις**, que donne Ahrens (II, 64), paraît dérivée de **πέρυτσι**, pour éviter le **τσ** fort étranger au grec. Le nom de l'année subit une autre transformation dans le pers. *pîrâd*, l'an passé, et disparaît même complétement dans *pârî*, *pâr*, id., le kourde *par*, l'ossète *fâre*, tandis que l'all. moy. *vert* (Grimm, *D. Gr.*, III, 215) ne l'a conservé que dans le *t* final.

L'étymologie du scr. *vatsa* est encore incertaine. Ebel (Z. S., IV, 329) s'appuie du grec **Ϝέτος**, pour présumer un thème primitif *vatas*, avec une forme augmentée *vatasa*, d'où *vatsa* par contraction, comme *çîrsha*, tête, de son synonyme *çîras*; mais il ne dit rien sur l'origine de ce thème hypothétique. Si l'on s'en tient à *vatsa* comme forme plus correcte que **Ϝέτος**, *vetus*, etc., qui auraient supprimé l'*s* pour éviter le groupe inusité *ts*, on est conduit à une étymologie quelque peu con-

[1] Cf. Bopp. *Verg. Gr.*, II, 210.

jecturale, mais qui s'accorderait singulièrement bien avec celles de deux autres noms sanscrits de l'année.

Ces deux noms sont *abda* et *çaradâ*, *çârada* ou *çârad* (aussi automne), composés de *ap* et *çara*, eau, avec la rac. *dâ*, dare, et signifiant *aquam dans*.[1] L'année est ainsi désignée comme une saison pluvieuse, *pars pro toto*, de même qu'elle est aussi appelée *varsha*, pluie. *Abda* signifie également nuage, comme beaucoup de synonymes de même sens, tels que *ambuda*, *tôyada*, *ǵalada*, *payôda*, *vârida*, etc. Or, nous trouvons, avec la même acception, le mot vêd. *utsa*, nuage et source, et ce mot est probablement composé d'une manière toute semblable, savoir d'un ancien thème *ud* = *uda*, eau,[2] et de la rac. *san*, dare, qui perd son *n* à la fin des mots. Cf. le vêdique *apsâ*, adj., qui restaure, fortifie, littéralement qui donne de l'eau, peut-être aussi *varisha*, année, pour *vâri-sha*, si ce n'est pas une altération de *varsha*, rac. *vṛsh*, pluere; et les composés vêdiques analogues *gôshâ*, qui donne des vaches, *dhanasâ*, qui donne des trésors, *vâǵasa*, qui donne la force, etc. Si l'on préférait voir dans *utsa*, avec le D. P., un dérivé de la rac. *ud*,

[1] Ainsi Bopp (*Gl. scr.*, v. c.), mais cette étymologie est contestée par Weber (*Beit.*, 4, 288), attendu que *çara*, eau, n'est sans doute qu'une fausse orthographe pour *sara*. Le D. P. donne l'acception d'automne comme antérieure à celle d'année, et rapporte *çarad* à la rac. *çar*, cuire, c'est-à-dire faire mûrir. Cf. le zend *çaredha*, année, et génie de l'année, ainsi que ses corrél. iraniens *çâl*, *sâl*, *çér*, *çard*, etc., dans Justi (292), venant suivant lui de r. *çar*, dont le sens indiqué, jeter, briser, blesser, n'explique cependant guère celui d'année, à moins de rapprocher *çaredha* de *çareta*, froid, et d'y voir, comme pour *zima* = scr. *hima*, un nom de l'hiver appliqué à l'année entière. Cf. t. I, p. 106.

[2] Suivant Benfey (Z. S., IX, 103), ce thème *ud* se rencontre réellement dans le Rigvêda (V, 41, 14); cf. aussi son glossaire du Sâmavêda, p. 29. Le D. P., toutefois, n'en fait aucune mention.

scaturire, madefacere, par le suffixe *uṇâdi sa*, cela ne changerait rien essentiellement aux considérations qui suivent.

On a observé déjà que la forme primitive de la rac. *ud, und*, a dû être *vad, vand*, comme celle de *ush*, urere, a été *vas*, etc. C'est ce qui résulte avec évidence de la comparaison des noms de l'eau dans les langues ariennes, qui ont conservé partiellement l'ancienne forme. Tandis que le scr. *uda, udan, udra*, etc., et le lat. *udor, unda*, sont contractés, le gr. *ὕδωρ, -ατος*, trahit, par son esprit rude, l'existence d'un digamma initial, *ὑδ*, de *ϝαδ*; mais la rac. *vad, vand*, s'est encore mieux maintenue dans le goth. *vatô* et ses corrélatifs germaniques, le lithuan. *vandû*, à côté de *undû*, l'anc. sl. *voda*, etc. Je crois pouvoir conclure de là que le sanscrit *vatsa*, année, de *vad-sa*, est identique à *utsa*, de *ud-sa*, source et nuage, avec le sens propre de *aquam dans*, si c'est un composé, ou de *mador*, si c'est un dérivé.[1]

J'ai consacré quelques développements à rechercher l'origine probable de *vatsa*, parce qu'il n'est pas sans intérêt de savoir que les anciens Aryas, comme plus tard les Indiens, attachaient assez d'importance à la saison pluvieuse pour en donner le nom à l'année entière. Pour un peuple pasteur et agricole à la fois, la sécheresse devait être un fléau, et la pluie un bienfait du ciel, et c'est là aussi ce qui explique la grande place que tien-

[1] L'existence, en sanscrit, d'un ancien mot *vad* = *ud*, eau, semble indiquée par *sañvad*, année, devenu indéclinable, littéral. *avec-eau*, qui a de l'eau, comme *samudra*, mer. A la racine primitive *vand* se rattache aussi probablement *vindu*, goutte, = *indu*, id. Et je me demande maintenant s'il ne faut pas ramener à la même racine le goth. *vintrus*, etc., hiver et année, considérée comme la saison de l'humidité. Il serait inutile alors de supposer une gutturale initiale tombée, comme je l'ai fait en recourant à la rac. *çvind* (t. I, 109).

nent ces phénomènes atmosphériques dans les plus anciens mythes de la race arienne.[1]

Les Aryas des premiers âges paraissent aussi avoir compté les années par hivers. L'expression de cent hivers, *çatam himâs* ou *çaradas*, pour dire un siècle, revient plus d'une fois dans le Rigvêda. Ulphilas rend le gr. ἔτος par *vintrus*, et le même emploi de *winter*, *vetr*, s'observe chez les Anglo-Saxons et les Scandinaves. Aufrecht (Z. S., IV, 413) signale une trace de cet usage dans le latin *bīmus*, *trīmus*, *quadrīmus*, composés, suivant lui, soit avec *hiems*, conjecture déjà présentée par le grammairien latin Eutyches, soit plus probablement avec un ancien mot *himus* = scr. *hima*, ce qui semble préférable à l'opinion de Pott (*Et. F.*, II, 297), partagée par Kuhn (Z. S., II, 130), que *bīmus* pour *bismus* contiendrait le scr. *samâ*, année. Il faut ajouter que Miklosich explique de la même manière l'anc. sl. *trizŭ*, trimus, comme contracté de *trizimŭ*. Le lith. *gys*, dans *dweigys*, bimus, *treigys*, trimus, etc., lui paraît être également un reste d'un ancien *gimu* pour le *žēma* actuel (*Beitr.*, I, 287). Les Lithuaniens, d'ailleurs, évaluent encore l'âge du bétail par hivers.

2) Un autre nom de l'année, qui date de l'époque de l'unité, est le zend *yârĕ*, d'où *yâirya*, annuel. La racine est sans doute

[1] Ma conjecture étymologique n'est pas agréée par Weber (*Beitr.*, 4, 288), ni par Max Müller (Z. S., 19, 44), qui la trouve sujette à trop d'objections, sans toutefois les indiquer. Lui-même propose une dérivation de la racine *vas*, luire, employée ici comme substantif sans suffixe, et changeant son *s* en *t*, comme dans *vat-syâmi*. pour *vas-syâmi*, etc.; ou plutôt encore l'admission d'une racine *vat* = *vas*, qui rendrait compte de la forme *vat*, année, dans *sañvat parut*, de *para-vat*, etc. Le D P., par contre, croit à la possibilité d'une dérivation de *vart*, vertere, en supposant *vartsa*, *-sara*, comme thèmes primitifs. Enfin, Düntzer (Z. S., 15, 68) imagine une racine de mouvement *vat*, ire.

yâ, ire, en zend et en sanscrit, et ce mot n'exprime que l'idée de cours du temps. Cf. scr. *yâtu*, temps, *yâna*, *yâtra*, cours, marche. Ce nom, qui ne se trouve plus en sanscrit, a peut-être laissé une trace de son existence dans l'adverbe *parâri*, l'avant-dernière année, qui serait alors une contraction de *para-yâri*. Le pers. nous offre *parârîr*, *parârîz*, et le kourde *perâr*, avec le même sens.[1] L'armén. *heru*, l'an passé, semble renfermer aussi ce nom de l'année en combinaison avec un autre élément initial. Pott (*Et. F.*, I, 123) conjecture une formation analogue pour le latin *hornus*, ce qui est de l'année, contracté du démonstratif *ho* et d'un dérivé secondaire du terme en question.

Ce sont toutefois les langues germaniques qui l'ont conservé le mieux dans le goth. *jêr*, anc. sax. *iar*, ang.-sax. *gear*, anc. all. *jâr*, tandis que le scand. *âr* a pris une forme toute semblable aux syllabes *âri*, *ârîr*, *âr* des adverbes sanscrits et iraniens cités plus haut. Une modification parfaitement analogue se présente dans l'anc. all. *hiuru*, allem. mod. *heur*, hornus, contracté de *hiu jâru*, comme *hiutu*, hodie, de *hiu tagu*.

3) Le scr. *vâravâṇi*, année, signifie proprement le tissu des moments ou des temps, et *vâra*, moment, opportunité, se retrouve dans le persan *wârah* avec l'acception de temps et de saison. Cf. aussi *bâr*, temps, fois, dans *yak bâr*, une fois = scr. *êkavâra*. Bopp (*Vergl. Gr.*, II, 66) compare également la syllabe *ber* du lat. *september*, *october*, etc., où elle a le sens de mois.

C'est à *vâra* qu'il faut sans doute rapporter le grec *ὥρα*, *ὧρος*, pour ϝωρα, ayant signifié d'abord temps en général, puis divers espaces de temps, année, saison, portion du jour, et enfin

[1] Cf. zend *byâre*, de *bi-yâre*, deux années = lat. *bīmus*.

heure, le lat. *hora*. Cf. ἄωρος, de ἀϝωρος, et ὥριος, ὡραῖος, opportunus, tempestivus.[1] Du lat. *hora* sont dérivés l'irl. *uair*, le cymr. *awr*, l'armor. *heur*, mais l'acception d'année, qui appartient au grec ὥρα, et que l'irlandais a conservée dans l'adv. *nura*, *nuridh*, erse *an ura*, *an uiridh*, l'an passé, indique une affinité primitive. Cf. (Z.², 611) *onnurid*, ab anno priore, où, suivant Stokes (*Beitr.*, I, 454), le *d* final est l'ancien suffixe de l'ablatif.

4) Le scr. *ṛtuvṛtti*, année, signifie révolution des saisons, et *vṛtti*, circonférence, de *vṛt*, vertere, aurait pu s'employer seul dans ce sens. — Il est probable que le grec βρίτος, année, se rattache à la même racine. C'est aussi de *verto* que dérive le nom du dieu des saisons, *Vertumnus*.

5) Plusieurs noms européens de l'année ont sûrement des origines fort anciennes, et par cela même un peu incertaines.

a) Le lat. *annus* a été l'objet de beaucoup de conjectures étymologiques qu'il serait trop long de discuter ici.[2] L'incertitude provenait de notre ignorance quant à la forme primitive de ce mot, la réduplication de l'*n* pouvant résulter de plusieurs assimilations différentes.[3] La question s'est simplifiée depuis qu'on a signalé l'existence de l'ombrien *aknu* et de l'osque *akono*, année.[4] Bugge compare très-pertinemment le scr. *akshṇa*, temps, proprement révolution, de la rac. *aç*, *anç*, incurvare, flectere. Cf. vêd. *akshṇa* = *vakra*, courbe (D. P.), ainsi que

[1] Cf. Curtius (*Gr. Et.*³, 332) qui ne sépare pas ὧρος, ὥρα, de *yâre*.

[2] Voir, entre autres, la notice de M. A. Barth dans les *Mémoires de la Soc. de linguist. de Paris*, t. II, p. 225 et suiv.

[3] Ainsi Corsen (*Beitr.*, 316) fait venir *annus* de *amnus*, d'où *sol-ennis*; mais Fick (338), de *atnus* = goth. *athn*, etc.; vid. infra.

[4] Cf. Lassen, *Eugub.*, p. 56; Bugge, Z. S., III, 418; Ebel, *ib.*, VI, 208.

l'irl. *easnadh*, temps, et *easna*, côte (costa), c'est-à-dire courbe, avec *s* pour *ksh*, comme à l'ordinaire. Un autre adjectif scr., *akna*, courbe, répond encore mieux à l'ombrien *aknu*, tandis que *anka*, crochet, *ankas*, courbure, de *anć*, se retrouve dans ὄγκος et *uncus*. Le glossaire de Cormac (p. 2) donne un ancien terme irlandais *ánne* = *cuaird*, cercle, dérivé sans doute de *acne*, comme *annus* de *acnus*.

b) Le goth. *athn*, *atathni*, année, est tout à fait isolé dans les langues germaniques. En Europe, je ne trouve à comparer que l'irl. *athach*, *ataithe*, erse *àtha*, temps, qui se rattachent sans doute à *eathaim*, le cymr. *athu*, *ethu*, aller, se mouvoir. Cela conduit pour le goth. également à la rac. scr. *at*, continuo ire, d'où dérive *atna*, *atnu*, le soleil qui se meut toujours, exactement le goth. *athn*. Ce nom de l'année a donc pu signifier un soleil, pour une révolution de cet astre, ou bien, et plus probablement, se lier à l'idée de mouvement, comme le synonyme *jêr* et le zend *yârĕ*.

c) Le lith. *mētas*, année et temps, paraît allié à *matas*, mesure, *matóti*, mesurer, lat. *metiri*. Cf. scr. *ma*, temps, et *miti*, mesure, de *mâ*, meteri. Au même groupe appartiennent sans doute l'alban. *mot*, année, et l'irl. *mithis*, *mithidh*, *mithigh*, erse *mithich*, temps.

§ 376. LA DURÉE DE L'ANNÉE.

Ce n'est que graduellement et par des approximations successives, que les anciens peuples sont arrivés à déterminer assez exactement la longueur de l'année solaire. Chez les Aryas, ainsi qu'on l'a vu, c'est le mois lunaire qui a servi de point de départ pour la mesurer, et la lune était pour eux le

mesureur du temps. Le scr. *samâ, samâs*, année, signifie : qui est composée de mois; et il est dit de la lune, dans le Rigvêda (x, 35, 18), qu'elle renaît sans cesse à nouveau pour diviser les temps. Un nom mythique de la lune, chez les Scandinaves, était *ârtali*, le compteur de l'année (Grimm, *Deut. Myth.*, 404). D'après Pline (xvi, 44), c'était le sixième jour de la lune, où se cueillait le gui sacré, qui réglait, chez les Gaulois, le commencement des mois et des années, ainsi que des siècles composés de trente ans. Il est bien certain d'après cela que l'année aura été d'abord purement lunaire, c'est-à-dire trop courte d'environ onze jours, différence qui n'a pu manquer de se révéler bientôt à l'observation. De là, sans doute, l'adoption fort ancienne du mois de 30 jours, et de 360 jours pour l'année, évaluation restée en usage chez plusieurs peuples ariens, avec des corrections pour parfaire les jours et une fraction qui manquaient encore.

L'année védique était de 360 jours, avec un mois intercalaire après chaque cycle quinquennal.[1] Déjà alors, et plus tard, les Indiens divisaient l'année en six saisons de deux mois, et chaque mois en deux *paksha* de 15 jours, soit 360 pour les douze mois (*Vishṇu Pur.* de Wilson, p. 23, 223). L'année humaine n'était qu'un jour pour les dieux, et il en fallait de nouveau 360 pour une année divine (Manu , I, 67). D'après Quinte-Curce (III, 3, 9), ce nombre servait aussi de base à l'année des Perses, qui ajoutaient cinq jours intercalaires. Il en était de même chez les Egyptiens (Hérod., II, 4), ainsi que chez les Grecs du temps de Thalès de Milet et de Solon. Pline (xxxiv, 6) rapporte que les Athéniens érigèrent

[1] Müller, *Sansk. Litter.*, p. 212, avec une citation du Rigvêda. Weber, *Littér. ind.* (trad. franç.), p. 368.

360 statues à Demetrius de Phalère, pour égaler le nombre des jours de l'année. Le cycle gaulois de 30 ans était sans doute modelé sur les 30 jours du mois, ce qui conduit également à 360 jours pour les douze mois. Pour les Germains, le même nombre est indiqué par la tradition suédoise rapportée à la p. 263, tradition dont l'accord avec une coutume indienne nous fournit en même temps, si ce n'est une preuve, au moins une forte présomption de l'existence de l'année de 360 jours chez les anciens Aryas. Avaient-ils été plus loin ? Leur attention s'était-elle portée sur les phénomènes des solstices et des équinoxes, de manière à obtenir une notion plus juste de l'année tropique ? Avaient-ils eu recours déjà à quelque procédé d'intercalation ? C'est ce qu'il faut nous résigner à ignorer, puisque la comparaison des langues, notre principal guide, nous laisse ici sans secours.

CHAPITRE IV.

§ 377. LES TRADITIONS.

Une race aussi bien douée que l'était celle des Aryas primitifs, possédant, avec tous les éléments d'une vie nationale, une langue magnifique comme moyen d'expression, devait avoir déjà des traditions de plus d'un genre, revêtues sans doute des formes de la poésie. Traditions contemporaines ou anciennes, mais encore historiques, conservées dans la mémoire par des récits épiques ; traditions mythiques indigènes, produits spontanés de l'imagination interprétant à sa manière la nature et ses phénomènes ; traditions d'un passé plus reculé, remontant aux origines mêmes du genre humain, mais obscurcies déjà, et altérées dans plus d'un sens : tout cela devait exister chez les Aryas au temps de leur unité préhistorique.

De ces traditions, les premières, qui nous auraient initiés pleinement à la vie de cet ancien peuple, ont complétement disparu à la suite de la dispersion, chaque rameau détaché du tronc ayant recommencé une existence nouvelle. Les secondes, mieux conservées, mais modifiées plus ou moins, constituent actuellement la mythologie comparée, science toute jeune

encore et pleine d'avenir, et que, pour cela même, il serait prématuré de faire entrer dans le champ de nos recherches. Les dernières enfin, les plus anciennes sans contredit, et qui intéressaient les origines mêmes de la race, ont aussi laissé dans la mémoire des peuples les traces les plus profondes, et nous pouvons les reconnaître encore à l'aide des traditions analogues que d'autres races ont empruntées à une source primitivement commune.

Ces souvenirs des premiers âges de l'humanité sont en petit nombre. Ewald et Lassen ont signalé comme tels les traditions relatives au paradis terrestre, aux quatre âges du monde, aux dix patriarches, et enfin au déluge et au renouvellement de la race humaine après cette grande catastrophe. Ces deux dernières surtout se sont conservées chez les Aryas aussi bien que chez les Sémites, et cela avec des traits communs qui les rapprochent singulièrement, mais aussi avec des différences qui éloignent l'idée d'une transmission. Sans doute que l'ensemble de ces traditions, comme le montre Ewald, ne forme un tout complet que dans les récits de la Genèse, et c'est bien là qu'il faut les chercher sous leur forme la plus ancienne; mais les fragments dispersés que l'on en trouve chez les Aryas et d'autres races, sont des restes détachés d'un système primitif, et non des emprunts faits directement à la Genèse.[1] L'Eden des Hébreux a un tout autre sens que l'*Airyana vaêġa* des Iraniens, les dix patriarches antédiluviens ne ressemblent guère que par leur nombre aux dix *Praġâpatis* de l'Inde, et les quatre âges du monde, chez les Hébreux, les Indiens et les Grecs, n'ont en commun que des

[1] Cf. Ewald, *Gesch. d. Volks Israëls*, I, 342, et ailleurs. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 528.

traits d'une nature générale. Nous les laisserons donc de côté pour ne nous attacher qu'aux traditions du déluge et du renouvellement de la race humaine, dont le fond est certainement historique, et qui ont laissé chez les peuples ariens des traces beaucoup plus multipliées.

§ 378. LE DÉLUGE.

On sait que le souvenir d'un formidable déluge s'est conservé chez un si grand nombre de peuples de l'ancien et du nouveau monde, avec les mêmes traits essentiels d'une destruction de la race humaine, et d'une seule famille ou d'un seul couple sauvé du désastre dans un bateau et repeuplant la terre, qu'il devient impossible d'expliquer un tel accord sans admettre une tradition primitive fondée sur un fait réel. Je ne veux faire ici ni de la géologie, ni de la théologie ; je ne veux point toucher aux questions relatives à l'universalité du déluge, à ses causes naturelles ou surnaturelles, à la date qu'il faut lui assigner, etc. J'entends me renfermer strictement dans les limites de mon sujet, en résumant ce que les traditions des peuples ariens nous apprennent sur cette ancienne catastrophe, et en recherchant par quels points elles se rapprochent ou s'éloignent des témoignages de la Genèse.

1) C'est dans l'Inde que l'on a trouvé les récits du déluge les plus développés après ceux de la Bible; mais il en existe plusieurs versions d'époques différentes et qui ne s'accordent pas quant à certains détails. Celle qui a fixé l'attention en premier lieu appartient à la grande épopée du *Mahâbhârata* (*Vanaparva*, v. 12746 à 12804). En voici les traits principaux.

Un saint Richi, Manu, fils de Vivasvat, accomplit ses austérités sur les bords de la Tchîrinî, une rivière probablement du nord de l'Inde. Un petit poisson invoque son secours contre les dangers que lui font courir les gros poissons. Manu, ému de pitié, le met à l'abri dans un vase où le poisson croît rapidement. Bientôt, à sa demande, Manu le porte dans un lac, puis dans le Gange, puis enfin dans l'Océan, le poisson continuant à croître de plus en plus. Alors, plein de reconnaissance, celui-ci annonce au saint homme que le moment approche où le monde terrestre doit subir une dissolution totale (*pralaya*) et une purification par l'eau (*prakshâlana*). Il lui conseille, pour son salut, de construire un vaisseau solide, muni d'un câble, et d'y entrer avec les sept Richis, après y avoir mis bien à couvert toutes les semences (*vigâni*) anciennement décrites par les brahmanes. Manu s'empresse d'obéir à ce conseil. Bientôt les grandes eaux se déchaînent, le monde est submergé, on ne distingue plus ni la terre ni le ciel, et le vaisseau danse et tourbillonne sur les flots mugissants *comme une femme ivre*. Le gigantesque poisson se montre alors, la tête armée d'une corne à laquelle Manu attache le vaisseau, préservé désormais de tout désastre. Durant plusieurs années il vogue ainsi sur les eaux; après quoi le poisson le conduit vers l'un des pics de l'Himavat, où il lui ordonne d'attacher son vaisseau, et dès lors ce pic a reçu le nom de *Nâubandhana*, navis ligatio. Le poisson sauveur se fait connaître ensuite comme une incarnation de Brahma, le Dieu suprême, et il confère à Manu le pouvoir de créer de nouveau tous les êtres qui ont disparu dans le cataclysme. Telle est, ajoute le narrateur épique, cette antique légende (*purâṇa*), connue sous le nom de *Matsyaka*, le poisson.

Une seconde version de ce curieux récit se trouve dans le

Bhâgavata Purâṇa (VIII, 24),[1] poëme d'une date beaucoup plus récente que la grande épopée, et on y remarque des différences notables. Ainsi, l'événement raconté ne se passe plus du vivant de Manu Vâivasvata, et ce n'est pas lui qui est sauvé des eaux, mais un prince nommé *Satyavrata*, roi de *Draviḍa*, dans le sud de l'Inde, et destiné à devenir, après le déluge, le Manu du monde actuel.[2] L'histoire ne débute pas au bord de la Tchîrinî, mais sur ceux de la *Kṛtamâlâ*. Enfin, ce n'est point Brahma qui intervient comme Dieu suprême, mais bien Vichnu, dont le culte a prévalu plus tard, et qui est censé s'être incarné en poisson pour recouvrer les Védas, dérobés pendant le sommeil de Brahma par un chef des Dânavas, ennemi des dieux. Ce n'est pas Satyavrata qui construit le vaisseau; c'est Vichnu qui l'envoie au moment du déluge. Satyavrata y entre avec les sept Richis et une collection de tous les êtres, de toutes les plantes, de toutes les semences grandes et petites. L'océan sort alors de ses rives et recouvre la totalité de la terre, accru des pluies que versent d'immenses nuages. Le poisson paraît armé de sa corne, mais au lieu d'un câble, c'est le serpent mythologique *Vâsuki* qui sert à y attacher le vaisseau. Le pic de l'Himâlaya ou le *Nâubandhana* est passé sous silence, et il n'est rien dit du renouvellement des êtres après le cataclysme.

Une troisième version ne nous est connue jusqu'à présent que par un court extrait que Wilson a donné du *Matsya Purâṇa*, poëme auquel l'histoire du déluge sert de cadre.[3] Elle

[1] Ed. de Burnouf, t. II, p. 177 du texte, p. 191 de la traduction.

[2] On sait que les Indiens admettaient une succession de périodes, *manvantara*, terminées chacune par une destruction du monde, *pralaya*, et dont chacune avait son Manu rénovateur ; mais tout ce système est postérieur à l'époque védique.

[3] *Vishṇu Pur.*, trad. de Wilson, p. 51, préface.

ne renferme rien d'essentiellement nouveau et semble tirée des deux premières, non sans quelque confusion dans les rôles attribués à Brahma et à Vichnu. Nous arriverons bientôt à une quatrième version qui est la plus importante.

Dans la savante préface du second volume du *Bhâgavata*, Burnouf a comparé avec soin ces trois récits pour éclairer la question de l'origine de cette tradition indienne du déluge. Il montre, par une discussion pleine de sagacité, qu'elle a dû être primitivement étrangère au système tout indien des *manvantaras* ou destructions périodiques du monde, et que les *Purâṇas* l'ont modifiée pour l'y faire rentrer. Il en conclut qu'elle doit avoir été importée dans l'Inde postérieurement à l'adoption de ce système, très-ancien cependant, puisqu'il est commun au brahmanisme et au bouddhisme. Il incline dès lors à y voir une importation sémitique opérée dans les temps déjà historiques, non pas en l'empruntant directement de la Genèse, mais plus probablement à la tradition babylonienne du déluge de Xisuthrus, d'autant plus que l'incarnation du poisson rappelle le dieu-poisson Oannès des Assyriens. Cette conclusion, toutefois, se fonde sur la supposition que la tradition du déluge ne se trouverait pas dans les Védas, auquel cas la question changerait entièrement de face. Or, c'est précisément ce qui est advenu, depuis qu'un texte védique du *Çatapatha Brâhmaṇa* nous a fourni une quatrième version, beaucoup plus ancienne que les autres, et que Burnouf ne connaissait pas encore.

C'est Weber le premier qui a signalé l'existence de ce récit védique du déluge, beaucoup plus simple que les précédents et qui paraît leur avoir servi de type commun, bien qu'il en

diffère par une circonstance essentielle.[1] Je le donne ici d'après la traduction de Max Müller.

« Au matin, on apporta à Manu de l'eau pour se laver; et quand il se fut lavé, un poisson lui resta dans les mains.

« Et il lui adressa ces mots : Protége-moi, et je te sauverai. — (Manu dit :) De quoi me sauveras-tu ? — (Le poisson dit :) Un déluge (*âugha*) emportera toutes les créatures; c'est là ce dont je te sauverai. — Comment te protégerai-je? (dit Manu.)

« Le poisson répondit : Tant que nous sommes petits, nous restons en grand péril, car le poisson avale le poisson. Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je serai trop gros, creuse un bassin pour m'y mettre. Quand j'aurai grandi encore, porte-moi dans l'océan. Alors je serai préservé de la destruction.

« Bientôt il devint un grand poisson. — (Il dit à Manu:) Dans l'année même où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge surviendra. Construis alors un vaisseau et adore-moi. Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau et je te sauverai.

« Après l'avoir ainsi gardé, Manu porta le poisson dans l'océan. Et, dans l'année qu'il avait indiquée, Manu construisit un vaisseau et adora le poisson. Et quand le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le poisson vint à lui en nageant, et Manu attacha le câble du vaisseau à la corne du poisson, et, par ce moyen, celui-ci le fit passer par-dessus la montagne du nord.

« Le poisson dit : Je t'ai sauvé. Attache le vaisseau à un

[1] *Ind. Stud.*, I, 161. Cf. M. Müller, *Sansk. Litter.*, 425, et Muir, *Sansk. texts*, II, 324, où se trouve le texte original.

arbre pour que l'eau ne t'entraîne pas pendant que tu es sur la montagne. A mesure que les eaux baisseront, tu descendras. Manu donc descendit avec les eaux, et c'est là ce qu'on appelle la *descente de Manu* (*Manôravasarpaṇam*) sur la montagne du nord. Le déluge (*âugha*) avait emporté toutes les créatures, et Manu resta seul. »[1]

Je laisse de côté la suite, sans doute purement indienne, de la légende, où l'on voit Manu obtenir par le sacrifice une fille *Iḍa*, qui devient surnaturellement la mère du nouveau genre humain.

Cette narration prosaïque, d'une simplicité naïve et dénuée de tout artifice, à la fois trop diffuse et trop concise, laisse bien des incertitudes. Elle ne nous apprend rien sur la nature du poisson miraculeux ; elle ne parle, ni des Richis, ni des semences que Manu prend avec lui d'après les versions plus modernes. Il y a là évidemment des lacunes; car, ainsi que l'observe Weber, puisque Manu emploie pour son sacrifice du beurre clarifié et plusieurs sortes de laitage, il faut bien supposer qu'il a gardé au moins une vache. On ne voit pas non plus comment s'opère la reproduction des animaux et des plantes. Il est à croire cependant que ces traits essentiels existaient dans la tradition primitive, dont le *Brâhmana* n'aura donné qu'un abrégé, parce qu'il ne la rapporte que d'une manière incidente ; et on peut douter que le *Mahâbhârata* l'ait empruntée à cette version incomplète. Il est fort possible que l'épopée et les *Puraṇas* aient tiré leurs récits de quelque ancienne tradition plus développée, et que, tout en l'accommo-

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 288) cite un passage du *Kâthaka* (XI, 2), où il est dit que les eaux *purifièrent* la terre *(niramṛǵant)*, et que Manu resta seul. Il conclut de cet emploi de *mṛǵ,* purifier, précédé de *nis*, au caractère du déluge comme moyen d'expiation.

dant au système indien plus moderne, ils en aient conservé des détails qui manquent dans le *Brâhmana.* N'est-il pas curieux, par exemple, que le *Bhâgavata* seul nous offre un de ces détails qui s'accorde singulièrement avec le récit de la Genèse? — « *Dans sept jours,* dit l'Eternel à Noé, je ferai pleuvoir sur toute la terre (VII, 4); » et plus loin (v. 11): « Au *septième* jour, les eaux du déluge furent sur la terre. » — « *Dans sept jours,* dit Bhagavat, le Dieu suprême, à Satyavrata, les trois mondes seront submergés par l'océan de la destruction (ch. XXIV, 32). » Cette coïncidence remarquable, qui manque aux versions plus anciennes, semble bien empruntée à quelque source encore inconnue pour nous.

La différence la plus importante que présente le récit du *Brâhmana,* c'est que le lieu de l'événement ne paraît plus être l'Inde, mais une région placée au delà des montagnes du nord, par-dessus lesquelles le déluge transporte Manu avec son vaisseau. Weber voit là un souvenir obscur de l'immigration des Aryas, qu'un déluge aurait chassés de leurs demeures primitives, et qui seraient venus du nord dans l'Inde en traversant les hautes montagnes, peut-être par le Cachemir. Si tel était, toutefois, le sens de la légende, il faudrait admettre qu'elle a été altérée en un point essentiel; car, si le Gange n'y est pas nommé, il y est question de l'océan (*samudra*), que les Aryas n'ont pu connaître qu'assez longtemps après leur immigration.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces documents nous autorise suffisamment à en conclure que les Aryas de l'Inde ont apporté avec eux une tradition du déluge dont l'origine première est la même que pour celle des Hébreux et des Chaldéens, et qu'ils n'ont pas empruntée à ces derniers. Dans le cours des siècles, cette tradition s'est modifiée graduellement

pour prendre un caractère de plus en plus indien, transformation qui se reproduit également chez les divers peuples qui ont gardé quelque souvenir du déluge en le rattachant à leurs origines nationales.[1]

2) Les Grecs nous offrent de ce fait un second exemple très-frappant; car, non-seulement ils ont placé la scène du déluge dans la Grèce même, mais ils en avaient une double tradition, dont l'une appartenait à l'Attique et à la Béotie, et l'autre principalement à la Thessalie.

La première se rattache au nom d'Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique, personnage tout à fait mythique et qui se perd dans la nuit des âges, bien que les chronologistes le placent 1020 ans avant les Olympiades. De là l'expression de ὠγύγιος pour désigner tout ce qui était très-vieux, très-lointain, extraordinaire et monstrueux. On rapportait que, de son temps, tout le pays fut envahi par le déluge dont les eaux s'élevèrent jusqu'au ciel, et auquel il échappa dans un vaisseau avec quelques compagnons.[2]

La seconde tradition plus détaillée est celle de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnait à Phthia en Thessalie, et dont la femme, Pyrrha, était fille d'Epiméthée et de Pandore,

[1] Toute cette question relative aux origines de la tradition du déluge s'est enrichie, et, en même temps, compliquée, par la remarquable découverte de George Smith, d'un récit babylonien original de la grande catastrophe, sur des tablettes cunéiformes de Ninive. Il faut attendre que ce curieux document, qui offre encore des lacunes et des incertitudes philologiques, se soit complété et éclairé par l'examen des assyriologues compétents, pour voir quelle importance on peut lui attribuer pour la question des origines. Voir, à ce sujet, l'exposition pleine d'intérêt qu'en a faite M. François Lenormant dans ses *Premières civilisations*, Paris, 1874, t. II.

[2] Euseb., *Præpar. evang.*, X, 10; Syncell., p. 148; Nonn. Dion., III.

famille, comme on le voit, toute mythique. D'après Apollodore (I, 7, 2), Jupiter prend la résolution de détruire par un déluge les hommes de l'âge d'airain.[1] Prométhée, connaissant ce dessein, avertit son fils Deucalion et lui conseille de se construire une arche (λάρναξ, caisse, vase), dans laquelle Deucalion entre avec sa femme Pyrrha. Jupiter fait tomber des torrents de pluie qui inondent toute la Grèce. Pendant neuf jours et neuf nuits, Deucalion flotte sur les eaux, pour aborder enfin au sommet du Parnasse ou, suivant d'autres, à celui du mont Athos ou de l'Etna, ou encore à Dodone. Echappé au cataclysme, il sacrifie (comme Noé, Xisuthrus et Manu) à Jupiter *Phyxios*, c'est-à-dire sauveur, et lui demande de reproduire le genre humain détruit. Jupiter lui ordonne de jeter des pierres derrière lui par-dessus sa tête. Celles que jette Deucalion deviennent des hommes, celles que jette Pyrrha se changent en femmes. Une autre légende (Apollon., *Argon.*, III, 1087) est celle de l'oracle de Thémis, qui prescrit au couple sauvé de jeter en arrière *les os de leur mère*, énigme qu'ils parviennent à résoudre comme ci-dessus.[2] Deucalion règne ensuite en Thessalie sur le genre humain renouvelé, et devient le père d'Hellen et d'Amphictyon.

Cette tradition grecque a ceci de remarquable qu'elle indique, comme le récit de la Genèse, le motif moral du déluge, la destruction des hommes pervertis, dont les légendes indiennes ne disent mot. Il est évident, d'ailleurs, qu'elle était primitivement identique avec celle d'Ogygès dont les chronologistes la séparent par un intervalle prétendu de deux siècles. Les Grecs, divisés de bonne heure en sous-races et doués

[1] Cf. Serv. ad Virg., *Ecl.*, VI, 41.

[2] Cf. le récit poétique d'Ovide, *Metam.*, I, 260 à 415 ; Pindare, *Od.*, IX, 46, et Pausanias, I, 18, 8 ; X, 6, 2.

d'une imagination éminemment créatrice, ont fait varier, plus que tout autre peuple, les traditions et les mythes des premiers âges.

Je reviendrai plus loin sur les noms d'Ogygès et de Deucalion, dont l'origine reste fort incertaine.

3) Après les Grecs, ce sont en Europe les Cymris qui ont conservé du déluge la tradition la plus remarquable, bien que sous la forme très-concise de ce qu'on appelle les Triades. Comme de raison, la légende est localisée, et le déluge est compté au nombre des trois catastrophes terribles de l'île de Prydain, les deux autres consistant en une dévastation par le feu et une sécheresse désastreuse. « Le premier de ces événements, « est-il dit, fut l'éruption du *Llynn llion*, ou lac des flots, et la « venue, sur la surface de tout le pays, d'une inondation « (*baïwdd*) par laquelle tous les hommes furent noyés, à l'excep- « tion de *Dwyfan* et *Dwyfach*, qui se sauvèrent dans un « vaisseau sans agrès (littér. chauve) ; et c'est par eux que « l'île de Prydain fut repeuplée. » [1]

Bien que les Triades, sous leur forme actuelle, ne datent guère que du XIIIe ou XIVe siècle, quelques-unes se rattachent sûrement à de très-anciennes traditions, et, dans celle que nous venons de citer, rien n'indique un emprunt fait à la Genèse. Il n'en est peut-être pas de même d'une autre Triade (*Archaiol. of Wales*, II, 71, n° 97), où il est parlé du vaisseau *Nefydd Naf Neifion*, qui portait un couple de toutes les créatures vivantes quand le lac *Llynn llion* fit éruption, et qui ressemble un peu trop à l'arche de Noé. Le nom même du patriarche peut avoir suggéré cette triple épithète d'un sens obscur, mais formée évidemment sur le principe de l'allitéra-

[1] *Archaiol. of Wales*, t. II, p. 59, triade 13.

tion cymrique.[1] Dans la même Triade figure l'histoire fort énigmatique des bœufs à cornes (*ychain bannog*) de Hu le puissant, qui ont tiré du *Llynn llion* l'*Avanc* (castor? crocodile?), pour que le lac ne fît plus irruption. La solution de ces énigmes ne peut être obtenue que si l'on parvient à débrouiller le chaos des monuments bardiques du moyen âge gallois; mais on ne saurait douter, en attendant, que les Cymris n'aient possédé une tradition indigène du déluge. L'Irlande n'a jusqu'ici rien offert de semblable.

4) Chez les peuples de la Germanie, le souvenir du déluge paraît s'être effacé, mais on en trouve encore une trace dans l'Edda des Scandinaves. Toutefois, le récit en est devenu purement mythique et cosmogonique. Les trois fils de Börr, *Othin*, *Wili* et *We*, petit-fils de *Buri*, le premier homme, tuent *Ymir*, le père des *Hrimthursar*, ou géants de la glace, et dont le corps leur sert à construire le monde. Le sang s'écoule de ses blessures en telle abondance que toute la race des géants s'y noie, à l'exception de *Bergelmir* qui se sauve dans un bateau avec sa femme, et qui reproduit la race détruite.[2] On voit que ce mythe ne se rattache à la tradition générale que par les derniers traits, lesquels suffisent cependant pour le ramener à la source commune.

5) Il ne paraît pas que les Slaves aient gardé quelque légende relative au grand cataclysme. Les Lithuaniens, au contraire, en ont une dont le fond est sans doute ancien, bien

[1] *Nefydd*, dans Owen *nefyd*, peut signifier construction. *Naf*, formateur, créateur, est employé comme un des noms de Dieu ; et *Neifion*, qui en serait le pluriel régulier, se rencontre aussi comme nom propre d'un personnage mythique, identifié trop légèrement avec Neptune.

[2] *Vafthrudnismal*, 29.

qu'elle ait pris le caractère naïf d'un conte populaire, et que certains détails semblent empruntés à la Genèse. Suivant cette légende, rapportée par Hanush (*Slav. Mythol.*, p. 234), le dieu *Pramzimas*, voyant la terre pleine de désordres, envoie deux géants, *Wandu* et *Wējas*, c'est-à-dire l'eau et le vent, pour la ravager. Ceux-ci bouleversent tout dans leur fureur, et quelques hommes seulement se sauvent sur une montagne. Alors, pris de compassion, Pramzimas, qui mangeait justement des noix célestes, en laisse choir près de la montagne une coquille, dans laquelle les hommes se réfugient et que les géants respectent. Echappés au désastre, ils se dispersent ensuite, et un seul couple très-âgé reste dans le pays, se désolant de n'avoir point d'enfants. Pramzimas leur envoie alors *son arc-en-ciel* pour les réjouir, et leur prescrit de *sauter sur les os de la terre*, ce qui rappelle singulièrement l'oracle que reçoit Deucalion. Les deux vieux époux font neuf sauts, et il en résulte neuf couples qui deviennent les aïeux des neuf tribus lithuaniennes. On remarque dans cette légende un curieux mélange de traits originaux et d'emprunts faits sans doute au récit de la Bible.

Les rapprochements qui précèdent vont se compléter par la comparaison des traditions relatives au père du nouveau genre humain chez les Aryas.

§ 379. L'HOMME SAUVÉ DU DÉLUGE.

1) Suivant la plus ancienne de ces traditions, celle qui s'est le mieux maintenue chez plusieurs peuples de la famille arienne, le rénovateur de la race humaine détruite était d'origine divine et son nom exprimait l'homme par excellence,

l'être intelligent, le penseur. Tel est, comme nous l'avons vu (p. 281), le sens du nom indien de *Manu*, appliqué d'abord à l'homme en général avant de devenir celui d'un personnage mythique. Ce *Manu* ou *Manus* s'est modifié et multiplié plus tard sous diverses formes dans la mythologie indienne. Déjà le Rigvêda en distingue plusieurs,[1] et, dans la suite, on en a compté jusqu'à sept, dont chacun préside à un *manvantara*, ou période du monde.[2] Le principal, et le seul qui doive nous occuper ici, est le Manu surnommé *Vâivasvata* dans les légendes védiques, les épopées et les Purânas.

Le Rigvêda en parle plus d'une fois comme du père des hommes, qui sont appelés *Manôr apatya*, la descendance de Manu, et lui-même y reçoit le titre de père par excellence, *Manushpitar*. Il a donné aux humains la prospérité et le salut (*çam, yôs*. Cf. p. 142), et il leur a indiqué de bienfaisants remèdes.[3] Le premier, il a sacrifié aux dieux, et son sacrifice est devenu le prototype de tous ceux des générations futures.[4] Son surnom *Vâivasvata* signifie fils de *Vivasvat*, c'est-à-dire du soleil, et il est le frère de *Yama*, le dieu de la mort, appelé également *Vâivasvata*.[5]

[1] Max Müller, *Sansk. Litter.*, p. 531.

[2] Cf. *Vishṇu Purâṇa*, p. 259 et suiv.

[3] Cf. Muir, *Sansk. texts*, II, 328, et son article : *On Manu as represented in the hymns of the Rigveda (Journ. of the Royal Asiat. Soc.*, 1863).

[4] Kuhn, Z. S., IV, 101.

[5] Il est encore douteux que *Manu* se trouve nommé dans l'Avesta (Cf. Spiegel, *Trad. littér. d. Parsen*, 108, et Windischmann, *Zor. Stud.*, 78, 118, etc.). Justi (226) mentionne seulement comme probable l'existence d'un héros *Manus*, en rapport peut-être avec le *Manusćithra* de la race de Frêtûn (*Thraêtaona*), et dont le nom signifie descendant de *Manu*. Spiegel (*Beitr.*, 4, 62) est affirmatif sur l'existence réelle d'un Manu iranien.

2) On a souvent signalé la remarquable coïncidence de cette tradition indienne avec celle des anciens Germains qui, d'après Tacite, se disaient descendus de *Mannus*, fils de *Tuisco* ou *Tuisto*, dieu issu de la Terre.[1] Il est bien à regretter que l'historien romain ne nous ait transmis aucun détail de plus sur ce qu'en racontaient les *carmina antiqua* qui les célébraient. Toutefois, l'identité des traditions ne saurait être mise en doute. La forme *Mannus*, où l'*n* est redoublée, s'explique, suivant Kuhn (Z. S., IV, 94), par un thème plus ancien *Manvus* = *Manvas*, affaibli lui-même de *Manvat* et *Manvant*. Un passage, d'ailleurs unique, d'un poëme allemand du moyen âge nous offre encore la forme *Mennor*, avec *r* pour *s*:

Mennor der êrste was genant
Dem diutische rede got tet bekant.[2]

« *Mennor*, ainsi s'appelait le premier (homme) auquel Dieu « fit connaître la langue théotisque. »

Mannus, comme Manu, est d'origine divine, mais la nature de son père *Tuisco* ou *Tuisto* est encore incertaine, vu l'obscurité de ce nom.

3) Si de la Germanie nous passons à la Grèce, nous trouverons dans le personnage mythique de *Minos* un autre représentant du *Manus* indien, mais considérablement modifié par les traditions helléniques. Il ne s'agit plus ici, en effet, du premier homme à partir du déluge, mais d'un roi semi-fabuleux des anciens âges, fils de Jupiter, qui régnait sur l'île de Crète,

[1] Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, *Tuisconem*, deum terræ editum, et filium *Mannum*, originem gentis conditoresque.

[2] Grimm, *Deut. Myth.*, p. 205.

et qui donna le premier de sages lois aux Hellènes. A ces divers égards, et sauf la localisation des légendes, il rappelle certainement le *Manus* roi et législateur. Cela ne suffirait pas, toutefois, à autoriser un rapprochement, si Minos, comme juge des morts, ne touchait pas par d'autres points aux traditions indo-iraniennes. Chez les Indiens, c'est *Yama* qui règne sur les morts, tandis que son correspondant iranien *Yima kshaêta*, fils de *Vivanghvat* (le *Vivasvat* indien), le *Djemshid* des Persans, est comme Manu le premier roi législateur et ordonnateur de la société humaine. Les rôles se sont ainsi intervertis de plusieurs manières entre les deux frères Manu et Yama, ce qui s'explique par leur identité primitive, que Roth a suffisamment établie.[1] Tous deux représentent le premier homme, car il est dit de Yama que le premier il a passé par la mort pour entrer au royaume des Mânes.[2] Minos aussi ne devient juge aux enfers qu'après sa mort, et il partage cet office avec Rhadamanthe, le véritable Yama.[3] Il réunit ainsi dans sa personne les traits propres à ce dernier, et ceux de *Manu* et de *Yima*, en tant que rois et législateurs.

Kuhn, que je suis avec confiance dans cette exposition, signale d'autres points plus spéciaux de rapprochement entre Minos et Manu. C'est par le sacrifice que Manu obtient la nombreuse descendance sur laquelle il règne ; c'est par le

[1] *Zeitschr. d. morgenl. Gesellschaft*, IV, 430. Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 519, et surtout Burnouf, *Bhâgav. Purâṇa*, vol. III, introd., p. LXV.

[2] Roth, l. cit.; Kuhn, *Die herabkunft d. Feuers*, p. 20.

[3] Kuhn (Z. S., IV, 123) explique Ῥαδαμάνθυς par ῥάδα, verge, et μανθάνω, dans le sens du scr. *manth*, quatere, agitare. Il rappelle que le juge des morts était armé d'un bâton, σκῆπτρον, comme Yama porte le *daṇḍa* dans les épopées.

sacrifice aussi que Minos arrive au pouvoir royal. Si ce dernier avait le Minautore, le taureau de Minos, auquel on sacrifiait des jeunes gens d'un peuple ennemi, Manu possédait également un taureau dont la voix faisait périr les Asuras et les Rakshasas, c'est-à-dire les races barbares ennemies des Aryas. Kuhn retrouve même ce taureau dans quelques traditions germaniques qui se rattachent au forgeron *Völund* ou *Wieland*, lequel à son tour correspondrait au Dédale grec (Z. S., IV, 91, 95 et sqq.). Quelque ingénieux, toutefois, que soient ces divers rapprochements, j'avoue que les différences de détail que présentent ces légendes, d'ailleurs d'un sens parfaitement obscur, chez les trois peuples ci-dessus, me laissent bien des doutes sur le fait d'une connexion réelle.

A côté de Minos, Kuhn trouve encore un second représentant grec de Manu, dans *Minyas*, le père et premier roi des Minyens, antique race répandue sur plusieurs points de la Grèce, et qui prit une grande part à l'expédition des Argonautes. Il s'attache de plus, avec beaucoup de soin, à justifier au point de vue philologique le rapprochement des trois noms, dont les différences apparentes sont assez grandes. Il part, pour cela, de ce thème primitif et hypothétique *Manvat* ou *Manvant*, devenu d'abord *Manvas*, et qui lui donne le *Manus* indien et le *Mannus* germanique. Le grec Μίνως en proviendrait également par le changement du *t* en *s*, comme dans κέρας, etc., puis par la combinaison du *v* ou du digamma avec l'*a* qui suit, d'où résulte ω, ou plutôt par le changement de *an* en ω, puis enfin par l'affaiblissement de l'*a* de la racine en *i* bref, devenu plus tard *î* long, par suite probablement d'une compensation pour un redoublement de l'*n*, comme on le voit dans Ἐρῖνυς pour Ἐριννύς. La forme Μινύας a changé le digamma en υ, et dès lors l'*i* est resté bref. Toute cette analyse

peut bien sembler un peu trop subtile pour entraîner la conviction.[1]

Quoi qu'il en soit, il est difficile de ne pas reconnaître entre les personnages de Manu et de Minos un rapport trop frappant pour être purement fortuit, bien que le dernier ait été complétement séparé de la tradition du déluge.[2]

4) D'après le témoignage de César, les Gaulois se disaient descendus de *Dis*, comme les Germains de Mannus. Ce *Dis*, évidemment, n'est point un nom celtique, mais bien celui que les Romains donnaient à Pluton, et qui traduit le gr. Πλούτων, le dieu de la richesse, le Ζεὺς χθόνιος, le Jupiter de la terre. Il s'agissait cependant d'une divinité ou d'un demi-dieu de la mort et des ténèbres, puisque les Gaulois comptaient par nuits à cause de leur descendance de *Dis*. Or, comme on a vu que Yama, le roi des morts, se confond primitivement avec son frère Manu, que le rôle du Yima iranien est tout semblable à celui du Manu de l'Inde, et que leur double caractère se réunit dans le Minos grec, il devient très-probable que le père mythique des Gaulois appartenait au même cycle traditionnel. Son véritable nom, malheureusement, nous reste inconnu, mais il devait se rattacher à celui de l'un des deux frères, à celui de Manu sans doute, qui se retrouve seul chez les peuples européens.

Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que les Triades cymriques font mention d'un personnage appelé

[1] Cf. pour les détails Z. S., IV, 93, et *Beitr.*, I, 369; mais aussi, pour les objections de Pott, Z. S., V, 264.

[2] Il faut ajouter ici, comme correspondant à Manu, le Μάνης ou Μάνις des Phrygiens, fils de Zeus et de Gè (Hérod., I, 94, IV, 45; Dion. Hal., I, 27). D'après Plutarque (*De Is. et Osir.*, 24), il était regardé comme le premier roi des Phrygiens, qui appelaient Μανικά toutes les œuvres remarquables par leur antique grandeur.

Menw ou *Menyw Hen*, c'est-à-dire le vieux, comme d'un des *premiers-nés* de l'île de Prydain.[1] Il est nommé, dans cette triade, avec *Tydain tad awen*, le père de la muse, auquel une autre triade (n° 57) attribue l'institution du bardisme. Un second *Menw*, fils de *Teirgwaedd*, figure dans la triade 90 comme un célèbre magicien. Nous ne savons d'ailleurs rien de plus de ces personnages énigmatiques: mais nous voyons, en tout cas, que les Cymris désignaient sous le nom de *Menw*, dont le sens, en cymrique, équivaut à celui du *Manu* de l'Inde, un des premiers ancêtres de leur race.

5) En dehors de la famille arienne, on a plus d'une fois rapproché de *Manu* l'égyptien *Menès*, qui figure en tête de la plus ancienne dynastie. La ressemblance des noms est assurément curieuse, mais d'ailleurs isolée, peut-être fortuite, et on ne saurait en tirer aucune conclusion. Il faudrait pour cela en savoir davantage sur la possibilité d'une relation entre les antiques origines égyptiennes et celles des Aryas et des Sémites, question qui est encore inabordable pour la science. Je me permettrai, en revanche, de présenter une conjecture sur le nom d'un personnage traditionnel qui semble être commun aux deux dernières races.

Il s'agit de Japhet, fils de Noé, que la Genèse nous fait connaître comme le père des peuples du nord qui appartiennent à la famille arienne, tandis que Sem et Cham sont les ancêtres des deux autres races humaines. Les noms de ces der-

[1] *Archaiol. of Wales*, II, 71, n° 93. D'après les *Barddas* (p. 47 et 253), publiés en 1862, par Williams ab Ithel, la tradition connaissait trois personnages de ce nom: *Menw Henn*, c'est-à-dire l'ancien, fils de Teirgwaedd (son of the three shouts), qui fut le premier homme, *Menw Hîr* (le long), du nord et *Menw*, fils de *Menwad* ou *-waedd*, de l'Arvon ; ces derniers sont d'ailleurs inconnus.

niers sont restés étrangers aux traditions ariennes, mais celui de Japhet reparaît en Arménie et en Grèce avec des circonstances qui éloignent l'idée d'un emprunt fait au récit biblique. Ainsi, Moïse de Chorène, d'après d'anciens chants populaires arméniens et des sources traditionnelles qui remontent à Bérose, donne à Xisuthrus, le Noé babylonien, trois fils, *Zervân*, *Titân* et *Japetosthê*, qui régnèrent sur le genre humain renouvelé et furent considérés comme des dieux.[1] Ici, sans doute, il y a eu un mélange d'éléments d'origines diverses, car *Zervân* est évidemment le zend *zarvan*, temps, et le *zrvâna akarana*, le temps incréé, infini, de l'Avesta,[2] et *Titân* se rattache à l'ancienne théogonie grecque, sans que l'on puisse trop remonter à la source primitive de ce nom. Celui de Ἰαπέτος y figure également appliqué à un fils d'Uranus et de Gaea, et l'un des chefs des Titans révoltés contre Jupiter. Il devient le père de Μενοίτιος, d'Atlas, de Prométhée et d'Epiméthée, et, par conséquent, de la race humaine, dont Prométhée est un des principaux représentants.[3]

Maintenant, d'où vient ce nom de Japhet qui se retrouve ainsi chez deux peuples ariens? On l'a rapporté à l'hébreu *pâthâh*, pandit, aperuit, d'après la parole de Noé (*Gen.*, 9, 27): *Que Dieu étende Japhet!* Mais Ewald, le meilleur juge pour cette question, le considère comme étranger à l'hébreu, au moins tel que nous le connaissons, tandis qu'il admet pour Sem et Cham des étymologies hébraïques probables.[4] D'après

[1] Ewald, *Gesch. d. Volks Isr.*, I, 374.

[2] Cf. Spiegel, *Avesta*, II, 217.

[3] Cf. Preller, *Griech. Myth.*, I, 39. Μενοίτιος, que l'on a expliqué par μένος et οἶτος, fatum, lui paraît n'être qu'un nom de l'homme en général, ce qui le rattacherait au sanscrit *manu* et au groupe du § 355, 4.

[4] *Gesch. d. Volks Isr.*, I, 363.

cela, et comme Japhet était le père de la race arienne, on serait autorisé, ce semble, à lui chercher une étymologie arienne également. On pourrait donc y voir un composé analogue au scr. *ǵâspati*, le maître ou le chef de la race, de *ǵâ*, descendance, race, au génitif, et de *pati*. Une forme *ǵâpati* serait tout aussi correcte et se trouve réellement dans le composé *praǵâpati*, le maître des créatures, le Dieu suprême. L'affaiblissement d'un *g* primitif en *ǵ*, puis en *y*, se reproduit plusieurs fois dans d'autres cas, et le grec δεσπότης, à côté de πόσις, prouve que le suffixe *ti* n'a pas été le seul à former le nom du maître. Il n'y aurait donc rien d'essentiel à objecter au point de vue phonique, et l'épithète de *chef de la race* a pu s'appliquer très-naturellement à celui qui en était regardé comme le père. Cela conduirait aussi à expliquer la forme arménienne *Japetosthê*, qui a tout l'air d'un superlatif tel que le serait en scr. *ǵâpatishṭa*, le chef de la race par excellence, de même que de *nṛpa*, roi, on voit se former un comparatif *nṛpatara*, qui est plus qu'un roi, et un superlatif *nṛpatama*, qui est roi au plus haut degré.

Je ne donne, comme de raison, tout ceci qu'à titre d'hypothèses à examiner.

6) L'homme sauvé du déluge n'est appelé *Manu* ou *Manus* que dans la tradition indienne, et ses corrélatifs *Minos*, *Minyas*, *Manès*, *Mannus*, *Menw*, ne sont plus considérés que comme des chefs de race ou d'anciens législateurs, tandis que d'autres noms figurent dans les récits du cataclysme. Cela ne prouve autre chose que l'extrême antiquité de la tradition primitive, dont les éléments se sont disjoints et modifiés en passant de race en race et de pays en pays. Plusieurs tentatives ont été faites pour rattacher aussi à la source commune quelques-uns des noms divergents donnés à l'homme du déluge,

mais jusqu'à présent sans trop de succès, vu l'incertitude des rapprochements et des étymologies quand il s'agit de noms propres, en tout cas fort anciens. Je me borne à cet égard aux indications suivantes.

a) Dans un mémoire intéressant,[1] Windischmann a cherché de plusieurs manières à relier les traditions indiennes du déluge à celles de la Genèse. Quelques-unes de ses conjectures sont assurément ingénieuses, mais laissent prise cependant à bien des doutes.

Ainsi, il croit retrouver les noms de Noé et de Japhet dans ceux d'un ancien Richi indien, *Nahusha*, et de son fils *Yayâti;* mais, outre que les ressemblances sont bien imparfaites, les légendes qui concernent *Nahusha* n'ont aucun rapport avec le déluge, et son nom ne peut point se ramener à la même origine que celui de Noé. Celui-ci, en hébreu *Nóach*, se rattache, suivant Ewald, à une racine perdue *nach*, alliée à *nâ*, novus, recens, et signifie le *rénovateur*,[2] tandis que *Nahusha*, du synonyme *nahus*, homme en général, provient de la rac. scr. *nah*, nectere, et désigne l'homme comme le voisin ou le prochain (D. P.). Un rapport entre *Japhet* et *Yayâti* semble encore moins admissible. Le changement d'un *p* ou *ph* en *y* serait tout à fait insolite, et les noms des autres fils de Nahusha, *Yati*, *Ayâti*, *Sanyâti*, *Viyati*,[3] montrent que l'*y* est bien ici purement indien.

Windischmann cherche également à expliquer le nom de l'*Ogygès* grec, et il en présente comme possibles deux étymologies différentes. Suivant l'une, *Ogygès* serait le scr. *Ayuga*,

[1] *Ursagen der arischen Völker*. Abhandl. d. Bayr. Akad., 1852.
[2] Ewald, l. cit., I, 360.
[3] *Vishṇu Pur.*, p. 413.

c'est-à-dire descendant de *Ayu*, le père de *Nahusha ;* mais le savant allemand doute lui-même d'un changement de *y* en *g*, d'ailleurs sans exemple, et ensuite cet *Ayu*, pas plus que Nahusha, n'a quelque chose de commun avec le déluge. D'après l'autre conjecture, Ogygès se lierait au scr. vêdique *ôgha*, *âugha*, flux, inondation, et serait = *ôghaǵa*, c'est-à-dire né (au temps) du déluge. Kuhn (Z. S., IV, 89) objecte ici la difficulté d'assimiler l'*ω* initial au sanscrit *ô* ou *âu*, tandis que, généralement, il représente un *â;* et de plus la rareté de *υ* comme remplaçant de *a*.[1] Ces objections, cependant, ne semblent pas décisives contre le rapprochement proposé, et Pott incline de son côté à admettre une affinité réelle entre *ôgha* et Ὠγύγης, ainsi que ὠγήν, océan.[2] Il fait observer, en effet, qu'il n'est point nécessaire de supposer *ω* pour *ô*, attendu que *ôgha* dérive de la rac. *vah*, vehere, et que ce mot est ainsi pour *vagha*. Cf. *vahâ*, fleuve, goth. *vêgs*, flot, anc. all. *wâg*, mer, etc. Mais dans ce cas on devrait admettre que les mots grecs comparés ont perdu un digamma. Pour ὠγὴν ou ὠγῆνος la chose ne peut guère se constater, attendu que ces termes ne se trouvent point chez les poètes, mais on ne saurait l'admettre pour Ogygès. Dans deux passages d'Homère, en effet, le nom de l'île Ogygie, qui en dérive évidemment, ne saurait avoir eu le digamma, à cause de l'élision des voyelles devant l'*ω*.[3] C'est là un fait qui paraît décisif contre une affinité entre *ôgha* et Ogygès, à moins de supposer que, du temps d'Homère, un

[1] C'est par inadvertance que Maury, dans son savant ouvrage sur les *Religions de la Grèce* (I, 89), attribue à Kuhn le rapprochement que celui-ci combat.

[2] Z. S., V, 262. — Le γ, irrégulièrement pour *gh (h)*, peut se justifier par ἐγών = *aham*, μέγας = *mahat*, etc.

[3] *Od.*, VI, 172, νήσου ἀπ' Ὠγυγίης ; et XXIII, 333, ὥς θ' ἵκετ' Ὠγυγίην νῆσον.

digamma primitif eût déjà disparu. Il faut ajouter que les termes grecs, tels que ὄχος, char, ὀχεύω, etc., qui se rattachent à la rac. *vah*, avaient bien le digamma et offrent de plus régulièrement leur χ pour *h* = *gh*.

C'est, au contraire, l'existence bien constatée d'un digamma qui vient invalider une autre conjecture de Windischmann, laquelle sans cela aurait été d'un grand intérêt. Dans la tradition indienne, Manu obtient par le sacrifice, après le déluge, une fille qui est appelée *Iḍâ*, *Ilâ* ou *Irâ*, c'est-à-dire la prière, et la bénédiction. Windischmann y voit celle que Noé demande à Dieu pour la terre et qu'il obtient aussi par le sacrifice. Et comme Dieu, en signe de grâce, met son arc-en-ciel dans la nue, Windischmann rapproche de *Irâ* l'Ἶρις grecque, la messagère des dieux et l'arc-en-ciel. Mais, ainsi que le remarque Kuhn, la longueur de l'ῖ serait déjà une objection, quand bien même il ne serait pas certain que ce nom était primitivement Ϝῖρις.[1]

b) Celui de Deucalion est encore inexpliqué, car l'étymologie de δεύω, mouiller, tremper, et de ἅλς, mer, n'est pas sérieuse. C'est là, sans doute, un ancien composé dont les éléments restent obscurs. Le Δευ initial pourrait être le sanscrit *dêva*, dieu, divin, ou bien *dva*, *dvi*, deux, comme dans δεύτερος, deuxième, et καλίων rappelle le sanscrit *kalyâṇa*, excellent, heureux, comme subst. bonheur, salut, bénédiction; mais cela ne suffit pas pour assurer une interprétation en l'absence de quelque nom traditionnel indien qui l'appuierait.

Les personnages cymriques *Dwyfan* et *Dwyfach* se rattachent probablement à *Dwyf*, Dieu, *dwyfawl*, divin, et par là au scr.

[1] Z. S., V, 90. Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, I, 334.

dêva, en cymrique aussi *duw*. Le fém. *Dwyfach* serait formé comme *gwrach*, vieille femme, de *gwr*, homme ; mais il est singulier que le masculin *dwyfan* soit donné par Owen avec le sens de déesse.

La signification du scandinave *Bergelmir* est également obscure. Il faudrait bien se garder d'y chercher une allusion à la montagne (*berg*) du déluge ; car *Ber-gelmir* est formé comme *Thrud-gelmir*, son père, *Avr-gelmir*, son aïeul, et *gelmir* paraît être une inversion de *gémlir*, homme très-vieux.[1]

§ 380. OBSERVATIONS.

Nous avons retrouvé la tradition du déluge dans cinq des branches qui divisent la famille arienne. Si les anciens Iraniens, les peuples de l'Italie et les Slaves, n'en offrent aucune trace connue, cela provient sans doute de ce que nous sommes imparfaitement renseignés à cet égard. Le silence de l'Avesta n'a rien d'étonnant, puisque les fragments que nous en possédons ne sont que des débris d'un tout beaucoup plus considérable, qu'ils consistent principalement en invocations et en prescriptions religieuses, et que les mythes n'y occupent malheureusement qu'une très-petite place. On aurait pu conclure, avec bien plus de raison apparente, de l'absence de toute allusion au déluge dans les hymnes nombreux du Rigvêda, à la non existence de cette tradition chez les anciens Indiens, et cependant cette existence est démontrée par un témoignage irrécusable de la seconde époque védique. Les mythes de l'ancienne Italie ne nous sont parvenus de même que très-par-

[1] Cf. Mone, *Gesch. d. Heidenthums*, I, 316.

tiellement par l'intermédiaire des Romains, et ceux des Slaves païens sont imparfaitement connus. Ce qui est certain, c'est que les cinq traditions conservées suffisent, et au delà, pour prouver que les Aryas primitifs avaient gardé le souvenir du grand cataclysme.

Si l'on compare les diverses légendes, soit entre elles, soit avec le récit de la Genèse, on les trouve trop divergentes pour admettre le fait d'un emprunt de peuple à peuple, si ce n'est pour quelques détails, et, d'un autre côté, trop concordantes pour les rattacher à l'hypothèse de plusieurs déluges locaux. Dans toutes, le lieu de l'événement est changé et les noms de l'homme sauvé des eaux varient, ou ne désignent plus que des anciens rénovateurs mythiques de chaque race particulière; mais, dans toutes aussi, la destruction est universelle, et un seul homme ou un seul couple s'échappe dans un navire, avec ou sans animaux, pour recommencer la vie sur la terre.

Ces derniers traits sont aussi ceux qui s'accordent avec la Genèse, et les autres traditions diluviennes de l'ancien et du nouveau monde. Ce qui distingue profondément le récit de la Bible de tous les autres, c'est le sens moral et religieux attaché à l'avénement du cataclysme, qui se trouve ainsi relié à toute l'histoire providentielle de l'homme terrestre.[1] Mais cette forme de la tradition a-t-elle été la première, et les autres n'en sont-elles que des altérations? Ou bien, la légende primitive, bien plus ancienne que les Hébreux, a-t-elle été modifiée conformément à l'esprit religieux de ces derniers? C'est là une question que l'on peut élever et débattre, comme plusieurs autres du même genre, sans ébranler en rien l'autorité véritable de la Bible, laquelle repose heureusement sur

[1] Cf. cependant plus haut, p. 367, note, l'observation de Weber.

une base plus profonde et plus solide que celle des faits purement historiques ou scientifiques. Ainsi que je l'ai dit, toutefois, je ne veux pas aborder ce sujet, qui sortirait du cadre que je me suis tracé. Il me suffit d'avoir montré que, antérieurement à leur dispersion, et bien avant l'époque de Moïse, les anciens Aryas ont dû posséder une tradition du déluge de même origine sans doute que celle de la Genèse. Je laisse aux historiens du monde primitif à tirer de ce fait les inductions qu'il peut suggérer.

CHAPITRE V.

---

§ 381. LES SUPERSTITIONS.

A côté de connaissances, imparfaites sans doute au début, mais fondées cependant sur les bases réelles de l'observation, du raisonnement et de la tradition, il a existé, partout et à toutes les époques, des croyances purement imaginaires qui tiennent une grande place dans la vie des peuples. Ce sont les superstitions, qui accompagnent les développements sociaux et religieux dans leurs phases successives, et qui résistent avec une singulière persistance aux progrès de la civilisation. Même là où les lumières de la science les ont fait disparaître chez les esprits plus éclairés, elles se maintiennent longtemps encore dans les couches inférieures des sociétés humaines, pour en sortir parfois et se répandre de nouveau avec toute la puissance d'une contagion. Le fond primitif en est partout essentiellement le même, parce qu'elles surgissent immédiatement des instincts naturels de l'homme encore plongé dans l'ignorance. La croyance aux esprits, aux sorts, aux présages, à la magie, se retrouve sous mille formes diverses chez les races les plus sauvages comme chez des peuples déjà très-civilisés. Les analogies souvent frappantes qui se remarquent sous ce rapport entre les points du globe les plus éloignés, ne

prouvent donc pas des origines communes, et ne résultent que des tendances propres à l'homme de la nature. Ceci restreint le champ des recherches comparatives, même limitées aux races ariennes. Ici, surtout, l'accord des faits ne suffit pas sans celui des termes, et ceux-ci ont subi bien des changements. Les superstitions populaires ont sûrement été très-variées chez les anciens Aryas, mais nous ne pouvons plus guère en constater l'existence que relativement à la croyance aux esprits et à la magie.[1] Il reste là, toutefois, un vaste champ d'inves-

[1] La superstition du mauvais œil se retrouve dans l'Inde védique aussi bien que chez la plupart des peuples européens. Dans le Rig-vêda (X, 85, 44), l'épouse est exhortée à être *aghôraćakshus*, c'est-à-dire sans regard malfaisant, pour son époux. C'est le βάσκανος ὀφθαλμός des Grecs, l'*oculus fascinus* des Romains, l'*entsehen* ou *böses Auge* des Allemands, le *milled* = *mi-shilled,* mauvais regard, ou *droch-shuil* des Irlandais, le *llygad drwg* des Cymris, etc.

Les superstitions, croyances et coutumes relatives à l'éternument remontent aussi à une très-haute antiquité et donnent lieu à des rapprochements fort intéressants. Voici les plus caractéristiques :

L'aliment sur lequel on a éternué est impur pour le brahmane (Manou, IV, 213, *ava-kshuta*). — Une singulière coïncidence est celle du scr. *ǵîva!* « vis ! » dit à quelqu'un qui éternue, avec l'ital. *viva!* employé dans plusieurs endroits (Ascoli, *Vorles.*, p. 97). — Grec ζῆθι ! viva ! Ζεῦ σῶσον ! — Etiam parva dictu in auguriis sternutamenta (Pline, II, 5, 8). Cur sternumentis salutamus ? (Id., XXVIII, 5). *Salve!* sternutantibus.

Anc. allem., *nu helfin got! Christ in helfe!* (Grimm, 647.)

Scr. *kshu*, onomatopée, *kshava*, *kshuta*, etc. (Cf. Pott, *W'Wb.*, I, 687). Lith. *skiandu*, *czúwu*, etc. *Sweik's użczuwes* = wohl bekommen, niese gesund !

Chez les Zulus, en Afrique, on disait quand une personne éternuait : « Que Utikxo me regarde toujours avec faveur » (Utikxo, c'est-à-dire le Dieu invisible. M. Müller, *Lect. on the so. of. relig.*, p. 255, d'après le Dr Callaway). — Chez les Albanais on dit : *Me shentét!* pour la santé ! (Hahn, *Alb. St.*, p. 108.) — Hébr. *chaiâh*, vive ! formule de salutation (Gesen., 334). Les Juifs disent *chiim* pour l'éternument (Morin, *Mém. de l'Acad.*, IV, 329).

Les paroles à la suite desquelles on éternue, s'accomplissent. Télé-

tigations futures que je dois me contenter d'effleurer en attendant mieux.

§ 382. LA CROYANCE AUX ESPRITS.

La foi aux puissances divines qui gouvernent le monde ne suffit pas à l'imagination des peuples livrés à leurs instincts naturels, et ils ont créé une foule d'êtres d'un ordre inférieur, mêlés plus directement aux incidents de la vie ordinaire. Doués de pouvoirs surnaturels, mais limités, bienfaisants ou

maque éternue fortement après l'annonce du retour d'Ulysse par Pénélope (*Od.*, XVII, 541, 545).

Après un éternument on regarde comme un funeste présage de rapporter un plat ou une table, si l'on ne mange après cela quelque chose, ou de cesser complétement de manger (Pline, XXVIII, 5).

Un chef de famille ne doit pas regarder sa femme quand elle éternue (Manou, IV, 43). Cf. *Açvalâyana's Hausregel*, p. 99. Stenzler. *Morg. Gesellsch.*, 1865: Wenn einer geniesst, gejähnt, etwas unangenehmes gesehen, einen hässlichen Geruch gerochen, beim Augenzittern und Ohrenklingen, spreche er leize: Möge ich schönsichtig mit den Augen sein, schön glänzend mit der Antlitz, schön hörend mit den Ohren, Wille und Einsicht seien mir.

Le premier signe de vie que donne l'homme façonné par Prométhée, c'est d'éternuer, après avoir respiré des rayons solaires. — L'enfant ressuscité par Elisée éternue d'abord sept fois (2 Rois, IV, 35). — Au Monomotapa, quand le roi éternue, la nouvelle s'en transmet rapidement au loin, et partout on entend des vœux solennels pour sa santé. — Lors de la conquête de la Floride par les Espagnols, le cacique de Guachoia ayant éternué, les Indiens de sa suite s'inclinèrent en étendant les bras, et en priant le soleil de le défendre et d'être toujours avec lui. — Dans Xénophon (*Cyr.*, VIII, 3), un soldat éternue au moment où il leur propose une résolution hasardeuse, et le général en conclut qu'il faut adresser des actions de grâces Θεῷ σωτῆρι et obéir à l'omen favorable. — Suivant Polymnis (Plutarque, *De Gen. Socr.*), le démon conseiller de Socrate le faisait éternuer (Morin, *Mém. de l'Acad.*, IV, 325 et suiv.).

malfaisants, ces êtres interviennent jusque dans les petits événements de l'existence humaine, ou président à certains phénomènes mystérieux et incompris de la nature élémentaire. Ils sont nés partout du besoin qu'éprouve l'homme de chercher une cause à ce qui échappe à son intelligence, et cette cause se personnifie aisément en un agent doué de qualités appropriées. De là l'extrême variété de ces êtres imaginaires qui remplissent les sphères du monde inférieur, et qui agissent en accord ou en désaccord avec les pouvoirs célestes.

Nous ne pouvons plus savoir quelle extension avait prise chez les anciens Aryas cette croyance aux esprits, mais il paraît certain qu'elle existait à un degré quelconque, à en juger par les traces qu'elle a laissées ici et là dans les langues.

1) Le scr. *bhûta* désigne une classe d'esprits malfaisants qui hantent les cimetières et qui se plaisent à nuire aux hommes par la possession, les maladies, etc. Ce mot dérivé de la rac. *bhû*, fieri, existere, ne signifie proprement qu'un être vivant en général, aussi un enfant, et comme neutre un élément. Ce sens vague convient très-bien pour des êtres qui ont quelque chose de mystérieux.

C'est à ce nom que se rattache sans doute celui du *Daêva Buîti* dans le Vendidad (19, 6), démon qui trompe les hommes. Cf. le huzv. *bût* (Justi), le pers. *butbâr*, démon, *but*, *butak*, idole, et *bûtah*, fœtus = scr. *bhûta*, enfant.

Je le retrouve aussi dans l'allemand moyen et moderne *butze*, bas-allem. *butte*, *butke*, *budde*, *buddeke*, sorte de lutin difforme et malfaisant (Grimm, *Deut. Myth.*, 288). Le cymr. *bw*, *bo*, gobelin, épouvantail, se lie probablement à la même racine, et l'irl. *buitseach*, sorcier, *buitseachd*, *buitseachas*, sorcellerie, rappelle le scr. *bhûti*, pouvoir surnaturel acquis par la magie (Wilson).

2) Un autre terme sanscrit, *druh*, s'applique dans le Rig-vêda à une espèce de démon mâle ou femelle et signifie malfaisant, nuisible, de la rac. *druh*, nocere velle, odisse. De là aussi *drôha*, *drôgha*, malice, offense, haine, *drôgdhar*, ennemi, offenseur, *druhvan*, *drohiṇ*, qui cherche à nuire, malin, etc. Cette personnification du mal reparaît chez les Iraniens dans la *Druj* (au nomin. *drukhs*) du Vendidad (*Farg.*, VIII, passim), le démon femelle qui se jette sur les cadavres et qu'il faut chasser par divers procédés. Les inscriptions de Persépolis offrent *druga*, comme le nom d'un esprit malin.[1]

Dans une dissertation pleine d'ingénieux aperçus, Kuhn a cherché à identifier avec *druh* le grec θέλγω, en lui donnant pour sens propre *nuire* par des enchantements. Il rattache ainsi aux êtres démoniaques de l'Inde et de l'Iran les Θελγῖνες ou Τελχῖνες des traditions grecques, en leur qualité de magiciens malfaisants et trompeurs (Z. S., I, 193 et suiv.). Les irrégularités des consonnes peuvent, en effet, s'expliquer par les variations propres aux aspirées grecques, mais θέλγω ne saurait guère se ramener à *druh* que par l'intermédiaire d'une forme hypothétique *dṛh*, devenue *drah*, *darh* et *dalh*, et dont l'existence est appuyée par les langues germaniques.

Au scr. *druh* répond exactement l'anc. all. *triugan*, fallere, fraudare (le *t* au lieu de *z* maintenu devant *r*), d'où *trugi*, dolus, fraus, *truganari*, præstigiator, *gi-trog*, fallacia, phantasma, suivant Grimm, plus spécialement illusion pernicieuse produite par les esprits malins. Le *d* primitif s'est conservé dans le scandinave *draugr*, larva, manes. Mais la voyelle radicale varie dans le goth. *trigô*, anglo-sax. *trege*, scandinave *tregi*, vexation, chagrin, ce qui indique bien que l'*u* n'est pas primitif.

[1] Lassen, *Z. S. f. d. Kunde d. Morgenl.*, VI, 32, 33.

Un mot correspondant à celui qui désigne le démon indien *druh* est le lithuan. *drùgis*, fièvre, et surtout frisson fébrile. La fièvre, en effet, était considérée comme produite par un mauvais esprit et personnifiée comme tel. L'anc. allem. *rito*, fièvre, était un esprit (*alb*) qui chevauchait sur le malade. Les Indiens se représentaient la fièvre comme un démon à trois pieds, *tripâd*, ou à trois têtes, *triçiras*, par allusion sans doute aux trois périodes de frisson, de chaleur et de sueur (Wilson, *Dict.*). Le grec *ἠπίαλος*, fièvre, touche de près à *ἠπιάλης*, *ἐφιάλτης*, le démon du cauchemar.

Dans les langues celtiques, nous trouvons le cymr. *drwg*, armor. *droug*, *drouk*, mauvais, méchant, et, comme substantif, mal, méchanceté. J'ai cherché à montrer ailleurs que, dans les triades des bardes gallois, le nom de *Drwg*, employé conjointement avec celui de *Cythraul*, le diable, doit avoir désigné une personnification du mal.[1] Enfin, l'irl.-erse *droich*, nain, c'est-à-dire, dans les superstitions populaires, un être doué d'un pouvoir magique et pernicieux, dérive de *droch*, mauvais, méchant, et complète cette série d'analogies.

3) Comme sa signification l'indique, le nom qui précède s'appliquait à un ordre d'esprits malfaisants;[2] c'est le contraire pour le scr. *ṛbhu*. Ces êtres, qui jouent un grand rôle dans la mythologie védique, sont bienfaisants et industrieux et vivent en bonne intelligence avec les dieux supérieurs, pour lesquels ils travaillent à l'occasion. Leur nom, comme adjectif, signifie habile, adroit, inventif, et, comme substantif, artisan

[1] *Le Mystère des bardes de l'île de Bretagne*, Genève, 1856, p. 43.

[2] Les *Dusii*, espèce de démons chez les Gaulois (August., *De civ. Dei*, XV, 23), paraissent avoir signifié les *méchants*, si leur nom se rattache à la rac. scr. *dush*, malefacere, peccare, d'où *dushṭi*, *dôsha*, dépravation, crime, dommage, etc.

habile surtout à forger et à construire des chars. Il dérive de la rac. *rabh*, temere agere, avec *á* préf., ordiri, incipere. Cf. *ṛbhva*, *ṛbhvan*, hardi, entreprenant, adroit.[1]

Lassen, le premier, a rapproché de *ṛbhu* le grec Ὀρφεύς, tout en avouant que les traditions relatives au chantre thrace n'offrent aucun rapport avec celles du Rigvêda.[2] Kuhn adopte ce rapprochement, en cherchant dans les Elfes de la Germanie, grands amateurs de musique et de chant, un chaînon qui relie Orphée aux *ṛbhus* de l'Inde.

Si l'on part, en effet, d'une forme *arbh* = *rabh*, dont le dérivé *ṛbhu* serait un affaiblissement, il devient facile d'y rattacher, avec Kuhn, le scand. *âlfr*, ags. *aelf*, anc. allem. *alp*, etc., nom d'une classe d'esprits qui tiennent une grande place dans la mythologie du Nord et les superstitions populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre. Leurs attributs sont plus variés que ceux de leurs correspondants de l'Inde et leur sphère d'action plus étendue. Ils se divisent en plusieurs classes, les blancs, les noirs, les gris, les bruns, suivant leur caractère bon ou malin; les uns beaux et gracieux, les autres laids et difformes. Ces derniers se confondent plus ou moins avec les nains, *dvergar*,[3] qui se rapprochent des *ṛbhus* par leur habileté comme artisans et forgerons. D'un autre côté, les *âlfar* lumineux, qui habitent l'air, et qui se plaisent à la musique et à la danse, ressemblent mieux aux *maruts* indiens, génies de l'air qui, à leur tour,

[1] Ainsi le D. P. Kuhn, au contraire (Z. S., IV, 109), donne à *ṛbhu* le sens de brillant, en comparant ἀλφός, albus.

[2] *Z. S. f. d. Kunde d. Morgenl.*, III, 487.

[3] Kuhn interprète *dvergr*, ags. *dweorg*, anc. all. *twerg*, dans le sens de *malin, trompeur*, en comparant le sanscr. *dhvaras*, démon femelle analogue à la *Druh*, de *dhṛ*, curvare et lædere (Z. S., I, 201).

s'identifient par plusieurs points avec les *ṛbhus*. On voit ainsi qu'un fonds commun de croyances, simple à son origine, s'est développé plus tard dans plusieurs directions chez les Indiens et les Germains.

J'ajouterai qu'il faut peut-être ramener au même groupe de noms le cymrique *rhaib*, fascination, *rheibiaw*, ensorceler, *rheibiwr*, *rheibes*, sorcier, sorcière, etc.

4) Nous venons de voir que les esprits germaniques se distinguaient d'après leur couleur. Il en était de même chez les Indiens, et Kuhn observe que l'épithète *babhru*, brun, fauve, qui est donnée plus d'une fois aux *maruts*, répond pour le fond et la forme au nom des *brownies* de l'Ecosse (Z. S., I, 200). Une sorte de démon indien est appelé *karbura* ou *karvara*, c'est-à-dire tacheté, et ceci conduit à expliquer le grec κόϐαλος, espèce de faune ou de satyre, en comparant le scr. *çabala*, *çavala*, tacheté, bariolé, en parlant aussi des esprits.[1] Ce nom a passé du grec, par l'intermédiaire du lat. *cobalus* et du bas-lat. *gobelinus*, dans le français *gobelin*, l'anglais *goblin*, le cymr. *coblyn*, l'armor. *gobilin*, ainsi que dans l'allemand *kobold*, etc.[2]

5) D'après les superstitions populaires, les mauvais esprits prennent souvent la forme de divers animaux. C'est là une croyance fort ancienne, car elle se retrouve dans l'Inde aussi

[1] Cf. Muir, *Sansk. Texts*, III, 77, où, d'après un passage des Sûtras de Gôtama, le Véda dit : Un (démon) brun, *çyâva*, emporte l'offrande de celui qui sacrifie après le lever du soleil. Un (démon) tacheté, *çavala*, emporte l'offrande de celui qui sacrifie avant le lever du soleil. Tous deux, le brun et le tacheté, *çyâvaçabalâu*, emportent l'offrande de celui qui sacrifie au crépuscule du matin.

[2] Cf. ci-dessus p. 257. Κέρϐερος et κόβαλος sont entre eux, en grec, dans le même rapport que *karbara*, *çarvara* et *çabala* en sanscrit. Cela semble indiquer que ces formes ont déjà varié à une époque très-reculée.

bien qu'en Europe. Un passage du Rigvêda (VII, 104-22) nomme le hibou, la chouette, le coq, le vautour, le chien et le loup comme les formes que revêtent les démons. Au moyen âge germanique, le diable était censé se transformer en bouc, en loup, en chien, en corbeau, en vautour, en coucou, en serpent, etc. (Grimm, *Deut. Myth.*, 557). Le loup en particulier, cet ennemi redouté des anciens pasteurs, est devenu de très-bonne heure un représentant des puissances ténébreuses. Le démon-loup est appelé dans le Rigvêda *kôkayâtu*,[1] et le scr. *kôka*, loup, se retrouve évidemment dans le russe *kóka*, ogre, gobelin, et le lithuan. *kaukas*, diminutif *kaukelis*, gnome, esprit. Il faut peut-être y rattacher aussi le goth. *skôshl*, ags. *scocca*, *scucca*, démon, all. mod. *schauhe*, spectre, si l'*s* est ici prosthétique, comme dans *skôhs*, soulier, comparé au sanscrit *kôça*.

6) Le scr. *bhîshma*, méchant esprit, gobelin, proprement terrible, horrible, dérive de la rac. *bhî*, timere, au causatif *bhîshay*, terrere, d'où *bhîshâ*, effroi, *bhîshaṇa*, horrible, etc. A cette forme causative appartient sans doute l'anc. sl. et russe *biesŭ*, pol. *bies*, *bis*, boh. *bes*, démon ; lith. *bĕsas*, id. La rac. *bhî* (*bhayatê*) se retrouve aussi dans l'anc. sl. *boiati sē*, timere, et le lith. *bijóti*, id., d'où *bajùs*, terrible, *báime*, crainte; cf. scr. *bhaya* et *bhîma*, id. Au causatif *bhîshay* se lie le lith. *baisinti*, effrayer, *baisa*, frayeur, *baisus*, terrible, cruel, ce qui

[1] Kuhn, Z. S., I, 196. Le D. P. traduit ce composé par *coucou-démon*, *kôka* signifiant à la fois coucou et loup. Mais, comme dans le texte le *kôkayâtu* suit immédiatement le *çvayâtu* ou chien-démon, l'interprétation de Kuhn semble préférable. — Avec *kôka*, loup, cf. l'anc. prus. *kaukos*, diable, *kuke*, kobolde, alraun ; lith. *kaùkas*, kobolde, unterirdisches männlein (Ness., *Thes.*, 67); le D. P. rapporte le scr. *kôkayâtu* à *kôka*, hibou, mais qui dans ce cas signifie peut-être loup ; *yâtu*, espèce de démons qui se montrent sous des formes diverses.

confirme le rapprochement ci-dessus de *bhîshma* avec *biesŭ*, etc.

7) La mythologie indienne connaît une classe d'esprits ou de génies bienfaisants appelés *siddhâs*, c'est-à-dire accomplis, libérés ou magiciens, qui habitent au ciel dans la région du chemin des dieux ou de la voie lactée.[1] Comme nous trouverons plus loin *siddha*, magicien, et *siddhi*, magie, conservés très-probablement chez les Scandinaves, je crois que l'on peut aussi comparer l'anc. irl. *síde*, erse *sìth*, esprit, fée. Le vieux poëme de Fiech dit en parlant des Irlandais païens : *tuatha adortais síde*, ces peuples adoraient des esprits. Stokes me communique un passage du livre d'Armagh où saint Patrice et ses moines sont pris pour des *side* par deux jeunes filles.[2] Il est curieux aussi de trouver chez les Cymris le nom de *Caer Sidi*, l'enceinte ou la ville des *Sidi* (?), donné au zodiaque ou peut-être à la voie lactée, *siddhamârga*, laquelle est appelée d'ailleurs *Caer Gwydion*, l'enceinte de *Gwydion*, génie qui régnait dans l'atmosphère. Il est vrai qu'on explique *sidi* par révolution, ce qui rend ce rapprochement douteux.[3]

Ces indications, bien incomplètes sans doute, et qui se multiplieraient en comparant avec plus de soin la foule de noms donnés aux esprits de toute sorte par les divers peuples de la famille,[4] suffisent à montrer que les anciens Aryas

[1] Cf. *Vishṇu Purâṇa*, Wilson, p. 227. *Arǵuna*, dans son voyage au ciel, s'approche du *siddhamârga*, la voie des *Siddhâs*, portion de la galaxie (*Indralôkagam*, I, 40).

[2] Sed illos viros *side*, aut deorum terrenonum (*sic*), aut fantassiam estimaverunt (*Book of Armagh*, 12, *a*, 1).

[3] Weber (*Beitr.*, 4, 289) objecte à ces rapprochements que les *Siddhas* indiens sont encore tout à fait inconnus dans la période védique.

[4] Il faudra se tenir en garde, ici comme toujours, contre les ressem-

croyaient à l'existence d'êtres intermédiaires entre l'homme et les dieux, les uns propices et bienfaisants, les autres malins et redoutables.

§ 383. LA MAGIE.

La croyance à la magie est une suite de la croyance aux esprits. Ceux-ci, bons ou méchants, sont doués de pouvoirs surnaturels qu'ils peuvent transmettre aux hommes pour le bien ou pour le mal. Dans le premier cas, la puissance acquise a quelque chose de divin, et se rapproche de celle que le prêtre tient des dieux supérieurs. Elle s'exerce alors d'une manière bienfaisante, pour éloigner les malheurs, conjurer les maladies et combattre les influences démoniaques. Dans le second cas, elle devient perverse, impie, et constitue la magie noire, ou la sorcellerie avec toutes ses aberrations. Ces distinctions se retrouvent partout et ont sûrement existé chez les anciens Aryas, car la magie a pris de grands développements dans les principales branches de leur race. Ici encore, la comparaison des usages fournira un champ d'observations très-riche, mais que nous devons nous interdire pour nous borner à traiter le côté linguistique de la question.

1) On remarque de prime abord une analogie générale dans la manière indirecte dont plusieurs langues désignent l'action de se livrer à la magie, ou plutôt à la sorcellerie, comme si l'on craignait de l'exprimer trop clairement. On em-

blances isolées et fallacieuses. Ainsi, rien ne semblerait plus naturel que de rattacher nos *ogres* au sansc. *ugra*, cruel, terrible, d'autant plus que *ugri* désigne un démon femelle ; et cependant *ogre* n'est à coup sûr qu'une inversion de l'italien *orco* et du latin *Orcus*.

ploie pour cela le verbe *faire*, sans préciser autrement la nature de l'acte. Ainsi les Grecs disaient *ἔρδειν τίνι τι*, faire quelque chose à quelqu'un, pour ensorceler, comme on dit en allemand *einem etwas anthun*. Le bas-lat. *facturare*, pour *fascinare*, *factura*, sortilége, ital. *fattura*, id., *fattuchiero*, sorcier, viennent de *facere*, tout comme l'espagnol *hechizo*, maléfice, *hechizero*, sorcier, etc., de *hecho*, action, fait, participe de *hacer*. Les Scandinaves employaient dans le même sens *gōra*, facere, d'où *gōrnîngar*, artes magicæ; cf. danois *forgiōre*, ensorceler, etc. Les observations qui suivent montreront qu'on s'exprimait déjà de la même manière au temps de l'unité arienne.

De la rac. scr. *kṛ*, *kar*, facere, dans le sens le plus large, mais aussi facere aliquid aliquo, dérivent plusieurs termes relatifs à la magie. Ainsi *kṛti*, *kṛtyâ*, magie, ensorcellement, proprement action, et, comme aussi *kṛtyakâ*, magicienne, sorcière; *kṛtvan*, magique dans le mauvais sens, proprement agissant, actif ; *kartra*, charme, procédé magique, *kârmaṇa*, sorcellerie, de *karman*, œuvre, etc.

Je crois que c'est à cette dernière forme qu'il faut ramener le lat. *carmen*, dont la provenance de *casmen* n'est rien moins que certaine (Cf. p. 202). *Casmen*, rapporté à la rac. scr. *ças*, laudare, celebrare, n'a pu signifier qu'un chant de louange, tandis que *carmen* désignait plus spécialement un chant ou une formule magique ou divinatoire, ainsi que l'emploi qu'on en faisait. La déesse *Carmenta* ou *Carmentis*, qui présidait aux enfantements, tirait son nom des *carmina*, ou formules magiques, que l'on prononçait pour favoriser la parturition.[1] Cette déesse avait aussi le caractère d'une devineresse, comme

[1] Preller, *Röm. Mythol.*, 358, 577.

la mère d'Evandre, *Carmenta*, qui prédit dans Virgile les destinées futures de Rome. La forme *carmen* était sûrement ancienne, puisque Servius dit positivement que les devins s'appelaient autrefois *carmentes*.[1] Il est donc très-probable que *carmen* s'identifie avec le scr. *karman*, dans le sens d'œuvre magique que prend le dérivé *kârmaṇa*. Cette acception propre du mot latin s'est conservée dans le français *charme*, *charmer*, etc.

En lithuanien, nous trouvons le corrélatif de *kar* dans le verbe *kyrtí*, *kērēti (kyru, kēru)*, ensorceler, d'où *kērējimas*, sorcellerie, *kēryczos*, arts magiques, *nu-kērētojis*, sorcier, etc.

Il reparaît encore dans l'irl. *cairighim*, j'ensorcelle (O'R.), dénominatif dont le substantif n'est pas indiqué. Il est possible que *cro*, *croan*, sorcellerie (O'R.), se rattachent par contraction à la même rac. *car*.[2]

2) La rac. scr. *ćar*, agere, facere, in opere versari, sans doute alliée primitivement à *kar*, prend avec *abhi* le sens de fascinare, incantare. De là *abhićâra*, *abhićaraṇa*, *abhićaritu*, ensorcellement, enchantement, *abhićârin*, sorcier.

A la racine simple, qui cependant n'existe plus en slave, appartient évidemment l'ancien slave *ćary*, artes curiosæ, ainsi que le verbe secondaire *ćarovati*, artes magicas exercere, d'où *ćarovanię*, magia, *ćarovĭnikŭ*, magus, aussi *ćarodię*, etc.,

[1] Serv. ad Æneid. VIII, 339 : Ideo *Carmentis* appellata quod divinatione fata caneret, nam antique vates *carmentes* dicebantur, unde etiam libros qui eorum dicta perscriberent *carmentarios* nuncupatos.

[2] A une racine de même sens, *ap*, d'ailleurs inusitée, d'où en sansc. *apas*, œuvre et actif, *aptu*, *aptur*. adj., actif, *aptas* et *apas*. œuvre religieuse, etc. (cf. lat. *opus*), paraît se rattacher l'irl. † *ipthach*. *ibdach*, maleficus, *aipthi*, veneficia (Z.², 60). *opthach*, magique (O'Don., *Gl.*). Cf. *apthib*. actoribus (Z.², 258).

termes qui sont restés pour la plupart dans les divers dialectes slaves, russe et boh. *čary*, pol. *czary*, *czarować*, *czarownik*, illyr. *cjarovnik*, etc. Le lithuanien *czeray* (plur.), magie, *czerininkas*, sorcier, se rattache sans doute au polonais.

3) La possession par les mauvais esprits, qui touche de près à la sorcellerie, s'exprime en sanscrit par *âvêça*, *âvêçana*, proprement ingressio, de *viç*, ingredi, *â-viç*, id., et potiri, capere.

Je crois que cette racine nous donne le sens primitif d'un groupe de termes germaniques restés obscurs sous ce rapport. Le goth. *veihan*, sanctifier, consacrer, ainsi que *veihs*, sacré, *veiha*, prêtre, *veihitha*, sainteté, etc., se rattachent à *viç* comme *veihs*, vicus, au scr. *vêça* (t. II, p. 308). La consécration n'est, en effet, qu'une pénétration, par le principe divin, de l'objet consacré, qu'une possession sainte au lieu d'être démoniaque. La même expression s'appliquait dans les deux sens, comme le grec ἔρδειν ou ῥέζειν et le lat. *facere* se disaient des choses sacrées aussi bien que de la magie noire. Aussi Grimm ramène-t-il à *veihan*, etc., l'anc. saxon *wiccian*, fascinare, *wicce*, saga, *wiccancraeft*, ars magica, anglais *witch*, sorcière; bas-sax. *wikken*, fasciner, *wikker*, *wichler*, sorcier, etc. (*Deut. Myth.*, 581). Ce sens spécial, conservé par la branche saxonne seulement, remonte ainsi à la plus haute antiquité.

4) La branche scandinave, par contre, semble avoir gardé un autre terme également ancien, dans *seida*, incantere, *seidr*, invocatio maligni spiritus, *seidmadr*, fascinator, *seidkona*, fascinatrix. On peut comparer, en effet, avec toute raison, le scr. *siddhi*, magie, et *siddha*, magicien, devin, de la rac. *sidh*, perficere (Cf. p. 397).

5) Le scr. *mâyâ*, magie, illusion, mais, dans les Vêdas, sagesse, art (*Naigh.*, III, 9), d'où *mâyâvin*, comme *mâyin*,

mâyika, conjurateur, jongleur, etc., dérive sans doute de *man*, putare, cogitare, scire, comme *ǵâya*, femme, de *ǵan*, gignere, *âyu*, vivant, de *an*, spirare, spirare, etc.[1] De *man* vient aussi *mantra*, prière, et formule magique, incantation, acception qui se retrouve dans le zend *manthra* (Vendid., VII, 119), incantation contre les maladies.[2]

Je compare, comme se liant à la rac. *man*, l'irl.-erse *manadh*, præstigia, incantatio, et divinatio, omen; ainsi que le lith. *móniti*, ensorceler, *mónai* (plur.), sorcelleries, jongleries, *monininkas*, sorcier, etc. Il ne faut pas songer, comme on l'a fait plus d'une fois, à un rapprochement de *mâyâ* avec le gr. *μαγεία, μάγος*, qui est emprunté à l'ancien persan et dont l'origine est tout autre.

§ 384. LA MÉDECINE.

On s'étonnera de voir figurer la médecine au nombre des superstitions, mais il est de fait que, chez la plupart des peuples, l'art de guérir n'a guère été au début qu'une branche de la magie. Les maladies elles-mêmes étaient généralement considérées comme produites par des esprits malins, et c'est en combattant, en expulsant ceux-ci par des conjurations magiques, que l'on croyait venir en aide aux malades. Les procédés de ce genre remontent aux temps les plus reculés et se sont perpétués jusqu'à nos jours, en traversant le moyen âge, dans les

[1] Suivant le D. P., *mâyâ*, art, pouvoir miraculeux, ruse, tromperie. illusion, de *mâ*, efficere et metiri ; *maya, mâyâvin*, jongleur, etc.

[2] Dans Justi, *mãthra*, pour *manthra*, proprement parole sainte.

[3] Cf. dans Justi (235) le zend *môghu*, mage, comme adj., grand ; anc. pers. *magu*, pers. *mugh*, armén. *mog*, etc.

superstitions populaires. La médecine scientifique, fondée sur l'observation, ne s'est développée plus tard, parmi les peuples ariens et d'une manière indépendante, que chez les Indiens et chez les Grecs, et ces derniers sont restés pendant longtemps nos maîtres sous ce rapport, comme sous bien d'autres.

J'ai publié, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (V, 24), quelques recherches sur la médecine des anciens Aryas. Il en résulte, avec assez d'évidence, qu'elle devait consister principalement en procédés magiques. J'extrairai de ce petit travail les données qui me paraissent encore les plus sûres, tout en rectifiant quelques conjectures trop aventurées et en ajoutant quelques observations nouvelles.

1) Le gr. *ἰαομαι*, guérir, d'où *ἰατρός*, *ἰατήρ*, médecin, *ἴασις*, *ἴαμα*, guérison, etc., a été identifié par Kuhn avec le scr. *yâvayâmi*, de *yâvay*, forme causative de *yu*, arcere, avertere. Ce verbe, en effet, s'emploie plus d'une fois dans le Rigvêda en connexion avec *amivâ*, maladie, et aussi la cause personnifiée, le démon de la maladie, qu'il s'agit d'expulser et d'éloigner, ce qui se rapporte évidemment aux pratiques de la médecine superstitieuse.[1]

2) C'est aussi à ces procédés que se rattacherait, suivant Kuhn, le lat. *mederi*, en comparant le scr. *mêth*, *mêdh*, obviam venire, et conviciari, maledicere. Le *medicus* serait ainsi celui qui conjure la maladie par des imprécations. Ce qui rend toutefois cette conjecture douteuse, c'est que *mêdh* signifie également intelligere, scire (Cf. *mêdhâ*, sagesse, *mêdhira*, sage, et p. 288), et que d'autres noms de la médecine et du médecin se lient à ces dernières notions. Ainsi le scr. *ćikitsâ* et *ćikit-*

[1] Cf. Kuhn, Z. S., V, 50, où se trouvent plusieurs citations du Rigvêda, et le D. P., VI, 141.

saka dérivent de *ćikits*, désidératif de *ćit*, animadvertere, cognoscere, et qui prend le sens de *sanare*. Ainsi encore, le scr. *vâidya*, médecin, et sage, au fém. *vâidyâ*, un médicament, dérive de *vêda*, science, et de *vid*, scire. Et ici nous trouvons comme corrélatifs le lith. *waistas*, remède, *waistitojis*, médecin, de *wysti*, voir, savoir, rac. *wyd*, *vid*, ainsi que l'illyr. *is-vidati*, medicare, *is-vidagne*, medicatio, etc. Il ne faudrait pas conclure de là à l'existence d'une ancienne médecine scientifique, car la magie et la sorcellerie étaient alors considérées comme des sciences. Aussi le russe *viedúnŭ*, sorcier, *viedĭma*, sorcière, pol. *wiedma*, *wieszczka*, illyr. *viesctika*, id., etc., dérivent également de l'anc. slave *věděti*, intelligere. Il en est de même de l'angl.-sax. *wita*, *witega*, scand. *vitkr*, anc. allemand *wizago*, magus, vates, ainsi que de l'irl. *fiothnaise*, sorcier, et du cymr. *gwiddan*, sorcière, qui se rattachent tous à la rac. *vid* (Cf. p. 285). Les *weise frauen* de l'Allemagne pratiquaient la médecine par les charmes, et nos *sages-femmes* ont hérité de leur nom. Le lith. *żynys*, *żyne*, sorcier, sorcière, vient aussi de *żinoti*, savoir, connaître.

On peut conclure, ce semble, de tout cela que le lat. *mederi* appartient à la même racine que *meditari* et tout le groupe du § 356, 5.

Quel rapport existe-t-il entre *mederi* et le zend *mâdh*, mesurer, qui prend, avec le préfixe *vî*, l'acception de traiter par des médicaments, d'où *vîmâdha*, remède (?) (Burnouf, *Journ. Asiat.*, 1840, p. 42). Le subst. zend *madha*, intelligence, prudence, mesure (?), indique une racine *madh*, qui ne diffère de *midh*, *mêdh*, que par la voyelle, et qui paraît avoir existé en sanscrit avec le sens de mesurer.[1] On pourrait, en effet, y rat-

[1] Justi (225) admet *madh*, *mad*, medeor, d'où *madha*, médecine, sagesse, science.

tacher *madhya*, medius, medium, centrum, ancien terme qui se retrouve dans toutes les langues ariennes, et dont l'idée même implique celle de mesure. Cf. le lat. *modius*, boisseau, et *modus*, *modero*, etc. De là à l'acception de comprendre, c'est-à-dire d'appliquer aux choses la mesure de l'esprit, la transition est facile (Cf. p. 283). Toutefois, si *madh* et *mêdh* sont primitivement alliés, leur séparation date de fort loin, car à *madh* répond sans doute le gr. *μαθ*, de *μάθω*, *μανθάνω*, comprendre, apprendre, d'autant mieux que *μάθησις*, *μάθημα*, s'appliquent plus spécialement à la science des nombres et des mesures.[1] Or, il n'est pas possible de comparer directement *μάθειν* et *mederi*, bien que leur affinité primitive soit très-probable.

3) L'irlandais moderne a un verbe *iocaim*, en erse, à l'impératif, *ìoc*, avec le double sens de guérir, et de rétribuer, payer, acquitter. De là *ioc*, *iocadh*, remède, et rétribution. Les corrélatifs cymriques sont *iach*, *iachus*, sain, *iachad*, guérison, *iechid*, santé, *iachâu*, guérir, etc. J'ai comparé autrefois (Z. S., V, 34) le scr. *yôga*, remède, médicament et magie, mais certainement à tort, car Zeuss donne, pour l'ancien irlandais, les formes *íc*, *ícc*, salus (26), *íccfe*, salvabis (72), *íccthe*, salvatus (60), *íccatar*, salvantur, etc. Cette racine *ícc*, suivant Zeuss pour *iacc*, ainsi que le cymr. *iach* me paraissent maintenant s'expliquer par le scr. *yaksh*, *iyaksh* = *yiyaksh*, désidératifs de *yaǵ*, sacra facere, initiare, inaugurare, et, en général, obviam venire, dare, præbere, ce qui rendrait compte du double sens

[1] Kuhn rapproche *μάθω*, *μανθάνω*, du scr. *math*, *manth*, agitare, concutere. Peut-être est-il un peu trop entraîné par son désir d'expliquer le nom de *Προμηθεύς* au moyen du scr. *pramâtha*, larcin, d'où, par hypothèse, *pramâthyus*, celui qui dérobe le feu du ciel (*Die herabk. d. Feuers*, p. 17). Voir les objections de Pott, Z. S., IX, 189. Spiegel aussi (*Avesta*, II, CXIII) compare le zend *vimâdh* avec *μανθάνω*.

de *iocaim*, ainsi que de la réduplication du *c* (*cc* pour *cs* = *ksh* = cymr. *ch*). Le changement de *ya* en *î* s'observe déjà en sanscrit dans l'infinitif *îǵitum*, le partic. *îǵâna*, etc. L'idée de salut et de guérison se lierait ici aux procédés, non plus magiques mais sacrés, par lesquels on les obtenait.[1] On peut observer un rapport analogue entre le goth. *hails*, sanus, *hailjan*, sanare, ags. *hael*, scand. *heill*, anc. allem. *heil*, salus, omen, etc., l'anglo-sax. *halig*, scand. *heilag*, anc. allem. *heilac*, sacer, etc., et le scand. *heilla*, fascinare, l'anglo-sax. *haelsiam*, anc. all. *heilisôn*, obsecrare, augurari, etc.

4) Le scr. *ǵâyu*, médecin, signifie proprement le *vainqueur* de la maladie, et dérive, comme le véd. *ǵayus*, victor, de *ǵi* (*ǵayati*), vincere, vincendo dimovere.

Nous trouvons là l'explication du lith. *gyti (gyiu)*, guérir, c'est-à-dire vaincre et chasser le mal, d'où *gyimas*, guérison, *gajus*, guérissable, *gajutte*, la chélidoine, comme remède, etc. Du causat. *gydyti* vient *gydytojis*, médecin. En polonais, on trouve *goić*, guérir, *goiene*, guérison, *goisty*, salutaire, etc., termes qui semblent faire défaut dans les autres langues slaves.

5) Un nom du médecin sûrement très-ancien est le scr. *bhishaǵ*, auquel se lient *bhêshaǵa*, *bhâishaǵa*, médicament, et le dénomin. *bhishaǵyati*, guérir. Le zend nous offre les corré-

[1] Weber (*Beitr.*, IV, 290) objecte avec raison que *iyaksh*, pour *yayaksh*, est une forme spécialement propre à la phonétique du sanscrit, ce qui invalide les rapprochements proposés. Une autre conjecture de Fick (Z. S., 20, 173) ne semble pas non plus admissible. Le thème primitif hypothétique *yaka-s*, *yakâ*, auquel il rattache *ἄκος*, guérison, pour *ιακος*, serait devenu *ich* en irlandais, et non *icc*. Si les termes celtiques se lient réellement à la rac. *yaǵ* (*yag*), ils ne s'expliqueraient bien que par un ancien thème *iac-ca*, de *iag-ca*, par assimilation. Après cela, on pourrait aussi penser à un rapport avec le sanscrit *yaććh*, forme secondaire de *yam*, avec le sens de soutenir, soulever, dompter, etc.

latifs *baêshaza*, remède, *baêshazya*, guérison, et *baêshaz*, guérir. En persan, le médecin est appelé *bizashik*, *bizshik*, *pisishk*, en armén. *pjishg*.

Je crois avoir le premier indiqué la véritable signification de ce nom, qui est celle de *conjurateur* de la maladie, en le rapportant à la rac. *saǵ*, *sanǵ*, adhærere, amplecti, laquelle précédée de *abhi* prend l'acception de objurgare, maledicere.[1] De là dérive *abhishanga*, union, embrassement, puis plus spécialement conjuration, malédiction, serment, et possession démoniaque. *Bhishaǵ* est donc sans aucun doute pour *abhishaǵ*, mais l'*a* a dû être retranché de très-bonne heure puisqu'il manque aussi dans le zend, et le sens primitif était si bien oublié, que les grammairiens indiens ont eu recours, pour expliquer ce terme, à une racine étymologique, c'est-à-dire fictive, *bhish*, morbum devincere.

J'avais cru trouver une seconde preuve de la haute ancienneté de cette forme déjà altérée, dans l'irland. *biseach*, crise (favorable) d'une maladie, et, en général, prospérité, gain, ainsi que dans *píseog*, sorcellerie, *píseogaidhe*, sorcier, etc. Mais, quelque spécieux que paraissent ces rapprochements, il faut sans doute les abandonner. L'*s*, en effet, d'après une règle très-constante, aurait dû disparaître dans l'irlandais entre les deux voyelles, et sa présence prouve qu'il y a eu quelque consonne assimilée. C'est ce qu'indique positivement la forme *pissach*, que donne O'Reilly comme synonyme de *biseach* et qui ne peut plus être ramenée à *bhishaǵ*.

A défaut de cette preuve, il en existe d'autres d'un emploi de la rac. *saǵ*, *sanǵ*, dans plusieurs langues européennes, avec

[1] J'ai vu depuis que la priorité de cette étymologie appartient à Kuhn, dans sa récension du *Vâǵ. Sañh.* de Weber (*Hall. Litt. Z.*, 1846) que je ne connaissais point.

des applications analogues à celles du sanscrit. J'ai déjà parlé (p. 165 et sqq.) des noms du serment qui s'y rattachent. Le gr. béotien *σάκτας* dérive peut-être directement de *σάττω*, rac. *σαγ* = *saǵ* (Cf. t. II, p. 294), mais il a pu signifier à l'origine plus spécialement celui qui lie, qui fascine la maladie. Cf. aussi le scr. *sakta*, attaché à, attentif, dévoué. Le latin *sāgus*, *sāga*, *sāgana*, sorcier, devin, sorcière, ainsi que *sagax*, appartiennent sans doute au même groupe, et le cymr. *arsang*, conjuration, formule magique, est un composé tout semblable au scr. *abhishanga*.

6) Le fait d'une antique connexion entre la magie et la médecine se confirme encore par les pratiques superstitieuses restées en usage chez tous les peuples ariens après leur dispersion, ainsi que par bien des termes qui s'appliquent simultanément à l'une et à l'autre dans les langues particulières. Ainsi, chez les Indiens, l'Atharvavêda nous a conservé les anciennes formules d'imprécation contre les maladies. Le scr. *yóga*, magie, d'où *yôgin*, magicien, signifie aussi médicament, *yôgavid* est à la fois le sorcier et l'apothicaire, et *yôgyâ* désigne la pratique médicale. Cf. zend *yaokhsti*, magie (Spiegel, *Avesta*, II, cxiii). L'Avesta distingue trois classes de médecins, suivant qu'ils guérissent par le couteau, les herbes ou les formules magiques, *manthra*, et les plus habiles sont ceux qui emploient, comme remède, le *manthraçpenta*, la parole sainte (*Vendidad*, vii, 119). En persan mod. *shûnist*, incantation et remède, se rattache à la même racine que *fusûn*, fascination, *fusûnah*, enchanteur, etc.

L'emploi des incantations comme remède existait chez les Grecs au temps d'Homère, et c'est au moyen de l'*ἐπαοιδή* que les fils d'Antolycus arrêtent le sang de la blessure d'Ulysse (*Od.*, xix, 457). D'après Théophraste, on guérissait

la podagre en jouant de la flûte sur le membre malade. Le gr. *μάγγανον* a le double sens de philtre magique et de médicament. Les Romains avaient leurs *carmina* contre les maladies. L'anc. sl. *vračĭ*, medicus, de *vrŭkati*, murmurare, désigne un magicien devin dans le serbe *vrać*, et *balii* signifie également incantator et medicus. Sur l'emploi médical de divers procédés magiques au moyen âge germanique, voir Grimm, *Deut. Mythol.*, 675 et suiv.[1] Pour la branche celtique, on peut consulter les vieilles formules irlandaises que Zeuss a fait connaître (*Gramm. Celt.*, p. 925), et ainsi que celles, plus anciennes encore et plus énigmatiques, de l'époque gallo-romaine dans Marcellus Burdigalensis, et qui sont sans doute du gaulois déjà corrompu.[2]

Une étude comparée des pratiques de la médecine superstitieuse formerait un curieux chapitre des aberrations de l'esprit humain, mais remplirait aisément un volume.

[1] Cf. dans la Z. S., 13, l'intéressant article de Kuhn : *Indische und germanische Segensprüche,* avec de remarquables coïncidences de part et d'autre.

[2] On voit dans O'Curry (*Manners and cust. of the anc. Irish*, I, 87) que les *fileds*, poëtes, bardes, employaient des conjurations rhythmiques contre la vermine.

CHAPITRE VI.

---

§ 385. LA RELIGION.

De toutes les questions que nous avons traitées jusqu'à présent, celle-ci est la plus importante, sans contredit, au point de vue de l'histoire primitive du génie propre à la race arienne. Quelle était la religion des anciens Aryas, soit au moment de leur dispersion, soit aux temps antérieurs? Ce double problème doit être posé dès le début; car, s'il est bien certain que cette religion, arrivée à sa dernière évolution, consistait en un polythéisme poétique, en un culte de la nature divinisée, il l'est beaucoup moins qu'elle ait eu dès le début le même caractère. Avant de se séparer, les Aryas primitifs avaient certainement traversé plusieurs phases de développement graduel, durant un temps qu'il est fort difficile d'évaluer. Ils ont dû, comme nous l'avons vu, passer de la vie pastorale et patriarcale à un état de société plus stable et plus fortement constitué. Ils ont dû se multiplier assez pour arriver à un certain excès de population avant de se déverser au loin dans plusieurs directions différentes. Cela suppose une durée qu'il ne faudrait pas estimer trop bas, surtout si l'on tient compte du temps qu'il a fallu pour amener leur langue au

degré de perfection qu'elle avait atteint. Or, en sa qualité d'être intelligent et moral, l'homme est nécessairement religieux. A défaut d'une révélation surnaturelle, il pressent Dieu et le cherche selon ses forces. S'il y avait jamais eu, ou s'il existait encore quelque part, un peuple absolument dépourvu de religion, ce serait par suite d'une déchéance exceptionnelle qui équivaudrait à l'animalité. Il est impossible d'admettre que la race arienne, douée comme elle l'était, soit jamais partie de si bas, et qu'à aucune époque elle ait été sans croyances. Et, comme le polythéisme, par sa nature même, n'a pu se développer que graduellement, il faut bien reconnaître qu'il a dû être précédé par une religion plus simple. Cette religion n'aurait-elle point été un monothéisme, non pas rationnel et réfléchi, mais instinctif et plus ou moins vague? Telle est la question qui se présente et sur laquelle la linguistique comparée peut seule jeter quelque lumière, si le problème est encore abordable.

Pour cela, ce ne sont pas les mythologies qu'il faut consulter, car les mythologies ne sont elles-mêmes que des produits secondaires du polythéisme. L'étude comparée des mythes est sans doute d'un grand intérêt, mais le champ si vaste qu'elle embrasse, les incertitudes et les obscurités d'un fond poétique essentiellement mobile qui laisse aux interprétations une grande latitude, doivent en faire une branche spéciale de la science des origines, comme l'est celle de la comparaison des langues. Pour en traiter convenablement, il faudrait y consacrer, non pas un chapitre, mais un ouvrage entier, et ce travail, à peine achevé, resterait bien vite en arrière des progrès incessants qui se font dans cet ordre de recherches. Nous laisserons donc de côté les mythologies, en n'y touchant

qu'autant qu'elles intéressent la véritable question religieuse.

Quant à celle-ci, et pour procéder sans aucun système préconçu, nous passerons en revue les noms les plus anciens qui ont servi à exprimer l'idée de Dieu en général, en cherchant à remonter à leur signification originelle. C'est là, en effet, l'unique moyen de nous éclairer sur la manière dont les Aryas primitifs ont conçu la Divinité. Si ces noms se rattachent à la nature et à ses phénomènes, il en résultera que la religion de cet ancien peuple n'a été dès le début, ou du moins aussi haut que nous pouvons remonter, qu'un culte de la nature divinisée, ce qui implique l'existence d'un polythéisme développé graduellement, mais constamment, à partir des origines mêmes de la race. Si, au contraire, ces noms ne peuvent s'expliquer que par la conception d'un Etre supérieur, et distinct du monde, il faudra bien admettre que cette notion a dû prévaloir, à quelque degré, antérieurement au polythéisme naturel, et il ne restera qu'à voir par quelles influences ce dernier a pu en surgir pour se développer plus tard avec tant de puissance.

SECTION I.

§ 386. DIEU EN GÉNÉRAL.

1) Le plus ancien des noms de Dieu, celui qui a traversé les siècles et plusieurs religions pour se transmettre jusqu'à nous, est le scr. *dêva,* dont la forme primitive a pu être *daiva.* Ses destinées ont été assurément des plus remarquables, car, tandis qu'il s'est maintenu inaltéré chez les Aryas de l'Inde,

il a pris chez les Iraniens le sens de démon, par suite de la scission religieuse de Zoroastre. Apporté en Europe par les premiers immigrants, il s'est conservé chez les Celtes et les Lithuaniens, aussi bien que dans le polythéisme de la Grèce et de l'Italie, pour être transmis au christianisme où il a remplacé le *Jéhova* des Hébreux. Les Germains, en revanche, ainsi que les Slaves, ont adopté respectivement un autre nom. Les formes diverses sont les suivantes :

Scr. *dêva*, d'où *dêvatâ*, *dêvatra*, divinité, etc.

Zend *daêva*, démon, pers. *dêw*, *dîw*, armén. *tev*, id., au plur. *tikh*, faux dieux. — Ce sens défavorable et secondaire date de l'époque où le culte d'Ormuzd a remplacé dans l'Iran l'ancien polythéisme, dont les dieux sont alors devenus des démons, exactement comme ceux du paganisme germanique pour le christianisme au moyen âge, et comme le grec δαίμων a pris l'acception de méchant esprit.

Gr. θεός, pour δέϝος, l'aspiration initiale remplaçant le digamma supprimé ; θεότης, -τητος = sanscr. *dêvatât*, latin *deitas*, *-tatis* ; θεῖον (το) = scr. *dêvyam*, nom. neutre, etc.[1]

Lat. *deus*, etc., pour *deivos* plus ancien (Schleicher, *Compend.*[2], 91).

Irl. anc. *dia*, gén. *déi*, *dé* ; plur. *dé*, dat. *déib*, accus. *déo* (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 45). — Cymr. *dew*, *duw*, armor. *doué*, corn. *deu*.

[1] Ainsi Benfey (*Gr. Wl.*, 2, 207), Kuhn (Z. S., I, 184), Schweizer Siedler (ib., 3, 209), Legerlotz (ib., 7, 307), etc. Mais d'autres linguistes, comme Schleicher, Curtius, Bühler, Fick, etc., séparent θεός de *dêva* et *deus* comme aussi de Δῖος, Ζεύς, et le rapportent tour à tour, sans trop s'accorder, à θέω (scr. *dhâ*) ou à θύω (scr. *dhu*), ou au scr. *dhi*, etc. Cf. sur toute la question, Curtius, *Gr. Et.*[3], 222, 466, et Pott, *WWb.*, I, 913, sur la rac. *div*, passim, et, plus spécialement, p. 991 et 1000.

Anc. prus. *deiwas*, lith. *dēwas*, Dieu, mais *deiwys*, m., *deiwe*, f., idole, spectre nocturne, etc.

On a généralement attribué à *dêva* le sens propre de lumineux, en le rapportant à *div*, lucere, mais un semblable dérivé ne pourrait être régulièrement qu'un substantif abstrait, comme lucidité. Suivant le D. P., *dêva*, adj., signifie céleste, et comme substantif l'Être céleste ou Dieu, et n'a point l'acception de lumineux.[1] D'après son sens, il se présente comme un adjectif de *div*, ciel, auquel cependant il ne peut plus être ramené d'après sa forme au point de vue du sanscrit. Il faut donc probablement y voir un terme proethnique qui échappe aux règles ordinaires, et qui a désigné Dieu comme l'Être qui demeure dans le ciel. Il est vrai que le ciel, *div*, c'est-à-dire le lumineux, a été personnifié de très-bonne heure comme une divinité, ainsi que nous le verrons bientôt; mais dans l'origine, on n'entendait par là que le ciel naturel, et *dêva*, en tant que substantif, n'a pu signifier que l'*Être céleste*, ce qui implique bien la notion d'un Dieu placé au-dessus du monde.

On ne saurait objecter à cela, comme quelques-uns l'ont fait, que *dêva* ayant un pluriel ne peut avoir désigné un Dieu unique, car ce pluriel lui-même a dû résulter de l'établissement du polythéisme.

Ce nom de Dieu en général est le seul qui soit resté en usage chez les principaux peuples de la famille arienne, mais

[1] De même Benfey (*Sâmavêda Glos.*, p. 93), *dêva*, adj., seulement *himmlisch*, céleste, comme subst. Dieu. Cependant Max Müller (*Lect. on the science of lang.*, II, 453) interprète, dans quelques cas, *dêva* par brillant. De même Bopp (*Vergl. Gr.*, III, 368), *dêva*, de la rac. *div*, briller, en tant que lumineux.

il en existait sûrement plusieurs synonymes, dont on retrouve encore des traces plus isolées. Ce sont les suivants.

2) Scr. *Bhaga,* dans les Vêdas Dieu en général (?), et aussi une divinité particulière d'un caractère un peu incertain, peut-être, comme plus tard, le soleil (Benfey, *Sâmav., Glos.,* v. cit.).[1] On le retrouve, avec le sens de Dieu, dans le *Baga* de l'ancien persan des inscriptions de Persépolis, et appliqué à Ormuzd comme Dieu suprême.[2] Mais ce qui prouve mieux encore l'ancienneté de cette acception, c'est qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toutes les langues slaves, pour lesquelles il suffit de citer l'anc. sl. *Bogŭ,* Dieu, dans le sens absolu. De là *bojii,* divin, *bojĭstvo,* divinité, *bojĭnitsa,* temple, et une foule de composés divers. Cf. lith. *baźnas,* pieux, *baźnyczia,* église.

3) Scr. *Asura,* dans le Rigvêda l'Esprit suprême qui règne au ciel, et, comme adjectif, vivant, mais d'une vie spirituelle,

[1] Le D. P. ne donne pas l'acception de Dieu en général, mais bien celle de dispensateur, puis de seigneur libéral, bienfaisant, protecteur, comme l'anglais *lord.* Le dieu-soleil, *Savitar,* est appelé *Bhaga*, et ce nom désigne aussi un *Aditya* qui est invoqué pour donner le bonheur et la richesse. C'est à ce sens de seigneur, suivant le D. P., que se rattachent le zend *bagha*, l'anc. pers. *baga*, et le slave *bogŭ*. La racine serait *bhaģ*, distribuer, concéder. Justi, cependant (209), a *bhaga*, dieu, huzv. et pers. *bagh*, armén. *bagin*, phryg. βαγαῖος = Zeus ; de *baz,* donner, distribuer et sacrifier. — Les Kâfirs de l'Hindoukouch ont encore aujourd'hui un dieu *Bagish*, qui rappelle le scr. *Bhagêça*, de *bhaga-iça*, maître du bonheur, épithète de Çiva (Lassen, *Ind. Alt.,* I, 438). Les Toungouses adorent aussi une divinité céleste du nom de *Buga* (Pott, *WWb.*, I, 918), sûrement sans rapport direct avec *Bhaga,* si ce n'est peut-être (*Vocab. Cathar.,* p. 3) par l'intermédiaire du slave *Bogŭ*.

[2] *Baga wazarka Auramazdâ*, Deus magnus Auram (Lassen, *Z. S. f. d. Kunde des Morg.*, III, 145. Cf. ib., VI, 16).

puis, en général, incorporel, spirituel, divin. De là *asurya*, *asuratva*, spiritualité, divinité, vie divine (Cf. le D. P.).

Bien que ce nom s'applique parfois au ciel (*dyâus*) et à *Varuṇa* qui le personnifie, sa signification même prouve que, dans le principe, il n'a pu désigner que le Dieu vivant et spirituel.[1] Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est que les Iraniens, en se séparant du polythéisme ario-indien, ont conservé ce nom pour leur divinité suprême *Ahura mazda*, c'est-à-dire l'Esprit sage,[2] tandis qu'ils répudiaient celui de *Dêva*, déjà déchu à leurs yeux par son application à des dieux qu'ils ne reconnaissaient plus que comme des démons.

Le scr. *asura* dérive de *asu*, vie, souffle vital, en particulier vie corporelle des esprits, et l'esprit même; mais l'origine de *asu* n'est pas certaine. Le D. P. n'en donne aucune étymologie et n'adopte pas, par conséquent, celle que proposent Lassen (*Ind. Alt.*, I, 522) et Benfey (*Sâmav. Gl.*) de la rac. *as*, esse. Elle semble cependant fort acceptable, la vie pouvant avoir été conçue comme l'être par excellence. Cf. *as*, respirer (?). En zend, nous trouvons *añhu* ou *ahu* avec le sens de monde, c'est-à-dire vie; mais *Ahu* s'emploie aussi comme synonyme de *Ahura*, le Dieu-Esprit,[3] ce qui doit faire présumer que le sanscr. *Asu* a été employé de même à côté de *Asura*.[4]

[1] Cf. Rigv., VIII, 42, 1, où il est appelé *viçvavêda*, l'omniscient, le monarque des mondes, qui a fixé le ciel et mesuré l'étendue de la terre.

[2] Cf. Haug, *Gâthas. d. Zoroast.*, I, 128. *Mazda* est au scr. *mêdha*, sage, ce que *vazdañh* est à *vêdhas*, trésor, *nazdista* à *nêdishṭa*, proximus, etc.; *mazdâ*, sagesse, est le scr. *mêdhâ* (*Ib.*, II, 212).

[3] Cf. Burnouf, *Yaçna*, p. 50 et 51.

[4] Cf. dans Justi, *añhu*, *ahu*, seigneur, et monde, de *ah*, esse; *Ahura*, Seigneur, Dieu suprême, créateur de toutes choses, appelé

Ce qui confirme l'ancienne existence de cette forme simple *Asu*, comme un des noms de Dieu, c'est qu'elle se retrouve intacte dans le gaulois *Esus*,[1] qui désignait le dieu de la guerre, c'est-à-dire, pour un peuple belliqueux, une divinité suprême. Cet *Esus* doit avoir signifié Dieu en général, car l'ombrien *esunu* ou *esono*, qui provient peut-être du gaulois cisalpin, a le sens de divin (Ebel, Z. S., IV, 200). Peut-on comparer aussi l'étrusque *Aesar* = deus, suivant Suétone (*Aug.*, 97), ou *αἴσοι* = *θεοὶ*, suivant Hesychius? Cela est plus douteux. Un *Aesar* ou *Aosar* irlandais, pour *God*, que donne O'Reilly, a bien l'air d'avoir été imaginé par Vallancey d'après l'étrusque, car rien n'est venu le confirmer.

On pourrait être tenté de chercher aussi un corrélatif de *Asu* dans le scandinave *âs*, deus, angl.-sax. *ôs*, en composition, n'était le goth. *ans*, d'après Jornandès, qui nous apprend que les Goths appelaient leurs ancêtres *Anses*, c'est-à-dire demi-dieux (Grimm, *D. Myth.*, 17). L'assimilation que l'on en a faite au goth. *ans*, poutre, en supposant que l'on se figurait les dieux comme les soutiens du monde, me semble bien un peu forcée. Je croirais plutôt à un rapport avec le védique *Añça* ou *Añsa*, qui figure au nombre des *Adityas* ou dieux supérieurs, avec *Bhaga* et d'autres. Comme il signifie proprement le *distributeur* (D. P.), son nom pourrait bien avoir été dans l'origine, comme celui de *Bhaga*, un appellatif de Dieu en général, avant de passer à une divinité particulière qui, d'ailleurs, reste presque inconnue.

aussi *Çpeñtô Mainyus*, l'Esprit saint, et *Ahura mazda* = *Ormuzd*, ou simplement *Mazda*, au nom. *Mazdâo*, doué de sagesse suprême.

[1] Et non pas *Hesus*, comme le prouvent les noms gaulois des inscriptions; *Esunertus* (Mommsen, *Insc. helv.*, 40), c'est-à-dire qui a la force (irl. *nert*) d'*Esus*; *Esumagius* (*Journal de l'Instit.*, septembre 1861, p. 103).

4) Un très-ancien nom de Dieu, conçu comme esprit et intelligence, se liait à la rac. *man*, penser, qui nous a occupé plus d'une fois. Sa signification primitive, déjà obscurcie dans le sanscrit védique, s'est maintenue en zend, où *mainyu*, comme adjectif, intelligent et céleste, comme subst. l'Être intelligent, l'esprit, s'emploie en parlant d'Ormuzd et d'Ahriman : *Çpentômainyu*, l'esprit saint, *Añhrô-maingu*, l'esprit méchant. Cf. *maini*, mens (Burnouf, *Yaçna*, 442). Dans le Rigvéda, *manyu* signifie colère (Cf. grec *μῆνις*, éol. *μαῖνις*), primitivement sans doute l'esprit en mouvement, comme le lat. *animus*, esprit, et courage, passion. D'après l'observation de Lassen (*Ind. Alt.*, I, 524), ce doit avoir été le nom d'un dieu, car le *Nighaṇṭu* l'énumère parmi ceux des divinités. On trouve, en effet, dans le Rigvéda (Langlois, IV, 319), un hymne adressé à *Manyu*, comme à un dieu puissant. Roth, dans son commentaire sur le Nirukta (p. 143), considère *Manyu* comme une personnification de la colère sainte qui s'élève victorieusement contre tout principe ennemi, ce qui rappelle celle de Jéhova, le Dieu fort et jaloux. La mythologie des Purânas nous montre de même la colère de Brahma se personnifiant sous la forme de *Rudra* lors de la création du monde.[1] Le *Manu svayambhuva*, l'Esprit existant par lui-même, qu'il fait sortir ensuite de sa propre essence et qui lui est identique, n'est qu'une autre forme du Dieu suprême comme intelligence. Ce *Manu* pouranique, de même origine étymologique que le *Manyu* védique et le *Mainyu* zend, se rattache à une très-ancienne conception de la divinité.[2] J'ajouterai que Richardson (*Dict. pers.-arab.*, p. 1291) donne l'anc. pers. *Mânâ* comme un des noms de Dieu.

[1] *Vishṇu Purâṇa*, Wilson, p. 51.
[2] Dans Justi (220), *mainyu* signifie à la fois ciel et esprit.

En Europe, je ne trouve d'analogue que l'irlandais *Mann*, God, suivant O'Reilly ; mais il faudrait une meilleure autorité que la sienne pour conclure quelque chose de ce rapprochement.

Je ne comparerai pas le *Manitu*, esprit, des langues algonquines, *kitchi Manitu*, le Grand-Esprit, Dieu, *matchi Manitu*, le mauvais esprit, le diable (Duponceau, *Lang. amér.*, p. 308). La ressemblance est ici aussi sûrement fortuite que celle du mexicain *teolt* avec θέος.

5) Le scr. *Nara*, dans la théologie postérieure à l'époque védique, désigne l'Esprit divin et éternel qui pénètre l'univers entier. Au premier chapitre des lois de Manu (çl. 10), c'est l'esprit divin de Brahma qui est appelé *Nara*. Il est dit de lui que, ayant créé les eaux, le premier lieu de mouvement (*ayana*), nommées d'après lui *nârâs*, il a pris le surnom de *Nârâyaṇa*, c'est-à-dire celui *qui se meut sur les eaux*, ce qui rappelle singulièrement le second verset de la Genèse. Cette interprétation, toutefois, n'est pas sûre, et le D. P. considère *Nârâyaṇa* comme le patronymique de *Nara*. Quoi qu'il en soit, ces deux noms toujours associés représentent une dualité divine primordiale, où le fils procède du père, et ils sont appelés collectivement *pûrvadêvâu*, les deux dieux anciens. *Nara*, comme le védique *nṛ*, *nar*, est un des noms de l'homme et signifie proprement le guide, le chef, de la rac. *nṛ*, *nar*, ducere (Dhâtup.); *naras* = *nêtâras*, d'après le *Yaǵurv.*, 8, 5, dans Westergaard, *Rad. scr.*, p. 77.[1] Il est à remarquer que les noms de l'homme sont plus d'une fois appliqués à l'Esprit suprême, ainsi *Manu*, *Ayu*, *Purusha*. Pour

[1] Cf. zend *nar*, *nara*, m., homme ; huzv., parsi, persan, afghan *nar*, oss. *nal* (Justi).

concevoir Dieu comme intelligence, l'homme ne pouvait partir que de lui-même, en s'élevant, pour ainsi dire, à sa plus haute puissance. Si c'est là de l'anthropomorphisme, il reste du moins essentiellement dans le vrai, car la nature de l'esprit est la même à tous les degrés, et l'esprit est dans l'homme l'élément divin.

De ce que ce nom de *Nara* n'est pas appliqué à Dieu dans les Védas, on ne saurait en conclure qu'il est relativement moderne. Tout ce qui est ancien ne se trouve pas dans les livres sacrés, lesquels d'ailleurs ne nous sont sûrement pas parvenus intégralement, non plus que l'immense littérature védique, encore incomplétement connue, qui les accompagne.[1] Ce qui est certain, c'est qu'un corrélatif de *Nara* paraît se trouver dans le cymrique *Ner*, Dieu, Seigneur, dans le langage des Bardes. Une ancienne déesse *Naria*, de l'Helvétie gauloise, s'y rattache peut-être de plus loin.[2]

6) Au nombre des principales divinités védiques figure *Savitar*, dont le nom est devenu plus tard un de ceux du soleil. Il signifie le *générateur*, de la racine *su*, gignere. Il est dit de Savitar, dans le Rigvéda, qu'il a fondé la terre sur des supports, et fixé le ciel dans l'espace,[3] ce qui ne peut guère s'entendre du soleil. Il est aussi appelé *Tvashṭar*, le formateur, et l'arbitre des dieux, dans le *Çatap. Brâhm.*[4] D'après cela, il

[1] Sur *Nara*, cf. les observations de Weber (*Beitr.*, 4, 290); il maintient, contre le D. P., son opinion que le surnom de *Nârâyaṇa* dérive bien de *nâra*, eau (rac. *snâ*), comme le pensent les Indiens, et il y voit l'esprit suprême sorti des eaux primitives, d'après les légendes des Brâhmanas.

[2] Mommsen, *Insc. helv.*, 216. Ib., 163, *Naria Nousantia*.

[3] Rigv., X, II, 21, 1, d'après Roth, *Comment. d. Nirukta*, p. 169.

[4] Weber, *Z. S. d. morgenl. Ges.*, t. IV, p. 295.

faut probablement y voir une ancienne conception du Dieu créateur.

Schweizer a supposé l'existence d'un rapport entre *Savitar* et le *Saturnus* ou *Sæturnus* italique, que d'autres rattachent à *serere*, *satus*, etc. (Z. S., IV, 68). Une coïncidence plus complète semble se présenter dans l'irland. *Seathar*, Dieu, d'où *seatharda*, divin (O'R., *Dict.*), mais il faudrait être mieux renseigné sur sa source pour l'admettre comme authentique.[1]

Un autre mot irlandais remarquable et mieux constaté est *Dess*, Dieu, que Stokes mentionne dans la *Rev. celt.*, II, 203 ; il le rapproche du scr. *daksha*, auquel il répond régulièrement. *Daksha*, d'après le D. P., est le nom d'un *Aditya* ou dieu supérieur, identifié avec *Pragâpati*, le maître des créatures. Comme adjectif, *daksha* signifie fort, habile, intelligent, intellectuel, et, comme substantif, force, faculté, force intellectuelle, puissance spirituelle, volonté. Cf. zend *dash*, être fort ; gaulois, la Dea *Dexsiva* (Orel., 1988 ; De Wal., 101 ; Z.[2], 47, 49, 125) à comparer à Dakshî, fille de *Daksha*. Cf. aussi Descuviates, pop. (Z.[2], 784), les forts (?). Stokes, au mot *Dess*, dit qu'il correspond peut-être à θεστός, invoqué, désiré. Voir Curtius et Fick.

Je citerai encore, comme ancien nom irlandais (Goid., 83), *Teo*, Dieu, que Stokes rapporte au scr. *tu*, être fort. Cf. *tavya*, fort, *tûya*, id., *tavas*, id., et force, *tavyañs*, épithète d'Indra et de Rudra (D. P.).

Et *Daur*, Dieu, rapporté par Stokes à la rac. scr. *dhar*, soutenir, supporter. Cf. *dhârâ*, celui qui soutient, surnom de Vishnu, *dharitar*, id., *tiamudh* (*Gl.*, p. 76), *Duil Laithuc*

[1] Il paraît bien l'être, d'après Cormac, *Gl.*, p. 155, où l'on trouve Sethor, nomen de Dia, un nom pour Dieu.

= *teo* et *daur*. Stokes n'explique pas ce mot. Cf. peut-être *tiamda* = *dorcha* (O'Dav., *Gl.*), le Dieu obscur, caché. Il faut remarquer que les coïncidences entre le sanscrit et l'irlandais (termes extrêmes du rameau des langues indo-germaniques) indiquent une provenance commune du temps de l'unité, les Celtes s'étant séparés les premiers du centre commun.

7) Parmi les noms européens de Dieu qui n'ont pas de corrélatifs orientaux, mais dont quelques-uns peuvent être fort anciens, je ne m'occuperai ici que du gothique *Guth* et de ses analogues germaniques. Les essais multipliés qui ont été faits pour l'expliquer montrent bien à quel point nous sommes livrés aux incertitudes étymologiques quand les termes sanscrits ou zends nous font défaut.

Je ne cite que pour mémoire le rapprochement tenté en premier lieu avec le persan *Chodâ*, etc., et abandonné depuis que Burnouf (*Yaçna*, p. 553) a ramené ce nom au zend *qadhâta*, c'est-à-dire créé de soi-même, lequel serait en sanscrit *svadhâta.*[1] Le *g* gothique, en effet, ne saurait en aucun cas répondre au *q* zend = *sv* sanscrit.

Grimm (*D. Myth.*, 10), sans chercher une autre étymologie, écarte toute affinité de *Guth* avec *gôds*, bon, ainsi qu'avec le nom des Goths, *Gutans*.

Pott (*Et. F.*, I, 252) pense, mais sans insister, à la rac. scr. *çudh*, purificari, ce qui supposerait deux anomalies considérables, car *çudh* n'aurait pu devenir régulièrement que *hud* en gothique.

Schweizer (Z. S., I, 157) s'adresse à la rac. *dhu*, agitare,

[1] Weber (*Vâgasan. Specim.*, p. 149) observe que le védique *svadhâ*, créé de soi, ciel, explique mieux encore le pers. *Chodâ*.

commovere, en s'appuyant de ce que le *dh* sanscrit se réduit quelquefois à *h* = *g* gothique. *Guth* = véd. *dhûti*, désignerait le commotor, concussor, par les vents, la foudre, etc. On peut objecter ici que l'affaiblissement de *dh* en *h*, en sanscrit, est postérieur à l'époque de la dispersion et ne saurait être allégué pour le gothique.

Ebel (Z. S., V, 235) part de la forme *gud*, variante gothique de *guth*, comme plus correcte et mieux en accord, quant à la dentale, avec l'anglo-sax. *god* et l'anc. allem. *cot* (mais le scand. *gudh* ?). Il rattache dès lors le thème *guda* à la rac. scr. *gudh* = *guh*, *κεύθω*, tegere, occulere. Dieu aurait été ainsi, pour les Germains, l'Être caché et invisible, ce qui s'accorderait avec ce que dit Tacite de l'absence de tout simulacre religieux chez les anciens Germains.[1]

Leo Meyer, par contre (Z. S., VII, 12), dans un article très-développé, rejette toutes les étymologies qui précèdent, insiste sur la priorité de la forme *guth*, thème *gutha*, et la ramène au scr. *ǵut*, lucere. Mais ce *ǵut*, encore inconstaté, ne paraît être qu'une variante de *ǵyut*, *yut*, et ces dernières formes, d'après le D. P., sont dérivées de *dyut*, lucere, déjà dans les Védas. Il devient donc impossible d'y rattacher *guth*.

En présence de tant de divergences, il peut sembler oiseux de chercher encore une nouvelle interprétation. Il en est une, cependant, qui paraît prêter moins que toute autre à des objections. Ebel déjà l'indique sans s'y arrêter, à cause de la préférence qu'il donne au thème *guda*; mais comme, d'après les observations de Leo Meyer, cette préférence est

[1] Cf. Pott (*WWb.*, 3, 784), qui, se rattachant à cette explication comme à celle qui lui paraît le plus probable, mentionne l'irlandais *tiamdha*.

peu justifiée, je reprends pour mon compte l'étymologie en question.

Le corrélatif sanscrit régulier de *gutha* serait *ghuta;* car, si le *g* initial reste parfois inaltéré, il répond régulièrement à *gh*, ou à son substitut fréquent *h*. Or, *ghuta* n'existe pas en sanscrit, mais on trouve *huta*, de la rac. *hu*, sacrificare, avec le double sens de *sacrificatus* et de *is cui sacrificatur*, et ce dernier conviendrait parfaitement à Dieu.[1] Leo Meyer, il est vrai, repousse ce rapprochement, en alléguant que *hu* répond au grec θύω, et provient de *dhu* au lieu de *ghu;* mais rien n'est moins certain, car si *dhu*, commovere, est bien = θύω, d'où θυμὸς, θυέλλα, etc. (Cf. p. 278), le véritable corrélatif de *hu* se présente dans χύω, χεύω, χέω, verser. C'est par des voies différentes que ces deux racines distinctes sont arrivées, l'une en sanscrit et l'autre en grec, à la signification commune de sacrifier. Le grec χύω n'a conservé que le sens primitif de *hu*, qui doit avoir désigné au début, et plus spécialement, le sacrifice libatoire, comme l'indiquent les dérivés *havis* et *hóma*, le beurre clarifié que l'on versait sur l'autel.[2] Le scr. *dhu* ou *dhû*, par contre, d'où vient *dhûma*, la fumée qui s'agite, explique le gr. θύω, encenser, lequel s'entend du sacrifice igné, et qui signifie proprement *agitare* (*fumum*). Une preuve de l'ancienneté de la forme *hu* se trouverait dans le goth.

[1] Ainsi Bopp (*Gl. scr.*). Pott (*WWb.*, I, 1, 179) remarque que l'expression *hutôgni* ne signifie pas Agni *sacrifié*, mais *auquel on sacrifie*. De même, Fick (71) fait dériver *gutha* de *ghu* = *hu*, avec le même sens, ou bien *celui qui est invoqué*, *huta*, *hûta*, de *hu*, *hû*, invocare = zend *zu*, etc. Il est difficile de décider entre les deux acceptions.

[2] Cf. *havis* et *hômi*, eau. Wilson donne aussi à *hu* l'acception de *to throw or cast*, ce qui le rapproche fort de χύω. Cf. *hi*, jacere, projicere. Je reviendrai plus loin sur cette question en parlant du sacrifice.

giutan, rac. *gut*, verser, si c'est là, comme on le présume, une forme augmentée de la racine *gu*.[1]

Cette interprétation de *Guth* considéré comme le Dieu auquel on sacrifie, trouve encore un appui dans les langues slaves. L'anc. sl. *govĕti*, religiose vereri, d'où *govĕinŭ*, religiosus, *govĕnië*, pietas, russe *govĕtĭ*, faire ses dévotions, honorer, etc., ne peut avoir pour racine que *gu* développé en *gov*, comme en sanscrit *hava*, sacrifice, de *hu*, etc. Le lithuanien *gawēti* a pris le sens spécial de jeûner, d'où *gawēne*, jeûne. Il est fort probable que ce verbe a signifié d'abord, comme *hu*, sacrificare, sacra facere, puis plus tard, en général, religiose vereri.[2]

[1] Benfey, *Gr. Wl.*, II, 194. Cf. aussi, sur toute la question, Pott, *WWb.*, I, 775-789.

[2] Weber (*Beitr.*, 4, 291) ne pense pas que ma nouvelle étymologie de *Guth* trouve beaucoup de croyants. Il fait observer que, même en admettant l'identification de *hu* et de *χύειν*, *huta* n'aurait pu signifier que *le versé* ou *le sacrifié*, en renvoyant à l'objection présentée par moi-même (t. II, 761, 1re éd.) contre son *asita*, geworfen, au lieu de beworfen. Mais je fais remarquer à mon tour que le cas n'est pas le même. Westergaard, en effet (*Radic.*, p. 51), donne pour *hu*, outre sacrificare, l'acception de *sacrificando deos colere*, avec le nom du Dieu à l'accus., et celui de l'offrande à l'instrumental. Ainsi *huta* a fort bien pu désigner Dieu en tant que *honoré par le sacrifice*. Le même cas se présente, exactement, pour le scr. *ishṭa*, partic. de *yaǵ*, adorer, consacrer, et sacrifier, dans son double sens de sacrifié, et de honoré par des sacrifices (D. P.). Cf. aussi *yaǵata*, adj., digne d'adoration, divin, saint, épithète d'Indra, d'Agni, de Savitar, etc. = zend *yazata*, de *yaz*, appliqué de même à plusieurs êtres divins, et devenu le nom de Dieu dans le persan *Izid* et *Yazdân* (V. Justi, 243, avec d'autres rapprochements).

SECTION II.

§ 387. LES DIVINITÉS PARTICULIÈRES.

Les divers noms de Dieu que nous venons de passer en revue, et dont plusieurs remontent sans aucun doute à l'époque la plus ancienne, n'offrent aucun caractère qui les rattache directement aux phénomènes de la nature. Ce sont des épithètes, des appellatifs, qui expriment de plusieurs manières les attributs d'un Être invisible, et ses rapports avec l'homme et le monde. Le céleste, l'adorable, le vivant, l'intelligent, le directeur, le générateur, sont des termes qui, appliqués à la Divinité, ne peuvent s'entendre que d'un être distinct de tous les objets naturels. Ces épithètes, il est vrai, auraient pu accompagner ou remplacer les noms des dieux particuliers, si ces derniers leur étaient antérieurs; mais, dans ce cas, on devrait attendre un certain accord entre ces noms, tout comme des divergences entre les épithètes. Or, c'est le contraire précisément qui a lieu. Les termes qui désignent Dieu en général offrent des coïncidences assez multipliées, tandis qu'il règne une grande diversité dans les noms des divinités spéciales du polythéisme arien, suivant les temps et les peuples. Il y a là, ce semble, une indication très-évidente de l'antériorité des premiers sur les seconds.

Si l'on compare, en effet, la liste des dieux védiques avec celle des dieux grecs, germaniques, lithuano-slaves, etc., on est surpris du petit nombre de concordances qui se présentent. Dans les Védas, les noms sont encore presque toujours clairement significatifs; chez les peuples européens, ils ne s'expli-

quent plus que partiellement par leurs langues respectives, et ceux qui restent obscurs appartiennent sans doute à une période plus ancienne de ces langues, sans remonter toutefois jusqu'au temps de l'unité. On voit par là que ces panthéons se sont formés graduellement en partant d'un premier fonds commun beaucoup plus limité, et que leurs derniers développements sont relativements récents. Pour distinguer, dans la multitude des divinités du polythéisme, celles qui ont appartenu à la religion primitive, et celles qui sont d'une origine plus moderne, nous n'avons d'autre critérium assuré que la comparaison de leurs noms, lesquels aussi peuvent seuls nous faire connaître le caractère attribué à chaque divinité. C'est par leur examen que nous pourrons saisir le polythéisme en quelque sorte à sa naissance.

§ 388. LE CIEL.

1) Nous avons vu que le plus ancien nom de Dieu, *Dêva*, le Céleste, se rattache à *div*, le ciel réel en tant que lumineux, mais sans se lier directement à l'idée de la lumière matérielle. Il en est autrement de *Div*, nomin. *Dyâus*, le Ciel personnifié, invoqué dans le Rigvéda avec *Pṛthivî*, la Terre, et d'autres dieux védiques, et appelé quelquefois *Pitâ Dyâus* ou *Dyâushpitar*, le Ciel-père.[1] Ici il s'agit bien du ciel réel, et les deux significations ne sont point encore séparées. Ainsi, quand l'Aurore est appelée *duhitâ divas*, fille du ciel,[2] on reste en doute si *div* doit se prendre au personnel ou à l'impersonnel. Ce *Dyâus*, toutefois, tient très-peu de place dans la

[1] *Rigv.*, I, éd. de Rosen, p. 193, 211, etc.
[2] *Rigv.*, I, 68, 1, 8.

religion védique, où il semble avoir été mis dans l'ombre de bonne heure par le Dieu *Varuṇa*, qui représente aussi le ciel; mais il a dû à l'origine occuper un rang au moins égal.

A *Dyâus*, en effet, répond exactement le Ζεὺς grec, éolien Δεὺς, au gén. Διὸς = *Divas*, qui est devenu le dieu principal de l'Olympe et de l'antiquité classique. Ici la personnification est complète, et le Ζεὺς, père des hommes et des dieux, n'est plus simplement le Ciel-père, *Dyâushpitar*, mais un être divin riche en attributs divers. Le sens primitif de *div*, *diva*, ciel, jour, s'est conservé cependant dans ἔνδιος, sub divo, ἐνδία, le milieu du jour, εὐδία, beau temps, adj. εὔδιος; et δῖος, céleste, pour διϝιος, est le corrélatif du scr. *divya*. La distinction établie de toute ancienneté entre Ζεὺς ou Δεὺς et θεὸς, comme entre *Dyâus* et *dêva*, prouve que ces formes étaient déjà fixées au temps de l'unité.

Cela résulte également avec évidence de la comparaison du latin *Jupiter*, pour *Diupiter*, lequel serait en sansc. *Dyupitar* (*dyu* = *div*), formé comme *dyupati*, maître du ciel, *dyupatha*, chemin du ciel, etc. Le génit. *Jovis*, dat. *Jovi*, en osque *Diovei*,[1] etc., sont des développements de *Diu*, comme en sanscrit, de *dyu* le dat. *dyavê*, le locat. *dyavi*, etc. Le *Juvepater* = *Jupater*, des tables Iguvines, paraît signifier le père *dans le ciel*, tandis que le synonyme *Diespiter* répond au scr. *Dyâushpitar*. Les peuples italiques, mieux que les Grecs, avaient conservé le souvenir du sens primitif de ciel; car, non-seulement on disait *sub diu*, *sub divo*, pour *sub cœlo*, mais le nom même du dieu servait à désigner le ciel.[2] Le lat. *deus*,

[1] Διουϝει, dans une inscription (Mommsen, *Unterital. Dial.*, p. 191).

[2] *Sub Jove frigido* (Hor., I, 25). *Aspice hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem* (Ennius ap. Cicer., *De nat. Deor.*, II, 25, 65).

comme *dêva* et θεός, était séparé de temps immémorial de ses formes congénères.

Nous retrouvons encore le *Dyâus* védique, génit. *Divas*, dans le *Tius* gothique, génit. *Tivis*, que Grimm restitue avec sûreté au moyen de l'anglo-saxon *Tiw*, génit. *Tiwes*, du scand. *Tyr*, gén. *Tys*, et de l'anc. allem. *Ziu* ou *Zio*, gén. *Ziewes*. C'était là, sans doute, dans l'origine, une personnification du ciel, et le plus ancien des dieux germaniques; mais plus tard il est devenu le dieu de la guerre et de la victoire, et c'est en cette qualité qu'il figure dans la mythologie scandinave. Son nom, comme équivalent à Mars, est resté dans celui du mardi, anglo-sax. *tywesdaeg*, anglais *tuesday*, scand. *tysdagr*, anc. all. *ziwestac*, etc. L'idée première de lumière, d'éclat, se montre encore dans l'anglo-sax. *tîr*, scand. *tyr*, gloria, anc. all. *ziori*, *zieri*, præclarus, insignis, etc., qui se rattachent à la même racine.[1] Le pluriel scand. *tivar*, dii, doit avoir signifié les brillants ou les glorieux.

L'accord remarquable qui vient d'être signalé entre quatre peuples de race arienne ne saurait laisser aucun doute que le ciel personnifié n'ait été le premier objet d'un sentiment religieux. Il faut ajouter ce que dit Hérodote (I, 131) des Perses, qu'ils sacrifiaient à Jupiter (Διὶ) sur les hautes montagnes, et qu'ils appelaient Jupiter (Δία) le cercle entier du ciel. Il semble, d'après cela, que l'antique nom du Dieu s'était maintenu chez eux partiellement, les Iraniens de la religion de Zoroastre l'ayant d'ailleurs abandonné.

2) Une seconde personnification du ciel, beaucoup plus complète que la précédente, et peut-être aussi ancienne, se

[1] Grimm, *Deut. Myth.*, 131, 132. Cf. Mannhardt, *Götterwelt*, 262. Ce dernier cite l'anc. allem. *zio*, ouragan, comme une indication que *Tius* était le dieu du ciel.

présente dans le *Varuṇa* védique, un des dieux les plus souvent invoqués parmi les plus élevés. Plusieurs des hymnes qui lui sont adressés lui donnent tous les attributs d'une divinité suprême.[1] Dans le principe, toutefois, il n'a dû désigner que le ciel réel qui *couvre* et *entoure* le monde, car c'est là ce que son nom même signifie, dérivé qu'il est de la rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare. *Varuṇa*, comme *div* et *svar*, s'entendait du ciel supérieur, lumineux, stellaire, par opposition au ciel atmosphérique.[2]

Le corrélatif de *Varuṇa* se trouve, comme on le sait, dans le grec Οὐρανὸς, l'ancien dieu du ciel, mais aussi encore le ciel réel supérieur, la demeure des divinités. La forme grecque semble partie du thème *varaṇa*, ce qui couvre, entoure ; cf. *uraṇa*, nuage. Il est curieux d'observer comment ces deux noms primitifs du ciel, *div* (*dyâus*) et *varuṇa* ou *varaṇa*, ont échangé leurs rôles en se personnifiant, chez les Indiens et les Grecs. Tandis que *dyâus* a conservé son acception propre, tout en devenant un dieu relégué dans le vague du passé, le grec Ζεὺς a perdu son sens primitif, pour s'appliquer uniquement à la divinité souveraine. C'est exactement l'inverse pour οὐρανὸς, qui a continué à désigner le ciel réel en même temps qu'un ancien dieu purement cosmogonique, tandis que *Varuṇa* a été élevé à la plus haute personnification, en perdant son acception première. On voit que, de part et d'autre, les points de départ ont été les mêmes, mais que les deux peuples

[1] Cf. Max Müller, *Sansk. Litter.*, p. 534 et suiv.

[2] Les anciens Aryas distinguaient déjà trois régions célestes, le ciel supérieur, *div*, le ciel des nuages, *nabhas* = νέφος, ancien slave *nebo*, gén. *nebese*, irland. *nem* (?); cymr. *nef*, etc., et l'atmosphère *antarisksha*, c'est-à-dire transparent, conservé dans le cymr. *entyrch* ou *entrych*, ciel.

ont développé les données communes dans deux directions différentes.

§ 389. LA TERRE.

Au ciel, personnifié dans le *Dyâushpitar* védique, est constamment associée à la Terre-mère, *Pṛthivî mâtar*, l'un étant naturellement considéré comme le principe actif et procréateur, l'autre comme le principe passif et fécondé. Aussi les noms du ciel sont-ils généralement des masculins, rarement des neutres, tandis que ceux de la terre sont féminins, circonstance qui seule déjà devait conduire à la personnification. Le composé védique *Dyâvâpṛthivî*, au duel, exprime bien l'intime connexion des deux divinités, et il y a plusieurs synonymes du même genre. On les appelle aussi les *grands parents*, [1] comme unis par un antique mariage, de même que, chez les Grecs, *Gaea* était l'épouse d'Uranus.

Le culte de la Terre comme mère se retrouve chez plusieurs peuples ariens. La Δημήτηρ grecque était probablement pour Γημήτηρ, et la terre est appelée *παμμήτηρ, παμμήτειρα*. C'est la *Terra mater*, *Tellus mater*, *mater Ops*, *alma Parens* des Romains. Les anciens Germains, d'après Tacite (*De mor. Germ.*, 40), l'adoraient sous le nom de *Nerthus*, auquel répond exactement le sanscrit *nṛtû*, nomin. *nṛtûs*, un des noms de la terre.[2] Elle était également personnifiée, chez les Anglo-

[1] Langlois, *Rigv.*, IV, 43.

[2] Wilson, *Dict.*, et D. P. — *Nṛtû* ne se trouve dans le Rigvéda qu'avec le sens de danseuse. Cf. I, 92, 4, où il est dit que l'aurore dissipe les ténèbres, *nṛtûh iva*, saltatrix veluti (Rosen). Ici le mot est féminin, quoiqu'on le donne aussi pour masculin. L'adjectif védique *nṛtu*, épithète d'Indra, des Maruts et des Açvins, semble signifier

Saxons, sous celui de *Folde fira môdor*, la Terre-mère des hommes (Grimm, *Deut. Myth.*, CXXIX). Et il faut ajouter que *folde*, scand. *folld*, terre, paraît se rattacher à la même racine que le scr. *pṛthivî* ou *pṛthvî*, terre, féminin de *pṛthu*, vaste, large, savoir *pṛth*, *parth*, *prath*, extendi (Cf. Mannhardt, *Götterwelt*, I, 317). Nous aurions ainsi, chez les Germains, une double analogie de fond et de forme pour cette antique personnification de la terre dans les Védas.

§ 390. LE SOLEIL.

Avec le ciel et la terre, un des premiers dieux du polythéisme naissant a sans doute été le soleil, qui tient une si grande place dans les divers cultes de la nature, aussi bien que dans la nature elle-même. Il aura été invoqué dès le début sous plus d'un nom, vu la richesse de son ancienne synonymie, et quelques-uns de ceux d'autres divinités célestes, comme *Asura*, *Bhaga*, *Mitra*, *Aryaman*, etc., lui ont été appliqués, soit dans les Védas, soit plus tard. En sa qualité de dieu, il figure ordinairement dans les hymnes sous les noms de *Sûrya* et de *Savitar*, certainement les plus anciens, comme le prouve la comparaison des langues congénères. Cette comparaison, toutefois, offre encore quelques incertitudes quant aux termes à classer

agile, vif. La rac. est *nṛt, nart*, danser; mais il est bien difficile d'appliquer ce sens à la terre, dont la stabilité est un attribut essentiel. Je crois donc que, dans cette acception, il faut y voir un composé de *nṛ*, homme, et de la rac. *tu*, crescere, valere, prise au causatif (*tûtôt*), et analogue à *nṛpa*, roi, c'est-à-dire qui protége les hommes. Ce nom de la terre serait ainsi synonyme de *narâdhârâ*, celle qui supporte les hommes. Cf. chez les Grecs la Demeter κουροτρόφος.

sous l'une ou l'autre de ces dénominations, ou plutôt sous leurs racines respectives.

1) Le scr. *sûrya*, védique aussi *sûr*, *sûra*, est sans doute contracté de *svarya*, dérivé de *svar*, ciel, lumière, substantif devenu indéclinable. Cf. *svaru*, lumière solaire (Wilson). — La rac. *sur*, lucere, fulgere, du Dhâtup., n'est pas encore constatée, mais elle serait à *svar* comme *tur*, properare, est à *tvar*. Au subst. *svar* se lie directement le zend *hvarĕ*, génit. *hûrô*, soleil; pers. *chûr*, *hôr*, ossète *chur*, id., etc.; aux formes dérivées de *svar*, le siahpôsh *sura* et le tirhaï *sûrî*.

On a très-généralement rattaché à ce groupe le latin *sol*, ainsi que le gr. ἥλιος, mais j'indiquerai plus loin les difficultés qui semblent s'opposer à ces rapprochements. En revanche, à *sûrya*, de *svarya*, répond très-probablement le grec Σείριος pour σϝεριος, le brillant *Sirius*, mais appliqué aussi au soleil. Suidas donne même une forme σείρ pour désigner le soleil, qui paraît être = *svar* (Cf. Curtius, Z. S., I, 31, et *Gr. Et.*[3], 503). Il faut peut-être comparer également l'irland. *sorch*, *sorcha*, brillant, lumineux.

2) Le scr. *savitar*, soleil, avec ses synonymes *sava*, *suvana*, *sûta*, *sûnu*, appartient à la rac. *su*, *sû*, generare, et désigne l'astre du jour comme l'agent de toute fécondité. Cependant, ainsi que nous l'avons vu, le dieu védique *Savitar* participe aux attributs plus élevés d'un pouvoir créateur du monde, et son rôle de dieu-soleil est probablement secondaire. Quoi qu'il en soit, c'est également à la racine *sû* que paraissent se rattacher la plupart des noms européens du soleil, et leur diversité ne provient que de celle de leurs suffixes de dérivation.

Le zend *hû*, soleil (Spiegel, *Avesta*, I, 189), nous offre un

substantif identique à sa racine *hû* = *sú*.[1] La même forme sans suffixe se retrouve dans le nom cymrique de *Hu* le puissant, personnage mythique, chef de la race des Cymris qu'il a conduits de l'Orient dans l'île de Prydain. C'était là sans doute une divinité solaire, car il est dit de lui, dans un poëme bardique, qu'il régnait sur la terre, la mer et sur toute vie dans le monde.[2] Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est qu'il est aussi appelé *Huon*, et que *huan* est un des noms cymriques du soleil qui reviendra tout à l'heure.

Au scr. *sava*, soleil, répond le siahpôsh *soe*, id. J'ai comparé déjà (§ 12) l'irl. *sabh* que donne O'Reilly à côté de *sámh;* mais il faudrait que cette forme fût mieux constatée. L'ancien irl. *sám* (Z.², 960) ne saurait se rattacher à *sava*.

On n'hésiterait guère à identifier l'anglais *sun* avec le scr. *sûnu*, si les anciens dialectes germaniques, à commencer par le goth. *sunna*, m., *sunnô*, f., n'avaient pas une *n* redoublée, ags. *sunne*, scand. *sunna*, anc. allem. *sunna*, etc. Si cette réduplication n'est pas inorganique, elle doit provenir d'une assimilation ; mais de laquelle ? L'ancien allemand offre bien une variante *sumna* (Graff, *Spr. Sch.*, VI, 240), qui, si elle était primitive, indiquerait un thème *sumanâ*, mais, en présence du gothique, il est difficile d'y voir autre chose qu'une corruption. La comparaison du cymr. *huan* nous met peut-être sur une meilleure voie ; car *huan*, de *suan*, répond au scr. *suvana*, soleil, ou à un thème plus simple *suvan*. Dès lors le gothique *sunna* pourrait provenir, par assimilation, de *suvna*, contraction de *suvana*. Quoi qu'il en soit, le nom germanique doit,

[1] Justi ne mentionne *hû*, soleil, qu'à l'article *hvare* (p. 333).

[2] Voy. la citation de *Iolo Goch*, dans le dict. d'Owen, voc. *Hu*, et cf. les Triades historiques nos 4, 5, 56, 57.

d'une manière ou de l'autre, se rattacher à la même racine que les termes sanscrits.

Des considérations analogues se présentent relativement au lat. *sōl* et au gr. *ἥλιος*. Si ces formes existaient seules, rien n'empêcherait de rapporter *sōl* à *svar*, et *ἥλιος* à *sûrya*, de *svarya;* mais il n'en est point ainsi, et une comparaison plus étendue semble conduire à d'autres résultats.

La forme latine *sōl*, en effet, se retrouve identiquement dans le scandinave *sôl*, lequel cependant n'en dérive pas, mais se lie par contraction au goth. *sauil*, soleil. Or, ce dernier, que Grimm écrit *sáuīl* (*Deut. Gr.*, II, 111) et qu'il considère comme dérivé par le suffixe *il*, ne peut plus appartenir à *svar*, mais bien et clairement à *sû*. La nature dissyllabique de ce terme résulte encore du fait que l'anc. allem. *suhil*, *sugil*, nom d'une rune appelée soleil, et l'anglo-sax. *sygel* = *syl*, soleil, ont intercalé une gutturale inorganique. Il devient donc très-probable que le lat. *sōl* résulte d'une contraction semblable à celle du scandinave.

Si nous interrogeons les langues celtiques, nous y trouverons l'irl. *sol*, *sul*, erse *soil*, peut-être emprunté au latin, comme l'est certainement le cymrique *sul*, armor. *sûl*. Le terme véritablement cymrique, en effet, est *haul*, corn. *heul*, *houl*, armor. *héol*, *hiol*, *hiaol*, partout de deux syllabes, *ha-ul*, etc. Cet accord avec le goth. *sauil* est d'autant plus remarquable qu'il se répète pour le lith. *sáule*. Toutes ces formes supposent évidemment un thème primitif dérivé de *sû* par le suffixe *ala* ou *ila*, savoir *savala* ou *savila*. L'anc. sl. *slŭnitse*, russe *solnitse*, pol. *slónce*, illyr. *sunze*, a subi une forte contraction par suite du double suffixe ajouté, et n'apporte aucune nouvelle lumière à la question.

J'arrive enfin au grec *ἥλιος*, généralement considéré comme

étant pour σϝελιος = sanscr. *svarya*, de même que σέλας, lumière, pour σϝελας, etc. La difficulté est de concilier cette hypothèse avec la forme homérique ἠέλιος, dorique ἀέλιος, c'est-à-dire ἀϝέλιος, comme l'indique clairement le crétois ἀϐέλιος d'Hesychius. Les diverses tentatives faites dans ce but ont paru à Curtius si peu satisfaisantes, qu'il abandonne complétement le rapprochement ci-dessus pour recourir à la rac. scr. *ush* = *vas*, urere, lucere (Z. S., I, 29, et *Gr. Et.*[3], 371). La forme ἀϐέλιος, ἀϝέλιος, le conduit à conjecturer un synonyme αὐέλιος, pour αὐσέλιος, qui lui sert à expliquer le nom des *Auselii* = *Aurelii* sabins, ainsi appelés d'après le soleil, *ausel* (Paul., *Epit. Fest.*, 23). Cf. l'étrusque *usil* et le *ozeul adosiose*, i. e. sol venerande, des Carm. Saliar. (Preller, *Röm. Myth.*, 287). Le mot grec aurait ainsi la même origine que ἠώς, pour ἀϝώς, lesb. αὔως = lacon. ἀϐώρ = lat. *auror(a)*, de *ausosa*. Sans méconnaître ce que ces conjectures ont d'ingénieux, je crois devoir préférer encore celle d'Ottfried Müller, approuvée par Lassen (*Ind. Alt.*, I, 761) et qui suppose une forme primitive σαϝέλιος. Cette forme, en effet, semble la plus propre à lever toutes les difficultés. Elle nous ramène à la racine *sû* et s'accorde parfaitement, sauf son suffixe additionnel, avec le goth. *sauil*, le lith. *sáule* et le cymr. *haul*.[1]

3) Il résulte de ce qui précède que les anciens Aryas ont rattaché les noms principaux du soleil à deux racines dont l'une signifie briller, et l'autre produire. Le groupe qui se relie à cette dernière est de beaucoup le plus étendu, et comprend des termes dont les suffixes de dérivation variaient sans doute déjà au temps de l'unité. Il y avait cependant encore d'autres

[1] Sur toutes ces questions, cf. les observations détaillées de Pott, *WWb.*, II, 3, p. 731, etc.

noms pour désigner l'astre du jour, dont la synonymie a pris chez les Indiens un si riche développement. J'en ai signalé ailleurs un certain nombre que l'irlandais seul paraît avoir conservés en commun avec le sanscrit.[1] C'est toutefois aux deux groupes que nous avons examinés qu'ont été empruntés en premier lieu les noms du soleil personnifié, et devenu l'objet d'un culte.

Ce culte se retrouve chez les principaux peuples ariens, qui l'ont développé plus ou moins suivant la nature de leur mythologie. Dans les Védas, c'est *Sûrya* qui représente plus spécialement le dieu-soleil, tandis que *Savitar*, *Bhaga*, *Mitra*, *Aryaman*, en tant que divinités solaires, ont des caractères moins précis et des significations plus générales. Une différence analogue s'observe chez les Grecs entre Hélios et Apollon, et ce dernier, dont le nom est encore inexpliqué, appartient évidemment à une phase plus récente de la mythologie grecque. Chez les Romains, le dieu *Sol* n'occupe qu'une place en sous-ordre. Il en est de même, à un plus haut degré, chez les Scandinaves, où *Sôl* devenu féminin, comme l'allemand *sonne*, etc. (le goth. *sauil* est neutre), n'est plus que la fille d'un personnage mythique *Mundilfoeri*, la sœur de *Mâni*, Lunus, et la femme de *Glenr*, le brillant.

A côté de grandes différences, on peut signaler encore chez ces divers peuples certains traits caractéristiques dont l'accord indique une source commune. Je ne parle pas des analogies nombreuses qui se présentent dans les comparaisons poétiques, et les épithètes données au soleil. Il était trop naturel d'y voir tour à tour un disque ou une roue d'or, le joyau

[1] Dans la *Zeitschrift* de Kuhn, IV, 246. Les principaux sont l'irl. *grian* = scr. *ghṛṇi*; irl. *earc* = scr. *arka*, irl. *ion* = scr. *ina*, irl. *béal* = scr. *bhâla*, etc.

ou l'œil du ciel, l'astre qui voit et qui connaît toutes choses, etc., pour que l'accord de traits semblables puisse impliquer une affinité primitive. Mais il n'en est pas de même de la fiction qui attribue au dieu-soleil un char attelé de brillants coursiers, et qui se retrouve dans plusieurs mythologies. Le char d'or du *Sûrya* védique est tiré par deux, sept ou dix cavales fauves, *haritas*, ou multicolores *(ćitrâs)*, comme celui de Hélios par quatre chevaux, dont trois juments, Aethiops, Eos, Bronte, Sterope, le noir, l'aurore, la tonnante, la brillante, et celui de la *Sôl* scandinave par *Arvakr*, le matinal, et *Alsvédhr*, le très-rapide. Dans l'Avesta aussi (*Yaçna*, III, 49, XXV, 15), il est parlé du soleil aux chevaux rapides. Les détails varient, mais le fond est le même et appartient sans doute aux Aryas primitifs.

La comparaison des mythes solaires fournirait d'autres rapprochements que je m'abstiens d'aborder.

§ 391. L'AURORE.

La personnification du soleil devait conduire à celle de l'aurore, qui le précède et l'annonce, et les beaux phénomènes lumineux qui accompagnent le retour du jour étaient bien propres à frapper l'imagination des anciens pasteurs. Aussi le culte de l'Aurore a-t-il sûrement pris naissance dès les premiers débuts du polythéisme, pour se développer avec tout l'éclat de la poésie. Les hymnes qui lui sont adressés dans le Rigvéda sont au nombre des plus beaux, et on sait tout ce que le même sujet a inspiré au génie grec de fictions gracieuses et de brillantes images.

1) Le nom de l'Aurore personnifiée, aussi bien que réelle,

est en sansc. *Ushas*, *Ushâ*, c'est-à-dire celle qui brille comme le feu, de *ush*, urere, ce qui exprime parfaitement la rouge splendeur du ciel matinal embrasé. Cf. *ushâ*, combustion, et *ush*, lumière du matin. Les deux thèmes se retrouvent dans le zend *ushañh* (nomin. *ushô*), et *ushâ*, *usâ*. Du premier vient *ushaçtara*, oriental, vers l'aurore (Burnouf, *Yaçna*, 125, note). Comme la racine *ush* est contractée de *vas*, le nom primitif doit avoir été *vasas*, et la comparaison des langues semble indiquer l'emploi simultané des deux formes avant la dispersion.

Le rapprochement établi depuis longtemps entre *ushas* et ἠὼς n'est plus contesté, malgré les objections du savant helléniste Ahrens, qui ne voudrait admettre tout au plus qu'une affinité très-indirecte.[1] Toutefois, pour rendre compte du mot gr. (dor. ἀὼς, att. ἕως), il faut partir de l'ancien thème *vasas*, dont le génitif *vasasas* explique très-bien le grec ἠοος, pour ϝοσοσος. Le digamma, dont l'attique ἕως offre encore la trace, s'est perdu, et les deux σ ont été supprimés entre les voyelles, comme à l'ordinaire. En revanche, l'éol. αὔως paraît se rattacher à *ushas*, comme αὔω à *ush*, à moins que αυ pour αϝ ne provienne ici d'une inversion *va*. Cf. le lacon. ἀϐώρ = ἀϝώρ.

La même alternative se présente pour le lat. *aurora*, pour *ausosa*, forme augmentée d'un nouveau suffixe, et dans laquelle *au* peut être la *vriddi* de *u* (Cf. *uro* = *ush* et *aurum*), ou une inversion de *va*. Cf. *auster* et le scr. véd. *vastar*, qui éclaire.

Le lith. *auszra*, aurore (Cf. *auszta*, le jour vient), ne diffère que par le suffixe et répond exactement au véd. *usrâ*, matin, lumière matinale, féminin de *usra*, lumineux, matinal, mais,

[1] Z. S., III, 172. Son hypothèse d'un thème primitif *djāv* (Ib., 165) semble bien peu admissible.

ici également, la syllabe *au* peut provenir d'un thème plus ancien *vasrâ*. Aufrecht (Z. S., IV, 256 et suiv.) y rapporte aussi, avec toute raison, le gr. *αὖρα*, air matinal, et *αὔριον*, au matin, demain matin. L'adv. *ἦρι*, mane, lui paraît être un locatif de *ἦρ*, comme le scr. *usri*, d'un thème *usar*, d'où viennent quelques cas de *usra*, et dont l'ancienne forme *vasar* est le prototype de *ἦρ* = *α-αρ* pour *ασαρ* et *ϝασαρ*. Ces changements phoniques sont tout à fait semblables à ceux qu'a subis le nom du printemps, *ἔαρ*, *ἦρ*, d'un thème primitif *vasar* (*vasra*, *vasara*), de la rac. *vas*, mais avec un sens probablement différent de *ush* (Cf. t. I, p. 118).

Cette étymologie d'Aufrecht se trouve appuyée par le cymrique *gwawr*, aurore, qu'il indique comme appartenant au même groupe, mais sans justifier autrement sa conjecture. *Gwawr*, en effet, est pour *gwâr*, et *gwâr* pour *gwahar*, exactement le sanscrit hypothétique *vasar*. L'*h* = *s* a disparu dans la contraction, précisément comme dans *gwanwyn*, printemps, de *guahannuin*, *guahantuin*, allié au scr. *vasanta* (Cf. t. I, p. 119). Je crois retrouver aussi ce *gwâr* cymrique, également contracté, dans l'irl. *fór*, illumination ; mais ici c'est l'*s* qui a disparu entre deux voyelles, et *fór* vient de *fosor* = *vasar*, comme *siur*, sœur, de *sisur* = scr. *svasar*.

Les langues germaniques possèdent aussi, pour désigner l'orient, un terme allié au nom de l'aurore, savoir l'anc. allem. *ôstan*, en composition *ôst*, d'où *ôstar*, vers l'orient; ags. *east*, scand. *austur*, etc. Cf. zend *ushaçtara*, et lat. *auster*, le sud en tant que chaud et lumineux. A ce nom de l'orient se liait celui d'une divinité germanique dont on sait peu de chose, mais qui était sans doute une personnification de la lumière matinale, ainsi que du retour du soleil au printemps. Les Anglo-Saxons l'appelaient *Eastre* ou *Eostra*, et célébraient en son

honneur une fête au mois d'avril, nommée *Esturmonath*, comme en ancien allemand *Ostarmânoth*, ce qui indique l'existence d'une déesse *Ostara* (Grimm, *Deut. Myth.*, 180). La circonstance que ce nom est devenu depuis celui de la solennité de Pâques fait présumer, comme l'observe Grimm, que le culte de cette déesse était très-populaire, puisque son souvenir est resté attaché à l'une des grandes fêtes chrétiennes.

2) Il en a été du culte de l'aurore comme de celui du soleil; il s'est développé ou affaibli, chez les divers peuples ariens, suivant le degré de puissance des phénomènes naturels et des impressions qu'ils faisaient naître. Dans l'Inde, où les splendeurs du matin sont incomparables, la déesse *Ushas* est sans cesse invoquée avec les accents de la plus haute poésie. Les hymnes védiques nous la présentent comme une belle femme toujours jeune qui, montée comme le soleil sur un char attelé de coursiers ou de génisses rouges, ouvre les portes du ciel (*dvârâu divas*), réveille toutes les créatures et répand ses trésors sur le monde. Tout resplendit autour d'elle, entourée qu'elle est d'un vêtement de lumière, et, quand le ciel matinal s'embrase, c'est qu'elle découvre son sein brillant. Elle est appelée la fille du ciel, *Dyâus*, ou de *Praǵâpati*, le maître des créatures, ou de *Sûrya*, le soleil, et quelquefois *Sûryâ*, au féminin, mais aussi *mâtâ dêvanâm*, ou mère des dieux, épithète moins explicable, qui montre toutefois le haut rang qu'on lui assignait. On l'invoque surtout pour en obtenir des biens de toute espèce, des aliments, des vaches, des chevaux, des enfants, une longue vie, etc. Elle occupe, en un mot, une place éminente dans le panthéon védique. L'Avesta, au contraire, ne connaît plus l'aurore comme déesse, mais lui substitue un

génie *Ushashina* (Oshen), invoqué plusieurs fois dans le Yaçna (Burnouf, *Comment.*, p. 180).[1]

Le rôle de la déesse Ἠώς, dans la mythologie grecque, est plus limité que celui de *Ushas*. Cependant son culte paraît avoir eu anciennement une assez grande extension, allié qu'il était à celui d'Adonis, fils de l'Aurore et de Céphale, appelé aussi Ἀῷος, Ἑῷος, et personnification de Ἑωσφόρος, l'étoile du matin.[2] Comme figure poétique, elle offre un digne pendant de l'*Ushas* indienne et lui ressemble à plusieurs égards. Ainsi, elle est la fille de Hypérion, le soleil, comme *Ushas* celle de *Sûrya*.[3] Un char attelé de quatre chevaux ailés la porte jeune et brillante, assise sur un siége d'or (χρυσόθρονος), vêtue d'un peplum d'un jaune ardent (κροκόπεπλος), étendant au ciel ses ailes blanches (λευκόπτερος), ses bras et ses doigts couleur de rose (ῥοδόπηχυς, ῥοδοδάκτυλος). C'est ainsi qu'elle apporte aux mortels la lumière, l'activité et la joie.

Les mythes qui concernent l'Aurore, dans l'Inde védique et la Grèce, ont été l'occasion de quelques rapprochements ingénieux de la part de Max Müller,[4] mais plusieurs de ses interprétations sont encore contestables et contestées, ce qui est presque inévitable dans un ordre de recherches qui laisse tant de latitude à l'imagination. C'est pourquoi je me contente de les signaler à l'attention des futurs investigateurs.

Le culte de l'Aurore, déjà peu développé chez les Grecs, car on ne lui offrait pas de sacrifices comme dans l'Inde, se réduit davantage encore chez les Romains. Nous ne savons presque

[1] Cf. Spiegel, *Avesta*, 3, 41, et Justi, p. 70.

[2] Ahrens, Z. S., III, 172.

[3] Homère, *Hymn. ad solem*, v. 6. — Chez les Romains, elle était appelée fille du ciel, comme dans le Rigvéda (Preller, *Röm. Myth.*, 289).

[4] *Essai de mythologie comparée*, trad. franç., p. 64 et suiv.

rien de l'*Ostara* germanique, et je ne crois pas que les mythologies celtiques et lithuano-slaves aient conservé aucune trace connue d'un culte semblable.

SECTION III.

§ 392. LES ÉLÉMENTS.

Les divinités que nous venons de passer en revue, savoir le Ciel, la Terre, le Soleil et l'Aurore, sont sans doute les premières qui ont été personnifiées; ce sont les seules, du moins, dont les noms et le culte se retrouvent chez plusieurs peuples ariens. Ni la lune, ni les principales étoiles ne paraissent avoir été divinisées dans le principe, et le culte des éléments personnifiés, dont on peut encore reconnaître les premières traces, ne s'est développé que plus tard et dans des directions diverses, à en juger par les divergences considérables des dénominations et des rôles assignés aux êtres mythologiques. Il en est de même, et à un plus haut degré, des personnifications de l'ordre moral, qui appartiennent aux phases plus avancées du polythéisme, et qui se sont multipliées chez les divers peuples de la famille arienne d'une manière indépendante, bien qu'avec des analogies fondées sur la nature même des choses.

§ 393. LE FEU.

La nature mystérieuse du feu, sa liaison avec la chaleur et la lumière du soleil, le rôle qu'il joue dans le phénomène de

la foudre, ont dû frapper vivement l'imagination des premiers hommes, tandis que ses applications utiles, on peut dire nécessaires, à l'existence humaine, leur inspiraient un sentiment de reconnaissance pour cet élément bienfaisant. De là, à le considérer comme un être divin, la transition était facile et naturelle, et déjà les anciens Aryas l'ont honoré sans doute d'une sorte de culte. Il est certain, du moins, qu'ils ont rattaché au feu tout un ensemble de mythes reliés à leurs croyances religieuses, pour se rendre compte de son origine et de ses manifestations diverses; mais il est beaucoup moins sûr qu'ils soient allés jusqu'à en faire un dieu particulier, et surtout un dieu aussi haut placé que l'était l'*Agni* védique.

Ce dernier, en effet, semble bien être une création purement indienne; car son nom, dérivé de la rac. de mouvement *aǵ*, ne désigne proprement que le feu matériel en tant qu'essentiellement mobile, et cette acception est aussi celle de ses corrélatifs européens, lat. *ignis*, lith. *ugnis*, anc. sl. *ognĭ*, russe *ogónĭ*, etc. L'Avesta ne connaît point d'*Agni*, et le feu, *âtar*, n'y figure qu'au rang des *Yazatas*, ou divinités secondaires, avec le titre de *Ahuramazdâo puthrô*, ou fils d'Ormuzd.[1] Le Vulcain gréco-romain a un tout autre caractère que l'*Agni* indien, et le scandinave *Logi* (flamme), fils du géant *Forniotr*, n'occupe qu'un rang très-inférieur. On voit que chaque peuple a suivi sa voie particulière à dater de la dispersion, et que, au temps de l'unité, la personnification du feu ne s'était pas encore accomplie.

Il est probable que, dans le principe, le feu n'a été vénéré qu'en sa qualité d'élément utile et bienfaisant, d'abord simple-

[1] Burnouf, *Yaçna*, p. 377. Cf. Justi, 49; *âtar*, peut-être de *ad-tar*, le feu qui dévore.

ment comme feu domestique, puis, avec un caractère plus élevé, comme feu du sacrifice. C'est en cette dernière qualité surtout que l'*Agni* védique personnifié a pris sa haute importance. Il est devenu le dieu spécial du sacrifice, qu'il a institué parmi les hommes, et dont il est l'agent et le prêtre, *purôhita, ṛtviǵ, hôtar.* Il sert de médiateur entre les dieux et les mortels, car il amène les premiers aux cérémonies sacrées sur son char traîné par des chevaux rouges, et il leur porte l'offrande des hommes dont il est le messager.[1] On conçoit, d'après cela, qu'il soit si souvent invoqué dans les hymnes qui accompagnaient les sacrifices. Le caractère sacré du feu chez les Iraniens se liait sans doute au même emploi, au moins à l'origine, car c'est du zend *âtar,* feu, qu'est venu le nom du prêtre officiant, *âtharvan,* nomin. *âthrava* ou *atarvan,* conservé dans le sansc. *atharvan,* prêtre du feu, dont le sens propre s'est obscurci.

Mais, à côté de ce rôle élevé, l'*Agni* védique en a un autre moins solennel et sûrement plus ancien, comme protecteur de la maison, de la famille et du clan, *gṛhapati, viçpati,* d'où l'épithète de *damûnas,* domesticus, ami de la maison, et celle de *sabhya* ou *sabhêya,* qui appartient à la *sabhâ,* ou assemblée du clan (Cf. p. 78). C'est là le feu du foyer, tenu pour sacré chez tous les peuples ariens, et dont la Ἑστία grecque et la *Vesta* romaine sont des personnifications féminines. Les attributs du dieu Agni se trouvent ici divisés, d'une part entre Ἑστία et Ἥφαιστος, et de l'autre entre Vesta et Vulcain. Les deux déesses représentent également le feu du foyer et celui de l'autel, tandis que les dieux sont le feu au point de vue plus

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, 760, et les hymnes du Rigvéda à Agni *passim.*

général de puissance bienfaisante ou redoutable. Le lat. *Volcanus* ou *Vulcanus* n'a désigné primitivement que la flamme, comme le prouve la comparaison du scr. *ulkâ*, pour *valkâ*, la flamme qui enveloppe, de *val* = *var*, circumdare, tegere.[1] Le grec Ἥφαιστος a pris le caractère plus spécial du feu métallurgique, et cela par suite du développement de la métallurgie elle-même. Son nom, toutefois, semble indiquer que, dans l'origine, il ne représentait, comme l'Agni des premiers temps, que le feu domestique.

Ce nom, en effet, qui n'offre en grec aucune étymologie satisfaisante, se rattache probablement au scr. *sabhâ*, comme le *sabhya* ou *sabhêya* cité plus haut. J'ai eu la bonne fortune de me rencontrer avec Kuhn pour cette conjecture, ce qui lui donne à mes yeux beaucoup de consistance. Seulement Kuhn explique autrement que moi la formation du mot grec. J'y avais cherché un composé *sabhê* + *sthâ*, c'est-à-dire celui qui se tient ou qui demeure dans la famille, analogue à *savyêshṭhâ*, celui qui se tient à gauche, *rathêsṭhâ*, celui qui se tient sur le char, le guerrier, etc., en admettant, bien entendu, un neutre *sabha*, au lieu du féminin *sabhâ*. Kuhn objecte l'absence de cette forme, mais on peut l'inférer des composés tels que *strîsabha*, assemblée de femmes, *nṛpasabha*, assemblée de princes, où *sabha* est neutre.[2] La seconde objection, tirée des thèmes *savyêshṭhar* et zend *rathaêstar*, n'est pas non plus décisive, puisque les composés avec *sthâ* sont également usités. Quoi qu'il en soit, il préfère, et peut-être avec raison, expliquer

[1] Grassman (Z. S., 16, 164) rattache *Volcanus* à la rac. *varć*, briller (Dhâtup.), d'où *varćas*, éclat, lumière; primitivement, suivant le D. P., énergie vitale, vigueur, activité, puis force lumineuse du feu et du soleil.

[2] Cf. le D. P. au mot *sabhâ*.

Ἥφαιστος par un superlatif *sabhêyishṭha*, ou *sâbhêyishṭha*, le dieu de la famille par excellence, tout comme Agni est appelé *yavishṭha*, le plus jeune (des dieux), ou *yaǵishṭha*, le très-vénéré (Z. S., V, 214). On voit que les deux explications aboutissent en fait au même résultat en ce qui concerne la nature primitive du dieu grec.[1]

L'origine céleste du feu et sa transmission aux hommes ont été, chez les anciens Aryas déjà, une source abondante de traditions mythiques. Toute cette question a été traitée de main de maître par Kuhn, dans son beau travail sur la *Descente du feu et du breuvage des dieux.*[2] On y voit comment ces mythes se rattachaient, à l'origine, au procédé de friction rotatoire par lequel on obtenait le feu, et qui se retrouve d'ailleurs chez les peuples les plus divers. On se figurait naïvement que les phénomènes du feu céleste, l'éclair, la foudre et même le feu solaire, étaient produits dans le ciel par un procédé semblable. Le feu ainsi produit descendait alors sur la terre, tantôt dérobé et apporté comme un bienfait par un oiseau, ou par un personnage mythique ami des hommes, tantôt lancé comme foudre par la main d'un dieu. Une foule d'analogies curieuses signalées par Kuhn relient entre elles les traditions mythiques conservées à ce sujet par les principaux peuples ariens.

Les phénomènes de l'éclair et du tonnerre, si propres à

[1] Max Müller (Z. S., 18, 212) a combattu depuis cette étymologie et proposé, comme corrélatif de Ἥφαιστος, le *yavishṭha* védique, surnom très-ordinaire d'Agni, en cherchant à rendre compte de l'anomalie du φ pour ϝ. Pott (*WWb.*, 4, 771) n'accepte pas cette solution, et conjecture à son tour une dérivation de ἁφή, contact et action d'allumer, en composition avec αἴθω, mais sans s'expliquer sur la signification précise du composé qui en résulterait, non plus que sur ιστος, de αἴθω (?).

[2] *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, Berlin, 1859.

frapper les hommes d'une terreur religieuse, ont été sans doute attribués dès le principe à l'action immédiate d'un pouvoir céleste, comme cela est le cas dans toutes les religions. Plus tard ils ont été assignés aux dieux supérieurs de chaque mythologie, à l'Indra indien comme au Jupiter classique. Le *Thôrr* des Scandinaves, le *Donar* des Germains, le *Perun* slave, le *Taranis* gaulois, etc., ont même reçu leurs noms de ceux du tonnerre. Ces derniers, ainsi que ceux de l'éclair, offrent entre eux, dans les langues ariennes, un bon nombre d'analogies que je m'abstiens d'énumérer, renvoyant, pour le tonnerre principalement, à l'excellent travail de Grimm, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.[1] Que le tonnerre tire généralement ses noms de son bruit, comme l'éclair de sa lumière ou de sa rapidité, c'est ce qui ne nous apprend rien d'important, mais les termes qui désignent le carreau de foudre nous montrent comment on se le figurait. J'ai déjà parlé ailleurs du scr. *açman* = *açani*, foudre et pierre, auquel répond l'ἄκμων que lance Jupiter, ainsi que le *hamar* ou marteau du Thôrr scandinave, que je crois être pour *ahmar* = scr. *açmara*, lapideus (Cf. t. I, p. 149 et 150, et t. II, p. 192, note). Le scr. *çaru*, foudre, et flèche, arme, de *çṝ*, *çar*, lædere, dirumpere, est allié au gr. κεραυνός, venant, suivant Grimm (l. cit., p. 11), d'un subst. κέρυς = goth. *hairus*, glaive, etc., et il se

[1] *Ueber die Namen des Donners*, 1855. La synonymie du tonnerre est très-riche, mais c'est par une singulière inadvertance que M. Renan, dans son *Origine du langage*, p. 139, parle de 353 noms, en s'appuyant de l'autorité d'Adelung. Ce chiffre, en effet, n'est que l'indication d'une page, et Adelung dit : « Dans mon histoire ancienne des « Allemands, p. 353, j'ai cité en preuve les noms du tonnerre dans « les langues européennes. » (*Mithrid.*, I, p. 14, introd.) Je ne donne pas ceci comme une critique à l'adresse de l'illustre savant, mais comme une excuse pour moi-même au cas où je serais tombé dans quelque méprise analogue.

retrouve aussi dans l'irl. *caor*, erse *caoir*, carreau de foudre. Un troisième terme non moins ancien est le scr. *bhidira*, *bhidura*, *bhêdura*, *bhidra*, aussi *bhidu*, *bhidi*, *bhidaka*, de *bhid*, findere, conservé par l'irl.-erse *beithir*, *peithir*, et probablement contracté dans le pers. *bîr*. Au scr. *bhidaka*, dans l'acception d'épée, répondent également l'irl. *bideog* et le cymr. *bidawg* (Cf. t. II, p. 287). On voit ainsi que les anciens Aryas se représentaient la foudre, soit comme une pierre enflammée, soit comme une flèche ou un glaive lancé du ciel. Les Indiens se la figuraient aussi comme un missile solide et dur, *vaǵra*, ou comme une hache, *kuliça*, *paraçu*. Le latin *cuneus*, l'allem. *donnerkeil*, l'anglais *thunderbolt* et notre *carreau* de foudre se rattachent à des idées analogues.

§ 394. L'EAU.

Le culte de l'eau comme élément est aussi ancien que celui du feu, et se retrouve plus ou moins développé chez tous les peuples ariens. Les eaux terrestres, sous leurs formes diverses de sources, de fleuves, de lacs, de mers, comme les eaux du ciel que versent les nuages, ont été l'objet d'une vénération directe d'abord, puis adressée plus tard aux êtres personnifiés qui les représentaient dans les mythologies particulières. Ces derniers sont généralement des créations d'un polythéisme plus avancé, et l'on ne trouve aux temps primitifs aucune divinité des eaux bien caractérisée. Les dieux de la mer, comme le *Varuṇa* indien des temps postvédiques, le *Poseidon* et le *Neptune* classiques, l'*Oegir* scandinave, n'ont pris naissance que postérieurement à la dispersion, et c'est surtout chez les Grecs et les Germains du nord, en raison de leur position géo-

graphique, que l'on voit surgir une abondance de divinités aquatiques secondaires, avec les mythes qui les concernent. D'un autre côté, les eaux du ciel ont été mises, comme le feu de la foudre, sous la puissance des dieux qui règnent sur l'atmosphère, *Indra* chez les Indiens, *Jupiter* chez les Grecs et les Romains, *Odhin* ou *Wuotan* chez les Germains, et ont cessé ainsi d'être l'objet d'une vénération directe.

Les traits essentiels d'un culte élémentaire des eaux se retrouvent encore presque inaltérés chez les principaux peuples de race arienne. Dans le Rigvéda, comme dans l'Avesta, elles sont encore invoquées sous leur nom propre, *âpas*, au pluriel et collectivement. On les appelle les mères, les divines; on dit d'elles qu'elles renferment l'*amṛta*, l'ambroisie, et tous les remèdes salutaires; on leur demande, non-seulement la santé du corps, mais la purification de l'âme de tout péché.[1] Pour les Iraniens, les eaux créées par Ormuzd étaient aussi le principal moyen de purification, surtout après avoir été consacrées par la cérémonie du *zaothra*, ce qui rappelle singulièrement l'eau bénite du catholicisme (Spiegel, *Avesta*, II, XCII). L'emploi des eaux lustrales dans l'antiquité classique est suffisamment connu. Les Scandinaves considéraient les eaux du ciel comme sacrées; l'Edda les appelle *heilōg vōtn*, et le *heilawâc* du moyen âge germanique, c'est-à-dire l'eau de source puisée à minuit, ou avant le lever du soleil, devenait un remède puissant et acquérait des propriétés magiques (Grimm, *D. Myth.*, 327).

Ces divers peuples avaient également en commun une véné-

[1] Cf. *Rig.*, I, 23, 16 et 22. Istud, Aquæ! auferte quodcunque scelestum in me est, quodve ego per vim feci, quodve imprecatus sum, atque mendacium (Trad. de Rosen).

ration particulière pour les sources et les fleuves, qui sont souvent divinisés. Dans le Rigvéda, la *Sindhû*, ou l'Indus, est invoquée avec le Ciel, la Terre et *Aditi*, et plus tard, la déesse *Gangâ*, dans le Ramâyana, personnifie le Gange de la manière la plus poétique. Les fleuves sacrés de la Grèce et de l'Italie ont été personnifiés de même par la poésie et par la sculpture. Les rivières de la Germanie, dont les noms sont en général féminins comme dans l'Inde, étaient placées sous la puissance de génies aquatiques femelles (Grimm, *D. Myth.*, 338).[1] D'après Procope (*Bell. goth.*, III, 14), les Slaves orientaux tenaient les fleuves pour sacrés et soumis à des déesses particulières. Les exemples de lacs sacrés se retrouvent aussi chez ces divers peuples, et d'autres traces du culte des eaux se remarquent dans toutes les ramifications de la race arienne. Ici, toutefois, et comme pour le feu, les personnifications plus complètes appartiennent aux temps qui ont suivi la dispersion, comme l'indique la diversité des noms. Les *Apsaras* de l'Inde, littér. celles qui se meuvent dans l'eau, n'ont de rapport direct, ni avec les Nymphes, les Naïades, les Néréides, les Sirènes, ni avec les *Nixes* et les *Merminnen* de la Germanie.

Un nom certainement fort ancien de la mer s'est conservé, chose singulière, dans l'irl. † *tríath,* au gén. *tréthan* (Corm., *Gl.*, 156 et Fil. Oeng.). Cf. *trethan,* gl. gurges i. e. maris (Z.², 264); et *trethnach,* orageux, stormy (Stokes; Corm., l. cit.), *treathan* (O'Dav., *Gl.*). Comme l'a remarqué Siegfried, un rapport semble évident, en premier lieu avec le Τρίτων

[1] Le culte des fleuves et des sources, chez les Gaulois, est suffisamment démontré par les inscriptions votives aux déesses de la Sequana, de l'Icauna, au dieu Borvo, etc. La plupart des noms de rivières sont aussi féminins.

grec, fils de Neptune et d' Ἀμφιτρίτη, dont le nom s'y rattache aussi et qui s'appliquait à la mer. Suivant Preller (*Gr. M.*, 126), Τρίτων personnifie la mer agitée, les eaux primitives, le vieil océan, d'où étaient sortis l'esprit, l'air et le ciel. L'épithète de Τριτογένεια, donnée à Minerve, a dû signifier née de l'Océan. Les Τριτοπάτορες ou -πατρεις, fils d'Uranus et de Gê (la terre), objets d'un culte à Athènes, présidaient à la violence des vents d'orage, sans doute spécialement sur la mer pour les Athéniens. Le nom de *Triton*, devenu celui de toute une troupe de dieux marins, fut appliqué également à des lacs et à des fleuves, en Lybie et en Grèce, et devint la source des légendes concernant Minerve et sa naissance.

On voit ainsi que le sens primitif de ce nom s'était obscurci déjà chez les Grecs par les influences mythiques. Cela se remarque bien plus encore en remontant plus haut vers les Aryas de l'Orient. Le Rigvéda, en effet, mentionne un dieu *Trita*, d'après le D. P., en rapport avec Marut, Vâyu, Vâta et Indra (les dieux des vents et du ciel atmosphérique), qui combat avec eux contre les puissances démoniaques, *Vṛtra*, *Tvâshṭra*, les dragons, etc. On en sait d'ailleurs si peu de chose que l'on n'aurait pu le rattacher au *Triton* grec, n'était son surnom d'*Âptya* ou *Âpya*, c'est-à-dire *qui demeure dans les eaux*, mais fort au loin, dans une région cachée, d'où la locution usitée d'envoyer à *Trita* toute chose funeste. On ne peut s'empêcher de penser à la mer qui, pour les Aryas védiques, devait se présenter dans un lointain mystérieux. Il faut ajouter que le nom de *Trâitana*, personnage surhumain, en rapport avec *Trita*, se rapproche encore plus du Τρίτων, -ονος.

Ce n'est pas tout; ce *Trâitana* reparaît chez les Iraniens, dans le *Thraêtona* de l'Avesta, où il ne figure plus que comme un ancien héros qui enchaîne le dragon *Dahâka*, et qui est

devenu *Frétûn* en huzvar., et le *Frédûn*, *Féridûn*, des traditions persanes, s'éloigne toujours plus de sa forme et de sa signification premières. Il se rattache cependant à cette dernière, en ce qu'il est appelé le fils d'*Âthvya*, évidemment le véd. *Âptya*.

L'origine de tous ces noms reste obscure. Le scr. *trita*, comme *τρίτος*, signifie troisième. De là, cette légende plus récente des trois frères, *Êkata*, *Dvita* et *Trita*, le premier, le second et le troisième, dont le dernier aurait été enfermé par les deux autres dans une citerne. On serait tenté d'y voir un souvenir d'une antique trinité de dieux, le ciel, la terre et la mer, celle-ci perdue de vue et reléguée au loin par la prédominance des deux autres.

Quoi qu'il en soit, il semble impossible de contester les rapports répétés, en chaîne continue de l'Occident à l'Orient, entre l'irl. *tríath*, *tréthan*, le gr. *τρίτο-*, *Τρίτων*, le scr. *Trita*, *Trâitana*, et le zend *Thraêtona*, et de ne pas y reconnaître un nom de la mer commun aux branches les plus anciennes de la race arienne.[1]

Je ne sais, au reste, quel rapport il peut y avoir entre l'irl. *tríath* ou *tréthan*, mer, *tríath* (gén. *tréith*), roi, et *tríath*, gén. *treithe*, sanglier (Corm., *Gl.*, 156). Cf. ib., 129, *orc treith*, porcus regis, pour fils de roi, auquel répond, pour la forme, le *twrch trwyth*, sanglier fabuleux, des *Mabinagion* gallois.

§ 395. L'AIR ET LE VENT.

L'élément invisible de l'air échappe trop aux sens pour avoir

[1] Cf. le D. P. passim pour le sanscrit, et pour le zend Justi, et surtout Roth, *Z. S. d. Morg. Ges.*, II, 216.

jamais été directement l'objet d'un culte, mais dès qu'il entre en mouvement, il se révèle par des effets qui suggèrent aisément l'idée d'une puissance surhumaine, bienfaisante ou redoutable suivant son action. Aussi le vent a-t-il été sans doute personnifié et divinisé de très-bonne heure, comme le feu et l'eau. Mais ici, comme pour ces derniers éléments, la simplicité du culte primitif direct a fait place à une multitude de fictions dans les mythologies particulières, où les choses et les noms varient considérablement. La plus ancienne personnification immédiate du vent est probablement le dieu védique *Vâyu* ou *Vâta*, dont le nom, comme ceux d'*Agni* et des *Âpas*, n'est que celui-là même de l'élément en action. Il dérive de la rac. *vâ*, flare, à laquelle se rattachent également le zend *vâta*, le pers. *wâd*, *bâd*, l'ossète *vad*, le gr. *ἀήτης*, etc., le lat. *ventus*, l'irl. *bád*, le cymr. *gwynt*, le goth. *vinds*, l'anglo-sax. *wind* et *wedher*, scand. *vindr* et *vedr*, anc. all. *wind* et *wetar*, le lith. *wējas* et *wētra*, l'anc. sl. *vĕtrŭ*, etc.

Le *Vâyu* védique est souvent associé aux dieux supérieurs, et surtout à Indra, le maître de l'atmosphère, auquel il prête ses chevaux rapides. A côté de lui règne, dans le domaine des airs, *Rudra*, le dieu des tempêtes, le mugissant (de *rud*, rudere), accompagné de la troupe des *Maruts*, les vents d'orage, qui sont ses fils. Tous ensemble entourent Indra dans les combats qu'il livre au démon *Vṛtra*, pour délivrer les eaux captives au sein des nuages.

Dans l'Avesta (*Yaçna*, xxv, 16), le vent pur et l'air sont encore invoqués comme éléments. L'imagination des Grecs, en leur qualité surtout de navigateurs, a créé tout un ensemble nouveau de personnifications et de mythes où rien ne rappelle ceux de l'Inde, et qui a passé partiellement aux Romains. Ce

n'est que dans la mythologie germanique que l'on trouve encore quelques traces des noms et des fictions védiques.

Aucun des dieux supérieurs de la Germanie ne répond à *Vâyu* ou à *Vâta*, mais la tradition scandinave connaît un géant *Vind och Veder*, vent et tempête, et le géant de l'hiver, *Vetr*, est fils de *Vindlôni* ou *Vindsvalr*, le coup de vent (Grimm, *D. Myth.*, 436).[1] Le nom de *Rudra* et de son épouse *Rôdasî* rappelle l'anglo-sax. *rôdor*, le ciel, l'espace où règnent les vents, et d'autant mieux que *rôdasî*, comme duel de *rôdas*, ciel, désigne collectivement le ciel et la terre.[2] Les traditions relatives à *Wuotan*, comme dieu de la tempête, quand il parcourt l'espace à la tête de la troupe furieuse (*wüthendes heer*) ou de la chasse sauvage (*wilde jagd*), offrent bien des traits analogues aux mythes de *Rudra* et des *Maruts*.[3] Le nom même de ces derniers semble conservé dans celui du chasseur sauvage, *Marten*, comme il est appelé en Souabe (Grimm, *ib.*, 521).[4] Une autre personnification scandinave du vent, *Kâri* (stridens), est comme une traduction de *Rudra*. Il est le fils du géant *Forniotr* et père de *Jökul*, la glace, et, avec ses frères *Hlêr*, l'eau, et *Logi*, le feu, il forme une trinité d'éléments analogue à celle que nous avons conjecturée plus haut pour le *Trita* indien.

On voit clairement, par les comparaisons qui précèdent, comment les traditions mythiques primitives relatives au vent

[1] Cf. le géant *Wējas* des Lithuaniens, dans la tradition du déluge, p. 373.

[2] Kuhn, Z. S., III, 336.

[3] Cf. Grimm, *D. Myth.*, 515 et suiv.; Mannhardt, *Götterwelt*, I, 108.

[4] Kuhn conjecture aussi que le *Mars* romain était primitivement un dieu de la tempête et du vent = *Marut* (*Haupt's Zeitschr.*, V, 491).

se sont modifiées, dans l'Inde et la Germanie, suivant la nature des climats respectifs. Cela est plus évident encore pour la Grèce, où les noms et les mythes ont pris également des formes nouvelles, subordonnées principalement aux conditions géographiques.

SECTION IV.

§ 396. LES MYTHES.

Les êtres naturels personnifiés et divinisés que nous venons de passer en revue constituaient sans doute le fond du polythéisme des anciens Aryas. Il est certain que cette énumération est encore incomplète, et la mythologie comparée a signalé déjà, et découvrira plus tard, bien des analogies de noms et d'idées qui montrent que ce fonds primitif s'était développé avec une certaine puissance avant l'époque de la dispersion. Mais, ainsi que je l'ai dit, cette étude comparée des mythes est à peine commencée, et je ne veux pas m'engager dans les questions complexes qu'elle soulève. Il faut laisser aux explorateurs distingués qui sont à l'œuvre dans ce champ de difficiles recherches, aux Roth, aux Kuhn, aux Müller, etc., le temps de débrouiller le chaos des mythes védiques, et de se mettre d'accord sur leur interprétation et leurs affinités avec les mythes européens, avant de pouvoir tenter un travail d'ensemble. [1] Je me bornerai donc ici à quelques considérations générales.

[1] C'est pour cela que j'ai laissé de côté les *Açvinâu*, les deux cavaliers célestes, dont les caractères se rapprochent sur plusieurs points de ceux des Dioscures, Καστωρ et Πολυδεύκης *(Pollux)*, mais dont le nom ne se retrouve avec certitude que chez les Indiens. Le zend *açpena*, qui semble correspondre, est interprété différemment (Cf. Justi, 38).

La formation des mythes est une conséquence si naturelle de la personnification des êtres et des puissances cosmiques, qu'on les voit surgir et se multiplier dans toutes les religions polythéistes. Ce ne sont point des fictions individuelles imaginées à plaisir, et en vue de les imposer comme croyances, mais bien des créations spontanées du génie poétique des peuples. Le jeu des forces de la nature, dans ses phénomènes variés, conduit d'abord à y voir des agents doués de vie, de volonté et d'intelligence; et dès lors tout phénomène devient une action accomplie avec une intention quelconque. Les luttes des éléments deviennent des combats entre les puissances surnaturelles, leurs effets destructeurs ou bienfaisants pour les hommes se transforment en actes de colère ou de faveur de ces mêmes puissances. Tout ce qu'il y a de mystérieux dans l'origine et l'ordonnance des choses est attribué à l'action des dieux dans le passé, et donne lieu à autant de mythes explicatifs. Un mythe n'est ainsi qu'une idée ou un fait présentés sous la forme d'un récit, d'une légende, qui en devient comme l'expression poétique. La mythologie d'un peuple se compose de l'ensemble de ses légendes traditionnelles passées à l'état de croyances. Elle comprend tout ce qui tient à la vie des dieux, et à leurs rapports avec les hommes, la théogonie, la cosmogonie, le gouvernement du monde, les origines nationales, les institutions, le culte, la morale religieuse, etc. Rien de tout cela n'est exclu de son domaine. De même que, chez les races jeunes, l'histoire se transforme en poésie, les idées religieuses et les croyances se changent en mythes pour s'accommoder à l'imagination des hommes de la nature.

On comprend d'après cela à quel point les mythologies doivent recevoir l'empreinte des génies nationaux qui les créent, et en suivre fidèlement les diverses évolutions. De là leurs

différences caractéristiques chez les peuples ariens, qui se sont développés dans des directions si variées. A partir du moment de leur dispersion, le fonds traditionnel commun a été modifié par un travail incessant. Les mythes se sont entés sur les mythes, et de nouvelles formes d'expression ont surgi, avec une richesse exubérante chez les Indiens, avec une abondance poétique chez les Grecs, avec un caractère de sombre grandeur chez les Scandinaves. C'est là ce qui rend si difficile la recherche des origines au sein de ces éléments d'une nature essentiellement mobile, comme l'imagination qui les enfante. D'un autre côté, la persistance de certains mythes au travers de toutes les transformations est un fait incontestable, et ce n'est pas sans étonnement que l'on voit telle légende védique conservée jusqu'à nos jours dans quelque conte populaire allemand. C'est en réunissant ces traits épars, et en les éclairant par l'étude de leurs formes les plus anciennes, que la mythologie comparée arrivera à se fonder sur une base solide.

Ce travail, je le répète, est commencé, et cela de manière à promettre les meilleurs résultats. Il faut, pour le mener à bien, posséder des qualités qui se trouvent rarement réunies ; une érudition forte et étendue, une connaissance spéciale du sanscrit et des monuments védiques, un esprit de critique sage et circonspecte, en même temps qu'un sens poétique exercé, et cette imagination intuitive qui sait découvrir l'idée sous la forme symbolique. Ces conditions se trouvent réunies à un haut degré chez deux des savants qui s'occupent principalement de ces recherches, Max Müller et Kuhn. Le dernier surtout, dans une série de petits traités spéciaux, et plus récemment dans son ouvrage sur les mythes du feu et de l'ambroisie, a ouvert des filons variés qui annoncent une mine d'une grande

richesse. L'*Essai de mythologie comparée* de Max Müller renferme aussi beaucoup de vues ingénieuses, et fait espérer des travaux plus développés dans ce champ de recherches si vaste et si peu exploré.[1]

Une circonstance, toutefois, retardera longtemps peut-être l'achèvement de la science nouvelle; c'est qu'il existe encore bien des lacunes dans les éléments divers qu'il faudrait comparer. Les mythologies de l'antiquité classique et de la Germanie ont été l'objet de travaux multipliés, celle de l'Inde védique est chaque jour mieux connue, mais ce sont à peu près les seules qui se prêtent actuellement à des recherches comparatives. Des mythes iraniens, nous ne possédons plus que des débris, le domaine important des peuples lithuano-slaves est encore mal étudié sous ce rapport, et celui des races néo-celtiques est presque inexploré. Tant qu'un Grimm n'aura pas porté la lumière dans ces deux régions si peu connues, la mythologie comparée de la famille arienne restera forcément incomplète.

De l'ensemble des recherches faites jusqu'à présent, et en dépit des dissidences inévitables sur de pareilles questions,[2] il résulte avec une évidence suffisante que les Aryas primitifs possédaient déjà une abondance de mythes religieux, où figu-

[1] Un travail remarquable de M. Sonne sur les *Charites* grecques, dans la *Zeitschrift* de Kuhn (t. X, 96, 161, 321), annonce un habile explorateur dans cet ordre d'études difficiles.

[2] Ainsi Max Müller reproche à Kuhn de rattacher trop exclusivement les dieux et les mythes aux phénomènes passagers des nuages, des orages et du tonnerre, et croit que, dans leur conception primitive, ils étaient presque toujours solaires. L'interprétation des mythes védiques est naturellement soumise à beaucoup d'incertitudes. On le voit par celui d'*Urvaçi* et de *Pururavas*, que Lassen, Roth et Müller entendent de trois manières tout à fait différentes (Cf. Kuhn, *Herabk. d. Feuers*, p. 85).

raient, à côté des dieux, des êtres de divers ordres, créations variées d'un anthropomorphisme et d'un thériomorphisme poétiques. Ces mythes, d'une simplicité naïve et grande à la fois, se rapportaient surtout aux phénomènes de la nature, devenus comme autant de drames joués par les puissances supérieures, soit au profit, soit au détriment des humains. Il est probable que les idées abstraites n'y tenaient point encore la place qu'elles prennent déjà dans la mythologie védique, ainsi que dans celle de la Grèce. Les divers éléments mythiques devaient avoir une réalité plus immédiate, un sens positif plus précis, un enchaînement plus lucide, résultant de leur simplicité même plutôt que d'un ordre systématique. Si, comme le dit excellemment Max Müller, la mythologie n'est, en quelque sorte, qu'une antique forme du langage, celle des Aryas primitifs a dû participer des caractères de leur langue admirable, la simplicité du fond et la richesse des formes, la force de la pensée et la poésie de l'expression. Si jamais on parvient à la reconstruire dans ses traits principaux, elle nous offrira, comme le langage, une image fidèle du génie propre à la race arienne.

SECTION V.

§ 397. LE CULTE.

Toute religion digne de ce nom s'accompagne d'un culte, qui devient l'expression du sentiment intérieur et des rapports constants de l'homme avec les puissances célestes. Les formes du culte varient en développement suivant le caractère des religions et le degré de culture sociale, depuis l'acte simple

de l'adoration individuelle jusqu'aux cérémonies publiques, entourées d'éclat et de solennité, et accomplies par un sacerdoce fortement constitué. Tout ce que nous pouvons savoir de l'ancien état social des Aryas porte à croire que les formes du culte devaient être chez eux déjà d'une simplicité toute primitive, et c'est ce que confirment les données de la philologie comparée. Rien n'y indique l'existence d'un sacerdoce constitué, non plus que celle d'édifices consacrés aux dieux. Les noms du prêtre, du temple, de l'idole, de l'autel, n'offrent aucune de ces analogies qui les feraient remonter aux temps de l'unité. Mais, d'autre part, les termes qui se rapportent au sentiment religieux, à l'adoration, à la piété, à la foi, à la prière, et surtout au sacrifice, prouvent clairement que les Aryas primitifs honoraient leurs divinités d'un culte sincère et fervent.

§ 398. L'ADORATION.

L'ancienne langue déjà était riche en expressions pour exprimer l'acte d'adorer les dieux avec respect et amour. Voici les principales :

1) Scr. *nam*, inclinare, puis, au moyen, inclinare se venerandi causa. — De là *namas*, salut, vénération (dénom. *namasy*), *namasya*, vénérable, *namasyâ*, adoration, *namata*, maître, seigneur (respecté), etc.

Zend *nemañh*, nomin. *nemô*, adoration, *nemaqy*, dénom. adorer. — Pers. *namîdan*, incliner vers, *namâz*, adoration, prière, dévotion, culte, *namâzî*, dévot.

J'ai parlé déjà (t. II, p. 21 et 22) des significations divergentes qu'a prises la rac. *nam* dans le gr. *νέμω*, le goth. *niman*, etc.

Je crois toujours que celles de *se inclinare* et *venerari* sont les primitives, et que *νέμω*, tribuere, distribuere, a eu d'abord le sens d'honorer par un don (Cf. scr. *namas*, don, présent), de même que l'allem. *verehren* s'emploie dans la double acception de vénérer (aliquem) et d'offrir respectueusement (aliquid alicui). Le sens religieux est encore conservé dans *νέμος*, *-μεος* = scr. *namas*, qui désignait, comme le lat. *nemus*, *-oris*, un bois consacré.

Une autre coïncidence est celle du gaulois *nemetum* = fanum; cf. *Vernemetis*, fanum ingens (Venant. Fortun., I, 9), les noms de lieux *Nemetacum*, *Nemetocenna*, *Vernemetum*, *Tasinemetum*, etc., terme conservé dans l'ancien irlandais *nemed*, sacellum (Z.,[2] 87), où cependant les deux dernières consonnes doivent être aspirées. L'ancien armoricain nous offre aussi *nemet*, *nimet*, sylva (sacra) (Z.[2], 87). A la même racine appartient l'anc. cymr. *nom*, templum (Z.[2], 87); cf. le moderne *nwf*, sacré, *nyfed*, sainteté. Le sens de bois sacré se retrouve encore dans l'anglo-sax. *nimid*,[1] dont l'origine pourrait bien être celtique, puisqu'il manque aux autres dialectes germaniques.

2) Scr. *bhaģ*, colere, fovere, amare; *bhaģana*, adoration, *bhakta*, adoré, *bhakti*, culte, foi, dévotion, etc., zend *baz*, donner, sacrifier. — Arménien *bashdel*, adorer, *bashdôn*, adoration.

Voir, p. 415, les noms de Dieu qui se rattachent à cette racine.

3) Scr. *vṛ*, *var*, colere, venerari (eligere, optare, etc.); véd. *vara*, cultor (*Rigv.*, I, 88, 2).

[1] Grimm, *D. Myth.*, 372, d'après l'*Indic. pag.*: De sacris sylvarum quæ *nimidas* vocant.

Zend *vĕrĕ*, venerari; *vairya*, celui auquel il faut s'adresser pour obtenir l'objet de ses désirs (Burnouf, *Yaçna*, 174); *varena*, foi. — Pers. *wârîdan*, s'attacher à quelque chose, *parwarish*, adoration, *â-war*, certitude.

Benfey rapporte ici le gr. *ἀρά*, pour ϝαρα (*Gr. Wl.*, I, 319), *ἀρητήρ*, prêtre, etc.

Le lat. *vereor*, *revereor*, exprime un respect mêlé de crainte; cf. *verecundia*, *reverentia*, *verenter*, etc.

Ici peut-être, avec *l* pour *r*, comme dans le lat. *volo*, goth. *viljan* = scr. *vṛ*, velle, le cymr. *gwolaeth* ou *gwolwch*, adoration, d'où *gwolychu*, adorer.

Enfin, l'anc. slave *vĕriti*, credere, *vĕra*, fides, *vĕrĭnŭ*, fidelis, russe *viera*, pol. *wiara*, foi, religion; lith. *wēra*, id., etc. (Cf. zend *varena*), complètent une série d'analogies qui s'étend à presque toute la famille arienne.

Il est à remarquer que ces termes sont alliés de près à ceux qui, dans plusieurs langues, expriment la vérité, comme ce qui est excellent en soi, le lat. *verus*, *veritas*, le german. *wâr*, le cymr. *gwir*, l'irl. *fír*, *fírinne*, etc.

4) Scr. *van*, *ban*, colere, servire, amare, petere; *vên*, id. De là *vana*, adoration, *vanin*, qui adore, *vanas*, attrait, amabilité; *vêna*, sacrifice = *yaǵna* (Naigh., 3, 17), proprement désir, vœu; *vêna*, adj., aimant, désireux (D. P.). — Cf. zend *van*, protéger, garder.

Ici le lat. *venero*, *veneror*, et ses dérivés, dénom. d'un ancien thème *vener* = *venes* = véd. *vanas;* aussi *venus*, dans *venustus*, et *Venus*, *-eris*, la déesse de l'amour.

A *van* ou *vên*, cupere, se lie le goth. *vêns*, espoir, attente, *vênjan*, espérer, scand. *vân*, *von*, fiducia, spes, ags. *wên*, anc. allem. *wân*, id., et opinio. — Cf. anc. allem. *wini*, amicus.

5) Scr. *sêv*, colere, ministrare, venerari; d'où *sêvâ*, ado-

ration, hommage, service, *sêvitar*, adorateur, *sêvitva*, dévotion, etc.

On a comparé depuis longtemps le gr. *σέϐω*, *-ομαι*, vénérer, *σέϐας*, vénération, *ἀσεϐής*, impie, *σεμνός*, vénéré, saint, etc. Je n'en connais pas de traces ailleurs.[1]

6) Scr. *yaǵ*, colere et sacrificare, inaugurare, initiare; *yaǵana*, adoration, sacrifice. — Zend *yaz*, colere deos, sacrificare, *yazata*, digne du culte, nom des divinités secondaires, *yâza*, adorateur; *yaçna*, sacrifice avec prière, etc.

On l'a retrouvé également dans le grec *ἅζω*, *-ομαι* (racine *ἁγ*), vénérer, d'où *ἅγιος*, saint = scr. *yaǵya*, adorandus, *ἁγίζω*, consacrer, *ἁγνός*, pur, sacré, etc. Le spiritus asper remplace ici l'*y* sanscrit, comme dans *ἥμερος*, micur, de *yam*, domare, etc.

7) Sansc. *ći* (*ćâyati*), vereri, venerari, avec *apa* et *ni*, respecter avec crainte; véd. *ćâyu*, respectueux, *apaćiti*, vénération.

Comme *ći* est synonyme de *ćit*, animadvertere (Cf. p. 283), on peut comparer l'anc. sl. *ćitati*, *ćitovati*, colere, d'où *ćisti*, honor, *ćistitelĭ*, cultor, *ćitilishte*, veneratio, etc.; illyr. *ćitati*, *cjastati*, polonais *czczić*, adorer; lithuanien *czéstis*, honneur, louange, etc.

8) Scr. *çlâgh*, laudare, celebrare; *çlâghâ*, louange, service, *çlâghya*, vénérable, respectable.

Je crois retrouver cette racine dans l'irl. *sleigh*, *sleachd*, adoration, *sleachdaim*, adorer. Sur le *Magh Slecht*, campus adorationis, de l'ancienne Irlande, voy. O'Connor, *Proleg. ad rer. hibern. script. vet.*, XXII et suiv.

9) Scr. *mah* et *mahay*, colere, honorare, proprement sans

[1] Cf. Bopp (*Vergl. Gr.*², 2, 238), Curtius (*Gr. Et.*³, 538), etc.

doute augere, magnificare, d'après le sens général de *mah*, *maha*, *mahant*, grand, *μέγας*, *magnus*, etc. Cf. *mañh*, crescere, augeri. — De là *mahita*, adoré, vénéré, *maha*, *mahas*, solennité religieuse, sacrifice, védique *mahîyu*, désireux d'adorer, etc.

Je compare le cymr. *myg*, *mygr*, *myged*, vénéré, solennel, majestueux, glorieux, saint, *mygaw*, honorer, solenniser, etc. Cf. le gaulois *Mogounus* (Apollo), (Orelli, *Insc.*, 2000), *Moganti* (deo), (ib., 2026, Britann.), et les noms d'hommes, *Moghetius* (Gruter, 1070, 7, Cisalp.), *Mogovius* (Antiquités de Nîmes, 94), *Mogetilla* (Gruter, 1099, 6, Cisalp.), *Mogituma* (547, 8, Arel.), etc.

§ 399. LA SAINTETÉ.

Les objets de la vénération religieuse prennent un caractère que nous exprimons par les épithètes de saint ou de sacré, qualité abstraite qui peut se rattacher aux notions diverses de pureté, de respect, de salut, de puissance, etc. L'ancienne langue possédait sans doute plus d'une expression de ce genre, mais il n'y en a qu'un petit nombre que l'on puisse lui attribuer avec quelque sûreté. Toutefois plusieurs de celles qui appartiennent aux langues particulières sont sans étymologies indigènes, et trouvent leur explication probable dans le sanscrit, ce qui les fait remonter, en tout cas, à une époque très-reculée.

1) Le plus intéressant de ces termes est le zend *çpeñta*, saint, parce qu'il se retrouve évidemment dans le lith. *szwentas*, *szwyntas*, anc. prus. *swints*, lett. *svehtas*, ainsi que dans l'anc. sl. *světŭ*, russe *sviatói*, pol. *swiěty*, illyr. *svet*, bohém.

swaty, etc., partout avec une abondance de dérivés. Le *çp* zend, en effet, répond régulièrement au *çv* sanscrit, comme au lith.-slave *szw*, *sv*. La racine et le sens propre de *çpeñta* sont encore un peu incertains, en l'absence d'une forme sanscrite *(çvanta ?)* correspondante. Le superlatif *çpitama*, à côté de *çpènista*, conduit à *çpi* (*çpayêiti*), purifier, d'où *çpaêta*, blanc = scr. *çvêta*, id., d'une rac. *çvi* hypothétique alliée à *çvit*, album esse. Cf. goth. *hveits*, blanc, anc. sl. *svĕtŭ*, lux, lith. *szwētimas*, *szwēsas*, id. Aussi Haug (*Gâthâs d. Zoroast.*, II, 98, etc.) traduit-il *çpeñta* par blanc, en le rattachant à *çpi*, lucidum esse, au partic. prés. *çpên* pour *çpyan*, d'où les adj. *çpeñta*, *çpeñvat*, compar. *çpanyâo*, superl. *çpênista* (ib., 120, 124). Benfey (*Sâmav. Gl.*, p. 187) présume aussi une racine scr. *çvi* = *çvit*, à laquelle il rapporte le véd. *çvâtra*, richesse (éclat?), et un mot *çvânta* dont il n'indique pas le sens précis, mais qu'il compare à *çpeñta*. L'idée de sainteté dériverait ainsi de celle de lumière ou de pureté. Weber, toutefois (*Ind. Stud.*, I, 324), s'appuie du véd. *ça-çvant*, permanent, de la rac. *çu* = *çvi*, crescere, pour rattacher l'idée de sainteté à celle de croissance, de permanence ou d'éternité.[1]

2) Le zend *asha*, *ashi*, signifie à la fois sainteté et pureté, vérité, comme *ashya*, *ashavan*, *ashivat*, saint et pur; mais la racine est ici plus incertaine encore que pour *çpeñta*. Burnouf (*Yaçna*, p. 16) compare le scr. *aććha*, clair, transparent, dont

[1] Pour le zend, cf. *çpeñta*, saint, c'est-à-dire propice, qui augmente, d'après Justi, de la rac. *çpan*, croître, faire prospérer; d'où aussi *çpânañh*, augmentation, sainteté; *çpénvañt*, saint, compar. *çpanyâo*, superl. *çpénista*. D'après le D. P., *çaçvant* signifie qui reparaît et agit toujours, frequens. Le *çvânta* de Benfey n'est donné qu'avec le sens conjectural de tranquille, paisible, d'une racine perdue *çvam*. Cf. aussi sur tout ce groupe de mots, Pott, *WWb.*, I, 704; et, pour *çpeñta*, Spiegel, *Beitr.*, 5, 401.

l'origine toutefois est tout aussi problématique. Comme *aććha*, dans le sens d'ours, est probablement dérivé de *ṛksha*, en prakrit * riććha* (D. P., v. c.), et que le *sh* zend répond plus d'une fois au *ksh* sanscrit (*tash* = *taksh*, etc.), on peut conjecturer un thème primitif *aksha*, *akshi*. Or, en sanscrit, ce sont là des noms de l'œil, auxquels correspond le zend *ashi*, œil, et le caractère de la transparence, de la clarté, ne saurait trouver une meilleure application. Je crois donc à une dérivation commune de ces divers termes de la rac. *aksh*, permeare, forme augmentée de *aç*, id.[1]

Quoi qu'il en soit, Burnouf déjà compare avec *ashya* le gr. ὅσιος, saint, ὁσιότης, sainteté, mais sans expliquer la présence de l'esprit rude. Benfey (*Gr. Wl.*, I, 436) cherche à en rendre compte, en recourant au scr. *svaććha* (*su* + *aććha*), bien transparent, bien clair, de sorte que ὅσιος serait pour σϝοσιος = hypoth. *svaććhya* ou *svakshya*, comme ἡδὺς, doux, est pour σϝηδυς = scr. *svadu*. — Ce rapprochement semble préférable à celui que propose Kern (Z. S., VIII, 400), de ὅσιος avec *satya*, vrai, ce dernier mot étant déjà représenté par ἐτεός, suivant Kuhn (Z. S., IV, 400), appuyé par Sonne (Z. S., X, 345).

3) J'ai déjà parlé au § précédent, n° 6, du gr. ἅγιος, saint = scr. *yaǵya*, adorandus. Un troisième synonyme, ἱερός, a été rapporté par Kuhn au scr. *ishira*, fort, robuste, vif, prospère, florissant, etc., qui s'emploie souvent dans le Rigvéda, comme épithète des dieux. Chez Homère, ἱερὸς a encore une acception très-rapprochée du sanscrit, par exemple dans ἱερὸς στρατός, ἱερὸς δίφρος, ἱερὸν μένος = scr. *ishiram manas*, esprit vigou-

[1] Je vois que Justi (39) fait dériver de même *asha* de *akhsh*, voir, avec le sens propre de transparent.

reux, expression qui se rencontre dans un passage védique (Kuhn, Z. S., II, 274). La suppression de la sifflante entre deux voyelles est régulière, et le spiritus asper peut avoir servi de compensation.

4) Le lat. *sancio*, *sanctus* et *sacer* appartiennent sans doute à une même racine, mais on ne s'accorde guère sur leur origine. Pott pense avec doute au scr. *çank*, timere, à cause du respect mêlé de crainte; puis il propose, comme plus probable, un composé de *sa*, cum, avec *anć*, colere, venerari (*Et. F.*[1], I, 232). On peut objecter toutefois que l'*a* devrait être long. Benfey tente, avec bien peu de raison à coup sûr, une assimilation de *sanctus* et *sacer* au mot *svaćća* qui lui a servi à expliquer *ὅσιος*. On trouverait, ce semble, une solution meilleure en recourant à la rac. *sać*, venerari, proprement sequi, d'où le véd. *saćathya*, respectueux.[1]

5) Sur le goth. *veihs*, sacer, et le cymr. *myg*, saint, voyez p. 401 et 465. De ces divers rapprochements, les deux premiers seuls, avec le zend *çpeñta* et *asha*, autorisent suffisamment à admettre des origines proethniques.

§ 400. LA FOI, LA DÉVOTION, LA PIÉTÉ.

Le sentiment religieux qui pénètre l'âme humaine en présence des choses divines est un mélange de respect et de crainte, mais aussi de confiance et d'amour. Par la foi, l'homme s'abandonne complétement aux puissances supérieures dont il reconnaît la réalité; par la piété, il s'efforce de

[1] Pott, plus récemment (*W Wb.*, 3, 328), rapporte aussi *sancio* à la racine *sać*, suivant lui, proprement déterminer, arrêter, défendre, d'où *sanctus*, ce qui est fixé, inviolable, sacré, pur, divin, etc.

conformer ses actions à sa croyance, et de rendre à Dieu, ou aux dieux, ce qui leur est dû en vénération et en obéissance. Monothéisme ou polythéisme, une religion n'a de vie réelle que par la foi agissante, sans laquelle elle n'est plus qu'un vain formalisme, et c'est par le doute et l'indifférence que les religions périssent. Les croyances primitives, dans leur sincérité naïve, ne connaissent pas encore ces principes dissolvants, et celles des anciens Aryas devaient avoir la vigueur du génie propre à leur race.

Les termes qui se rapportent au sentiment religieux ont beaucoup varié avec les croyances elles-mêmes, et en tant qu'ils appartiennent aux langues particulières, nous n'avons pas à nous en occuper. Quelques-uns seulement donnent lieu à des observations comparatives intéressantes.

1) Le scr. *çrat*, foi, respect, devenu indéclinable, ce qui témoigne déjà de son ancienneté, s'emploie dans le Rigvéda en combinaison avec les verbes *dhâ*, tenere, habere, et *kṛ*, facere, mais ordinairement avec le premier. Ainsi (I, 103, 5): *çrad Indrasya dhattana vîryâya*, fidem habete Indræ potestati; et I, 104, 6 : *çraddhitañ tê mahatê indriyayâ*, fides habita (est) tuæ magnæ potentiæ, etc. De là le subst. *çraddha*, n., ou *çraddhâ*, f., foi, pureté, respect, aussi *çraddadhâna*, et les adj. *çraddadhat*, *çraddhâvat*, *çraddhâlu*, etc., fidèle, croyant. Ce sont là des termes tout spécialement religieux, et la *Çraddhâ*, personnifiée, est invoquée dans un hymne où sa puissance est célébrée.[1] C'est elle, la Foi, qui allume les feux d'Agni et qui offre l'holocauste. La piété du cœur donne *Çraddhâ* et *Çraddhâ* donne la richesse. « O *Çraddhâ!* « s'écrie le chantre inspiré, fais que nous soyons pleins de « toi! »

[1] Voy. *Rigv.*, trad. de Langlois, t. IV, p. 447.

Quant au sens propre de *çrat*, il équivaudrait à celui de *πίστις*, foi et lien, comme à celui de *religio*, si, comme le pensent Weber et Bopp (*Vergl. Gr.*, I, 221), il dérive de *çrath*, *çranth*, ligare, malgré la différence de la dentale.

Ce qui donne à cet antique monosyllabe une importance particulière, c'est qu'il se retrouve évidemment, et composé de même avec la rac. *dhâ*, dans le lat. *crē-do*, pour *cret-do*, au prétér. *crē-didi;* cf. *çrad-dadhâti*, etc.[1] L'irl. *creidim*, cymr. *credu*, est peut-être modelé sur le latin, mais sa forme ancienne et la variété de ses dérivés autorisent à admettre une origine indépendante. Ainsi, suivant Stokes (*Beitr.*, I, 458), l'ancien *cretim* est pour *crettim*, de *creddim* = *çraddadhâmi*, et de là vient *cretem*, fides (Z.², 10), *cretmech*, fidelis (ib. 640), irl. mod. *creideamh*, *creidmhan* et *creidmheach*, avec des suffixes étrangers au latin. D'autres dérivés sont *creadhal*, religieux, croyant (Cf. scr. *çraddhâlu*), *creatair*, id., *creadhra*, piété, *creathar*, sanctuaire, reliquaire (Cf. cymr. *crair*, id.), peut-être aussi *creth*, *creath*, science, jugement, et *creatha*, les doctes, le clergé.

2) J'ai fait mention plus haut (p. 463) du zend *varena*, foi, et de ses corrélatifs lith.-slaves. Je renvoie à l'article qui les concerne.

3) Un terme intéressant est l'anc. irland. *crabud*, *crabid*, devotio, religio (Z.², 792), le cymr. *crefydd*, d'où *cráibdeach*, pieux (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 92). Cf. irl. mod. *crábhad*, *craibhtheach*, *crábhach*, etc. — Je crois pouvoir le rapporter à la rac. scr. *çrambh*, avec le préfixe *vi*, confidere, d'où *viçrambha*, foi, confiance, affection, *viçrabdha*, confiant, fidèle, etc. La suppression de l'*m* explique la non aspiration du *b* entre deux voyelles dans *crabud*.

[1] Pott, *Et. F.*¹, I, 187.

4) L'origine et le sens propre du lat. *pio*, apaiser, satisfaire, concilier par le sacrifice, honorer et purifier religieusement, d'où *pius*, *pietas*, *piamentum*, *piaculum*, *expiatio*, etc., ont été l'objet de plus d'une conjecture. Pott (*Et. F.*[1], I, 207) pense au scr. *priya*, dilectus, gratus, de *prî*, amare, mais aussi à *pû*, purifier. Kuhn (Z. S., V, 216) identifie également *pius* et *priya*, en pâli *piya*. Ebel (Z. S., IV, 447) doute fort de ce rapprochement, et Aufrecht (ib., V, 360) plus encore, à cause de l'osque *pihio*, ombr. *piho*. Kern (Z. S., VIII, 275) songe au véd. *pîy*, tourmenter, mais l'*i* de *pĭo* est bref, et la transition de sens ne s'explique que d'une manière bien forcée. Pourquoi ne pas recourir plutôt à la rac. véd. *pi, pî (piyati)*, explere, augere, opimare, recreare? [1] De là aux acceptions diverses de *pio* et de ses dérivés, la transition serait assurément plus naturelle.[2]

§ 401. LA PRIÈRE.

L'expression immédiate du sentiment religieux est l'acte de la prière, par lequel l'homme se met en rapport intime et direct avec la Divinité. La prière, individuelle ou collective, constitue le culte sous sa forme la plus simple, et en reste un élément essentiel dans tous ses développements ultérieurs. Il est évident dès lors que les anciens Aryas ont dû invoquer les dieux qu'ils adoraient avec une foi sincère. Ils avaient sans doute plusieurs termes pour l'action de prier; mais comme ces

[1] Cf. *Rigv.*, I, 79, 3, *ṛtasya payasâ piyânah*, pluviæ latice recreans (Rosen).

[2] Bugge (Z. S., 19, 406) pense que *pius* est dérivé de *quius*, et compare le scr. *ći (ćâyati)*, craindre, et respecter, d'où *ćâyu*, adject., respectueux (D. P.).

termes peuvent se rattacher à des idées très-diverses, telles que celles de demander, désirer, invoquer, adorer, etc., il est très-difficile, au milieu d'analogies assez nombreuses, de distinguer ceux qui s'appliquaient plus spécialement à la prière religieuse, et cela d'autant plus que les transitions d'un sens à un autre sont fréquentes. A une ou deux exceptions près, les rapprochements qui suivent sont assez isolés, ce qui leur ôte une valeur que leur nombre ne compense qu'imparfaitement.

1) Scr. *praćh*, rogare, et precari, laudare; *â-praćh*, precibus celebrare; *pṛćhâ*, *pṛćhaṇa*, *praćhaṇâ*, demande, etc.

Zend *pĕrĕç*, rogare, quærere, *fraça*, demande; pers. *pursîdan*, demander, *pursâ*, demande; ossète *farsun*, demander; kourde *persim*, je demande.

Lat. *precor*, *prex*, precatio, et *proco*, *procor*, *procax*, *procatio*, etc.

Cymr. (?) *parchu*, *perchi*, vénérer, *parch*, respect, etc. Mais ce sens est-il primitif ou secondaire ?

Goth. *fraihnan* (*frah*, *frehun*, *fraihans*), rogare; ags. *fraegnan*, scand. *fregna*, anc. allem. *fragen*, d'où *fraga*, *fraha*, questio. Cf. *forsca*, id., et *forscon*, quærere, etc.

Lith. *praszyti*, demander, *praszimas*, demande.

Anc. sl. *prositi*, petere, *prositelĭ*, mendicus; russe *prosítĭ*, demander, *prósĭba*, prière, demande; polonais *prosić* et *prosba*, etc.

Cette racine est la seule qui se soit généralement conservée.

2) Scr. *vṛ*, *var*, optare, eligere, venerari, etc. Cette rac. déjà mentionnée (Cf. p. 462) prend à la 9e classe, *vṛṇîté*, l'acception de expetere, petere aliquid ab aliquo. Cf. *â-var*,

adorer en priant, demander par la prière (Benfey, *Sâmav. Gl.*, p. 176).[1]

J'ai comparé plus haut, avec Benfey, le gr. *ἀρά*, pour *Ϝαρά*, prière, *ἀράομαι*, *ἀρητήρ*, etc.

Comme *var*, dans le sens de tegere, se contracte en *ûr*, *ûrṇôti* = *vṛṇôti* (Cf. *ûrṇa*, laîne, pour *varṇa*), il faut peut-être rattacher à l'acception de prier l'irl. *urnaidhe*, *urnaighe*, erse *urnuigh*, prière.

3) Scr. *ûh*, attendere, animadvertere, etc. (Cf. p. 291), avec le préfixe *api*, adire, colere. De là *ôha*, piété, dévotion, méditation pieuse (*andacht*, D. P.). Cf. erse *ùidh* = *ùigh*, attention, respect, désir, amour, espoir.

Pott (*Et. F.*[1], I, 235) compare le gr. *εὔχομαι*, prier, *εὐχή*, prière, etc., et Kuhn adopte ce rapprochement (Z. S., X, 240).[2]

4) Scr. *labh*, obtinere; *labhasa*, demandeur, solliciteur. Pers. *labîdan*, prier, *lâb*, *lâbah*, prière.

Au désidératif de *labh*, *lips*, obtinere velle, cupere, se lie peut-être le gr. *λίπτομαι*, éol. *λίσσομαι*, demander, désirer, prier, supplier, contracté en *λίτομαι*, d'où *λιτή*, prière, etc. Cf. *Iliad.*, IX, 502, où les Prières, *Λιταί*, sont personnifiées comme filles de Jupiter.

5) Scr. *nu*, *nû* (*nâuti*), laudare, celebrare, clamare; *nu*, *nuti*, *nava*, louange, etc.; véd. *nâu*, voix (Naigh., I, 11).

Gr. *ναύω*, prier avec instance, supplier, implorer.

Cymr. *neu*, *neuaw*, panteler, désirer ardemment.

Cf. pers. *nawîdan*, crier, se plaindre, *nawâ*, *nuwâ*, cri, son, voix, etc.

[1] Suivant le D. P., seulement choisir, désirer.

[2] Curtius (*Gr. Et.*[2], 654) en doute, à cause de la différence des significations propres.

6) Scr. *hvê* (*hvayati*, *havatê*, *hvâtâ*, etc.), vocare, invocare, petere, orare; *hûta*, invoqué, *hûti*, invocation.

Zend *zbê* ou *zbâ* (*zbâyêmi*), invocare, *zbâtar*, invocator (Spiegel, *Avesta*, II, CXII).

Anc. sl. *zvati (zovă)*, vocare, *zvanië*, clamor ; russe *zvatĭ*, prier, inviter, appeler ; polonais *źwać (zowe)*, appeler, nommer, etc.

7) Scr. *mad*, petere, rogare, in Vedis (Westerg.), aussi laudare (*arćati*, Naigh., 3, 14), propr. exhilarare.

Anc. sl. *moliti*, precari, *molĭva*, *molitva*, preces, russe *molítĭ*, prier Dieu, etc. L'*l* est ici pour *d* ou pour *dl* ; cf. polonais *modlić*, prier, *modla*, prière, et le suffixe *dlo* des Slaves occidentaux, plus complet que le *lo* de l'anc. sl. (Schleicher, *Formenlehre*, p. 129). Le lith. *maldà*, prière, semble être pour *madlà*.

Le changement de *d* en *l* paraît plus certain dans l'irl. *molaim*, louer, *moladh*, louange, cymr. *moli*, célébrer, adorer, *mawl*, *moliant*, *molud*, louange, adoration, etc.

8) Scr. *ish* (*iććhati*), desiderare, *iććhâ*, désir, *iććhu*, désireux; *ishudhy*, prier, implorer, *ishudhyâ*, prière, etc., suivant le D. P., d'un subst. *ishu* ; cf. *ishûy*, désirer.

Zend *ishudy*, prier, *ishud*, prière (Haug, *Gâthâs*, I, 245).

Bopp (*Vergl. Gr.*, I, 66) regarde *ićh* comme dérivé de *isk*, et compare avec Pott (*Et. F.*[1], I, 269) l'anc. all. *eiscon*, petere, poscere, ags. *aescian*, scand. *aeskia*, etc., auquel il faut ajouter l'irl. *aiscim*, le lith. *jēszkóti*, et l'anc. slave *iskati* (au prés. *ishtă*), quærere. De même, avec perte de la sifflante, le goth. *aihtrôn*, mendicare, d'une racine *ih*, où l'*h* est pour *ćh*, comme dans *frah* = scr. *praćh*, de *prask*. A cet *ih* répond aussi le grec *ικ*, dans *προ-ίκτης*, mendiant ; cf. *προΐσσομαι*, precari.

9) Scr. *bhan* (Naigh., 3, 14), laudare, colere.

Anglo-sax. *bên*, prière, *bênsian*, supplier, angl. *boon*, scand. *bôn*, *baen*, etc.

10) Scr. *gandh*, rogare (Dhâtup.).

Anc. irl. *guidim*, precor (Z.[2], 429), *guide*, prex (id., 247); rac. *gád* = *gand*, dans *ro-gád-sa*, rogavi te, *ro-gadammar*, rogavimus (id. 440, 993). Cf. O'R., *Dict.*, *gadh* et *guidhe*, prière.

11) Scr. *il*, *iḍ*, precari, precibus colere; laudare, celebrare. Cf. *ilâ*, *iḍâ*, la prière qui s'épanche, personnifiée comme déesse et fille de Manu.

Anc. irl. *ailiu*, precor, *ailsi*, oravit (Stokes, *Beitr.*, III, 48). Irl. mod. *ailim*, prier, *eile*, prière.

§ 402. LE SACRIFICE.

Le sacrifice est le complément de la prière, et son usage se perd dans la nuit des siècles. En s'adressant à la Divinité pour lui rendre hommage, pour détourner sa colère ou pour invoquer ses bienfaits, l'homme des temps primitifs, dans sa simple et naïve croyance, n'imaginait rien de mieux que de se concilier la faveur céleste par des offrandes. Ce qu'il possédait alors de plus précieux, les produits de son troupeau ou les fruits obtenus de la terre par le travail, lui semblaient être les dons les plus propres à plaire au Dieu qu'il adorait. Aussi la Genèse nous montre-t-elle déjà dans Abel et Caïn les premiers exemples de ces deux genres de sacrifices. Les anciens Aryas, à la fois pasteurs et agriculteurs, se sont bornés sans doute à ces deux sortes d'offrandes, restées d'ailleurs en

usage à toutes les époques subséquentes. La comparaison des termes qui se rapportent aux sacrifices semble montrer qu'ils consistaient surtout en libations, mais que l'on immolait aussi certains animaux. Rien n'indique, au contraire, que l'effroyable coutume des sacrifices humains, pratiquée plus tard aux temps de barbarie, ait attristé le culte des ancêtres de notre race.

1) En cherchant l'étymologie du nom germanique de Dieu (p. 424), j'ai parlé déjà de la rac. scr. *hu*, sacrificare, identifiée ordinairement, mais à tort je crois, avec le grec θύω, et dont le sens primitif doit avoir été projicere, effundere et libare. J'ajoute ici quelques développements de plus.

Outre les dérivés de *hu* déjà mentionnés, et qui se rapportent évidemment à la libation, tels que *havis*, *hôma*, beurre clarifié, aussi *hômi*, *havya* (libandum), *havishya*, *hôtra* (Cf. le synonyme *ghṛta*, de *ghṛ*, effundere, conspergere), on trouve encore *âhâva*, de *â* + *hu*, sorte de vase pour verser, et surtout *ġuhû* (racine redoublée *ġuhôti)*, la cuiller qui servait aux libations du sacrifice. D'après cela, comme je l'ai dit, *hôtar*, le sacrificateur, a dû signifier primitivement celui qui verse. Mais, comme on versait le beurre clarifié sur le feu de l'autel, la racine *hu* s'est appliquée plus tard également au sacrifice igné et au sacrifice en général. Cf. armén. *zohel*, sacrifier, *zoh*, sacrifice.

Le grec χύω, χεύω, qui répond exactement à *hu*, a conservé son acception propre de verser, répandre, mais s'applique aussi plus spécialement au sacrifice libatoire. Ainsi χέεσθαι s'emploie avec ἐναγίζειν, en parlant des libations pour les morts; χεῦμα et χοὴ (Cf. *hôma* et *hava)* désignent le *libamen* même (Cf. χοαὶ, inferiæ, et χοηφόρος, le porte-libation); χεῦμα est aussi le vase libatoire, et πρόσχυσις l'action de

répandre la farine consacrée. D'un autre côté, *χύμα*, *χυμὸς*, flux, liquide, suc en général (Cf. *hômi*, eau, et lat. *humor*, *humidus*), *χυτὴρ*, *χύτρα*, vase, *χοάνη*, creuset, etc. (Cf. pour les suffixes *hôtar*, *hôtra*, *havana*), se rattachent à *χύω* dans son sens propre. Ce parallélisme des formes dérivées ne peut guère laisser de doute sur la signification primitive du scr. *hu*. [1]

Ainsi que je l'ai fait remarquer, un rapport analogue, mais inverse, s'observe entre les rac. *dhu* ou *dhû*, agitare, et le gr. *θύω*. Ici, c'est le sanscrit qui a conservé l'acception propre, tandis que le grec, sans l'abandonner, a pris celle de sacrifier, non plus par des libations, mais par la fumée de l'encens. De là *θύμα*, *θύος*, *θυσία*, *θυηλὴ*, sacrifice, offrandes, encens, *θυτὴρ*, sacrificateur, etc. Le scr. *dhûma*, fumée, et *dhûpa*, encens, *dhûpay*, encenser (Cf. *τύφος* pour *θύπος*, *τυφόω*, etc.), se rattachent de près au sens spécial du grec ; mais, comme aucun nom sanscrit du sacrifice ne dérive de *dhû*, il n'est pas prouvé que cette acception date de l'époque de l'unité.

2) C'est à la libation également que se rapportent, comme noms du sacrifice, le scr. *sava*, *savana*, et le zend *havana*. La rac. *su* (*sunôti*), zend *hu*, s'applique dans les Védas et l'Avesta à l'action d'extraire par la pression le suc de l'Asclépiade, pour en composer le *sôma*, *haoma*, la boisson sacrée offerte aux dieux, et personnifiée elle-même comme une divinité. Sa

[1] Sur l'identification des racines *hu* et *χυ*, non admise par Curtius, voir l'article développé de Aufrecht (Z. S., 14, 268). Il y montre que, dans le Rigvéda, les offrandes sont très-généralement des substances liquides, *havis*, *ghṛta*, *âǵya*, *sarpis*, *sôma*, *drapsa*, etc. Jamais *hu*, ni dans le Rigvéda, ni plus tard, ne s'emploie comme *yaǵ*, en parlant des animaux offerts en sacrifice, et *hôma*, *hôtra*, ne désignent partout que des libations de beurre clarifié. Le grec *θύειν*, en revanche, ne se liait qu'à l'idée d'encenser, dont le scr. *hu* n'offre aucune trace.

signification primitive, toutefois, doit avoir été celle de *effundere*, *aspergere*, en général. On ne peut guère, en effet, la séparer de *su*, *sû* (*savati*, *sâuti*), gignere, c'est-à-dire effundere semen, et les dérivés *sava*, *savara*, *sûma*, *sôma*, eau, *savana*, *sutyâ*, ablution religieuse, ne s'expliqueraient pas par le sens restreint donné à la rac. véd. *su*. Ceci se confirme d'ailleurs par la comparaison du grec *ὕω*, pleuvoir, *ὕσις*, *ὕμα*, etc. Cf. aussi avec *sava*, eau et suc, l'irlandais *sabh*, salive, *subh*, *subhán*, suc, anglo-sax. *seawe*, anc. allem. *sou*, lith. *sywa*, id. (Cf. t. I, p. 159).

Le seul terme comparable, dans les langues européennes, comme nom du sacrifice, paraît être le goth. *sauths*, pour *θυσία*, dans Ulphilas. Cf. scand. *saudhr*, victima et vervex, ovis. Grimm, il est vrai, le rapporte à un verbe *siuthan*, bouillir, inféré du scand. *siodha*, ags. *seadhan*, anc. allemand *siudan*, en faisant observer que, chez les Scandinaves, on faisait bouillir la chair des victimes après le sacrifice (*D. Myth.*, 49, 2e éd.). Mais on peut objecter, ce semble, que cela n'exprimerait pas l'acte accompli envers les dieux, puisqu'on ne leur offrait pas les viandes bouillies. Le mouton peut avoir été appelé *saudhr*, en tant qu'animal destiné ordinairement au sacrifice, et le goth. *sauths*, s'il dérive réellement de *su* avec le suffixe *th*, aura généralisé son sens primitif et spécial d'offrande libatoire. On peut d'autant mieux croire à ce rapport qu'un autre terme gothique, *saun*, scand. *sôn*, anc. allem. *suana*, expiatio, satisfactio, paraît se lier également à *su* et au dérivé *savana*, ablution purificatoire (Pott, *Et. F.*[1], I, 213).

3) Le sansc. *çasana* désigne le sacrifice d'un animal, et signifie proprement immolation, *σφαγὴ*, de la rac. *ças*, occidere, ferire. Cf. *kas*, *kañs*, cædere, *kash*, *ćash*, *çash*, occidere

(Dhâtup.). La même racine paraît se retrouver dans le pers. *kushtan*, immoler et sacrifier, d'où *kushîsh* et *kushtâr*, sacrifice.

Ici encore, ce sont les langues germaniques qui semblent avoir conservé un terme de même provenance, savoir le goth. *hunsl*, sacrifice, *hunsljan*, sacrifier, répondant à une forme nasale *çañs* = *kañs*. Le scand. *hûsl* et l'anglo-saxon *hûsel*, *hûsul*, ont pris le sens chrétien d'eucharistie et de sacrement. Il ne faudrait pas comparer le lat. *hostia*, dont l'*h* ne correspond ni à l'*h* germanique, ni au *ç* ou *k* sanscrit.

4) A côté de *hu*, c'est *yaǵ* qui s'emploie ordinairement en sanscrit pour sacrifier. Sa signification propre paraît être celle d'offrir, car *yaǵ*, *â-yaǵ*, se prend aussi pour dare, largiri. Cette racine, qui a de nombreux dérivés, *yaǵna*, *yaǵatha*, *yâga*, *iǵya*, *ishṭi*, sacrifice, *yaǵi*, *yaǵyu*, *yaǵvan*, *yashṭar*, sacrificateur, etc., se retrouve dans le zend *yaz*, d'où *yaçna*, *yaçañh*, sacrifice, etc. Cf. armén. *iazel*, sacrifier aux idoles, *iashd*, *ashd*, sacrifice, etc.

La seule analogie européenne signalée jusqu'à présent est celle du grec *ἅζω*, *-ομαι*, vénérer, *ἅγιος*, sacré, etc. déjà mentionnée plus haut (Cf. p. 464).

5) L'adjectif sanscrit *ǵârûthya* s'emploie comme épithète de l'*açvamêdha* ou sacrifice du cheval, et le subst. *ǵârûttha* ou *ǵâruttha* désigne un sacrifice dans lequel on faisait une triple oblation. Si l'on compare, avec le D. P., le mot véd. *ǵarûtha*, le bruyant, on est conduit à la rac. *ǵṛ*, *ǵar*, bruire, appeler, invoquer, d'où *ǵarâ*, bruit, appel, salut, et *ǵaritar*, invocateur, chanteur, adorateur. Le *ǵârûthya* était donc un sacrifice accompagné d'invocations et de chants bruyants.

Comme le *j* slave, prononcé à la française, correspond régulièrement au *ǵ* sanscrit, primitivement *g*, on peut comparer

l'anc. sl. *jrěti*, *po-jirati*, sacrificare, avec ses dérivés *jritelĭ* = *ǵaritar*, *jritsa*, *jrutsĭ*, sacerdos, *jrŭtva*, *jreņiě*, sacrificium, russe *jertva*, pol. *żertwa*, illyr. *źiartva*, id., etc. L'anc. sl. *jrělo*, vox, se lie encore au sens primitif de bruire, ainsi que le russe *jurítĭ*, gronder, *jurĭba*, gronderie, etc.

6) Il faut encore signaler, entre plusieurs langues de la famille, un rapport difficilement fortuit dans la manière de désigner le sacrifice. Les termes en question se rattachent uniformément à la rac. *bhr̥*, *bhar*, ferre, restée vivante, il est vrai, presque partout, mais qui aurait pu être remplacée par d'autres, exprimant aussi l'action d'offrir et de donner.

Ainsi, en sanscrit, la rac. *bhr̥* s'emploie pour offerre, en parlant du sacrifice, avec les préfixes *pra*, *prati*, et *sam*. Les Grecs disaient προσφορά, de προσφέρω, pour l'offrande, les Romains *offero*, pour sacrifier. Avec le christianisme, des dérivés de ce verbe latin ont passé dans le reste de l'Europe, dans l'irl. *oifrionn*, le cymr. *oferen*, l'anglo-sax. *offrung*, l'ancien allem. *opfar*, le pol. *ofiera*, le lith. *appiera*, etc. Mais, à côté de ces mots d'emprunt, on en trouve d'autres d'une origine indigène chez les Celtes et les Germains. Ainsi l'ancien irl. *edbart*, *idpart*, oblatio, *adbartigim*, offerre (Z.², 5, 869), *idparat*, immolant (id., 3, 50), dérive de *biur*, fero (moderne *beirim*), avec le préfixe *ad*, *id* = *aid*, *aith*, *ath*. Plus tard on a dit *iodhbhairt*, *iobhairt*, *udhbhairt*, sacrifice, *iodhbheirim*, sacrifier, *iodhbheirteach*, sacrificateur. Cf. cymr. *aberth*, *aberthu*, *abertwr*, etc.[1] Un autre synonyme, *doibhre*, sacrifice (O'R., *Dict.*), vient de *dobiur*, do, affero (Z.², 873). Cf. anc. irland.

[1] J'ai comparé autrefois (*De l'affinité*, etc., p. 175), mais bien à tort, le scr. *adhvara*, sacrifice, dont le sens propre, *a* + *dhvara*, est : ce qui ne doit pas être troublé ou interrompu.

tabar, *tabart*, dare, *toibre*, da (Z.², 5), mod. *tabhraim*, contracté de *do-ath-bar*.

Ceci conduit, ce semble, à voir une formation analogue dans l'anglo-sax. *tiber*, *tifer*, sacrifice, oblation, anc. allemand *zepar*, etc., en les rattachant à *beran*, ferre, avec le préfixe *to*, *ad*, anc. saxon *te*, dont la voyelle varie dans l'anc. allem. *zô*, *za*, *ze*, *zi* (Graff, *Spr. sch.*, V, 572). Ce qui me laisse des doutes, c'est que ni Grimm, ni Graff n'indiquent cette étymologie, qui se présente cependant si naturellement. Le scand. *tafn*, victima, que l'on a comparé, est sans doute différent et se lie peut-être à la rac. scr. *dabh* (*dabhnôti*), lædere, occidere.

SECTION VI.

§ 403. LES PHASES RELIGIEUSES.

Si nous revenons maintenant sur l'ensemble des données qui viennent d'être exposées, nous pourrons en tirer quelques inductions plus précises sur le développement religieux des anciens Aryas, soit au moment de leur dispersion, soit antérieurement à cette époque.

L'étude comparée des noms des divinités particulières nous a montré que, vers les derniers temps de l'unité, la religion des Aryas consistait en un polythéisme qui comprenait déjà les principales puissances de la nature. Le ciel, la terre, le soleil, l'aurore, le feu, les eaux, le vent, tels étaient les êtres personnifiés auxquels ils adressaient leurs hommages. Il y en avait peut-être d'autres encore, mais ce sont les seuls que nous révèle la comparaison des langues. Plus simple dans son

ensemble que les diverses religions qui en sont sorties plus tard, ce polythéisme était cependant entouré déjà d'une auréole de mythes poétiques très-variés. Une simplicité toute primitive régnait également dans les pratiques du culte, où rien n'indique l'existence d'un sacerdoce constitué. Il est à croire que le père de famille, ou le chef du clan, remplissait les fonctions du prêtre. Des libations de laitage et de boissons fermentées, la fumée de l'encens, le sang de quelques animaux domestiques, telles étaient les offrandes du sacrifice, qu'accompagnaient l'invocation et la prière. Tout cela s'accomplissait sous la voûte du ciel, au lever de l'aurore ou du soleil, ou bien au foyer de la famille, car il n'y avait encore ni temples ni simulacres des dieux. C'est là, du moins, ce que fait présumer la philologie comparée, dont les résultats positifs, il est vrai, peuvent être incomplets.

Quelque simple qu'ait été ce système religieux, si on le rapproche des développements ultérieurs qu'ont pris les divers polythéismes, il est impossible d'admettre qu'il soit né de toutes pièces à une époque quelconque de l'ancienne vie arienne. Il a dû se former graduellement, et ses premières origines ne peuvent pas remonter aussi haut que celles de la langue elle-même. C'est ce que prouvent déjà les noms des dieux, lesquels ne sont autres que ceux-là mêmes des objets naturels désignés par quelqu'un de leurs attributs caractéristiques. La terre qui s'étend, le soleil qui brille et féconde, l'aurore qui flamboie, le feu qui s'agite, etc., avaient reçu leurs noms avant de devenir des divinités. Si, dès le principe, les Aryas avaient adoré la nature, il en serait resté quelque trace dans le langage, où rien absolument ne s'écarte du plus complet réalisme quant aux appellatifs qui désignent les phénomènes naturels. Il faut donc bien reconnaître qu'il doit y avoir

en un temps où le polythéisme n'existait pas encore, et où, cependant, la langue était déjà formée. Peut-on supposer qu'alors, et durant toute cette période préparatoire, les Aryas primitifs soient restés sans croyances religieuses, uniquement livrés aux intérêts de la vie matérielle ou aux superstitions d'un grossier fétichisme ? Cela ne s'accorderait aucunement avec les dispositions intellectuelles et morales que leur langue tout entière nous révèle à un si haut degré. L'homme sans aucune idée de religion n'est qu'un sauvage abruti, et le sauvage abruti ne s'élève pas par ses propres forces au développement puissant que la race des Aryas a pris dans toutes les directions.

C'est par suite de ces considérations que nous avons conjecturé *a priori* l'existence d'un monothéisme qui aurait précédé le polythéisme chez les anciens Aryas, et l'étude comparée des noms de Dieu en général est venue confirmer cette hypothèse. Ces noms, en effet, et surtout celui-là même de *Dieu*, qui a traversé tant de siècles et plusieurs religions pour arriver jusqu'à nous, ne sont point, comme ceux des divinités spéciales, des appellatifs désignant des êtres naturels; et cependant ils appartiennent aux formations les plus anciennes de la langue, ainsi que le prouve leur accord chez les divers peuples ariens. Il faut voir maintenant ce que pouvait être ce monothéisme primitif, et de quelle manière le polythéisme a dû en surgir naturellement.

L'homme est-il incapable de s'élever par lui-même à l'idée d'un Dieu unique, comme le pensent quelques théologiens ? Prise dans un sens absolu, cette opinion ne nous paraît fondée ni en fait, ni en raison. De ce que des missionnaires ont trouvé quelques tribus sauvages sans aucune notion de la Divinité, on ne saurait conclure à une impuissance complète de l'esprit

humain, dont ces tribus n'étaient à coup sûr que de tristes représentants. D'ailleurs, à cet égard, les témoignages varient, et d'autres observateurs ont signalé l'existence de croyances monothéistes chez des peuples sauvages également. Ces croyances sont naturellement plus ou moins vagues suivant les aptitudes des races, mais, quelque imparfaites qu'elles puissent être, elles renferment un germe qui aurait pu se développer sous des influences favorables, et qui s'est développé plus d'une fois d'une manière remarquable.

Ainsi, quand le Guarani du Brésil appelle l'Être suprême *Tupa*, nom composé d'une particule d'admiration, *tu*, et d'une autre d'interrogation, *pa*, ne voit-on pas là l'expression naïve de cet étonnement qui a dû saisir l'âme des hommes de la nature en présence de l'idée de Dieu, encore obscure et instinctive ? Et ne retrouvons-nous pas, peut-être, ce même étonnement à l'origine du monothéisme le plus complet, celui des Hébreux, si, comme le pensent quelques orientalistes, leur ancien nom de Dieu, *El*, *Eloha*, *Elohim*, en arabe *Ill*, *Ilah*, *Allah* (de *al Ilah*), se rattache à la racine arabe *allâ*, obstupuit, attonitus est ? En comparaison du *Tupa* des Guaranis, resté à l'état stérile de notion vague, le *Kitchi Manitou*, ou grand Esprit, des Algonquins nous offre déjà une conception bien plus précise, et cependant les Algonquins n'étaient aussi encore que des sauvages. Mais c'est surtout chez les races mieux douées des Péruviens et des Mexicains que l'on a trouvé des traces d'un ancien monothéisme singulièrement élevé, et qui a précédé le culte du soleil des uns, et le polythéisme barbare des autres. Les Péruviens reconnaissaient un Être suprême, créateur et modérateur de l'Univers, et ils l'adoraient sous les noms de *Pachacamac*, c'est-à-dire celui qui soutient et vivifie le monde, et de *Viracocha*, dont le sens reste

obscur. Cet Être invisible n'avait point de simulacres, et seulement un temple près de Lima, lequel existait déjà avant la domination des Incas et le culte des astres.[1]

Les Aztèques également, ancêtres des Mexicains, croyaient à un Créateur suprême, maître de l'univers. Ils lui adressaient des prières comme au Dieu *par lequel nous vivons*, présent partout, *qui connaît toutes les pensées et dispense tous les dons, sans lequel l'homme est comme rien*, invisible, incorporel; un *seul Dieu* de *perfection absolue, sous les ailes duquel nous trouvons repos et protection.*[2] Un souvenir de ce monothéisme élevé s'était conservé plus tard au milieu du culte des Mexicains dégénéré en barbarie, puisque le roi Nezahuacoyotl éleva un temple pyramidal au *Dieu inconnu*, Cause des causes, qui n'avait point de statue, et auquel on n'offrait que des fleurs et des parfums.[3] Ces exemples font comprendre assurément ce qu'a pu être l'idée de Dieu chez les anciens Aryas, race supérieure, sans contredit, en dispositions naturelles aux aborigènes de l'Amérique. Il faut bien cependant, quant au caractère de ce monothéisme primitif hypothétique, poser quelques restrictions.

Le monothéisme des Hébreux, conservé par leurs patriarches, formulé avec puissance par leur grand législateur, s'est maintenu et développé dans un contraste tranché avec les polythéismes qui l'entouraient de toutes parts. C'est ce qui lui donne cette force comme doctrine, et cette profondeur comme conviction, que prend la vérité en face de l'erreur. Rien de semblable ne pouvait exister au début chez les Aryas pri-

[1] Prescott, *Conquête du Pérou*, t. I, p. 101, trad. française.
[2] Prescott, *Conquest of Mexico*, p. 37, éd. anglaise de Baudry.
[3] *Ibid.*, p. 123.

mitifs. Ils n'étaient pas en présence de l'erreur, mais de la nature, et à moins de supposer, ce que rien absolument n'indique, qu'ils aient eu part à quelque antique révélation, c'est la nature seule qu'ils pouvaient interroger dans leurs aspirations religieuses. En cela, ils ne procédèrent, sans doute, ni par l'observation réfléchie, ni par le raisonnement philosophique; mais le principe de causalité, pour n'être pas conçu abstraitement, n'en conserve pas moins son autorité sur l'esprit humain, et le porte irrésistiblement à remonter à l'origine des choses. Or, au début, la nature a dû se présenter aux Aryas comme un tout énigmatique, où la multiplicité des phénomènes était aussi confuse que l'unité de l'ensemble. Une seule grande division les aura frappés tout d'abord, celle du ciel et de la terre, du ciel plein de merveilles, mais inaccessible aux hommes, de la terre, la demeure des humains, le théâtre de leur activité. L'idée vague au début, et plus instinctive que raisonnée d'une cause première, aura surgi de l'étonnement qu'inspirait la vue du ciel, et, de même qu'il n'y avait qu'un ciel recouvrant toutes choses, on ne dut songer qu'à un seul Être mystérieux habitant dans ses profondeurs. Comment aurait-on pu le désigner mieux que par le nom de *Dêva*, le Céleste, le plus ancien sans doute que les Aryas lui aient donné ? nom qui ne préjugeait rien sur sa nature et ses attributs encore enveloppés d'obscurité. Tel doit avoir été, selon toute apparence, le premier début de la religion des Aryas.

Jusqu'à quel point ce monothéisme primitif, encore très-vague, est-il arrivé à se développer ? L'Être céleste, le *Dêva*, a-t-il été conçu comme un Esprit, comme le Créateur du monde, comme une Intelligence suprême en rapport avec l'homme ? A-t-il été l'objet d'un culte ? C'est ce que l'on

pourrait inférer des autres noms donnés à la Divinité à côté de *Dêva*, si l'on était sûr qu'ils remontassent à une époque aussi reculée. Quoi qu'il en soit, il est difficile de croire à un monothéisme nettement formulé, comme l'était celui des Hébreux, car l'origine du polythéisme deviendrait alors peu explicable. On ne comprendrait pas que la vérité, une fois mise en pleine lumière, eût été abandonnée pour l'erreur. Il est donc à présumer que cette première croyance est restée chez les Aryas à l'état de germe, que l'idée de Dieu n'est pas sortie de sa mystérieuse obscurité, que le polythéisme enfin est né précisément du besoin de chercher des intermédiaires plus rapprochés de l'homme, et d'expliquer la multiplicité des phénomènes de la nature en les plaçant sous la direction d'autant d'agents supérieurs.

Pour se rendre compte de la manière dont a pu s'opérer cette transition, il ne faut pas perdre de vue que les hommes d'alors ne pouvaient avoir aucune notion de la nature comme d'un système coordonné par des lois constantes, et formant un ensemble harmonieux. Au milieu de la variété des forces en jeu et du conflit des éléments, l'unité du grand tout se dérobait à leurs regards, et cela d'autant mieux qu'ils recevaient du spectacle de la nature des impressions plus vives et plus profondes. Comment auraient-ils pu reconnaître des manifestations d'un Dieu unique dans les tranquilles splendeurs du ciel et dans la fureur des tempêtes, dans la puissance dévorante du feu et l'action fécondante de l'eau, dans les phénomènes bienfaisants et les calamités redoutables pour l'homme? La première idée vague d'un Être céleste n'y suffisait pas. Il fallait en admettre d'autres d'une réalité plus immédiate, plus rapprochée, et présidant chacun à un ordre spécial de phénomènes. De là les personnifications des principales puissances

de la nature. Et, comme ces dieux nouveaux étaient en rapport direct et constant avec les intérêts de l'homme, c'est à eux que s'adressa désormais le culte, tandis que l'Être suprême fut relégué de plus en plus dans les profondeurs du ciel. Il est à croire, cependant, que ce mouvement religieux a suivi une marche graduelle, et que, dans le principe, les nouveaux dieux, en petit nombre, ont été considérés comme des agents subordonnés du Dieu unique. Cette première phase du polythéisme durait même peut-être encore chez les Aryas vers le moment de leur dispersion.

Mais, une fois lancé dans cette voie de la multiplication des dieux par le procédé de la personnification et de l'anthropomorphisme, le polythéisme ne s'arrête plus et, à moins d'une révolution religieuse, il pousse son principe jusqu'à l'extrême. C'est ce que nous montre l'histoire des religions chez les divers peuples de la famille arienne. Dans le Rigvéda déjà, assez rapproché cependant de la source première, nous voyons apparaître un bon nombre de personnifications nouvelles, empruntées non-seulement à la nature, mais au monde moral, et ces êtres imaginaires, multipliés à l'infini, remplissent plus tard le ciel et la terre de l'Inde. On sait assez avec quelle exubérance les polythéismes de l'antiquité classique se sont développés dans cette direction, et ceux du nord de l'Europe ne leur cèdent pas beaucoup sous ce rapport. Telle est cependant la puissance qu'exerce sur l'esprit humain le principe de l'unité, que l'idée d'un Être suprême, toujours plus ou moins voilée, ne se perd jamais tout à fait et se dégage quelquefois, comme par irradiations, du sein des nuages qui l'enveloppent.

Les hymnes védiques présentent à cet égard des faits d'un haut intérêt. Le polythéisme s'y développe comme une grande

poésie de la nature, mais sans système arrêté, et comme une religion qui n'a pas encore de théologie. Les sphères d'action des dieux particuliers se confondent souvent et empiètent les unes sur les autres. Chacun des dieux devient à son tour le Dieu suprême pour celui qui l'invoque, comme s'il en était le représentant à un certain point de vue, et quand ils sont invoqués collectivement sous le nom de *Viçvê Dêvâs*, ce pluriel, ainsi que l'observe Max Müller, peut se prendre parfois dans le sens d'un *pluralis majestatis*, comme l'*Elohim* de l'Ecriture. [1] Il y a là, sans doute, un souvenir de l'Être Unique, dont l'idée s'était obscurcie dans la multiplicité de ses manifestations. Cela frappe surtout pour celles des divinités dont la personnification est restée vague, en raison de leur nature plus abstraite. Des noms tels que *Praǵâpati*, le maître des créatures, *Purusha*, l'âme suprême, *Asura*, l'esprit vivant, *Daksha*, le puissant par la volonté et la sagesse, *Mitra* ou *Aryaman*, le bienveillant, le Dieu-ami, *Dhâtar*, le créateur,[2] *Savitar*, le producteur, *Tvashṭar*, le formateur, etc., peuvent être considérés comme autant d'épithètes d'un Dieu unique. C'est ce qu'affirme positivement d'ailleurs un passage du Rigvéda (I, 164, 46), où il est dit que les sages donnent plusieurs noms à l'*Être qui est Un*, et qu'ils l'appellent tour à tour *Indra*, *Mitra*, *Varuṇa*, *Agni*, etc.[3]

Mais il y a plus, et cette idée d'un Être suprême surgit parfois dans l'hymne de quelque poète inspiré avec une clarté et

[1] *Anc. sansk. Litter.*, p. 532.

[2] Cf. *Rigv.*, Langlois, t. IV, p. 482. — « *Dhâtar*, dans le commen« cement, a formé le soleil et la lune, le ciel et la terre, l'air et la « lumière. » — Dans l'Avesta, Ormuzd est aussi invoqué sous le nom de *Dâtar*, créateur.

[3] Max Müller, *Anc. sansk. Litter.*, p. 567.

une grandeur qui frappent d'étonnement. Qu'on lise, par exemple, l'hymne à *Praǵâpati*, [1] et l'on verra qu'il serait à peine déplacé dans notre poésie sacrée. Chaque strophe y célèbre la majesté divine, et se termine par l'exclamation: « *A quel autre Dieu offririons-nous l'holocauste !* » Ce Dieu, que l'on invoque, est le seul Maître du monde, il remplit le ciel et la terre; il donne la vie, il donne la force; tous les autres dieux désirent sa bénédiction; la mort et l'immortalité ne sont que son ombre ; les montagnes couvertes de frimas, l'océan avec ses flots, les vastes régions du ciel, proclament sa puissance. Par lui, ont été solidement fondés le ciel, la terre, l'espace, le firmament; il a répandu la lumière dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de crainte en sa présence. Il est Dieu au-dessus de tous les dieux. — On se croirait ici en plein monothéisme si les dieux inférieurs avaient plus complétement disparu.

A côté de ces aspirations vers l'idée d'un Dieu suprême, on en trouve d'autres d'une tendance manifeste au panthéisme, et qui cherchent à revenir à l'unité par le principe de l'absolu. Telle est la conception d'*Aditi*, l'étendue infinie du ciel, par opposition au monde fini,. personnifiée comme la mère des dieux principaux, ou *Âdytyâs*, et plus spécialement de *Varuṇa*, de *Mitra* et d'*Aryaman*. On reconnaît là, et dans d'autres traits, les germes de ce panthéisme indien qui s'est développé plus tard avec tant de profondeur dans les Upanishads, les Purânas et les systèmes philosophiques, ainsi que, secondairement, dans les doctrines du bouddhisme.

Mais la pensée philosophique, bien que toujours revêtue de poésie, est déjà aussi à l'œuvre dans les Védas pour retrouver

[1] *Rigv.*, X, 121. Müller, l. cit., p. 569; Langlois, trad., t. IV, p. 409.

l'unité obscurcie. On le voit par cet hymne, remarquable entre tous les autres (*Rigv.*, X, 129), que Max Müller a traduit et commenté,[1] et qui, sans aucune trace de mythologie, pose hardiment le grand problème de l'origine du monde. Je le donne ici, en m'aidant des versions anglaises de Müller et de Muir:

« Rien n'existait alors, ni l'être, ni le non-être ; point de « ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait tout ? Quel « était le réceptacle de quoi ? Etait-ce l'eau, le profond abîme? « La mort n'existait pas alors, ni l'immortalité. Le jour ne « luisait point dans la nuit. Seul le Un respirait en lui-même « sans souffle, et il n'y avait rien d'autre au delà de Lui. « L'obscurité régnait au commencement, entourant tout de « ténèbres, comme un océan par la force de la chaleur. Le « désir en surgit d'abord, et fut la première semence de « l'esprit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont « reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. Le « rayon lancé au travers de ces choses, vint-il d'en bas, vint- « il d'en haut ? Il y avait des puissances productives, au-des- « sous comme nature, au-dessus comme énergie. Qui sait, « qui peut affirmer d'où elle a surgi, cette création? Les « dieux eux-mêmes ne sont venus qu'après ; qui donc peut « en connaître l'origine ? D'où ce monde est émané, et s'il a « été créé ou non, c'est ce qu'il sait, Lui, qui en est au haut « des cieux le Directeur suprême, et peut-être Lui-même ne « le sait-il pas. »

Quel puissant travail de la pensée nous révèle déjà ce curieux morceau où on la voit cherchant laborieusement le

[1] Loc. cit., p. 559. Cf. Langlois, *Rigv.*, t. IV, p. 421. Muir, *Sansk. texts*, t. IV, p. 3.

Dieu créateur comme le mot de l'énigme du monde, et le trouvant, mais entouré de problèmes insondables qui aboutissent à un doute sur la vraie nature de l'Être absolu.

Les traces de monothéisme que nous venons de signaler dans les hymnes védiques sont peut-être encore des réminiscences de la plus ancienne religion, mais les idées qui tendent au panthéisme, soit dans les mythes, soit dans les méditations des poètes inspirés, sont le fruit d'une nouvelle direction propre au génie indien, et qui, plus tard, a prévalu toujours davantage. Pour revenir au monothéisme pur, il aurait fallu rejeter entièrement tous les dieux secondaires, c'est-à-dire précisément ceux qui étaient devenus populaires. En les conservant, tout en cherchant à les subordonner à un Dieu suprême, ou à une trinité de dieux supérieurs, on devait être conduit nécessairement au panthéisme, par le besoin de retrouver l'unité d'une manière quelconque.

Ce que les Indiens n'ont pas fait, les Iraniens l'ont accompli presque entièrement, mais par une révolution religieuse dont les causes premières nous échappent. Ces deux peuples, restés unis pendant un certain temps dans les demeures primitives de la race arienne, ont eu d'abord les mêmes croyances, comme le prouvent les analogies multipliées des noms et des mythes qui se sont maintenus de part et d'autre, tout en changeant de caractère.[1] La scission religieuse a pu provenir d'une réaction contre le développement croissant du polythéisme, en faveur de l'ancien monothéisme dont tout souvenir n'était pas perdu, et cette réformation, comme c'est l'ordinaire dans l'histoire des religions, a été due à l'initiative d'une grande personnalité, le prophète et législateur

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 522.

Zarathustra ou Zoroastre. C'est lui qui, rejetant la multitude des *dêvas* et les rabaissant au rang des démons, a proclamé comme seul Dieu créateur l'ancien *Asura*, l'Esprit vivant, sous le nom de *Ahura mazda*, l'Esprit sage (Cf. p. 415). Cette doctrine des *Mazdayaçnas* ou adorateurs de *Mazda*, dont le caractère moral est si élevé, mais que nous ne connaissons qu'altérée déjà dans l'Avesta par un formalisme minutieux, est bien en fait un véritable monothéisme, et non un dualisme comme on le dit ordinairement. Le méchant esprit *Añhrô mainyu* ou Ahriman, opposé au *Çpeñto mainyu*, l'Esprit saint, le vrai Dieu, n'a qu'un pouvoir limité et temporaire, comme le Satan de l'Ecriture; et les puissances qui président aux phénomènes de la nature et au monde moral, *Ameshaçpeñtas* (Amshaspands), et les *Yazatas* ne sont que des génies subordonnés au suprême pouvoir. D'un autre côté, la doctrine du temps infini, *Zrvâna akarana*, considéré comme une divinité supérieure également à Ormuzd et Ahriman, paraît être un élément étranger, dans l'origine, à la croyance iranienne, et emprunté plus tard aux religions sémitiques de Ninive et de Babylone. [2]

Les peuples de l'Europe, qui se sont détachés de la souche commune antérieurement à la séparation des Indiens et des Iraniens, ont emporté avec eux un polythéisme déjà développé, mais qui gardait sans doute encore un principe de mono-

[1] Cf., dans les inscriptions des Achéménides, la formule plusieurs fois répétée : *Deus magnus Auramazdâ, is hanc terram creavit, is istud cœlum creavit, creavit is mortales, creavit is fortunam* (Lassen, *Die altpers. Keilinschr., Z. S., f. d. Kunde des Morg.*, t. VI, passim.

[2] Cf. Spiegel, *Avesta,* I, 269, etc., II, 219. D'après lui, dans la croyance des Parses, *Zrvâna*, le destin, est subordonné à Ormuzd et aux Amshaspands.

théisme. C'est ce qu'indiquent, comme on l'a vu, les anciens noms généraux de la Divinité qui se sont maintenus au travers des siècles. Le fonds commun des croyances religieuses s'est développé dès lors dans des directions diverses pour former autant de polythéismes nationaux, mais, soit que l'idée obscure d'un Dieu unique se soit conservée ici et là, soit qu'il y ait eu des retours partiels vers cette idée, il est certain qu'elle a reparu à peu près partout, bien que sous des formes plus ou moins imparfaites.

Le polythéisme grec, tel qu'il se montre dans Homère, est l'expression la plus complète d'une religion de la nature sans aucune notion d'un Être placé en dehors et au-dessus du monde réel, dans lequel les dieux se meuvent aussi bien que les hommes. Le principe de l'unité, représenté par la suprématie de Jupiter, rentre lui-même dans la sphère du monde, et le Ζεὺς πατὴρ n'a été primitivement, comme le *Dyâus pitar* védique, qu'une personnification du ciel. Tout au plus pourrait-on voir comme un pressentiment vague d'une puissance supérieure aux dieux dans l'idée du Destin, auquel ils sont soumis comme les simples mortels. Toutefois le génie grec, si progressif de sa nature, ne resta pas longtemps soumis à ce polythéisme purement anthropomorphique, qu'il abandonna bientôt aux croyances populaires pour s'en dégager par une double voie, celle des mystères aux doctrines ésotériques et celle de la philosophie. Nous connaissons trop peu l'histoire et le contenu des premiers pour nous en faire une idée claire; mais il est certain que, dans les grands mystères, et surtout dans l'*Epoptie*, on révélait aux initiés toute une doctrine d'un caractère très-élevé sur la destinée de l'homme, l'immortalité de l'âme et l'existence d'un Dieu unique. Ce qui est moins sûr, c'est que ce déisme soit parvenu à se dégager

entièrement du naturalisme, qui domine d'ailleurs dans toute l'antiquité. Quant à la philosophie, on sait comment elle a passé par les phases successives du panthéisme et du scepticisme pour aboutir, dans Platon et Aristote, au monothéisme le plus élevé qu'il ait été donné à la raison humaine d'atteindre par ses propres forces. Toutefois, ce n'était plus là de la religion, et le polythéisme grec n'arriva jamais qu'à l'idée vague de ce *Dieu inconnu*, que saint Paul vint expliquer et annoncer aux Athéniens, et qu'il est curieux assurément de retrouver chez les Mexicains (Cf. p. 485).

La religion des Germains, telle que nous la connaissons sous sa forme la plus développée chez les Scandinaves, ne fut aussi qu'un culte de la nature personnifiée dans ses grands phénomènes. Plus simple à la fois et plus profonde que celle de l'antiquité classique, elle avait mieux conservé certains traits des croyances ariennes primitives, mais la notion d'un Dieu supérieur au monde ne s'y montre également que d'une manière très-obscure. Les noms de père universel, *Alfadhir*, et de dieu des dieux, *Haptagudh*, qui sont donnés à *Odhinn*, ne l'élèvent pas au-dessus du rang assigné au Zeus grec, celui de maître du monde, mais faisant partie du monde. Odhinn, en effet, comme les autres dieux, succombe à la fin des temps dans la grande catastrophe du *Muspell*, que prédit la Voluspa et qui enveloppe tous les êtres. Ce n'est qu'à la fin de ce vaste drame de la destruction du monde que l'on voit apparaître, comme rénovateur de toutes choses, un Être mystérieux, désigné seulement comme *le Puissant d'en haut*, qui gouverne tout et qui vient rétablir l'ordre universel par une création nouvelle; croyance qui rappelle singulièrement celle des Indiens sur les destructions et les rénovations successives de l'Univers.

Si les doctrines secrètes des Druides de la Gaule nous étaient mieux connues, il est probable qu'elle nous offriraient, comme les mystères de la Grèce, un système supérieur au polythéisme vulgaire, car le peu que nous en savons témoigne d'une certaine élévation d'idées. Il est impossible toutefois de rien affimer quant à l'existence d'un principe de monothéisme.[1] Les débris traditionnels de ces doctrines qui paraissent s'être conservés jusque vers la fin du moyen âge, et avec un caractère ésotérique, chez les Bardes du pays de Galles, sont encore trop imparfaitement étudiés pour permettre d'y faire la part de l'influence exercée par le christianisme; mais il y a là certainement un curieux sujet de recherches.[2]

Chez les peuples slaves, l'ancien polythéisme a pris la forme d'un dualisme bien prononcé, et qui se rapproche à quelques égards de la religion réformée de Zoroastre. *Bielbog*, le dieu blanc, et *Zernebog*, le dieu noir, y sont à la tête de deux séries de divinités inférieures et de génies du bien et du mal, comme Ormuzd et Ahriman. Le nom de *Svantovit*, qui est donné au Bielbog, rappelle tout à fait celui de *Çpeñto mainyu* qui appartenait à Ormuzd,[3] et on a vu que le *Bogŭ* slave répond exactement au *Baga*, deus, des inscriptions de Persépolis. Ce dualisme même semble avoir été, dans l'origine, plus rapproché de

[1] Cependant, M. Roget de Belloguet, dans son *Ethnogénie gauloise* (3me partie, p. 120 et 274), croit à un monothéisme primitif, représenté par *Esus* = scr. *Asu*, et devenu plus tard la triade divine *Esus*, *Teutatès*, *Taranis*.

[2] Sur le *Cyfrinach* ou *Mystères des Bardes*, voy. le petit opuscule publié par moi en 1856, Genève. Des documents tout nouveaux, qui paraissent maintenant en Angleterre, viennent à l'appui des vues que j'avais exposées et qui ont trouvé bien des contradicteurs.

[3] Cf. avec la particule finale *vit* l'ancien persan *vitha*, épithète des divinités (Lassen, *Z. S. f. d. Kunde d. Morg.*, VI, 28).

la doctrine iranienne au point de vue du monothéisme; car d'après le témoignage le plus ancien, celui de Procope, les Slaves orientaux adoraient un seul Dieu armé de la foudre, Démiurge, et unique maître de tout ce qui existe,[1] et, suivant Helmolt, la croyance à un Dieu unique était aussi celle des Wendes.[2]

Il est difficile, d'après cela, de se défendre de l'idée d'une influence exercée sur la religion des Slaves par les Iraniens, avec lesquels ils paraissent être restés en contact pendant un certain temps postérieurement à la dispersion.[3] Cela expliquerait aussi pourquoi les noms des dieux slaves, ainsi que lithuaniens, offrent d'ailleurs si peu de rapports avec ceux de l'ancien polythéisme, attendu qu'ils appartiendraient à un nouvel ordre de formations.

Ainsi, en résumé: monothéisme primitif d'un caractère plus ou moins vague, passant graduellement à un polythéisme encore simple, telle paraît avoir été la religion des anciens Aryas. A partir de la dispersion, les phases religieuses suivent plusieurs courants distincts. Le polythéisme des Aryas orientaux se divise, pour revenir vers le monothéisme chez les Iraniens, et pour marcher au panthéisme chez les Indiens. En Europe, les polythéismes se développent dans des directions diverses,

[1] Procop., *De bello Goth.*, III, 14. Θεὸν μὲν γὰρ ἕνα, τὸν τῆς ἀστραπῆς, δημιουργὸν, ἁπάντων κύριον μόνον αὐτον νομίζουσιν εἶναι.

[2] Mone, *Gesch. d. Heid.*, I, 146.

[3] Kuhn (*Ind. Stud.*, I, 324) fait observer que l'anc. pers. *pish*, écrire, se retrouve dans le pol. *pismo*, écriture. Cf. anc. slave *pisati*, scribere, *pismo*, *pisaniie*, scriptura, etc., et de plus l'ossète *fisin*, écrire, *nifista*, écriture, persan mod. *nuwistan*, écrire (*w* de *p*). Comme l'écriture ne semble point avoir été connue des anciens Aryas, cette coïncidence indique assurément des rapports plus récents entre les branches iranienne et slave.

conservant ici et là quelque notion obscure d'un Dieu unique, mais n'échappant à leur principe que chez les Grecs, par les mystères et la philosophie, jusqu'au moment où ils disparaissent tous dans le sein du christianisme. Quelle est la signification de ce grand mouvement quant à l'ordre providentiel qui préside aux destinées de l'humanité ? C'est là une question à laquelle nous reviendrons dans notre résumé final.

HYPOTHÈSES CHRONOLOGIQUES

Avant de réunir dans un coup d'œil d'ensemble les résultats généraux de nos recherches, il faut bien aborder aussi la question chronologique, quand ce ne serait que pour en exposer les incertitudes. Quelle date approximative peut-on assigner à cette dispersion des Aryas primitifs, qui a mis sans doute plusieurs siècles à s'accomplir par des émigrations successives? A la fin de mon premier volume, j'ai parlé par anticipation de 3000 ans avant notre ère. C'est peut-être trop comme minimum possible, c'est peut-être aussi trop peu en réalité. Il faut exposer les raisons qui peuvent faire considérer ce chiffre comme une moyenne assez probable. En l'absence de toute donnée positive, la seule marche à suivre est d'attaquer le problème de plusieurs côtés, à l'aide d'approximations et de conjectures, et de voir si elles convergent ou non vers un résultat acceptable.

Nous n'avons ici, chronologiquement parlant, que deux points de départ, l'un en moins, l'autre en plus, dans l'intervalle desquels a dû nécessairement s'effectuer la dispersion des Aryas. Le premier ne peut s'appuyer que sur les plus anciennes données fournies par l'histoire des peuples ariens eux-

mêmes; le second nous est imposé par la date que l'on peut assigner au déluge d'après les traditions bibliques, les seules qui nous fassent remonter aussi haut. Malheureusement ces deux indications laissent entre elles un espace de temps trop indéterminé pour être d'un grand secours dans la question, attendu que les données historiques, rares et imparfaites, nous reportent à peine à 2000 ans avant notre ère, et que la date du déluge varie de plus de treize siècles dans les trois versions existantes de nos livres sacrés.

Les Grecs sont le premier peuple européen de race arienne qui paraît sur la scène du monde à l'aurore de l'histoire, et l'on s'accorde à placer vers le XIX[e] siècle avant J.-C. le moment de leur arrivée dans la Grèce. Mais depuis combien de temps avaient-ils quitté leur berceau primitif ? c'est ce qu'on ne saurait dire avec quelque certitude. Le témoignage de la Genèse, toutefois, semble assigner à ce premier mouvement une époque en tout cas plus reculée que 2000 ans, puisque *Jâvân*, fils de Japhet, qui représente sans aucun doute la race des Ioniens, s'y trouve placé à la seconde génération après le déluge. Si l'on adoptait pour ce dernier la date qui résulte du texte hébreu, savoir 2348 ans avant J.-C., les conjectures se trouveraient resserrées dans un espace suffisamment limité; mais cette date est un minimum qui paraît maintenant et décidément débordé par toutes les données de la chronologie et de l'ethnologie orientales. Le chiffre de la version samaritaine, 3044, et mieux encore celui du texte des Septante, 3716 ans av. J.-C., laissent plus de place pour y faire rentrer l'ensemble des faits irrécusables de l'ancienne histoire des peuples, mais, par cela même, ils nous rejettent à un plus haut degré dans les incertitudes chronologiques, quant aux questions de détail.

J'ai conjecturé ailleurs (t. I, p. 82) que le nom de *Jâvân* ne s'appliquait pas aux Ioniens de l'histoire, mais aux Ἰα϶ονες plus anciens établis dans l'Asie Mineure longtemps peut-être avant de passer en Grèce. C'est pour cela que les Grecs des îles du Péloponèse sont désignés comme les fils de Jâvân, sous les noms de Elisa, Tarsis, Kithim et Dodanim. L'existence de ces Ioniens primitifs se confirmerait d'une manière remarquable par les récentes et curieuses investigations de Chwolson sur les restes de l'antique littérature babylonienne, si ses découvertes arrivent à sortir victorieuses des doutes qu'elles ont soulevés de plusieurs côtés. D'après Chwolson, en effet, les Ioniens auraient été connus des Babyloniens, probablement sous le nom de *Iunojê,* déjà de 2000 à 2500 ans avant notre ère, et ce savant orientaliste pense qu'ils peuvent être arrivés dans l'Asie Mineure vers l'an 3000 avant J.-C.[1] Cela s'accorderait avec la date conjecturale que j'ai indiquée de mon côté pour la dispersion des Aryas. L'étude des inscriptions cunéiformes babyloniennes, qui se poursuit actuellement avec persévérance, apportera peut-être quelques données nouvelles à l'appui des vues de Chwolson, dont l'opinion mérite, en tout cas, considération.

Aucun autre peuple européen que les Grecs ne possède une chronologie qui remonte assez haut pour nous éclairer sur l'époque de son immigration, car les chroniques irlandaises qui font arriver dans Erinn les premiers colons environ 2000 ans avant J.-C., ont été entièrement et fictivement arrangées au

[1] *Ueber die Ueberreste der altbabylonischen Litterat.*, Pétersbourg, 1859, p. 85, 86. Chwolson fait observer que, d'après les travaux des égyptologues Brugsch et Lepsius, le nom des Ioniens, *Hâ-nebû*, est mentionné sur un monument de la XIIIe dynastie, c'est-à-dire du XXIe ou XXIIe siècle (page 85, note).

moyen âge, d'après la chronologie sacrée. Ce que l'on sait approximativement par les indications des auteurs classiques, c'est que vers 1500 ou 1600, les Celtes étaient établis dans la Gaule et avaient pénétré jusqu'en Espagne.[1] Quant à l'époque de leur arrivée et au temps qu'ils ont dû mettre pour traverser toute l'Europe, il est impossible d'établir aucune évaluation. Il ne nous reste donc à examiner que les données que peuvent fournir les deux branches des Aryas de l'Orient, les Iraniens et les Indiens.

On s'accorde à reconnaître que ces deux peuples doivent être restés unis, dans une portion de l'antique patrie des Aryas, assez longtemps après l'émigration de leurs frères vers l'Occident; mais la durée de cette existence commune, ainsi que l'époque de leur séparation, sont également incertaines. Au delà du temps des Achéménides, toute chronologie précise fait défaut pour l'histoire de la Perse, et si l'Avesta ne nous avait pas été conservé comme un monument des âges plus anciens, nous en serions à peu près réduits aux récits fabuleux du Shahnameh. C'est l'Avesta, avec sa langue si rapprochée encore du sanscrit védique, avec ses débris de traditions de même origine que celles des anciens Indiens, qui nous a ouvert des perspectives nouvelles sur l'époque préhistorique. D'après ses caractères intrinsèques, l'Avesta nous transporte à des temps peu éloignés de la réforme religieuse qui a séparé les Iraniens des Indiens, mais cela ne nous apprend rien sur

[1] Dans son intéressant ouvrage sur les habitations lacustres de la Suisse (p. 74), M. Troyon arrive à cette même date de 1500 ans, pour l'existence de l'établissement lacustre de Chambon, dont les pilotis sont éloignés actuellement de 5500 pieds du lac de Neuchâtel. Le retrait des eaux, par suite de l'exhaussement graduel du terrain tourbeux, a fourni la base de ce calcul approximatif.

la date de cet événement. Les traditions relatives à la personne de Zoroastre, considéré comme l'auteur présumé de cette réforme et de l'Avesta, diffèrent à tel point quant à l'âge qu'on lui assigne, qu'il est impossible d'arriver même à une approximation. Entre Xanthus le Lydien qui, d'après Diogène Laërce, le faisait vivre 600 ans avant la guerre de Troie, et Aristote qui, avec Eudoxe, le plaçait 6000 ans avant Platon, [1] la différence est trop grande pour autoriser aucune conjecture. Aussi Spiegel s'abstient-il de toute hypothèse à cet égard, et si Haug s'attache au chiffre de 2000 ans avant notre ère,[2] ce n'est là qu'une supposition dénuée de toute preuve positive.

Ce qui est probable, en tout cas, c'est que le nom même de Zoroastre est plus ancien que cette dernière date; car Bérose, le Babylonien, parle d'une dynastie médique qui aurait régné à Babylone et eu pour chef un Zoroastre, distinct sans doute de celui de l'Avesta.[3] Cela prouverait du moins que, à cette époque, la séparation des Iraniens était accomplie, puisque *Zarathustra*, l'astre d'or, suivant Burnouf et Lassen, est un nom purement zend.[4] Dans la Genèse, *Madai*, le représentant des Mèdes, c'est-à-dire sans doute de la branche iranienne,[5] figure avec Jâvân parmi les fils de Japhet, ce qui, sans nous fournir aucune date précise, indique que l'existence des Iraniens, comme peuple distinct, remontait déjà aussi haut que celle des Ioniens primitifs de l'Asie Mineure, soit, d'après

[1] Plin., *H. n.*, XXX, 2.
[2] *Die Gâthâs d. Zor.*, Vorwort, p. 15.
[3] Spiegel, *Avesta*, II, 6.
[4] Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 166, notes.
[5] Strabon dit que les Mèdes, les Perses, les Bactriens et les Sogdiens parlaient presque la même langue.

Chwolson, de 2400 à 3000 ans av. J.-C. Une autre donnée confirmerait cette induction, si on pouvait lui attribuer une valeur historique : c'est la tradition relative à la conquête de la Bactriane par Ninus, et au siége de Bactres par Sémiramis (Diod. Sic., II, 6). Les chronologistes placent le règne de Ninus vers 2000 ou 2300 ans av. J.-C., et suivant Diodore (II, 22), l'empire des Assyriens existait depuis plus de 1000 ans avant la guerre de Troie. Si à cette époque, comme le dit l'historien, les peuples de la Bactriane étaient nombreux et aguerris, et la ville de Bactres bien fortifiée, les Iraniens devaient y être établis depuis plusieurs siècles.

Si maintenant nous interrogeons l'Inde pour y chercher quelques données analogues, nous sommes arrêtés tout d'abord par l'absence complète de chronologie certaine, et surtout de synchronismes, pour ces temps reculés. Il paraît bien démontré actuellement que, au delà de l'époque de Tchandragupta, le Sandrocottus des historiens d'Alexandre, toute date est conjecturale, et cela ne nous porte qu'à trois siècles environ avant notre ère. Ce n'est pas que les traditions relatives aux temps plus anciens ne surabondent, mais elles sont à tel point dépourvues de tout caractère historique, qu'il est impossible d'en tirer aucun parti pour la chronologie. On n'a pas même encore réussi à fixer autrement qu'à quelques siècles près la naissance de Buddha, et ce n'est là comparativement que de l'histoire moderne. Les longues listes de rois des dynasties, dans les épopées et les Purânas, ne concordent ni entre elles, ni même, pour le nombre seulement, avec le chiffre de 154 indiqué par Megasthène jusqu'au temps de Sandrocottus, en leur assignant une durée fabuleuse de plus de 6000 ans.[1] Tout ce

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 509.

que l'on peut en inférer, c'est que le premier établissement des Aryas dans l'Inde, événement dont les traditions indigènes n'ont conservé aucun souvenir, doit remonter à une très-haute antiquité, impossible d'ailleurs à évaluer avec quelque certitude.

L'exploration de l'immense littérature de l'Inde ancienne, qui a fait récemment de grands progrès, mais qui est bien loin d'être achevée, n'a pas changé jusqu'à présent l'état de la question. Ce qu'elle nous a révélé, c'est que cette littérature offre une succession de phases distinctes, soit par le langage, soit par le développement intellectuel, lesquelles s'enchaînent régulièrement, comme autant de couches géologiques superposées dont l'âge absolu reste à peu près inconnu. Si, au début, il y a eu tendance à exagérer l'antiquité des monuments littéraires de l'Inde, on est peut-être tombé dès lors dans l'excès contraire en voulant trop les moderniser. C'est ainsi que Max Müller, qui a déroulé savamment la série des périodes de cette vaste littérature, tout en assignant deux siècles environ pour chacune, et en plaçant la première de 1000 à 1200 ans avant notre ère, fait observer lui-même que ce n'est là sans doute qu'un minimum, admissible seulement dans la supposition d'un développement plus rapide et plus puissant de l'esprit humain à ces âges reculés.[1]

Il y a lieu de s'étonner, toutefois, avec un autre savant indianiste, Goldstücker,[2] que Müller n'ait fait aucune mention de la donnée beaucoup plus précise que l'on doit à Colebrooke, et qui recule de deux siècles la date de la première époque védique, sans arriver encore à autre chose qu'à une limite

[1] *Anc. sansk. Litter.*, p. 572.
[2] *Pâṇini, His place in sansk. liter.*, p. 75.

inférieure. On sait que Colebrooke, qui était aussi versé dans la connaissance du sanscrit que dans celle de l'astronomie, se fonde sur un passage du *ģyôtisha*, ou ancien calendrier védique, où se trouve indiquée la position des colures, pour en conclure par le calcul que l'observation doit en remonter au XIVe siècle avant notre ère.[1] Une seconde donnée, tirée d'une autre source et relative au lever héliaque de l'étoile brillante de Canopus, le conduit au même résultat.[2] Ces observations doivent avoir été faites dans le nord de l'Inde et, comme le calendrier en question est un *Vêdânga*, ou un annexe au Véda, et qu'il a pour objet de fixer les jours et les heures des sacrifices védiques, il est clair que la collection des hymnes les plus anciens devait exister alors sous une forme quelconque. On ne saurait invalider cette conclusion en objectant que le *ģyôtisha*, tel que nous le possédons, appartient sûrement à une époque plus récente, car les données astronomiques seules ont ici de l'importance. Il faudrait, ou contester l'exactitude des calculs de Colebrooke, ce que nul n'a fait jusqu'à présent, ou supposer que les brahmanes ont pu établir ce calendrier rétrospectivement, ce qui n'est aucunement admissible vu l'imperfection de leurs théories astronomiques.

C'est donc avec toute raison que Goldstücker reproche à Weber de mettre en suspicion, sur de simples conjectures non motivées, les conclusions de Colebrooke, pleinement adoptées par Lassen et Wilson, pour arriver de son côté, par une voie beaucoup moins sûre, à un résultat qui est à peu près le même.[3] Weber, en effet, présumant qu'il n'a pas fallu aux Aryas moins de mille ans pour conquérir et brahmaniser

[1] *Misc. Essays*, I, 129.
[2] *Ib.*, I, 200 ; II, 353.
[3] *Pâṇini*, l. cit.

l'Inde telle qu'elle existait au temps de Buddha, en conclut qu'ils étaient établis sur le haut Indus dès 1500 ans avant notre ère.[1] On reconnaît sans peine à quel point une pareille évaluation est arbitraire.

A cette date de 14 ou 15 siècles avant J.-C., que l'on peut considérer comme très-sûre, nous voyons bien que les Aryas se trouvaient dans le nord de l'Inde; mais depuis combien de temps y étaient-ils arrivés avant de commencer à s'étendre à l'est et au sud ? c'est là une nouvelle question plus difficile à résoudre. Ce temps antérieur a dû être, ce semble, considérable; car les hymnes védiques les plus anciens remontent au moins à 1500 ans et, si l'immigration avait été récente, ils y auraient fait à coup sûr quelques allusions, tandis que rien absolument n'en rappelle le souvenir. Chez une race si riche d'ailleurs en traditions, un pareil oubli ne peut guère s'expliquer que par bien des siècles écoulés.

En fait de synchronismes qui auraient pu nous fournir quelque donnée pour ces âges reculés, nous n'avons guère qu'une seule indication d'une valeur assez douteuse. C'est le nom de *Stabrobatès* que Diodore de Sicile, d'après Ctésias, nous a conservé comme celui du roi indien qui repousse victorieusement la puissante armée de Sémiramis, et la rejette en désordre au delà de l'Indus.[2] Ce nom est évidemment sanscrit et ne saurait avoir été inventé par Ctésias. On l'a expliqué par *Sthâvarapati* ou *Sthâvirapati*, maître de la terre,[3] titre qui n'aurait convenu qu'au souverain d'un grand empire dont il est difficile d'admettre l'existence à cette époque. Aussi Weber préfère-t-il y voir un *Sthâurapati*, maître des

[1] *Hist. de la littér. indienne*, p. 17, trad. franç.
[2] Diod. Sic., II, 17.
[3] Bohlen, *Indien*, I, 90; Lassen, *Ind. Alt.*, I, 859.

bœufs, nom analogue à celui de *Açvapati*, maître des chevaux, qui était réellement en usage chez les Aryas de l'Indus.[1] On ne saurait admettre, toutefois, que l'expédition de Sémiramis ait échoué par la résistance de quelque petit chef de tribu, et il faut supposer l'existence d'un peuple déjà puissant. Il en résulterait, en tout cas, qu'à cette époque, c'est-à-dire de 20 à 23 siècles avant Jésus-Christ, les Aryas étaient déjà fixés au delà de l'Indus. Tout ceci dépend, il est vrai, de la question de savoir si Sémiramis appartient au mythe ou à l'histoire, et si la date qui lui est assignée a quelque réalité. Ici encore, c'est du déchiffrement des inscriptions de Ninive et de Babylone que l'on peut attendre de nouvelles lumières.

Nous avons vu plus haut que, selon toute probabilité, à cette même époque de 20 à 23 siècles, les Iraniens étaient établis dans la Bactriane, ainsi que les Ioniens dans l'Asie Mineure; mais ici se présente de nouveau la question de savoir depuis combien de temps. Si l'on se souvient que, auparavant encore, les Iraniens et les Indiens ont dû rester unis pendant plusieurs siècles peut-être avant de se séparer définitivement, on ne verra rien d'exagéré à l'hypothèse du chiffre approximatif de 3000 ans pour la première dispersion de la race des anciens Aryas.

A côté de ces données diverses, toutes, il est vrai, plus ou moins incertaines, mais qui paraissent bien converger vers un même résultat, il est un autre ordre de faits que l'on a trop oublié ou laissé de côté, faute de pouvoir en rendre compte. Je veux parler de ceux qui se rattachent à l'astronomie indienne, et qu'on ne peut guère expliquer jusqu'à présent qu'en admet-

[1] *Littér. indien.*, p. 18.

tant, pour certaines observations du ciel, une antiquité plus reculée encore que celle qui résulterait des conjectures chronologiques exposées ci-dessus. J'entre ici dans un champ de recherches qui m'est étranger au point de vue de la science, et je me borne à exposer l'état de la question d'après un juge très-compétent.

On sait que le savant et malheureux Bailly, vers la fin du siècle dernier, publia sur l'astronomie indienne un curieux travail fondé sur les tables et les formules employées par les brahmanes pour calculer les lieux du soleil, de la lune et des planètes, et déterminer les phases des éclipses. Ces tables sont de diverses provenances, et bien que d'accord dans la plupart de leurs éléments, elles varient pour la forme et pour la fixation de leur époque. [1] Celles de Tirvalore ont ceci de remarquable que leur époque coïncide avec le commencement de l'ère du Kaliyuga, soit 3102 ans av. J.-C. Or, Bailly a cherché à démontrer, par des rapprochements frappants, que plusieurs des déterminations de cette astronomie brahmanique coïncident à tel point avec les données de l'astronomie moderne, infiniment plus perfectionnée, qu'il est impossible d'expliquer cet accord autrement que par le fait d'observations réelles du ciel à la date indiquée. Une telle assertion ne pouvait être accueillie qu'avec beaucoup de défiance ; aussi a-t-elle trouvé de nombreux contradicteurs, dont les arguments, toutefois, reposent sur d'autres données que les faits astronomiques. Les calculs de Bailly n'ont pas été réfutés, mais on a objecté que les brahmanes avaient pu accommoder rétrospectivement, et aussi par le calcul, des observations modernes pour les faire concorder

[1] L'époque astronomique est le lieu de l'astre tel qu'il a été déterminé par l'observation dans un temps antérieur.

avec l'ère du Kaliyuga. Or, cette question a été l'objet d'un examen approfondi de la part d'un mathématicien et astronome distingué, le Dr Playfair, dans ses *Remarks on the astronomy of the Brahmins*, communiquées vers la fin du siècle dernier à la Société royale d'Edimbourg: travail remarquable dont les conclusions n'ont été, que je sache, nullement invalidées depuis. J'en offre ici un résumé d'après les extraits étendus qu'en a donnés la *Bibliothèque britannique* de Genève.[1]

L'auteur commence par faire observer que les assertions de Bailly l'ont trouvé d'abord fort incrédule, et qu'il a mis l'attention la plus scrupuleuse à vérifier ses calculs et à examiner ses raisonnements. Cet examen lui a donné la conviction parfaite de l'exactitude des uns et de la solidité des autres. Il en expose ensuite les résultats, en y ajoutant plusieurs observations nouvelles sur les données de l'astronomie indienne. Il énumère les éléments astronomiques auxquels sont assignées des valeurs qui ne peuvent plus leur appartenir actuellement, mais que la théorie de la gravitation prouve leur avoir appartenu vers 3000 ans avant notre ère. Ce sont en résumé les suivants :

La position de l'étoile Aldébaran, l'an 3102 avant J.-C., est indiquée comme ayant été de 40′ en avant de l'équinoxe du printemps. En partant des observations modernes, en admettant pour la précession des équinoxes 50 1/3″ par année, et en y appliquant l'équation découverte par La Grange, on trouve qu'à cette époque la longitude de cette étoile devait être de 13′ en arrière de l'équinoxe, ce qui s'accorde à 53′ près avec la détermination des Indiens. Cet accord est d'autant plus remarquable que les brahmanes, en calculant d'après leurs

[1] Sciences et Arts, t. VII, p. 22 et 101.

propres règles, n'auraient point pu assigner cètte place à Aldébaran s'ils avaient voulu y remonter en partant d'une observation moderne. Car, comme ils se trompent de 3″ par an sur le mouvement apparent des étoiles fixes, cette erreur, accumulée jusqu'à l'ère du Kaliyuga, en aurait produit une de quatre à cinq degrés sur la position de l'étoile à cette époque.

Le lieu apparent du soleil pour cette même époque, déterminé par les calculs, ne diffère que de 41′ de celui que lui assignent les tables de Tirvalore.

Le lieu de la lune indiqué dans ces tables s'accorde à deux tiers de degré près avec celui que l'on obtient à l'aide des tables de Mayer. Or, les Indiens ne connaissant point l'équation relative au mouvement accéléré de notre satellite, il est évident qu'ils se seraient nécessairement trompés en cherchant à en établir le lieu par le calcul, et que l'observation seule a pu le donner au commencement du Kaliyuga. Les tables de Krichnapour s'accordent dans une période de 4000 ans, à 1′ 7″ près, avec celles de Mayer corrigées à l'équation séculaire, et on peut prouver *mathématiquement* que leurs observations datent au moins de deux mille ans avant notre ère.

Les déterminations des brahmanes relativement à la longueur de l'année tropique, à l'équation du centre et à l'obliquité de l'écliptique, s'accordent pour établir l'époque d'où elles datent à 31 siècles avant J.-C. Cette coïncidence entre trois éléments tout à fait indépendants les uns des autres ne saurait être l'effet du hasard.

D'après le mouvement rétrograde, de 15 degrés en deux cent mille ans, qu'assignent les tables indiennes à l'aphélie de Jupiter, et à partir de l'époque de 1491, qui est celle des tables de Krichnapour, on ne trouve qu'une différence de

10′ 40″ pour le lieu de l'aphélie au Kaliyuga, tel qu'il résulte des tables de Lalande, corrigées d'après les formules de La Grange. L'équation du centre de l'orbite de Saturne, calculée de la même manière, s'accorde à 1′ 38″ près avec celle qu'indiquent pour la même époque les tables des brahmanes.

Depuis Bailly, on a découvert encore deux exemples d'un accord parfait entre les éléments de ces tables et les conclusions tirées de la théorie de la gravitation. En recherchant la cause des équations séculaires que les astronomes modernes ont dû appliquer au moyen mouvement de Jupiter et de Saturne, La Place a trouvé qu'il y a des inégalités dépendantes de l'action réciproque de ces planètes, et qui ont de longues périodes, en sorte que le moyen mouvement diffère selon qu'il est établi d'après des observations faites à diverses époques de ces périodes. « Or, dit La Place, je trouve, par ma théorie, « qu'à l'époque indienne de 3102 ans avant J.-C., le mou« vement annuel et apparent de Saturne était de 12° 13′ 14″, « et les tables indiennes l'établissent de 12° 13′ 13″. Il n'y a « qu'une seconde de différence. Je trouve de même que le « mouvement annuel et apparent de Jupiter était à la même « époque de 3° 20′ 42″, précisément comme l'indiquent les « tables indiennes. »

Voilà donc neuf éléments dont les valeurs s'accordent en ceci qu'elles se rapportent toutes à une époque antérieure à notre ère de 3000 ans. Il est impossible que le hasard ait produit un pareil ensemble de coïncidences. Mais, se demande Playfair, ne se pourrait-il pas que cette époque n'eût rien de réel, et que les brahmanes modernes l'eussent établie par le calcul pour faire croire à l'antiquité de leur science? Il répond que, dans ce cas, les brahmanes nous auraient fourni en même temps des moyens infaillibles de découvrir la fraude. Il n'ap-

partient qu'à l'astronomie la plus perfectionnée de remonter de 46 siècles en arrière, et d'établir les positions respectives des corps célestes à une époque aussi reculée. L'astronomie moderne des Européens, avec toute la précision que lui donnent la découverte des lunettes et l'application du pendule aux horloges, ne se hasarderait pas à plonger dans cette nuit des temps, si la théorie de la gravitation ne venait pas à son aide, et si les calculs supérieurs, perfectionnés eux-mêmes pendant un siècle entier, ne lui dévoilaient pas les périodes des perturbations mutuelles des planètes de notre système. Or, si l'on n'a pas égard à ces perturbations, tout système de tables astronomiques, quelque parfait qu'on le suppose à son origine, fût-il copié sur le ciel même, ne cessera point de s'éloigner du vrai, dans le passé comme dans l'avenir. Il se faussera ainsi de plus en plus, non-seulement parce qu'on aura négligé ces corrections, mais parce que les petites erreurs inévitables dans la détermination des moyens mouvements, s'accumuleront d'une manière indéfinie en avant et en arrière du temps présent. Comment des observateurs qui n'étaient pas même capables de décrire l'état du ciel à l'époque où ils vivaient, auraient-ils réussi à en donner un tableau exact à une époque antérieure de plusieurs milliers d'années? On est donc forcément amené à reconnaître que les observations sur lesquelles se fonde l'astronomie indienne doivent avoir été faites plus de 3000 ans avant notre ère.

Cette argumentation semble à coup sûr n'admettre aucune réplique, du moment que les calculs qui l'appuient sont reconnus justes.[1] C'est aux hommes du métier à en décider,

[1] Telle est aussi l'opinion de mon savant compatriote l'astronome Plantamour. Il n'a pas refait, il est vrai, les calculs en question, mais

et la question mériterait d'être reprise encore en sous-œuvre, car elle a une importance véritable pour la chronologie. Si réellement il est impossible d'expliquer autrement les coïncidences signalées, il faudrait en conclure que l'établissement des Aryas dans l'Inde remonte tout au moins au début de l'ère du Kaliyuga, à laquelle d'ailleurs ils rattachent toutes leurs traditions postérieures, à moins qu'on ne pût prouver qu'ils ont reçu les observations faites à cette date de quelque autre peuple, comme les Chaldéens ou les Chinois, ce qui serait assurément difficile.

Il est à remarquer que tout ce côté de la question est absolument indépendant des données historiques, lesquelles, il faut bien le dire, sont loin de confirmer les conclusions ci-dessus. Ainsi, l'emploi astronomique de l'ère du Kaliyuga ne paraît pas remonter au delà de l'astronome *Âryabhaṭṭa*, vers les premiers siècles après J.-C., et cette ère même semble avoir été inconnue aux temps védiques. Rien n'indique non plus qu'à cette époque les connaissances astronomiques fussent arrivées au développement que supposeraient des observations aussi complètes et aussi précises que celles qui ont été exposées. Suivant Colebrooke, le *ģyôtisha*, ou calendrier védique, nous montre la science encore à l'état d'enfance.[1] Tout cela semble inconciliable avec les conclusions tirées du point de vue purement astronomique, et cette énigme reste et restera peut-être toujours insoluble. Il faudrait admettre pour l'expliquer, d'une part que l'immigration des Aryas dans

il pense que l'on peut avoir pleine confiance dans le travail de Playfair à cet égard.

[1] *Misc. Essays*, I, 106; II, 447. Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 823. Weber, *Litt. Ind.*, 367. Max Müller, *Sansk. Litter.*, p. 211.

l'Inde s'est accomplie avant l'ère du Kaliyuga, ce qui reculerait de plusieurs siècles encore l'époque de la dispersion des Aryas primitifs, et d'autre part que les monuments védiques, imparfaitement connus jusqu'à présent, et surtout incomplètement transmis, ne nous ont fait connaître que quelques éléments d'une astronomie populaire et usuelle, tandis que les principes d'une science plus avancée seraient restés la propriété exclusive d'un petit nombre d'adeptes.

Je m'abstiens, quant à moi, de toute hypothèse, et je me contente d'avoir attiré l'attention des juges compétents sur un côté de la question qui ne me semble pas avoir été pris en considération suffisante par les indianistes actuels.

D'après tout ce qui précède, il n'y a, je crois, aucune exagération à placer vers 3000 ans avant notre ère l'époque des premiers mouvements de dispersion des anciens Aryas, dont les diverses migrations auront mis des siècles à s'accomplir jusqu'aux établissements définitifs dans l'immense espace occupé par leurs descendants. Ce qui est certain, c'est qu'il est impossible de les ramener jusqu'à la date de 2000 ans, tout comme il est improbable de leur assigner une époque plus reculée que 3000 ans, ce qui les rapprocherait par trop de celle du déluge, même estimée à 3716 ans d'après la version des Septante. Il faut, en effet, concéder un bon nombre de siècles pour rendre compte de la multiplication des Aryas dans leur patrie primitive, ainsi que de la formation si avancée de leur langue à partir de leur séparation d'avec la race sémitique. A l'époque indiquée, et d'après les recherches, encore discutées il est vrai, des égyptologues, les pyramides étaient construites depuis deux siècles et les dynasties de l'Egypte avaient déjà un passé considérable. Si, toutefois, notre hypothèse est probable, elle n'en reste pas moins une hypothèse,

tant les données qui semblent l'appuyer sont encore nécessairement incertaines. Toute notre ancienne chronologie est actuellement dans une phase de transformation, par suite des progrès incessants que font les études orientales ; mais, en attendant les résultats définitifs des nouvelles recherches, ce dont on ne saurait plus douter, c'est qu'il ne faille reculer considérablement les limites que l'on avait posées à l'histoire de l'humanité.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET CONCLUSIONS

Il importe maintenant de réunir dans un tableau d'ensemble les résultats les plus certains de nos recherches, pour arriver, si possible, à nous faire une idée, sinon complète, du moins vraie, de l'existence des Aryas primitifs. Ce tableau, comme de raison, ne peut être qu'esquissé à grands traits, car les détails qui l'achèveraient font trop souvent défaut, et on doit se défendre de vouloir y suppléer par des fictions imaginaires. Les lignes principales se détacheront, je crois, avec une netteté suffisante, mais le coloris qui leur donnerait le mouvement et la vie laissera beaucoup à désirer.

Si l'on veut bien se rappeler les conclusions de notre première partie, on verra que les anciens Aryas devaient occuper une assez vaste région dont la Bactriane formait le centre, sans qu'il soit possible d'en déterminer les limites d'une manière précise. C'est là que, divisés sans doute en tribus plus ou moins indépendantes, distinctes déjà jusqu'à un certain point par le genre de vie et les premières modifications de leur langue primitive, mais liées entre elles par les souvenirs d'une commune origine, ils préludaient aux migrations qui les ont dispersés au loin. Il faut bien admettre, dès lors, qu'ils

avaient derrière eux un passé déjà considérable, des siècles sans doute de développement graduel, à partir du moment où ils ne formaient encore que le premier noyau de leur race. C'est dans cette période doublement préhistorique qu'ils ont achevé la structure de leur admirable langue, pris possession, en s'étendant de proche en proche, des régions avoisinantes, accompli les premiers progrès d'une civilisation matérielle et sociale, et formé un chiffre de population qui peut seul expliquer la force expansive de leur dissémination ultérieure.

Si nous connaissions la langue des Aryas telle qu'elle existait vers le moment de leur dispersion finale, et sans doute déjà divisée en dialectes, nous pourrions y retrouver avec beaucoup de sûreté l'histoire de leur développement antérieur dans ses phases successives. On sait assez qu'il n'en est point ainsi. Les débris de cette langue ne nous sont plus accessibles d'une manière immédiate, et ne se révèlent qu'à l'aide des procédés de la philologie comparée. Les mots anciens, ainsi restitués par approximation, peuvent se comparer, toute réserve faite, à autant de cailloux roulés, détachés de formations différentes et incrustés, en quelque sorte, dans les nouveaux milieux qui les relient. Il devient dès lors très-difficile, sinon toujours impossible, de distinguer leur âge relatif et d'en tirer des inductions sur l'histoire primitive des Aryas primitifs. Une seule distinction peut s'établir avec quelque sûreté entre les termes qui appartiennent en propre, d'une part aux langues européennes, et de l'autre aux Aryas de l'Orient, et ceux qui sont communs à ces deux grandes subdivisions de la race. Ceux-ci nous reportent évidemment aux temps les plus reculés, alors que l'unité était encore complète, tandis que ceux-là, quand il n'y a pas eu transmission de peuple à peuple, conduisent logiquement à admettre une première

séparation en deux groupes avant la dispersion définitive. C'est là une distinction qu'il ne faut jamais perdre de vue pour les conclusions à tirer des analogies observées, et sur laquelle nous avons insisté plus d'une fois. Le tableau général que nous allons chercher à retracer se rapportera dans son ensemble à l'époque antérieure à toute division partielle, quitte à signaler, chemin faisant, les indices d'une première bipartition.

Quant au genre de vie d'abord, tout tend à montrer que les anciens Aryas ont été essentiellement un peuple de pasteurs; non pas à la façon des nomades, mais avec des demeures plus fixes, telles que les réclamait la nature d'un pays accidenté, divisé par des montagnes et des vallées, des cours d'eau et des forêts. En fait d'animaux domestiques, ils possédaient le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre, le cochon, sans parler du chien et des oiseaux de basse-cour (Cf. t. I, p. 407 et suiv.); mais c'est le bœuf qui constituait leur principale et plus ancienne richesse. Des troupeaux de vaches paissaient sur les pentes herbeuses de leurs montagnes, et dans les vallées fertiles. Le pays était divisé en pâturages, propriété d'autant de communautés composées de plusieurs familles, et unies par leurs intérêts, aussi bien que par les liens du sang. Chaque pâturage avait sa station de vaches, point de réunion des troupeaux et des pâtres. C'est là que se trouvaient les étables et les enclos pour la protection du bétail; c'est là que l'on trayait les vaches, et que l'on faisait subir au laitage ses diverses préparations. C'est là que, dans les simples habitations des pasteurs, s'exerçait l'hospitalité et que le chef de la station offrait une vache à l'hôte que l'on voulait honorer. L'office de traire les vaches était dévolu aux filles de chaque famille, ainsi sans doute que celui de soigner le lai-

tage, de baratter le beurre et, avec l'aide des jeunes garçons, de maintenir la propreté de la maison et de l'étable : le tout sous la direction de la mère de famille, tandis que le père et les fils adultes vaquaient à la conduite du bétail sur le pâturage. Le laitage et la chair des troupeaux formaient, avec les produits de la chasse, la principale source d'alimentation. Telle est l'idée que l'on peut se faire, sans aucune hypothèse gratuite, du genre de vie des Aryas à l'époque la plus ancienne.

Cet état de choses, d'une simplicité primitive, a pu se maintenir pendant assez longtemps, et la vie pastorale, restée prédominante chez les tribus des montagnes, a continué partout à tenir une place importante. On le voit par les associations d'idées de plus d'un genre dont les traces sont restées dans les langues à partir des temps les plus reculés. C'est à la vache qu'étaient empruntés plusieurs noms de plantes et d'oiseaux, ainsi que des mesures de diverses espèces. Les principaux moments du jour se désignaient par ceux de la sortie et de la rentrée des troupeaux. La possession des vaches constituait la richesse et le bien-être, et le désir de cette possession était un mobile ordinaire d'expéditions guerrières. Le don d'une vache était une marque d'honneur réservée pour certaines occasions, comme l'arrivée d'un hôte et la célébration d'un mariage ; et, quand la mort venait atteindre un des membres de la famille, c'était encore la vache qu'on lui donnait pour compagne et pour guide dans l'autre monde, en la sacrifiant sur son bûcher. Enfin, l'imagination naïve des pâtres découvrait partout, et jusque dans les grands phénomènes de la nature, des ressemblances avec l'animal précieux. Les nuages devenaient pour eux des vaches célestes dont le lait nourrissait la terre; la terre elle-même était une vache d'abon-

dance, et, dans les astres du firmament, ils voyaient un troupeau lumineux, avec le soleil pour taureau. Ces traits divers n'appartiennent peut-être pas tous à l'époque la plus ancienne, mais tous se retrouvent, avec des analogies très-caractéristiques, chez plusieurs des peuples descendus de la race primitive.

La vie pastorale ne peut se maintenir exclusivement que dans un pays peu peuplé, car il faut aux pâtres beaucoup d'espace pour leurs troupeaux. Du moment que la population augmente, il devient nécessaire de pourvoir à l'alimentation par d'autres ressources que les produits du bétail et ceux de la chasse. De là l'introduction de l'agriculture, qui a eu lieu sans doute de très-bonne heure, et qui a pris toujours plus d'extension à mesure que la race des Aryas s'est répandue dans les vallées et dans les plaines. On peut reconnaître encore les traces de ces transitions par le fait que quelques noms du pâturage sont devenus ceux du champ cultivé. C'est ici surtout que se révèlent les indices d'une première division des Aryas en deux groupes distincts, l'un à l'Orient, resté plus fidèle dans ses montagnes aux mœurs pastorales, l'autre à l'Occident, voué davantage à la culture du sol, sans qu'il faille attribuer à ces différences une valeur trop absolue. On ne saurait douter que l'agriculture n'ait commencé déjà au temps de l'unité antérieure plus complète, puisque les Aryas possédaient alors certainement l'orge, peut-être d'autres céréales, et sûrement plusieurs légumineuses (Cf. t. I, p. 322 et suiv.). A cette époque, la charrue avait déjà remplacé les premiers outils aratoires, le bœuf était soumis au joug, le char était inventé, et la préparation des céréales par la mouture en plein usage. Si, plus tard, des termes spéciaux ont prévalu chez les Aryas occidentaux pour le labour, les semailles, etc., s'ils ont

acquis quelques instruments de travail de plus, et quelques plantes cultivées nouvelles, cela ne prouve autre chose qu'un développement plus avancé de l'agriculture.

Pour arriver à fabriquer les instruments nécessaires au travail de la terre, à la moisson, à la préparation des grains, pour construire surtout des charrues et des chars, il fallait avoir fait quelques progrès dans l'industrie. Les besoins des peuples pasteurs sont simples et limités, mais ils s'accroissent rapidement avec les données plus complexes du régime agricole, et des développements sociaux dont il est le principe. Le pâtre se suffit à lui-même pour se procurer les premières nécessités de la vie, la nourriture, le vêtement, l'habitation peu fixe encore; mais avec l'agriculture commence forcément la division du travail, condition essentielle de tout progrès, et les métiers prennent naissance. Ce qu'était l'industrie au temps de la vie pastorale, on ne peut que le conjecturer, mais il est possible de se faire une idée assez complète de son développement avant toute séparation partielle des Aryas.

Le travail des bois, d'abord, était en pleine activité, et le charpentier armé du couteau, de la hache, de la tarière, du marteau, peut-être aussi de la scie, taillait, façonnait, construisait les charrues, les chars, les bateaux, les maisons et les meubles. Mais il ne faisait pas lui-même ses outils, qui lui étaient fournis par le forgeron, déjà, et non moins activement, à l'œuvre. Ces outils étaient-ils en fer ou en bronze, après avoir commencé peut-être par être en pierre? C'est ce qui ne saurait être décidé avec une entière certitude.

Nous avons vu, en effet, que les anciens Aryas connaissaient sûrement plusieurs métaux, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, et très-probablement le fer, dont le nom principal, cependant, se confond avec celui du bronze. La possession du

fer n'implique pas par elle-même une industrie bien avancée, puisque l'on sait que plusieurs tribus africaines encore barbares savent l'obtenir et le travailler par des procédés fort simples. D'un autre côté, plusieurs peuples parvenus à une civilisation matérielle très-supérieure, comme les anciens Egyptiens, les Mexicains, les Péruviens, ont ignoré l'usage du fer, et accompli de grands travaux avec le seul secours du cuivre et du bronze durcis par l'écrouissage et la trempe. La question n'a donc pas d'importance réelle pour apprécier l'état de l'industrie chez les Aryas primitifs. Ce qui est certain, c'est que leurs outils taillants devaient avoir les qualités nécessaires à leur emploi, et qu'une métallurgie suffisamment avancée les leur fournissait tels. Le forgeron, à l'aide d'un petit nombre d'instruments, le marteau, la tenaille, l'enclume en pierre, le soufflet, peut-être la lime, fabriquait les couteaux, les haches, les houes, les socs de charrue, ainsi que les armes pour la chasse et la guerre. Les métaux précieux ne s'employaient sans doute que pour quelques ornements portatifs.

L'art du filage et du tissage avait sûrement acquis un certain degré de perfection. Il est probable qu'on y mettait en œuvre, à côté de la laine, les fibres de quelques plantes textiles, et en particulier du chanvre, bien que sa culture, comme celle du lin, n'ait été pratiquée peut-être que par les Aryas occidentaux. Aux temps les plus anciens déjà, on possédait des cordes, du fil, des tissus, et on savait coudre ces derniers au moyen de l'aiguille. La disposition du métier à tisser reste inconnue ; mais il paraît avoir été vertical, et le travail se faisait à la main.

Il est évident aussi, par la riche nomenclature ancienne des vases de plusieurs espèces, que l'art du potier, partout, d'ailleurs, un des plus primitifs, devait s'exercer avec exten-

sion, bien que les termes qui s'y rapportent ne se soient pas conservés.

Cet aperçu fort imparfait, à coup sûr, de l'ancienne industrie se complète quelque peu par ce que nous pouvons savoir encore d'un certain nombre de ses produits, comme les habitations, les meubles et ustensiles domestiques, les aliments et boissons, les vêtements, les armes, les bateaux, etc.

Il y avait sans doute des constructions de divers genres, en terre, en bois, en briques, en pierre, depuis la simple hutte du pâtre jusqu'à la demeure des chefs, sans qu'il soit possible de les classer suivant leur espèce. Ce dont on peut être sûr, c'est que la maison ordinaire était fort supérieure à la case africaine ou au wigwam américain. Nous ignorons le mode usité pour construire les murs, dont les matériaux ont pu varier; mais nous savons que les maisons étaient bien couvertes, munies de portes et de fenêtres, et divisées à l'intérieur d'une manière convenable pour les exigences de la simple vie de famille. Il y avait une cuisine avec son foyer, munie des ustensiles nécessaires à la cuisson, de vases pour les liquides, de récipients pour les solides. Il y avait, outre cela, une ou plusieurs chambres à coucher, garnies de lits et de siéges, probablement aussi quelque réduit pour conserver les provisions. La table ne manquait sûrement pas au mobilier, non plus que le balai pour maintenir la propreté, et la lampe pour les longues veillées de l'hiver. Au dehors de la maison s'étendait la cour, où se trouvaient sans doute l'étable, la grange pour serrer les récoltes et les outils aratoires, le puits ou la fontaine pour abreuver le bétail: tout cela, bien entendu, à l'époque des établissements fixes et de la pratique de l'agriculture.

Voilà ce que devait être à peu près la demeure isolée d'un chef de famille dans l'aisance, possesseur à la fois d'un champ

et d'un troupeau; mais, au temps de l'unité déjà, les habitations n'étaient plus toujours disséminées. Il existait certainement des centres de population, des villages, des bourgades, et peut-être même des villes protégées par des enceintes, et auxquelles aboutissaient des routes carrossables.

Quant au costume des anciens Aryas, il est difficile de l'indiquer autrement que d'une manière très-générale. Il devait naturellement varier suivant les conditions, les saisons, les localités et les sexes. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il se composait d'un vêtement pour le corps, tunique ou manteau, simple ou double, d'une chaussure analogue à nos souliers ou nos bottes, et d'un couvre-chef quelconque. Des anneaux, des bracelets, des colliers se portaient en guise d'ornements.

L'alimentation, limitée d'abord aux produits des troupeaux et de la chasse, ainsi qu'aux fruits et racines de quelques plantes spontanées, s'était enrichie par les conquêtes de l'agriculture. Diverses préparations de céréales, plusieurs légumes, peut-être quelques arbres à fruit cultivés, fournissaient, avec les viandes bouillies ou rôties, le beurre et le laitage, les éléments principaux d'une cuisine variée et substantielle. Il est certain que le bouillon et la soupe figuraient sur la table des anciens Aryas. En fait de boissons fermentées, ils connaissaient l'hydromel, très-probablement le vin, peut-être la bière, et ils n'en usaient pas toujours avec la modération convenable.

Les armes pour la chasse et la guerre étaient celles que l'on retrouve chez tous les anciens peuples, la lance, le javelot, l'arc et les flèches, l'épée, la massue, sans doute aussi la hache de combat, et peut-être la fronde. Le bouclier servait de défense, mais rien n'indique que le casque et l'armure fussent

déjà en usage. Les données manquent aussi pour apprécier les qualités de ces armes et savoir jusqu'à quel point le bronze ou le fer y entraient comme matières. Ce dont on ne saurait douter, c'est que l'art de la guerre n'eût atteint un certain développement, à en juger par les termes nombreux qui s'y rapportaient. On combattait de plusieurs manières, à pied, à cheval, et sans doute aussi sur des chars. Le son des conques et des trompettes enflammait l'ardeur des guerriers, excités d'ailleurs par l'espoir du butin et le mobile plus noble de la gloire militaire. Les ruses de guerre concouraient au succès avec la vaillance, et l'espion jouait son rôle dans la conduite des opérations. Ces dernières ne se bornaient pas à des expéditions en rase campagne, mais s'étendaient, selon toute probabilité, à l'attaque et à la défense des positions fortifiées.

L'art de la navigation était resté dans l'enfance, faute d'un théâtre pour se développer. Le bateau à rames existait seul sur les fleuves du pays, et, si les Aryas occidentaux se sont avancés jusqu'à la mer Caspienne, rien ne porte à croire qu'ils se soient aventurés loin de ses bords.

Cette esquisse de la vie matérielle chez les anciens Aryas n'offre rien qui les place au-dessus de la plupart des autres races d'hommes, et ressemble fort à ce qu'elle serait pour bien des peuples restés dans la barbarie. C'est en considérant leur état social, ce que l'on peut entrevoir encore de leurs coutumes, ainsi que leur développement intellectuel, moral et religieux, que nous pourrons mieux juger des aptitudes et des qualités distinctives de cette grande race.

La famille d'abord, cette base naturelle des sociétés humaines, s'était constituée, dès les temps les plus reculés, d'une manière saine et forte. Son unité et son maintien étaient assurés par l'institution du mariage, et les cérémonies qui en

accompagnaient la célébration prouvent l'importance que l'on y attachait. Le lien conjugal était celui d'un amour mutuel et d'un respect réciproque. L'époux était le maître et le soutien de la femme, la femme la maîtresse aimée du mari. Le père devenait le protecteur des enfants, qu'il appelait sa joie et les continuateurs de sa race. La sœur était pour le frère une compagne confiée à ses soins. Dans l'oncle et la tante on voyait comme de seconds parents, dans le neveu et la nièce comme d'autres enfants. Quand le fils, parvenu à l'âge d'homme, contractait mariage, il devenait, en qualité de gendre, le propagateur de la race; la bru entrait dans la famille comme une nouvelle fille, et les jeunes époux donnaient réciproquement à leurs parents un nom qui impliquait la considération. Les beaux-frères et les belles-sœurs devenaient les uns pour les autres des compagnons et des amis. Ainsi, tous les rapports mutuels des divers membres de la famille, exprimés par des appellatifs d'une signification encore reconnaissable, étaient fondés sur des sentiments d'affection et de respect, ce qui donne une heureuse idée du naturel des Aryas primitifs.

A la famille ainsi constituée s'adjoignaient encore des serviteurs à gages, mais aussi des esclaves réduits en captivité par la guerre, comme chez la plupart des anciens peuples.

En s'étendant de proche en proche, distinguées par des noms patronymiques, les familles arrivaient à former des communautés plus ou moins nombreuses, et liées par des intérêts qu'il importait de concilier et de sauvegarder. De là les premiers pas vers une organisation sociale basée sur le principe représentatif, le seul qui garantisse les droits de tous vis-à-vis des pouvoirs délégués en vue du maintien de l'ordre. Nous avons vu comment on peut suivre encore les développements successifs de cette organisation, en passant de la famille

au clan, du clan à la tribu, de la tribu au peuple, avec des pouvoirs directeurs de plus en plus élevés, depuis le chef de clan jusqu'au roi. Il est probable, d'après cela, que le principe représentatif a prévalu à tous les degrés de cette hiérarchie sociale, et le roi lui-même paraît avoir été soumis à l'élection. Toutefois, il est fort douteux, comme nous l'avons dit, que les anciens Aryas se soient constitués en monarchie, et ils n'auront jamais formé qu'une confédération de tribus plus ou moins indépendantes. Ne voit-on pas, dans ce développement naturel des institutions, les germes de cet esprit de liberté, de cette entente de la vie politique, qui, étouffés quelquefois, mais toujours prêts à reprendre leur essor, se sont maintenus presque exclusivement chez des peuples de race arienne ?

Dans un ordre de choses aussi bien établi, les droits de la propriété devaient être pleinement reconnus et assurés. On le voit, en effet, par l'abondance des termes qui en exprimaient la notion générale, ou relatifs aux transactions qui la concernaient. On distinguait déjà les biens mobiliers des immeubles; les propriétés territoriales étaient fixées par des limites ; le droit de possession se transmettait par héritage, par échange, vente et achat, sous forme de donation ou de salaire ; on percevait des impôts et des taxes ; on empruntait et on prêtait. Les contrats étaient soumis à de certaines formalités pour en assurer l'exécution. L'usage de la monnaie ne paraît pas avoir été connu, et les transactions s'opéraient par voie d'échanges, où le bétail figurait sans doute en première ligne. Il est à croire que ces transactions ne s'étendaient guère au delà du pays, et que le commerce étranger était à peu près nul.

Sur la législation des anciens Aryas, nous ne pouvons avoir que des données très-générales. Ils avaient certainement, du droit et de la justice, le sentiment vif et profond qui résulte

de la liberté. Ils reconnaissaient dans la loi proclamée un principe permanent de protection pour tous, dont les transgressions devaient être réprimées. Le meurtre, le vol, la fraude entraînaient la peine de mort, la prison ou l'amende. Il y avait sans doute des pouvoirs chargés de rendre la justice, et les termes relatifs à l'accusation, aux témoins, au serment, font présumer l'existence d'un mode de procédure juridique. Dans certains cas difficiles et douteux, on avait recours à l'ordalie ou jugement de Dieu, resté en usage chez plusieurs peuples de la famille arienne.

On peut être sûr qu'une race jeune, intelligente et forte, comme l'étaient les anciens Aryas, savait mêler au sérieux de la vie, des jeux et récréations de divers genres; mais ici surtout les détails nous font défaut. En fait de jeux proprement dits, ils peuvent avoir connu les dés, la balle à jouer et la poupée pour les enfants, mais ils cultivaient certainement la danse, le chant, la musique et la poésie. Les sons du chalumeau, de la flûte et de quelque instrument à cordes égayaient leurs fêtes, comme ceux de la conque et de la trompette les animaient au combat. Ils avaient, sans aucun doute, des chants populaires d'un caractère simple, comme aussi des chants traditionnels d'un ordre plus élevé, et des hymnes en l'honneur de leurs dieux. On peut même, avec beaucoup de probabilité, leur attribuer une poésie déjà très-développée dans ses formes, et à laquelle leur langue magnifique devait prêter des ressources d'une grande richesse. Les hymnes antiques du Rigvéda se rapprochent sans doute le plus de ce que devait être cette poésie primitive. Le génie poétique, d'ailleurs, a toujours été un des traits distinctifs de notre race, et ses plus anciennes créations, dans l'Inde et la Grèce, en dépit de différences considérables, semblent inspirées par une même

muse, surtout si on les compare avec les productions du génie sémitique.

L'étude des usages et coutumes, au temps de l'unité, laisse encore beaucoup à désirer, et le secours des langues ne nous fournit ici que de rares indications. Nous avons pu signaler quelques traits caractéristiques qui se rapportent à l'exercice de l'hospitalité, aux idées associées à la droite et à la gauche, à la coutume remarquable du triple tour, dans l'une ou l'autre direction, en signe d'honneur ou le contraire, aux cérémonies des noces et des funérailles; mais il faut joindre ici la comparaison des faits à celle des termes pour arriver à des résultats concluants, et c'est là la voie qui reste ouverte pour pénétrer plus avant dans l'ancienne vie des Aryas. Une connaissance plus complète des *Gṛhyasûtras*, ou rites domestiques de l'Inde védique, sera sans doute féconde en renseignements nouveaux. On peut en juger déjà par les détails précieux qu'ils nous donnent sur les noces et les funérailles, et qui nous révèlent de frappantes analogies avec les coutumes européennes. Je n'ai pu toucher qu'en passant à ce qui concerne les cérémonies du mariage, mais, pour les funérailles, j'ai pu être plus explicite. Je renvoie pour les développements à l'article qui les concerne, et par lequel on voit que les anciens Aryas brûlaient les morts sur des bûchers, avec les effets qui leur avaient appartenu, et en sacrifiant une vache destinée à les accompagner dans l'autre monde. Je remarquerai seulement à quel point ces usages, et les idées qui les motivaient, nous éclairent sur le fait d'une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, et à une vie future plus heureuse pour ceux qui l'avaient méritée. Cette croyance, qui se retrouve plus ou moins développée chez tous les peuples ariens, constitue bien, dans sa généralité, un trait distinctif de leur race; car, si on ne peut la dénier

tout à fait aux Hébreux, il y a lieu cependant de s'étonner qu'elle tienne si peu de place dans l'Ancien Testament.

Notre dernier livre a été consacré aux observations relatives à la vie intellectuelle et morale, ainsi qu'à la religion. Les rares données qui nous laissent entrevoir ce que les anciens Aryas pouvaient posséder en fait de connaissances positives, seraient fort insuffisantes pour nous fournir la mesure des aptitudes de leur esprit, si les langues ne nous venaient en aide à cet égard. J'ai tenté, par leur secours, d'esquisser comme une psychologie primitive, en recherchant le sens originel des termes qui se rapportent à l'âme et à ses facultés, aux opérations de la pensée, et au sentiment du bien et du beau. Les résultats d'une pareille recherche ne peuvent être, comme de raison, que d'une nature très-générale, mais ils tendent du moins à montrer que les Aryas distinguaient avec netteté, et saisissaient d'une vue immédiate, les principes de l'esprit et de son activité. L'âme n'était pas simplement pour eux le souffle vital, mais bien l'élément pensant, et la pensée constituait à leurs yeux le caractère essentiel de l'homme. Pour la connaissance, la volonté, la mémoire, ils avaient des termes éloignés de toute signification matérielle, ou qui du moins l'avaient perdue si elle existait antérieurement. Ils offrent l'exemple, unique peut-être dans les langues, d'une distinction assez subtile entre l'élément purement abstrait, et l'existence concrète et réelle. Ici encore, on découvre les germes de cette vigueur de la pensée qui a fait des peuples ariens les créateurs de la philosophie, à l'exclusion, on peut le dire, de presque tous les autres. La libre recherche de la vérité a toujours été une de leurs tendances prédominantes.

Au point de vue moral et esthétique, les résultats sont moins concluants. On voit seulement qu'ils considéraient le

mal comme une souillure, et on peut présumer qu'ils avaient du beau un sentiment très-vif.

Il n'est guère possible de déterminer ce qu'ils avaient acquis en fait de connaissances réelles. Ils possédaient, comme beaucoup d'autres peuples, un système de numération décimale, dérivé évidemment de la méthode de compter sur les doigts. La simple observation du mouvement du soleil les avait conduits à fixer la durée de l'année à 360 jours, ce qui était un progrès sur l'année purement lunaire. Ils avaient donné à la Grande Ourse le nom qu'elle a conservé, ce qui peut faire croire à d'autres dénominations pour les astres les plus brillants, mais rien ne prouve qu'ils aient distingué les planètes des étoiles fixes. Leur astronomie, d'ailleurs, était sans doute pleine de superstitions. Ils voyaient probablement, dans les éclipses, un combat du soleil contre une puissance ennemie, et, dans la voie lactée, le chemin que suivaient les âmes pour monter au ciel.

Il est difficile qu'un peuple qui s'était développé régulièrement pendant plusieurs siècles, sans perturbations venues du dehors, ainsi que le prouve la parfaite homogénéité de sa langue, n'ait pas eu des traditions historiques ou mythiques sur son passé. Une seule toutefois, celle du déluge, peut être attribuée avec sûreté aux anciens Aryas, sans qu'il soit possible d'en retrouver la forme primitive autrement que par la comparaison des traditions plus récentes. Les traits essentiels de celles-ci s'accordent, soit entre eux, soit avec le récit de la Genèse, et nous reportent ainsi jusqu'aux communes origines des Aryas et des Sémites. Le nom de l'homme sauvé des eaux était celui de l'homme même en général, et il n'est pas impossible que celui de Japhet n'ait appartenu à l'ancienne langue arienne, où il aurait désigné le chef de la race.

Comme tous les peuples encore peu éclairés, les anciens Aryas avaient des superstitions de divers genres. Ils croyaient aux esprits et à la magie, probablement aussi aux présages, aux sorts et au mauvais œil, comme la plupart de leurs descendants. Leur médecine ne consistait essentiellement qu'en conjurations contre les maladies, bien qu'ils aient pu connaître quelques remèdes plus réellement efficaces.

Quant à leur religion, nous sommes heureusement mieux renseignés qu'à bien d'autres égards, vu l'abondance des points de comparaison. Il est évident que, vers les derniers temps de l'unité, cette religion consistait en un polythéisme déjà très-développé, quoique plus simple, dans son ensemble, que ceux qui en sont sortis comme d'une source commune. Leurs dieux n'étaient en fait que des personnifications de la nature dans ses objets les plus grands et ses principaux phénomènes. Ils adoraient le ciel, la terre, le soleil, l'aurore, le feu, les eaux, le vent, et cela sous des noms dont les significations sont encore parfaitement claires. Ils les invoquaient par la prière, et cherchaient à se les concilier par des oblations libatoires et des sacrifices. Rien n'indique toutefois l'existence d'un sacerdoce constitué, non plus que celle de temples et d'idoles consacrés au culte. Par contre, l'imagination poétique des Aryas avait déjà tiré de leur polythéisme une mythologie très-riche, dont les traits principaux se reconnaissent encore, et se dégageront sans doute plus complétement par suite des recherches comparatives entreprises sur les mythes.

J'ai cherché cependant à montrer, par l'examen des anciens noms de Dieu, que ce polythéisme ne peut guère avoir été la religion primitive des Aryas, que ceux-ci auront débuté par un monothéisme plus ou moins vague, et qu'ils en seront sortis par le besoin même de trouver des intermédiaires entre

l'homme et l'Être infini qu'ils n'étaient arrivés qu'à pressentir. J'ai montré également comment cette idée d'un Dieu unique, d'abord obscurcie, mais non complétement perdue, a reparu sous diverses formes chez les descendants des Aryas, jusqu'au moment où la plupart d'entre eux l'ont reçue dans toute sa pureté par l'avénement du christianisme.

Le tableau que nous venons d'esquisser de l'ancienne civilisation des Aryas n'offre rien en lui-même qui indique un développement bien remarquable dans aucune direction. Il nous laisse l'idée d'un peuple heureusement doué à tous égards, à l'intelligence ouverte, à l'imagination vive, aux instincts généreux, aux mœurs simples et douces, mais sans aucun de ces achèvements grandioses qui ont illustré les races, à peu près contemporaines, de l'Egypte et de l'Assyrie. Il semble difficile, à première vue, de retrouver dans ces modestes origines les indices des grandes destinées auxquelles étaient appelés les descendants de ce peuple primitif; et cependant un examen plus attentif conduit certainement à les reconnaître.

Nous sommes loin d'admettre que l'influence de la race soit toute puissante sur le développement des peuples, mais il faut, sans contredit, lui faire une assez large part. Cela n'implique, à nos yeux, aucune idée de fatalisme. Nous croyons bien à un développement comme organique de chacun des rameaux de la famille humaine, mais nous le rattachons à un plan providentiel dont l'ensemble nous échappe sans doute encore, mais qui se laisse entrevoir, et qui éclatera avec une évidence croissante à mesure que progressera l'humanité. Pour être moins constantes dans leurs effets que les lois de la nature, les lois du monde moral n'en sont pas moins toujours agissantes, et c'est par leur moyen que Dieu le gouverne au travers, en quelque

sorte, de la liberté humaine, et en laissant à celle-ci sa pleine activité. Ainsi, chaque race a son rôle et sa destinée qu'elle accomplit selon les voies providentielles, et cependant tous les individus qui la composent agissent librement dans la sphère où ils sont placés. Il en est de ceci à peu près, et toute réserve faite, comme des forces qui s'agitent en tous sens sur le globe terrestre sans apporter aucun trouble à son mouvement dans son orbite.

Comprendre le rôle assigné à chaque race dans le drame du monde, montrer de quelle manière elles s'en sont acquittées, ou s'en acquittent encore, telle serait la tâche d'une philosophie de l'histoire qui saurait dégager les lois permanentes de la multitude infinie des faits. Cette philosophie n'existe pas encore, mais elle est en voie de se faire, et elle se fera à mesure que nous connaîtrons mieux l'histoire de l'humanité dans son ensemble. Jusqu'à présent, on l'a beaucoup trop considérée sous un point de vue partiel, en la rattachant, à la manière de Bossuet, à un centre unique qui ne saurait être le véritable. Ce point de vue, assurément, ne manque ni de grandeur, ni de vérité relative; mais il est devenu insuffisant depuis que des horizons plus vastes se sont ouverts à nos regards. Nous ne pouvons plus, avec quelque apparence de justice, mettre d'un côté toute la lumière, et de l'autre rien que des ténèbres, comme si tous les hommes n'avaient pas toujours été les enfants d'un même Père céleste. Sans doute, les Hébreux, ces fidèles gardiens du pur monothéisme, ont eu dans le plan providentiel une part magnifique, mais qu'on se demande où en serait le monde s'ils étaient restés seuls à la tête de l'humanité. Le fait est que, tandis qu'ils conservaient religieusement le principe de vérité d'où devait jaillir un jour

une lumière supérieure, la Providence réservait déjà à une autre race d'hommes le rôle de continuateurs du progrès.

Or, cette race était celle des Aryas, douée dès le début des qualités mêmes qui manquaient aux Hébreux pour devenir les civilisateurs du monde, et nulle part l'évidence d'un plan providentiel n'éclate plus clairement que dans le parallélisme de ces deux courants juxtaposés, dont l'un devait recevoir et absorber l'autre. Le contraste entre les deux races est aussi tranché que possible. Aux Hébreux, l'autorité qui conserve, aux Aryas la liberté qui développe ; aux uns l'intolérance qui concentre et isole, aux autres la réceptivité qui étend et assimile; à ceux-ci l'énergie dirigée vers un seul but, à ceux-là l'activité incessante portée dans toutes les directions; d'une part une seule nationalité compacte, de l'autre une immense extension de la race divisée en une foule de peuples divers : des deux côtés exactement ce qu'il fallait pour accomplir les desseins providentiels. Ne voir dans cette disposition qu'un simple jeu du hasard, c'est vouloir fermer les yeux à la lumière.

Ainsi, tandis que les Hébreux conservaient inaltéré le trésor de vérité confié à leur garde, les Aryas, déjà dispersés au loin, déployaient partout l'activité propre à leur race, formant des nationalités nouvelles, fondant des empires et des républiques, développant l'industrie et les sciences, faisant sortir de leur polythéisme même d'admirables créations de la poésie, de la sculpture et de l'architecture, tout en cherchant à se dégager de ses erreurs par la philosophie, avançant et reculant tour à tour, mais, en définitive, avançant toujours: car c'est le propre du principe de la liberté de s'égarer pour revenir au bien, et de conquérir la vérité en passant par l'erreur. Ce prodigieux mouvement des peuples ariens n'est pas le même partout, et, tantôt arrêté, tantôt détourné de sa marche naturelle,

il ne produit pas toujours les mêmes fruits. Mais où se concentre-t-il avec le plus de puissance? Là précisément où, parvenu à son terme sans avoir atteint le but, il se trouve prêt à recevoir la lumière nouvelle qui vient éclairer le monde : lumière née au sein du judaïsme, et que le judaïsme repousse dans son attachement obstiné à un monothéisme trop exclusif. Cette religion du Christ, destinée à rester le flambeau de l'humanité, c'est le génie grec qui l'accueille, c'est la puissance romaine qui la propage au loin, c'est l'énergie germanique qui lui donne une nouvelle force, c'est la race entière des Aryas européens qui, sous son influence bienfaisante, et à travers mille combats, s'élève peu à peu jusqu'à la civilisation moderne. Encore aujourd'hui, ce sont eux qui répandent sur le globe entier, et la lumière religieuse, et le progrès universel, destinés qu'ils sont à en devenir les dominateurs. Et n'est-il pas curieux de voir les Aryas de l'Europe, après une séparation de quatre à cinq mille ans, rejoindre par un immense circuit leurs frères inconnus de l'Inde, les dominer en leur apportant les éléments d'une civilisation supérieure, et retrouver chez eux les anciens titres d'une commune origine ? Que ces grands mouvements ne se soient accomplis qu'au prix de bien des résistances, de bien des luttes sanglantes, de bien des perturbations formidables, c'est ce qui résulte nécessairement des conflits de la liberté humaine ; mais en se continuant de nos jours, ils tendent, et tendront de plus en plus, à s'opérer dans un esprit de justice et de tolérance. C'est ainsi que cette race des Aryas, privilégiée entre toutes les autres, aura été l'instrument principal des desseins de Dieu sur les destinées de l'homme terrestre.

Je considère comme le principal résultat du travail que je termine ici d'avoir pu remonter jusqu'aux origines de cette

race qui est la nôtre, et y retrouver, en quelque sorte à l'état latent, les forces qui devaient prendre un si puissant essor. Ce qui me paraît avoir distingué essentiellement les Aryas primitifs avant tout développement ultérieur, c'est l'équilibre harmonieux des facultés et des aptitudes, qui se révèle déjà à un haut degré dans la formation même de leur langue, et qui a présidé dès le début à leur organisation sociale. Un naturel heureux, où l'énergie était tempérée par la douceur, une imagination vive et une raison forte, une intelligence active et un esprit ouvert aux impressions du beau, un sentiment vrai du droit et du devoir, une moralité saine et des instincts religieux d'un caractère élevé, telles sont les qualités dont l'ensemble leur donnait, avec la conscience de leur valeur propre, l'amour de la liberté et le désir constant du progrès. C'est par cette réunion, unique peut-être au même degré, des dons dispensés partout ailleurs avec plus de parcimonie, que les Aryas se sont élevés au premier rang, en accomplissant leur tâche providentielle.

Arrivé au terme de cet essai d'une paléontologie linguistique, je ne me dissimule point tout ce qu'il laisse encore à désirer. Dans cet édifice que j'ai cherché à reconstruire, on signalera sans doute bien des lacunes et des parties faibles, on y relèvera plus d'une erreur de détail ; mais j'ai la confiance que les bases en sont solides, et que rien d'essentiel n'y sera changé. Je n'ai d'autre ambition, quant à moi, que d'avoir préparé un achèvement réservé à l'avenir, et je finis en disant avec Cicéron : *Cujus rei tantæ tamque difficilis facultatem consecutum esse me non profiteor ; secutum esse præ me fero* (*De nat. Deor.*, 5).

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

L'ÉTAT SOCIAL.

Pages.

Article II.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Article III.

LIVRE CINQUIÈME.

LA VIE INTELLECTUELLE, MORALE ET RELIGIEUSE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

Pages.

CHAPITRE III.

L'ASTRONOMIE ET LES DIVISIONS DU TEMPS.

Section I.

Section II.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Section I.

FIN.